U d'/of OTTAWA
39003002189412

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/voyagesdemontesq01mont

10805
12904

VOYAGES

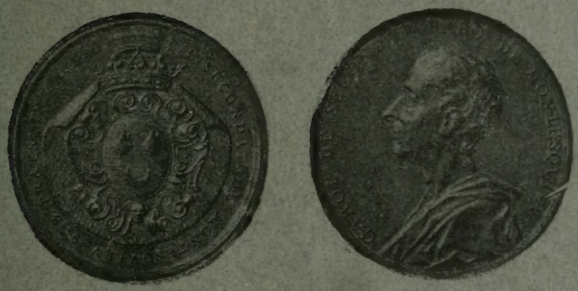
DE

MONTESQUIEU

PUBLIÉS PAR

LE BARON ALBERT DE MONTESQUIEU

I



1456

PARIS
ALPHONSE PICARD & FILS, ÉDITEURS
LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES
82, rue Bonaparte, 82

BORDEAUX
G. GOUNOUILHOU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

M.DCCC.XCIV.

VOYAGES

DE

MONTESQUIEU

PUBLIÉS PAR

LE BARON ALBERT DE MONTESQUIEU

II

BORDEAUX

G GOUNOUILHOU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

11, rue Guiraude, 11

—

M.DCCC.XCVI.

COLLECTION BORDELAISE

VOYAGES

DE

MONTESQUIEU

TOME I

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

VOYAGES

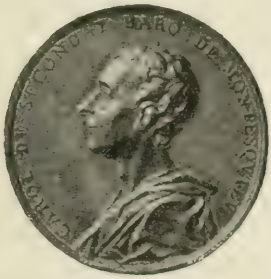
DE

MONTESQUIEU

PUBLIÉS PAR

LE BARON ALBERT DE MONTESQUIEU

I



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

11, rue Guiraude, 11

—

M.DCCC.XCIV.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Ottawa

AVANT-PROPOS

Il y a deux ans, le baron de Montesquieu, mon frère, a publié *Deux Opuscules* et des *Mélanges inédits* de notre aïeul, avec le concours de la Société des Bibliophiles de Guyenne.

Les autres œuvres du Président, qui se trouvent dans les archives du Château de La Brède, et qui n'ont pas encore paru, se répartissent en deux groupes : les unes nous renseignent sur les voyages que fit Montesquieu et sur ce qu'il put apprendre en parcourant les pays étrangers; les autres nous permettent de suivre son travail intérieur et le développement de ses idées scientifiques, historiques et politiques.

Le présent volume se rapporte à la première série et sera suivi bientôt d'un second, qui la complétera.

Le texte des *Voyages* est accompagné d'une préface et d'explications que nous avons jugées nécessaires. Jetées par Montesquieu sur le papier,

pour lui-même, ses notes, prises au jour le jour, n'étaient destinées qu'à lui rappeler le souvenir de ce qu'il avait vu et entendu sur sa route. Sans commentaire aucun, elles risqueraient de présenter, pour les lecteurs de notre temps et des temps à venir surtout, bien des passages difficiles à comprendre.

Le travail d'annotation a donc été l'objet tout particulier des soins de mes collègues, les membres de la Commission de publication de la Société des Bibliophiles de Guyenne.

Je tiens à les remercier ici de leur concours, en mon nom personnel et au nom de ma famille.

La transcription du manuscrit a été l'œuvre de M. Raymond Céleste, conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Bordeaux. M. Henri Barckhausen, professeur à la Faculté de Droit et correspondant de l'Institut, a rédigé la Préface. Il s'est aussi spécialement occupé de la correction des épreuves avec M. Reinhold Dezeimeris, correspondant de l'Institut, et de la préparation des Notes explicatives avec MM. Dezeimeris et Céleste.

PRÉFACE

ET

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

PUBLIÉS DANS CE VOLUME

PRÉFACE

Nous nous proposons d'indiquer sommairement, en tête des *Voyages* de Montesquieu, quels mobiles déterminèrent le Président à visiter des pays étrangers; dans quel état flottant et précaire se trouvait l'Europe au moment de son départ; quel itinéraire il suivit; les impressions dominantes qu'il rapporta de ses pérégrinations lointaines; enfin, ce qui subsiste des notes et des mémoires où il consigna les souvenirs qu'il avait recueillis en traversant les états des Habsbourgs, puis, l'Italie, l'Allemagne du sud, de l'ouest et du nord, et, en dernier lieu, la Hollande.

Nous n'aurons point à parler de son séjour en Angleterre. Il ne semble pas qu'il ait continué à Londres l'espèce de journal qu'il avait tenu sur le Continent. En dehors des *Notes* publiées en 1818, pour la première fois [1], c'est à peine si l'on trouve dans ses œuvres, même inédites, quelques renseignements, trop rares, sur ce qu'il put faire ou observer au milieu des Anglais [2].

1. Les *Notes sur l'Angleterre* ont paru, pour la première fois, dans le tome V de l'édition des *Œuvres complètes* de Montesquieu publiée, en 1818, chez Lefèvre. Elles ont été réimprimées plusieurs fois depuis. On les trouve dans le tome VII (pages 183 à 196) de l'édition de Montesquieu publiée par Édouard Laboulaye (Paris, Garnier frères, 1875-1879), édition à laquelle nous renverrons toujours le lecteur.

2. Peut-être Montesquieu en avait-il laissé davantage. Une partie importante de ses papiers ne sont pas revenus d'Angleterre, où ils avaient été transportés au commencement de ce siècle. Dans une lettre que Joseph-Cyrille de Secondat écrivait, le 12 août 1825, à M. Laîné, ministre d'État, et que l'on conserve aux archives de La Brède, on lit :

« Les manuscrits restants, en très petit nombre (m'a dit mon fils), sont

Quant à la question de savoir quelle influence les voyages de Montesquieu exercèrent sur la direction générale et sur le développement de son génie, nous nous bornerons à la poser. Il est à croire que, même avant 1728, l'auteur des *Lettres Persanes,* se détachant peu à peu des sciences physiques et naturelles, qui faillirent l'absorber, avait voué, sans retour, le meilleur de ses forces aux études morales et politiques. Mais, lorsqu'il eut comparé, ailleurs que dans les livres, les mœurs et les lois de quatre ou cinq peuples civilisés, ne dut-il pas envisager les hommes et les choses humaines à un point de vue plus large et plus haut qu'à l'époque où son expérience était restreinte à la France et aux Français?

I

Les livres ne suffisent point aux intelligences curieuses et critiques à la fois : elles tiennent à voir, entendre et toucher les choses par elles-mêmes. Or, Montesquieu avait, au plus haut degré, l'esprit curieux et critique. Toute manifestation de force, de vie, d'activité individuelle ou collective, l'intéressait et l'induisait aussitôt à tenter des généralisations plus ou moins hardies. Il était donc trop heureux de recueillir le témoignage de quiconque pouvait l'édifier sur quelque fait inconnu. Seulement, il n'admettait les allégations de personne que sous bénéfice d'inventaire, dès qu'il avait le moyen d'en contrôler l'exactitude.

Lorsqu'il s'agissait de l'Orient, de la Perse et de la Chine, il était réduit à croire les explorateurs sur parole.

en sûreté et sous cachets chez l'exécuteur testamentaire [de Charles-Louis, baron de Montesquieu], qui les lui renverra à la première occasion favorable, ainsi qu'il en a été convenu respectivement.

» Mon fils est peiné de *la quantité de papiers brûlés,* et, suivant ses intentions (me disait-il encor ce matin), vous serez le seul juge du sort de ceux qui restent. »

Mais il lui était plus facile de visiter l'Europe, et il n'y manqua point. Certains passages de son premier chef-d'œuvre font penser qu'il songea à ses voyages bien avant de les entreprendre.

Dans la *XXXI*e *Lettre Persane,* Rhédi écrit à Usbek qu'il est à Venise, et qu'il se plaît à vivre dans une ville où son esprit se forme tous les jours. « Je m'instruis, dit-il, des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts : enfin, je sors des nuages qui couvraient mes yeux dans le pays de ma naissance. » Si l'on ignorait à quelle date cette lettre fut imprimée la première fois (c'est-à-dire en 1721), qui n'y verrait un souvenir personnel de l'auteur? Cependant, il ne faisait qu'y résumer à l'avance un programme qu'il devait suivre rigoureusement plus de sept ans après. Mais il est clair qu'il avait réfléchi déjà sur le profit qu'il pourrait tirer d'un séjour hors de la France. Peu importe qu'il méditât dès lors les *Considérations sur... la Grandeur des Romains,* ou cette *Histoire de Louis XIV* dont la préface nous a été conservée, ou bien quelques-unes de ces dissertations dont il fit plus tard des chapitres de son *Esprit des Lois!* Il ne pouvait point n'être pas sollicité par le désir de voir l'Italie, d'abord; mais, de plus, l'Empire d'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Qu'il étudiât, en philosophe, les vicissitudes ou le droit des peuples anciens et modernes, ces pays devaient également l'attirer. C'est, en effet, là que s'étaient passés tant de grands événements dont il avait à rechercher la suite ou les causes, et là où s'appliquaient encore une foule d'institutions dont il entendait découvrir la raison d'être profonde.

A ces mobiles scientifiques s'en ajoutaient d'autres d'une nature moins spéculative.

Montesquieu n'avait qu'un goût très médiocre pour les fonctions judiciaires qu'il remplit dans sa jeunesse. Il

abhorrait la chicane. La pratique des lois criminelles de son temps devait répugner à cette bienveillance générale qui le caractérisait. Nous soupçonnons même que les questions litigieuses soulevées par ses justiciables le passionnèrent toujours moins que les querelles antiques de Pompée et de César, surtout de Carthage et de Rome. Aussi vendit-il sa charge de président à mortier au Parlement de Bordeaux dès qu'il se fut créé à Paris, grâce à son mérite littéraire, une situation plus conforme à ses goûts.

Ses relations lui ouvrirent les portes de l'Académie française, le 5 janvier 1728. Mais alors il ne bornait point son ambition à l'acquisition du titre de membre de l'illustre compagnie. Il songeait à la carrière diplomatique, où plus d'un magistrat s'était distingué sous les règnes précédents [1].

Or, pour compléter ce qu'on apprend dans les livres sur le droit des gens, idéal ou positif, rien ne vaut un voyage qui vous donne l'expérience des cours, des ministres et des princes étrangers. Aussi, quand l'occasion d'en faire un semblable fut offerte à Montesquieu, la saisit-il avidement. C'est ce qui se produisit lorsque lord Waldegrave fut choisi pour représenter le roi Georges II à la cour de l'empereur Charles VI.

Le nouvel ambassadeur d'Angleterre à Vienne appartenait à la descendance de Jacques II et d'Anna Churchill. Son oncle, le maréchal de Berwick, avait habité Bordeaux pendant la Régence, à titre de gouverneur de la Guyenne. Un commerce suivi et même intime s'était établi alors entre le Maréchal et le baron de La Brède. Quand Berwick quitta la province, ces rapports ne cessèrent point [2].

1. Ce fait ressort du brouillon d'une lettre écrite par Montesquieu au duc de Richelieu (brouillon conservé aux archives de La Brède), aussi bien que de la lettre à l'abbé d'Olivet (du 10 mai 1728) imprimée dans le tome VII (page 220) des *Œuvres complètes* de notre auteur.

2. D'après un brouillon de lettre, du 27 juillet 1726, quand Montesquieu vendit sa charge, il écrivit au maréchal de Berwick, qui se félicitait à l'idée de le voir plus souvent chez lui : « ... et n'étant plus président, je serai, au moins, concierge de Fitz-James » (Archives de La Brède).

Montesquieu put ainsi connaître, dans la famille des Fitz-James, leur parent lord Waldegrave, et se lier avec lui.

Il n'était guère possible de trouver un plus séduisant introducteur dans le monde politique et diplomatique. L'idée de l'accompagner en Autriche dut venir naturellement à celui qu'il honorait de son amitié. L'ancien président au Parlement de Bordeaux était, d'ailleurs, certain que sa qualité officielle de membre de l'Académie française et sa qualité officieuse d'auteur des *Lettres Persanes* lui assureraient à la Cour impériale une réception personnelle, digne de son caractère et flatteuse pour son amour-propre.

II

Au moment où Montesquieu se mit en route, les états qu'il devait visiter traversaient une crise dont peu de contemporains semblent avoir deviné l'importance. L'ancien état de choses était ébranlé profondément en Europe. Des puissances qui, depuis un, deux ou trois siècles, jouaient les premiers rôles, allaient s'effacer devant d'autres, qu'elles dédaignaient naguère. Et, comme s'il fallait des acteurs nouveaux à une pièce nouvelle, les plus glorieuses dynasties s'éteignaient, l'une après l'autre, sur leurs trônes, quand ce n'était pas dans l'exil. La même fatalité semblait s'acharner, du reste, sur les monarchies et sur les républiques. Si la décadence de Gênes et de Venise était évidente dans le sud, celle des Provinces-Unies, que la Hollande groupait autour d'elle, n'était guère moins visible au nord. On eût même vu, sans la bienveillance d'un pape, disparaître vers cette époque l'innocente république de Saint-Marin!

La guerre de la Succession d'Espagne contribua pour beaucoup à l'ébranlement général dont nous rappelons les conséquences. Elle avait abouti, sans doute, à des par-

tages solennels. Mais aucun des héritiers du roi Charles II n'avait renoncé franchement à ses prétentions exclusives. Peu satisfaits de leurs lots, ils n'attendaient tous qu'une occasion pour réclamer ce qu'ils ne possédaient point. Les attributions des traités de 1713 et de 1714 furent modifiées dès 1718, en attendant qu'on les modifiât encore.

Les grandes puissances s'étaient fait, d'ailleurs, une habitude de disposer à leur gré des petits états. Villes, provinces ou royaumes changeaient de maîtres sans qu'on daignât consulter les habitants, ni même les autorités publiques. L'instabilité qui naissait de cet usage familiarisait les esprits avec l'idée d'un changement quelconque. Au reste, il semble que, dans leurs combinaisons, les gouvernements n'eussent pas alors à tenir grand compte du sentiment patriotique. N'était-il pas affaibli singulièrement dans un temps où les hommes les mieux doués mettaient sans scrupule leurs talents, même leur génie politique ou militaire, au service de pays qui n'étaient pas le leur?

Sans insister davantage sur ces considérations d'ensemble, passons en revue les contrées où Montesquieu s'arrêta pendant son grand voyage sur le Continent.

A Vienne, c'était un Habsbourg qui régnait encore, mais ce devait être le dernier. La descendance masculine de l'archiduc Philippe-le-Beau s'était divisée, au XVIe siècle, en deux branches destinées à finir de même, coup sur coup. L'espagnole était morte en 1700, avec le roi Charles II, comme l'autrichienne allait disparaître en 1740, avec l'empereur Charles VI. Ces deux souverains n'eurent, en effet, ni l'un, ni l'autre, de fils pour leur succéder. Plus heureux, cependant, que son cousin, l'Empereur devait laisser tous ses états à quelqu'un de son sang, à l'aînée de ses trois filles, à l'illustre Marie-Thérèse. Parvenir à lui transmettre l'ensemble de ses duchés et de ses royaumes fut même l'objet capital de sa politique, aussitôt qu'il n'espéra plus d'héritier mâle et direct.

Par les traités de Radstadt et de Londres, d'une part, et

le traité de Passarowitz, de l'autre, le dernier des Habsbourgs avait étendu les possessions de ses ancêtres. Mais l'Autriche ne put conserver définitivement aucune de ses acquisitions. Lui-même eut la douleur de rétrocéder, par le traité de Vienne de 1735, une de ses conquêtes les plus importantes, le royaume de Sicile, sans parler des districts que lui enleva, dans le bassin du Danube, le traité de Belgrade de 1739.

Ces pertes, qui devaient être suivies de bien d'autres, étaient d'autant plus fâcheuses pour l'état qui les subissait, qu'il voyait s'élever alors des puissances rivales même au sein de cet Empire germanique où il dominait depuis la fin du moyen âge. En moins de vingt ans, trois électeurs d'Allemagne étaient devenus rois. C'étaient celui de Saxe, roi de Pologne (1697), celui de Brandenbourg, roi de Prusse (1701), et celui de Hanovre, roi de la Grande-Bretagne (1714). Des trois, le plus dangereux ne paraissait pas encore être celui dont l'agrandissement avait été le moins brusque, le moins avantageux en apparence. Mais un esprit supérieur ne pouvait point méconnaître combien la suprématie de l'Autriche catholique était menacée par la création de deux monarchies redoutables et protestantes au nord de l'Empire. Ce n'étaient plus les rois de Suède qui étaient à craindre pour la cour de Vienne. Les successeurs de Charles XII ne gardaient au sud de la mer Baltique que quelques débris des conquêtes de Gustave-Adolphe. Seulement le rôle de ce dernier prince pouvait être repris avec avantage. Il était de nature à tenter un de ces deux rois nouveaux, allemands, non plus étrangers, qui venaient précisément d'obtenir à Stockholm des cessions de territoires : l'un, les duchés de Brême et de Verden (1719); et, l'autre, Stettin, une partie de la Poméranie et deux îles (1720). Les dissensions qu'un article du traité de Ryswick provoquaient dans l'Empire ne prouvaient que trop la persistance des haines religieuses.

Pour découvrir, vers le milieu du règne de Charles VI,

ce qu'avait de précaire la grandeur de la maison d'Autriche, il suffisait (semble-t-il) d'une intelligence peu ordinaire. Mais une inspiration prophétique eût seule permis d'annoncer alors que l'Italie n'était pas vouée à une éternelle servitude. Elle paraissait n'avoir que la chance très équivoque de changer, tôt ou tard, de maître.

Jusqu'à nouvel ordre, elle obéissait à l'empereur d'Allemagne.

Celui-ci la tenait par les deux bouts, occupant, au nord, Mantoue et Milan, et, au sud, Naples et Palerme. Les états de la Péninsule se voyaient ainsi réduits au rôle d'humbles satellites. Du reste, Venise était obligée par sa position de cultiver l'alliance du prince qui pouvait le mieux la secourir contre le péril du Turc. Mais Gênes aussi sollicitait volontiers son intervention lorsqu'elle s'était, par son imprudence, attiré quelque méchante affaire. Bien entendu, le duc de Modène n'agissait qu'en fidèle vassal du suzerain qui, naguère, l'avait investi de La Mirandole en récompense de ses bons services. Quant au roi de Sardaigne, moins sûr, il se soumettait provisoirement (et sauf à méditer une défection prochaine) aux injonctions plus ou moins discrètes qu'il recevait de Vienne. Enfin, il n'y avait pas jusqu'aux États du Saint-Siège qui ne fussent exposés à une occupation des troupes impériales, quand le Pape résistait aux exigences de leur maître.

Pourtant Charles VI n'était pas encore satisfait. Il eût voulu disposer à sa guise des successions qui devaient sous peu s'ouvrir à Parme et à Florence, par la mort du dernier des Farnèses et du dernier des Médicis. Mais l'Angleterre, la France et l'Espagne surtout ne l'entendaient pas ainsi. De là, des négociations, des intrigues diplomatiques, des menaces de guerre : tout un ensemble de symptômes peu rassurants. Qu'adviendrait-il, en effet, si la paix était rompue, de l'autorité, directe ou indirecte, que l'Autriche exerçait en Italie depuis vingt ans, mais qu'on n'y supportait qu'avec répugnance, à Naples comme à Turin et à Venise?

Pour les Provinces-Unies, il est facile de résumer en quelques lignes la situation que leur avait faite le traité d'Utrecht.

Elles payaient cher l'honneur d'avoir une fois humilié Louis XIV. C'était, en somme, au profit de leurs alliés qu'elles avaient remporté des victoires brillantes, mais ruineuses. Épuisées, à bout de ressources, accablées du poids de leurs dettes, elles semblaient résignées maintenant à une décadence irrémédiable, à la fois politique, financière et commerciale.

Même à part toute autre cause, l'état instable et critique où se trouvait une si grande partie de l'Europe expliquerait, sans l'excuser, le spectacle étrange que donna le monde diplomatique à la suite des traités de 1713 et de 1714. Il inspira sûrement à Montesquieu le jugement si sévère qu'il porte sur les politiques dans certains de ses ouvrages[1]. Jamais, en effet, on ne vit plus d'incertitude et d'inconstance dans les desseins des gouvernements. Il n'est pas facile de suivre, encore moins de comprendre les agissements de leurs ministres à cette époque. On les voit signer traités sur traités, s'assembler en congrès impuissants, conclure et rompre des alliances passagères : d'année en année, sinon de mois en mois, le groupement des états varie.

Il s'en fallut même de bien peu qu'une guerre générale n'éclatât dès 1727. Le Pape intervint, par bonheur, et ménagea un rapprochement entre les signataires des traités conclus en 1725, à Vienne, d'une part, et à Hanovre, de l'autre. Les ministres d'Angleterre et de France s'entendirent avec les représentants de l'empereur Charles VI et du roi Philippe V, surpris de se voir, depuis peu, alliés l'un de l'autre. Des articles préliminaires d'engagements qu'on devait prendre, ensuite, à titre définitif arrêtèrent les hostilités partielles. A la mort de Georges Ier, tout, il

1. *Mélanges inédits de Montesquieu,* publiés par le baron de Montesquieu (Bordeaux, G. Gounouilhou, 1892), pages 157 et suivantes.

est vrai, faillit être remis en question. On finit, néanmoins, par éviter une guerre immédiate, qu'il n'y avait, d'ailleurs, aucune raison sérieuse d'entreprendre; pas de quoi « faire tuer un poulet », devait dire le prince Eugène, en 1730, à lord Waldegrave lui-même[1].

III

C'est (paraît-il) le 5 avril 1728[2], que lord Waldegrave et son compagnon de route quittèrent Paris. Nous ne connaissons qu'un incident de leur voyage jusqu'à Vienne. Une voiture versée ou cassée les obligea à faire à cheval une de ces longues traites qui laissent de douloureux souvenirs aux écuyers novices[3].

Ils n'en arrivèrent pas moins à destination avant le 2 mai. En effet, à cette date, le représentant de Georges II échangea des instruments diplomatiques avec un représentant de Charles VI[4]. Le noble lord s'empressa, ensuite, avec son ami, de faire sa cour à l'Empereur et à l'Impératrice, ainsi qu'aux ministres de la Conférence[5] et aux autres grands personnages de l'État.

Dans ses notes et dans ses lettres, Montesquieu a consigné le souvenir de l'accueil gracieux qu'il reçut. Bien des

1. W. Coxe, *History of the House of Austria*, 3e édition (Londres, G. Bell et fils, 1889), tome III, page 151.

2. *Mémoire pour servir à l'Éloge de M. de Montesquieu*, par M. de Secondat, publié dans l'*Histoire de Montesquieu*, par L. Vian (Paris, Didier et Ce, 1878), page 399.

3. Lettre (inédite) de M. de Bulckley à Montesquieu, du 25 mai 1728 (Archives de La Brède).

4. *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs... de France, Autriche*, avec... notes par M. Alb. Sorel (Paris, F. Alcan, 1884), page 238, note 3.

5. On appelait, à Vienne, *ministres de la Conférence* les membres du Conseil privé, qui délibérait avec l'Empereur sur la direction générale des affaires intérieures et extérieures de l'État.

années après, il se rappelait avec émotion les noms des Lichtenstein, des Kinski et des Harrach [1]. Nous ne disons rien du prince Eugène et du feld-maréchal de Starhemberg, qui firent connaître au futur auteur de *l'Esprit des Lois* la joie ineffable qu'éprouve un grand penseur en feuilletant l'âme d'un grand homme d'action.

C'est à Vienne encore que Montesquieu s'initia à la théorie des arts plastiques. Un certain chevalier Jacob, artiste sans doute lui-même, fut le premier maître qui lui exposa les principes de l'architecture, de la sculpture et de la peinture [2]. L'élève se passionna pour cette étude nouvelle. Son *Voyage en Italie* le prouve et contraste (par parenthèse), à cet égard, avec le *Journal de Voyage* de son compatriote Montaigne. Il suffit, du reste, de prendre les *Lettres Persanes,* d'analyser les termes et les figures dont l'auteur se sert, pour en induire qu'une affinité étroite existait entre son génie et le génie d'un peintre.

Mais l'Autriche n'était pas le seul des états héréditaires des Habsbourgs que le Président fût curieux de voir. La Hongrie l'attirait par ses mœurs antiques, remontant au moyen âge [3]. Il résolut de s'y rendre dans les circonstances qu'il expose ainsi lui-même :

« L'Empereur doit partir le 20 pour Gratz et Trieste. On compte que ce voyage sera d'environ trois mois et demi. Cela m'a déterminé à aller voir une partie de la Hongrie,

1. *Œuvres complètes,* tome VII, page 402.

2. *Spicilegium* de Montesquieu, page 389. — Ce *Spicilegium* est un gros volume relié, d'environ 870 pages, dont une partie est restée en blanc. Montesquieu y a inséré ou fait insérer des renseignements de toute sorte, dont la plupart sont manuscrits, mais dont quelques-uns sont imprimés. Ce volume est paginé au commencement et folioté ensuite, d'une façon irrégulière et incomplète. Certaines séries de chiffres manquent, tandis que d'autres se répètent, même deux fois. Aussi nous est-il arrivé de faire, dans nos notes, des renvois inexacts. Il faut lire, à la page 281, ligne 4 : *375*ter, au lieu de : *375;* et ligne 13 : *à la page 373*ter, au lieu de : *au folio 373*bis; et, plus loin, à la page 287, lignes 12 et 13 : *386*bis *à 388*bis *et aux feuilles 429, v*o, au lieu de : *386 à 388 et aux feuilles 430.*

3. *Pensées* (manuscrites), tome Ier, page 338.

et je partirai au commencement de la semaine prochaine pour Presbourg, pour voir la Diète [1]. »

Outre la Diète, il vit les mines de Kremnitz et de Schemnitz et celles de Neu-Sohl. Il emporta même de ces dernières une bouteille d'une eau merveilleuse qu'il analysa plus tard à Venise. De retour en France, il devait rédiger, sur les mines de Hongrie et du Hartz, plusieurs mémoires, qui montrent à quel point il s'intéressait encore aux sciences naturelles [2].

Le 26 juin 1728, il était de nouveau à Vienne, d'où il partit pour Gratz (une fois de plus avec lord Waldegrave) le 9 du mois suivant. Ce n'était pas, du reste, sans esprit de retour qu'il quittait la capitale de l'Autriche. Il emportait le meilleur souvenir de l'aimable ville qui lui inspira cette réflexion galante :

« Les Grecs disoient : « Il n'est beau de vieillir qu'à » Sparte. » — Moi, je disois : « Il n'est beau de vieillir qu'à » Vienne. » — Les femmes de soixante ans y avoient des amants ; les laides y avoient des amants. Enfin, on meurt à Vienne ; mais on n'y vieillit jamais [3]. »

Montesquieu fit un séjour d'un mois environ à Gratz. La cour d'Autriche s'y était transportée. Aussi eut-il occasion d'avoir là avec le comte de Wurmbrand, président du Conseil aulique, des entretiens sur le droit public de l'Empire, entretiens qu'il devait poursuivre plus tard, dans le nord de l'Allemagne, avec le baron de Stein, président des finances du duc de Brunswick. Mais il ne négligea point, pour cela, de recueillir des notes sur l'histoire et sur les services administratifs de la Styrie, où il se trouvait. L'état des voies nouvelles de communication le frappa tout particulièrement.

Ce ne fut que le 12 août qu'il partit, avec le chevalier

1. Brouillon de lettre de Montesquieu au duc de Richelieu (Archives de La Brède).

2. *Mémoires* (inédits) *sur les Mines* (Archives de La Brède).

3. *Pensées* (manuscrites), tome III, folio 351.

Jacob, de Gratz pour Venise. Un diplomate l'avait amené en Autriche; son professeur d'esthétique l'introduisit en Italie. Arrivé, au bout de quatre jours, dans la Ville des Doges, l'auteur des *Lettres Persanes* réalisa, point par point, le programme de son Rhédi. Il étudia la situation topographique et politique, le gouvernement, les mœurs, l'industrie et le commerce, les œuvres d'art, etc., de la République, jadis si puissante. Mais, de plus, il recueillit de précieux renseignements sur des faits contemporains, qui s'étaient passés dans le reste de l'Europe, et qui lui furent racontés par deux aventuriers célèbres, pour lors échoués au bord de l'Adriatique : le financier Law et le comte de Bonneval. Une rencontre moins singulière qu'il fit, dans la même ville, est celle de l'abbé Conti, savant, poète et philosophe italien, dont il enregistra, dans son *Spicilegium* [1], quelques théories littéraires. C'est probablement cet abbé qui lui révéla l'existence d'une œuvre célèbre, dont il nota le titre, mais dont il ne semble point s'être inspiré : *La Science nouvelle*, par Jean-Baptiste Vico.

Une anecdote, plus que suspecte, se rattache au séjour de Montesquieu à Venise.

Lord Chesterfield s'y serait trouvé en même temps que lui. Une discussion se serait élevée entre les deux voyageurs sur les mérites respectifs des Anglais et des Français. Pour prouver que le sang-froid des uns est bien supérieur à l'esprit des autres, Chesterfield aurait détaché à Montesquieu un inconnu chargé de lui dire que les Inquisiteurs d'État avaient l'œil sur lui et allaient faire saisir les notes, plus ou moins compromettantes, qu'il prenait sur le gouvernement de la République. Aussitôt le Président aurait supprimé tout ce qu'il avait écrit. Sur quoi, lord Chesterfield se serait fait un malin plaisir de lui démontrer logiquement qu'il avait agi à la française, c'est-à-dire à la légère.

1. *Spicilegium*, page 387 *ter*.

L'auteur des *Lettres à son Fils* a-t-il jamais débité cette histoire, qu'on lui prête[1]? S'il l'a fait, il n'a démontré qu'une chose, c'est qu'un Anglais peut être plus gascon qu'un enfant de La Brède, et *gascon* dans la pire acception d'un terme qui en a tant d'excellentes! En voici la preuve :

D'abord, les notes de Montesquieu sur Venise subsistent et remplissent plus de cinquante pages de ce volume. — Supposera-t-on qu'elles ont été récrites de mémoire? — Rien ne l'indique, bien au contraire! Témoin les commencements de divers alinéas, tels que : « J'ai été aujourd'hui... J'ai fait hier... », et autres semblables.

De plus, le Président ne cite point lord Chesterfield parmi les personnes qu'il a fréquentées à Venise. — On dira peut-être qu'il omit son nom par honte ou par rancune. — Mais il ne le connut que l'année suivante, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans son *Voyage en Hollande!*

Nous y lisons, en effet : « J'ai vu à La Haye M. Saurin... Le général des Brosses, envoyé de Pologne, m'a cherché, et je l'ai cherché. J'ai, de plus, connu milord Chesterfield, ambassadeur d'Angleterre : je lui rendis une lettre de milord Waldegrave. »

Ce passage suffirait pour détruire une légende que les biographes de Montesquieu ont accueillie bien légèrement.

Mais reprenons son itinéraire.

Du 14 au 24 septembre 1728, il se rendit de Venise à Milan, s'arrêtant un ou deux jours à Padoue, puis à Vicence, et puis à Vérone. En passant, il visita les collections d'histoire naturelle et les galeries d'œuvres d'art et contempla les édifices, anciens et modernes, les plus remarquables de ces villes. Mais il fit aussi et consigna dans ses notes des remarques sur les cultures, les mœurs et les institutions des pays qu'il traversait.

Pendant les trois semaines qu'il resta en Lombardie, il

1. *Histoire de Montesquieu*, par L. Vian, page 118.

put apprécier l'hospitalité de l'aristocratie milanaise, surtout celle des Borromées et des Trivulces. Les nobles Vénitiens, auxquels un gouvernement soupçonneux imposait une réserve absolue, ne l'avaient pas gâté à cet égard. Aussi le charme d'une société avenante et instruite s'ajouta-t-il pour lui au plaisir qu'il éprouva en voyant les belles choses dont Milan était justement fière. Il visita soigneusement jusqu'à l'Hôpital et à la Citadelle. Est-ce pour mieux apprécier cette dernière qu'il emprunta au prince Trivulce et analysa par écrit un traité sur les fortifications[1]?

Le 16 octobre, il partit pour le Piémont, en faisant un détour par le Lac Majeur et les Iles Borromées.

A Turin, il obtint audience du roi Victor-Amédée II et de son héritier présomptif. Mais il jugea bien sérieuse et bien froide cette capitale d'un royaume où la vie était en quelque sorte tendue par un effort continuel. Un politique, qui aspirait aux fonctions de diplomate, n'en devait pas moins trouver bien des observations à faire dans un état qui, à cheval sur les Alpes, n'avait pas cessé, depuis des siècles, d'être mêlé à l'histoire de la France, comme à celle de l'Italie.

C'est, probablement, sur la recommandation de deux amis qu'il s'était faits à Vienne, le marquis de Breil et le commandeur de Solar, son frère, que Montesquieu dut les politesses qu'il reçut à Turin de leur parent, le marquis de Dogliani[2]. En général, les Piémontais n'étaient guère plus accessibles que les Vénitiens. L'usage imposait, surtout aux hauts fonctionnaires, la réserve la plus grande envers les étrangers notables. De là vient peut-être que le Président ne nous dit rien des rapports qu'il eut, sans doute, avec le père du marquis de Breil, avec le comte de Govone, ministre d'état à l'époque. Bien qu'il n'en parle pas, nous voulons croire qu'il lui porta quelques lettres de ses fils,

1. *Spicilegium*, page 390 *bis*.
2. Lettre de Charles Solar, marquis de Dogliani, à Montesquieu, du 17 novembre 1728 (Archives de La Brède).

et qu'il pénétra dans sa demeure, où un autre des plus illustres écrivains à venir de la France vivait déjà ou allait vivre. C'est, en effet, chez le comte de Govone que Jean-Jacques Rousseau entra comme domestique, après sa conversion, c'est-à-dire vers la fin de 1728[1]. Il ne semble donc pas impossible que l'auteur futur de *l'Esprit des Lois* ait rencontré le futur auteur du *Contrat social* dans l'antichambre du ministre de Victor-Amédée II.

Si Turin, qu'il quitta le 5 novembre, laissa à Montesquieu l'impression « d'une ville assez ennuyeuse », Gênes lui parut absolument maussade. La prose ne lui suffit même point pour exhaler son humeur. Il eut recours à la poésie, ou plutôt à des stances rimées[2]. Au bout de dix jours, il abandonna la Ville, en se promettant de ne plus y revenir. L'avarice de ses habitants l'avait offusqué, non moins que leurs manières arrogantes et peu courtoises.

Il eut, cependant, l'occasion de faire à Gênes quelques connaissances illustres : le prince de Modène ; sa femme, qui était fille du Régent ; et le prince de Portugal, qui devait être un jour le roi Joseph.

Rapidement, il visita Lucques, Pise et Livourne.

Mais Florence, où il arriva le 1er décembre, le garda six semaines et l'enchanta par ses mœurs simples, par la sociabilité de ses habitants et même par le régime peu tracassier dont l'indolence du dernier des Médicis laissait jouir le pays. Il s'y fit, d'ailleurs, un ami nouveau : l'abbé Niccolini, avec lequel il resta depuis en rapports affectueux. Mais il consacra le meilleur de son temps à l'étude des antiquités et des œuvres d'art que renfermaient la Galerie du Grand-Duc, le Palais Pitti et les autres édifices publics ou privés de la Ville. Les notes relatives à Florence, insérées dans le *Voyage en Italie,* ne sont qu'une très faible partie de celles qu'il recueillit là, pendant son séjour. D'autres se trouvent dans deux cahiers que possèdent les

1. *Les Confessions* de J.-J. Rousseau, première partie, livre III.
2. *Œuvres complètes,* tome VII, page 198.

archives de La Brède, et dont plus de soixante-dix pages sont couvertes d'écriture. Ils montrent avec quelle ardeur et quelle minutie Montesquieu étudia surtout les bustes, les statues, les bas-reliefs qu'il put voir dans la capitale de la Toscane. Un amateur et un artiste, Bianchi[1] et Piemontini, lui servirent de *cicerone;* mais de *cicerone* dont il contrôlait les dires avec sa critique ordinaire.

C'est aussi à Florence que le Président prit goût à la musique italienne.

Le 15 janvier 1729, il se mit en route pour Rome, où il ne parvint que le quatrième jour, mais après avoir visité Sienne et Viterbe.

Son confrère à l'Académie française, le cardinal de Polignac, représentait alors notre pays auprès du Saint-Siège. Il fut on ne peut mieux accueilli par lui. Le cardinal, diplomate, philosophe et de plus poète latin, lui apprit une foule d'anecdotes sur l'histoire du temps, lui exposa des idées générales avec une aisance et une abondance qui le surprirent, et, bien entendu, lui lut un livre de *L'Anti-Lucrèce,* qu'il admira.

Montesquieu fit, d'ailleurs, à l'Ambassade de France des connaissances précieuses; par exemple, celle du père Cerati, auquel il s'attacha si fidèlement qu'il lui écrivait vingt-cinq ans plus tard, presque à la veille de sa mort : « Je commence par vous embrasser, bras dessus et bras dessous[2]. »

Mentionnons aussi Mgr. Fouquet, ancien missionnaire, devenu évêque *in partibus,* lequel fut mêlé à la trop célèbre affaire des cérémonies chinoises. Il était mieux à même que personne de fournir des renseignements sur le Céleste Empire. Un des registres manuscrits de notre

1. Ce Bianchi est-il Jean Bianchi, qui fut nommé conservateur des Antiques à Florence, en 1758, et que Ch. Justi juge si sévèrement dans son *Winckelmann,...* (Leipsig, C.-W. Vogel, 1872), tome II, 1re partie, page 240?

2. *Œuvres complètes*, tome VII, page 438.

voyageur prouve que ce dernier ne négligea point cette source d'informations directes[1].

Il retrouva à Rome son ami de Florence, l'abbé Niccolini, qui le présenta aux Corsini, ses parents. C'est ainsi qu'il fut mis en relations avec le cardinal qui allait être élu pape (en 1730) et régner dix ans, sous le nom de Clément XII. Il ne prévit point, du reste, l'exaltation si prochaine du successeur de Benoît XIII.

Quant à ce pontife, rien n'indique que Montesquieu l'ait connu personnellement. On raconte, il est vrai, qu'il fut admis auprès du Saint-Père, et l'on cite même un mot trop spirituel qu'il aurait dit à l'occasion d'une grâce dispendieuse à lui accordée en cours d'audience[2]. Mais, comme le *Voyage en Italie* se tait sur cet incident, nous le tiendrons pour douteux jusqu'à preuve contraire.

Le Président ne semble point avoir fréquenté plus que leur maître les favoris du pieux Benoît XIII, favoris qu'il juge sévèrement, pour la plupart.

En revanche, il eut l'occasion d'entretenir quelques cardinaux qui jadis avaient joué à Rome ou hors de l'Italie un rôle plus ou moins notable. Tels étaient les neveux de Clément XI, les deux Albani : l'un, politique avisé ; l'autre, amateur fanatique d'œuvres d'art. Il vit plusieurs fois également cet aventurier célèbre, qui eut du génie peut-être et fut premier ministre d'un roi d'Espagne, cet Albéroni, dont il n'emporta, d'ailleurs, qu'une impression médiocre.

Mais il va de soi que l'attrait capital du séjour de Rome fut pour lui Rome elle-même ; Rome aux ruines imposantes et aux chefs-d'œuvre innombrables : les ruines parlaient à son esprit de la majesté du Peuple-Roi, dont il allait raconter dignement la grandeur et la décadence ; tandis que les chefs-d'œuvre dévoilaient à ses yeux, sous mille formes diverses, les éternelles splendeurs de la Beauté plastique.

1. *Spicilegium*, folio 397 *bis*.
2. *Histoire de Montesquieu*, par L. Vian, page 119.

Dans ses études sur l'architecture, la sculpture et la peinture anciennes et modernes, il recourut aux avis des hommes les plus compétents, entre lesquels il cite deux Français : Bouchardon et Adam l'aîné.

Il ne se lassa point d'admirer pendant trois mois! Puis il prit le chemin de Naples. Mais il se promit de s'arrêter une seconde fois à Rome, au retour.

C'est le 23 avril 1729 qu'il arriva dans la capitale du sud de l'Italie, encore ébloui de tout ce qu'il venait de voir. Aussi ne fut-il guère séduit au point de vue artistique. Il écrivit même dans son *Voyage* ces lignes paradoxales : « On peut voir Naples dans deux minutes; il faut six mois pour voir Rome. »

Huit à dix jours lui suffirent pour visiter la Ville et, de plus, les environs, qui semblent l'avoir intéressé davantage. Il eût fallu être bien étranger à l'histoire de la nature et des hommes pour voir d'un œil indifférent cette terre, aux phénomènes merveilleux et aux souvenirs classiques, qui s'étend du Vésuve au cap Misène. Mais, de quelle joie n'eût-il pas été comblé si l'on eût repris dès lors les fouilles d'Herculanum, à la recherche de ces trésors d'archéologie qu'on ne devait mettre à découvert qu'à partir de 1738 et 1739!

Montesquieu retrouva au fond de l'Italie une de ses connaissances de Vienne : le comte de Harrach, qui y remplissait les fonctions de vice-roi, et qui le reçut fort bien.

Il paraît n'en avoir pas moins deviné ce qu'avait de précaire la domination autrichienne dans le royaume des Deux-Siciles, témoin cette note significative : « Pendant que j'ai été à Naples, je n'ai pas vu un Allemand qui connût un Napolitain, ni un Napolitain qui connût un Allemand. »

Il repartit le 6 mai pour Rome. En allant, il avait vu Capoue. Il vit Gaëte, en revenant.

Son second séjour dans la Ville éternelle fut plus court que le premier : il n'y resta que deux mois environ.

Pendant ce temps, il reprit ses études d'esthétique, qu'il semble avoir cette fois dirigées plutôt vers l'architecture; mais, en outre, il recueillit des notes historiques, politiques et statistiques, et parcourut les sites les plus célèbres de la campagne voisine : Frascati et Tivoli, par exemple.

Notons qu'il se fit aussi présenter alors aux Stuart qui se trouvaient dans la Ville : la Prétendante et ses fils. Triste spectacle que celui de cette cour d'exilés ! Par leurs dissensions publiques et scandaleuses, Jacques III et sa femme ajoutaient encore « aux malheurs que la Providence leur avait envoyés »[1].

Le moment de quitter Rome finit par arriver cependant. Montesquieu se décida à partir le 4 juillet 1729, après avoir pris congé des personnes qu'il avait le plus fréquentées pendant son séjour. Plusieurs d'entre elles lui remirent des lettres de recommandation, dont il profita tant en Italie qu'en Allemagne.

Nous ne le suivrons pas dans sa course, relativement rapide, à travers l'Ombrie, les Marches et la Romagne, les duchés de Modène et de Parme et le Mantouan. En vingt et quelques jours, il se rendit à Vérone, qu'il revit ainsi au bout de dix mois. De tous les détails qu'il donne sur les villes où il s'arrêta, nous n'en relèverons que deux. A Bologne, il admira l'Institut de cette ville, tant pour la richesse des collections que pour le zèle des professeurs. A Modène, il vit le duc régnant et son bibliothécaire, le savant Muratori, « un habile homme », plus connu aujourd'hui que son maître Renaud d'Este.

Maintenant, ce n'était plus Rome, c'était l'Italie elle-même dont il fallait se séparer ! Notre voyageur en franchit la frontière dans la nuit du 29 au 30 juillet. Mais il emportait, dans l'esprit et dans le cœur, les plus précieux souvenirs de la Péninsule, qu'il parcourait depuis près d'un an.

C'est par le Tyrol, et non par la Suisse (comme le disent

1. Toutes les citations dont nous n'indiquons pas la source sont tirées du *Voyage en Italie, en Allemagne* ou *en Hollande.*

ses biographes [1]), qu'il pénétra en Allemagne. Le spectacle des Alpes lui fit une impression pénible plutôt qu'agréable. « On ne voit jamais, écrit-il, qu'un petit morceau du ciel, et on est au désespoir de voir cela durer si longtemps. » Il est vrai qu'il mit quatre à cinq jours pour aller de Vérone à Munich. Ajoutez qu'il souffrit du froid dans la montagne, malgré la saison, et bien qu'il eût mis ses habits d'hiver.

A Munich, il fut reçu par l'électeur de Bavière. Pendant une douzaine de jours, il étudia la cour de ce prince, ses ressources et ses inclinations politiques. La France pouvait-elle encore compter sur un allié si lointain et placé « sous la patte de l'Empereur »?

En quittant la capitale de Charles-Albert, Montesquieu se rendit à Augsbourg, où il s'arrêta plus longtemps qu'il n'aurait voulu : car il y fut malade, lui et son valet. Ce retard lui fournit l'occasion d'apprécier le régime très compliqué auquel obéissait la Ville. Il y releva un effet curieux du principe de la séparation des pouvoirs entre magistrats de religions diverses. Quant à la médecine allemande, dont il dut faire l'essai, elle ne lui inspira que des réflexions irrévérencieuses. C'était de l'ingratitude, puisque l'ipécacuana que lui prescrivit son docteur le mit en état de continuer sa route, au bout d'une semaine.

Il ne fit, pour ainsi dire, que traverser le Wurtemberg, le Palatinat, Francfort, Mayence et Coblentz.

Les bords du Rhin parurent « charmants » au propriétaire de La Brède; « la plupart (dit-il) couverts de vignobles qui valent beaucoup : car le vin du Rhin est cher dans le pays et vaut — me semble — le double qu'il ne se vend dans la Guyenne. »

Notre voyageur ne s'arrêta quelques jours que lorsqu'il fut arrivé à Bonn, résidence de l'électeur et archevêque de Cologne. Ce dernier, propre frère de l'électeur de Bavière,

1. *Histoire de Montesquieu*, par L. Vian, page 401.

se trouvait pour l'heure dans un autre de ses cinq diocèses. Montesquieu n'en resta pas moins à sa cour du 3 au 8 septembre 1729. Il y prit une foule de notes sur les ressources militaires et financières de Clément-Auguste. Le rôle que le prédécesseur de ce prince avait joué sous Louis XIV, en tant qu'allié de la France, explique la place que cette statistique occupe dans le *Voyage en Allemagne.*

Nous ferons, du reste, observer que ce n'est plus l'art, comme dans les notes rédigées à Rome, mais bien la politique qui domine dans les réflexions que le Président consigna par écrit en parcourant les états de l'Empire, du sud au nord. Il s'enquit particulièrement des affaires qui intéressaient les différentes églises du pays. Convaincu de l'importance que les questions religieuses avaient au point de vue international, il relevait avec soin, partout, la situation respective des Catholiques et des Protestants, ou des sectes protestantes entre elles.

Mais ce ne fut pas seulement pour parfaire ses études diplomatiques qu'après avoir descendu le Rhin jusqu'à Dusseldorf et Duisbourg, il tourna, le 11 septembre, vers l'est. Un mobile d'un ordre plus doux l'entraînait vers Hanovre, où il se rendit par Münster et Osnabrück. Il était attendu à la cour de l'Électeur, roi de la Grande-Bretagne, par lord Waldegrave.

Ce dernier le présenta à Georges II, dont l'accueil fut des plus aimables.

Au bout de quelques jours, les deux amis firent en commun un nouveau voyage. Ils allèrent à Brunswick, où Montesquieu fut reçu par le vieux duc Auguste-Guillaume et se lia avec le premier ministre du Prince. C'était un baron de Stein, qui paraît avoir uni l'intelligence la plus haute à une science des plus variées.

Grâce à lui, notre voyageur put visiter commodément les mines du Hartz, qu'il désirait connaître, et dont il put comparer l'exploitation à celle des mines de la Hongrie.

Ce fut là, d'ailleurs, le dernier incident de son voyage

en Allemagne : car, le 8 octobre, il partit de Zellerfeld pour Utrecht, où il arriva le 12, sans avoir quitté sa chaise de poste pendant quatre jours et quatre nuits.

Lorsqu'il entra « dans les terres des États-Généraux », il y avait neuf à dix semaines qu'il était en pays allemand. Il ne devait rester qu'une vingtaine de jours à Utrecht, Amsterdam et La Haye. L'impression qu'il reçut en Hollande ne fut pas bonne. Il amassa des renseignements sur la situation commerciale, financière et politique de la République. Puis, il se disposa à passer en Angleterre.

Ce fut le 31 octobre 1729 qu'il quitta La Haye, dans le yacht de lord Chesterfield[1], auquel lord Waldegrave l'avait adressé, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire.

IV

Montesquieu rapporta de son voyage à travers l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, une foule de notions sur les sujets les plus variés. Rien n'était étranger à cet esprit curieux, sinon les spéculations mathématiques. Agriculture, commerce et industrie, travaux publics et constructions navales, hygiène et finances, stratégie même, sciences physiques et naturelles, beaux-arts, tout l'intéressait. Sur tout, il s'efforçait d'obtenir des renseignements exacts et précis. Pour mieux se rendre compte des choses, il traçait, au besoin, des croquis rapides, qu'il dessinait d'une main inhabile, mais intelligente.

La diversité des notes que le Président recueillit ainsi au passage témoigne à quel point il avait le désir de tout connaître et le don de tout comprendre. Il possédait à un degré supérieur, éminent, ces deux qualités précieuses, nécessaires à l'historien, plus encore qu'au philosophe

1. *Œuvres complètes*, tome VII, page 183.

peut-être. Et, chez lui, elles s'alliaient à l'art essentiel de contrôler les renseignements de détail au moyen de vues d'ensemble, qui en fixent la valeur relative et absolue.

Ce n'était pas seulement ses souvenirs personnels qu'il consignait par écrit. Il ne négligeait point ceux des personnes qu'il rencontrait, lorsqu'elles pouvaient l'éclairer sur des faits ou sur des pays inconnus de lui. Dans la préface d'un livre qu'il n'a jamais achevé [1], il se vante d'avoir « recueilli de bons mémoires » en visitant les peuples étrangers.

Mais ce qui nous touche le plus dans la série bigarrée des observations que les voyages du Président lui inspirèrent, ce sont celles qui nous instruisent sur les impressions générales qu'il reçut dans ses pérégrinations et qui modifièrent son génie ou fixèrent ses conceptions dominantes.

Et d'abord, il est certain que les beaux-arts, les arts plastiques surtout, lui furent en quelque sorte révélés à Vienne, à Florence et à Rome. Quelques-uns des jugements qu'il formule sur les chefs-d'œuvre devant lesquels il s'arrêta nous étonnent, tant ils nous paraissent raisonnés et raisonnables. Gardons-nous de croire, cependant, que Montesquieu ne sentît rien, parce qu'il analysait tout. Pour être exprimées en phrases concises, ou même sous une forme ironique, ses émotions n'en étaient pas moins sincères et durables. Mais il répugnait à sa nature d'étaler avec complaisance ce qu'il éprouvait dans l'âme.

Il n'en a pas moins trahi, dans ses *Voyages,* l'effet pénétrant que fit sur lui cet ensemble de grandes et belles choses qu'il avait contemplées, notamment sur les bords du Tibre : ce ne furent point simplement des impressions esthétiques qu'il en emporta : « Je sens, dit-il, que je suis plus attaché à ma religion depuis que j'ai vu Rome et les chefs-d'œuvre de l'art qui sont dans ses églises. Je suis comme ces chefs de Lacédémone qui ne voulurent pas

1. *Pensées* (manuscrites), tome II, folio 83.

qu'Athènes périt, parce qu'elle avait produit Sophocle et Euripide, et qu'elle était la mère de tant de beaux esprits. »

Ces lignes, qui font songer au *Génie du Christianisme,* ne se trouvent point (remarquons-le en passant) dans le *Voyage en Italie,* mais bien dans le *Voyage en Hollande.* Le copiste aurait-il transposé le feuillet où elles étaient écrites? Nous ne le croyons pas. Le Président dut les rédiger à Utrecht, sous l'empire d'un sentiment double : l'un agréable et l'autre pénible. Le souvenir des chefs-d'œuvre qu'il avait contemplés naguère l'enchantait encore. Mais il était affecté tout autrement par le spectacle des dissensions religieuses dont il avait constaté en Allemagne les conséquences regrettables. De là, sans doute, le retour qu'il fit sur Rome et sur l'Église romaine.

Son éducation classique et catholique à la fois lui inspirait, d'ailleurs, le goût de l'unité ecclésiastique, et son esprit, que préoccupaient sans cesse les causes de la grandeur et de la décadence des empires, devait être frappé des inconvénients pour l'État de la coexistence de sectes hostiles [1].

Mais relevons à présent les observations capitales que l'auteur de *l'Esprit des Lois* recueillit sur la puissance des pays qu'il visita, alors qu'il rêvait encore de quelque mission diplomatique.

La grandeur apparente de la maison d'Autriche ne lui en imposa point. Il devina même combien peu les acquisitions récentes des Habsbourgs ajoutaient à leurs forces réelles. Nous avons cité tout à l'heure une note bien curieuse sur la situation des Allemands à Naples. En voici une autre, non moins topique, sur les Pays-Bas :

« L'Empereur seroit un des grands princes du Monde, si les Pays-Bas étoient abîmés par un tremblement de terre : c'est son foible que les Pays-Bas [2]. »

1. Il est curieux de rapprocher sur cette question la *LXXXVI*e *Lettre Persane* et le chapitre x du livre XXV de *l'Esprit des Lois.*

2. *Pensées* (manuscrites), tome I, page 344.

Symptôme plus grave encore! Dès 1729, Montesquieu voyait que le prestige de Charles VI baissait là où ce prince devait tenir davantage à le conserver intact. « Depuis un an, écrit-il dans ses *Voyages,* l'Empereur a perdu son crédit dans l'Empire. »

A quoi, il ajoutait ces conclusions pratiques relativement aux rapports que la France pouvait entretenir avec les princes protestants de Germanie :

« Pour moi, je crois que cette politique de s'unir avec les princes protestants est une vieille politique, qui n'est plus bonne dans ce temps-ci; que la France n'a et n'aura jamais de plus mortels ennemis que les Protestants : témoin les guerres passées; qu'elle est en état de faire des alliances avec les princes catholiques, comme avec les princes protestants, toutes les fois qu'il s'agira d'abaisser la maison d'Autriche; qu'il ne faut pas en revenir aux vieilles maximes du cardinal de Richelieu, parce qu'elles ne sont plus admissibles; que les Protestants d'Allemagne seront toujours joints avec les Anglois et les Hollandois; que c'est un lien de tous les temps que celui de la Religion; que la maison d'Autriche n'est plus, comme elle étoit, à la tête du monde catholique; que ce qui nous a pensé perdre en France, c'est l'invasion de l'Angleterre par un prince protestant. »

De ce long passage, qu'un ardent patriotisme inspirait à Montesquieu, il ne faudrait point induire que ce dernier s'exagérât la puissance de tous les états protestants d'Europe. Le jugement qu'il porte sur les Provinces-Unies, par exemple, est des plus sévères. « Cette république, écrit-il à Amsterdam, ne se relèvera jamais sans un stathouder. »

Quant aux monarchies et aux républiques italiennes, ses impressions furent encore moins favorables. C'est dans le tome Ier de ses *Pensées* manuscrites qu'il s'exprime sur leur compte de la manière la plus nette. Il s'y fonde même sur l'influence politique de moins en moins grande du

Saint-Siège pour démontrer qu' « il faut changer de maximes d'État tous les vingt ans, parce que le Monde change »[1].

Dans le même volume, il est une page étonnante, où l'auteur a consigné ses opinions successives sur le rôle possible de la maison de Savoie. Il serait inutile de commenter les trois notes qu'on va lire. La première remonte évidemment à l'époque où Montesquieu était encore sous l'impression de son voyage en Italie, tandis que la seconde peut être datée de 1737 environ, et la dernière, de 1748.

[1731 (?)]. « On dit : Une ligue avec les princes d'Italie. Mais comment se liguer avec rien? C'est une ligue sur le papier. Il n'y a que le roi de Sardaigne qui ait conservé la puissance militaire, et il la perdra encore si la neutralité de l'Italie et notre dégoût pour y faire des conquêtes subsistent longtemps. »

[1737 (?)]. « Depuis ceci, notre dernière guerre en Italie a mis le roi de Sardaigne en état de maintenir plus que jamais sa puissance militaire*. »

[1748 (?)]. « *C'étoit la guerre de 1733. Celle de 1741 a rendu la sottise paumée. Encore un coup de collier, nous le rendrons maître de l'Italie, et il sera notre égal[2]. »

En lisant ces lignes, on déplore que Montesquieu ne soit pas entré dans la carrière diplomatique, où il eût pu être si utile, grâce à une sagacité exceptionnelle. Quand il vit les suites de la politique anti-autrichienne, dont il reconnaissait les périls dès 1729, il le regretta lui-même. On trouve, en effet, la note suivante dans le tome II de ses *Pensées* manuscrites :

« Je me repentirai toujours de n'avoir pas sollicité, après le retour de mes voyages, quelque place dans les affaires étrangères. Il est sûr que, pensant comme je pensois, j'au-

1. *Pensées* (manuscrites), tome Ier, page 354.

2. *Pensées* (manuscrites), tome Ier, page 342. — Les deux premières notes sont autographes; mais la seconde a été intercalée entre la première et une note sur *les pêches hollandoises...*, visiblement après coup. La troisième est écrite en marge, de la main d'un secrétaire. Il y a un renvoi à la fin de la seconde, pour marquer que la troisième se rattache à elle.

rois croisé les projets de ce fou de Belle-Isle, et j'aurois rendu par là le plus grand service qu'un citoyen pût rendre à sa patrie. Il y a des sots qui ont de la pesanteur et des sots qui ont de la vivacité; mais ce sont les sots qui ont de la vivacité qui accouchent des projets les plus stupides[1]. »

Ce fragment prouve, entre autres choses, que Montesquieu ne persista point dans les velléités diplomatiques qui le prirent certainement vers 1728. Nous ne nous en étonnons guère. Les esprits spéculatifs peuvent se laisser tenter un instant par l'action, où ils comptent trouver un moyen nouveau de s'instruire; mais ils y renoncent sans peine, au premier obstacle, heureux de rentrer dans ces régions plus sereines qui sont leur milieu véritable et comme leur atmosphère naturelle.

V

Montesquieu écrivit beaucoup depuis son arrivée en Autriche, jusqu'à son départ des Provinces-Unies. Mais il s'en faut que toutes les notes qu'il jeta sur le papier, en voyageant, nous soient parvenues. La partie la plus importante de celles que nous possédons, nous ne l'avons même qu'à l'état de copie, et de copie très médiocre.

Deux petits cahiers et deux feuilles volantes nous renseignent sur son séjour à Vienne et à Gratz, mais très incomplètement.

Pour ce qu'il put voir en Hongrie, nous n'avons d'autres documents que quelques paragraphes insérés par erreur dans le *Voyage en Italie* ou *en Allemagne,* et les *Mémoires* qu'il rédigea, de retour en France, sur certaines mines et sur les machines dont on y faisait usage.

Nous ne connaissons bien que les incidents de son trajet

1. *Pensées* (manuscrites), tome II, folio 216.

de Gratz à La Haye. Le manuscrit où ils sont consignés n'a pas moins de 603 pages. Il commence par le titre : *Voyage en Italie,* et se termine par les mots : *Fin du Voyage en Hollande,* sans que rien indique dans le texte au lecteur l'endroit où il passe d'Italie en Allemagne et d'Allemagne aux Provinces-Unies.

Ce manuscrit est entièrement de la main de secrétaires du Président. Il ne subsiste qu'un feuillet des notes originales et autographes. Il a été conservé, sans doute, parce que le copiste avait négligé d'en transcrire le verso.

On peut donc se demander si le manuscrit des *Voyages* est une copie pure et simple des notes que Montesquieu avait prises de ville en ville et au jour le jour. Il est incontestable qu'à certains endroits des phrases ont été insérées après coup dans le texte primitif. Pendant son second séjour à Rome, par exemple, notre voyageur s'était convaincu que le cardinal Corsini ne serait jamais pape, et en avait consigné les raisons dans ses papiers. C'est évidemment plus tard, après l'élection de Clément XII, qu'il a ajouté, à la fin d'un paragraphe, cette exclamation ironique : « J'ai fait là une belle conjecture ! » Mais nous estimons que les modifications de ce genre sont rares et non déguisées. Le caractère général des articles est bien celui des notes improvisées ; témoin les confusions de mots, les fautes de syntaxe, les phrases interrompues, l'inexactitude de certaines dates, la violence de quelques expressions.

Au *Voyage en Italie* et au *Voyage en Allemagne* se rattachent deux manuscrits complémentaires : l'un, sur les objets d'art de Florence ; et, l'autre, sur les mines du Hartz. Tous les deux sont autographes [1]. Le dernier surtout montre à quel labeur Montesquieu se soumettait pour ne rien perdre des observations qu'il pouvait faire !

Ce n'est pas tout ! — Dans le volume relié, intitulé *Spi-*

1. Pour les mines du Hartz, outre les notes originales de Montesquieu, on possède un mémoire qui est écrit de la main d'un de ses secrétaires.

cilegium, où l'on trouve pêle-mêle des extraits de lecture, des réflexions personnelles et même des fragments de gazettes, le Président a noté bon nombre de renseignements, très variés, qu'il devait à des hommes d'État ou d'Église avec lesquels il s'était entretenu à Vienne ou à Rome. Mais ces renseignements, pour la plupart, n'ont pas trait aux pays qu'il visita en 1728 et 1729. Quelques-uns seulement font exception à cette règle.

Lorsqu'il fut revenu en France, Montesquieu reprit une partie des observations qu'il avait faites à l'étranger, pour leur donner une forme nouvelle.

C'est ainsi qu'il composa ces *Mémoires sur les Mines de Hongrie et du Hartz* que nous avons mentionnés plusieurs fois, et qu'il entreprit deux dissertations spéciales : l'une, sur « la manière gothique », et, l'autre, sur « les habitants de Rome ».

En outre, vers 1754, il songea à communiquer au public les impressions et les souvenirs qu'il avait jadis rapportés d'Italie et d'Allemagne. Mais il hésita sur la forme à adopter [1]. Devait-il écrire des récits ou des lettres? Une *Lettre sur Gênes* nous montre comment il entendait mettre ses notes en œuvre sous forme épistolaire. Quant aux récits qu'il eût faits, peut-être en existe-t-il un spécimen dans les quatre pages qu'on lira plus loin sur la Styrie, pages qui nous semblent être une refonte d'une rédaction première et hâtive.

Au reste, la mort empêcha l'achèvement d'un travail, qui eût été considérable, à quelque parti que l'auteur se fût arrêté.

Nous n'avons rien à dire ici des pensées et des notes éparses où le Président s'est exprimé sur le compte de l'Angleterre.

Mais nous ne terminerons point cette préface sans y signaler quelques pages relatives au voyage qu'il fit en

1. Lettre de Montesquieu à l'abbé de Guasco, du 8 décembre 1754. — Voyez *Œuvres complètes,* tome VII, page 445, note 2.

Lorraine. On sait qu'au mois de juin 1747 il se rendit auprès du duc Stanislas. Il eut soin de noter ce qu'il entendit et ce qu'il vit de plus remarquable à la cour de l'ancien roi de Pologne, qui le reçut avec sa grâce ordinaire.

Un dernier mot sur notre publication même.

Des raisons chronologiques nous ont décidé à mettre en tête de ce volume toutes les notes qui se rapportent au séjour de Montesquieu en Autriche.

A la suite, nous imprimons le manuscrit dont le titre exact serait : *Voyage de Gratz à La Haye*. Bien qu'il ne forme qu'un tout indivis, nous l'avons coupé en trois parties principales, consacrées : la première, à l'Italie ; la seconde, à l'Allemagne ; et, la troisième, à la Hollande. Deux de ces parties ont été sectionnées, à leur tour, en chapitres, pour en rendre la lecture plus commode. Enfin, des blancs ont été jetés entre les paragraphes qui traitent de sujets divers. Mais nous avons respecté scrupuleusement (sauf indication contraire de la copie) l'ordre, parfois critiquable, dans lequel se présentent les phrases et les alinéas du texte.

Quant à la *Lettre sur Gênes,* aux deux cahiers en tête desquels on lit *Florence,* aux dissertations et aux mémoires que nous avons mentionnés plus haut, etc., ils formeront comme un appendice aux notes de voyage proprement dites.

Bien entendu, nous reproduisons sans changement le texte du manuscrit, alors même qu'il nous semble altéré par l'ignorance ou l'inadvertance de l'écrivain.

Nous nous permettons simplement de corriger l'orthographe de la copie dont nous nous servons, orthographe plus qu'originale, surtout en ce qui concerne les mots étrangers et les noms propres[1]. Tout le monde ne devine-

1. On trouvera dans les *Notes* que nous imprimons à la fin du volume un certain nombre de rectifications complémentaires pour les mots étrangers et pour les noms propres.

rait peut-être pas que *fraisles* signifie *frœulein,* et que *Taon* veut dire *Daun*. Nous signalerons, d'ailleurs, à la fin de chaque tome les rectifications qui modifieraient sensiblement le son des vocables.

En publiant les *Mélanges inédits,* nous avons pu être sobre de notes. Nous le serons moins pour les volumes des *Voyages*. Écrits par l'auteur pour lui-même, ils sont remplis d'allusions à des personnes ou bien à des faits qui ne sont point indiqués nettement. Peu de lecteurs de nos jours sont assez familiers avec l'histoire du XVIIIe siècle et des siècles antérieurs, pour deviner sans effort de qui ou de quoi Montesquieu parle ainsi à demi-mot. Nous confesserons même humblement qu'il est encore des points que nous avons dû laisser dans l'ombre, malgré les recherches les plus actives.

Dans nos éclaircissements, nous avons inséré les fragments des œuvres inédites du Président qui expliquent ou complètent les *Voyages*. C'est surtout au *Spicilegium* et aux trois volumes des *Pensées* manuscrites que nous avons fait ces emprunts. Ils forment le commentaire le plus autorisé du texte que nous publions.

Pour la rédaction des autres notes, il nous a fallu consulter bien des livres. Inutile de citer les dictionnaires historiques et biographiques, anciens et modernes, français, allemands ou anglais! Parmi les ouvrages spéciaux, nous croyons, au contraire, devoir mentionner ici la vie du *Prince Eugène de Savoie,* par M. le chevalier d'Arneth [1], et les *Mémoires* de Saint-Simon, dans l'édition de M. Chéruel [2] et surtout dans celle de M. de Boislisle [3].

Mais il est aussi des personnes auxquelles nous sommes

1. *Prinz Eugen von Savoyen,* par M. Alfred, chevalier d'Arneth (Vienne, W. Braumüller, 1864), 3 volumes in-8°.

2. *Mémoires... du duc de Saint-Simon,* édités par M. Chéruel (Paris, L. Hachette et Ce, 1864-1865), 13 volumes in-12.

3. *Mémoires de Saint-Simon,* édités par M. de Boislisle (Paris, Hachette et Ce, 1879-1893), 10 volumes in-8°. — On sait que cette édition est encore et malheureusement incomplète.

redevable d'indications précieuses, et auxquelles nous tenons à exprimer toute notre gratitude.

Nous avons eu recours, à Bordeaux, aux lumières de MM. les abbés Allain et Bertrand (pour ce qui touche les institutions de l'Église), de M. le colonel Plazanet (pour des faits d'histoire militaire), de MM. Eugène Bouvy et Henri Monnier (pour ce qui relève de la langue et de la littérature italiennes), de MM. Charles Braquehaye et Jacques Valleton (pour ce qui intéresse l'histoire de l'art).

A Paris, nous avons réclamé et obtenu le concours obligeant de MM. Eugène Müntz (de l'Institut), Paul Bonnefon et Frantz Schrader, qui nous ont édifié sur quelques points spéciaux.

Enfin, à l'étranger même, le biographe du prince Eugène, M. le chevalier d'Arneth, et M. le professeur Alexandre d'Ancona, l'éditeur des *Voyages* de Montaigne, n'ont pas refusé de répondre à nos questions. Ils ont pardonné à un indiscret qui s'adressait à eux en leur annonçant une œuvre inédite de Montesquieu. Les grands noms ont le privilège d'unir les hommes, par-dessus les frontières, dans un sentiment de bienveillance et de sympathie mutuelles.

Malgré tout, notre édition des *Voyages* est et reste une première édition, c'est-à-dire un essai. Que le lecteur veuille donc excuser les omissions ou les méprises qu'il découvrira dans notre travail[1]. Il jouira toujours d'un plaisir qu'un critique illustre lui eût envié. Sur un exemplaire des

1. L'organisation de ce que nous appelons *l'état civil* étant plus que défectueuse à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, les auteurs spéciaux, les plus sérieux, sont loin de s'accorder sur la date de la naissance et de la mort des personnages historiques. Ils ne s'entendent pas même toujours lorsqu'il s'agit des Empereurs d'Allemagne. On voudra donc bien ne pas s'étonner si les dates que nous donnons dans nos notes diffèrent parfois de celles que l'on rencontre ailleurs; surtout en songeant que les pays civilisés de l'Europe n'avaient pas tous adopté le même style à l'époque dont nous nous occupons : témoin la Grande-Bretagne, qui ne renonça qu'en 1751 au calendrier julien.

Œuvres de Montesquieu, Sainte-Beuve a crayonné la phrase suivante (quelque peu blasphématoire aux yeux d'un légiste) : « Je disais que j'aimerais mieux un *Journal de Voyage complet,* contenant les observations directes de Montesquieu, que tout *l'Esprit des Lois*[1]. »

1. L'exemplaire où se trouve cette note appartient à M. Reinhold Dezeimeris. Sainte-Beuve a repris et développé son idée dans un de ses articles. Voyez les *Causeries du Lundi* (Paris, Garnier frères, 1854), tome VII, page 48.

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

PUBLIÉS

DANS CE VOLUME

I

Les notes que nous réunissons sous le titre de *Voyage en Autriche (Fragments)* sont toutes autographes: elles ont été écrites par Montesquieu lui-même sur deux cahiers non cousus et sur deux feuilles de papier, l'une double et l'autre simple.

Examinons ces pièces dans l'ordre où nous les avons imprimées.

1° Le cahier où se trouvent les notes sur la cour de l'empereur Charles VI est composé de quatre feuilles doubles. Il a vingt-trois centimètres de haut sur dix-sept de large. Les cinq dernières pages en sont restées en blanc, et il n'y a même que treize lignes d'écriture sur celle qui est la quatrième, et six, sur la onzième.

Toutes les pages sont numérotées, mais de 245 à 260. Le cahier a donc dû faire partie d'un ensemble plus considérable. Les sept premières pages ont même de seconds numéros formant la série 253 à 259.

Une marge de quatre centimètres et demi a été ménagée du côté du pli des feuilles, sauf à la sixième page. Montesquieu a fait des calculs dans la marge de la première. Il y a une note dans celle de la cinquième.

L'écriture, d'une encre jaunâtre, monte un peu de gauche à droite. Elle est rapide; assez régulière, d'abord; plus négligée, ensuite. On remarque, par endroits, quelques corrections d'une encre plus noire, avec des mots ajoutés entre les lignes.

Les lignes, dans les pages pleines, sont au nombre de vingt à vingt-quatre.

Un grand nombre de passages sont marqués en marge d'un trait unique ou d'une série de petits traits.

2° Les observations sur les péages de l'Empire ont été jetées sur une feuille de papier double, semblable à celles du cahier dont nous venons de parler. Les deux dernières pages sont restées en blanc, à part de petits calculs faits au haut de la dernière. Les deux premières qui ne sont pas numérotées, ont, chacune, vingt et une lignes, avec des marges de six centimètres.

3° Quant à la note sur *L'Affaire du D. D.,* elle est écrite en long sur une feuille simple, ayant vingt et un centimètres et demi de long et quatorze centimètres et demi de large. Elle n'a que treize lignes assez serrées. Les caractères en sont petits et fins. On y remarque des abréviations, relativement nombreuses. Quelques-unes ont été complétées avec une encre différente.

4° Enfin, le cahier où il est question du voyage de Montesquieu en Styrie mesure vingt-cinq centimètres de haut sur dix-neuf de large. Il a également quatre feuilles doubles. Elles sont retenues ensemble par une épingle. Les six dernières pages sont restées blanches, et il n'y a que quatre lignes sur la dixième.

Les pages 1 à 10 sont seules numérotées.

Une marge de sept centimètres a été ménagée du côté du pli des feuilles. Les pages pleines n'ont qu'une quinzaine de lignes. Plusieurs passages ont été corrigés, mais avec la même encre, à ce qu'il nous semble. Deux alinéas ont été biffés et transportés ailleurs; l'un, avec des modifications de détail. Dans la marge de la page 8 se trouve une note.

II

Le titre de *Voyage d'Italie* se trouve en tête d'un gros manuscrit qui se termine par ces mots : *Fin du Voyage d'Hollande,* sans qu'aucune division indique matériellement quand Montesquieu quitte la Péninsule ou entre dans les Provinces-Unies.

Le manuscrit a été écrit d'un bout à l'autre par les secrétaires de l'auteur.

Il se compose de trente-sept cahiers indépendants, qui ne sont même pas cousus; mais il en est quatre dont les feuilles sont retenues ensemble par des épingles. Sur ces trente-sept cahiers, vingt-neuf sont composés de quatre feuilles doubles; trois, de trois

et demie; deux, de cinq et demie; un, de sept; un, de cinq; et un, de trois : ce qui fait, en tout, six cent dix pages. Les feuilles ont vingt-cinq centimètres de haut sur dix-neuf de large.

La 358e page, la 446e et les pages 604 à 610 sont restées en blanc, et il n'y a que six lignes sur la page 603.

On remarque aussi des blancs laissés dans le texte, aux pages 374 et 429, pour y dessiner des cartes ou des plans que le copiste n'a pas reproduits.

Le premier cahier seul a été numéroté à l'origine, et encore mal : car il porte les chiffres 1 à 11 et 13 à 23.

Une marge de quelques centimètres a été ménagée tantôt du côté du pli des feuilles et tantôt à la gauche des pages.

L'écriture est très variée. On distingue la main de deux copistes, au moins : l'un avait une écriture lâche et arrondie, tandis que l'autre l'avait serrée et pointue. Aussi certaines pages n'ont-elles qu'une quinzaine de lignes et une trentaine de lettres à la ligne; alors que d'autres ont plus de soixante lignes, dont chacune compte plus de soixante lettres. Un des secrétaires a, d'ailleurs, tantôt rapproché et tantôt espacé les caractères, sans que nous puissions deviner pourquoi. Ce même secrétaire a inséré dans le texte, à la place qui leur convient, des cartes, des plans et même des croquis d'appareils mécaniques, reproduisant sans aucun doute des dessins de Montesquieu lui-même.

Le onzième cahier est dans une sorte de chemise, c'est-à-dire dans une feuille double de vingt centimètres de haut sur quinze de large, feuille sur laquelle une main italienne a écrit le texte d'une loi de Venise.

Dans ce cahier se trouve, en outre, une feuille simple, unique fragment autographe qui ait été conservé de l'original du *Voyage en Italie*[1]. Le copiste avait négligé d'en transcrire un côté. Cette omission nous explique qu'on ne l'ait pas détruite.

Au vingt-troisième cahier se rattachent deux demi-feuilles, réunies par une épingle, en tête desquelles on lit *Mes Voyages* (bien que l'écriture ne soit pas de Montesquieu), et sur lesquelles se trouvent des notes relatives au Vésuve.

Enfin, dans le trente-cinquième cahier, sont intercalés et fixés par une épingle : 1° un plan gravé de la ville de Brunswick et des environs; 2° l'ordre de bataille manuscrit des troupes hessoises passées en revue à Bettenhausen, le samedi 30 juillet 1729, par

1. Nous donnons, à la suite de la *Description des Manuscrits*, une reproduction photographique de cette feuille.

Georges II, roi de la Grande-Bretagne; et 3° deux états des troupes prussiennes et des troupes hanovriennes, écrits au recto et au verso d'une même feuille. Ces états et l'ordre de bataille sont d'une main allemande.

Ajoutons qu'il existe douze pages d'une seconde transcription du *Voyage en Italie*. Le texte en est identique à celui du manuscrit complet. Les pages portent les numéros 5 à 10 et 14 à 19.

Le contenu de ces douze pages correspond aux morceaux qui sont imprimés, dans ce volume, de la page 20, ligne 26 *(assez jolies petites villes...)*, à la page 24, ligne 14 *(... du côté des mœurs)*, et de la page 26, ligne 10 *(cette situation qui est...)*, à la page 30, ligne 16 *(Mais lui avoit outré)*.

Et maintenant nous terminerons en indiquant que la partie du *Voyage en Italie* que renferme ce premier tome comprend les 358 premières pages du manuscrit, plus quelques lignes de la 359e.

FAC-SIMILÉ

d'un

FRAGMENT AUTOGRAPHE DES "VOYAGES"

DE MONTESQUIEU

Florence environ pour cent mille pistoles d'étoffe de soye de piemont le double
deux a huit milions de florins le revenu de piemont
cuna de florence en tiers moins
Savoyne il y a 20 ayx 25 mille ecus aux du Duy
4.5 Utilité est que les etrangers qui y abordent
consomment beaucoup
~~est~~ les soys ne sortent point des etats de florence
guys au contraire on en tire de l'etranger en celle
en petites tapisseries legers pour les doulleures
porte trafic avecq espagne.
Forces
etonné de le trouver dans les montagnes
Sigarme bon grande place et faudroit dix
a douze mile homes pour la garder
cela vous ejanguera du bruyne les nouvelles
des princes non pas comme celle des particulies
le plus grand duc voulant disposer de la
succession le pouvoir du bourbon le communiquer
a l'empereur qui s'y opposa puis fit le
quadruple alliance. le vieillard comme
je le pensois pardonné a l'empereur de
l'avoir signé

Manufactures depuis 15 ans dans les pays autrichiens
rem de 1800 à six millions de florins la e de sardaigne par
an. on dit qu'il avoit mille hommes de troupes le m[illegible]
les rapports cent mille pistoles qu'il la sardaigne lui cou
miles cuy il en faut deux cent mille pour son entretien
on pourra le faire aller a cinq cent les revenus importe-
environ deux millions de livres d'piemont
les de ces gens cu.. le royaume pareille il allois le remettre
p.p.° il ~~fait~~ otta les fraudes des douanes le payer otta.
~~[illegible]~~ le pr payer pour les transports des bleds
ostta les droits la dettes pr observer les loix que
pourvoyeur a la sureté publique ~~de l'esprit avec~~ qu'ils gendent le
bigarrures responsables des malfaiteurs qui le pr. les bandits
~~ce dira~~ il en fit mettre cen en prison pour les pandi
qui y en reste pruyen la révolution ce seul exemple
tentions tant les autres obligea les gentilhomes de
payer leurs dettes enfin fit ce que ~~[illegible]~~ il avoit
nommé le prais la 14 quatre cey mille ames en
sardaigne.

VOYAGE

EN AUTRICHE

(FRAGMENTS)

VOYAGE EN AUTRICHE

(FRAGMENTS)

Le 20 mai 1728, j'allai à Laxembourg; j'eus l'honneur de baiser la main de l'Empereur et de l'Impératrice. Je les vis dîner. Après quoi, j'allai dîner chez la princesse de Schwarzenberg. L'Empereur alla voir voler le héron; ce qu'il fait ordinairement deux fois par jour. C'est dans une prairie, à un petit demi-quart de lieue de Laxembourg, où il a fait bâtir une espèce de petite tour, en forme de pigeonnier. L'Impératrice et ses dames se tiennent en haut; l'Empereur (et sa suite) se tient en bas; et l'on joue dans les deux étages jusques à ce que quelque héron paroisse. L'Empereur joue ordinairement avec les Espagnols, qu'il aime par-dessus tout. Il a la physionomie et toutes les manières d'un bon prince, et l'Impératrice, le reste des agréments de la plus belle princesse du monde. Il est vêtu très simplement.

Laxembourg est une maison de chasse, et telle qu'un particulier y seroit très mal logé. Mais il ne se soucie pas d'être mieux.

Il y a à la Cour le prince héréditaire de Lorraine. Il étoit destiné pour être le gendre de l'Empereur; mais on dit qu'il a baissé beaucoup dans la faveur de l'Empereur et l'Impératrice par la raison que, lorsque l'Impératrice accoucha d'une fille, il ne put s'empêcher de faire paroître une joye secrète; ce qui a, dit-on, été rapporté.

La ville de Vienne est petite, gênée par les fortifications. Il y a pourtant d'assez belles maisons et de très beaux appartements. L'incommodité est que rarement loge-t-on seul dans une maison, et même la Cour prend les seconds étages pour les officiers: ce qui fait que les loyers y sont prodigieusement chers. La maison du prince Eugène, dans la Ville, est très belle; celle du prince de Lichtenstein, aussi.

Vienne paroît surtout avoir de la beauté lorsque l'on le regarde du dehors. C'est, en vérité, un très bel objet, et on voit une petite ville fortifiée et de beaux bâtiments dans le dedans. On compte qu'il y a 180,000 habitants; mais je ne crois pas qu'il y en ait plus de 120,000. La petitesse de la Ville, la poussière, qui vient surtout d'un grand terrain vide entre la Ville et les faubourgs, fait que l'on est mieux l'été dans des maisons du faubourg ou jardins, que dans la Ville. Ce qu'il y a de mieux est le jardin du prince Eugène, celui du prince de Schwarzenberg, et la maison de la marquise de Tofiano.

Ce jardin du prince Eugène est dans un très petit terrain. Cependant on dit qu'il coûte 15 à 16,000 florins d'entretien : ce qui est les trois quarts de plus

qu'il n'y en a *(sic)*. Il est masqué par une église que l'impératrice Amélie a fait bâtir au-devant; à mon avis, très mal à propos. La maison est belle, et il y a deux très beaux appartements. Il y a des pièces, dans ces appartements, si ornées et si finies qu'il est impossible d'y rien ajouter de mieux. Peut-être le sont-elles trop. D'ailleurs, la façade de cette maison est de mauvais goût : pleine de petites choses et de colifichets. — Voyez où j'en parle, p. *(sic)*.

Il n'y a à la cour de l'Empereur que trois princes à qui on donne l'« Altesse » ou le *Durchlaucht :* le prince Eugène, le prince de Beveren et le prince de Lorraine [1]. On ne l'y appelle point « Altesse royale », parce que les archiduchesses n'ont point ce titre.

Il n'y a que les électeurs qui ayent droit de manger à la table de l'Empereur.

Les autres princes, comme ceux de Lichtenstein, Schwarzenberg,..... n'ont point l'« Altesse », mais un autre titre allemand : *Fürstengnaden*, qui n'a point d'expression françoise. Ainsi on ne les traite d'« Altesse », ni d'« Excellence » ; mais : « le Prince » et « Elle »....

Après les princes vont les conseillers d'État, lesquels ont le titre d'« Excellence ». Ils sont en très grand nombre. On donne ce titre à de très jeunes gens. Aussi ne sont-ils que pour la forme, et les conseils où on les assemble se tiennent-ils très rarement et pour des affaires peu importantes.

1. [En marge :] Beveren; Harrach (?), le gouverneur de.....; Schwarzenberg : trois.

Ce 20 mai 1728.

Les principales personnes que j'ai connues à Vienne sont :

Le prince Eugène est assez connu.

Le maréchal Starhemberg : c'est un philosophe; homme sans façon, un peu caustique; conteur : il aime à parler, et qu'on lui parle de lui; ne fait point sa cour; a des belles-lettres.

Le comte de Kinsky, qui a été en Moscovie et a été nommé pour l'ambassade de France. On ne sait pas s'il y ira; a eu une grande querelle avec Windischgrætz, à table, chez le duc de Richelieu : ce qui leur a fait tort dans l'esprit de l'Empereur. Son frère, le comte de Kinsky, a été nommé à l'ambassade d'Angleterre, mais n'a pas pris rang. Ils sont très riches : celui d'Angleterre a 50,000 florins, et les autres, autant *(sic)* (l'aîné en a bien plus) : car ils sont trois ou quatre branches. Les terres en Bohême sont très bonnes : car ils ont tout, et les paysans se vendent et sont esclaves, et le plus petit seigneur de Bohême est l'Empereur.

Le comte de Collalto : assez instruit; conseiller d'État de l'Empereur; Italien. Sa femme est Starhemberg.

Le prince de Beveren : cousin germain de l'Impératrice; bon prince; poli; d'une humeur douce.

Le comte d'Harrach : vice-roi de Naples. Ce vice-roi, homme de mérite et mettable par tout pays. Son fils aussi, qui a été ministre à Turin.

Le comte de Windischgrætz est conseiller d'État; fils du comte de Windischgrætz, président du Conseil

aulique; a été plénipotentiaire à Cambrai, et nommé à Soissons; il a une charge héréditaire dans le duché de Styrie.

Il n'y a rien de si ridicule que le duel du feu comte de Windischgrætz, président du Conseil aulique, avec le vice-chancelier : ils furent séparés par le comte Ottocar Starhemberg, conseiller de la Conférence, et le comte de Zinzendorf, chancelier de la Cour.

Le comte de Wurmbrand : président du Conseil aulique; homme savant et intègre; il s'est fait Catholique étant conseiller, et, de là, il est devenu vice-président et président.

Le comte de Martinitz.

Le prince de Lobkowitz, le prince de Schwarzenberg, le prince de Lichtenstein, le comte de Zinzendorf, sont des seigneurs des Pays-Héréditaires qui ont été faits princes de l'Empire. Il y avoit le prince d'Eggenberg, qui, sous Ferdinand II, étoit un échevin ou patrice de Nuremberg; qui, en dix ans de temps, fut fait prince de l'Empire, avec 300,000 florins de revenus; il n'y a plus qu'une princesse d'Eggenberg. Ces princes, qui ont quelquefois 3 à 4,000 florins de revenu dans l'Empire, et 3 à 400,000 dans les Pays-Héréditaires, n'ont garde de s'opposer dans la Diète à l'Empereur. Ce fut Ferdinand II qui commença cette manœuvre.

Le prince de La Tour est grand-maître des postes

des Pays-Bas. On vouloit les lui ôter, et sa femme, sœur du prince de Lobkowitz, étoit à Vienne pour l'empêcher, lorsque j'y étois.

Le comte de Paar est grand-maître des postes des Pays-Autrichiens : c'est un petit homme, assez poli.

J'ai vu encore le fils du marquis de Las Perlas : assez aimable; et le comte Pacheco, fils du duc d'Uceda.

Wachtendonk est chambellan; de très bonne maison dans l'Empire : depuis plus de 400 ans comte de Wachtendonk.

Linden est aussi chambellan; de la maison d'Apremont dans les Pays-Bas.

Vous remarquerez que ceux qui sont de l'Empire s'accommodent plus avec les étrangers qu'avec les Autrichiens.

Lorsque j'étois à Vienne, il y avoit pour ministres :

Le comte de Tarouca, pour le Portugal, en qualité de ministre plénipotentiaire : homme fort estimé, et même de l'Empereur, à qui il avoit rendu des services lorsqu'il n'étoit que Charles III, en Portugal; homme aimable, affable, caressant, sensé, beaucoup d'esprit.

Le comte de Wackerbarth, envoyé de Saxe; le comte Crassau, envoyé de Suède : ces deux-là *de communi*.

Berkentin, envoyé de Danemark : savant; de l'esprit; mais réussissant peu dans le dessein de n'avoir pas une politesse pédante.

Bartholoméi, envoyé de Florence : original et Flo-

rentin depuis les pieds jusqu'à la tête; gros, malhabile et ridicule joueur, qui avoit perdu 100,000 florins par sa faute; d'ailleurs, ne manquant point d'esprit.

L'envoyé de Prusse, Brandt : homme très matériel, mais bon homme.

L'envoyé de Moscovie : plus matériel encore.

L'envoyé de Lucques, l'abbé Vanni : très capable des affaires dont il étoit chargé; bon homme; visiteur et questionneur éternel.

Il y avoit encore à Vienne :

Le prince Czartoryski, de la maison des Jagellons : Polonois; homme de mérite.

Le chevalier Tarouca, qui avoit de l'esprit, mais prévenu pour lui jusqu'à la folie et l'idolâtrie : incapable d'imaginer qu'il lui pût manquer un seul talent.

Il y avoit, pour la Sardaigne, le marquis de Breil, homme universellement aimable, très capable d'affaires, digne de l'amitié de tous les honnêtes gens, supérieur à ses collègues. Solar, son frère, bien inférieur.

Carelli : ennemi des Jésuites; très bien avec l'Empereur, et favorisé de lui; assez savant pour l'être à Vienne.

Le comte de Zinzendorf, qui a épousé la fille du chancelier, semble un petit-maître françois; distrait;

du reste, ayant de l'ambition, et qui s'applique; le meilleur homme du monde; étoit à Ratisbonne, quand j'y passai, et est à présent ministre de l'Empereur en Hollande.

Il paroît que l'Empereur peut bien défendre l'entrée des marchandises étrangères dans ses pays héréditaires, pourvu que, par ce mot d'*étranger*, on ne comprenne pas celles des pays situés dans l'Empire.

Tout le monde sait que, quoique les états de l'Empire soient souverains, ils sont, cependant, dans une espèce de dépendance, les uns à l'égard des autres, comme membres d'un même corps; et le droit qu'ils ont de faire des loix est subordonné à la loi fondamentale qui les unit. Une prohibition de commerce entre deux états est contradictoire avec l'union de deux états, et on ne peut concevoir que des états qui se refusent toutes sortes d'avantages mutuels puissent composer un même état. Quelle seroit la situation de l'Empire, si chacun de ses membres faisoit une prohibition pareille?

Il n'est pas permis à un membre de l'Empire d'établir de nouveaux péages sur les rivières, ou d'augmenter les anciens, sans le consentement de l'Empire, afin que le commerce ne soit pas troublé. Or, s'il faut le consentement de l'Empire pour faire une chose qui pourroit porter quelque atteinte au commerce qui se fait d'un état à l'autre, à plus forte raison faut-il ce consentement quand il s'agit de l'interdire.

Une prohibition générale de commerce est, en quelque façon, un acte d'ennemi. Cela est si vrai que les états qui, par leur situation ou leur distance, ne peuvent pas se faire la guerre, n'ont que ce moyen pour se venger des insultes reçues ou se témoigner leur inimitié.

L'affaire du D. D. — Un écolier à qui le moine avoit donné à copier alla s'en confesser. — Point d'absolution sans révélation! — Il alla à l'archevêque de Vienne. On fulmina pour aller à révélation. Le jardinier de la maison voisine dit qu'ayant vu un grand feu dans le jardin il avoit *(sic)* monté sur la muraille et avoit vu des cérémonies. Le lendemain l'homme trouvé mort à la maison. Enterré sans la cérémonie ordinaire de la visite. L'on voulut faire du bruit. Le confesseur jésuite accommode tout avec le nonce. On envoye un courrier à Rome pour avoir décharge de l'excommunication *ipso facto*. Malade trois semaines, jusqu'au retour du courrier, ne pouvant aller aux chapelles. Conseil de l'Empereur de ne rien croire et de se servir de cela pour lier le D. Résolution du Cardinal de n'en rien croire aussi. Ledit, mal dans l'esprit du Cardinal et du G. des S. (?). Point de confiance de sa (?) Cour. Décrédité par ses dettes et par son opposition aux Anglois.

Je fus de retour à Vienne, de mon voyage de Hongrie, le 26 de juin 1728, et, le 9 de juillet, je partis avec milord Waldgrave pour Gratz. L'Empereur,

dans son voyage de Trieste, devoit rester quelque temps à Gratz. Il ne devoit mener à Trieste que quelques personnes, et le gros de la Cour devoit rester à Gratz.

Il y a, de Vienne à Gratz, 24 milles d'Allemagne. On commence à Schottwien à monter une montagne très haute, nommée Semmering. Par les ouvrages qu'on y a faits, et les détours qu'on y a ménagés, on la monte presque imperceptiblement. Il falloit autrefois six bœufs à sa voiture, et deux heures de temps, pour y monter; à présent, avec deux chevaux, on y monte en une demi-heure. Il y a au sommet une colonne, qui sépare l'Autriche de la Styrie, avec une inscription dédiée à Charles VI.

Une chaîne de montagne sépare la Styrie de l'Autriche, et il faut la traverser.

Depuis qu'on est entré en Styrie, on suit le Mürz, qui se jette dans le Mur (ou Mour) à Bruck (ou Brouk), et l'on suit ces rivières, marchant dans une vallée qui est entre deux chaînes de montagnes, qui continue jusques à Gratz. Je n'ai jamais vu un paysage si agréable, ni n'ai été, par un si beau chemin, dans un si beau pays. Ce chemin va d'un bout de la Styrie à l'autre (environ 36 lieues), et l'on va, depuis Vienne jusques à Gratz, à travers les montagnes, comme sur la levée de la Loire.

Ce beau chemin n'a coûté au pays que 430,000 florins. On a couvert de pierres le dessous, et le dessus est couvert de gravier. Il y a, de lieue en lieue, une petite maison où loge un paysan qui n'est occupé qu'à aller et venir, s'il y a quelque chose à

raccommoder au chemin; et, dès qu'une charrette a fait un trou, il est fermé sur-le-champ.

L'Empereur a fait faire encore de très beaux chemins pour communiquer à ses ports d'Adriatique. On travailloit à un, depuis Carlstadt jusqu'à Boucharitz, qui n'étoit commencé que depuis Boucharitz. Jamais, dans ces pays, la roue d'un chariot n'avoit passé. On fera en un jour, en carrosse, ce que l'on avoit de la peine à faire, à cheval, en cinq ou six. On a coupé des montagnes presque droites; on a pris des détours.

Lorsqu'il a fallu travailler dans la Morlaquie, les peuples de ces pays-là ont chassé les officiers de l'Empereur, parce qu'ils croyoient qu'on vouloit les subjuguer; mais on leur a fait entendre raison. Ces Morlaques habitent un pays plein de montagnes. L'Empereur ne peut guère les contenir, parce que d'abord un homme se jette dans les pays du Turc. Il ne tire rien du pays, sinon que, depuis quelques années, il leur vend le sel. Chaque homme reçoit une petite rétribution de l'Empereur, depuis 2 écus jusqu'à 20 : moyennant quoi, il est obligé de servir contre les Turcs. Avec 100 ducats, on dispose d'un seigneur ou prince de ce pays-là. Les Morlaques sont de très grands hommes, et leurs femmes sont très belles. — Ceci m'a été dit par M. l'amiral Deichmann.

L'archiduc de Gratz succéda à celui d'Autriche, et l'empereur Léopold succéda à celui du Tyrol. On dit que, quoiqu'il en eût épousé l'héritière, il devoit succéder de son chef.

Le dernier duc de Styrie, auquel le duc d'Autriche succéda, avoit la lèpre. Il alla à la messe dans une église d'un monastère des Bénédictins, qui est dans la Styrie, appelé *Monasterium-ad-Montes*. Le pauvre duc craignoit que l'abbé ne vînt pas lui donner le baiser de paix. Mais celui-ci fit un effort sur lui-même et alla le lui donner. Le prince fut si fort transporté de joye, qu'il fit une donation à l'abbaye, si grande que les biens qui subsistent encore aujourd'hui valent 100,000 florins de revenu, m'a dit le comte de Wurmbrand.

Ce comte de Wurmbrand est président du Conseil aulique : c'est un homme savant; mais il le paroît un peu trop. Il entend bien le droit de l'Allemagne. Il a un système particulier pour prouver que l'Autriche n'a jamais relevé de la Bavière : « L'Empire, dit-il, étoit partagé en cinq duchés : celui de Saxe, de Bavière, de Souabe, de Franconie et de Lorraine. Ces ducs avoient une grande autorité dans l'Empire, convoquant les comtes, marquis, barons, margraves et burgraves de leur duché. Les palatins levoient les revenus de l'Empereur; chaque duché en avoit un, et celui de Saxe, deux. Frédéric Ier changea tout le système de l'Empire : il rendit la plupart des comtes indépendants, en les créant ducs. Ainsi il érigea en duché la Styrie, la Carinthie, l'Autriche : tout cela contre le duc de Bavière. Ainsi des autres quatre anciens duchés. »

Pour prouver l'antiquité tant disputée des diplômes, M. le comte de Wurmbrand cite des diplômes de

Charlemagne et de ses successeurs, gardés dans les archives de l'évêque de Passau. Mais la question est si ces titres mêmes ne sont pas falsifiés [1].

Le comte de Wackerbarth, envoyé de Saxe, qui étoit à Gratz, me montra quelques petits ouvrages du feu général Flemming, en françois : entre autres, un traité *Sur la Noblesse,* qui ne vaut pas grand chose, et un autre *Sur les trois Imposteurs :* les médecins, les politiques et les théologiens. Les uns gâtent l'homme dans l'état de nature; les autres le gâtent dans l'état civil; les troisièmes, dans l'état spirituel. Ce dernier ouvrage vaut mieux; mais il faudroit le refondre : il est trop court et trop long.

Il y a auprès de Gratz le château d'Eggenberg, qui est un vilain bâtiment, immense. Il y a sur le portail cette inscription bien allemande : *Ave Claudia, Imperatrix,* parce que cette impératrice y avoit été.

La Styrie abonde en mines de fer.

1. [En marge :] Mettre cette question, et quelque chose que j'ai autre part, dans le *Voyage d'Italie;* je crois, à la Bibliothèque Borromée.

VOYAGE

EN ITALIE

VOYAGE EN ITALIE

I

VENISE

Le 12 août, nous partîmes de Gratz. J'étois avec M. le chevalier Jacob, avec lequel j'arrivai à Venise le 16 du même mois. Notre voyage fut si précipité (comme l'on voit) qu'il n'y eut pas le *(sic)* moyen de faire bien des observations en chemin : car Venise est distant de Gratz de 100 lieues de France au moins, et la carte de M. de L'Isle, qui ne met cette distance que de 55 à 60, ne l'éloigne pas assez.

Tout ce que nous avons vu de la Styrie jusques à la Carniole est un assez vilain pays, couvert de montagnes. Les vallées sont étroites; les montagnes sont presque toutes couvertes de bois. La Carniole est un peu *(sic)* plus mauvais pays encore, aussi bien que le comté de Goritz : car ce sont des rochers plutôt que des montagnes. Le pays est pierreux comme le Limousin, surtout ce qui est le plus près d'Italie.

Il semble que le froment n'y peut aisément croître : dans des endroits, on ne voit que du seigle et de la milloque.

Laibach est (je crois) la capitale de la Carniole,

et c'est une assez jolie ville pour la province dont elle est la capitale, quoiqu'elle soit beaucoup plus petite que Gratz.

De Cilli, qui est dans le comté de Cilli, en Styrie, on va à Franz, village; d'où, côtoyant la Styrie, toujours dans cette province, on entre dans la Carniole, vers un village appelé Saint-Oswald. Après quoi, on continue toujours dans la Carniole, on passe la Save, et l'on va à Laibach. Laibach est sur une petite rivière qui se jette dans la Save, qu'on remonte en bateau jusqu'à Ober-Laibach, qui est à 3 milles de là. Le trajet par eau est délicieux et se fait en cinq heures de temps. On peut encore le faire par terre, surtout depuis que l'Empereur a aplani les rochers et les montagnes.

On peut dire qu'il est impossible de traverser ces pays, que la Nature a faits pour être affreux, et de voir les chemins, les ponts, les chaussées, sans avoir de l'admiration pour le prince qui a fait ces ouvrages, et avoir bonne opinion d'un gouvernement où il y a une si bonne police.

J'ai eu le chagrin de passer à 4 à 5 milles du lac de Zirknitz sans pouvoir le voir. — Voyez ce qui en est dans la carte de Carniole.

De la Carniole, on entre dans le comté de Goritz, où sont Gorizia, assez jolie ville, qui en est la capitale, et Gradisca : deux assez jolies petites villes. Après quoi, on va à Palma, qui est dans l'état vénitien Frioul. Dès qu'on entre dans l'État vénitien, les postes enchérissent du double, et, pour les étrangers, la nourriture. On vit à très bon compte dans

la Styrie et Carniole, quoique le pays soit moins bon et moins abondant que celui de Venise.

De Palma, nous allâmes à Latisana, Codroipo, Pordenone, à Sacile, Conegliano, Trévise, Mestre, où nous embarquâmes pour Venise dans un canal d'une heure de chemin. Mestre n'est rien. Trévise est plus grande que les autres villes; mais nous ne la vîmes point, parce que nous y passâmes la nuit. Les autres endroits sont des petits lieux très jolis.

On trouve, depuis Palma, cinq ou six rivières, qui viennent des montagnes, qui ne sont proprement que des torrents, sur lesquels, vue l'étendue de leur lit en hiver, on ne peut faire de ponts, et que l'on est obligé de passer dans un bac; ce qui est bien incommode.

Dès qu'on entre dans le Frioul, on voit un beaucoup meilleur pays. Il me semble qu'il a un grand rapport à notre pays de Guyenne : des champs de millet d'Espagne, des vignes hautes. Toute la différence est qu'elles vont sur les arbres. Enfin, il paroît du premier coup d'œil que le pays est abondant et peu chargé.

Il n'y a pas de sujets mieux traités que ceux de la république de Venise : ils payent peu, et les nobles de Terre-Ferme s'exemptent souvent de payer rien du tout : les nobles souverains donnant la main à cela pour ne pas payer eux-mêmes. C'est ce qui fait que l'État n'est pas si puissant qu'il pourroit l'être.

Venise a toujours été rivale du Turc; mais, à mesure que la puissance du Turc s'est affoiblie, celle de Venise s'est encore affoiblie davantage; de façon

qu'elle lui est toujours aussi redoutable qu'auparavant. L'envie de garder toute la Morée la leur fit perdre tout entière dans la guerre avant la paix de Passarowitz; et on croit que, s'ils s'étoient contentés de garder Napoli-de-Malvasia et Napoli-de-Romagna, ayant toujours un pied dans la Morée, ils auroient pu la reprendre dans la suite.

Le premier coup d'œil de Venise est charmant, et je ne sache point de ville où l'on aime le *(sic)* mieux être, le premier jour, qu'à Venise, soit par la nouveauté du spectacle ou des plaisirs.

Rien n'est pire dans les états qu'un certain état d'indolence et un certain désespoir qui fait qu'on n'ose pas jeter les yeux sur sa situation.

Venise entourée, à droite et à gauche, par la puissance de l'Empereur, comme la Lorraine l'est par celle de France, pour peu de marine qu'il ait en Italie ou à Boucharitz, il pourra quelque jour lui boucher, pour ainsi dire, la mer et la bloquer; ses armateurs pourront quelque jour désoler son commerce, comme les Uscoques faisoient autrefois. Les États du Pape sont, du côté de la mer, en une bien meilleure situation que ceux de Venise.

Le Turc, à qui un ancien préjugé ne laisse point voir ses intérêts, fait la guerre à Venise, au lieu de faire ses intérêts communs avec les siens.

Quant au secret des délibérations, elle *(sic)* est dans une telle décadence, qu'il paroît qu'elle n'a guère plus de secret à garder.

Jamais on n'a vu tant de dévôts, et si peu de dévotion, qu'en Italie. Il faut pourtant avouer que les Vénitiens et les Vénitiennes sont d'une dévotion à charmer : un homme a beau entretenir une p....., il ne manquera pas sa messe pour toutes sortes de choses du monde; et ne croyez pas que les courtisanes aillent gâter leurs affaires dans les églises.

Le peuple de Venise est le meilleur peuple du monde : il n'y a point de gardes aux spectacles, et on n'y entend point de tumulte; on n'y voit point de rixes. Ils souffriront patiemment qu'un grand ne les paye point; et, s'ils vont trois fois chez un créancier *(sic)*, et qu'il leur dise que, s'ils reviennent, il leur fera donner des coups de bâton, ils prennent patience et ne reviennent plus. Il est vrai que, si un grand a promis sa protection, il l'accordera, quelque chose qui en arrive.

Le redoutable Conseil des Dix n'est pas le redoutable Conseil des Dix : un noble qui laisse prendre par peur une place imprenable dans la Morée n'a été condamné qu'à la prison, et on le ballotte tous les ans pour sa grâce. Ses loix ne sont plus observées : car, si un homme chagrin qui se trouve en place les fait exécuter, le parent ou le souffrant lui-même qui est élu après lui, s'en venge d'abord. Le mal est donc dans le changement perpétuel dans les places, qui se ballottent tous les seize mois.

Il y a, depuis vingt ans, 10,000 p..... à Venise, de

moins; ce qui ne vient pas d'une réformation dans les mœurs, mais de l'affreuse diminution des étrangers. Autrefois, il venoit, le carnaval, 30 à 35,000 étrangers à Venise. A présent, il n'y en vient guère plus de 150. Plusieurs raisons de ce changement : 5 1° Il n'y avoit guère d'opéras qu'à Venise, et ils étoient les plus beaux qu'il y eût en Europe; à présent, il y a des opéras presque partout, et ceux de Venise ne valent pas plus que ceux de la plupart des autres villes; — 2° Les enfants n'y vont plus, 10 parce que les pères y ont été et ont connu, par eux-mêmes, qu'il n'y avoit rien à gagner du côté des connoissances, et que de la corruption, du côté des mœurs, et des maladies, du côté de la santé. De plus, lorsqu'il va dans une ville une certaine 15 affluence, chacun s'attire l'un l'autre. A présent, chacun ne conçoit ce dessein-là que seul. Il n'y a plus que des gens disgraciés dans leurs pays, et qui ont pris le parti de mener une vie oisive et indépendante, qui vivent à Venise, et ils deviennent 20 misanthropes à faire pitié, s'ensevelissant dans une p..... Enfin, l'humeur retirée des Vénitiens, qui ne se communiquent jamais, a fait comprendre aux pères qu'inutilement ils y enverroient leurs enfants.

Quant à la liberté, on y jouit d'une liberté que la 25 plupart des honnêtes gens ne veulent pas avoir : aller de plein jour voir des filles de joie; se marier avec elles; pouvoir ne pas faire ses pâques; être entièrement inconnu et indépendant dans ses actions : voilà la liberté que l'on a. Mais il faut être gêné : l'homme 30 est comme un ressort, qui va mieux, plus il est bandé.

Les entrées de la Ville rendroient beaucoup; mais il y a une contrebande si horrible, de la part des nobles, qu'elles ne vont presque à rien : y ayant peu de marchands à qui quelque noble ne fournisse des marchandises étrangères.

Cependant, les lagunes se remplissent, et on ne peut être absent dix ans sans avoir remarqué que la mer s'est retirée. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que, lorsque la mer aura rempli *(sic)*, ils ne prendront jamais leur parti à temps, et tous les nobles crèveront plutôt, par le mauvais air, que d'abandonner leur ville.

Les nobles doivent infiniment à la République, malgré la sévérité des loix qui privent du droit de voter ceux qui doivent au fisc; mais elles ne sont pas observées.

Vous remarquerez que les p..... sont très utiles à Venise : car il n'y a qu'elles seules qui puissent faire dépenser les jeunes gens du pays, et il faut avouer que les marchands ne reçoivent de l'argent que d'elles.

Ce n'est plus une chose honteuse, même à ceux qui ont été honorés des premières charges, d'épouser sa courtisane.

A l'égard des ministres étrangers, chacun sait qu'ils y sont très mal traités. Mais le plus grand désagrément, c'est que, si la République a quelque

proposition à faire, elle ne se sert jamais de celui qui est auprès d'elle; elle fait proposer l'affaire par son ministre à la cour étrangère. Ainsi un ambassadeur de Venise n'est jamais de rien que dans les propositions que sa cour peut faire au Sénat. Cette proposition une fois faite, ils font suivre l'affaire par leur ambassadeur; et cela, avec raison, parce qu'ils voyent bien que la Cour, qui voit les choses de loin, sera plus facilement déterminée; et, quant à cette proposition, vous avez cette situation, qui est que vous ne parlez jamais à un homme qui vous réponde. Vous faites votre proposition à la Seigneurie, composée du Doge et de ses conseillers. Elle vous répond par la bouche du Doge : « *Habbiamo inteso* ». Il se fait *(sic)* par la Seigneurie au Pregadi, qui délibère. Pour lors le Doge vous dit que la chose a été proposée au Sénat. Le greffier se lève et lit la réponse. Il va communiquer cette réponse à votre secrétaire, et, sans vous dire un mot, vous lit la réponse et la dicte à votre secrétaire, lui étant défendu, sous peine de la vie, de laisser l'original. Si cette réponse ne vous convient pas, et que vous fassiez quelque objection, le secrétaire ne vous répond que par un lèvement d'épaules et s'en va. Il faut que vous refassiez encore le circuit à chaque objection que vous avez à faire. Si des particuliers traitoient ainsi, cela seroit bien incivil. Et, quand la proposition déplaît, vous êtes quelquefois des années entières sans qu'elle soit communiquée au Pregadi, et on vous dit toujours : « *Habbiamo inteso* ».

2,000 nobles environ, en comptant les enfants; mais 12 à 1,500 seulement au Grand-Conseil.

Le duc de Richelieu, qui avoit beaucoup connu l'ambassadeur Cornaro, et lui avoit même rendu service pour les affaires de la République, passant par Venise, Cornaro lui promit monts et merveilles; ils avoient vécu comme frères. Passant par Venise, avec des lettres de Cornaro pour ses sœurs, il alla les voir; elles ne le reçurent, ni l'une, ni l'autre. Un frère de Cornaro alla le voir dans un temps où il n'étoit pas chez lui. Et, enfin, un de ses beaux-frères, tenant une assemblée à l'occasion d'un mariage d'une de ses parentes avec quelque homme à argent, on lui fit dire qu'il pouvoit venir, et il y fut reçu. Il partit très mécontent.

L'Empereur veut un port : Trieste ne vaut rien; Fiume, non plus. Il n'a pas un seul port dans le royaume de Naples, que pour des tartanes : car les ports qui étoient bons pour les vaisseaux anciens ne sont pas bons pour les nôtres, tout autrement construits. Il n'a donc que Boucharitz; de façon qu'il n'a point de choix à faire. Il est vrai qu'il a deux ports merveilleux en Sicile : Syracuse et Messine. Mais ils lui sont totalement inutiles, parce qu'il n'auroit pas sa flotte à sa disposition; elle pourroit lui être coupée, en tout ou partie, en temps de guerre : car il faut considérer qu'il ne peut pas ambitionner d'avoir une marine qui puisse combattre celle des Anglois et des Hollandois. Il n'a besoin que d'avoir

une flotte telle qu'il puisse communiquer de ses états d'Allemagne avec le royaume de Naples. Il faut donc que sa flotte soit en quelque port de l'Adriatique, et non pas en Sicile.

L'ambition que les seigneurs d'Autriche ont pour voir accroître la puissance de l'Empereur est fondée en grande raison : car les grands de l'Empereur le sont bien autrement que s'ils n'étoient que les grands du roi de Bohême, du duc d'Autriche, de Styrie, etc.; et les grandes places que les états éloignés lui fournissent à donner tombent toutes sur les grands d'Autriche, et les places dans l'Empire, sur les grands d'Autriche.

L'Empereur a une très vaste ambition : ne pouvant pas avoir l'Espagne, il a des Espagnols.

Les Allemands sont de bonnes gens; ils paroissent d'abord sauvages et fiers. Il faut les comparer aux éléphants, qui paroissent d'abord terribles; ensuite, on les caresse : ils s'adoucissent; on les flatte, on met la main sur leur trompe, et on monte dessus. Saint-Saphorin n'a-t-il pas été tout à son aise dictateur dans cette cour-là tant qu'il a voulu? Richelieu, s'il ne s'étoit pas blousé, n'auroit-il pas gouverné de même? Bonneval, par la seule force de son esprit, n'a-t-il pas été, dans cette cour-là, le maître despotique?

Il est étonnant que l'Empereur, qui a 15 ou

16 millions de sujets, n'ait trouvé, pour remplacer Penterriedter, que le fils d'un Juif : Fonséca, et, dans toute cette cour, il n'y ait pas un seul sujet propre pour les affaires. Je crois que la raison ne vient pas de la pesanteur de la nation, et que la véritable raison en est que cette cour n'a jamais joué le premier rôle. L'empereur Léopold étoit conduit par Guillaume ; Joseph, par la reine Anne. Toute leur providence étoit renfermée dans le sein de l'Allemagne, et il leur suffisoit de l'habileté de gagner des suffrages ou de les acheter.

Il n'y a point de lieu dans le monde où l'on soit si espionné qu'à Vienne. On y sait absolument tout. La raison en est qu'ils en ont besoin pour savoir tous les moyens de corrompre les petits ministres des princes, et ils font le reste tout d'un temps.

J'ai ouï dire au marquis de Breil que Turin fut défendu avec les poudres de l'État de Milan : il n'en resta pas une seule livre à Finale ; sans cela le duc de Savoye n'en avoit pas une livre.

Dans la guerre que l'on fit pour l'Empereur, à Naples, n'y eut-il pas des canons volés, qu'on ne put retrouver ?

Les moutons de l'Ile de Fer, m'a dit l'amiral, qui restent si longtemps sous la neige, se mangent la laine, les uns aux autres : ils sortent de là tout ras, et on trouve la laine dans leur ventre.

J'ai ouï dire au marquis de Breil qu'il y a environ

800,000 âmes en Sicile; que l'Empereur a environ 39 millions de florins de revenu par an; que l'Italie et les Pays-Bas en fournissent presque la moitié; la Bohême, la Silésie et la Moravie, près de 10 millions. — État de cela, du duc de Richelieu.

Dévotion du feu vieux Grand-Duc. — Il envoya à Goa des prêtres, des ouvriers, avec les pierres de rapport, dont on fait de si beaux ouvrages à Florence, pour aller faire un tombeau à saint François-Xavier. Il payoit pour toutes sortes de missions, surtout dans les derniers temps. La moitié de la cour de Rome tiroit pension de lui (Bartholoméi); aussi y faisoit-il tout ce qu'il vouloit. Notre nonce, Mastéi, avoit une pension. La maison de Médicis en avoit toujours agi ainsi; mais, lui, avoit outré la chose. Le Grand-Duc d'aujourd'hui a ôté tout cela, et est aussi épargnant que son père étoit prodigue.

C'est assez qu'un prince ait un plan pour que son successeur s'en écarte. A la Régence, Louis XIV faisoit cela? C'étoit une raison pour qu'on fît tout le contraire.

Le peuple de Venise très soumis: un pauvre sénateur mettra un poisson dans sa manche sans qu'on dise rien.

Jalousie contre les sénateurs dans les anciennes républiques. — Je n'ai jamais si bien compris comment le peuple romain aimoit tant César.

Il est dû à la République, par les nobles, plus de 20 millions de ducats d'argent d'arrérages.

Le père du cardinal Quirini est mort avec 2 millions de ducats d'argent et plus dans ses coffres.

5 Gros argent mort chez quelques familles.

Pisani, qui a 100,000 florins de rente, a été noble ambassadeur en France; veut imiter les jardins de nos maisons royales sur la Brenta; mais c'est un riche particulier et un bien pauvre prince.

10 *Il più matto sempre eletto per Principe. La più cattiva protezione, quella del Principe, el* (sic) *contraria al oggetto più grande. Il credito di un nobile, un po remuant* (sic). *I ambasciatori là, un fantasma che accompagna un fantasma.*

15 Les p..... de Venise, exécrables p.....; intéressées jusques à donner du dégoût au plus déterminé; fort gâtées et peu belles; ayant, enfin, les défauts de la profession plus que celles d'aucun pays du monde.

Jusqu'à la terre ferme, l'eau salée va 5 à 7 milles.

20 J'arrivai à Venise le 16 août.

Sur le canal de la Giudecca, il y avoit 8 navires. Il y a, outre cela, 6 galéasses, dont 4 sont toujours en mer. Ils peuvent armer 20 galères, quoiqu'ils en aient beaucoup davantage.

25 Lorsque je verrai l'Arsenal, je serai plus au fait.

Il me paroît que la promenade est précisément un besoin des François: les nations méridionales

sont trop languissantes, et les septentrionales, trop pesantes.

Il y a à Venise des jardins dans les îles voisines; presque personne ne s'y promène.

J'allai, le 20 août, voir les manufactures de verre et de glaces.

Il n'y a que deux fourneaux pour les glaces. Ils en font de deux longueurs de bras et demi de hauteur, et d'une longueur et demie de largeur, uniquement de *(sic)* soufflées, à ce qu'ils disent; mais je n'en ai point vu là. Ils ont, d'ailleurs, environ 18 fourneaux où se fabriquent verres et verroteries pour les Nègres. Tout cela peut faire une trentaine *(sic)* de fourneaux.

Chaque fourneau demande le travail de 18 à 20 personnes.

Je n'ai vu pas un seul fourneau qui travaillât, à la réserve d'un fourneau destiné à préparer la matière pour la mettre dans les pots. Mais ce n'étoit pas le temps du travail. Ils envoyent pourtant beaucoup de ces verres dans l'Italie, le Levant, etc.

Ce qui est important pour faire les glaces, c'est la terre pour les pots où on met la matière. Celle de Venise vient de Vicence, et j'en ai pris un morceau tel qu'il sort de sa minière, et seulement pétri : il est marqué n° 1. On le mêle avec égale quantité de brisures de pots qui ont servi : il y en a une montre, marquée n° 2. On fait broyer le tout en poudre impalpable, et on en fait les pots en question.

On prend des cailloux qui viennent de Vérone : j'en ai pris un, marqué n° 3. On les mêle avec partie

égale de cendre de soude de Malte : j'en ai aussi pris un morceau, marqué n° 4. Ces deux choses mêlées, on les met au fourneau; se *(sic)* cuisent et se mettent en grumeaux; et on les met ensuite cuire dans les pots.

Nous avons, pour les glaces de Saint-Gobain, d'excellente terre à pots.

Il faut de l'or de ducats pour colorer le verre en rouge.

Les nobles de Venise aiment à prendre beaucoup leurs aises avec les dames; les étrangers ne sont guère admis dans leurs *cazins*, qui sont des lieux ou chambres que chaque société d'hommes ou femmes loue, à 2 sols par jour environ, par termes, pour la lumière et les cartes.

Le masque, à Venise, n'est pas un déguisement, mais un incognito. On ne change que rarement d'habit, et tout le monde se connoît. Le nonce du Pape étant masqué, un homme se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction.

Autrefois, que les Vénitiennes étoient très gênées, le masque, qui les délivroit de la sujétion, étoit un bon temps pour elles. Encore aujourd'hui, elles ne peuvent pas aller chez un marchand acheter, ni se promener à la place Saint-Marc, que dans le temps des mascarades; mais bien aller se faire ..... dans leurs gondoles, où elles vont avec qui elles veulent, et où elles veulent.

Depuis que les femmes sont devenues plus libres,

les couvents, où étoient la joye et les plaisirs, sont devenus déserts. Le dérèglement des femmes du monde a mis la réforme chez celles qui y avoient renoncé. Il y a encore des religieuses qui ne s'étoient faites telles que par amour pour le plaisir; leur vieillesse seule les console.

J'y *(sic)* ai vu une machine très ingénieuse avec laquelle M. de Bonneval prétend curer le lit des rivières, faire des canaux et nettoyer les ports. Il l'applique sur un bateau plat. Ce sont plusieurs arbres cannelés et à vis, au bout desquels sont des espèces d'engins qui entrent dans la terre (la vis descendant en tournant), font un trou et se remplissent de terre ou de sable, lequel va au fond de l'engin, et l'eau s'échappe; de façon que l'on n'a que sable pur. En tournant la manivelle de l'autre côté, ces arbres à vis remontent, et la terre qui est au bout remonte aussi.

Si c'est de la pierre, le trou se fait aussi facilement en faisant des engins en forme de trépan : il n'y a rien qu'ils ne percent.

Ce qu'il n'a pas voulu me laisser voir, c'est la manière dont, en tournant la manivelle, il fait que toutes ces vis descendent ou montent. Mais il n'est pas difficile d'imaginer comment cela se peut faire. J'imagine qu'il met aux arbres de ces vis un écrou à chacun; que ces écrous ont extérieurement des dents, auxquelles s'engraine une roue horizontale, qui, tournant, fait tourner les écrous et fait nécessairement tourner les arbres à vis.

Il prétend faire des puits, sans que l'eau empêche. Le trou étant fait, il jette dedans des cercles de bois bien calfatés et gaudronnés, avec un fond de même, dans lequel il n'y a qu'un trou pour que l'eau passe, 5 et qui est fermé jusqu'à ce que le puits soit fait. Derrière le bois calfaté, un maçon bâtit la muraille du puits tout à son aise. Après quoi, le trou s'ouvrant, l'eau entre, et le puits est fait.

Il dit que sa machine tire, à 20 pieds de haut, 10 60,000 livres de terre, en une demi-heure. Quelle prodigieuse quantité, en multipliant les machines! Chacune ne coûte que 500 écus.

Il prétend creuser des rivières de cette façon-ci. Il fait en angle ses trous; de façon que le courant de 15 la rivière entre dans cet angle, emporte tout le monceau de sable par sa rapidité. Il en fait de même dans les côtés, où le sable qui les entoure en talus empêche qu'il n'y ait de port. Il creuse de façon que l'eau de mer, entrant dans les angles qu'il fait, 20 emporte tout.

A l'égard des canaux, il en fait de même.

Il croit que les hommes ont gâté les rivières, parce que, ne songeant qu'à prévenir les inondations, ils ont toujours songé à élever les bords des 25 rivières, au lieu de creuser le lit; ce qui fait que, dans les pays de tout temps soigneusement cultivés, comme en Italie, les bords des rivières et leur lit même sont beaucoup plus hauts que le rivage. Il en est de même dans notre Guyenne, à Cadaujac; au 30 lieu que les bords du Danube, où l'on a laissé faire la Nature, sont escarpés. Que c'est par là que

l'Égypte s'est perdue et se perd : parce que le terrain hausse tous les jours, et qu'il a ouï dire que, depuis la conquête faite par les Turcs, le terrain inondé, qui avoit, de chaque côté, 12 lieues, n'en a plus que 5, et que l'Égypte va périr.

Je m'imagine que l'Égypte, Venise, Aquilée, enfin tous les terrains bas, ne sont ainsi faits que par quelque coup de mer qui a fait un ravage; mais, comme le ravage est accidentel et contre l'équilibre ordinaire, la Nature se met peu à peu dans sa première situation.

M. de Bonneval remarque que, dans les grandes rivières qui n'ont point de flux et reflux, il y a toujours des îles à l'embouchure. Il dit que les rivières les plus pleines de sables sont celles qui sont formées par les torrents qui descendent des montagnes. Il voudroit qu'on mît une digue dans le lieu où est la grande pente, ou même plusieurs : le sable qui tombe de la montagne se répandroit sur les bords, et l'eau tomberoit claire dans le lit navigable de la rivière.

Il m'a montré, de plus, une machine pour faire une jetée dans la mer. C'est une machine en talus des deux côtés. Au milieu, dans le haut, est une ouverture carrée-longue, tout le long du talus, dans lequel *(sic)* on jette du sable; et d'ailleurs, l'eau de la mer, qui entre par cette ouverture, y dépose le sable dont elle est chargée, et aide à se faire cette chaîne. Les talus sont faits de planches qui coulent dans un châssis. Ces deux talus font un angle dont le sommet est coupé, à cause de l'ouverture par laquelle il faut jeter le sable.

Il m'a parlé aussi d'une invention de canons carabinés. Voici à quelle occasion il y pensa. Il étoit question de faire le siège de Bihatch et de prendre la Bosnie; ce qu'on ne fit point. Il y a en Bosnie cinq ou six châteaux où l'on ne peut pas porter le canon, et la mine étoit trop longue. Il imagina de petits canons, que l'on pût mettre sur des mulets ou sur des bœufs : car les bœufs s'accoutument aussi à porter, dit-il. Il fit faire de ces canons carabinés. L'expérience se fit au Kahlenberg; on ne mit que le dixième de la poudre ordinaire, et il disoit : « Tant de poudre d'un fusil carabiné fait un effet *X*, qui est en raison quelconque à l'effet de la poudre employée dans un fusil, *Y*. Partant, l'effet de tant de poudre dans un canon carabiné sera à celui de tant de poudre dans un canon, comme *X* est à *Y*. » Ce canon se charge par la culasse, par le moyen d'un cartouche.

L'embarras du nettoiement de la lagune de Venise, c'est de vider les bateaux pleins de boue, qu'il faut qu'un homme ôte avec la pelle. J'ai imaginé un bateau qui tirera plusieurs bateaux de cuir ou de cuivre, qui se renversent d'un coup de main, parce qu'ils sont petits.

Ils *(sic)* ont toutes les guerres civiles que des poltrons peuvent avoir : jalousies intérieures, qui ne *(sic)* se bornent qu'à se nuire dans leurs prétentions, et là, se jouer des tours, les uns aux autres; ce qu'ils entendent très bien.

Deux grands ennemis de cette république : la peur et l'avarice. Dans la dernière guerre, où elle a perdu la Morée sans tirer l'épée, il lui en a coûté 18 millions d'écus, outre les revenus ordinaires. Elle fait toujours une guerre inutile avec des frais immenses, parce qu'elle n'est jamais prête.

Ici, paye qui veut. Tel noble, tel gentilhomme de Terre-Ferme, tel paysan doivent depuis vingt ans. Cependant, ils *(sic)* n'ont pas un sol. Leurs revenus réels montent à environ 4 millions de ducats d'argent, ce qui fait environ 14 millions de notre monnoye. Il est vrai qu'ils en assignent ce qu'ils en pourroient lever, pour 7 millions. Mais ils ne sont pas payés.

La situation de Venise est dans un marais, qui est rafraîchi par les eaux de la mer, qui y communique, surtout dans le flux, qui hausse, de 2 à 3 pieds, deux fois chaque vingt-quatre heures : c'est une espèce de marais fermé par les *lido*, et Venise est au milieu.

Ces *lido* sont des langues de terre, étroites souvent de 12 à 15 pas, qui en sont comme la corde, et qu'on garantit de la force des eaux, avec des frais très grands, par des piquets et des cailloux; et une ville qui étoit autrefois près du lieu où est à présent Malamocco, sur le Lido, fut autrefois emportée ; mais ce ne fut pas par la mer, mais par l'impétuosité de l'inondation des eaux de quelques rivières qui se jetoient dans les lagunes, et qui, depuis, en ont été détournées.

Et il arriva ce qui arriva en Espagne, chez le duc de La Mirandole, où le duc de Liria pensa se noyer : l'eau étant entrée par un mur qui céda. L'eau entra, les autres murs se trouvèrent bons, et l'eau ne put pas se débiter par la porte en aussi grande quantité qu'elle étoit entrée. Ainsi, lorsque l'ancien Malamocco fut emporté, l'eau des rivières vint en si grande abondance qu'elle ne put pas passer avec la même facilité par les embouchures du Lido.

Il y en avoit autrefois sept; à présent, il n'y en a plus que cinq : deux s'étant fermées. De ces cinq, il n'y en a plus qu'une par laquelle les vaisseaux entrent, et encore avec bien des affaires. Celle qui est le plus vis-à-vis de la mer n'est plus accessible aux vaisseaux; c'en est une qui est à côté, à la pointe de Malamocco, et qui est à 4 lieues de Venise. Or, pour que les vaisseaux puissent passer, il faut prendre le temps que la marée est la plus haute.

Vous remarquerez que les vaisseaux ne peuvent passer que par un canal, que l'on a fait large de 50 à 60 pieds par une machine; lequel n'est pas même droit, parce qu'ils ont voulu profiter de certains fonds. Or il *(sic)* ne peut aller que dans la plus haute mer, c'est-à-dire une heure ou une heure et demie par marée; il faut qu'il soit remorqué par des péotes. Lorsqu'il trouve le fond, il faut creuser dessous quelques pouces de terre, pour le faire aller. Souvent il faut trois ou quatre jours pour cela : il en fallut autant pour le dernier vaisseau qui sortit. Il faut, de plus, que le vaisseau soit déchargé.

Il y a plus : c'est que, lorsqu'on est au *lido* de

Malamocco, comme la mer est très basse, souvent le vaisseau est pris, et il faut décharger jusques aux hommes. Cependant ce sont de petits vaisseaux et d'une construction particulière. Ils sont ronds par-dessous, et (il me semble) très mauvais voiliers; et un vaisseau d'une autre construction ne pourroit passer. Leur mal vient de ce que leur canal est encore plus profond que la mer du Lido, et que les embouchures [en sont] fermées, de façon que tous les immondices des lagunes vont au canal.

Remarquez que ce n'est que depuis dix ans qu'ils sont dans cette misère. Lors de la dernière guerre des Turcs, leur flotte sortit par l'embouchure qui est vis-à-vis de la Ville. Ils n'osent pas approfondir leur canal de Malamocco, de peur que les flottes ennemies n'y entrent. Voyez, je vous prie, si, par un canal de 60 pieds, une flotte ira passer, et si on ne l'arrêtera point par la moindre batterie, ou autrement! Lorsque la mer est basse, on ne voit que les canaux : tout le reste des lagunes est terre ferme, et il semble qu'un corps de troupe de terre, avec des fascines pour combler un ou deux canaux, pourroit y passer. Or les magistrats ne songent qu'à leurs ballottages et se voient périr sans y mettre ordre : car leurs lagunes se remplissent tous les jours, et le fond hausse; et ce qui n'étoit pas découvert il y a dix ans se découvre tous les jours.

Il y avoit autrefois des rivières qui entroient dans les lagunes. Ce mélange d'eau douce avec l'eau salée faisoit que, dans les lagunes, il y venoit des espèces de roseaux, appelés *cannes,* qui se pourrissoient

ensuite; ce qui produisoit deux effets très mauvais : l'un, c'est que ces cannes, se pourrissant, sont très préjudiciables à la santé, et qu'ils *(sic)* crevoient de maladies; le second, que ces cannes haussent extrêmement le terrain : témoin l'expérience de Van Helmont; témoin les fossés du château de Fribourg, qui, mal entretenus par les Allemands, avoient haussé de plusieurs pieds par les cannes, depuis 1688 (je crois), qu'il fut rendu par les François, jusques à l'année du traité de Radstadt, comme on le découvrit par le siège. Les Vénitiens prirent le parti de détourner le cours de ces rivières et de les jeter dans la mer, hors les lagunes, en tirant des canaux tout au tour; et *(sic)* qui ne leur laissa que l'eau salée. D'ailleurs, cela les garantit de l'accident arrivé autrefois à l'ancien Malamocco, où Venise pensa périr. L'inconvénient, c'est que les rivières, dans leurs cours, balayoient le sable des lagunes.

Mes yeux sont très satisfaits à Venise; mon cœur et mon esprit ne le sont point. Je n'aime point une ville où rien n'engage à se rendre aimable ni vertueux. Les plaisirs même que l'on nous donne, pour suppléer à tout ce qu'on nous ôte, commencent à me déplaire, et, à la différence de Messaline, on est rassasié sans être las.

Les maisons de Venise ne sont que des pavillons : une façade étroite. Du reste, cette façade est belle, et ils ont de bons architectes : le Palladio et le Sansovino. Les dômes de leurs églises paroissent superbes;

ils sont pourtant de bois, parce que le terrain n'est pas en état de supporter un bâtiment plus fort, et, d'ailleurs, parce qu'on ménage . . . . . .
. . . . . .
dans les maisons où j'ai été, beaucoup de tableaux. 5

Gorgi comparoit Venise à une vieille p..... qui vend ses meubles.

Il est impossible que les tableaux se conservent dans les églises : 1° l'humidité; 2° les cadavres qu'on y enterre, qui gâtent tout par les esprits de la graisse 10 qui en sortent.

Il n'y a guère de ville où il y ait plus de marbres qu'à Venise. Les Vénitiens ont pris Constantinople et en ont emporté un très grand nombre de colonnes. Ils ont, de plus, eu la Grèce et l'Archipel immédia- 15 tement après les Empereurs grecs, et ils en ont tiré tous les marbres qu'ils ont voulu.

Saint Ignace resta quelque temps à Venise. On dit qu'il emprunta des maximes des loix des Vénitiens les maximes de son ordre, et elles y ont beau- 20 coup de rapport; de même que le collet des Jésuites et la robe, qui ont beaucoup de rapport au collet et à la robe vénitienne. — Mauvaise remarque! C'étoit le collet des prêtres de ce temps-là, et (je crois) l'habit : témoin les Barnabites. 25

Les Jésuites ont rendu les sénateurs dévôts; de façon qu'ils font tout ce qu'ils veulent à Venise.

O tempora! ô mores! Et ils embarrassent les loix vénitiennes par celles de la conscience. Ils souffrent les commerces pour parvenir aux mariages.

Schulembourg ne fut attaqué à Corfou que par
5 les milices de la Bosnie et Albanie. A peine fut-il assiégé. Le roi de Sardaigne disoit que les Vénitiens lui faisoient des honneurs à proportion de la peur qu'ils avoient eue. Les Turcs attaquèrent une redoute; ils trouvèrent un fossé et ne purent pas
10 la prendre.

Il y a à Venise beaucoup de gothique léger : le Palais du Doge, par exemple. Il semble que le gothique convienne mieux aux églises qu'une autre architecture. La raison m'en paroît de ce que, le
15 gothique n'étant plus en usage, il est plus différent de notre manière de bâtir des maisons; de façon que le culte de Dieu semble être plus distingué des actions ordinaires. J'ai ouï dire qu'il y avoit une dissertation françoise sur la différence des deux gothiques.

20 Un qui étoit venu *offerire sui servizii al Doge*, renvoyé au Patriarche : « *Mi confessere, e poï lo pillero.* »

Doge a peu de revenu : environ 12,000 ducats d'argent, dont il est obligé de dépenser presque la moitié en quatre repas qu'il donne. Mais il a des
25 grâces à donner, surtout des bénéfices et des emplois. Il peut donner (je crois) des titres aux gentilshommes de Terre-Ferme.

Ils *(sic)* résolurent qu'ils ne destitueroient jamais le Doge que pour cause de tyrannie, parce qu'ayant destitué [un] vieux doge imbécile et nommé un autre en sa place, il mourut de douleur, entendant le canon pour la nomination de son successeur. 5

Bonneval m'a dit la cause de la brouillerie du prince Eugène [et] de Guido Starhemberg. Après que le prince Eugène eut fini la guerre d'Italie, le duc de Savoye ayant fait la paix et marié sa fille, le prince Eugène revint à Vienne. Le duc de Saxe, qui 10 commandoit l'armée en Hongrie, fut fait roi de Pologne. Le comte Styrum étant maréchal avant le prince Eugène, le commandement sembloit lui venir de droit. Guido, qui haïssoit Styrum, persuada au prince Eugène de demander le commandement et obtint de 15 lui qu'il signeroit son placet au Conseil de Guerre. Il alla ensuite trouver son parent Starhemberg, qui étoit président du Conseil de Guerre, et, par son crédit, fit nommer le prince Eugène général. Il partit et gagna une bataille contre les Turcs. De 20 retour, il prit le parti des Kinsky contre les Starhemberg. Le président de Guerre, indigné, lui *(sic)* laissa manquer de tout; de façon qu'avec la plus belle armée du monde il ne put rien faire.

Sottise des Turcs, qui sont toujours partis devers 25 Constantinople dans le dessein de se battre d'abord. Ce que le duc de Lorraine ayant remarqué, il alloit toujours, par le Danube, jusques aux frontières, et là se retranchoit jusques aux dents. Les Turcs le

venoient attaquer, et ils étoient battus. Ils ont continué cette sottise-là jusques à aujourd'hui; mais ils n'ont employé aucune sorte de connoissance de la guerre. S'ils avoient voulu ou faire une guerre de chicane, ou se retirer à 20 lieues plus loin, ils auroient embarrassé le général impérial : car il n'a dans son camp rien de ce qu'il faut, pas seulement un chariot, ni rien de prêt. On embarque seulement des troupes sur le Danube; de façon qu'une armée ne coûte pas plus là que si elle étoit en garnison.

Bonneval m'a dit qu'après la bataille de Peterwardein, lorsqu'il fallut faire le siège de Temesvar, il n'y avoit pas une seule bête de tirage, et que plus de 10,000 bœufs de Hongrie périrent à ce siège.

Colonels françois, jeunes; cependant, 100 colonels font une armée.

Les Turcs peuvent aller sans se soucier des places qu'ils laissent derrière eux, parce qu'ils portent aisément le peu de vivres qu'il leur faut. Ils amènent avec eux des bœufs et autres bêtes.

L'Empereur, à Venise, extraordinairement craint et extraordinairement haï.

Rien de si inutile qu'un ambassadeur de France à Venise; comme un marchand dans un lazaret.

Bonneval prétend devoir sa fortune, non au prince Eugène, mais au prince de Salm, qui étoit pour lors à la tête des affaires de l'Empereur, et qui avoit

obligation à sa famille : s'étant battu en France, il s'étoit retiré chez le père de Bonneval et en avoit reçu secours.

Venise est plus propre pour le commerce d'Italie, que Gênes, Livourne et autres villes, parce que, dans les autres villes, il faut porter les marchandises par terre, soit pour l'Italie, soit pour l'Allemagne; au lieu qu'à Venise on les transporte partout par le Pô, qui traverse l'Italie, et l'Adige, qui monte vers l'Allemagne : ce qui épargne bien des frais.

Il ne vient guère à Venise qu'une vingtaine de vaisseaux françois; encore, la plupart, ne sont-ce que des vaisseaux frêtés. On porte à Venise quelques sucres des Iles, et on en rapporte quelques blés. Voilà, à peu près, tout le commerce qui s'y fait.

Il se fait un grand commerce en Europe de certaines perles de verre qui se font à Murano et se façonnent à Venise, qui s'envoyent en Italie et dans le reste même de l'Europe, pour les Sauvages et Nègres : car, pour les verres à filagrammes, ouvragés et colorés, que j'ai vus à Murano, ce sont des gardes-boutiques, et la foire de Sinigaglia emporte beaucoup de ces verres; ce qui fait que les magasins que j'en ai vus étoient presque vides.

Se fait beaucoup d'étoffes d'or et de soye, et draps mauvais : le tout, pour le Levant et même l'Allemagne. Mais la contrebande est très aisée; de façon qu'il se déclare à peine la cinquième partie. Voici comme elle se fait. On va quérir au bureau une billette pour une balle d'étoffe, et on en paye les droits. On met

cette étoffe dans sa gondole, et on va faire semblant de se promener. On va (dis-je) au vaisseau. Si ceux qui ont la garde ne se présentent point, on passe, et on va décharger au vaisseau, et on retourne ensuite, jusqu'à ce que les gardes vous aient surpris et demandent le billet.

Il est très difficile de faire aller des glaces de Venise en France. Les petites glaces, qui entreroient en France, donneroient 100 pour 100 de gain, et les grandes glaces de France, qui entreroient à Venise, presque autant.

Le port de Venise étoit franc; mais les Vénitiens, ayant eu besoin de revenus dans leurs guerres, ont mis un impôt, non pas sous le nom de *douane;* mais, pour faire paroître que le port est encore franc, ils ont donné aux droits qu'ils lèvent le nom de ..... Il y a des marchandises très chargées, comme l'huile, etc.

La France, pour ne pas mécontenter les Algériens, ne veut plus que les Italiens trafiquent sous sa bannière, et qu'un marchand italien fasse monter son vaisseau par un maître et officier françois, et fasse faire le commerce sous le nom d'un François; ce qui jette ce commerce entre les mains des Anglois et prive la Chambre de Commerce d'un grand revenu; outre que, chaque année, on alloit à Marseille pour prendre des passeports. On a cru que les Italiens seroient par là réduits à se servir de vaisseaux françois; mais ils ne le font point et se mettent sous le pavillon anglois. — Tout ceci m'a été dit par M. Le Blanc, consul françois.

Il attribue la perte de l'Italie à la finesse du duc de Savoye, qui, voyant toutes ses places démantelées, vit que M. de Vendôme en feroit de même à Turin; de manière qu'il songea à le faire sauter. Pour cela, il se mit à dire du bien de M. de Vendôme en public, et, en particulier, à quelques officiers prisonniers françois, il en dit le diable, afin qu'ils le lui redisent; ce qui fut fait. Ce qui mit M. de Vendôme en une telle colère qu'il dit à un trompette du duc de Savoye : « Dis à ton maître qu'il est un Jean-f....., etc.; que je m'estime plus grand, commandant les armées du Roi, que tous les ducs de Savoye n'ont jamais été. » Cela fut écrit en plaintes par le duc de Savoye. On en fit des réprimandes à M. de Vendôme.

Bonneval m'a dit avoir vu la lettre. M. de Vendôme envoyé en Flandres..... M. de Bourgogne.....

Bonneval m'a dit avoir vu M. de Vendôme recevoir le Dauphin, Monseigneur, en sa chaise percée : « Monseigneur, si je me lève, je vous empuantirai; si je reste, je perds le respect. — Restez, dit le Dauphin, et, pour vous donner le temps de vous torcher le c.., je vais passer de là. » — Bonneval.

L'intempérie, maladie qui régna pendant l'été à Rome, autour de Rome et au royaume de Naples, commence par une fièvre imperceptible, qui s'allume ensuite. Après quoi, on meurt presque toujours.

. . . . . .

comme si on dort dans un autre lieu que celui où on a accoutumé de dormir : fût-ce d'un quartier de la ville à l'autre, et même d'une chambre d'une mai-

son à l'autre. J'ai ouï dire au duc de Mondragon qu'un homme s'en étoit guéri par l'émétique. Les médecins ne vous font aucun remède qui ne soit inutile et indifférent. Le comte de Gallas, nommé vice-roi de Naples, impatient d'aller régner, partit dans l'été et mourut, et partie de ses gens.

Des gens l'attribuent au peu de soin que l'on a de faire des canaux pour faire couler les eaux. Mais pourquoi cette maladie règne-t-elle dans le royaume de Naples? Bonneval m'a dit avoir ouï dire au cardinal de Polignac une autre raison : c'est que la campagne de Rome et Naples est toute pleine de souterrains et a été toute creusée par les Romains. L'eau, pendant l'été, dans ces souterrains inconnus, croupit et cause l'intempérie.

Il me semble qu'elle règne aussi à Palerme, qui fut bâtie sur les ruines d'une autre ville. — A examiner. — Voir et examiner tout ceci : comment cette maladie vient dans de certains lieux, leur situation, et ceux qui y sont les plus sujets.

Ce que j'ai ouï dire à Bonneval est fort singulier. Le prince de Salm, homme dévôt et premier ministre de l'empereur Joseph, étoit le plus grand Janséniste qui fût, et il avoit eu relation dans sa jeunesse avec M. Arnauld et plusieurs du Port-Royal. Il arriva que l'on détruisit le Port-Royal. Au désespoir, il résolut de s'en venger et appuya les prétentions de Modène sur Comacchio. Bonneval, qui avoit commandé un corps de 6,000 hommes, l'hiver, reçut ordre de s'emparer de Comacchio, mais de ne pas nommer

l'Empereur et de paroître agir de sa tête. Il feignit que le pays qui avoit fourni des quartiers d'hiver à ses troupes, le La Mirandolois et autres, ne pouvoient *(sic)* plus les fournir, et se présenta pour entrer dans le Modénois. Le Duc, qui étoit d'intelligence, lui déclara que son pays étoit ruiné, et protesta de son dommage. Il se présenta dans le Mantouan. Kœnigsegg lui en refusa l'entrée. Il alla dans le Ferrarois, et, comme on reçut de ses déserteurs à Bologne et à Ferrare, il se retira à Comacchio, sous prétexte de conserver ses soldats et de n'être point à charge au pays. La promesse de nommer Zinzendorf au cardinalat fit rendre Comacchio au Pape d'à présent. — Bonneval.

Un ambassadeur d'Espagne, à Mad^e^ de Lilienroth, dont le mari étoit médiateur à Ryswick pour la Suède : « Madame, je ne suis qu'un petit instrument de mon maître; mais vous êtes la grande matrice de l'Europe. »

On a accusé ces gens-ci d'avoir fait courir le bruit de la perte de Zante, pour empêcher l'Empereur d'aller à Trieste. L'Empereur seul *(sic)* a fait dire qu'allant à Trieste il comptoit qu'on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à ses prédécesseurs, et qu'on enverroit des ambassadeurs, quoique ce ne fût le cas. On ne l'avoit fait que lors des mariages avec des princesses d'Espagne, pour complimenter là-dessus. Cependant ils n'ont pas osé refuser. Mais, d'abord, ils avoient dit que les ambassadeurs iroient

par mer jusqu'à Trieste; mais ils eurent, ensuite, difficulté sur ce qu'il faudroit que leurs galères saluassent les premières le château et ville de Trieste : la mer saluant toujours la terre. Mais ils ont craint que cela ne préjudiciât à la seigneurie du golfe; de façon qu'ils ont résolu que les ambassadeurs iroient par terre.

La foire de Sinigaglia, depuis environ dix ou douze ans, est augmentée des trois quarts, au préjudice de Venise. 1° Les marchands y ont trouvé les mêmes choses qu'à Venise. 2° Les vivres, trois fois meilleur marché qu'à Venise. 3° Point de droits. 4° Grande facilité pour les formalités et grande aisance pour les commodités du commerce; ce qu'on ne trouve pas à Venise. De façon que cette foire augmente tous les jours au préjudice du commerce de Venise.

Les Papalins accusent nouvellement les Vénitiens d'avoir sondé *(sic)* tous leurs ports, depuis quatre ou cinq ans, par le moyen des barques pleines de pierres que ceux de Chioggia ont mis devant leurs ports; de façon qu'à Comacchio l'eau de la mer n'entre plus dans les lagunes. Ce qui cause des maladies qui ont emporté une infinité de gens. Ce qui a irrité extrêmement la cour de Rome contre ces gens-ci, qui, incapables d'avoir des jalousies de grands princes, en ont à présent des *(sic)* petites. — Il faudra voir Comacchio et Sinigaglia. — Bonneval.

J'ai vu à Bonneval deux machines. L'une d'une pompe aspirante ou foulante, dont le principe du

mouvement est un moulin à vent. Les ailes, au nombre de huit ou dix, sont le long d'un pivot, comme les ailes d'une flèche. Elles font mouvoir une roue, sur l'arbre duquel *(sic)* sont deux morceaux de bois placés de façon qu'ils font alternativement mouvoir deux leviers, à l'autre extrémité desquels sont attachées deux pompes.

Les Vénitiens se servent, pour nettoyer leurs canaux, d'une ancienne machine qui est très imparfaite. C'est un balancier, dans lequel passe une vis à une extrémité. A cette vis est attaché un cabestan, qui, tournant, fait, par le moyen de la vis, élever ou baisser l'autre extrémité du balancier, auquel est attachée une machine de fer, qui, touchant la terre, se ferme comme une boîte, en raclant la terre; après quoi, on le lève, et on fait ouvrir la boîte et tomber la vase dans un bateau.

A l'Arsenal, il y a une forge, deux soufflets assez bien attachés. Ils sont parallèles. Leur bout est attaché à une espèce de châssis, où est attaché transversalement un bois qui, allant et revenant, fait lever et baisser alternativement ces deux soufflets.

L'Arsenal est grand et vaste; mais il a une plus grande réputation qu'il ne mérite. Il y a à Strasbourg une bien plus grande quantité d'armes, sans compter les autres arsenaux. Ce qu'il y a de beau, ce sont les chantiers pour les navires, et ils y sont à couvert. Il y a une cinquantaine de ces chantiers

pour les vaisseaux et galères. On travaille dans ces chantiers les navires jusqu'au ..... premier; le reste du navire se travaille étant dans l'eau. La République a 12 vaisseaux dans son arsenal; 24 dehors. Nous avons vu une grande quantité de canons. On nous a dit qu'il y en avoit plus de 4,000, et je crois qu'ils ne surfont guère; qu'ils en avoient perdu, avec la Morée, plus de 1,000; que les Turcs leur en laissèrent à Corfou 70. J'y en ai vu qui avoient 13 pouces 1/2 de diamètre. Ce sont les Turcs qui avoient de ces drogues-là, qui sont peu utiles, en ce qu'il faut une heure pour recharger. Quand cela attrape, cela fait du ravage; mais cela attrape rarement.

Ils disent qu'ils ont, dans l'Arsenal, de quoi armer 60,000 hommes : ce que je ne crois point; mais bien 30 à 40,000. Leurs armes sont assez mal tenues. Ils tirent tous leurs bois de chez eux; j'y ai vu des mâts, de chez eux, de 95 pieds de long.

Quoiqu'ils disent qu'il y ait 1,000 ou 1,500 ouvriers, cependant ils ne sont point ce nombre-là. Je ne crois pas y avoir vu plus de 4 à 500 ouvriers. Encore travailloient-ils pour le tiers et pour le quart : comme les cordiers.

L'électrice de Bavière douairière étoit venue à Venise pour y exercer son avarice, qui étoit grande, et elle réussissoit aisément : on lui faisoit son souper au feu d'une lampe.

La noblesse se vend 100,000 ducats d'argent; il n'y en a que 40 qui soient perdus. La République

vous fait un contrat de 60, à 4 pour 100, dont elle ne paye jamais l'intérêt. Mais elle les prend en payement d'un autre nouvel anobli, qui trafique ces obligations. Quelquefois, quand la famille est trop obscure, on augmente le prix. Dans la dernière guerre, la République a vendu bien de ces places : j'ai ouï dire jusqu'à 50.

La place Saint-Marc a, d'un côté, les Procuraties-Vieilles; de l'autre, les Procuraties-Neuves. Les Neuves, sont du dessin de Vincent Scamozzi, qui les commença en 1583. Elles sont plus hautes que les Vieilles, et en trois ordres : dorique, ionique, corinthien. Les connoisseurs disputent entre l'architecture des Vieilles et des Neuves. Le fond de la place...

. . . . . .

Les deux grands lions et le petit, qui sont à la porte de l'Arsenal, viennent de la conquête d'Athènes. Sous le grand, il y a : *Franciscus Maurocenus, Peloponnesiacus,..... in patriam transtulit futura Veneti leonis, quæ fuerunt Minervæ Atticæ ornamenta.*

Ils se trompent et se promettent *(sic)* les uns les autres, et se jouent de bons tours.

Augmentation de la liberté des femmes depuis quinze à vingt ans.

Il me semble que ce qui fait que la langue italienne a été fixée, c'est qu'il n'y a pas une cour commune,

d'où les changements soient acceptés par la Ville et les provinces. Il faut donc aller à la règle générale : qui sont *(sic)* les bons auteurs.

Il faudroit examiner si ce que dit M. de Bonneval est vrai : que, du temps de Henri IV, des jeunes gens, pour se divertir, couroient le pays, pour faire perdre les étangs, mettant dans un entonnoir plusieurs livres de mercure, qui perçoient la première et la seconde glaise ; de façon que l'étang se perdoit. Or, il dit qu'il a remarqué plusieurs fleuves, dans la Croatie, dont les eaux rentroient dans la terre ; ce qu'il attribue à des mines de mercure qui sont voisines.

Les Jésuites ont rendu cette ville dévote, aussi bien que Padoue et d'autres villes de l'État vénitien, par le moyen de leurs *Exercices* de saint Ignace. Ils enferment un homme dans une chambre fort obscure, ne lui parlent que de l'éternité, de l'Enfer, etc. : c'est comme la cérémonie que fit Mir-Oweïs, lorsqu'il se mit dans une espèce de tombeau, dont il sortit fou. Un homme a fait un ouvrage où il compare ces *Exercices* avec les mystères d'Éleusis.

La maison des Grimani, sur le Grand-Canal, est une des plus belles de Venise. Elle est de travers, à cause qu'on a voulu ménager un petit coin de terrain ; cependant cela paroît à peine. Elle est du Palladio.

La maison Tiépolo est de l'autre côté. Elle est du Sansovin. Simple, mais d'une grande beauté.

Venise est composée de 150 îles; chacune de ces îles compose un grand nombre de rues : ainsi, dans l'île ou quartier Biri, faite par trois canaux et la mer, j'ai compté 56 rues. Le *Canal-Grande* la partage en deux. Elle est divisée en six quartiers, qui contiennent 72 paroisses, 25 églises de moines, 36 de religieuses, sans compter plusieurs hôpitaux, oratoires, écoles. Il y a sur ces îles 500 ponts, presque tous de pierre. Sur le pont du Rialto, qui n'a qu'une arche, il y a 48 boutiques et 3 rues. Son circuit, en comprenant le Zecca et Saint-Georges, est de 7 milles; celui de l'Arsenal seul est de 2 milles.

Venise est grande, et, cependant, il n'y a ni remise, ni écurie, ni cour, ni presque de jardins.

On dit qu'il y a 20,000 âmes à Murano. Je ne puis rien dire du nombre de Venise. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il s'en faut que les autres quartiers soient aussi peuplés que ceux près la place Saint-Marc. J'ai ouï compter à Murano et à Venise 160,000 âmes.

A Saint-Georges des Bénédictins, île près le Zecca, est une église riche de Bénédictins. Ils ont, dans leur réfectoire, un tableau des noces de Cana, de Paul Véronèse, qu'on dit être le plus beau qui soit à Venise, et qu'on dit que Louis XIV a voulu acheter fort cher. L'église est d'une belle architecture du Palladio. Elle n'est pas grande, mais bien proportionnée. La façade n'est pas belle; le cloître est très beau; et il y en a un second, en arcades, fort simple et du Sansovino, qui est estimé. La sculpture du chœur est très belle; elle est très ancienne, de

plus de 130 [années]; mais elle paroît neuve par le soin qu'ils ont de la frotter avec de l'huile de noix.

La bibliothèque est très bien : c'est une boisure en colonnes, et tout un ordre. Au-dessus, il y a, comme dans la plupart des bibliothèques d'Italie, une galerie par laquelle on fait le tour de la bibliothèque, d'où l'on a élevé d'autres rangs de livres; ce qui est très commode pour les avoir et les prendre, et fait qu'on n'a pas de besoin d'échelle.

L'eau salée (et l'air qui en est imprégné) fait bien des ravages à Venise. Elle calcine, pour ainsi dire, les murailles; elle gâte tous les tableaux. On met derrière un tableau un second mur, une planche gaudronnée; avec tout cela, l'air salé passe et gâte tous les tableaux.

Les trois fameux architectes de Venise sont Palladio, Sansovino, Scamozzi.

J'ai été voir l'église des Jésuites. Elle est petite, a coûté beaucoup d'argent et est de très mauvais goût. Il y a sur le portail une hérésie lapidaire : *Jesu ac deiparæ assumptæ Virgini, per quos omnia.....*

La perte de la Morée, fatale surtout aux petits nobles, qui ont perdu bien des petits gouvernements où on les plaçoit. Du reste, les grandes places, comme gouvernements et ambassades, sont plus nuisibles qu'utiles.

J'ai ouï dire au général Bonneval que les Alle-

mands, soldats et officiers, vont au feu comme on va à la Grève; mais que, quand ils y sont, il est facile de les y maintenir. Ce sont de petits génies, qui se maintiennent par l'obéissance. Ils voyent que le feu n'est pas si à craindre; ils s'y tiennent 5

Il attribue les mauvais succès de nos armées, en Italie, à la manière de M. de Vendôme, qui vouloit toujours conserver toute l'Italie, jusqu'au moindre village, de manière qu'avec 65 ou 70,000 hommes, il étoit toujours aussi foible, quelquefois plus, que le 10 prince Eugène, qui n'avoit rien à garder. Il dit qu'il ne se soucieroit pas qu'un ennemi plus foible prît des places, parce qu'il lui prendroit son armée avec ses places.

Il dit qu'une des causes du mauvais succès de la 15 dernière guerre, c'est : *Primo,* que nos bataillons sont plus foibles que ceux de l'Empereur, qui sont de 800 hommes; — *Secundo,* que l'infanterie allemande se conserve mieux que la françoise, qui se fond à chaque campagne, dont les raisons sont : 1° qu'on 20 la fatigue à porter les tentes, marmites et autres choses, au lieu que les Allemands ont deux chariots par compagnie; ce qui fait que leur infanterie ne se ruine pas par les marches; 2° leur infanterie n'est pas fatiguée de gardes comme la nôtre : outre 25 qu'il y a moins d'officiers généraux à garder, que leur garde est plus foible; l'infanterie ne fait presque point de garde hors du camp : c'est la cavalerie qui est presque toujours employée; ce qui conserve l'infanterie : car — comme disoit M. de Turenne — 30 l'infanterie fait la guerre, et la cavalerie la voit

faire; mais il en faut, parce que votre ennemi s'en serviroit contre vous. Les fatigues des marches, les mauvaises nourritures donnent des flux de ventre à nos fantassins, qui les perd *(sic)* tous : les vieux soldats, accablés comme les jeunes.

Le 29 août 1728, je vis à Venise M. Law. Il me parla beaucoup de son système, mais seulement des commencements : comment sa banque avoit étonné le public ; comment le duc de Noailles fut le premier qui pensa au Mississipi, qui, ayant été reçu en taxe de Crozat pour 2 millions, il *(sic)* pensa de faire une compagnie qui fît un fonds de 2 millions; que Law dit qu'il la prendroit toute; que, le lendemain, il alla à lui, lui demander s'il lui payeroit exactement la rente de 1 million, et qu'il la porteroit à 25 millions; et qu'ayant accoutumé son idée *(sic)*, il la porta à 100 millions, avec une rente de 4 pour 100; qu'un homme de finance porta, quelque temps après, un projet pareil à M. d'Orléans, pour 100 millions de billets d'État, pour une compagnie qui commerçât dans les Indes Orientales, qui se formeroit avec 100 millions de billets d'État et négocieroit sur les 4 pour 100; que lui, Law, dit que ce projet n'étoit pas bon, parce que la jalousie des Anglois et des Hollandois engageoit de faire un armement plus fort que le projet ne portoit; qu'il falloit envoyer des vaisseaux de 50 canons et 500 tonneaux chacun, d'abord; six mois après, autant; et, six mois après, sur le retour ou le crédit des premiers, autant; qu'il falloit faire un fonds de 25 millions; unir les deux

compagnies, en augmentant le fonds de celle de Mississipi de 25 millions; que lui et quelques associés, M. le duc de Bourbon, le duc de La Force, le maréchal d'Estrées, M. de Nangis, Lassay, prendroient les 25 millions; qu'ayant rêvé la nuit, il crut qu'il falloit donner le profit aux anciens actionnaires au prorata, et s'accommoda avec ses associés, en leur cédant ce qui devoit accroître au profit du Roi.

Il dit qu'il s'étoit fait un fonds (par un traité qu'il avoit fait avec le Roi, du bénéfice des monnoyes pendant douze ans, pour 50 millions) de 12 millions par an, sans compter les cas fortuits; ce qu'il comptoit (quand les neuf *(sic)* ans seroient expirés) tirer de son commerce des deux Indes.

Il ajoute qu'il avoit fait un arrêt, que personne n'a jamais entendu, qui étoit *(sic)* un bureau de banque au Mississipi; que les marchands seroient venus troquer leurs piastres, parce qu'ils auroient reçu des billets qui auroient eu leur valeur; qu'ils auroient été affranchis de la douane de Cadix, des périls de la mer, et auroient été payés sur-le-champ, au lieu des longs délais qu'il faut essuyer; d'ailleurs, point d'indult; et que la Compagnie auroit fait seule la traite des piastres.

Il ajoute qu'il ne vouloit envoyer personne de son Mississipi au Nouveau-Mexique, mais engager seulement quelques gens de ces peuples de venir trafiquer avec les François; ce qui auroit été facile, en les faisant beaucoup gagner; ce qu'on auroit pu faire en gagnant beaucoup, nous, à cause des droits chargés par Cadix et Panama; de façon que ces

peuples auroient été eux-mêmes chargés de faire entrer les marchandises dans leur pays, et que, les marchés se faisant tous comptant, ces peuples ne seroient pas empêchés de revenir une seconde fois.

Il n'y a que les fous qui soient mis à l'Inquisition à Venise.

M. Law croit que les cinq grosses fermes, portées à un certain point, suffiroient seules pour tribut unique en France, et qu'il faudroit changer les tributs particuliers en tributs généraux.

Il prétend que la chute de son système est venue de la garde qu'on lui donna, de son arrêt (qui partageoit les billets) que l'on révoqua, et que le public ne put plus avoir de confiance en lui après qu'on l'eût flétri d'une telle manière; que l'on croyoit bien qu'à la majorité le duc d'Orléans pourroit manquer de crédit, et, par là, le Système tomber; mais que le public n'auroit jamais pu prévoir que M. d'Orléans l'abandonneroit; qu'il crut, pendant plusieurs jours, que, le lendemain, il perdroit sa tête; que le duc d'Orléans étoit dans un état épouvantable; qu'il en eut une audience très froide, et qui ne le satisfit pas, parce qu'il vouloit qu'il fît des miracles; qu'un homme (qu'il ne m'a pas nommé) qu'il ne connaissoit qu'à peine, alla au duc d'Orléans et lui dit : « Votre situation me fait peur. Je vous parle pour Law, que je ne connois point; non pas pour lui, mais pour vous. Il faut que cela finisse ! » — car on donnoit à M. d'Orléans des projets qui ne le satisfaisoient

pas; qu'il dit qu'il verroit Law le lendemain, et qu'il pensât à quelque arrangement; que l'on trouva la Banque et la Compagnie dans un ordre charmant; qu'il fit assembler les vingt-quatre directeurs, et Des Forts et Landivisio, qui étoient les inspecteurs; qu'il leur lut un arrêt du Conseil, qu'ils approuvèrent tous, et le signèrent; qu'il alla, avec les inspecteurs, le porter à M. d'Orléans, qui en fut content, renvoya la garde et lui dit de paroître le lendemain à la Cour; que, dès qu'il parut, le duc d'Orléans étoit entouré de ses ennemis; le duc d'Orléans dit d'un ton sévère: « Qu'on me laisse seul avec M. Law »; que le duc d'Antin, qui lui avoit fait faux-bond, quoiqu'il l'eût enrichi, dit pour lors: « Je crois qu'on n'a jamais vu d'exemple de cela. »..... 5 10 15

Il dit que sa compagnie avoit plus de 100 millions de revenu; qu'elle avoit, d'un seul article, 44 millions, que le Roi lui devoit pour avoir payé pour elle *(sic)*, 12 millions des profits de la monnoye, 4 millions de l'ancienne dette, sans compter les profits du commerce; qu'ayant fait deux bureaux, dans l'un desquels on convertissoit les billets de banque en actions, et les actions en billets de banque, ceux qui avoient besoin d'argent pour payer alloient chercher des billets de banque, au lieu de leurs actions; mais, comme les dividendes étoient faits de manière que chaque jour de l'année avoit des actions, duquel commençoit le dividende, la Compagnie gagnoit toujours le dividende de l'intervalle; et, si je portois des actions huit jours, on ne rendoit pas les mêmes, mais d'autres, dont le dividende 20 25 30

ne commençoit que huit jours après; et, s'il y avoit un mois, on coupoit le dividende d'un mois au profit de la Compagnie.

Il dit qu'ayant porté les fermes plus haut (je ne sais à quel taux), le duc d'Orléans craignit qu'il ne fît tort à la Compagnie.

Il dit des merveilles de sa défense de l'or : « Car, dit-il, il est en Europe de quatorze et demi à un, et il ne vaut pas de dix à un; à la Chine, il ne le vaut pas; et, d'ailleurs, il en vient une affreuse quantité de Portugal, et il n'en sort point. » De façon qu'il tiroit tout l'argent et faisoit sortir tout l'or, et que Chavigni lui avoit tiré toutes les génovines de Gênes, et qu'il auroit ruiné tout le commerce des Anglois et Hollandois aux Indes.

Il dit qu'il acheta au grand-prieur de France le Grand-Prieuré, et que le vieux grand-prieur de Vendôme ne voulut point avoir affaire à M. le duc d'Orléans : « Car, dit-il, il n'a rien à me donner qui me convienne »; et qu'il prit 60,000 livres de rente sur les terres de Law, qu'il a payés jusqu'à la mort du grand-prieur; qu'il n'a pas pu arrêter ses comptes avec le duc d'Orléans; qu'il lui a fallu payer une infinité de choses, qu'il n'avoit faites que comme ministre; qu'il a fallu qu'il payât 30,000 livres, par an, à Chavigni, qu'il avoit envoyé à Gênes pour faire réussir son opération sur l'or.

Il croit qu'il faudra nécessairement revenir à son denier cinquante, parce qu'on sera gagné par les voisins, qui ont leur argent à un denier plus bas.

C'est un homme captieux, qui a du raisonnement,

et dont toute la force est de tâcher de tourner votre réponse contre vous, en y trouvant quelque inconvénient; d'ailleurs, plus amoureux de ses idées que de son argent.

L'abbé Conti m'a fait les honneurs de Venise très bien : il m'a fait connoître Mad^e^ Memo, nièce du Doge, femme de mérite et d'un grand raisonnement, et très instruite; une nièce qui est très jolie et a de l'esprit : Mad^e^ Conti.

J'ai vu M. Justiniani, procurateur de Saint-Marc, qui est un homme sévère.

M. Pascarigo, homme d'esprit, et qui, sans avoir été en France, parle très bien françois.

J'ai vu M. Marcello, qui aime les François, qui a été en France, qui fait des vers, des tableaux, joue des instruments : c'est une espèce de fou.

Il n'y a rien de si beau que de voir Venise du haut du clocher de Saint-Marc : on voit les dispositions du Lido et de toutes les îles de la lagune.

M. Conti m'a mené chez M. Sagredo, à Sainte-Sophie, qui a une maison très belle, ornée de tableaux et de statues. Il y a une tapisserie, sur les dessins de Raphaël, dont le sujet est les jeux d'un nombre très grand de petits enfants, qui est une très belle chose; elle a été achetée à l'inventaire du duc de Mantoue pour presque rien. J'ai vu une imitation de corde en cuivre à un escalier, qui est très bien. Il y a un plafond de glace, qui triple la hauteur du cabinet, et qui fait un joli effet.

Il y a des glaces soufflées de dix quarts, c'est-à-dire de deux longueurs et demie de haut, c'est-à-dire de 5 pieds de haut sur 2 pieds 9 pouces de large.

Il y a un sculpteur à présent, à Venise, nommé Corradino, Vénitien, qui a fait un Adonis, qui paroît une des belles choses qu'on puisse voir : vous diriez que le marbre est de la chair ; un de ses bras tombe négligemment, comme s'il n'étoit soutenu de rien.

Acheter à Naples : *Principii d'una nova* (sic) *Scienza di Joan-Batista* (sic) *Vico, Napoli.*

J'ai été aujourd'hui, le 1er septembre, voir le trésor de Saint-Marc [avec (?)] M. l'abbé Conti et M. de Bonneval. M. Justiniani, procurateur de Saint-Marc, eut la bonté de me mener lui-même et de me faire tout voir.

Ce trésor est plein de pierres de très grand prix, surtout de pierres de couleur, de plusieurs vases antiques. Il y a, entre autres : une turquoise qui fait un vase d'un empan de diamètre, et haute de quatre doigts (ceci est gravé sous le vase, en caractères qu'on croit égyptiens : .....); et un grand nombre d'espèces de cuirasses, qu'on dit avoir servi aux dames de l'impératrice Hélène, comme des marques d'honneur.

On voit ensuite la couronne qui sert pour le couronnement du Doge, qui est comme un bonnet, pleine de très grosses perles et de très grosses pierreries ; et plusieurs choses qui ont été portées de Constantinople.

On voit, dans d'autres armoires, plusieurs très gros morceaux de la vraie Croix et autres reliques de toutes espèces, très bien enchâssées : bien des épines de Notre-Seigneur; du sang de Christ (il m'a paru que la couleur rouge qu'on avoit donnée paroissoit à travers); bien des reliques, de toute espèce, de Saint-Marc. Une couverture ou petit coffre d'argent renferme son Évangile, de sa main. J'ai voulu le voir; mais le moine m'a dit qu'il tomboit en poussière. J'ai vu des pierres qui ont servi à lapider saint Étienne, très bien ouvragées. Il y a un os du doigt de saint Christophe, qui auroit été digne de la main d'un géant.

Il y a dans l'Église de Saint-Marc, à main gauche, une *Madone*, appelée *Madona di Maschii*, que des railleurs disent avoir été faite pour qu'elle voulût ôter aux Vénitiens le penchant qu'ils avoient à un grand vice.

Dans la chapelle, il y a un ancien écriteau qui prouve que les autres évêques, et surtout celui de Venise, accordoient autrefois des indulgences aussi bien que le Pape. J'en ai la copie.

Il y a, dans la sacristie, des peintures du dessin de Titien, à la mosaïque, et en plusieurs autres endroits de l'Église. Il est difficile de trouver dans un lieu plus de différents marbres que dans cette église-là : c'est un assemblage de toutes sortes de marbres. Mais il n'y a rien de si remarquable que la marqueterie du pavé de l'Église, qui est faite avec toute sorte d'art, et la plupart à la mosaïque, et qui représentent *(sic)* plusieurs choses. On voit : deux coqs, *dui galli*, qui

portent un renard lié : qui marquent Charles VIII et François Ier (je n'en suis pas bien sûr); deux lions gras, mis dans l'eau; deux maigres, sur terre : pour marquer que Venise ne sera puissante que lorsqu'elle conservera la mer. On dit que ces figures sont des prédictions de l'abbé Joachim et autres.

Le prince de Laronia, en Sicile, étant mécontent d'un avocat qui lui avoit [fait] perdre un procès, loua huit braves pour l'assassiner. L'avocat en eut le vent. Il *(sic)* se raccommoda avec lui et donna ce qui restoit à donner aux assassins, à condition qu'ils ne tueroient pas l'avocat. Ils lui dirent : « Monsieur, cela vous plaît à dire; mais nous ne pouvons pas l'épargner, parce qu'il a su que nous devions l'assassiner, et il nous feroit assassiner nous-mêmes. » Quatre jours après, il *(sic)* fut mort. — Bonneval.

J'ai ouï dire à Bonneval qu'il ne falloit jamais attaquer les villages gardés, lorsqu'on veut attaquer une armée, parce que, si l'on bat l'armée, le village (et le corps qui y est dedans) est obligé de se rendre; que c'est la faute que fit M. de Luxembourg à Nerwinde, M. de Villeroy à Chiari, ...; et que Marlborough changea de méthode à Hochstædt : il laissa le village, tomba sur l'armée, et, lorsqu'il l'eût battue, il prit les François prisonniers et le village aussi. Il dit que les villages sont difficiles à emporter : on se met dans les maisons; on tire sans être vu; on défend les rues; on arrête un ennemi qui attaque.

Les Jésuites, grands directeurs à Venise. Comme chacun y a sa p....., ils tolèrent jusqu'à ce qu'ils puissent persuader le mariage. Ils ont fait faire bien de ces bassesses. Cependant, on se voit toujours, et chacun de son côté se confesse. On communie, comme si de rien n'étoit.

Dessein de Bonneval de prendre prisonnier le ministre, ou de se venger du maître.

Ces gens-ci sentent l'oppression autrichienne; mais il faut leur *(sic)* persuader par autre que par voye d'ambassadeur.

On ne pourroit pas mettre les États d'Italie et des Pays-Bas dans des mains moins incommodes que dans celles des Espagnols. D'ailleurs, ils envoyoient de l'argent par tous les pays de leur domination. Il faudra en revenir là.

On me demandoit pour qui se déclareroit le duc de Savoye : pour l'Empereur ou la France? Il ne peut rien gagner du côté de France. Son ennemi naturel est donc l'Empereur.

Fameux duel du comte d'Albert et de Rantzau pour quelque femme. Albert prit le comte d'Uzès pour second; l'autre prit le prince Schwarzenberg, que j'ai vu à Vienne. Schwarzenberg croyoit n'être que spectateur et dit à Uzès qu'il n'étoit pas venu pour se battre : « Tu seras donc battu. » Et le poursuivit deux ou trois rues à coup de canne. — Bonneval.

Ceux qui gouvernent cette république sont les procurateurs Emo et Tiepolo.

M. de Vendôme haïssoit le duc de Savoye, dès la guerre qu'il fit avec M. de Catinat, pour quelques paroles mal rapportées. Châteauneuf et le duc de Vendôme écrivirent donc contre le duc et prédirent sa paix; ce qui lui fit donner des dégoûts. Il demanda à la Cour une augmentation de subsides, sur ce que ses troupes, plus éloignées du Piémont, lui coûtoient plus; on le refusa durement. On lui avoit promis le commandement de l'armée, et, dès que Vendôme vint, on lui écrivit de la Cour de rester à Turin. De sorte que, ne voyant ni gloire, ni argent, il ne se mit pas en peine de faire la guerre pour le roi d'Espagne. M. de Vendôme, à Turin, lui avoit parlé fort fièrement. Le duc de Médina avoit fait ôter un couvert de deux qu'on avoit mis à la table du roi d'Espagne.

J'ai fait hier l'analyse de l'eau de Neu-Sohl, qui convertit le fer en cuivre. On en a mis 4 onces dans la cornue; qui ont été distillées à siccité. On a trouvé dans le fond 1/4 d'once de matière vitriolique, et il y a eu 3 onces 3/4 d'eau de flegme, assez insipide; de façon qu'il y auroit 1/6 de vitriol dans cette eau: ce qui est beaucoup.

A Venise, on ne vous demande ni voitures, ni domestiques, ni habits: du linge blanc vous met au rang de tout le monde.

Le commerce d'Angleterre à Venise n'est pas grand chose. Les Vénitiens obligent les Anglois, qui ont besoin du raisin de Corinthe de Zante, de relâcher d'abord à Venise et d'apporter, au moins, les deux tiers de leur charge de poisson salé, sur lequel il y a 30 pour 100 toujours à perdre. Après quoi, il leur est permis d'aller à Zante prendre du raisin, et ils se dédommagent sur les retours. Le commerce de Zante est même beaucoup diminué depuis que les Anglois se sont servis de raisins secs d'Espagne et du Levant. — Le Blanc.

La plupart de la navigation de Venise se fait actuellement par Livourne. Toutes les marchandises de petit et médiocre volume de l'État vénitien se portent à Livourne pour le Levant : les soyes et autres; les frais de voiture ne sont pas grands, et on trouve un port franc, et on évite à Venise : 1° une douane très considérable; 2° d'être obligé de suivre le convoi, lequel ne part quelquefois de trois mois après qu'il est commencé, et qui demeure un an quelquefois à revenir; de façon qu'un marchand est un an à attendre ses retours, au lieu qu'il les a dans trois mois par la voye de Livourne. Les Vénitiens, qui ont toujours de petits objets dans les grandes choses, veulent que les vaisseaux partent en convoi, parce que c'est là-dessus que leur baïle prend ses droits à Constantinople. C'est une misère que ce convoi : on ne voit que quatre, cinq à six vaisseaux marchands, chargés de verres et autres marchandises de gros volume, qui valent très peu d'argent. — Le Blanc.

Comme il n'y a pas de magistrat à Venise pour la police, lorsque quelque accident fait hausser une marchandise, elle ne tombe jamais. Le prix de la viande haussa considérablement, il y a dix ou douze 5 années, au sujet d'une petite peste sur les bestiaux. La peste a fini; la viande n'est jamais revenue à son prix.

Ce qui a perdu principalement le commerce de Venise, ce fut la querelle que la République eut 10 avec la France, au sujet de la protection que le cardinal Ottoboni avoit prise des affaires de France. Ils ordonnèrent au cardinal de l'abandonner. Sur son refus, le dégradèrent de noblesse. La France fit courir sur leurs vaisseaux, et la place de Venise 15 perdit des sommes immenses, dont elle ne s'est plus relevée. A présent, les marchands ne s'assemblent à la Place que pour parler des petites nouvelles de la Ville, ou pour emprunter à usure à quelque homme à argent. — Le Blanc.

20 La foire de Sinigaglia va sûrement diminuer, parce que le Pape a fait nouvellement un décret par lequel les deux principales marchandises de cette foire (qui sont : le fer, ouvragé et non ouvragé, et le plomb), qui étoient exemptes de droits, y sont sujettes. C'est 25 une mauvaise rade pour les vaisseaux, et les marchands y campent, pour ainsi dire : car ils n'y ont pas de logement. Il y vient du fer de toute l'Italie, surtout des ouvrages de Brescia. Là, le Levant fait un grand commerce.

Le chevalier Temple dit que les François agissent comme s'ils devoient mourir de mort subite, et les Allemands, comme s'ils devoient vivre éternellement.

J'ai ouï dire au comte de Monteléon que le roi d'Espagne dépensoit 3 millions de piastres dans sa maison, 15 millions de piastres à ses troupes, sans compter la marine et la liste civile; que le roi d'Espagne devoit peu, parce que, comme, dans la guerre passée, on ne croyoit pas qu'il restât sur le trône, personne n'avoit voulu lui prêter; que personne n'étoit plus en état que le roi d'Espagne d'entretenir une flotte, parce qu'il n'avoit qu'à se servir de ses vaisseaux de guerre pour le commerce de Cadix, et que, dans trois ans, ces vaisseaux seroient gagnés; qu'il n'avoit qu'à envoyer à La Havane du fer, des cordages et des voiles, et qu'on seroit étonné de lui voir en Europe une flotte; qu'il est vrai que ce qui lui étoit défavorable étoit que les vaisseaux périssoient beaucoup aux Indes, par les vers qui les mangeoient: incommodité que n'avoient pas les Anglois et Hollandois, dont les ports conservoient mieux les vaisseaux que les ports d'Espagne et des Indes; que la règle générale étoit que les plus gros vaisseaux étoient maîtres des autres, et ceux qui avoient les plus gros canons : c'est comme un géant qui a affaire à cinq ou six pygmées, qui jette à vingt pas de lui le premier qui s'approche.

Bonneval dit que, connoissant que les gros canons opéroient seuls en mer, il voudroit faire les vaisseaux

de la même grandeur que ceux à trois ponts, mais de n'en mettre que deux, et d'augmenter le canon, en retranchant le bois.

Monteléon dit qu'Albéroni croyoit que les Anglois, dans la guerre de Sicile, n'enverroient que 7 ou 8 vaisseaux dans la Méditerranée; et qu'il écrivit qu'ils en mettoient 40 en commission, dont la moitié étoit destinée pour la Méditerranée, et que, quand même ils n'en enverroient que 8, il disoit cette extravagance, qu'il y en avoit là pour battre tous leurs 24 vaisseaux.

Il dit que les Anglois et Hollandois comprendroient la sottise qu'ils avoient faite de priver l'Espagne de ses états du dehors. Elle envoyoit tout son argent dans les états éloignés, d'où il se répandoit dans l'Europe. Comme elle tenoit partout, on l'engageoit dans les guerres qu'on vouloit. Les Espagnols ne songeoient point au commerce : car ils avoient des places pour leurs enfants dans le civil, le militaire et l'ecclésiastique de tous ces états-là, dont le Roi ne retiroit rien que quatre cochons gras, tous les trois ans : qui étoient les gouverneurs. Qu'à présent, privés de ces emplois, il falloit bien qu'ils se donnassent au commerce, seule ressource qui leur restoit; que l'origine de la perte de la Hollande, c'étoit le mauvais marché fait avec l'Angleterre de fournir les deux tiers de troupes de terre et un tiers de mer; que les Anglois chicaneront au Roi 100,000 livres sterling pour les troupes de terre et donneront, sans balancer, 2 millions pour la mer,

parce qu'ils regardent que ce qu'ils donnent pour la mer ne sort pas de leur pays.

Histoire de Ruyter.

Grand nombre d'étrangers ont pris depuis le visa de nos effets royaux, comme actions et contrats sur l'Hôtel-de-Ville.

Ce qui choque le plus dans notre gouvernement de France, c'est le style de nos bureaux : Le Roi est toujours surpris d'apprendre.....; le Roi est toujours étonné.....; le Roi trouve très mauvais.....; et autres phrases misérables qui n'aboutissent à rien, et qui n'augmentent pas la grandeur du Roi de la moindre chose. C'est le cardinal de Richelieu, Louvois et Colbert, qui ont mis ce style aigre en usage. Je me souviens toujours de cette lettre de M. de Louvois à un officier d'une citadelle : « Monsieur, le Roi a été très surpris d'apprendre que la corde du puits de votre citadelle étoit rompue depuis plus de quinze jours. » Ainsi il répondit : « Monseigneur, lorsque j'ai reçu la lettre dans laquelle vous me parliez de la triste nouvelle que le Roi avoit eue de ce que la chaîne de notre puits s'étoit cassée, je l'avois déjà fait remettre. »

Il y a encore une chose, c'est que nos ministres françois sont trop affairés, trop renfermés, trop impénétrables.

Les Autrichiens ont parfaitement évité ces deux défauts. D'un côté, il n'y a rien de si poli que le

style de leurs secrétaireries : ils vous avertissent plus qu'ils ne vous réprimandent, et ne vous reprennent jamais qu'en vous mettant dans la mémoire les actions que vous avez faites. De l'autre côté, les ministres sont triviaux comme des bornes.

Le général Bonneval croit que nous pourrions facilement refaire la guerre en Italie; qu'il ne faut pas passer par Suze, qui est un nouveau passage, pris depuis le cardinal de Richelieu; mais qu'il n'y a qu'à passer par le marquisat de Saluces, avec une armée supérieure, avec des vivres pour aller jusque sur l'État de Gênes, où on auroit quelques magasins de bled; faire venir par Gênes les chariots avec les gros bagages, et faire passer les chevaux pour les tirer avec l'armée. Mais je ne crois pas cela possible : les ennemis nous ruineroient d'abord nos magasins.

Il ne veut pas que l'on fasse des retranchements comme à l'ordinaire, avec des bastions et des courtines : ce qui empêche la communication; les troupes enfermées dans un bastion ne servent de rien, quand on a percé par la courtine. Il veut seulement un fossé de 10 à 15 pieds, qui vous fait un parapet tout droit, et l'armée derrière, en bataille. Si l'armée passe le retranchement, vous êtes sûr que vous leur *(sic)* tomberez sur le corps dans un moment où ils ne seront pas formés..... Il dit qu'au siège de Toulon il y avoit une batterie qu'on ne pouvoit établir, et que les assiégés renversoient d'abord; qu'il fit une montagne de terre,

la nuit; plaça la batterie, de jour; abattit la terre jusques à la bouche du canon; que l'on tira ensuite vainement sur la batterie: les coups étant trop hauts ou trop contre terre. Il voudroit que, lorsque l'on entre dans les états des petits princes, qu'on en enlevât les paysans et les amenât en France.

Lors de la perte de la Morée, il y avoit un Bon....., dont la place fut emportée d'assaut, et qui ne se défendit pas, et à qui les Turcs firent trancher la tête. Il étoit dans une telle frayeur qu'il ne vouloit pas que l'on tirât contre les Turcs, de peur, disoit-il, de les irriter.

Un noble, nommé Badoër, qui *(sic)* est condamné à une prison perpétuelle, *sotto il Piumbo*, où il fait l'été une horrible chaleur et l'hiver un horrible froid. On l'a ballotté. Mais, quand il sortiroit, il n'auroit pas la veste et ne pourroit jamais paroître à la place Saint-Marc. — Bonneval. — C'est pour avoir rendu une place, dans la Morée, imprenable; je crois que c'est Napoli-di-Malvasia.

Starhemberg est dangereux, parce qu'il a des règles générales, qu'il suit toujours. Celle de bien ménager son armée; il a un soin du moindre soldat comme de son fils: il envoye souvent visiter les hôpitaux; en donne l'inspection à des officiers militaires; bons remèdes, bons vivres; de façon que, dans les pays où les armées se fondent, cet homme est à craindre. A la fin d'une campagne, il faut au général Mercy des armées comme des bottes. L'autre

principe de Starhemberg, c'est de ne défiler jamais devant son ennemi, sans une absolue nécessité.

A Venise, j'ai vu :

L'abbé Conti qui m'a fait les honneurs de la Ville : il m'a mené chez M. et Mme Cécilia Memo, nièce du doge, qui est une philosophe ; l'abbé Conti apprend l'algèbre au mari et à la femme.

Le comte Pierio Zanichelli, qui m'a fait bien des politesses.

La signora Conti, belle comme le jour.

M. Law, qui m'a beaucoup parlé Système.

Le comte de Bonneval : nous ne nous sommes presque pas quittés.

Le procurateur Justiniani, qui m'a fait voir le trésor.

M. Alessandro Marcello, qui m'a fait voir ses épigrammes latines ; c'est un *omnis homo* pour les demi-talents.

Le père Sodoli, Franciscain, homme de lettres, qui travaille à plusieurs éditions des Pères.

II

ÉTATS VÉNITIENS

Je suis arrivé à Padoue le 14 septembre 1728, étant parti de Venise le même jour, par la Brenta, qui est une rivière dont on a fait un canal par le moyen de quatre écluses; de façon qu'un seul cheval traîne une très grande barque, et on fait dans huit heures 25 milles. On voit, le long de la Brenta, de belles maisons de nobles. Le noble Pisani en a commencé une qui sera extraordinairement superbe; mais il n'y a guère que les dehors de faits, et on voit le long du rivage les portaux magnifiques, où les avenues doivent aboutir.

La ville de Padoue : 7 milles de tour; mais elle est presque déserte. Il n'y a environ que 300 écoliers, de 3,000 qui y étoient autrefois. C'est qu'on a établi des universités par toute l'Italie et l'Allemagne, et des collèges de toute espèce : ce qui a fait tomber Padoue et Bologne; outre que, depuis quelque temps, on gradue à Venise, et sans beaucoup d'examen.

La situation de l'Europe est telle qu'on ne peut avoir de vraie puissance que par ses alliés. Mais les Vénitiens n'ont aucun allié. Ils ont seulement

une alliance avec l'Empereur contre le Turc, qui, ignorant ses intérêts, veut toujours opprimer cette république, qu'il devroit protéger.

M. Vallisneri, à qui j'étois adressé, n'étant pas à Padoue, M. Guillelmo Scoto, médecin de Padoue, me fit voir la Ville, et je vis : 1° le Palais *della Raggione,* qui est la salle où l'on rend la justice; elle est sans piliers et a 120 pas de long et 44 de large : ce qui est d'une grandeur prodigieuse; et Sainte-Justine, [qui] est une église de Bénédictins, de la congrégation du Mont-Cassin; la plus belle de Padoue sans difficulté.

J'ai remarqué que, pour qu'une église soit bien éclairée, il faut que le jour vienne d'en haut; mais aussi par un grand espace, comme dans.....; au lieu que, dans la....., qui est la salle en question, où le jour ne vient que par une rangée de fenêtres en bas, et une rangée de petites, ovales, en haut, on ne voit pas de jour.

Il y a de certaines églises où l'espace où sont ordinairement les orgues est une fenêtre, et où toute la lumière est directe, et non pas offusquée par l'ombre.

L'Église *del Santo* est très belle aussi. J'y ai vu une histoire de la vie de saint Félix, à fresque, de la main de Giotto, disciple de Cimabué, qui fait voir le renouvellement de la peinture.

Dans l'Église des Pères Ermites, dans une chapelle, d'un côté, *le Martyre de saint Christophe,* et,

de l'autre, celui *de saint Jacques,* ouvrage d'André Mantegna, Padouan; ouvrage excellent par les merveilles de la perspective. Dans la sacristie est un beau tableau de saint Jean-Baptiste, du Guido.

J'ai vu, à Padoue, les colonnes d'*impellicciatura*, faites d'une pâte qui joint des pièces de marbre, qui tombent par le travail des sculpteurs; invention trouvée à Rome, et qui y est en usage, et qui imite le marbre d'Afrique (qui est un marbre à grosses taches blanches et noires, et qu'on trouve aussi à Gênes, quoiqu'on l'appelle aussi d'Afrique; je ne sais s'il en vient de là : le marbre noir de Gênes est pourtant différent); et on découvre que c'est une composition en frottant et en sentant ensuite : car on trouve l'odeur de la poix et de la térébenthine. Le dedans est de pierre tendre : l'apparence de marbre n'est qu'incrustation. On découvre encore de loin la tromperie, parce qu'elles ne sont jamais semblables : les morceaux étant toujours différents, plus près ou plus grands dans une colonne que dans une autre.

Il y a dans l'Église *del Santo* (c'est saint Antoine, appelé ainsi par excellence) une espèce de *sancta sanctorum,* ou un arrière-grand-autel, qui n'est pas fini. Il y a un rang de statues de marbre, de Philippe Parodi, et les ornements de stuc sont de Juste Flamand.

J'ai aussi vu le Jardin des Simples. Il est bien entretenu; il est entouré d'un mur, qui fait autour

comme un amphithéâtre; le jardin est rond. La République a fait un fonds de 4 à 500 ducats pour l'entretien.

Les étrangers, surtout les Anglois, ont tout enlevé à Padoue, aussi bien que dans le reste de l'Italie. Sans les églises, il n'y auroit presque plus de tableaux; tous seroient vendus : la nation riche attire tout à elle.

Le Palma et souvent Tintoret ont des attitudes forcées. Pour donner du mouvement à leurs figures, ils les font contraintes et dans des situations où on n'est point : témoin ce tableau de Palma qui est aux Jacobins de Padoue, où un ange a une cuisse, qui, si elle alloit ainsi de côté, certainement seroit rompue. Cela n'arrive point aux autres peintres lombards.

Il y a à Padoue un commerce de draps noirs et de rubans assez bon.

J'ai vu le cabinet de curiosités de M. Vallisneri. Il y a un grand nombre de toutes sortes d'animaux : serpents, insectes venimeux, mis dans des bouteilles, gardés dans de l'eau-de-vie. On fait, pour cela, faire des bouteilles qui n'ont point de fond; on fait faire un fond de plomb; et on le joint sous la bouteille avec du plomb de vitre, que l'on soude avec de l'étain, et, sur ce couvercle, on attache les choses que l'on veut. Le sieur Vallisneri a des pierres, et, dans

l'entre-deux, on voit manifestement qu'un poisson y est mort. Il y a une feuille de papyrus écrite; toutes sortes de coraux et de concrétions; deux aiguilles d'ivoire, dont des filles se sont réjouies la nature, qui se sont perdues, ont passé dans la vessie et là ont été entourées de matières pierreuses, de l'épaisseur du petit doigt. Il y a des coraux, qui sont des couches formées sur des branches de bois sec; ce qui fait croire à M. Vallisneri que le corail n'est pas une plante, mais un amas de certaine matière qui est dans la mer, causé soit par l'occasion d'un certain bois, soit par une autre occasion; toutes sortes de coquillages. Il a mis jusques à un *ferricunnium,* lequel il croit être ancien (mais il ne l'est pas et est très mal fagoté); toutes sortes d'instruments de chirurgie; un grand nombre de morceaux de statues antiques; plusieurs pièces de minéraux; plusieurs petites statues de Divinités, de la hauteur de de 5 à 6 pouces, etc.

J'ai vu le père Seri, qui a donné l'histoire de la Congrégation *de Auxiliis,* vieillard et homme d'esprit.

De cette immense quantité d'itinéraires faits par les Allemands, il n'y en a pas un seul qui ait pu être mis au jour.

Les nobles Vénitiens ne peuvent pas servir en terre ferme; cette politique fait que leurs troupes ne valent rien.

Les nobles de Terre-Ferme ont un désagrément, ils sont privés des emplois militaires : car, comme ce sont des gens de néant, des valets de nobles, qui ont les places de capitaine et de colonel, et qu'ils sont payés comme tels, un gentilhomme ne veut pas être leur camarade; de façon que ceux qui veulent servir prennent de l'emploi ailleurs. De plus, ils n'ont point les emplois civils, si ce n'est quelques petits emplois municipaux ou de judicature, selon les privilèges de certaines villes. Aussi ces maisons, ou deviennent pauvres, ou celles qui sont riches entrent dans la noblesse vénitienne : comme les Conti, qui étoient de Padoue, etc.

Dans l'Église de *San-Giovanni-di-Verdara* (Chanoines de Saint-Jean-de-Latran, à Padoue) le Padouanin a fait un tableau qui est au réfectoire, qui représente les noces de Cana. Il avoit fait une grosse servante, qui étoit tournée par-devant; les moines l'obligèrent de lui faire tourner le c...

Il y a à Padoue, et (je crois) dans toutes les villes de Terre-Ferme : un podestat, un capitaine et deux camerlingues pour les finances, tous quatre nobles Vénitiens. Quand les procès sont de petite conséquence, on va à une cour où les juges sont de Padoue, et la noblesse padouane est dans le tribunal. Mais, quand ce sont des matières criminelles ou des causes civiles de quelque conséquence, cela est jugé par le podestat et les juges qu'il appelle, qui sont toujours étrangers.

Les anciens peintres faisoient leurs contours trop marqués et, pour ainsi dire, trop secs. Ils marquoient les corps comme les statues, au lieu que la chair doit être molle; de façon que les contours ne doivent pas se terminer si sèchement. Raphaël, d'abord, faisoit ses contours trop marqués; il se corrigea dans la suite.

Les bons contours font l'effet du dessin. Les Anciens font un conte : que Protogène, étant allé dans la ville où étoit Apelle, il alla à sa porte et ne le trouva pas; il monta dans son cabinet et y fit une ligne si déliée qu'Apelle, à son retour, devina que Protogène étoit arrivé; qu'Apelle partagea cette ligne; et que Protogène, voyant cette division, avoua qu'Apelle étoit un plus grand maître que lui.

Cette histoire, ainsi couchée par les historiens, n'a pas de sens. Le grand merveilleux cesse si on prend cette ligne pour un contour que Protogène fit. Il étoit si bien qu'Apelle reconnut Protogène, mais il y corrigea quelque défaut; ce qui fit le triomphe d'Apelle. Ainsi, si le Palma, qui a toujours des attitudes qui ne sont pas naturelles, avoit fait un contour, il est certain que Raphaël l'auroit corrigé. Mais les historiens veulent mettre du merveilleux et, d'ailleurs, ne connoissent pas la peinture[1].

J'ai vu à Padoue, dans une église, un crucifix de bois, qui est un chef-d'œuvre, tant il y a de science : les muscles y sont marqués à merveille; la mort y est exprimée; les doigts des pieds, que l'on fait

1. *Nota :* cette réflexion est dans de Piles.

ordinairement tendus, y sont contractés; le sang, qu'on fait ordinairement fluide, y vient par grumeaux; il a la bouche ouverte et semble parler en mourant.

Dans toutes les villes, il y a toujours quelque tableau dont un voyageur a voulu donner autant de pistoles qu'il en pourroit tenir dessus; de ce tableau on a voulu donner son pesant d'or : c'est toujours la même histoire.

On juge des originaux et des copies par les grands traits qui sont dans un original : le copiste est obligé d'en faire, d'un, trois ou quatre. Comme l'école de Venise avoit beaucoup de facilité, et de hardiesse, et de grands traits, il est aisé de connoître les copies. Mais, comme les Flamands ne connoissoient pas les grands traits, on ne peut guère distinguer la copie de l'original.

Lorsqu'on veut voir si un tableau est retouché, il n'y a qu'à le mettre horizontalement et regarder de même, et ce qui est retouché paroîtra dessus l'autre, comme une nouvelle couche.

Il ne faut point que les plis de draperies soient trop petits : cela est vilain, confus; il faut qu'ils soient grands, majestueux.

Comme le jaune est la couleur qui fait le plus sortir, nous avons vu des tableaux où, pour avoir mis du jaune (le fond), tout sortoit également et étoit sur la même ligne; ce qui étoit exécrable et fait un mauvais coloris.

Les François ont d'assez belles expressions des

passions dans les visages; mais leur coloris est foible et n'a pas de force.

Je suis arrivé le 16, au soir, à Vicence.

Le Palladio, qui étoit de cette ville, y a beaucoup travaillé. Il faut voir comment il a accommodé le Vieux-Palais : c'est le lieu où l'on rend la justice. Il l'a laissé tel qu'il étoit, mais il a fait tout autour une façade magnifique, avec une grande galerie; de manière que, sans rien gâter du vieux bâtiment, et sans en faire un neuf postiche, il a fait une des belles choses qu'il y ait. Sous cette galerie, il y en a en bas une autre, qui règne, et, au milieu, il a percé le bâtiment dans sa largeur, pour faire une grande arcade, où des marchands se tiennent. Le bas est d'ordre dorique; le second étage, d'ordre ionique. Tout le bâtiment n'est formé que par de gros pilastres, qui ont, aux deux côtés, deux colonnes chaque : ce qui fait quatre. Il y a 10 pas d'un pilastre à l'autre, et 6 de deux colonnes en deux colonnes, qui sont entre les deux pilastres. Le bâtiment est entre deux places. Au bout de la plus grande, il y a deux magnifiques colonnes de marbre, qui terminent un côté de la place : sur l'une est le lion de Venise; sur l'autre, un Père éternel. De l'autre côté de la place est la maison du Mont-de-Piété, et celle du Capitaine, qui est aussi du Palladio. Comme il étoit de cette ville, ses beaux dessins encourageoient ses concitoyens à bâtir, et, par là, il embellissoit sa patrie.

Il n'y a rien de si beau que le chemin depuis Padoue jusqu'à Vérone. Les champs ont, de 50 en 50 pas, un rang d'arbres, qui est *(sic)* une espèce d'érable, sur lequel une vigne se marie et le couvre tout entier. Au milieu sont des bleds et des millets, comme milloque et bled d'Espagne. Autour des champs sont les mûriers; de façon qu'un même champ vous donne du bled, du vin, de la soye, du bois, sans compter les arbres fruitiers, comme noyers, etc.

Je suis arrivé à Vérone le 17 septembre 1728, au soir.

Elle est sur l'Adige. J'ai été voir, le 18, de très beaux tableaux de différents peintres. On y voit un arc de triomphe de Gallien, et un très vieux reste d'un autre, qu'on dit avoir été bâti par Vitruve. Par l'Amphithéâtre, on peut juger combien le terrain de Vérone a haussé : car les colonnes d'ordre rustique, qui sont au-dessous, ne vont pas 5 ou 6 pouces plus haut que ma tête. J'ai remarqué que le terrain avoit haussé de plus de 9 de mes plus grands empans : ce qui se voit par un ancien pavé qui subsiste, et qui fait voir le fond ancien.

Il y a à Vérone un amphithéâtre ancien, qui s'est très bien conservé. On y joue encore la comédie, et le peuple s'asseoit sur les degrés de l'Amphithéâtre ; car il y a place pour 22,600 personnes; ce qui fait qu'on ne se sert que d'un coin. Il est dommage que la Ville ne le fasse un peu réparer : car c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité qu'il y ait. Il

faudroit tirer les terres, qui ont haussé le terrain en dedans, et aller jusqu'au pavé et le réparer en dehors. On a trouvé une statue très belle dans les ruines, que j'ai vue à l'Académie; elle est du nombre de celles qui étoient en haut. On peut voir la description de ce monument dans plusieurs auteurs. Le marquis Scipion Mafféi, de Vérone, imprime un livre sur les amphithéâtres.

On ne sauroit guère dire quelles sont les loix et le gouvernement des villes de Terre-Ferme, parce que, comme la plupart des villes se sont données elles-mêmes aux Vénitiens, cela dépend de la convention qui est entre eux. Ainsi Vicence a-t-elle des privilèges quant aux magistratures, qui s'exercent presque par ses citoyens, et non par le podestat, et Vérone est-elle moins chargée de subsides que Bresse.

Il y a, à l'Académie de Vérone, un assemblage de choses assez singulier : c'est un bâtiment assez commode. Là, il y a une académie de belles-lettres; une pour monter à cheval; un théâtre, où l'on représente l'opéra; une salle, où les dames font les conversations; une autre, où l'on répète la philosophie; enfin, cette maison est un vrai salmigondis.

Il y a un autre salmigondis : c'est une muraille de la cour de cette académie, toute faite de pierres antiques avec leurs inscriptions, qui n'ont de rapport les unes aux autres que celui que le maçon y a donné.

Il y a, dans la Cathédrale, un beau tableau, qu'on dit être du Titien, qui est *l'Assomption de la Vierge;*

à Saint-Georges, un tableau de Paul Véronèse, qui représente le martyre de saint Georges.

On voit aussi là les tombeaux des Scaliger, d'architecture gothique; l'arc triomphal de Gallien.

5 Il y a à Vérone un peintre nommé Balestra, qui est assez bon.

Les Véronois sont pauvres. Vous ne pouvez pas voir un homme qui ne vous demande de l'argent : un cordonnier, après m'avoir vendu des souliers, me 10 demanda l'aumône; un homme qui vous a vendu un livre vous demande *la bona man;* celui qui vous enseigne une rue, ou qui vous parle de nouvelles, vous demande récompense. Ce n'est point comme en Hollande, où l'on vous demande pour boire; c'est 15 pour vivre. Ce peuple est peu foulé et a quelque commerce. La fourberie, compagne de la misère, y règne : vous vous serez accordé avec un homme d'un prix, il vous en fera payer davantage.

Les coups de bâton se donnent ici familièrement, 20 comme des coups de chapeau. Un homme qui croira devoir faire cette expédition se sert de ses braves, ou en emprunte de ses amis, qui le lui rendent dans l'occasion. Ces braves jouent à coup sûr : il y en a un qui vous jette d'un coup par terre; l'autre qui, 25 à 10 pas, vous couche en joue; pendant qu'un autre vous assomme. Il y a bien un décret de la République qui confisque les biens de ceux qui assassinent; mais cela n'a de lieu que lorsqu'on assassine

quelque noble Vénitien ou grand seigneur de Terre-Ferme; mais, quand c'est un de ceux-là qui fait assassiner quelque bourgeois ou marchand, il ne faut point espérer de justice. Lorsque j'étois à Vérone, un homme qui publiquement avoit assassiné son gendre devoit sortir d'affaires quelques jours après. Ce sont des cas graciables, et que la Justice ne punit pas sévèrement; mais, si vous aviez fraudé le tabac, vous seriez bien autrement en peine. Il y a quelques grands seigneurs dont les maisons ont droit d'asile : celles mêmes des nobles Vénitiens, les églises. Ainsi c'est la faute d'un homme s'il est pendu dans le pays. C'est bien pis chez les Bressans.

On compte que Vérone a 7 milles de tour et 60,000 âmes; je ne crois ni l'un, ni l'autre.

Dans le Véronois et le Bressan, les vignes sont sur des érables ou sur des frênes, au milieu des champs. Lorsqu'on approche du Milanois, vers La Canonica, le terrain devient plus gras; souvent les vignes sont entre les mûriers, attachées d'un tronc à l'autre.

Le 20, je partis de Vérone, et j'arrivai le même jour à Peschiera, petite place des Vénitiens, sur le lac de Garde, que nous cotoyâmes presque toujours jusques à Desenzano.

De là, par Palazzolo, à La Canonica, qui est sur l'Adda, qui vient du lac de Côme et se jette dans le Pô, près de Crémone.

De La Canonica, on peut aller à Milan par un canal.

De La Canonica à Milan, on ne voit que prairies entourées de fossés et d'aubiers et peupliers. Les moutons, les bœufs m'y ont paru plus gros qu'ailleurs. Des vignes; très peu de terre à bled.

M. l'évêque de Vérone, nommé Trevisani, a une assez belle galerie de statues antiques, qu'il a faite. Il y a un *divus Lenæus* avec des cornes.

Les Anciens donnoient à leurs Dieux les deux sexes.

J'ai remarqué que les ouvriers ont donné aux rois un regard fier (comme à Antiochus et à Séleucus) que n'ont point les empereurs et capitaines romains. Les rois appellent *majesté* un air qui inspire de la crainte. Les républicains, au contraire, appeloient *majesté* un air qui inspire de l'amour.

III

MILANAIS

J'arrivai à Milan le 24 septembre 1728.

J'avois des lettres de l'abbé Conti pour la comtesse Borromeo, qui est très savante; qui sait, outre sa langue naturelle, le françois, l'anglois, l'allemand, le latin, et qui a même été jusqu'à l'arabe, les mathématiques, physique, algèbre. Elle a fait un très grand nombre d'expériences de physique. Elle me fit toutes sortes de politesses et me fit mener d'abord à la Bibliothèque ambroisine par le bibliothécaire. Cette bibliothèque a été faite par un cardinal Borromée, neveu de saint Charles, qui la dédia à saint Ambroise. Outre le grand nombre de livres dont elle est remplie, elle contient une très grande quantité de manuscrits, qui seuls feroient une bibliothèque. Il les a presque tous eus en don des Pères Bénédictins ou autres moines, qui les lui donnoient pour l'ornement de sa bibliothèque. Elle est publique, et on fournit papier, encre et plumes. Elle a environ 2,000 écus de revenu. Elle est extrêmement bien tenue. On voit qu'il y a eu des bibliothécaires savants. Le premier a fait, à la tête de chaque manuscrit, une note où il met l'âge du manuscrit, celui à qui il appartient, celui qui l'a donné au Cardinal, et les choses qui peuvent être particulières à

chaque manuscrit : ce qui est d'un grand soulagement. On voit, à deux choses principales, l'antiquité d'un manuscrit : comme lorsqu'il est bien écrit, sans abréviations, et à peu près comme on imprime à présent; l'autre, lorsqu'il est de forme carrée : cette forme prouve fort l'antiquité.

J'y ai vu un manuscrit qui contient les œuvres de Bernardo *Guidonis* (c'est-à-dire *filius*). Il est dédié à Jean XXII, en l'an 1320. Il traite, d'abord, de la succession des Papes jusques à Jean XXII; plus, celle des Empereurs; puis, la généalogie des rois, princes et princesses de France, des comtes de Toulouse et autres seigneurs; et les portraits de ceux dont il parle y sont. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les peintures sont beaucoup meilleures que le siècle ne le porte. On a imprimé, dans le recueil des historiens *Rerum Italicarum*, la partie qui traite des Papes; non les autres.

On voit, dans un autre manuscrit, qui est fait environ en 1500, où l'on voit la peinture déjà perfectionnée : à la première page, il y a une tête très bonne et deux anges d'un si beau coloris qu'ils paroissent être de chair; c'est la *Sfortiade* de Simonetta.

Après la chambre des manuscrits, on passe dans une salle où sont plusieurs modèles faits sur les plus belles *(sic)* antiques de Rome, comme *le Laocoon*, etc. Ces modèles avoient (m'a-t-on dit) été commandés par François Ier. Mais on le fit sortir d'Italie avant qu'ils fussent finis, et les Borromée les ont eus.

Enfin, on passe à une pièce où sont des tableaux de très grand prix. Il y a surtout des figures de Breughel inimitables. Il y en a si en petit que cela surprend, et on ne sauroit croire combien il a mis de figures dans une miniature grande comme la main. Il y en a surtout un du Dôme d'Anvers, où il est peint lui-même, qui me paroît admirable.

Il y a de plus un tableau de Lucas de Hollande, *le Triomphe de David,* qui est uniquement fait avec de la fumée : on a détaché du verre enfumé pour faire les clairs.

On trouve dans cette chambre un manuscrit d'écorce d'arbre; ce qui ne se voit guère que là. Ce manuscrit, si bien conservé, me semble prouver que ce que dit le père Germon (je crois) contre le père Mabillon, Bénédictin, est un raisonnement faux; d'autant mieux que l'on en voit un très bien conservé.

J'ai été voir la galerie qui est dans la *Casa Rese,* qui appartient au général Rese. Il y a bien de bons et de mauvais tableaux. Il y en a un surtout qu'on me dit être du Palma, où la Vierge paroît avec un air aussi coquet que j'en aye vu jamais à personne.

Ce qu'il y a d'assez singulier pour la langue italienne, c'est qu'il n'y a pas un seul livre que l'on puisse proposer pour modèle : chacun écrit à sa manière. Il n'y a que les seuls dictionnaires qui puissent guider : pourvu que l'on mette les paroles italiennes, les tours sont indifférents. Il y a pourtant

des gens qui proposent le Boccace; d'autres, Guichardin.

Le Milanois est assez bien cultivé pour un pays qui a été à l'Espagne.

5 Il n'en est pas de même du royaume de Naples : les gens de la Calabre ont un manteau, avec lequel ils se tiennent sur une place tout le long du jour, ayant de quoi vivre avec 2 sols par jour.

J'ai ouï dire que, depuis que Minorque est aux 10 Anglois, elle rapporte quatre fois plus qu'auparavant. Le Gouverneur publia : que ceux qui laisseroient leurs biens sans les cultiver les perdroient, et qu'ils seroient donnés à d'autres; et que l'on achèteroit au marché tout ce qu'on y porteroit. Cela fit cesser, 15 pendant un temps, l'usage des manteaux, et l'on se promena moins sur la place.

J'ai ouï faire le compte que le Milanois, depuis la distraction, a encore 800,000 âmes. La Lombardie est beaucoup plus peuplée que le reste de l'Italie. Les 20 Allemands ruinent ce pays : ils sont haïs plus qu'on ne sauroit dire; ne dépensent rien; n'apportent point, comme les François; mais rapportent sans cesse.

J'ai ouï faire le compte par gens intelligents, chez le comte Borromée, et par des gens de loi instruits, 25 que l'Empereur tiroit du Milanois environ 10 millions de livres milanoises, qui font environ 8 de nos livres d'à présent : la pistole d'Espagne (je l'ai ouï confirmer par l'avocat de l'Inquisition) valant 5 livres milanoises. Il me semble que le compte se faisoit à peu

près ainsi par parties : les gabelles, environ 3 millions; les droits d'entrée, 1 million; 3 ou 4 cens *(sic)*, les tailles, les autres taxes de plusieurs espèces. Par où il paroît que le royaume de France, qui a 18 millions d'habitants, payant 200 millions, paye 11 livres 5 2 sols par homme; au lieu que le Milanois ne paye que 9 livres 14 sols. Mais il y a bien de la différence du commerce des provinces de France avec celui du Milanois; et, par là, je crois le Milanois plus chargé.

Les Trivulce et les Borromée sont les principaux 10 seigneurs du Milanois. Le premier Trivulce a droit de battre monnoye, non seulement dans ses fiefs impériaux, mais aussi dans les terres de l'Empereur : ce qui a été, par une concession nouvelle, une ampliation de son droit; mais, quand il s'en est 15 servi, il lui a été onéreux. Il a été fait grand d'Espagne, colonel de l'Empereur, chambellan; enfin, il paroît qu'on a voulu gagner cette maison. Pour les Borromée, il y en a un cardinal, et l'autre, dom Carlo Borromeo, qui a été vice-roi de Naples, et qui 20 est à présent commissaire de l'Empereur en Italie.

Le 27, j'allai, avec M. le prince et la princesse Trivulce, voir M. le cardinal Borromée et son frère dom Carlo, à une petite maison appelée *Cenago*, qu'il a fait bâtir à 6 milles de Milan. Comme elle est assez 25 haute, on y découvre toute la plaine du Milanois.

La Lombardie est toute cette plaine qui est entre les Alpes, d'un côté, et l'Apennin, de l'autre : ces

deux montagnes se réunissent au commencement du Piémont, s'étendent des deux côtés, en un angle qui, posé sur la mer Adriatique, forme un triangle dont cette mer est la base, et forme la plaine la plus délicieuse du monde, comprenant le Piémont, le Milanois, l'État vénitien, Parme, Modène, Mantoue, le Bolonois et le Ferrarois.

Je vis hier, dans l'Église *delle Grazie*, des tableaux exquis : 1° Dans le réfectoire, le tableau fameux de Léonard de Vinci, qui est une *Cène*, lorsque Jésus-Christ dit : « *Unus vestrum me traditurus est* ». On voit la vie, le mouvement, l'étonnement sur les quatre groupes des douze Apôtres; toutes les passions de la crainte, de la douleur, de l'étonnement, de l'attachement, le soupçon; l'étonnement de Judas est mêlé d'impudence. On dit que, quand il eut fait les douze Apôtres, il trouva qu'il avoit mis tant de douceur dans le visage de deux Apôtres, qu'il fut embarrassé à faire celui de Jésus-Christ, et on lui dit : « Tu as commencé un tableau que Dieu seul peut achever. » On voit dans ce tableau, au travers du bâtiment, un ciel qui paroît dans un éloignement infini. Enfin, c'est un des beaux tableaux du monde.

Il y a, outre cela, à cette église : un *Christ* qu'on couronne d'épines, de Titien, et deux *saint Paul*, de Gaudence : l'un, qui prêche et est dans l'attitude d'un orateur; l'autre, qui écrit et contemple. Ce sont trois tableaux excellents.

Les Archinto, grands seigneurs de Milan. Le pré-

cédent archevêque étoit le cardinal Archinto. Il y en a un chevalier de la Toison d'or : il est père de la princesse Trivulce, de la marquise Lucini et de la marquise Bisanci, et a un fils à Rome, homme de lettres. Il a une bibliothèque de très bon goût. La marquise Simonetta tient une conversation aussi bien que la marquise Lucini. Ce qu'il y a de noble aux conversations de Milan, c'est que l'on vous y donne bien du chocolat et des rafraîchissements, et qu'on ne paye pas les cartes.

Il y a, à Milan, la marquise Aresti, qui est grosse et belle ; il y a la marquise Lucini, sœur de la princesse Trivulce, qui tient assemblée tous les jours ; et la comtesse Simonetta aussi.

Le marquis Trotti a une belle maison et une jolie femme.

J'allai, le 3 octobre, à Aumate, jardin que le prince Trivulce a fait avec bien des dépenses inutiles. Des terrasses ; pièce d'eau assez belle ; point encore de maison ; point de bois. De là, je vis Aurein, maison du comte Scotti, qui est à 1 mille ou 1 mille 1/2 de là. C'est une très jolie petite maison et un très joli jardin. Il y a au bout une pièce assez jolie pour recevoir sa maîtresse et faire une petite fête. Mais il y a un canal, qui porte l'eau d'une cascade dans un bassin qui est au milieu des deux bâtiments, qui est ridicule par son peu de largeur. Il y a, des deux côtés, deux pièces de pré, qui sont entourées de charmilles, et qui font comme une

espèce de demi-cercle, et que je pourrois bien imiter à La Brède, dans mon avant-cour et mes prés.

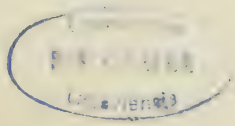
Le comte de Loano, héritier de la maison du prince Doria, qui a épousé la fille du duc de Tursis et a réuni les plus riches maisons de Gênes, le plus sot et le plus grand seigneur de toute l'Italie, étoit à Milan, lorsque j'y étois, et le duc de Tursis, aussi.

J'ai été voir le Château. Il est trop grand, parce qu'il y faudroit 6,000 hommes de garnison, au moins, pour le défendre. Il n'y en a actuellement que 5 à 600.

Il y a une vieille tour, bâtie en pointe de diamant, où, dans le dernier siège, après Turin, le canon n'emportoit *(sic)* qu'une pierre. Colmenero l'a fait rétablir. Il fit aussi faire un ouvrage qu'on a détruit parce qu'il n'étoit défendu de rien, et que les assiégeants, consentant à perdre du monde pour l'emporter d'un coup de main, étoient, en le prenant, maîtres du Château. On nous dit qu'on avoit transporté la plupart des attirails de guerre dans les places dépendantes pour les remettre en temps et lieu.

Le Château est de six bastions. C'est un ouvrage de plusieurs mains, et il a été plusieurs fois agrandi. C'est une fortification assez régulière : chaque courtine défendue par un ravelin. Comme il y a des oreillons, on dit que les gorges des bastions ne restent pas assez larges, entre les deux flancs, pour pouvoir y entrer et en sortir.

Le Gouverneur a une petite cour. Les familles qui



ont droit d'y aller ont une distinction. La marquise Molinari, riche femme d'un banquier, quoiqu'elle ait des fiefs, n'a pu avoir le droit d'y aller. Toute la Ville s'opposa, sous le gouvernement du prince de Lœvenstein, à ce qu'une femme d'un Allemand, qui avoit permission d'y aller, y allât, et cela fut une affaire si sérieuse que trois gentilshommes, sous différents prétextes, furent exilés.

L'Église de *San-Fedele*, des Pères Jésuites, est belle, du dessin de Pellegrin. Il y a un autel où les colonnes paroissent tomber; elles appuyent en haut sur un côté, et en bas sur un côté opposé; deux Anges les prennent avec les bras, pour les retenir. Il semble effectivement que ces colonnes vont tomber, et que c'est une ruine.

Le prince Trivulce a un assez beau cabinet de tableaux de plusieurs auteurs.

Il y a neuf familles à Milan qui ont le grandat d'Espagne : Borromée et Visconti, du temps de Charles II; Litta, Serbelloni, Stampa, Clerici, Trivulce, Carnavagio, Castelbarco. Archinto, chevalier de la Toison d'or, a le traitement, mais personnel. Borromée est aussi chevalier de la Toison.

Le comte de Daun, gouverneur de Milan, bon homme, qui ne se mêle que de ses affaires, renvoye tout au Sénat. Sa femme très polie, et dont on est très content. Au reste, peu de dépense.

Le comte Ferdinand, son fils.

Les gouvernantes de Milan ont des dames de compagnie à leur service, qui sont des principales familles d'Allemagne. La belle-sœur de M. de Windischgrætz-Barisoni étoit dame de Mad^e^ Colloredo. C'est un usage d'Allemagne, où les *frœulein* de la première condition se mettent chez une dame de naissance égale. Cependant les dames italiennes n'ont jamais voulu se mettre chez les gouverneurs de Milan.

Les Milanois ont trouvé fort mauvais que deux hommes de condition de Milan se soient faits hommes de chambre du Gouverneur, et celui-ci est le premier qui a obtenu ce point.

C'est autre chose pour le capitaine des gardes : le prince de Trivulce l'étoit du comte Borromeo, son oncle, vice-roi de Naples. C'est une charge militaire, qui dépend plus de la charge de Gouverneur que de la personne.

Le tableau de Léonard Vinci qui est aux Grâces, dans le réfectoire, représentant la cène de Jésus-Christ avec les Apôtres, est peint sur la muraille, à l'huile, avec un vernis dessus, dont on a perdu l'invention; à cause de quoi, on ne peint plus sur les murailles qu'à fresque.

La Porte-Rasa, à Milan, ainsi nommée parce qu'à l'occasion d'un siège, comme les ennemis étoient près de donner l'assaut, une fille se mit toute nue sur la muraille, se rasant le c..; ce qui attira l'atten-

tion des assiégeants et donna le temps de faire une sortie qui délivra la Ville. On lui érigea une statue dans la même attitude, qui est à présent dans la maison du comte Archinto, proche le Canal. Le Corio le rapporte dans ses histoires. 5

J'ai vu chez le prince Trivulce de grands paysages qu'il dit être de Breughel. Ils ne sont pas à l'huile, mais en détrempe. On connoît cela par une espèce de moiteur et tout autre jour que la peinture à l'huile.

J'ai vu l'Hôpital de Milan. C'est un très bel édi- 10 fice. Une cour très vaste, autour de laquelle est une galerie de colonnes de bon goût. Autour de là sont les divers corps de logis, qui ont de même des cours au milieu. Tout aboutit à la grande cour. C'est là qu'on a soin des malades, qu'on reçoit les enfants 15 trouvés. Il y en avoit eu la dernière année 360. On donne aux filles, quand elles sortent, une petite somme pour leur dot, et elles ne sortent que mariées. Un homme qui a fait un enfant à une fille la mène en cachette à l'Hôpital et l'y fait accoucher; ce qui 20 se fait en secret.

Le 16 octobre, je suis parti de Milan. J'arrivai le soir à Sesto, sur le bord du Lac Majeur, pour aller voir les îles Borromées. Là, je trouvai l'abbé prince de Melfi, qui avoit été faire un achat de pierres et 25 marbres au bout du lac, pour bâtir sa maison de Milan.

Il me dit que le Milanois, tout dégradé qu'il est,

sans compter les distractions faites en faveur du roi de Sardaigne, avoit 1 million 50,000 habitants; que les fiefs impériaux que le duc de Savoye avoit acquis n'alloient qu'à 10,000 sujets; qu'il croyoit que la vente de Finale étoit très préjudiciable à l'Empereur, qui, par Finale, communiquoit avec le royaume de Naples et la Sicile, et qu'on avoit eu tort de laisser perdre à l'Empereur cette communication de la mer: à l'Empereur, qui, par ses fiefs impériaux, portoit ses troupes napolitaines dans le Milanois; qu'on avoit été sur le point de vendre aux Génois le fief de ....., qui communique à la mer, moyennant quoi cette ressource étoit encore ôtée; mais que, sur un mémoire qu'il avoit envoyé, cela n'avoit pas été fait.

Il dit que, sans fumier, rien ne vient dans l'État de Milan, mais que les paysans ont le moyen et toute l'industrie pour s'en faire; au lieu qu'en Hongrie il n'y a qu'à jeter le bled dans la terre, et il vient. Cela vient de ce que la Hongrie n'est pas si bien cultivée, et que les terres reposent plus. Il dit que les viandes du Milanois sont beaucoup plus nourrissantes que celles d'Allemagne et de France : ce qui est à bien remarquer; que les Allemands, qui donnent, dans le Milanois, de l'avoine à leurs chevaux, comme en Allemagne, les crèvent presque tous; que le pain même est plus nourrissant: ainsi, impossibilité de faire deux repas.

Il dit que l'Empereur traite avec justice tous les petits princes d'Italie; que tous lui *(sic)* usurpent sans cesse; que le duc de Parme lui a usurpé beaucoup; que l'on étoit convenu de nommer des arbitres: ce

qu'il n'a jamais voulu faire; que les Vénitiens lui usurpent aussi : après quoi, ils crient partout; que, comme les princes qui relèvent de l'Empire sont taxés par l'Empereur en cas de guerre, à tant par feu de chaque famille de leurs sujets, cela leur donne occasion de s'étendre en plaintes; que cela leur donne occasion d'en lever plus qu'ils n'en donnent à l'Empereur; que le duc de Modène, ayant acheté La Mirandole, fit mettre à Milan ses pierreries en gage; mais que ce n'étoit qu'une politique pour paroître pauvre : car l'Empereur, dans les contributions, lui faisant le relâchement d'un tiers, il ne le feroit plus s'il lui voyoit tant d'argent; en sorte que la politique de ce prince est de passer pour pauvre.

Je restai tout le 17 à Sesto, à cause du vent horrible et de la pluie qu'il faisoit. Le 18, je m'embarquai et allai à ces îles qui sont éloignées de 15 milles de Sesto. Il n'y a rien de plus enchanté. Elles ont chacune environ un quart de mille de tour. Ce sont des terrasses mises les unes sur les autres, et les murs des terrasses sont couverts d'orangers, limoniers, cédrats. Il y en a une qui est extrêmement peignée; l'autre est plus rustique, et tout répond à cette rusticité. Il y a des faisans dans un petit bois, et, dès qu'on y entre, ils volent de tous côtés.

Pour l'île appelée *La Belle*, il ne se peut rien voir de plus beau. Il y a un grand bâtiment ou corps de logis capable de recevoir un prince. On doit entrer dans le corps de logis par une avant-cour,

qui n'est pas encore faite, et qui doit être prise dans le lac. De là, on entrera dans une espèce de salon, d'où on ira dans les appartements, à droite et à gauche. A ce corps de logis doit venir un autre corps de logis au milieu, qui fera une espèce de T, et qui formera, au bout, une galerie; et à côté de cette galerie est une espèce de grotte rustique (où, au milieu, est *l'Hercule Farnèse*), qui termine une grande pièce de gazon : le côté opposé au bâtiment ou galerie étant fait par une galerie à arcades. Au bout de la galerie, on monte par un escalier double, et l'on arrive au jardin, avec cette remarque que, comme le bâtiment n'est pas d'équerre avec le jardin, l'escalier double ou à cornes est plus long d'un côté que de l'autre, pour cacher ce défaut. On entre ensuite dans le jardin, et on monte ensuite, de terrasse en terrasse, jusques en une pièce où est un homme monté sur une licorne; et, derrière, il y a une belle pièce avec des balustres, d'où l'on voit le lac de tous côtés, et les différents ordres de terrasses, qui sont jusques à dix, d'un côté, et neuf, de l'autre : ce qui fait un effet charmant. J'avois oublié de dire qu'à côté de l'escalier, avant d'entrer au jardin, il y a un petit bois d'oranger dans la terre, qui est planté en allées, et qui fait un effet charmant. Les terrasses sont plantées d'ifs, très bien taillés. La maison est pleine d'excellentes copies des plus beaux tableaux, et même de quelques originaux. On peut dire qu'on ne quitte ce lieu charmant qu'avec regret.

IV

ÉTATS DU ROI DE SARDAIGNE

Le 18, je partis de Sesto pour Turin. J'arrivai à Novare, où je séjournai le lendemain, parce que les rivières étoient débordées à cause de la pluie.

Novare est une vieille place, que l'on a accommodée en y faisant des bastions par dehors et des ravelins entre deux, ce qui la met en état de défense.

L'Église de Saint-Gaudence est assez belle, de l'architecture du Pellegrin, aussi bien que celle des Barnabites.

Il y a à Saint-Gaudence un autel (où sont les reliques du saint) d'une merveilleuse structure : car, au lieu du tableau, il y a une ouverture derrière laquelle paroît l'autel d'une chapelle qu'on a pratiquée derrière, et où l'on monte par deux escaliers. Cette chapelle est une espèce de dôme, mais avec cette remarque qu'elle est ouverte avant d'arriver au plafond; lequel plafond est orné de peintures, qui paroissent vives, parce que, de tous côtés, la lumière de plusieurs fenêtres donne dessus : ce qui transporte les couleurs et les fait jouer les unes sur les autres; et la lumière se communique de là dans la chapelle, qui en reçoit le jour; de façon que cette chapelle ou dôme est au milieu d'une grande pièce sans aller jusqu'au plafond, et le jour vient dans la

distance qu'il y a du haut percé de la chapelle jusqu'au plafond.

L'autel majeur est isolé et très beau : il est plein de bas-reliefs de cuivre, qui m'ont paru mal des-
5 sinés en quelques endroits.

J'oubliois de dire que les portes de la chapelle sont de fer travaillé, très curieusement faites. On y a jeté dessus de l'airain fondu. Si le secret de M. de Réaumur pour des ouvrages de fer fondu
10 réussit, il vaudra mieux que cela.

Le roi de Sardaigne a très bien fait ses affaires avec le pape Benoît, qui, charmé de la dévotion du Roi, ne peut lui rien refuser :

1° La nomination de tous évêchés et abbayes du
15 Piémont, de la Savoye et de la Sardaigne, excepté trois;

2° Le droit de mettre dans les fiefs de l'Église un officier royal, qui poursuit les grands crimes;

3° Le droit de faire payer les taxes aux ecclésiastiques pour les acquisitions depuis cent [et]
20 quelques années;

4° D'obliger ceux qui se font prêtres de payer lesdites taxes pour leurs biens patrimoniaux, ce qui diminue leur nombre : autrefois, plusieurs se faisoient ecclésiastiques pour ne payer pas.

25 Le roi de Sardaigne a gagné des points que le roi de France n'a pas par le Concordat : car les bénéfices vacants *in Curia* sont confisqués par le roi de Sardaigne.

Le marquis d'Ormea est venu à Rome, a répandu
30 de l'argent et a fait tout cela.

L'Empereur vient aussi de gagner à Rome un grand point: celui d'une nouvelle bulle pour la monarchie de Sicile. Il est vrai que, par cette bulle nouvelle, les abus de l'ancienne ont été réformés, et que la cour de Rome y a autant gagné que l'Empereur.

L'abbé Del Marro écrivoit toujours d'Espagne que la flotte d'Espagne étoit destinée pour la Sicile; on ne vouloit rien croire.

Les Citeaux d'Italie ont exclu l'abbé de Citeaux de sa visite, malgré le procès jugé à la Rote pour l'abbé. Mais, pour de l'argent, jugé, par la Congrégation des Évêques, qu'on payeroit à l'abbé le droit de visite, et que, lorsqu'il viendroit, ou quelqu'un pour lui, il ne pourroit rien statuer qu'avec le suffrage de deux abbés italiens. Outre l'abbé commendataire, il y a le prieur perpétuel, qui a la qualité d'abbé, et qui fait, lui, un prieur. Peuvent manger gras à dîner trois fois la semaine, par privilège des Papes.

Un roi de France ne doit jamais rien entreprendre contre le Clergé sans le consentement de Rome; mais il pourra tout à Rome et avec Rome.

J'arrivai à Turin le 23 octobre 1728.

J'étois recommandé, par le marquis de Breil, à M. le marquis de Saint-Remy, gouverneur de la citadelle de Turin; par le prince Trivulce, à Mad^e la comtesse de Mazin, qui me firent mille politesses.

J'y trouvai le marquis et la marquise de Prié, que j'avois déjà vus à Vienne.

Turin est une ville riante, petite, quoique agrandie par le père du Roi, et par le Roi, depuis le siège; et ces morceaux de la Ville qui ont été ajoutés ont été tirés au cordeau. La grande place est une des belles choses qui se puissent voir : elle est entourée du Palais du Roi et de plusieurs belle maisons des particuliers; et au milieu est ce qu'a fait bâtir feue Madame Royale, qui est d'une très belle architecture.

J'arrivai dans le temps que la Cour étoit en deuil pour la mort de la Reine : ce qui rendoit cette cour, déjà assez triste par elle-même, plus triste encore.

J'ai vu, auprès de la Vénerie, le lieu où a été tué le maréchal de Marsin. Il est enterré en une petite église ou chapelle des Capucins. Il y a son épitaphe : *Hic jacet O....., qui, post suorum cladem et fugam, ..., exercitum et victoriam amisit.* On a voulu mettre *honorem*, et on l'a ôté.

L'étiquette est sévère pour les ambassadeurs : les gens du pays n'osent pas y aller. M. de Cambis y a été seul; Hedges ne voyoit pas une âme. Il n'y a qu'un envoyé de Gênes qui a cette liberté.

Le 24, j'ai été à la Vénerie, où j'ai vu le Roi, qui m'a parlé pendant un demi-quart d'heure, et me

demanda des nouvelles de l'abbé de Montesquieu, qu'il se souvenoit avoir vu avec l'abbé d'Estrades, du temps de la régence de Madame Royale. Je lui répondis : « Sire, votre Majesté est comme César, qui n'avoit jamais oublié aucun nom. » 5

J'ai vu le prince de Piémont, qui est d'une grande politesse. Nous avons parlé sur les bâtiments de Turin. « Nous avons, dit-il, partout des maisons, et elles ne sont pas achevées. »

J'ai vu la princesse, qui est fort belle; le prince 10 Eugène, neveu du prince Eugène, fils du prince Emmanuel.

La Vénerie est une maison de chasse, que le feu Duc aimoit. Elle a été brûlée du temps du siège. Le Roi y a bâti une aile et le corps de logis, et l'autre 15 aile est encore à bâtir. Le vieux bâtiment a été raccommodé, et on y loge aussi. Les jardins sont très grands et ont été faits par Lenôtre, aussi bien que le jardin du palais de la Ville, qui, quoique sur les bastions de la Ville, est très bien pris et très bien 20 distribué. J'ai vu les écuries : sont belles et ressemblent en grandeur à celles de M. le Duc, à Chantilly; mais elles doivent former un carré, et il n'y a qu'un côté de fait. L'orangerie est aussi très belle.

J'ai ouï dire que le revenu du Roi montoit à 25 14 millions de Savoye. On ne sauroit croire avec quelle économie il règle sa maison.

Il a bien manqué à refuser son accession aux traités de Hanovre ou de Vienne. Par là, il a perdu

les subsides que la France ou l'Angleterre lui auroient donnés, et a appris à l'Europe à se passer de lui : ce qui donnera le pli pour une autre fois.

La raison étoit qu'étant vieux il avoit peur de laisser le prince de Piémont en guerre ; qu'il espéroit davantage en se déclarant lorsque la guerre seroit commencée. Il s'en est bien repenti, à présent qu'il n'est de rien. L'Empereur n'agissoit que par menaces.

Le marquis de Saint-Thomas est le premier ministre. Le Roi ne prend point de résolution importante pour les affaires étrangères sans lui en parler, ni même pour le dedans. Il se réserve pourtant tous les détails. La marquise de Saint-Thomas est la première dame de la princesse de Piémont. Les appointements sont très petits, et je ne crois pas que la place de premier ministre donne plus de 12 à 15,000 livres de rente.

Rehbinder est général des armées.

Le marquis Del Borgo est secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Il n'a proprement que l'exécution et ne fait rien par lui-même.

Il y a, de plus, dix conseillers d'État.

Les chevaliers de l'ordre de l'Annonciade ont le titre d' « Excellence ».

J'ai reçu bien des politesses du marquis d'Ogliani, fils du marquis Del Borgo.

Le comte de La Pierre, chevalier de l'ordre et premier gentilhomme de la chambre, âgé de quatre-

vingts [et] quelques années, encore jeune et galant, m'a fort parlé de la vieille cour de Louis XIV.

Le comte de Provana, ci-devant ambassadeur en France, a le col cassé et est retiré à la campagne. C'est le seul de cette cour chez qui on aille dîner familièrement, comme en France. Il est souvent à une petite maison de campagne qui est une *cassine*, où on va le voir et dîner avec lui, femmes et hommes.

L'abbé Provana est un étourdi, qui a de l'esprit.

La comtesse de Cavaillac tient la grande assemblée. Elle se tient toujours chez la même personne; non pas comme à Vienne, où elle change toujours. C'est le Roi qui ordonne le lieu où elle se doit tenir. Là, la jalousie de la noblesse est grande, et la nouvelle noblesse est exclue. Les Piémontois ne se mésallient que rarement.

On ne mange point à Turin: un dîner qui se donne à quelque étranger est une grande nouvelle dans la Ville, et il en est bien question.

On va manger assez librement chez le comte Provana.

M. de Cambis, dans trois ans, n'a été prié nulle part; il n'y a rien de si gêné que toute cette cour.

Pour rien, ne voudrois être sujet de ces petits princes! Ils savent tout ce que vous faites; ils vous ont toujours sous les yeux; ils savent vos revenus au juste; trouvent le moyen de vous les faire dépen-

ser, si vous en avez beaucoup; vous envoyent des commissaires, qui vous font mettre en prés ce que vous avez en vignes. Il vaut bien mieux être perdu dans les états d'un grand maître.

La Sardaigne, 300 à 380,000 habitants. Il n'y a ni eau, ni air. L'eau est presque toute saumâtre ou salée. Ils n'ont point de beurre, ou celui qu'ils ont est comme de la vieille graisse. Le marquis de Saint-Remy, qui y a été deux fois vice-roi, envoyoit quérir son eau à Pise. D'ailleurs, ils ne fauchent point l'herbe, pour nourrir le bétail l'hiver; parce que leurs pères ne l'ont pas fait. Ils ne plantent non plus pas un arbre; parce que leurs pères ne l'ont pas fait. Il n'y a que cinq mois de l'année où l'on puisse sortir des villes, à cause de l'intempérie.

L'archevêché de Cagliari vaut 12,000 écus de rente; mais il y en a un tiers pour le Roi, aussi bien que des revenus des évêchés du Piémont, et cela se consomme dans les dépenses que la Cour fait à Rome. Et le Pape a renoncé au droit de succéder aux biens meubles des ecclésiastiques morts, malgré les oppositions des autres puissances d'Italie.

Il n'y a non plus, en Sardaigne, d'arbres fruitiers. On fait quelquefois 20 milles sans trouver une maison, ni un arbre. Dans les montagnes, il y a de bons arbres : et de bons chênes, et de bons ormeaux.

Cagliari, vilaine ville; Sassari, meilleur air.

Le baron de Saint-Remy dit qu'il rioit lorsqu'il les voyoit venir, dans le mois d'août, avec des manteaux assommants. Ils lui disoient que c'étoit leur devoir de paroître ainsi devant lui.

Le baron dit que, si son maître vouloit la *(sic)* lui donner, il ne la prendroit pas : il y a été presque toujours malade.

Les Sardes ont de l'esprit.

Le marquis d'Angrogne, introducteur des ambassadeurs, espion du Roi; haï et détesté pour cela.

L'abbé Del Marro écrivoit sans cesse au roi de Sicile qu'Albéroni en vouloit à la Sicile; le secrétaire de la Commission, gagné par Albéroni, lui écrivoit, au contraire, qu'il en vouloit au royaume de Naples; et ni Naples, ni Sicile n'étoient pourvus : chacun se croyant en sûreté.

On a beaucoup retranché les revenants-bons des officiers, c'est-à-dire le nombre de rations.

Le marquis de Rivarol, grand-veneur, a eu son père mort lieutenant-général au service de France; a des terres en Auvergne. Il m'a beaucoup parlé de la France, où il a servi, et où il est allé bien souvent. C'est un espion du Roi; il est méprisé comme de la boue; le Roi seul l'estime.

Le roi de Sardaigne a défendu les plantations de riz en une province et le *(sic)* défendra bientôt dans

toutes. Cela rend le pays malsain. Il est vrai que cela épargne le travail : on fait, avec une paire de bœufs, ce qu'on ne feroit pas avec quatre ou cinq paires en bled.

On mange à Turin une espèce de truffes plus grosses, plus blanches que les nôtres, qui sentent l'ail : elles ne m'ont paru guère bonnes.

M. de Louvois demanda à établir une poste à Turin, et qu'il y passât un chariot franc, qui ne fût point visité. Cela fut accordé. Ce chariot, chargé de toutes les manufactures de France, faisoit un tort très grand aux douanes. La consommation des manufactures de France étoit très grande dans les états du Duc. M. de Louvois, qui trouvoit son compte à cette manœuvre, fit demander deux chariots. Le Duc le refusa. M. de Rébenac demanda audience. Le Duc l'accorda malgré lui. Il étoit dans une salle de son palais d'où, par la fenêtre, on voit confusément le château de Pignerol. M. de Rébenac lui dit : « Comment est-il possible que vous refusiez rien à un prince qui possède ce château que vous voyez là. » Le duc de Savoye dit, lorsqu'il fut sorti : « Eh bien ! je perdrai donc mes états, — il m'a menacé du château de Pignerol ! — ou je ferai raser le château de Pignerol ! » et il fit raser le château de Pignerol. Lorsque la guerre de la succession d'Espagne arriva, il demanda le Montferrat et indemnités [pour] le duc de Mantoue. « Puisque je vous sers, il faut que j'aye quelque chose. » On ne voulut pas. « Eh bien ! dit-il,

j'aurai le Montferrat, ou je perdrai mes états. » Il a eu le Montferrat, partie du Milanois et la Sardaigne.

Ce qui engagea les Anglois à ôter la Sicile au roi de Sardaigne, c'est que le ministre whig vouloit défaire ce qu'avoit fait le ministre tory, et que l'on disoit que la parenté avec le Prétendant et le droit de succéder étoit dangereux. Mais le Régent n'avoit aucune raison.

Quant aux ministres, aux officiers même qui rendent la justice à Turin, ils ne sont proprement d'aucune société : retirés, fiers, ce sont des gens invisibles au reste du monde.

Le Roi a à la Vénerie ses cens, son bled, ses foins. Il sait tout le détail de l'agriculture. Il a 3 ou 400 chevaux de ses écuries ou de ses gardes, qui engraissent ses terres, qui sont mauvaises, et ses prés, qu'il a faits. L'air y est assez mauvais, parce que c'est dans un fond. Ainsi les terres, qui ne vaudroient rien à un autre, lui valent. Il va lui-même parler à ses gens et laboureurs et a la bonté de s'entretenir avec eux.

Ce qu'il a, c'est qu'il a encore le mauvais principe qu'il faut tenir le bled à bas prix; ce qui fait qu'il en achète et en revend, et fait venir du mauvais bled de Sardaigne, qui se gâte en chemin, pour le faire tomber.

Ses financiers, qui savent qu'ils feront leur cour

en lui proposant des profits clairs, lui font perdre beaucoup pour un profit présent.

Les marchandises d'Italie passoient par la Savoye. On lui a fait charger ces lieux-là de droits, et on crut que les marchands ne changeroient pas de route, parce que les passages se fermoient par la neige, et qu'ils étoient difficiles, et point de chemin. Mais on s'est trompé. On a pris le passage par la Suisse, par une montagne appelée *le Simplon*, que l'on a fait bien accommoder, et toutes les marchandises y passent à présent.

Autrefois, les douanes excessivement rebutantes et mauvais procédés des commis, qui étoient d'une sévérité et malhonnêteté indicibles à tous égards, sans distinction de condition. A présent, un peu moins de sévérité. Le plus grand seigneur du pays, visité et condamné à l'amende pour une livre de tabac pour sa provision.

Les grands-officiers n'ont aucun crédit. Le grand-chambellan ne peut pas donner la moindre petite place, ni la faire donner. *Idem*, des autres.

Il *(sic)* a la politique de faire faire au ministre du dedans ce qui regarde celui des affaires étrangères, et *vice versa;* ce qui les brouille infailliblement. Quand il fit le marquis de Mafféi vice-roi de Sicile, il le brouilla d'abord avec celui qui étoit le président des finances.

Lorsque le Roi alla en Sicile, il y crut gagner les

Siciliens en paroissant affable, en parlant à tous, en se montrant toujours, paroissant sans faste, pour prendre le contre-pied des vice-rois enfermés comme des Dieux. Mais il faut de la majesté auprès de ces gens-là. D'ailleurs, la manière dont il traitoit les Piémontois leur faisoit bien voir l'intention de ces manières populaires. D'ailleurs, quand ils voyoient un gentilhomme de la Chambre, et qu'ils lui disoient : « *Signor, siete gentilhuomo di Camera ? — Si, signor. — E quanto havete, Signor ? — Noi serviamo per l'honore, non per il denaro. — Ma quanto havete, Signor ? — Seicento lire di paga* » : ils ne pouvoient digérer cela. Ils ne pouvoient digérer un homme comme Mafféi vice-roi et s'attendoient à un prince du sang ou au prince de Piémont; d'autant mieux que Mafféi étoit soupçonné de n'être pas des vrais Mafféi, et qu'il avoit été page du Roi, qui lui avoit fait sa fortune.

Le marquis de La Pierre, grand-chambellan.

Quand Stanhope demandoit à Philippe V les articles secrets, il lui répondoit : « Vous dites qu'ils sont secrets. Pourquoi les demandez-vous donc ? »

Espions dans toutes les maisons.

Le marquis d'Angrogne, introducteur des ambassadeurs, prête toujours l'oreille.

Le marquis de Rivarol, reçu à la survivance de la charge de grand-veneur.

Quand un grand de l'État reçoit ordre du Prince d'aller exercer quelque emploi, il ne peut le refuser sans punition. Ainsi le marquis Graneri, qui s'étoit excusé d'aller occuper le poste de premier président du Sénat de Nice, envoyé en exil pendant deux ans et disgracié pour la suite. *Idem*, de plusieurs autres. Mais, en France, si l'on n'est pas le maître de parvenir aux honneurs, au moins est-on le maître de les refuser.

On sait les moindres détails des familles, jusqu'aux mariages des moindres bourgeois, et on s'en occupe.

On fait venir des gens à la suite de la Cour, sans leur dire la raison pourquoi, ni leur donner le moyen de se justifier. Un abbé de Savoye et un évêque de Sardaigne étoient actuellement à la suite de la Cour.

Par la réunion des domaines aliénés, on croyoit avoir des sommes immenses. On disoit contre : qu'il falloit laisser respirer la pauvre noblesse et ne point maltraiter un corps dont le sang fumoit encore; que cela ne feroit que décrier dans les pays étrangers. Mais on crut trouver des sommes immenses : on pensoit pouvoir retirer les aliénations des princes d'Achaïe, dont le dernier mourut en prison, et dont l'état fut pris par les ducs de Savoye. Mais il n'y eut pas moyen; de façon que cela n'est pas allé à plus de 300,000 livres de rente en terres, qu'on a revendues, et qui ne peuvent pas être plus sûres qu'elles étoient entre les mains des anciens possesseurs.

Comme on ne croit jamais que celui que vous

employez vous serve bien, on lui envoye toujours un espion, et un espion à l'espion. On craint beaucoup le poison. Deux moines, dans un couvent, furent empoisonnés. On ne savoit ce que c'étoit. Cela mit fort en peine; ce qui fit qu'on envoya des gens, les uns sur les autres, qui s'informoient, sans savoir les uns que les autres y fussent.

La Brunette, place considérable, monument de la gloire du Roi : elle est sous le château de Suze. Il faudroit 4,000 hommes pour la défendre, sans ce qu'il faut aux châteaux dépendants. Elle seroit d'une terrible conséquence, si elle étoit occupée par les ennemis.

Seigneurs, aucune puissance dans leurs terres : un paysan ne les salue seulement pas.

Ministres, toujours ministres, quoique sans crédit : ils ne vous diront seulement pas s'il fait bon ou mauvais temps; ne sortiront jamais. M. de Cambis pria ministres et généraux; tout le monde s'excusa.

J'ai été à Rivoli, maison de plaisance, à une poste de Turin du côté de France, à trois postes de Suze et à une poste et demie de Pignerol. C'est là que M. de Châteauneuf fit le compliment au duc de Savoye. On y voit la vallée de Suze. Elle est sur une montagne. Cette maison est ancienne, et le Roi en a un dessein pour l'accommoder. Ce qui est à faire pourra être très beau; mais ce qui est fait ne l'est guère. Il est vrai qu'on pourra le raccommoder

en faisant des portes; mais la plupart des pièces, surtout de l'appartement de bas, sont trop petites. Quantité de mauvais tableaux; point de meuble. D'ailleurs, la vue est magnifique, et on y pourra faire une terrasse tout autour, qui sera quelque chose de superbe. Dans une chambre, il y a le plan des quatre côtés du bâtiment, qui paroît très beau.

Le Roi a perdu une occasion qu'il ne rattrapera peut-être jamais, en n'accédant ni à l'un, ni à l'autre traité. Il ne faut point accoutumer les autres à se passer de nous. Dans une autre occasion, on dira : « Le roi de Sardaigne n'étoit de rien; il ne faut pas qu'il en soit aussi à présent. » Il espéroit que, la guerre se faisant, les conditions seroient meilleures lorsqu'elle seroit déclarée. Mais elle ne vint point, et il dit : « Le Cardinal a fait dans ses chausses. »

Ici les murailles parlent.

Il y a le palais du prince de Carignan, qui est très beau. L'entrée est une grosse tour, dans laquelle est un portique ovale, avec huit colonnes accouplées de chaque côté; et, avant d'entrer dans le portique, il y a un autre rond. Des deux côtés du portique, on va à deux grands escaliers très beaux. Comme le portique avance en rond, la façade est un peu des deux côtés. Après quoi, le bâtiment s'avance du côté du jardin. Le portique avance de même. Il y a deux ailes courtes. Après quoi, la façade reprend. C'est un très beau morceau.

Le palais bâti par Madame Royale n'est proprement qu'un salon, où l'on entre par deux escaliers, et la vue, passant par le portique, suit une rue bien droite et va se perdre dans la campagne.

Enfin, Turin est petit et bien bâti : c'est le plus beau village du monde.

J'eus l'honneur, le 30, de faire ma cour à M. le prince de Piémont, qui étoit venu à Turin. Il est fort affable; il aime qu'on lui fasse la cour. Je vis aussi son fils, le duc d'Aoste, qui n'a que deux ans, et la princesse sa sœur, qui est sa cadette : ce sont de très jolis enfants.

On ne donne absolument pas à manger à Turin.

Le marquis de Prié, qui avoit tenu cinq ou six Piémontois chez lui, des années entières, en Flandres et à Vienne, étoit à Turin quand j'y étois. Pas un de ceux-là ne lui donna un verre d'eau. Il étoit au milieu de sa famille; personne ne le pria à dîner. Un jour qu'il partit pour la campagne, le marquis de Carail lui dit : « J'en suis fâché : car je voulois vous donner à dîner. »

Le comte de Rutowski, fils naturel du roi de Pologne, étant au service du roi de Sardaigne pendant deux ans, y mangea plus de 400,000 francs à donner à dîner aux Piémontois. Lorsqu'il s'en alla et quitta ce service, il avoit envoyé ses officiers devant. On le laissa quinze jours au cabaret, sans lui offrir un morceau de pain.

On dit qu'il y a 50,000 âmes à Turin; le Roi dit qu'il y en a 53,000; mais je suis persuadé qu'il n'y en a pas 40,000. Petite ville; peu de petites maisons; peu de monde dans les rues. Le Palais du Roi, les jardins, les places occupent bien du terrain, et les rues sont larges.

A la levée du siège de Turin, des François se défendoient. Le prince Eugène dit au Roi : « N'exposons pas nos gens : ce corps-là va se rendre tout à l'heure. — Eh! dit-il, mes gens ne sont-ils pas payés pour cela? »

Les gentilshommes piémontois sont très pauvres, et cette dernière réunion des domaines a achevé de ruiner la noblesse, à la réserve du marquis de Carail, qui a, dit-on, 40 à 50,000 livres de rente. Tout le reste vit sur 10 ou 12,000 livres de rente. Les appointements de la Cour sont très modiques : elle n'a point d'emploi au-dessus de 500 pistoles d'Espagne.

Le militaire est un peu mieux : le général Rehbinder peut bien avoir 40,000 livres d'appointements.

Les nouvelles constitutions que le Roi a fait publier sont désolantes pour la noblesse. On ne peut point sortir du pays sans permission, à peine de confiscation et de peine arbitraire; et, comme le pays est petit, la servitude est encore plus dure. On ne peut faire passer ses effets dans le pays étranger, à peine de confiscation.

Voici ceux qui ont rang :

Primo, Les chevaliers de l'Annonciade; il y en a

à présent quatre : le marquis de La Pierre, le marquis de Saint-Thomas, le général Rehbinder et le marquis de Coudrée.

De plus, les trois grands, qui sont : le grand-chambellan, qui est le marquis de La Pierre; le grand-maître, qui est le marquis de Coudrée; le grand-écuyer, qui est le comte de Non.

De plus, les ministres, qui sont : le marquis de Saint-Thomas, premier ou plutôt plus ancien ministre; le comte de Gouvone; le marquis de Coudrée; enfin, le marquis Del Borgo et le comte de Mélarède : le premier est secrétaire d'État des affaires étrangères, et l'autre l'est des affaires du pays.

Le rang consiste à avoir le titre d'« Excellence », à entrer dans la chambre du Roi, et autres petites choses. De plus, la secrétairerie des guerres donne l'« Excellence » aux généraux d'artillerie.

Il y a encore un troisième secrétaire d'État, qui l'est de la guerre; c'est M. de Fontana, nouvellement pourvu.

Il n'y a point ici de crédit qui dure. Une des personnes qui paroît l'avoir depuis longtemps, c'est le marquis d'Ormea, général des finances, qui vient de Rome. Cet emploi ne donne pas de rang.

Il y a deux petits grands, qui sont : le grand-veneur et le grand-maître de la garde-robe. Le marquis de Rivarol exerce le premier emploi, en survivance du marquis de Tanes, qui n'est pas en état de l'exercer. Le deuxième emploi n'est point rempli.

L'ordre de Saint-Maurice ne donne aux grands-

croix de rang à la Cour que dans les fonctions que le Roi fait comme grand-maître de l'ordre. Mais, en ville, ces grands-croix ont quelque espèce de rang, et, dans leur conseil, précèdent les chevaliers de l'ordre moins anciens. Le plus ancien des grands-croix tient le Conseil chez lui.

Il y a quatre emplois : le grand-chancelier, qui est le marquis Morozzo; le grand-hospitalier, qui est le comte Provana; le grand-conservateur, le marquis de Rivarol; le grand-trésorier, le comte de Morozzo. Ce marquis de Rivarol est estimé du Roi, et généralement méprisé de tous ses sujets.

Je fus, le 4, avec l'abbé de Provana, aux Archives. J'y vis la fameuse table d'Isis, qui fut prise au sac de Mantoue, et achetée, et est venue aux ducs de Savoye. Cette table est un très beau monument de l'antiquité et est d'une espèce de métal mêlé, comme du métal de Corinthe. Il faut en voir la description dans Ligorius et le père Mabillon. La figure que Ligorius en donne est de la vraie grandeur de la table; non celle que donne Mabillon, qui n'a consulté qu'une fausse édition. Ce que j'ai remarqué, c'est qu'elle est extrêmement mal gravée et mal dessinée; ce qui me fait croire qu'elle est plus ancienne que le règne des rois grecs en Égypte. Elle est dessinée dans le goût et la manière gothiques, c'est-à-dire dans le goût où l'on est lorsque l'on ignore l'art. Car, de dire que l'ouvrier a mal dessiné exprès, pour faire croire aux peuples superstitieux que leurs Dieux étoient antiques, cela me paroît hors

de vraisemblance; outre qu'une main habile se trahiroit en quelque endroit; et là elle est toujours la même. La deuxième *(sic)*, c'est que le père Lafitau auroit eu bien du plaisir de voir dans cette table une croix attachée à une espèce d'anneau qui est dans la main d'Isis.

Il y a encore, dans les Archives, 31 volumes de manuscrits in-folio de Ligorius, sans compter quelques pièces volantes. Charles-Emmanuel les acheta. Il y en a une douzaine de volumes dans la chancellerie de Rome; ce sont des copies tirées par les héritiers. Il y a un dictionnaire de 18 volumes. Le reste sont *(sic)* des traités particuliers, comme sur les médailles des villes, des magistrats et des empereurs; plus, un traité des tremblements de terre; un autre du Dragon, des hommes illustres, des magistrats de Rome, sur Tivoli; un volume de dessins; un autre des abréviations; et d'autres. — Voyez dans le Moréri si ce Ligorius est le même que celui qui est cité par Montfaucon, et a travaillé sur la table d'Isis, et a fait imprimer là-dessus un ouvrage; et peut-être ai-je pris un nom pour un autre.

Dans ces volumes de manuscrits, il y a aussi la figure de tous les vaisseaux anciens; ce qui est très curieux. Son recueil de dessins est (je crois) très utile. Il avoit dessiné toutes les pièces des grands peintres, qui étoient sur des murailles, où ils *(sic)* périssoient.

Le saint Suaire est dans une chapelle de marbre

noir, qui est derrière le maître-autel de la Cathédrale de Turin. Elle est élevée d'un étage au-dessus du plain-pied de la chapelle. C'est la chapelle de la Cour; elle a plus de réputation que de beauté.

Je suis parti de Turin, c'est-à-dire d'une ville assez ennuyeuse, le 5 novembre 1728, pour aller à Gênes par Alexandrie.

Toutes les petites villes et villages de la route, comme Chieri, ... sont dans une étrange désolation. On n'y voit point d'habitants; mais des grandes maisons inutiles.

Le pays, depuis Turin jusqu'à Alexandrie, est merveilleux, et (je crois) même meilleur que le Milanois : plein de mûriers; il y a des vignobles et bien des pacages. C'est dans ces pacages que se nourrissent les bestiaux qui y viennent de dehors, surtout de la Savoye, et s'engraissent là, et sont achetés pour Gênes. Les paysans sont assez bien dans le Piémont : ils ont tous, chacun, un morceau de terre, qui est très fertile, et sont quelquefois aussi riches que leurs seigneurs. Dans le Milanois, c'est tout le contraire : la noblesse a beaucoup de fonds, et les paysans, peu.

Nous couchâmes, le 6, à Villanova; le 7, à Asti. Depuis Villanova jusqu'à Asti, le pays est bon, plein de mûriers. Asti est le seul endroit depuis Turin qui soit un peu considérable, et il peut bien contenir 5 à 6,000 habitants. Elle *(sic)* a été plus grande,

comme il paroît par l'enceinte qui subsiste encore aujourd'hui, et qui n'a, d'un côté, que des jardins.

Les marchands de Turin tiennent que le commerce de soye, qui est le seul du Piémont, monte à 10 millions; ce que je ne crois pas, mais à peu près à la moitié.

Quand j'étois à Turin, il y avoit un prince d'une branche cadette de Mecklembourg, qui paroissoit assez aimable.

Ce roi-ci, qui ne songe, douze heures du jour, qu'à augmenter sa bourse, a fort chargé la douane des marchandises qui passent au Mont-Cenis : car la douane est établie à La Novalesa, au pied du Mont-Cenis, du côté du Piémont; et on est libre d'y payer, ou à Turin; et l'on fait sa déclaration, et l'on vous donne un billet pour Turin. Mais les augmentations et les difficultés et duretés des douanes, sous ce roi-ci, ont déterminé les marchands à prendre le chemin de Simplon. C'est que le roi de Sardaigne, pour favoriser les soyes du Piémont, a chargé de gros droits les soyes d'Italie qui passent par le Piémont.

On va de Milan à Sesto; de là, on s'embarque sur le lac Majeur jusqu'à Margos; de là, on va à Domo-d'Ossola; de là, au Simplon. Ce Simplon est entre les vallées de Sésia et le Valais. L'éloignement de Simplon à Margos est d'environ 15 milles. Par là, on évite de passer par les terres de Savoye. Du Sim-

plon vous descendez à Briga pour aller à Genève, et, de là, à Lyon. Le passage du Simplon est beaucoup plus incommode que celui du Mont-Cenis : car il faut monter une journée entière pour traverser d'un côté à l'autre le Simplon; et il ne faut qu'une demi-journée pour passer le Mont-Cenis. Il est plus sujet à la neige que le Mont-Cenis. Les routes sont plus étroites; de façon que l'on n'y peut qu'avec beaucoup de peine porter une chaise; cela coûtera même 5 à 6 louis d'or; et, avec un demi-louis, une chaise passe le Mont-Cenis.

Au Mont-Cenis, une chaise se voiture sur le dos de trois mulets. On la défait; un porte le corps; l'autre, les roues; l'autre, les brancards. Mais, au Simplon, le corps se porte par des hommes, parce qu'il y a des chemins trop étroits, de manière que le corps ne peut passer.

Nous sommes, le 8, entrés dans l'Alexandrin, ayant le Montferrat au nord. C'est un pays très gras et très fertile. Nous avons trouvé le Tanaro à 1 mille ou environ d'Asti, qui va à Alexandrie, où la Bormida se jette à 2 milles plus bas qu'Alexandrie. A 7 milles de là, le Tanaro se jette dans le Pô, à Bassignana. A 1 mille d'Alexandrie, allant à Novi, il faut passer la Bormida.

Le Tanaro sépare la Ville du faubourg, qui est joint à la Ville par un pont de pierre. Ce faubourg est renfermé dans la fortification. Presque toutes les maisons en ont été abattues, il y a environ un an, par

le roi de Sardaigne, pour y bâtir une citadelle. Mais on tient que l'Empereur a fait surseoir l'ouvrage.

Comme on trouve l'eau en creusant, il faudra bâtir cette citadelle sur des pilotis, lorsque l'on osera l'entreprendre. 5

Alexandrie est une grande ville, mais peu peuplée.

La place devant la Cathédrale est grande. Il y a un arc de triomphe, qui fut érigé en l'honneur du mariage de la princesse (je crois) Anne-Marie, épouse de Philippe IV, lorsqu'elle entra dans Alexandrie. — Il faudra voir quelle princesse c'étoit. 10

V

ÉTAT DE GÊNES, MASSA ET LUCQUES

Nous sommes entrés dans le pays des Génois, à 8 milles au delà d'Alexandrie. 4 milles après, nous sommes arrivés à Novi, place seulement fortifiée par une muraille et un fossé. A 5 milles de Novi, nous avons trouvé une petite forteresse, sur une montagne, appelée *Gavi*, qui est très haute. Un torrent, appelé *Lemno*, la baigne. Il faut passer le Lemno plusieurs fois. Tout le pays n'est que montagnes et collines, aussi bien cultivées que le peuvent être des terres très ingrates et très maigres.

Nous avons couché à Voltaggio, qui est éloigné de Gênes d'environ 20 milles.

On peut regarder comme un effet de la liberté que, dans ces montagnes que nous avons trouvées depuis Voltaggio toutes pelées, où il n'y croît point de bled, mais seulement quelques châtaigniers : cependant ces collines sont pleines de maisons de paysans, et ce mauvais pays paroît très peuplé. Cela me fait souvenir de ce que m'a dit M. de Bonneval : que le Limousin, mauvais pays et pays de châtaignes, est plus peuplé qu'aucun autre pays de France, et beaucoup plus notamment que la Bretagne; et il

prend l'Armagnac pour témoin, dans l'énumération qu'il fait des peuples des provinces.

J'arrivai à Gênes le 9 novembre.

Cette ville, vue de la mer, est très belle. La mer entre dans la terre et fait un arc, autour duquel est la ville de Gênes.

Il y a, du côté du ponant, un môle, appelé *le Môle-Neuf*, et c'est à l'origine de ce môle qu'est la Tour de la Lanterne, fanal pour les vaisseaux, bâti par les François. Du côté du levant est le Môle-Vieux, et ces deux môles ne rétrécissent pas encore assez le port : car, quand le vent du midi souffle, la mer entre avec impétuosité par cette ouverture, qui est trop grande; de façon que les vaisseaux chassent sur les ancres, vont se heurter et ne sont pas sûrs dans le port. Cependant, on a augmenté le Vieux-Môle, du côté du levant, de 80 pans (un pan est moins d'un pied), et on a remarqué que cela faisoit beaucoup de bien; ce qui fait que l'on a résolu de travailler à diminuer encore cette ouverture; ce qui ne se peut faire qu'avec des frais et des peines immenses, parce que la mer y est très profonde, et qu'il y faut jeter un nombre innombrable de pierres.

La mer est plus profonde au Môle-Neuf qu'au Vieux.

On fait, avec du ciment, une espèce de maçonnerie dans un bateau. On envoye des plongeurs pour raccommoder le lieu qui doit servir de lit pour cette maçonnerie, et ensuite on la laisse tomber dans l'eau. Il y a tel de ces bateaux qui coûte 1,000 francs.

Le commerce de Gênes est très grand avec la France, l'Espagne et l'Angleterre. L'Angleterre y envoye beaucoup de draps; la France peu. L'Angleterre y envoye aussi beaucoup de cuirs. La France y envoye beaucoup d'indigos, quelques sucres (mais celui de Portugal est plus estimé) et ses pêches.

Vous remarquerez que les Piémontois, qui tiroient autrefois les draps d'Angleterre par Genève, les tirent à présent par la voye de Gênes; de façon que le commerce de Genève est presque tombé : outre que la paix d'Italie est fatale à cette république. C'étoit par Genève qu'on faisoit les remises en argent, et à Genève que l'on achetoit des marchandises.

De plus, Gênes fait un grand commerce avec Cadix.

Ce sont les Genevois eux-mêmes qui se sont perdus : ils ont eu des maisons à Turin et ont appris aux Piémontois à faire leur commerce en droiture, par Gênes, en Angleterre.

Ceux de Genève tirent leurs marchandises d'Angleterre par Altona, Francfort, Bâle.

Depuis M. Law, il n'y a plus de change réglé de Gênes en France.

Le jardin du prince Doria est petit, mais la situation en est charmante. De là, on voit à plein la Ville, les deux môles et la mer.

Au milieu du jardin est une pièce d'eau digne de Versailles. Au milieu de cette pièce, Neptune, traîné

par trois chevaux marins, lance son trident : ce qui fait un beau groupe. Tout autour sont des oiseaux, qui sont grimpés sur des tortues, des dauphins, des tritons, lesquels jettent de l'eau.

Au bout du jardin, on monte sur une terrasse, dans laquelle on a prodigué un très beau marbre blanc. Autrefois, de cette terrasse, on descendoit à la mer, et il y avoit une porte dans le mur de la Ville, qui est bâti dans la mer. Mais le Sénat, à cause de la contrebande qu'on y faisoit, a ôté ce privilège à la maison Doria, aussi bien que bien d'autres qu'elle a perdus.

La *Strada-Nova,* qui est une rue plus large que les autres, qui sont très étroites, est remplie de beaux palais.

La République est très pauvre. Leurs *(sic)* revenus pourroient aller à 7 ou 8 millions; mais la République doit à Saint-Georges, qui jouit des principales branches des revenus publics. Comme ils ont souffert que les particuliers ayent acquis dans le royaume de Naples et État de Milan, dès qu'ils veulent punir un particulier, il leur dit qu'il est sujet de l'Empereur; ce qui les rend indépendants. D'ailleurs, l'Empereur les suce (?) toujours.

Leurs troupes ne vont qu'à 4 à 5,000 hommes, répandus çà et là.

Les Génois sont très poltrons, quoique très fiers.

Les dames y sont d'une grande hauteur : elles

étoient toujours sur le qui-vive avec la princesse de Modène et pointilloient sur tout. — Campredon.

Lorsque le ministre de France a quelque proposition à faire à la République, il en envoye avertir le secrétaire de la République, qui vient chez lui prendre sa proposition, la communique au Sénat, et l'envoyé envoye prendre la réponse par son secrétaire, ou le secrétaire d'État la va porter.

Tous les nobles de Gênes sont de vrais *mercadans :* souvent le Doge même fait le commerce. Ils ont tous leurs fonds à Saint-Georges, qui est une espèce de banque; et, quand ils veulent payer, ils font des espèces de virements de parties. Il y a ici des particuliers riches de plusieurs millions : c'est que l'on ne dépense pas; et, dans ces beaux palais, souvent il n'y a qu'une servante, qui file. Le bas est rempli de marchandises, et le haut, occupé par le maître.

Pour la République, elle est très pauvre. Ils *(sic)* n'ont pas 5,000 hommes. Lorsqu'ils acquirent Finale, ils retranchèrent une galère, et, de ce retranchement, ils ont presque payé ce qu'ils avoient emprunté pour cela. Leur caisse militaire est dans un état déplorable, et ils n'ont pas de quoi payer le peu de troupes qu'ils ont. Mais leurs forces consistent dans leurs montagnes : le pays se défend presque de lui-même, et les défilés des montagnes sont gardés par des forteresses, et les paysans seroient redoutables avec des pierres. — Le consul de France.

L'Église de l'Annonciade est la plus belle de Gênes. Il y a sur le portail, dans le dedans, un tableau de Procaccini, qui est très beau. Cette église est toute dorée, d'une assez belle architecture. Il y a dans le chœur deux tableaux de Cortone. Celui qui est à droite représente Jésus-Christ, qui enseigne les docteurs. Il est bon pour l'expression; mais il habille les Juifs comme des Turcs, avec un turban, des moustaches, des vestes à la turque; de façon que, d'abord, on ne sait ce que c'est. L'autre tableau est une *Présentation de l'enfant Jésus au Temple*, au vieux Siméon. Il y a encore un *saint Pierre d'Alcantara*, de Cortone. Il y a encore quelques tableaux de quelques peintres génois, qui sont assez bons, comme de Piola et de Raggio.

L'Église de Saint-Cyr est encore assez belle. Le plafond de l'Église est orné de bien mauvaises peintures : outre que c'est une grande sottise d'avoir représenté des maisons au ciel, et des gens qu'on martyrise.

A Saint-Étienne, il y a un très beau tableau de Raphaël, qui représente le martyre de ce saint. Saul est à côté, qui garde les habits. La partie supérieure du tableau, où sont Jésus-Christ, le Père éternel et les Anges, est de Jules Romain, aussi bien que les nuages qui les soutiennent. Il n'y a rien de si gracieux que le tout ensemble.

Le Palais du Doge comprend aussi les salles où les Conseils s'assemblent et l'Arsenal. Il s'en faut bien que ces salles soient aussi belles que celles de

Venise. Il y en a une où il y a trois tableaux de Solimène. Celle qui est proprement du Grand-Conseil est peinte par Franceschini, de Bologne.

Le jour que j'allai voir cette salle, qui étoit le 12 novembre, la Seigneurie assemblée avoit voulu voir 33 Turcs que ses galères avoient pris dans une péote, pour jouir du plaisir de la victoire. Plus de 20,000 Génois accoururent à ce spectacle; et j'y pensai être étouffé, ayant été porté d'un bout de la cour à l'autre; et cette victoire pensa me coûter très cher.

Le 12, M. l'envoyé de France, Campredon, me présenta à M. le prince et Mad^e^ la princesse de Modène. J'eus l'honneur de dîner avec eux. C'est une cour bien petite et bien resserrée. L'abbé Galibaut en fait l'ornement. C'est un vieux bonhomme, qui veut faire le plaisant, et que Mad^e^ de Modène range à merveille; mais il ne sent rien.

Mad^e^ de Modène est ici, où elle sait bien se faire respecter par les femmes génoises, quoiqu'elles ayent bien autant de vanité qu'il en faudroit pour les têtes de toutes les princesses de la Terre. Mais Mad^e^ de Modène les accable par son esprit et par la grandeur de sa naissance. On lui donna un bal, et une femme génoise me disoit : « Je ne sais comment on a réglé le cérémonial! » Je dis : « Vous pouvez bien disputer quelque chose, tant que vous voudrez, à Mad^e^ de Modène; mais je ne sache pas que vous ayez rien à disputer à la fille d'un petit-fils de France. »

M. le prince de Modène me paroît être d'un bon naturel, et il fera, quelque jour, la félicité du peu de sujets qu'il aura.

Mad^e de Modène étoit très fatiguée par les prétentions des dames génoises, qui, se croyant souveraines, s'avisoient de vouloir avoir des prétentions avec elle, et aller de pair. Et moi je disois que mettre les femmes de Gênes au rang des princesses de France, c'étoit mettre des chauves-souris au rang des aigles.

Mais ce qui combloit la mesure de la mésintelligence, c'est que Mad^e de Modène voyoit la comtesse Guicciardini, femme de l'envoyé de l'Empereur, laquelle étoit brouillée, au couteau tiré, avec toutes les Génoises, leur reprochant sans cesse leurs façons et leurs manières, et trouvant à redire sur tout. Et moi, je disois que je serois bien fâché que tous les hommes fussent faits comme moi, ou qu'ils se ressemblassent, et qu'on voyageoit pour voir des mœurs et des façons différentes, et non pas pour les critiquer.

Le prince de Portugal, qui étoit à Gênes dans ce temps-là, voyoit aussi beaucoup la comtesse: ce qui faisoit une espèce de guerre étrangère dans Gênes; et je suis persuadé que, si Mad^e de Modène n'avoit pas été princesse de France, on l'auroit traitée bien sans façon.

Le 13, je fus présenté au prince de Portugal. C'est un prince bien fait, et qui a de l'esprit. Je causai avec lui une demi-heure : il me dit, pour le compli-

ment, qu'il aimoit beaucoup les François, et que sa maison leur avoit beaucoup d'obligation. Je lui dis : « Monseigneur, les princes de votre maison ne doivent rien qu'à leur épée. »

Le 14, à 8 heures du matin, je sortis de Gênes sur une felouque, pour aller voir Savone, et arrivai à une heure après midi. L'ancien port, comme on sait, a été détruit par les Génois, et ils y mirent des vaisseaux à l'entrée, qui le comblèrent; de façon que cet ancien port est à présent terre ferme et paroît être une partie de la Ville, et le lieu où étoit le port est plein de maisons. A côté droit *(sic)*, du côté du sud-ouest, étoit la meilleure partie de la Ville, et même la Cathédrale et plusieurs églises. Les Génois ont détruit cela, et y ont bâti une grande et belle forteresse, et ont détruit en même temps une forteresse qui étoit en haut, sur la montagne. Il y a encore une espèce de petit port, pour les péotes seulement, qui étoit l'endroit ancien où étoient les galères, qui s'appeloit *la Darse*, qui est entre la Ville et le port comblé. Cela s'appelle *le Nouveau-Port*.

Savone avoit autrefois 40,000 âmes; à présent, elle n'en a que 8 ou 10, à ce qu'on dit, et même j'ai peine à croire qu'ils *(sic)* y soient.

Le commerce y est entièrement aboli, et il ne s'y fait guère plus que quelque commerce d'huile avec la Provence; pour raison de quoi, il y a un vice-consul de France.

Les terres génoises sont les plus mauvaises du monde. Mais, sur les montagnes pelées, il croît, dans des endroits, des oliviers en quantité : ce qui fournit à la France bon nombre d'huile. Celle de la Rivière du Ponant est meilleure que celle de la Rivière du Levant. Les Génois trouvent encore sur leurs montagnes quelques champignons, dont ils font un petit commerce. Ils ont, d'ailleurs, leurs manufactures de soye; mais il faut qu'ils tirent les soyes d'ailleurs.

Vous remarquerez que ce petit méchant port qui subsiste ne se soutient qu'à force de travail et de dépense. On y a souvent passé au travers à pied, par les sables qui le combloient; ce qui fait que l'on a poussé une espèce de môle, à peu près vers ....., pour couvrir le petit port et empêcher que le sable le remplît. Et on a été obligé d'emporter le sable qui y étoit, partie à bras d'homme, et, dans les lieux où la mer étoit encore, avec des bateaux. Cependant, il n'y faut d'eau que pour les péotes.

L'ancien port étoit très sûr : il n'étoit exposé qu'au vent du midi, et encore, comme il étoit plus profond que je ne l'ai marqué, il y avoit, du côté du couchant, des endroits où, les vaisseaux se mettant, ils étoient entièrement à l'abri.

Vous remarquerez que l'ancien port de Savone est tellement détruit qu'il ne paroît pas pouvoir être rétabli : car la Ville est réellement à présent où étoit le port. Ainsi le projet de M. de Saint-Olon, qui vouloit que le Roi prît Savone, est chimérique, aussi

bien que la crainte des Génois et leur jalousie sur cette ville : car on n'y sauroit rétablir le port qu'avec des sommes immenses, et il n'y a point de rade moins capable d'être mise en port, que cela.

Ceux de Savone disent que Christophe Colomb étoit de leur ville.

Au bout de la pointe de l'ouest, que les montagnes font auprès de Savone, en faisant un arc, est Vado, qui est un port cent fois meilleur que celui de Gênes. Il n'est exposé ni à l'est, ni à l'ouest, mais seulement au midi. Encore, comme il est profond, et que le fond est merveilleux pour tenir les ancres, les navires y sont-ils en sûreté à tous vents, et les flottes angloises et hollandoises y ont été très en sûreté dans la dernière guerre. L'entrée est très grande; ce qui fait que c'est plutôt une rade qu'un port. Comme le fond est très profond, il faut mettre aux ancres deux câbles. Il n'y a point d'exemple qu'il s'y soit perdu de vaisseau, au lieu qu'il s'en perd tous les ans dans le port de Gênes, qui, dans les mauvais temps, souffre de presque tous les vents.

Après Vado, vient Spotorno. C'est un grand village, riche. Ces gens ont des barques et pinques, avec lesquelles ils vont en Espagne et en France, et passent des vins d'Espagne et de Languedoc, qu'ils portent à Gênes, à Livourne et à Civita-Vecchia. Ils vont aussi chercher des grains et autres marchandises en Levant.

Tout près de là, toujours vers l'ouest, est Noli, petite ville. C'est une rade assez sûre.

En suivant plus loin, du côté du ponant, j'arrivai, le jour de mon départ de Savone, à Finale.

C'est une plage, où aucun vaisseau ne peut abor- 5 der, ni à peine une barque, et il faut que les vaisseaux se retirent dès qu'ils ont jeté leur monde par les chaloupes : car ils sont là exposés à tous les vents. Sous Philippe V, il y avoit 2,000 hommes de garnison; 1,200, sous l'Empereur. Mais les Génois 10 ont fait démolir toutes les fortifications et n'y ont plus que 50 hommes de garnison. Il y a un gros bourg, qu'on appelle *La Marine,* qui est commandé par plusieurs montagnes, sur lesquelles il y avoit des forteresses. Les Génois ont tout démoli et n'ont 15 gardé qu'un petit ouvrage, où ils ont 25 hommes. De là au bourg, il y a un très petit mille, et le chemin est, des deux côtés, bordé de murailles, qui ferment des jardins, qui sont entre deux montagnes. Le bourg se trouve entre deux montagnes, dans un 20 lieu étouffé. Il y avoit encore un beau fort sur la montagne, qui dominoit le bourg; les Génois l'ont fait aussi abattre.

Tout le marquisat peut avoir 15,000 habitants.

Finale étoit bon au roi d'Espagne pour communi- 25 quer avec son état de Milan; c'est pourquoi il l'avoit fait fortifier avec tant de soin. Il étoit utile à l'Empereur, pour avoir une communication par mer avec le royaume de Naples, quoiqu'elle soit si aisée par terre; et cela ne valoit pas la peine qu'on entretînt 30 là tant de fortifications et une si grosse garnison.

Les Génois, qui ont assez bien fait de l'acheter, ont fait encore mieux de le démolir : 1° pour ôter à l'Empereur l'envie de le ravoir; 2° pour s'épargner une garnison qui est au-dessus de leurs forces. Ce que la République en tire va à 30,000 livres; mais ce que Saint-Georges (le Mont-de-Piété) en retire va à beaucoup plus. *Primo*, sous le roi d'Espagne, Saint-Georges fournissoit le sel et prenoit 2 écus par mesure, et le roi d'Epagne, 1; et, comme il falloit 4,000 mesures, et que Saint-Georges, qui a avancé le prix de l'achat, tire les 3 écus, voilà 12,000 écus que Saint-Georges tire; plus, des droits sur toutes les marchandises, qui donnent, pour chaque charge d'homme, 30 à 40 sols. De façon que tout le marquisat peut bien donner 150,000 livres.

Nota que, pour les 1,200,000 piastres, ils ont eu beaucoup d'artillerie, qu'ils ont transportée chez eux : l'Empereur en a eu une partie, et eux, l'autre. Ils se sont chargés de donner aux troupes de l'Empereur qui viendroient du royaume de Naples dans le Milanois, un passage par Saint-Pierre-d'Arène.

Un vice-consul de France que j'y ai trouvé m'a dit qu'il se cueilloit dans le marquisat 36,000 barils d'huile; ce que j'ai peine à croire.

Le 20 novembre 1728, je partis de Gênes.

Les Génois sont entièrement insociables; ce caractère vient moins d'une humeur farouche, que de leur avarice suprême : car vous ne sauriez croire à quel point va la parcimonie de ces princes-là. Il n'y a

rien dans le monde de si menteur que leurs palais. Vous voyez une maison superbe, et, dedans, une vieille servante, qui file. Dans les grandes maisons, si vous voyez un page, c'est qu'il n'y a point de laquais. Pour donner à manger, c'est à Gênes une chose inouïe. Ces beaux palais sont précisément, jusqu'au troisième étage, des magasins pour leurs marchandises. Ils font tous le commerce : le Doge est le premier marchand. Tout cela fait les âmes du monde les plus basses, quoique les plus vaines. Ils ont des palais, non pas parce qu'ils dépensent, mais parce que le lieu leur fournit du marbre. C'est comme à Angers les maisons sont couvertes d'ardoise. Ils ont pourtant de petites *cassines* le long de la mer, assez jolies; mais, ce qui en fait la beauté, c'est la situation et la mer, qui ne leur coûtent rien.

Les Génois d'à présent sont aussi lourds que les anciens Liguriens. Je ne dis pas qu'ils n'entendent l'affaire de leur négoce : car l'intérêt ouvre les yeux de tout le monde.

Il y avoit à Turin, du temps que j'y étois, le marquis Mari. Cet homme se croyoit dans la faveur du Roi et du prince de Piémont, parce qu'ils le couvroient de ridicule, depuis les pieds jusqu'à la tête, à chaque fois qu'il paroissoit à la Cour. Ce marquis Mari avoit été envoyé à Turin pour satisfaire *(sic)* un accord fait par l'Empereur, à l'occasion de l'affaire de certains bâtiments d'Oneille que ces messieurs avoient fait arrêter et mettre les matelots en prison, sous prétexte de contrebande, et le Roi disoit qu'il falloit se plaindre à lui ou à son agent,

et non pas se faire justice. On arma de part et d'autre, et les Génois commencèrent à louer des Suisses. Mais, aussi incapables de soutenir une affaire, que légers à l'entreprendre, ils demandèrent la médiation de l'Empereur, qui jugea qu'ils enverroient un envoyé pour reconnoître le roi de Sardaigne en cette qualité. Il lui fit un discours, où l'excuse n'étoit contenue que dans des termes généraux. Le Roi le fit très longtemps attendre pour lui donner audience, et, enfin, il souffrit leurs humiliations.

Il y a toujours un noble Génois en chemin pour demander pardon à quelque souverain des sottises que leur république fait.

Il y a une chose encore : c'est que les Génois ne se policent point. Ce sont des pierres matérielles qui ne se laissent pas tailler. Ceux qui ont été envoyés dans les cours étrangères en sont revenus aussi Génois qu'ils y étoient venus.

Le vent contraire m'empêcha d'arriver à Porto-Venere le même jour (20), comme j'espérois. Ainsi je couchai à Portofino, à 20 milles de Gênes. Le vaisseau, tourmenté par le vent, me donna pendant tout le jour un mal de mer épouvantable. Je me raccommodai l'estomac dans une auberge, où je trouvai de bons rougets, de bon vin et de bonne huile.

Il est impossible d'aller de Gênes à Porto-Venere autrement que par mer, à moins qu'on aille *(sic)* sur des mulets, tant les montagnes sont rudes et escarpées. On voit presque tout le long de la côte, surtout du

côté de Gênes, les montagnes couvertes de petites maisons; ce qui fait un très bel effet. Il y a là le faubourg nommé *Besagua*, qui est du côté du levant, comme Saint-Pierre-d'Arène est du côté du couchant; ce qui fait comme une prolongation de la Ville. Saint-Pierre-d'Arène est passablement fortifié : car les Génois n'ont pas voulu laisser exposé ce qu'ils ont de mieux.

Je trouvai, arrivant à Gênes, les Génois extrêmement insociables, et un ministre du Roi, M. de Campredon, imbécile; mais de cette imbécillité qui vient à la suite d'une grande sottise. Cependant cet homme avoit été employé longtemps et s'étoit trouvé dans d'assez grandes affaires, parce qu'il avoit été dans les petites. Le Roi envoye ses ministres ordinairement très sots.

Le caractère de notre nation est bien d'aimer la dépense. Mais on est obligé de donner les emplois du second ordre à des secrétaires qui ont été longtemps employés, et qui regardent leur emploi comme un moyen qu'on leur donne de faire fortune et d'amasser du bien; et on voit, en France, un homme qui demande froidement d'aller être employé dans une cour, parce (dit-il) qu'il est ruiné, qu'il n'a pas de bien. Or le Roi paye fort peu. Il est vrai que le ministre de Gênes a 8,000 francs de la République, pour ses franchises, et 12,000 francs du Roi, avec le bénéfice du change. Mais le consul est encore un plus grand seigneur, et cet emploi lui a donné jusques à 30,000 livres de rente, quoique, depuis

GOLFE DE LA SPEZIA

A. Ile qui est à l'entrée du port de La Spezia, et fait, du côté du Couchant, la petite ouverture, et, du côté du Levant, la grande ouverture, et a 3 à 4 milles de tour.

B. Petite ouverture du golfe, d'environ 60 toises.

C. Petite tour sur un rocher, aussi à 60 toises de la grande île.

D. Petite île, derrière la grande, qui peut avoir 2 milles de circuit.

E. Porto-Venere.

F. Golfe qui a 15 milles de tour.

G. Lerici.

H. La Forteresse, dans un avancement de terre.

I. Le port Velignan, qui est le meilleur de tous, profond et très bon pour l'ancrage.

L. Le Lazaret.

M. *La Cala* ou le port de Ria.

N. *La Punta di Pezino.*

O. Le port de Panigaglia.

P. *Porto de La Spezia.*

Q. Côte du Couchant.

R. Côte du Levant.

les arrêts qui ont gêné les étrangers sur le pavillon, ils gagnent moins.

Le 21, il fallut séjourner à Portofino, et, le 22, nous nous rembarquâmes. Mais, le vent étant devenu contraire, nous pensâmes périr, et ce ne fut qu'avec toutes sortes de peine que nous arrivâmes à Porto-Venere.

Le port de La Spezia, c'est-à-dire tout ce golfe, est une des choses des plus admirables qu'il y ait en Italie. Ce golfe a 15 milles de tour. On y entre par deux ouvertures. La petite, qui est du côté du couchant, et peut avoir 60 toises, et est formée par la côte et une île, qui est à l'entrée du golfe, qui s'étend le long de l'entrée du golfe un peu moins qu'un petit mille, et elle a 3 à 4 lieues de tour. Après cette île, à une centaine de toises du côté du levant, est un petit rocher, sur lequel il y a une tour. Puis est la grande ouverture, qui peut avoir 4 milles de large. Or, la largeur du golfe, en y comprenant les îles, peut avoir 5 milles. A *(sic)* côté du couchant, à l'entrée, est le Porto-Venere. A *(sic)* côté du levant, un peu plus avant dans le golfe, est le port de Lerici. Dans le fond du golfe est le bourg de La Spezia, qui est éloigné de 5 lieues de Porto-Venere et de 5 autres lieues de Lerici. Il y a encore quelques villages sur le golfe, que je ne marque pas.

Un peu derrière la grande île, il y a, du côté du levant, une petite île, qui a environ 2 milles de tour, et qui n'est point habitée comme la grande.

Le golfe n'est proprement exposé qu'au vent d'est : les îles le couvrant des autres vents. Mais il y a dans le golfe, du côté du couchant, de petits ports dans de petits golfes, où les vaisseaux sont extrêmement sûrs, et où les navires sont comme dans une chambre. Par exemple, en montant du Porto-Venere au fond du golfe, on trouve un golfe, qu'on appelle *La Castagna;* puis, une pointe de terre, où est un fort; puis, un golfe, qui est le port Velignan, qui est admirable; puis, une pointe, où est le Lazaret; plus, un golfe de Ria; plus, la pointe *di Pezino;* plus, le golfe de Pascigalia; et ensuite, La Spezia.

De tous ces ports, les meilleurs sont ceux qui sont des deux côtés du Lazaret, et là, les vaisseaux (comme j'ai dit) ne sont exposés ni au vent, ni à la mer. Or, à la mer, ils ne le sont pas même dans le grand golfe. Et toute la côte du levant, dans le golfe, n'a point de petits ports; c'est une simple rade. — Voyez page 413.

De Lerici à Lucques il y a 42 milles.

On passe par les états du prince de Massa et Carrara. C'est le plus petit de tous les souverains, et ses sujets, les plus brutaux et les plus mal policés de tous les peuples. J'y ai couché une nuit, et je n'y ai vu personne, hommes, femmes et enfants, qui ne fût d'une grossièreté sans exemple. Pour le Prince, il a un vieux carrosse doré, qu'il fait traîner par quelques misérables chevaux, dans son village, avec deux gardes et une pique à la romaine, comme ont les princes qui paroissent sur nos théâtres. J'aimerois

mieux être un bon capitaine d'infanterie au service du roi de France ou d'Espagne, qu'un si misérable prince. C'est dans ses états que se trouve le beau marbre blanc de Carrara; ce qui fait son revenu principal. Il y a aussi plusieurs mauvais sculpteurs, qui y travaillent à de mauvaises statues, que l'on y va acheter pour des églises.

A 1 mille de Massa, on entre dans le pays du Grand-Duc, que l'on quitte ensuite pour entrer dans le pays de Lucques. Ce que j'ai vu de pays de cette république, depuis là jusqu'à la capitale, est assez montagneux et assez peu peuplé. Ces montagnes, cependant, sont, pour la plupart, assez fertiles : il y a des oliviers, des pins, des chênes verts. Les vallées sont des terres labourables, dans lesquelles il y a des rangs de vignes, qui se joignent avec des peupliers. On m'a dit qu'il y avoit des mûriers dans d'autres endroits de l'État.

Lucques est une ville qui peut faire 22,000 âmes. Le commerce y est un peu déchu depuis que ses manufactures de soye ne se débitent pas si bien en Allemagne, et que les princes, surtout l'Empereur, fatiguent le commerce. Elle tire ses soyes quelque peu de son état, partie de la Romagne.

Le sieur Colonna m'a dit qu'il y avoit à Lucques environ 5,000 personnes qui travailloient la soye. C'est beaucoup, pour une ville si dépeuplée.

Il y a 4 ou 500 familles de la Ville qui ont la

noblesse, c'est-à-dire part au gouvernement. Cette noblesse s'achète comme à Venise et vaut 12,000 écus, ou environ, c'est-à-dire 10,000 piastres. A la différence de Gênes, les Lucquois sont pauvres, et leur trésor public est assez riche. Ils n'ont guère de dépenses que celles des petits souverains d'Italie, qui est d'acheter leur repos et leur liberté de l'Empereur. A Lucques, il n'y a aucun divertissement public. Le revenu de la République est considérable. *La gabella sopra il tabaco e l'aqua-vita andara a 12,000 scudi;* point d'impôt sur le sel; et le tout ensemble, soit droits d'entrée et de sortie de la Ville, soit tailles sur les fonds de terre, peut aller environ à 200,000 écus de 7 livres et demie lucquoises pièce, c'est-à-dire un peu moins qu'une piastre florentine. Les droits de la Ville vont à 150,000 écus, ceux de la campagne à 50,000, selon le compte.

Il faut examiner cela. C'est le sieur Colonna qui me l'a dit; mais il est impossible que ces revenus aillent si haut que 200,000 écus. Je n'en crois que la moitié.

Le spese della Republica sono 500 soldati, che mantiene per guardia della Città; poi 80 Svizzeri, che sono la guardia del Principe; 44 artiglieri: tout cela pour la défense de la Ville; et, outre ce, environ 200 hommes dans les petites places de l'État, qui sont : Castiglione, sur les confins du Modénois; Viareggio, qui est leur port de mer (ce n'est qu'une rade, *ove solamente una galeota può entrare*); et Montignoso, sur les confins de Massa. Le tour de l'État peut être de 28 à 30 milles. La fortification est bonne : il y a onze bastions garnis, chacun, de 10 canons; il

y a une demi-lune à chaque courtine. Les remparts sont garnis d'arbres; ce qui fait un très bel effet, et c'est la promenade de la Ville : les souverains tranquilles n'ayant point de jalousie sur leurs fortifications. Il y a toujours des vivres dans la Ville pour trois ans, et, quand le bled est en danger de se gâter, on le distribue à la campagne pour être rendu à la récolte. Il y a, dans l'Arsenal, de quoi armer (dit-on) 22,000 hommes. Au moins est-il certain qu'il y a deux très grandes salles bien garnies d'armes. Outre cela, chaque citoyen est obligé d'avoir chez lui un fusil.

Les étrangers ne peuvent entrer que par une porte, et le nom en est porté au magistrat, et l'hôte est obligé d'aller dire au Prince qui est-ce qui loge chez lui; et un homme qui seroit réfugié à Lucques pourroit savoir tous les jours si ceux qu'il craint seroient entrés.

L'archevêché de Lucques (ce titre a été donné au prélat vivant) *vale 9,000 d'entrata. Il Papa nomina canonicati della Cattedrale e di San-Giovanni; il Principe, quelli di San-Michaele e di San-Paolino; il gonfaloniere, per il tempo, nomina a San-Paolino.*

Il gonfaloniere ha nove anziani ovvero consigliarii, che ogni due mesi si mutano. L'uno e gli altri non possono, secondo le leggi, uscire del palazzo ove allogiano, che è uno luogo destinato alla loro residenza, nè andar alla loro propria casa. Ils sortent pourtant quelquefois le soir, en cachette. *Tra questi sono distributi molti uffizii del governo. È un altro magistrato composto dal gonfaloniere, che cambia*

tutt' i due mesi, e di tre altri, che cambiano tutti gli anni, qui ont une autorité de mettre en prison, faire le procès à qui ils veulent; mais, après l'instruction, c'est le Conseil qui juge.

Il n'y a point d'inquisition à Lucques. 5

Questo consiglio è per la polizia e politica del buon governo; perchè, per gli affari ordinarii criminali, c'è il podestà.

Il gonfaloniere e nove anziani non hanno altro del publico che la tavola. 10

Habbiamo visto due gallerie di quadri.

La del signor Alessandro Bonvisi, nobile famiglia di questa città. Les principaux tableaux sont : un tableau de Raphaël représentant la Vierge et Jésus; un d'Annibal Carrache, qui est une *Déposition de* 15 *Croix;* un de Barroccio, qui est une *Madeleine et le Christ : « Noli me tangere »*; plus un tableau du Guerchin, qui est *Marsias écorché ;* et autres.

L'autre est celle *del signor Stefano Conti :* toute de peintres modernes. 20

Al Duomo, il y a trois belles statues de Jean de Bologne : un *Christ, san Pietro, san Paolino. Quella del Christo, estimata assai, è svelta e pare di carne. Alla Chiesa di San-Frediano, in refettorio, c'è uno* san Gregorio a tavola, *opera grandissima di Pietro-* 25 *Paolino Lucchese. Nella Chiesa di San-Romano vi sono due quadri del fratel del Piumbo : l'uno, della Madona, che, col suo manto, copre molti divoti e santi : artificio grande del pittore, per le ombre di*

quel manto, che fa un bel chiaro-oscuro e un bel disegno; l'altro è santa Madalene, e Catharina di Siena, e il Padre eterno, *che le benedice.*

In Santa-Maria-da-corte-Horlandini vi sono due tavole di Guido Reni, una di Giordano, una del Vanni, e una del Paulini; dipinta tutta la Chiesa da Pietro Scorsini. Nell' istessa chiesa è una capella esattamente copiata, posta come quella della Madona-di-Loreto, di maniera che chiascheduno mattone è simile a quello dell' originale.

Nella Chiesa di San-Ponciano è una tavola dell' Ispagnoletto, di Bologna, che è bona assai, che ripresenta san Bernardo in estasi.

A Saint-Michel, il y a une façade *ch'è d'ordine greco moderno, che è una mescolanza del greco col gotico, e a sette ranghi di colonne : le prime, d'ordine composito, ma senza proporzioni; gli altri, differenti maniere.*

Les terres de Lucques sont séparées, à 5 milles de la Ville, des terres de Pise, par une montagne qui est aussi à 5 milles de Pise. Il faut beaucoup de peine pour la traverser, parce qu'elle est très escarpée; et, avec peu de dépense, on pourroit la rendre très commode et très praticable.

On ne peut, sur les chemins d'Italie, tourner la tête sans voir un moine, comme dans les rues des villes, sans voir un prêtre. Toutes les voitures de terre, tous les bateaux, sont pleins de moines. Ces gens, ennemis mortels du couvent, voyagent tou-

jours. L'Italie est le Paradis des Moines. Il n'y a aucun ordre qui n'y soit relâché. Les affaires que tous les moines du monde ont à Rome en peuplent beaucoup les chemins.

VI

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE

J'arrivai à Pise le 24 novembre 1728.

C'est une ville peu peuplée; mais qui a les restes d'une ville qui l'a beaucoup été autrefois. On dit qu'elle a 5 milles de tour. Elle avoit autrefois de grands faubourgs; mais, aujourd'hui, le peu de peuple qu'il y a est dans la Ville.

L'Arno la traverse, et, comme elle a des quais revêtus de pierre, elle ressemble assez, en cette partie, à Paris; et même rien n'est plus ressemblant, à la grandeur des bâtiments du Louvre et des autres maisons près; et cette partie de la Ville est très riante. Par l'Arno, Pise communique à Florence, d'un côté, et, de l'autre, à la mer. Au bout de la Ville, du côté du midi, sont les chantiers pour les galères du Grand-Duc. Il y a trois formes pour les y construire, et on en contruisoit deux, mais très lentement. Il *(sic)* entretient en mer trois galères qui font toutes ses forces de mer. Quand les galères sont construites à Pise, elles descendent à Livourne par l'Arno. Auprès du chantier sont les Bains ou les Prisons des Esclaves, lorsqu'ils sont à terre; qui sont fort dures. C'est là où étoient les anciennes prisons de la république de Pise, et on montre encore le trébuchet, qui est le lieu où l'on menoit

les criminels d'État. Le plancher s'enfonçoit sous eux, et ils tomboient sous terre, et il y avoit des instruments de fer qui les coupoient en morceaux; c'est ce qu'on dit aux voyageurs.

Il y a trois ponts sur l'Arno pour communiquer d'une partie de la Ville à l'autre. Celui du milieu est un pont de pierre, qui a de longueur un peu plus que la moitié du Pont-Royal; il y a trois arches, dont les cintres sont d'un très beau marbre blanc, aussi bien que les pierres de dessus la muraille des côtés. Au bout de ce pont, du côté du sud-est, est ce qu'on appelle *les Loges*, qui est un lieu où l'on se promenoit autrefois, qui est une espèce de péristyle d'ordre dorique, de forme à peu près carrée, de marbre blanc non poli. Ce sont deux rangs d'arcades. Comme il y a aux quatre faces quatre rangs de pilastres, et que les pilastres du milieu sont très près, les triglyphes qui sont dessus sont très près aussi, et, comme elles n'auroient pas pu s'ajuster, l'architecte n'a mis qu'un autre triglyphe au milieu de chaque arcade.

Sur le quai, qui est du côté du sud, est une petite église appelée *la Spina*, d'ordre gothique, de beau marbre blanc, d'une légèreté surprenante, et qui ressemble à des découpures. Les colonnes ne sont que des fuseaux. C'est le morceau gothique le plus achevé que j'aye vu, et le petit ouvrage a de la beauté autant qu'il peut y en avoir dans un mauvais goût.

Le Palais du Grand-Duc est sur le quai de la rive, du côté du nord-ouest. Il n'a pas, par le dehors, plus d'apparence que celui d'un particulier.

La Tour de Pise est penchée de 7 pas ordinaires et demi, et, enfin, d'une manière à effrayer. Il ne faut pas dire que l'architecte l'a bâtie ainsi exprès : car il n'y a qu'à voir comme quoi les pierres d'un
5 espace du parapet d'en bas sont affaissées d'un côté, pendant que les autres se sont levées. J'ai compté, en faisant le tour, 77 de mes pas ordinaires; ce qui faisoit 25 pas un tiers de mes pas ordinaires de diamètre. Ainsi, tant qu'elle ne penchera pas plus
10 que la moitié de cette distance, elle ne tombera pas, parce qu'elle ne sortira pas de sa ligne de direction, et elle a encore 5 pas à pencher sans tomber. Et même il y a une chose qui la soulage beaucoup : c'est qu'au haut il y a une balustrade d'où le bout de
15 la Tour s'élève; mais ce qui en sort est diminué de diamètre de l'espace de toute la balustrade. Elle a sept rangs de colonnes, sans ce qui s'élève depuis la balustrade.

L'Église du Dôme est une grande et belle église.
20 Elle est d'architecture gothique. Ce grand édifice a, d'un côté, la Tour, et, de l'autre, un très grand édifice qu'on nomme *le Baptistère*, et dont nous parlerons ci-après. L'intérieur est divisé par quatre rangs de colonnes énormes, qui portent des arcades d'autres
25 colonnes; mais la frise est trop petite pour de si grosses colonnes. Il y a trois portes de bronze, en bas-reliefs, que les Pisans prirent (à ce qu'on dit) à Majorque, et qui venoient de Jérusalem. Mais, comme les bas-reliefs en sont gothiques, que l'écri-
30 ture qui y est gravée à chaque cadre est gothique,

qu'il y a des histoires du Nouveau-Testament, ce ne pourroit être que les portes de la Jérusalem nouvelle, que les Croisés fondèrent, pour ainsi dire. Il y a, dans cette église, quelques tableaux assez bons d'André del Sarto. Il y a aussi un tableau d'un peintre nommé *Luti,* qui est une *Prise d'habit de saint Renier,* qui est fort bon.

Au-dehors de l'Église, et à côté, est le *Campo-Santo.* C'est un cimetière fait de la terre que les vaisseaux pisans portèrent autrefois de la Palestine, et qu'on dit avoir eu autrefois la propriété de faire enfler les corps et de les dessécher aussitôt. Le cimetière est carré-long, fermé d'une muraille, autour de laquelle règne une galerie en forme de cloître, parée de marbre. C'est là que l'on trouve un beau recueil de peinture ancienne, parce que les murs de ces galeries sont peints à fresque, et on y voit bien à plein le mauvais goût de ce temps-là. C'est là que l'on voit l'Enfer, le Jugement, le Paradis, les tentations des solitaires, et tout cela, avec les imaginations singulières de ce temps-là. C'est là que l'on voit les Anges en courroux traîner en Enfer les rois, reines, prélats, papes, moines et prêtres, sans rémission; mais on n'y voit point de peintre. On voit que l'effort du génie a été de trouver des figures de Diables les plus affreuses. Il y a aussi des peintures de Giotto, qui paroissent un peu d'un meilleur goût que les autres. Il y a tout un côté qui est celui qui est exposé au midi, qui a été fait par un seul peintre. L'autre côté a été fait par plusieurs et en grand nombre. On dit qu'ils mouroient tous

parce qu'ils travailloient dans un lieu exposé au nord. Il y a un bout qui n'étoit pas fini, et qu'un peintre plus moderne a voulu finir dans le goût ancien; mais il n'a attrapé ni le goût ancien, ni le nouveau.

J'avois oublié de mettre que j'avois vu à Savone faire du savon. *Si mette un cantaro di soda* (de soude) *sopra un barile d'oglio : un cantaro è sei pesi, e un barrile, sette pesi.* Le tout demeure vingt-quatre heures, plus ou moins, à cuire. *Il barile e il cantaro danno 14 a 15 pesi di sapone;* et cela se gagne par l'eau qui se mêle dans la soude, lorsque la lessive et l'huile sont cuites ensemble. On étend le tout sur de grandes pierres, où il s'essuye, et le savon se forme.

J'étois à Pise le jour de sainte Catherine, fête des écoliers. Ils courent la Ville, font des feux de joye, font tirer des pétards et portent leur chef sur leurs épaules; et, lorsqu'ils peuvent attraper un Juif, ils le pèsent, et il est obligé de leur donner autant de livres de confitures qu'il pèse de livres. Des soldats étoient répandus dans la Ville pour les empêcher de forcer les maisons.

La forteresse est au bout de la Ville, du côté de Florence, sur la rive du sud-est. Elle communique à l'autre partie de la Ville par un pont. Cette forteresse n'est pas grande chose, et il peut y avoir 100 hommes de garnison.

Pise peut être à 8 milles de la mer.

L'eau vient à Pise de la montagne, qui est à 5 milles, par le moyen d'un canal, qui est posé sur des arches, lequel peut être élevé d'environ 20 pieds de haut.

Pise peut avoir 15 à 16,000 habitants.

Il y a un bâtiment isolé, de figure ronde, en forme de dôme, qui est opposé à la façade de l'Église, qui est le Baptistère. Ce bâtiment est fort massif, et les murailles en sont épaisses. Il y a, dans le dedans, une galerie formée par douze pilastres, laquelle règne tout autour; et, comme il y a deux étages, il y a de même une galerie au-dessus, formée de même de douze pilastres. Ces galeries ont 9 pas de largeur, les murailles franches. La circonférence, mesurée en dedans, est de 136 pas; c'est-à-dire que le bâtiment a environ 39 pas de diamètre. L'espace du milieu, formé en rond par les pilastres des deux galeries, est terminé en haut par une voûte, qui est faite un peu à pans, y ayant un angle à l'endroit qui est au-dessus de chaque pilier, qui fait une figure un peu curviligne, mais de onze côtés. Il y a aussi sous cette galerie onze voûtes, chacune dans l'intervalle des piliers; mais celle de dessous est taillée à facettes, et celle de dessus n'est formée que par les séparations et est en forme de niche. J'ai décrit exactement tout ceci, parce que, lorsque l'on fait un bruit par un son grave, comme lorsque l'on frappe la porte, ou lorsqu'on laisse tomber les sièges, qui sont de bois, dans un petit chœur qui est là, il se fait à chaque

coup un bruit qui est, ni plus ni moins, comme le bruit du tonnerre, avec le même son précisément, et les mêmes roulements; et, lorsque le son est aigu, il se fait bien un résonnement long, mais il ne se fait point de roulements : le son est uni, quoiqu'il continue comme lorsque le ton est grave. Il ne faut pas dire que l'air soit pressé : car il y a des fenêtres par tout le bâtiment. Deux grandes portes étoient ouvertes; de façon que l'air y sort et entre très librement. Et, lorsque je suis sorti de la voûte, et que j'ai été dans l'escalier pratiqué dans le mur, qui communique à la voûte, où le lieu *(sic)* est d'ailleurs étouffé, il ne s'est point fait de trémoussement. Or, comme les effets naturels sont ordinairement imités par l'art, il est croyable que le bruit du tonnerre se fait dans les nuées comme dans cette tour. Ce ne sont point les exhalaisons qui sortent par force et font ce bruit; il y a seulement un premier bruit, qui trouve dans les nuées une espèce de voûte, comme celle que nous venons de décrire. Il ne se forme point d'écho : la voix n'est point rendue; elle est continuée.

Ce qu'il y a d'assez bien, c'est que la Tour, l'Église, le Baptistère, le *Campo-Santo,* sont tous détachés les uns des autres, et qu'il y a de grands espaces entre tout cela; ce qui fait un bel effet et permet de bien voir la grandeur de ces bâtiments.

Il y a une grande maison, qui est celle de la fabrique, sur laquelle j'ai vu cette inscription; il y est

dit qu'elle a été renouvelée, et que l'ancienne y avoit péri :

Ædile Joanne Mariani. — Christianissimus Gallorum, Hierusalem et Siciliæ-citra-Pharum rex, Carolus VIII, in his divæ Mariæ ædibus, idibus novembris MCCCCVC, ex insperato comedit, Pisanæ libertatis argumentum. Nunquam tantam magnus Alexander liberalitatem ostendit.

Au-dessus sont les armes de France.

Il y a, à Saint-François, une *Nativité*, peinte par Civoli, qui est une belle pièce.

L'Église des Chevaliers de Saint-Étienne est assez belle. Elle est couverte des drapeaux et des dépouilles enlevées aux ennemis. La façade d'ordre corinthien, et du composite au-dessus, m'a paru assez belle.

Il y a un tableau d'une *Nativité* qui me paroît très bon; mais il est souverainement immodeste : on met la main entre les cuisses d'une femme nue, qui se couvre seulement le sein avec les mains. Le sein de la Vierge est couvert d'un voile, qui ne descend pas assez. Mais le tableau est bon.

Le maître-autel est tout de porphyre, et diapré.

Il y a, au milieu de la place, une très mauvaise statue d'un grand-duc, je ne sais lequel.

MM. Melani, peintres, sont deux frères; les premiers artistes de la Ville. Ils ont bâti l'Église de Saint-Joseph, qui est une petite église de très bon

goût. Ils ont peint la voûte de l'Église de Saint-Mathieu à fresque; ils y ont représenté le Paradis, et cela paroît être un bon ouvrage. Dans la partie inférieure, tout autour, il y a une architecture sur-
5 prenante. Ce qui me paroît bien, c'est que, dans le milieu de la voûte, il n'y a d'autres figures qu'un Père éternel dans le lointain, et que le reste, c'est le ciel et la lumière. Mais, tout autour, au-dessus de l'architecture, sont les Saints, et, plus haut, le Christ
10 et la Vierge. Cela fait qu'il n'y a aucune confusion de figures; que l'on peut tout voir sans se martyriser le col. D'un côté, on voit la moitié de l'ouvrage, à son aise, et, de l'autre côté, l'autre. Ces messieurs ne sont point sortis des états du Grand-Duc et ont
15 seulement travaillé à Sienne; il est dommage qu'ils n'ayent pas été à Rome.

Livourne est à 14 milles de Pise. C'est une fort belle ville, bien peuplée et bien fortifiée. Les rues sont larges, droites, bien percées. La place est très
20 grande, et la Ville, riante. Il peut y avoir 40,000 âmes de toutes nations : Grecs, Juifs, Arméniens, Catholiques, Protestants; mais les Juifs sont au nombre de 6 ou 7,000, et extrêmement protégés par le Gouvernement. La nation angloise y fait le principal com-
25 merce; après, la Françoise, la Hollandoise. Ce qu'il y a, c'est que le commerce des Anglois y augmente, et que celui des François diminue.

La mer entre dans la terre et fait comme une espèce de golfe. C'est là que l'on a pratiqué le port

de Livourne, par le moyen d'une jetée ou môle, que l'on a fait. Le fond du port est à peu près au midi, et le môle à peu près au couchant ou sud-ouest. Au nord-ouest est l'ouverture du port, qui n'a pas plus de 50 à 60 toises pour l'entrée; après quoi, il y a un bas-fond, qui empêche les vaisseaux d'entrer par là. Plus vers le nord est le lieu où l'on examine la santé, et là est une grande tour de marbre. Tout ce côté du port est un bas-fond, et le fond est naturellement fermé de ce côté-là. Pour *(sic)* à l'entrée, il y a 7 ou 8 toises d'eau; du côté du môle, il y a deux, deux et demie, trois et quelquefois plus, hauteurs d'hommes d'eau; du côté du nord-ouest et la tour de marbre, il n'y a quelquefois que 2 ou 3 pieds, et les vaisseaux n'y peuvent pas aller, mais se tiennent le long du môle. Il y a deux machines, à peu près comme celles de Venise, incessamment occupées, les jours ouvriers, à vider et nettoyer le port. On y fait travailler les esclaves.

Le navi sono sicure assai nel porto. Ma però, ai venti maestrali, si battono e vanno l'una contra l'altra; i maestrali dunque sono i pericolosi venti di quel porto, perchè passano per il buco. I libecci però venti si rumpono contra il molo, ma fuori del porto. Questi venti sono cattivissimi.

La pointe du môle est défendue par une petite fortification basse, où il y a des batteries de canons. Cela est très bon pour défendre le port. Mais, si l'ennemi s'en emparoit, il ruineroit de là la Ville.

De cette tour, on avertit aussi la Ville du nombre de vaisseaux et galères qui paroissent sur la côte.

La tour où est le fanal est derrière le môle. Le mal est qu'elle est trop près du port et de la montagne qui est derrière, à 3 ou 4 milles vers le sud-est : car, la nuit, les paysans y allumant des feux, 5 les pilotes sont en danger de se tromper et de s'aller briser contre le rivage. Cela est arrivé.

De la tour du fanal, on voit, *al ponente e al libeccio, l'isola della Gorgona, la Capraia; al mezzo giorno, la Corsica; e, al mezzodì, più verso la terra, l'Elba.* 10 *Si vede, al mezzo giorno e al sirocco, Piombino.*

La Meloria est un écueil à 5 milles dans la mer. Un gros navire s'y étant perdu, on y a bâti une tour. Autour de cet écueil, il y a une étendue de plusieurs milles où les navires ne peuvent passer.

15 A la pointe du cap qui est vers le sud, il y a un lieu où il y a toujours des hommes qui ont des chevaux; il y en a toujours 12 dehors, pour garder les côtes.

Dans l'été, il y aura toujours dans le port de Li- 20 vourne une quinzaine de vaisseaux étrangers; dans les autres saisons, plus; l'hiver, 50, 60 et même 70.

Le côté du port du côté du levant, et qui regarde la terre, est formé par une langue de terre, que l'on a affermie par des pilotis et des graviers ; sur laquelle, 25 on a bâti des magasins et est une forte muraille. Cela sépare le port d'avec un autre petit port appelé *Darse,* qui ne sert que pour les galères du Grand-Duc et les barques.

Outre la petite fortification, que nous avons dit 30 être à la pointe du môle, il y a le Château-Vieux, qui est du côté de la mer, et la Darse le baigne, et

il *(sic)* l'embrasse du côté du nord-ouest; et il y a encore la forteresse neuve, qui est du côté de la terre.

Livourne est très bien fortifiée, tant elle-même que par les deux forteresses. La mer entre dans les fossés de la Ville et des forts et l'entoure d'un bout à l'autre.

La mer contribue aussi à former un canal, lequel va à Pise et dessèche tout le pays, qui, avant cela, étoit en partie marécageux; et on a soin d'entretenir ce canal avec des machines, pour en ôter la vase, et, depuis que l'on a fait cet ouvrage, l'air de Livourne est devenu sain.

Mais, comme ce canal embouche l'Arno à Pise, et que ce fleuve, rapide et bourbeux, remplissoit de sable ce canal, on a fait une cataracte, et on ne laisse entrer l'Arno dans le canal que lorsqu'il est clair. Cependant, il y a une roue sur la cataracte, qui enlève les bateaux que l'on fait passer de l'Arno dans le canal ou du canal dans l'Arno. Comme l'Arno est rapide, il entraîne le sable, ce qui ne se feroit pas dans le canal, qui est presque sans pente.

Enfin, il est impossible de voir cette ville sans concevoir une bonne idée du gouvernement des Grands-Ducs, qui ont là fait de si grands et de si beaux ouvrages, et qui ont fait là une ville florissante et un beau port, malgré la mer, l'air et la nature. S'il y a quelque chose à redire à la fortification, c'est qu'elle est trop belle et trop considérable pour son prince, parce qu'elle demanderoit une garnison trop considérable. Le Grand-Duc, qui n'entretient guère que 3,000 hommes, est obligé

d'en avoir là une très grande partie. Il donne à ses troupes une paye trop forte, et, avec ce qu'il donne, il pourroit avoir un tiers de plus de troupes.

Florence, où j'arrivai le 1er décembre 1728, est une belle ville.

Je reçus mille politesses de M. de La Bétide (?), envoyé du Roi, qui y est très considéré, très aimé.

Le Grand-Duc entretient environ 3,000 hommes et en pourroit entretenir 7 ou 8 avec la dépense qu'il y fait. Il a 60 et quelques mille hommes de milice, enrôlés sur les rôles faits pour cela. Ces 3,000 hommes sont autant de chanoines. Ils ont 4 livournines par mois (ce qui revient à 18 sols par jour), et, outre cela, ils travaillent et ont leur métier. Ce sont des soldats aux gardes, mieux payés. Aussi la plupart sont-ils mis comme des officiers.

Le feu Grand-Duc avoit emprunté beaucoup d'argent à 6 pour 100. Celui-ci a réduit les intérêts tant des nouveaux que des anciens contrats; ce qui lui a donné le moyen d'ôter les impôts que feu le Grand-Duc, son père, avoit établis, et il a fait une chose que les princes font difficilement : il s'est défait des importunités de la prêtraille et de la moinerie et ne veut point en entendre parler. Il renvoyoit les prêtres à l'archevêque et les moines au nonce; d'ailleurs, les sources de l'argent sont bouchées pour eux. Il ne fait presque aucune dépense.

On vit à Florence avec beaucoup d'économie. Les hommes vont à pied. Le soir, on est éclairé par une petite lanterne. Les femmes vont dans de grands carrosses. Dans les maisons, lorsque l'on ne joue point, on est éclairé par une lampe : quand il y a peu de monde, un lampion; quand le monde entre, on allume les trois lampions : car la lampe a trois branches et pose sur une espèce de chandelier. Du reste, la noblesse de Florence est affable, et le sang y est assez beau. Elles *(sic)* ne savent ce que c'est que de se farder.

Aucune cheminée, et, dans le cœur de l'hiver, on ne s'y chauffe point. On dit que le feu est malsain; mais ce pourroit bien être aussi une raison d'économie. Comme on accoutume les enfants à rester dans une chambre sans feu, on ne le souhaite point.

Généralement, l'Italie, au moins toute la Lombardie et ce qui est entre l'Apennin et la mer manquent de bois : car toutes les montagnes de l'Apennin sont nues ou ont des oliviers, qui sont de peu de ressource pour le chauffage; et les plaines sont cultivées et n'ont que des mûriers et quelques peupliers. Cependant, on ne sent point cette privation-là, soit parce que l'hiver y dure peu, soit parce qu'on est accoutumé à ne se point chauffer. Ce qui m'a bien fait revenir des éternelles craintes de notre France, où on regorge de bois, et où l'on dit toujours qu'on en va manquer. Il est certain que les pays à bois en font une consommation bien inutile.

Il est sorti de Florence, de tous temps, de grands

hommes et de grands génies. C'est eux qui ont contribué plus qu'aucune ville d'Italie au renouvellement des arts. Cimabué et Giotto commencèrent à faire revivre la sculpture et la peinture, et ce furent les sénats de Venise et de Florence qui appelèrent les ouvriers grecs.

Et il y a cela d'extraordinaire, c'est qu'à Florence, l'architecture gothique est d'un meilleur goût qu'ailleurs. Le Dôme et *Santa-Maria-Novella* sont de très belles églises, quoique dans le goût gothique. Elles ont un air de simplicité et de grandeur que les bâtiments gothiques n'ont pas. Il falloit que ces grands génies fussent supérieurs à l'art de ce temps-là. Aussi Michel-Ange appeloit-il *Santa-Maria-Novella* son épouse, et avoit-il un grand respect pour l'Église du Dôme.

Le Grand-Duc peut avoir de revenu 1 million 500,000 écus florentins, qui veulent dire environ 7 millions 500,000 livres de notre monnoye et plus : car l'écu florentin vaut une piastre. Le Grand-Duc père avoit des intérêts à payer à 5 pour 100. Celui-ci a sommé de venir recevoir son argent ou de souffrir la diminution des intérêts à 3 et 1/2. Quelques-uns ont pris leur argent; les autres ont souffert la réduction; ce qui fait que l'argent n'y vaut pas davantage sur la place, et que les terres ne rapportent pas même ces intérêts-là. Mais le Grand-Duc a l'entretien de sa cour, de celle de la princesse sa belle-sœur, de la princesse sa sœur, de ses troupes de terre et de ses galères. — M. de Sainte-Marie.

Il n'y a pas de ville où les hommes vivent avec moins de luxe qu'à Florence : avec une lanterne sourde, pour la nuit, et une ombrelle, pour la pluie, on a un équipage complet. Il est vrai que les femmes font un peu plus de dépense : car elles ont un vieux carrosse. On dit qu'ils font plus de dépense à la campagne, comme aussi aux solennités des baptêmes et des mariages. Les rues sont si bien pavées de grands pavés, qu'il est très commode d'aller à pied. On a vu le premier ministre du Grand-Duc, le marquis de Montemagno, assis sur la porte de la rue, avec son chapeau de paille, se branlant les jambes.

Les Anglois enlèvent tout d'Italie : tableaux, statues, portraits. Ils n'ont de ces choses-là que depuis quelque temps, parce que tous les meubles des maisons royales furent vendus par le Parlement, après la mort de Charles II *(sic)*, à tous princes, rois et ministres étrangers. On dit que cela les amollira et leur fera perdre leur courage féroce. Je dis qu'ils ont encore beaucoup à perdre, et pour bien du temps.

Cependant les Anglois enlèvent rarement du bon. Les Italiens s'en défont le moins qu'ils peuvent, et ce sont des connoisseurs qui vendent à des gens qui ne le sont pas. Un Italien vous vendroit plutôt la *(sic)* femme en original, qu'un original de Raphaël.

J'étois adressé à M. le bailli Lorenzi, qui a été autrefois envoyé de France, quoique sujet du Grand-

Duc, et me fit mille politesses. C'est un homme généralement aimé et estimé. — Il a un fils qui a du mérite.

Le comte Caimo étoit envoyé de l'Empereur. Je
5 l'avois vu à Milan.

Le commandeur de Gaddi me fit aussi des politesses. Il est de la maison Pitti. Une succession l'a obligé de changer de nom.

Mad^e^ Viviani, femme du sénateur, a l'air jeune,
10 quoiqu'avec de grands enfants.

Mad^e^ Olivieri, veuve et flamande, qui avoit été en Portugal avec la Reine, s'étoit ensuite mariée à un Florentin.

La comtesse Strozzi : toutes les comtesses Strozzi,
15 jolies.

Le marquis Gherini : trois frères ; chez celui qui est marié, on tient assemblée.

Je pensois, avec ma petite lanterne et mon ombrelle, sortant de la maison, que les anciens Médicis
20 sortoient comme cela de chez leurs voisins.

Il y a à Florence une domination assez douce. Personne ne connoît et ne sent guère le Prince et la Cour. Ce petit pays a, en cela, l'air d'un grand pays.

25 Il n'y a que les subsides qui y sont très grands. Il y en a du temps de la République, très forts. Par exemple, on paye 7 et 3/4 pour 100 des dots des filles qu'on épouse ; *idem*, des successions collatérales. Tout paye, soit qu'il entre ou sorte de

Florence. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, si vous épousez une fille qui n'a rien, on vous suppose une dot pour en tirer les 7 et 3/4. Le feu Grand-Duc avoit mis un impôt de 1/2 pour 100 sur tous les revenus et avoit promis que cela ne dureroit qu'un an. Cela dura toujours et augmenta. Des gens qui croyoient que cela ne dureroit, ni augmenteroit, alloient déclarer plus de revenu qu'ils n'avoient, pour se donner plus de crédit. Mais cela dura. Ce Grand-Duc-ci a ôté cet impôt et d'autres.

C'est un bon prince, qui a de l'esprit, mais très paresseux, et qui, d'ailleurs, aime un peu à boire, même des liqueurs. Il n'a confiance à aucun ministre et souvent les brusque bien : ce qui peut venir des quarts d'heure du vin. Du reste, le meilleur homme du monde. Un homme ayant fait des placards contre les ministres et ayant même intéressé le Grand-Duc, disant qu'il ne donnoit pas d'audience, fut pris et condamné aux galères. Le Duc, qui doit confirmer la sentence, ne le fit pas. Un sénateur lui dit : « Mais, Monseigneur, il faudroit un exemple : il a maltraité rudement un sénateur. — Et moi aussi, dit le Grand-Duc ; mais il a dit la vérité, et je ne veux pas le punir pour cela. » Il est presque toujours avec ses domestiques.

Quand Charles-Quint assiégea et prit Florence avec les troupes du Pape, la capitulation fut que les Médicis seroient rétablis : Alexandre, élu duc, avec douze sénateurs pour son conseil : ce qui formoit une espèce d'aristocratie. Le Duc fut assassiné par

son cousin ou frère, qui lui avoit promis de lui mener le soir, dans son lit, une femme, et lui mena l'assassin. Il se retira à Venise. Comme il *(sic)* fut élu duc fort jeune, il se fit une conjuration des Strozzi, qu'il découvrit et éteignit. Il bâtit des citadelles, mit des impôts, et, depuis ce temps, rien n'a remué. — Santa-Maria. — Examiner l'histoire.

Les Ducs ont augmenté le nombre des sénateurs. Ce sénat ne fait plus rien : le Duc ayant son conseil particulier. Les sénateurs sont seulement à la tête des différents tribunaux. — Santa-Maria.

Les raretés, richesses et curiosités des Médicis leur viennent non seulement de ce qu'ils ont acquis, mais aussi de la confiscation des biens de plusieurs familles de Florence, qui avoient conspiré contre eux.

Le Grand-Duc ne donne guère de lettres de noblesse. On a seulement la faculté de fonder, pour 10,000 écus, une commanderie de l'ordre de Saint-Étienne : elle passe aux enfants après. Dans de certains cas, elle retourne à l'ordre. Cela fait noblesse. Ceci a perdu le commerce de Florence : un riche marchand ayant d'abord fondé la commanderie; après quoi, il n'est plus permis de faire le commerce.

Il y a une maison que vingt gentilshommes louent à leurs frais, qui est le *Cazin,* où l'on s'assemble. Là, il n'y a que des gentilshommes qui y peuvent

entrer, et cela est si rigoureusement observé qu'ils supplièrent le Grand-Duc, qui leur parla pour quelqu'un, de ne les point gêner là-dessus.

Autrefois, il y avoit un jeu, où l'on se donnoit bien des coups de poings, qui a été aboli depuis quelque temps, et se faisoit une fois l'an. Cela étoit usité du temps de la République, parce que, lorsqu'on avoit quelque inimitié, on la gardoit pour le jour du jeu. On frottoit bien son adversaire; après quoi, l'honneur ordonnoit d'oublier l'injure reçue, parce qu'on s'en étoit vengé.

Il n'y a point de famille noble qui n'ait quelque petit emploi, qui lui donnera 15, 20, 30 écus, 50 écus par mois. Les emplois les plus vils en France, comme un emploi à la douane, sont exercés par les nobles, et il n'y a ordinairement qu'eux. La raison en est que cela se faisoit ainsi du temps de la République. — Santa-Maria.

Le Père de la Patrie, riche marchand, avoit plus de deux ou trois cents personnes employées dans toute l'Europe, dans ses différents comptoirs, et il avoit eu l'attention d'employer des gens des principales familles de la Ville, qui étoient autant de gens à lui. Cela donna de la jalousie. Il fut pris et alloit être mis à mort, lorsqu'il gagna le geôlier, se retira à Venise, et il trouva le secret de faire tomber presque tout le commerce de Florence. Cela le fit rappeler. Il perdit ses ennemis. Immenses

richesses. Bâtiments publics qu'il éleva pour des sommes incroyables. — Santa-Maria.

Il ne laisse pas d'y avoir des familles riches à Florence : le marquis Riccardi a plus de 200,000 livres
5 de rente de notre monnoye; les Renucini, Corsini, Corci, 20,000 écus ou 100,000 francs de notre monnoye; *idem*, Salviati et Strozzi, *principe di forano :* mais ces deux derniers sont dans l'État du Pape; les marquis Incantri, Tempi, Niccolini, le
10 baron Franceschi, 12 à 15; les marquis Ximenès et Gherini, un peu moins, aussi bien que les marquis Féroni et Capponi : ces Féroni étoient autrefois prodigieusement riches. — Tout ceci est exagération populaire. Retranchez-en la moitié et plus.

15 Les Médicis étoient originaires de Mugello, petite province de Toscane. Les Ubaldini en étoient seigneurs. Il y en a eu de ducs d'Urbin, et il y en a deux branches à Florence, d'une fortune médiocre. — Santa-Maria.

20 Ce Grand-Duc indéterminé et paresseux. Quelques-uns de ses gens, à son retour d'Allemagne, firent mettre leurs habits dans ses ballots. Ils n'ont pas encore été défaits depuis dix ou douze ans, et ils sont pourris. Tout ce qu'on lui donne, il
25 l'enferme — fût-ce gibier, fruits — après l'avoir fait estimer et donné une manche *(sic)* du prix, et là il se pourrit. Cependant, c'est un bon prince. Un des marquis Gherini a une charge qui vaut 2,000 écus,

que le Grand-Duc père lui donna malgré celui-ci, qui le haïssoit, et il en fut si outré qu'il se retira de la Cour. Il est devenu Grand-Duc, et il ne lui a pas ôté la charge.

Je disois, en voyant ces mauvaises sculptures et peintures gothiques, que, si la question des Anciens et des Modernes étoit venue dans ce temps-là, on l'auroit soutenue de part et d'autre.

La marquise Féroni tient tous les vendredis une assemblée de *virtuosi ;* l'abbé Niccolini en est l'étoile polaire.

Le marquis Renucini, secrétaire d'État de la guerre, est un des meilleurs esprits de Florence.

Différence des richesses qui viennent d'avarice, d'avec celles qui viennent par les autres voyes chez les peuples riches.

Un Anglois m'a dit que, pour acheter des estampes, il falloit, pour cela, que le peintre fût bon, et le graveur bon aussi; qu'on pouvait acheter, à Rome, les estampes de Marc Antonio et, à Paris, celles de Gérard Audran, sans examen. Il y a deux Audran. Outre ce, on peut acheter les estampes d'Æneas Vico et de Pietro Santo-Bartoli, en leur nom.

Charles-Quint n'avoit point en vue de donner la souveraineté aux Médicis; il ne vouloit qu'établir

une aristocratie, et avoir pour chef ou gonfalonier un Médicis. On donna au premier, pour son entretien, 12,000 écus : les Florentins disoient qu'il auroit bien là de quoi faire une bonne vie. Quand les Empereurs se furent retirés d'Italie, que les Médicis se virent utiles aux uns et aux autres, ils s'emparèrent de l'autorité et des revenus publics.

Le grand-duc Cosme III, voyant que, depuis Jean de Bologne et Francavilla, la sculpture étoit totalement tombée à Florence (comme il paroît par les ouvrages des sculpteurs de ce temps-là), il envoya de jeunes élèves à Rome, comme Foggini et Marcellini, lesquels y étudièrent longtemps, firent eux-mêmes des élèves, qui allèrent ensuite à Rome, comme Piémontini et autres d'aujourd'hui. Ainsi, c'est au feu Grand-Duc et au prince Ferdinand, son fils, que l'on doit le rétablissement de la sculpture à Florence. Marcellini vécut dans la crapule et fut abandonné du Grand-Duc.

J'ai ouï dire au sénateur Capponi que l'État de Florence a 750,000 habitants. Ils n'y sont (je crois) pas. L'état de Sienne, qui est plus grand que le reste, n'a pas plus de 75,000 habitants, m'a dit le comte Caimo, qui dit le bien savoir, et il soutient, contre le sénateur, qu'il n'y en a pas plus de 600.

La ville de Florence peut avoir 80,000 âmes, 800 moines, autant de religieuses, sans compter les prêtres.

J'ai ouï dire au comte de Caimo qu'il n'y avoit pas 100,000 âmes dans le Mantouan, et je le crois.

Je crois que l'État de Venise est, de tous les états d'Italie, celui qui a le plus de peuple. Le Bressan a 400,000 âmes; Venise et les îles, 180,000 âmes. J'ai vu faire le compte que le Pays vénitien en Italie avoit 2 millions d'hommes. Je ne le crois pas, si on ne compte que l'Italie.

L'État du Pape, en comprenant l'État ecclésiastique, Avignon et Bénévent, ne fait pas 900,000 âmes.

Le Parmesan est beaucoup peuplé jusques aux montagnes, et peut bien faire 150,000 âmes.

Le Modénois, 100,000.

J'ai ouï disputer 1 million d'âmes au Piémont, et je crois qu'on a raison.

Le royaume de Naples, 1 million.

La Sicile, 500,000 âmes.

La Corse, 80,000 âmes.

Le Génovesat, 350 à 360,000 âmes.

Le Milanois, 700,000 âmes.

Le sénateur..... m'a dit.....

J'ai ouï dire à Florence que le Pays de Lucques avoit 100,000 habitants. Effectivement c'est une pépinière, d'où il sort un nombre infini de gens, que le Pays de Lucques: toute l'Italie fourmille de Lucquois. Mais je ne crois pas que Lucques ait 50,000 habitants.

Pistoye n'a que 5 ou 6,000 habitants.

Pise, qui en a 10,000 ou environ, se remet: Livourne lui fournit de l'argent, et les Lucquois, du monde.

Voici donc comme je mettrois le nombre du peuple qui est en Italie :

Le Piémont	900,000
Le Milanois	700,000
Le Génovesat	350,000
Florence, Lucques et le Pays de Massa	750,000
— Le Pays de Florence n'a (je crois) que 600,000 ; le Pays de Massa, 6 ou 7,000 Lucquois.	
Le Parmésan	150,000
Modénois	120,000
Mantouan	100,000
Venise	1,500,000
États du Pape, en Italie	80,000
Royaume de Naples	1,000,000
Sicile	500,000
Sardaigne	150,000
Corse	80,000
Pays des Suisses, en Italie	100,000
Toute l'Italie et les îles	7,200,000 âmes

État de Florence : en sort pour 100,000 pistoles d'étoffe de soye; de Piémont, le double.

2 à 3 millions de florins, les revenus du Piémont; ceux de Florence, un tiers moins.

Livourne, il y a vingt ans, 25,000 âmes; aujourd'hui, 45 : l'utilité est que les étrangers qui y abordent consomment beaucoup.

Les soyes ne sortent point des états de Florence,

grèges; au contraire, on en tire de l'étranger. Excelle en petits taffetas légers, pour les doublures.

Porto-Ferrajo, au roi d'Espagne.

On est étonné de se trouver dans les montagnes.

Livourne, trop grande place : il faudroit 10 à 12,000 hommes pour la garder.

Cela vous épargnera de l'argent : l'économie des princes n'est pas comme celle des particuliers.

Le feu Grand-Duc voulut disposer de sa succession en faveur d'un Bourbon; le communiqua à l'Empereur, qui s'y opposa, puis fit la Quadruple-Alliance. Le vieillard Cosme n'a jamais pardonné à l'Empereur de l'avoir signée.

Manufactures depuis quinze ans dans les pays Autrichiens.

Commandeur de Solar :

6 millions de florins, le roi de Sardaigne a par an, et 18 à 20,000 hommes de troupes.

Le Montferrat lui rapporte 100,000 pistoles d'Espagne.

La Sardaigne, 300,000 écus. Il en faut 200,000 pour l'entretien. On pourra la faire aller à 500.

La Savoye rapporte environ 2 millions de livres de Piémont.

Lorsqu'il eut le royaume de Sicile, il alloit le

remettre. *Primo*, il ôta les fraudes des douanes; se fit payer pour les transports des bleds et ôta les fraudes là-dessus; fit observer les loix qui pourvoyent à la sûreté publique, et qui rendent les seigneurs responsables des meurtres qui se font sur leurs terres (il en fit mettre un en prison pour cas pareil, qui y est resté jusqu'à la révolution : ce seul exemple contint tous les autres); obligea les gentilshommes de payer leurs dettes; enfin, fit rendre justice. Il auroit remis ce pays-là.

400,000 âmes en Sardaigne.

Ce qui a perdu le Milanois, c'est qu'on a inquiété, sur la traite des bleds, les Suisses, qui ont été se pourvoir en Alsace : a été l'effet d'un mauvais conseil donné à l'Empereur. — Caimo.

Une bonne récolte de bled à Milan suffit pour deux ou trois ans.

Pour juger si une église est trop large ou trop peu, il faut la regarder par le haut, non par le bas, à cause des chapelles; et, par le bas, quand il y a trois rangs de colonnes. — Voir cela.

Il ne faut point faire de frontons brisés à l'air, parce que la pluie tombe par là : ce qui empêche l'effet naturel des frontons. Dans le dedans, c'est autre chose.

Les Lucquois ont trois principes : point d'Inquisition; point de Jésuites; point de Juifs.

Les familles italiennes dépensent beaucoup en canonisations. La famille Corsini, à Florence, a dépensé plus de 180,000 écus romains dans la canonisation d'un saint Corsini. Le marquis Corsini père disoit : « Mes enfants, soyez honnêtes gens; mais ne soyez pas saints. » Ils ont une chapelle, où repose le saint, qui leur a coûté plus de 50,000 écus. Peu de fripons ont tant coûté à leur famille, que ce saint.

Elles dépensent aussi beaucoup en sépultures dans les églises.

Enfin, tout ce qui est magnificence délie plus aisément la bourse d'un Italien, que ce qui est commodité : tout Italien aime d'être flatté.

Le bois, bon revenu dans Florence. L'économie générale a introduit le principe qu'il est nuisible à la santé de se chauffer en hiver; mais, c'est le feu de chez soi qui est nuisible, non le feu qu'ils trouvent ailleurs.

Je vis à Florence un M. de Bezenval, Suisse, et qui me dit être le chef de la république de Soleure. Il avoit été à Rome par dévotion, et il en revenoit. Il se plaignoit beaucoup de la cour de Rome, qui, par les brouilleries qu'elle faisoit en Suisse, empêchoit les sept cantons catholiques de s'unir et de se joindre ensemble, pour reprendre les provinces que deux cantons protestants avoient (je crois en 1722) envahies; lesquelles étoient auparavant en commun, sous la domination de tous les cantons, et peuvent

fournir 10,000 hommes propres à porter les armes; que les brouilleries que Passionéi avoit excitées venoient à l'occasion des danses des paysans d'une paroisse, le jour de la fête locale, que le curé avoit
5 défendues, curé soutenu par le Nonce, curé étranger, et que le Magistrat avoit chassé : ce que le Nonce prétendit être contre l'immunité ecclésiastique; que cette petite chose avoit dégoûté les souverains des cantons de s'unir pour faire la guerre
10 aux Protestants, parce que les entreprises de Rome étoient contre l'autorité des souverains; d'autant que le Peuple étoit passionnément zélé pour Rome; et que, quoique la Suisse fût une république, cependant il n'y avoit pas souvent 200 personnes qui
15 composassent la souveraineté; que les magistrats avoient pris l'affaire à cœur, parce que plus le Souverain étoit petit, plus les entreprises qu'on faisoit contre lui étoient dangereuses, parce qu'il ne pouvoit pas s'en relever; mais que, si la cour de Rome
20 vouloit les laisser faire, ils s'uniroient entre eux; que la force des cantons protestants étoit qu'ils n'étoient que deux, et que les autres étoient sept et n'avoient qu'une égale puissance; qu'ils avoient fait un grand coup en se raccommodant avec la répu-
25 blique du Valais, mécontente de ce que les cantons catholiques ne leur avoient témoigné aucune reconnoissance des secours autrefois prêtés; que le canton de Berne étoit plus fort, non en hommes, mais parce qu'il étoit plus riche, parce que les Protestants
30 jouissent des biens des ecclésiastiques, et que le canton de Berne étoit très épargnant et mettoit

tous les jours en réserve; que le Roi leur avoit promis de leur servir de huitième canton, quand il en seroit temps; que, dans l'affaire de 1712 (je crois), les Catholiques ne furent pas battus, mais ne purent pas vaincre; qu'une de leurs ailes, ayant à passer une montagne, n'arriva pas à temps; que les Catholiques se retirèrent, et sans perte . . . . . .

Nous pourrions donc bientôt voir la guerre en Suisse, avant qu'il ne soit longtemps.

J'ai ouï dire au prince de Modène que la république de Venise lui avoit rendu des honneurs dont il étoit, pour ainsi dire, honteux. On lui donna une collation sur la mer. Vingt dames étoient rangées et debout; point de places pour elles à table, mais seulement une pour le Prince, l'autre pour la Princesse.

Il n'en fut pas de même à Gênes, où on lui fit bien voir que l'on ne savoit pas vivre.

Je disois que j'avois trouvé à Gênes un beau et mauvais port, des maisons de marbre, parce que la pierre y est aussi chère, et des Juifs qui vont à la messe.

Le 25 décembre 1728, Dathias m'a dit que la ville de Livourne pouvoit avoir 35 à 36,000 habitants. Il m'a soutenu qu'il n'y avoit que 5,000 Juifs, et qu'il le sait bien, puisqu'il a lui-même les rôles de la distribution des pains azymes, et, par conséquent, le rôle des familles.

Ce Livourne soutient Pise. Si les Florentins disent que, par là, le commerce passe aux étrangers, ils ont tort. Car pourquoi ne le font-ils pas eux-mêmes?

Ce que dit l'abbé Dubos, dans ses *Intérêts d'Angleterre*, que Florence a tombé depuis qu'elle ne met plus ses soyes en œuvre, n'est pas vrai : car bien loin qu'il en sorte, elle est obligée d'en faire venir beaucoup de Lombardie. Ce sont ses manufactures de laines qui ont beaucoup tombé; mais je ne crois pas qu'il en sorte beaucoup pour l'étranger. Il s'y fait quelques draps, qu'ils consomment, ou à peu près. Les draps noirs sont très bons à Florence.

A Florence, dans la maison du marquis Riccardi, qui est l'ancienne maison des Médicis augmentée, et qui est un vrai palais, la marquise est obligée de s'habiller dans sa chambre et de mettre ses habits dans son lit.

Le 29 décembre 1728, j'ai vu, chez le sénateur Ginori, une galerie, où il y a quelques tableaux, la plupart (je crois) copiés; un *Adam et Ève*, qu'on croit de Michel-Ange, et que je crois copié. Michel-Ange a fait la sottise de les faire voir en deux endroits dans le même tableau. Il *(sic)* a fait aussi un cabinet où est Orphée qui enchante les animaux; lesquelles figures sont faites d'argent et de pierres précieuses, comme perles, diamants, rubis, saphirs : en quoi il y a plus de richesse que de goût.

J'ai vu aussi la maison Niccolini. Il y a plusieurs beaux tableaux : entre autres, un de Léonard de Vinci, qui est un portrait, derrière lequel est un paysage qui est admirable.

J'ai vu la galerie du commandeur Gaddi : quelques tableaux, mais presque tous copiés; plusieurs petites statues antiques et instruments de dévotion des Payens. Il y a une ébauche de Salvati, qui est un gros Priape, que des femmes traînent sur un char vers un c.., avec une grande force; elles ont des piques, sur lesquelles sont plusieurs habits de moines, qui en sont comme vêtues : cela forme comme une espèce de procession.

Il y avoit un opéra à Florence. La Turcotta y chantoit. C'est, dit-on, la seconde actrice d'Italie : la Faustina est la première. J'ai bien pris goût à ces opéras italiens. Il en coûte très peu à Florence pour l'opéra. Ce sont des gentilhommes du pays qui s'associent pour en faire un. Comme ils ont de l'argent, qu'ils payent bien, ils ont tout à meilleur marché que ces misérables entrepreneurs. On s'abonnoit pour un louis, pour tout le carnaval.

J'ai été, le 2 janvier 1729, *alla Casa*....., à un de ces festins où l'on ne ménage point. Là je vis presque toutes les dames de Florence. Elles ont une très grande quantité de pierreries : car, à Florence, on ne manque de rien de ce qui ne se consomme pas par l'usage, comme pierrerie, vaisselle, tableaux, statues. Ces dames n'ont point de rouge; cependant,

elles ont toutes un très grand air de jeunesse : à quarante ans, la plupart paroissent fraîches comme à vingt. Vous voyez des femmes qui ont parturité dix à douze fois, et qui sont jolies, fraîches, aimables, comme la première fois. Je crois que la vie réglée, le grand régime et, outre ce, une disposition particulière de l'air les soutient ainsi.

Alger est assez bien armé : ils *(sic)* mettent en mer des navires, de 3 à 4 en nombre, et attaquent et prennent de bons vaisseaux italiens. Tunis vient ensuite. Tripoli n'a que de petites barques, qui n'attaquent que des vaisseaux sans défense. Ceux de Salé, qui dépendent de Maroc, sont encore plus incapables de prendre des vaisseaux que les Tripolitains : ils n'ont que des barques ou felouques ; il est vrai qu'ils sont situés à merveille. D'abord qu'on a passé le détroit, on trouve Tripoli.

Pendant l'hiver, il est difficile aux Barbaresques de faire des prises : car ils ne peuvent pas se camper en embuscade en un certain lieu ; il faut qu'ils soient conduits par le temps, et ils n'ont que ce que le hasard leur peut présenter.

Les Hollandois n'ont pas voulu faire la guerre, malgré les insultes qu'ils ont reçues, parce que, si vous faites la guerre à une seule de ces puissances, vous êtes pillé partout : car elles se servent du pavillon ennemi pour vous attaquer. — D'un marchand de Livourne.

L'État de Florence doit 14 millions et 1/2 d'écus

de ce pays-là. A la mort du feu Grand-Duc, on en devoit partie à 6 pour 100; c'étoit des rentes qui n'étoient perpétuelles, ni viagères : car elles s'éteignoient dans de certains cas, et on pouvoit les transporter à d'autres; mais elles s'éteignoient rarement. D'autres étoient à 5 pour 100; d'autres à 4 et 1/2. Quand ce Grand-Duc a succédé, on a érigé un nouveau mont; on a remboursé toutes les rentes à 6 pour 100, et on a offert à tout le monde son argent, si mieux on n'aimoit le convertir en rentes à 3 et 1/2 pour 100. Presque tout le monde a accepté. Ils n'avoient pas 100,000 écus en caisse, quand ils ont fait cette conversion. Par là, l'État a gagné 90,000 écus, et on a tiré pour autant d'impôts; de façon que le Peuple a été soulagé de 90,000 écus d'impôts, et de ce qu'il en coûtoit pour les lever, qui alloit à 7 pour 100, sans compter les exactions. Cela a fait crier les gros particuliers de Florence et a fait un grand bien au Peuple en général.

J'ai vu les tableaux du Palais Pitti. Le mal de ce palais, c'est que la salle qui sépare les deux appartements est très petite. L'appartement à droite est peint par Pierre de Cortone; il y a aussi quelques tableaux. Celui qui est à gauche est plein de tableaux des premiers maîtres de toute espèce; mais le tableau qui m'a paru le plus admirable, c'est une *Vierge* de Raphaël, qui efface, à mon gré, tout ce que j'ai vu de *Vierges*. Vous y avez quantité de tableaux d'André del Sarto, beaucoup du Titien,

plusieurs de Raphaël, du Corrège, du Carrache, du Parmesan, du Guerchin, de Rubens, et d'une infinité d'autres auteurs. Au-dessus est l'appartement du feu prince Ferdinand, qui est garni aussi de tableaux, et il y en a une galerie toute pleine.

J'ai été voir la Chapelle de Saint-Laurent. Elle n'est pas à beaucoup près finie : on y travaille tous les jours. Il y a un fonds d'environ 100,000 livres de notre monnoye par an, qui fut établi, il y a plus de cent ans, par un grand-duc (c'est Ferdinand Ier ou II), et il y en auroit bien eu de reste; mais on a très souvent détourné le fonds. On dit que le Grand-Duc vouloit [y] mettre le saint Sépulcre, qu'il prétendoit enlever. Quoi qu'il en soit, ce prince, si c'est le même qui fonda l'ordre de Saint-Étienne, et fit la guerre aux Turcs, et cherchoit à faire des établissements en Asie, commença à affoiblir son état par là : car il employa un grand nombre d'hommes et d'argent à assiéger des places. Quoi qu'il en soit cette chapelle est faite avec un travail très riche : car elle est toute incrustée de marbre et de pierres de toute espèce, qui sont mises et travaillées avec beaucoup d'art, et tout iroit fort bien, si l'architecte avoit été aussi habile que les ouvriers; mais le dessin en est pitoyable. Ce qui fait que tout ce bel ouvrage ne vaut pas la peine qu'on le finisse. Il est certain que le tout ensemble ne fait aucun plaisir. Vous voyez là une masse énorme qui n'est soutenue que par six petits pilastres. Tout ceci n'a point de corniches; le chœur est trop petit; il n'y a pas une

seule colonne qui soutienne *(sic)*; et, de plus, tout le détail de l'architecture pèche en quelque chose contre le goût. On est au désespoir, quand on sort, de voir une dépense si vaine. Tout autour de la Chapelle sont toutes les villes de la Toscane incrustées; ce qui est assez hors de propos, quoique le travail soit bon.

Remarquez que les arcs *in terzo o in quarto acuto* ont besoin d'être chargés : car, au lieu que les arcs en demi-cercle poussent en bas, il arrive dans ces autres arcs, au contraire, que le poids qui est entre les deux arcs pousse en haut. Il faut donc charger l'arc, afin de faire équilibre avec le poids des matériaux qui sont entre les deux arcs.

Voici les gens que j'ai connus à Florence, dont je n'ai pas fait mention ci-dessus :

Les marquis Gherini.

Le chanoine Martini.

Le connétable Buondelmonti : c'est une charge de l'ordre de Saint-Étienne, et qui est à temps : je crois pour trois ans.

Le marquis Albisi : grand amateur des actrices de l'Opéra.

Signor Stromaso Bonaventuri : il a été à la tête de ceux qui ont diminué les rentes des monts à 3 1/2 pour 100, afin d'ôter des impôts qu'avoit mis le feu Cosme III; les Florentins y ont perdu; le reste de l'État y a gagné : à cause de cela, les Florentins l'ont appelé *le petit Law*.

Le Juif Dathias, qui est de Livourne, mais étoit venu à Florence, et est homme de lettres.

Le 15 janvier 1729, je partis de Florence pour Rome.

5 J'arrivai le même jour à Sienne.

Le lendemain, j'allai voir l'Église cathédrale, et je vis le fameux pavé de clair-obscur fait par Dominique Beccafumi, et le tout est si bien dessiné et fait avec tant d'art qu'il semble que le pavé soit 10 peint. Il n'y en a que quelques morceaux de conservés : car, en marchant, on l'a beaucoup gâté ; outre que, toute l'église n'est pas faite par Beccafumi : mais divers auteurs, avant et après lui, y ont travaillé, mais sans succès.

15 Le dôme ne s'accorde pas avec le dessin de la nef, et il y a une colonne qui répond au milieu des ailes, et qui est du nombre de celles sur lesquelles le dôme appuye, qui font bien voir que, dans le dessin, le dôme devoit être plus grand.

20 Il y a une chapelle du dessin du cavalier Bernin, d'ordre composite, qui est d'un très bon goût. Elle est revêtue de marbre. Il y a deux statues du même maître, qui sont admirables. Le cavalier Bernin avoit un art que personne n'a imité, de faire paroître 25 du marbre comme de la chair et de lui donner de la vie. On voit, dans ces deux statues, cette *morbidezza* au souverain degré.

La voûte de l'Église est un ciel bleu, semé d'étoiles : ce qui fait un bel effet et est plus raisonnable

que ces peintures de la terre, qu'on met souvent dans ces voûtes.

La place est une chose assez belle; il y a une fontaine très belle, et, comme elle est creuse, en forme de coquille, on y peut mettre l'eau quand on veut.

Tout le pays, depuis Sienne jusques aux frontières, est montagneux et mauvais : c'est l'Apennin; généralement tout le Siennois est stérile et produit peu.

VII

ROME

Quand on entre dans l'État du Pape, on voit un meilleur pays, mais plus misérable. Il n'est pas si chargé d'impôts que le Pays de Florence; au contraire, il l'est très peu; mais, comme il n'y a ni commerce, ni industrie, il a autant de peine à acquitter ses charges, que les Florentins même; et, en effet, ils n'ont aucune manufacture. Or, le système de l'Europe est tel que la dépense des vêtements va au delà de la dépense de la nourriture, et qu'un pays qui tire d'ailleurs ses vêtements, ne pouvant les payer avec les fruits de sa terre, est ruiné : car il faut la culture d'un champ qui pourroit nourrir trois hommes pour en habiller un seul; ce qui doit nécessairement dépeupler le pays.

La ville d'Acquapendente est un misérable réduit.

Montefiascone est meilleur : ses bons vins, sans doute, le soutiennent.

Viterbe est une assez belle ville, et il y paroît quelques traces de commerce et plusieurs artisans et marchands. Il y a des fontaines très belles, surtout une; des maisons assez bien bâties et d'un assez bon goût d'architecture. Il y a surtout une fontaine, sur la place en entrant du côté de Toscane, qui

m'a beaucoup plu. Il y a plusieurs bassins, l'un sur l'autre. Le supérieur est élevé d'environ 15 pieds de terre, et l'eau y est portée par un tuyau qui traverse tous ces bassins; de façon qu'il faut que l'eau soit élevée à cette hauteur. Ce bassin supérieur, qui est rond, jette l'eau par trois ou quatre mufles, ou la laisse tomber dans un plus grand bassin inférieur, qui est aussi rond; et le second le *(sic)* jette dans un bassin, qui a cinq ou six faces, qui est dessous. Il y a des degrés à chaque face; et, à chaque angle, au-dessous, il y a trois bassins carrés, qui descendent l'un dans l'autre, le long des degrés des faces. Chaque bassin est formé par une pierre carrée, au-devant de laquelle est un mufle, qui jette. Ceci est simple et très agréable. C'est une espèce de base ronde qui soutient ces trois bassins, et sa figure, qui grossit et diminue convenablement, est faite avec art.

J'ai lu dans mon mauvais livre *(Les Délices d'Italie)* qu'au pied de la montagne appelée *Cimino,* qui est à la sortie de Viterbe, est une ville du même nom, mais plus connue par celui de *Lago-di-Vico.* Elle tire son nom de ce lac, qui est au lieu où l'on dit qu'étoit autrefois une ville, qui y fut abîmée, et dont, en temps serein, on voit encore les ruines au fond de l'eau. Si cela étoit, il seroit facile d'expliquer, par là, les villes à 50 pieds sous terre, qui sont dans quelques lieux de Lombardie.

Le même auteur cite une inscription qui est dans l'Hôtel-de-Ville, où il paroît que Didier, dernier roi

lombard, ayant renfermé trois petites villes, *Viterbium, mulcta capitis indicta, appellari jubet.* Quelle disproportion de la peine au crime!

De Viterbe à Rome, il y a 40 milles.

5 Là, on trouve des endroits de la voye *Appia*, qui sont encore dans leur entier. On y voit un rebord ou *margo*, qui subsiste encore, et je crois que c'est le rebord qui a le plus contribué à faire subsister ce chemin depuis deux mille ans : car cela a soutenu 10 les pavés des deux côtés et a empêché qu'ils ne manquassent par là, comme font tous nos pavés de France, qui ne sont soutenus par rien vers les bords. De plus, les pavés sont très grands, très longs et très larges, et excellemment enchassés les uns dans les 15 autres; outre que (je crois) ce pavé a été posé sur d'autre pavé, qui lui sert comme de fondement.

Les chemins de l'Empereur sont faits avec du gravier mis sur un fondement de pavé, bien serré et bien pressé. Après quoi, on a mis 1 pied ou 2 de 20 gravier. Cela rendra le chemin immortel.

Il est étonnant qu'on n'ait pas songé en France à faire des chemins plus durables. Les entrepreneurs sont charmés d'avoir cette pratique tous les cinq ans.

25 Lorsque ce pape-ci alla à Viterbe, on raccommoda plusieurs endroits de ce chemin *Appia*, et bien mal à propos : car, comme on l'a raccommodé à notre manière et sans y mettre de *margo*, il sera détruit dans cinq ou six ans, et déjà il est avancé de se 30 ruiner.

La campagne de Rome seroit un pays fertile si elle étoit cultivée; mais je n'y ai pas vu seulement 10 arpents de bien entretenus.

J'arrivai à Rome le 19 janvier 1729, au soir.

Le 20, j'eus l'honneur de saluer M. le cardinal de Polignac.

Il prit, à sa messe, son cordon du Saint-Esprit, que le Roi lui donna la permission de prendre.

J'ai ouï dire à M. le Cardinal, sur l'intempérie de Rome, que les causes en étoient compliquées, et que ces causes ne faisoient d'effet que lorsque l'on avoit dormi (les parties malignes s'insinuant plus aisément lorsque les fibres sont moins tendues), et de plus, ordinairement, lorsqu'on avoit fait quelque genre de débauche que ce fût; que l'intempérie se gagne dans la campagne de Rome, et non pas dans la Ville, qui est dans le fond, et non pas sur les montagnes, qui la touchent.

Ces causes sont : 1° que les eaux ne coulent plus si bien; 2° il y a des endroits creux sur le rivage de la mer, qui se dessèchent l'été, produisent des insectes et des vapeurs mauvaises; 3° beaucoup de mines d'alun et autres minéraux, d'où des vapeurs s'élèvent.

Il a oublié une autre raison, qui me touche le plus : c'est les eaux de l'hiver, qui se retirent dans les creux. Car cette terre, où il y a eu tant d'édifices autrefois, est toute creuse en dedans.

La Congrégation de l'Immunité maintient à la rigueur les privilèges des ecclésiastiques, et même, depuis cent ans, ces privilèges sont beaucoup augmentés. Ces privilèges font un tort très grand aux
5 États du Pape. Mais comment les soutenir ailleurs, si on les borne chez soi? A Naples, par exemple, où un petit collet vous rend sujet du Pape, les jurisconsultes ont décidé que l'assassinat ne jouissoit pas de l'immunité. Mais il faut faire juger par le
10 Juge ecclésiastique que le criminel est dans le cas de ne pouvoir jouir; et, pendant cela, il ne manque pas de s'évader. Cela perd les États du Pape. Il est vrai que les assassinats ne sont pas fréquents à Rome; mais, beaucoup dans l'État ecclésiastique.
15 Dans une grande ville comme Paris, je crois que l'immunité seroit impossible : car les magistrats ne corrigeroient plus. Mettez Cartouche à Rome! Car ici, c'est toutes les églises, et il y en a partout.

J'ai trouvé M. le cardinal de Polignac dans la
20 gloire d'avoir presque terminé l'affaire du cardinal de Noailles. Elle avoit manqué sous le règne du feu Roi : aucun des partis ne voulant s'accommoder. Elle avoit manqué sous le ministère de M. le Duc : parce que le secret n'avoit pas été gardé; de façon
25 que les deux partis traversèrent l'accommodement, surtout les Molinistes. Elle a été, enfin, terminée ou prête à l'être cette fois-ci : parce que personne n'en a rien su ici, ni en France, que les personnes nécessaires, et il y en avoit au moins quarante. Les deux
30 corps religieux, Jésuites et Jacobins, n'ont rien su.

L'un et l'autre disoient du Cardinal, et de ceux qui travaillèrent dans la Congrégation, qu'ils étoient contre eux. Le Pape n'a rien dit, pas même aux Bénéventins, de qui on auroit acheté bien cher le secret.

Le 29 janvier 1729, j'ai vu *la Noce Aldobrandine*, qui est une peinture des Anciens. Le dessin en est bon; les attitudes, belles; mais nous peignons mieux. Il faut avouer que les couleurs se sont conservées à merveille. C'est un morceau de muraille, qu'on a transporté. On voit l'époux à terre, avec un air de résolution; l'épouse est assise sur une espèce de lit; et la *pronuba* est auprès d'elle, qui l'instruit.

Les Jésuites montrent à leur collège deux figures de peinture ancienne. Elles sont sur un fond rouge. Elles ne valent pas, à beaucoup près, celle *(sic)* de *la Noce Aldobrandine*. Il me paroît que les couleurs des Anciens avoient quelque chose de vif, et qu'ils avoient quelque secret, qui s'est perdu, pour peindre sur les murailles.

Le même jour, j'ai vu *l'Aurore* du Guide, qui est un tableau admirable. Le coloris du Guide est vague. Il n'y a rien de si gracieux que ses visages, ni rien de mieux que les chevaux qui traînent le char de l'Aurore. Il est au Palais Rospigliosi. Il y a, dans la même vigne, *le Samson* du Dominiquin, qui est admirable pour le dessin, la force et l'expression, aussi bien que la danse des filles qui vont au-devant de David et de Saül, du même. Il y a aussi une *Andromède* du Guide, mais elle paroît presque sans frayeur; du reste, le tableau est admirable.

J'ai vu des bas-reliefs à la Vigne....., qui sont admirables. Il y a le visage d'un prêtre que Raphaël a pris pour peindre ses prophètes : car Raphaël a mis dans ses peintures bien des traits des bas-reliefs de Rome.

On voit aux Grands-Jésuites, à Rome, la fameuse Chapelle de Saint-Ignace. Elle a coûté des sommes immenses, et, effectivement, elle est composée des marbres et des pierres les plus précieuses : de lapis, d'albâtre, etc. Elle dépare furieusement une Chapelle de Saint-Xavier, qui est vis-à-vis.

L'Église du Collège est très belle. Elle est du dessin (je crois) de Lamanato. Il n'y en a guère, à Rome, de mieux proportionnée.

Les Jésuites du Collège ont une galerie où ils ont bien de bonnes choses et bien des fadaises. Ce que le père Kircher a ramassé de pétrifications, de singularités de la nature, est bon et rare. Mais ils ont mis des images, des curiosités, de ces bouteilles d'Allemagne, des carcasses d'oiseaux peu rares, des flèches des Sauvages, etc., qui ne sont pas grand chose.

On y voit le portrait de Michel-Ange, fait par lui-même, lequel manque à la Galerie de Florence. On y voit, de plus, l'ancienne peinture dont j'ai parlé.

Le pape Benoit XIII est fort haï du peuple romain, et la dévotion même en est méprisée. C'est qu'elle les fait mourir de faim. D'ailleurs, il a marqué partout trop de prédilection pour ceux de Bénévent, et tout

l'argent de Rome va à Bénévent, et la Chambre apostolique, très chargée.

Il n'a aucune connoissance des affaires du monde. Son monde, c'est le royaume de Naples et l'État ecclésiastique. Les grâces ne se distribuent plus par les canaux ordinaires, par les secrétaires d'État et autres : ce sont les Bénéventins qui dirigent sa foiblesse, et, comme ils sont gens de néant, ils avancent les gens de néant et reculent ceux qui seroient à portée.

Le Pape se plaint beaucoup du cardinal de Fleury. Il étoit irrité contre lui de ce qu'il ne vouloit rien recevoir en France, par rapport à la Constitution, qu'il *(sic)* n'eût passé par le Saint-Office. Il disoit : « Voilà la seule fois que l'on a demandé à nos papes pareille chose. Avant cela, les François n'ont voulu rien recevoir de ce tribunal, qu'on veut qui fasse aujourd'hui la loi à moi-même. » Cela avoit fait que le Pape avoit peu d'inclination à faire M. l'évêque de Fréjus cardinal. Il disoit : « Vous voulez que nous faisions *(sic)* notre ennemi cardinal ? » Le Polignac et autres vainquirent sa résistance. Le Pape aime à recevoir de petits présents : ceux qu'il a faits cardinaux lui en ont fait ; le Fleury, point. Il auroit souhaité que l'on donnât quelques évêchés en France à certains moines ; le Cardinal ne l'a point fait. Mais, le Pape ayant nommé le père Feydeau général des Carmes, qui ne fut point reconnu par les Carmes des états de l'Empereur, pour faire cesser ce schisme, le Cardinal, à la prière du cardinal de Zinzendorf, fit Feydeau évêque de Digne. « Voyez, dit le Pape, il accorde à M. de Zinzendorf ce qu'il ne fait pas pour moi. »

Gênes est la Narbonne de l'Italie. Il y a des villes où les gens sont farouches par timidité ; les Génois le sont par avarice. Mais on peut vaincre la timidité, et non l'avarice.

On peut facilement comprendre les palais des Italiens : un seul domestique dedans, et point d'entretien.

Il y a bien de la différence de la richesse des Italiens, amassée par une avarice de cinq ou six générations, ou cette richesse des grands pays, qui vient en un jour, et dont on fait usage ; au lieu que l'autre ne sert de rien pour les arts : car le même esprit qui fait que l'on a amassé fait qu'on conserve.

Ce n'est que par le commerce que les Italiens font avec Gênes et le Portugal, que leur pays subsiste. Tout le pays, depuis le commencement de Gênes et le Pays florentin, est montagneux, stérile, et n'a pas plus de quelques doigts de terre. Ce n'est qu'à force de le cultiver qu'on le fait produire ; et le Grand-Duc est obligé de faire payer beaucoup l'industrie : car le pays rapporte peu. Aussi fait-on payer 7 et 1/2 pour 100 sur la dot des filles et les contrats d'achat.

Ce 28 janvier, j'ai vu le cardinal Alessandro Albani et lui ai porté une lettre du marquis de Breil. Il paroît aimable et avoir de l'esprit. Il m'a montré de très belles statues, et il en a une très grande collection, et il croit en pouvoir faire une suite aussi

belle que celle de Florence. Il a aussi beaucoup de médaillons.

Ils étoient trois frères : l'un donnoit dans les tableaux; l'autre, dans les statues; l'autre, dans les pierres; et on leur faisoit de toutes parts des présents selon leur goût.

Il a des urnes de porphyre si bien travaillées en dehors et en dedans, que l'on voit bien que les Anciens avoient une trempe particulière, et que, d'ailleurs, ils avoient une espèce de tour : car le Cardinal a des urnes qui, dans le dedans, ont des moulures concaves, telles qu'elles ne peuvent avoir été faites qu'avec le tour.

On n'abrège rien en disant que les grosses pièces de granit que nous voyons sont une composition. Car qui vaut mieux fondre et jeter les grosses pièces, ou les tailler toutes faites?

Le cardinal Albani a des inscriptions qui marquent certaines époques de Rome.

Il prétend que le marbre de Paros étoit plus dur que les autres. Sa preuve est qu'il prend plus le poli.

Il m'a montré des statues égyptiennes pour me prouver qu'ils travailloient avec art. Mais il ne m'a rien montré, à cet égard, que de misérable. La statue égyptienne que j'ai vue aux Jésuites vaut mieux que tout cela.

A présent, une simonie publique règne à Rome. On n'a jamais vu, dans le gouvernement de l'Église, le crime régner si ouvertement. Des hommes vils sont de tous côtés introduits dans les charges. Le

Peuple ne se soucie pareillement de rien de ce qui peut arriver. De la manière que les choses se font, il est impossible qu'il y ait un pape qui soit élu homme de mérite : car on ne le veut point.

Le Pape voudroit toujours qu'on fît des moines évêques en France. Le cardinal de Polignac lui a dit : « Saint Père, vous ne savez peut-être pas la différence de la France à l'Italie, à cet égard. Le Clergé est plein de gens de distinction en France, et il n'y a aucun moine tel. En Italie, au contraire, il n'y a point de clergé séculier : tout est clergé régulier; nobles vénitiens, génois, tout cela se jette dans l'état monastique, et point dans le clergé séculier. »

Clément XI disoit que la bulle de l'érection de la chapelle patriarcale de Portugal suffisoit pour déshonorer un pontificat.

Il cardinale Alessandro Albani poco estimato in Roma.

Le cardinal Albéroni, peu poli, brusque. Comme il maltraite ses domestiques, ils n'osent pas seulement faire l'*imbasciata*. Cela lui a fait tort. De plus, il n'a que quatre ou cinq conversations : la guerre d'Italie, la cour de France, son affaire d'Espagne,.... Après cela, on le sait tout entier.

La cour de Rome accable les bénéfices d'Espagne de pensions en faveur de ses prélats.

Misère de Rome. — Il n'y a pas de cardinal qui dépense plus de 2,000 livres de France pour sa table. Le marquis Mancini, qui a un cabinet où il y a quelques tableaux, ne donne ni nourriture, ni gage, à ses domestiques : ils vivent sur les profits du cabinet.

Brigandage de ces honnêtes Romains. — Vous allez voir un homme : sur-le-champ ses domestiques viennent vous demander de l'argent, souvent même avant que vous ne l'ayez vu. Des gens mieux vêtus que moi m'ont souvent demandé l'aumône. Enfin toute cette canaille est toujours après vous.

Le cardinal de Cienfuegos étoit un Jésuite, qui avoit la confiance de *(sic)* feu *Amirante* de Castille et le suivit en Portugal. Il *(sic)* avoit une somme d'environ 400,000 pièces. En mourant, il fit Cienfuegos son exécuteur testamentaire. Cienfuegos prêta la somme à l'Empereur, se mit bien dans son esprit et est parvenu. Il a fait, depuis sa promotion, un livre de scholastique sur l'Eucharistie, in-folio. Il a fait aussi des découvertes sur la Trinité. Chargé des affaires de l'Empereur, il étoit enragé quand il falloit expédier un courrier ou entendre parler de quelque chose qui le détournoit des douceurs qu'il avoit à écrire sur ces mystères.

Les peuples de l'État du Pape que j'ai vus sont très pauvres, mais encore plus fripons : leur esprit ne les porte qu'à demander l'aumône et à friponner.

Le cardinal Albani vend pour 25,000 écus de statues au roi de Pologne.

Une autre maison en vend pour 35,000, actuellement.

Ce qui fait sortir l'argent de l'État du Pape, c'est : 1° que les étrangers, ayant presque tous les fonds sur les monts, il en sort beaucoup par les rentes qu'ils tirent tous les ans ; 2° presque point de manufactures. Sans cela, qui fait une sortie immense, cet état seroit plein d'or : car il y en entre beaucoup, surtout d'Espagne et de Portugal, soit par la nonciature, soit par les pensions que le Pape met sur les évêchés, en faveur de ses prélats.

Il faudroit faire une loi dans Rome, que les principales statues seroient immeubles et ne pourroient point se vendre qu'avec les maisons où elles seroient, sous peine de la confiscation de la maison et autres effets du vendeur. Sans cela, Rome sera toute dépouillée.

J'ai vu le palais du duc Strozzi, qui est beau, et où il y a beaucoup de beaux tableaux de toutes sortes de maîtres : entre autres, un beau portrait de Léonard de Vinci et un beau tableau aussi du Titien.

Il y a un beau cabinet, fait par feu Mgr. Strozzi, où il y a un très grand nombre de *cammei :* entre autres, une tête de Méduse admirable et un *cammeo* en grand, qui est (je crois) un Auguste, qui a coûté seul 1,400 écus.

Un très beau livre relié, dans les feuilles duquel, faites de carton double, on a enchassé toutes sortes de marbres, qu'on a fait tenir par le moyen de deux cuirs.

Il y a aussi un très beau cabinet de médailles très rares, des coquilles, des recueils de papillons, et autres curiosités.

Il y a dans la maison des statues de Léonard et d'autres antiques.

Il ne faut pas que Tencin et Languet espèrent le chapeau pour leurs excès sur la Constitution : le Pape n'est pas dans l'esprit de reconnoître de pareils services. Il croît que le cardinal de Noailles a été persécuté, toujours fidèle au Saint-Siège. Quand on l'a félicité sur ce que le Cardinal étoit revenu, il n'a pas gobé le compliment : « Il n'est pas revenu, disoit-il : car il n'est pas parti. »

On dit que Tencin, se méfiant de la nomination du Prétendant, veut joindre la nomination du roi de Pologne, s'il peut, et qu'il se sert pour cela d'Astruc, qui va en Pologne.

J'ai vu, aujourd'hui, le Palais Borghèse, où il y a un recueil très grand de toutes sortes de tableaux des premiers maîtres, surtout du Titien. Il y a une copie ou double original de *la Passion* de Michel-Ange, qui est dans la Galerie de Florence ; plus, une fameuse *Vénus* de Titien, un très grand nombre de tableaux du Titien, de Pierre Pérugin, de Raphaël, du Guide.

J'ai vu, à la Trinité-du-Mont, la fameuse *Descente de Croix*, de Daniel de Volterre, qui est le troisième tableau de Rome. On ne peut le voir sans admiration. Le corps du Christ semble tomber de son poids; la partie supérieure, s'affaisser sur l'autre; les membres des personnages, sortir hors du tableau; la Vierge, dans les dernières douleurs. Une femme qui la console paroît de relief; *idem*, ceux qui détachent le corps du Christ. Une force admirable; quoiqu'il n'ait pas emprunté le secours du clair-obscur.

Il y a, sur l'arceau de la Chapelle, deux *Sibylles*, du même Daniel, admirables. Dans une chapelle à côté, une *Madeleine qui reconnoît Jésus-Christ :* très beau tableau de Jules Romain.

L'Escalier de la Trinité-du-Mont, fait nouvellement sur la montagne, d'un ancien legs fait par un auditeur de Rote françois (car la Trinité-du-Mont est un couvent de Minimes françois), est un mauvais ouvrage : une partie est tombée l'hiver passé dans une inondation.

La Villa Médici est auprès de la Trinité-du-Mont. Elle est très négligée; on en a enlevé *la Vénus* et tout ce que l'on a pu de belles statues et bustes, pour Florence. La façade du côté du jardin est ornée de très beaux bas-reliefs antiques. Dans le portique, il y a un vase antique admirable, avec des bas-reliefs. Il y a, dans un endroit du jardin, de très belles statues, qui étoient aux Bains de Néron. Il y a encore des statues dans la galerie; elles sont très négligées; je les verrai pourtant.

Quand j'arrive dans une ville, je vais toujours sur le plus haut clocher ou la plus haute tour, pour voir le tout ensemble, avant de voir les parties; et, en la quittant, je fais de même, pour fixer mes idées.

Les Romains avoient peu de fenêtres; leurs maisons étoient obscures; c'est qu'ils s'y tenoient peu. Ils faisoient toutes leurs affaires dans la place, dans les lieux publics, sous des portiques; aussi les bâtiments publics occupoient-ils une si grande étendue du terrain de la Ville. On n'a (que je sache) presque aucun vestige des fenêtres des Anciens, si ce n'est du Palais Domitien. Ils se servoient de vitres faites d'une espèce de pierre ou talc.

Rome n'est embellie que depuis deux siècles. C'est qu'il faut avouer que les Papes n'étaient pas d'abord tout à fait maîtres de Rome, et encore moins de l'État ecclésiastique : une infinité de petits tyrans y régnoient. Autour de Rome tout étoit presque à la maison des Ursins et Colonne. Lorsque les Espagnols vinrent s'établir en Italie, ils détruisirent beaucoup la puissance de ces petits tyrans. Je crois que c'est le Château Saint-Ange qui a rendu les Papes maîtres de Rome. Or, ce château étoit le sépulcre d'Adrien. C'est ce tombeau qui a rendu les Papes maîtres d'un si bel état. Les papes d'autrefois avoient une autorité bien plus grande au dehors de leur état; mais moindre, au dedans. Le vicaire de Jésus-Christ étoit plus grand, et le Prince plus petit.

La majesté du peuple romain, dont parle tant Tite-Live, est fort avilie. Ce peuple est à présent divisé en deux classes : les p..... et les valets ou *staffieri*. Ceux qui sont dans la condition au-dessus, à la réserve d'une cinquantaine de barons ou princes, qui ne sont rien, sont des gens qui ne font que passer, et, en chemin faisant, font leur fortune et entrent dans le gouvernement et en deviennent les principaux chefs. Chacun est là comme dans une hôtellerie, qu'on fait accommoder pour le temps qu'on y doit demeurer. A présent le peuple romain *est gens æterna, in qua nemo nascitur*, à quelques bâtards près. On a interprété le S. P. Q. R. : *Sanno puttare queste Romane.*

Ce qu'il y a de désagréable à Rome, c'est qu'on n'y voit que des gens qui y ont des prétentions.

Les services rendus au Saint-Siège ne se récompensent que sous le règne du pape sous lequel ils ont été rendus. Ainsi il faut se presser de se faire récompenser. C'est en vain qu'un neveu réclameroit les services de son oncle.

J'ai ouï dire au cardinal Albani que le royaume de Naples fournit à l'État du Pape, en vins gros (qui se coupent avec de l'eau, et qui la portent bien; de façon que les pauvres gens s'en servent préférablement aux vins du pays), en raisins secs, en oranges, citrons, pour 500,000 écus romains; qu'il en a fait plusieurs fois le compte, étant camerlingue; que ces

misérables sortes de marchandises ne se pouvoient débiter que dans cet État de l'Église. De façon que, lorsque, du temps de son oncle, l'Empereur faisoit tant de chicanes sur les nominations aux bénéfices, il fut d'avis d'interdire le commerce avec le royaume de Naples et de faire crever les Napolitains de faim. Jugez, s'il vous plaît, ce que ce royaume envoye dans les grosses marchandises, comme l'huile, la soye, etc.!

Il dit : qu'il fut fait un règlement, sous son oncle, de défendre l'entrée des étoffes dont il y avoit des manufactures dans les États du Pape; qu'on le fit; mais que l'on fait entrer ces marchandises en fraude, par les cardinaux ou ambassadeurs. De façon que ce règlement, si bon, ne produit presque point d'effet et ne fait presque que priver le Pape de son droit de 10 pour 100; que le Pape est presque le seul prince qui dépense à faire battre de la monnoye, et qu'il lui en coûte 7 ou 8,000 écus pour cela; que ce sont de grands abus; et que personne ne s'en soucie, parce qu'au bout du compte tout le monde vit bien; que, de son temps, on avoit fait un fonds pour payer, tous les ans, 500,000 écus de tous les monts, surtout les parties qui reviennent aux étrangers; mais que ce fonds a été détourné; que les Papes ont à présent les mains tellement liées qu'ils ne peuvent plus dissiper le patrimoine de l'Église; mais que cela ne s'est fait que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier; que les Papes, par les règlements, n'avoient presque plus d'autorité.

Ce pape-ci a endetté l'État de plus de 3 millions

d'écus; il a coupé les sources d'où venoit l'argent; il sera cause que l'on fera, après sa mort, un nouveau règlement pour le pape suivant. Celui-ci n'aime que l'extraordinaire dans le petit, comme d'autres aiment l'extraordinaire dans le grand. Il ne fait que ses fantaisies, ne songe qu'à faire raccommoder les baptistères de Rome, pour qu'on baptise par immersion, comme autrefois, et autres choses pareilles. Du reste, il est infatigable. Il y a trois ans qu'il baptisa quelques Juifs. Il fit les cérémonies avec les usages antiques : il faisoit un vent glacé; il demeura trois heures, tête nue, à la porte de Saint-Pierre, que les laquais n'auroient pu y résister. Ce jour-là, il oublia qu'il avoit dit, le matin, la messe et la dit deux fois : car il va toujours son chemin.

J'ai été, avec M. le cardinal de Polignac, à la Vigne Farnèse, qui est sur le Mont-Palatin. Là étoit le Palais des Empereurs, et surtout le Palais de Néron, qui agrandit si fort ce palais. Vespasien le trouva trop grand pour lui; de façon qu'il fit bâtir, dans l'enceinte, le Temple de la Paix et le Colisée. Martial, peut-être pour faire sa cour à Vespasien, fit ce distique :

Urbs est una domus. Veïos migrate Quirites,
Si non ad Veïos pervenit ista domus.

On voit encore de beaux restes de ce palais. Le salon magnifique, qui étoit incrusté de marbre, avec de très belles colonnes. On a ôté tous ces marbres, et l'on n'a laissé que la brique. M. Franchini *(sic)* a

trouvé toutes les mesures de ce Palais de Néron. Il est actuellement en danger de vie. Il a fait une inscription, qu'il a placée au salon du Palais qui contient ce qu'il y avoit de rare, avec les mesures des colonnes qu'on y a trouvées, et l'espèce. Il y a un escalier qui est pavé de mosaïque, et il y a, sur les murailles, des peintures, dont le dessin est bon; mais il y a de la roideur dans les figures. Toutes les corniches et les chapiteaux qu'on en tire sont d'un très beau travail. C'est que Néron avoit fait venir de la Grèce de très bons ouvriers.

On cherchoit actuellement dans une voûte souterraine, pleine d'anciens décombres, et on y a trouvé quelques colonnes. On ne croit pas que ce fût un aqueduc, parce qu'on n'y voit pas la différence des lieux qui touchoient l'eau, d'avec ceux qui ne la touchoient pas, que l'on trouve dans tous les aqueducs.

Il n'y a rien à perdre, à Rome, à faire fouiller la terre : les briques seules, que l'on en tire, vous payent de la façon. On y gagne les porphyres et autres marbres durs, dont l'espèce se perd, et on les réduit tous en surface.

L'homme Benoît XIII est souverainement méprisé dans ce pays-ci : on dit que c'est une manière de fou, qui fait l'imbécile.

C'est le cardinal Ptoloméi qui le fit. Il fut trompé lui-même, et, lorsqu'on lui parla de Coscia, il dit : « C'est un homme qu'avec 100 pistoles de pension, vous renverrez à Bénévent. » C'est le cardinal

Albani qui en est la cause. Toutes les couronnes étoient d'accord pour Piazza, qui étoit sage. Cienfuegos avoit demandé à Albani la liste de ceux qu'il pouvoit désirer, afin que l'on pût se porter sur un, et Piazza avoit été un des agréés par Albani. Albani vit que la chose s'étoit bâclée sans qu'il y eût grand'part; de façon qu'il se piqua et donna l'exclusion; et, ensuite, pour faire voir qu'il agissoit par un bon motif, il dit qu'il ne s'éloigneroit pas à faire un pape qui fût saint. Or, celui-ci avoit fait une consulte dans le conclave, et, lui qui méprise les médecins, avoit accusé des maux qu'il n'avoit point; de façon que le conclave et les médecins croyoient qu'il n'avoit pas un an à vivre.

Dans le commencement, Paulucci le retenoit un peu. Depuis sa mort, il n'a plus fait que ses fantaisies. C'est une simonie visible, et, si vous lui allez dire que vous avez une somme de 1,000 écus, dont il peut disposer, il vous donnera un évêché. Cependant, il donne d'un autre côté, et il n'a pas un sol. Il ne donne point à ses parents, qu'il hait à la mort : car ceux qui ont des favoris haïssent leurs parents, parce que les favoris les décréditent et les éloignent.

On dit que son concile romain étoit la plus comique chose qu'il y eût, et que les demandes et les réponses qui se faisoient étoient originales. Il va à Bénévent faire un concile, lui qui n'observe aucuns canons. Ses rats *(sic)* augmentent : car c'est la nature de cette maladie qu'elle augmente avec l'âge et à proportion de la foiblesse. Au commencement, il écoutoit les cardinaux; à présent, il ne les écoute

plus. Leur foiblesse vient de ce qu'ils sont divisés. Au commencement, il les avoit gagnés par des présents.

Il a été bien choqué de ce que nous n'avons rien voulu, en France, qui n'eût passé par le Saint-Office, et il a bien senti cette marque de mépris. Il hait le Saint-Office et n'y va presque jamais. Il ruine l'État par les remises qu'il fait de tous côtés aux fermiers. Enfin, il dégrade le pontificat : il ne se regarde que comme évêque de Rome. Il va quelquefois en carrosse avec deux chevaux gris et deux palefreniers. Sûrement, à sa mort, on fera des règlements, et on gênera encore davantage les Papes, qui le sont beaucoup.

L'accommodement de Savoye causera de grands troubles au Saint-Siège : car il ne peut subsister. On cassera sans doute tous les actes de ce pontificat. Comme il restoit à Bénévent, il étoit peu connu, quoiqu'on sût qu'il fît toujours à sa fantaisie, et qu'il ne voulût suivre aucun des ordres que les congrégations ou le Saint-Office lui envoyoit *(sic)*.

J'ai ouï dire au marquis Sacchetti qu'il ne croyoit pas qu'il y eût actuellement, en 1729, plus de 1,500,000 âmes dans les États du Pape; qu'Innocent XII avoit fait faire le dénombrement, qui alloit à un peu plus de 2 millions; qu'il y avoit une lettre d'un cardinal Sacchetti qui se plaignoit qu'il n'y avoit que 3 millions d'âmes dans les États du Pape, quoique anciennement il y en eût beaucoup plus : comme du temps d'Urbain VIII; que l'on ne

vouloit pas permettre le transport des bleds hors de l'État ecclésiastique, dont la plus grande partie, ne pouvoit vivre que par ses bleds; que, de tous les papes, Clément XI avoit le moins entendu la matière : car il n'avoit pas voulu donner de bled aux François, de peur de faire crier l'Empereur, ni à l'Empereur, de peur de faire crier les François; que l'on disoit qu'il ne falloit point de guerre aux Papes; mais que les Papes étoient bien les maîtres de n'avoir point de guerre active, mais non pas la guerre passive.

Il faut que cet état périsse, parce qu'il ne peut soutenir l'extraction continuelle d'argent qui se fait, par les Génois, des lieux des monts, qui sont en très grande partie à eux. Il *(sic)* croit que le remède seroit que l'on obligeât les Génois de prendre du bled pour ce qui leur est dû, et de faire avec eux un contrat perpétuel : non au prix qu'ils achètent celui de Barbarie, parce que la culture coûte plus qu'en Barbarie. Mais ceux qui gouvernent ne veulent point entendre cela, parce qu'ils y gagnent.

Les lieux des monts sont à 3 pour 100; mais, comme ils se vendent plus de leur valeur, comme à 110, 12 ou 15 pour 100, cela fait qu'on n'en a pas 3 pour 100.

Ce que je trouve à Rome, c'est une ville éternelle. « *Vixit in Urbe æterna,* » ai-je lu dans une épitaphe à Florence. Voilà deux mille cinq ou six cents ans d'existence, et que, d'une manière ou d'une autre, elle est métropole d'une grande partie de l'Univers.

Un trésor immense rassemblé de choses uniques, de ce qu'avoient les Romains, les Grecs, les Égyptiens : car ils ont dépouillé ceux qui avoient dépouillé. Chacun vit à Rome et croit trouver sa patrie.

Ce qu'il y a de singulier à Rome, c'est de voir une ville où les femmes ne donnent pas le ton, elles qui le donnent partout ailleurs. Ici, ce sont les prêtres.

Il est impossible que l'on fasse jamais un pape qui ait du mérite.

Celui-ci, étant à Bénévent, sur quelque sentence du Tribunal du Saint-Office, qui avoit jugé l'appel d'un jugement de Bénévent, il la *(sic)* fit brûler à Bénévent, par la main du bourreau.

Le cardinal de Polignac avoit été maltraité dans un livre qu'un Romain Authieri, Siennois *(sic)*, espèce d'écuyer du Pape, avoit fait, et, parlant de la France, il avoit fait dire à quelque personnage : « *Insolentissima natio* ». Le Cardinal demanda que ce livre fût flétri. Le Pape dit : « Je le veux bien ; mais ce livre ne se vendra plus, et j'ai prêté 100 pistoles pour l'impression, et elles seront perdues. Mais que le cardinal Polignac me les rende. » Le cardinal ministre Fini vint chez le Cardinal pour cela, qui donna les 100 pistoles. Cela fut rendu public par le Pape même.

M. le cardinal de Polignac m'a parlé de l'affaire de M. d'Orléans, en Espagne, avec Stanhope ; que

Stanhope avoit pris un nommé Valiécho, à qui il dit de dire au duc d'Orléans que, s'il vouloit, ils travailleroient de concert à le faire roi d'Espagne; que le duc d'Orléans envoya l'abbé Dubois à Stanhope; que les mesures furent si mal prises que Mad^e^ des Ursins le sut d'abord et fit arrêter deux secrétaires, employés, l'un, auprès du duc de Médina-Cœli, l'autre, auprès d'un autre; que Stanhope ne vouloit qu'affoiblir le parti de Philippe-Quint et détruire les deux princes; que le feu Roi avoit prévu que le duc d'Orléans ne réussiroit pas en Espagne; que, sur ce que le duc d'Orléans lui avoit demandé à y aller servir, il lui avoit dit : « Le roi d'Espagne n'a pas l'esprit et les talents que vous avez. Vous ferez des choses qu'il ne fera pas. En voilà assez pour entrer en jalousie. J'ai expérimenté par moi-même, quand j'étois jeune, que nous autres rois sommes jaloux de nos généraux. Ainsi n'allez pas en Espagne »; que cela fut rompu et se renoua ensuite.

J'ai été à la Villa Mattéi, ce 16 février 1729, avec M. le cardinal de Polignac. Il y a d'excellentes statues : un *Apollon qui écorche Marsias;* une tête de Cicéron; un très bel *Antinoüs,* et autres statues exquises en grand nombre.

A Rome, il n'y a rien de si commode que les églises pour prier Dieu et pour assassiner les gens. On n'est point gêné comme dans les autres pays, et, quand la physionomie d'un homme vous déplaît, il

n'y a qu'à lui faire donner deux ou trois coups de couteau par un valet, qui se jette dans une église. Il sort ensuite avec la livrée et habit *(sic)* de quelque prince ou cardinal. Lorsque j'étois à Rome, un moine olivétan, accusé par son prieur d'avoir volé quelque bled, s'alla confesser à lui, et lui lâcha un coup de pistolet, et se réfugia dans une église..... Un domestique d'un homme de Lyon reçut trois coups de couteau, dont il mourut; l'assassin se sauva dans une église. Il y arrive toutes les années un nombre infini de ces meurtres dans l'État ecclésiastique, encore plus qu'à Rome. L'impunité sûre, une église qu'ils sont sûrs de trouver, les encourage.

Le revenu du Pape, tout compris, va à 3 millions d'écus romains. La Chambre apostolique doit de rente 1 million 800,000 écus. Le reste va pour les dépenses de l'État. — Cerati.

Il s'y recueille de l'huile dans l'État ecclésiastique; mais il n'y en a pas suffisamment, parce que les communautés de Rome et les lampes des églises en consomment beaucoup. Il en faut faire venir d'ailleurs. Aussi plante-t-on beaucoup d'oliviers, et ce sera un bon revenu : car cette marchandise ne reste pas sur les bras comme le bled.

La campagne de Rome, à environ 30 ou 40 milles autour de Rome, est presque déserte : il n'y a ni arbres, ni maisons. Cependant, on y recueille du bled. Il coûte cher, parce qu'il n'y a point de

paysans, et que ce sont des gens du dehors, de Naples et ailleurs, qui viennent la *(sic)* travailler.

Bien de ces gens qui viennent moissonner le bled meurent à cause des chaleurs, des mauvaises eaux; ce qui fait que le bled coûte cher avant qu'il soit dans le grenier, et plus que les Génois ne l'achètent en Barbarie. Les Romains ne peuvent pas le donner au prix que les Africains le donnent.

La campagne de Rome est très fertile. On la laisse reposer un an. Je crois que ce qui fait la différence de l'état présent à celui des Anciens, c'est que, dans les premiers temps, les Romains, bourgeois en même temps et paysans, restoient dans la Ville et avoient en partage tant d'arpents par tête. Ensuite, la campagne ne fut plus composée que de jardins si bien cultivés que les eaux couroient, et les arrosoient même, et ne croupissoient pas : ce qui n'est plus à présent. Il y avoit aussi des arbres et des maisons.

Le grand nombre des fontaines qui est à Rome est cause (je crois) en partie de la fraîcheur que l'on y sent l'été, hors quelques heures vers le midi.

Un soldat du Pape, à l'Opéra, expliquoit à mon valet (et je l'entendois) les fatigues de son état : comment il étoit obligé de se tenir à cet Opéra, soit qu'il fît chaud ou froid; comment il étoit obligé de manger trois pains et boire un *fiasco di vino* tous les jours. Ils ont 18 sols par jour. Il avoit gagné, disoit-il, une pleurésie, à faire reculer les carrosses.

A un castrato che cantava male, dicevo : « Mi farei rendere testicoli miei. »

Un Irlandois qui m'enseignoit l'anglois m'apprit tout ce qu'il savoit sur cette langue, et il fallut pourtant recommencer.

Il est étonnant que les François, qui sont si inconstants, ayent gardé leur musique; qu'ils aiment encore les anciens airs, les opéras de Lulli. Les Italiens veulent toujours de nouvelle musique : leurs opéras sont toujours nouveaux. Seroit-ce que leur musique est plus susceptible de donner du nouveau?

Il y a deux musiques italiennes : l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne ne peut plus être soufferte par les Italiens.

A Rome, les femmes ne montent pas sur le théâtre; ce sont des *castrati* habillés en femmes. Cela fait un très mauvais effet pour les mœurs : car rien (que je sache) n'inspire plus l'amour philosophique aux Romains.

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

Il y avoit, de mon temps, à Rome, au théâtre de Capranica, deux petits châtrés, Mariotti et Chiostra, habillés en femmes, qui étoient les plus belles créatures que j'aye vues de ma vie, et qui auroient inspiré le goût de Gomorrhe aux gens qui ont le goût le moins dépravé à cet égard. Un jeune Anglois, croyant qu'un de ces deux étoit une

femme, en devint amoureux à la fureur, et on l'entretint dans cette passion plus d'un mois. Autrefois, à Florence, le grand-duc Cosme III avoit fait le même règlement par dévotion. Jugez quel effet cela devoit produire à Florence, qui a été, à cet égard, la nouvelle Athènes! Cela a été changé depuis.

Je n'ai point encore ouï chanter la Faustina, ni Senezino. J'ai ouï seulement la Turcotta, à Florence, et, à Rome, Farsallino et Scalzi.

Il y a trois théâtres à Rome, le Grand-Théâtre, appelé *de' Liberti*, Capranica et *La Pace*, qui est un petit théâtre. Ils sont toujours pleins. C'est là que les abbés vont étudier leur théologie, et c'est là que concourt tout le peuple, jusques au dernier bourgeois, furieux de musique : car le cordonnier et le tailleur est *(sic)* connoisseur.

Les décorations plaisent beaucoup aux Romains. Ils ont de très mauvaises danses, et ils en sont enchantés. Ils n'ont pas précisément d'idée juste de la danse : ils la confondent avec les sauts, et celui qui saute plus haut leur plaît le plus. Les étrangers à Rome ne sont pas les Anglois, François, Allemands, qui passent par curiosité, mais les ecclésiastiques et séculiers qui accourent à Rome pour s'y établir pour quelques années ou pour toujours, pour y faire fortune. Il y avoit de mon temps, à Rome, le carnaval : 30 à 35 Anglois, 5 à 6 François, 3 à 4 Allemands, quelques Espagnols. Je parle des cavaliers.

Autrefois, la noblesse romaine étoit formidable

aux Papes. Elle mettoit à sa tête la maison Colonne. Sixte-Quint la divisa par les titres. Il commença à accorder à la maison Colonne le rang de prince du *Soglio*. Cela fait que les princes et ducs qui ont rang ne vivent point du tout avec les autres nobles, pas plus que s'ils étoient d'une autre ville. Ceux qui ont rang prétendent beaucoup d'honneurs : le titre d' « Excellence » ; une place distinguée à table. Cela fait encore que chaque femme reste chez elle, et qu'on ne se voit pas.

Le 21, j'allai avec M. le cardinal de Polignac voir la représentation du *Romulus* de M. de La Motte, traduit en italien, au Collège Clémentin. Des écoliers, habillés en femmes, y jouoient le rôle de femme. Les Jésuites font aussi des tragédies; mais ils ne veulent pas que les écoliers s'habillent en femmes; mais ils souffrent bien que les femmes s'habillent en hommes, pour les aller entendre.

Il y a, à Rome, le baron Stosch, espion du roi Georges. Il étoit sous la protection de la France depuis que l'Angleterre et l'Empereur étoient brouillés. Il y arriva un démêlé à l'occasion d'un Anglois, qui avoit mal parlé du Prétendant, qui étoit à Rome pour lors. Stosch réclamoit la protection de la France pour cet Anglois et nioit le fait. Le Prétendant vouloit qu'on le fît sortir de Rome, et on menaçoit de rouer de coups l'Anglois. Stosch menaçoit que l'Angleterre séviroit contre les Italiens qui étoient en Angleterre.

Il y a deux sortes de pierres antiques : celles que l'on appelle *intagli*, et celles qu'on appelle *camei*. Les *intagli* sont gravés en dedans et servoient à faire des cachets. Les *camei* sont en relief et ser-
5 voient d'ornement pour porter sur soi. Les hommes et les femmes les attachoient à leurs habits. On croyoit même qu'ils avoient quelque vertu, selon les Divinités qu'ils représentoient. Ainsi on croyoit : que la figure des Gorgones donnoit de la terreur;
10 que les trois Grâces faisoient aimer; et que les Empereurs, qu'on supposoit au-dessus de la fortune, pouvoient empêcher les accidents. Étrange manie que cette opinion ne fût pas détruite par l'expérience journalière, qui faisoit voir les Empereurs
15 à chaque instant égorgés!

J'ai remarqué que les Égyptiens ne connoissoient pas le bas-relief. J'ai vu sur les anciens obélisques qu'elles *(sic)* sont tous en gravure, *intagliate*.

On ne sauroit croire à quel point les Romains
20 aiment les apparences de batailles. Il se donne des combats sur le théâtre : deux armées qui se suivent derrière le théâtre, puis reviennent. Le Peuple est charmé : cela dure fort longtemps. Tout ce qui est spectacle charme les yeux italiens. Ils sont curieux :
25 ils veulent voir; il n'y a rien de si curieux que les Romains. Aussi il ne faut point leur donner un opéra sans décorations : personne n'y iroit. Au Collège Clémentin, on représentoit (comme j'ai dit) le *Romulus* de M. de La Motte, traduit. Là où les

armées combattirent bien, et *(sic)* cela plut plus que toute la pièce.

Le Carnaval. — Dans la rue du Cours, il y a la course des chevaux barbes. La rue du Cours est pleine de chars, de bateaux même, sur des chars, de phaétons, carrosses pleins de gens masqués, jusques aux cochers et laquais. Cela va en file, comme notre cours à Paris. Une infinité de peuple va de tous côtés, et la moitié de Rome, pour le moins, y est. On lâche des chevaux d'un bout de la rue à l'autre, et celui qui est le plus tôt arrivé gagne la course. Ils ne sont point montés. Cela se fait huit à dix fois le carnaval, et les chevaux sont ordinairement différents.

Autrefois, il y avoit des charges vénales, dans la maison du Pape, qu'il gagnoit lorsqu'il avoit nommé au cardinalat celui qui en étoit pourvu. Innocent XII les remboursa et ôta cette vénalité : « Voulant, disoit-il, pourvoir de cette dignité le sujet le plus digne. » De là, il est arrivé qu'il n'y a plus eu que des cuistres dans le Sacré-Collège, au lieu que, auparavant, c'étoit les premières familles de l'Italie qui acquéroient ces charges dans l'espérance ou la certitude d'avoir un fils cardinal. Et, comme c'étoit un gros argent, on n'avoit garde de le mettre sur la tête d'un jeune homme qui ne promît pas beaucoup, parce qu'on n'auroit pas exécuté son projet. — Cela prouve bien ce que j'ai dit quelque part sur la vénalité des charges.

Le roi Jean Sobieski, étant dans la Tartarie, vouloit y passer l'hiver, pour quelque projet; mais son armée commençoit à manquer de pain. Il savoit que les Tartares avoient, dans tous les temps, caché du bled dans des fossés, et qu'il y étoit souvent resté par la mort ou l'esclavage des propriétaires. Il étoit question de trouver ce bled. Et comment le faire dans un pays où l'herbe est haute d'un homme ou la moitié d'un homme? Il imaginoit *(sic)* que, là où il verroit des cerisiers ou autres arbres fruitiers, il devoit y avoir eu des villages, où on avoit mis dans la terre les noyaux des fruits qu'on avoit mangés. Il se souvint d'avoir lu cela autrefois. Effectivement, on chercha dans ces endroits-là; on trouva une très grande quantité de bled, et l'armée passa l'hiver.

Les pays électifs pires que les héréditaires. On suppose (ce qui n'est jamais) que les électeurs cherchent le bien public; ce n'est que leur bien particulier. Voyez les Romains, qui, dans le temps qu'il s'agit de leur existence, donnent le commandement de leur armée à Terentius Varron, fils d'un boucher, parce qu'il avoit acheté les suffrages. Et, quand on choisiroit celui qui a de *(sic)* la réputation d'être le plus digne, qui a dit que, lorsqu'il sera élu, il ne changera pas, comme il est arrivé à tant d'autres! *Optimus imperator, si non imperasset.* Il faudroit que les pays électifs vendissent leur couronne.

M. l'agent de Parme m'a fait voir aujourd'hui la

Galerie Farnèse. Elle n'est pas grande; mais le tout est admirable.

Voici ce que j'y ai remarqué.

Elle est à fresque. Toute la voûte paroît des Carrache, et les principaux cadres inférieurs; mais il y a des peintures du Guide, du Dominiquin, de petits tableaux de l'Albane. Ce qui fait surtout plaisir, c'est l'extrême variété des figures, des positions et des carnations : le nu d'une figure étant différent du nu de l'autre. Dans les galeries de Pierre de Cortone, ce sont toujours les mêmes visages; de façon qu'on les prendroit pour frères. De plus, les tableaux sont simples : peu de figures, et si bien ordonnées qu'il paroît qu'il y en a encore moins. Les paysages ne sont pas non plus remplis et confus : un beau ciel et peu de choses, comme la nature : car les beaux sites ne sont pas confus et pleins. Le cabinet est aussi peint par les Carrache. On a enlevé le tableau supérieur, qui étoit à l'huile, pour le transporter à Parme. On y a mis une copie, où on peut voir le peu de jugement du peintre : car, comme il a vu que le fond de l'original étoit très noir, il a fait de même la copie. Mais il ne falloit pas copier l'original comme il étoit, mais comme il avoit été avant qu'il ne fût noirci.

Vous remarquerez que les statues de métal ont été presque toutes pillées par les Barbares, anciens et modernes; ainsi il en reste peu.

Les sujets du Pape, qui se ruinent à acheter des pêches hollandoises, pourroient faire pêcher sur

leurs côtes, qui sont très poissonneuses, et faire saler ces sortes de poissons, et défendre l'entrée des morues et harengs; mais ils sont trop paresseux. Il faudroit que le Souverain achetât les premières
5 barques.

J'ai été avec le sieur....., peintre, au Petit-Palais Farnèse, à *la Longara*. La galerie est peinte par Raphaël; elle représente l'histoire de Psyché. Au milieu de la voûte, on voit le Conseil des Dieux,
10 et ensuite le festin où se célèbrent les noces de Psyché et de l'Amour. L'ordonnance en est admirable : aucune confusion; et ce qu'il y a de singulier, c'est le talent de Raphaël, qui a fait avancer et reculer les figures sans employer l'artifice ordinaire de
15 l'affoiblissement des couleurs : les coloris de celles de derrière étant aussi forts que de celles de devant; mais il a dégradé les lumières et les ombres avec un art admirable. De ce grand nombre de figures, il n'y en a aucune qui se ressemble : tous
20 les visages sont différents; ce qui est bien différent des galeries peintes par Pierre de Cortone, des ouvrages de l'Albane et du Parmesan, où tout se ressemble; ce qui est contre la nature. La correction du dessin y est admirable. Mais il faut considérer
25 Jupiter, Neptune et Pluton, les trois frères, qui se ressemblent et ne ressemblent pas. Jupiter, qui a l'air majestueux, a le nez qui n'a point d'enfoncement vers les sourcils (cet enfoncement donne une physionomie commune, et les statues grecques ne
30 l'ont point : le nez est tout droit), ni aux côtés, où

il se joint au visage; ce qui est la marque du chagrin, ou de l'air bourru : car ce pli-là vient quand nous sommes fâchés. Dans le rire, les extrémités des lèvres sont relevées, et il faut observer cela. Raphaël a fort bien observé de donner de grands sourcils à Jupiter, et les baisser pour lui donner plus de majesté : car, quand nous sommes graves, les sourcils descendent sur les yeux et se relèvent dans la joye[1].

Raphaël a observé de faire les mentons ronds et et le dessous plein : car, sans cela, le visage n'a point d'air, et la physionomie paroît sèche. Il a aussi observé de faire le bas de la jambe menu, et le genou aussi, pour laisser la grosseur dans le milieu de la jambe; parce que, pour lors, la figure paroît svelte, et comme si elle alloit danser. A quoi contribue encore merveilleusement la petitesse des pieds. Il a fait les têtes petites, et il les faut ainsi pour la grâce, témoin *l'Hercule Farnèse*, qui, avec les épaules si larges, a la tête petite.

Il a encore bien observé dans ses figures assises, de faire relever la chair poussée par le siège; surtout dans les femmes, qui ont la cuisse plus charnue.

Dans la douleur, les nerfs se retirent jusques aux doigts des pieds, et nous faisons naturellement le geste de ce retirement. Aussi cette expression est-elle bien marquée dans les tableaux des premiers maîtres.

Jupiter, qui baise l'Amour, lui prend le visage

1. Demander explication de cela.

avec la main. On voit l'impression des doigts de Jupiter sur les joues de l'Amour, et ses lèvres avancent. Il a observé de faire les lèvres supérieures de ses figures, surtout des femmes, courtes; c'est l'expression de la joye : car la lèvre supérieure est tirée à côté, et s'étrécit. Dans la tristesse, au contraire, et dans les pleurs, les fibres se relâchent, et la lèvre supérieure tombe. On voit l'art de Raphaël en ce qu'il a couvert de lumière ses figures de devant, afin de les faire avancer, et mis l'ombre dans les figures de derrière, de degré en degré, ce qui lui a épargné (comme j'ai dit) la dégradation du coloris. On peut voir aussi comme les figures sont campées. Elles sont dans une voûte presque plate, et elles paroissent sur un ciel de nuées; elles ne tombent pas à terre, comme il paroît aux ouvrages des peintres qui n'entendent point la perspective; au contraire, on les voit en dessous et par côté. Et dans *le Conseil* et *le Festin*, on voit le tout, quoiqu'il y ait plusieurs rangs de figures, sans qu'une nuise à l'autre. Il faut voir l'artifice de Raphaël, qui a donné à ses femmes des carnations différentes; de façon que ce ne sont pas les mêmes : en quoi il a parfaitement imité la nature. Il a mis des Dieux qui ont des muscles ressentis, près des Déesses ou des Dieux qui les ont nobles, afin de faire sentir la beauté des uns et des autres par le contraste. Par exemple, dans la fameuse *Galathée*, qui est dans la salle d'à côté, il a placé un Dieu marin auprès d'elle, qui a une carnation brune et des muscles ressentis. Ce bel ouvrage de Raphaël est comme ceux de cet admirable peintre :

ils ne frappent pas d'abord, par la raison qu'il imite trop bien la nature; de façon qu'on la prend pour elle-même : car je ne suis point frappé d'admiration quand je vois un homme ou une femme. Or, les peintures de Raphaël, qui sont comme des figures vraies, ne font d'abord que l'effet du vrai. Au lieu que quelque attitude, quelque expression extraordinaire d'un peintre moins excellent, vous frappe d'abord, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. Vous voyez, dans *le Festin*, deux tritons : leurs cheveux ne sont pas frisés, ni leur barbe, comme celle des autres Dieux; c'est qu'étant Dieux marins ils sont toujours mouillés. Aussi ceux de *la Galathée* sont-ils moins bouclés, et comme elle est sur le bord de la mer, où le vent règne ordinairement, ils sont épars et volent.

Cette galerie a beaucoup souffert, et, du premier coup d'œil, la carnation rouge en laquelle l'ancienne s'est changée frappe d'abord en mal : car la chair ne doit pas être rouge. Mais, comme le temps a changé celle-ci, les ombres ont plus changé que les clairs, et cela fait paroître les femmes et les enfants en quelques endroits trop ressentis; mais c'est le vice du temps. Carlo Maratta a mis un ciel bleu, au lieu du noir, pour revivifier un peu, et on l'accuse, par jalousie, d'avoir rendu les contours trop taillants *(sic)*; ce qui est (je crois) faux.

On peut voir aussi dans Raphaël la juste distribution de la lumière et des ombres; comme dans cet enfant, qui porte quelque chose sur la tête. La lumière, qui, ne pouvant plus venir d'en haut, vient

d'en bas, il arrive que ce qui auroit été éclairé sans l'interruption est dans l'obscurité, et que ce qui auroit été dans l'obscurité est éclairé.

L'Angleterre a mis un impôt égal sur tous les tableaux étrangers, bons ou mauvais, afin qu'on n'en fasse entrer que de bons.

Le marquis Bolognetti m'a dit que Rome avoit 144,000 âmes; qu'elle n'en avoit que 120 en 1675; qu'il étoit difficile de trouver, sur 100 personnes, 10 qui eussent père et mère romains et fussent nés à Rome; que la dernière guerre avoit attiré beaucoup d'habitants à Rome.

J'ai été, aujourd'hui, voir les salles du Vatican. J'y ai vu la fameuse *Bataille de Constantin*, peinte par Jules Romain. On ne voit pas, dans le travail de Jules, cette douceur, ce naturel que l'on trouve dans les ouvrages de Raphaël. Constantin, qui est un peu dans l'éloignement, est trop grand et sur un trop grand cheval pour la perspective.

Raphaël est admirable; il imite la nature. Il ne met pas ses figures dans une attitude contrainte pour faire porter des ombres sur la figure, et faire par art le clair-obscur. Il met la figure dans la position où elle doit être, où elles sont naturellement, et ne se sert point de ces sortes d'avantages. Il lui suffit que la lumière tombe sur ses figures, sans avoir besoin que les positions mettent des variétés

et cachent à la lumière des membres pour en faire paroître d'autres.

Ce sont les reflets qui font saillir les corps, et la science du peintre consiste à disposer les choses de façon que les lumières, les ombres, les reflets, fassent l'effet désiré. Une partie est dans la lumière; l'ombre est tout près; ensuite vient une lumière jetée par une partie voisine; et il est aisé d'observer : que les lieux éclairés par une lumière directe et une lumière réfléchie sont plus éclairés que ceux qui ne le sont que par la lumière directe; que les corps dans l'ombre, qui vient de l'obstacle arrivé à la lumière directe, sont éclairés par une lumière réfléchie du côté opposé, et le sont à proportion de l'éloignement du commencement de l'ombre, qui devient par là toujours de moins en moins obscure : la plus grande obscurité étant le plus près de la lumière.

Lo sbattimento, ou l'ombre causée par les pieds et les jambes des figures, et qui paroît sur le fond, est d'autant plus large que le corps est plus près, parce qu'on le voit sur un plus grand angle. Lorsque la figure ne pose pas à terre, mais est en l'air, *lo sbattimento* est éloigné de la figure, comme il arrive dans le naturel.

Lorsque la lumière vient du dedans d'une chambre, par le moyen de quelque corps lumineux qui y est, les objets les plus éclairés seront les plus éloignés de l'œil, et, à mesure qu'ils seront plus obscurs, ils paroîtront plus près : car l'œil juge de la manière dont il a coutume de juger; et c'est précisément le

contraire de ce qui arrive dans le cours ordinaire des choses, c'est-à-dire lorsque la lumière vient du Soleil. On voit un bel exemple dans les salles du Vatican, où Raphaël a peint saint Pierre délivré de ses liens : car les barreaux de la prison plus noirs paroissent être les plus près, et fort éloignés des Anges qui éclairent le tout. C'est que la dégradation y est admirablement observée. On voit quatre lumières : celle de l'Ange; celle d'un autre Ange à côté; celle de la lune; celle d'un flambeau. Cependant il n'y a aucune erreur.

J'ai été voir les peintures à la mosaïque que l'on fait pour l'Église de Saint-Pierre. Les peintures à l'huile ne s'y conservent pas. On copie les tableaux qui y sont, et on les met à la mosaïque. C'est un ouvrage très long, et chaque tableau coûte à la fabrique 10 ou 12,000 écus. J'ai vu copier un admirable tableau de Guerchin. C'est une *Sainte Cécile*, que l'on enterre, au bas du tableau; dans le haut, Jésus-Christ reçoit dans le ciel, son âme, qui est comme son corps dans l'état de gloire. Ce tableau est très bon. Il faut deux à trois ans pour faire un tableau pareil. La mosaïque ne s'exécute plus guère qu'à Rome, à cause de la dépense, et que les peintures ne sont jamais si belles qu'au pinceau.

Ce sont des morceaux carrés et longs de verre que l'on met sur une couche de stuc appliquée sur une pierre tendre. Pour y faire tenir le stuc, on creuse la pierre de façon qu'il semble qu'il y ait des espèces de listeaux. Ces enfoncements font davan-

tage tenir le stuc. Ces verres se colorent au feu, et, il y a quatre à cinq cents ans, que l'on avoit l'art de faire la couleur rouge de verre mieux qu'à présent. J'ai vu de la mosaïque des anciens Romains. Ils la faisoient avec des pierres de couleur. Mais, avec ces pierres, on n'a pas les suites exactement; de façon qu'on ne peut pas si bien faire les dégradations. J'ai vu à Saint-Pierre de la mosaïque antique. Il n'y a point de figures; mais une espèce de paysage : le tout n'est pas un ouvrage bien merveilleux. On m'a fait aussi voir la copie d'une mosaïque antique, faite du temps de Sylla, qui se conserve encore à Palestrine, à 22 milles de Rome. Il me semble que la mosaïque que j'ai vue est au-dessous des nôtres.

Le cavalier Rusconi étoit un brave sculpteur, qui mourut au mois de novembre ou décembre 1729 *(sic)*, à Rome. Il y a de lui de très bons ouvrages, surtout à Saint-Pierre.

Il y avoit un Le Gros, François, qui y mourut. Il y a encore de lui de très bons ouvrages. Il étoit au-dessous de Rusconi.

Depuis Michel-Ange, les cavaliers Bernini et Borromini, tous deux excellents architectes, ont beaucoup embelli la ville de Rome. Mais Bernin a fait un mal irréparable en affoiblissant les quatre piliers de Saint-Pierre par les quatre niches et les tribunes, quoique Michel-Ange eût tant recommandé qu'on n'y touchât pas.

Les édifices de Rome sont toujours très solides, à cause de la pouzzolane qui est dessous.

L'Église de Saint-Pierre a pour sa fabrique 80 à 100,000 écus romains de rente. Mais souvent on applique ailleurs les fonds. On en prit 100,000 écus, pour donner aux Vénitiens, dans la guerre contre les Turcs.

Pour faire travailler les ouvriers de Bénévent, le Pape fit mettre de la chaux aux tuiles de la Chapelle Sixte, qui auparavant étoient à sec, comme toutes les couvertures de Rome. Cela chargea si bien le toit qu'il est tombé. Mais Michel-Ange, qui avoit prévu un accident pareil, avoit séparé la voûte du toit; de manière que cette chute n'a point fait périr la voûte, ni les peintures. On en a été pour les frais de ces ouvrages et les cris des Romains.

C'est immense, ce que l'Église de Saint-Pierre a coûté sous tant de papes! On dit que la colonnade seule a coûté 800,000 écus. Je ne le crois pas. On a plusieurs desseins. Les uns voudroient que l'on fît sauter les maisons qui sont entre deux rues, jusques au Tibre, et que l'on fît une continuation de deux rangs de colonnes. Mais on craint qu'en abattant ces maisons, dont les feux purifient l'air, cela ne nuisît à l'air du quartier de Saint-Pierre, qui est le plus bas de la Ville.

Il est inutile de faire des fondations à Rome. Le Pape, dont le pouvoir n'a point de limites, dispense de tout, change les volontés, surtout celui-ci. Le

père Cloche, général des Jacobins, le comparoit à un cor, qui est vide et tortu.

Ce qui a détruit, à mon avis, les laboureurs de la campagne de Rome, ce ne sont pas les Sarrasins; mais c'est ce qui les a détruits autour de Paris et les détruit tous les jours. Les bourgeois romains, ayant bâti tout autour des petites maisons de campagne, ayant fait des jardins, avoient détruit le labourage tout autour de là, et ce qu'on appelle *agriculteurs :* car ils cultivoient leurs jardins par leurs esclaves. Or, quand Rome tomba en décadence, les maisons de plaisir tombèrent de même. Les bourgeois de Rome laissèrent en ruine les maisons qui ne leur causoient que de la dépense. Il n'y eut point de paysans pour travailler ce terrain, et les frais, pour ôter les ruines, auroient excédé la dépense, quand même il y en auroit eu. Voilà donc un désert! Le défaut de culture produisit le mauvais air, et le mauvais air a depuis empêché le repeuplement.

Tibur nunc suburbanum et æstivo Prænesti deliciæ, dit Florus. Tivoli, qui est à 18 milles, étoit donc faubourg; Palestrine, c'étoit une maison pour l'été. Au lieu qu'aujourd'hui, il n'y a pas de maison pour l'été dans la campagne de Rome.

Ce que je trouve de merveilleux à Rome, c'est que toutes les églises ne se ressemblent presque pas, parce qu'elles ont été, la plupart, bâties par de grands maîtres; au lieu que, dans nos villes, toutes les églises et tous les bâtiments sont uniformes.

J'ai été, aujourd'hui, 5 mars 1729, voir l'Église des Chartreux, qui occupe la grande salle des Thermes de Dioclétien. Michel-Ange l'a mise en croix grecque. Il y a huit très grosses colonnes de granit d'une pièce. Les moines, qui sont sans goût, ont fait à ce bâtiment immense un portail et un sanctuaire incrusté de marbre, tout bien lisse et poli, sans aucun corps avancé; comme si ç'avoit été pour une chapelle. Le cloître est le plus grand que j'aye encore vu : vingt-cinq colonnes sur chaque côté du carré, du dessin de Michel-Ange, aussi bien que l'Église.

La Strada-Felice, coupée par *la Strada-Pia,* fait un carrefour, qui a quatre fontaines, avec une statue de fleuve aux encoignures. Tout près, il y a la petite Église du *San-Carlino.* La façade, qui est très petite, est un ouvrage admirable de Borromini, et très singulière. Comme le lieu est petit, il a fait la façade convexe en partie et en partie concave : ce qui allonge la ligne que l'œil a à parcourir.

On m'expliquoit chez le cardinal Corsini le fait du nombre du peuple des États du Pape. Il est certain que les pays le long des rivages de l'Adriatique ont augmenté de peuple. Ceux du duché d'Urbin ont beaucoup diminué. La ville de Ferrare a diminué, parce que les ducs obligèrent la noblesse d'y venir habiter partie de l'année. Mais le Pays ferrarois a augmenté. Il y a des lieux qui se sont rétablis. Civita-Vecchia, qui étoit dans un mauvais air et faisoit à peine 5 ou 600 personnes (ai-je ouï dire),

en fait à présent 5 ou 6,000. Pour Ostie et Porto, ils sont détruits par le mauvais air. Une preuve que la chose est nouvelle, c'est que c'étoit *(sic)* les deux premiers évêchés des États du Pape autrefois.

L'Escalier de la Trinité-du-Mont est de mauvais goût. Il est sans aucune espèce d'architecture, et on ne le voit presque pas. Il n'y a que les premières rampes qu'on voit. Il faut presqu'un dixième de mille, et on perd d'abord les rampes. Il falloit faire un bel ouvrage et mettre de belles colonnes. D'ailleurs, c'étoit un si mauvais ouvrage qu'une partie est tombée.

La beauté des proportions de Saint-Pierre le fait, d'abord, paroître à la vue plus petit qu'il n'est. Si l'Église étoit plus étroite, elle paroîtroit longue. Si elle étoit moins longue, elle paroîtroit large, et cela donneroit toujours une idée de grandeur. Mais l'exactitude des proportions fait que rien ne frappe plus qu'une autre chose, et que d'abord l'esprit n'est pas si étonné. Il faut attendre que l'examen et la réflexion vous en fassent sentir la beauté. Il en est comme des ouvrages de Raphaël, qui ne s'apprennent *(sic)* pas d'abord, mais paroissent plus parfaits à mesure qu'on les regarde; au lieu qu'un ouvrage *vago*, comme ceux de Pierre de Cortone, ou d'un coloris fort, comme ceux de Venise, surprendra d'abord, mais diminueront *(sic)* à l'examen. L'Église du Grand-Jésus, à Rome, qui est du dessin de Vignola, est une des plus belles de Rome pour l'archi-

tecture et l'exactitude des proportions. Là sont la magnifique Chapelle de Saint-Ignace et celle de Saint-François, qui n'est pas si magnifique.

Les ouvrages d'architecture du Borromini sont ordinairement singuliers et originaux. Ceux qui ont voulu perdre les règles de vue pour l'imiter, n'ayant pas son génie, sont tombés. Il a bâti Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Agnès, *San-Carlino*. Il mettoit ordinairement des avant-corps convexes, puis des arrière-corps concaves.

Don Philippe, qui est à présent au service du roi de Sardaigne, qui lui a donné un bénéfice, est à présent le meilleur architecte de l'Italie.

J'ai été voir le Vatican :

Primo, les Loges de Raphaël, ouvrage divin et admirable. Quelle correction de dessin! Quelle beauté! Quel naturel! Ce n'est point de la peinture; c'est la nature même. Ce ne sont point des couleurs artificielles, qui sont tirées de la palette; ce sont les couleurs de la nature même. Quand on regarde les paysages de Raphaël, le ciel qu'il a peint, et que l'on tourne la tête sur le naturel, il semble que c'est la même chose. Enfin il semble que Dieu se sert de la main de Raphaël pour créer.

On entre ensuite dans l'appartement peint par Jules Romain et par Raphaël. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est *l'École d'Athènes*, de Raphaël, quoique *la Bataille de Constantin*, par Jules, soit très

belle. Ce qui donne, à mon avis, à Raphaël la suprême excellence dans les ouvrages de l'art, c'est que Raphaël est presque le seul de tous les peintres qui ne soit pas maniéré; ce qui vient de l'imitation de la nature telle qu'elle est, et non de la façon que le peintre y met.

De là, on passe dans la galerie qui mène au Belvédère : car le Vatican est à peu près un carré-long. Du corps de logis où sont les Loges, il y a deux galeries qui vont au Belvédère, qui laissent entre elles une grande cour et un jardin, qui sont séparés, et les galeries traversées par la Bibliothèque. La galerie qui est du côté de Saint-Pierre est en ordre et accommodée, et c'est par elle que le Pape voit de son appartement au Belvédère. La galerie parallèle est sans aucun ornement.

La première galerie est ornée de peintures de divers peintres. Elles ne sont pas de la force des premières; mais aussi sont-elles, pour la plupart, assez bonnes. Il y a, sur les deux murs des côtés de cette galerie, de grandes cartes de toutes les provinces d'Italie, en grand, où la peinture a marqué les rivières, les montagnes, les forêts. La plupart des paysages de ces cartes sont de Paul Bril.

On entre, ensuite, dans l'appartement du Pape, à Belvédère, qui est fort simple, et les meubles aussi : ce ne sont guère que des estampes, même très communes.

Il y a là plusieurs modèles du cavalier Bernin. On y voit aussi le premier modèle de l'Église de Saint-Pierre, lorsqu'on la vouloit faire en croix

grecque. Michel-Ange corrigea heureusement ce dessin et fit l'ouvrage tel que nous le voyons; au lieu qu'il auroit eu l'air gothique, excepté qu'on n'y auroit pas vu le jour en plein midi.

5 Dans la cour du Belvédère, il y a les trois statues fameuses de *l'Apollon*, du *Laocoon*, de *l'Antinoüs*. Il semble que *l'Apollon* est en l'air, tant il paroît léger. *L'Antinoüs* et *le Laocoon* sont admirables. *L'Hercule Farnèse* et ces trois statues sont les plus 10 belles de Rome. Sur l'escalier, il y a *la Cléopâtre*, au-dessous d'une fontaine, qui est aussi un ouvrage admirable. Elle est couchée, et les draperies et la chair en sont d'un naturel exquis.

Il y a aussi le toit antique, qui est presque tout 15 ruiné. Plus, au Belvédère, sur *(sic)* une porte où il y a les armes d'Innocent VIII, de terre à potier vitrée, dont l'invention est perdue, de Luca della Robbia, qui y excelloit. J'en ai parlé sur Florence.

Règles générales sur le Dessin.

Lorsque la tête penche, le tout doit se tourner comme en rond, et l'œil, le côté de la bouche, et, enfin, de toutes les parties du visage : celles d'un côté doivent être plus basses que l'autre.

Lorsqu'un muscle sort, il faut que du côté opposé 25 le muscle rentre.

Lorsqu'une figure court, pour qu'elle paroisse avoir du mouvement, il faut que la *fontanella* avance plus que le pied qui avance; autrement l'attitude est froide.

Il ne faut pas que la lèvre entre en dedans de la bouche; au contraire, elle doit bien sortir : cela donne de la majesté.

Une figure doit toujours appuyer sur un pied, et non sur les deux. Sans quoi, elle seroit froide, et, appuyant sur un pied, le pied sur lequel elle appuye doit être perpendiculaire à l'os du col. Cette règle cesse lorsque la figure s'appuye sur quelque chose.

J'ai vu, ce 5 mars, M. le cardinal Albéroni, à sa maison de campagne, et j'y ai été avec le père Cerati.

Nous avons beaucoup parlé de l'Espagne.

Il dit : qu'il étoit convenu avec le roi de Suède de faire la descente en Angleterre; qu'il *(sic)* changea ensuite de dessein, et lui écrivit qu'il remettoit après le siège de Fredrikshall, et qu'ainsi il ne croyoit pas devoir disposer de l'argent qui avoit été remis en Hollande pour cela. Albéroni lui répondit : qu'il ne prétendoit pas donner des conseils à un prince comme lui, et qu'ainsi il s'en remettoit entièrement à sa sagesse; qu'il lui paroissoit qu'après l'expédition projetée faite celle qu'il entreprenoit auroit été bien facile; que, quant à l'argent, comme c'étoit un roi qui avoit affaire à un roi, il le supplioit, au nom de son maître, d'en disposer, non seulement pour ses desseins, mais aussi pour ses caprices....

Il dit qu'il auroit perdu les Anglois avec une escadre de 5 ou 6 vaisseaux dans les Indes, qui courroient sur leurs vaisseaux marchands; avec des vaisseaux sur les côtes de l'Océan, de la Méditer-

ranée, pour courir aussi sur leurs vaisseaux marchands; qu'il avoit fait enlever toutes les laines que les Anglois arrêtoient d'avance, en donnant le même argent qu'eux, aussi d'avance; qu'enfin Péterborough, muni de 100,000 livres sterling d'Angleterre, autant de France, le débusqua. Ils gagnèrent (m'a-t-on dit) d'abord le feu duc de Parme, qui aimoit à donner des conseils, et dont Albéroni n'avoit pas fait grand cas.

Il dit qu'il s'étoit attiré la confiance des troupes espagnoles, en mettant dans les emplois de bons officiers qu'il avoit vus sous M. de Vendôme, et qui étoient sans avancement. Il avoit envoyé un brevet de colonel à qui n'y pensoit pas : il l'adressoit au capitaine-général, et l'un et l'autre étoit *(sic)* bien étonné.

Il ajoute que, si le Roi avoit voulu attendre cinq ou six ans, il auroit bien embrouillé le Régent et le roi Georges; qu'il auroit eu 50 vaisseaux de ligne et Forbin, avec 50 officiers, pour les commander.

J'ai ouï dire, ici, qu'on a saisi 100,000 pistoles au Cardinal, et qu'il peut en avoir sauvé 100 autres; que, si Clément XI avoit pu dissimuler sa fureur, il alloit droit à Rome se jeter en ses mains, mais qu'il ne put dissimuler; qu'un moine prédicateur à Sestri, qui avoit un frère qui étoit concierge d'un château dont le maître étoit absent, dans l'État de Milan, lui ménagea une retraite dans un grenier de ce château; qu'il y a apparence que le gouverneur de Milan en savoit quelque chose, mais que l'Empereur ne voulut pas qu'on le prît; que Daubenton lui tourna casaque;

que Clément XI eut le témoignage de Philippe même contre le Cardinal; qu'il y a apparence que les cardinaux, à cause de l'exemple, ne l'auroient pas dégradé; que ce qui avoit allumé la bile de Clément, c'est que, deux mois avant l'expédition de la Sardaigne, Clément lui avoit envoyé le chapeau et avoit fait son éloge dans le Consistoire, comme défenseur de la foi: de façon qu'il voyoit que le Cardinal l'avoit joué; *secundo,* les Allemands disoient hautement que le Pape étoit de concert avec Albéroni, et qu'ils avoient de cela des preuves. Il est certain que le Pape étoit fort irrité contre les Allemands; mais ses neveux le trompoient et tiroient pension de l'Empereur.

Il est certain que tous les Papes ont toujours été trompés par leurs neveux, qui ont toujours fait leurs affaires à leurs dépens et les ont trahis pour faire leur fortune.

C'est Ptoloméi qui fit pape cet homme. C'étoit un théologien que Ptoloméi.

Le cardinal Bentivoglio, chargé des affaires d'Espagne. Il a de la hauteur; fait valoir ses franchises sur la place d'Espagne. Du reste, *robba* commune.

Rome est un séjour bien agréable : tout vous y amuse. Il semble que les pierres parlent. On n'a jamais fini de voir.

J'ai vu aujourd'hui le Cardinal; c'est un homme de lettres (le 6 mars 1729).

Le cardinal Corradini est, pour cette cour, en quelque façon à la tête des affaires pour la Constitution : car on a voulu en France que tout passât par la Congrégation du Saint-Office, et l'on n'a rien voulu du Pape seul : ce qui a achevé de mettre le Pape de mauvaise humeur contre le cardinal de Fleury. Ils se plaignent ici de ce qu'on reçoit la Constitution comme ayant été reçue par l'Église universelle ; parce, disent-ils, que cela détruit l'infaillibilité. On a tâché, jusqu'ici, de faire entendre raison aux Jansénistes, en leur disant que la question de la Constitution n'étoit pas liée à l'infaillibilité, et Rome à présent veut la confondre ; de façon que M. de Saint-Malo (qui a fait faire son mandement par le cardinal de Bissy), parce qu'il y a inséré le motif du consentement de l'Église universelle, n'a pas reçu le jubilé. On a encore tâché de faire entendre raison aux Jansénistes, en leur disant que la Constitution n'étoit pas l'affaire des Jésuites, et Rome veut les mêler, en voulant que le cardinal de Noailles, son accommodement fait, commence d'abord par leur rendre leur pouvoir ; ce qui empêcheroit qu'un seul curé ou ecclésiastique du parti contraire ne revînt.

Le Pape est plus raisonnable que Rome. Quand on lui a dit tout cela, il a dit : « *Che volete? Questi uomini vogliono che i Francesi parlino tedesco.* »

Cette cour est comme toutes les puissances foibles : elle est poltronne, quand on lui résiste, et elle monte, lorsque l'on baisse, et que l'on paroît céder.

Je vis hier la Chapelle Sixte, où le Pape tient chapelle, et où toute la cour romaine peut s'assembler. *La tribuna et la volta sono tutte due dipinte da Micaël-Angelo. Nella tribuna,* ou mur qui est derrière l'autel, est le fameux *Jugement universel.* Sur la voûte sont les histoires de la Genèse, comme *la Création de l'homme*, *la Tentation*, etc. *Le Jugement* est plus effacé que la voûte. Rien ne donne une plus grande idée du génie de Michel-Ange, que cette peinture, et je ne crois pas que les Loges de Raphaël valent mieux. J'y ai pourtant remarqué deux défauts : le premier, c'est qu'il n'a pas remarqué *(sic)* la perspective : les figures d'en haut de la Loge étant plus grandes que celles d'en bas; de plus, il a mis, dans la voûte et dans le même tableau, deux fois le Père éternel, qui crée, et, dans un autre, deux fois Adam : ce qui choque le bon sens. Du reste, il y a dans ses peintures une majesté, une force dans les attitudes, une grande manière qui étonne l'esprit.

M. Bianchini mourut à Rome pendant que j'y étois. Il avoit tiré une méridienne qui traversoit les États du Pape. Il avoit travaillé à donner le plan du Palais de Néron, sur les restes qu'il avoit vus au Mont-Palatin.

Dans la Vigne Farnèse, le cardinal Davia m'a dit qu'un homme lui ayant demandé s'il connoissoit ce palais : « Si je le connois? dit-il. J'en ai fait une partie. » Effectivement, Bianchini lui ayant montré son plan, il lui dit : « M. Bianchini vous faites là un palais à la françoise, et vous savez bien que les

Romains ne manquoient pas de faire un portique dans leurs maisons. C'est le lieu où ils se tenoient presque toujours. »

Depuis que Sixte-Quint eût fait venir l'eau des quatre fontaines au quartier des Monts, ce quartier désert commença à se peupler.

J'ai été voir aujourd'hui, 12 mars 1729, le tableau de *Saint-Jérôme*, du Dominiquin, qui est à la Charité. Il est admirable pour l'expression, la dévotion, *l'affetto*. Il y a des Anges au-dessus, qui sont très bien faits. Mais j'avoue que j'ai trouvé *la Descente de Croix*, de Daniel de Volterre, de la Trinité-du-Mont, au-dessus de ce tableau, quoiqu'on le mette le deuxième de Rome, et celui de Daniel le troisième. J'ai été ensuite voir le tableau de *la Transfiguration*, de Raphaël, qui est à Saint-Pierre-*in-Montorio*. C'est là, où il faut admirer. Il me semble que Raphaël est au-dessus du Dominiquin et Volterre, mais à une infinie distance. Tout le mal qu'il y a, c'est que l'accessoire est plus grand que le principal; car, au bas de la montagne il y a un possédé, que sa mère, sa sœur, son père, présentent aux disciples, et qu'ils ne peuvent pas guérir et leur montrent celui qui a cette puissance. On ne peut assez admirer cette expression générale dans tous les sujets, qui disent ce qu'ils doivent dire, cette grâce, partout répandue, cette bienséance générale, cette dégradation de couleurs si propre, cette majesté et cette gloire de Christ et des prophètes transfigurés. On ne peut

se lasser de le voir; on ne peut se lasser d'en parler. Il y a une femme, dans le tableau, toute prise de l'antique.

Tout près de là, j'ai vu la belle fontaine de Paul V (Fontana et Maderno, architectes), en forme de magnifique portail. L'eau est conduite par un aqueduc, qu'il a réparé, depuis le lac Bracciano. Elle se décharge à grands flots, par cinq larges ouvertures, tombe dans un grand bassin, d'où elle se répand par toute la Ville.

Je disois : « Le roi de Portugal est un phénomène pour moi : c'est le seul prince à qui j'aye vu jouer un rôle sans troupe. Ordinairement, on peut juger de la hardiesse des discours et des entreprises des princes, par le nombre des hommes qu'ils ont. Ici, c'est tout le contraire : 5,000 hommes, et des discours qui en supposent 100,000. »

J'ai été, aujourd'hui, voir l'admirable tableau d'André Sacchi, à Saint-Romuald.

J'ai vu aussi les tableaux de la Maison Colonne et ceux de la Maison Barberine; tous, des plus excellents maîtres, et sans nombre.

Au Palais Barberin, il ne reste plus qu'une place à faire. Il est couvert par de très vilaines maisons, qui le séparent de la rue.

Ce qui fait que les couleurs vives, comme le bleu, le rouge et le jaune, se détachent du tableau, c'est qu'elles sont plus en discordance avec la couleur de

l'air. Ce qui fait que les couleurs changeantes et les couleurs moins vives s'enfoncent, c'est qu'elles ressemblent plus à l'air.

Règle générale. — Les choses que nous voyons de près, nous font voir des clairs forts et des ombres fortes, et les couleurs conservent leur nature et paroissent plus foncées. Les choses que nous voyons de loin nous paroissent d'une couleur plus claire, parce qu'il y a beaucoup d'air de traversé. Les couleurs ne conservent pas tant leur nature, sont plus foibles et moins enfoncées; il y a moins de distinction de lumière et d'ombre; on ne voit dans l'objet qu'un clair vague. Enfin (règle générale), à mesure que le corps est éloigné, le clair diminue, mais l'ombre diminue encore davantage; de façon que le tout paroît d'un clair foible : car ce qui fait paroître un grand clair, c'est une grande ombre qui est auprès. Or, c'est ce qui arrive dans des corps qui ne sont pas éloignés; au lieu que, dans les corps éloignés, il n'y a que des clairs, et non pas de l'ombre. Il faut donc bien retenir que, dans les figures avancées d'un tableau, il faut mettre les grands clairs et les grandes ombres, à mesure que les figures s'enfoncent; ce qui prouve en même temps la diminution des clairs.

Je me méfie toujours de *la vaghezza :* elle est aux dépens de la force; elle n'est telle que parce qu'elle fait ressembler les corps peints à ceux que nous voyons dans le lointain : plus clairs, parce qu'ils sont plus foibles; enfin, elle est aux dépens du clair-obscur, c'est-à-dire des grandes ombres et des grandes lumières.

Il est plus aisé, à Rome, à un étranger d'être dans le monde, et en même temps étudier, qu'à Paris : car, à Paris, une partie est toujours suivie d'une autre partie; vous serez pris aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier. A Rome, tout est plus coupé. 5

Je vis hier, 19 mars, la cérémonie de la canonisation de saint Jean Népomucène. Le vieux Pape étoit si caduc qu'il sembloit qu'il alloit mourir. Il étoit cependant bien aise de pouvoir faire une fonction. Je crois que nous étions environ 150 à 200 étrangers. 10 Le Prétendant y étoit; le comte de Beauveau; le prince de Mecklembourg; deux ou trois seigneurs anglois, comme milord Jersey. La cérémonie se fit à Saint-Jean-de-Latran. Cela consiste en des litanies des saints, la lecture du décret de la Conservation 15 et une messe pontificale.

Le chevalier de Saint-Georges est arrivé de Bologne.

On compte qu'il veut revenir à Rome, et que la Prétendante reviendra aussi. Il a toujours auprès de 20 lui milord Dumbar, frère de Mad^e^ Hay, qu'il a fait chevalier de l'ordre d'Écosse. Ce prince a une bonne physionomie et noble. Il paroît triste, pieux. On dit qu'il est foible et opiniâtre. Je ne le sais pas par moi-même, n'en étant pas connu. 25

Les tiares du Pape sont d'un prix inestimable.

La ville de Bologne coûte au Pape plus de

100,000 livres. Comme c'est une ville qui s'est donnée, il n'a qu'un droit sur le vin, qui vaut 20,000 écus. Tous les autres subsides, qui vont à 2 ou 300,000 écus, sont à la Ville et au Sénat.

Le territoire se perd, parce que l'Empereur et les Vénitiens ne veulent pas permettre qu'une petite rivière qui alloit dans le Pô y aille; de façon qu'elle se perd dans les terres.

Bologne peut avoir 80,000 habitants; la campagne, 200,000.

Ils ont de très bons chanvres pour les navires. Il faut faire l'expérience de ces chanvres. Un Bolonois m'a dit avoir fait l'expérience de ces chanvres avec d'autres; que les leurs portoient, à l'égard des autres, comme de 160 à 80. Il veut faire l'expérience sur tous les chanvres de l'Europe et du Nouveau-Monde, sur ceux de la mer Baltique.

Ils ont encore des soyes, et le Sénat a ordonné qu'elles s'employeroient toutes dans la fabrique des crépons.

Ils disent que, s'ils ne conservoient pas leurs privilèges, et qu'ils se laissassent gouverner par des prêtres, ils seroient misérables, comme le reste de l'État ecclésiastique.

Ils avoient voulu établir une compagnie, dont l'Empereur auroit la moitié des fonds, les Bolonois, l'autre moitié. Le commerce auroit été de leurs chanvres, des bois des côtes des Pays-Héréditaires, du fer, de l'argent-vif, etc. Mais que le projet ne fut pas agréé à Vienne, parce qu'ils demandoient que l'établissement se fît dans les États du Pape, et

l'Empereur, qui disoit qu'il n'avoit pas moins besoin de sujets qu'eux, vouloit qu'il se fît dans les siens.

Avant tout cela, les Allemands avoient équipé deux vaisseaux chargés de leurs marchandises. Ils avoient oublié de mettre du biscuit et en avoient été acheter à Venise, qui étoit empoisonné. Ils furent obligés d'aborder en Sicile. Mille malheurs leur arrivèrent. Enfin ils abordèrent à Lisbonne et gagnèrent 25 pour 100. — Il faut examiner tout cela.

J'allai hier voir l'Église de Sainte-Agnès, ouvrage de Borromini, qui est une petite église admirable: la façade, avec ses avant-corps circulaires et arrière-corps, est aussi belle que singulière.

Dans une statue, si vous faites tourner la tête du côté que l'épaule baisse, elle aura l'air triste et abattu et n'aura guère de grâce.

Dans l'Église des Invalides, on ne voit pas le dôme en entrant. Celle de Versailles, trop haute pour sa largeur. Quand on bâtit, en France, des églises, il faudroit prendre le plan de quelque église de Rome.

Saint-Pierre, le plus grand édifice et le plus parfait : deux circonstances rares. A Saint-Paul, à Londres, l'architecte avoit de l'argent à sa disposition; mais les proportions sont tout de travers (dit-on).

Le Palais Farnèse. — Il semble jeté au moule, tant il est uni; c'est un dé.

Comme, à Rome, les principaux du pays ne se marient pas, il s'y est formé des mœurs conséquentes; de façon que les gens mariés ne sont que les dépositaires des maîtresses de ceux qui ont part au gouvernement. Un prélat fait tomber les dots fondées sur une fille qu'on lui promet. Un prélat marie la fille dont il a joui, à son domestique. Dès qu'une fille se marie, on cherche à quel prélat ou quel cardinal elle sera. Il n'y a rien de si commun que des maris qui vendent leur femme pour de l'argent ou de la protection. Les Romains qui sont dans la basse bourgeoisie ne travaillent point, ni ne veulent le faire. Quelquefois un mari jaloux garde et enferme sa femme pendant un an; après quoi, il s'en lasse. Le Magistrat fait faire le plus de mariages qu'il peut dans le peuple. Dès qu'un garçon fréquente une maison, le père et la mère le font prendre, et le Magistrat le fait épouser. Après quoi, il est permis à la femme d'être une bonne c..... C'est différent pour les filles. On dit qu'Ottoboni a de soixante à soixante-dix bâtards.

Les ordres, en Italie, tous plus relâchés, chacun dans leur espèce, qu'en France. Les Chartreux, par exemple, ont un jour de plus de conversation qu'en France, et elle dure plus qu'en France, et depuis le dîner jusques au soir, et mille autres douceurs. Mais, comme ils n'aiment pas à travailler, quoiqu'ils ne passent jamais plus de deux jours de suite dans leur chambre, ils s'ennuyent plus que les François, qui s'y amusent généralement. Il faut plus de relâ-

chement en Italie, parce que l'Italien aime plus ses aises que le François, et est plus mol. De même, l'Allemand est plus dur que le François. Il me semble donc que, plus on approche du nord, plus on est dur aux peines; plus on approche des pays chauds et du midi, plus le corps est mol, et l'esprit, porté au relâchement. Les Italiens encore plus accablés par le chaud que les François. Avec abstinence égale, le jeûne des Italiens est plus aisé à supporter, parce que l'on mange peu dans les pays chauds. Un Chartreux m'a dit, qu'en Italie, la peine de leur jeûne n'étoit rien.

Le palais du prince Justiniani est plein de statues et de tableaux des premiers maîtres. Il y a une galerie toute pleine de statues, surtout la belle statue de Pallas, qu'on croit avoir été à la Minerve, et que l'on tient être sans prix. Il y a beaucoup de tableaux de Caravage et de tous les autres grands maîtres.

Les chevaux de marbre qui sont sur la place de Monte-Cavallo, apportés d'Égypte par Constantin. Les deux jeunes hommes, qui ont plus que leur grandeur naturelle, et qui les tiennent par la bride, valent mieux que les chevaux, qui ont le défaut d'avoir l'encolure trop large.

Dans l'Église de *Santa-Maria-in-Campitelli*, ils ont mis une colonne d'albâtre sur une ouverture, au haut de l'église; ce qui fait paroître la transparence.

Sous Benoît XIII, Rome, aussi triste que sainte.

A Rome, le désagréable, c'est qu'on ne voit que des gens qui ont des prétentions.

Le Capitole, tel qu'il est à présent, a son entrée du côté du nord, au lieu qu'il l'avoit autrefois du côté du midi.

Le Temple de Jupiter est transformé en une église de Cordeliers, qui est l'Église d'*Ara-Cœli*. Il y a deux rangs de très belles colonnes antiques : les unes ont le chapiteau ionique; d'autres, corinthien; les unes ont une base; les autres, pas. On les a fait servir comme on a pu.

Il y a un beau tableau de Raphaël, de la Vierge, petit Jésus et Jean-Baptiste.

En montant au plus haut du couvent des moines, on voit tout Rome bien à son aise. Il y a une espèce de loge au haut, dont un frère me donna la clef, que je pensai emporter dans ma poche en France.

A côté de l'escalier, qui va à *Ara-Cœli*, il y en a un autre, qui mène aux deux Palais des Conservateurs, qui sont à côté de celui du Sénateur du Peuple romain. Au milieu de la place carrée, fermée par un palais, est la statue équestre de Marc-Aurèle, ouvrage admirable. Il y a, au haut de l'escalier, deux statues colossales de Castor et Pollux, qui tiennent leurs chevaux par la main. Les Palais des Conservateurs et l'escalier de l'autre sont de Michel-Ange. On voit, dans ces différents palais, de très belles statues, dont on trouve la description partout.

Épitaphe qui est à *Ara-Cœli : Nihil.* A un tombeau vis-à-vis, il y a : *Umbra.*

Il y a dans la même Église d'*Ara-Cœli*, un tombeau dont l'architecture ressemble à celle que l'on peindroit en perspective. A mesure qu'on voit le fond, la ligne devient oblique; de façon que vous croyez voir une peinture et une perspective.

Les plis de Pierre de Cortone sont maniérés, dans la peinture, comme ceux du cavalier Bernin, dans la sculpture. Le Bernin a l'air petit-maître.

Il y a, dans une chapelle de Notre-Dame-du-Peuple, deux statues de Lorenzetto, sur le dessin de Raphaël, qui sont un *Élie* et un *Jonas*. Le *Jonas* a tant de grâce qu'il représente toute la grâce qu'a Raphaël dans la peinture.

Comme les rayons du Soleil tombent toujours à plomb sur la tête et glissent sur les autres parties du corps, la tête et le haut du corps sont les plus éclairés, et le bas des figures sont *(sic)* le moins. Or, comme le ciel est plus foncé et plus bleu en haut, et plus clair en bas, il est arrivé que les peintres se sont servis très avantageusement de cela pour faire saillir leurs figures. Le clair de la figure d'en haut étant relevé par le fond du ciel, qui est derrière, qui est obscur, et l'obscur de la figure en bas étant aussi relevé par le clair du ciel, qui est derrière, en bas.

Comme nous avons dit, les corps qui sont près ont de grands clairs, joints avec de grands obscurs,

qui se relèvent, et les couleurs en sont foncées; les corps éloignés n'ont que des couleurs de teintes et paroissent de la couleur de l'air. Il n'y a dans le coloris foible ni grands clairs, ni grands obscurs.

Il faut bien faire sentir cette différence entre le coloris qui est dans la figure, en haut ou en bas; sans cela, la confusion se met dans le tableau. En effet, il faut que la peinture trouve l'art de nous montrer dans un tableau les mêmes choses que nous montre la Nature.

Ceci paroît fort bien à la galerie du Palais Farnèse, peinte par les Carrache.

Raphaël tire peu d'avantage des ombres et des clairs-obscurs et fait sortir les figures par les demi-teintes.

Dans le cabinet du Palais Farnèse, où les figures de clair-obscur ont tant de relief, le peintre tire ses jours de bas en haut; mais, dans les figures qui sont dans les tableaux des cadres, il les tire de haut en bas. Or, la main, accoutumée à la manière de disposer les ombres d'une façon, a peine à les disposer d'une autre façon; et l'œil, qui voit que les figures peintes ont la même apparence que dans les occasions où il a vu des bas-reliefs avec des jours de bas en haut, fait (je crois) un jugement naturel.

Dans les salles du Vatican, Jules Romain a travaillé après la mort de Raphaël. Dans une cheminée, aux deux côtés, il a bien mis ce qui y convenoit: d'un côté, Vulcain, qui forge; de l'autre, un enfant qui porte du bois.

Jules Romain n'a pas cette douceur et cette grâce

de son maître; son coloris est bien moins bon et ressemble à de la craye.

A l'Église de la Paix, il y a des peintures de Raphaël admirables. J'y ai été voir le père Ramelli, qui fait des ouvrages de miniature du premier goût. C'est un bon homme.

J'ai été voir aujourd'hui, 1er avril, la Vigne Gualtieri, dans laquelle sont les Thermes de Vespasien et de Tite. *Primo,* on voit les Sept-Salles, qui sont neuf *(sic)* grandes galeries souterraines, où étoient les réservoirs de l'eau. C'est là-dedans qu'on a trouvé *le Laocoon.* Les réservoirs donnoient l'eau aux Bains de Titus, qui sont des ouvrages immenses. Il y a, dans une galerie de ces bains, aussi souterraine, une salle où l'on trouva *la Vénus de Médicis,* et où il y a des peintures anciennes, entre autres des grotesques, que Raphaël vit et fit imiter très bien, dans les salles du Vatican, par Jean da Udine. Il y a aussi des ornements sculptés, qui sont de la première beauté. Il y a apparence que cette salle, avec les peintures, sculptures et *la Vénus,* servoit aux délices de l'Empereur. L'eau de ces bains pouvoit servir pour les naumachies, au Colisée.

On dit que le portique de Saint-Pierre seroit mieux si, au lieu du mur, on s'étoit contenté de mettre des colonnes isolées, comme au Panthéon : l'ouvrage auroit paru plus léger, et il n'y auroit pas eu de ces espèces de lucarnes, qui sont trop chétives.

On peut voir dans les peintures des Loges de Raphaël : la noble simplicité des héros de l'Ancien-Testament (il ne met rien que de simple : aucun ornement affecté, et qui sente nos propres mœurs), 5 et comme quoi Raphaël l'a trouvé *(sic);* la majesté avec laquelle Dieu paroît dans toutes les actions de la création; l'expression dans les figures, telle qu'elle doit être. Quand Loth amène ses deux filles, on voit l'effort qu'elles se font pour ne pas regarder derrière; 10 la femme de Loth pétrifiée au milieu d'une action. Quand Melchisédech offre des présents à Abraham, ce sont peu de choses et en grande quantité, comme chez des peuples simples.

Dans un tableau de Joseph et ses frères, on voit 15 un groupe de sept figures, qui est si bien partagé, que, si on veut, on en fait trois; la distinction se trouve par la situation et la différence des couleurs.

Le Nouveau-Testament fournit moins de variété aux peintres que l'Ancien. Ce sont toujours ou *(sic)* 20 un enfant dans les bras de sa mère et un vieillard, un festin.

Raphaël a fait peu d'honneur à Joseph en le représentant recevant les présents des Mages et y regardant pour voir ce qu'on lui donne.

25 Les deux fleuves qui sont à la cour du Belvédère, et ne sont point enfermés, ont été copiés pour les Tuileries.

Arc de Constantin. — Son piédestal, de plus du tiers de la colonne, mais ne le paroît pas : car, par

la hauteur des bases, le dé n'a pas plus d'une fois et demie sa largeur. Son imposte, comme celle des antiques : si grande saillie qu'elle est une corniche corinthienne avec des modillons. Sa base est attique.

Le Capitole, aujourd'hui l'Église d'*Ara-Cœli*, étoit le Temple de Jupiter Férétrien. De l'autre côté, à droite, où est le Palais Caffarelli, étoit le Temple de Jupiter Olympien. Tout près, la Roche Tarpéïenne. Il seroit trop long de parler de tous les édifices qui étoient sur le Mont-Capitolin. La Place Romaine, aujourd'hui *Campo Vaccino,* étoit à peu près entre le Capitolin, et le Palatin, et la *via Sacra,* et n'arriva jamais au Vélabre, ni à Sainte-Marie-Libératrice, ni à Saint-Laurent-*in-Miranda.* Ceinte de portiques par Tarquin l'Ancien, sa largeur étoit l'espace qui est entre les deux monts. Le nombre de statues y étoit innombrable. Les principaux temples de ce quartier-là, dans les vallées, étoient le Temple de Saturne, où étoit le Trésor public, et le Temple de la Paix, bâti par Vespasien.

On peut conjecturer combien le terrain de la Ville a haussé à Rome, par le Colisée, l'Arc de Sévère, la Prison Tulliane, qui est sous une église, la Colonne Trajane, qu'on voit enfoncée de 20 pieds. Généralement, toutes les villes haussent : on pave les rues sur l'ancien pavé. Ainsi on trouve à Rome, les anciens pavés à 20 pieds, 30 pieds, sous terre.

Voyez la description de la Colonne Trajane, *in Foro Trajano,* et de l'Antonine. Rien de plus beau

que le somptueux portique du *Forum Trajanum*, au milieu duquel étoit la Colonne Trajane. Voyez aussi la description de la Colonne Antonine. Depuis que l'on a découvert une autre colonne, qui est encore à terre, et qui est la vraie Antonine, on a vu que celle-ci étoit vraiment pour Marc-Aurèle; apparemment élevée à sa mémoire, par son fils Commode, et que celle qui est à terre étoit pour Antonin-Pie, et élevée par Marc-Aurèle. Vous remarquerez que les bandes et les figures des bas-reliefs des deux colonnes paroissent être de la même hauteur, en haut et en bas; mais elles ne le sont pas. Elles croissent, de façon que, celles d'en bas étant petites, celles d'en haut sont presque grandes comme le naturel.

J'ai été, ce 13 avril 1729, chez le père Vitri, qui m'a montré ses médailles, qui sont communes. J'ai vu les anciens as romains, qui étoient d'abord de 12 onces, et qui, sur la fin de la guerre punique, ne pesèrent plus que 2 onces. « *Ita*, dit Pline, *quinque partes factæ sunt lucri.* » Mais il paroît, et le père Vitri m'a donné une dissertation, que ce ne fut que peu à peu que la diminution fut portée à cet excès-là.

Il dit qu'il y a un Florentin qui moule des médailles si bien, qu'il est difficile de les reconnoître, et nous en avons vu quelques-unes de lui, très bien travaillées. L'art ordinaire, c'est de prendre du sable mouillé, d'y appliquer dessus la médaille, et ensuite d'y jeter le métal fondu. Cela fait des médailles dont la fausseté est aisée à reconnoître : 1° en ce que le moule du sable ne donne pas l'empreinte bien nette

et bien tranchée; 2° en ce que le métal fondu de la médaille fausse ne pèse pas tant que le métal forgé et battu de la vraie : ainsi la médaille est trop légère ou trop grosse. Le Florentin fait des moules singuliers; il a un métal qui donne la juste pesanteur; il donne même les fontes antiques aux médailles par des poids. Ce qui le fait un peu reconnoître, ce sont les lettres qu'il ne sait guère faire; elles sont trop maigres, trop rondes et n'ont point l'air antique. Le vert antique dans une médaille la rend plus précieuse. Il y a des médailles retouchées pour faire renaître les effaçures. J'ai eu facilement l'art de les reconnoître.

Le Bernin et Pierre de Cortone ont gâté l'École romaine.

Les Anglois viennent à Rome pour voir l'Église de Saint-Pierre, le Pape et le Prétendant.

Rome nouvelle vend pièce à pièce l'ancienne.

C'est une belle chose que le Capitole! Là loge le Sénateur, et, à chaque côté de son palais, il y a celui des Conservateurs du Peuple. Ces trois palais font une place carrée, où est la belle statue de Marc-Aurèle.

Ce qui fit que Rome se peupla vers le Champ-de-Mars et le Vatican, et non dans le quartier des Monts, où étoit l'ancienne ville, c'est que les Papes,

au retour d'Avignon, ayant trouvé leur palais de Latran ruiné, allèrent habiter le Vatican. Ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils se trouvèrent près du Château Saint-Ange : chose importante dans un temps de trouble. Ainsi la Ville, qui se répara par leur séjour, s'accrut autour d'eux et resta, au loin, comme elle étoit.

Il y a [à] Saint-Jean-en-Jérusalem, dans une chapelle, deux tableaux de Rubens : un *Couronnement d'Épines* et une *Passion*, aussi beaux que j'en aye vu de ma vie, surtout *le Couronnement*.

Je voudrois que le Roi eût une Académie à Venise, comme à Rome, pour envoyer travailler les élèves qui seroient sortis de l'Académie de Rome.

Les deux plus belles statues de Versailles sont *le Milon crotoniate* et *l'Andromède* de M. Puget. — Je crois que la femme est trop petite.

A Rome, de certaines gens tiennent en partie, de la Chambre, les immondices de la Ville. Ils les mettent dans un lieu par lequel l'eau du Tibre passe. Elle laisse les choses de quelque valeur qui peuvent être dans les immondices, comme pièces d'argent, bijoux perdus, pièces antiques, et emporte l'ordure. Il en est comme de l'opération qui se fait dans les mines, pour séparer le métal de la terre.

Pour orner Paris, il faudroit y faire des fontaines,

comme à Rome : une, à la descente du Pont-Neuf, avec une place; une autre, à l'autre bout.

J'appelois Rome un sérail, dont tout le monde avoit la clef.

La guerre de Clément XI n'étoit pas si ridicule qu'on l'a cru : sans la prise de Lille, la France l'auroit secouru. D'abord le Roi demandoit une alliance, et le Pape ne le vouloit pas, disant que, dès que l'Empereur viendroit à résipiscence, il ne lui pourroit plus faire la guerre; et le Roi vouloit une alliance, moyennant quoi il auroit envoyé 12,000 hommes de pied et 3,000 cavaliers démontés : le tout payé par le Pape. Le duc de Toscane avoit dit : « Monsieur, je suis un roseau qui plie où l'on veut. Faites-moi plier. » Le Pape levoit d'ailleurs 25,000 hommes. Il est certain qu'il auroit été très facile de ravoir Naples et Milan.

Il me semble que cette jonction étoit d'une grande conséquence pour la France. Cela jetoit, sur le parti du Roi, l'idée de la défense de l'Église, et, sur celui de l'Empereur et de son frère, l'idée de la persécution, et les décréditoit encore plus chez les Espagnols et autres peuples catholiques. Il falloit se souvenir des Romains, qui, après la bataille de Cannes, envoyèrent conquérir la Sicile.

Le Roi avoit promis au Pape 15,000 armes, en les payant. Lorsqu'il fallut les faire sortir, M. Chamillard dit que le Roi en auroit besoin, et refusa. Le nonce Cusani les eut en donnant 4,000 francs à Mad^e^ de

Chamillard. Pour lors le Pape dit : « Je veux l'avertir qu'il est trompé. — Si c'étoit Charles II, d'Espagne, qui fût joué ainsi, dit-il, je le comprendrois. Mais le grand Louis, c'est trop ! » Déjà le Nonce les avoit obtenues, que le Roi, qui n'en savoit rien, fit des excuses au nonce Cusani de ce qu'il lui avoit manqué de parole. Le Pape se contenta d'avertir le maréchal de Tessé. Ce fut une des causes, entre un nombre innombrable d'autres, qui perdit Chamillard.

Sur les scrupules de conscience sur une ligue, Polignac, alors auditeur de Rote, dit au Pape et au cardinal Corradini : « Si vous cherchez des raisons dans le droit canon, vous ne les trouverez pas ; car vous n'y en trouverez pas même pour la guerre. Mais c'est dans le droit des gens et le droit naturel qu'il le *(sic)* faut chercher. »

« Cet imbécile de Chamillard, dit le maréchal de Tessé, ne m'écrivit-il pas de laisser prendre Toulon, et que le Roi ne seroit pas moins grand seigneur pour cela ? »

J'ai été avec M. Bouchardon, sculpteur, à la Ville Borghèse.

Voici quelques remarques.

Généralement, tous les enfants antiques sont mauvais ; ils ne les ont pas su faire : ou ils ont trop marqué leurs muscles ; ou ils leur ont donné un air trop formé ; ou ils n'ont pas bien exécuté les proportions. Le Flamand, le premier, a attrapé les enfants et leur a donné, avec les proportions, quelque chose de moelleux et de pâteux.

Les enfants ont la partie des yeux jusques au bas du visage moins grande, et celle des yeux au haut de la tête plus grande que dans l'âge plus avancé.

Jusques à un an, ou environ, ils ont entre le coude et le pied, une raye qu'ils n'ont pas à trois et quatre ans.

Il ne faut pas que les plis du nombril soient ronds comme un cercle, ou, au moins, doivent-ils être interrompus par quelque autre pli.

Il ne faut pas que les contours soient exactement ronds; cela sent l'apprenti : la chair n'a pas cette rondeur-là; c'est une mixtiligne : quelque chose [de] droit et de rond.

Il faut que le sternum soit au milieu, et que, lorsque la tête tourne, qu'on voye qu'il seroit au milieu. Les clavicules doivent le prendre de chaque côté, et chacune faire comme la figure d'un S, pour aller joindre les épaules. De même, il faut que le corps aille, pour ainsi dire, en serpentant : qu'une hanche, par exemple, qui avance aille à l'autre côté qui entre; lequel répond à l'autre côté qui sort.

Il faut qu'une tête soit ronde et ne soit pas marquée par derrière; tant le tour du front que des cheveux aille en ovale et ne soit point trop aplati; que le contour des joues, d'ailleurs, ne soit point rond exactement : car les têtes ne sont point comme cela; surtout, qu'il paroisse quelque chose qui marque dans quelque endroit de cette partie qui est à peu près entre les joues et les lèvres.

La tête du Bernin, du cardinal Scipion Borghèse,

est admirable. Il a marqué tout cet âpre de la chair du visage d'un homme un peu rude. Ses lèvres paroissent vives : il semble qu'il parle; que sa salive soit entre deux. Les plis de son col sont admirables. Son collet paroît être de linge. Son bonnet, qui entre, fait élever les cheveux. Les oreilles, bien placées et belles.

Il y a aussi *le David* du Bernin, qui a des muscles trop lourds, et comme ceux d'un homme grossier, comme *le petit Faune*, et qui est mal, d'ailleurs : David a la physionomie basse et même mauvaise.

La Daphné du même. Les membres sont trop menus, trop exactement ronds. D'ailleurs, c'est un chef-d'œuvre pour le travail des cheveux et des lauriers.

A l'égard des antiques, il y a : *le Gladiateur*, qui est une des premières statues de Rome; une tête de Jules César, et, auprès, une *Cingara*, qui est admirable; un *Morphée*, qui dort, très bon; une *Vénus*, qui tient une coquille, et qui est assise et appuyée sur sa main; et une grande quantité d'autres statues; un *Centaure*, qui a un enfant derrière lui.

Généralement parlant, les sculptures de pierre si dure ne sont pas de bonne main : un bon ouvrier n'ayant pas voulu mettre tant de temps à cela, ce sont des hommes qui y ont travaillé à la journée.

Dans un groupe, il est bon que cela fasse pour ainsi dire la pyramide, et que cela aille en diminuant par en haut.

Le Bernin, m'a dit M. Adam, est admirable pour la machine; c'est ce qu'on appelle en peinture *ordonnance*. Comme il n'a pas la correction du dessin, et que cette correction n'est pas si nécessaire dans une grande machine que dans une seule statue, on ne voit que ses grandes idées, et son défaut devient petit. Au contraire, l'Algarde et le Flamand sont corrects dans le dessin.

Le grand art du Bernin, c'est de savoir tailler le marbre : il semble qu'il en ait fait ce qu'il a voulu.

Nous avons été voir à Sainte-Bibiane, M. Adam et moi, une statue de la sainte Vierge, où, avec un art admirable, le Bernin a fait paroître et a distingué une étoffe de laine, avec de grands plis, pour le manteau, une espèce de camisole de soye, qui va jusques aux hanches, dessous, et la chemise, encore dessous. Le manteau a de grands plis et paroît de laine. La chemisette a de petits plis, et est lisse, et paroît de soye, aussi bien que la doublure du manteau. La chemise est encore marquée par ses plis, qui ne sont ni si grands que les premiers, ni si petits que les seconds, et, d'ailleurs, étant de linge, elle n'a point de poli.

Il a mis un très grand nombre de plis à toutes ces draperies et n'a pas laissé, par son art, de faire paroître le nu; en sorte qu'avec beaucoup il fait beaucoup, au lieu que le Flamand et l'Algarde, avec peu de plis, font de même paroître le nu. L'art du Bernin vient de sa science à tailler le marbre, qui fait que, malgré la quantité de plis et de matière, il se sauve; d'autant que, le marbre étant transpa-

rent, il met des yeux et des trous, qui font un bon effet. Cela fait que ses modèles ne sont point recherchés dans les pays étrangers : car, comme la terre n'est pas transparente comme le marbre, il paroît du noir dans ses trous et ses yeux ; ce qui les rend rudes : et la confusion fait que cela sent la petite manière : outre que, n'étant pas corrects, le défaut saute aux yeux. Au lieu que les dessins de l'Algarde sont recherchés. Le Bernin n'est donc bien connu qu'à Rome.

La pierre de Rome, qui a des trous et s' (?) écaille, mauvaise pour la sculpture ; au lieu que celle de Paris est très bonne.

Le Flamand n'a point tant de plis que le Bernin ; ils sont plus moelleux. J'ai vu à l'Église de Notre-Dame-de-Lorette, à Rome, une statue de Notre Dame qui est un chef-d'œuvre. Deux ou trois plis uniques font paroître le nu ; la simplicité de la coiffure de la sainte est admirable.

Les Anciens faisoient plisser les étoffes autour de la chair, afin de bien faire sentir la différence entre les étoffes et la chair. Comme ils mouilloient les linges pour faire paroître mieux le nu, ils ont fait une chose qui n'est point naturelle : car il n'est pas naturel que l'on ait toujours l'étoffe collée sur la chair.

Quand une statue est élevée, et qu'elle est assise,

les jambes et les genoux cacheroient le corps, si on ne le tenoit un peu élevé. Mais des sculpteurs croyent que c'est un défaut de changer les proportions; d'autant que de vrais hommes ainsi placés paroîtroient aussi courts. Ils aiment donc mieux tenir leurs figures assises haut.

C'est un défaut dans un tableau fait pour être élevé de laisser voir tout le plafond : car on ne le verroit pas, si on voyoit une chambre élevée. Les Carrache, dans la Galerie Farnèse, ont placé leurs figures comme si elles étoient de plain-pied, non comme devant être vues de haut.

Il ne faut point que les cheveux soient continuellement annelés comme des *vermicelli*, comme dans quelques bustes d'empereurs; ils doivent être en espèce de houppes, et les flocons ne sont *(sic)* pas tous d'une venue.

Les Papes ont toujours fait de deux choses l'une, en France : autrefois, ils soulevoient les sujets contre le Prince; à présent, ils excitent le Prince contre les sujets.

Le cardinal Corradini n'a jamais d'autres plaintes à faire que de ce qu'on ne met pas assez de gens à la Bastille.

Le feu Roi n'aimoit pas beaucoup les alliances; il aimoit presque autant être tout seul à se démêler contre tous. L'alliance de la Suède, à qui on avoit pris quelques états au delà de la mer, l'avoit obligé

de rendre Maestrich. L'espérance d'avoir le duc de Savoye, René *(sic)*, pour lui, lui avoit fait perdre Pignerol et Casal.

Il me semble que, dans sa jeunesse, le feu Roi étoit petit-maître.

La reine d'Espagne d'à présent est un très petit génie. Un prêtre à Parme lui avoit toujours apporté des romans, en cachette, et elle n'avoit jamais lu que cela. Ce prêtre, le seul homme qu'elle vît, avoit fait bien du chemin dans son cœur. Il l'accompagna jusqu'à la frontière d'Italie, avec ordre de revenir. Elle vouloit qu'il suivît. Il n'osa pas. Albéroni dit qu'ils l'auroient fait empoisonner.

De la fontaine d'Égérie, qui est hors des murs de Rome, près Saint-Sébastien, il y avoit 20 milles de forêt, dite *Aricine*, et Égérie étoit une nymphe de cette forêt. La campagne de Rome avoit donc tout une autre face qu'à présent. L'air pouvoit être différent.

Les ouvrages de sculpture étant vus tout autour, doivent plaire dans toutes les vues; sans cela un sculpteur, pour une vue, sacrifieroit toutes les autres. Ainsi ce qui est beau en peinture, où il n'y a qu'une vue, est souvent très laid en sculpture. On conçoit que la lumière tombant sur une partie la fait sortir davantage, et, si elle est déjà un peu matérielle, elle le paroît encore davantage. On conçoit d'ailleurs qu'une partie dans l'ombre peut ne paroître pas si

crue qu'elle paroîtroit dans la lumière. Il faut donc faire en sorte qu'un côté ne brille pas aux dépens de l'autre.

Pour une école de sculpture, il faudroit un lieu comme le Panthéon, où l'on mettroit un grand nombre de statues, qui n'auroient besoin que d'un jour, qui est celui d'en haut.

Les Vénitiens défendent tous cordages et toiles des Bolonois, afin d'avoir des ouvriers qui travaillent le chanvre desdits Bolonois, et qu'ils ne vendent que la matière, et non la façon. Or ils *(sic)* voudroient que quelque prince, comme le roi de France, prît de leurs chanvres, afin d'obliger les Vénitiens de prendre de leurs cordages, et non de leurs chanvres. Lorsque le Roi avoit une flotte, il prenoit des chanvres de Bologne; mais les Vénitiens, afin d'avoir la matière, payoient quelque chose plus cher que le Roi.

Mémoire du chanvre de Bologne, donné par le marquis Gaspard Bolognini, demeurant à Rome, le 16 avril 1729.

La première qualité dudit chanvre est celle qu'on recueille aux environs de la Ville, 5 à 6 milles d'Italie éloignés de la Ville, et ledit chanvre coûte un tiers davantage du suivant.

La deuxième vient du Bas-Bolonois, lequel étant tout proche des marais Causé *(sic)* du Rin *(sic)*, ledit

chanvre ne trouve pas des eaux assez pures pour conserver la fermeté qu'il reçoit près de la Ville.

Ordinairement, un quintal de chanvre se vend 3 écus romains, qui font 30 jules; et, à présent, on l'auroit à 2 $^1/_2$.

Le quintal de Bologne augmente de 8 pour 100 de celui de Livourne.

Chaque quintal de transport, de Bologne à Livourne, montera à jules 6, payant douanes et toutes choses; mais, pouvant charger dans Ancône ou Sinigaglia, un *petachio* chargé de $\frac{n}{400}$ de chanvre, ledit bâtiment transporté à Marseille ou Toulon, payant transport, assurance et douane, ne reviendra pas à 300 écus.

Le chanvre prêt à filer en câble, de la première qualité, ne diminuera que de 10 pour 100, et celui de la deuxième, de 30 pour 100.

Le câble, bien godronné, de la première qualité sera toujours un tiers de moins que celui qui sera fait de tout autre chanvre, et l'expérience a été faite dans l'Arsenal, et la raison en est parce qu'il est plus fort que tout autre.

Le pays de Bologne produit, toutes les années, 12,000 livres de chanvre, en échange duquel on pourroit prendre des manufactures, des dorures, des draps, et bien d'autres choses de France.

Les républiques d'Italie ne sont que de misérables aristocraties, qui ne subsistent que par la pitié qu'on leur accorde, et où les nobles, sans aucun sentiment

de grandeur et de gloire, n'ont d'autre ambition que de maintenir leur oisiveté et leurs prérogatives.

Le démêlé des Bolonois avec les Vénitiens vient de ce qu'ils ne veulent pas souffrir que les Bolonois conduisent le Reno dans le Pô. Les Ferrarois ont, comme les Vénitiens, intérêt de les en empêcher. Les Vénitiens craignent que le fleuve, se jetant dans le Pô, n'entraîne encore plus de sable dans leurs langues; et les Ferrarois, qui ont le sol de leur ville 30 pieds ou environ plus bas que le lit du Pô, craignent tout : car ils ne peuvent pas s'empêcher de périr. Mais les ingénieurs ont dit qu'au contraire, plus le fleuve recevroit d'eau, plus il auroit de rapidité et entraîneroit de sable. Les Vénitiens vouloient faire la guerre du temps du pape Conti, qui avoit dessein de faire exécuter cet ouvrage. Les Bolonois avoient même obtenu un rescrit de l'Empereur, qui déclaroit que, pour raison de ce, il n'y auroit point de guerre en Italie. Ce pape-ci a déclaré à l'ambassadeur de Venise que, de son pontificat, rien ne se feroit; ce qui désespère les Bolonois.

Il y a trois beaux palais : celui du Luxembourg; le Palais Pitti, à Florence; le Palais Farnèse, à Rome; et deux sont inhabités.

Le dôme de Saint-Pierre paroît léger; cependant Saint-Pierre découpé ferait dix à douze églises.

J'ai vu les cérémonies de la Semaine sainte. Ce qui

m'a fait le plus de plaisir, c'est un *Miserere* si singulier qu'il paroît que les voix des châtrés sont des orgues.

Le 18, je partis de Rome pour Naples, dans une chaise, avec deux Allemands : un officier et un consul de Livourne. Nous passâmes par la porte Saint-Jean ou *Cœli-Montana* et entrâmes dans la voye latine. Nous trouvâmes, à gauche, le fameux aqueduc achevé par Claude, qui paroît presque encore entier; mais il y en a un autre, moins élevé, qui conduit les eaux à Rome. Nous laissâmes aussi Frascati à gauche.

Nous nous arrêtâmes une demi-heure à Marino ou *Villa Mariana,* village de 3 à 4,000 âmes, appartenant au Connétable; et, suivant la campagne de Rome, nous allâmes coucher à Velletri, lieu un peu plus considérable que Marino. Les auberges sont détestables. C'étoit une principale ville du pays des Volsques.

De là, nous allâmes coucher à Piperno, laissant à gauche, sur le sommet d'une montagne, la petite ville de Setia. Juvénal parle de ses vins : *Setinum ardebit in auro*. Il y a, auprès, un reste de quelque ouvrage ancien, qui me paroît être un réservoir d'eau. Auprès de cette ville, il y a un petit fleuve appelé *delle Case-Nove*, sur lequel on peut s'embarquer jusqu'à Terracine. On prend à gauche pour aller à Piperno, auprès de l'ancien Pipernum, ville des Volsques.

On ne sauroit croire combien tout ce pays est peu peuplé. On n'y trouve aucune maison, ni de bourgs

ou villes, que de très loin en loin. Je trouve la Hongrie un peu plus peuplée.

2 ou 3 milles avant Piperno, il y a quelques oliviers.

Quelques milles avant d'arriver à Terracine, on laisse à droite le Marais Pontin, au travers duquel traverse le chemin *Appius;* mais on ne passe plus par ce marais.

On arrive à Terracine, et on trouve, de temps en temps, l'*Appius*.

Terracine est encore une misérable ville de 2 à 3,000 âmes, désolée aussi bien que les villes papales que nous avons vues. Les habitants sont tous blêmes, et les femmes, vilaines; ce qui vient du mauvais air. J'ai pourtant ouï dire à un habitant qu'on y voyoit des gens de 80 à 90 ans, et qu'on y vieillissoit assez.

Terracine est sur le bord de la mer. Il y avoit là quelques misérables bateaux napolitains : car les sujets du Pape n'ont pas une seule barque à eux. C'est que l'Église, qui a tout, ne se mêle pas d'en avoir. Généralement, toute la côte de la mer Méditerranée qui est au Pape, depuis Civita-Vecchia jusqu'à Terracine, est en mauvais air; ce qui fait en partie que le pays n'est pas peuplé.

NOTES

NOTES

Page 3, ligne 1. — Laxembourg, ou plutôt Laxenburg, que certains éditeurs ou biographes de Montesquieu ont confondu avec Luxembourg, est situé dans la Basse-Autriche (cercle d'Unter-Wienerwald), à une vingtaine de kilomètres au sud de Vienne.

Page 3, ligne 2. — L'empereur qui reçut Montesquieu est Charles VI, frère et successeur de Joseph Ier. Né le 1er octobre 1685, il fut, d'abord, proclamé roi d'Espagne, sous le nom de Charles III, le 12 septembre 1703, à Vienne, par l'empereur Léopold Ier, son père. Mais il ne put détrôner son compétiteur Philippe V, petit-fils de Louis XIV. Il ajouta, cependant, aux états et aux titres de la maison d'Autriche (dont il devint le chef, le 17 avril 1711, par la mort de son frère), plusieurs des dépendances de la monarchie espagnole. En vertu des traités de Radstadt, du 6 mars 1713, et de Londres, du 2 août 1718, il garda les Pays-Bas, le Milanais, les royaumes de Naples et de Sicile, etc. Il mourut le 20 octobre 1740, sans laisser de fils.

Page 3, ligne 3. — L'impératrice dont il est ici question est Élisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbüttel, née le 28 août 1691 et morte le 21 décembre 1750. Elle s'était mariée par procuration, à Vienne, le 23 avril 1708, avec le futur empereur Charles VI, qui s'efforçait alors d'enlever l'Espagne à son compétiteur Philippe V. Élisabeth s'empressa de rejoindre son époux. Celui-ci la laissa en Catalogne, le 27 septembre 1711, à la tête de ses partisans, pendant qu'il revenait en Allemagne, pour recueillir l'héritage de son frère. Montesquieu n'exagère point quand il célèbre les *agréments* de l'Impératrice, qui mérita vraiment le titre de *la plus belle princesse du monde.*

Page 3, ligne 13. — Charles VI, qui ne se consola jamais d'avoir dû renoncer au trône d'Espagne, avait recueilli à la cour de Vienne ceux de ses anciens sujets qui s'étaient compromis en sa faveur. Des plus notables d'entre eux, il avait formé un conseil spécial, chargé d'administrer les états italiens qu'il possédait en vertu des traités de Radstadt et de Londres. L'influence du Conseil

espagnol sur les affaires publiques de l'Autriche fut loin d'être toujours heureuse, au jugement des autres serviteurs de Charles VI.

Page 3, lignes 18 à 20. — La simplicité du Château de Laxembourg inspira à Montesquieu une répartie heureuse, dont il a conservé le souvenir dans ses *Pensées* manuscrites.

Au tome II, folio 31, on lit :

« Lorsque je voyageai, j'arrivai à Vienne. Étant à Laxembourg, dans la salle où dînoit l'Empereur, le comte de Kinsky me dit : « Vous, Monsieur, qui venez de France et avez vu Versailles, » vous êtes bien étonné de voir l'Empereur si mal logé. — Mon- » sieur, lui dis-je, *je ne suis pas fâché de voir un pays où les* » *sujets sont mieux logés que le maître.* » Effectivement, les palais de Vienne et de Laxembourg sont vilains, et ceux des principaux seigneurs sont beaux. »

Au tome III, folio 351, on trouve une version plus sommaire du même incident :

« Le comte de Kinsky me dit lorsque j'arrivai à Vienne : « Vous » trouverez le palais de l'Empereur bien vilain. » Je lui répondis : « Monsieur, on aime assez à voir un vilain palais d'un prince » dont les maisons des sujets sont belles. »

Page 4, ligne 1. — Fils du duc Léopold, auquel il succéda le 27 mars 1729, François-Étienne, prince héréditaire de Lorraine, était né le 8 décembre 1708. Après avoir épousé, le 12 février 1736, la fille aînée de Charles VI, sa cousine Marie-Thérèse, il devint grand-duc de Toscane le 9 juillet 1737. Mais il avait dû abandonner auparavant, à la France, ses duchés de Bar et de Lorraine, en exécution du traité de Vienne, du 3 octobre 1735. Quand son beau-père fut décédé, il lui succéda, dans les États héréditaires de la maison d'Autriche, comme corégent de sa femme. Puis, le 13 septembre 1745, il obtint la dignité impériale, qu'il conserva jusqu'à sa mort (8 août 1765) sous le nom de François Ier.

Page 4, ligne 5. — Charles VI avait eu, d'abord, un fils. Mais l'archiduc Léopold, né le 13 avril 1716, mourut le 4 novembre de la même année. Après lui, sa mère n'eut que des filles : Marie-Thérèse, Marie-Anne et Marie-Amélie. C'est, sans doute, quand cette dernière vint au monde, que le prince héréditaire de Lorraine manifesta *une joie secrète*. Marie-Amélie naquit le 5 avril 1724 et mourut le 19 avril 1730.

Page 4, ligne 14. — La maison ou plutôt le palais du prince Eugène subsiste encore dans la *Himmelpfortgasse* de Vienne. C'était l'œuvre des architectes Jean-Lucas Hillebrand et Fischer d'Erlach. Le Ministère des Finances y est installé de nos jours.

Page 4, ligne 15. — Jean-Adam, prince de Lichtenstein, avait consacré, de 1701 à 1712, une partie de sa grande fortune à la construction d'un palais sur la Rossau. C'est là que Montesquieu vit les peintures dont il parle à la page 375 de son *Spicilegium :* « Il y a, dit-il, une grande quantité de Rubens chez la vieille princesse de Lichtenstein, à Vienne..... Il y a aussi quelques tableaux du Titien. »

Page 4, ligne 21. — Montesquieu avait écrit d'abord *la moitié,* au lieu de *120,000.*

Page 4, lignes 25 et 26. — Montesquieu veut sans doute parler du Jardin du Belvédère, où le prince Eugène avait établi sa résidence favorite, au sud-est de Vienne. — Dans son *Spicilegium,* au folio 373 *bis*, Montesquieu dit :

« Afin de tromper la vue et de faire paroître une colonne plus grande qu'elle n'est, on la fait plus petite dans le haut; c'est une tromperie fort ingénieuse. J'ai vu dans le jardin du prince Eugène des colonnes plus larges par le haut; ce qui me paroît sans beauté. »

Page 4, ligne 26. — Le jardin du prince de Schwarzenberg subsiste toujours, à l'ouest du Jardin du Belvédère.

Page 5, ligne 2. — Wilhelmine-Amélie, fille de Jean-Frédéric, duc de Hanovre, et femme de l'empereur Joseph Ier, naquit le 26 avril 1673, se maria le 15 janvier 1699, et mourut le 10 avril 1742.

Page 5, ligne 6. — Toute la fin de l'alinéa, à partir de *Peut-être,* a été ajoutée après coup.

Page 5, ligne 11. — Le manuscrit donne *Dourcleit,* au lieu de *Durchlaucht.*

Page 5, ligne 12. — François-Eugène de Savoie, connu sous le nom de *prince Eugène,* naquit à Paris, le 18 octobre 1663, d'Eugène-Maurice, duc de Savoie-Carignan, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Rebuté par Louis XIV, il entra, à l'âge de vingt ans, au service de l'empereur Léopold Ier. Nous n'avons point à rappeler le rôle qu'il joua en Autriche, où il remplit, entre autres fonctions, celle de président du Conseil de Guerre, de 1703 jusqu'à sa mort (21 avril 1736).

Dans son traité *De la Considération,* Montesquieu avait inséré un éloge du Prince [1]. Aussi fut-il reçu par lui très gracieusement, lors de son voyage à Vienne. Dans une lettre qu'il écrivait le 4 octobre 1752, à l'abbé de Guasco, notre auteur se plaît

1. *Deux Opuscules de Montesquieu* (Bordeaux, G. Gounouilhou, 1891), page 54.

encore à rappeler qu'Eugène lui avait fait « passer des moments délicieux »[1].

Nous serions disposé à croire que Montesquieu songea quelque temps à lui dédier une de ses œuvres, et que cette œuvre était précisément le traité *De la Considération*.

Si nous supposons qu'il songea à dédier un de ses écrits au prince Eugène, c'est que, dans ses *Pensées* manuscrites (tome III, folio 89), on trouve une soi-disant *Préface* (sans autre désignation) qui nous semble viser le vainqueur de Zentha :

« Dès l'instant que j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois, à la cour de Vienne, je sentis cette impression que fait sur les autres un mérite rare; et, quoique vous n'eussiez pas les mêmes raisons, mon bonheur fut tel que je vis qu'à mesure que j'avançois vers vous, vous vouliez bien vous approcher de moi. Et telle fut ma situation que je fus presque obligé par reconnoissance de chérir ce que j'admirois. Voilà ce qui m'a déterminé à vous consacrer ce petit ouvrage : car, si le hasard le fait passer à la postérité, il sera le monument éternel d'une amitié qui me touche plus que la gloire. »

Si maintenant nous croyons que le *petit ouvrage* dont il s'agit dans la *Préface* n'est autre que le traité *De la Considération*, c'est, d'abord, parce que cet écrit rapprocha Montesquieu du prince Eugène. En outre, dans le tome III des *Pensées* (au folio 10, v°), notre auteur, parlant de la même dissertation, raconte qu'elle avait été remaniée par Mad^e de Lambert, et puis, insérée par erreur dans le recueil des œuvres de la marquise. En terminant, il ajoute qu'il se félicite de cette confusion, espérant que son ouvrage serait « le monument éternel d'une amitié qui » le « touche bien plus que ne feroit la gloire ». On reconnaît la phrase finale de la *Préface*. Montesquieu n'aurait-il pas, à l'occasion du même écrit, changé l'adresse d'un hommage qu'il avait d'abord destiné au prince Eugène?

Au folio 351 du tome des *Pensées* manuscrites auquel nous venons de faire deux emprunts, on trouve citée l'opinion suivante du Prince :

« Le prince Eugène me disoit : « Je n'ai jamais écouté ces » faiseurs de projets sur les finances; parce que, que l'on mette » l'impôt sur les souliers ou sur la perruque, cela vient au même. » — Il avoit bien raison : ce sont les perpétuelles réformes qui font que l'on a besoin de réforme. »

1. *Œuvres complètes*, tome VII, page 402.

Page 5, ligne 12. — Ferdinand-Albert de Brunswick-Bevern naquit le 19 mai 1680 et mourut le 3 septembre 1735. Duc de Bevern depuis 1687, il devint duc de Brunswick-Wolfenbüttel après la mort de son beau-père et quelques mois avant la sienne. Cousin de l'impératrice Élisabeth, il servit avec distinction dans les armées de l'Empire. Montesquieu parle encore de lui dans son *Voyage en Allemagne.*

Page 5, ligne 17. — C'est en 1618 que l'empereur Mathias créa le premier prince de Lichtenstein.

Page 5, ligne 18. — C'est en 1670 que l'empereur Léopold Ier créa le premier prince de Schwarzenberg.

Page 5, ligne 19. — Le manuscrit donne *First Gnaden,* au lieu de *Fürstengnaden.*

Page 6, ligne 5. — Le feld-maréchal Guido, comte de Starhemberg, dont il sera plusieurs fois question dans la suite des *Voyages,* naquit le 11 novembre 1657 et mourut le 7 mars 1737. Il s'était distingué par ses talents militaires, surtout en Italie et en Espagne. A la cour de Vienne, on le regardait comme le rival du prince Eugène.

Au folio 499 de son *Spicilegium,* Montesquieu a noté quelques paroles et quelques actes mémorables du feld-maréchal :

« Le général Starhemberg, à qui on parloit de l'équilibre de l'Europe, disoit : « Je ne sais ce que vous voulez dire. C'étoit du » temps de Charles-Quint qu'étoit l'équilibre, lorsque lui, François Ier, Soliman, Élisabeth et Sixte-Quint gouvernoient » l'Europe. A présent, il y a encore un équilibre; mais c'est tout » au contraire. »

» Il dit après la bataille de Parme : « Je ne comprends point » cela dans un pays où il y a partout des rivières, et où tout est » poste. Il n'y avoit qu'à s'arrêter, et on arrêtoit les François. » Vous allez voir que nos Allemands ne feront plus rien de toute » cette guerre. Il faut les ramener le lendemain à la charge. » Mais, si on leur donne le temps de voir qu'ils ont fui, qu'ils » voyent leurs officiers se retirer avec eux, ils perdent courage » et n'en reviennent plus. » Sa prédiction fut vraie : à la bataille de Guastalla, l'infanterie se couchoit.

» Je compare le général Guido à (?) Starhemberg à ces Curius et à ces Cincinnatus! C'est ainsi que je l'ai vu à Vienne. Ses actions les plus belles étoient des actions privées.

» On vint lui dire qu'en coupant les digues du Pô il feroit périr l'armée françoise. « A Dieu ne plaise, dit-il, que pour servir » la folie de nos maîtres, j'aille détruire tout un peuple! »

» Il faisoit un conte d'un paysan matois, qui, voyant le Pô s'enfler, rioit. « De quoi ris-tu? dit Starhemberg. — Je pensois, » lui dit le paysan, que ce seroit une belle chose, si nous voyions » tous les François noyés dans cette rivière, et tous Allemands *(sic)* » en crever à force d'en rire. — Tu as raison, lui dit Starhemberg. » Si vous pouviez vous défaire de nous, vous feriez fort bien : » car nous ne sommes pas trop commodes. »

La bataille de Parme ayant eu lieu le 19 juin, et la prise de Guastalla, le 5 juillet 1734, la note qui précède a dû être rédigée plusieurs années après le retour de Montesquieu en France.

Page 6, lignes 9 à 18. — Les frères Kinsky que Montesquieu connut à Vienne étaient les fils du comte Wenceslas-Norbert-Octavien, né le 1er avril 1642 et mort le 3 janvier 1719. Il avait rempli les fonctions de grand-chancelier de Bohême. Ceux de ses seize enfants dont Montesquieu fait ici une mention spéciale sont Étienne, ambassadeur en France, et Philippe, ambassadeur en Angleterre. Le Président parle aussi des comtes Kinsky, dans la lettre du 4 octobre 1752, où il rappelle ses souvenirs de Vienne. Enfin, dans ses *Notes sur l'Angleterre,* il est également question du comte Philippe [1].

Page 6, ligne 12. — Louis-François-Armand de Vignerod du Plessis, duc de Richelieu, naquit le 13 mars 1696 et mourut le 8 août 1788. On sait qu'il mena une vie d'aventures. Entre autres fonctions, il remplit celles d'ambassadeur de France à Vienne, où il arriva en juillet 1725, et d'où il partit en mai 1728.

Page 6, ligne 15. — Les mots *mais n'a pas pris rang* ont été ajoutés après coup.

Page 6, ligne 17. — Montesquieu avait mis, d'abord, *autant et plus,* au lieu de *autant (l'aîné en a bien plus).*

Page 6, ligne 22. — Le manuscrit donne *Coralto,* au lieu de *Collalto.*

Page 6, ligne 27. — Aloys-Thomas-Raymond, comte de Harrach, né le 7 mars 1669 et mort le 7 novembre 1742, fut vice-roi de Naples de 1728 à 1733. Montesquieu le retrouva en Italie et n'eut qu'à se féliciter de l'accueil qu'il en reçut, ainsi qu'il nous l'apprend dans son *Voyage.*

Page 6, ligne 29. — Montesquieu avait mis, d'abord, *ainsi que le frère,* au lieu de *qui a été ministre à Turin.*

Page 6, ligne 30. — Léopold, comte de Windischgrætz, grand-écuyer héréditaire du duché de Styrie, était né le 17 septembre 1686

1. *Œuvres complètes,* tome VII, pages 185 et 402.

et mourut le 19 décembre 1746. Il remplit d'importantes fonctions diplomatiques. En 1735, il fut nommé ministre de la Conférence.

Page 6, ligne 31. — Ernest-Frédéric, comte de Windischgrætz, né le 20 janvier 1670 et mort le 6 septembre 1727, fut nommé président du Conseil aulique en 1714. C'était le frère aîné, et non le père du comte Léopold. D'un caractère violent, il eut avec le comte de Schœnborn, vice-chancelier de l'Empire, un duel célèbre, dont Montesquieu parle dans le paragraphe suivant. Saint-Simon mentionne le fait dans ses *Mémoires,* à l'année 1717 : « On apprit, dit-il, de Vienne un événement bizarre, etc. »

Page 7, ligne 1. — Le congrès de Cambrai, qui devait se réunir, en vertu du traité de Madrid, du 13 juin 1721, pour régler toutes les difficultés relatives à l'exécution des traités d'Utrecht et de Londres, n'aboutit point. Des causes diverses en retardèrent l'ouverture. Lorsqu'il fut constitué, il n'arriva à faire qu'un règlement sur le cérémonial. Philippe V en rappela ses ambassadeurs, dès que la cour de France lui eût renvoyé sa fille Marie-Anne-Victoire, fiancée de Louis XV. Toutefois, ce n'est qu'en juin 1725 que le congrès finit par se dissoudre.

Page 7, ligne 2. — Le congrès de Soissons, qui devait assurer la paix compromise par les traités conclus à Vienne, en 1725, entre l'Empereur et le roi d'Espagne, s'ouvrit le 14 juin 1728. Il se sépara dès que Charles VI connut le traité de Séville, du 9 novembre 1729. Philippe V avait renoncé à son alliance, pour s'entendre avec la France et l'Angleterre.

Page 7, ligne 6. — L'électeur de Mayence était, de droit, chancelier de l'Empire et se faisait représenter auprès de l'Empereur par un vice-chancelier. Le vice-chancelier qui eut un duel avec le comte de Windischgrætz s'appelait Frédéric-Charles, comte de Schœnborn, coadjuteur de l'évêque de Bamberg, etc. Pendant plus de trente ans, à partir du règne de Joseph Ier, il remplit les fonctions de ministre. Il devint évêque de Bamberg et de Würtzbourg, le 3 août 1729, et mourut le 25 juillet 1746. Dans son *Voyage en Allemagne,* Montesquieu parle de la grande situation qu'il avait dans l'Empire.

Page 7, ligne 7. — Montesquieu donne le prénom d'*Ottocar* au comte de Starhemberg qui sépara Windischgrætz et Schœnborn. Mais le comte de Starhemberg qui était *conseiller de la Conférence* en 1717 s'appelait *Gondacker-Thomas.* Né le 14 décembre 1663 et mort le 8 juillet 1745, il était le demi-frère du feldmaréchal Guido. A partir de 1703, il dirigea les finances de l'Autriche, en qualité de président de la Chambre de la Cour, avec

autant de probité que de prudence. L'erreur de Montesquieu s'explique par l'existence d'un Ottocar, comte de Starhemberg, qui vivait à la même époque, mais qui servait dans l'armée.

Page 7, ligne 8. — Philippe-Louis, comte de Zinzendorf ou Sinzendorf, né le 26 décembre 1671 et mort le 8 février 1742, fut ambassadeur de l'Empereur en France, de 1699 à 1701, et, plus tard, chancelier de la Cour sous les règnes de Joseph Ier, de Charles VI, et même de Marie-Thérèse, tant qu'il vécut.

Page 7, ligne 9. — Le manuscrit donne *Vurbrand,* au lieu de *Wurmbrand.* — Jean-Guillaume, comte de Wurmbrand, naquit le 18 février 1670 et mourut le 27 décembre 1750. Il fut nommé vice-président du Conseil aulique en 1722, et président en 1728.

Page 7, ligne 14. — C'est en 1624 que l'empereur Ferdinand II créa le premier prince de Lobkowitz.

Page 7, lignes 15 et 16. — C'est en 1653 que l'empereur Ferdinand III donna aux Zinzendorfs le titre de comtes de l'Empire.

Page 7, ligne 18. — Jean-Ulrick d'Eggenberg, dont la descendance mâle s'éteignit en 1717, dut sa fortune (comme Montesquieu le dit) à l'empereur Ferdinand II, sur l'esprit duquel il exerça une influence dominante.

Page 7, ligne 18. — Ferdinand II, né le 9 juillet 1578, succéda, le 26 août 1619, à son cousin l'empereur Mathias et mourut le 15 février 1637.

Page 7, ligne 27. — Anselme-François, prince de La Tour et Taxis, mourut en 1739. Les seigneurs de La Tour et Taxis, italiens d'origine, organisèrent et administrèrent les postes impériales depuis la fin du XVe siècle. Ils jouissaient d'un monopole, plus ou moins étendu selon les temps. Léopold Ier les fit princes de l'Empire en 1686, en récompense de leur fidélité à sa maison. Dans son *Voyage en Allemagne,* Montesquieu donne des renseignements sur les droits et les obligations du prince de La Tour. Il y ajoute que l'affaire des postes des Pays-Bas s'était *accommodée.*

Page 8, ligne 2. — Le prince de Lobkowitz dont Montesquieu parle ici est sans doute Jean-Georges-Chrétien, qui naquit le 10 août 1686 et mourut le 4 octobre 1755, après avoir obtenu le grade de feld-maréchal.

Page 8, ligne 4. — Le manuscrit donne *Parr,* au lieu de *Paar,* nom d'une famille noble de Bohême.

Page 8, ligne 6. — Don Ramon de Vilana Perlas, marquis de Rialp, né en 1663, s'était dévoué à la cause de Charles VI, alors

que ce prince combattait en Espagne contre Philippe V. Réfugié en Autriche, il fut nommé membre du Conseil espagnol. Après la mort d'Antoine Folch y Cardona, archevêque de Valence, il devint le chef de ce Conseil.

Page 8, lignes 7 et 8. — Le duc d'Uceda, de la maison d'Acuña y Pacheco, était ambassadeur du roi d'Espagne à Rome, à la mort de Charles II. Il servit, d'abord, la cause de Philippe V, qu'il abandonna lorsque le compétiteur de ce prince devint empereur. Saint-Simon raconte, dans ses *Mémoires,* à l'année 1711, que le duc se retira à Vienne, devint président du Conseil espagnol, et mourut en laissant un fils, qui finit en prison sans qu'on sût comment.

Page 8, ligne 18. — Aux pages 386 à 388 et aux feuilles 430 à 432 de son *Spicilegium,* Montesquieu a noté des renseignements que le comte de Tarouca et son fils lui avaient fournis, tant sur la politique et les finances du Portugal, que sur l'histoire de Charles XII et de Pierre-le-Grand.

N'est-ce point *Tarouca,* et non *Paroca,* qu'il faut lire dans le post-scriptum de la lettre que Montesquieu adressa de Venise, le 18 août 1728, à milord Waldegrave [1]? Il écrivait, en effet, *Taroca,* au lieu de *Tarouca.*

Page 8, ligne 21. — Quand l'archiduc Charles eût été proclamé roi d'Espagne par Léopold Ier, il essaya, mais en vain, de pénétrer en Espagne par le Portugal. Il arriva à Lisbonne le 7 mars 1704. Mais il en repartit, le 17 juillet 1705, pour se rendre en Catalogne.

Page 8, ligne 29. — Le nom de *Bartholoméi* est inscrit au haut de l'unique fragment autographe qui nous soit parvenu du *Voyage en Italie,* et semble indiquer que l'envoyé de Florence à Vienne avait fourni à Montesquieu les renseignements statistiques et économiques notés dans ce fragment.

Page 9, ligne 5. — Le conseiller intime Chrétien de Brandt avait été accrédité à Vienne, en 1724, par Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, lorsque les relations de ce prince avec l'empereur Charles VI prirent un caractère plus sympathique.

Page 9, ligne 13. — Les Jagellons, descendants des grands-ducs de Lithuanie, donnèrent des rois à la Pologne de 1386 à 1572.

Page 9, ligne 18. — Joseph-Robert Solar, marquis de Breil, était fils d'Octave-François Solar, comte de Govone, ministre d'État. Après avoir représenté Victor-Amédée II à Vienne, il devint aussi ministre, mais sous le règne de Charles-Emmanuel III,

1. *Œuvres complètes,* tome VII, page 224.

et gouverneur du prince de Savoie, qui succéda à son père le 20 février 1773, sous le nom de Victor-Amédée III. Le marquis de Breil fut promu chevalier de l'Annonciade en 1737 et mourut en 1764. Les lettres de recommandation qu'il donna à Montesquieu furent très utiles au Président pendant ses voyages. Ce dernier parle affectueusement du marquis dans plusieurs passages de sa correspondance [1].

Page 9, ligne 21. — Antoine-Maurice Solar, que Montesquieu nomme ailleurs *le commandeur de Solar,* était né en 1689 et mourut le 2 avril 1762. Il devint, plus tard, ambassadeur de Sardaigne à Vienne et à Paris; et, plus tard encore, ambassadeur de Malte à Rome. Montesquieu a inséré, dans la suite de ses *Voyages,* des renseignements statistiques sur l'Italie qu'il tenait de ce diplomate, avec lequel il resta en correspondance [2].

Dans ses *Pensées* manuscrites (tome II, folio 65), après avoir dit « que rien n'éloigne d'un homme un plus grand nombre de gens que de savoir qu'il est *honnête homme* », il ajoute :

« Je me souviens que le commandeur de Solar vint en France après avoir pris l'investiture, à Vienne, de certains fiefs pour le roi de Sardaigne, son maître, qui se déclaroit dans ce temps-là contre l'Empereur. Comme on regardoit cet homme comme un homme atroce, rusé, fin, fourbe, qui avoit vilainement trompé la cour de Vienne, tout le monde lui fit accueil : on se jetoit à sa tête. Quand on sut qu'il n'étoit qu'un *honnête homme,* qu'il n'avoit fait simplement que suivre ses ordres, vous ne sauriez croire combien on se refroidit. Enfin, il ne fut à la mode que quand on crut qu'il étoit un fripon! »

Page 9, lignes 23 et 24. — On peut rapprocher de ce passage l'observation que Montesquieu fait dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 364) :

« J'ai été très surpris, dans mes voyages, de trouver les Jésuites, qui gouvernoient Venise, et qui sont sans aucun crédit à Vienne. »

Page 9, ligne 24. — Montesquieu avait écrit d'abord *demi,* au lieu de *assez.*

Page 9, ligne 26. — Le comte de Zinzendorf qui avait épousé la fille du chancelier Philippe-Louis s'appelait Wenceslas.

Page 10, ligne 5. — Les observations qui suivent ont été écrites par Montesquieu lui-même sur les deux premières pages d'une feuille double.

1. *Œuvres complètes,* tome VII, pages 224, 258 et 356.
2. *Œuvres complètes,* tome VII, pages 316 et 355.

Page 11, ligne 7. — Montesquieu a écrit lui-même sur une petite feuille volante *L'Affaire du D. D.*

Page 11, ligne 26. — Montesquieu a écrit lui-même son voyage en Styrie sur les dix premières pages d'un cahier de papier formé de quatre feuilles doubles. Il l'avait commencé, d'abord, en ces termes :

« J'arrivai à Vienne de mon voyage d'Hongrie *(sic)*, le 26 de juin 1728, et, le 9 de juillet, nous partîmes; où (?) je suivis milord Walgrave *(sic)* à Gratz, où étoit allé l'Empereur... »

Puis, il avait écrit : *L'Empereur devoit aller voir Trieste; il devoit;* au lieu de *L'Empereur, dans son voyage de Trieste, devoit...*

Page 11, lignes 26 et 27. — Dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 338), Montesquieu a exposé en ces termes les raisons qui lui faisaient désirer de voir la Hongrie :

« Je disois que je voulois voir la Hongrie, parce que tous les états d'Europe avoient été comme est la Hongrie à présent, et que je voulois voir les mœurs de nos pères. »

Malheureusement, il ne reste presque rien des notes que le Président avait recueillies pendant cette partie de son voyage. On en trouvera, néanmoins, quelques-unes, insérées par erreur dans le *Voyage en Italie* ou *en Allemagne*. En outre, il existe, dans les papiers inédits de La Brède, deux *Mémoires* intitulés, l'un : *Description de deux Fontaines d'Hongrie* (sic) *qui convertissent le fer en cuivre;* et l'autre : *Mémoire sur la Machine de Kunigsberg* (sic), *en Hongrie.*

Le premier de ces mémoires se trouve dans une chemise qui porte cette note autographe :

« Étant en Hongrie, en l'année 1728, j'allai voir les mines de Kremnitz, Schemnitz et Neu-Sohl. Ces mines font vivre sept comtés, qui ne sauroient sans cela où vendre leurs denrées. »

Un autre *Mémoire* commence par ces mots :

« Généralement toutes les mines que j'ai vues en Hongrie et en Allemagne sont saines. »

Page 11, ligne 28. — Le manuscrit autographe du *Voyage en Autriche* donne *Walgrave,* et celui du *Voyage en Allemagne* ou *en Hollande, Walgrave, Oualgrave* et *Oualdegrave,* au lieu de *Waldegrave.*

Jacques, comte de Waldegrave, était petit-fils, par sa mère, de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Arabella Churchill; donc, neveu du maréchal de Berwick, que Montesquieu avait connu à Bordeaux, alors que le Maréchal vint commander en Guyenne

(1716). De là, des rapports intimes entre le comte et le Président, et des voyages faits ensemble, de Paris à Vienne d'abord, et puis, de Vienne à Gratz. Montesquieu retrouva aussi le comte à Hanovre, où il fut présenté par lui au roi Georges II. Waldegrave, qui mourut en 1741, fut ambassadeur d'Angleterre tour à tour en France et en Autriche.

Dans ses *Pensées* manuscrites (tome II, folio 204, v°), Montesquieu dit :

« O milord Waldegrave! je vous ai trouvé à Paris, ou ministre d'un grand roi. Vous êtes tellement aimé, que ceux qui ne vous ont pas vu à la Cour comme ministre vous prendroient à la Ville comme un citoyen. »

Page 12, lignes 25 et 26. — Montesquieu avait écrit d'abord *Gratz, comme on va sur,* au lieu de *Gratz, à travers les montagnes, comme sur.*

Page 12, lignes 28 et 29. — La phrase *On a couvert...* a été ajoutée par Montesquieu après coup.

Page 13, ligne 2. — A la suite de l'alinéa qui finit par le mot *sur-le-champ,* Montesquieu avait écrit, d'abord, l'alinéa qu'il a transporté plus bas, et qui commence ainsi : « *L'archiduc de Gratz succéda...* »

Page 13, ligne 5. — Carlstadt ou Karlovec est une ville de la Croatie, située à 50 kilomètres au sud-ouest d'Agram.

Page 13, ligne 5. — Le port que Montesquieu désigne ici sous le nom de *Boucharitz,* et, dans le *Voyage en Italie,* sous celui de *Boucharitte,* doit être *Buccari,* ville de la Croatie, située à 10 kilomètres au sud-est de Fiume, sur un golfe de l'Adriatique.

Page 13, lignes 8 et 9. — Montesquieu avait écrit d'abord *qu'on ne pouvoit pas,* au lieu de *que l'on avoit de la peine à.*

Page 13, ligne 10. — Dans son *Voyage en Allemagne,* Montesquieu parle de l'effet produit sur la situation économique du Tyrol par l'établissement de voies nouvelles en Styrie.

Page 13, ligne 11. — La Morlaquie ou Pays des Morlaques est la partie montagneuse du nord de la Dalmatie.

Page 13, lignes 25 et 26. — Au folio 432 du *Spicilegium,* sous ce titre : *Pierre Ier,* on lit une note qui commence en ces termes :

« L'amiral de l'Empereur Deichmann, Danois, m'a dit qu'étant à Varsovie, voulant entrer à son service, il vit le czar en furie. »

Suivent des détails sur la violence de Pierre Ier.

Page 13, ligne 27. — L'empereur Ferdinand Ier avait partagé les états héréditaires des Habsbourgs entre ses trois fils : l'aîné devint archiduc d'Autriche; le second, de Tyrol; le troisième, de

Styrie. De 1564 à 1619, la ligne autrichienne se transmit, avec l'archiduché dont elle avait pris le nom, la dignité impériale, qui passa de Maximilien II à Rodolphe II ; puis, à Mathias. Mais, à la mort de celui-ci, ce fut la ligne styrienne qui, dans la personne de Ferdinand II, acquit les états de la branche aînée, en même temps que le titre d'Empereur.

Page 13, ligne 28. — Léopold Ier, né le 9 juin 1640, succéda, le 2 avril 1657, à son père l'empereur Ferdinand III et mourut le 5 mai 1705. En 1665, après le décès de Sigismond, dernier archiduc de Tyrol, Léopold réunit de nouveau tous les états héréditaires des Habsbourgs. Il épousa, d'ailleurs, en secondes noces, le 15 octobre 1673, Claude-Félicité, fille de Ferdinand-Charles, ancien archiduc de Tyrol. Cette princesse mourut, au bout de deux ans et demi de mariage, le 8 avril 1676.

Page 13, ligne 30. — A la suite de l'alinéa qui finit par les mots *de son chef,* Montesquieu avait écrit d'abord celui qu'il a transporté plus bas, et qui commence ainsi : « *La Styrie abonde...* »

Page 14, ligne 1. — Le dernier duc (et non archiduc) de Styrie fut Ottocar VIII, qui, margrave à partir de 1164, devint duc en 1180, et même duc héréditaire. A sa mort, en 1192, il ne laissa point d'enfant. En vertu d'un engagement conclu, en 1186, avec Léopold V, duc d'Autriche, de la maison de Babenberg, la Styrie fut annexée à l'Autriche, dont elle suivit désormais le sort.

Page 14, ligne 4. — D'après un renseignement que nous devons à M. l'abbé Ulysse Chevalier (le savant auteur du *Répertoire des Sources historiques du Moyen Age*), l'abbaye de Bénédictins que Montesquieu appelle *Monasterium-ad-Montes* est celle d'Admont. Admont est situé en Styrie, dans le cercle de Bruck. La vieille abbaye subsiste encore, avec une académie théologique et une riche bibliothèque.

Page 14, ligne 23. — L'empereur Frédéric Ier, dit *Barberousse,* né en 1121, fut élu en 1152 et mourut le 10 juin 1190.

Page 14, ligne 26. — Nous avons dit déjà que les margraves de Styrie devinrent ducs en 1180; donc, sous Frédéric Ier. Mais l'origine du duché de Carinthie remonte bien plus haut, à la fin du Xe siècle. Quant au duché d'Autriche, il fut, lui aussi, érigé par Frédéric. Ce prince le déclara héréditaire dans un acte du 17 septembre 1156, connu sous le nom de *Privilegium minus.* La défiance que Montesquieu exprime à l'endroit des diplômes dont le comte de Wurmbrand lui parlait est, d'ailleurs, justifiée dans une certaine mesure : car, parmi les titres invoqués par les ducs d'Autriche, il y en avait de faux (le *Privilegium majus,*

par exemple), et, quant au *Privilegium minus* lui-même, il n'en subsiste que des copies anciennes.

Page 15, lignes 2 et 3. — Montesquieu avait écrit d'abord *on dira que les titres mêmes sont,* au lieu de *la question est si ces titres mêmes ne sont pas.*

Page 15, ligne 6. — Jacques-Henri, comte de Flemming, dont Montesquieu mentionne et juge ici les ouvrages, naquit le 13 mars 1667. Entré au service des électeurs de Saxe Jean-Georges et Frédéric-Auguste, il fit élire ce dernier roi de Pologne, après la mort de Jean III (Sobieski). Il fut nommé feld-maréchal et premier ministre par son maître, mais devint tellement impopulaire qu'il dut quitter Varsovie et se retirer à Vienne, où il mourut le 30 avril 1728.

Page 15, ligne 16. — L'impératrice Claude dont il est ici question est sans doute la seconde femme de Léopold Ier.

Page 15, ligne 17. — Montesquieu avait écrit d'abord *qu'elle y avoit été,* au lieu de *que cette impératrice y avoit été.*

Page 19, ligne 4. — A la page 389 du *Spicilegium,* on lit une note autographe de Montesquieu sur le chevalier Jacob, qui fit avec lui le voyage de Gratz à Venise.

« J'ai été voir bien des tableaux à Vienne avec M. Jacob; c'est à lui que je dois une idée de l'art de la peinture. »

Suit une longue série d'observations sur la peinture, l'architecture et la sculpture, à laquelle Montesquieu renvoie dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 366), comme les ayant « tirées de certaines conversations avec M. Jacob ».

Dans une lettre que le Président écrivit de Venise le 18 août 1728, il parle également du chevalier Jacob[1], mais non plus comme d'un professeur d'esthétique.

Page 19, ligne 9. — Deux de L'Isle, Claude, né le 5 novembre 1644 et mort le 2 mai 1720, et son fils Guillaume, né le 28 février 1675 et mort le 25 janvier 1726, furent, l'un et l'autre, géographes du roi de France. C'est d'une des cartes de Guillaume que Montesquieu parle sans doute ici, ainsi qu'au commencement du *Voyage en Allemagne.* Il est sûr, du moins, que la carte d'Europe publiée par ce savant, en 1700, réduit la distance de Gratz à Venise à 60 lieues environ. Mais il est à noter que Guillaume de L'Isle rectifia lui-même cette erreur dans une autre carte d'Europe, qu'il fit paraître en 1724. C'est, en se servant, le premier dans les temps modernes, de données astro-

1. *Œuvres complètes,* tome VII, page 224.

nomiques qu'il opéra cette correction et beaucoup d'autres semblables.

Page 19, ligne 22. — Au lieu du nom de *Laibach* ou *Laybach*, le manuscrit donne, ici et plus loin, celui de *Laubach* à la capitale de la Carniole.

Page 20, ligne 4. — Au lieu de *Cilli*, le manuscrit donne *Ceilla*, pour la ville, et *Ceilley*, pour le comté. Il est vrai que le nom slovène est *Celje*.

Page 20, ligne 11. — Le manuscrit donne *Iber-Laubach*, au lieu de *Ober-Laibach*.

Page 20, ligne 23. — Le manuscrit donne *Zernicz*, au lieu de *Zirknitz*.

Page 21, lignes 3 et 4. — Les noms des villes que Montesquieu traversa en allant de Palma à Venise sont orthographiés de la manière suivante dans le manuscrit : *La Tirane, Codropia, Port-de-None, Cœcilia, Conigliano, Trévise, Maestre.*

Page 21, lignes 17 et 18. — Montesquieu, ici et plus loin, rapproche ce qu'il voit en Italie de ce qu'il a cent fois vu en Guyenne, tout comme Montaigne, dans ses *Voyages*, compare le *Monte-Testaccio* de Rome avec la mote de Gurson, et la plaine de Blaignac à Castillon avec la vallée du Métaure[1].

Page 21, ligne 24. — Le domaine de *Terre-Ferme* de Venise comprenait onze provinces : le Dogado, le Frioul, la Marche trévisane, le Vicentin, le Padouan, le Polésin de Rovigo, le Véronais, le Bressan, le Bergamasque, le Crémasque et l'Istrie vénitienne. La République était, en outre, souveraine de la Dalmatie, de villes du Levant et de quelques îles. Nous ne parlons pas des possessions qu'elle avait perdues avant 1728.

Page 22, ligne 4. — Par le traité de Passarowitz, qui fut conclu le 21 juillet 1718, la république de Venise avait dû renoncer à la Morée et à plusieurs des îles qu'elle avait conquises sur les Turcs à la fin du XVIIe siècle, et qu'elle possédait depuis, en vertu du traité de Carlowitz (26 janvier 1699).

Page 22, lignes 5 et 6. — Au lieu de *Napoli-de-Malvasia*, le manuscrit donne *Napoli-de-Mavoglia*, et *Napoli-de-Romanie*, au lieu de *Napoli-de-Romagna*.

Page 22, ligne 16. — En 1728, la Lorraine n'était pas encore incorporée à la France, comme elle le fut depuis, en vertu des traités de Vienne, de 1735 et 1736.

1. *Journal du Voyage de Michel de Montaigne...*, édité par le professeur Alexandre d'Ancona (Città-di-Castello, S. Lapi, 1889), pages 243 et 368.

Page 22, ligne 21. — Les Uscoques étaient une population de pirates, principalement établis sur le golfe de Quarnero, formé par l'Adriatique entre l'Istrie, la Croatie et la Dalmatie.

Page 23, ligne 18. — Le Conseil des Dix, qui, par ses origines, remonte jusqu'au XIIIe siècle, était un tribunal politique, dont l'organisation et les attributions furent arrêtées définitivement de 1310 à 1355. Ses membres étaient élus chaque année par le Grand-Conseil; mais ils délibéraient, en principe, avec le Doge et avec ses six conseillers. La juridiction qu'ils exerçaient mystérieusement s'étendait à tout ce qui touchait la sûreté de l'État, la protection des citoyens, les mœurs et les coutumes de la République.

Page 23, lignes 19 à 22. — Montesquieu fait ici allusion à un fait sur lequel il revient dans la suite de son *Voyage*. En 1715, Frédéric Badoër, commandant de Napoli-de-Malvasia, promit aux Turcs, qui vinrent l'assiéger, de se rendre à eux, dans un délai de vingt jours, s'il n'était pas secouru auparavant. Il tint parole; mais, arrêté par ordre du Sénat, il fut transféré à Venise et condamné à une prison perpétuelle.

Page 23, ligne 21. — On votait à Venise au moyen de *ballottes*, grosses « comme des boutons de chemisette [1] »; d'où l'expression de *ballotter*. Ces ballottes étaient déposées dans une boîte à deux compartiments, l'un blanc et l'autre vert, avec une ouverture commune en forme d'entonnoir. Selon que l'on votait pour ou contre quelqu'un ou quelque chose, on déposait sa ballotte dans le compartiment blanc ou dans l'autre.

Page 24, ligne 22. — Dans ses *Pensées* manuscrites (tome III, folio 351, vo), Montesquieu s'exprime en ces termes, sur le caractère des Vénitiens :

« Les Vénitiens sont insociables. Quand vous allez les voir, vous ne savez si vous entrez par la porte ou par la fenêtre, si vous y faites du plaisir ou de la peine. Là, la débauche s'appelle *liberté*. »

Voyez aussi, sur le même sujet, les *Notes sur l'Angleterre* [2].

Page 26, ligne 5. — Le Sénat de Venise se composait, au XVIIIe siècle, de 60 membres (avec autant d'adjoints et autant d'auditeurs), sans parler des dignitaires qui en faisaient partie de droit. Il délibérait sur toutes les affaires politiques et administratives, et il était renouvelé tous les ans par le Grand-Conseil. A

1. *Lettres familières écrites d'Italie*... par Charles de Brosses (Paris, Em. Perrin, 1869), tome Ier, page 170.
2. *Œuvres complètes*, tome VII, page 185.

l'origine, ses membres n'étaient pas déterminés. On convoquait, pour chaque séance, les nobles dont on désirait prendre les conseils. De là le nom de *priés* ou *pregadi,* qui, d'abord synonyme de *sénateurs,* le devint de *Sénat.*

Page 27, ligne 2. — Le Grand-Conseil était, à Venise, le dépositaire de la souveraineté. Composé de patriciens, il se recrutait lui-même parmi les nobles âgés de vingt-cinq ans, au moins. C'est lui qui votait les lois fondamentales et nommait les principaux magistrats.

Page 28, lignes 20 et 21. — François-Louis Pesmes de Saint-Saphorin, Suisse du canton de Berne, qui entra successivement au service de l'Autriche et de l'Angleterre, naquit en 1668 et mourut en 1737. L'empereur Joseph Ier lui conféra le grade de général-major. Le roi Georges Ier l'envoya à Vienne, où il demeura, chargé des affaires de la Grande-Bretagne, pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'en 1727.

Page 28, lignes 22 à 24. — Quelles sont les fautes du duc de Richelieu auquel Montesquieu fait allusion : ses intrigues amoureuses, qui lui aliénèrent de grands personnages ; ou cette affaire de magie où il fut compromis (dit-on) avec le fils du chancelier de Zinzendorf?

Page 28, ligne 24. — Claude-Alexandre, comte de Bonneval, né d'une noble et vieille famille du Limousin, fut un des aventuriers de son temps les mieux doués quant à l'intelligence et au courage, sinon quant au caractère. Né le 14 juillet 1675, il servit d'abord sa patrie sur mer et sur terre. Mais, pendant la guerre de la succession d'Espagne, en 1706, il passa dans les rangs de l'armée impériale, avec le grade de général-major. Longtemps, il jouit à Vienne d'un grand crédit, que son esprit d'indiscipline et d'intrigue lui fit perdre en 1724. Disgracié, et même emprisonné pendant un an, il se retira à Venise. C'est là qu'il rencontra Montesquieu, avec lequel il vécut intimement pendant quelques semaines. Peu après, Bonneval entra au service du Sultan, abjura le Christianisme, et prit le nom et le titre d'Achmet-Pacha. Il mourut à Constantinople, le 23 mars 1747, sans avoir pu réformer les armées ottomanes, et au moment où il méditait (dit-on) une conversion nouvelle.

Page 29, ligne 2. — Le manuscrit donne *Benterieder,* au lieu de *Penterriedter.* — Jean-Christophe Penterriedter, baron d'Adelshausen, remplit des fonctions diplomatiques au service des empereurs d'Allemagne. Saint-Simon donne sur lui des détails très singuliers dans ses *Mémoires,* à l'année 1716. Il fut chargé

de missions importantes, notamment en France, et mourut le 20 juillet 1728, pendant le congrès de Soissons, où il avait accompagné le comte de Zinzendorf.

Page 29, ligne 2. — Le baron Marc Fonséca représenta l'empereur Charles VI, au congrès de Soissons, après la mort de Penterriedter.

Page 29, ligne 7. — Guillaume de Nassau, prince d'Orange, né le 14 novembre 1650, fut nommé stathouder de Zélande et de Hollande en juillet 1672. Devenu gendre de Jacques II, roi d'Angleterre, le 15 novembre 1677, il lui succéda, le 13 février 1689, avec sa femme Marie. Quand celle-ci fut décédée, le 28 décembre 1694, il continua à régner seul. jusqu'à sa mort (8 mars 1702).

Page 29, ligne 8. — Joseph Ier, né le 26 juillet 1678, succéda, le 5 mai 1705, à son père Léopold Ier et mourut le 17 avril 1711.

Page 29, ligne 8. — Anne, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, née le 6 février 1665, succéda à son beau-frère Guillaume III, le 8 mars 1702, et mourut le 1er août 1714.

Page 29, lignes 17 et 18. — Investi par les Français, Turin se défendit du 13 mai au 7 septembre 1706, jour où le duc de Savoie et le prince Eugène obligèrent les assiégeants à une retraite désastreuse.

Page 29, lignes 21 et 22. — Le royaume de Naples fut conquis, sans effort, par le comte Wirick de Daun, à la tête des troupes de l'empereur Joseph Ier, du commencement de juillet à la fin de septembre 1707.

Page 29, ligne 24. — L'île de *Fer,* la plus occidentale des Canaries, est située à 27° 45′ de latitude nord. Donc la neige ne doit point y couvrir longtemps la terre. C'est de l'archipel danois des *Féroé,* où l'on élève de nombreux troupeaux, que l'amiral Deichmann a sans doute parlé à Montesquieu.

Page 30, lignes 1 et 2. — W. Coxe, dans son *History of the House of Austria* (Londres, G. Bell et fils, 1889), tome III, page 112, n'évalue les revenus de Charles VI qu'à 30 millions de florins.

Page 30, ligne 6. — Cosme III de Médicis, né le 14 août 1642, devint grand-duc de Toscane le 23 mai 1670, à la mort de son père Ferdinand II, et mourut lui-même le 31 octobre 1723. Montesquieu en parle, à plusieurs reprises, dans la suite de son *Voyage.* Au tome Ier, page 361, de ses *Pensées* manuscrites, il raconte le trait suivant :

« Magliabecchi ne vouloit pas aller voir le feu Grand-Duc, quand il le faisoit appeler. Il le trouvoit trop *(sic)* mauvaise

compagnie. Quand les étrangers disoient du bien de lui au Grand-Duc, il disoit : « *È vero. Ma non lo posso praticare.* »

Page 30, lignes 9 et 10. — Saint François de Lasso y Xavier, dit *l'Apôtre des Indes,* naquit le 7 avril 1506(?) et mourut le 2 décembre 1552, dans une île de la Chine, d'où ses restes furent transportés à la cathédrale de Goa.

Page 30, ligne 14. — Le manuscrit donne *Mastéi,* au lieu de *Masséi.* — Barthélemy Masséi, nonce en France de 1720 à 1730, fut promu cardinal le 2 octobre 1730 et mourut en 1745.

Page 30, ligne 16. — Jean-Gaston de Médicis, né le 24 mai 1671, devint grand-duc de Toscane le 31 octobre 1723, à la mort de son père Cosme III, et mourut lui-même, sans enfant, le 9 juillet 1737. Montesquieu en parle à plusieurs reprises dans la suite de son *Voyage.*

Page 31, ligne 3. — Ange-Marie Quirini, né en 1680 et mort le 6 janvier 1759, fut nommé successivement archevêque de Corfou et de Brescia. Il fut promu cardinal le 9 décembre 1726. Plus tard, il devint aussi bibliothécaire du Vatican.

Page 31, ligne 6. — Alvise Pisani fut ambassadeur de Venise en France, du 11 mai 1699 au 18 mai 1703.

Page 31, ligne 12. — Le manuscrit donne *diu,* au lieu de *di un.*

Page 31, lignes 13 et 14. — Le manuscrit donne deux fois *phantosme,* au lieu de *fantasma.*

Page 34, ligne 7. — Bien entendu, *J'y ai vu* signifie *J'ai vu à Venise.*

Page 35, ligne 29. — Cadaujac est une commune du département de la Gironde (arrondissement de Bordeaux, canton de La Brède).

Page 36, ligne 3. — Ce fut en 1517 que Sélim Ier, sultan ottoman, conquit l'Égypte, que des sultans mamelouks gouvernaient depuis le XIIIe siècle.

Page 37, lignes 3 et 4. — Il s'agit sans doute du siège que les comtes d'Auersberg et de Batthyani firent de Bihatch, en Croatie, et de l'expédition que le prince Eugène entreprit en Bosnie, vers la fin de 1697. — Le manuscrit donne *Bihatz.*

Page 37, ligne 10. — Le Kahlenberg est une montagne de 483 mètres de hauteur, située au nord-ouest et dans la banlieue de Vienne.

Page 37, ligne 25. — Par *ils,* Montesquieu désigne ici les Vénitiens en général.

Page 38, ligne 9. — Par *ils,* Montesquieu désigne ici les Vénitiens collectivement, la République.

Page 39, lignes 1 et 2. — Montesquieu fait allusion à un événement qui se passa le 15 septembre 1723, à Madrid, dans le jardin d'Oñato, appartenant à François-Marie Pic, duc de La Mirandole. Né en 1691, il s'était retiré en Espagne, après avoir été dépouillé de ses états, en 1708, par l'empereur Joseph Ier. C'est là qu'il mourut sans laisser d'enfant.

Page 39, ligne 2. — Jacques-François de Fitz-James, fils du maréchal de Berwick, né le 19 octobre 1696, devint duc de Liria et de Xérica, et grand d'Espagne, en 1716. Il remplit des fonctions militaires et diplomatiques au service de Philippe V, et mourut à Naples, le 2 juin 1738.

Page 41, ligne 6. — Il s'agit sans doute du Belge Jean-Baptiste Van Helmont, né en 1577 et mort en 1644. Ce fut un illustre médecin, chimiste et même alchimiste. Dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 524), Montesquieu commence une dissertation sur l'action des eaux de pluie, par ces mots :

« L'expérience de Van Helmont est que, lorsque l'on fait reposer de l'eau de pluie, on trouve au fond du vase une espèce de sédiment. »

Page 41, lignes 6 à 11. — Louis XIV avait bien offert la remise de Fribourg-en-Brisgau, dans le manifeste, du 24 septembre 1688, qu'il lança au début de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Mais la place ne fut restituée à l'Empire qu'en vertu d'un article du traité de Ryswick, en 1697. Elle fut reprise par les Français, dans la nuit du 14 au 15 octobre 1713.

Page 41, ligne 10. — Le traité de Radstadt fut signé par le prince Eugène et par le maréchal de Villars, le 6 mars 1714.

Page 41, ligne 28. — André Palladio, architecte, naquit en 1518 et mourut le 19 août 1580, à Vicence.

Page 41, lignes 28 et 29. — Jacob Tassi, dit *le Sansovino,* sculpteur et architecte, naquit à Florence, en 1479, et mourut à Venise, le 27 novembre 1570.

Page 42, ligne 6. — Est-ce de Dominique *Giorgi,* né en 1690 et mort en 1747, que Montesquieu parle ici sous le nom de *Gorgi?* Entre autres ouvrages, ce savant antiquaire publia un livre intitulé : *De antiquis Italiæ Metropolibus* (Rome, 1722, in-4°).

Page 42, ligne 18. — Ignace de Loyola, né en 1491 et mort le 31 juillet 1556, fondateur de l'ordre des Jésuites, séjourna, en effet, à Venise. Il y arriva vers la fin de 1535 et y reçut les ordres sacrés, du 10 au 24 juin 1537. Dans la 347e maxime de son *Liber Sententiarum,* il recommande à ses adeptes de prendre le costume du pays où ils se trouveraient.

Page 42, ligne 25. — La congrégation des Barnabites fut fondée à Milan, en 1530, et approuvée par Clément VII, en 1533, et par Paul III, en 1535.

Page 43, ligne 4. — Jean-Mathias, comte de Schulembourg, né en 1661, servit tour à tour dans les armées du Danemark, de la Pologne et de la Hollande. Quand les Vénitiens furent attaqués par les Turcs, ils lui confièrent le commandement de leurs forces de terre, sur le conseil du prince Eugène. C'est alors que le comte soutint à Corfou un siège plus sérieux que Montesquieu ne semble le croire. Il durait depuis quarante-deux jours, lorsque les Turcs se retirèrent le 19 août 1716. Schulembourg mourut en 1747, à Vérone.

Page 43, ligne 6. — Victor-Amédée II, né le 14 mai 1666, devint duc de Savoie, le 12 juin 1675, après la mort de son père Charles-Emmanuel II, et puis roi de Sicile, en vertu du traité d'Utrecht. Mais, en 1718, il dut accepter la couronne de Sardaigne en échange de celle de Sicile, que le traité de Londres attribua à l'Empereur. Il abdiqua le 3 septembre 1730, tenta vainement peu après de ressaisir le pouvoir, et mourut le 31 octobre 1732.

Page 43, lignes 11 à 19. — A la page 1 d'une dissertation spéciale et inédite, Montesquieu explique ce qu'il entend par *gothique :*

« La manière gothique n'est la manière d'aucun peuple particulier; c'est la manière de la naissance ou de la fin de l'art, et nous voyons, dans les monuments qui nous restent, que le goût gothique régnoit dans l'Empire romain bien longtemps avant les inondations des Goths. »

Plus loin, à la page 21 de la même dissertation, l'auteur ajoute :

« Et il ne faut pas accuser de ce changement les inondations des Barbares, ni mettre le goût gothique sur le compte des Goths : ces peuples ne menèrent point d'ouvriers avec eux. Ils n'en avoient pas même chez eux. »

Quant à la distinction que l'auteur fait entre le gothique *léger* et l'autre, elle semble répondre à celle de l'architecture ogivale et de l'architecture romane; du moins, en tant qu'il s'agit de monuments du moyen âge.

Page 43, ligne 21. — L'archevêque de Venise avait les titres de patriarche, de primat de Dalmatie et de métropolitain de Candie et de Corfou. Il était nommé par le Sénat de la République.

Page 44, ligne 3. — Le *vieux doge imbécile* dont Montesquieu parle ici n'est autre que François Foscari, élu en 1423 et déposé

le 23 octobre 1457, victime de la jalousie qu'il inspirait à l'aristocratie vénitienne.

Page 44, ligne 8. — Aussitôt que l'Empereur eut reconnu la neutralité de l'Italie, par le traité de Vigevano, du 7 octobre 1696, le prince Eugène ramena son armée dans les États autrichiens.

Page 44, ligne 9. — Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Victor-Amédée II s'allia, d'abord, aux ennemis de la France et les abandonna ensuite, lorsqu'il eut conclu avec Louis XIV le traité de Turin, du 29 août 1696.

Page 44, ligne 9. — Fille aînée de Victor-Amédée II, Marie-Adélaïde de Savoie épousa, le 17 décembre 1697, Louis, duc de Bourgogne. Elle était née le 6 décembre 1695 et mourut le 12 février 1712. Son mariage avait été stipulé dans un des articles du traité de Turin, du 29 août 1696.

Page 44, ligne 10. — Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe, né le 12 mai 1670 et mort le 1er février 1733, commandait les troupes de l'Empereur contre les Turcs, depuis 1695, quand il fut élu roi de Pologne, le 27 juin 1697.

Page 44, ligne 12. — Hermann-Othon, comte de Styrum, devait son grade de feld-maréchal à ses relations de famille. Général médiocre et malheureux, quoique très brave, il fut battu par le maréchal de Villars, à Hochstædt, le 20 septembre 1703. Il mourut le 2 juillet 1704, au combat de Schellenberg.

Page 44, ligne 17. — Le manuscrit donne *Haramberg,* au lieu de *Starhemberg.* — Le feld-maréchal Henri-Ernest-Rudiger, comte de Starhemberg, qui fut nommé président du Conseil de Guerre le 2 octobre 1691, était oncle de Guido. Il naquit le 12 janvier 1638 et mourut le 4 juin 1701. Ses successeurs dans la présidence du Conseil furent, d'abord, le feld-maréchal Henri-François, comte de Mansfeld, et le prince Eugène, en 1703.

Page 44, ligne 20. — Il s'agit ici de la bataille de Zentha, livrée par le prince Eugène, le 11 septembre 1697, aux Turcs commandés par le sultan Mustapha II.

Page 44, ligne 21. — Les Kinsky dont il est ici question sont : d'abord, le comte Norbert, que nous avons mentionné dans une note précédente; puis, le comte François-Ulrick. Né en 1634 et mort le 27 février 1699, ce dernier fut ministre de la Conférence. Il remplit même les fonctions de premier ministre et dirigea les affaires étrangères de l'Empire pendant les dernières années de sa vie.

Page 44, ligne 27. — Charles de Lorraine, né le 3 avril 1643 et mort le 18 avril 1690, succéda, le 17 septembre 1675, à Char-

les III (ou IV), duc de Lorraine, son oncle. Après avoir pris part à plusieurs campagnes contre les Turcs, il commanda, de 1683 à 1687, les armées impériales qui remportèrent de brillants succès sur les troupes de Mahomet IV. Il avait épousé l'archiduchesse Éléonore, sœur de Léopold Ier.

Page 45, lignes 11 et 12. — Le prince Eugène battit le grand-visir Ali, le 5 août 1716, sous les murs de Peterwardein.

Page 45, ligne 12. — Temeswar capitula le 13 octobre 1716, après un siège de sept semaines.

Page 45, ligne 26. — Charles-Théodore-Othon, prince de Salm-Kyrbourg, fut gouverneur de l'archiduc Joseph, fils de Léopold Ier, et lui fit épouser sa nièce Amélie de Hanovre. Quand Joseph Ier monta sur le trône, le prince de Salm devint son premier ministre. Mais il se retira des affaires en 1709 et mourut le 10 novembre de l'année suivante.

Page 46, ligne 22. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Sinigallia,* ailleurs *Senigallia,* au lieu de *Sinigaglia.*

Page 47, ligne 24. — La Chambre de commerce de Marseille avait été établie le 5 août 1599 et fut supprimée par la loi des 27 septembre-16 octobre 1791.

Page 48, ligne 1. — Il s'agit ici de la perte de l'Italie en 1706, après la défaite que le prince Eugène infligea au duc d'Orléans, sous les murs de Turin.

Page 48, ligne 5. — Louis-Joseph, duc de Vendôme, né le 1er juillet 1654 et mort le 15 juin 1712, commanda les armées françaises en Italie, de février 1702 jusqu'en juillet 1706, époque à laquelle il dut aller prendre le commandement des armées de Flandres.

Page 48, lignes 15 et 16. — Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, né le 6 août 1682 et mort le 18 février 1712, fit en Flandres, avec le duc de Vendôme, la malheureuse campagne de 1708, dont la défaite d'Oudenarde et la perte de Lille furent les événements principaux.

Page 48, ligne 18. — Louis, dit *Monseigneur* ou *le Grand Dauphin,* fils de Louis XIV et père du duc de Bourgogne, naquit le 1er novembre 1661 et mourut le 14 avril 1711.

Page 48, ligne 23. — Montesquieu revient plusieurs fois, dans la suite de son *Voyage,* sur l'intempérie, qui semble avoir excité sa curiosité, aussi bien que les autres maladies épidémiques ou contagieuses, dont il traite dans bien des pages de ses *Pensées* manuscrites.

Page 48, ligne 27. — Nous intercalons ici une ligne de points, parce qu'il manque évidemment quelque chose dans le manuscrit.

Page 49, ligne 4. — Jean-Wenceslas, comte de Gallas, naquit le 23 mai 1669. Il remplit surtout des fonctions diplomatiques, notamment en Angleterre. Nommé vice-roi de Naples, en remplacement du comte de Daun, il mourut, à peine arrivé à son poste, le 25 juillet 1719.

Page 49, lignes 10 et 11. — Melchior de Polignac, né le 11 octobre 1661 et mort le 20 novembre 1741, fut promu cardinal le 18 mai 1712 et nommé archevêque d'Auch le 19 mars 1726. Diplomate et poète latin, il était doué de qualités brillantes, qui séduisirent Montesquieu pendant son séjour à Rome, où le Cardinal remplissait, en 1728 et 1729, les fonctions d'ambassadeur de France. Dans ses *Voyages* et dans ses recueils de *Pensées* et de notes manuscrites, le Président cite bon nombre d'opinions émises et de faits narrés par Polignac.

Page 49, ligne 21. — C'est au printemps de 1708 que se passèrent les événements dont le récit va suivre.

Page 49, ligne 25. — Antoine Arnauld, dit *le Grand Arnauld,* le célèbre théologien janséniste, naquit le 6 février 1612 et mourut le 6 août 1694.

Page 49, ligne 26. — La dispersion des religieuses de Port-Royal-des-Champs eut lieu le 29 octobre 1709. Il n'est donc pas possible qu'elle ait déterminé le prince de Salm à s'emparer de Comacchio. Les troupes impériales occupèrent, en effet, cette ville un an et demi auparavant.

Page 50, ligne 5. — Renaud d'Este, né le 25 avril 1655, était cardinal, depuis le 2 septembre 1686, lorsqu'il succéda, le 6 septembre 1694, à son neveu François II, duc de Modène, décédé sans enfant. Il remit alors son chapeau et se maria. Lorsqu'il mourut, le 26 octobre 1737, il eut pour héritier son fils François-Marie, dont Montesquieu parle plus loin.

Page 50, ligne 8. — Le feld-maréchal Lothaire-Joseph-Dominique, comte de Königsegg, né le 17 mai 1673, remplit avec distinction des fonctions militaires et diplomatiques. Il devint président du Conseil de Guerre après la mort du prince Eugène et fut aussi ministre de la Conférence. Il mourut le 8 décembre 1751.

Page 50, ligne 13. — Philippe-Joseph-Louis-Bonaventure de Zinzendorf, évêque de Javarin-Raab, fut promu cardinal le 26 novembre 1727. C'était le fils du chancelier Philippe-Louis, comte de Zinzendorf. Il naquit à Paris, le 14 juillet 1699, et mourut le 28 septembre 1747.

Page 50, ligne 12. — Comacchio fut rendu au pape Benoît XIII, le 20 février 1725, en vertu d'un traité du 25 novembre 1724.

Page 50, lignes 15 à 17. — Le manuscrit donne *Riswizt,* au lieu de *Ryswick.* — Les conférences qui aboutirent au traité de Ryswick commencèrent le 9 mai 1697. Quant au traité lui-même, il fut signé le 20 septembre suivant par les représentants de la France et des autres puissances, sauf par ceux de l'Empire, qui n'y accédèrent que le 30 octobre. Les ambassadeurs de l'Espagne étaient François-Bernard de Quiros et Louis-Alexandre de Scockart, comte de Tirimond.

Page 50, lignes 26 à 28. — Entre autres empereurs qui épousèrent des princesses espagnoles, on peut citer Ferdinand III, qui prit pour femme, le 20 février 1631, Marie-Anne, fille de Philippe III, et Léopold Ier, qui se maria, en première noce, le 12 décembre 1666, avec Marie-Thérèse, fille de Philippe IV.

Page 53, ligne 24. — Thérèse-Charlotte-Casimire, dite *Cunégonde,* fille de Jean III (Sobieski), roi de Pologne, naquit le 3 mars 1676, devint la seconde femme de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, le 15 août 1694, et mourut à Venise, le 11 mars 1730.

Page 54, ligne 10. — Vincent Scamozzi, architecte, naquit à Vicence, en 1552, et mourut à Venise, en 1616.

Page 54, ligne 14. — Il y a, dans le manuscrit, une série de points, à la fin du paragraphe, pour indiquer que la phrase est inachevée.

Page 54, lignes 18 à 21. — Le manuscrit donne *Mauricinus,* au lieu de *Maurocenus,* et *futuro,* au lieu de *futura.* — Nous corrigeons le texte de l'inscription d'après l'ouvrage d'Antoine Arrighi : *De Vita et Rebus gestis Francisci Mauroceni, Peloponnesiaci,... Libri IV* (Padoue, 1749), page 347. — Le surnom de *Péloponésiaque* fut donné à François Morosini quand il eut conquis la Morée, de 1684 à 1687. Il fut élu doge l'année suivante ; mais il ne jouit pas longtemps de cette haute dignité : car il mourut dès le 6 janvier 1694.

Page 55, ligne 16. — Les *Exercices* de saint Ignace de Loyola, ou *Ejercicios espirituales,* furent rédigés par lui en espagnol, à Manrèse, en 1523, et publiés à Rome, en 1548, dans la traduction latine d'André Frusius.

Page 55, ligne 19. — Le manuscrit donne *Mirroües,* au lieu de *Mir-Oweïs.* — Mir-Oweïs, dit aussi *Mir-Mahmoud* ou *Mahmoud-Schah,* était un chef afghan, qui détrôna, en 1722, le sophi Hussein et soumit toute la Perse. Il fut mis à mort, en 1727, sur l'ordre de son cousin et compétiteur Mir-Abdallah. Montesquieu est revenu à plusieurs reprises sur la folie de ce prince,

notamment dans l'*Essai sur les Causes qui peuvent affecter les Esprits*[1].

Page 56, ligne 24. — Paul Caliari, dit *Paul Véronèse,* un des maîtres de l'école vénitienne, naquit à Vérone, en 1530, et mourut à Venise, en 1588. Celui de ses tableaux dont Montesquieu parle ici est venu en France, à la suite des guerres de la Révolution, avec tant d'autres chefs-d'œuvre. Lorsque ces derniers furent rapportés en Italie, *les Noces de Cana* restèrent au Musée du Louvre, grâce à un heureux échange.

Page 57, ligne 27. — Du paragraphe qui commence ici, on peut rapprocher avec intérêt ce que Montesquieu a dit plus haut (page 45) des *Colonels françois,* et le passage suivant de ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 535) :

« Les Allemands ont cela de bon : ils savent se rallier; mais ils ne peuvent faire si bien tout seuls que joints avec une nation qui ait plus de pointe, comme les Anglois ou même les Espagnols; ils n'ont pas cette pointe et cette force d'attaque des autres nations.

» Le grand nombre de nos officiers contribue à nous donner cette pointe : tout notre premier rang est officiers *(sic).* »

Page 58, ligne 30. — Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, né le 11 septembre 1611 et mort le 27 juillet 1675, fut le plus grand tacticien du XVIIe siècle.

Page 59, ligne 6. — Le manuscrit donne ici *Law,* et, plus loin, *Las;* mais le *w* de *Law* a été ajouté après coup. — Jean Law, né à Édimbourg, en avril 1671, et mort à Venise, le 21 mars 1729, s'établit en France au commencement de la Régence. Il y créa une banque générale et des compagnies commerciales et financières, dont les vicissitudes bouleversèrent la fortune publique. Nommé contrôleur général le 5 janvier 1720, il ne put conjurer les désastres qu'il avait provoqués, et il dut quitter le royaume, le 21 décembre suivant, pour échapper à l'exécration universelle.

Dans le tome II (folio 38, vo) de ses *Pensées* manuscrites, Montesquieu cite un mot de Law :

« Le vieux Lasse *(sic),* parlant de tant de génies beaux qui sont perdus dans le nombre innombrable des hommes, disoit, comme des marchands : « Ils sont morts sans déplier. »

Page 59, ligne 9. — Adrien-Maurice, duc de Noailles, né le 29 septembre 1678 et mort le 24 juin 1766, remplit de hautes

1. *Mélanges inédits de Montesquieu* (Bordeaux, G. Gounouilhou, 1892), page 127.

fonctions militaires et politiques. De septembre 1715 à janvier 1718, il présida le Conseil des Finances, dont il fut exclu par le Régent à cause de son opposition aux projets de Law. Plus tard, il fut nommé maréchal de France et exerça encore une grande influence sur les affaires publiques.

Page 59, ligne 10. — Toute la région riveraine du Mississipi formait, depuis la fin du XVIIe siècle, une colonie française, qui avait reçu le nom de *Louisiane*.

Page 59, ligne 11. — Le manuscrit donne *Croizat*, au lieu de *Crozat*. — Antoine Crozat, né en 1655 et mort le 7 juin 1738, fut un des grands financiers de son temps et devint marquis du Châtel. Il avait obtenu, le 14 septembre 1712, le privilège pour le commerce de la Louisiane. Mais il y renonça en 1717, lorsqu'on songea à créer la Compagnie d'Occident.

Page 59, lignes 16 et 17. — Ce furent des lettres patentes d'août 1717 qui autorisèrent la création de la Compagnie d'Occident.

Page 59, ligne 19. — Philippe d'Orléans, né le 2 août 1674 et mort le 2 décembre 1723, fut régent pendant la minorité de Louis XV, et, ensuite, premier ministre.

Page 60, ligne 3. — Louis-Henri de Condé, duc de Bourbon, né le 18 août 1692 et mort le 27 janvier 1740, fut chef du Conseil de Régence, du 2 septembre 1715 au 16 février 1723, et, plus tard, premier ministre, du 2 décembre 1723 au 11 juin 1726.

Page 60, ligne 3. — Henri-Jacques-Nompar de Caumont, duc de La Force, né le 5 mars 1675 et mort le 20 juillet 1726, fut nommé vice-président du Conseil des Finances, en 1716, et membre du Conseil de Régence, en 1718; mais, en 1721, il fut l'objet de poursuites déshonorantes devant le Parlement de Paris.

Page 60, ligne 4. — Victor-Marie, duc d'Estrées, né le 30 novembre 1660 et mort le 27 décembre 1737, fut nommé vice-amiral et maréchal de France, sous Louis XIV, et président du Conseil de Marine, sous la Régence.

Page 60, ligne 4. — Louis-Armand de Brichanteau, marquis de Nangis, né le 27 septembre 1682 et mort le 8 octobre 1742, finit maréchal de France, bien que « sans considération », si l'on en croit Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, à l'année 1719.

Page 60, ligne 4. — Armand de Madaillan de Lesparre, marquis de Lassay, né le 28 mai 1652 et mort le 20 février 1738, se distingua aux armées et imprima, vers 1730, un *Recueil de différentes Choses*, dont il était l'auteur.

Page 60, lignes 5 à 8. — Ce fut un édit de mai 1719 qui réunit

les Compagnies des Indes orientales et de la Chine à la Compagnie d'Occident.

Page 60, lignes 9 à 11. — Ce fut pour *neuf,* et non pour *douze* ans, que le privilège de la fabrication des monnaies fut accordé, le 20 juillet 1719, à la Compagnie des Indes.

Page 60, ligne 23. — On appelait *indult,* en Espagne, un droit perçu sur les marchandises qui venaient des Indes occidentales.

Page 61, ligne 7. — Les *cinq grosses fermes* dont Law parlait à Montesquieu sont sans doute les fermes des domaines, de la gabelle, du tabac, des aides et des traites, et non pas uniquement les droits d'importation et d'exportation qu'on désignait plus spécialement sous le même nom à l'époque.

Page 61, ligne 12. — Ce fut le 29 mai 1720 que le Régent donna une garde à Law.

Page 61, lignes 12 et 13. — Le 27 mai 1720, un arrêt du Conseil en révoqua un autre du 21 mai, réduisant la valeur des actions de la Compagnie des Indes à la moitié de leur valeur nominale.

Page 61, ligne 17. — On appela *le Système* l'ensemble des opérations financières de Law.

Page 62, ligne 5. — Michel-Robert Le Peletier des Forts, comte de Saint-Fargeau, né en 1675 et mort le 11 juillet 1740, remplit de hautes fonctions financières et politiques et fut même contrôleur général du 14 juin 1726 au 19 mars 1730.

Page 62, ligne 5. — M. de Landivisiau était maître des requêtes et ancien membre des Conseils de la Régence.

Page 62, lignes 8 et 9. — Ce fut le 1er ou 2 juin 1730 que le Régent retira la garde qu'il avait donnée à Law.

Page 62, lignes 12 et 13. — Louis-Antoine de Montespan, duc d'Antin, né en 1665 et mort le 2 novembre 1736, fut nommé président du Conseil du Dedans du Royaume, au commencement de la Régence, et ministre d'État en 1733.

Page 63, ligne 7. — Un arrêt du Conseil, du 11 mars 1720, diminua le prix des espèces et prétendit supprimer la monnaie d'or.

Page 63, ligne 16. — Philippe de Vendôme, né le 23 août 1655, fut reçu chevalier de Malte dans son enfance, devint grand-prieur de France en 1693, et mourut le 24 janvier 1727.

Page 63, ligne 26. — Le *Chavigni* dont Montesquieu parle en cet endroit n'est autre, sans doute, que le *M. de Chavigni* qu'il cite, dans le *Voyage en Allemagne,* parmi les personnes qu'il vit à Hanovre. Il s'agit probablement de cet aventurier auquel Saint-Simon a consacré plusieurs pages de ses *Memoires.* Bien qu'il s'appelât réellement *Chavignard,* il s'introduisit à la cour de

Louis XIV, avec son frère, comme descendant des *Chavigni-le-Roi*. La fraude fut découverte. Mais Chavignard n'en fut pas moins employé plus tard à l'étranger, tant à Londres, à Hanovre et à Madrid, qu'à Gênes.

Page 63, lignes 28 et 29. — Un arrêt du Conseil, du 24 mars 1720, avait réduit l'intérêt de l'argent à 2 pour 100.

Page 64, ligne 5. — L'abbé Antoine-Schinella Conti, né le 22 janvier 1677, à Padoue, s'établit à Venise en 1699. Plus tard, il voyagea en France et en Angleterre; mais il revint à Venise, en 1726, et y mourut le 6 avril 1749. Savant, philosophe et poète, il s'occupa particulièrement d'esthétique. Dans le *Spicilegium*, à la page 387 *ter*, Montesquieu cite et commente un passage de la préface que Conti avait mise en tête de sa tragédie de *La Mort de César*. Puis il ajoute :

« Voici comme l'abbé Conti m'a expliqué la raison des cinq actes des pièces dramatiques. Toute pièce doit avoir un commencement, un milieu, une fin. Comme rien dans la nature ne doit se faire par sauts, il faut quelque chose qui joigne le commencement au milieu et le milieu à la fin : ce qui fait nécessairement cinq actes et quatre intermèdes. Il faut un premier acte, pour exposer le sujet; un second acte, qui vous conduise au point le plus élevé de l'action, et qui laisse le spectateur dans la situation la plus incertaine, qui est le troisième acte; un quatrième acte, qui prépare un dénouement; et un cinquième, qui dénoue. »

Dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, folio 445), Montesquieu dit encore :

« On a fait pour Conti ces deux vers; je les applique à Montaigne :

« *His fancy and his judgment such :*
» *Each to the other seems to much.* »

Page 64, ligne 7. — En 1728, le doge de Venise était Louis Mocénigo III, dit *Sébastien*, qui fut élu le 28 août 1722 et mourut le 21 mai 1732.

Page 64, ligne 10. — Les procurateurs de Saint-Marc administraient les revenus de l'église de ce nom. Ils tenaient le premier rang, après le Doge, dans la hiérarchie politique de Venise. Mais ils ne pouvaient plus aspirer qu'à la dignité ducale, et ne prenaient pas une part active aux délibérations des conseils publics.

Page 64, lignes 25 et 26. — Il s'agit ici, sans doute, de Ferdinand-Charles de Gonzague, duc de Mantoue et de Montferrat,

né le 31 août 1652 et mort le 5 juillet 1708, à Padoue. Il avait succédé à son père Charles III, en 1665. Dépouillé de ses états, en 1707, par l'Empereur Joseph Ier, il s'était retiré à Venise, en emportant avec lui ce qu'il avait de plus précieux.

Page 65, ligne 5. — Antoine Corradino ou Corradini, sculpteur, né à Este et mort en 1752, travailla non seulement à Venise, mais encore à Vienne, à Dresde et à Naples. C'est dans cette ville que se trouvent les plus connues de ses œuvres. Il y a fait preuve de plus d'habileté que de goût.

Page 65, lignes 9 et 10. — Montesquieu connut sans doute l'existence de *la Science nouvelle* par l'abbé Conti, grand admirateur de Vico. Le titre qu'il donne de cet ouvrage célèbre est, d'ailleurs, inexact. En tête de la première édition, on lit : *Cinque Libri de' Principj d'una Scienza nuova d'intorno alla comune Natura delle Nazioni, di Giambattista Vico, Napoletano* (Naples, Mosca, 1725). — Jean-Baptiste Vico, jurisconsulte et philosophe, naquit en 1668 et mourut en 1744. Il publia en 1731, et republia en 1744, une édition corrigée de *la Science nouvelle.*

Page 66, ligne 24. — Titien Vecellio, dit *le Titien,* un des maîtres de l'école vénitienne, naquit en 1477 à Pieve-di-Cadore, et mourut à Venise, en 1576.

Page 67, ligne 6. — Joachim, dit *le Prophète,* né en 1130 et mort en 1202, fut, d'abord, abbé de Sambuccino, et fonda ensuite à Flore un monastère soumis à des statuts particuliers et très rigides.

Page 67, lignes 20 et 21. — François-Henri de Montmorenci, duc et maréchal de Luxembourg, né le 8 janvier 1628 et mort le 4 janvier 1695, vainquit Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre et stathouder de Hollande, le 29 juillet 1693, à Nerwinde; mais il perdit, dans cette bataille, autant de monde que son adversaire.

Page 67, ligne 21. — François de Neufville, duc et maréchal de Villeroi, né le 7 avril 1644 et mort le 18 juillet 1730, se fit battre à Chiari, par le prince Eugène, le 1er septembre 1701.

Page 67, ligne 22. — Jean Churchill, duc de Marlborough, né le 24 mai (?) 1650 et mort le 16 juin 1722, battit et fit prisonnier Camille d'Hostun, comte et maréchal de Tallard, le 13 août 1704, à la bataille de Hochstædt ou de Blindheim.

Page 68, ligne 21. — Ce fut à l'occasion de Marie-Gilonne Gilier de Clérembault, duchesse de Luxembourg, qu'eut lieu, en 1700, le *fameux duel* de Louis-Joseph, comte d'Albert, avec le comte de Rantzau, Danois. Né le 1er avril 1672, le comte d'Albert s'était distingué, d'abord, à l'armée. Mais, à la suite

de son duel, il fut emprisonné et dépouillé de son grade de lieutenant-colonel de dragons. Il se retira alors en Bavière, auprès du futur empereur Charles VII. Comblé par ce prince d'honneurs et de dignités, il mourut le 2 novembre 1758.

Page 68, ligne 22. — François de Crussol, comte d'Uzès, mourut le 2 avril 1736, à Landrecies, dont il était gouverneur.

Page 68, ligne 23. — C'est, sans doute, Adam-François-Charles, prince de Schwarzenberg et duc de Krumau, mort en 1732, que Montesquieu vit à Vienne.

Page 69, ligne 2. — Dans les *Lettres* du président de Brosses, on trouve des détails curieux sur l'antagonisme d'Emo et de Tiepolo [1]. Quelques années auparavant, en 1736, M. de Froullay, ambassadeur de France à Venise, écrivait : qu'Almorò-César Tiepolo, provéditeur à Zante, était un « homme de grand esprit, fort éloquent, politique et fort doux » ; et que le procurateur Jean Emo, « homme fort estimé au Sénat », avait été ambassadeur à Constantinople et, de plus, envoyé (en 1711) à Paris, à l'occasion de la prise de vaisseaux vénitiens qui transportaient du blé à Barcelone, assiégé par les Français [2].

Page 69, ligne 4. — Nicolas, maréchal de Catinat, naquit le 1er septembre 1637 et mourut le 22 février 1712. Il commanda les armées françaises en Italie de 1690 à 1696, et plus tard, en 1701. Le 4 octobre 1693, il remporta en Piémont la victoire de Marsaille, où le duc de Vendôme se couvrit de gloire.

Page 69, ligne 5. — Montesquieu ne commet-il pas une confusion lorsqu'il parle ici et plus loin d'un *Châteauneuf* qui aurait manifesté peu de sympathie pour le duc de Savoie Victor-Amédée II? A l'époque où le duc de Vendôme commandait les armées françaises en Italie, Louis XIV avait pour ambassadeur à Turin Raymond-Balthazar Phélypeaux du Verger, qui fut nommé lieutenant-général en 1702, conseiller d'État en 1704, gouverneur général des îles d'Amérique en 1709, et qui mourut le 21 octobre 1713. Ce qui expliquerait l'erreur de Montesquieu c'est qu'il y avait, vers la même époque, un autre Balthazar Phélypeaux, qui avait, entre autres titres, celui de marquis de Châteauneuf. Mais ce dernier remplissait les fonctions de secrétaire d'État et mourut le 27 avril 1700. Ajoutons qu'il y avait aussi, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe,

1. *Lettres familières*, tome Ier, page 166.

2. *Les Archives de Venise, Histoire de la Chancellerie secrète*, par M. Armand Baschet (Paris, H. Plon, 1870), pages 456 et 457.

un autre marquis de Châteauneuf, originaire de la Savoie, qui fut chargé par Louis XIV de missions diplomatiques à Constantinople, à Lisbonne et ailleurs, mais pas à Turin.

Page 69, ligne 16. — Jean-Claros-Alphonse Perez de Guzman, duc de Medina-Sidonia, etc., fut grand-écuyer de Philippe V, remplit des fonctions politiques importantes, et mourut le 17 décembre 1713, à l'âge de 71 ans.

Page 69, lignes 16 à 18. — L'avanie dont parle Montesquieu n'est pas la seule qu'eut à subir le duc de Savoie, lors de son entrevue avec son gendre Philippe V, en juillet 1702.

Page 69, ligne 19. — Le manuscrit porte *Nausole,* au lieu de *Neu-Sohl,* ville du comitat de Sohl ou Zolyom, en Hongrie. Dans son mémoire sur *Deux Fontaines d'Hongrie* (sic), *qui convertissent le fer en cuivre,* Montesquieu raconte qu'il visita, en 1728, les fontaines de la mine de cuivre située près de Neu-Sohl. Puis, il ajoute : « J'apportai à Venise une bouteille d'eau de ces fontaines. J'en fis faire l'analyse au feu de sable. Sur 5 onces d'eau, il se trouva demi-once 3 carats de vitriol en cristaux ; ce qui est plus d'un dixième. » Ces chiffres ne concordent pas absolument avec ceux du *Voyage en Italie.* Mais ce qu'il importe de relever, c'est le passage suivant de la *Description* des *deux Fontaines :* « Pour peu qu'on ait de principes de physique, on voit qu'il ne se fait point de véritable transmutation des parties du fer en parties de cuivre, mais que des parties de cuivre prennent la place de celles du fer qu'elles ont chassées. »

Page 70, ligne 26. — L'ambassadeur ordinaire de Venise à Constantinople recevait le titre de *bailo.* Il était nommé par le Grand-Conseil et parmi les patriciens. Généralement, il restait en charge de deux à trois ans, temps qui lui suffisait pour refaire, au besoin, sa fortune, grâce aux droits qu'il percevait.

Page 71, lignes 9 et 10. — François-Marie de Médicis était protecteur de la couronne de France à Rome, quand il remit son chapeau de cardinal, en 1709. Louis XIV choisit pour lui succéder Pierre Ottoboni. Mais celui-ci était Vénitien, et le gouvernement de Venise lui défendit d'accepter la nomination du Roi. Ce fut l'origine d'une rupture entre la République et la France. L'ambassadeur Alvise Mocenigo dut quitter Paris, le 2 mars 1710, sans avoir pris congé du souverain auprès duquel il était accrédité. Les relations diplomatiques ne furent rétablies qu'à la fin de l'année 1720, malgré quelques tentatives bien antérieures. A l'occasion de l'affaire Ottoboni, Saint-Simon explique dans ses *Mémoires,* à l'année 1710, que le protecteur d'une nation était

« le cardinal qui est payé pour prendre soin de tout ce qui se passe en Consistoire » pour cette nation.

Page 71, ligne 11. — Neveu du pape Alexandre VIII, Pierre Ottoboni, né le 7 juillet 1667, fut promu cardinal le 7 novembre 1689. Il mourut le 28 février 1740. Montesquieu parle encore de lui dans la suite de son *Voyage*.

Page 72, ligne 1. — William Temple, né en 1628, remplit des fonctions diplomatiques importantes. Il mourut le 5 février 1699. Outre ses *Mémoires*, il a laissé une correspondance et des ouvrages politiques.

Page 72, ligne 4. — Le personnage que Montesquieu désigne sous le nom de *comte de Monteléon* doit être Isidore Cazado de Azevedo de Rosales, *marquis* et non *comte de Monteléon*, etc. C'est lui qui signa, le 13 juillet 1713, les traités d'Utrecht, au nom de l'Espagne, et qui fut ensuite ambassadeur de Philippe V à Londres.

Page 73, lignes 4 à 11. — L'alinéa qui commence par les mots *Monteléon dit* est obscur à partir de la troisième ligne. C'est Monteléon, et non Albéroni, qui est désigné par l'*il* des passages : *qu'il écrivit...*, et *il disoit cette extravagance...* La flotte anglaise n'était composée, en effet, que de 20 vaisseaux, tandis que l'espagnole en comptait 20 et quelques.

Page 73, ligne 4. — Jules Albéroni, né à Firenzuola, dans le Parmesan, le 31 mai 1664, et mort le 16 juin 1752, devint ministre du roi d'Espagne en 1714 et cardinal le 12 juillet 1717. Chassé par Philippe V, le 5 décembre 1719, il revint en Italie, où il n'exerça plus que des fonctions secondaires dans les États du Pape. Montesquieu, qui le vit à Rome, en parle dans la suite de ses *Voyages*, et rappelle, dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, folio 453), un compliment qu'il lui avait adressé :

« Je dis à Rome à Mgr le cardinal Albéroni qu'il avoit rétabli l'Espagne avec ces deux mots : *oui* et *non*. Quand il avoit dit une de ces paroles, et il les disoit d'abord, elles étoient irrévocables. Il n'y eut plus de lenteur. »

Page 73, lignes 5 et 6. — Il s'agit de la flotte de l'amiral Byng, qui détruisit, le 11 août 1718, près du cap Passaro, la flotte espagnole qui venait d'accompagner en Sicile les troupes chargées de reconquérir cette île pour le compte de Philippe V.

Page 74, ligne 4. — Il s'agit du *Visa*, ou mieux de la vérification de la dette publique ordonnée par l'arrêt du Conseil du 26 janvier 1721, en exécution duquel Paris-Duverney procéda à une liquidation qui ne fut terminée que le 8 juillet 1722.

Page 74, ligne 13. — Armand-Jean du Plessis, cardinal-duc de Richelieu, né le 5 septembre 1585 et mort le 4 décembre 1642, fut premier ministre de Louis XIII pendant dix-huit ans.

Page 74, ligne 13. — François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, né le 18 janvier 1641 et mort le 16 juillet 1691, fut ministre de Louis XIV pendant vingt-neuf ans.

Page 74, ligne 14. — Jean-Baptiste Colbert, né le 29 août 1619 et mort le 6 septembre 1683, fut ministre de Louis XIV pendant vingt-deux ans.

Page 75, lignes 4 et 5. — Dans ses *Pensées* manuscrites (tome III, folio 350), Montesquieu confirme le bien qu'il dit ici des ministres autrichiens.

« Je trouvois à Vienne les ministres très affables. Je leur disois : « Vous êtes des ministres le matin et des hommes le soir. »

Ailleurs (au folio 349, v°), il leur adresse cependant un reproche :

« La dignité d'Empereur tourne toujours la tête au Conseil de Vienne. »

Page 75, ligne 28. — Toulon fut assiégé sans succès, du 26 juillet au 22 août 1707, par les armées combinées du prince Eugène et du duc de Savoie.

Page 76, ligne 7. — C'est à Napoli-de-Romagna, en 1714, que le provéditeur général Bono fut décapité dans les circonstances que Montesquieu rappelle.

Page 76, ligne 18. — La place Saint-Marc servait de lieu de réunions quotidiennes aux patriciens. C'est là que les candidats aux fonctions publiques briguaient les suffrages. Leurs intrigues s'appelaient le *broglio,* nom qu'on donnait aussi à l'endroit où ils se livraient à leur manège.

Page 76, ligne 21. — Il s'agit ici du feld-maréchal Guido, comte de Starhemberg, auquel nous avons déjà consacré une note.

Page 76, ligne 29. — Claude-Florimond, comte de Mercy de Billets, né en 1666, se distingua comme général et administrateur au service de l'Autriche. Il mourut à la bataille de Parme, le 19 juin 1734. C'est lui qui fut chargé, en 1719, de chasser les Espagnols de la Sicile, qu'ils avaient enlevée au roi Victor-Amédée II.

Page 79, ligne 4. — Le manuscrit donne *Valinieri,* au lieu de *Vallisnieri.* — Antoine Vallisnieri, né le 3 mai 1661 et mort le 18 janvier 1730, fut professeur de médecine à l'Université de Padoue et s'illustra par ses découvertes en histoire naturelle.

Page 79, ligne 23. — L'Église *del Santo* est l'Église de saint Antoine de Padoue, le saint par excellence de la ville où il mourut en 1231.

Page 79, ligne 25. — Le manuscrit donne *Groto,* au lieu de *Giotto.* — Angiolotto ou (par abréviation) Giotto de Bondone, qui fut un des premiers maîtres de l'école florentine, et qui se distingua comme peintre, sculpteur et architecte, naquit à Vespignano, en 1276, et mourut en 1336.

Page 79, ligne 25. — Jean-Gaultier Cimabué, qui est regardé comme le fondateur de l'école de peinture de Florence, naquit à Florence, vers 1240, et mourut vers 1302.

Page 80, lignes 1 et 2. — André Mantegna, le plus illustre peintre de l'école padouane, naquit en 1431 et mourut le 13 septembre 1506.

Page 80, ligne 4. — Guido Reni, dit *le Guide,* un des maîtres de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1575, et mourut à Rome, en 1642.

Page 80, lignes 25 et 26. — Jacques-Philippe Parodi, sculpteur génois, fut le chef d'une famille d'artistes et mourut en 1702, âgé de 72 ans.

Page 81, ligne 9. — C'est de Jacques Palma, dit *le Jeune* (et non de son oncle, dit *le Vieux*), que Montesquieu parle ici. L'un et l'autre appartenaient à l'école vénitienne. Palma le Jeune naquit en 1544 et mourut en 1628, à Venise.

Page 81, ligne 9. — Jacques Robusti, dit *le Tintoret,* un des maîtres de l'école vénitienne, naquit en 1512 et mourut en 1594, à Venise.

Page 82, lignes 20 à 22. — Le père François-Jacques-Hyacinthe Serry, né à Toulon, en 1659, et mort à Padoue, le 12 mars 1738, est l'auteur d'une *Historia Congregationum de Auxiliis divinæ Gratiæ* (Louvain, 1700, in-folio), qu'il publia sous le pseudonyme d'Auguste Blanc. Ce livre traite des disputes solennelles qui eurent lieu à Rome, entre les Dominicains et les Jésuites, du 2 janvier 1598 au 28 août 1607. Il s'agissait d'examiner l'orthodoxie de soixante et une propositions tirées d'un ouvrage du Jésuite Molina sur l'accord de la grâce et du libre arbitre.

Page 83, ligne 14. — Le manuscrit donne *San-Joanni-di-Verdara,* au lieu de *San-Giovanni-di-Verdara.*

Page 83, lignes 15 à 17. — Alexandre Varotari, dit *le Padouan* ou *Padouanin,* peintre de l'école vénitienne, naquit en 1590 et mourut en 1650. Charles Blanc, dans son *Histoire des Peintres,* raconte ce qu'est devenu le tableau dont parle Montesquieu. Lors de la suppression du monastère de *San-Giovani-di-Verdara, les Noces de Cana* furent transportées à Venise et placées successivement dans le Chapitre *della Carita* et au Musée de l'Académie[1].

1. *Histoire des Peintres,* par Charles Blanc (Paris, librairie Renouard, 1863-1884), *École vénitienne, Alessandro Varotari,* page 4.

Page 84, ligne 5. — Raphaël Sanzio, dont Montesquieu ne se lassa point d'admirer les œuvres à Rome, fut non seulement e peintre par excellence, mais de plus un grand architecte. Né à Urbin, le 28 mars 1483, il fut l'élève du Pérugin. Lorsqu'il mourut, le 6 avril 1520, il n'avait que 37 ans.

Page 84, lignes 8 à 25. — L'anecdote que Montesquieu rappelle, en intervertissant les rôles des deux grands peintres grecs du IVe siècle avant Jésus-Christ, est empruntée à l'*Histoire naturelle* de Pline (livre XXXV, chapitre XXXVI, sections 19 et 20). Toutefois notre auteur semble s'être souvenu surtout de la version que R. de Piles donne de l'anecdote dans l'*Abrégé de la Vie des Peintres* (aux pages 116 et suivantes de l'édition de 1715). Dans une note sur le passage de Pline, l'abbé Brotier prétend que c'est Michel-Ange qui expliqua par *contour* le mot *linea,* en faisant avec son pinceau une démonstration merveilleuse de son interprétation.

Page 84, note 1. — Roger de Piles, né en 1635 et mort en 1709, fut peintre et écrivain à la fois, et publia, entre autres livres, l'*Abrégé de la Vie des Peintres* (Paris, 1699, in-12), auquel Montesquieu fait ici un emprunt.

Page 86, ligne 25. — Le manuscrit donne *Mont-de-Pitié,* au lieu de *Mont-de-Piété.*

Page 87, ligne 6. — On appelle *milloque,* dans le sud-ouest de la France, une espèce de sorgho qui sert à faire des balais.

Page 87, ligne 15. — D'après certains archéologues l'Arc de Gallien ou *Porta dei Borsari* aurait été construit au IIe siècle de notre ère, et simplement restauré sous l'empereur Gallien.

Page 87, ligne 16. — Vitruve ou Marcus Vitruvius Pollio, architecte et ingénieur du siècle d'Auguste, a écrit un ouvrage qui nous est parvenu, et qui a pour titre : *De Architectura Libri X.*

Page 88, ligne 7. — François-Scipion, marquis de Maffei, né le 1er juin 1675 et mort le 11 février 1755, fut poète, littérateur et archéologue. Sa tragédie de *Mérope* fut imitée par Voltaire. Il publia, en 1728, le livre dont parle Montesquieu : *Degli Anfiteatri e singolarmente del Veronese Libri due* (Vérone, 1728, in-12). Montesquieu parle encore de lui dans la suite de son *Voyage.* Au folio 450 du *Spicilegium,* on trouve aussi la note suivante :

« J'ai ouï dire à Scipion Maffei que la Lombardie avoit reçu un grand préjudice de ce qu'on y a semé trop de blé de Turquie ou d'Espagne; que cela est une mauvaise nourriture; que les habi-

tants du pays sont devenus plus foibles, leur visage plombé, le corps malsain; que, quand on est obligé de faire travailler les hommes à un travail pénible, comme à des fossés, on est obligé de leur donner du pain de froment. »

Page 89, lignes 3 et 4. — Par *là,* il faut entendre *à Vérone.* Les tombeaux des *Scaliger* se trouvent dans le cimetière de *Santa-Maria-Antica,* où reposent maintenant les membres de cette famille *della Scala,* qui donna des podestats à Vérone pendant 120 ans et plus, à partir de 1259, et dont le nom latinisé a été rendu célèbre par les deux grands érudits du XVIe siècle. Quant à l'arc dit *de Gallien,* il est situé au milieu de la grande rue du Corso.

Page 89, ligne 5. — Antoine Balestra, né en 1666 et mort le 21 août 1740, était un peintre de talent, dont les œuvres se distinguaient par la grâce, et qui joua le rôle de chef d'école à Vérone.

Page 90, lignes 18 et 19. — La Canonica, que l'abbé Richard appelle *La Colonica* dans le texte de sa *Description..... de l'Italie*[1], est marquée sur la carte du même ouvrage, au sud du confluent de l'Adda et du Brembo, sous le nom de *Canonica,* sans article.

Page 90, ligne 22. — Montesquieu a inséré, dans la suite de son *Voyage,* d'autres notes sur Vérone, où il revint le 29 juillet 1729.

Page 90, ligne 26. — Le manuscrit donne *Palazuolo,* au lieu de *Palazzolo.*

Page 91, ligne 7. — François Trevisani, qui fut, d'abord, évêque de Ceneda, fut nommé évêque de Vérone le 23 juillet 1725 et mourut le 13 décembre 1732.

Page 91, ligne 13. — Les noms d'*Antiochus* et de *Séleucus* furent portés par la plupart des rois qui régnèrent en Syrie, depuis l'an 311 jusqu'en l'an 62 avant Jésus-Christ.

Page 92, lignes 4 et 5. — Clélie Grillo, de Gênes, qui appartenait à la famille des ducs de Mondragon, avait épousé, en 1707, le comte Jean-Benoît Borromée. Elle avait institué chez elle l'*Accademia Clelia de' Vigilanti,* dont le symbole était un grillon, et la devise : *Noctuque dieque.* Le président de Brosses, dans une de ses lettres, parle également des connaissances et de l'hospitalité de l'aimable comtesse[2].

Au folio 392, v°, de son *Spicilegium,* Montesquieu a écrit sur elle la note suivante :

« Made la comtesse de Borromée a trouvé le moyen de faire

1. *Description historique et critique de l'Italie,* par M. l'abbé Richard (Paris, Delalain, 1770), tome Ier, page 307.

2. *Lettres familières,* tome Ier, page 93.

des dentelles avec un métier, comme on fait des étoffes de soye : en prenant plusieurs mailles à la fois; comme on les prend dans les étoffes à fleurs, en passant la trème. Le mal est qu'il est difficile d'avoir des peignes où le fil ne se rompe point. »

Page 92, lignes 12 et 13. — Frédéric Borromée, né en 1564 et mort en 1631, fut promu cardinal en décembre 1587 et nommé archevêque de Milan le 24 avril 1595. C'est lui qui fonda la bibliothèque ambroisine ou ambrosienne. Il était *cousin,* et non pas *neveu* de saint Charles Borromée.

Page 92, ligne 13. — Charles Borromée, né le 2 octobre 1538 et mort le 3 novembre 1584, fut promu cardinal en février 1560, par le pape Pie IV, son oncle. Il devint aussi archevêque de Milan et grand-pénitencier. En 1610, il fut canonisé par le pape Paul V.

Page 92, ligne 23. — Le premier bibliothécaire de la Bibliothèque ambroisienne fut Antoine Olgiati, né vers 1570. En 1607, il fut chargé par le cardinal Frédéric Borromée d'aller en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France, pour en rapporter des livres et des manuscrits précieux. De retour en Italie, il consacra presque toute son existence à faire l'inventaire des richesses littéraires qu'il avait recueillies. Ce n'est qu'en 1647 qu'il transmit ses fonctions à François-Bernardin Ferrario. Retiré à Lugano, sa ville natale, il y mourut dans un âge très avancé.

Page 93, ligne 8. — Bernard Guidonis, né en 1260 et mort en 1331, fut dominicain, inquisiteur de la foi en Languedoc et évêque de Lodève. Il écrivit beaucoup. Parmi ses ouvrages, nous citerons le *Chronicon Comitum Tholosanorum* et les *Flores Chronicorum, sive Annales Pontificum,* œuvres auxquelles Montesquieu fait allusion dans ce paragraphe.

Page 93, ligne 9. — Jacques d'Euse ou Duese, né à Cahors, devint successivement évêque de Fréjus et archevêque d'Avignon. Promu cardinal en 1312, il fut élu pape en 1314, à la mort de Clément V, et prit le nom de Jean XXII. Il mourut en 1334.

Page 93, ligne 17. — Montesquieu parle du grand recueil dont Muratori commença la publication, en 1723, à Milan, qui ne comprend pas moins de 25 volumes in-folio, et qui a pour titre *Rerum Italicarum Scriptores, ab anno æræ Christianæ quingentesimo ad millesimum quingentesimum.*

Page 93, lignes 23 et 24. — Il ne faut pas confondre le *De Rebus gestis Francisci Sfortiæ Libri XXXI,* œuvre de Jean Simonetta, avec le poème de François Philelphe : *Sphorciadarum Versu heroico Libri IX,* auquel Montesquieu semble faire

ici allusion. — Jean Simonetta, après avoir vécu à la cour de Jean-Galéas, duc de Milan, tomba en disgrâce et mourut vers 1491.

Page 94, ligne 3. — Le manuscrit donne *Breugle,* au lieu de *Breughel.* — C'est de Jean Breughel, dit *de Velours,* que Montesquieu parle ici. Plusieurs des meilleurs tableaux de ce maître sont encore à Milan. Né à Bruxelles, en 1575, et mort en 1642, il appartenait à l'école flamande.

Page 94, ligne 8. — C'est *Lucas de Leyde,* sans doute, que Montesquieu appelle *Lucas de Hollande.* Né en 1494 et mort en 1537, cet artiste fut surtout un maître graveur. Cependant il peignait aussi. Charles Blanc a cité plusieurs des œuvres qu'on lui attribuait, mais qui paraissent être perdues. Parmi elles, « un vitrail, où Lucas... avait peint les filles de Jérusalem, qui viennent, en dansant, au-devant du jeune David, vainqueur de Goliath; ce vitrail était en la possession du fameux peintre Goltzius » [1]. Serait-ce le tableau dont parle Montesquieu?

Page 94, lignes 12 à 18. — Dans les *Éléments de Paléographie,* par Natalis de Wailly, on trouve des détails sur les discussions qui se sont élevées entre les savants relativement à l'emploi de l'écorce pour la confection des manuscrits : les uns qualifiant de feuilles d'écorce ce que d'autres qualifiaient de feuille de papyrus [2].

Page 94, ligne 15. — Barthélemy Germon, Jésuite, né le 17 juin 1663 et mort le 2 octobre 1712, écrivit des traités polémiques contre Mabillon et d'autres Bénédictins.

Page 94, ligne 16. — Jean Mabillon, né le 23 novembre 1632 et mort le 27 décembre 1707, entra, en 1654, dans l'ordre des Bénédictins. Parmi ses publications, il suffit de citer l'ouvrage qui a pour titre : *De Re diplomatica Libri VI* (Paris, 1681, in-folio). Il eut à soutenir des polémiques assez vives avec des adversaires tels que l'abbé de Rancé et le père Germon.

Page 95, ligne 9. — Les Anglais obligèrent Port-Mahon, capitale de l'île de Minorque, à se rendre le 29 septembre 1708; mais les Français leur enlevèrent leur conquête près d'un demi-siècle après, le 28 juin 1756.

Page 95, lignes 17 et 18. — Par le traité de Turin, du 25 octobre 1703, l'empereur Léopold Ier avait cédé au duc de Savoie les provinces d'Alexandrie et de Valence, la Lomelline, la vallée

1. *Histoire des Peintres, École hollandaise,* tome Ier, *Lucas de Leyde,* page 3.

2. *Éléments de Paléographie,* par Natalis de Wailly (Paris, Imprimerie nationale, 1838), tome Ier, page 369.

de Sesia, etc., et cette cession avait été confirmée par le traité d'Utrecht, du 11 avril 1713.

Page 96, ligne 10. — Les Trivulce que Montesquieu vit à Milan ne descendaient point des anciens Trivulce, au moins en ligne masculine. Le dernier représentant mâle et direct de la famille fut Antoine-Théodore, mort le 26 juillet 1678. Mais alors Antoine-Gaétan Gallio, second fils de Tolomeo, duc d'Alvito, et d'Octavie Trivulce, adopta le nom de famille de sa mère.

Page 96, ligne 11. — *Le premier Trivulce* était en 1728 Antoine-Tolomeo, qui mourut en 1767.

Page 96, ligne 19. — Gilbert Borromée, évêque de Novare, fut promu cardinal le 15 mai 1717 et mourut en 1740.

Page 96, lignes 19 et 20. — Charles Borromée, né le 28 avril 1657 et mort le 3 juillet 1734, remplit des fonctions militaires et diplomatiques. Il fut vice-roi de Naples du 15 octobre 1710 au 21 mai 1713. C'était le beau-père de la comtesse Clélie, à laquelle nous avons déjà consacré une note.

Page 96, ligne 22. — A la page 390 *bis* du *Spicilegium*, on trouve une série de notes sur l'art de fortifier les places, notes qui témoignent à la fois de la curiosité universelle de Montesquieu et de ses rapports avec le prince Trivulce. Elles sont, en effet, précédées du titre suivant :

« *Extrait d'un petit traité, par demandes et par réponses, sur les fortifications, qui m'a été prêté, à Milan, par le prince Trivulce.* »

Dans les *Pensées* manuscrites (tome II, folio 5), on trouve encore un autre renseignement analogue :

« Étant à Milan, à dîner chez M. le prince Trivulce, un Italien dit qu'il n'avait aucune estime pour l'architecture française. M. le comte d'Archinto me dit : « Monsieur, vous ne dites » rien sur ce que Monsieur vient d'avancer? » Je lui répondis : « Monsieur, c'est qu'il est impossible de répondre à une propo- » sition pareille... »

Suit une dissertation où Montesquieu cherche à démontrer qu'il n'y a qu'une architecture comme il n'y a qu'une géométrie.

Page 97, ligne 8. — L'Église *delle Grazie* est l'Église de *Santa-Maria-delle-Grazie.*

Page 97, ligne 10. — Léonard de Vinci, un des grands maîtres de l'école florentine, naquit près de Florence, en 1452, fut peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, physicien, musicien, écrivain, etc., et mourut près d'Amboise, le 2 mai 1519.

Page 97, ligne 26. — Gaudence Ferrari, peintre de l'école

milanaise, sculpteur et architecte, naquit à Valdugia, en 1484, et mourut à Milan, en 1549.

Page 97, ligne 29. — Le manuscrit donne *Archento,* au lieu de *Archinto.*

Page 98, ligne 1. — Joseph Archinto, né le 16 avril 1651, fut successivement nonce à Florence, à Venise et à Madrid. Nommé archevêque de Milan le 18 mai et promu cardinal le 14 novembre 1699, il mourut le 9 avril 1712.

Page 99, lignes 3 et 4. — Le manuscrit donne *Couan,* au lieu de *Louan* ou *Loano.* — Jean-André IV, comte de Loano, avait épousé, en 1726, Thérèse, fille de Jean-André, duc de Tursis; mais, en 1741, son mariage fut annulé par le pape Benoît XIV. Les Loanos et les Tursis appartenaient à deux branches de la famille Doria.

Page 99, ligne 12. — Le château de Milan fut défendu par le prince de Vaudemont et par une garnison franco-espagnole, contre les troupes du prince Eugène, du 26 septembre 1706 au 13 mars 1707.

Page 99, ligne 13. — François de Colmenero, général d'artillerie, qui s'était prononcé d'abord pour Philippe V, passa au service de l'archiduc Charles en 1707 et fut nommé gouverneur du château de Milan.

Page 100, lignes 4 et 5. — Le manuscrit donne *Lichteinsthein,* au lieu de *Lœwenstein.* — Maximilien-Charles, comte de Lœwenstein-Wertheim, créé prince en 1711, succéda au prince Eugène, en 1715, comme gouverneur de Milan, où il mourut en 1718.

Page 100, ligne 10. — Pellegrino Pellegrini, dit *Tibaldi,* peintre de l'école bolonaise et architecte, naquit à Bologne, vers 1527, et mourut vers 1595.

Page 100, ligne 24. — Le manuscrit donne *Taon,* au lieu de *Daun.* — Le feld-maréchal Wirick-Philippe-Laurent, comte de Daun ou Dhaun, naquit le 19 octobre 1669 et mourut le 30 juillet 1741. C'est lui qui, en 1707, envahit le royaume de Naples à la tête des troupes impériales. Deux fois, il fut chargé de gouverner sa conquête. Quand Montesquieu le vit à Milan, il venait d'arriver en Lombardie. Mais il ne sut pas s'y maintenir lorsque l'armée franco-sarde y pénétra en 1733.

Page 100, ligne 26. — Wirick, comte de Daun, avait épousé Marie, comtesse d'Herbertstein.

Page 101, ligne 1. — Le fils du comte de Daun dont Montesquieu parle ici n'est pas celui qui s'illustra pendant la guerre de Sept Ans. Celui-ci s'appelait Léopold-Joseph-Marie. Né le

24 septembre 1705, il devint feld-maréchal en 1754 et mourut le 5 février 1766.

Page 101, lignes 4 et 5. — Le manuscrit donne *Vindisgrats-Barisoni,* au lieu de *Windischgrœtz-Barisoni.*

Page 101, ligne 5. — Mad^e de Colloredo était la femme de Joseph-François-Jérôme, comte de Colloredo, né en 1674 et mort le 2 février 1726, qui succéda au prince de Lœwenstein dans le gouvernement de Milan et eut le comte de Daun pour successeur.

Page 101, ligne 6. — Le manuscrit donne *fraisles,* au lieu de *frœulein.*

Page 102, ligne 5. — Le manuscrit donne *Cerio,* au lieu de *Corio.* — Bernardin Corio, né en 1459 et mort vers 1519, écrivit, en italien, une histoire de Milan, par ordre de Ludovic le More, et la fit imprimer en 1503.

Page 102, ligne 7. — Le manuscrit donne *Brugle,* au lieu de *Breughel.*

Page 102, lignes 24 et 25. — D'après la généalogie des Dorias, que M. Stokvis a publiée dans son *Manuel d'Histoire,* le titre de prince de Melfi aurait appartenu, en 1728, à Jean-André Doria-Landi, qui reçut, en 1706, l'investiture de Torriglia et de Borgo-San-Stefano, et qui mourut en 1737. Il n'eût donc été *abbé* que depuis peu de temps lorsque Montesquieu le rencontra. Sa femme, Anna de' Pamfili, mourut, en effet, justement en 1728 [1].

Page 103, ligne 5. — L'empereur Charles VI vendit le marquisat de Finale à la République de Gênes, par un contrat en date du 20 août 1713.

Au folio 473, v^o, de son *Spicilegium,* Montesquieu a écrit la note suivante :

« Horrible faute du roi Victor, de n'avoir pas pris le marquisat de Finale, que l'Empereur lui offroit pour ses prétentions sur le Vigevano. Il n'eut ni le Vigevano, ni le marquisat de Finale. Par là, il auroit eu une communication du Piémont à la mer, qu'il n'a pas. Oneille n'est rien et est détaché du Piémont. Nice est de l'autre côté des Alpes. Ce prince, dans la guerre passée, perdit cinq places, qu'on lui démolit : Nice, Montmélian, Verceil, Ivrée et Verrue. Tous les ducs de Savoye y avoient travaillé. Mais il a été bien dédommagé. »

Page 103, ligne 30. — Antoine Farnèse naquit le 29 novem-

1. *Manuel d'Histoire, de Généalogie et de Chronologie...,* par A.-M.-H.-J. Stokvis (Leide, E.-J. Brill, 1890-1893), tome III, page 916.

bre 1674, succéda, le 26 février 1727, à son frère François, duc de Parme et de Plaisance, et mourut le 20 janvier 1731.

Page 104, lignes 8 et 9. — Renaud d'Este, duc de Modène, fut investi du duché de La Mirandole le 12 mars 1711, au prix de 175,000 pistoles.

Page 107, ligne 9. — René-Antoine Ferchault de Réaumur, né le 28 février 1683 et mort le 17 octobre 1757, se rendit célèbre comme naturaliste et comme physicien. En 1722, il publia un traité sur *L'Art de convertir le fer forgé en acier et l'Art d'adoucir le fer fondu.* Par cet ouvrage, il contribua beaucoup aux progrès de la métallurgie en France.

Page 107, lignes 11 à 30. — Victor-Amédée II obtint du Saint-Siège deux brefs, l'un, du 24 mai 1727, et, l'autre, du 21 février 1728, qui assurèrent de grands privilèges ecclésiastiques aux rois de Sardaigne. Ces privilèges furent confirmés et même étendus, le 5 janvier 1742, par le pape Benoît XIV. Montesquieu en parle de nouveau dans la suite de son *Voyage.*

Page 107, ligne 12. — *Le pape Benoît* dont il est ici question, et dont il est souvent parlé dans la suite du *Voyage en Italie,* est Benoît XIII, et non Benoît XIV, qui, d'après certains éditeurs de Montesquieu, lui aurait donné audience à Rome. — Pierre-François Orsini, né à Rome, le 2 février 1649, fut nommé successivement évêque de Siponte, puis de Césène; enfin, archevêque de Bénévent le 18 janvier 1686. Promu cardinal le 1er mars 1672, il devint pape le 29 mai 1724 et prit le nom de *Benoît XIII.* Il mourut le 21 février 1730.

Page 107, ligne 26. — Il s'agit ici du Concordat conclu, le 18 août 1516, entre le pape Léon X et François Ier, roi de France.

Page 107, lignes 26 et 27. — Les bénéfices vacants *in Curia* étaient ceux dont le Saint-Siège disposait ou prétendait disposer à raison d'une circonstance accidentelle, telle que le décès du titulaire pendant un séjour à Rome.

Page 107, ligne 29. — Charles-François-Vincent Ferrero, marquis d'Orméa et de Palazzo, qui négocia les concordats de 1727 et de 1742, était né en 1680. En 1717, il entra dans l'administration des finances, dont il devint bientôt général. Plus tard, il fut nommé successivement ministre de l'intérieur (1730) et ministre des affaires étrangères (1732); enfin, grand chancelier de robe et d'épée (1742). En 1737, il avait été promu chevalier de l'Annonciade. Mais il mourut discrédité en 1745. — Dans les lettres que Montesquieu écrivit à l'abbé et au comte de Guasco,

il est question du marquis d'Orméa en termes peu sympathiques [1].

Page 108, lignes 1 à 6. — Les rois de Sicile avaient obtenu de grands privilèges du Saint-Siège, notamment en 1098, sous le pontificat d'Urbain II. Ils jouissaient d'un droit de légation héréditaire et d'une juridiction exceptionnelle en matière ecclésiastique, juridiction qu'ils avaient déléguée à leur Tribunal de la Monarchie. Par un acte du 19 février 1715, Clément XI essaya de leur enlever tous ces droits. Mais Benoît XIII rétablit à peu près l'ancien état de choses par une bulle du 30 août 1728. C'est à cet acte que Montesquieu fait ici allusion.

Page 108, ligne 7. — L'abbé Del Maro, qui appartenait à une branche de la famille des Doria (celle des marquis Del Maro), fut chargé de remplir successivement des missions diplomatiques à Rome et à Madrid. Albéroni, qui redoutait la perspicacité de l'abbé, le décria auprès de Victor-Amédée II; si bien que celui-ci ne se fia plus à son ministre et le fit espionner par Corderi, secrétaire de l'ambassade. Montesquieu revient sur l'affaire dans la suite de son *Voyage*.

Page 108, ligne 8. — Montesquieu parle ici de la flotte qui arriva le 1er juillet 1718 en Sicile, avec une armée destinée à conquérir l'île sur le duc de Savoie et pour le roi d'Espagne.

Page 108, lignes 12 et 13. — La Congrégation des Évêques était un conseil formé de cardinaux, siégeant à Rome, et jugeant les différends qui s'élevaient entre les évêques et leurs diocésains ou entre les moines et les religieux.

Page 108, ligne 25. — Philippe-Guillaume Pallavicini, baron de Saint-Remy, lieutenant-général d'infanterie, fut le premier vice-roi que Victor-Amédée II envoya en Sardaigne, en 1720. Il y revint même plus tard, avec le même titre. Dans la suite, il fut nommé gouverneur de la citadelle de Turin et grand-chambellan de Savoie; puis, chevalier de l'Annonciade en 1729. — Montesquieu le qualifie tantôt de *marquis* et tantôt de *baron;* mais ce dernier titre est celui qui lui appartenait véritablement.

Page 109, ligne 1. — Le personnage dont Montesquieu parle ici doit être le fils d'Hercule-Joseph-Louis Turinetti, marquis de Prié et de Pancallier, qui passa, en 1706, du service du duc de Savoie à celui de l'empereur Joseph Ier, et qui mourut le 13 janvier 1726, après avoir administré les Pays-Bas, pendant une dizaine d'années, en tant que lieutenant du prince Eugène, gouverneur en titre de ces provinces.

1. *Œuvres complètes*, tome VII, pages 257 et 262.

Page 109, lignes 9 et 10. — Marie-Jeanne-Baptiste, fille de Charles-Amédée, duc de Nemours, et veuve de Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, fit reconstruire en 1718, par l'architecte don Philippe Juvara, la façade du palais qu'elle habitait, et dont Montesquieu parle ici et plus loin. Elle portait le titre de *Madame Royale* depuis la mort de son mari, en qualité de duchesse-mère. C'est elle qui gouverna pendant toute la jeunesse de Victor-Amédée II, c'est-à-dire de 1675 à 1684. Elle était née le 11 avril 1644, se maria le 11 mai 1665, et mourut le 15 mars 1724. Son palais, qui a changé plusieurs fois de destination, sert aujourd'hui de lieu de réunion à des sociétés savantes.

Page 109, ligne 13. — Victor-Amédée II perdit sa première femme, Anne-Marie, fille de Philippe, duc d'Orléans, et nièce de Louis XIV, le 28 août 1728. Née le 17 août 1669, elle se maria le 10 avril 1684. Des nombreux enfants qu'elle eut, un seul survécut à ses parents.

Page 109, ligne 16. — Jean-Gaspard-Ferdinand, comte et maréchal de Marsin ou Marchin, né en février 1656, fut tué à la bataille de Turin, le 7 septembre 1706.

Page 109, lignes 17 à 20. — Dans son histoire de Victor-Amédée II, D. Carutti donne tout le texte de l'épitaphe [1], et ce texte ne s'accorde pas absolument avec ce qu'en cite Montesquieu :

« *D. O. M. — D. Ferdinando de Marsin, comiti, Franciæ marescallo, supremi Galliæ ordinis equiti torquato, Valentinarum gubernatori, quo in loco, die VII septembris MDCCVI, inter suorum cladem et fugam, exercitum et vitam amisit, æternum in hoc templo monumentum.* »

Page 109, igne 21. — D. Carutti dit que, jusqu'en 1728, on appliqua en Piémont « le règlement vénitien, qui interdisait de visiter les ambassadeurs étrangers » ; mais que « le Roi permit à la noblesse, quand le jeune duc de Richelieu passa à Turin, comme ambassadeur de Louis XV à Vienne, d'aller chez le comte de Blondel, chargé d'affaires français », et que « depuis on n'observa plus strictement l'étiquette vénitienne » [2].

Page 109, ligne 22. — Quand Montesquieu arriva à la cour de Victor-Amédée II, M. de Cambis, ambassadeur de France à Turin, avait été désigné, depuis quelques mois, pour remplacer

1. *Storia del Regno di Vittorio-Amedeo II* (Firenze, Le Monnier, 1863), page 299, en note.
2. *Storia ... di Vittorio-Amedeo II*, page 486.

le duc de Richelieu à Vienne, en qualité de ministre plénipotentiaire; mais son départ de France fut ajourné indéfiniment.

Page 110, ligne 1. — Joseph de Secondat, oncle paternel de Montesquieu, né à Bordeaux, le 9 septembre 1646, fut nommé abbé de Faize (diocèse de Bordeaux) en 1662, prit possession de son bénéfice le 31 décembre 1666, et le résigna, en 1724, au profit de son neveu Joseph, frère du Président.

Page 110, ligne 2. — Jean-François d'Estrades, dit *l'abbé d'Estrades,* abbé de Moissac et de Saint-Melaine, fut ambassadeur de France à Venise, de 1676 à 1678, et à Turin, de 1679 à 1685. Il mourut en 1715.

Page 110, ligne 6. — Né le 27 avril 1701, le prince de Piémont qui reçut Montesquieu succéda à son père, Victor-Amédée II, le 3 septembre 1730, régna sous le nom de Charles-Emmanuel III, et mourut le 20 février 1773.

Page 110, ligne 10. — En 1728, le prince de Piémont, qui devait se marier trois fois, en était à sa seconde femme, Polyxène-Christine de Hesse-Rheinfels, qu'il avait épousée le 19 août 1724, et qui mourut le 13 juin 1735.

Page 110, lignes 13 et 14. — Charles-Emmanuel II, né le 20 juin 1634 et mort le 12 juin 1675, succéda à son frère François-Hyacinthe, duc de Savoie, le 4 octobre 1638. On dit qu'il dépensa 2 millions de livres à La Vènerie. Il avait la passion de la chasse et des bâtiments.

Page 110, ligne 18. — André Lenôtre, le célèbre dessinateur des jardins de Louis XIV, naquit en 1613 et mourut le 15 septembre 1700, à Paris.

Page 110, ligne 22. — Par *M. le Duc,* Montesquieu désigne le duc de Bourbon, auquel nous avons déjà consacré une note.

Page 110, lignes 28 et 29. — Victor-Amédée II ne s'allia, en effet, ni avec l'Angleterre et la France, signataires principaux du traité de Hanovre, du 3 septembre 1725, ni avec l'Autriche et l'Espagne, qui avaient conclu, dès le 30 avril précédent, un traité à Vienne. Mais sa neutralité ne fut pas absolument volontaire. Il avait fait offrir, par le marquis de Breil, son concours armé à Charles VI, moyennant la cession d'une partie du Milanais et quelques autres avantages que l'Empereur lui refusa.

Page 111, ligne 9. — Joseph-Gaétan Carron, marquis de Saint-Thomas, fut nommé premier secrétaire d'État à la place de son père Charles-Joseph-Victor Carron, quand celui-ci mourut le 26 décembre 1696. Promu chevalier de l'Annonciade en 1713, il donna officiellement sa démission de ministre en 1717. Mais il

n'en resta pas moins le conseiller influent de Victor-Amédée II, et, plus tard, de son fils Charles-Emmanuel III. Il mourut le 1er mars 1748. On compte six générations, au moins, de ministres, dans la famille des Saint-Thomas : trois avant et deux après Joseph-Gaétan.

Page 111, ligne 13. — Le marquis de Saint-Thomas avait épousé Victoire de Saluces de Valgrana.

Page 111, ligne 18. — Bernard-Othon, baron de Rehbinder, Livonien, entra, en 1707, au service de Victor-Amédée II. Ce prince le nomma chevalier de l'Annonciade en 1713 et maréchal de Savoie en 1717. Il jouit de peu de faveur sous le règne de Charles-Emmanuel III, alors qu'il était, d'ailleurs, octogénaire et malade.

Page 111, ligne 19. — Le manuscrit donne ici et plus bas *Del Bourgo,* au lieu de *Del Borgo.* — Ignace Solar de Moretta, marquis Del Borgo, fut un des représentants du duc de Savoie au congrès d'Utrecht. Il devint ministre des affaires étrangères en 1717 et le resta jusqu'en 1732. Charles-Emmanuel III le nomma alors grand-chambellan de Savoie, après l'avoir fait chevalier de l'Annonciade dès 1729.

Page 111, ligne 23. — L'ordre de l'Annonciade fut une transformation de l'ordre du Collier ou des Lacs d'Amour, institué, en 1355, par Amédée VI, comte de Savoie. Ce fut le premier duc de Savoie, Amédée VIII, qui présida à ce changement, en 1424. Les insignes de l'Ordre étaient une médaille émaillée, représentant le mystère de l'Annonciation, suspendue à un cordon bleu, avec une plaque brodée sur le côté gauche de l'habit.

Page 111, ligne 25. — Dans les archives du Château de La Brède, on conserve une lettre de *Charles Solar de Dogliani,* datée du 14 novembre 1728, et écrite en réponse aux remerciements que Montesquieu lui avait adressés pour son bon accueil.

Page 111, ligne 26. — Guy-Balthasar Pobel, marquis de La Pierre et comte de Saint-Alban, fut lieutenant général d'infanterie et gouverneur d'Asti. Il avait été promu chevalier de l'Annonciade en 1696.

Page 112, ligne 3. — Le comte de Provana, qui avait été déjà envoyé à Paris par le duc de Savoie, en 1690, pour remplacer le marquis de Dogliani, revint en France, à titre d'ambassadeur du roi de Sicile, et y resta de 1717 à 1718.

Page 113, ligne 5. — Montesquieu s'est demandé, dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 345), ce que valait, pour les ducs de Savoie, la possession de la Sardaigne, et en dit :

« La vraie puissance d'un prince ne consiste que dans la diffi-

culté qu'il y a à l'attaquer. Ainsi il s'en faut bien qu'un duc de Savoye soit aussi puissant avec la Sardaigne que sans la Sardaigne; parce qu'on peut, d'abord, le prendre par ce côté foible, et que, s'il le fortifie, ou pendant la paix, ou pendant la guerre, il affoiblit ses états. »

Page 114, ligne 19. — Charles-Amé-Baptiste de Saint-Martin d'Aglié, marquis de Rivarol, lieutenant-général de cavalerie, que Montesquieu juge si durement, se distingua comme vice-roi de la Sardaigne, où il rétablit, en 1736, la sécurité publique. Il devint plus tard gouverneur de Nice, de Crémone, de Novare, etc. En 1737, il fut promu chevalier de l'Annonciade.

Page 114, lignes 19 et 20. — Le père du marquis de Rivarol, étant colonel du régiment Royal-Piémontais, au service de la France, fut, en 1689, l'occasion de négociations pénibles entre Louis XIV et Victor-Amédée II.

Page 115, lignes 8 et suivantes. — Louvois fut surintendant des postes en même temps que secrétaire d'État de la guerre. Il est curieux de comparer le récit que Montesquieu fait de l'affaire du *chariot franc,* à celui qu'on trouve dans l'*Histoire de Louvois,* par C. Rousset, aux pages 263 et suivantes du tome IV de la 3e édition (Paris, Didier et Ce, 1865).

Page 115, ligne 16. — François de Pas-Feuquière, comte de Rébenac, qui remplit des fonctions diplomatiques, notamment en Espagne et en Italie, fut ambassadeur de France à Turin, pendant huit à neuf mois, en 1690. Mais, à la fin de son séjour, il fut retenu comme otage, puis échangé, le 29 septembre, contre le marquis de Dogliani et le comte de Provana, que le duc de Savoie avait envoyés à Louis XIV. Il mourut le 22 juin 1694.

Page 115, ligne 19. — Malgré le traité de Cherasco, du 6 avril 1631, Louis XIII conserva Pignerol, que Victor-Amédée Ier lui abandonna ensuite, par le traité de Millefleurs, du 5 juillet 1632. Mais Victor-Amédée II, par le traité de Turin, du 29 août 1696, obtint de Louis XIV que le château et les forts de Pignerol lui fussent restitués après démantèlement.

Page 115, ligne 27. — Les ducs de Savoie possédaient une partie du Montferrat en vertu du traité de Ratisbonne, du 3 octobre 1630. Le surplus fut promis à Victor-Amédée II par le traité de Turin, qu'il conclut avec l'empereur Léopold Ier, le 8 novembre 1703. Le traité d'Utrecht incorpora définitivement au Piémont les anciennes possessions des ducs de Montferrat, dont le dernier, Ferdinand-Charles de Gonzague, duc de Mantoue, était mort en 1708.

Page 116, lignes 4 et 5. — Le traité d'Utrecht avait été conclu par le ministère tory dont Robert Harley, comte d'Oxford, et Henri Saint-John, lord de Bolingbroke, étaient les chefs. Au contraire, le traité de Londres fut l'œuvre du ministère whig que dirigeait Jacques, comte de Stanhope.

Page 116, ligne 6. — Jacques-Édouard Stuart, fils de Jacques II, roi d'Angleterre, était né à Londres, le 10 juin 1688, et mourut à Rome, le 2 janvier 1766. A deux reprises, en 1708 et 1716, il entreprit de remonter sur le trône de ses aïeux. De là, le nom de *Prétendant* qu'on lui donnait. Lui-même s'intitulait *Jacques III, roi d'Angleterre.* Il était parent des ducs de Savoie par suite du mariage de Victor-Amédée II avec Anne-Marie d'Orléans, fille d'Henriette d'Angleterre et petite-fille de Charles Ier.

Page 117, ligne 9. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Simpelen* ou *Simplen,* au lieu de *Simplon.*

Page 117, ligne 25. — Annibal, comte de Mafféi, fut un des représentants du duc de Savoie au congrès d'Utrecht, et fut, ensuite, appelé aux fonctions de vice-roi de Sicile, fonctions qu'il exerça de 1714 à 1718. En 1728, il fut promu chevalier de l'Annonciade.

Page 117, lignes 26 et 27. — En 1713, les fonctions de général des finances étaient remplies par Jean-Baptiste Gropello, comte de Borgone, auteur de règlements administratifs fort remarqués à l'époque.

Page 117, ligne 28. — Victor-Amédée II partit de ses anciens états, en octobre 1713, pour se faire couronner roi de Sicile, à Palerme, et ne revint en Piémont qu'en septembre 1714.

Page 118, ligne 20. — Le *Stanhope* dont Montesquieu parle ici est sans doute le colonel William Stanhope, qui fut envoyé comme ambassadeur du roi d'Angleterre en Espagne, une première fois en 1717, et une dernière en 1729. C'est lui qui fit signer le traité de Séville par Philippe V. Mais il était également auprès de ce prince pendant que Ripperda négociait à Vienne, en 1725, une série de traités mystérieux, dont l'histoire exacte n'a guère été connue que de nos jours [1]. C'est peut-être à l'occasion de ces traités-là que Philippe V lui fit la réponse que Montesquieu rapporte. W. Stanhope fut nommé plus tard comte d'Harrington et remplit successivement les fonctions de ministre et de vice-roi d'Irlande.

1. Voyez la *Revue historique,* tome LIV (Paris, F. Alcan, 1894), page 77.

Notons, toutefois, que son cousin Jacques, premier comte de Stanhope, étant ministre de Georges Ier, fit aussi un voyage diplomatique à Madrid. Il essaya, en 1718, de faire accéder Philippe V à la Quadruple-Alliance. Serait-ce alors que le roi d'Espagne aurait tenu le propos que nous commentons?

Page 119, ligne 3. — D. Carutti[1] attribue la disgrâce de Graneri à ce que le Sénat de Turin, dont il était président, avait acquitté un prévenu contrairement au désir de Victor-Amédée II. Sur quoi, ce prince ordonna au marquis de se rendre dans une de ses propriétés, sans même lui permettre d'assister aux derniers moments de sa femme. Le marquis Thomas Graneri, comte de Masenasque, avait rempli de hautes fonctions administratives et diplomatiques, notamment à Rome, d'où il fut rappelé en 1701.

Page 119, lignes 16 à 28. — C'est en 1720 que Victor-Amédée II publia l'édit qui obligea tous les possesseurs de fiefs, de taxes ou de péages ayant appartenu au Domaine, de les restituer, à moins que ces biens n'eussent été aliénés par le Domaine à titre onéreux. La mesure était strictement légale. Mais elle frappait huit cents possesseurs, dont beaucoup l'étaient de bonne foi, et depuis de longues années. Il s'ensuivit nombre de procès. Le pis fut que le Roi chargea un tribunal spécial de juger les affaires de cet ordre.

Page 119, lignes 22 et 23. — Philippe de Savoie, comte de Piémont, ayant épousé, en 1301, Isabelle de Villehardouin, princesse d'Achaïe, conserva le titre de *prince d'Achaïe,* même après avoir cédé tous ses droits sur la principauté. Ses descendants l'imitèrent. Celui dont parle Montesquieu s'appelait *Philippe;* il se révolta contre son père Jacques de Savoie, fut arrêté en vertu d'un acte du 28 septembre 1368, et mourut en prison au mois d'octobre suivant.

Page 120, ligne 8. — Au folio 405 de son *Spicilegium,* Montesquieu a écrit la note suivante :

« M. le duc d'Orléans laissa bâtir La Brunette malgré le traité d'Utrecht, qui défend de bâtir des fortifications dans les Alpes, ai-je ouï dire au cardinal de Polignac. Si les Italiens avoient eu du sens, ils auroient encore plus crié que les François. L'Empereur s'est opposé aux fortifications d'Alexandrie. »

Situées au confluent de la Doire et de la Sénisella, les fortifications de La Brunette ont été démolies, il y a près d'un siècle, en exécution de l'article 15 du traité de Paris du 15 mai 1796.

1. *Storia ... di Vittorio-Amedeo II,* page 427.

Page 120, ligne 20. — Le manuscrit donne *Rivoles,* au lieu de *Rivoli.*

Page 120, ligne 23. — De quel *compliment* Montesquieu parle-t-il ici? Il semble faire allusion à un propos qu'il a cité (page 115), mais qui fut tenu par *M. de Rébenac,* et non par *M. de Châteauneuf.* Toutefois, il se peut qu'il confonde ici, comme à la page 69, *Châteauneuf* et *Phélypeaux,* et qu'il parle des explications que l'ambassadeur de Louis XIV dut fournir, en 1703, à Victor-Amédée II, après le désarmement de ses troupes.

Page 121, ligne 16. — Le cardinal dont le roi de Sardaigne parlait en ces termes doit être André-Hercule de Fleury. Né le 22 juin 1653, il devint évêque de Fréjus en 1698 et le resta jusqu'en 1715. Il fut alors nommé précepteur de Louis XV, qui le fit plus tard son premier ministre, en juin 1726. Promu cardinal le 11 septembre de la même année, il mourut le 29 janvier 1743. Montesquieu revient souvent sur lui dans ses *Voyages.*

Page 121, ligne 18. — Le palais du prince de Carignan fut construit en 1680, par le père Guarini, pour un petit-fils du duc de Savoie Charles-Emmanuel Ier, Emmanuel-Philibert-Amédée de Savoie, prince de Carignan, né en 1656 et mort en 1709.

Page 122, lignes 10 et 11. — Les enfants du prince de Piémont que vit Montesquieu étaient le futur roi Victor-Amédée III, né le 26 juin 1726 et mort le 16 octobre 1796, et sa première sœur, Marie-Thérèse, née le 28 février 1728.

Page 123, ligne 13. — Le marquis de Carail dont il est ici question n'est pas, sans doute, Ange-Charles-Maurice Isnardi di Castello, qui se distingua, en 1706, au siège de Turin. Celui-ci était chevalier de l'Annonciade depuis 1713 et figurerait dans la liste des membres de l'ordre que Montesquieu donne un peu plus loin. Peut-être s'agit-il de Jean-Baptiste Isnardi, qui fut promu chevalier de l'Annonciade en 1737, et qui devint successivement gouverneur du Montferrat, de Novare et d'Alexandrie.

Page 124, lignes 2 et 3. — Le manuscrit donne *Coudraye,* au lieu de *Coudrée.* — Joseph-Marie d'Alinges, marquis de Coudrée, fut général de cavalerie et des dragons et remplit des fonctions politiques, notamment comme membre des trois conseils provisoires, que Victor-Amédée II institua en 1713, lorsqu'il alla prendre possession du royaume de Sicile. Le marquis fut promu chevalier de l'Annonciade la même année.

Page 124, ligne 7. — Jean-Michel Piossasque, comte de Non, fut lieutenant-maréchal et membre du Conseil de guerre provisoire que Victor-Amédée II institua en partant pour la Sicile.

Page 124, ligne 10. — Octave-François Solar, comte de Govone, remplit des fonctions diplomatiques en France et en Suisse, avant d'être ministre d'état. Il fut promu chevalier de l'Annonciade en 1729. C'était le père du marquis de Breil et du commandeur de Solar, les deux amis de Montesquieu. Il fut aussi le maître de Jean-Jacques Rousseau. C'est lui dont l'auteur des *Confessions* dit, au livre III de la première partie de son œuvre, que le comte de La Roque le conduisit « chez le comte de Gouvon, premier écuyer de la Reine, et chef de l'illustre maison de Solar ». Pour son malheur, Rousseau ne sut pas rester dans cette famille, dont les membres lui témoignèrent une bienveillance exceptionnelle. Il y entra en 1728 et s'y trouvait peut-être déjà au moment où Montesquieu séjournait à Turin.

Page 124, lignes 11 et 12. — Le manuscrit donne *Meillarede,* au lieu de *Mélarède* ou *Mellarede.* — Pierre Mellarede, comte de Bétonet, remplit, d'abord, des fonctions diplomatiques, notamment au congrès d'Utrecht. En 1713, il fut nommé premier président de la Chambre des Comptes de Turin, et en 1717, ministre de l'intérieur. Il mourut le 19 mars 1730.

Page 124, ligne 28. — Le *marquis de Tanes* dont parle Montesquieu serait-il Philippe Tana, marquis d'Entragues, général d'artillerie, ancien gouverneur de Messine, plus tard gouverneur de Turin, promu, en 1729, chevalier de l'Annonciade?

Page 124, ligne 31. — L'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, dont les chevaliers de l'Annonciade étaient grands-croix, fut institué en 1434, par Amédée VIII, duc de Savoie, et avait pour insigne une croix d'or, émaillée de blanc, suspendue à un cordon vert.

Page 125, lignes 8 et 10. — Le manuscrit donne *Morous,* au lieu de *Morozzo.*

Page 125, lignes 14 et suivantes. — Costa de Beauregard, dans ses *Mémoires historiques sur la Maison royale de Savoie,* dit qu'on attribue l'acquisition de la table d'Isis au duc Charles-Emmanuel Ier (mort le 26 juillet 1630), mais qu'il est à croire que ce monument ne fut transporté à Turin que sous le règne de son fils Victor-Amédée Ier [1]. Cela est, en effet, bien plus probable, étant donnée la date du sac de Mantoue. La table d'Isis, qui fut égarée, puis retrouvée à Turin, plus tard transportée en

1. *Mémoires historiques sur la Maison royale de Savoie...*, par M. le marquis Costa de Beauregard (Turin, P.-J. Pic, 1816), tome II, page 163, en note.

France, etc., a perdu le prestige qu'elle avait jadis aux yeux des archéologues, et ne passe, de nos jours, que pour un monument pseudo-égyptien, du IIe siècle après Jésus-Christ.

Page 125, lignes 14 et 15. — Le sac de Mantoue eut lieu le 18 juillet 1630, après la prise de cette ville par les troupes de l'empereur Ferdinand II.

Page 125, ligne 19. — Il semble y avoir, dans cette ligne, une double confusion : l'une, entre Ligorius et Pignorius; et l'autre, entre Mabillon et Montfaucon.

Pour la première, il ressort d'un passage qu'on trouvera plus loin, que Montesquieu parle ici d'un savant qui a composé un ouvrage imprimé sur la table d'Isis. Or, Ligorius n'en a pas fait de semblable. Au contraire, Laurent Pignoria, chanoine de Trévise, né le 12 octobre 1571 et mort en 1631, à Padoue, a rédigé un livre qui a paru sous le titre de *Mensa Isiaca...*, et dont la 3e édition (Amsterdam, 1669-1670, in-4°) renferme une gravure d'Énée Vico, représentant la table.

Quant à la confusion entre Mabillon et Montfaucon, on devine que l'auteur du traité *De Re diplomatica* n'a pas eu à s'occuper spécialement de la table d'Isis. Il en est autrement du Bénédictin qui publia *L'Antiquité expliquée et représentée en figures,* en 15 volumes in-folio (Paris, 1719-1724). Montfaucon parle, en effet, de la table aux pages 331 et suivantes du tome II, et même il en donne un dessin à la page 340. C'est donc lui que Montesquieu devait sûrement avoir en vue, lorsqu'il écrivit ce paragraphe de son *Voyage.* Il a écrit *Mabillon* par distraction pure.

Page 126, ligne 3. — Joseph-François Lafitau, né en 1670 et mort en 1740, à Bordeaux, fut jésuite et missionnaire. Il écrivit divers ouvrages, dont un sur les *Mœurs des Sauvages amériquains, comparées aux Mœurs des premiers Temps.* Dans ce livre, qui parut en 1723 et 1724, à Paris, chez Saugrain aîné (en 2 volumes in-4° et en 4 volumes in-12), tout un chapitre est consacré au *Culte de la Croix en Amérique.* L'auteur voit d'ailleurs ce culte partout, même chez les Chinois et les Égyptiens. C'est à cette manie que Montesquieu fait allusion dans son *Voyage.*

Page 126, ligne 8. — C'est bien de Ligorius qu'il s'agit ici. — Pyrrhus Ligorio, né à Naples et mort en 1583, fut peintre, architecte et antiquaire. Il succéda à Michel-Ange comme directeur des travaux du Vatican. Les inscriptions qu'il a falsifiées ou fabriquées de toutes pièces ont longtemps jeté sur les études épigraphiques un discrédit regrettable. Quant à ses manuscrits,

il s'en trouve non seulement à Turin et à Rome, mais aussi à Naples. Il n'en a été d'ailleurs imprimé que fort peu. Le plus connu de ses ouvrages est celui qui a pour titre : *Delle Antichità di Roma, nel quale si tratta de' Circhi, Teatri e Anfiteatri, con le paradosse* (Venise, 1553, in-18).

Page 126, ligne 9. — De quel Charles-Emmanuel Montesquieu parle-t-il ici? Le premier et le second favorisèrent, l'un et l'autre, la culture des sciences et des lettres. Notons, cependant, que Charles-Emmanuel Ier, qui succéda à son père le 30 août 1580, est connu pour avoir orné son palais de Turin d'une bibliothèque précieuse.

Page 126, ligne 19. — Par *le Moréri,* Montesquieu entend le *Grand Dictionnaire historique* dont l'abbé Louis Moréri, né le 25 mars 1643 et mort le 10 juillet 1680, publia, en 1673, la première édition en 1 volume in-folio. Cet ouvrage fut ensuite revu et augmenté, tant par Moréri lui-même que par d'autres, sans, d'ailleurs, changer de nom. L'édition de 1759, qui est la dernière, n'a pas moins de 10 volumes; mais, dans les éditions dont Montesquieu a pu se servir, on trouve également des articles sur Pignorius et sur Ligorius.

Page 126, ligne 20. — Bernard de Montfaucon, né le 13 janvier 1655 et mort le 21 décembre 1741, suivit, d'abord, la carrière militaire, mais entra, à l'âge de vingt ans, dans l'ordre des Bénédictins. Pendant un demi-siècle il multiplia les publications érudites qui ont fait sa gloire. Dans son *Diarium Italicum* (Paris, 1702, in-4°), au chapitre XX, il parle de Pyrrhus Ligorio, en regrettant qu'il n'ait pas eu une culture littéraire égale à son zèle et à son activité.

Page 127, ligne 9. — Le manuscrit donne *Tiers,* au lieu de *Chieri.*

Page 128, ligne 8. — Le manuscrit donne, ici et ailleurs, *Mekelbourg,* au lieu de *Mecklembourg.*

Page 129, lignes 22 et 25. — Le manuscrit donne *Bormia,* au lieu de *Bormida.*

Page 131, ligne 9. — Le manuscrit donne *Lémo,* au lieu de *Lemno.*

Page 131, lignes 13 et 17. — Le manuscrit donne *Auttagio,* au lieu de *Voltaggio.*

Page 132, lignes 8 à 10. — A trois reprises, Gênes fut sous la protection ou sous la suzeraineté des rois de France. La troisième fois, elle se révolta contre Louis XII, qui la réduisit par la force et y entra en vainqueur, le 29 avril 1507. Ce fut alors que l'on construisit le Fort de la Lanterne.

Page 133, ligne 22. — Le manuscrit donne *Altena* ou *Alteria*, au lieu d'*Altona*.

Page 134, ligne 9. — Le Sénat ou Grand-Conseil de Gênes se composait de la Seigneurie (comprenant le Doge et douze sénateurs élus pour deux ans) et de quatre cents autres nobles élus pour un an. Les membres de la Seigneurie étaient choisis par le Sénat. Les simples sénateurs étaient désignés par le corps des nobles.

Page 134, ligne 18. — La Banque de Saint-Georges ou *Casa di San-Giorgio*, fondée en 1407, était à la fois une banque et une compagnie de commerce investie de privilèges et d'attributions d'ordre financier, administratif et même politique. A deux reprises, elle fut pillée par des troupes étrangères, mais n'en subsista pas moins jusqu'en 1850, époque à laquelle elle fut réunie à la Banque de Turin, sous le nom de *Banque nationale* des États sardes. L'édifice où elle était installée autrefois est occupé de nos jours par la Douane.

Page 134, ligne 24. — Le manuscrit donne *succe*, au lieu de *suce*, que nous n'admettons pas sans hésitation.

Page 135, lignes 1 et 2. — Charlotte-Aglaé, fille du Régent Philippe d'Orléans, dite *Mad^le de Valois*, était née le 22 octobre 1700. Elle se maria par procuration, le 12 février 1720, avec François-Marie d'Este, et mourut le 16 janvier 1761.

Page 135, ligne 2. — M. de Campredon, qui avait fourni le renseignement que Montesquieu note ici, était ministre de France à Gênes. Le Président en parle encore dans la suite du *Voyage* et le juge sévèrement. M. de Campredon est le premier agent diplomatique que la France ait entretenu en permanence à la cour de Russie, où il fut envoyé en 1717.

Page 135, ligne 11. — Le Doge de Gênes, à la différence de celui de Venise, n'était pas nommé à vie, mais seulement pour deux ans, depuis que l'amiral André Doria avait affranchi la République de la domination française, en 1528. C'est le Sénat ou Grand-Conseil, composé de quatre cents nobles, qui élisait le Doge. Quand Montesquieu vint à Gênes, Luc Grimaldi était le chef de la République depuis le 22 janvier 1728, et devait le rester jusqu'au 25 janvier 1730.

Page 136, ligne 3. — C'est Jules-César Procaccini, peintre de l'école bolonaise, né vers 1560 et mort en 1626, dont le chef-d'œuvre, une *Cène*, décore l'Église de l'Annonciade.

Page 136, lignes 5 et 13. — Dans ces deux lignes, le manuscrit donne *Cortone;* mais il faut lire *Carlone*. — Jean-Baptiste Car-

lone, peintre de l'école génoise, mort en 1680, est l'auteur du *saint Pierre d'Alcantara* qui décore l'Église de l'Annonciade [1].

Page 136, ligne 15. — C'est Dominique Piola, peintre de l'école génoise, né en 1628 et mort en 1703, dont les œuvres décorent l'Église de l'Annonciade.

Page 136, ligne 15. — Le manuscrit donne *Raggio*. Peut-être Montesquieu parle-t-il du peintre Pierre-Paul *Raggi*, de Gênes, né vers 1646 et mort en 1724.

Page 136, ligne 25. — Jules Pippi, dit *le Romain*, élève de Raphaël, naquit à Rome, en 1492, et mourut à Mantoue, le 1er novembre 1546.

Page 137, ligne 2. — François Solimena ou Solimène, peintre de l'école napolitaine, naquit à Nocera-de-Pagani, le 4 octobre 1657, et mourut à Naples, le 5 avril 1747.

Page 137, ligne 3. — Le manuscrit donne *Franciscain, de Boulogne*, au lieu de *Franceschini, de Bologne*. — Marc-Antoine Franceschini, peintre de l'école bolonaise, naquit en 1648 et mourut en 1729, à Bologne.

Page 137, ligne 5. — On désignait, à Gênes, sous le nom de *la Seigneurie*, le Gouvernement, composé du Doge et de douze sénateurs élus par le Sénat.

Page 137, lignes 13 et 14. — François-Marie d'Este, fils aîné de Renaud, duc de Modène, naquit le 2 juillet 1696, se maria, le 12 février 1720, avec Charlotte-Aglaé d'Orléans, et succéda à son père le 26 octobre 1737. Il mourut le 23 février 1780. Montesquieu en parle à plusieurs reprises dans la suite du *Voyage*.

Page 138, ligne 22. — Le prince de Portugal que Montesquieu rencontra à Gênes n'était autre que le futur roi Joseph, fils de Jean V. Né le 6 juin 1714, il se maria le 19 janvier 1729 avec Marie-Anne-Victoire, fille de Philippe V, roi d'Espagne, succéda à son père le 31 juillet 1750, et mourut le 24 février 1777.

Page 138, ligne 28. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons en cet endroit le paragraphe qui commence par les mots *Le 13*, bien que ce paragraphe soit, dans l'original, à la suite de l'alinéa qui commence par les mots *Savone avoit autrefois*, et que nous avons imprimé à la page 139.

Page 139, lignes 7 à 9. — Les Génois, à peine affranchis de la domination française, s'emparèrent de Savone le 21 octobre 1528. Ils en comblèrent le port aussitôt après. Mais, s'ils le firent, c'est

1. *Histoire des Peintres*, par Charles Blanc, *École génoise, Appence*, page 30.

que François Ier s'était proposé de transporter à Savone le commerce de Gênes.

Page 140, ligne 29. — François Pidou de Saint-Olon, né le 18 avril 1641 et mort le 27 septembre 1720, remplit, entre autres fonctions diplomatiques, celles d'envoyé de France à Gênes, de 1682 à 1684.

Page 141, lignes 6 et 7. — Dans un article de la *Revue historique* (tome XXXV, pages 59 et suivantes) intitulé : *Christophe Colomb et Savone,* M. Henry Harrisse a démontré que Christophe Colomb a séjourné dans sa jeunesse à Savone, mais qu'il n'y est certainement pas né.

Page 141, ligne 27. — Le manuscrit donne *Ligourne,* au lieu de *Livourne,* qu'on trouve toujours dans le reste du *Voyage.*

Page 142, lignes 9 et 10. — Philippe V hérita de Finale en même temps que des autres états de Charles II, roi d'Espagne, et garda cette ville jusqu'à l'évacuation de l'Italie par les troupes franco-espagnoles en 1706 et 1707.

Page 144, ligne 28. — Oneille ou Oneglia appartenait aux ducs de Savoie depuis la cession qui en avait été faite, en 1576, à Emmanuel-Philibert, par Jean-Jérôme Doria.

Page 146, ligne 25. — Au folio 351 du tome III des *Pensées* manuscrites, Montesquieu revient en ces termes sur la situation des agents diplomatiques de la France :

« Les ambassadeurs de France sont très mal payés : le Roi est un géant qui se fait représenter par un nain. »

Page 147, ligne 1. — Montesquieu semble faire ici allusion aux règlements dont il a parlé plus haut (page 47), et qui interdisaient aux Italiens l'usage du pavillon français.

Page 147, ligne 7. — A la suite du paragraphe qui finit par les mots *à Porto-Venere,* se trouve, dans le manuscrit, une carte du golfe de La Spezia. Nous la reproduisons, avec la légende dont Montesquieu l'a accompagnée, tout en nous permettant de rectifier quelque peu le dessin des côtes. Dans ce travail, nous avons été aidé par MM. Gustave Labat et Alfred Lapierre, nos collègues de la Société des Bibliophiles de Guyenne. — La légende de la carte, et, plus loin, le texte du manuscrit, donnent *Pascigalia,* au lieu de *Panigaglia.*

Page 148, lignes 18 et 19. — Le renvoi *Voyez page 413* se rapportait sans doute au manuscrit original : car la page 413 de la copie qui nous est parvenue ne nous apprend rien sur le golfe de la Spezia et sur les ports qui s'y trouvent.

Page 148, ligne 26. — En 1728, Alderamo de Cybo-Malas-

pina était duc de Massa et prince de Carrare depuis 1715 et devait régner jusqu'en 1731.

Page 151, lignes 19 et 20. — Benoît XIII érigea Lucques en archevêché sans suffragants, le 11 septembre 1726, au profit de Bernard Guinigi. Ce prélat avait été nommé, d'abord, évêque de Rieti; puis, évêque de Lucques, le 29 décembre 1723. Il mourut en 1730.

Page 152, ligne 15. — Annibal Carraci ou Carrache, un des maîtres de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1560, et mourut à Rome, en 1609.

Page 152, ligne 16. — Frédéric Barocci, dit *le Barroche,* peintre de l'école romaine, naquit en 1528 et mourut le 30 décembre 1612, à Urbin.

Page 152, lignes 17 et 18. — Jean-François Barbieri, dit *le Guerchin,* peintre de l'école bolonaise, naquit à Cento, le 2 février 1590, et mourut à Bologne, le 22 décembre 1666.

Page 152, lignes 21 et 22. — Jean de Bologne, ou mieux Jean Bologne, qui fut élève de Jacques Dubroucq, à Anvers, et peut-être de Michel-Ange, à Rome, naquit à Douai, en 1524, et mourut à Florence, le 14 août 1608.

Page 152, lignes 25 et 26. — Pietro Paolini, qui imita dans ses tableaux les peintres de l'école vénitienne, naquit au commencement du XVIIe siècle et mourut en 1682, à Lucques.

Page 152, ligne 27. — Sébastien de Luciano, dit *fra Sébastien del Piombo,* peintre de l'école vénitienne, naquit à Venise, en 1485, et mourut à Rome, en juin 1547.

Page 153, ligne 4. — Le manuscrit donne *Santa-Maria-da (?)-Conte-Horlandini,* au lieu de *Santa-Maria-in-Corte-Orlandini.*

Page 153, lignes 4 et 5. — D'après l'*Itinéraire ... de l'Italie,* par M. A.-J. Du Pays [1], il n'y aurait plus dans l'Église *Santa-Maria* que des copies des deux tableaux du Guide. Les originaux auraient été vendus en 1840. Ils représentaient un Christ en croix, avec saint Jules et sainte Catherine, et une Madone *della Neve.*

Page 153, ligne 5. — Luc Giordano, peintre de l'école napolitaine, naquit à Naples, en 1632, et mourut à Rome, le 12 janvier 1705.

Page 153, ligne 6. — François Vanni, peintre de l'école florentine, naquit en 1563 et mourut le 25 octobre 1609, à Sienne.

1. *Itinéraire... de l'Italie....., Italie du Centre,* par M. A.-J. Du Pays (Paris, Hachette et Ce, 1877), page 301.

Page 153, ligne 6. — Le manuscrit donne *Paulini,* au lieu de *Paolini.*

Page 153, ligne 7. — Pierre Scorzini, né à Lucques, étudia la peinture à Bologne et se distingua surtout comme décorateur de théâtres au XVIIIe siècle.

Page 153, lignes 11 et 12. — Quel est le peintre que Montesquieu ou son copiste désigne sous le nom de *l'Ispagnoletto, di Bologna?* Joseph Ribéra, dit *l'Espagnolet,* naquit à Xativa, dans le royaume de Valence, le 12 janvier 1588, et mourut à Naples (?), en 1656.

Page 157, ligne 18. — A la suite du mot *balustrade* se trouve, dans le manuscrit, un renvoi biffé, analogue à celui de la page 148; il est ainsi conçu : *Voyez page 414.*

Page 157, lignes 26 et suivantes. — Ce que Montesquieu raconte des portes du Dôme de Pise est assez étrange. Les trois portes de la façade ayant été détruites par un incendie, en 1596, Jean Bologne en fit de nouvelles qui furent mises en place l'an 1603. Une seule des portes antérieures fut conservée au transept du sud. Elle remonte (dit-on) à la fin du XIIe siècle et aurait pour auteur Bonanno, de Pise. « Ouvrage d'une barbarie rare », au jugement de M. Eugène Müntz[1], cette porte répondrait à ce que Montesquieu dit des portes du Dôme en général.

Page 158, ligne 5. — Le manuscrit donne *André del Sartre,* au lieu d'*André del Sarto.* — André del Sarto, un des maîtres de l'école florentine, naquit en 1488 et mourut en 1530, à Florence.

Page 158, ligne 6. — Benoît Luti, peintre de l'école florentine, naquit en 1666 et mourut à Rome, en 1724.

Page 158, lignes 19 et 20. — On attribuait autrefois à André Orcagna, né vers 1308 et mort en 1368, les fresques qui représentent *le Triomphe de la Mort* et *le Jugement dernier,* tandis que son frère Bernard aurait été l'auteur de *l'Enfer;* mais les critiques modernes mettent plutôt ces peintures au compte d'autres artistes du XIVe siècle : Ambroise et Pierre Lorenzetti, de Sienne.

Page 158, ligne 27. — Les critiques modernes refusent d'attribuer à Giotto les fresques qui passaient pour être de lui, et qui, d'après eux, auraient été exécutées, vers 1370, par François de Volterra.

Page 158, ligne 30. — Le peintre que Montesquieu désigne comme ayant décoré tout un côté du *Campo-Santo* est Benozzo

1. *Le Tour du Monde* (Paris, librairie Hachette et Cie, 1886), tome LI, *A travers la Toscane,* page 312.

Gozzoli, né vers 1424, qui, de 1469 à 1485, se consacra à ce travai , et qui mourut à Pise, en 1498.

Page 159, ligne 16. — C'est le 25 novembre que tombe la fête de sainte Catherine.

Page 162, ligne 3. — Le manuscrit donne *Edil. Joann. Marian.* — L'inscription a été renouvelée en 1695. Le texte complet en a été publié par M. Alexandre d'Ancona, à la page 481 (en note) de l'édition qu'il a donnée du *Journal du Voyage* de Montaigne.

Page 162, lignes 5 et 6. — M. d'Ancona donne *idus novemb.*, au lieu de *idibus novembris*.

Page 162, ligne 11. — Louis Cardi, dit *Civoli* ou *Cigoli*, peintre de l'école florentine, naquit en 1559, au château de Cigoli, en Toscane, et mourut à Rome, en 1613.

Page 162, ligne 12. — L'ordre des chevaliers de Saint-Étienne (pape et martyr) fut créé par Cosme Ier, en 1561, pour défendre les côtes de la Toscane contre les corsaires. On y admettait non seulement des nobles, mais aussi des roturiers, comme Montesquieu l'expose dans la suite de son *Voyage*. Tous les trois ans, l'ordre tenait un chapitre général, où il nommait ses dignitaires : grand-connétable, grand-prieur, grand-chancelier, etc. Lorsque les chevaliers de Saint-Étienne furent supprimés une première fois, en 1809, ils possédaient un patrimoine de 4,007,784 écus. Rétabli en 1817, l'ordre a cessé d'exister en 1859.

Page 162, lignes 23 et 24. — La statue qui se trouve sur la place *de' Cavalieri*, devant l'Église de Saint-Étienne, représente le grand-duc Cosme Ier et a été exécutée par Pierre de Francheville, dont Montesquieu parle plus loin.

Page 162, ligne 25. — Des deux frères Melani, de Pise : l'un, Joseph, se distingua comme peintre de figures, devint chevalier de l'Éperon d'or, et mourut en 1747; l'autre, François, excella dans les perspectives et mourut en 1742.

Page 163, lignes 24 et 25. — Nous ponctuons la phrase qui commence par les mots *La nation*, d'après le sens qu'elle nous paraît avoir; mais, dans le manuscrit, il n'y a que des virgules avant, au milieu et après : « ... *le gouvernement, la nation angloise y fait le principal commerce, après la françoise la hollandoise, ce qu'il y a c'est...* »

Page 164, lignes 18 et 19. — Dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 35), Montesquieu a inséré la note suivante :

« J'ai vu les galères de Livourne et de Venise; je n'y ai pas vu un seul homme triste. Cherchez à présent à vous mettre en écharpe un morceau de ruban bleu, pour être heureux. »

Page 164, ligne 23. — Le manuscrit donne *libeti,* au lieu de *libecci.*

Page 165, ligne 7. — Le manuscrit donne *lebete,* au lieu de *libeccio.*

Page 166, lignes 22 à 27. — Livourne doit, en effet, son importance à la série des grands-ducs de Toscane : Cosme Ier, Ferdinand Ier, Cosme II, etc. Sa nouvelle forteresse fut commencée le 10 janvier 1590, c'est-à-dire sous le règne de Ferdinand Ier. Les successeurs de ce prince n'exécutèrent pas intégralement les projets qu'il avait conçus.

Page 167, ligne 22. — Le onzième cahier du manuscrit, cahier qui commence par les mots *établis, et il a fait,* est recouvert en partie par une feuille double sur laquelle une main italienne a écrit la note suivante :

« LOI DE VENISE. — *Articolo che si trova in una parte ò sia decreto antico di Venetia,* anno 1380 :

« *Proibimo a i capi dal mare di poter condur sopra le navi* » *cani e tutta sorte di bestie che fanno strepito.*

» *In oltre, proibimo di poter condurre donne da partito, per* » *evitare tutti gl' impegni e scandoli che potessero arrivare nell'* » *armata. Vi concediamo però a ciascheduno capo da mar due* » *giovanni di bello aspetto.* »

Page 169, lignes 3 et 4. — Montesquieu accepte ici, sur la renaissance de la sculpture et de la peinture, la tradition que Vasari a mise en cours au bénéfice de Florence, mais au détriment de Pise, et même de Bologne et de Sienne.

Page 169, ligne 14. — Michel-Ange Buonarotti, le maître sculpteur, peintre et architecte, naquit à Caprese, le 6 mars 1474, et mourut à Rome, le 18 février 1564.

Page 169, lignes 28 et 29. — La belle-sœur de Jean-Gaston était Violante-Béatrix, fille de Ferdinand-Marie, électeur de Bavière. Née le 23 janvier 1673, elle se maria, le 21 novembre 1688, avec Ferdinand de Médicis, fils aîné de Cosme III. Elle mourut le 30 mai 1731.

Page 169, ligne 29. — La sœur de Jean-Gaston s'appelait Marie-Anne-Louise de Médicis. Née en 1667, elle avait épousé, le 26 avril 1691, Jean-Guillaume, électeur palatin; mais elle perdit son mari le 8 juin 1716. Elle mourut, elle-même, le 18 février 1743.

Page 170, ligne 17. — C'est après la mort de *Charles Ier,* et non de *Charles II,* que le Parlement d'Angleterre fit vendre *les meubles des maisons royales.* Les acheteurs furent, entre autres,

le cardinal Mazarin, Philippe IV d'Espagne et Christine de Suède. Parmi les *meubles* vendus, on cite le beau portrait de Charles Ier par Antoine Van Dyck que l'on admire aujourd'hui au Musée du Louvre.

Page 171, ligne 12. — *La reine* que Made Olivieri accompagna est sans doute Marie-Anne-Josèphe-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur Léopold Ier. Née le 7 novembre 1683, elle épousa Jean V, roi de Portugal, le 28 octobre 1708. Elle mourut le 14 août 1754.

Page 172, ligne 24. — A la suite des mots *pour cela,* il y a, dans le manuscrit, une phrase ainsi conçue, mais biffée : « *Il n'est pas sévère, et les prisons sont pleines de criminels.* »

Page 172, lignes 24 et 25. — Jean-Gaston avait un valet, Julien Dami, qui abusait de l'influence qu'il exerçait sur son maître pour vendre emplois et faveurs.

Page 172, lignes 26 et suivantes. — Ce fut le 12 août 1530 que Charles-Quint, d'accord avec le pape Clément VII, s'empara de Florence, en vue de rendre aux Médicis le pouvoir dont ils avaient été dépouillés le 16 mai 1527. Alexandre, qui fut proclamé chef héréditaire de la République, le 6 juillet 1531, n'était, du reste, qu'un descendant illégitime des anciens seigneurs de la Ville. Il périt le 6 janvier 1537, assassiné par Lorenzino, un de ses cousins. Mais ce fut un autre de ses parents, Cosme Ier, qui lui succéda, qui réprima, en 1538, la tentative de Philippe Strozzi, et qui, en 1569, obtint du pape Pie V le titre de grand-duc. Quant à Lorenzino, après avoir tué Alexandre, il se retira à Venise, où il fut assassiné à son tour, le 26 février 1548. Montesquieu n'avait pas tort de n'accepter qu'avec réserve les renseignements historiques qu'on lui donnait à Florence.

Page 173, lignes 18 à 21. — Les fondateurs de commanderies de l'ordre des chevaliers de Saint-Étienne pouvaient transmettre leurs fondations à leurs descendants en ligne directe seulement. Encore les fils des fondateurs devaient-ils faire preuve de deux quartiers de noblesse du côté maternel, ou bien augmenter le fonds de la commanderie de 1,000 écus. Sinon la commanderie *retournait à l'ordre.*

Page 174, ligne 19. — Le nom de *Père de la Patrie* fut donné à Cosme de Médicis, dit *le Vieux,* pour avoir nourri le peuple de Florence pendant une famine. Il naquit en 1389 et mourut le 1er août 1464. En 1433, il fut mis en accusation et exilé par l'influence des Albizzi. Son gardien ne le fit donc pas évader; mais il le protégea contre les violences de ses adversaires.

Cosme revint, d'ailleurs, en Toscane dès 1434. Depuis son retour, il ne cessa pas de diriger les affaires de la République tant qu'il vécut.

Page 175, ligne 5. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Renucini,* au lieu de *Rinuccini.*

Page 175, lignes 20 à 22. — Jean-Gaston de Médicis, qui s'était marié en Allemagne, le 2 juillet 1697, avec Anne-Marie de Saxe-Lauenbourg, veuve d'un prince de Neubourg, ne ramena point sa femme avec lui lorsqu'il revint à Florence, en 1705. Deux ans après, il retourna auprès d'elle; mais, en 1708, il reprit, seul encore, le chemin de la Toscane. Est-ce à un troisième voyage que Montesquieu fait ici allusion?

Page 175, ligne 26. — En disant *manche,* Montesquieu francise le mot *mancia,* qui signifie, en italien, *étrenne* ou *pourboire.*

Page 176, ligne 9. — Montesquieu mentionne la marquise Féroni dans une lettre qu'il écrivit, le 6 mars 1740, à l'abbé Niccolini [1].

Page 176, ligne 10. — Antoine, marquis de Niccolini, naquit à Florence, le 19 février 1701. Il étudia les lettres, la philosophie et la jurisprudence, et entra dans les ordres. Sous le pontificat de son parent Clément XII, il vécut à Rome. Ensuite, il revint à Florence et voyagea en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Quand la dynastie des ducs de Lorraine eut remplacé celle des Médicis, il lui fut interdit de rentrer en Toscane. Il mourut, à Rome, le 4 octobre 1769. Montesquieu resta toujours en relations avec lui, témoin la lettre qu'il lui adressa le 1er décembre 1754, pour lui recommander La Condamine [2]. Lorsqu'il apprit que son ami était exilé de la Toscane, il s'écria, d'après l'abbé de Guasco [3] : « Oh! il faut que mon ami Niccolini ait dit quelque grande vérité. »

Page 176, ligne 12. — Charles Rinuccini, né le 28 mars 1679 et mort le 28 janvier 1748, remplit sous Cosme III des fonctions diplomatiques à Rome, Londres, Paris, Madrid, La Haye, Francfort, etc. Il représenta la Toscane au congrès d'Utrecht. En 1715, il fut nommé secrétaire d'État de la guerre par le Grand-Duc et conserva la confiance de ses successeurs : Jean-Gaston de Médicis et François Ier de Lorraine.

1. *Œuvres complètes,* tome VII, page 249.
2. *Œuvres complètes,* tome VII, page 438.
3. *Lettres de Monsieur de Montesquieu à divers Amis...* (Leide, P.-H. Jacqueau, 1767), page 26, note 1.

Page 176, ligne 20. — Marc-Antoine Raimondi, orfèvre et graveur, naquit en 1488 et mourut en 1546, à Bologne.

Page 176, ligne 21. — Gérard Audran, le plus illustre des graveurs de sa famille, naquit à Lyon, le 2 août 1640, et mourut à Paris, le 8 février 1691.

Page 176, ligne 21. — Il y a, au moins, six à sept Audran qui ont exercé la profession de graveur, sans parler de ceux qui ont été peintres. Après Gérard, le plus illustre est son oncle Charles. Ce dernier naquit à Paris, en 1594, et mourut en 1674.

Page 176, lignes 22 et 23. — Énée Vico, graveur, naquit à Parme, vers 1520, et mourut à Ferrare (?), vers 1570.

Page 176, ligne 23. — Pierre-Santi Bartoli, peintre et graveur, naquit à Bartola ou à Pérouse, en 1635, et mourut à Rome, en 1700.

Page 176, lignes 24 et 25. — Charles-Quint, après la capitulation de Florence, du 12 août 1530, et par le décret d'Augsbourg, du 2 octobre suivant, avait entendu rétablir en Toscane l'état de choses ancien, sauf à rendre héréditaire en droit l'autorité des Médicis qui ne l'était qu'en fait autrefois. Mais un changement de régime fut introduit, par fraude et violence, dès qu'Alexandre fut reconnu chef de la République. Une constitution nouvelle lui conféra, le 4 avril 1532, le titre de duc, avec un pouvoir absolu que ne tempérait nullement l'existence d'un Sénat et d'un Conseil des Deux Cents, instruments dociles des volontés du Prince.

Page 177, ligne 5. — Quand Charles-Quint abdiqua, ses états d'Italie passèrent à Philippe II, roi d'Espagne, tandis que la dignité impériale fut dévolue à Ferdinand Ier, roi de Bohême et de Hongrie, et, plus tard, à ses descendants. Par suite, les Empereurs n'eurent plus à gouverner les états de la Péninsule qui avaient été soumis au petit-fils de Maximilien Ier. C'est ce que Montesquieu exprime en disant qu'ils *se retirèrent d'Italie.*

Page 177, ligne 9. — Pierre de Francheville ou de Franqueville, dit *Francavilla,* élève de Jean Bologne, naquit à Cambrai, vers 1553, et mourut à Paris, le 25 août 1615.

Page 177, ligne 12. — Jean-Baptiste Foggini, architecte et sculpteur, naquit à Florence, en 1652 (?), fut élève d'Hercule Ferrata, à Rome, et mourut en 1737 (?). Il était connu en France, au XVIIIe siècle, sous le nom de *Fog,* pour ses reproductions de statues antiques. Montesquieu donne des renseignements sur cet artiste dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 370) :

« Foggini étoit boiteux et contrefait; ce qui fait que ses ouvrages n'ont pas toute la perfection qu'on pourroit désirer : car,

quand on fait une statue, il ne faut pas être toujours assis en un lieu... »

On trouve aussi des détails sur les travaux du même sculpteur dans les notes autographes de Montesquieu sur les objets d'art de Florence.

Page 177, ligne 15. — Dans ses notes sur les objets d'art de Florence, Montesquieu dit, à la page 66 :

« J'ai été, ce 19 décembre 1728, avec M. Piémontino *(sic)* le fils, sculpteur de Florence, voir plusieurs ouvrages de sculpture. »

Page 177, ligne 16. — Ferdinand de Médicis, fils aîné de Cosme III, grand-duc de Toscane, naquit le 9 août 1663 et mourut, avant son père, le 30 octobre 1713.

Page 179, ligne 21. — Le total de l'addition est faux; il est clair qu'il y a eu des erreurs dans la transcription des chiffres particuliers. Les États du Pape ne figurent ici que pour 80,000 âmes, tandis qu'il leur en est attribué près de 900,000 à la page qui précède. On remarque aussi que la population du Modénois est évaluée, d'un côté, à 100,000, et, de l'autre, à 120,000 habitants.

Page 179, ligne 22. — Dans le onzième cahier du manuscrit se trouve une feuille de papier sur un côté de laquelle Montesquieu avait écrit de sa main la série des notes qui commencent par les mots *État de Florence,* et finissent par ceux-ci : *à l'Empereur de l'avoir signée.* Cette feuille est la seule qui subsiste de la minute originale du *Voyage en Italie.* Elle a été, sans doute, conservée parce que le copiste s'est aperçu qu'il avait omis de transcrire d'autres notes, que Montesquieu avait consignées au verso de la même feuille, qui commencent par le mot *Manufactures,* et qui finissent en ces termes : *400,000 âmes en Sardaigne.* Nous avons intercalé ces derniers renseignements à leur place. Le copiste a également omis, dans la transcription du recto, le nom de *Bartholoméi,* qui se lit au-dessus des notes statistiques sur Florence, et qui nous apprend de qui Montesquieu tenait les renseignements qui suivent.

Page 180, lignes 11 et 12. — On appelait à cette époque *Quadruple-Alliance,* l'alliance conclue entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, le 2 août 1718, depuis que les Provinces-Unies y avaient accédé.

Page 182, ligne 4. — Saint André Corsini, né le 30 novembre 1302 et mort le 6 janvier 1373, fut évêque de Fiésole. Il fut canonisé en 1629 par le pape Urbain VIII. Sa fête se célèbre le 4 février.

Page 182, ligne 20. — Le manuscrit donne *Beuseval,* au lieu

de *Bezenval,* nom d'une famille noble de Soleure. — Le canton de Soleure avait pour chefs deux avoyers nommés à vie, mais n'exerçant leurs fonctions qu'alternativement. De 1688 à 1713, un de ces deux magistrats fut Jean-Victor Bezenval. Mais, en 1728, les deux avoyers s'appelaient Jérôme et Jean-Joseph Sury. Montesquieu a donc eu raison d'écrire que M. de Bezenval *se disait* chef de la république de Soleure, et non qu'il l'*était.* Ajoutons que plusieurs des membres de la famille des Bezenvals servirent autrefois la France avec distinction.

Page 182, ligne 27. — Parmi les treize cantons qui constituaient la Confédération suisse au XVIIIe siècle, il y en avait neuf dont les rivalités provoquaient d'incessants conflits : d'une part, les deux cantons protestants de Berne et de Zurich; et, de l'autre, les sept cantons catholiques de Schwytz, Uri, Unterwalden, Lucerne, Zug, Fribourg et Soleure. Les événements auxquels Montesquieu fait particulièrement allusion sont ceux qui se produisirent en *1712,* et non en *1722.* A l'occasion des démêlés de l'abbé de Saint-Gall avec les habitants de Toggenbourg, on vit éclater la guerre civile. Les cantons catholiques ayant eu le dessous, ils furent obligés de renoncer, en faveur de Berne et de Zurich, à certains droits qu'ils exerçaient en commun sur le comté de Bade et sur quelques autres districts. C'est le traité d'Aarau, des 9 et 11 août 1712, qui mit fin à cette déplorable querelle.

Page 183, ligne 2. — Dominique Passionéi, né le 2 décembre 1682 et mort le 5 juillet 1761, représenta le Saint-Siège dans les congrès qui suivirent la guerre de la Succession d'Espagne. Il fut ensuite nonce en Suisse (1721), et plus tard à Vienne (1730). Promu cardinal le 23 juin 1738, il devint secrétaire des brefs et bibliothécaire du Vatican. C'était un des plus savants hommes de son siècle. Quand *l'Esprit des Lois* fut déféré à la Congrégation de l'Index, Passionéi intervint et essaya de prévenir la condamnation de l'œuvre de Montesquieu.

Page 184, ligne 3. — M. de Bezenval faisait sans doute allusion à l'affaire de Vilmergen, où les Bernois emportèrent un succès décisif. Cette bataille eut lieu en *1712,* c'est-à-dire à la date que Montesquieu donne ici. Il est donc probable que, si le copiste a mis *1722* plus haut, c'est par suite d'une erreur qui lui est imputable.

Page 184, lignes 8 et 9. — Le manuscrit donne *ensuite,* au lieu de *en Suisse.*

Page 184, lignes 10 à 12. — D'après les renseignements que

donne M. Arm. Baschet, à la page 495 de son livre sur *Les Archives de Venise,* le prince héréditaire de Modène aurait séjourné dans cette ville en février 1719.

Page 185, ligne 5. — L'abbé Jean-Baptiste Dubos, né en 1670 et mort le 23 mars 1742, fut un érudit et un publiciste distingué, si bien qu'il devint secrétaire perpétuel de l'Académie française. L'ouvrage dont il est ici question, et qui parut, en 1703, à Amsterdam, en un volume in-12, a exactement pour titre : *Les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la Guerre présente.* On sait que Montesquieu critiqua vivement, dans *l'Esprit des Lois,* certaines théories de Dubos sur les origines de la monarchie française.

Page 186, ligne 8. — Le manuscrit donne *Salvati;* mais il faut lire sans doute *Salviati,* nom ou plutôt surnom de deux peintres connus : François de' Rossi, peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1510, et mort à Rome, le 11 novembre 1563; et Joseph Porta, peintre de l'école vénitienne, né à Castelnuovo-della-Garfagnana, vers 1520, et mort à Venise, en 1572.

Page 186, lignes 16 et 17. — Dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 335), Montesquieu parle ainsi de la musique italienne :

« Dans mon séjour en Italie, je me suis extrêmement converti sur la musique italienne. Il me semble que, dans la musique françoise, les instruments accompagnent la voix, et que, dans l'italienne, ils la prennent et l'enlèvent. La musique italienne se plie mieux que la françoise, qui semble roide. C'est comme un lutteur plus agile. L'une entre dans l'oreille; l'autre la meut. »

Page 188, lignes 7 et 8. — Par *on a érigé un nouveau mont,* il faut entendre *on a émis de nouveaux titres de rente.*

Page 188, ligne 24. — Pierre Berrettini, dit *Pierre de Cortone,* peintre de l'école romaine et architecte, naquit à Cortone, le 1er novembre 1596, et mourut à Rome, le 16 mai 1669.

Au folio 427, vo, de son *Spicilegium,* Montesquieu parle encore de cet artiste :

« Cortone, dans un traité de perspective, a donné quelques réflexions sur l'architecture. Il dit qu'il ne voudroit pas qu'on mît des piédestaux dans les ordres supérieurs, parce qu'ils portent à faux. D'autant que la saillie de la base des colonnes supérieures porte déjà à faux sur le nu des colonnes inférieures. Cela est assez bien dit. Mais voilà tout ce qu'il y a de bon, et c'est bien peu.

» Ce Cortone, qui a fait les hôtels de Narmoutier *(sic)* et de Matignon, avoit imaginé une pyramide pour le feu Roi, qui me

paroît ridicule. Elle avoit huit faces par en bas, dont quatre principales répondoient aux quatre côtés de la pyramide. Les angles coupés faisoient les quatre autres. Chaque face avoit une niche, où étoit un groupe ou une statue par le bas : première folie contre la solidité et la simplicité d'un ouvrage colossal. Les pans coupés avoient deux retours à chaque angle, formés par les pilastres : seconde sottise de faire ce colifichet à un ouvrage colossal. Il avoit mis tout autour des pilastres d'ordre dorique ; ce qui ne se doit jamais mettre à une pyramide. Car quelles colonnes ou pilastres peuvent la porter? On dira qu'elles ne portent que l'entablement. Mais l'entablement supporte la pyramide. »

Page 188, lignes 28 et 29. — Montesquieu fait ici allusion à *la Vierge à la Chaise,* ainsi que cela ressort d'un passage de ses notes sur les objets d'art de Florence. Parlant du Palais Pitti, qu'il visita le 28 décembre 1728, il exprime en ces termes son admiration pour le chef-d'œuvre de Raphaël (page 65) : « Il y a un très grand nombre de tableaux, tous exquis, et, entre autres, il y a la fameuse *Vierge assise* de Raphaël, qui est autant au-dessus des ouvrages ordinaires de Raphaël que Raphaël est au-dessus des peintres ordinaires. »

Page 189, ligne 1. — Antoine Allegri, dit *le Corrège,* un des maîtres de l'école lombarde, naquit vers 1494 et mourut le 3 mars 1534, à Correggio.

Page 189, ligne 1. — Montesquieu fait ici allusion à des tableaux d'Annibal Carrache, auquel nous avons déjà consacré une note.

Page 189, lignes 1 et 2. — François Mazzuoli ou Mazzola, dit *le Parmesan,* peintre de l'école lombarde, naquit à Parme, le 11 janvier 1504, et mourut à Casal-Maggiore, le 24 août 1540.

Page 189, ligne 2. — Pierre-Paul Rubens, un des maîtres de l'école flamande, naquit à Cologne, le 29 juin 1577, et mourut à Anvers, le 30 mai 1640.

Page 189, ligne 6. — La chapelle dont Montesquieu parle ici est plus connue sous le nom de *Chapelle des Princes.* Cosme II la consacra à la sépulture des princes de sa famille. La construction en avait été commencée en 1604, sous le règne de Ferdinand Ier, qui la destinait à recevoir le saint Sépulcre, comme Montesquieu le dit plus loin.

Page 189, ligne 10. — Ferdinand Ier, fils de Cosme Ier, s'était engagé, d'abord, dans les ordres et fut promu cardinal en janvier 1563. Mais, à la mort de son frère François Ier, il devint grand-duc de Toscane, le 19 octobre 1587, se démit ensuite de

la pourpre, et se maria avec Catherine de Lorraine. Il mourut le 7 février 1609.

Page 189, lignes 10 et 11. — Ferdinand II, fils de Cosme II, naquit le 14 juillet 1610, succéda à son père le 28 février 1621, et mourut le 23 mai 1670.

Page 191, lignes 12 et 13. — Dominique Beccafumi, peintre de l'école florentine, naquit près de Sienne, en 1486, et mourut à Sienne, en mai 1551.

Page 191, ligne 20. — Jean-Laurent Bernini, dit *le cavalier Bernin*, sculpteur, architecte et peintre, naquit à Naples, en 1589, et mourut à Rome, le 28 novembre 1680.

Page 194, ligne 19. — *Les Délices de l'Italie* étaient une sorte d'itinéraire illustré, qui fut réimprimé plusieurs fois, au XVIIIe siècle, et même traduit en allemand. Dans le privilège de l'édition, en 4 volumes in-12, qui parut à Paris en 1707, il est dit que le libraire P. Ribou est autorisé à faire paraître « *Les Délices de l'Italie ou Description exacte de ce Pays, de ses principales Villes et de toutes les Raretez qu'il contient*, enrichie de figures en taille-douce, par le sieur de Rogissart et H*** », lisez *Havard*. Lorsque Montesquieu qualifie l'ouvrage de *mauvais*, il a tellement raison que l'éditeur qui republia *Les Délices*, en 1743, à Amsterdam, chez P. Morlier, avoua que M. de Rogissart s'était « tellement oublié qu'il » donnait « César pour Annibal, les Parthes pour les Daces,... des toises pour des coudées[1]. »

Page 194, lignes 29 et 30. — L'inscription dont Montesquieu va citer un fragment est reproduite en entier dans *Les Délices de l'Italie*. Au tome Ier, page 328, de l'édition de 1743, on en trouve, en effet, le texte conçu en ces termes : « *Desiderius, ultimus Insubrium rex, Longulam, Vetuloniam atque Volturnam mœnibus cinxit, et, Etruriæ priore nomine inducto, Viterbium, mulcta capitis indicta, appellari jubet, salutis anno DCC LXXIII.* »

Page 194, ligne 30. — Didier ou Désidérius, duc de Toscane, succéda en 756 à Astolfe, roi des Lombards, et fut détrôné en 774 par Charlemagne. Ce dernier ajouta, d'ailleurs, à ses titres celui de *roi des Lombards*. Quant à Didier, il mourut dans le monastère de Corbie.

Page 195, ligne 5. — C'est par erreur que Montesquieu dit que, de Viterbe à Rome, *on trouve des endroits de la voye « Appia »*. La voie Appienne était au sud de Rome. En venant du nord, on rencontre surtout les restes de la *via Cassia*. Le Président

1. Tome Ier, *Préface*.

n'aurait-il pas confondu ici la *via Appia,* œuvre d'Appius Claudius, avec la *via Claudia?* Celle-ci s'embranchait, en effet, sur la *via Cassia,* près des ruines de Véies.

Page 197, ligne 1. — La Congrégation de l'Immunité était un conseil formé de quelques cardinaux, d'un clerc de chambre, d'un auditeur de Rote et d'un référendaire, conseil qui statuait, à Rome, sur le cas des criminels que les autorités publiques demandaient à arrêter dans les églises où ils s'étaient réfugiés.

Page 197, ligne 17. — Louis-Dominique Bourguignon, dit *Cartouche,* né en 1693, fut exécuté le 28 novembre 1721, en place de Grève, après avoir exploité la Normandie, d'abord, et Paris, ensuite, à la tête d'une bande de voleurs.

Page 197, lignes 19 à 21. — Louis-Antoine de Noailles, né le 27 mai 1651 et mort le 3 mai 1729, fut nommé successivement aux évêchés de Cahors et de Châlons-sur-Marne; puis, à l'archevêché de Paris, le 19 août 1695. Il fut promu cardinal en novembre 1699. Longtemps il s'opposa à la bulle *Unigenitus.* Il finit cependant par écrire au pape Benoît XIII, le 19 juillet 1728, une lettre de soumission, après laquelle il publia, le 11 octobre suivant, un mandement conforme. Montesquieu revient un peu plus loin sur cette affaire.

Page 197, ligne 26. — Le nom de *Molinistes* était donné aux partisans des doctrines professées par le Jésuite Louis Molina, dont nous avons dit un mot à l'occasion du père Serry.

Page 198, ligne 2. — Il s'agit ici de la Congrégation du Saint-Office ou de l'Inquisition, instituée par Paul III, en 1542, et confirmée par Sixte-Quint, en 1588. Son attribution essentielle était de veiller à la pureté de la foi. Elle était composée de douze cardinaux, présidée par le grand-pénitencier et assistée d'un cardinal secrétaire; mais cette congrégation comprenait, en outre, des prélats, un commissaire, des théologiens consulteurs, etc., n'ayant pas voix délibérative.

Page 198, lignes 3 et 4. — On appelait *Bénéventins,* à Rome, les favoris du pape Benoît XIII, qui n'oublia jamais qu'il avait été archevêque de Bénévent.

Page 198, ligne 13. — Au XVIIIe siècle, les Jésuites dirigeaient le Collège Romain, qui leur a été enlevé en 1870, et qui a reçu le nom de *Liceo Ennio-Quirino Visconti.* — Montesquieu revient plus loin sur ce collège.

Page 198, ligne 25. — Dominique Zampieri, dit *le Dominiquin,* peintre de l'école bolonaise, et, de plus, architecte et sculpteur, naquit à Bologne, en 1581, et mourut à Naples, en 1641.

Page 199, ligne 6. — L'église que Montesquieu appelle les *Grands-Jésuites* est celle qui est connue sous le nom d'*il Gesù :* elle fut commencée par Vignole, en 1568, et terminée, en 1575, par Jacques della Porta.

Page 199, ligne 13. — Le manuscrit donne *Lamanato,* au lieu de *Ammanati.* — Barthélemy Ammanati, architecte et sculpteur, qui eut pour maîtres Baccio Bandinelli et le Sansovino, naquit en 1510 et mourut en 1592, à Florence. Mais ce n'est pas lui qui dessina le plan de l'Église du Collège des Jésuites ou de Saint-Ignace-de-Loyola. Commencée en 1626 et terminée en 1675, cette église fut bâtie sur le plan du père Grassi, sauf la façade qui est l'œuvre de l'Algarde. L'erreur de Montesquieu s'explique. C'est Ammanati qui construisit le Collège Romain proprement dit, sous les pontificats de Grégoire XIII et de Sixte-Quint.

Page 199, ligne 17. — Athanase Kircher, né le 2 mai 1602, à Geisa, en Saxe, et mort le 28 novembre 1680, à Rome, étudia les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, la médecine, la philologie, etc. Il entra en 1618 dans la Société de Jésus. Les collections qu'il a laissées valent mieux que ses écrits, où il fait preuve d'une science plus variée que solide.

Page 199, lignes 19 et 20. — On appelait, au XVIIIe siècle, *bouteilles d'Allemagne* ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *larmes de verre* ou de *larmes bataviques,* sortes de cristallisations qui se forment par le brusque refroidissement d'une masse de verre en fusion tombant dans l'eau froide.

Page 200, lignes 1 et 2. — La Chambre apostolique était le conseil des finances qui dirigeait la perception et l'emploi des revenus du Saint-Siège, dont il administrait les domaines.

Page 200, ligne 12. — On sait qu'on désignait sous le nom de *la Constitution* la bulle *Unigenitus,* par laquelle le pape Clément XI condamna, le 8 septembre 1713, cent et une propositions que le père Quesnel avait avancées dans ses *Réflexions morales sur le Nouveau-Testament, les Actes et les Épîtres des Apôtres,* ouvrage publié pour la première fois en 1671.

Page 200, ligne 29. — Antoine-Joseph-Amable Feydeau, né en 1658 et mort le 3 décembre 1741, était général des Carmes quand il fut nommé, le 1er novembre 1728, évêque de Digne.

Page 201, lignes 24 et 25. — Alexandre Albani, né à Rome, le 19 octobre 1692 et mort le 11 décembre 1779, était neveu du pape Clément XI. Il fut promu cardinal le 20 juillet 1721 et devint protecteur du royaume de Sardaigne, d'abord, et de l'Empire, ensuite. C'était un amateur passionné et très compétent des beaux-

arts. Il fit de Winckelmann son bibliothécaire. Nous aurons à reparler de ses collections, auxquelles il consacra le meilleur de ses revenus, au point d'éprouver parfois les plus grands embarras pécuniaires.

Page 202, lignes 3 à 6. — Horace Albani, frère de Clément XI, et Bernardine Ondedéi, sa femme, eurent trois fils : Annibal, qui devint cardinal, et dont il sera question dans la suite du *Voyage;* Charles (1687-1724), qui épousa une Borromée et devint duc et plus tard prince de Soriano; et Alexandre, dont nous venons de parler dans la note précédente. Quand Montesquieu arriva à Rome, Charles était mort.

Page 203, ligne 5. — Le paragraphe commençait par les mots, maintenant biffés, *La fureur du Pape,* au lieu de *Le Pape.*

Page 203, ligne 14. — Jean-François Albani, né à Pesaro, le 21 juillet 1649 et mort le 19 mars 1721, fut promu cardinal le 13 février 1690. Le 23 novembre 1700, il fut élu pape et prit le nom de *Clément XI.* Dans ses *Pensées* manuscrites (tome II, folio 216), Montesquieu dit :

« Les princes sont toujours en prison. Clément XI disoit : « Quand j'étois homme privé, je connaissois tout le monde à » Rome, et le mérite de chacun. A présent que je suis pape, je ne » connois plus personne. »

Page 203, lignes 14 à 16. — Par une bulle en date du 7 novembre 1716, Clément XI avait érigé en église métropolitaine et patriarcale la chapelle du roi de Portugal. Il récompensait ainsi Jean V des secours que ce prince lui avait envoyés, pour le protéger contre les Turcs. Le premier patriarche du nouveau siège fut Thomas d'Almeida, évêque de Porto, qui, nommé le 7 décembre 1716, mourut le 27 février 1754.

Page 203, ligne 21. — Le manuscrit donne *embasciata,* qui n'est pas italien. Il faut lire sans doute *imbasciata* ou *ambasciata.* Désignait-on par ce mot les démarches indiscrètes que les domestiques faisaient à Rome auprès des personnes qui étaient reçues par leurs maîtres?

Page 204, ligne 2. — Le mot *livres* a été substitué, dans le manuscrit, à celui d'*écus.*

Page 204, ligne 13. — Alvar de Cienfuegos, né en 1657, dans les Asturies, enseigna, d'abord, la philosophie à Saint-Jacques-de-Compostelle, et, puis, la théologie à Salamanque. Nommé successivement évêque de Catane et archevêque de Montréal, il fut promu cardinal le 30 septembre 1720 et devint protecteur de l'Empire en 1722. Il mourut en 1739.

Page 204, ligne 14. — Jean-Thomas Enriquez de Cabrera, duc de Medina-del-Rioseco et comte de Melgar, *amirante* héréditaire de Castille, fut gouverneur de Milan et conseiller d'État, sous le règne de Charles II. Envoyé à Paris, en 1702, comme ambassadeur de Philippe V, il trahit ce prince et passa en Portugal avec Cienfuegos, son confesseur. Il y mourut, déconsidéré, le 29 juin 1705.

Page 204, ligne 15. — Le mot *Il* se rapporte, bien entendu, à *Amirante*.

Page 204, lignes 19 à 21. — Montesquieu fait ici allusion à deux ouvrages de Cienfuegos : l'un, sur l'Eucharistie, en un volume in-folio, fut édité à Rome, en 1728, chez Antoine de Rossi *(Vita abscondita seu Speciebus eucharisticis velata...)*; l'autre, sur la Trinité, en deux volumes, également in-folio, fut imprimé à Vienne (Autriche), en 1717, chez J. Van Ghelen (*Ænigma theologicum, seu potius Ænigmatum... Compendium...; qua ... oritur clarissima ... Explicatio ... Trinitatis et Libertatis divinæ...*). Ce dernier ouvrage, dont le titre complet prendrait vingt-cinq à trente lignes, contient des propositions qui faillirent empêcher la promotion de Cienfuegos au cardinalat.

Au folio 402, v°, de son *Spicilegium,* Montesquieu a, d'ailleurs, écrit la note suivante :

« Le cardinal de Cienfuegos a fait un très beau livre, in-folio, sur les Mystères. Il croit que, si Dieu vouloit s'incarner de nouveau, il ne s'incarnerait que dans la maison d'Autriche; que, par l'eucharistie, l'âme de Jésus-Christ est attachée à l'âme du communiant, jusques à ce que le péché la décolle. »

Page 205, lignes 1 et 2. — Le cardinal Alexandre Albani vendit, en 1728, à Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, trente-deux statues. On cite, parmi elles, *la Vénus de Dresde,* un *Fils de Niobé,* et trois *Lions* égyptiens. Ch. Justi, dans son livre sur *Winckelmann*[1], dit que ces statues ne furent payées que 20,000 écus. Le Cardinal était alors dans une détresse qui l'obligeait à se défaire de sa collection. Il en fit d'ailleurs une seconde aussitôt qu'il eut à peu près rétabli ses finances.

Page 205, ligne 7. — On appelait, en Italie, *monti* les banques ou caisses publiques, et *luogi de' monti* les titres de rente perpétuelle, dont Montesquieu parle à la page 215, ligne 22.

1. *Winckelmann, sein Leben, seine Werke und seine Zeitgenossen,* par Ch. Justi (Leipsig, F.-C.-W. Vogel, 1866-1872), tome II, 1re partie, page 303.

Page 205, ligne 27. — Le président de Brosses cite, parmi les pierres gravées qu'il vit dans le Palais Strozzi, « deux admirables camées de Livie et de *Septime Sévère* [1] », mais non pas d'*Auguste*.

Page 206, ligne 10. — Pierre Guérin de Tencin, né le 22 août 1680 et mort le 8 mars 1758, fut nommé, d'abord, archevêque d'Embrun, le 6 mai 1724; puis, de Lyon, le 24 septembre 1740. Entre ces deux dates, il avait été promu cardinal, le 23 février 1739. A deux reprises, il remplit à Rome des missions diplomatiques et fut même nommé ministre d'État le 30 août 1742.

Page 206, ligne 10. — Jean-Joseph Languet de Gergy, né le 25 août 1677 et mort le 11 mai 1753, fut nommé évêque de Soissons le 5 janvier 1715 et archevêque de Sens le 25 décembre 1730.

Page 206, lignes 18 à 21. — Le cardinal de Tencin avait tort de se méfier de la nomination du Prétendant. Dans une de ses *Lettres*, le président de Brosses rapporte, en effet, qu'on lui avait dit à Rome : « Sans le roi d'Angleterre, il n'y a pas d'apparence que le concile d'Embrun eût servi de beaucoup » au cardinal « qui vient d'être nommé [2]. » Ce cardinal n'était autre que Tencin.

Page 206, ligne 28. — Pierre Vannucci, dit *le Pérugin*, le maître de Raphaël, naquit à Castello-della-Pieve, en 1446, et mourut au château de Fontignago, en 1524.

Page 207, ligne 2. — Daniel Ricciarelli, dit *Daniel de Volterra*, peintre de l'école florentine et sculpteur, naquit à Volterra, vers 1509, et mourut à Rome, le 4 avril 1566.

Page 207, lignes 16 et 17. — Les auditeurs de Rote sont les membres d'une juridiction qui statue en appel, à Rome, sur les affaires ecclésiastiques de la plupart des états catholiques. Elle se compose de douze juges. Le roi de France avait le droit d'en nommer un, qu'on désignait sous le titre d'*auditeur de Rote français*.

Page 207, ligne 21. — En 1803, l'Académie de France, où les grands prix de l'École des Beaux-Arts de Paris vont compléter leurs études, a été installée dans la Villa Médicis. L'Académie occupait auparavant le Palais Mancini. C'est Louis XIV qui fonda, en 1666, cette École de Rome, dont Montesquieu désirait qu'on envoyât les élèves se perfectionner encore à Venise.

Page 207, ligne 28. — Néron, né à Antium, le 15 décembre 37, succéda à l'empereur Claude Ier, le 13 octobre 54, et mourut

1. *Lettres familières*, tome II, page 110.
2. *Lettres familières*, tome II, page 134.

près de Rome, le 9 juin 68. Il fit bâtir des thermes à l'imitation d'Agrippa. Mais il prodigua surtout les trésors de l'Empire pour construire cet immense palais dont Montesquieu va parler plus loin.

Page 208, ligne 12. — Domitien, né à Rome, le 23 octobre 51, succéda à l'empereur Titus, le 13 septembre 81, et mourut le 18 septembre 96. Le palais auquel on donne son nom avait été commencé par Vespasien, son père, et continué par Titus, son frère. Il n'occupait qu'une partie de l'emplacement de la célèbre Maison Dorée de Néron.

Page 208, lignes 19 et 20. — Depuis le 22 février 1530, jour où la couronne de fer fut mise, à Bologne, sur la tête de Charles-Quint, par le pape Clément VII, les Espagnols furent les maîtres incontestés de l'Italie, jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle. Pendant cent soixante-dix ans et plus, ils possédèrent le royaume des Deux-Siciles et le duché de Milan, qu'administraient les vice-rois qu'ils y envoyaient. Quant au reste de la Péninsule, il subissait leur prépondérance.

Page 208, lignes 23 et 24. — Adrien, né à Rome, le 24 janvier 76, succéda, le 11 août 117, à l'empereur Trajan, son oncle, et mourut à Baïes, le 10 juillet 138. Il fit construire, pour les empereurs de sa famille, un mausolée, qui ne fut achevé qu'au commencement du règne de son successeur Antonin. Au moyen âge, le *Moles Hadriani* fut transformé en une forteresse, qui prit le nom de Château-Saint-Ange, parce que (dit-on) saint Grégoire-le-Grand aurait aperçu au haut de l'édifice, en 593, l'archange saint Michel lui annonçant la fin d'une épidémie.

Page 209, ligne 13. — On sait que *S. P. Q. R.* est l'abréviation de *Senatus Populusque Romanus*.

Page 209, ligne 22. — Annibal Albani, qu'il ne faut pas confondre avec son frère Alexandre, naquit le 15 août 1682 et mourut le 21 septembre 1751. Promu cardinal en 1711, il fut nommé carmerlingue de la Sainte-Église en 1719, sous le pontificat de son oncle Clément XI. Le président de Brosses dit, dans ses *Lettres*, à propos du conclave de 1740, que le Cardinal gouvernait « tout... par la supériorité de son génie, l'autorité de sa charge et ses manières impérieuses et terribles »; ajoutant encore : « Il est ennemi des François [1]. »

Page 209, ligne 28. — Le cardinal camerlingue, premier officier de la cour de Rome, était le président ordinaire de la Chambre

1. *Lettres familières*, tome II, page 350.

apostolique et régissait les États de l'Église pendant les vacances du Saint-Siège.

Page 210, lignes 3 et 4. — Le cardinal Albani faisait sans doute allusion aux difficultés qui s'élevèrent entre le pape Clément XI et l'empereur Joseph Ier, et qui aboutirent à la rupture de 1708.

Page 211, ligne 19. — Vespasien, né près de Reate, le 17 novembre 9, fut proclamé empereur, à Alexandrie, le 1er juillet 69, et mourut, le 23 juin 79, aussi près de Reate.

Page 211, lignes 22 à 25. — *Martial* n'est pas l'auteur du distique qui suit. Si Montesquieu a fait cette attribution inexacte, c'est en se souvenant peut-être d'un vers bien connu du poète (*De Spectaculis,* II, 4) :

Unaque jam tota stabat in Urbe domus.

Quant au distique, le Président l'a sans doute cité de mémoire : car le texte qu'il donne n'est pas exact. Voici celui qu'on trouve dans Suétone (*Néron,* XXXIX) :

Roma domus fiet. Veios migrate, Quirites,
Si non et Veios occupat ista domus.

Ces vers sont insérés dans toutes les anthologies latines, et, par exemple, dans celle de Burmann, livre II, épigramme 81.

Page 211, ligne 29. — Le manuscrit donne *Franchini;* mais nous croyons qu'il faudrait *Bianchini,* nom du célèbre astronome et archéologue dont Montesquieu mentionne plus loin la mort et les travaux.

Page 212, ligne 27. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Ptoloméi;* mais, en 1724, il n'y avait pas de cardinal s'appelant ainsi. Il y en avait bien un du nom de *Toloméi,* qui était Jésuite. Montesquieu aurait-il écrit *P. Toloméi,* pour *père Toloméi,* et son copiste en aurait-il fait *Ptoloméi,* en un mot? — Jean-Baptiste Toloméi, né à Florence, le 3 décembre 1653, fut promu cardinal le 30 janvier 1713 et mourut le 18 janvier 1726. — Notons que le président de Brosses attribue au cardinal Olivieri le rôle que Montesquieu prête ici à Ptoloméi [1].

Page 212, ligne 28. — Nicolas Coscia, né près de Bénévent, le 25 janvier 1682, sut capter la faveur de Pierre-François Orsini, quand ce dernier n'était pas encore pape. Après l'exaltation de Benoît XIII, il gouverna sous son nom, le remplaça comme ar-

1. *Lettres familières,* tome II, page 142.

chevêque de Bénévent, et fut même promu cardinal le 11 juin 1725. Mais Clément XII lui fit rendre compte de ses actes. Emprisonné, il dut résigner son archevêché et payer d'énormes amendes. Gracié par Benoît XIV, il se retira à Naples, où il mourut en 1755.

Page 213, ligne 2. — Jules Piazza, de Forli, fut nonce à Vienne, avant d'être promu cardinal le 18 mai 1712. Il devint ensuite légat de Ferrare et évêque de Faënza. En 1726, il mourut.

Page 213, ligne 15. — Fabrice Paolucci, de Forli, fut nonce en Pologne et évêque de Ferrare avant d'être promu cardinal, en 1697. Il devint ensuite grand-pénitencier et évêque d'Albano. Quand il mourut, en juin 1726, il était doyen du Sacré-Collège.

Page 213, lignes 24 à 26. — Benoît XIII convoqua à Rome, le 24 décembre 1724, un concile qui s'ouvrit le 15 avril 1725. Il y vint 115 évêques et abbés soumis immédiatement à l'Église de Rome. On y régla, en particulier et très minutieusement, ce qui regardait l'instruction religieuse.

Page 213, ligne 28. — Par *ses rats,* il faut entendre *ses caprices* ou *ses fantaisies :* car, au XVIIIe siècle, on employait couramment le mot de *rats* dans ce sens.

Page 214, lignes 15 et 16. — La prophétie de Montesquieu s'accomplit dans une certaine mesure à la mort de Benoît XIII. Son successeur Clément XII, après avoir essayé vainement de s'entendre avec le roi de Sardaigne au sujet des concordats de 1727 et 1728, déclara ces actes nuls et non avenus le 6 août 1731. L'affaire ne s'arrangea que sous le pontificat de Benoît XIV, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire.

Page 214, ligne 21. — Les *Congrégations* sont des commissions ou conseils institués à la cour de Rome pour étudier ou expédier certaines catégories d'affaires, ecclésiastiques ou administratives. Elles furent réorganisées sous le règne de Sixte-Quint, au moyen de suppressions et de créations nouvelles. Quelques-unes ne comprennent essentiellement que des cardinaux; mais d'autres comptent, en outre, dans leur sein, des prélats, des théologiens, etc.

Page 214, lignes 24 et 25. — Antoine Pignatelli, né à Naples, le 15 mars 1615, fut nommé successivement évêque de Lecce et de Faënza; puis, archevêque de Naples. Promu cardinal en 1681, il devint pape le 12 juillet 1691 et prit le nom d'*Innocent XII.* Il mourut le 27 septembre 1700.

Page 214, ligne 27. — Urbain Sacchetti, Florentin, auditeur général de la Chambre apostolique, fut promu cardinal en 1681 et mourut en 1705.

Page 214, ligne 30. — Maffeo Barberini, Florentin, promu cardinal en septembre 1605 (ou 1606), fut élu pape le 6 août 1623 et prit le nom d'*Urbain VIII*. Il mourut le 29 juillet 1644.

Page 215, ligne 15. — L'*Il* d'*Il croit* désigne sans doute le marquis Sacchetti.

Page 216, ligne 4. — Dans les *Voyages* de Montaigne (publiés après la mort de Montesquieu), on trouve l'expression du même sentiment :

« Je disois des commodités de Rome, entr'autres, que c'est la plus commune ville du monde, et où l'étrangeté et différance de nation se considère le moins : car, de sa nature, c'est une ville rappiécée d'étrangiers; chacun y est comme chez soi[1]. »

Page 216, ligne 24. — François-Antoine Fini, né dans le royaume de Naples, fut évêque d'Avellino avant d'être promu cardinal le 9 décembre 1726. Il mourut en 1743.

Page 216, ligne 28. — Jacques Stanhope, dont nous avons déjà dit un mot, naquit à Paris, en 1673, et mourut à Londres, le 5 février 1721. Il suivit, d'abord, la carrière des armes, et, devenu général, remplit des fonctions, militaires et diplomatiques à la fois, pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Vers le mois d'octobre 1708, il entra en pourparlers, indirects et très suspects, avec Philippe, duc d'Orléans, commandant des troupes françaises. Les Anglais prétendent que les premières ouvertures ne vinrent pas de lui; mais ils avouent qu'il fit espérer au prince la création, à son profit, d'un état indépendant en Navarre et en Languedoc[2]. Pendant cette même guerre, le général Stanhope fut fait prisonnier à Brihuega, le 9 décembre 1710. Après l'avènement de Georges Ier, il devint ministre et un des chefs du parti whig. Le roi le créa successivement vicomte, puis comte de Stanhope, vicomte d'Evaston et lord Mahon.

Page 217, lignes 1 à 3. — Au folio 394, v°, de son *Spicilegium*, Montesquieu parle encore de l'affaire du duc d'Orléans :

« J'ai ouï parler du complot que le duc d'Orléans fit en Espagne avec Stanhope. Ils étoient fous tous deux. Stanhope devoit faire déclarer l'armée angloise et supposer des ordres de la Reine, pendant que M. d'Orléans s'appuieroit des ordres de France. »

Page 217, ligne 4. — Guillaume Dubois, né le 6 septembre 1656 et mort le 10 août 1723, fut précepteur de Philippe d'Orléans.

1. *Journal du Voyage*, page 318.

2. *The Reing of Queen Anne*, par le comte Stanhope (lord Mahon) (Leipzig, B. Tauchnitz, 1870), tome II, page 88.

Lorsque celui-ci devint régent, Dubois fut nommé, d'abord, conseiller d'État en 1715; puis, ministre des affaires étrangères le 24 septembre 1718. Quand il mourut, il était premier ministre depuis le 22 août 1723. De plus, il avait été nommé archevêque de Cambrai le 29 juin 1720 et promu cardinal le 20 juillet 1721. — Le rôle que le cardinal de Polignac attribue à Dubois ne paraît point avoir été joué par lui[1].

Page 217, ligne 6. — Anne-Marie de La Trémouille naquit vers 1642 et mourut le 5 décembre 1722. Veuve d'Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, dont elle fut la femme de 1659 à 1670, elle se remaria, en mars 1675, avec Flavio Orsini, duc de Bracciano et de Santo-Gemini. Elle exerça, pendant treize ans, une influence dominante à la cour d'Espagne, où elle remplit les fonctions de *camerera mayor* tant que dura le mariage de Philippe V avec sa première femme. Mais, à peine la seconde, Élisabeth Farnèse, fut-elle arrivée dans le royaume, qu'elle renvoya la duchesse, le 23 décembre 1714. Mad^e^ des Ursins se retira alors en Italie, où elle finit sa vie à Rome.

Page 217, lignes 5 et 6. — Il s'agit sans doute ici de l'emprisonnement de Deslandes de Regnault et de Flotte, deux hommes du duc d'Orléans, successivement arrêtés, vers le mois de juin 1709, par ordre de Philippe V.

Page 217, lignes 7 et 8. — Louis-François de La Cerda Aragon, duc de Médina-Celi, remplit, entre autres fonctions, celles d'ambassadeur à Rome, de vice-roi de Naples, de président du Conseil des Indes, mais devint suspect à Philippe V, fut arrêté en avril 1710, et mourut à Pampelune, le 26 janvier 1711.

Page 217, ligne 9. — Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, né le 19 décembre 1683 et mort le 9 juillet 1746, fut appelé au trône d'Epagne, en vertu du testament du roi Charles II, qui mourut le 1er novembre 1700. On sait de quelle guerre son avènement fut la cause. Le 10 janvier 1724, il abdiqua au profit de son fils Louis; mais, le 6 septembre suivant, à la mort de ce dernier, il reprit la couronne.

Page 218, ligne 17. — Gaspard Cerati naquit à Parme, en 1690. Il entra dans la Congrégation de l'Oratoire et vécut à Rome, où il fréquenta le cardinal de Polignac. C'est chez ce dernier qu'il connut Montesquieu et noua avec lui des relations que la mort

1. Voyez dans la *Revue historique* (tome XLIII, pages 1 et 241), les articles de M. Alf. Baudrillard sur *Les Intrigues du Duc d'Orléans en Espagne*.

seule devait rompre. Jean-Gaston, grand-duc de Toscane, le nomma prélat de l'ordre de Saint-Étienne et provéditeur de l'Université de Pise. Plus tard, le père Cerati entreprit un voyage en France, d'où il passa en Angleterre et en Allemagne. Il mourut à Florence, le 19 juin 1769.

Page 218, lignes 25 et suivantes. — Les observations de Montesquieu sur les environs de Rome peuvent être rapprochées de celles que Montaigne inséra dans ses *Voyages :* « Les avenues de Rome, quasi partout, se voient pour la plupart incultes et stériles, soit par le défaut du terroir, ou, ce que je treuve plus vraisemblable, que cete ville n'a guiere de maneuvres et homes qui vivent du travail de leurs meins. En chemin, je trouvai, quand j'y vins, plusieurs troupes d'hommes de villages, qui venoint, des Grisons et de la Savoie, gaigner quelque chose en la saison du labourage des vignes et de leurs jardins; et me dirent que, tous les ans, c'étoit leur rante [1]. »

Page 220, ligne 8. — Jean-Baptiste Lulli, violoniste et compositeur, naquit à Florence en 1633, et mourut à Paris, le 22 mars 1687.

Page 220, ligne 20. — Horace, *Épîtres,* I, x, v. 24.

Page 221, ligne 8. — François Bernardi, dit *Senesino,* naquit à Sienne, vers 1680, et chanta à Dresde, Londres, Florence, etc., jusqu'en 1739, au moins.

Page 221, ligne 9. — Charles Scalzi, chanteur, naquit à Voghera, dans le Milanais, brilla principalement vers 1725, et finit par se retirer à Gênes, dans la Congrégation de l'Oratoire.

Page 221, lignes 18 à 21. — Ving-cinq ans après, l'abbé Richard faisait les mêmes observations que Montesquieu sur la danse des Italiens et les notait dans sa *Description... de l'Italie...* (tome V, page 180, de l'édition de 1770).

Page 222, ligne 2. — Félix Perretti, né le 13 décembre 1521, devint général de l'ordre de saint François et puis évêque de Sainte-Agathe et de Fermo. Promu cardinal en mai 1570, il fut élu pape le 24 avril 1585 et prit le nom de *Sixte-Quint.* Il mourut le 27 août 1590.

Page 222, ligne 4. — Depuis Sixte-Quint, le titre de « prince du *Soglio* » (ou « du Trône ») appartenait aux neveux du pape régnant, et, en outre, aux Colonnas et aux Orsinis, parce que ces princes assistaient le Pape, lorsque celui-ci paraissait publiquement, sur son trône.

1. *Journal du Voyage*, page 284.

Page 222, ligne 12. — Antoine Houdar de La Motte, né le 17 janvier 1672 et mort le 26 décembre 1731, écrivit des pièces lyriques, des comédies et des tragédies. Son *Romulus* fut représenté, pour la première fois, à Paris, le 8 janvier 1722. La Motte est surtout connu pour la part qu'il prit à la querelle des Anciens et des Modernes, contre les Anciens.

Page 222, ligne 13. — Le Collège Clémentin, où l'on élevait en partie la jeune noblesse de Rome, était dirigé par la Congrégation des Somasques, fondée, en 1531, par le Vénitien Jérôme Émiliani. Dans ses *Pensées* manuscrites (tome III, folio 352, v°), Montesquieu parle aussi d'une représentation à laquelle il assista au Collège Clémentin; mais, cette fois, il ne nomme point la pièce qu'il vit jouer :

« Nous entendîmes au Collège Clémentin, à Rome, une tragédie détestable, sans aucun mélange de mauvais ni de médiocre. Il n'en faut pas davantage pour perdre le goût des enfants. »

Page 222, ligne 20. — Le manuscrit donne *Stoch,* au lieu de *Stosch.* — Le baron Philippe de Stosch, né à Custrin, dans le Brandebourg, en 1691, et mort à Florence, le 6 novembre 1757, vécut, de 1720 à 1731, à Rome. Il y avait la mission de surveiller le Prétendant dans l'intérêt du roi de la Grande-Bretagne. Mais ses connaissances en art et en archéologie lui avaient fait une situation tout exceptionnelle dans la société romaine.

Page 222, ligne 21. — Georges II, roi d'Angleterre et électeur de Hanovre, naquit le 30 octobre 1683, succéda à son père Georges Ier, le 11 juin 1727, et mourut le 25 octobre 1760.

Page 224, ligne 18. — La constitution d'Innocent XII, dont Montesquieu parle ici, est datée du 23 octobre 1692 et se trouve à la page 277 du tome IX du *Bullarium Romanum* (Rome, Jér. Mainardi, 1734).

Page 224, lignes 28 et 29. — L'observation finale de ce paragraphe doit avoir été ajoutée après coup au manuscrit du *Voyage en Italie.* Elle semble renvoyer, en effet, aux réflexions que Montesquieu a insérées dans le chapitre XIX du livre V de *l'Esprit des Lois,* sur la vénalité des charges. Rien d'analogue ne se trouve dans les *Lettres Persanes,* ni même dans les *Considérations sur... la Grandeur des Romains.*

Page 225, lignes 1 à 16. — Montesquieu fait sans doute allusion à des faits qui ont dû se produire alors que Jean III, roi de Pologne, passait l'hiver de 1674 à 1675, en Podolie, où il s'était établi à Bratzlaw, dans des cantonnements affreux.

Page 225, lignes 17 et suivantes. — Il est curieux de rapprocher

ce paragraphe du *Voyage en Italie* des réflexions, toutes contraires, qu'on lit sur les élections, dans le chapitre II du livre II de *l'Esprit des Lois :* « Le Peuple est admirable pour choisir... »

Page 225, lignes 20 à 23. — Voyez ce que Montesquieu dit sur Terentius Varron dans le chapitre IV des *Considérations sur... la Grandeur des Romains.*

Page 226, ligne 1. — La Galerie Farnèse dépend du Palais Farnèse, où sont, de nos jours, installées l'Ambassade de France près le roi d'Italie et l'École archéologique de France à Rome.

Page 226, lignes 4 et 5. — Montesquieu parle *des Carrache,* au pluriel, parce qu'Annibal Carrache, qui fut chargé du travail, se fit aider par son frère Augustin, né à Bologne, en 1558, et mort en 1601.

Page 226, ligne 7. — François Albani, dit *l'Albane,* peintre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1578, et mourut en 1660.

Page 226, lignes 28 et 29. — Montesquieu revient sur la question des pêches hollandaises, dans ses *Pensées* manuscrites (tome Ier, page 342) :

« C'est un terrible article contre l'Italie et l'Espagne que celui des pêches hollandoises, françoises, angloises. Ces nations seroient intéressées à changer leur manière d'abstinence. »

Page 227, ligne 8. — Dans le manuscrit, le mot *elle* a été substitué au mot *qui.*

Page 227, ligne 13. — Dans le manuscrit, le mot *singulier* est biffé à la suite des mots *le talent.*

Page 230, ligne 24. — Le manuscrit donne ici et ailleurs *Marat,* au lieu de *Maratta.* — Charles Maratta ou Maratti, peintre de l'école romaine, naquit à Camerano, le 13 mai 1625, et mourut à Rome, le 15 décembre 1713.

Page 234, ligne 12. — Lucius Cornelius Sylla, né en 136 et mort en 78 avant Jésus-Christ, exerça pendant quelque temps, à Rome, une dictature sanglante, mais abdiqua deux ans avant sa mort; ce qui a fourni à Montesquieu le sujet du *Dialogue de Sylla et d'Eucrate,* imprimé pour la première fois dans le *Mercure de France* de février 1745.

Page 234, ligne 16. — Camille Rusconi, Milanais, fut élève d'Hercule Ferrata et dut mourir en *novembre ou décembre « 1728 »* (et non *1729*), puisque Montesquieu connut sa mort à Rome, qu'il quitta définitivement en juillet 1729.

Page 234, ligne 20. — Pierre Le Gros, sculpteur, élève de Pierre Le Gros, son père, et de Lepautre, naquit à Paris, en 1656, et mourut à Rome, le 3 mai 1719.

Page 234, ligne 24. — François Borromini, architecte, naquit à Bissone, en 1599, et mourut à Rome, en 1667.

Page 235, ligne 29. — La phrase qui suit les mots *surtout celui-ci* a été légèrement biffée après coup et marquée en marge d'une croix. — Disons que le père Cloche s'était exprimé si librement sur Benoît XIII, avant l'exaltation de ce pape. Le président de Brosses, rapporte, en effet, le propos qu'on lui prêtait en ces termes : « *Il cardinale Orsini è come il corno da caccia, duro, torto et vuoto* [1]. »

Page 236, lignes 20 et 21. — Montesquieu ne reproduit pas exactement le texte de Florus, qui est ainsi conçu (livre Ier, chapitre XI) : « *Tibur, nunc suburbanum, et* æstivæ Præneste *deliciæ*... nuncupatis in Capitolio votis petebantur. »

Page 236, lignes 25 à 29. — En 1729, Rome n'était plus la ville dont Montaigne disait dans ses *Voyages :* « Les églises sont à Rome moins belles qu'en la pluspart des bones villes d'Italie, et, en général, en Italie et en Allemaigne, encore communéemant moins belles qu'en France [2]. »

Page 237, lignes 2 et 3. — Dioclétien, né en 245, à Doclea, en Dalmatie, succéda à l'empereur Numérien, le 17 septembre 284, abdiqua le 1er mai 305, et mourut à Salone, en 313. Les thermes qui portent son nom furent commencés par lui et par Maximien Hercule, son collègue. Mais ils ne furent achevés et inaugurés que par ses successeurs, Constance-Chlore et Galère.

Page 237, ligne 21. — Laurent Corsini, né le 7 avril 1652 et mort le 6 février 1740, fut promu cardinal le 17 mai 1706. Après la mort de Benoît XIII, il fut élu pape le 12 juillet 1730 et prit le nom de *Clément XII.* Montesquieu parle encore de lui, dans la suite de son *Voyage;* mais il ne prévit point son exaltation.

Page 237, ligne 26. — Par *les ducs,* il faut entendre les ducs de Ferrare, dont le dernier, Alphonse II d'Este, mourut en 1597 et ne laissa pas d'héritier légitime, ce dont le pape Clément VIII s'autorisa pour s'emparer de son duché.

Page 238, lignes 28 à 29. — Jacques Barozzio, dit *Vignole,* architecte et peintre, naquit à Vignola, en 1507, et mourut à Rome, en 1573.

Page 239, ligne 11. — Don Philippe Juvara naquit à Messine, en 1685, et mourut à Madrid, en 1735. Victor-Amédée II, lors de son voyage en Sicile, le ramena en Piémont et lui donna

1. *Lettres familières,* tome II, page 140.
2. *Journal du Voyage,* page 278.

l'abbaye de Selve. Juvara était, en effet, architecte et ecclésiastique à la fois. — Quatremère de Quincy l'appelle *Ivara,* dans le tome II de son *Histoire... des plus célèbres Architectes* [1].

Page 240, ligne 24. — Paul Bril, peintre de l'école flamande, naquit à Anvers, en 1556, et mourut à Rome, en 1626.

Page 241, ligne 16. — Jean-Baptiste Cibo, né à Gênes, fut d'abord évêque de Molfetta. Promu cardinal en 1473, il fut élu pape le 29 août 1484 et prit le nom d'*Innocent VIII.* Il mourut le 25 juillet 1492.

Page 241, ligne 17. — Le manuscrit donne *Lucide Robbia,* au lieu de *Luca della Robbia.* — Lucas di Simone di Marco della Robbia, sculpteur, dont les terres cuites émaillées ont surtout popularisé le nom, naquit à Florence, vers 1400, et mourut en 1482.

Page 241, ligne 18. — Ce n'est pas dans le *Voyage en Italie,* mais dans ses notes sur les objets d'art de Florence (page 56), que Montesquieu parle de l'invention des terres cuites émaillées.

Page 241, ligne 27. — En italien, on appelle *fontanella, fontanella della gola* ou *del collo,* le creux de la gorge.

Page 242, ligne 12. — Charles XII, roi de Suède, naquit le 27 juin 1682, succéda à son père Charles XI le 15 avril 1697, et fut tué au siège de Frederikshald, le 30 novembre 1718.

Page 242, lignes 13 à 17. — Ici, comme à la page 73, Montesquieu emploie le pronom *il* pour désigner tantôt Albéroni et tantôt une autre personne : car, à partir de la proposition qui commence par les mots *qu'il changea ensuite, il* désigne Charles XII, roi de Suède.

Page 242, ligne 15. — Le manuscrit donne *Frederichal,* au lieu de *Frederikshald.*

Page 243, lignes 4 et 5. — Le manuscrit donne *Petersborough,* au lieu de *Peterborough.* — Charles Mordaunt, comte de Peterborough, né en 1658 et mort en 1735, commanda les troupes anglaises en Espagne, pendant les campagnes de 1705 et de 1706. Rappelé en 1707, il ne reçut plus que des missions diplomatiques. Ce fut peut-être même de son chef qu'il travailla, en 1719, à la chute d'Albéroni, en irritant le duc de Parme contre le Cardinal.

Page 243, ligne 7. — François Farnèse naquit le 19 mai 1678, succéda, le 8 décembre 1694, à son père Ranuce II, duc de Parme et de Plaisance, et mourut le 26 février 1727.

1. *Histoire de la Vie et des Ouvrages des plus célèbres Architectes...,* par M. Quatremère de Quincy (Paris, Adr. Le Clère et Cᵉ, 1830), tome II, pages 273 et suivantes.

Page 243, ligne 19. — Georges-Louis, fils d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, premier électeur de Hanovre et arrière-petit-fils (par sa mère) de Jacques Ier, roi d'Angleterre, naquit le 28 mai 1660. Il succéda à son père le 28 janvier 1698. A la mort de la reine Anne (1er août 1714), il fut appelé au trône de la Grande-Bretagne et régna, sous le nom de *Georges Ier*, jusqu'à sa mort (11 juin 1727).

Page 243, ligne 20. — Le manuscrit donne *Fourbin*, au lieu de *Forbin*. — Claude, chevalier de Forbin, né le 6 août 1656 et mort le 4 mars 1733, servit dans les armées françaises de terre et de mer. Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, ses exploits lui valurent le grade de chef d'escadre. Mais l'insuccès de l'expédition qu'il avait été chargé de conduire, en 1708, et qui avait pour objet de transporter le prétendant Jacques III sur les côtes de l'Écosse, le fit mal recevoir à la cour de France; si bien qu'il quitta le service.

Page 243, ligne 31. — Guillaume Daubenton, né à Auxerre, le 21 octobre 1648 et mort le 7 août 1723, à Madrid, entra dans la Société de Jésus, en 1665, et fut confesseur de Philippe V, roi d'Espagne, de 1700 à 1705 et de 1716 à 1723.

Page 244, ligne 1. — C'est, bien entendu, *Philippe V*, roi d'Espagne, que Montesquieu désigne ici sous le nom de *Philippe* tout court.

Page 244, ligne 7. — Le Consistoire est une assemblée solennelle des cardinaux sous la présidence du Pape.

Page 244, ligne 20. — Corneille Bentivoglio, de Ferrare, suivit, d'abord, la carrière des armes. Entré dans les ordres, il fut bientôt envoyé comme nonce en France. Promu cardinal le 19 novembre 1719, il mourut en 1732.

Page 244, ligne 22. — Le mot *robba* ou plutôt *roba* est pris ici dans le sens de *marchandise*.

Page 244, ligne 26. — Est-ce du cardinal de Polignac que Montesquieu parle ici?

Page 245, ligne 1. — Le manuscrit donne tantôt *Coradini* et tantôt *Coralini*, au lieu de *Corradini*. — Pierre-Marcelin Corradini, de Sezza, fut promu cardinal le 30 janvier 1713 et, plus tard, nommé évêque de Tusculum. Il mourut en 1743.

Page 245, ligne 14. — Vincent-François Desmarets fut évêque de Saint-Malo du 17 septembre 1702 au 27 septembre 1739.

Page 245, ligne 15. — Henri, comte de Thiard de Bissy, né au château de Pierre, le 25 mai 1657, fut nommé successivement évêque de Toul et de Meaux. Il fut promu cardinal le 29 mai

1715. Le 26 juillet 1737, il mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont il était abbé.

Page 246, ligne 7. — Peut-être faut-il lire *sa Tentation,* plutôt que *la Tentation.*

Page 246, ligne 20. — François Bianchini, né le 13 décembre 1662 et mort le 2 mars 1729, se distingua par ses travaux astronomiques et archéologiques. Nous ne citerons, parmi ses ouvrages, que le suivant, qui fut publié, après sa mort, par son neveu Joseph Bianchini : *Del Palazzo de' Cesari, opera postuma* (Vérone, 1738, grand in-folio).

Page 246, ligne 25. — Jean-Antoine Davia, Bolonais, après avoir été nonce à Vienne, fut nommé évêque de Rimini. Promu cardinal le 18 mai 1712, il devint légat d'Urbin et de la Romagne. Il mourut en 1740.

Page 248, ligne 4. — Camille Borghèse, né à Rome, fut promu cardinal en juin 1596. Élu pape le 16 mai 1605, il prit le nom de *Paul V.* Il mourut le 28 janvier 1621. La fontaine qu'il fit construire, en 1612, se trouve au haut du Janicule. Elle porte son nom : *Fontana Paolina.*

Page 248, ligne 5. — Jean Fontana, qui dessina *la Fontana Paolina,* était frère de Dominique, le plus illustre des architectes de son nom, et oncle de César. Il naquit à Mili, près de Côme, en 1540, et mourut en 1614.

Page 248, ligne 5. — Charles Maderno, neveu et élève de Dominique Fontana, naquit à Bissonna, en 1556, et mourut en 1629.

Page 248, ligne 11. — Jean V, fils de Pierre II, roi de Portugal, né le 22 octobre 1689 et mort le 31 juillet 1750, succéda à son père, le 9 décembre 1706. Lors du traité d'Utrecht il obtint de l'Espagne et de la France des conditions très avantageuses. Louis XIV, en particulier, lui fit abandon des droits qu'il pouvait avoir dans la région du fleuve des Amazones.

Page 248, lignes 18 et 19. — André Sacchi, peintre de l'école romaine, naquit à Rome (ou à Nettuno), en 1600, et mourut à Rome en 1662.

Page 250, ligne 7. — On raconte que saint Jean Népomucène, né, vers 1339, à Nepomuk, en Bohême, aurait été aumônier de Jeanne, épouse de l'empereur Wenceslas, et aurait été noyé dans la Moldau, en 1383, sur l'ordre de ce prince.

Page 250, ligne 17. — C'est Jacques-Édouard Stuart que Montesquieu appelle ici *le chevalier de Saint-Georges,* bien qu'il le désigne plus généralement sous le nom du *Prétendant*

Page 250, lignes 19 et 20. — Jacques-Édouard Stuart avait épousé, le 28 mai 1719, Marie-Clémentine Sobieska, fille de Jacques-Louis-Henri Sobieski et petite-fille de Jean III, roi de Pologne. Cette princesse était née le 18 juillet 1702 et mourut le 18 janvier 1735. Elle se sépara de son mari au bout de peu d'années.

Page 250, ligne 21. — Jacques Murray, fils de David, vicomte de Stormont, fut nommé, par Jacques III, gouverneur du prince Charles-Édouard et comte de Dumbar. Le président de Brosses, parlant des seigneurs restés attachés au Prétendant, dit : « Le plus distingué de ceux-ci est milord Dumbar, Écossois, homme d'esprit et fort estimé, auquel il a confié l'éducation de ses enfants, quoiqu'il fasse profession de la religion anglicane; ce qui peut être un trait de politique [1]. » — Montesquieu parle encore de lord Dumbar dans la suite du *Voyage en Italie*.

Page 250, ligne 21. — Le manuscrit donne ici *Hest* et plus loin *Hes*, au lieu de *Hay*. — Il y avait, en effet, à la cour du Prétendant, une Mad^e Hay, née Marjory Stormont et femme du colonel Jean Hay. On disait même que la Prétendante se montrait jalouse d'elle. Son nom revient plus loin.

Page 250, ligne 22. — L'ordre d'Écosse est l'ordre du Chardon, réorganisé par Jacques II, en 1687. L'étoile qui lui servait d'insigne était suspendue à un ruban bleu. Quant à la devise, elle devait paraître cruellement ironique à la cour du Prétendant : « *Nemo me impune lacessit!* »

Page 251, lignes 1 et 2. — Bologne, qui s'était donnée plusieurs fois aux Papes, sauf à se révolter ensuite, fut annexée définitivement aux États du Saint-Siège sous le pontificat de Jules II, par la capitulation du 10 juin 1512. Au commencement du XVIIIe siècle, elle jouissait encore d'une foule de privilèges, qui lui avaient été reconnus par Nicolas V et ses successeurs. On disait : *Bologna senza fisco e senza citadella*. Comme un état souverain, la Ville entretenait à Rome un ambassadeur, sans parler de l'auditeur de Rote qu'elle avait le droit de nommer. Seulement son représentant était désigné sous le sobriquet d' « *ambasciatore delle Mortadelle* » (ou « des Saucisses »), à raison du rôle important que la charcuterie (disait-on) jouait dans les négociations diplomatiques dont il était chargé.

Page 251, lignes 6 et 7. — Il s'agit du Reno, ainsi que Montesquieu nous l'apprend un peu plus loin.

1. *Lettres familières*, tome II, page 84.

Page 254, ligne 13. — La collection d'œuvres d'art qui se trouvait autrefois dans le Palais Giustiniani a été dispersée.

Page 254, ligne 16. — *La Minerve Giustiniani* ou *Minerve Medica* a été trouvée sur l'emplacement du prétendu temple de la *Minerva Medica* et se voit aujourd'hui dans le Musée du Vatican.

Page 254, ligne 18. — Quel est *le Caravage* dont Montesquieu parle? Polydore Caldara, né à Caravaggio, dans le Milanais, vers 1495, et mort à Messine, en 1543; ou bien Michel-Ange Amerighi, également né à Caravaggio, mais en 1569, et mort sur le chemin de Porto-Ercole, en 1609?

Page 254, ligne 21. — Constantin Ier, né en 273 (?), succéda à Constance-Chlore, son père, le 25 juillet 306, fut seul empereur à partir du 23 septembre 323, et mourut à Nicomédie, le 22 mai 337.

Page 255, lignes 20 à 22. — Au XVIIIe siècle, *le Sénateur du Peuple romain* était le chef de l'administration municipale de Rome. Ce devait être un étranger qui remplissait cette fonction. Il rendait la justice avec des assesseurs, dont les trois premiers, appelés *Conservateurs,* étaient nommés par le Pape, parmi les gentilshommes de la Ville.

Page 255, ligne 23. — Marc-Aurèle, né à Rome, le 26 avril 121, succéda à l'empereur Antonin, en mars 161, et mourut à Vienne (Autriche), le 17 mars 180.

Page 255, lignes 26 et 27. — Michel-Ange ne fit que commencer la construction des Palais des Conservateurs, dont le plan primitif fut modifié en cours d'exécution.

Page 256, ligne 12. — Martin di Lodovico Campanajo, dit *Lorenzetto,* sculpteur et architecte florentin, naquit en 1494 et mourut en 1541.

Page 258, lignes 9 et 10. — Le manuscrit donne : *On voit les 7 sales* (sic) *qui sont 9 grandes galeries.* Le nom de *Sette Sale* a été donné, en effet, à un réservoir dépendant des Thermes de Titus. Mais ce nom proviendrait (à ce que l'on croit) de celui de *Septi Solum* qu'on donnait au quartier dans les temps anciens.

Page 258, lignes 11 et 12. — Le groupe du *Laocoon* fut trouvé, sous le pontificat de Jules II, dans la Vigne de Frédis, entre les *Sette Sale* et l'Église de Sainte-Marie-Majeure.

Page 258, ligne 18. — Jean da Udine ou d'Udine, peintre de l'école romaine, naquit à Udine, le 27 octobre 1487, et mourut à Rome, en 1564.

Page 260, ligne 15. — Tarquin l'Ancien, étranger d'origine, vint s'établir à Rome, succéda au roi Ancus Martius, en 616 avant Jésus-Christ, et régna jusqu'en 578, d'après la tradition.

Page 260, ligne 22. — L'Arc de Sévère fut construit, en 202, à l'honneur de Septime Sevère, qui, né à Leptis, le 11 avril 146, fut proclamé empereur en avril 193, à la place de Didius Julianus, et mourut à York, le 4 février 211.

Page 260, ligne 23. — La Prison Tulliane doit son nom à Servius Tullius (qui fut roi de Rome de 578 à 534 avant Jésus-Christ), parce que (dit-on) ce prince l'aurait fait creuser dans le tuf du Mont-Capitolin.

Page 260, lignes 23 et 24. — La Colonne Trajane fut élevée en l'an 112, par ordre du Sénat et du Peuple romain, en l'honneur de Trajan, qui, né à Italica, le 18 septembre 52, devint collègue de l'empereur Nerva, le 27 octobre 97, régna seul à partir du 28 janvier 98, et mourut à Sélinonte, le 11 août 117.

Page 260, ligne 29. — La colonne faussement appelée *Antonine*, fut élevée en l'honneur de Marc-Aurèle, vainqueur des Marcomans, et non de son prédécesseur Antonin-le-Pieux, qui, né à Lanuvium le 19 septembre 86, succéda à l'empereur Adrien, le 10 juillet 138, et mourut en mars 161. Marc-Aurèle s'appelait *Antoninus*, comme son prédécesseur; ce qui explique la confusion dans l'attribution des colonnes.

Page 261, lignes 7 et 8. — Commode, né le 31 août 161, succéda à l'empereur Marc-Aurèle, son père, le 17 mars 180, et mourut à Rome, le 31 décembre 192.

Page 261, ligne 15. — Dans une lettre qu'il a écrite à l'abbé de Guasco, le 9 avril 1754, Montesquieu dit du père Vitri : « Le seul Jésuite que je voyois [à Rome] étoit le père Vitri, qui venoit souvent dîner chez le cardinal de Polignac; c'étoit un homme fort important, qui faisoit des médailles antiques et des articles de foi [1]. » Dans une des notes qu'il a mises à cette lettre, l'abbé de Guasco nous apprend, en effet, que le père Vitri fut mêlé activement aux affaires de la Constitution et brocantait des médailles.

Page 261, lignes 19 et 20. — Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, XIII, 3.

Page 261, ligne 23. — M. Émile Lalanne, un des numismates les plus distingués de Bordeaux, a bien voulu nous fournir les renseignements suivants sur le *Florentin* dont Montesquieu parle ici. Il s'agit sans doute de Michel Dervieu, qui, au commencement du XVIIIe siècle, se livrait à la contrefaçon des médailles antiques, et surtout des médaillons de bronze. Ce faux-monnayeur est mentionné à la page 15 et dans la note 22 du traité de Guillaume

1. *Œuvres complètes*, tome VII, page 429.

Beauvais sur la *Manière de discerner les Médailles antiques...* (Dresde, frères Walther, 1794).

Page 263, ligne 1. — Le pape Grégoire XI, venu d'Avignon à Rome, fit son entrée solennelle dans cette ville le 17 janvier 1377. Mais, quand il mourut, le 27 mars 1378, le grand Schisme éclata. Ce schisme ne prit fin que lorsque l'anti-pape Félix V eut abdiqué au profit du pape Nicolas V, le 9 avril 1449.

Page 263, ligne 16. — Le manuscrit donne *Pujet,* au lieu de *Puget.* — Pierre Puget, le plus grand sculpteur français, et, en outre, architecte et peintre, naquit en 1622 et mourut le 2 décembre 1694, à Marseille.

Page 264, ligne 5. — En 1708, Joseph Ier, à la suite des difficultés politiques et ecclésiastiques qui s'étaient élevées entre lui et le Pape, fit occuper militairement les États du Saint-Siège. Clément XI essaya de lui résister en employant les armes spirituelles et temporelles. Mais il fut contraint, le 15 janvier 1709, d'accepter les conditions que lui signifia le marquis de Prié, plénipotentiaire de l'Empereur.

Page 264, ligne 6. — Défendue par le maréchal de Boufflers, Lille fut investie, le 12 août 1708, par l'armée du prince Eugène; la ville capitula le 23 octobre, et la citadelle, le 8 décembre suivant.

Page 264, lignes 24 et 25. — Après la bataille de Cannes, qui eut lieu l'an 216 avant Jésus-Christ, les Romains furent obligés, par la défection de Syracuse, d'envoyer, en 214, M. Claudius Marcellus assiéger cette ville, dont la prise, en 212, fut suivie, en 210, de la réduction de la Sicile tout entière.

Page 264, ligne 27. — Michel Chamillard, né le 16 janvier 1652 et mort le 14 avril 1721, fut nommé contrôleur général le 5 septembre 1699, ministre d'État en 1700, et secrétaire d'État de la guerre le 8 janvier 1701. Il devint aussi marquis de Cani et seigneur de Courcelle. Mais il dut renoncer au contrôle général le 14 février 1708 et au secrétariat de la guerre le 9 juin 1709.

Page 264, ligne 29. — Augustin Cusani, Milanais, fut nommé, d'abord, nonce en France; puis, évêque de Pavie. Promu cardinal le 18 mai 1712, il devint légat de Bologne. Il mourut en 1730.

Page 264, ligne 29, et page 265, ligne 1. — Michel Chamillard avait épousé, le 28 novembre 1680, Élisabeth-Thérèse Le Rebours, qui mourut le 26 juillet 1731.

Page 265, ligne 2. — Charles II, né le 6 novembre 1661 et mort le 1er novembre 1700, succéda, le 17 novembre 1665, à son père Philippe IV, roi d'Espagne.

Page 265, lignes 7 et 8. — René de Froulay, comte et maréchal de Tessé, né vers 1650 et mort le 30 mai 1725, remplit de hautes fonctions militaires et diplomatiques; entre autres, celles de plénipotentiaire du roi de France à Rome, en 1708.

Page 265, ligne 21. — Edme Bouchardon, sculpteur, naquit à Chaumont, le 29 mai 1698. D'abord élève de Guillaume Coustou, il alla à Rome en 1722, y resta jusqu'en 1732, et devint membre de l'Académie de Saint-Luc. Il mourut à Paris, le 27 juillet 1762.

Page 266, ligne 30. — Scipion Caffarelli-Borghèse, Romain, neveu du pape Paul V, fut promu cardinal en juillet 1605, devint ensuite archevêque de Bologne et évêque de la Sabine, et mourut en 1633.

Page 268, ligne 1. — Lambert-Sigisbert Adam, sculpteur, naquit à Nancy, le 10 février 1700. De 1723 à 1733, il séjourna à Rome, où il devint membre de l'Académie de Saint-Luc. Il mourut à Paris, le 13 mai 1759.

Page 268, ligne 7. — Alexandre Algardi, dit *l'Algarde,* sculpteur et architecte, naquit à Bologne, en 1593, et mourut en 1654.

Page 268, ligne 7. — François Duquesnoy, dit *le Flamand,* naquit à Bruxelles, en 1594, et mourut à Livourne, en 1646.

Page 270, lignes 27 et 28. — En 1675 et 1676, les Danois avaient fait sur les Suédois des conquêtes dont ils conservèrent une partie jusqu'au traité de paix de Lund, du 26 septembre 1679.

Page 271, ligne 1. — Par le traité qu'il conclut à Nimègue avec les Provinces-Unies, le 11 août 1678, Louis XIV leur abandonna Maestrich, dont il s'était emparé le 29 juin 1673, à condition que les États-Généraux s'engageassent à ne plus soutenir les ennemis de la Suède.

Page 271, ligne 2. — Le manuscrit donne *René;* mais il faut évidemment *Victor-Amédée II.* — Il s'agit ici d'événements de 1695 et de 1696. Le sol de Casal et le sol de Pignerol (après le démantèlement de ces deux places) furent rendus, l'un, au duc de Mantoue, et l'autre, au duc de Savoie. De ces deux abandons, le premier avait été stipulé dans une capitulation du 11 juillet 1695, et le second, dans le traité de Turin, du 29 août 1696.

Page 271, ligne 6. — Élisabeth Farnèse, nièce de François et d'Antoine Farnèse, qui furent, l'un après l'autre, ducs de Parme et de Plaisance, naquit le 25 octobre 1692, épousa (par procuration) Philippe V, roi d'Espagne, le 15 août 1714, et mourut le 11 juillet 1766.

Page 272, ligne 15. — Sous le règne de Louis XIV, la marine française avait été comme abandonnée depuis le ministère de

Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain (1699-1715), et surtout depuis la bataille de Velez-Malaga, perdue le 24 août 1704. On ne s'occupa guère de réparer le mal qu'au commencement du règne de Louis XV. A l'époque où Montesquieu voyageait en Italie, on ne consacrait pas même 2 millions et 1/2 de livres, chaque année, aux approvisionnements de la marine, ainsi qu'aux constructions, au radoub et à l'armement des vaisseaux.

Page 272, ligne 19. — Nous imprimons le *Mémoire du chanvre...* à la suite du paragraphe où il est question, pour la première fois, du chanvre de Bologne. Dans le manuscrit, il est intercalé un peu plus loin. Il a été copié, en effet, hors texte, sur le recto d'une feuille de papier, dont le verso est resté en blanc, et qui est retenu, par un onglet et par une épingle, à la suite de la 2e page du vingt-deuxième cahier du manuscrit, au milieu d'un paragraphe sur Terracine.

Page 272, ligne 27. — Dans le manuscrit, cette ligne est écrite ainsi, lettre pour lettre : *tout proche des marets Causé du Rin ledit.* La majuscule de *Causé* est douteuse. Cela voudrait-il dire : *tout proche des marais causés par le Rin,* c'est-à-dire *par le Reno?*

Page 273, ligne 4. — Le *jule* ou *paule* valait 10 sous 8 deniers de la monnaie de France.

Page 274, ligne 15. — Le pape Conti n'est autre qu'Innocent XIII, dont il a déjà été question.

Page 275, lignes 21 et 22. — Le manuscrit donne *ardebat,* au lieu de *ardebit,* qui est la vraie leçon : Juvénal, *Satire X,* v. 27.

Page 276, ligne 6. — La voie Appienne, commencée en l'an 312 avant Jésus-Christ, par le censeur Appius Claudius, partait de la Porte-Capène, à Rome, et se dirigeait sur Capoue, d'où on la prolongea plus tard jusqu'à Brindes; si bien qu'elle finit par avoir une longueur totale de 380 milles ou 565 kilomètres.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII

PRÉFACE et Description des Manuscrits publiés dans ce volume IX

Voyage en Autriche (Fragments) 1
Voyage en Italie 17
I. Venise 19
II. États vénitiens 78
III. Milanais 92
IV. États du roi de Sardaigne 106
V. État de Gênes, Massa et Lucques 131
VI. Grand-Duché de Toscane 155
VII. Rome 193

NOTES 277

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

G. GOUNOUILHOU, A BORDEAUX

LE XV OCTOBRE M.DCCC.XCIV.

COLLECTION BORDELAISE

VOYAGES

DE

MONTESQUIEU

TOME II

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

VOYAGES

DE

MONTESQUIEU

PUBLIÉS PAR

LE BARON ALBERT DE MONTESQUIEU

II

BORDEAUX

G. GOUNOUILHOU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

11, rue Guiraude, 11

—

M.DCCC.XCVI.

PRÉFACE

ET

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

PUBLIÉS DANS CE VOLUME

PRÉFACE

Nous n'ajouterons ici que quelques mots à la *Préface* générale que nous avons mise en tête du premier volume.

Il nous faut remercier encore les personnes obligeantes qui, en France et à l'étranger surtout, ont bien voulu nous fournir des renseignements pour les notes dont nous continuons à accompagner le texte de Montesquieu.

M. Alexandre d'Ancona n'a pas refusé à la fin du *Voyage en Italie* le concours qu'il nous avait prêté pour le commencement. L'auteur de *l'Esprit des Lois* se trouve ainsi bénéficier quelque peu d'une science à laquelle doit tant son compatriote, l'auteur des *Essais*[1].

Pour le *Voyage en Allemagne,* nous avons eu la chance imprévue d'obtenir une collaboration spontanée. Grand admirateur de Montesquieu, M. Charles Walcker, *privat docent* à l'Université de Leipsick, nous a offert courtoisement de nous procurer les indications qui nous manqueraient. Grâce à lui, nous avons pu identifier les personnes et expliquer les faits mentionnés en termes trop sommaires dans quelques passages, passages bien mystérieux pour des Français du XIXe siècle.

Quant aux éclaircissements dont nous avons eu besoin touchant les Pays-Bas, leurs auteurs trop modestes nous refusent le plaisir d'en témoigner plus explicitement notre gratitude.

1. Les bibliophiles de la Guyenne et de toute la France seront heureux d'apprendre qu'il vient de paraître une seconde édition des *Voyages* de Montaigne annotés par M. d'Ancona.

A la suite de nos notes, on trouvera un *Index* où sont relevés particulièrement les noms des lieux et des personnes dont Montesquieu parle dans ses *Voyages*. Nous aurions voulu faire une table analytique. Mais elle eût grossi abusivement ce volume.

Et, maintenant, il ne nous reste qu'à répéter ce que nous avons dit déjà. Cette première édition, publiée sur des manuscrits peu corrects et souvent d'une lecture peu commode, ne se donne que comme un essai. Au point de vue de l'orthographe des noms propres surtout, il y aurait bien des améliorations à apporter dans une édition nouvelle. Nous avons, d'ailleurs, rectifié dans les *Notes* et dans l'*Index* plus d'une leçon critiquable imprimée dans le texte. Les lecteurs qui ont l'expérience des travaux semblables à celui que nous terminons seront les premiers à se montrer indulgents. Ils savent qu'il en est d'une œuvre littéraire comme de la vie : c'est lorsqu'on l'achève qu'on voit nettement ce qu'on aurait pu et dû faire.

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

PUBLIÉS

DANS CE VOLUME

I

Le manuscrit qui a pour titre : *Voyage en Italie,* et qui se termine par les mots *Fin du Voyage en Hollande,* a été décrit au commencement du premier volume.

Nous en imprimons dans le tome II les 245 dernières pages, qui renferment la fin du *Voyage en Italie,* le *Voyage en Allemagne* et le *Voyage en Hollande.*

Il est à noter que les noms propres allemands y sont estropiés plus encore que les italiens, soit que Montesquieu lui-même les eût mal entendus, soit que le copiste n'ait pas su déchiffrer les grands et petits jambages tracés par l'auteur d'une main trop rapide et représentant des sons étrangers à une oreille française.

II

Les *Mémoires sur les Mines* ne nous sont parvenus qu'à l'état de copies transcrites par des secrétaires. Toutefois, on conserve aux archives de La Brède les notes autographes dont Montesquieu s'est servi principalement pour rédiger son travail sur les mines du Hartz.

Il subsiste deux copies du premier Mémoire et du quatrième. Elles ne sont point absolument identiques. Nous donnons au bas

des pages les variantes qui distinguent celles dont nous ne reproduisons pas la teneur dans le texte.

La note qu'on lira à la suite du premier Mémoire[1] a été ajoutée sur une des copies par Montesquieu lui-même, ainsi que la ligne que nous imprimons à la fin du Mémoire n° II[2], et qui est écrite sur une petite bande de papier fixée par une épingle.

C'est nous qui faisons précéder chacun des cinq Mémoires d'un numéro d'ordre. Nulle indication n'a même été donnée par l'auteur quant au rang respectif des deux derniers. Mais un passage du Mémoire n° V nous apprend qu'il a été rédigé vingt ans après le n° III, dont il reproduit à la fin le texte presque mot pour mot[3].

Les *Mémoires sur les Mines* sont transcrits sur des feuilles de papier ayant vingt-cinq centimètres de haut sur dix-neuf de large et formant des petits cahiers de deux à quatre feuilles doubles, dont quelques-unes sont rattachées entre elles par des épingles ou par des bouts de ruban.

Seul le n° V est composé de plusieurs cahiers : de six, dont l'ensemble renferme trente-trois feuilles simples ou soixante-six pages.

Il n'y a de numéros qu'aux pages de l'une des copies du n° IV, ainsi qu'aux pages du n° V ; encore manquent-ils aux dernières pages de chacun de ces deux mémoires.

Tous les manuscrits que nous décrivons ont des marges variant de quatre à six centimètres et ménagées du côté du pli des feuilles.

C'est évidemment le même copiste qui a transcrit les Mémoires I, II, III et V. Au contraire, le n° IV est d'une main différente, plus lourde et moins ferme.

Le nombre normal des lignes est de seize pour les trois premiers Mémoires, de quatorze pour le quatrième, et de onze pour le cinquième.

Quatre pages sont restées en blanc à la fin d'une des copies du premier, et une à la fin d'une des copies du quatrième. Dans le manuscrit unique du n° V, il n'y a également pas de texte sur la page 12, qui devait recevoir le dessin d'une machine, ni sur les pages 61 à 66.

Dans les copies des cinq Mémoires, on remarque des additions,

1. Voyez ci-dessous, à la page 244.
2. Voyez ci-dessous, à la page 248.
3. Voyez ci-dessous, à la page 262.

des corrections et des suppressions plus ou moins importantes; quelques-unes de la main de l'auteur.

Si nous passons maintenant aux notes autographes prises par Montesquieu alors qu'il était dans le Hartz, nous constatons qu'elles sont écrites sur huit feuilles doubles. Seulement, la première de ces feuilles est presque de moitié moins grande que les suivantes. Elle n'a guère que vingt-trois centimètres de haut, au lieu de trente et un qu'ont les autres, et dix-huit centimètres de large, au lieu de vingt-trois.

Le bas de la seconde moitié de la cinquième feuille a été déchiré, sans d'ailleurs qu'il y eût rien d'écrit.

La 12e page, la 26e, la 30e, la 31e et la 32e sont restées en blanc. Elles n'ont pas même de numéros d'ordre, à part la 26e, en tête de laquelle on lit 25. Cela prouve que le numérotage n'est pas régulier et tient à ce que Montesquieu n'a pas coté la 12e page.

Notre manuscrit est un brouillon dans toute la force du terme. Les premières lignes paraissent même avoir été écrites d'abord au crayon, puis repassées à l'encre. Certaines pages ont des marges; plusieurs n'en ont point. La grosseur de l'écriture, la teinte de l'encre et l'écartement des lignes varient parfois d'un alinéa à l'autre. De nombreux passages ont été biffés, modifiés ou ajoutés après coup. Les taches ne font pas défaut.

Un détail à signaler dans les *Notes* sur le Hartz est la présence de croquis.

A la page 2, on distingue mal, vers le haut, sous l'écriture, comme une poire aplatie et inclinée, au milieu de laquelle il semble qu'on doive lire *Lautenthal,* et, plus bas, on voit très nettement, à gauche, une sorte de gousse, sur laquelle est écrit *Vildeman*, et, à droite, un carré dont le coin droit inférieur se développe en demi-lune, et qui renferme le nom de *Zellerfeld.*

Nous n'avons pas reproduit ces dessins, qui, sans doute, représentent le plan très élémentaire de trois villes métalliques ou de leurs territoires.

En revanche, nous donnons ci-dessous[1] une image photographique du dessin que Montesquieu a fait des pompes au moyen desquelles, en 1729, on épuisait, dans le Hanovre, les eaux qui s'amassaient au fond des mines. L'artiste s'y est pris à deux fois (page 22 et page 23) pour tracer une figure qui le satisfit. Le dernier croquis lui-même témoigne, du reste, moins de son

1. Voyez ci-dessous, à la page 262.

talent que du soin qu'il prenait pour se rendre compte des choses.

Dans les *Notes* (page 9), comme dans le *Mémoire sur les Mines du Hartz*[1], des lignes insérées dans le texte indiquent la disposition qu'avaient, dans ces mines, les veines métalliques et les bois qui soutenaient les galeries.

Ajoutons qu'une série de traits mis au bord du texte marquent les passages qui ont servi à rédiger le Mémoire n° V.

Il nous reste à parler de trois feuilles de papier qui accompagnent les manuscrits que nous venons d'examiner.

Double est la première. Elle sert de chemise au Mémoire n° I. Nous l'avons mentionnée déjà à la page 289 de notre tome Ier, où l'on trouvera le texte des quatre à cinq lignes qui y ont été écrites par Montesquieu lui-même sur son voyage en Hongrie.

La seconde feuille est simple. En tête, on lit : « *Or et Argent. Mine.* » Suivent des extraits de Diodore de Sicile, accompagnés de réflexions.

A propos d'un procédé mis en œuvre par les anciens Égyptiens dans leurs mines, Montesquieu dit d'abord :

« Cette pratique est la même dans les mines de Hongrie. — Voyez ma relation. »

Puis, il ajoute :

« Vous voyez que les Espagnols imitent les Égyptiens dans la manière de tirer l'or des mines, à l'usage du vif-argent près. Mais ils ne les imitent pas moins dans la barbarie avec laquelle ils traitent ceux qu'ils y font travailler. »

Un passage sur la condition des mineurs est suivi de ces mots : « qui a été triste dans tous les temps. »

Enfin, quelques détails sur les mines des Ibériens sont commentés ainsi :

« Quoique ces mines ne fussent pas si abondantes que celles du Pérou, elles donnoient toujours des profits immenses, parce que c'étoient les plus riches que l'on connût. Mais, à présent, elles seroient ruineuses. »

Quant à la troisième feuille, qui est également simple, elle donne le programme de recherches que Montesquieu voulait faire. On lit en tête : « *Sur mon ouvrage sur les Mines.* » Après quoi viennent une série d'alinéas où sont énoncés, en termes que nous abrégeons, les problèmes suivants :

« Chercher ce que c'est que Thomas Sesreiberus *(sic)*, etc. »

1. Voyez ci-dessous, à la page 260.

« Comme aussi, un livre allemand imprimé à Cellerfeld *(sic)*, en 1617, etc. »

« Voir ce que c'est que *(sic)* Altenglit, etc. »

« Ce que c'est que le *chachter* ou hauteur d'homme? Comment s'écrit-il? etc. »

« Et ce que c'est que le *thoné*, espèce d'arbre vert dont les feuilles sont comme celles des arbres qui couvrent les murailles des Thuileries *(sic)*, etc. »

Dans la marge, et en réponse au quatrième problème sur la *klafter*, est écrit :

« Vous le trouvez pour Vienne dans l'extrait de Marsilli *(sic)*. Il l'écrit : *colphter*, et dit qu'il y est comme les toises de France. »

Au-dessous de cette note, il y en a une autre, mais biffée :

« La Dorothée à Clausdale *(sic)* profonde de 96 chachters *(sic)*. »

Disons que l'arbre qui intriguait Montesquieu est probablement le sapin, que les Allemands appelent *die Tanne*.

Pour les *Notes* sur le Hartz, elles ont été prises évidemment au commencement d'octobre 1729, alors que Montesquieu visitait le pays. Mais c'est plus tard qu'ont été rédigés les *Mémoires sur les Mines*. Les Mémoires I à IV ont dû être composés aussitôt après le retour de l'auteur en France. Nous savons par les registres de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux[1], que cette compagnie entendit lire plusieurs d'entre eux le 25 août et le 2 décembre 1731. Au contraire, le Mémoire n° V est postérieur de vingt ans (comme il nous l'apprend lui-même), c'est-à-dire qu'il date de 1751 environ.

III

La *Lettre sur Gênes* (qui n'a pas de titre dans l'original) est écrite sur un cahier de papier composé de six feuilles doubles et d'une feuille simple avec onglet. Ces feuilles ont vingt-deux centimètres de haut, sur dix-sept de large. Une simple épingle les retient entre elles.

Tout le manuscrit est de la main de Montesquieu.

1. *Académie des Sciences ... et Arts de Bordeaux, Table historique et méthodique* (Bordeaux, G. Gounouilhou, 1879), pages 57 et 58.

Des marges sont ménagées du côté du pli des feuilles. Aux rectos, elles ont six centimètres et sont nettement tracées; mais, aux versos, la largeur en varie capricieusement. Diverses additions ou notes y ont été insérées par l'auteur.

Le bas de la page 18 et les trois dernières pages du cahier sont restées en blanc, aux numéros d'ordre près.

En moyenne, les pages pleines ont vingt-quatre à vingt-cinq lignes.

Bien des passages sont corrigés, supprimés ou surchargés. La page 14 a été biffée tout entière, pour être retranscrite plus loin, à la page 19. En revanche, un renvoi indique, à la page 10, qu'il faut y intercaler le texte de la page 23.

Quant à l'époque où cette *Lettre* a été rédigée, on serait porté à croire qu'elle le fut vers 1754, lorsque Montesquieu songeait à la publication de ses *Voyages*. Toutefois, l'écriture ne ressemble point à celle des dernières années de notre auteur. Plus penchée, rapide et montante, elle se rapproche de celle qu'il avait une vingtaine d'années auparavant.

IV

Les notes qui sont intitulées *Florance* (avec un *a*) forment deux cahiers de grosseur inégale. Le premier a treize feuilles doubles; le second n'en a que neuf. Elles ont vingt-sept centimètres de haut, sur vingt centimètres de large.

Le manuscrit est en entier de la main de Montesquieu.

Des marges y sont ménagées du côté du pli des feuilles. Aux rectos, elles ont cinq à sept centimètres et sont nettement tracées; mais, aux versos, la largeur en varie capricieusement. L'auteur y a, d'ailleurs, inséré de nombreuses additions ou notes.

Le numérotage des pages, qui s'arrête au n° 77, est très irrégulier. On compte trois nos 10, venant l'un après l'autre. En revanche, il n'y a point de numéros aux deux pages blanches qui suivent la page 38, ni aux sept dernières du second cahier. Ces neuf pages sont restées en blanc, tout ainsi que les pages 26, 36 et 54.

Nous jugeons sans intérêt de mentionner quelles sont les pages dont la moitié ou le tiers seulement ne sont pas couverts d'écriture.

Montesquieu avait, en effet, disposé ses notes de manière à

pouvoir y ajouter après coup les observations que telles ou telles œuvres ou séries d'œuvres d'art lui suggéreraient dans ses visites successives. Pour la Galerie du Grand-Duc, en particulier, il est clair que la plupart de ses remarques furent consignées lorsqu'il visita d'abord cet admirable dépôt avec un certain Bianchi. Mais d'autres, en marge desquelles lui-même a mis des petits traits, ont été insérées visiblement plus tard et sous l'inspiration d'un autre cicerone, du sculpteur Piémontino fils sans doute.

Des traits analogues, mais plus longs, indiquent les fragments des notes sur *Florence* que l'auteur a mis en œuvre dans son mémoire sur *la Manière gothique*.

Pour ce manuscrit, nous répéterons ce que nous avons dit des *Notes autographes sur les Mines du Hartz :* c'est un brouillon dans toute la force du terme, mais bien curieux par ce qu'il nous révèle sur les procédés de travail du Président.

Bien entendu, c'est en 1728, pendant son séjour dans la capitale de la Toscane, que Montesquieu a dû rédiger ses notes sur *Florence*.

V

Montesquieu lui-même a écrit le traité *De la Manière gothique* sur sept feuilles de papier doubles, dont les six premières forment trois petits cahiers, de deux feuilles chacun.

Ces feuilles ont vingt-cinq centimètres de haut, sur dix-neuf de large.

Des marges de six centimètres y sont ménagées du côté du pli. Quelques notes ou additions ont été insérées dans ces marges.

Les deux tiers de la page 12, le bas des pages 13 et 23, les pages 14, 24, 26, 27 et 28 sont restées en blanc.

Toutes les pages sont cotées régulièrement jusqu'à la 23e. Il n'y a pas de numéros à la 25e, bien qu'elle soit écrite. Mais c'est après coup que Montesquieu y a consigné quelques observations sur l'Orient, en prescrivant, par un renvoi, de les intercaler à la suite d'un alinéa de la page 11.

Les pages pleines du manuscrit ont une douzaine de lignes.

Certaines parties du texte ont été soigneusement corrigées, surtout celles qui ne sont pas empruntées aux notes sur *Florence*.

La dissertation est, d'ailleurs, restée à l'état d'ébauche.

On conserve dans les archives de La Brède, avec le traité *De la Manière gothique,* une feuille simple où sont rapprochés des extraits de Diodore de Sicile. En tête, on lit : « *Sur la Peinture et la Sculpture. D.* » Au bas du recto est notée une expression latine que Montesquieu cite partiellement dans les notes sur *Florence : Palladium ex ossibus Pelopis factum.*

L'écriture du manuscrit nous porte à croire qu'il a été rédigé peu de temps après, sinon pendant les voyages de Montesquieu.

VI

Les *Réflexions sur les Habitants de Rome* ont fait partie d'une série de dissertations où elles étaient précédées par les trois premiers *Mémoires sur les Mines.* Dans le manuscrit qui nous est parvenu, et qui n'est qu'une copie d'aspect analogue à celui des mémoires en question, on lit, en effet, les mots (actuellement biffés) *Quatrième Mémoire.* De plus, l'écrivain, au lieu de *Réflexions sur les Habitants,* avait mis d'abord : *sur les Mines de Rome ;* du moins, il nous semble distinguer *Mines* sous *Habitants,* qui est en surcharge.

Quoi qu'il en soit, la même main a transcrit quatre des *Mémoires sur les Mines* et les *Réflexions.* Le papier de celles-ci a visiblement dû être semblable, bien qu'il soit maintenant rogné dans le haut. De plus, l'écriture et la disposition générale du manuscrit sont identiques.

Les feuilles des *Réflexions* sont doubles et au nombre de deux : elles forment un petit cahier.

Avec elles, on conserve à La Brède une feuille simple où est transcrit un extrait de Diodore de Sicile, au-dessus duquel on lit : « *Pour mon Ouvrage sur l'Air de la Campagne de Rome.* »

Bien que le manuscrit dont nous parlons ait trop de rapports avec celui du *Mémoire sur les Mines du Hartz* pour ne pas dater de la même époque, les *Réflexions* durent être rédigées presque en même temps que les trois mémoires auxquels elles faisaient suite : car elles furent lues à l'Académie de Bordeaux au mois de décembre 1732 [1].

1. *Académie... de Bordeaux, Table historique et méthodique,* page 58.

VII

Les notes auxquelles nous donnons le titre de *Souvenirs de la Cour de Stanislas Leckzinski* sont écrites de la main même de Montesquieu sur un cahier de deux feuilles doubles.

Ces feuilles ont trente-trois centimètres de haut, sur vingt-deux de large.

Du côté du pli des feuilles, l'auteur a ménagé des marges qui vont en se rétrécissant et n'ont que trois centimètres en bas, tandis qu'elles en ont cinq en haut.

Les trois premières pages sont couvertes d'écriture. Elles ont une trentaine de lignes, plus ou moins; mais il n'y a que sept lignes au commencement de la page 4, dont les trois quarts sont restés en blanc. Blanches aussi sont les pages qui suivent. Toutefois, à la page 5, on lit écrits dans un coin, de bas en haut, et d'une main étrangère, les mots *Mes Voyages*.

L'écriture des *Souvenirs* est très nette, et les corrections y sont rares, insignifiantes.

De petits paraphes séparent les notes les unes des autres.

Montesquieu a sûrement rédigé les *Souvenirs de la Cour de Stanislas* pendant ou peu après la visite qu'il fit à ce prince au mois de juin 1747.

VOYAGE

EN ITALIE

(SUITE)

VOYAGE EN ITALIE

VIII

ROYAUME DE NAPLES

Au sortir de Terracine, on trouve presque toujours la voye *Appia*.

Après 3 à 4 milles, on trouve les terres de Naples, et l'on arrive ensuite à Fondi, qui peut avoir 6 à 7,000 habitants.

Ce que je viens de voir du Royaume de Naples est meilleur et mieux cultivé que les pays du Pape : des terres labourées, des vignes, des oliviers, quelques orangers. Il est vrai qu'ils se plaignent qu'il arrive presque toutes les années malheur sur leurs oliviers. Ils disent aussi que l'air n'y est pas des plus sains l'été, et que les gentilshommes se retirent à la campagne, à cause d'un lac ou marais qui est tout auprès et à l'est.

Le Pape avoit passé à Fondi dix ou douze jours avant moi, avec si peu d'équipage qu'on ne sauroit l'exprimer. Il étoit entièrement habillé en moine. Il avoit laissé 1,200 écus à Terracine; rien à Fondi.

Il y a, à Fondi, un petit château carré-haut, avec

des créneaux, comme on les faisoit anciennement. Barberousse le prit et amena tous les habitants esclaves.

Cette voye *Appia* étoit admirable. Il y avoit, sous le pavé, un autre pavé fait avec des pierres et du gravier. Ce pavé de dessus est de grosses et grandes pierres, qui ne peuvent être ébranlées ni dérangées de leur place par les chevaux ni les chariots. Les deux côtés étoient bordés par deux bords de grosses pierres, de 2 pieds de large, qui étoient les *margines*, et où les gens de pied pouvoient passer, et l'on y joignit, de 10 en 10 pieds, des pierres un peu plus hautes, pour que chacun pût plus commodément y monter à cheval ou dans son char. Appius Claudius la fit jusqu'à Capoue. Caligula l'avoit faite *lastricare di pietre quadrate*. Les étrangers qui venoient à Rome devoient, à la vue de ces ouvrages, être effrayés de la puissance romaine. Trajan la continua de Capoue à Brindes et l'orna, de côté et d'autre, de lauriers et de lentisques.

De Fondi, nous arrivâmes le matin, à dîner, au Môle-de-Gaëte, laissant la langue de terre où est Gaëte à côté, sans la voir que de loin. Nous avions suivi la *via Appia*, et là, suivant toujours la même voye, nous partîmes le même jour. Nous trouvâmes un village, que nous laissâmes à gauche, appelé *Traetto*, auprès duquel est l'ancien Minturnes. On y voit encore les ruines de plusieurs bâtiments publics de cette ancienne ville; entre autres, un

aqueduc, dont les arches subsistent encore, et qui alloient *(sic)* porter l'eau à un amphithéâtre, pour faire apparemment les naumachies et autres jeux pour les Minturniens.

Tout auprès, il y a encore un autre lieu qui étoit (je crois) un bain public, et autres restes de l'Antiquité.

A l'ancien Minturnes, on passe un petit fleuve appelé *Garigliano;* c'est l'ancien *Liris,* qui faisoit les bornes du Latium. Non loin de ce fleuve est le mont (autrefois) de *Cæcube,* disent mes livres.

Le soir, nous sommes arrivés à Santa-Agata, lieu auprès de Suessa *(sic),* que nous n'avons point vue. Cette ville est située au pied du Mont-Garrus ou Montdragon, anciennement *Massicus,* où croissoit le vin de Massique. Entre le Liris et le Volturno, autre fleuve qui est plus à l'orient, et sur lequel est Capoue, étoit le territoire de Falerne. Ainsi, entre ces deux fleuves, croissoient les vins de Falerne, de Massique, et (je crois) celui de Cæcube.

Nous arrivâmes, le 22, à Capoue. Le général commandant nous convia à dîner. J'aperçus par là que j'étois dans un pays de la domination allemande. Il a fait une espèce de récolte de plusieurs vases antiques de Capoue, trouvés dans les tombeaux des anciens Capouans, dans le lieu où étoit l'ancienne Capoue, qui est à un ..... de la nouvelle. Ils sont de terre, peints d'aussi mauvais dessin que les porcelaines chinoises.

Il n'y a aucune beauté à Capoue : les églises et les bâtiments sont assez communs.

De Capoue, on va à Aversa, lieu assez petit, et, de là, à Naples. Le chemin est très beau et très bien entretenu, et le pays, très riant et très fertile. Ce sont des champs de terre labourés, pleins de grands peupliers, sur lesquels il y a de la vigne. Des relations disent que l'on ne trouve, de Capoue à Naples, que des orangers et des citronniers, et je n'en ai pas vu un seul. Il y a apparence qu'ils ont été arrachés. On me dit à Gaëte que ces arbres n'étoient plus d'aucun revenu depuis que les Génois, qui avoient assez de ces fruits chez eux, ne venoient plus en prendre dans le Royaume de Naples.

Le 23, j'arrivai à Naples.

Il me semble que ceux qui cherchent les beaux ouvrages de l'art ne doivent pas quitter Rome. A Naples, il me paroît qu'il est plus facile de se gâter le goût que de se le former.

J'ai vu aujourd'hui 4 ou 5 églises : j'y ai trouvé des ornements, de la magnificence ; aucun goût : un goût gothique ; dans les ornements, quelque chose de bizarre, et rien de cette simplicité qui est dans les ouvrages anciens ou dans ceux de Michel-Ange et ceux qu'il a formés. J'ai vu plusieurs façades de palais : je n'en ai pas trouvé une seule de bon goût ; je ne sais ce que sera le dedans. L'Église des Jésuites est (je crois) ce qu'il y a de mieux à Naples ; elle est presque en croix grecque. Il y a, sur le mur inté-

rieur de l'entrée, une assez belle peinture de Solimène, un tableau du Guerchin. Une assez bonne architecture en dedans, excepté que les autels sont trop chargés d'ornements, et que la façade ne vaut rien. Je n'ai pas encore vu un ouvrage de sculpture qui m'ait fait plaisir; mais je serai plus instruit dans quelques jours.

Naples est dans une très belle situation. Les rues en sont larges et très bien pavées de gros et grands quartiers de pierres carrées. Les maisons, toutes grandes et à peu près de même hauteur. Beaucoup de grandes et belles places; et cinq châteaux ou forteresses, qui ne laissent pas d'étonner.

Rome, la plus belle ville du monde. Si les arts étoient perdus, on les retrouveroit dans Rome.

Il faut lire le *Carpentariana*. Il dit qu'un homme intituloit la traduction des *Épigrammes* de Martial, de l'abbé de Marolles : *Épigrammes contre Martial*.

Le parlement de Rouen cassa une sentence de juge subalterne, qui, sur ce qu'un homme, accusé d'avoir été au sabbat, prouvoit l'alibi, l'avoit déclaré atteint et convaincu de s'être trouvé en plusieurs lieux à la fois. De Lancre dit que le Diable laisse un corps fantastique à la place de celui qu'il porte au sabbat. L'homme de Gassendi, à qui on donna de l'opium, qu'on frotta de la graisse dont se servoient les gens accusés à Rouen, qui, à son réveil, dit

qu'il lui sembloit avoir été dans un lieu comme le sabbat.

Le cardinal Borgia, comme neveu du pape Borgia, a un privilège du Pape attaché à tous ceux de sa maison, de pouvoir manger, lui et tous ceux qui sont à sa table, de la viande le samedi. Il a mauvaise opinion de tous ceux qui sont à sa table, et qui veulent faire maigre. « Vous n'êtes pas catholique, sans doute, dit-il : car vous doutez de l'autorité du Pape. » — Tout de même, le feu Pape, s'en allant à Bénévent, disoit : « Que les évêques voyent ce que je fais : je leur donne bien l'exemple de la résidence. » — Partout arguments qui prouvent contre.

Les docteurs qui montrent les raretés des environs de Naples, montrent quelquefois le lieu où Cicéron disoit la messe; au moins, le prince de Beauvau m'a dit qu'on le lui avoit montré.

J'ai vu à Rome, à un palais qui est auprès de celui de Latran, sur un vase, un bas-relief où il me paroît qu'il y a une espèce de grand-prêtre qui a du rapport à la manière dont Raphaël a représenté Dieu, dans ses Loges; quoiqu'il y a *(sic)* de l'apparence que le Raphaël a plutôt copié Michel-Ange que l'Antique : car le Dieu des Loges ressemble beaucoup à celui de la Chapelle-Sixte.

Je ne sais si nous sommes obligés de croire que

le Pape soit infaillible; mais je suis bien sûr qu'il n'est pas possible que la personne d'aucun pape puisse croire ce dogme-là.

Lorsque le Pape apprit la nouvelle du renvoi de
5 l'Infante : « *Gazete* (sic) *queste le* (sic) *lettere di Benevento son venute.* »

Les Napolitains aiment fort la multiplicité des ornements : ils en accablent leur architecture; ce qui fait que leurs églises sont infiniment riches et
10 de mauvais goût.

Ce ne sont pas des statues de marbre, mais d'argent, de métal; du reste, peu de bons ouvrages de sculpture; mais leurs sacristies sont pleines d'argenterie.

15 La Promenade est une espèce de cours, le long de la mer, qui est très agréable.

La rue Tolède est très large; la plupart des autres sont étroites.

L'Église du Grand-Jésus est une des plus belles
20 de Naples.

En Italie, il est inutile de faire de bons livres : il suffit d'en faire. Dès que l'on dit d'un homme : « *Ha stampato* », cela jette un respect infini sur lui. Mais il est indifférent que ce qu'il *ha stampato sia*
25 *buono o cattivo.*

J'ai eu l'honneur d'aller faire ma cour à M. le

comte d'Harrach, vice-roi, et à Mad^e la Vice-Reine. Je les avois connus à Vienne. Ils m'ont fait mille politesses.

Depuis qu'on s'est avisé de mettre des forteresses dans les villes, on n'a plus besoin d'avoir des peuples si fidèles : on les a rendus obéissants. Aussi, avant ce temps, y arrivoit-il des révolutions tous les jours : témoin l'Italie. Il est presque impossible que les Napolitains, qui ont cinq citadelles, se révoltent.

Les rois d'Espagne avoient abaissé la noblesse napolitaine en élevant la Magistrature. C'étoit un instrument pour la tenir. Les magistrats, payés par le Roi, dépendoient de lui, et les nobles dépendoient d'eux.

La mer fait un golfe autour duquel, sur une colline, est la ville de Naples; de façon qu'il y faut souvent monter et descendre. Les vaisseaux ne sont pas en sûreté dans le port. Il y a la darse, où les galères sont en sûreté, et je vis le navire *Saint-Léopold*, qui est de 60 canons, qu'on avoit mis dans cette darse. Ce vaisseau avoit été fait à Trieste. Le bois en étoit si cassant et si mauvais qu'il avoit fallu presque tout rechanger. Il faut que le bois de ce pays-là ne vaille rien. Il y avoit donc dans le port ce vaisseau et 4 galères. Il *(sic)* n'en a guère besoin de davantage : car, contre les Infidèles, ses troupes de terre, qui les font trembler, le font respecter sur la mer.

L'Empereur a environ 50,000 hommes à Naples, Sicile, Milanois, Pays-Bas : 16 à 17,000 hommes à Naples; 10 à 12,000, en Sicile; 12,000, dans le Milanois et le Mantouan; le reste, en Flandre. — Guicciardi.

J'ai ouï dire qu'avant que Charles II eût tant vendu à Naples, le Royaume rendoit plus de 14 millions de florins.

Aux Célestins, il y a de très belles peintures du Calabrois. A l'Église des Saints-Apôtres, de belles peintures de l'Albane. A l'Église des Carmes déchaux, un tableau du Dominiquin.

Il y a, dans plusieurs églises de Naples, de très beaux tableaux de Lucas Jordan et de Solimène.

A l'Église *del Carmine*, on voit le tombeau de Conradin et du dernier duc d'Autriche. La peinture des arcs est un bel ouvrage de Louis Sicilien.

L'Église de *San-Severin* est d'un meilleur goût d'architecture que les autres. Il y a un assez beau bas-relief à un tombeau, où l'on voit des pleureuses très bien représentées.

L'escalier du Palais du Vice-Roi est (je crois) le plus beau de l'Europe. Il est du dessin du cavalier Fontana. Le cavalier Bernin disoit que le palais passeroit par l'escalier. Cependant, le palais est très grand; mais il n'est pas achevé.

Il y a *gli Studi*, qui étoit un beau palais, qui n'est

que commencé. On y vouloit mettre les Académies. Les Allemands y ont mis leurs soldats, et tout ce beau bâtiment se détruit : ils font cuire leur soupe sur l'escalier. Ce bâtiment est d'un bon goût d'architecture. Il y a, dans la façade, de belles statues antiques.

Il n'y a rien au-dessus du bruit des plaideurs et suppôts du Palais que celui qui se fait aux tribunaux de Naples. J'ai ouï dire à M. le Vice-Roi qu'il y avoit à Naples 50,000 de ces gens de pratique, et qui y vivent bien. Là, on voit la Chicane en chausse et en pourpoint. Les seuls scribes font une petite armée, rangée en bataille, le ganif *(sic)* à la main. Ils sont sur des bancs, deux à deux ou quatre à quatre.

J'ai vu l'abbé Ripa à Naples. Ce bon ecclésiastique a conçu le dessein d'attirer des jeunes Chinois pour les instruire et les renvoyer prêcher dans leur pays. Il en a mené 4, a acheté, de l'argent que le Pape lui avoit donné, une belle maison, couvent et église, où il a mis 4 Chinois qu'il a menés, et en fait venir d'autres. L'Empereur donne un revenu pour l'entretien. La Propagande de Rome leur donnera des pouvoirs, et, lorsqu'ils seront en mission, elle se charge de les payer, et, pour lors, ils dépendront d'elle. Le dessein de cet ecclésiastique est le seul moyen de soutenir cette mission.

Ce 26, j'eus l'honneur de dîner chez M. le Vice-Roi. Je vis Mad^e^ la Vice-Reine, ci-devant femme du

comte de Gallas. Elle a une fille qui doit être mariée à un petit-fils du Vice-Roi; ce qui, de deux maisons très riches, n'en fera qu'une.

Le bailli d'Harrach, fils de M. le Vice-Roi, frère de celui qui est à Ratisbonne, est un jeune homme qui promet beaucoup. Il a été en Portugal et a vu, d'ailleurs, le monde. Il m'a fait bien des politesses.

Une des choses qui contribuent le plus à peupler Naples, c'est la misère et la paresse des Napolitains. On leur fait quelques aumônes; on leur donne quelque soupe et quelque pain et viande dans les couvents de la Ville, qui sont très riches. Les gens de la campagne viennent, vivent d'abord d'aumônes, et continuent à vivre ainsi ou gagnent autrement une misérable vie.

Rien n'est plus beau que la situation de Naples dans un golfe : elle est amphithéâtre *(sic)* sur la mer; mais un amphithéâtre profond. M. le Vice-Roi a un salon où il voit la mer de tous côtés, voit arriver les vaisseaux, voit le Mont-Vésuve, d'un côté, et les deux côtés de la mer : ce qui fait un spectacle charmant.

Les *a parte*, bons chez les Anciens, parce que leur théâtre étoit un carrefour, où aboutissoient trois rues; de façon que celui qui venoit d'une rue étoit vu et entendu du peuple, sans l'être de l'acteur qui venoit de l'autre rue.

J'ai été à Pouzzoles, ce ... avril 1729. Naples est

dans un golfe qui tient la moitié d'un cercle. Elle *(sic)* est au milieu. Cette partie du golfe, du côté de l'occident, jusques au cap de Misène (au delà duquel est la cité de Cumes) étoit anciennement plein de villes et de maisons de plaisance. A présent, elles sont ruinées, et il ne reste plus que Pouzzoles, petite ville ou bourg. Arrivés à Pouzzoles, nous avons traversé en bateau jusques à Bayes : car vous saurez que, dans ce côté du grand golfe, Pouzzoles et Bayes font un autre petit golfe. Ces deux villes sont, [l'une], d'un côté, l'autre, de l'autre, et Caligula avoit fait un pont, dont on voit encore les ruines, par lequel il alloit de Pouzzoles à Bayes. Tout ce côté de la mer ne faisoit presque qu'une ville, tant il étoit plein de villes et de bourgs.

D'abord nous avons vu le cap Misène de la Mer Morte, qui est une espèce de petit étang, qui a une communication à la mer, quoiqu'il en soit séparé par une langue de terre, et, par cette communication, le poisson entre et ne peut pas sortir.

Auprès de là, nous avons vu la piscine admirable qui étoit un réservoir d'eau pour l'armée navale : car il y avoit toujours une flotte à Misène. Il est soutenu par quarante-huit piliers, et l'on voit encore une espèce d'incrustation qui est (je crois) le sédiment de l'eau.

Auprès de la Mer Morte, il y a une espèce de vallée en conque, qu'on appeloit *les Champs Élysées*.

Auprès de là se voyent les *Cento Camere*, qui est une espèce de réservoir d'eau, plutôt que les prisons de Néron. — Nous revenons toujours vers Naples. —

Or, dans ce petit golfe seul de Pouzzoles, il y avoit jusques à sept villes. Ensuite vient le lieu où étoit Bayes. Il n'y a à présent qu'une petite forteresse, où les soldats crèvent, parce que l'air y est très mauvais. On ne sauroit dire combien, dans ce petit endroit, il y a de bâtiments ruinés : temples, bains et autres édifices. Et il est bien impossible que l'air y soit bon l'été : car ces édifices sont pleins d'eau qui croupit, et les lieux qui les entourent aussi. Or, lorsque la chaleur de l'été vient à faire exhaler cette eau, l'air doit être empesté. C'est ce qui me fait dire que les lieux qui avoient été la place des grandes villes étoient malsains. Or il est impossible que Pouzzoles ne soit pas malsain : car, dans les temples, où nous avons été, l'eau étoit d'un pied sur la superficie; ce qui, s'exaltant *(sic)* l'été, doit être empesté. Il en est de même de tous les lieux souterrains que l'on ne voit plus, et où l'eau croupit sans qu'on le découvre. Dans plusieurs de ces temples, comme à celui de Vénus, il y a encore des stucs, gâtés par les torches qu'on y porte pour les voir. Le Temple de Mercure, que nous avons trouvé plein d'eau, est comme le Panthéon de Rome : une ouverture au sommet. Il a 25 pas de diamètre. On voit à Bayes, comme à Pouzzoles, des marques de l'ancien pont de Caligula, qui alloit de l'un à l'autre. On trouve plusieurs sortes de bains : entre autres, un bain si chaud que je n'ai pu y aller, la chaleur m'ayant presque suffoqué dès que j'ai eu fait 5 ou 6 pas pour y aller; et, plus on avance, plus la chaleur, qui vient d'une eau bouillante, augmente. Plus bas, il y

avoit d'autres bains de plusieurs espèces; et, à chacun (dit-on), il y avoit des statues qui marquoient, par une attitude particulière à chaque membre, à quel *(sic)* chaque bain étoit utile. Et la croyance populaire est que les médecins de Salerne, ruinés par l'effet de ces eaux, vinrent les ruiner.

En allant plus avant vers Naples, on trouve le fameux Lac Lucrin, qui, à présent, n'est pas si grand que mes fossés de La Brède, quoique sa pêche fût autrefois la première gabelle dans la liste de celles des Romains. Cette diminution est venue de la destruction de la ville de Tripergole, en 1538; au lieu de laquelle, il s'est formé le Monte-Nuovo, qui a occupé une grande partie des terrains que prenoit ledit Lac Lucrin.

En entrant plus avant dans les terres, on voit le fameux Lac Averne, qui n'a pas (je crois) plus d'un mille de tour. Au bout, il y a un temple d'Apollon. Auprès de ce lac, on entre dans une grotte, qui étoit, selon les apparences, faite pour aller à Cumes. On y entre une centaine de pas. Le terrain a été bouché. On appelle cela, sur les lieux, *l'Antre de la Sibylle de Cumes.*

On voit, ensuite, le Mont-Barbaro ou Gauro. Il a encore des vins, quoique moins exquis qu'anciennement.

Auprès de Pouzzoles, on trouve un bel amphithéâtre, qui est pourtant fort ruiné; mais il y en a de beaux restes.

La terre pouzzolane. — On en porte dans les pays

étrangers; encore aujourd'hui, en France. On en a porté à Constantinople. Vitruve a raison de dire qu'elle est admirable pour bâtir.

La Solfatara. — Il y a une grande plaine entourée de montagnes de soufre, en rond ou ovale. Une fumée de soufre sort de plusieurs endroits. Cette fumée s'attache en gouttes sur le fer, point sur le papier. Elle noircit l'argent. Ce minerai de soufre se met au feu. L'impur reste au fond. Ce minerai laisse voir du soufre tout jaune. Il y a des endroits où est un minerai blanc, dont on tire l'alun. Ce minerai se brise. On le met dans des réservoirs d'eau, où il se cristallise. On y fait aussi du vitriol. La même eau chaude fait bouillir des chaudières de plomb, où se fait l'alun. Quand on frappe contre la superficie de *la Solfatara,* elle répond comme si le lieu étoit bien creux dessous. Des expériences font voir qu'elle a correspondance avec le Vésuve: quand le Vésuve est en paix, ceci l'est moins.

On voit, ensuite, revenant toujours vers Naples, le lac d'Agnano, qui est le lieu propre pour le grouissement *(sic)* des chamois; ce qui le rend empesté l'été. Il peut avoir 1 mille et 1/2 de tour. Il est entouré de montagnes. On y voit, sur le bord, une maison où sont les bains sulfureux, dont la chaleur guérit les maladies vénériennes et rhumatismes. Sur les bords de ce même lac est la Grotte du Chien. Dans près d'une minute, le chien se laisse tomber de foiblesse, et l'haleine lui manque, comme ne pouvant

respirer. J'ai tiré une grenouille de l'eau, qui est morte dans un demi-quart d'heure. A 1 pied de la terre, la chandelle s'éteint; la poudre ne prend point à un fusil. A 3 pieds de terre, la vapeur n'est plus nuisible. L'eau du lac bout. Enfin, ce lieu est plein de soufre, n'étant pas éloigné de *la Solfatara*.

Généralement, tout ce pays que j'ai décrit depuis Misène jusques à Naples est plein de bains chauds, tièdes ou froids.

A 1 mille près de Naples, il faut passer par la montagne du Pausilippe, qui est percée l'espace d'un tiers de mille ou environ; ce qui fait que cette montagne devient comme nulle. Pour la commodité du voyageur, on passe cette grotte souterraine, qui prend le jour de l'entrée et de la sortie de la montagne. Il y a de l'espace pour les charrettes qui vont, et celles qui viennent, et cela est très commode. La grotte est plus haute dans les bouts, pour prendre la lumière plus haut. En quelques endroits de la montagne, on a percé en haut.

J'ai été, aujourd'hui, samedi 30, voir la liquéfaction du sang de saint Janvier. Je crois avoir vu que cette liquéfaction s'est faite; quoiqu'il soit difficile de s'en bien apercevoir, parce que l'on ne fait que vous montrer un moment un reliquaire, dont le verre est fané par les baisers de tout le monde. Mais, quoi qu'il en soit, je crois que c'est précisément un thermomètre; que ce sang ou cette liqueur, qui vient

d'un lieu frais, entrant dans un lieu échauffé par la multitude du peuple et un grand nombre de bougies, doit se liquéfier. Il m'a semblé que, quelquefois, le prêtre approche du chef de saint Janvier, même après le miracle fait, c'est-à-dire du lieu où il y a beaucoup de bougies. De plus, le prêtre tient le reliquaire de ses deux mains; ce qui échauffe le métal.

On ne sauroit croire la consolation que le miracle fait dessus l'esprit du peuple. Sans cela, ils se désespèrent, et la consternation est publique. Les Napolitains disent que, quand Philippe V vint à Naples, le miracle ne se fit pas : présage de la perte qu'il fit de ce royaume. Des prêtres disoient auprès de moi : « Le miracle s'est fait, et, cependant, il y avoit neuf hérétiques! » C'est qu'il y a quelques années, le miracle tardant à se faire, on fit retirer quelques Protestants d'auprès de l'autel.

Vous remarquerez que le miracle se renouvelle huit jours de suite; que, trois fois l'année, il se fait: le jour du Saint, le jour de sa translation et celui de sa décollation. Ce qui ruine le miracle de saint Janvier, c'est que la tête de saint Jean-Baptiste fait aussi, tous les jours, le même miracle. Je reverrai et l'un et l'autre.

Je suis persuadé que tout cela n'est que des thermomètres. Aussi, lorsque l'on porte ce sang d'un lieu chaud à un lieu chaud, ou d'un lieu frais à un lieu frais, le miracle ne se fait pas. Celui de saint Jean-Baptiste, qui se fait par le moyen d'une messe, se fait aussi par un thermomètre, à ce que je crois.

Le sang est dans un lieu très froid. On le porte sur l'autel, où les bougies, la respiration et la présence des assistants échauffent le lieu.

J'ai été à Poggio-Reggio, maison de plaisance de la reine Jeanne. Ce n'est plus que l'ombre d'une maison de plaisance, tant elle est délabrée. C'est, d'ailleurs, dans un lieu très marécageux et malsain.

La plus saine opinion, c'est qu'il y a à Naples 300,000 âmes.

M. le Vice-Roi, comte d'Harrach, a pourtant dit qu'il avoit fait examiner cela, et qu'il y en avoit plus de 500,000; mais c'est beaucoup.

Les revenus du Royaume de Naples sous les rois d'Espagne étoient de 7 millions d'écus napolitains, qui vont environ à 3 livres 10 sols de notre monnoye. Ils en ont aliéné environ 6 millions, et, pour faire subsister les troupes, l'Empereur a augmenté les impôts d'environ 1 million; de façon que les revenus du Roi montent environ à 2 millions. Sur quoi, il faut payer les officiers et 7 à 8,000 hommes de troupes; ce qui monte environ à 1 million; plus 800,000 écus de pension aux Espagnols qui sont à Vienne; de façon qu'il reste peu ou peu *(sic)* de chose pour le Prince. Le peuple est très misérable par cette augmentation d'un million d'impôts, et il faut ménager celui de Naples, parce qu'il y a 50 à 60,000 hommes appelés *Lazzi*, qui n'ont rien dans le monde: ni terre ni industrie; qui ne vivent que d'herbes; ne

sont point vêtus, n'ayant qu'une culotte. Ces gens sont très aisés à mettre en mouvement.

Ces *Lazzi*, les plus misérables des hommes de la Terre, sont ceux qui craignent plus *(sic)* les malheurs dont les menace la non-liquéfaction. Ainsi, à cause de ces *Lazzi*, on peut bien dire que le peuple de Naples est bien plus peuple qu'un autre.

Ce sont ces gens qui élevèrent Mazaniello, dont les Espagnols ne se défirent qu'en lui donnant un breuvage qui le rendit fou. Après quoi, ses partisans furent aisés à ralentir. Ce Mazaniello vouloit changer le gouvernement en république; ce qui fit que la Noblesse ne bougea point. Aussi, en revanche, lorsqu'à la seconde année de Philippe V la Noblesse conjura contre lui, le Peuple ne prit pas parti non plus.

Lorsque, sous Charles II, les Espagnols avoient besoin d'argent, ils aliénoient pour autant de biens du Royaume; de façon que peu de places et de fiefs restent à la Couronne. S'ils avoient besoin de 10 millions d'écus, ils aliéneroient dix fois pour 5 à 600,000 écus de rente. Les Génois en ont beaucoup acheté. Il est vrai que ces fiefs sont réversibles à la Couronne faute d'hoirs. Dans ces fiefs, la Couronne n'a rien à voir, ni pour la juridiction, ni pour les revenus royaux. Je crois pourtant que, dans la plupart des lieux, il y a appel au Tribunal du Roi.

Il sort de Naples pour 4 millions d'écus d'huile, de la soye, dont il y a quelques manufactures. Mais il sort beaucoup pour les expéditions de Rome, pour

les pensions qui vont à Vienne, pour ce que les Génois retirent, pour les manufactures que l'on tire des pays étrangers.

Ce qui ruine le Royaume encore, c'est que le Souverain n'accorde le droit d'extraction, c'est-à-dire d'envoyer des denrées hors du Royaume, qu'à de certains particuliers qui les enlèvent à très grand marché.

Pendant que j'ai été à Naples, je n'ai pas vu un Allemand qui connût un Napolitain, ni un Napolitain qui connût un Allemand.

Je ne crois pas que le miracle de saint Janvier soit fait par aucune fourberie, et surtout qu'on mêle rien dans ce sang. Les Magistrats, qui changent tous les ans, en ont la clef comme l'Archevêque. Ce que je croirois plutôt, c'est que le Clergé est de bonne foi; mais c'est un thermomètre. Le deuxième jour, j'ai été voir cette liquéfaction. Le prêtre empoigne toujours le reliquaire des deux mains, par chaque bout; ce qui l'échauffe. Dès que quelqu'un veut regarder, l'acolyte met la bougie, qui touche presque le verre. D'ailleurs, les baisers continuels du peuple doivent échauffer. Je crois donc que les ecclésiastiques sont la dupe eux-mêmes: ils ont vu la liquéfaction; ils ont cru qu'elle se faisoit par miracle. Le besoin qu'ils ont eu du miracle pour consoler le peuple a fait qu'ils ont cherché à examiner ce qui réussissoit mieux pour faire faire le miracle au Saint; ils ont établi des cérémonies qu'ils ont cru les plus agréables au

Saint. Ces cérémonies une fois établies ne se changent plus : ainsi lorsque le prêtre tient le reliquaire, un acolyte suit toujours avec une chandelle; ainsi il y a le même nombre de bougies sur l'autel; et c'est toujours le même lieu où le sang se met, lorsqu'on ne l'expose pas. On a donc cherché d'abord à faire le miracle, et ensuite on a continué à observer les mêmes moyens, dont on s'est servi. Ce qui est cause physique n'est plus regardé que comme vénération pour le Saint. — Ce ne sont ici que conjectures : peut-être y a-t-il un véritable miracle.

Giannone ayant fait l'*Histoire civile de Naples*, où il fait voir les moyens dont la cour de Rome s'est servie pour établir son autorité, le miracle ne se fit pas. Les moines dirent que cela venoit du livre impie de Giannone, qui pensa être lapidé, fut obligé de se cacher et quitter le royaume.

Le peuple de Naples est comme étoit celui de Rome, qui étoit composé d'affranchis, qui n'avoient rien. Aussi étoit-il crédule, superstitieux, désireux de nouvelles. Le peuple de Naples, où tant de gens n'ont rien, est plus peuple qu'un autre.

J'ai été au Mont-Vésuve. Il est environ à 8 milles de Naples. Mais il faut monter beaucoup. Les terres qui sont autour, avant que la montée ne vienne *(sic)* trop droite, sont très fertiles; apparemment à cause des feux souterrains (car tout cet endroit en est plein), et non à cause des cendres, qui ne font que gâter les fruits. Il y croît des vins très bons. Ce mont est partagé en deux têtes. Sur celle qui est

plus près de Naples, il n'y a pas d'ouverture, ni de feux, et elle est, en des endroits, cultivée.

A un couple de milles de l'embouchure, il n'y a rien que des cendres, et, plus loin même, toute la terre est couverte de marcassites, que la montagne y a jetées. Remarquez que, souvent, les feux sortent des endroits où il n'y a point d'ouverture, et qui se referment. J'ai monté jusque sur le sommet, et j'ai vu une très large et très profonde ouverture. Elle peut avoir 50 pas de tour. Avant d'arriver sur le dernier bord, il y en a un autre. Après quoi, on descend, et on monte à l'autre bord. Cette descente est égale à la montée. Elles peuvent avoir, chacune, 12 ou 15 pas. C'est cette dernière montée qui est la plus difficile. On ne peut guère savoir comment cette double couronne s'est faite. L'ouverture étoit-elle autrefois plus grande, et s'est-il formé une nouvelle couronne intérieure? Il est difficile de deviner ce qui s'est passé dans des mouvements si violents et dans l'affreuse agitation des principes. Vous remarquerez qu'à 50, 100 et 150 pas de l'embouchure, si l'on ôte avec la main quelque peu de terre, et qu'on fasse un creux, il en sort une chaleur insupportable, et telle que celle qui forme les bains chauds qui sont en tant de lieux à Bayes et à Pouzzoles; ce qui fait penser que ce terrain est plein de Vésuves cachés. On dit et il paroît même que les matières qui s'enflamment dans le Vésuve sont de différents genres, et que la combinaison et le mélange en varie selon les différents degrés de bitumes, de soufre, de vitriol, alun, antimoine; ce qui produit

les différentes couleurs de pierres et odeurs. On a même trouvé dans ces marcassites plusieurs sortes de métaux, même de l'argent; mais sans aucun profit.

On prouve qu'il *(sic)* a communication avec la mer, dont la bouche n'est éloignée que de quelques milles, en ce que, dans plusieurs époques de sa fureur, il a vomi plusieurs poissons et herbes marines; que, dans ses tremblements, la mer s'est souvent retirée : après quoi, il a vomi des poissons tout soufrés. Ce qui arriva de même à Pouzzoles lorsque le Monte-Nuovo se forma. Ce qui peut faire croire que l'eau de la mer, entrant par de certains canaux, fait fermenter les principes qui causent tant de ravages.

Souvent le Vésuve a *(sic)* resté grand nombre d'années sans fumer et montrer de flamme; ce qui n'est pas sans exemple. Ischia n'est plus un volcan, quoiqu'il y ait encore des bains chauds. Lipari en a été un et ne l'est plus. Et, en 1631, il y avoit cent trente et un ans que le Vésuve étoit tranquille, et c'étoit un lieu de chasse. L'abbé Bracchini, qui a décrit l'incendie de 1631, dit que, dans ces temps-là, deux hommes y étoient descendus, se tenant aux branches des arbres; qu'ils croyoient être arrivés jusqu'au niveau de la mer; qu'ils avoient trouvé, en descendant, plusieurs scissures, d'où il sortoit des vents, en partie très froids et en partie très chauds; qu'au fond ils avoient trouvé trois lacs : un, d'eau bitumineuse; l'autre, de nitre; l'autre, d'eau bouillante.

J'ai été avec un Père Chartreux françois, coadjuteur du procureur de l'Ordre, à l'île de Caprée; j'ai

été très bien reçu par les Pères Chartreux. L'île a 8 milles de tour. Elle est encore délicieuse, quoiqu'il ne reste des ouvrages de Tibère que quelques restes d'un réservoir, qui sert encore de citerne, où l'eau est excellente et très utile pour les habitants de l'île, où il n'y a que trois fontaines, et où, quelquefois, on manqueroit d'eau si l'on n'avoit soin de ramasser l'eau des citernes. Après la mort de Tibère, on envoya (dit-on) démolir ses bâtiments, afin que la fantaisie ne prît plus aux Empereurs d'y aller demeurer.

Pour arriver dans l'île, il faut beaucoup monter. Après quoi, on trouve une espèce de vallée, qui sépare les deux parties de l'île, dont l'une s'appelle *Capri;* l'autre, *Anacapri;* et ce sont de hautes montagnes des deux parts. La plus grande plaine qu'il y ait dans l'île peut avoir 3 milles de tour et est à Anacapri, dont les habitants ne sont guères en bonne intelligence avec leurs voisins de Capri.

Tibère avoit plusieurs palais dans l'île, et il y a apparence qu'il avoit fait bien des ponts et des arcades pour que l'on pût aisément se promener dans l'île : car, à présent, il n'y a rien de si rude et de si fatigant. La vallée qui partage Capri d'Anacapri est la plus étroite partie de l'île, qui est faite en forme de calebasse. Cette île est extrêmement fertile. Elle produit des vins exquis, la meilleure huile d'Italie, de bons câpres, plusieurs sortes de légumes, quelques grains et même de l'*herba neggia (sic)* pour la teinture du jaune, dont il y a beaucoup à Lipari. Il y a aussi une chasse de cailles, qui viennent au mois

d'avril et repassent avant l'hiver. On les vend 1 sol la pièce, et on en vend pour plus de 1,000 écus napolitains (qui font les trois quarts de l'écu romain), que l'on porte à Naples. L'île n'a pas, à beaucoup près, assez de bled pour nourrir 2,000 habitants qu'elle a. Elle en tire de la Calabre. A Anacapri, il y a les deux tiers femmes, un tiers d'hommes. A Capri, c'est égal. La raison, c'est que ceux d'Anacapri envoyent des enfants mâles, dès l'âge de dix à douze ans, à Naples et ailleurs, travailler de quelque art ou manufacture; et les filles restent.

Le 6 mai 1729, je partis de Naples pour retourner à Rome.

Le 7me, à midi, j'arrivai au Môle-*di-Gaeta*. Nous nous mîmes dans un bateau pour aller à Gaëte. Un gentilhomme allemand qui étoit connu du comte de Tattembach, gouverneur de la place, et moi allâmes le saluer. Il nous reçut très bien, nous donna son carrosse pour voir la place. Sa femme est une Catalane assez vieille.

Gaeta est un rocher, à peu près comme Gibraltar. C'est une péninsule assez bien fortifiée, mais capable de l'être beaucoup mieux. L'endroit qui la joint à la terre est très étroit et n'a pas (je pense) plus de 60 à 70 pas. Entre la Ville, qui est au bout, avec la forteresse au milieu, et qui est un rocher ou montagne, et l'endroit qui joint la péninsule à la terre, il y a un autre rocher ou montagne plus élevée encore, et là est le tombeau d'un ....., appelé à présent *la Tour d'Orlandin*, qui est une espèce de fort. Sur la côte

de cette montagne est le logis du Gouverneur, des monastères et maisons. Enfin, tous ces deux rochers sont garnis de bonnes murailles et fortifications, qui entourent même du côté de la terre.

Lorsque le comte de Daun entra dans le royaume de Naples, le Vice-Roi et les troupes se jetèrent dans Gaëte et y furent forcés. La plupart du peuple quitta et se réfugia à Rome ou à Naples; ce qui fait qu'il y a très peu d'habitants. Lorsque vous êtes sur la fortification qui regarde la terre, vous voyez les deux mers : celle de l'est et celle de l'ouest. Du côté de l'est, vous voyez un village. Sous vos pieds, la vue se promène, et on voit le village du Môle et quelques ruines de l'ancienne Formies, qui étoit sur le rivage, et qui occupoit (dit-on) quelques milles. Là est la maison de Cicéron, à ce que l'on dit.

Le golfe de Gaeta est très grand. Il a au-devant l'île d'Ischia, et, du côté de Naples, la côte avance tellement vers le cap Misène que la rade est couverte de presque tous les vents. Cependant, [elle] est telle que l'on aime mieux se servir du port de Bayes, qui est près de Naples et est (je pense) meilleur que celui de Gaëte, qui n'est qu'une rade, et les vaisseaux de l'Empereur se tiennent à Bayes.

. . . . . .

On voit à Gaeta, du côté de la mer de l'ouest, une scissure de rocher qu'on dit s'être faite à la mort du Seigneur; ce qui y a fait bâtir dessus une chapelle.

On y voit aussi le connétable de Bourbon, dessé-

ché et habillé. Il n'a pas été enterré parce qu'il est mort excommunié.

Il y a, par eau, près de trois quarts d'heure de chemin du Môle à Gaeta.

5 Il y a 70 milles de Gaeta à Naples.

IX

ROME

(SECOND SÉJOUR).

Piperno est entre Rome et Naples, à 50 milles de Rome et 70 de Naples. Elle *(sic)* n'est point éloignée de la mer. Lorsque j'y passai, le sieur Thomas Aucalone, *ministro in Piperno per la Camera, in servizio del signor Nicola*-Pierre *(sic) Antoni, affituario della Tresoreria* (lequel Antoni demeure à la Trinité-des-Pèlerins, à Rome), me dit qu'il y avoit une partie du Marais Pontin facile à dessécher; que, pour 20,000 écus romains, on se feroit un fonds de 5 à 600,000 écus.

Piperno fut, il y a trois cents ans, ravagée *(sic)* de la peste. De 12,000 habitants, il ne resta que quelques familles. Aujourd'hui, il y a 3 à 4,000 habitants.

A Piperno, il y a des montagnes où il y a des oliviers, et on en plante tous les jours.

Trois places[1] d'une grande conséquence en Hongrie : Esseck, qui est (je crois) sur le confluent de la Drave et du Danube; Belgrade et Temeswar. Orsova, sur le Danube, a des batteries de canons

1. Renvoyer à l'article de Hongrie.

sur le fleuve, qui empêchent les Turcs d'avancer. Semendria est plus avancé. Dans la Servie, les Turcs ont Nissa et Widdin.

Ce qui affoiblit beaucoup l'Empereur, ce sont les
5 Pays-Bas. Le pays n'est pas, par lui-même, en état de se défendre contre la France. Il faut donc que l'Empereur lui envoye des troupes. Or elles lui coûtent beaucoup : le double et le triple qu'ailleurs. Elles n'ont point de quartiers d'hiver. Les officiers,
10 qui vivent dans de bonnes villes, s'y ruinent. De façon que tous les pays de l'Empereur entretiennent, et *(sic)* plus, les troupes; ce que les Pays-Bas ne peuvent pas faire. On a donc affoibli l'Empereur en lui donnant les Pays-Bas.

---

15 Tous les pays fort habités autrefois aujourd'hui sont malsains : témoin le Pays du Pape et l'Égypte. — Voir ce que c'est que la Grèce. — Quelque jour, Paris et Londres seront de même. Voilà ce qui fait que l'on quitte les anciennes villes, et qu'on ne les
20 réhabite point. Les Romains habitoient et faisoient leurs maisons de plaisance dans le pays qui borde la Méditerranée, et négligeoient les pays de l'Adriatique, comme le Bolonois, le Ferrarois, le Pays vénitien, comme malsains. Aujourd'hui, c'est tout le
25 contraire. De façon qu'on peut dire que l'air est bon dans ces pays-ci à présent, parce qu'il y étoit mauvais.

La campagne de Rome inhabitable, parce qu'elle

n'est point habitée. Il est étonnant que, dans cet ancien Latium, le voyageur ne trouve ni un poulet, ni un pigeonneau, ni souvent un œuf.

On peut voir Naples dans deux minutes. Il faut six mois pour voir Rome. 5

Les fontaines de Rome, qui sont éternelles, valent mieux que les eaux de Versailles, à mon avis.

Borromini est singulier : il a mis (me semble) le gothique dans les règles.

L'Église de Saint-*Andrea-delle-Fratte,* qui est de 10 Borromini, est originale, en ce que son plan est le même que celui d'un chapiteau composite.

Les portes et les fenêtres doivent être composées de deux carrés. Les niches ont le cintre ou le fronton de plus, afin que la figure puisse se remuer. Dans les 15 portes et fenêtres, le chambranle doit être le quart du vide; l'architecture, le quart aussi; la frise, aussi le quart; la corniche, de même : ce qui est particulier dans ce cas et déroge aux règles ordinaires.

Toute colonne doit avoir son contre-pilastre. Il 20 faut toujours, pour le moins, qu'entre deux colonnes on puisse placer deux carrés formés par la ligne qui est entre les deux colonnes. La Porte du Peuple de Michel-Ange a ce défaut qu'étant une porte de ville elle devroit être plus massive et rustique, et avoir, 25 par conséquent, des colonnes moins grelées *(sic).* Une bonne porte de ville est celle de Saint-Jean-de-

Latran. La Porte du Château-Saint-Ange, aussi de Michel-Ange, très bonne : rustique, massive, plus large par le bas que par le haut; ce qui est très bien.

On appelle *attique* ce qui n'est d'aucun ordre.

Voici comme, avec le diamètre d'une colonne, on sait la hauteur d'un édifice. Je suppose une colonne d'ordre corinthien, et qui ait 10 palmes de diamètre. Ce diamètre est un dixième. Ainsi la colonne : fût, base, chapiteau, aura 100 palmes; l'entablement, le quart de cela; la hauteur du cintre, la moitié de l'espace qui est entre les deux colonnes. Le tout fait la hauteur.

L'arcade simple, d'un pilastre ou colonne à l'autre, a la moitié de sa largeur pour hauteur.

La corniche architravée est le septième de la colonne. Ce septième se divise en trois parties, dont deux sont pour l'architrave, et l'autre, pour la corniche. Cette corniche architravée n'a point de frise et a peu de saillie; ce qui la feroit paroître mesquine dans les dehors. Elle ne s'employe guère que dans les dedans. Elle est dans le portique de Saint-Pierre.

Le portique de Saint-Pierre est admirable; mais, par dehors, la façade ne fait pas un si bel effet : il y a trop de ..... pour un ouvrage si colossal. Au lieu de ces petites niches, il auroit fallu seulement mettre de simples cadres. Au lieu des colonnes de marbre qui sont dans le dehors, et qui répondent à celles de dedans, qui y font un très bel effet, il

auroit fallu mettre un pilastre, qui n'auroit pas peut-être paru si petit que cette colonne, qui en a une voisine, qui est immense.

Le dehors de Saint-Pierre est admirable.

Dans le jardin du Vatican, il y a un petit bâtiment fait sur le modèle d'un temple antique, qui est un petit lieu de plaisir admirable.

Il y a deux fontaines : l'une est entre deux grosses tours rustiques, qui font un très bel effet; l'autre est une rocaille : toutes deux, d'un très bon goût.

J'ai été voir, hors de la Porte-Majeure, à 2 milles, le Temple de l'Espérance. Il est porté sur une colonne. Comme il falloit, sans cela, faire une voûte, et qu'il n'y avoit pas assez de hauteur, l'architecte imagina de mettre le temple sur cette colonne, d'où il a fait naître des arceaux; et c'est, sur cette colonne, qui est au milieu, que les arceaux reposent d'un bout, et, de l'autre, sur le mur des fondements. (Vignole a imité cela au Château de Caprarola.) Il n'y a guère d'autre exemple antique de pareille chose. Le temple qui est dessus est bien conservé; c'est à présent un lieu pour les brebis, qu'on y fait coucher.

Le Borromini, voulant contrecarrer le Bernin, a imaginé une architecture nouvelle : c'est un gothique mis en règle; et s'est éloigné des Anciens, qui ne se servoient jamais que de l'angle droit. Mais il faut bien qu'un autre que lui se garde de le suivre.

La façade de l'Église de la Paix, par Pierre de Cortone, est admirable; elle ressemble à un théâtre.

La Porte de Saint-Jean est admirable pour son rustique et sa force, convenable à une porte de ville.
5 Elle est de Michel-Ange.

Coscia entend bien les choses; mais il ne se soucie de la réussite d'aucune. Fini, rien. Lercari, bon, mais foible. Corradini, impétueux. Ce sont les ministres régnants.
10 Le Pape a les mœurs angéliques.

La colonne élevée derrière Sainte-Marie-Majeure, qui a été tirée du Temple de la Paix, fait un très mauvais effet. Elle paroît trop grêle, à proportion de sa tête et ses pieds.

15 Saint-*Andrea*-de-la-Vallée, *la Chiesa-Nuova*, le Grand-Jésus, Saint-Charles (à la façade près), sont quatre très bonnes églises de Rome, aussi bien que le Noviciat des Jésuites.

Si les Vénitiens avoient mis en troupes réglées
20 et perpétuelles la moitié de l'argent qu'ils ont mis en armements précipités, ils auroient fait grande figure dans le monde.

J'ai été voir le *Pignetto Sacchetti*. C'est une maison abandonnée, parce qu'autrefois tous ceux qui y
25 étoient logés moururent par le mauvais air, qui vient

et d'une vallée qui est au-dessous, et d'un bain qui étoit au-dessous de la maison. Il reste encore la façade et le bain, ouvrage admirable de Pierre de Cortone. C'est à 1 mille de Rome.

La Vigne Madame est encore plus près. Elle est de l'architecture de Raphaël, et il y a des peintures que ses élèves ont faites sur ses dessins. Cette architecture est simple, ferme et de bon goût. Il n'y a pas autour de Rome une vue si charmante. On voit la campagne de Rome du côté du nord jusqu'à la montagne, et le Tibre, qui serpente, se perd et reparoît. Il y a aussi un grand bois champêtre, charmant. C'est là où a été fait le *Pastor fido*.

L'Hercule Farnèse a des muscles très ressentis par devant, et point par derrière. C'est qu'il devoit être vu de loin par devant, et de près par derrière. Il ne faut donc pas croire que l'on fasse mieux paroître les muscles à force de les faire voir gonflés. Il faut que cela se fasse avec l'application convenable.

J'ai ouï dire à milord Dumbar que le Prétendant avoit souvent couché d'Albano à Rome et de Rome à Albano, [avec] la Reine et sa maison, dans les jours d'été, sans que personne eût aucun mal. L'affaire est de passer d'un bon air à un bon air. Mais, si on va, d'un bon air, dormir à un mauvais, on est pris : car, en effet, l'air de la campagne de Rome est pestiféré. Il est vrai que le comte de Gallas et huit ou dix de ses gens moururent. Mais ils couchèrent dans des lieux où l'air est effroyable, marchèrent dans la

plus grande chaleur du jour. Ses gens étoient presque tous ivres. Une autre troupe de ses gens qui fit le voyage, mais avec des précautions, n'eut aucun mal. Depuis dix ans, on a retardé le séjour des villé-
5 giatures. On revenoit, autrefois, au moins à Saint-Pierre; à présent, des gens ont poussé *(sic)* trois semaines sans danger.

J'ai vu de bons ouvrages d'architecture : le Jésus, de Vignole; le palais du prince Altieri; le Palais
10 Barberini; le Noviciat, fait par le Bernin. Tout ce que Vignole a fait, le Bernin et Pierre de Cortone, en fait d'architecture, à Rome, est très bon. Au Palais Barberin, beaux escaliers. Le palais a l'air d'une forteresse.

15 *Les Princes romains.* — Ils sont dans un cas singulier, et les princesses, aussi. Comme il n'y a point de cour à Rome, lorsque le Pape fait un prince, il dépend des autres princes ou de l'autre noblesse de les *(sic)* reconnoître, s'ils veulent. Le Pape ne se
20 soucie pas de cela : car cela augmente la mésintelligence. Il n'y a pas de princesse du sang si fière qu'une princesse romaine. Cela vient de ce qu'ils *(sic)* n'ont point voyagé.

Les plus forts du Sacré-Collège sont Imperiali,
25 Porzia, Davia et quelques autres. Que *(sic)*, selon les apparences, on fera Colonna, fils de la connétable Mancini; que, si l'on fait le Pape tout d'un coup, ce sera un homme de mérite, qu'on aura

voulu prendre; que, si cela traîne, on sera revenu à quelque chose *da poco*. La faction Albane s'est beaucoup accrue sous ce pape-ci, par inimitié contre les favoris; outre que, plusieurs des créatures de ce pape devoient le commencement de leur élévation à Clément XI. Corsini ne le sera pas, parce qu'il a eu l'exclusion de France, et qu'on croit qu'un Italien se souvient plus du mal qu'on lui a fait, que du bien qu'on lui fait. D'ailleurs, il est Florentin, et les affaires de Florence embarrassent. — J'ai fait là une belle conjecture.

Les Romains fortifioient chaque fois leur camp, qui étoit en façon d'un carré-long, de la contenance de 2 carrés, dont il y en avoit toujours une partie sur une hauteur. Là étoient les principaux officiers, et là étoient les armes; les soldats étoient de l'autre côté. Or, on fortifioit toujours le camp pour deux raisons : l'une, pour accoutumer les soldats au travail; l'autre, afin que les soldats ne fussent pas étonnés dans les cas où on auroit besoin de se retrancher.

Frascati ou Tuscule est à l'est de Rome, distant à peu près de 10 à 12 milles de Rome; est sur la colline..... C'est une petite ville. La Cathédrale est telle qu'il n'y a pas de plus belle église en France. L'architecture en est de très bon goût. Tous les entours de Frascati, de près et de loin, sont pleins de belles maisons de campagne.

Belvédère est une maison charmante du prince

Pamphile, où est une cascade qui est au-dessus *(sic)* d'aucune pièce d'eau que j'aye vue à Versailles : tant l'architecture en est belle.

Auprès est la Villa Conti.

5 Plus, la Villa Montalte, où il y a des peintures admirables du Dominiquin et d'Annibal Carrache, et les copies des meilleurs originaux vendus au duc d'Orléans. Elle appartient à la maison Odescalchi.

Dans la vallée entre Frascati et Tivoli est le Lac 10 Vigille, qui est grand comme la main, et qui diminue tous les jours. Entre Frascati et Tivoli est le Monte-Porzio, où étoit la maison de Caton. Plus loin, du côté du nord de Frascati, est le Mont-Soracte.

Au delà de la Villa Montalte est la maison de 15 Cicéron; où est à présent un couvent de ....., où il y a une belle église et des peintures à fresque du Dominiquin admirables. Cette maison avoit appartenu à Sylla, et tout contre est le lieu où il y a apparence qu'étoit la maison de Marius. M. le cardinal 20 de Polignac y a trouvé une inscription où on devine qu'il y a *Caio Mario, Imperatori.* De plus, c'est de là que sort le ruisseau appelé *Aqua Marana,* qui est *Mariana.* On n'y voit rien ; mais il paroît, par les enfoncements du terrain, qu'il y avoit autrefois des 25 étangs et pièces d'eau.

Tout ce pays appartient au Connétable. Il entretient l'été des chariots qui n'ont autre chose à faire qu'aller dans tous les villages ramasser les malades pour les porter dans les hôpitaux de Rome. Il y a 30 auprès du Monte-Porzio un lieu où il nourrit du bétail, où les hommes les plus robustes ne vivent

que trois ans. C'est qu'ils couchent à l'air. Il a 100,000 écus romains de rente, à 1 pour 100, en fonds de terre.

Le cardinal de Polignac m'a dit que, venant ici au conclave de Benoît XIII, il dit à M. le Duc: « Comment me conduirai-je avec le Prétendant? Je suis cardinal de sa façon. Je lui ai toujours été attaché. — Il est juste, dit-il, que vous le voyiez; mais il faut que cela soit rare, comme une fois la semaine, et je me charge de le faire approuver à l'Angleterre. » Il vint ici et trouva l'abbé Tencin, qui ne bougeoit de chez le Roi, qui étoit de toutes les parties et gouvernoit tout. Cela lui fit faire des réflexions, et il disoit: « Quoi! Moi, qui ne suis qu'un particulier, on me défend de voir le Roi, et Tencin, qui est le ministre, on le lui permet tous les jours. » — Layer vint à Rome, ne vit le Prétendant que deux fois, ne vit que lui (il étoit du reste toujours enfermé dans une chambre), et retourna en Angleterre. A peine fut-il arrivé qu'on le prit et lui ouvrit le ventre. Le roi Georges dit au Parlement que, par le courrier de Rome, il avoit avis d'une conspiration, et que Layer avoit vu le Prétendant. Le duc de Warton vint ici, ne vit personne, et le Prétendant une seule fois, et cela fut su d'abord. Cela donna de furieux soupçons au Cardinal, et, quand la Reine vit la *Gazette de Hollande*, où étoit ce discours du roi Georges, elle, qui voit plus loin que son mari, qui ne voit rien, alla à lui: «Vous êtes trahi!» — Le Prétendant n'avoit de confiance que dans le cardinal

Gualtieri, Hay et Tencin. Le Gualtieri tiroit près de 100,000 livres de la France. Le cardinal Polignac apprit, ensuite, que Tencin avoit acheté de M. et Mad^e^ Hay la nomination au chapeau. « Seroit-il possible, dit-il, qu'après l'avoir trahi il en retirât encore ce prix-là. » Que *(sic)* lui, Polignac, devenu ministre, dit au Roi : « Je vous demande une grâce : ne me parlez jamais de vos affaires. — Et pourquoi cela ? — Je ne veux pas vous trahir. » Jamais le Roi ne s'aperçut de rien. Le bonhomme disoit : « Les Romains sont terribles : je ne puis pas faire un pas qui ne soit su en Angleterre. — Sire, vous n'êtes pas assez méfiant : je me méfierois de tout le monde, excepté de la Reine, qui a les mêmes intérêts. »

Nota que, la Tencin ayant eu cette affaire, le roi Georges la prit sous sa protection.

Le feu Roi, après Utrecht, voulut donner l'abbaye de Saint-Germain au cardinal de Polignac, et celle d'Anchin au cardinal de Bissy, nommé et non encore fait cardinal. Le père Le Tellier, que cela n'accommodoit pas, dit au Roi : « Sire, il vaudroit mieux changer cela : Anchin est régulière *(sic)* et ne peut être possédée *(sic)* que par un cardinal déjà créé. Il faut donner Saint-Germain au cardinal de Bissy, et l'autre au cardinal de Polignac ; d'autant qu'elles sont de même revenu. » Ce qui étoit bien faux à cause de lods et ventes. Il avertit Bissy, qui va remercier le Roi, et le brevet est expédié, et ne dit rien au cardinal de Polignac. Quand il fallut donner Anchin, il dit au Roi : « Sire, il y a une difficulté : c'est que votre

Majesté a donné un billet à ceux d'Anchin, par lequel elle s'engage de ne nommer qu'un régulier. » Il n'apporta point ce billet, et cela se trouva faux, le billet ne disant seulement que ces paroles : « Je déclare que la nomination que j'ai faite du cardinal de La Trémouille ne préjudiciera en rien aux moines d'Anchin et ne sera pas comptée comme une collation. » Il en faut trois pour perdre le droit. Le duc du Maine parla si bien à Le Tellier qu'il n'osa plus faire d'opposition.

Le Roi voulut donner Cambray à Polignac. Voici comment il *(sic)* l'empêcha. Il alla au duc d'Orléans. « Je puis vous rendre un grand service. Le Roi a beaucoup de bénéfices à nommer. Si votre Altesse royale veut me promettre qu'elle ne sera pas défavorable ni au Testament, ni à la Constitution, je persuaderai au Roi de ne point charger sa conscience de cette nomination. » Le duc d'Orléans parut se vendre à la Constitution. Tellier disoit qu'il étoit sûr du duc d'Orléans comme de lui-même, et le duc l'exila le lendemain, avec 500 livres de pension.

L'évêque de Chartres, qui vouloit attaquer Quesnel, ne vouloit pas un homme modéré pour confesseur et choisit Le Tellier. L'évêque de Chartres gouvernoit Mad^e^ de Maintenon. Lui, M. de Meaux et M. le cardinal de Noailles avoient chassé M. de Cambray. M. de Meaux étoit mort, et le même M. de Chartres avoit ruiné M. le cardinal de Noailles. Il resta donc seul. En mourant, il dit qu'il n'y avoit que le curé de Saint-Sulpice, Lachétardie, qui pût

succéder à la confiance, et ce Lachétardie étoit un petit esprit, mais un saint, et ne voulut jamais être cardinal, mais mourir curé. En mourant, il donna M. de Bissy.

Au conclave d'Innocent XIII, les cardinaux françois eurent peu de part, parce que les Albani étoient convenus *(sic)* avant qu'ils arrivassent. A celui de Benoît XIII, le cardinal de Rohan fit mille sottises. On étoit convenu d'Olivieri par toutes les cours. Le cardinal lâcha son secret, et l'abbé de Vauréal dit la belle pensée qu'on venoit porter l'olivier, et se mit beaucoup à rire. Dès que l'on sut cela, les ennemis d'Olivieri se déchaînèrent si fort qu'il ne put plus être question de lui, et il y a eu un écrit où on disoit : « Je ne me soucie point d'être damné pourvu que je puisse poignarder ce cardinal Olivieri dès qu'il sera pape. » — « Qu'ai-je fait aux François, disoit Olivieri, pour aller divulguer un secret qui me feroit manquer dix papautés ? » — Vous remarquerez que ce qui faisoit dire cela au cardinal de Rohan et à Vauréal, c'est que la faction françoise et celle de l'Empereur s'étoient réunies pour Olivieri. Mais les Albani, qui ne vouloient pas qu'on leur fît un pape à la barbe, comprirent cela. Vous remarquerez que la faction de France jointe à celle d'Espagne, laquelle avoit ordre de suivre celle de France, avoit douze cardinaux, et celle de l'Empereur n'en avoit que trois : car les Allemands n'étoient pas venus, Cienfuegos comptant sur les cardinaux du Milanois et du Royaume de Naples, lesquels prétendirent n'être

d'aucune faction, comme effectivement cela a toujours été. Or il y avoit bien de la sottise de donner douze cardinaux à Cienfuegos, qui n'en avoit que trois, et qui étoit (disoit-il) le chef. Et effectivement il l'étoit et procédoit ainsi. 5

Olivieri manque. On convient de porter Piazza. Et les Albani n'en voulurent pas non plus (quoiqu'une de leurs créatures), parce que les Couronnes le vouloient faire.

Vous remarquerez que le cardinal de Polignac 10 n'étoit de rien de tout cela. Quand il voulut, en arrivant, savoir l'état des choses, M. de Tencin le renvoya au cardinal de Rohan; le cardinal de Rohan, à Ottoboni. Ottoboni lui dit qu'il n'en savoit rien, et que c'étoit au cardinal de Rohan à l'instruire. Et, 15 quand il vouloit aller dans la cellule du cardinal de Rohan, il étoit en affaires ou malade.

Un jour, Albani dit au cardinal de Polignac: « Eh bien! En quel état sont vos affaires? — Je n'en sais rien, dit-il: car, comme *(sic)* on ne me communique 20 rien. Mais on dit que vous voulez faire Piazza. — Il ne le sera jamais, dit Albani. — Mais vous avez donné parole au cardinal de Cienfuegos pour Piazza. — Je ne la lui ai jamais donnée. Il est vrai que je lui ai dit que je n'avois aucune raison particulière 25 pour rejeter Piazza. Mais autre chose est de n'avoir rien contre un homme ou porter ses intérêts, et, puisqu'ils veulent me faire faire les choses de haute lutte, je ne le ferai jamais. » Le cardinal de Polignac alla chez le cardinal de Rohan, qui lui dit : « J'allois 30 envoyer chez vous, pour vous demander si vous

aviez *(sic)* rien à écrire, parce que je vais faire partir un courrier pour annoncer au Roi que le cardinal Piazza sera demain élu pape. — Le savez-vous bien? dit le cardinal de Polignac. — Oui, je le sais bien. — Monsieur, dit-il, n'écrivez pas. Et *(sic)* vous ne savez pas qu'il n'y a rien qui soit sujet à plus de révolutions que les projets qui se font dans les conclaves. » Le cardinal de Rohan crut qu'il vouloit l'empêcher d'avoir la gloire de la prophétie, écrivit à la Cour que Piazza seroit nommé le lendemain, et le courrier avoit ordre de porter un billet au marquis Monti, en passant à Bologne, où il lui mandoit : « Vous serez bien aise d'apprendre que le cardinal Piazza sera élu demain. » Monti communiqua cette lettre au Sénat de Bologne, qui fit une députation pour complimenter le frère de Piazza, auquel mille lettres de félicitations plurent *(sic)* de tous côtés.

Cependant, pour se moquer du cardinal de Rohan, les Albani firent donner 17 voix à Orsini, et, le lendemain, 17 voix à Paolucci. Rohan resta comme un fondeur de cloche. Il fit assembler les cardinaux des Couronnes, auxquels se joignit Pereyra, pour les Portugais, et déclama beaucoup contre la perfidie des Albani; et il fut résolu de brusquer la chose et de l'emporter d'assaut. Le cardinal de Polignac dit qu'il ne réussiroit pas. « M. le cardinal de Polignac sait toujours les choses mieux que les autres. — Oui, dit le Cardinal, je sais mieux les choses que je sais, que ceux qui ne les savent pas, mais non pas que ceux qui les savent. Ne vous dis-je pas que Piazza ne seroit pas élu, et

qu'il ne falloit pas envoyer le courrier? » Pereyra dit que, quand *las quatro Coronas*... « Monsieur, dit Polignac, il faut dire *quatre Couronnes*, mais non pas *les quatre Couronnes :* car il n'y en a que trois. » Comment ne s'informer pas, par soi-même, si la parole que Cienfuegos disoit avoir, étoit sérieuse?

Enfin, tous les jours, les voix croissoient pour Orsini, et les nationaux dirent : « Si le manège étoit sérieux pour Orsini, on y viendroit. — Pourquoi non? dit Albani. C'est un saint. » Il fut fait pape. Il vouloit s'évader et descendre par la fenêtre. « *Signor cardinale*, disoit-il au cardinal de Polignac, *sono incapace. Non so che qualche fraterie. Jo governerò male. Non conosco gli affari della Camera, che è ruinata. La ruinerò ancora più. Non conosco gli affari della Cristianità. Mi condurrò male.* » Enfin, il lui dit qu'il feroit tout ce qu'il a fait. Mais il fut fait pape. Le cardinal de Rohan dit que c'étoit Gualtieri qui lui avoit dit qu'il ne falloit pas mettre Polignac dans le secret. — Je tiens ces choses de M. le cardinal de Polignac.

J'ai été, le 1er de juin 1729, à Monte-Porzio. Le village appartient au prince Borghèse. Là étoit la maison de Porcius Caton, d'une famille originaire de Tusculum. Annibal étant venu camper auprès, Caton fit afficher que ceux qui voudroient lui vendre les fonds où Annibal étoit campé, il les achèteroit aux prix de l'année précédente. Il y a, dans le village, une église très jolie, de fort bonne architecture. Le tableau du maître-autel est très beau.

On voit de là toute la campagne de Rome, à l'ouest et au septentrion, et c'est la chaîne des montagnes où habitoient les Sabins. On voit de là Tivoli ou Tibur, Palestrine ou Préneste; sur le penchant des collines, au septentrion, le Mont-Soracte et d'autres villages. Le vin y est fort bon. La plaine entre Monte-Porzio et les collines vis-à-vis est très malsaine pendant l'été, même au pied de la colline de Monte-Porzio et des autres lieux voisins. Il faut que les exhalaisons ne puissent pas monter si haut que Monte-Porzio, Préneste et Tivoli. La Colonna est dans une colline moins élevée, et l'air n'y est pas pur. Proche de Monte-Porzio, à 2 milles, il y a un autre village qui dépend du prince Borghèse, appelé *Monte-Conti*. La colline est plus haute que celle du même Monte-Porzio.

Hier, 4 juin, j'entendis la lecture du Ier livre de *l'Anti-Lucrèce* de M. le cardinal de Polignac, qui est un ouvrage admirable, divisé en neuf livres. Le Ier livre combat le principe de Lucrèce, que nous devons chercher la volupté pour trouver notre bonheur.

M. le cardinal de Polignac fut chargé par M. le Duc de terminer l'affaire de la Constitution à Rome. Le Pape consentit à donner 12 articles pour tranquilliser le parti du cardinal de Noailles. Ces 12 articles avoient été soutenus dans plusieurs thèses particulières, à Rome et ailleurs, sans que l'Inquisition eût rien dit, et le père de Graveson les

avoit dressés, et ils avoient été convenus, et, sur les difficultés des Molinistes, on les avoit encore modifiés et mis en moindre nombre. M. le Duc, sur ce que l'affaire s'est *(sic)* regardée comme terminée, proposa l'affaire au Conseil, la croyant déjà faite. Mais les Molinistes avertis ne songèrent qu'à la faire échouer. M. de Saintes fit un mandement contre les 12 articles. On fit écrire de demander au Pape que le Saint-Office approuvât le tout : chose que le Pape ne pouvoit comprendre. « Quoi, disoit-il, le Saint-Office que les François ont tant en horreur! » Ensuite vint la lettre des trois puissances : cardinaux de Bissy, de Rohan, M. de Fréjus. On disoit que les propositions étoient catholiques, mais peu orthodoxes. Cependant, elles étoient bien plus modérées que le corps de doctrine du Clergé de France, que ces messieurs avoient signé. Enfin, ils écrivirent que, quelque explication que le Pape donnât, ils ne les accepteroient pas. C'étoit les Jésuites qui animoient tout cela. Les uns ne vouloient pas que le cardinal de Polignac réussît. Les autres ne vouloient pas que M. le Duc eût cette gloire. Tout se rompit. Le Pape étoit au désespoir. Le cardinal de Noailles se plaignit qu'on l'avoit trompé, et même il publia les lettres du cardinal de Polignac, qui fut irrité au dernier point de se voir maltraité par les deux partis. Enfin, M. de Fréjus vint au ministère et sentit combien il étoit utile de finir. Il négocia quelque temps avec le cardinal Corradini et avec Ottoboni, et, après deux ans de négociation, les choses furent si avancées que Cor-

radini alla à demander que l'on prescrivît l'Infaillibilité, et Ottoboni, qu'on reçût le Saint-Office. Le Ministère vit bien qu'il n'y avoit rien à faire avec ces messieurs. Corradini et Ottoboni croyoient disposer de M. de Fréjus, et *vice versa*. Et, enfin, le cardinal de Polignac renoua l'affaire avec le Pape. Il ne fut point question d'explication, ni des 12 articles. Le cardinal de Noailles reçut, et on le reçut.

J'ai été, le 5e, avec le père Cerati, à Tivoli. Il étoit ami de l'abbé Jacobacci, ministre du duc de Modène à Rome, qui nous reçut très bien dans la Villa d'Este, qui est une des plus belles d'Italie. C'est un cardinal de cette maison qui la fit bâtir. Le fleuve Anio, *præceps Anio,* y passant, y donne des eaux en abondance, et qui sont perpétuelles. Ce qui fait partout un très grand nombre de fontaines, bassins, gerbes et jets d'eau. Ce qu'il y a de plus surprenant, ce sont quatre belles fontaines, les unes sur les autres, jusques au haut du bâtiment. Une girandole ou gerbe monte si haut qu'elle cache tout le palais, quoique très haut. Il y a encore une allée dans cette délicieuse maison où, d'un côté, il y a une continuation double de petits jets d'eau, en façon presque d'espaliers; ce qui donne à cette allée une fraîcheur charmante. Toutes les fontaines sont d'une très belle architecture, et il y a des statues très belles. Il y a, dans une salle de la maison, une *Vénus* dans l'attitude de celle de Médicis, qui est admirable. Dans l'escalier, il y a une figure de femme très bien travaillée, qui ressemble beaucoup à la *sainte*

Bibiane du Bernin. Il y a une petite salle où il y a plusieurs fontaines en grotesques, où est une statue de Diane admirable. Il y a encore dans deux salles des peintures de Frédéric Zuccari. On y voit *les Travaux d'Hercule*, de bonne manière, et un *Festin des Dieux*. Les trois frères, Jupiter, Neptune et Pluton, paroissent entièrement copiés sur ceux du Petit Farnèse. Tout ce travail est admirable. Il y a un portrait de Zuccari lui-même, sous la figure de Mercure, qui est admirable.

Il y a, outre l'Anio, un grand réservoir d'eau, qui vient des montagnes, à 2 ou 3 milles de là, pour les plus hautes fontaines.

Tivoli peut avoir 4 ou 5,000 âmes.

Il y a la cascade que le *præceps Anio* forme. Les eaux tombent avec une si grande impétuosité qu'il en rejaillit tout autour, à plus de 50 pas (même sur le pont, qui est haut), une espèce de rosée ou petite pluie. L'Anio, après être tombé, entre dans la terre et ressort environ à 1 mille de là.

A 2, à 3 milles de Tivoli est la Villa Adriana, maison de campagne d'Adrien. Ce sont des ruines bien respectables, et le bâtiment paroît avoir été immense. On y voit les restes de plusieurs temples, d'amphithéâtres, de réservoirs d'eau pour les jeux. On y trouve encore les logements pour les soldats prétoriens et de grandes voûtes qui servoient d'écuries. Enfin, on y voit le palais d'un grand empereur.

On y voyoit, dans les siècles passés, au moins du temps du renouvellement des arts, de belles peintures, qui n'y sont plus : car les propriétaires,

qui sont le comte Fede et les Jésuites, traitent cela comme des Goths et des Tartares. Les Jésuites ont percé nouvellement une voûte, la seule où il restât quelques peintures d'architecture, pour y jeter des décombres. Enfin, ils y travaillent *non ad majorem gloriam, sed ad utilitatem nostram.*

Il y a, dans une autre, quelques restes de statues, mais peu : trois ou quatre figures d'un bon goût.

Il y a à Tivoli, au-dessous des grandes cascades, les Cascatelles, qui sont plusieurs petites cascades très agréables, et que le temps ne m'a pas permis de voir.

Il y a aussi, dans une fontaine, une concrétion d'une espèce d'albâtre, que je n'ai point vue, n'ayant su la chose qu'après coup.

Il est impossible[1], m'a dit le cardinal Imperiali, que Civita-Vecchia ne croisse, parce qu'il y a la forteresse et les galères, et que l'on y porte plus d'argent que l'on n'en retire.

J'ai vu à Frascati trois hommes, sur le perron d'une église, faire la contrebande du tabac devant tout le peuple, devant cinquante sbires, qui les regardoient. Je les ai trouvés, le lendemain, à Tivoli, auprès de l'église, faire le même manège, et aller ainsi se promener dans tout l'État ecclésiastique.

Ne vit-on pas dix ou douze coquins réfugiés dans un couvent de moines, chasser les moines, et, de là,

1. Répétition.

comme dans une forteresse, faire la petite guerre? Les officiers du Pape furent obligés de faire venir des troupes, afin que, cela ayant l'air d'un siège, cela blessât moins l'Immunité. On les prit; on les condamna; et, afin que l'Immunité fût moins violée, on leur fit à tous grâce.

Hier, le 8e juin 1729, je fus avec le père Cerati, voir des villages et maisons auprès de Frascati. Le premier que nous vîmes est Marino, fief du Connétable, qui est une espèce de bourg de 2 ou 3,000 âmes. Chez les Pères Clercs mineurs, nous vîmes un beau tableau du Guide, représentant la Trinité. A la Cathédrale, dont la façade est de belle architecture, il y a un admirable tableau du Guerchin, et des plus beaux qu'il y ait dans le monde, qui représente le martyre de saint Barthélemy, qui fut écorché. Il y a une grande et belle rue, de belles promenades, et, au-devant de la Cathédrale, sur une espèce de terrasse, il y a une rue *(sic)* admirable.

De là, nous allâmes à Castel-Gandolfo, et nous fûmes les maîtres de tout le palais du Pape, qui étoit tout ouvert, et où il n'y avoit pas une âme. C'est un grand bâtiment, où il y a un appartement de plus de vingt pièces, et où il y a des vues admirables. Ce bâtiment est carré, à peu près. Les jardins sont peu de chose. Au-dessous est un lac appelé *di Castello*, qui peut avoir 7 à 8 milles de tour, qui est un très beau bassin. Le village peut avoir 1,000 âmes; une jolie place, une belle rue,

une église fort belle et de très bon goût. Elle est ronde, avec quatre chapelles en enfoncement et hors d'œuvre. Il y a trois tableaux assez beaux, un maître-autel de Pierre de Cortone, un autre du Mucien.

Au sortir de Castello, nous allâmes à la maison ou jardin du cardinal Cibo. C'est un lieu où, sans goût, il a fait beaucoup de dépense, beaucoup de statues et de vases de son marbre de Carrara, et qui ne valent plus que comme marbre, tant le tout est horriblement fagoté. La vue en est, du reste, assez belle. Tout près de là est la capitale de toutes les maisons de campagne des Jésuites du monde; c'est celle du Père Général : grande, commode, mais sans ornement. De là tout près est le jardin fameux de la Maison Barberini. Il y a de très belles allées, de magnifiques points de vue, beaucoup de terrain, beaucoup de goût. Il y a une allée admirable, taillée en éventail, qui est venue sur une muraille antique, qui existe encore. On croit que là il y avoit la villa de Domitien, et celle de Pompée fut enfermée dans celle de Domitien. — Il faut s'en informer.

En sortant, nous rencontrâmes le Pape, qui s'en retournoit à Albano, où il a *(sic)* resté sept ou huit jours depuis son voyage de Bénévent, pour se remettre de la fatigue.

Nous allâmes, ensuite, par un chemin public, couvert de très beaux arbres, aux Capucins, qui sont au-dessus d'Albano. Ils ont là un très beau jardin, très élevé. D'un côté, on y voit la mer; de l'autre, le lac, qui fait une très belle perspective. Nous passâmes après à Lariccia *(sic)*, qui est l'ancienne

Aricia, par un beau chemin, couvert de beaux arbres. Nous entrâmes dans le bourg, et nous vîmes l'Église, qui est en ovale, avec une belle façade; la coupole ornée de statues d'un bon goût. Au-devant est une place avec une fontaine, et, vis-à-vis, est le palais du prince Chiggi, qui est fort vaste, et qui a un grand parc.

De là, nous allâmes à Gensano par un très beau chemin. A 1 mille du bourg, on entre dans une grande plaine, d'un mille de longueur, divisée par trois allées (une, droite; les autres, obliques), à deux rangs d'arbres, de l'un et de l'autre côté. Dans le coin gauche, en allant, on trouve les Capucins, qui ont un très beau jardin, planté de grands pins et cyprès, alternativement posés. Au bout du jardin, il y a une très belle vue, et, au pied du jardin, on trouve le lac de Nemi, bourg de la famille de Frangipani. Ce lac est moindre de la moitié que celui de Castel-Gandolfo. Au bord du lac, on sème les plus excellents oignons d'Italie, et la terre est très fertile en fruits. Les environs de Gensano sont célèbres pour les excellents vins qu'on y fait, les meilleurs qu'on boive à Rome. Nous eûmes l'honneur d'être régalés par M. le cardinal Imperiali, qui y a une maison de campagne très bien située, qu'il loue. De là, on voit les environs de Gensano très cultivés, divisés en petits monticules, qui séparent la vue de la campagne de Rome et la mer. On y voit la petite ville Lavinium—voir si ce n'est pas Lanuvium—bâtie par Énée en l'honneur de sa femme, dépense que les maris font rarement. A côté est la ville d'Ardée

détruite, capitale du royaume de Turnus. Elle peut être à 5 ou 6 milles de Lavinium. Par où l'on peut juger de l'étendue de ces deux royaumes. — Il est vrai (je crois) qu'Énée ne bâtit Lavinium qu'après la mort de Turnus; ce qu'il faut examiner. Sur ces sortes de choses-là, il faut consulter le *Dictionnaire* de Pitiscus, *sur les Antiquités romaines*.

M. le cardinal Imperiali est un digne homme : il a du bon sens, de l'esprit, et, quoiqu'il ait près de quatre-vingt ans, il ne paroît pas en avoir soixante. Il est neveu du cardinal Imperiali qui étoit gouverneur de Rome dans l'affaire des Corses, et qui fut tant poursuivi par Louis XIV. Il connoît et protège les beaux-arts. Il y a un peintre nommé *Imperiali* parce qu'il l'a reçu autrefois dans sa maison, qui est un des meilleurs de Rome.

Nous allâmes voir la maison de Carlo Maratta, où il y a une petite salle crayonnée par lui, d'un goût excellent. M. le Cardinal veut la faire graver. De là, nous allâmes à Albano, passant de nouveau par Lariccia, côtoyant une très belle et très fertile vallée, qui est au-dessous du bourg de Lariccia. Là où est la vallée, il y avoit autrefois un lac, qui a été desséché. Nous allâmes à Albano, ville de 3 à 4,000 habitants, et où sont plusieurs particuliers romains; surtout depuis que cette ville, qui étoit autrefois fief de la maison Savelli, est échue au Saint-Siège par l'extinction de cette famille. Les plus belles maisons qu'il y ait sont celles du cardinal Pamphile, du marquis Nuñès, du feu cardinal Paolucci et du cardinal Lercari, qui vient de la bâtir.

Là logeoit le Pape, qu'en sortant d'Albano nous avons rencontré dans le chemin appelé *la Galleria*, parce qu'il est sur les ruines du palais de Domitien, et qui forme une très belle promenade. Au bout de cette *Galerie*, qui est de la longueur d'un mille, on est au-dessous de Castel-Gandolfo (qui tire son nom de Pandolfe, seigneur lombard, qui avoit là son château); et, de là, nous fîmes le même chemin, jusqu'à Frascati, que nous avions fait le matin.

Le Prétendant a sa maison à Albano, qui est un palais de la Chambre apostolique, qui appartenoit à la maison Savelli.

Les revenus du Pape sont environ 2 millions 700,000 écus : Rome seule fournit 1 million; la Trésorerie secrète, qui sont la Daterie et Secrétairerie des Brefs, donne environ 240,000 écus; le reste vient des autres parties de l'État. Les rentes des dettes de la Chambre vont à 1 million 440,000 écus. C'étoit à peu près l'état du trésor du Pape qui lui fut présenté dans le commencement de ce pontificat. Mais, ayant supprimé quelques impôts, et le revenu de la loterie de Gênes, qui alloit à une cinquantaine de 1,000 écus, ayant été supprimé, le revenu a diminué, et les dépenses sont augmentées par l'exorbitante indulgence qu'a le Pape pour les Bénéventins. L'architecte et le chef-maçon de cette ville-là ont gagné de grandes sommes en réparant, sans nécessité, des édifices de la Chambre.

Du temps de Léon X, Rome avoit 80,000 âmes.

Du temps de Clément X, elle avoit 110,000 âmes. Depuis le pontificat de Clément XI, elle a été jusqu'à 138,000.

Le 11 juin, nous avons été à Palestrina, fief ancien-
5 nement de la maison Colonne, mais qui appartient à présent à la maison Barberini. C'est le lieu célèbre où les anciens Romains avoient bâti un temple à la Fortune, et où l'on consultoit les sorts. Ce temple étoit très magnifique, et il occupoit presque tout ce
10 qu'occupe aujourd'hui la Ville. Sur les fondements et les ruines du sommet du Temple est bâti le palais de la maison Barberini. On voit que cette partie étoit en demi-cercle. On garde là une mosaïque de main grecque, qui est un des restes le *(sic)* plus es-
15 timé de l'Antiquité. Les Anciens n'avoient pas tant de différents ordres de couleurs pour leur mosaïque que nous, et ne pouvoient pas si bien faire le clair-obscur. La Ville a quelques rues passables, quelques maisons bien bâties, et 2 ou 3,000 habitants. Les
20 environs sont beaux et couverts de vignobles et d'arbres fruitiers.

A 4 milles de là, nous avons été à Zagarolo, bourg assez considérable de la maison Rospigliosi. Le palais du duc est très grand, mais peu magni-
25 fique. L'Église principale est bâtie depuis peu et d'une bonne architecture.

Tous les pays que je viens de décrire entre Tivoli, Frascati et Palestrina sont incomparablement meilleurs et plus remplis que le pays que j'ai vu en

passant de Florence à Rome et de Rome à Naples. Les villages y sont fréquents, nombreux, bien bâtis; belles rues; bonnes églises; surtout très grand nombre d'enfants; et c'est une contrée très heureuse, surtout depuis Monte-Porzio jusqu'à Gensano, qui est un espace d'environ 11 milles et d'une aménité surprenante : Monte-Porzio, Frascati, Marino, Castel-Gandolfo, Albano, Larriccia et Gensano. Ce que je trouve d'étonnant, c'est que l'air mauvais soit si près du bon. Vous voyez une maison dans un bon air. A 20 ou 30 pas de là, il y en a une autre en mauvais air. C'est que l'une est plus haut; l'autre, plus bas. L'une est exposée au siroc *(sic)*, ou il y a un monticule qui lui cache le vent du nord. Dans Ostie, celui qui dort dans le bateau qui est attaché au rivage, à une pierre, ne prend pas de mal; celui qui est sur la pierre en prend. Il faut que les exhalaisons montent perpendiculairement, et que l'eau les arrête. Il faut aussi qu'elles soient grossières, puisque les lieux élevés ne les reçoivent pas, quoique (comme nous avons dit) elles n'aillent pas à côté.

Règle générale. — La campagne est malsaine l'été. 1° On ne se met pas à l'abri du chaud, comme dans la Ville, surtout les paysans. 2° La grande chaleur fait sortir de la terre, qui est toute ouverte, des exhalaisons malignes. Les bâtiments des villes sont comme des montagnes qui couvrent la présence du Soleil; de façon qu'il ne donne jamais dans le même endroit. L'air est purifié par le feu des cheminées et par la respiration fréquente où il passe.

Il faudra ajouter à ce que j'ai dit des pays autrefois fort peuplés et du depuis *(sic)* malsains, le pays des environs où étoit *(sic)* Tyr et Sidon : Sidon d'aujourd'hui, qui est Sarde *(sic)*, est bâtie à 1 lieue de l'ancienne; Tyr n'a plus que 10 à 12 maisons.

La campagne de Rome est une mosaïque.

En Sardaigne, il faut passer sept mois dans les villes, à cause de l'intempérie.

Dans ce que j'ai écrit sur mon voyage de Palestrina, il faut mettre *Lanuvium*, au lieu de *Villa* ou *Cita-Lavinia*.

Le Roi auroit pu avoir Tournay. Un évanouissement qu'il eut, cherchant sa canne, qu'il avoit à la main, fit que M. Desmarets, Voisin,....., ministres, l'abandonnèrent. La reine Anne l'avoit promis. Milord Strafford demanda 100,000 écus. Le Conseil du Roi, qui vouloit le laisser, dit qu'il étoit inutile de donner ces 100,000 écus, puisque la Reine l'avoit promis. Bolingbroke avoit dit à l'abbé Gauthier que la Reine consentoit que le Roi gardât Tournay, pourvu qu'il en fût évêque, et le Roi ne voulut pas même s'engager à cela et lui donna une abbaye et autres bénéfices de 20,000 livres de rente. Prior reçut de l'argent des Hollandois, pour qu'il ne fût point vendu; de façon que les ministres l'abandonnèrent. Huxelles disoit : « Je ne m'en soucie pas. C'est l'abbé de Polignac qui s'obstine

à cela. Cette complaisance retardera la paix de trois mois. » Et les Hollandois, qui voyoient que nous avions peur, demandèrent encore d'autres places : je crois, Courtray. Cependant Tournay faisoit valoir Lille. Ce sont deux cornes, et il étoit difficile que l'on pût attaquer Lille sans Tournay, et Tournay sans Lille. A présent Lille est une place trop avancée. Nos ministres ne voyoient pas que l'Angleterre ne se soucioit pas à qui fût Tournay. Toute la dernière guerre ne nous a pourtant coûté que quatre places : Ypres, Tournay, ... Cependant l'abbé Gauthier demanda un chapeau de cardinal et en écrivit à Clément XI, qui ne savoit pas seulement qu'il fût au monde.

Nous perdîmes Tournay parce qu'il plut au maréchal de Boufflers d'envoyer M. de Surville commander, au lieu de M. Mégrigni, ingénieur royal de M. de Vauban, et qui avoit fait la citadelle de Tournay en rivalité de celle que M. de Vauban avoit faite à Lille. M. de Mégrigni se retira dans sa citadelle. Comme il s'étoit marié dans ce pays-là, il avoit fait remplir ses magasins du bled de ses terres. Dès qu'il vit cela *(sic)*, il fit sortir ce bled par ses souterrains, et, quand M. de Surville les demanda, il dit que ce n'étoit pas les bleds du Roi. La Ville se rendit; il rendit sa citadelle, et resta aux ennemis, et mourut gouverneur de cette citadelle. — Quand on a un bon officier, il ne faut jamais le troquer contre un meilleur.

La plupart des noms de fortifications viennent

d'Italie. C'est que c'est en Italie que l'on a commencé à fortifier les places, parce que les villes se faisoient toujours la guerre. En France, où la noblesse étoit maîtresse, on ne fortifioit que les hauteurs et les châteaux. *Citadella*, petite ville; boulevard, de *baloardo;* parapet, *para petto;* pistolet, de *Pistoya;* arquebuse, *arcobugio, arcatrou* (sic).

Je dis du duc de La Feuillade qu'il vouloit prendre la ville de Turin par la citadelle, et la citadelle par le Duc.

Les citadelles tombent toujours après les villes. Elles n'ont pas la ressource de réparer les vivres, les soldats : y ayant toujours dans les villes de jeunes gens que l'on prend pour soldats. Les blessés sont continuellement tourmentés par le bruit du canon.

M. de La Feuillade, occupé à suivre le duc de Savoye, ne songeoit point à son siège. On eut avis qu'il y avoit un petit bâtiment près de Gênes, plein de poudre pour Turin, qui en manquoit. Le marquis Saint-Philippe fut d'avis que l'on tirât sur ce petit vaisseau quelques bombes. M. de La Feuillade, à qui l'on en écrivit, répondit qu'il valoit mieux les laisser débarquer. Elles débarquèrent. Nos espions les suivirent. Point de nouvelles de M. de La Feuillade! Elles arrivent à la source du Pô. On mande à M. de La Feuillade qu'on le *(sic)* fait flotter dans des outres, et qu'il n'a qu'à les retenir avant les assiégés. Rien ne se fait. M. de La Feuillade, dans ses courses, renvoyoit tout à M. de Chamarande, qu'il avoit laissé au siège, et rien ne se faisoit.

Le poisson de l'Océan, meilleur que celui de la Méditerranée, parce que les flots battent plus dans l'Océan, de façon qu'il y a plus de sable entraîné sur les rivages où le poisson se tient. Il y a plus de vase dans la Méditerranée. Le poisson de l'embouchure du Rhône, bon, parce que la rapidité de ce fleuve y a entraîné beaucoup de sable.

Mont Testaccio. — Il n'en sort point de vent l'hiver; mais, l'été, un vent froid, qui vient de ce que, par les trous de ces pots cassés, l'air extérieur, qui se raréfie, entre dans les cavités du mont et en sort froid, c'est-à-dire plus froid que l'extérieur.

Je disois qu'il étoit naturel que les premiers Chrétiens crussent la fin du Monde proche. Ils venoient tous de Juifs. Or les Juifs devoient penser que, puisque leur loi n'étoit plus, c'est que le Monde étoit à sa fin, et que la Loi nouvelle étoit une refonte de tout, et que la venue du Messie marquoit la fin du Monde, c'est-à-dire de la Loi, qui n'auroit pas fini sans cela.

Il me semble que les habitants de France sont plus à l'État, parce qu'ils sont laboureurs, que les sujets de Hollande et d'Angleterre, qui sont pour la plupart artisans : car les laboureurs ne quittent jamais; mais les artisans sont à toute l'Europe.

Le roi Sigismond-Auguste, dernier des Jagellons, qui avoient succédé aux Piasts, aimoit une Juive,

qui s'appeloit *Esther*. Il s'étoit fait peindre en Assuérus. Il donna bien des priviléges aux Juifs, qui multiplièrent beaucoup sous son règne, et qu'on restreignit depuis. On croit qu'il auroit voulu se faire
5 Juif. — Polignac.

La politique de renfermer les Juifs dans un quartier où ils ne peuvent pas s'étendre, et où ils sont pêle-mêle, est barbare et, d'ailleurs, peut causer bien des maladies contagieuses.

10 Le dessein des Anglois étoit de rendre Toulon république indépendante, sous l'Angleterre, et de la donner aux Réfugiés. Cela auroit perdu Gênes. Les Génois le savoient; leur haine pour nous faisoit qu'ils donnoient toutes sortes de secours aux Anglais. —
15 Polignac.

Ce 25 juin, j'eus audience de la Prétendante, qui me reçut fort poliment. Je vis les deux princes ses fils, qui ont une très bonne physionomie et promettent beaucoup. La mésintelligence règne toujours
20 entre les deux époux. Elle revint de Bologne il y a quelques jours. Son mari l'a vue à peine. Il est à Albano, lorsqu'elle est à Rome. Ils ajoutent aux malheurs que la Providence leur envoye. Le Prétendant parle fort peu, est toujours triste.

25 J'ai vu au Transtevere, le long du port de Rome, le bâtiment fait par Innocent XII pour mettre des fabriques de toutes sortes de manufactures. Mais cela

tombe par le mauvais gouvernement des Prêtres. Il y a une manufacture de tapisserie (il y a environ 15 ou 16 ouvriers ou enfants); une imprimerie de 9 ou 10 ouvriers ou enfants. J'ai trouvé les tapisseries belles, et j'ai vu un ouvrage fait par le maître, qui est un portrait à très petits points, qui est tout au mieux. Ils ont aussi des laineries. Mais ils ont entrepris au-dessus de leurs forces, et leurs ouvrages étoient plus chers que ceux qui venoient de l'étranger. Un homme m'a dit avoir pesé leur drap, et qu'ils ne vendoient pas tant l'ouvrage tout fait qu'avoit coûté la laine. Le même homme dit fort bien que, dans les hôpitaux, il ne faut faire que des marchandises pour le peuple. Quand vous mettez trop de laine dans un drap, il est grossier et coûte beaucoup. Il est bon d'avoir des manufactures nouvelles; mais il faut de vieux ouvriers. A Lyon, d'une seule balle de soye, on en sépare quelquefois dix sortes différentes. La plus grosse s'employe dans le fil d'or et d'argent; les autres, dans d'autres ouvrages. Il y a un homme qui sent d'abord les différences, et qui a séparé en un moment. A Rome, on employe tout au travers *(sic)*. Il y a dans la Ville une vingtaine de métiers pour faire des bas; encore les fabricants ont-ils peine à vivre et à vendre leurs marchandises, parce que les Romains aiment mieux les mauvais bas qui viennent de Venise, Naples et Turin, et qu'on donne à 20, 22 paules, pendant que l'on ne peut guère les donner, de la fabrique de Rome, qu'à 24 : surtout à cause que les fabricants sont pauvres et ne peuvent pas acheter la soye à propos.

Le cardinal Dubois disoit au duc d'Orléans : « Vous avez dans vos veines le sang de trois royaumes : la France, l'Angleterre et l'Espagne, où vous pouvez succéder; il faut, avant votre mort, en attraper quelqu'un. »

Une intrigue pour coucher avec une religieuse, à Madrid, lui fit manquer Almanza.

Il n'y a pas six cardinaux qui n'ayent, dans leur poche, leur thème et une prédiction à la papauté.

Lorsque Sixte-Quint alla au consistoire sur la mort du cardinal de Guise, il commença ainsi son discours : « *Venerabiles Fratres, rex Galliæ occidit cardinalem, quasi Christus non esset in Cœlis, et quasi nos non viveremus in Terris.* »

Le prince Eugène, après Denain, voulut secourir Douay. Les Hollandois ne voulurent pas qu'il attaquât. Il leur dit : « Messieurs, vous êtes bien bons pour payer des troupes; mais vous ne valez rien pour faire la guerre. — Monsieur, dit un député, nous n'avons pas de peur; mais nous avons de la mémoire. Lorsque vous eûtes pris Lille, vous avouâtes que vous aviez beaucoup hasardé, et que vous ne saviez pas d'abord comment vous en sortiriez. » — Le cardinal de Polignac m'a dit l'avoir entendu d'un député.

Les curés sont au-dessous des valets dans l'Italie

et surtout l'État du Pape. Un expéditionnaire vint présenter au cardinal dataire Corradini une résignation d'une cure de Médoc, avec rétention de 8,000 livres de rente de pension. « *Voi siete ciocco!* dit le cardinal. *Un parocchiano che ritiene 8,000 lire di pensione? È un sbaglio ch' avete fatto...* »

Le raisonnement de M. de Cambray étoit : « Je ne puis comprendre qu'on puisse aimer Dieu par-dessus toutes choses, et qu'on l'aime par intérêt. »

Je disois : « Les Jésuites ne veulent pas finir les affaires de France, et la cour de Rome ne voit pas combien elle a intérêt de finir. Si j'étois au *(sic)* Pape, je leur parlerois bien haut : « Si vous ne finis- » sez pas dans un an, je vous traiterai comme des » Jésuates. »

Je partis de Rome le 4 juillet 1729, après avoir pris congé des personnes que j'avois le plus vues, qui étoient, selon l'ordre de mon cœur : M. l'abbé Niccolini; le cardinal de Polignac; le père Cerati; M. de Cavaillon-Guyon; M. le cardinal Corsini; le marquis Corsini; Mgr. Fouquet, évêque d'Eleuthéropolis.

J'avois aussi pris congé de M. le cardinal Bentivoglio, du marquis et de la marquise du même nom, du duc Strozzi jeune, de la marquise Patrizzi.

Je connoissois aussi fort le père Vitri, qui me procura une lettre pour le chancelier de Pologne; M. de Cavaillon, qui m'en procura plusieurs de

l'abbé Scarlati, ministre de Cologne, pour Munich et Bonn. Le chevalier Bini m'en donna une pour la cour de Dourlach et une autre pour la Cour Palatine. L'abbé Niccolini m'en donna une pour Bonn et
5 quatre pour Cologne. Le père Cerati m'en donna plusieurs pour l'Italie.

X

ÉTATS DE L'ÉGLISE

Je me mis, à 2 heures après minuit, dans ma chaise de poste. Je passai par la Porte-Pie et par Ponte-Molle. Je ne me crus sauvé du mauvais air qu'à Otricoli, qui est à 6 postes de Rome, et j'y arrivai à 3 heures après-midi — dans une chaleur à faire calciner la terre — Dieu merci! en bonne santé. Cette partie des États du Pape est déplorable. L'air est très mauvais. Il n'y a pas seulement de l'eau; on croiroit être en Arabie; je n'en trouvai ni pour boire, ni même pour rafraîchir les essieux de mes roues. Il faut, de bien des villages, l'aller chercher fort loin. Les puits y tarissent l'été. Tout le pays est fort dépeuplé et d'une misère extrême.

Ce pays que j'ai passé pour aller à Otricoli, passant par Civita-Castellana, n'est pas précisément la campagne de Rome, laquelle est précisément cette partie qui est au midi de Rome et à l'est du Tibre jusques à la mer, et qui est à l'ouest de Naples jusques au Royaume de Naples; mais j'allois au nord de Rome sur les frontières de la Terre sabine, qui est à l'est, et le Patrimoine de saint Pierre, et la Principauté de Ronciglione, qui est à l'ouest.

D'Otricoli à Narni et, ensuite, à Terni, l'air devient meilleur à mesure qu'on entre dans les montagnes,

et qu'on s'éloigne de Rome. Je ne pus pas m'empêcher de dormir un peu dans ma chaise, dans le mauvais air, et cela ne me fit aucun mal. Il est vrai que le mois de juillet n'est pas le plus funeste, mais ceux d'août et de septembre.

La première poste après Otricoli est Narni, qui est une assez vilaine ville. L'autre poste est Terni. Comme j'y passai pendant la nuit, je n'y pus pas voir la cascade. Terni est la patrie du marquis Damis. Il a fait abattre sa maison paternelle, a commencé à en rebâtir une, mais qu'il a laissée à moitié faite.

Lorsqu'on arrive auprès de Spolète, on trouve un tout autre pays : abondant, cultivé, peuplé; des montagnes et des collines fertiles; surtout beaucoup d'oliviers.

C'est la Nera qui passe près de Narni et de Terni, et qui se jette dans le Tibre vers Orte. La Nera vient de l'est, et le Tibre vient de la Toscane ou l'ouest. Cette Nera coule dans un fond, entre de hautes montagnes; elle ne porte point de bateau.

Le pays de Spolète jusques à Foligno est en bien des endroits stérile et montagneux. A Foligno, on tourne au nord-est pour aller à Lorette. A 2 postes, on trouve Serravalle, qui est aux confins du Duché de Spolète et au commencement de la Marche d'Ancône. Tous ces pays sont plaines (?) de l'Apennin. On arrive, après 3 postes, à Tolentino, et, une poste après, à Macerata, une des principales *(sic)* de la Marche d'Ancône. Le fleuve appelé *Potenza* prend sa source après Serravalle et va se jeter dans l'Adriatique.

Lorette est une petite ville, qui peut avoir 2 à 3,000 habitants. Tout cela vit de la dévotion des étrangers, le terroir étant, d'ailleurs, assez bon et assez bien cultivé. Les Jésuites ont chassé les Carmes, auteurs sans doute du voyage, et profitent de leur invention poétique. Ils persuadèrent à Jules III que, comme il venoit des étrangers de toutes parts, la connoissance qu'ils ont des langues les mettoit plus en état que les autres moines de confesser. Ils y ont deux maisons.

Le sanctuaire de la Madone peut avoir 25 à 30,000 écus de revenu, et les charges, en *frateries*, musiques, hôpitaux qu'il faut entretenir, passent la recette. Mais on y supplée par des aumônes. Il y a une apothicairerie où l'on distribue les remèdes gratis, et où les vases de fayence sont (dit-on) du dessin de Raphaël; mais qui ne m'ont pas paru bien merveilleux.

Au-devant de la façade, qui est de bon goût, il y a une grande cour carrée, avec une fontaine au milieu. A l'opposite de la façade sont des galeries d'ordre dorique, avec un autre ordre dessus, qui sont du dessin de Bramante, et très beaux *(sic)*. La chose de l'art, la plus considérable dans l'Église, ce sont les bas-reliefs qui sont autour de *la santa Casa*, qui sont du Sansovin et autres auteurs, avec la plus riche architecture, pour la beauté des ornements, qu'il soit possible d'exécuter. C'est un ordre corinthien, avec des festons et des grands reliefs dans les cadres et des statues des Prophètes et des Sibylles dans les niches. C'est une des belles choses

que j'aye vues. Je ne sais si ceci a encore été gravé. Il y a surtout une *Annonciation,* où la Vierge paroît effrayée, qui est admirable; une *Vierge,* avec un certain accommodement de tête que Carlo Maratta (je crois) a pris pour toutes ses *Vierges;* un *Jérémie* qui pleure, et qui est admirable. Cette *santa Casa,* et surtout la Madone, est *(sic)* couverte de présents immenses et de grand prix, sans compter le trésor, qui est, pour l'Occident, le plus riche qu'il y ait. Un prêtre vous dit tous les noms de ceux qui ont fait chaque présent : lesquels (avec bien de la politique) ont été enregistrés. Tous les princes de la Terre ont épuisé leur libéralité, surtout la maison d'Autriche, d'Espagne et d'Allemagne. La maison de France n'y brille pas, à la couronne de la Vierge près et du *Jésus,* don de Louis XIII pour avoir Louis XIV.

Si je vais à Vienne, il faudra faire un compliment au prince *(sic)* de Lobkowitz, de Dietrichstein et à la marquise de Rofrano, sur les présents qu'ils ont faits. Ce trésor (je crois) monte à plusieurs millions d'écus, et ce seroit (à mon avis) la meilleure ressource que les Papes eussent pour payer leurs dettes : car, outre les pierres de couleur, il y a des diamants inestimables. Il y a une roche où les émeraudes, au nombre de plus de vingt et grosses, sont (dit-on) attachées depuis la minière (au moins, le paroissent-elles), et cela semble inestimable. Il y a encore une perle sur laquelle on a gravé un portrait. Les peintures du trésor sont du Pomarancie, et très belles; c'est l'histoire de la Vierge et des Sibylles.

La Ville est passablement fortifiée pour défendre

la Ville et le trésor de la première insulte. Le Pape n'y tient pas de garnison.

De Lorette à Ancône, il y a 2 postes.

Ancône est une ville considérable, et je la crois bien de 10 à 12,000 habitants. Toutes les églises sont gothiques. Il y a quelques palais dont les façades et la situation sont assez belles. Mais ce qu'il y a, à Ancône, à voir, c'est le port.

Ce port a été bâti par Adrien. Il semble que les Romains ont travaillé pour des gens qui ne s'en soucient guère, tant ce port est peu soigné et mal gardé. La Ville est sur un rocher haut et escarpé, fait de manière qu'il s'abaisse par le milieu, où est le gros de la Ville, et s'élève fort haut des deux côtés, où est, du côté de l'ouest, le Château, et, du côté de l'est, la Cathédrale; et, sur la colline de l'élévation sur laquelle elle est située, il y a quelques pièces de canon, et on en pourroit mettre beaucoup d'autres. La Ville, du reste, est entourée de murailles assez bonnes. Il y a, du côté de l'ouest, tout près du Château, un autre rocher ou montagne, sur laquelle on pourroit faire un autre château, qui mettroit la Ville tout-à-fait hors d'insulte.

Or le port est tout artificiel et fut fait par Adrien, et on y voit encore un bel arc de triomphe dédié à cet empereur par les Romains, sur le môle de l'est. Il est de grandes pièces de marbre; il semble qu'il ne soit que d'une seule pièce, très bien proportionné; il est d'ordre corinthien, sans modillons

ni denticules à la corniche; mais le tout est d'une régularité admirable. L'imposte n'a pas une grande hauteur et n'en est que mieux. Il est dédié à Trajan, à Plautine, sa femme, et à Marcienne, sa sœur.

Un vers de Juvénal fait voir qu'il [y] avoit un temple de Vénus là où est la Cathédrale :

Ante Domum Veneris quem Dorica sustinet Ancon.

Mais il ne paroît plus.

Il y a, dans le port, une machine pour le nettoyer : car il a été si négligé qu'il s'atterre peu à peu. Cependant, les navires de Venise y entrent. Au reste, il est très bien défendu, tant par la montagne qui y règne, que le fort qui y est du côté de l'ouest, que par les pièces de canon qui sont sur les môles de l'est et de l'ouest. Adrien donc fit du côté de l'est une jetée, qui fait le môle de ce côté-là, et, entrant dans la mer du côté du nord, se recourbe un peu à l'ouest, au commencement. Là est l'Arc d'Adrien, et, au bout, un petit fort, où il y a des batteries de canon tout autour, et il y a trois étages, garnis tous de canons, les uns dessus les autres. Le toit de la batterie supérieure est renouvelé comme il étoit autrefois. Il porte à vide, sur une espèce de tonne, qui est en l'air. Ce sont des chevrons qui portent sur ladite tonne, qui est au milieu, et sur la muraille tout autour. A l'autre bout de la tonne, il y a un cercle de fer, sur lequel appuyent d'autres chevrons, qui vont aussi aboutir à la muraille, qui leur sert d'appui; de façon que tout est en l'air.

. . . . . .

Ce môle est de brique et étoit autrefois couvert de marbre. Il y a un autre môle, du même côté de l'est, qui fait comme un nouveau port dans le port, et c'est entre ces deux môles que l'on met les galères, quand il y en a. Ce môle est plus court; il est de beau marbre blanc; il y a des degrés qui vont à la mer; et c'est par ce môle que l'on monte et descend les marchandises. Il y a des banquets *(sic)*, où la noblesse va prendre le frais. En continuant vers l'ouest, on va trouver le môle de ce côté-là, qui est sous le Château et n'est que comme une espèce de perron, pour rompre la mer de ce côté-là.

On voit que, lorsque l'on est dans le port, on ne sent point les vents du midi (on est couvert par la montagne), ni les vents d'est (on est couvert par le môle), ni les vents du nord (la recourbure du môle en couvre encore); seulement on peut sentir les vents de l'ouest : encore l'éperon qui est à l'ouest les rompt-il un peu.

Il y a, d'un môle à l'autre, environ 1 petit mille.

Le beau côté des États du Pape, c'est celui de l'Adriatique : le pays est plus peuplé, mieux cultivé, plus sain.

Mansard, ayant vu que son oncle avoit inventé la mansarde — ce qu'il n'avoit fait qu'en faveur des bourgeois de Paris, pour diminuer la dépense et épargner le terrain : car la mansarde n'est qu'un étage brisé, pris sur le toit, et pour lequel il ne faut pas de si longues pièces de bois — il l'appliqua, comme

un âne, au Château de Versailles, pour un prince qui avoit ses coudées franches et assez d'argent.

Sinigaglia est à 2 postes d'Ancône, et on y va côtoyant toujours la mer. Le port est un revêtement
5 de pierre d'un petit fleuve qui traverse la Ville et se jette à la mer. La mer entre dans ce revêtement, et les grosses barques aussi. Le petit fleuve nettoye sans cesse le port. La Ville fait actuellement un avancement de ce revêtement dans la mer, afin
10 d'avoir une partie du port où il y eût *(sic)* plus d'eau, et ils l'ont faite aussi étroite que l'autre, afin que le petit fleuve pût le nettoyer : car, dans cette partie de la mer où ils entrent *(sic)*, il y a trois ordres de hauteur et d'enfoncement. Les hauteurs empêchent
15 les grosses barques de passer. Or le petit fleuve aplanira tout. Enfin, ce port ressemble à un canal ou à une rue de Venise. Mais il y a des parapets plus larges pour mettre les marchandises.

Sinigaglia a été assez bien fortifiée *(sic)* par les
20 ducs d'Urbin.

Ils y ont établi une foire qui fait l'opulence de la Ville, et effectivement les marchands de toutes les nations de cette partie y viennent. Les Grecs y portent des cuirs, des soyes et d'autres diverses
25 marchandises de leur pays; ceux de France et Boucharitz, du bois; ceux de Brescia, du fer ouvré et non-ouvré; ceux de Naples, des vases de fayence, huile, fruits. Le pays fournit du bled. Venise apporte de ses manufactures. Comme ce pays n'est pas loin
30 de la Toscane, il y a une communication par cette

foire à une autre qui se fait en Toscane, et, par ces deux foires, les marchandises des deux mers se communiquent.

Les Vénitiens tourmentent cette foire le plus qu'ils peuvent : car elle prospère tous les jours. Comme il n'y a pas de lazaret, ils font courir des bruits, dans le temps de la foire, qu'il y a contagion au Levant, et, à cette occasion, ils défendirent la communication l'année passée. C'est qu'elle fait un tort considérable à Venise. Les marchands aiment beaucoup mieux aller là qu'à Venise : 1° parce qu'on ne leur fait pas de vexations ; — 2° parce que les vivres y sont pour rien ; — 3° parce que l'on n'y paye aucune douane pendant la foire.

Il y a entre les Sinigagliens et les Ancônitains une haine mortelle ; c'est que ceux d'Ancône sont jaloux de cette foire et de la prospérité de leurs voisins.

Le Pape, qui a réuni plusieurs seigneuries, est tombé dans l'inconvénient des rois de France ; c'est qu'il a gardé tous les droits d'entrée et de sortie et toutes les défenses d'entrer et de sortir que deux états voisins se font pour se fatiguer l'un l'autre. Ainsi la monnoye d'une légation est différente de celle d'une autre, et les denrées d'une légation payent de si grands droits, pour entrer dans celles *(sic)* d'un *(sic)* autre, qu'il y a souvent plus de profit à les faire venir de l'étranger. Ainsi le vin ne peut entrer du Duché d'Urbin dans la Marche d'Ancône, sans payer de si grands droits qu'il ne peut y entrer.

La Marche d'Ancône, le Pays d'Urbin, la Romagne, sont les belles et fécondes parties des États du Pape. Enfin, toute la côte de l'Adriatique est bonne. On trouve, presque à chaque poste, de bonnes villes de 8 à 12,000 habitants; la plupart bien fortifiées par les seigneurs feudataires de ces pays, qui les ont longtemps possédées. Ainsi, après Sinigaglia, on trouve Fano et Pesaro, qui ont, chacun, 8 à 10,000 habitants, Rimini, Cervia, Ravenna, Forli, Imola et autres.

Fano, jolie ville. D'un théâtre ancien, un architecte, nommé *Torrelli,* en construisit un nouveau à ses frais, qu'il donna à la Ville.

Les Pères Philippins, à Fano, ont une église de bon goût. Il y a deux tableaux du Guide et un du Guerchin. Le maître-autel est singulier : il y a, de chaque côté, deux colonnes adossées, et l'architrave est recourbée de chaque côté, d'une colonne à l'autre, et le milieu vide laisse de l'espace pour une autre architecture en haut.

L'arc de Fano, en l'honneur d'Auguste, subsiste encore; mais, dans la guerre du temps de Pie II, il fut fort endommagé par le canon; surtout le second ordre supérieur.

Sur une muraille, auprès de cet arc, il y a un modèle de ce qu'il étoit autrefois.

Le fleuve Métaure se jette dans la mer là auprès,

sur le bord où Asdrubal fut vaincu et tué par les deux consuls Livius Salinator et Claude Néron.

Auprès de là est le lieu où Totila, roi des Goths, fut détruit par Narsès.

On travaille actuellement, à Fano, à faire un port, l'ancien étant comblé. On veut, comme à Sinigaglia, faire un canal où un fleuve passe pour le déboucher.

Pesaro, bonne ville de 8 à 12,000 habitants.

Rimini.

Acheter un petit livre intitulé : *Balance du Commerce de l'Angleterre avec la France*, fait par M. Law.

En Hollande, il faut acheter aussi : *L'Atlas maritime du Commerce.*

Il me semble que les mœurs et les coutumes des nations qui ne sont pas contraires à la morale ne peuvent pas être jugées les unes meilleures que les autres. Car par quelle règle jugeroit-on? Elles n'ont pas de commune mesure, excepté que chaque nation fait la règle de ses mœurs propres, et, sur elle, juge toutes les autres.

Le cavalier Rusconi, qui mourut un mois avant que je n'arrivasse à Rome, étoit le meilleur sculpteur qui y fût.

Le lapis-lazuli est fort cher : il est à bon marché

au poids d'argent *(sic)*; il vaut quelquefois le poids de l'or. Le beau est d'un bleu mêlé de veines d'or.

Il n'y a rien dans le monde de si insolent que les républicains : les Romains, à l'égard des rois; les Bolonois, à l'égard d'Enzio, roi de Sardaigne, fils de l'Empereur, qu'ils retinrent prisonnier jusques à la mort, sans jamais vouloir le délivrer, pour avoir le plaisir de le traiter comme un roi prisonnier, avec magnificence; les Génois, à l'égard du roi de Chypre; les Hollandois, à Gertruidemberg.

Une poste après Fano, on trouve Pesaro, qui est une ville à peu près de même, et, ensuite, on arrive à Rimini, belle ville : des rues grandes et bien percées; deux belles places, et très grandes; et des antiquités. C'est une ville plus grande et plus peuplée que Fano. A la place de la Forteresse, qui est un carré-long, il y a d'un côté le Palais des Magistrats, qui est d'ordre dorique; le portail, rustique. Il règne, tout du long de ce palais, un beau portique.

A la *Piazza-Grande*, il y a un monument érigé à César : « *Caio Cæsari dict., Rubicone superato, civili bello commilitones suos hic, in foro Ar.* (*id est* Ariminensium), *adlocut.* » — On voit, par le mot de *dictatori*, qu'il fut érigé après la fin de la guerre. Le peuple dit que cette colonne a été érigée contre les François.

L'Église de Saint-François à Rimini est très belle; elle est magnifique. Bâtie par les Malatestes, elle

est surtout très curieuse et très singulière par des morceaux de bas et de grands reliefs antiques qu'on y a mis en œuvre, surtout sur les pilastres. Ils sont mis sur les pilastres, en forme de cadres, et ils ont été sans doute tirés de quelques temples anciens : ce qui fait un amas très rare, et ceci est très digne d'être gravé. Là sont des animaux, des histoires, des sacrifices..... Ces pilastres portent sur des chapiteaux antiques, qui leur servent de base, et ils sont très singuliers : ils sont composés; ils sont bombés. Quatre *Enfants* ou *Amours*, en grand relief, soutiennent des festons, et ces *Amours* sont comme les angles du chapiteau corinthien. Le tout est de marbre, et, au-dessus, il y a un feuillage de vigne, avec des raisins : le tout, de bronze. Il semble que ces raisins sont de leur couleur naturelle.

Cette église est toute de marbre. On prétend que les Malatestes ont tiré ce marbre des ruines de l'ancien port. A la façade, il y a des plaques de grandes pièces de pierre, très riches, comme de porphyre et de vert antique. A la porte, du côté de l'orient, il y a un très bel arc de marbre, élevé à l'honneur d'Auguste, pour avoir fait réparer cinq chemins publics, surtout la voye Flaminienne, qui alloit de Rimini à Rome. Cet arc est d'un très bon goût d'architecture. La frise rentre en dedans; ce qui fait que la corniche ne paroît pas avoir tant de saillie.

Du côté de l'ouest, en allant vers Bologne, il y a un très beau pont de marbre, avec une *(sic)* inscription : l'une, en l'honneur d'Auguste; l'autre, en l'honneur de Tibère; lequel pont joint le faubourg

à la Ville et la voye Émilienne à la Flaminienne. Il est sur le fleuve Marecchia, autrefois appelé *Ariminus*, qui a donné son nom à la Ville.

A 12 milles de Rimini, au midi, est la petite Répu-
5 blique de Saint-Marin. On commence à monter à 12 milles; puis, on monte toujours. Le bourg est au pied d'une montagne ou rocher qui est en pain de sucre, et il regarde Rimini. Il n'est point fortifié. On monte ou plutôt on grimpe 1 mille sur le pain de
10 sucre, et là est le Château, où sont les principaux de la République, même des gentilshommes, n'y ayant au bourg que les gens du commun. Dans le reste du petit territoire ou partie de montagne sont les paysans. Ils n'ont pas valu la peine d'être soumis,
15 et ils n'ont jamais pu insulter personne. Ils gardent leur château avec une grande jalousie; c'est là qu'est leur liberté. Les étrangers, en y entrant, laissent leurs armes et donnent leur nom. On n'y peut guère monter à cheval.

20 De Rimini, laissant le bord de la mer, on va à Cesena, à 2 milles. Avant d'y arriver, on trouve le fameux Rubicon, qui n'est vénérable que par le respect que l'on y mit. Tout près est la pierre qui contient les exécrations contre les généraux,
25 capitaines, tribuns, chefs de file, qui le passeroient, feroient passer les enseignes, des provisions de guerre : *ut sacer esset*, ennemi de la République, criminel, comme s'il avoit tué son père et sa mère.....

Rien n'est plus beau que cette Romagne. On trouve à toutes les postes une belle ville, bien bâtie, bien percée; toute *(sic)*, une belle place : ce qui vient de ce que la plupart de ces villes furent fondées par les Romains, et que (comme dit Vitruve), en bâtissant une ville, on songeoit, d'abord, à faire la place, comme le lieu principal, et où l'on devoit s'assembler. Je crois que ce furent les colonies romaines qui sauvèrent la République contre les Carthaginois.

D'abord, c'étoit le fleuve Esino, à présent *Fiumicello (sic)*, entre Sinigaglia et Ancône, qui séparoit l'Italie de la Gaule. Mais, les Romains ayant repoussé les Gaulois, ce fut le Rubicon qui fit la séparation, et qui séparoit l'Italie du gouvernement de la Gaule.

Les Papes firent un grand coup de retirer les villes de la Romagne des petits tyrans qui les avoient en fief : car c'est leur meilleure pièce; elle abonde beaucoup en soye.

J'ai ouï dire d'assez bon lieu qu'il y avoit 28,000 âmes à Ferrare. On y vit à très grand marché.

Le 9 juillet 1729, au matin, j'arrivai à Bologne.

Je rendis une lettre de l'abbé Niccolini au cavalier Pecci, qui étoit *maestro di camera* du cardinal de Sainte-Agnès, légat de Bologne, et une autre, du même, au marquis Grossi. Les uns et les autres me firent bien des politesses, me menèrent au *Monticello*, qui est le cours de Bologne. C'est une petite

éminence, hors la Ville, entourée d'arbres, qui font un grand rond ; au milieu et aux côtés, d'autres arbres et des prairies : ce qui est fort agréable. Là les dames viennent dans leurs carrosses, et les cavaliers descendent leur conter leurs raisons. De là, on va à une conversation, où il n'y a point de maître ni de maîtresse du logis : c'est une maison publique, aux frais de la Noblesse, où les dames et les hommes se rendent ; et, lorsqu'un étranger y est une fois admis, il y est maître comme les autres.

Je vis, ce même jour-là, la marquise Tanova *(sic)* et sa fille, qui étoit promise à un Doria, Génois.

J'avois une lettre du père Cerati pour M. Manfredi ; mais il n'y étoit pas : il étoit allé pour niveler les eaux avec les députés de Ferrare.

On m'apportoit tous les jours, à Bologne, pour déjeuner, la valeur de 15 ou 20 bouteilles de vin.

Il y a, à Bologne, une histoire fameuse de deux paniers qui cachèrent un drôle qu'un mari jaloux cherchoit.

J'ai aussi reçu des politesses du marquis Fasanieri (?), dont la mère est des Bréquigni, de Bretagne, et m'a dit avoir des alliances avec les d'Estrades.

Le Palais Caprara est un des beaux de Bologne. Il y a de beaux tableaux. Cette maison est éteinte ; ce sont les Montecuculli qui en portent le nom. Le général Caprara qui est à Naples est Montecuculli.

Il y a encore une prélature, fondée par un cardinal Caprara, qui donne le nom de Caprara à celui qui la porte. Elle est à présent possédée par Mgr. Monti.

Saint-Pierre est la cathédrale, qui n'est pas finie. Très beau *saint Pierre,* habillé en pêcheur et pleurant, de Louis Carrache. 5

Au Palais Fava, beaux ouvrages à fresque des Carrache, représentant le voyage d'Énée. La seconde salle, par l'Albane: continuation des *Voyages d'Énée.* Autres ouvrages des Carrache. 10

Au *Gesu-e-Maria,* beau tableau du Guerchin: *la Circoncision du Seigneur.*

Alla Chiesa dei Mendicanti : Cristo chiamante Matteo, *vasto pensierone di Lodovico Carracci;* la Madona addolorota, due Angeli e il corpo del Cristo 15 *sotto, e* Santi *ancò a sotto, bella opera di Guido Reni.*

San-Giacomo-Maggiore : san Rocco *di Carracci; il* san Micaele *di Lorenzo Sabbattini, bellissimo quadro;* Battesmo del Signore, *dal Tibaldi;* le Sposalizie di santa Caterina, *nella maniera di Raffaele,* 20 *da Innocenzo da Imola.*

Palazzo Magnani : le prime Historie di Roma *dai Carracci, a fresco; una delle belle loro opere, che contrasta con la Galleria Farnese; chiaro-oscuro bellissimo. Vi è una copia di Raffaele, d'Innocenzo* 25 *da Imola, che mi pare superare l'originale.*

A Saint-Martin-Majeur, le *saint Jérôme* de Louis Carrache.

Il y a une grande querelle entre les Bolonois et les Romains : ceux-ci élèvent Annibal Carrache, 30 qui a vécu et travaillé dans leur ville; les Bolonois

élèvent Louis, qui a *(sic)* resté à Bologne, et regardent Annibal comme déserteur. Aussi Malvasia, qui a écrit la *Felsina pittrice* et le *Pitture di Bologna*, élève-t-il toujours Louis, maître d'Annibal. Le même Malvasia prétend que Vasari a fait de grandes injustices aux peintres de Bologne, en faveur de ses Florentins. Il ne veut point que Cimabué, Giotto, ayent ressuscité la peinture, puisqu'il y avoit de leur temps de bons peintres à Bologne, pour le temps. Il avoue pourtant que Cimabué et Giotto firent mieux; ce qui est (me semble) beaucoup avouer.

J'eus l'honneur de dîner, le 13, chez M. le Légat, avec Mgr. Lanti, et il me fit une infinité de politesses.

Je vis à Saint-Grégoire le fameux tableau de Guerchin, qui est un *saint Guillaume.*

Saint-François : Quelques tableaux des Carrache; grande église; grands cloîtres; beaux appartements pour ces moines, qui sont rentés. C'est un des magnifiques escaliers que j'aye vus : « *Hæc est regina scalarum* », dit la reine Christine, quand elle le vit. Ce qu'il y a de surprenant, outre sa grandeur, c'est qu'il a, du palier, qui est très grand, une vue dans la descente de deux corridors, les uns sur les autres : celui d'en haut ayant une ouverture qui laisse échapper la vue. Plus, il y a la cantine, avec une voûte dont les arcs ont 17 de mes pas.

Au Palais du Gonfalonier, qui est une partie de celui du Légat, il y a deux tableaux insignes.

L'un est le *saint Jean* de Raphaël, que le Grand-Duc dit être une copie du sien; au lieu que les Bolonois disent que celui de Florence est une copie. J'ai vu les deux; il y a apparence que ni l'un ni l'autre ne sont des copies d'autre main que de Raphaël lui-même. Ils sont tous deux admirables.

L'autre tableau est un *Samson*, qui avale l'eau qui est venue dans sa mâchoire d'âne. Il est impossible de voir un plus beau tableau, une plus belle attitude, plus de grâce. Il a un pied qui s'appuye en arrière sur des Philistins morts. Il montre le côté, en avalant l'eau de sa mâchoire.

J'ai été aujourd'hui, 14 juillet 1729, avec Mgr. Santi à l'Institut.

C'est un beau palais que la Ville a acheté pour cela. Il y a l'Académie et l'Institut. L'Institut est composé de professeurs, qui ont 20 écus par an de la Ville, pour donner des leçons publiques de certains jours de la semaine, chacun dans sa science, et ils sont de l'Académie, laquelle est un corps à peu près formé comme les autres académies des sciences.

Primo, on nous a menés dans une chambre où est ce qui regarde la fortification et le militaire. Ils ont taillé en bosse, sur une table, une partie de place, avec ses dehors, avec les tranchées, les batteries et tout ce qu'on fait, dans le temps d'un siège, pour l'attaque ou pour la défense : chaque chose marquée d'une lettre, qui se rapporte à chaque article d'un livre qui en donne l'explication. De plus, dans le même relief, il y a des places de tous les ingénieurs.

Plus, il y a, en petit, les différentes machines de guerre qui sont aujourd'hui en usage.

François Marchi, Bolonois, *Architecture militaire*, d'où Coehorn a beaucoup pris.

De là, nous sommes entrés en une autre chambre, où le professeur de physique nous a fait voir les différentes machines nécessaires pour faire les expériences, lesquelles machines sont presque toutes tirées de S'Gravesande. La fortune de cet Institut est d'avoir un fort bon et fort ingénieux machiniste. — Ils ont une machine pneumatique fort commode : c'est une espèce de table à quatre pieds, le long de laquelle, en dessous, est couché le corps de la seringue, dont le piston est retiré en tournant une manivelle. — Il y a une machine pour le choc des corps : plusieurs boules d'ivoire attachées à un centre; il y a une boule au milieu qui, par le choc, est poussée sur une espèce de lame, un peu circulaire, et est plus ou moins poussée, selon que la boule est choquée par un angle plus ou moins incliné. — Plus, une machine où il y a, d'une grande longueur, une espèce de poutre, où il y a une espèce d'enrayure où passent des boules de même poids. Il y a, dans de certaines distances, une petite détente que la boule, en passant, fait aller et fait partir une autre boule, qui est au lieu d'où la première est partie, par une communication par le moyen d'un fil à une autre détente. Or il arrive que, toute cette étendue étant marquée par des détentes pareilles,

elles s'accélèrent toujours en raison des nombres impairs 1, 3, 5, 7, 9. — Plus, une machine qui prouve que la descente des corps se fait par une parabole : c'est un tuyau coupé en long, courbé en cercle et, ensuite, droit; et la boule qui tombe le long de ce demi-tuyau ou enrayure prend un mouvement mêlé du circulaire et du droit et décrit une parabole : ce que font aussi les corps qui tombent. — Plus, une machine pour les plans inclinés : on incline, plus ou moins, une petite plaque; on y pose un corps attaché à un petit fil; à l'autre bout, on attache tels poids qu'on veut, qui *(sic)* tiennent le corps incliné en équilibre, et on juge des différents effets dans les différentes inclinaisons.

J'oubliois de dire qu'il y avoit, dans la dépendance du même professeur, une chambre de livres rares; entre autres, des livres de géographie turcs en arabe. J'y ai vu l'Italie, qui y paroît très bien.

Ensuite, on passe dans une chambre où est un recueil complet des ustensiles qui servoient aux usages domestiques ou à la religion des Anciens. J'y ai remarqué des statues d'Égypte, de terre cuite. Elles sont creuses et percées. On y mettoit de l'huile ou des parfums. J'y ai remarqué, entre les vœux, une partie naturelle de l'homme et une partie naturelle de la femme, chacune de terre cuite.

De là, on va dans l'appartement de l'histoire naturelle. C'est là que l'on voit des amas immenses de toutes sortes de curiosités, disposés dans plusieurs chambres, dans des armoires en forme de pupitre, couvertes de verre. On y voit, *primo,* toutes sortes

de pétrifications singulières. On y trouve, entre autres, la pierre de Bologne, qui se trouve dans le territoire de cette ville. C'est une pierre de la couleur des cailloux, et qui a des fils en long et si brusquement mis les uns sur les autres qu'il semble qu'il seroit aisé de les séparer. On fait calciner cette pierre, et, lorsqu'on la porte de l'ombre à la lumière, elle s'en empreigne, et, portée à l'ombre, elle paroît comme une espèce de charbon. Il y a apparence que les rayons de la lumière ont assez de force pour mouvoir les parties des soufres extérieurs, comme le mouvement du feu les remue.

On passe dans d'autres chambres, où il y a différentes autres parties : des oiseaux rares de l'Amérique et ailleurs; des poissons rares; un ramas même de nids d'oiseaux singulièrement construits, avec leurs œufs; un ramas de plantes marines; un de coquillages; un de toutes sortes de minerais de métaux, d'étain, cuivre, or, argent, plomb; un de toutes sortes de marbres, avec leurs noms; un des fruits de différents pays.

Après avoir passé par le professeur de l'art militaire, de la physique, des belles-lettres, de l'histoire naturelle, on monte dans les appartements pour l'astronomie, où règne M. Manfredi, et où il a fait des élèves qui lui succèderont. Il y a là de très beaux et de très bons instruments pour observer.

Une très grande partie des choses qui sont dans cet institut ont été données par le général Marsigli, qui avoit de la fureur pour cet Institut. Il s'est brouillé avec l'Académie et s'en est allé à Marseille; mais *amantium iræ amoris redintegratio est.*

On ne sauroit ajouter rien au zèle que les professeurs témoignent pour cet établissement. Il y a un professeur d'histoire naturelle, nommé ....., qui se sacrifie entièrement à cela.

De là, on passe dans une salle en bas, où il y a une 5 école de peinture, et où, autour du lieu où se place le modèle, il y a des bancs circulairement mis et en amphithéâtre. Au bas, il y a les modèles en plâtre des plus rares antiques de Rome et de Florence; et même, dans l'appartement, des belles peintures à 10 fresque.

Il y a, de plus, une bibliothèque et, enfin, un jardin de simples.

J'oubliois de dire qu'il y avoit auprès des chambres pour la physique, un cabinet pour les ouvrages 15 du tour.

Il est impossible de ne sortir point avec admiration de ce beau palais, qui est admirable par sa beauté même et son bel escalier, mais bien plus par la beauté des recherches et l'amour pour les 20 sciences de ceux qui l'habitent.

La ville de Bologne devroit élever une statue au général Marsigli.

Outre l'Institut, il y a un autre palais où sont les Études, qui est l'Université. Il y a des peintures des 25 Carrache jeunes. C'est une belle cour, des portiques tout autour, par où l'on va dans les appartements. Il y a une surprenante perspective.

La Madonna-di-San-Luca est une église à 3 milles de Bologne, où il y a une image de la Madone peinte 30

par le fameux peintre saint Luc. On a fait nouvellement un portique pour y aller à couvert, et c'est une des plus grandes extravagances qu'il y ait à Bologne. Ce portique est assez grossièrement fait et n'a aucune beauté. D'ailleurs, il y en a la moitié qui est en saillie le long de la montagne. Il ne va pas droit, mais selon que le demande le terrain. Les particuliers achètent des arcs pour y mettre leurs armes : marchandise que l'on vend beaucoup plus cher qu'elle ne vaut.

On a raison de louer les escaliers de Bologne. Les principaux sont celui des Franciscains, des Palais Fantuzzi (où étoit le chevalier de Saint-Georges), Aldovrandini, Ranuzzi, Legnani, et même Caprara, et enfin Pepoli.

La Maison Legnani a une cour en portique, séparée par le milieu en deux carrés par un autre portique, par où on va à une autre cour. L'escalier est très grand, et, quand on est au deuxième palier, on a un appartement d'un côté, et, comme on fait le tour de l'escalier, on entre, de l'autre, dans un autre appartement, et, derrière un des quatre corridors, dans le fond, on trouve un autre escalier en limaçon.

L'Église du *San-Salvatore* est une des plus belles de Bologne pour l'architecture. On y voit de beaux tableaux et, dans la sacristie, un très beau *saint Sébastien* ébauché du Guide, et, dans l'Église, plusieurs tableaux de bons peintres : Carrache, Guide, etc.

A Sainte-Marguerite, beau tableau du Parmegia-

nino, d'une *Vierge avec son fils et sainte Marguerite.* Les Carrache étoient fous de ce tableau, tant il a de grâce. Au maître-autel, il y a une *sainte Marguerite* du Sammacchini, qui ressemble à la Le Fr....., dont l'air de tête est admirable.

A Saint-Paul, un tableau du Guerchin, qui est *le Purgatoire;* beau, mais j'y ai remarqué une grande faute de jugement. Il y a dans ce tableau deux lumières : l'une vient d'en haut, et l'autre vient d'en bas : qui sont les flammes du Purgatoire, qui entourent les âmes ou les corps. Le Guerchin, à son ordinaire, n'a pas manqué de faire des ombres noires, opposées à la lumière d'en haut, sans songer que la lumière d'en bas doit la *(sic)* détruire.

Sainte-Agnès : le tableau du *Martyre de sainte Agnès* est un chef-d'œuvre du Dominiquin.

Il se fait à Bologne 900,000 livres de cocons de soye, qui font 90,000 livres de soye.

Le Pape remet de l'argent à Bologne; il en remet à Ferrare; non à Comacchio, où il y a une excellente pêche d'anguilles.

Les sujets du Pape se plaignent du gouvernement des Prêtres. Il n'y en a pas de plus doux. Il envoye de l'argent dans presque tous les pays de sa domination.

J'ai vu à Rome et à Bologne, Mgr. Lanti, gouverneur d'Ancône, avec lequel j'ai fait grande connoissance : il est neveu du duc de Noirmoutiers et frère de la duchesse d'Havré.

L'escalier Ranuzzi est très beau. Il est en espèce de fer à cheval, au milieu duquel il y a un palier, d'où il part une autre rampe droite, entre les deux côtés du fer à cheval, par où l'on monte au premier étage. En vue du second palier est un grand corridor, qui fait un des côtés du dessus du portique qui fait la cour. On va tout autour de l'escalier, comme à l'escalier Legnani.

A Saint-Michel-*in-Bosco*, il y a dans l'Église, qui est hors des murs, d'assez belles peintures du Cignani. Mais ce qui est remarquable, c'est un cloître où Louis Carrache, le Guide, le Brizzio, Cavedone et autres auteurs ont peint la *Vie de saint Bruno* et *de sainte Cécile :* ce qui est presque partout un chef-d'œuvre de l'art. Mais, par la négligence de ces moines, ces peintures sont presque ruinées. Les principales et mieux conservées sont *la Naissance de saint Benoît*, du Brizzio; *les Femmes* qui sont envoyées dans le Jardin, et *qui font fuir saint Benoît*, de Louis Carrache; *la Folle qui court vers le Saint*, pour qu'il la délivre, encore de Louis (expression admirable); *les Religieuses mortes qui sortent du tombeau* pour entendre la messe, du Massari; *le Diable qui jette* inutilement *un Moine du haut du bâtiment*, du Spada; un *Voleur conduit au Saint, l'Ame de saint Benoît qui vole au Ciel* (forme de l'âme, admirable), du Cavedone; *le Moine désobéissant désenterré*, du Tiarini (il est admirable pour l'expression, quoique d'un mauvais coloris de craye; toutes les figures sont d'une vérité admirable).

Belles perspectives dans la Bibliothèque. Un pein-

tre, pour faire pièce à celui qui y peignoit, peignit, sur le haut de la porte, une fente et rupture qui paroît si vraye qu'il n'y a personne qui ne dît que le mur a manqué.

Pour prendre ces *sot-in-su* et ces raccourcissements, les peintres ont une lumière qu'ils mettent dessous l'objet qu'ils veulent peindre, et l'ombre va se peindre sur le plancher au-dessus. En effet, vous voyez quelquefois, à la lumière du Soleil, l'ombre de votre bras, pour ainsi dire, entrer dans le mur.

Pour écouler les eaux du Reno, les Bolonois vont tirer un canal, de concert avec les Ferrarois, pour conduire cette eau vers Comacchio. Cela (dit-on) les préservera, et, de plus, il y aura, par le canal, des commodités pour le commerce.

A *San-Giovanni-in-Monte*, il y a la fameuse *sainte Cécile* de Raphaël, dont la copie, du Guide, est à l'Eglise de Saint-Louis, à Rome; qui est bien au-dessous, n'ayant pas la grâce de l'original. Il y a aussi, auprès, une *Vierge* de Pierre Pérugin, que l'on a dit avoir fait mourir de douleur Francia, de Bologne; ce que les Bolonois disent être un conte, et je le crois : car j'ai vu des tableaux de Francia, même un dans la sacristie de cette église, aussi bon *(sic)* que cela.

A Saint-Dominique, il y a trois grands tableaux : un de Louis Carrache, de *la Vierge qui apparoît à saint Hyacinthe;* plus, un *saint Raymond*, qui est sur la mer, sur son manteau (il est impossible de mieux exprimer la mer, ni les plis agités par les vents);

enfin, le fameux *Martyre des Innocents* du Guide. Là, il s'est surpassé lui-même : il a mis plus de force dans son coloris; plus d'expression dans les visages; sa grâce ordinaire; une grande variété dans les attitudes et les expressions; enfin, point de confusion dans les figures; une grâce répandue dans toutes les différentes actions. Je ne le trouve pas inférieur à son *Aurore*. Ceci fait bien voir qu'il n'étoit pas seulement propre à faire des demi-figures et des *Madones*.

Gêne des sujets des petits princes : ils regardent un sujet comme leur bien. Un Caprara venant s'établir de Modène à Bologne, il fallut qu'il renonçât presque jusques à son baptême : à ne succéder à aucun de ses parents; à tous les droits qu'il pourroit avoir.

Peu de princes ont une ville en second comme Bologne : 70,000 habitants.

Ce qui a fait tort à Bologne, c'est que d'autres nations ont appris à accommoder les chanvres pour les câbles.

XI

MODÈNE, PARME ET MANTOUE

Le 17 juillet 1729, après dîner, je suis parti de Bologne et suis arrivé de bonne heure à Modène, qui n'est qu'à 3 postes de là. On trouve, sur les confins du Bolonois, le Fort-Urbain, qui paroît être assez considérable. La garnison et le fort sont entretenus par le Bolonois. On passe, ensuite, une petite rivière, appelée *le Panaro,* qui sépare le Bolonois des États de Modène. A 5 milles de là, on arrive à Modène, petite ville, faisant environ le tiers de Bologne, sans beauté et triste. Je pensois, en entrant à Modène, à l'étonnement de Mad^e^ de Modène lorsqu'elle entra pour la première fois à Modène.

Le Palais du Duc seroit beau, s'il étoit achevé. Il aura trois ordres : dorique, ionique et corinthien, et quatre aux pavillons. Ce sera un bâtiment carré-long. La largeur de la cour se trouve dans la longueur du carré. Cette cour est entourée de portiques qui règnent sur tous les étages. Du milieu de la ligne qui fait la longueur de la cour, il part un autre portique qui sépare la largeur du bâtiment en deux. C'est au côté gauche, qui est fini, que l'on trouve l'escalier.

Ce qu'il y a de singulier à Modène, et qui est une des belles choses d'Italie, c'est la Galerie du Duc, qui n'est pourtant pas une galerie, mais un appartement. C'est un recueil des plus beaux tableaux du Corrège, des Carrache, du Parmesan, de Paul Véronèse et du Titien, et quelques Raphaëls. Il y a *la Nuit* du Corrège et un petit tableau enfermé, qui est sa *Madeleine*. Ces deux pièces sont sa *(sic)* dernière manière, et elles sont sans prix. C'est là qu'on admire cette fusion de couleurs qui n'est qu'en lui, et qui semble seule faire le relief des corps et donner quelque chose de tendre à la chair. Il y a un *saint Georges* de la première manière, que quelques-uns estiment plus, parce qu'étant plus sec il est mieux dessiné et les contours mieux marqués. Il y a, du Titien, un petit tableau du *Pharisien qui tente Jésus-Christ*, en lui demandant s'il faut payer le tribut, et lui montrant une pièce de monnoye. Il est impossible de mieux marquer l'air d'un fourbe et l'air sage de quelqu'un qui s'aperçoit de la tromperie. Il y a de très beaux tableaux de Paul Véronèse, et en quantité, et ce sont de très grandes pièces; une *Vierge* admirable de Louis Carrache, qui est aussi à Bologne; beaucoup de grands tableaux des Carrache : ce sont ces grandes machines de tableaux qui sont difficiles à trouver.

La manière dont les ducs de Modène ont fait cette galerie est aisée : ils ont pris tous les tableaux qui étoient dans les églises de Modène, et les ont fait porter chez eux; c'est ce qui leur a donné ces belles et grandes pièces, et ce qui fait que, du reste, à Modène, il n'y a rien qui vaille.

Il y a là une chose qui impatiente; c'est qu'on a mis sur les soffites des originaux des meilleurs maîtres. Ils sont hors de la vue, et ils sont mis là comme dans un puits. Il y a une chambre où il n'y a au soffite que des tableaux de l'Albane; une autre où il n'y a que des tableaux du Tintoret.

Lorsque le duc de Modène a eu acheté La Mirandole, on lui a fait donner de l'argent pour acheter les meubles, et on lui a fait acheter jusques aux cloches, comme étant de bronze. Puis, on a dit qu'on n'avoit pas vendu la place, et on y a laissé une garnison, qui n'est pas commode.

Le Duc a, de plus, une pension à payer au cardinal Pico, à cause des biens allodiaux.

La Mirandole vaut 5,000 pistoles de revenu. Le duc de Modène en a payé, pour le prix et les suppléments, 180,000. Le duc de Novellara étant mort, le duc de Modène a succédé à une partie, comme fief de la maison d'Este; l'Empereur a pris possession de l'autre.

Arrivant à Modène, j'avois une lettre pour M. Muratori, qui est le bibliothécaire du Duc, et qui me fit bien des politesses. C'est un habile homme. Il donne au jour le *Recueil des Historiens d'Italie*, qui s'imprime à Milan.

Je trouvai, de plus, à Modène le comte Guicciardi, fils du comte du même nom qui est envoyé de l'Empereur à Genève, et qui est de Reggio. Je l'avois vu à Venise, et il était parti de Vienne peu de temps après moi. Il m'a fait beaucoup de politesses.

Les principaux savants d'Italie de mon temps étoient Mgr. Bianchini, qui mourut à Rome; le père Galliani; à Venise, l'abbé Conti; à Vérone, le marquis Mafféi, qui a fait la *Mérope* et bien d'autres livres; à Bologne, M. Manfredi et autres professeurs : entre autres, un professeur pour la philosophie naturelle, qui se nomme (je crois) Monti; à Modène, M. Muratori; à Turin, le père Roma et l'abbé Lama; à Milan, la comtesse Borromeo; à Naples, le conseiller Grimaldi. Je les ai tous vus, excepté Manfredi et Bianchini. Plus, il y a le marquis Orsi, Bolonois, à Modène.

J'ai eu une audience de M. le duc de Modène, d'une bonne heure. C'est un vieillard de 75 ans, qui a vu les pays étrangers, a été longtemps cardinal. C'est un homme de bon sens, qui gouverne bien. Dans la conversation, il m'a parlé de son âge et m'a dit que les princes de sa maison ne vivoient pas; mais que Muratori lui avoit dit qu'il y en avoit un de sa maison qui avoit vécu cent ans; qu'il étoit maigre comme lui et vivoit comme lui. L'envie de vivre fait que nous autres hommes nous prenons à tout ce qui peut nous persuader que notre fin est reculée. Nous avons beaucoup parlé du Pape, qu'il regarde comme un saint; du Roi, de Louis XIV, qui lui avoit fait bien des politesses à son voyage de France, avec la duchesse d'York, sa nièce, qui passoit en Angleterre.

J'ai vu la bibliothèque du Duc; elle est assez nombreuse, et Muratori l'a augmentée.

M. Muratori n'a trouvé, dans la bibliothèque et dans les archives, aucune pièce de la langue italienne avant le siècle mille cent *(sic)*.

M. Muratori a fait la généalogie de la maison d'Este, imprimée, à Modène, dans l'Imprimerie ducale (1717). Incontestablement, la maison de Brunswick vient de celle d'Este, par Azon d'Este, marquis de Lombardie, père de Guelf, duc de Bavière, fait duc de Bavière en 1071, comme le raconte Lambert d'Aschaffenbourg.

M. Muratori, dans la préface, traite des différents sentiments sur la généalogie de la maison de France. Il traite encore de la généalogie des ducs de Savoye. Il prouve incontestablement qu'elle ne vient point de celle *(sic)* des ducs de Saxe, et en met les conjectures en poudre. Il la fait commencer à Bérold, qui vivoit l'an 1014.

Il commence la maison d'Este à 930, d'où il la conduit, par preuves, jusques ici, et, par des conjectures, il la fait commencer du *(sic)* 810, en l'attachant à Adalbert, marquis et duc de Toscane.

Il y a encore dans le Milanois une branche de la maison d'Este, et qui succéderoit aux États de Modène, si cette maison venoit à manquer. Elle a des fiefs dans le Modénois, dans le Milanois. Elle a perdu ceux qu'elle avoit dans les états du roi de Sardaigne par la dernière réunion. Je crois qu'ils s'appellent *Saint-Martin*.

Ils disent que la maison de Hanovre est attachée à cette maison-ci, parce qu'elle en descend, et que

c'est celle sur laquelle ils pourroient le plus compter.

Ils avoient marié Amélie avec l'empereur Joseph: sa mort les a empêchés d'en recueillir le fruit; le prince héréditaire avec une fille d'Orléans : sa mort en a empêché aussi le succès.

Ils ont un procès à Vienne, au sujet des allodiaux d'un prince de la maison d'Este, mort à Modène. Le Duc a succédé à une belle terre dans les États de Modène. Mais les allodiaux sont disputés par les princesses de Carignan, qui prétendent être plus près. Les Modénois prétendoient que cela devoit être jugé par les juges du pays : s'agissant de biens situés dans leur pays, et les princesses de Carignan n'étant là que particulières. Mais l'Empereur a attiré cela au Conseil aulique, comme s'agissant d'affaires de princes.

Ces gens espéroient aussi avoir part à la succession de Brunswick. Mais M. le duc de Bourbon a acheté la duché de Guise. La duchesse de Brunswick a *(sic)* resté quelque temps à Modène. Mais quelques démêlés avec la princesse héréditaire de Modène lui firent prendre le parti de se retirer.

Il y a, outre la duchesse de Parme, deux autres filles du duc de Modène. L'aînée a environ 32 ans.

Il y a à Modène un canal qui va se jeter dans le Pô, qui porte à Venise dans trois jours et demi. Ce canal commence à 100 pas du Palais.

Les Écuries du Duc sont belles. Il n'y en a que la moitié d'achevé, c'est-à-dire un côté. Il y avoit

100 chevaux assez beaux. Il y avoit, de plus, d'autres écuries. Le Duc aime les chevaux.

Le Collège de Modène. — Ce sont des prêtres qui en ont soin. On n'y reçoit que des cavaliers, et de l'approbation de M. le Duc. Ils sont séparés en chambrées, et qui ne se communiquent point. On les *(sic)* apprend à être gentilshommes, et non pas à être moines ni prêtres. Ils ont une maison de campagne, où ils vont à la chasse, dans les jours de congé, dans des plaisirs destinés pour eux. Ils ont toutes sortes de maîtres. L'entretien d'un écolier, en tout, va à 50 pistoles d'Espagne. Ils vont à la Cour, dans les fêtes publiques, montent à cheval avec les chevaux du Duc. Cela les *(sic)* apprend à être moins timides et les accoutume au monde. Les Jésuites ont bien souvent couché en joue ce collège; mais ils n'ont pu y mordre, parce que c'est une ancienne fondation, et que, d'ailleurs, leur manière est différente.

Bernardi Ramazzini Opera omnia (Genève, 1717, in-4°). — On y trouve plusieurs traités : un *De admiranda Fontium Mutinentium Scaturigine;* un autre *De Morbis Artificum;* un autre *De Barometro;* un autre *De Virginum Vestalium Sanitate tuenda;* un autre *De Principum Sanitate tuenda.* Il faut l'acheter à Genève.

A Modène, les Rangoni, les Montecuculli, les Cesi.

Une branche Montecuculli est allée à Bologne, épouser une Caprara; l'autre est restée.

La marquise Cesi tenoit la conversation. C'est une jolie femme. J'y ai vu la comtesse Marchani, 5 sœur du comte Ercolani, qui est (je crois) de Bologne.

J'ai remarqué, dans presque tous mes voyages, que plus le peuple est misérable, plus il est rusé et fripon. A Modène, où le peuple est accablé 10 d'impôts, on ne peut changer une pièce d'argent sans être trompé. A Bologne, où il est à son aise, la bonne foi y est assez. Il n'y a pourtant que 2 postes de différence.

La monnoye de Modène est de méchante monnoye 15 de billon : l'argent est altéré ; et le reste, en cuivre, porté très haut : en sorte que 4 espèces de liards et 1/2 valent un jule du Pape.

Les deux principales familles de Modène, et qui sont au-dessus des autres, sont les Rangoni et les 20 Montecuculli.

Le Duc est très avare. Il a donné sa confiance à des étrangers, qui se sont enrichis à lui faire croire qu'ils faisoient mieux ses affaires et faisoient mieux valoir ses revenus. Il y avoit, de mon temps, 25 un home de Lucques, nommé *le marquis Lucchesi*, qu'on disoit avoir, en cinq ou six ans de temps, gagné dans le pays 500,000 écus romains. Je veux

croire qu'il y a de l'exagération. Il n'a d'autre charge que celle de l'intendance des Écuries : la place de grand écuyer étant vacante, comme ne pouvant être conférée à un homme de sa naissance. Mais le Duc ne fait rien sans lui. 5

J'ai connu les comtes Molza, dont le père étoit à la reine d'Angleterre, de Modène.

Il y avoit aussi le comte Bosqueti et sa femme, qui étoit dame d'atour de la Princesse et ne l'avoit pas suivie à Gênes parce que cela auroit fait faire 10 de nouvelles difficultés sur le cérémonial.

J'ai fort bien passé mon temps à Modène. Il y a un café, où s'assemble la noblesse. De là, on va à la conversation chez la comtesse Cesi, qui est une très jolie femme. Il y a plusieurs gentilshommes qui 15 ont tous bien du savoir-vivre. Les dames ont toutes beaucoup de politesses *(sic)*. Les plus jolies étoient la comtesse Cesi et la comtesse Bosqueti. Bosqueti est un Piémontois qui est venu à Modène épouser l'héritière d'une autre branche. 20

Je voyois aussi beaucoup M. Muratori, qui est un ecclésiastique bien savant, et qui a mis au jour un très grand nombre d'ouvrages. Il est bibliothécaire du Duc; il est simple, naïf, a de l'esprit, charitable, honnête homme, vrai; enfin, c'est un 25 homme du premier mérite. Outre son *Histoire de la Maison d'Este* et son *Pétrarque*, il a fait plusieurs autres ouvrages : un, *Sur la Charité;* un autre, *De la Modération sur les Disputes de la Religion;* d'autre *(sic)*, *Sur la Peste.* 30

Je suis arrivé 2 heures avant midi à Reggio.

C'est une ville plus petite que Modène. Elle subsiste par les travaux qui se font, par *(sic)* la préparation des soyes, qui occupent presque tout le
5 monde dans la Ville.

J'ai été chez un Juif très riche, qui a un moulin où il se file une prodigieuse quantité de soye. J'ai vu toutes les diverses préparations qui s'y font.

Une roue fait tourner un pivot, qui fait tourner
10 une poutre mince, dans sa longueur, sur elle-même. A cette poutre se rencontrent de longs essieux qui tiennent toute la largeur de la chambre; autour duquel *(sic)* sont différents dévidoirs et sans nombre. Par cette préparation, la soye passe des écheveaux
15 que l'on avoit fait en dévidant les cocons dans l'eau chaude, elle passe (dis-je) sur la navette. On la met, ensuite, au moulin, où on la file; c'est-à-dire que les navettes chargées tournent et se dévident dans un écheveau. Mais le fil passant par un fil d'archal
20 se rompt dès qu'il y a un endroit foible ou défaut. Après quoi, un homme le rattache. Cet écheveau fait, les femmes doublent le fil de soye pour faire de l'organsin. Après quoi, on le met au moulin, et on le tord. L'organsin n'est bon que lorsqu'il est
25 bien filé et, outre ce, bien tordu; c'est-à-dire lorsqu'il fait des nœuds en le tordant avec les doigts.

Le Juif m'a dit que les manufactures d'organsin étoient bien tombées depuis que les François et autres nations avoient fait des moulins chez eux.

30 Il m'a mené dans une autre chambre où il faisoit fabriquer des étoffes de soye. Il employoit, pour les

étoffes, de la soye de Reggio, plus grosse, et, pour ses organsins, il se servoit de celle de Mantoue, bien meilleure et plus fine.

Des cocons qui ne se dévidoient pas bien à l'eau chaude, on fait une espèce de fleuret; et, des dessus de cocons qui sont blancs, une espèce de filoselle. On met le tout ensemble, et on le travaille au peigne de fer; et ce qui s'accommode au peigne est filé par les mains des femmes, comme de la filasse.

Reggio est assez joli. Les rues sont plus larges qu'à Modène, et il y a plus d'air. Du reste, ce n'est pas grand chose, ni pour les bâtiments publics et particuliers, ni pour les tableaux, ni pour le nombre des habitants. Modène peut avoir 25,000 habitants; Reggio, la moitié; Parme, 35 à 40,000; Plaisance, un peu moins que Parme et plus que Modène.

Le prince de Modène, n'ayant pour toute maison à Reggio que la Forteresse, a fait bâtir, à 3 lieues de Reggio, une maison de plaisance appelée *Rivotta*, et la princesse a fait bâtir, à 1/4 de mille de là, le Rivottanin, autre petite maison, pour elle.

De Reggio à Parme, il n'y a que 2 postes.

A la seconde, après 1 ou 2 milles de chemin, avant de passer un petit fleuve, très gros l'hiver et sec l'été, on entre dans le territoire de Parme. Ce pays paroît meilleur que celui de Reggio; mais il est un peu moins bien cultivé: car il est difficile de cultiver

aussi bien que les Modénois. On croit que le Parmesan n'est pas si chargé à proportion que les États de Modène. Cependant, il rend beaucoup plus.

Il y a dans les États de Parme, pour le moins, un tiers plus d'habitants que dans ceux de Modène.

Les États de Parme, du côté du midi, ont des montagnes formées par l'Apennin. De ces montagnes sortent bien des torrents. Les anciennes constitutions des Ducs avoient défendu de cultiver ces montagnes, afin que les torrents entraînassent moins de sable dans le Pô. Mais on a cultivé tout, et ces montagnes sont fertiles comme les vallées mêmes. De plus, l'air, qui est très bon à Parme, y étoit encore meilleur autrefois, et on y voyoit des vieillesses prodigieuses. Mais, comme, par les défrichements, on a coupé les arbres des montagnes, lesquels couvroient le *(sic)* vent du midi, l'air a perdu cette admirable salubrité et n'est plus que bon.

Le duc de Parme est un prince qui ne songe qu'à passer bien son temps, et il fait de très grosses dépenses, outre qu'il en a de continuelles que le duc de Modène n'a pas: car il a 2 à 3,000 hommes de troupes, au lieu que je ne crois pas que le duc de Modène régnant en ait 500.

Le premier coup d'œil de Parme est très agréable. Les rues en sont belles, larges, vastes, grandes; les églises, belles; la fortification, en bon état. Les remparts font une très belle promenade. Les églises

sont pleines de belles peintures du Parmesan et du Corrège.

Comme les États de Parme ont été aux Papes, le Clergé y a des privilèges très grands; ce qui fait que presque tout le monde y choisit cet état. 5

Au Saint-Sépulcre, il y a deux beaux tableaux : un admirable, du Corrège, où l'enfant Jésus donne une main à saint Joseph et l'autre à la Vierge; et un autre très beau, du Parmegianin.

Au Dome. — Le Dome est peint par le Corrège 10 d'une manière inimitable. Le fond du soffire *(sic)* au bout du chœur, a été renouvelé par les Carrache, sur le dessin du Corrège, les peintures du Corrège ayant été détruites pour agrandir l'Église. Il y a auprès du Dome, sur des arcs, des clairs-obscurs du 15 Corrège admirables.

A Saint-Jean, église des Bénédictins, le dome est peint par le Corrège. Mais il est difficile de voir ces peintures, tant ce dome est obscur. Mais il y a d'autres tableaux du Corrège et quelques peintures 20 du Parmesan.

J'ai été recommandé par le père Joseph Cerati au comte Cerati, son frère, qui est un jeune ecclésiastique très aimable. Il m'a mené avec le sieur Clément Vouta, habile peintre, voir les plus belles 25 choses de la Ville. Ce sieur Clément m'a fait voir un tableau de sa façon, d'un *Loth enivré par deux de ses Filles,* dont l'expression est très bonne.

J'avois aussi une lettre pour le comte chanoine Bernieri, qui m'a fait bien des politesses.

A Saint-Antoine, il y a un tableau inimitable du Carrache : une Vierge, l'Enfant et une Madeleine qui le caresse; un Ange, à côté, qui regarde l'Enfant; un saint Jérome, à côté. Le Jésus caresse la Madeleine et regarde saint Jérome. Tout est en action dans ce tableau.

Le duc de Parme a 1,900 hommes de troupes, cavalerie ou infanterie, tant pour ses gardes que pour ses garnisons de Parme et de Plaisance. Il lui faut, tous les jours, tant à Parme qu'à Plaisance, 4,500 rations de pain, tant pour ses troupes que domestiques et autres.

Le même homme *(sic)* dit qu'il *(sic)* a 13 millions de livres de Plaisance, qui reviennent à 6 millions 500,000 livres de Milan. Il faut 7 millions de Milan pour faire 1 million de philippes; 1 philippe vaut 10 paules, qui valent 5 livres 13 sols de notre monnoye actuelle; de façon que le Duc auroit environ 5 millions de notre monnoye de revenu. A ce compte-là (ce que je ne crois pas), Plaisance est plus riche que Parme, à cause du commerce qui y est plus grand.

Parme est un peu plus peuplé : le même homme croit qu'il y a 50,000 habitants à Parme.

Depuis que le duc de Savoye chargea trop de droits les marchandises de France qui passoient par

ses états, on les fit passer par le Simplon, et là, au Lac Majeur ou celui de Côme, où il y avoit plusieurs maisons françoises. Mais, les Milanois ayant mis des droits aussi sur les marchandises, les marchands françois ont envoyé les marchandises par Gênes, ou plutôt par Sestri-di-Levante; d'où, par un trajet très court, elles arrivent à Plaisance et se répandent par toute l'Italie; de façon qu'il faut que la ville de Milan même prenne ses étoffes de Plaisance, où il y a 5 ou 6 maisons françoises établies. Voyez (je vous prie) quel chemin il faut que prenne le négoce pour se défendre des continuelles entreprises des gens de finance! On le poursuit partout, et il se réfugie toujours quelque part.

Les ducs de Parme ont une belle maison de plaisance dans les murs mêmes de la Ville, qui est comme une espèce de maison de campagne, où ils passoient trois à quatre mois de l'année. Le bâtiment est beau, bien entendu : un grand corps de logis, avec deux ailes; de grandes pièces de pré; un très grand et beau bois; une belle pièce d'eau, dans laquelle il y a une île. Cette pièce fut faite pour être la scène d'un opéra fait à l'occasion du mariage d'un prince de la maison. Il y a aussi des peintures.

J'ai connu à Parme l'abbé comte Jean-Francesco Anguisola, oncle du père Cerati, qui est un homme de mérite et d'esprit et m'a fait toutes sortes d'amitiés. Il a un neveu, le comte Paul-Camille Anguisola, qui est capitaine dans un de nos régiments en France.

Presque tous les gentilshommes, à Parme, prennent l'habit ecclésiastique à cause des grands privilèges qu'ils y ont : ce pays ayant été sous la domination des Papes.

5 Grand nombre de fêtes à Parme.

Je trouvai à Parme la comtesse Volpari, avec laquelle je fis connoissance. Elle est de Plaisance. Elle étoit dans une auberge. Elle étoit amie des Cerati. C'est une espèce de folle, plaisante, et qui
10 a de l'esprit.

J'ai vu un assez beau cabinet de tableaux dans la maison du marquis Santi.

Le duc de Parme a une ménagerie, où il y a des lions, des tigres, des ours.....

15 M. Silhouette, étant à Parme, demanda à voir le Duc, qui étoit à Sala, maison comme Marly, où il ne voit personne, et qui étoit celle qu'il avoit pendant qu'il étoit particulier. On lui demanda son titre. Il dit qu'il étoit « conseiller-secrétaire du Roi, mai-
20 son et couronne de France et de ses finances ». Ce titre parut si respectable au Duc qu'il lui fit dire qu'il n'étoit pas en état de le recevoir ; mais que, s'il vouloit absolument le voir, il iroit à Parme, recevoir sa visite. Je fis remarquer audit M. Sil-
25 houette la bonté du Roi qui rend si brillant aux yeux des étrangers le premier pas que l'on fait dans la noblesse.

J'ai été voir l'appartement du palais du duc de Parme, où sont ses tableaux: car il en a une partie là et une autre partie dans sa galerie. Il y a la même remarque à faire là que sur la galerie de Modène: c'est que ces princes ont beaucoup tiré des églises; à la différence qu'à Parme il est resté plusieurs tableaux et plusieurs peintures à fresque, comme les deux coupoles de Saint-Jean et du Dôme, du Corrège, et plusieurs autres ouvrages du Parmesan. Le duc de Parme a trouvé des tableaux de ces grands maîtres jusque dans les villages et petits monastères.

Je fais, en passant, cette remarque que la plupart des ouvriers seroient très bons s'ils étoient bien montrés. Ce que l'on peut voir par l'exemple des trois Carrache, bons, parce que deux avoient étudié sous Louis, et des trois Parmesan ou Mazzola, bons peintres, parce qu'ils avoient été sous de bons maîtres; de tous les élèves de Raphaël et des Carrache, qui ont tous réussi.

Dans cette grande quantité de tableaux qui sont dans cet appartement, tous bons, il y en a d'excellents: un petit *Enfant* du Guide, qui dort; une *Vierge* du Parmesan, admirable; quatre grands tableaux, des copies de certaines peintures du Corrège, faites par les Carrache, parce que les originaux se perdoient (ce sont des ouvrages admirables); un beau *saint Michel* de Rubens; un *Enfant qui dort* de Van Dyck; et une infinité d'autres beaux tableaux.

On voit, ensuite, une petite bibliothèque, séparée de la grande, de livres choisis, qui ne sont pas bien choisis.

La galerie du marquis Santi est composée de quelques bons tableaux et beaucoup de médiocres. On la vendroit. On dit en avoir refusé 12,000 écus romains.

Le Théâtre de Parme étoit d'abord fait pour être la salle des gardes du Palais des Ducs, qui n'est pas achevé, et qui est inhabité par cette raison, les Ducs demeurant au Vieux Palais, où sont les tableaux dont j'ai parlé. Le Théâtre est grand, et trop grand pour un petit prince, qui n'a pas de quoi l'éclairer : ce qui fait qu'il reste presque inutile. Il est fait en manière d'ovale et a quelque chose des théâtres des Anciens; de façon que la voix se communique très aisément. L'officier me demanda ce que je voulais dire doucement à ses Suisses, qui étoient à l'autre bout, pour me faire voir qu'ils l'entendroient. Je fis cette demande : « Combien avez-vous bu de bouteilles de vin aujourd'hui ? » Ils me répondirent : « Quatre. » Je demandai à cet officier si l'on faisoit de ces *(sic)* opéras en Suisse. Il me répondit que non. Je lui demandai si, dans le cabaret, on ne chantoit pas quelque petite chanson. Il me répondit qu'il y avoit de ces opéras-là.

Je fus, le lendemain, voir, dans le même palais inhabité, la galerie du Duc. C'est une très belle chose et un recueil de beaux tableaux. Ce sont là ceux qui ont été de tous temps à la maison; au lieu que ceux qui sont dans le palais que le Duc habite ont été acquis par le feu Duc, frère de celui qui règne aujourd'hui.

Il faudroit que Raphaël eût vécu mille ans pour avoir fait tous les tableaux qu'il a faits.....

Dans cette galerie, il y a un grand nombre de beaux tableaux, entre autres : une petite *Vierge* du Corrège ; *la Pluye d'Or* du Titien ; deux copies faites par les Carrache : l'une, des *trois Grâces,* de *trois Grâces (sic)* de Raphaël qui sont au petit Palais Farnèse ; l'autre, d'un autre morceau du même ; l'ébauche, en petit, du fameux *Jugement* de Michel-Ange, qui est à la Chapelle de Sixte, et que l'on voit mieux à son aise, et qui est mieux conservé. Enfin, le tout est plein d'originaux du Corrège, du Parmesan, du Titien, de Raphaël, des Carrache..... Il y a aussi plusieurs beaux ouvrages de Schedone.

Les ducs de Parme sont extrêmement jaloux des choses qui leur appartiennent. Ce sont des difficultés très grandes pour voir la moindre chose. On ne peut voir le Théâtre sans un ordre de la main du Duc. Or cet ordre ne seroit naturellement pas plus nécessaire qu'il ne devroit l'être pour voir la Grande Place. Il en est de même des deux cabinets de tableaux. Il faut, de même, un ordre pour voir Colorno, maison de plaisance du Duc, et voir jouer les eaux : choses pour lesquelles, il faut un ordre de sa main. Je ne sais si toutes ces cérémonies se font par fête, ou pour faire donner une *manche* plus grosse, ou par politique, pour retenir plus longtemps les étrangers. — Je n'ai point vu ce Colorno, parce que le Duc étoit à Sala, sa maison lorsqu'il n'étoit que prince, et que l'ordre ne vint pas à temps.

C'est une misère que de voyager par la poste dans les états des petits princes d'Italie. Ils ont besoin de leurs maîtres de poste, parce qu'ils prennent leurs chevaux sans payer, et leur donnent à courir sus aux étrangers. Ce duc de Parme, par exemple, paye 2 livres de sa monnoye, par cheval, à son maître de poste, pour les services de la Cour; et les étrangers en payent 7, par cheval. Aussi les maîtres de poste y ont-ils des droits inusités. Quand un homme est venu par la poste, fût-il dix ans à Parme, il faut qu'il s'en retourne par la poste. Le privilège des trois jours n'y a pas lieu.

Le duc de Parme lève bien plus de 100,000 pistoles ou 2 millions de notre monnoye actuelle sur ses sujets. Jamais duc de sa maison n'a été si peu chargé de cours collatérales : car il n'en a aucune. De plus, il a augmenté les subsides de plus de 12,000 pistoles, et il n'a pas un sol. Il ne songe à rien qu'à se divertir.

Je suis arrivé à Mantoue le 27 juillet, à la pointe du jour, ayant couru toute la nuit et étant parti la veille, à 22 heures, de Parme.

Ce même matin, j'allai voir le Palais du Té, qui est un lieu où les ducs de Mantoue avoient leurs écuries, et que le duc ..... accommoda de quelques appartements, ayant fait une grande cour carrée d'ordre dorique, à un étage. Et, pour ajuster les triglyphes de son dorique, Jules diversifie *(sic)*

les espaces de ses colonnes avec symétrie, ayant mis plus de triglyphes aux pilastres du milieu qu'à ceux des côtés. Il a, de même, diversifié les espaces des pilastres : les côtés qui ne sont pas vis-à-vis étant différents; et, dans le côté vis-à-vis de l'entrée, une espèce de salon ou *atrium*, par où l'on entre des deux côtés dans les appartements, et qui règne sur un parterre. Il est orné de peintures de Jules Romain, et de statues de terre cuite de son dessin, et quelques unes de sa main (m'a-t-on dit). Elles sont très bonnes. Le dessin de cet *atrium* et de tout l'édifice est admirable.

Il y a, à *(sic)* côté droit, trois chambres, et, à *(sic)* côté gauche, trois autres chambres, où Jules Romain a travaillé d'une manière que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la peinture.

La première chambre, à *(sic)* côté droit, est ornée de stucs où Jules a représenté un triomphe des Romains, et là on voit son grand savoir dans le costume et dans le dessin. Ensuite, on entre dans une autre chambre, où il y a des peintures belles; mais qui vous préparent à cette autre admirable pièce où Jules a représenté la chute des Géants. Tout est du dessin de Jules; mais il n'y a que le Ciel et les Dieux qui soient entièrement de sa main : les Géants ayant été touchés par ses élèves; mais on y trouve toujours Jules. On ne peut rien ajouter au feu, à la hardiesse, à la grandeur, au mouvement qui est dans toutes ces figures, et à la beauté de toute la machine.

De l'autre côté, il y a encore trois chambres :

une *Chute de Phaéton* admirable, mais qui a été retouchée, quoique assez heureusement. Puis on passe à une plus grande chambre, où il y a une prodigieuse quantité de belles peintures; si bien que l'œil ne peut se tirer de là. Il y a, d'un côté, un *Festin des Dieux*, où Mercure arrive trop tard. Tout cela est enchanté pour le feu, pour la grâce, pour le dessin, pour les attitudes. Ce qui me touche dans Jules Romain, c'est son ordonnance. On ne sauroit croire la quantité de Géants, d'une grandeur énorme, qu'il a mis en si peu de place. Tout cela est si bien ordonné qu'il n'y a rien de confus. L'œil voit tout et tout d'un coup. C'est une remarque que j'ai déjà faite sur ses *Batailles*. Dans les *Batailles* du Bourguignon et autres, je ne vois qu'un cheval, et, du reste, de la confusion. Je vois tout dans les *Batailles* de Jules Romain.

Dans cette même chambre où est *le Festin*, il y a un *Fleuve* dont la barbe et la moustache se convertissent et coulent comme de l'eau, qui est admirable. On voit Psyché, qui considère l'Amour avec sa lampe. Il n'y a rien au-dessus de cela. On croit voir une chambre : l'Amour et Psyché sont en relief. Il y a, à la cheminée, un Hercule admirable, tout de la main de Jules. J'oubliois de dire que, dans *la Chute des Géants*, le feu sort par la cheminée, comme un Etna, où ils se voyent précipités.

Mantoue est une seconde Venise. Elle est entourée par trois lacs. Le lac de Dessus est au couchant, le lac de Dessous, au levant, et le lac

du Milieu, au nord. La Ville peut avoir 4 à 5 milles. Le côté du midi n'est pas entouré du lac, mais seulement par un fossé, où l'on fait couler les eaux. Mais, quand on en veut, on jette là les eaux du lac, et on fait un lac par une inondation. 5

Il y a un pont qui va vers le nord-est, qui a 1 mille de long; au bout duquel il y avoit autrefois le Château-Saint-Georges, et ce pont étoit couvert. Mais ce Château est à présent ruiné.

Une grande chaussée, sur laquelle il y a douze 10 moulins, appelés *les Douze Apôtres*, sépare le lac de Dessus du lac du Milieu. Cette chaussée va du midi au nord. Au bout est Borgho-Porto ou la Forteresse, séparée de la Ville par cette chaussée. [Sous] le pont par où l'on y entre passe la grande défluité 15 d'eau dont nous avons parlé, qui passe avec une rapidité à faire tourner la tête. Ce bourg est donc fortifié et, d'ailleurs, entouré d'eau du lac.

C'est la seule forteresse de Mantoue. Autrefois, depuis la Forteresse jusques au lac de Dessous, tout 20 le long de la côte, tout étoit plein de maisons ; mais la guerre a tout détruit.

Cette chaussée retient les eaux, qui passent avec une grande rapidité par les moulins. Les eaux retenues s'enflent dans le lac du Dessus, et il m'a 25 paru qu'elles y étoient plus hautes de 3 à 4 pieds, et elles renverseroient tout s'il n'y avoit, à côté, des ouvertures, une grande et petite *(sic)*, par lesquelles les eaux se déchargent avec une très grande rapidité. Ces moulins font moudre tous les grains 30 nécessaires pour la Ville, et ils ne pourroient être

moulus autre part. Le droit du Prince, pour une mesure de 10 poids, de 25 livres chacune, coûte 4 livres du pays, dont les 20 font 1 philippe; et, comme il faut 4 de ces mesures pour nourrir un homme, joint quelque petit droit de plus, cela va à 20 livres ou 1 philippe par homme.

Mantoue, à présent, a 15 ou 16,000 habitants. Sous les Ducs, il y en avoit plus du double.

Le pays de Mantoue est si bon que, chaque année, la terre produit des fruits pour nourrir le pays sept ans, et le surabondant sort pour nourrir le Pays Vénitien, le Modénois et le Parmesan; mais surtout le premier. La fertilité de la terre fait que le commerce y est totalement négligé. Ils ont des soyes, et point de manufactures. Un gentilhomme vit précisément pour rien : 2 ou 3 philippes, par mois, vous tirent d'affaire. Un gentilhomme m'a conté avoir une très belle maison dans Mantoue pour 7 pistoles du pays, par an. Cela fait que les gentilshommes ne peuvent pas sortir du pays : ils seroient abîmés.

Depuis quelque temps, l'air de Mantoue est meilleur qu'il n'étoit. Cela vient de ce que le lac ne reste plus à sec, et ce changement s'est fait tout seul. C'est qu'il y a eu des années où les eaux venoient si peu abondamment du lac de Garde que le lac restoit à sec. De plus, il y a cinq ou six ans que, pour travailler aux fortifications, on fit

couler les eaux : ce qui fit crever une infinité de monde ; et l'on peut dire que le peuple de Mantoue s'est bien renouvelé, étant presque tout des états de Venise, Modène, Parme.

On a vu, mais rarement, les eaux de l'Oglio recouler dans le lac de Dessous, de 10 à 12 pieds, et empêcher les moulins de moudre.

Le lac de Dessus est le plus grand des trois : il a bien 6 à 7 milles de long, et 3 de large. Il est en forme de calebasse, étant très étroit par le milieu.

Le lac de Dessous entre *(sic)* bien 3 milles, entre est et sud, et va former le Mincio.

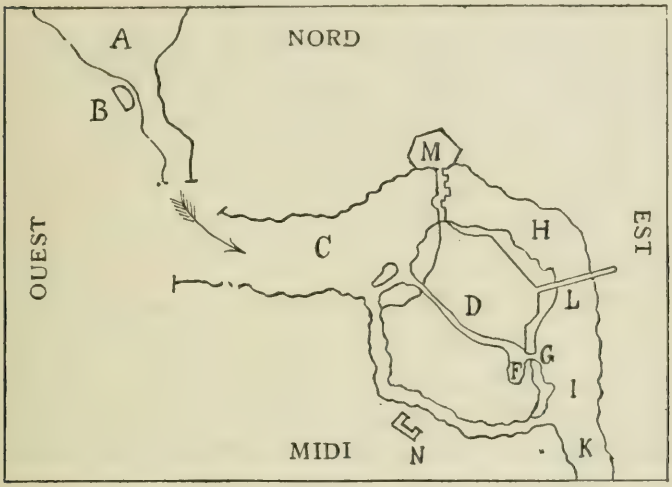
Le lac du Milieu est le plus petit.

L'eau du lac de Dessus vient du lac de Garde, du lieu appelé *Peschiera*. Du temps du feu Duc, on alloit en bateau bien avant vers le lac de Garde; mais les écluses sont gâtées.

Les eaux du Lac Inférieur vont former le Mincio, et on va du port de Mantoue à Goveruolo, qui est un port à 11 milles de Mantoue et peu éloigné du lieu où le Mincio entre dans le Pô.

Outre les embouchures par lesquelles nous avons dit que le lac de Dessus se décharge dans celui du Milieu, il y en a un *(sic)* autre qui forme un canal qui passe dans la Ville et sert à enlever les immondices. Il sort de la Ville par une issue qui est gardée par des sentinelles, et, la nuit, on lève une chaîne, ce qui fait qu'on appelle ce lieu *lo Porto-Catena*. Il se jette dans le lac de Dessous. Là, au *Porto-Catena*,

sont des bateaux qui peuvent aller jusqu'à Venise, passant par le Lac Inférieur, où se rend l'eau du canal, et, de là, on va au Mincio, où généralement toutes les eaux se rendent. Le canal qui traverse la



PLAN DE MANTOUE

A. Lac de Garde.
B. Peschiera.
C. Lac de Dessus. (Il n'est point fait comme cela, mais en forme de calebasse.)
D. La ville de Mantoue.
F. Eau du lac de Dessus qui passe par un canal de la Ville.
G. *Porto-Catena,* qui se ferme par une chaîne, pour qu'on [n'] entre point du lac de Dessous dans la Ville.
H. Lac du Milieu.
I. Lac de Dessous.
K. Mincio.
L. Pont Saint-Georges.
M. Forteresse.
N. Château du Té.

5 Ville ne porte point de barque, si ce n'est au *Porto-Catena,* et va de l'ouest à l'est.

Dans plusieurs endroits, le lac est plein de cannes et de roseaux.

Mantoue n'est pourtant pas précisément dans

l'eau, comme Venise ; c'est terre ferme. Il faut pourtant bâtir presque partout sur des pilotis, comme à Venise. On s'en exempte du côté du lac de Dessus, qui est plus haut, à moins qu'on ne bâtisse un grand bâtiment. 5

On fait l'hiver, sur le lac, une chasse aux canards et autres oiseaux pareils. C'est un droit du Prince. On y fait aussi une pêche, qui est un bon revenu de la Chambre. Quand on a pris les poissons, on les met dans des réservoirs où passe l'eau du lac. 10

Le Palais du Té est au midi de la Ville.

Le Dôme est de l'architecture de Jules Romain, et il y a des peintures de lui. Cette église ne fait point du tout d'honneur à Jules Romain. Les proportions ne sont point observées : les colonnes 15 corinthiennes ont les proportions toscanes ; la nef est trop courte ; les membres d'architectures *(sic)* ne recourent *(sic)* point ; les piédestaux des pilastres sont un peu plus bas que ceux des colonnes : la règle est que chaque colonne demande un pilastre 20 opposé, et avec les mêmes proportions.

Pour revenir au Palais du Té, Junon est auprès de Jupiter, rassurée par sa présence : elle est sans frayeur et lui montre des Géants qu'il faut foudroyer. On voit avec plaisir les différentes impres- 25 sions de tous ces Dieux et Déesses. Il semble que la frayeur est moindre dans ceux qui sont plus proches de Jupiter, et cela doit être ainsi, comme il arrive

dans les batailles. Le chef-d'œuvre est le Palais du Ciel, que les Géants vouloient escalader, qui est au milieu, et où est une *(sic)* aigle. Il n'y a rien de si difficile à représenter que cela, et Jules s'en est admirablement acquitté.

J'ai été au Palais ducal. Il est habité par le Gouverneur. C'est une ville. Il est entièrement démeublé, excepté ce qu'occupe le Gouverneur, qui est meublé de meubles pris à La Mirandole. On peut bien dire que l'Empereur est empereur romain par les dépouilles des princes qu'il a pu subjuguer. Les Allemands ont meublé le Palais de tous les ancêtres des ducs de La Mirandole, et cela en fait une galerie. Je ne sache rien de plus bas que d'avoir employé en meubles tous les tableaux de famille. Du reste, les Allemands ne méritent que d'avoir des verres et des bouteilles. Ils laissent tout périr. Il n'y a rien de si malpropre que le Palais. J'ai vu des tableaux renversés contre terre, et qui y resteront pour jamais. Le reste est exposé à l'air. Dans le lieu où étoit la bibliothèque, il y a encore quelques os de géant et pétrifications, os de poisson, que la poussière mange. Quand les Allemands arrivèrent, ils mettoient leurs chevaux dans les chambres de Jules Romain du Palais du Té. Dans ce palais, la foudre a gâté entièrement quatre grands tableaux de Jules Romain.

Lorsque je suis arrivé, l'Empereur ayant donné l'administration des affaires du Duché à un président

Poulicani, Mantouan, et l'ayant ôtée aux Allemands, on faisoit des réparations au Palais du Té, qui périssoit.

Ce même président, sur les représentations de la dévastation et destruction du Mantouan faites à l'Empereur, au voyage de Gratz, avoit reçu l'administration du Duché, et il avoit diminué les impôts, qui étoient intolérables, et les ailes avoient été rognées au Gouverneur.

A Mantoue, l'Église de Saint-André, assez belle. Le dôme n'est pas fait. Les pilastres sont d'ordre ionique.

Le 29 juillet 1729, je partis de Mantoue, et j'arrivai le même matin, de bonne heure, à Vérone, que j'avois déjà vu. J'eus la curiosité de revoir ce que j'avois déjà vu, afin de voir les différentes impressions. Et, *primo*, pour les peintures, j'avoue que j'y ai trouvé peu de chose, et moins que la première fois.

Le palais du comte Orlandino est d'un beau rustique. Un ionique, dessus, imité d'un reste de temple qui est au Capitole : y ayant quatre volutes; les mêmes. Ce palais a une attique. Au-dessus, il me paroît un peu trop d'ornements *(sic)*.

A la place aux Herbes est le Palais du Podestat, celui du Capitaine et la Loge des Cavaliers véronois, où ils s'assemblent. Il est bien bon que ce soit près du Palais du Podestat. Auprès de là sont les

trois mausolées, en forme de pyramide, des trois frères Scaliger, d'un vrai gothique et du plus barbare. Ils sont devant l'Église de *Santa-Maria-Antica*.

Sur une montagne, à la rive gauche de l'Adige, 5 sont deux châteaux (l'un appelé *San-Pietro ;* l'autre, *San-Felice*), qui peuvent battre commodément la Ville. Il y a, à chacun, 50 soldats.

L'Adige passe par le milieu de la Ville. La communication se fait par quatre ponts de pierre. On 10 m'a dit que l'Adige commençoit à porter bateaux à 5 milles au-delà de Bolzano.

A Sainte-Marie-*in-Organo*, des Olivétans, la façade n'est que commencée. Elle est d'un dessin très gentil. Il y a quelques belles peintures du Titien: 15 entre autres, une *Résurrection du* (sic) *Lazare;* une *Vierge* de Hyacinte Bandi (et l'on n'est pas fâché de trouver, parmi les attitudes gênées des Vénitiens, un tableau de l'école de Rome); enfin, c'est un *saint Michel* de Paul Farinato-Véronèse.

20 A Saint-Lazare, au cloître, sur une porte, une tête de Paul Véronèse, admirable; dans le réfectoire, une *Cène de Jésus-Christ chez le Publicain*, de Paul Farinato-Véronèse, qui n'est pas le grand : mais ces tableaux ne sont que du second ordre.

25 Auprès du *Ponte-Nuovo*, quelques peintures sur un palais, à fresque, et ouvrages de clair-obscur, où il y a quelque chose d'assez bon.

En général, Vérone brille peu pour sa peinture.

J'ai revu le fameux Amphithéâtre. Je trouvai qu'on y travailloit, et il faut dire à la louange des Véronois qu'ils n'ont pas conservé, mais réparé ce monument : ayant remis à neuf au moins la moitié des degrés; commencé à nettoyer les conduits qui recevoient et rendoient l'eau de l'Adige et entraînoient les urines; ôté les terres des lieux où étoient les cachots de ceux qu'on exposoit; découvert le rez-de-chaussée; et cela, avec 400 philippes que l'Amphithéâtre a de revenu, par an, des boutiques et places qu'on y loue. Remarquez que les pierres qui joignoient dans les degrés anciens étoient relevées dans les jointures, pour empêcher l'eau d'y couler. On ne l'a pas fait dans les réparations nouvelles; ce qui fait que l'eau coule dans les boutiques. Ils ont dessein, à Vérone, de réparer le morceau qui subsiste, qui peut donner l'idée de tout l'amphithéâtre. C'est au troisième ordre, où l'on mettoit des degrés de bois pour les esclaves et le reste du même peuple : ce qui faisoit autant de places qu'il y en avoit en bas.

Le marquis Mafféi est l'intelligence de l'Académie de Vérone, et il est chef de secte.

VOYAGE

EN ALLEMAGNE

VOYAGE EN ALLEMAGNE

I

TYROL, BAVIÈRE ET WURTEMBERG

Le même jour, une heure avant Soleil couché, je partis de Vérone pour aller à Trente. Le pays est plein de pierres et de rochers. Depuis Vérone jusqu'à Trente, nous avons suivi l'Adige, et, dès que nous sommes arrivés à Volargne, nous l'avons suivie avec péril (Volargne est la seconde poste de Vérone) et couru risque, dans une nuit obscure, d'y être précipités, surtout auprès d'une forteresse des Vénitiens appelée *La Chiusa*, qui est sur une montagne et ne laisse qu'un passage très étroit entre elle et les précipices du fleuve. Encore, le chemin est-il coupé par un pont-levis. Des soldats traînent votre chaise jusques en haut, et il faut beaucoup chicaner pour les faire contenter d'un teston, qui est leur droit.

Ala est une terre du comte de Castelbianco, où il y a un très grand nombre de métiers pour des velours. C'est là que, pour la première fois de ma vie, j'ai pris une idée de la fabrique des velours. Imaginez-vous qu'au métier et à la chaîne ordinaire

pour faire un taffetas ou gros de Tours, il y a une chaîne encore, qui a d'autres fils pour la faire monter et descendre; et, si le velours et la chaîne ordinaire doit avoir 15 toises, cette chaîne particulière en doit avoir 50, qui doit se consommer. Il y a donc la chaîne ordinaire à toutes les étoffes, qui ne paroît pas, et est au milieu, et est ordinairement d'une autre couleur que le velours : étant, d'un côté, caché par la trème qui se place à l'envers et le couvre, et, de l'autre, par cette chaîne particulière dont j'ai parlé, qui forme le velours. On passe un gros fil de laiton, de la grosseur d'une petite épingle, qui est creux, en canal, des deux côtés, entre les deux fils de la chaîne ordinaire; puis, on fait descendre la chaîne particulière, de façon qu'elle entoure le cylindre; puis, on fait passer la trème à l'ordinaire par la chaîne commune à toutes les étoffes. Après quoi, avec un instrument taillant, on suit le long du canal cette chaîne du velours, et on la coupe ; ce qui en fait le poil. Cette chaîne tient toujours, parce que l'opération qu'on a faite avant de passer trois fois la trême la tient. Puis, on recommence sans cesse la même opération.

Tout ce pays, tant vénitien que trentin, jusques à Trente, est plein de mûriers, et même dans les montagnes du Trentin, qui sont des rochers. Les mûriers viennent à merveille dans les collines et les vallées, et cette terre est extrêmement fertile. On voit, dans le même champ, des bleds d'Inde et autres, de la vigne sur des cerisiers, ormes, frênes, noyers, et des mûriers partout.

Tout Roveredo travaille aux premières manufactures de soye, qui est de filer les cocons dans les chaudières. Il y avoit autrefois à Roveredo beaucoup de manufactures d'étoffes de soye; mais il y en a peu à présent. Les soyes de ce pays sont bonnes.

Roveredo est grand comme Dammartin, et tout y travaille.

Ces peuples sur les confins de l'Allemagne et de l'Italie ne sont contenus par rien. Ils sont, en quelque façon, libres et, par conséquent, insolents : car il n'y a rien de pis que la populace libre. D'ailleurs, les fripons font plus volontiers leur résidence sur les confins de deux états.

On est étonné de voir en Italie qu'il faut payer exactement à chaque poste et se faire rendre exactement son reste. Cela est nécessaire. Le menu peuple y a si peu de bonne foi que chacun ne cherche qu'à se *(sic)* tromper, qu'on ment, qu'on nie les faits. Personne donc ne se fie à un autre. Au lieu qu'en France il semble que la bonne foi règne dans ces conventions qui se font et courent d'une, de deux, de trois postes à l'autre.

Les Allemands, très peu vifs dans leur jeunesse, se trouvent souverainement épaissis dans l'âge avancé. Aussi ceux qui ont quelque espèce d'affaire ou de commerce ont-ils coutume de se reposer de tout sur quelqu'un qui puisse se remuer.

On est bien étonné, quand on quitte la belle Italie

pour entrer dans le Tyrol. Vous ne voyez rien jusques à Trente que des montagnes; rien (je crois) jusques à Insprück; rien jusqu'à Munich. Voilà, pourtant, bien du pays!

Trente est une bien vilaine ville. L'Évêque réside l'été à Livolin, maison à 15 milles de Trente. L'hiver, il réside à Trente.

On voit l'Église de Sainte-Marie-Majeure, où s'est tenu le concile, qui n'est bonne que pour la célébration d'une messe de paroisse. On s'imagine bien qu'il n'y a point d'ouvrage de l'art à Trente digne de la curiosité du voyageur.

Le 31 juillet, à 6 heures de France, je partis de Trente. Je ne restai en chemin ni pour manger ni pour dormir, et j'arrivai à Insprück le lendemain, à 11 heures du matin. J'avois mis à Trente un avant-traîne *(sic)* à ma chaise, pour 3 pistoles d'Espagne.

Tout ce que j'ai vu du Tyrol, depuis Trente jusques à Insprück, m'a paru un très mauvais pays. Nous avons toujours été entre deux montagnes, et ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après avoir presque crevé de chaud à Mantoue il m'a fallu souffrir un froid très vif dans ces montagnes du Tyrol, quoique j'eusse des habits bons pour l'hiver, et cela, le 1er jour d'août.

On arrive de Trente à Bolzano, toujours entre deux montagnes, suivant l'Adige, que l'on ne perd

jamais depuis Vérone. A Bolzano, l'on quitte l'Adige, qui reste à gauche, et l'on suit l'Eisack. Il y a 7 lieues d'Allemagne (ou 35 milles d'Italie) de Trente à Bolzano. De Bolzano, suivant toujours l'Eisack, on arrive au Grand-Brenner.

Le Brenner est une haute montagne, d'où sortent deux rivières : l'Eisack, qui va dans l'Adige, à 1 mille d'Italie au-dessous de Bolzano, et le Ultz *(sic)*, qui [va], de l'autre côté, à Insprück et se jette là dans l'Inn. Il n'y a pas plus de 200 pas d'une source à l'autre. Ce sont plutôt deux torrents que deux rivières. C'est comme un toit à deux égouts. La carte de de L'Isle marque mal ou ne marque point du tout la source de ces deux torrents. Les sources y paroissent très éloignées ; ce qui n'est point.

Du lieu de cette séparation, qui se fait à la poste appelée *Brenner*, à Insprück, il y a 3 postes (ou 6 lieues d'Allemagne). De Bolzano à cette séparation, il y a 6 lieues et 1/2. — On peut juger, en passant par cette route, combien la terre de Lombardie est basse : car on monte toujours l'Adige de Vérone à Trente, et elle y est fort rapide ; et on monte toujours l'Eisack, qui n'est qu'un torrent et n'est navigable nulle part de Trente jusques à sa source. — Qui sont *(sic)* 13 lieues d'Allemagne.

Voici le nom des postes de Bolzano à Insprück : Bolzano, Leitchen, Kollmann, Brixen, Mittewald, Sterzing, Brenner, Steinach, Schœhnberg, Insprück.

Je regarde le Tyrol comme les Alpes mêmes qui séparent l'Allemagne de l'Italie. Généralement, ce que j'en ai vu est mauvais. Ce sont des montagnes, la plupart du temps couvertes de neiges et la plupart du temps très stériles.

L'Allemagne peut aisément se défendre de l'invasion, et l'Italie aussi, par ces côtés de séparation. Le Tyrol est une forteresse, et, si les Romains avoient fait une seule province de ce que nous appelons à présent *l'Italie*, et que la République l'eût gardée avec jalousie, elle auroit subsisté longtemps. Au lieu qu'en donnant à des gouverneurs particuliers la Gaule cisalpine, le reste de l'Italie, depuis le Rubicon, ne pouvoit pas se défendre, et Pompée fut obligé de l'abandonner.

Il est facile, en parcourant ces pays, de se convaincre que ce sont les fleuves qui ont fait les chemins ou, au moins, ont aidé les hommes à les faire. Dans tout le pays que j'ai parcouru, le chemin suit toujours le fleuve et la croupe des montagnes qui sépare les fleuves. C'est ainsi que la Nature aide à l'art.

Il y a dans l'Eisack des masses de pierre de la couleur du porphyre; mais elles n'en ont pas la dureté. Je croyois avoir fait une trouvaille.

On m'a montré à Kollman une pierre appelée *granach*. C'est peut-être le grenat. Elle est tachetée et d'un rouge qui approche du jaune. On la trouve dans la terre, dans un lieu appelé *Kollman*, près de là.

Insprück est entre les montagnes, dans une petite plaine. Elle est sur l'Inn, qui est déjà là une grosse rivière. Dans l'Église des Cordeliers, il y a vingt-huit statues de bronze, de hauteur naturelle, des souverains et souveraines du pays, toutes très mal faites.

Dans la Maison du Conseil d'Autriche, il y a une espèce de couverture ou d'auvent qu'on dit et qui paroît même être fait de lames d'or. Je n'en sais pas la vérité; mais je ne crois pas que la pauvreté des Autrichiens l'eût laissé.

Je suis parti d'Insprück le même jour, 1er août, à 3 heures après midi. Il faut monter une montagne appelée *Zirl*. Cette montée dure bien 4 milles, d'une montée assez rude. Aussi met-on quatre chevaux à la chaise, et paye-t-on 6 florins et 1/2 pour cette poste.

Je suis arrivé à l'entrée de la nuit à Seefeld, qui est la première poste après Insprück. J'y ai couché et suis parti le lendemain, au lever du Soleil.

De là, j'ai fait une poste et 1/2 jusqu'au lieu appelé *Mittenwald*, qui est un petit lieu fort serré entre les montagnes. Il y faisoit si froid que je fus obligé de me chauffer. La neige étoit tout près de la maison, sur la montagne. On me dit qu'elle étoit là depuis plus de cent ans, et qu'elle est dure comme de la glace. Ils savent, par un baromètre fort singulier, quand il y doit pleuvoir: c'est quand ils voyent de la maison une trentaine de chèvres sauvages sur les montagnes. C'est un signe qu'il fait un grand chaud sur

la colline, et elles viennent se rafraîchir; et c'est le chaud qui fait que le Soleil enlève des vapeurs.

De Mittenwald à Molirte *(sic)*, il y a une poste 1/2. Là on trouve un grand lac appelé de ce nom; puis, un autre encore. Ces lacs peuvent avoir chacun 2 ou 3 lieues d'Allemagne de tour. Je n'assure pourtant rien, n'en pouvant guère bien juger par le coup d'œil que l'on donne en passant.

Vers le milieu de cette poste se trouve la séparation du Tyrol et de la Bavière, et on arrive à Benedictbeuern. De là, on fait 2 postes jusques à Wolfrathshausen, qui est un gros village, plein de bestiaux, qui se retirent chacun dans leur maison. Et, de là, on fait encore 2 postes jusques à Munich.

Vous remarquerez que les postes de Bavière et du nord du Tyrol ne finissent jamais. Je ne restai sur le chemin pour boire, manger, ni dormir, et je n'arrivai à Munich que le lendemain matin, une heure avant jour, quoique je n'eusse changé que cinq fois de chevaux. Les lieues de Bavière sont immenses. Je crois que les Allemands, qui pensent peu et, par conséquent, ne s'ennuyent jamais, ont fabriqué les lieues si longues pour nous.

Les paysannes de Bavière n'ont de jupes que jusqu'aux genoux et ont des chapeaux; comme des hommes, tant leurs jupes ressemblent à une culotte large. La plupart des paysans de Bavière portent la barbe comme en Tyrol. Il faut que les modes fassent

bien du chemin avant d'arriver aux paysans du Tyrol et de Bavière.

Dès qu'on entre dans le Tyrol, on sent le climat d'Italie changer : c'est un froid très grand. Aussi passe-t-on d'abord des cheveux noirs aux cheveux blonds. Ce sont les montagnes qui font cette différence. Depuis Trente, et même avant, jusqu'à Munich, on marche toujours entre deux montagnes : on ne voit jamais qu'un petit morceau du Ciel, et on est au désespoir de voir cela durer si longtemps. C'est là que l'on trouve la solution du problème de Virgile :

Dic, quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat Cœli spatium non amplius ulnas.

Mais, quand le Soleil, par hasard, se trouve bien darder à plomb dans cet entre-deux, c'est là qu'il fait des moments de chaleur bien vifs.

Dans plusieurs lieux de ces pays-là, on a neuf mois d'hiver; mais on s'y chauffe bien, le bois y étant commun.

Le Tyrol a beaucoup perdu par le chemin que l'Empereur a fait faire par la Styrie et la Carinthie. Bien des hommes et des marchandises y passent à présent; ce qui diminue d'autant le nombre des passagers du Tyrol. Cela y apportoit de l'argent.

Au Brenner, on sème de l'avoine; mais elle ne mûrit pas tous les ans. Le Tyrol a assez de bled, de bestiaux; pas assez de vin, qu'il tire du Trentin.

Le gouvernement de l'Empereur dans le Tyrol est doux. C'est un dicastère qui règle tout. Chacun va jurer de la quotité de son revenu. On le taxe à proportion qu'il a, et cela va ordinairement à 1/40, années ordinaires.

La bonté du Gouvernement et le passage des hommes et des marchandises fait que l'on vit bien dans le Tyrol, en dépit de la Nature. Il faut avouer, cependant, que les voyageurs voyent le Tyrol pire qu'il n'est, y ayant entre les montagnes des vallées très fertiles et des coteaux de même.

Le Tyrol est une forteresse presque imprenable. Les paysans, avec des pierres, déferoient une armée. Le duc de Bavière ne se trouva pas bien d'y être entré. Il vint (je crois) jusqu'au Brenner.

Souvent le Brenner se couvre de neige, de façon que le chemin est fermé d'abord. Les gens du pays sont commandés pour l'ouvrir : ouvrage qui dure quelquefois trois jours.

Je disois à un officier allemand : « Vous ne pouvez résister à notre vivacité; ni nous, à votre lenteur. »

La ville de Belgrade est très bien fortifiée et est une des meilleures places de l'Europe.

On a fortifié aussi Orsova. On sait que c'est une île sur le Danube. On a fait un ouvrage sur le bord

de l'île, qui avance sur le Danube, où on a mis des batteries de canons, qui laboureroient une demi-lieue sur les Turcs qui voudroient remonter. On a fait deux redoutes sur les deux côtes *(sic)* du Danube, qui sont deux montagnes escarpées : car, à Orsova, on ne voit que ces deux montagnes et un morceau du Ciel. Le mal est que les ouvrages que l'on a faits dans l'île sont mauvais, parce que le terrain est si humide qu'il s'enfonce dessous, et cette humidité, d'ailleurs, rend l'air très malsain, et Orsova est le tombeau des Allemands.

Le défaut d'argent a empêché que l'on ne fortifiât Temesvar. On a commencé quelque chose; mais c'est peu. Comme il est dans un marais, il en coûte des sommes immenses. C'est encore un autre cimetière des Allemands. Quand Temesvar sera fortifié, l'Empereur aura deux places dans des marais bien bonnes: Mantoue et Temesvar.

Ces pays périssent tous les jours depuis que les Allemands y sont. On est obligé de faire garder les passages pour empêcher les paysans de passer du côté des Turcs. Le morceau de Valachie qu'a l'Empereur est presque entièrement désert, de même que le Banat et le reste. La moitié et plus des étrangers qui s'y sont établis ont crevé.

La Transylvanie est très bien peuplée. Comme les Valaques et Transylvains ont près des trois quarts de l'année maigres, ils ne savent que faire de leur viande et la donnent presque pour rien, et réellement pour rien aux soldats et officiers.

La Valachie impériale est infectée de bandes de

voleurs, que les grands bois empêchent d'exterminer, quoique on y envoye des troupes. Ce sont des déserteurs et gens du pays qui s'assemblent en troupes. Ils envoyent demander tant à un village, sous peine d'être brûlé et de couper la tête à tous les habitants. Ces gens, qui sont timides, payent et ne disent rien aux Allemands envoyés pour les secourir; de façon qu'il faut les tourmenter pour leur faire avouer la vérité.

Demander de l'eau dans les auberges d'Allemagne, c'est une chose qui paroît aussi extraordinaire que si l'on alloit demander à Paris un pot de lait chez Darboulin.

Quand vous demandez en Bavière, à un homme du peuple, quelle heure il est, ou une telle maison, il s'arrête, et pense, et rêve, comme si vous lui demandiez un problème.

Il Bavarese, piu stupido di Germani.

Les Saxons, plus d'esprit, mais sont les plus mauvaises troupes de l'Allemagne.

J'arrivai le 3 juillet à Munich. C'est une belle ville : les rues sont larges et belles; les maisons, assez bien bâties. Elle est sur l'Issel *(sic)*, qui se jette dans le Danube. Le climat y est tempéré : il est plus beau dans l'automne que dans aucune saison.

Le 6, jour de la fête de l'Électeur, je fus présenté à ce prince et à l'Électrice, à Nymphenbourg.

L'Électeur est un prince bien fait. Ce jour-là, toute la cour de Bavière étoit assemblée, et tout le monde étoit venu de sa campagne pour lui faire sa cour. Cela pouvoit bien faire 80 personnes des deux sexes. Il y eut à dîner une petite pastorale; le soir, un opéra : l'un et l'autre mauvais. Il n'y avoit ni de bonne musique, ni une voix seulement médiocre. Il y eut, le soir, un beau feu d'artifice sur le canal, bien mené et bien conduit, et fait avec beaucoup d'art. Le souper fut fort mince. Enfin, il paroît que cette cour est entièrement dans la réforme.

La maison de Bavière qui est à cette cour est composée de l'Électeur et de l'Électrice, du duc Ferdinand, son frère, et de la duchesse, qui est Neubourg (ces deux princesses ne sont pas jolies, à beaucoup près), du prince Théodore, évêque de Ratisbonne. L'électeur de Cologne y vient quelquefois.

Nymphenbourg est une maison de chasse, à une heure de Munich. C'est une belle maison de particulier, bâtie par le feu Électeur sur le goût françois. Tout autour sont les chasses de l'Électeur, très abondantes.

On a commencé un canal qui ira de Nymphenbourg à Munich, et on a mis des deux côtés des rangées d'arbres, et le dessin seroit de mettre des deux côtés des maisons de campagne que la Noblesse bâtiroit. Ce canal reçoit les eaux d'un canal supérieur, qui est de l'autre côté de la maison, et qui les reçoit d'un petit lac. Il y a des jardins qui sont assez bien. Tout cela, à la françoise.

La cour de l'Électeur est dans la réforme. Il songe (dit-on) à payer les dettes du feu Électeur, qui sont grandes, non pas en contrats à rentes, mais en arrérages de pensions et d'appointements et emprunts aux marchands : car, pour les dettes du jeu, elles ont été annulées.

L'Électeur a sur pied 5,000 hommes de troupes, et presque tous les officiers composent sa cour. Il est vrai qu'avec cela il augmentera ce corps à sa fantaisie avec de l'argent.

Il a peu de manufactures.

C'est un prince qu'on dit avoir de l'esprit juste, et qui a (dit-on) des sentiments.

Sa mère est à Venise, où elle amasse.

Morawiski est à cette cour, sombre joueur, et ruiné, et fort peu estimé.

L'Électeur a couché avec une de ses filles et l'a mariée à un fort bon gentilhomme de ce pays-là, lui a promis une dot et ne l'a pas payée. Il f.... actuellement la seconde ; mais à juste prix.

Pour Morawiski, il attrape de cela peu de chose.

Ayant dîné chez le comte Tœrring, il nous montra un plan de la bataille de Belgrade. Le camp impérial étoit justement entre le Danube et la Save, des deux bouts, et entre la Ville et le camp des Turcs, des deux côtés. Dans la Ville, il y avoit une armée. Ce qui trompa le prince Eugène, c'est qu'il ne crut pas que, le pays ayant été mangé et remangé comme

il fut, les Turcs arrivant pussent subsister trois jours. Mais il en subsistèrent quatorze, et la cavalerie, obligée de rester dans le camp, étoit comme un squelette. Si les Turcs avoient partagé leur armée et fait passer la Save à un gros corps, nous *(sic)* étions perdus, et nous n'aurions plus eu de convoi.

Il y avoit un pont sur la Save; l'autre, sur le Danube. Nous sortîmes, enfin, des retranchements avec une cavalerie qu'il falloit porter. On alla aux ennemis, et ils fuirent. Le prince Eugène hasarda beaucoup. Mais, cependant, on ne peut pas assiéger Belgrade sans se mettre dans ce camp. On comptoit, d'ailleurs, sur les Turcs, et qu'ils fuiroient.

J'ai ouï dire au comte de Tœrring une chose qui fait bien voir le peu de cas que les Allemands font d'eux. Il y avoit un escadron bavarois et un régiment d'infanterie de la même nation postés, et qui vit *(sic)* venir à lui un corps de 5 à 6,000 Tartares. Le commandant dit : « Voilà une bien mauvaise affaire ! Nous sommes perdus. Il faut, pourtant, aller à eux et vendre chèrement sa vie. » Un officier général de l'Empereur qui vit cette manœuvre lui dit : « Où allez-vous? Vous leur faites trop d'honneur. Donnez-moi ce régiment d'infanterie : j'en ai besoin ailleurs; et tenez ferme avec votre escadron. Ils ne vous attaqueront pas. » Effectivement, ils n'attaquèrent pas. Quand les Turcs voyent une troupe ferme, qui tient le fusil en joue et les reçoit froidement, qui peut avancer à eux, ils n'attaquent point :

cela les intimide. Les plus braves forment bien la pointe ; mais cette pointe n'avance pas. Cela est extraordinaire. Ils iront à l'assaut d'une place ; ils grimperont et monteront les uns sur les autres : c'est qu'ils ne voyent personne. Mais un corps, avec le fusil en joue, les genoux en terre, qui se remue et le *(sic)* leur présente, leur fait perdre la tête. Sont *(sic)* comme des pigeons, qui viennent à vous avec impétuosité, puis tournent l'aile et s'en vont en faisant une roue. Les soldats impériaux savent si bien qu'ils s'en iront, s'ils restent fermes, et qu'ils sont perdus sans cela, qu'il n'y en a pas un à qui il vienne dans l'esprit de fuir.

Le comte de Tœrring dit là-dessus qu'il ne peut dire ce que c'est que cette valeur des Turcs. Il dit que des troupes françoises, la première année, seroient embarrassées avec les Turcs, faute de les connoître ; que ce bruit, ces cris, cette impétuosité étonne toutes les troupes qui ne savent pas que ces gens fuiront immanquablement ; qu'il a vu à Malplaquet des régiments françois qui avoient résisté aux meilleurs régiments impériaux, embarrassés par des hussards.

Comme la Bavière a peu de commerce, les seigneurs n'y sont pas riches : 7, 8, 9 ou 10,000 florins. Le comte de Tœrring, le plus riche, en a (dit-on) près de 40,000 ; ce qu'il ne fait pas paroître, et avec esprit.

Le sang est très beau à Munich.

Il y a le Jardin de la Cour, où dames et cavaliers s'assemblent, jouent et se promènent.

La pinte d'Allemagne : 32 onces d'eau; la chopine : 16; le demi-setier : 8 onces.

5 Le comte de Thürheim, grand-chambellan, donna à M. de Rezé et à moi un fort bon dîner; c'est un bonhomme, qui boit beaucoup.

L'Électeur *(sic)* peut avoir 7 millions de florins de revenu, et l'Électeur d'à présent a augmenté les 10 subsides d'un demi-million; ce qui feroit 7 millions et 1/2.

Les sources principales de ses revenus sont : 1° les sels, qu'il distribue à ses sujets et aux étrangers (quoiqu'ils ne soient pas si bons que ceux de France, 15 ils sont pourtant meilleurs que les autres); 2° la bière (il est le seul brasseur de ses états); 3° le tabac (on dit que les Impériaux en ont tiré jusqu'à 10 millions de florins).

L'Électeur a 30 millions de florins de dettes de 20 feu l'Électeur son père.

J'ai ouï dire ici au ministre de Saxe que l'Électorat rendoit 10 millions d'écus; ce que je ne puis croire. Il est vrai que le pays est plein de manufactures.

M. de Rezé, le comte et la comtesse de Sephel, le 25 comte de Zenzem, M. Danvi, Mad^e^ Surfal, Mad^e^ de Honte *(sic)* et moi, allâmes, le 15, voir la maison de l'Électeur à Schleissheim, à deux heures de Munich.

C'est une grande et belle maison; c'est un grand palais. Il y a pourtant de grands défauts dans l'architecture : les portes petites comme les fenêtres; les fenêtres, en certains endroits, si basses qu'elles n'ont guère que leur largeur de hauteur. Le portique et l'escalier sont à la manière d'Italie; mais cela n'est pas de bon goût : les metzanins *(sic)* sont trop bas. Du reste, cela fait une grande maison.

La galerie est pleine d'une très grande quantité de tableaux, que le feu Électeur a acquis à grands frais, mais commodément, quand il étoit gouverneur des Pays-Bas. Beaucoup de Rubens; plusieurs Rembrandts; quelques peintres d'Italie, mais peu; et un petit cabinet où il y a beaucoup de petits tableaux flamands. Tout cela fait un beau recueil.

On entre dans les jardins, et, au bout d'une grande, antique et vénérable allée, qui sert de mail, on trouve Lustheim, qui est comme le Trianon, qui est une petite maison fort jolie. Après Lustheim est un grand canal.

Schleissheim est triste : la maison est trop grande pour la cour de l'Électeur. Le jardin de Nymphenbourg est plus gai.

L'Électeur communique ses affaires à peu de personnes. Pour les affaires étrangères, c'est le comte de Tœrring à qui il les communique, et un président qui étoit au fait du temps du feu Électeur. Le comte de Preising gouverne les finances.

Quatre principaux emplois : le comte de Tœrring-Seefeld est grand-maître; le comte de Thürheim,

grand-chambellan; le comte de Tœrring de Jettenbach, grand-maître de l'artillerie et ministre des affaires étrangères; le comte de Preising, grand écuyer.

5 Principales maisons, sans préjudice des autres dont il y en a d'aussi bonnes : Tœrring, Preising, Tauffkirchen, Seinsheimb, Neuhaus, Piosasque, Lodron, Du Wahl.

Mad^le^ de Heineberg : Maillebois en étoit amou-
10 reux. Mad^le^ Wolfranchdorf, jolie.

Le grand-chambellan a été gouverneur de l'Électeur et de ses frères, et, comme il est d'esprit autrichien et a des terres en Autriche, il a cherché à leur inspirer des sentiments de ce côté-là. L'Électeur est
15 donc un peu porté pour la maison d'Autriche, quoiqu'il ne veuille pas perdre la protection de France. Ses états sont tellement situés qu'il ne peut plus guère jouer de rôle. Il ne peut guère être secouru par la France, et il est sous la patte de l'Empereur.

20 C'est un bonheur que le feu duc de Bavière, lorsqu'il se déclara pour nous, ne fût pas envahi par l'Empereur avant d'être secouru : car il resta six mois avant qu'on ne pût venir à lui.

Tous les autres grands princes de l'Empire ont
25 fait fortune; il n'y a que la maison de Bavière qui ne l'a *(sic)* pas faite : Prusse, Saxe, Hanovre, Hesse! Il est vrai que l'électeur de Cologne a bien des évêchés et est plus puissant que son frère.

Cet électeur, petit sujet. Le comte de Plettenberg,
30 son premier et unique ministre pour la confiance; il voudroit fort être vice-chancelier de l'Empire.

L'électeur de Bavière n'a actuellement que 5,000 hommes de troupes.

Le feu Électeur avoit fait venir des ouvriers des Gobelins, qui ont fait une manufacture de tapisserie. J'en ai vu à Schleissheim de très belles.

Je partis de Munich le 16 août 1729, après avoir reçu toutes sortes d'amitiés de M. de Rezé, chargé des affaires de France, que j'avois connu à Paris. J'avois la fièvre lorsque je partis; ce que j'attribue au changement du climat de l'Italie, où je mourois de chaud, à celui de Munich, où les étés ne sont pas beaux, et moins beaux que les automnes, et, pendant que j'y étois, il y avoit des jours glaçants; et, effectivement, mon valet eut la fièvre comme moi.

Il y a 5 postes de Munich à Augsbourg.

La ville d'Augsbourg est belle, bien bâtie; des rues larges; de grandes maisons. Elle peut avoir 20,000 habitants, la moitié bourgeois. Elle n'est pas sur le Lech; mais elle en est tout près. L'Hôtel-de-Ville est un assez beau bâtiment, surtout la salle.

Les bourgeois d'Augsbourg sont fort taxés. Comme ils n'ont guère que l'enceinte de la Ville, il faut que l'industrie paye; de façon qu'ils payent presque tous les 2 centièmes deniers de leur capital; ce qui fait la

moitié de leur revenu. Ce capital est estimé sous serment.

Les terres d'autour de la Ville appartiennent ou à l'Électeur, ou à l'Évêque, ou à d'autres seigneurs.

5 Elle est moitié luthérienne, moitié catholique. La religion calviniste n'y est pas soufferte. Parmi les bourgeois riches, il y a plus de Luthériens que de Catholiques. Parmi les pauvres, il y a plus de Catholiques que de Protestants. Les églises sont par-
10 tagées. L'Évêque (celui qui l'est actuellement est frère de l'Électeur palatin) a un palais dans la Ville et une douane sur les marchandises qui passent par la Ville. L'Évêque est indépendant du Magistrat, et le Magistrat, indépendant de l'Évêque. Il exerce sa
15 justice dans le territoire autour de son palais, et le Magistrat, dans la Ville.

Il y a une abbaye fameuse de Bénédictins, appelée *Saint-Ulric*, dont l'abbé est un grand seigneur. Elle a une infinité de terres dans les pays d'alentour. L'abbaye est un asile pour les criminels. Là,
20 il se boit bien du vin et de la bière.

Le Magistrat est composé de moitié Catholiques, moitié Protestants. Ils sont forcés de bien vivre, et en paix, de crainte d'une commission impériale, qui
25 coûte bien de l'argent, et dont ils ont déjà tâté.

Il y a bien des seigneurs autour d'Augsbourg qui viennent habiter dans la Ville. Ils ne sont pas bourgeois et payent quelques petites choses au Magistrat pour venir y habiter.

L'Évêque a sa cour, son maréchal, etc. Plusieurs de cette cour ont des privilèges qui les exemptent en tout ou en partie des douanes de la Ville. En un mot, au nom de *liberté* près, je ne vois pas l'avantage qu'il y a d'être bourgeois d'Augsbourg. Ils administrent les revenus publics; mais ces revenus sont la moitié des revenus des particuliers, et il arrive que ceux qui n'ont que l'industrie ont tout le fardeau. Encore, à Ulm, les bourgeois ont-ils un grand territoire autour de la Ville, qui les aide à payer les charges ; mais Ulm n'est guère que la quatrième partie d'Augsbourg.

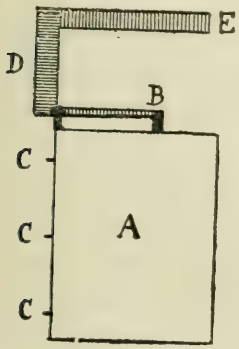
La ville d'Augsbourg n'est pas sur le Lech; mais elle en est tout près, à un quart d'heure de chemin. Elle est entre le Lech et une petite rivière appelée *Wertach*. Le Lech se jette dans le Danube; ce qui donne facilement une grande communication à Augsbourg.

Il y a encore un petit torrent qui va tout auprès de la Ville, et qui quelquefois fait bien du ravage.

Le négoce d'Augsbourg consiste particulièrement dans ses manufactures. Elle en a de considérables de futaine et de toile. Elle a, de plus, ses ouvriers en argent et étain : l'orfèvrerie d'Augsbourg étant estimée en Allemagne; quoique je n'aye guère vu d'ouvrages bien finis : s'attachant plus au bon marché qu'à la beauté. Il y a près de 300 maîtres de cette profession-là à Augsbourg. Ils entendent *(sic)* assez bien à dorer l'argent.

Ils négocient beaucoup avec Venise. Ils en tirent des soyes et soyeries, des marchandises du Levant, du café, des laines, des cotons, des épiceries, des raisins secs. Ces marchandises viennent par le Tyrol, sur de petits chariots; ce qui peut coûter 8 à 9 florins par quintal. Ils envoyent à Venise de leurs étoffes ou futaines, de leur argenterie et, enfin, de toutes les marchandises d'Allemagne : car Augsbourg a un très grand commerce avec l'Istrie et Francfort. Ainsi, à certains égards, Augsbourg est l'entrepôt entre l'Allemagne et l'Italie; ce qui n'empêche pas qu'Ulm, et Francfort, et Nuremberg, ne trafiquent directement en Italie.

J'ai vu la Porte-Secrète. C'est une porte par laquelle les bourgeois (ou tout autre qui a un billet



A. Porte qui s'ouvre.

B. Bras qui est attaché à la porte, qui coule tout autour du long et n'est point attaché aux gonds.

C. Gonds.

D. Pivot qui tourne dans les gonds.

E. Autre bras ou manche de manivelle.

du Magistrat) entrent et sortent la nuit, à toute heure, en payant 8 ou 10 kreutzer. Il y en a plusieurs, et elles s'ouvrent par un art que les Alle-

mands croyent magique, parce qu'il leur semble que la porte s'ouvre toute seule. C'est un bras de fer attaché à la porte, avec un autre bras, en haut, et qu'on tourne.

Ils ont, de plus, un pont qui se baisse et s'élève, sans qu'il paroisse que personne le fasse remuer. C'est que la flèche du pont est cachée en bas, et qu'en levant ou haussant la flèche, qui est derrière, on hausse ou lève le pont. Or voici comme on lève ou hausse cette flèche. Il y a dans l'appartement d'en haut une roue perpendiculaire, qu'on tourne,

A. Pont qui se baisse ou se lève.

B. Flèche du pont, dans un lieu en dessous.

qui engrène dans une roue horizontale; laquelle engrène dans un arbre qui est au-dessous, et qu'on ne voit pas, non plus que ce qui est au-dessous. Quand on tourne la première roue, qui est perpendiculaire, on fait hausser le pont. Quand on le *(sic)* tourne de l'autre *(sic)*, on le baisse. Ce qui fait voir qu'à l'arbre il y a deux câbles ou chaînes attachées; qu'en tirant l'une, en tournant d'un sens, l'autre descend, et *vice versa;* et, par le moyen de deux poulies, une corde ou chaîne fait descendre, et l'autre fait monter.

Ces choses sont bonnes pour des Allemands qui aiment fort les choses secrètes.

Les François et les Bavarois prirent Augsbourg. Il y avoit dedans 5,000 Impériaux, qui capitulèrent pour eux, non pour la Ville; ce qui fit que nous y entrâmes à discrétion. Tout l'arsenal fut enlevé. Ce que la Ville perdit ou contribua est estimé 5 millions de florins.

La Ville peut avoir 200,000 florins de revenu. L'Évêque, autant.

L'eau n'est pas rare dans les maisons d'Augsbourg : il y a, à chaque maison ou presque à chaque maison, deux sortes d'eaux : de l'eau de puits, et de l'eau de la rivière, qui vient par une machine et se distribue dans les maisons de la Ville, en payant.

Quand, à une auberge ou poste d'Allemagne, vous demandez de l'eau à boire, on vous porte de l'eau bourbeuse pour vous laver les mains. Quand vous faites comprendre que c'est pour boire, soudain l'hôte ou le principal de la troupe vient vous dire que cela vous fera du mal, et qu'il vaut mieux que vous buviez du vin ou de la bière. Comme vous persistez, on vous en apporte un peu, mais très peu, comme pour satisfaire votre opiniâtreté. Dès que vous en buvez, tout le village se met à rire. Je l'ai dit ailleurs : demander de l'eau dans une auberge d'Allemagne, c'est demander du lait chez Darboulin.

Quand j'étois à Munich, la fièvre me prit. Soudain un palefrenier alla chez un apothicaire me chercher

une médecine pour me purger, me la porte, et, le lendemain, elle me fut portée en compte. Je dis que je la payerai à condition qu'il la prenne *(sic)*.

Les Bavarois sont plus stupides que les Allemands ne sont. Effectivement, l'action sur l'esprit de ces nations n'est pas instantanée. Il faut beaucoup de temps pour que l'âme soit avertie. Quelque ordre que vous donniez, vous les voyez rêver longtemps pour se le mettre dans la tête, comme si vous proposiez un problème de géométrie, et ils vous comprennent enfin. Mais, si vous donnez un ordre, et qu'ils l'ayent à la fin compris, n'en donnez pas un second : car, avant que le second soit compris, il faut bien plus de temps encore, parce qu'ils reviennent toujours au premier. J'ai vu souvent arriver à la lettre, en Allemagne, l'histoire de cet Allemand chez Mad^e^ de Lambert : « Par ma foi, je ris de ce que Madame a dit tantôt. » Il faut un certain temps.

On m'a montré aux portes de la Cathédrale d'Augsbourg, qui sont de cuivre, avec des bas-reliefs du plus mauvais gothique que j'aye jamais vu, trois figures, où est représentée la création de la Femme, tirée de la côte d'Adam. Or, ce n'est pas un Créateur, mais une Créatrice, qui est la sainte Vierge. Qu'est-ce que ces gens-là vouloient donc faire faire à Dieu ? Il est vrai que l'ouvrage est si mauvais qu'il est difficile de deviner si c'est un homme ou une femme. Il y a apparence que c'est

une femme. Si c'étoit le Père éternel, il seroit vieux et auroit de la barbe. Mais la figure est d'une femme ou d'un très jeune homme.

J'ai beaucoup parlé d'Augsbourg parce que j'y arrivai avec la fièvre, que le changement d'air d'Italie et d'Allemagne, le chaud de Rome et les vents froids de Munich, m'avoient donnée, aussi bien qu'au seul valet que j'avois avec moi. Je fus traité par les médecins d'Augsbourg bien à l'allemande. Mon banquier me dit qu'il me donneroit un médecin catholique. Je lui dis que j'en voudrois bien avoir un turc, qui fût bon. Il me dit qu'il n'y en avoit pas dans la Ville.

Pour les médecins de ce pays, ils ne vous demandent rien, ne vous prescrivent rien sur le boire et le manger. Ils vous ordonnent seulement leurs remèdes. Ils vous tâtent le pouls, quand vous le leur demandez. Je suis sûr que mon médecin n'a jamais su de quelle fièvre il a guéri mon valet. Il la croyoit tierce, et elle étoit double tierce. Il donna à mon valet, d'abord, l'émétique, et à moi l'ipécacuana. C'est que ces corps pleins de bière et de jambon ont besoin d'être évacués; du reste, ne prescrivant rien pour le régime; du vin à discrétion; ne s'informant jamais à quelle heure on mange, ni qu'est-ce qu'on mange. C'est qu'on ne gagne rien avec les Allemands de *(sic)* leur défendre de manger.

Mon médecin me donna de l'ipécacuana pour me faire vomir et purger ma bile; puis, il me donna le quinquina. Cela me chassa ma fièvre. Quand je par-

tis d'Augsbourg, j'avois mon estomac en assez mauvais état; mais il se remit peu à peu. Le mouvement même de la chaise de poste, le grand air me fit du bien, et même le pays du bord du Neckar est assez sain. 5

Les Allemands sont hydrophobes. Effectivement il me semble que l'eau en Allemagne ne me plaît pas tant qu'en Italie et en France, qu'elle fatigue plus mon estomac.

Il y a à Augsbourg beaucoup d'hydropiques. C'est 10 pour cela qu'ils ne donnent jamais le quina seul, dans les fièvres, mais mêlé avec quelque apéritif. Ils craignent qu'il ne cause des obstructions, soit du foye ou d'ailleurs, des hydropisies, etc. Ils n'osent pas saigner dans la fièvre : ils disent que cela la rend 15 d'abord maligne.

Il y a une fièvre qu'on appelle *febris hungarica*, qui est la plus dangereuse des malignes : car elle ne forme jamais des bubons, ni d'autres éruptions, par où la matière maligne puisse s'échapper. J'ai 20 oui dire à un médecin d'Augsbourg qu'il l'avoit guérie par l'application des vésicatoires. Il en applique huit, tout à la fois. Dans les fièvres malignes, qui sont ordinaires dans ce pays, ils en appliquent beaucoup. 25

Les bourgeois d'Augsbourg sont beaucoup plus heureux que ceux d'Ulm, de Francfort, de Nuremberg : car, comme il y a deux religions, et que le

Magistrat est partagé, si un homme est vexé par un magistrat, il a recours à l'autre, sûrement ennemi de celui qui lui a fait injustice, et il la fait réparer : car tout y est double, depuis le premier magistrat jusqu'au dernier balayeur des rues. Cela fait encore que la République est mieux administrée : chacun ayant là son surveillant, ravi de le trouver en faute. Mais, dans les autres villes, où le Magistrat est tout luthérien, ils vivent comme des princes et sont de petits tyrans.

Augsbourg ne laisse pas d'avoir bien des dépenses. Elle *(sic)* donne 400 hommes pour les troupes du cercle : car les villes impériales y sont rudement cotisées; plus, 200 hommes pour sa garde. L'entretien de la Ville, du Magistrat, des ministres, tout cela coûte beaucoup; et, quand tout est rassemblé, il se trouve que l'on paye un grand tiers de son revenu, voire la moitié. Les maisons ni les fonds en argent ne payent pas cela; mais environ 1/2 pour 100. Mais il faut payer tous les mois une taxe pour son industrie et bien des drogues, qui vont à près du 200e denier. Il est vrai que cela n'est pas exigé bien à la rigueur.

Le nombre des Catholiques prévaut et prévaudra toujours à Augsbourg. Chaque religion reçoit les bourgeois qu'elle veut. Or les Luthériens ne peuvent guère en recevoir : car les terres autour d'Augsbourg, à 10 lieues autour, sont catholiques. Il ne peut donc venir de la campagne que des Catholiques, et on reçoit tout ce qui se présente.

Ainsi, de 5,000 bourgeois ou chefs de familles qu'il y a, on compte 3,000 Catholiques, 2,000 Luthériens.

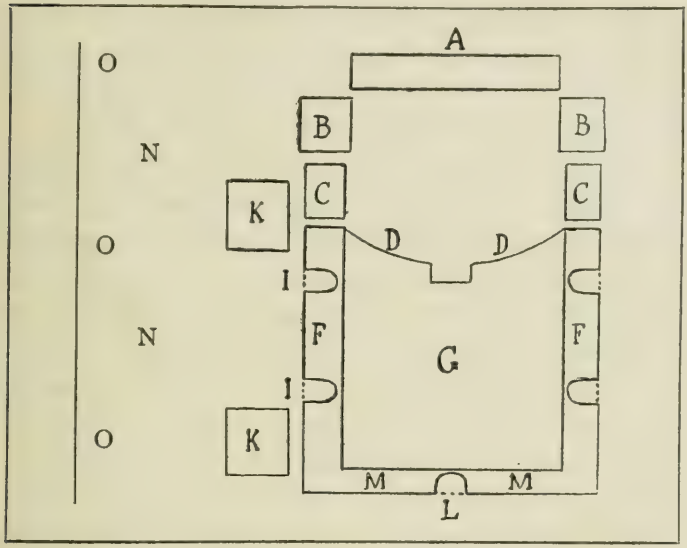
Quand un homme est grevé d'une sentence de magistrat, il appelle au Conseil aulique, qui même redresse les abus dans l'élection des magistrats et autres choses. Le Magistrat doit être composé de plus des trois quarts nobles. Cela fait en tout une quarantaine. Les roturiers se font anoblir par l'Empereur. A Vienne, on fait tout pour de l'argent, et 2,000 florins feront un noble. Le Magistrat est, par abus, plein de gens parents très proches : père, fils, frères. L'Empereur a défendu cela.

Il y a plus de richesse à Nuremberg qu'à Augsbourg, quoiqu'il y ait deux ou trois familles d'Augsbourg plus riches qu'aucune de Nuremberg.

Le 23 août 1729, je partis d'Augsbourg assez malade; mais le chemin me remit. D'Augsbourg, j'allai à Zusmarshausen : poste 1/2 ; de là, à Günzbourg : poste 1/2 ; de là, à Elchingen : une poste ; de là, à Westerstetten : une poste. J'y couchai. Le lendemain, j'allai à Geislingen ; puis, à Gœppingen ; puis, à Plochingen : chacun distant d'une poste. D'où l'on peut aller indifféremment à Stuttgard ou à Kannstadt : j'allai à ce dernier. Je couchai le 24 à Louisbourg. Kannstadt est vis-à-vis de Stuttgard, le Neckar entre deux. Cette petite ville est tout proche de Stuttgard.

On avoit voulu persuader au duc de Wurtemberg de bâtir sa résidence entre ses deux villes; ce qui auroit été très commode pour lui et aussi pour ses sujets, qui auroient pu se servir de leurs maisons

de Stuttgard, sans être obligés d'en bâtir d'autres. Il auroit pu même bâtir sur le Neckar. Mais il fut entêté de Louisbourg, qui est à une poste de



PLAN DU CHATEAU DE LOUISBOURG

A. Façade et corps de logis.
BB. Deux corps de logis, du côté.
CC. Deux corps de logis suivants.
DD. Rampes, ornées de statues, qui séparent la cour de l'avant-cour.
FF. Continuation des ailes et galeries.
G. Avant-cour.
H. Passage de l'avant-cour à la cour.
II. Entrée et arcades très petites.
KK. Deux avant-corps de logis.
L. Petite porte pour aller au jardin.
MM. Continuation de galerie.
NN. Espèce de grande rue ou esplanade qui sépare le Château d'avec la Ville.
OOO. Façades des principales maisons de la Ville.

Kannstadt et à une lieue ou environ du Neckar, et
5 là, a bâti une grosse maison et une ville.

Il a là deux architectes italiens, qui coupent à plein drap ; mais je ne vois pas qu'ils fassent rien

de bon. C'est un grand bâtiment carré-long. On entre dans la cour par son long côté, et on trouve à droite la façade, par le bout. Après la façade, à *(sic)* chaque côté, suivent deux corps de logis. Après quoi, le bâtiment continue jusqu'à l'autre bout, par où l'on va au jardin. Cela fait une cour carrée-longue, et, avant d'y entrer, il y a deux gros corps de logis, entre lesquels on passe.

Ce qui m'a frappé le plus dans ce bâtiment, c'est de voir partout du petit sous l'apparence du grand. L'avant-cour est entourée de galeries; mais cela est si bas, si affaissé, garni de piliers si massifs, que cela paroît un souterrain. Les portes d'entrée ou arcades (II) sont petites à accabler la vue. La porte qui communique aux jardins (L), et le corridor qui traverse le corps de logis, entre cour et jardin, est étroit, bas, petit, obscur, enfoncé. On ne voit pas du dehors la porte où finit ce corridor. Il y a au-devant des principales entrées des colonnes petites comme des fuseaux, et, sur ces colonnes, des entablements d'un gros et pesant massif. En des endroits, on a voulu imiter le Borromini par des courbes extraordinaires; mais on l'a imité mal. On a cherché à faire de certains chapiteaux d'un composé de nouvelle invention, sans goût. Mais ce qui est plus choquant, c'est que le corps de logis du milieu est aussi défectueux que le reste. Il y a un *atrium*, soutenu par des colonnes, si petit que cela fait enrager. L'escalier est aussi très petit et mesquin. Au milieu de la façade, il y a deux pilastres qui se joignent presque; ce qui fait qu'une espèce de

cintre dont on les a surmontés paroît si petit qu'il est misérable.

Ce qu'il y a de mieux, c'est la Nature qui l'a fait : car, derrière le corps de logis du milieu, il y a un vallon très profond, et, derrière, une croupe de montagne, sur laquelle est une petite maison de plaisance. Or, de l'avant-cour, on voit, à travers l'*atrium*, cette petite maison dans l'éloignement, et cela seroit bien mieux si on avoit fait l'entrée de l'*atrium* plus grande. J'oubliois de dire qu'il y a une terrasse qui règne par le dehors du principal corps de logis sur ce vallon, et qu'on y entre de l'*atrium*.

Du reste, cette maison ni cette ville (comme j'ai dit) n'ont point de rivière, et il m'a paru qu'il y avoit peu d'eau, n'ayant vu qu'une petite fontaine.

Pour la Ville, elle est bâtie de bois. Une grande rue la traverse, au milieu de laquelle il y a une allée d'arbres. Au milieu de la place, on a mis l'Église ; ce qui est d'autant plus mal à propos qu'elle est fort petite et chétive, et qu'on ne devroit avoir mis dans une telle place qu'un très bel édifice.

Le Duc a tellement la fureur de son bâtiment en tête qu'il a fait venir toutes ses cours et sa chancellerie, à la grande mortification de ses ministres. Mais il leur a fait dire que ceux qui ne viendroient pas prendre une maison là seroient renvoyés de leurs emplois. On dit que ce qui lui rend ce bâtiment plus agréable, c'est qu'il le sépare de sa femme et lui donne plus de commodité de voir sa maîtresse. Il foule ses peuples pour cette entreprise, qui n'est qu'une fantaisie d'un homme malade.

Le Duché de Wurtemberg est une belle pièce, tout en un morceau, tout en rond; un fort beau et bon pays. Il lui vaut pour le moins 1 million et 1/2 de florins, et, par sa situation et par ses forces même, ce prince pourroit jouer un rôle, s'il n'aimoit mieux suivre ses fantaisies.

Je crois que [c'est] le château de Radstadt et la ville faite pour le château que le prince Louis de Bade fit bâtir, qui a donné ce goût aux princes de ces quartiers : car l'Électeur palatin fait aussi bâtir Mannheim.

Le Duché de Wurtemberg est d'une très grande étendue et occupe le milieu de la Souabe.

De Louisbourg, on va à Besigheim : il y a 3/4 de poste; et, de là à Heilbronn, il y a une poste; et, derrière Heilbronn, est une petite ville impériale, où il peut bien avoir *(sic)* 2,000 bourgeois, tous protestants. Les Catholiques ne sont point reçus dans la bourgeoisie. Elle n'a pour territoire que deux ou trois villages. Un commandeur de l'Ordre teutonique y a sa commanderie, son église, qui est catholique et ne dépend pas du Magistrat.

II

BORDS DU RHIN

De Heilbronn, il y a 8 milles ou 4 lieues d'Allemagne jusqu'à Sinsheim, et il y a 7 milles de Sinsheim à Heidelberg. Après Heilbronn, on entre dans le Palatinat. Mais c'est à 5 ou 6 milles de Heidelberg que commence le beau pays.

Le prince de La Tour-Taxis a les postes de l'Empire en fief. C'est lui qui met les maîtres des postes dans les états des Princes, retire les ports de lettres, donne des gages aux maîtres des postes. Il est vrai qu'il est obligé à de grandes dépenses. Premièrement, il faut qu'il établisse les postes que les Princes demandent pour leur cour. Toutes les expéditions qui regardent la cour desdits princes, ports de lettres, etc., se font sans frais. Les maîtres de poste, qui doivent fournir beaucoup de courriers publics, doivent avoir des gages. Le prince de La Tour ne vend point ses emplois, mais les donne à ceux qui ont travaillé dans ses bureaux. Le roi de Prusse et l'électeur de Saxe ont leurs postes dans leurs états, excepté, pour le roi de Prusse, dans quelques lieux éloignés.

Le prince de La Tour réside moitié du temps à Francfort, qui est le centre de ses affaires, et l'autre

moitié à Bruxelles, ayant maison à l'un et à l'autre. Il a aussi les postes des Pays-Bas. On vouloit les lui ôter; mais cela s'est accommodé.

Le 26 août 1729, j'arrivai à Heidelberg.

Cette ville n'est pas grande. Elle est entre le Mein et une montagne; de façon qu'elle ne peut s'étendre qu'en long. Il peut y avoir 1,700 bourgeois, tous misérables depuis que l'Électeur, piqué de ce qu'on lui a fait rebâtir la muraille qui séparoit la nef de l'Église du Saint-Esprit, qui étoit aux Calvinistes, du chœur, qui étoit aux Protestants, a quitté la Ville, pour aller à Mannheim, où il a fait venir les conseils et dicastères; ce qui a mis la Ville en un tel état qu'on n'y voit pas un sol. Les maisons qui se vendoient 3,000 florins ne s'y vendent qu'à peine 1,000 et 1,100. J'ai vu cette fameuse église, qui a fait tant de bruit, et qui certainement n'étoit pas digne d'être tant enviée. Mais les Protestants craignoient surtout que l'Électeur, ayant l'Église, ne vînt à demander aussi les revenus, qui sont considérables. Il est étonnant que le traité de Westphalie, qui a été fait en faveur des Princes, leur soit à présent si contraire. Ce traité de Westphalie a perdu la religion catholique en Allemagne.

J'ai été au Château voir la fameuse tonne. Effectivement, c'est une belle pièce. Elle contient 204 foudres, 3 *eimers*, 12 pots. Chaque foudre contient 10 *eimers*; l'*eimer*, 48 pots ou pintes. Enfin, on juge dans les communautés que le foudre est la portion

d'un moine, toute l'année. Ainsi ce foudre peut suffire pour 204 moines.

Il y a une autre cave remplie de grands foudres, qui ne contiennent tous que ce que contient le grand. Le tonnelier vient vous servir à boire dans une coupe formidable; mais il y met peu de vin. Il faut boire à la santé de l'Électeur, et, si l'on manque à certaines cérémonies, on est battu sur les fesses, comme aussi si l'on donne un coup sur le sacré foudre.

Le Château est démoli du temps des François. Ils voulurent aussi faire sauter le foudre; mais, par un miracle, la mine s'éventa. Ces sortes de foudres sont faits d'un bois épais de 6 ou 7 doigts, avec des cercles de bois de menuiserie, qui ont près d'un pied de large et d'épaisseur, et les fonds sont soutenus à la muraille par un appui.

Je crois que c'est Germanicus qui planta les coteaux de la Moselle et du Rhin. — Voir les inscriptions de Notre-Dame-les-Marchands-de-Vin, sous quel empereur. — Voir, dans l'extrait de Coringius, quand on planta les vignobles d'Espagne.

L'exercice public des trois religions est permis dans le Palatinat. Depuis cet électeur, les catholiques ont eu un peu les coudées plus franches. On a sollicité des petites gens, qui sont revenus d'ailleurs. Les charges ont été en grande partie entre les mains des Catholiques. Là où il y avoit des églises en commun, on a séparé, et tantôt les Réformés, les Catholiques, ont eu plus de liberté dans leurs pré-

dications que les Protestants, et les Jésuites ont un peu prêché la controverse.

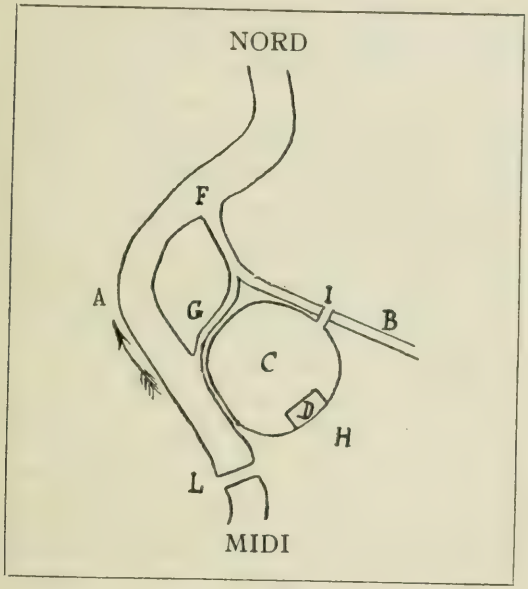
Memmingen est une ville impériale dans la Souabe, toute luthérienne. Elle n'a que ses murailles, et tout le dehors est aux Catholiques. Un Catholique ne peut pas être bourgeois, et, quand il l'est, il perd son droit de bourgeoisie et est obligé de vendre son bien dans trois ans.

Le 25 août, je partis de Heidelberg et arrivai de bon matin à Mannheim, qui en est à une poste. C'est à présent une des plus belles villes d'Allemagne, et en sera une des plus fortes. Sept rues d'un côté, croisées par sept autres rues de l'autre, font la Ville; larges, bien droites. De belles places; des maisons à deux étages, pour la plupart bien bâties. La situation en est charmante, dans le lieu où le Neckar va se jeter dans le Rhin, et elle sera une des principales villes d'Allemagne, et, si les François l'avoient, Mayence, Spire, Worms, Heidelberg, Philipsbourg, Trèves, tomberoient ou seroient en échec.

L'Électeur a fait les remparts tout autour, et les bastions du corps de la place, et quelques demi-lunes. Mais le reste des dehors n'est pas achevé. Il y a même une chose; c'est qu'il ne peut pas fortifier du côté du Rhin, parce que, par les traités de Bade et de Radstad, il est dit que la France et l'Empire ne pourront pas faire des ouvrages sur les bords du Rhin. L'Électeur a pourtant fait quelques petits ouvrages, peu considérables, à la tête du pont sur

le Rhin. On est venu voir cela de Landau, et on a trouvé cela si peu considérable qu'on n'a pas jugé à propos de rien dire.

Or voici comme est Mannheim :



MANNHEIM ET SES ENVIRONS

A est le Rhin.
B. Le Neckar.
C. La ville de Mannheim.
D. Le Palais électoral.
F. La jonction des deux fleuves.
G. Bras de communication que le Rhin a fait l'année passée très heureusement, et qui couvre la Ville de ce côté-là, de façon qu'on pourra faire un fort dans l'île formée par ce bras et les deux fleuves.
H. Lieu où l'on prétend faire une citadelle, et qui est plus étroit qu'il ne paroît là, qui couvrira Mannheim de ce côté-là. N'a *(sic)* que, du côté du Rhin, il est difficile d'ouvrir la tranchée; parce qu'on trouve l'eau d'abord.
I. Pont de bateaux sur le Neckar.
L. Pont de bateaux sur le Rhin.

5 Si on avoit la guerre, on fortifieroit d'abord le bord du Rhin; ce qui feroit une forte place. Il y a

une chose : c'est que, du côté du Château, le terrain est fort sablonneux, et que les ouvrages n'y peuvent guères être solides.

Le Château de l'Électeur est au lieu marqué D. Ce sera une très belle chose, et le dessin m'en a paru très beau, quoiqu'il ne soit pas achevé à beaucoup près. On voit le dessin en bois. Il y a un nouvel ingénieur qui a corrigé quelques fautes du premier, et assez heureusement. Par exemple, à chacune des deux ailes qui joignent le corps de logis, on avoit fait deux petits avant-corps de chaque côté, pour placer les escaliers; il n'en a fait qu'un des deux : ce qui fait quelque chose de moins mesquin et n'interrompt pas tant la suite de la perspective. Le défaut est que l'*atrium* ou salle basse d'entrée est basse et petite, sans colonnes, mais voûtée, et cela est indigne d'un si grand bâtiment. De même, dans l'appartement de l'Électeur, la principale salle n'est pas assez grande. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue. L'Électeur voit tout son pays et, de plus, les deux fleuves qui courent *(sic)*. Il y a une chapelle à peu près sur le modèle de celle de Versailles.

La Ville est basse et, pour ainsi dire, quasi dans un marais. Ce qui a fait dire à ceux de Heidelberg que l'air en étoit mauvais: mais il ne paroît pas au visage des habitants que l'air soit tel. Ils ont une bonne couleur, et si *(sic)* les aye *(sic)* vus au mois d'août; et, quand l'air seroit actuellement mauvais, je n'en serois pas étonné, parce qu'on y bâtit sans cesse, et qu'on y remue des terres, que les eaux croupissent dans des fonds qu'on ne comble qu'à

mesure que l'on bâtit, et que, les rues n'étant pas toutes pavées, l'eau s'arrête, et qu'on l'arrête même. Et cela étoit bien pis avant qu'on eût tant avancé! Pour lors, il y avoit une véritable puanteur; l'eau étoit mauvaise. A présent elle est meilleure, et il y a, à la plus haute ville, de bons puits. D'ailleurs, ils ont à choisir de l'eau du Neckar ou de celle du Rhin.

Le Palais n'avance ni n'avancera, parce que le pays du Palatinat fournit une somme tous les ans, dont il ne faut pas se priver : tout homme aisé paye 1 florin par mois; le reste, à proportion.

Les Capucins ont un fort beau couvent que l'Électeur leur a fait bâtir de l'amende qu'un Juif riche paya pour délivrer de la potence un autre Juif.

Il y a à Mannheim le tiers de Catholiques; le reste, évangélique et réformé.

Les Jésuites ont un couvent sans église; mais ils servent l'église principale et soulagent le curé.

On peut être bien sûr du zèle des Jésuites pour la conversion des Protestants. Je parlai aux Pères de Heidelberg. Je vous assure qu'ils maudissent bien le traité de Westphalie. Ils m'ont dit que l'affaire avance peu; qu'il faut avoir une patience de fer; que les Pères de Rome leur écrivent qu'ils sont étonnés qu'il y ait encore tant de Protestants dans le Palatinat; mais que, s'ils étoient à la besogne, ils trouveroient bien à qui parler; qu'il est vrai que les ministres de l'Électeur sont catholiques; mais il faudroit qu'ils le fussent bons. Mais ils espèrent que

les enfants des pères lâches seront plus zélés. Il y a, disent-ils, à Heidelberg, les deux tiers calvinistes; et, de l'autre tiers, la plus grande part est catholique, l'autre, luthérienne. Ils me dirent que l'Électeur avoit fait de plus grands progrès pendant la guerre que pendant la paix : les François, qui sont catholiques, étoient dans le voisinage; l'Électeur étoit bien armé; les Protestants avoient peur et ne crioient point leur traité de Westphalie, et, peu à peu, la religion catholique s'étoit provignée sous cette maison de Neubourg. Ils disent qu'avec de l'argent, ils convertiroient beaucoup de pauvres. Ce qu'ils font de mieux, ce sont les soldats qu'ils convertissent presque tous. « Je me convertis, disent-ils, parce que cela fera plaisir à mon capitaine, et que vos cérémonies me plaisent. »

Les bons Pères ont à Heidelberg un beau et bon couvent, une très belle église. Il y a une moitié de faite sur un bon dessin. Ils se vont faire donner par l'Électeur une autre maison pour y faire un séminaire.

A Fulda, ils ont un séminaire d'où sortent des prêtres pour servir les paroisses foibles ou abandonnées, et qui a 4,000 écus romains de la Chambre apostolique ou plutôt de la Propagande. Ils s'indignent que le Palatinat avance si peu; vu que, à Mayence, Cologne, Trèves, où il y avoit tant d'hérétiques, il n'y en a plus. Sur ce que je leur parlai de l'affaire de l'Église du Saint-Esprit : « Monsieur, nous faisons, me dirent-ils, ce à quoi nous sommes obligés par notre institut. Si cela plaît ou déplaît, nous ne nous en embarrassons pas. »

Les revenus des Duchés de Juliers et de Berg vont beaucoup plus loin que ceux du Palatinat : je les ai ouï porter à 2 millions de florins. Ceux du Duché de Neubourg, 60,000 florins; ceux du Palatinat, 1 million et 1/2. Enfin, je crois que l'Électeur a bien en tout près de 4 millions de florins de revenu. L'Électeur, roi de Bohême, aliéna de très bons bailliages du Palatinat, lesquels ne sont pas encore retirés. Cependant, il paroît que l'Électeur est puissant : car il a, en temps de paix, 10,000 hommes de troupes. Il bâtit (comme j'ai dit), et il fait de très grosses pensions à sa cour. J'ai ouï parler de gens qui tiroient de lui de 40 à 50,000 florins.

Lorsque je passai, l'Électeur étoit à Schwetzingen, petite maison de plaisance à une poste de Mannheim, où il a passé l'été. J'étois pressé, et je n'y allai pas, d'autant que le baron de Ricordin, un de ses chambellans, pour qui j'avois une lettre de recommandation, n'y étoit pas. Cependant plusieurs conseillers que je vis à Heidelberg m'offrirent bien leurs services.

L'Électeur devoit faire, deux jours après mon départ, une chasse dans les îles du Danube *(sic)*. Ce sont des cerfs que l'on prend dans les forêts, que l'on met dans ces îles, et que l'on chasse jusqu'à ce qu'ils se jettent dans le Danube *(sic)*, et on les tue en passant. Mais, comme ils sont auparavant en prison, ils se font assommer, non pas chasser.

Ce qui désespère la cour de l'Électeur, c'est la crainte que les Duchés de Juliers et de Berg ne leur

échappent. Le père du prince de Sulzbach est fort riche (dit-on) en argent comptant. Ce prince doit succéder par la mort de son frère, qui avoit épousé la fille de l'Électeur, et qui ne laisse que des filles. Celui-ci a un garçon. 5

Le 29, je suis parti de Mannheim et suis arrivé, le même jour, à Francfort. La partie du Palatinat que j'ai passée aujourd'hui, la principauté [de] Darmstadt et ce que j'ai passé du territoire de la Ville est un terrain sablonneux et mauvais. J'ai passé par la ville 10 [de] Darmstadt. Le tout ne me paroît pas grand chose.

Je restai à Francfort le 30 et le 31.

C'est une grande ville bien peuplée, fort commerçante, au lieu où le Mein se jette dans le Rhin. On 15 y voit un mouvement que l'on ne trouve point à Augsbourg. Je crois bien que l'approche de la foire y avoit attiré du monde. Le prince de La Tour, grand-maître des postes, y reste une partie de l'année. Plusieurs seigneurs y viennent rester aussi. 20

La Ville est gouvernée par des magistrats luthériens. Les bourgeois sont aussi luthériens, à la réserve de 3 ou 4, et on n'en reçoit point d'autre *(sic)*. Mais le libre exercice de la religion catholique y est, et il y a bien un tiers de Catholiques, 25 qui ont les principales églises, au nombre de sept ou huit, et même la Cathédrale et ses chanoines. Les Jacobins y ont un grand et beau couvent. Les Cal-

vinistes n'ont pas le libre exercice de leur religion: ils vont dans un village, hors la Ville, où ils ont une petite église.

Je crois bien qu'il y a dans la Ville 50,000 âmes.
5 On conserve à Francfort la Bulle d'Or.

Les derniers empereurs ont été couronnés à Francfort, au préjudice d'Aix-la-Chapelle.

Le 1er d'août 1729, je partis de Francfort et arrivai à Mayence, qui en est éloignée *(sic)* de 2 postes.
10 C'est une très grande ville, à la gauche du Rhin. Je la crois à peu près aussi grande et aussi peuplée que Francfort. Elle est bien fortifiée, surtout du côté du Rhin, et c'est une des principales places de l'Empire. Je n'y trouvai pas l'Électeur, ni les personnes
15 à qui j'étois adressé. Ils étoient à Mannheim, à la chasse que l'Électeur donnoit.

Je partis le lendemain matin, 2 du mois, pour aller à Bonn.

Je me mis dans un bateau avec ma chaise de
20 poste. Ces bords du Rhin sont charmants, la plupart couverts de vignobles qui valent beaucoup : car le vin du Rhin est cher dans le pays et vaut (me semble) le double qu'il ne se vend dans la Guyenne. Il se porte avec bien de la facilité en Hollande,
25 Pays-Bas, en suivant le fleuve.

Environ à 9 lieues de Mayence, nous vîmes Kaub, qui appartient à l'Électeur palatin.

Vis-à-vis, au milieu du Danube *(sic)*, est une forte-

resse appelée *Pfalz*, qui appartient au même électeur. C'est de là d'où est sortie la maison, et, de là, les princes de toute cette maison s'appellent *Pfalzgraves*.

Après vient Sanct-Goar, qui appartient au landgrave de Hesse-Rheinfels. Vis-à-vis, il y a une petite fortification, qui appartient au même landgrave, pour la défendre, dont le nom répond en allemand à celui de *Chat*, et une autre, un peu plus loin, qui défend aussi Sanct-Goar, dont le nom répond à celui de *Rat*. Tout ceci est difficile à prendre.

Le lendemain matin, 3, nous arrivâmes à Coblentz, grande ville, au confluent de la Moselle dans le Rhin. Elle appartient à l'électeur de Trèves. Elle est fortifiée et défendue par une forteresse, qui paroît bonne. Au-dessous de la forteresse, qui est sur une éminence, est le Palais électoral et quelques autres maisons auprès. Ce palais a très bon air par dehors; je n'ai point vu le dedans.

La situation de Coblentz est très agréable, baigné, du côté du couchant, par le Rhin, et, de celui du nord, par la Moselle. Il y a sur la Moselle un très beau pont de pierre, de neuf ou dix arches, par où l'on entre dans Coblentz du côté du nord. La Ville est grande. Il y a une très belle rue, très droite, et une assez jolie place, entourée de marronniers. Enfin, elle est très digne d'être la résidence de l'Électeur, qui y vient quelquefois.

Toutes ces villes, comme Mayence, Coblentz et autres, sont gardées par les troupes des quatre cercles.

A 1 mille ou 2 de Coblentz, on trouve le château d'un comte de Neuwied, sur le rivage droit du Rhin. Il y a environ 200 hommes de troupes.

A 1/4 de lieue de là, il y a une maison de plaisir bâtie par le grand-père du comte régnant. Comme il fit bien des vexations pour la bâtir, qu'il forçoit ses sujets à des travaux très rudes et fit pendre beaucoup de gens, on dit que le Diable a pris possession de la maison, et l'on l'appelle d'un mot allemand qui répond au mot *Ara-Diaboli*. La tradition, c'est qu'il est impossible d'y habiter, et que, lorsque les François vinrent, ils voulurent y mettre leurs malades, que l'on fut contraint d'ôter.

J'arrivai le même jour à Bonn. M. l'Électeur n'y étoit pas. Il étoit à ses États de Westphalie. Ainsi je n'y trouvai pas M. le comte de Plettenberg, son premier ministre ou celui qui en fait les fonctions.

J'y trouvai le chevalier de Boissieu, qui étoit resté à Bonn, et que j'avois connu à Paris. Le matin, nous allâmes chez M. le comte de ..... Le soir, nous allâmes à l'assemblée, chez Mad^e^ la comtesse de Fougres, autrefois favorite du feu Électeur, et qui est dans le retour de l'âge et aime bien la nation françoise.

Bonn est une petite et vilaine ville. Les ministres sensés de l'Électeur voudroient qu'il fît sa résidence à Cologne, où l'Évêque a de grands droits, quoique Cologne soit une ville impériale, gouvernée par ses bourgeois. Mais l'Électeur y a la justice criminelle

et y peut avoir sa garde, quoiqu'il n'ait point les autres attributs de souveraineté. Mais on croit que la présence continuelle de l'Électeur feroit que ses droits pourroient augmenter toujours peu à peu. Or Cologne est une grande et belle ville, et une des premières de l'Allemagne.

Le feu Électeur avoit fait bâtir une maison aux portes de la Ville, d'un très beau et bon dessin, qui s'appelle *Poppelsdorf*, et tout étoit fait, excepté le dedans. Comme il *(sic)* a bâti à Brühl un grand et assez vilain bâtiment, on lui a conseillé de démolir celui-là et se servir des matériaux pour Brühl. On a donc jeté à bas la moitié de la maison du feu Électeur, et, quand cela a été fait, on a fait sentir à l'Électeur qu'il ne tireroit rien de ces matériaux, et qu'ils lui coûteroient beaucoup à transporter : ce qui gâtoit la plus jolie maison de l'Allemagne. De façon qu'on a suspendu le démolissement, et que même l'Électeur seroit tenté de faire rebâtir ce qui a été démoli. Le dessin de cela est un cercle dans l'intérieur de la cour, un carré par les façades, et huit pavillons dans le tout : lesquels pavillons, bien percés, laissent échapper la vue et font un très bel effet.

L'Électeur a aussi commencé une fortification à Bonn. Elle étoit si mal prise qu'il a fallu l'abandonner, outre qu'elle étoit trop près du Palais. Cet électeur change aussi facilement de pensées qu'il change de lieu, courant toujours.

L'électeur de Cologne joint à l'Électorat Münster,

Osnabrück, Paderborn et Hildesheim. Dans tout cela, il peut avoir 6,000 hommes de troupes : 1,500 hommes de l'Électorat; 4,000 hommes de Münster; le reste des autres évêchés.

5 L'électeur de Cologne peut avoir, en tout, 600,000 écus de revenus, et les troupes payées. Münster peut valoir 200,000 écus, et les troupes payées. Cologne vaut bien moins.

État des Revenus de l'Électeur de Cologne.

10 L'Évêché de Münster rapporte, tous les ans, à l'électeur de Cologne 96,000 écus, indépendamment des dons gratuits extraordinaires : l'année passée (1728), le don gratuit extraordinaire fut de 20,000 écus.

L'Évêché de Hildesheim rapporte environ 90,000
15 écus.

Celui de Paderborn, 10,000 écus.

Le dernier évêque d'Osnabrück retiroit 50,000 écus de son domaine, et les États du pays lui donnoient 8,000 écus par mois. Mais ce qui est donné
20 par les États à l'Évêque va quelquefois beaucoup plus loin, et le prince de Lorraine, qui étoit évêque d'Osnabrück avant le feu duc d'York, a tiré des États jusqu'à 14,000 écus par mois.

La dernière diète des États de l'électorat de Colo-
25 gne a accordé à l'électeur un don gratuit extraordinaire de 16,000 écus. Les autres subsides qu'elle a donnés cette même année (1729) pour le payement

des troupes, pour celui des ministres employés dans les pays étrangers et pour les autres dépenses auxquelles il est obligé comme souverain, ont été de 100,000 écus, dont un tiers a dû être payé par le Duché de Westphalie, suivant l'ancien usage. Mais, depuis que ce duché fait un état séparé, il donne toujours quelque chose de plus.

Indépendamment de ces subsides, l'Électeur tire tous les ans près de 100,000 écus, qui sont pour l'entretien de la Couronne.

Sur les revenus de tous ces états, l'Électeur est obligé de donner environ 220,000 écus, tant pour les officiers de justice et pour l'entretien des troupes, que pour les réparations et quelques autres dépenses.

Ainsi l'on peut compter que ce qu'il tire de ses différents états, toute charge déduite, monte à 400,000 écus d'Allemagne, dont il peut disposer à sa volonté.

État de ses Troupes

Troupes de l'Électorat de Cologne.

2 Régiments d'infanterie de 750 hommes, chacun	1,500

Troupes de Münster.

Infanterie :

1 Régiment de	800
1 Régiment de	560
5 Régiments à 400 hommes, chacun	2,000
A reporter	4,860

Report 4,860

Cavalerie :

2 Régiments de 2 escadrons, chacun, à 121 maîtres par escadron 484

Troupes de Paderborn.

5 1 Régiment d'infanterie de. 690

TOTAL. 6,034

Il y a, de plus, dans l'Évêché de Münster, 1 régiment de milices, composé de 10 compagnies de 100 hommes, chacune.

---

10 ÉTAT DES PLACES FORTIFIÉES

L'Électeur n'a de places fortifiées dans ses différents états de Westphalie que Münster et Vechte, qui est dans le Bas-Évêché de Münster.

Les fortifications de la ville et de la citadelle de 15 Münster, qui ne sont que de terre, n'ont jamais été dans leur perfection, et elles ont été si négligées que cette ville est hors d'état de soutenir un siège. L'artillerie qui est dans cette place consiste en 24 canons de 24 livres de balle; 6 canons pour tirer, 20 de 12 livres environ; 130 canons, dont une partie est de 12 livres, et l'autre, de 6; 36 mortiers; 2 pierriers; et 10,000 mousquets.

Les fortifications de la ville et de la citadelle de Vechte, qui ne sont aussi que de terre, sont en 25 meilleur état que celles de Münster, et l'artillerie

de cette seconde place consiste en 20 mortiers et 50 canons, parmi lesquels il n'y en a point de 24 livres.

Il y a aussi quelques pièces de canon à Warendorf et à Meppen; mais c'est peu de chose. 5

Pour ce qui est des munitions de guerre, il n'y a qu'un très petit nombre de boulets et de bombes, et tout ce qui est nécessaire pour servir l'artillerie est fort en désordre.

L'électeur de Mayence est un prince judicieux et 10 sage. Il a remis l'Électorat de Trèves, qui étoit abîmé, a fait bâtir ou réparer les maisons de plaisance, fait des fortifications aux places, surtout à Coblentz, et a toujours vécu grandement. C'est qu'il ne se laisse point voler et est économe. C'est un homme qui a 15 des vues et bien du bon sens.

L'électeur de Cologne est tout ouvert dans ses états et n'a pas une place. Il n'a fortifié ni Bonn, ni Kaiserwerth, ni Rheinberg, de façon qu'il seroit très facile de le culbuter de ses états, n'ayant non plus 20 aucune place en Westphalie.

L'Empereur feroit un grand bien à la religion catholique s'il ne recevoit à son service que des princes catholiques; ce qui feroit que des cadets protestants se feroient catholiques et pourroient 25 devenir aînés.

Cour de l'Électeur de Cologne.

Le comte de Blankenheim, premier ministre sans fonction, homme doux, paisible, content de savoir les choses vingt-quatre heures avant les autres chanoines de Cologne. C'est lui qui a fait réussir la nomination de Cologne pour l'Électeur. Il avoit beaucoup de crédit dans le Chapitre, et ses amis même vouloient qu'il sollicitât pour lui. Il dit qu'il avoit donné sa parole. Il pourroit bien être électeur de Cologne, si l'Électeur passe jamais à Mayence, celui de Mayence quittant l'autre *(sic)*, pour être duc de Juliers et de Berg et se marier. Il est passionnément amoureux de la baronne de Notapht *(sic)*, qui le traite comme un chien, passion qui pourroit lui faire tort. Je l'ai beaucoup vu à Bonn, et il m'a donné à dîner.

Le comte de Plettenberg, faisant la fonction de premier ministre, jeune homme qui a de l'esprit et de la vivacité, étoit neveu d'un évêque de Münster, qui lui laissa du bien et du crédit dans le Chapitre. Livré à la maison de Bavière, il travailla pour cette élection et engagea une partie de son bien pour la faire réussir; promit, donna un argent immense, et se conduisit adroitement. Il étoit ruiné si l'affaire avoit manqué. Il est souvent sur *(sic)* l'Électeur pour les affaires étrangères. C'est lui qui, lors des deux traités, fit faire ce sot traité aux électeurs de Bavière et de Cologne avec l'Empereur, moyennant des subsides, pour l'accession de Vienne. Il étoit mécontent de la France, à qui, au voyage de l'Élec-

teur en France, il avoit fait beaucoup d'ouvertures et proposé plusieurs projets dont on n'avoit pas fait grand cas. Est *(sic)* prodigieusement riche.

Le baron de Notapht *(sic)*, général des troupes de Cologne. Je ne le connois pas; mais seulement sa femme, que j'ai beaucoup vue, qui est sœur de Mad^e^ de Rübrand *(sic)*, et de la princesse de Holstein, à Vienne.

Le comte de Verita, Véronois, médiocre, mais sûr et fidèle. Le feu Électeur comptoit aveuglément sur lui et le chargeoit des commissions qu'il vouloit cacher à ses ministres. Il est grand .....

Le baron d'Ars, grand-fauconnier de l'Électeur et vice-grand-fauconnier de l'Électeur palatin, homme tranquille; a été fort aimé des femmes; f..... la princesse de Helzbach, fille de l'Électeur palatin; est estropié par ses amours d'une foiblesse dans les jambes et dans les nerfs.

Le comte de Bornheim, président de la Chambre des Comptes, homme très réservé. Il est gendre de la comtesse de Metternich. Je ne l'ai pas vue à Bonn : elle étoit en Hollande.

La comtesse de Fouger ou Fougre *(sic)*, maîtresse du feu Électeur, a rendu des services considérables à un grand nombre de gens, généreusement et sans récompense. Le feu Roi lui faisoit 15,000 livres de pension pendant que l'Électeur fut dépossédé. Elle est *di genio* entièrement *francese*.

L'Évêché de Münster est considérable par les

troupes que ses États lui peuvent fournir. Mais, outre les troupes payées, qui sont actuellement 4,000 hommes, il n'a guère, d'ailleurs, que 100,000 écus de rente. Mais, en temps de guerre, les États lui donnent plus de troupes, et il les vend : car elles sont fort bonnes.

On a remarqué que les évêques de Münster, qui ont siégé en temps de guerre, ont laissé leurs familles fort riches; les autres, fort pauvres : ne l'ayant pas dédommagée des dépenses de l'élection; entre autres le dernier, Metternich.

Münster étoit une ville qui étoit souveraine, et où l'Évêque n'avoit point ou très peu de droits, jusqu'au fameux Bernard de Galen, évêque de Münster, qui la soumit.

Les chapitres sont bien revenus de la manie d'élire des princes; on croit que la mode reviendra d'élire quelqu'un de leur corps.

Osnabrück est partie catholique, partie luthérienne. Il n'y a que 3 ou 4 chanoines luthériens contre une vingtaine de catholiques. Cependant, il faut que l'Évêque soit alternatif; c'est le seul de l'Allemagne.

La grande-maîtrise de l'Ordre teutonique est une bonne chose. Outre que cela vaut une centaine de mille écus de rente, c'est que cela augmente la cour d'un prince, qui se fait servir par ses chevaliers,

avec l'espérance seule qu'il leur donne d'une commanderie, qui est une chose admirable très souvent, tant elles sont bonnes. Il convient assez à l'Ordre que la grande-maîtrise soit donnée à un prince qui la puisse soutenir. 5

Cet électeur de Cologne est un petit sujet, veut toujours courir, aime assez les femmes, a un bâtard.

Je partis de Bonn, le 8 septembre 1729, avec M. le chevalier de Boissieu, envoyé de France, qui voulut bien venir avec moi jusques à Cologne, où nous 10 voulions voir M. le nonce Cavalieri. J'avois une lettre à lui rendre de la marquise Sacchetti, sa sœur. Il me reçut à merveille, de miracles *(sic)*. Nous y dinâmes. J'y trouvai le prince de Nassau, archevêque de Trébizonde, chanoine de Cologne, qui y dînoit. 15 C'est une manière de fou (dit-on), quoiqu'il ne me le parût pas. Je lui louai beaucoup sa grande naissance. Il est pauvre; d'ailleurs, d'une grande politesse et beau-frère de la princesse de Nassau, sœur de M. de Nesle. 20

Le nonce de Cologne a un très grand rang et va presque de pair avec l'Électeur, qui lui donne la main chez lui et n'a pas de fauteuil ni de place distinguée là où il est. Il a des fonctions très grandes et très étendues; mais peu de revenu. 25

La ville de Cologne est très grande. On dit qu'il s'en faut peu qu'elle ne soit aussi grande que Paris, ôté les faubourgs. Elle n'est pas riche. La présence

de l'Électeur et de sa cour l'enrichiroit; mais il y a toujours des jalousies.

C'est une ville impériale. Son territoire ne passe pas ses murs. Les bourgeois ayant voulu faire raccommoder un chemin hors des murs, il y a quelques années, l'Électeur s'y opposa, assembla ses troupes, et fit venir deux mortiers pour bombarder la Ville. Tous les bourgeois doivent être catholiques.

M. le Nonce nous mena à une conversation. C'est chez une abbesse d'une abbaye de chanoinesses, et les chanoinesses y étoient, et la principale noblesse de la Ville.

Il y a une autre abbaye, qui a été autrefois à des chanoinesses, qui ont depuis pris la règle. L'abbesse, que je vis, a un très bel appartement séparé et est comme une princesse.

J'ai vu la grande Église, qui est un très beau bâtiment gothique, dont il n'y a rien d'achevé que le chœur. La nef n'est point encore voûtée. Il y a deux clochers immenses, qui font la façade : l'un est beaucoup avancé; l'autre à peine sort de terre. Celui qui est avancé est un des plus beaux morceaux du gothique. Il y a une grande légèreté dans tout ceci. On y monte par un très bel escalier, comme s'il n'y avoit que vingt marches. Cependant il y en a deux cent trente de faites, sans compter ce qui reste à faire. C'est dans le chœur de la grande Église que sont les corps des Trois Rois. Il y a une cinquantaine de chanoines, tous comtes de l'Empire. La voûte du

chœur est d'une élévation d'autant plus surprenante que les piliers ne sont que très peu massifs.

Les Jésuites ont une église gothique, mais très agréable, à Cologne. Ils bâtissent leur collège, qui a été brûlé. 5

A Sainte-Ursule reposent seulement les Onze Mille Vierges. Le temps ne m'a pas permis de faire ouvrir le trésor, où sont les reliques.

Je partis le lendemain, 9, pour Düsseldorf, qui est à 2 postes de Cologne. La ville est jolie, sur le Rhin. 10 Elle a été beaucoup embellie par le feu Électeur palatin, frère de celui-ci. Elle est petite et fortifiée très bien. On y est en une grande crainte des Prussiens, quoique l'on négocie à présent la cession des Duchés de Juliers et de Berg pour l'électeur de 15 Mayence, qui enrage de se marier et veut absolument faire des enfants.

Il y a la galerie qui est la plus belle chose dans ce genre qui soit en Allemagne. Le feu Électeur a fait venir les copies des principales statues de Rome et 20 de Florence jetées en plâtre; ce qu'on ne s'attend guère de voir en ce lieu.

Dans les appartements d'en haut, on trouve une très grande quantité de tableaux bien choisis et des meilleurs maîtres. Il y a une chambre, d'abord, de 25 bons auteurs, la plupart flamands; ensuite, une chambre toute d'ouvrages de Rubens et, entre autres, un *Jugement* de lui, qui est admirable. Il y a, ensuite, une chambre où sont plusieurs histoires du

Vieux et du Nouveau Testament, faites par un peintre hollandois, qui est un excellent auteur; c'est .....

Dans la dernière chambre *(nota* que chaque chambre est si grande qu'elle mériteroit le nom de *galerie)*, il y a un très grand nombre de Van Dycks et de très beaux originaux d'Italie : une *Vierge* du Sartre, un *saint Jean* du *(sic)* Raphaël, quelques tableaux du Corrège. Toute cette galerie est d'un bon choix et faite avec goût, outre qu'elle est très nombreuse, et elle seroit très belle dans Rome même et n'a pas sa pareille en Allemagne.

Je pars demain pour Münster.

III

WESTPHALIE, HANOVRE ET BRUNSWICK

De Düsseldorf, on continue le pays du Duché de Berg, qui est à l'Électeur palatin, par un mauvais pays sablonneux, et on arrive ensuite à Duisbourg, ville du Duché de Clèves, au roi de Prusse, très misérable, à ce qui *(sic)* me parut. Cela fait poste et 1/2.

De là, par le pays du même roi, on arrive, après 2 postes, à Dorsten, petite ville dépendante de l'Archevêché de Cologne. Tout ce pays est mauvais. Là on passe la Lippe, et, par un pays qui est comme nos Landes, on fait une poste et 1/2 jusques à Dülmen; d'où, par un pays un peu meilleur, on arrive à Münster, dans une poste 3/4.

J'y arrivai le 11, à 10 heures. J'avois une lettre du chevalier de Boissieu pour M. le baron de Tuicner ou Tuikel, grand-prévôt de l'Église de Münster, qui me donna un très beau dîner, où il y avoit dix ou douze personnes. Il me fit voir, ensuite, l'Église, où il n'y a pas autrement rien de remarquable.

Le Chapitre est composé de 41 chanoines. Les moindres ont 1,200 écus de revenu; le grand-doyen, 6 ou 7,000 florins. Ils ont, outre cela, l'aubaine des élections.

On conserve encore dans une cage de fer le corps de ce tailleur de Leyde qui se fit roi des Anabaptistes à Münster. Il avoit tourné la tête de toutes ces bonnes gens et persuadé aux religieuses la commu-
5 nauté du sexe, chassé tous les Catholiques et les ecclésiastiques. Ils *(sic)* disent avoir une lettre de Luther, qui les exhorte dans leur rébellion et dit qu'il approuve plus leur religion que la catholique. Ce fut une chose heureuse pour la religion catholique que
10 les excès de cette secte : cela fit que les Catholiques, devenus les maîtres, chassèrent tous les sectaires; ce qui fit qu'au traité de Westphalie ils *(sic)* n'eurent rien à demander à Münster.

Comme l'Évêque ne résidoit guère dans la Ville,
15 Münster étoit autrefois aussi indépendante *(sic)* que Cologne. L'Évêque n'y a qu'une mauvaise résidence, indigne de lui.

Münster est assez mal fortifié. Il est sur une petite rivière qui se jette dans l'Ems, si ce n'est le commen-
20 cement de l'Ems même.

L'Évêché de Münster tient presque le tiers de la Westphalie; mais ce pays est assez stérile et mauvais. C'est de là que viennent les cochons qui produisent de si bons jambons. On mange là du
25 bon *pumpernickel*, espèce de pain très noir, qui est excellent avec du beurre.

Les chanoines de Münster sont tous obligés d'aller

faire leur résidence dans quelque chapitre de Rome, France ou Italie, pendant un an, sans découcher jamais de la ville qu'ils ont choisie.

Je partis le 12, au matin, pour Osnabrück.

Le chapitre d'Osnabrück est composé de 23 chanoines catholiques et de 3 luthériens. Les catholiques ont seuls droit d'élire l'Évêque, soit catholique, soit protestant, et ont seuls voix au chapitre. Il faut que le protestant soit toujours de la maison de Hanovre. Cela fait que, même pendant la régence de l'évêque catholique, cette maison prétend avoir un droit de conservation pour empêcher qu'il ne se fasse rien au préjudice de l'Évêché.

La plupart de ceux d'Osnabrück sont luthériens : la religion catholique se détruit peu à peu dans les états de Hanovre et du roi de Prusse.

La dépense du roi de Prusse pour toute sa maison ne monte guère à plus de 1,300 écus, par mois. A sa table est ordinairement la famille royale et quelques généraux. On y meurt de faim. On ne sert qu'un plat à la fois, qui fait le tour, et il est souvent fort bas avant que le tour ne soit fini.

Le Roi ne soupe point et s'enferme dans son cabinet avec quelques uns de ses officiers, à fumer et boire de la bière.

En quelque lieu qu'il voyage dans ses états, il va dîner chez l'officier qui commande, fut-ce un lieutenant. Quelquefois il voyage *incognito* dans un chariot d'Allemagne.

Il aime ses soldats, les rosse très bien, et ensuite il les baise. Leur métier est meilleur que celui des officiers, qu'il ne châtie pas moins et souvent. Il écoute plus les raisons du soldat que de son officier. Souvent les officiers, obligés d'avoir de grands hommes, en enrôlent 5 ou 6 petits pour en avoir 1 grand.

Les affaires ne finissent point dans ses tribunaux. Mais on n'a qu'à s'adresser à quelque soldat qui soit familier avec le Roi, lui donner de l'argent : il présente requête au Roi, qui voit l'affaire lui-même et la juge comme on veut.

C'est une misère que d'être sujet de ce prince : on est tourmenté dans ses biens et dans sa personne. Un homme a beau être riche, homme de robe, marchand, il n'est pas moins sujet à être enrôlé. Cela fait que bien des gens sortent du pays, que les pères envoyent leurs enfants ailleurs.

La navigation du Rhin est si chargée de droits excessifs que presque tout s'envoye par terre, jusques aux marchandises les plus pesantes. Il y auroit (je crois) du profit à envoyer par terre des meules de moulin. C'est le roi de Prusse et l'Électeur palatin qui ont perdu cette navigation. Par les traités, on ne peut pas mettre de nouveaux péages sur le Rhin; mais, pour les anciens, le tarif est si obscur que les douaniers font payer ce qu'ils veulent.

Les Duchés de Juliers et Berg et ceux de Clèves et de La Marck sont les plus chargés d'impôt qu'il y

ait. Aussi les peuples en désertent-ils en foule. L'Électeur palatin avoit fait aux États de ces deux duchés une demande de 800,000 écus. Les États n'en vouloient payer que 600,000. Ils payent actuellement les 600,000, lesquels, avec les autres droits, font un revenu à l'Électeur d'environ 900,000 écus. Et, avec le Palatinat et ses autres états, cet électeur peut avoir environ 1,500,000 écus de revenu.

Les postes de Berg sont à l'Électeur palatin; celles de Münster, à l'Évêque.

L'électeur de Bavière tourmente beaucoup sa noblesse sur ses privilèges : on a beau aller à Vienne, Vienne ne dit rien; et l'Électeur, qui soutient ses prétentions par des exécutions militaires, soutient que Vienne n'a rien à dire.

J'arrivai à Hanovre le 24.

J'y trouvai milord Waldegrave, M. de Chavigni, qui étoit venu de Ratisbonne, M. de Münchhausen et Madame.

Je fis connoissance, le lendemain, avec milord Townshend, qui me fit mille amitiés.

Je fus présenté au Roi; j'eus l'honneur de dîner avec lui. Le soir, on joua à Herrenhausen la comédie de Destouches, de *l'Irrésolu*. Le Roi, qui veut que l'on joue toujours une comédie nouvelle (en quoi il a raison), ne se soucie pas que l'on dise les rôles par cœur : on les lit.

ORDRE DE BATTAILLE DES TROUPES DE HESSE, CAMPÉES A BETTENHAUSEN

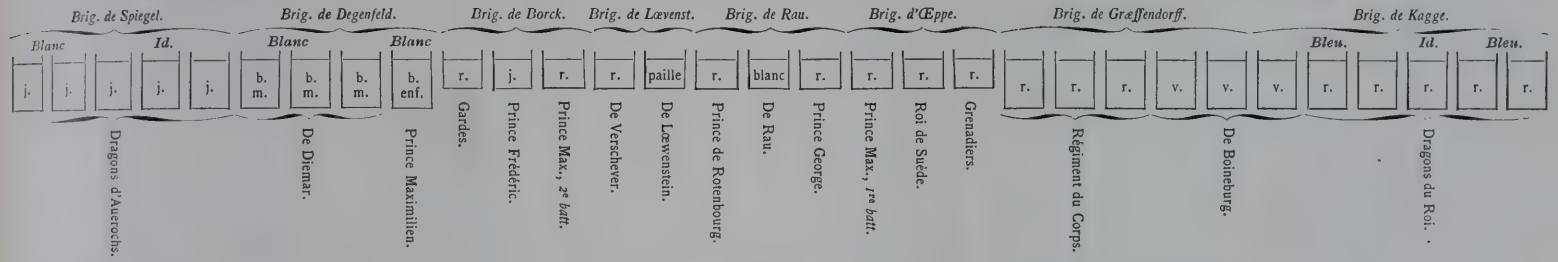
Qui ont passé la Revue devant S. M. le Roi de la Grande-Bretagne

le samedi, 30 juillet 1729.

GUILLAUME, prince de HESSE, Général en Chef.

Lieutenant général de DIEMAR. Lieut^t gén^l de HATTENBACH. Lieut^t gén^l de VERSCHEVER. Lieut^t gén^l Pr. MAXIMILIEN. Lieut^t gén^l de BOINEBURG.

Général-major de BLOME. Général-major de KUTZLEBEN. Général-major de DITFORTH.



Artillerie

24 pièces de campagne, qui sont placées au front.

ADDITION

Infanterie :	11 bataillons à 626.	6,886
Cavallerie :	10 escadrons à 180.	1,800
Dragons :	10 escadrons à 182.	1,820
	Somme :	10,506

LES HANOVRIENS

INFANTERIE

(Tout e l'infanterie est rouge.)

	Bataillons
Le Ré	
Margg	2
Margghr	1
Prince rm	1
Vieux hwan	1
Arnim mproix	1
Finck emmerfeld	1
Borck Behr	1
Grum Druchtleben	1
Beche Sastraw	1
Reden Quernheim	1
Prince Maw	1
Pr. Le Melville	1
Pr. d'A Campen	1
Lioeb Lucius	1
Glaser Clinckaustroem	1
Dehnh Suberon	1
Sidaw Rantzau	1
Kalcks Rheden	1
Goltze Wrangel	1
Gersd Vincken	1
En tout :	21

Schwe
Schlev
Prince
Pflant
Marwi
Laujar
Mosel
Barlel
Dossa
Thiele

CAVALLERIE

	Esquadrons
Guarde du Corps	1
(Rouge et bleu.)	
Le Régiment du Corps	2
(Rouge et bleu.)	
Walter	2
(Bleu et rouge.)	
Hasberg	2
(Blanc et bleu.)	
Sultze	2
(Idem.)	
Busch	2
(Blanc et vert.)	
Horn	2
(Blanc et rouge.)	
Schluter	2
(Idem.)	
	15

DRAGONS

	Esquadrons
Bulaw	4
(Bleu.)	
Wendt	4
(Rouge.)	
Pontpietin	3
(Rouge.)	
Loewen	4
(Bleu.)	
Drag. :	15
Cav. :	15
En tout :	30

Le Roi étoit dans sa gloire d'avoir fait bouquer le roi de Prusse, qui avoit enlevé des soldats de Hanovre et avoit assemblé près de Magdebourg une armée qui menaçoit d'entrer dans le Mecklembourg, où les troupes du Roi étoient en exécution. Le Roi avoit fait des représailles pour les soldats et avoit envoyé demander les troupes de ses alliés. Tout marchoit ou alloit marcher : troupes de Hesse, Danemark, Hollande et France; mais le roi de Prusse demanda des commissaires, qui furent nommés à Wolfenbüttel.

Le Roi est d'une grande politesse : il me fit l'honneur de me parler beaucoup sur mes voyages.

Les revenus de l'Électorat de Hanovre sont grands. L'Électeur est (je crois) le seul prince de l'Europe chez qui la recette passe la dépense de plus de la moitié : car il peut avoir 700,000 livres sterling. Il en faut 300 pour le maintien des troupes et des tribunaux du pays; de façon qu'il y en a 400,000 qui se mettent tous les ans à couvert. Ceci est bien vrai et m'a été dit par un homme instruit. Un autre homme, très instruit, m'a fait le thème en une autre façon, qui revient au même. Il m'a dit que le Roi-Électeur a 5 millions de revenu, et que, comme il ne dépense pas à beaucoup près cela, il a 5 ou 6 millions d'écus dans ses coffres.

Ces pays de la maison de Brunswick étoient partagés en trois : un tiers étoit à la maison de Hanovre; l'autre, au duc de Zelle et de Limbourg *(sic)*; l'autre

appartient encore au duc de Brunswick. Les autres deux parts ont été réunies. De plus, le Roi a réuni (comme on sait) les Duchés de Brême et de Verden et a acheté du duc de Saxe les Duchés *(sic)* de Saxe-Lauenbourg. 5

Le roi de Danemark a un tiers plus de revenu que l'électeur de Hanovre, c'est-à-dire 5 millions d'écus ou 7 millions 500,000 florins. Avec cela, il entretient 30,000 hommes et une flotte. Il en a actuellement 50,000; mais c'est par les subsides des alliés de 10 Hanovre.

Hambourg est une grosse ville. Il y a bien 300,000 âmes, m'a dit un envoyé du roi d'Angleterre qui y réside. Son commerce est avec les pays que l'Elbe arrose, avec l'Angleterre, la Hollande, la 15 France, l'Espagne et Portugal; point ou peu dans la mer Baltique.

Le 21, au soir, le Roi, qui s'ennuyoit à Hanovre, partit pour l'Angleterre. Toute la Cour fut très grosse et vint pour prendre congé de lui. Plusieurs 20 dames allemandes versèrent des larmes; quelques unes firent des cris.

Le lundi, M. le grand-échanson, M. Vanenheim, me fit l'honneur de me prier à dîner à la table de la Cour, qui subsiste toujours pendant l'absence 25 du Roi, pour les officiers et étrangers qui y sont priés.

Le soir, Mad^e de Lits me pria à souper; a eu bien des aventures; *bona roba.*

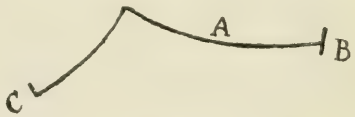
Le baron Disco, ministre de Hanovre en Suède, m'a fort prié de venir voir la Suède.

5 Je connus à Hanovre M. de Groot. Il avoit une nièce ou belle-fille très aimable, qui devoit se marier avec un gentilhomme qui devoit avoir une place à Hambourg; je crois gouverneur. J'en ai oublié le nom.

10 Les eaux de Herrenhausen sont belles à cause d'une machine que le feu Roi a fait exécuter, et qui fait monter un jet d'eau ou plutôt une espèce de gerbe jusques à 120 pieds, lorsque toutes les pompes foulantes travaillent à la fois. La machine est fort 15 simple et fort ingénieuse. Elle a coûté beaucoup d'argent; mais c'est que, dans la première exécution, il a fallu tâtonner. On avoit fait d'abord les tuyaux de fer, et il les a ensuite fallu faire de plomb, que l'on a trouvé qui résistoit mieux à la force de la 20 pression. Ce sont donc des pompes foulantes (et aucune aspirante) qui poussent l'eau dans les canaux avec violence, et le même jet d'eau (car, outre le grand, il y en a d'autres moindres) a plusieurs de ses tuyaux dans lesquels les pompes poussent l'eau. 25 Ces pompes sont élevées et abaissées successivement, deux à deux ou plutôt quatre à quatre, par une machine mise en mouvement par une autre *(sic)* roue, sur laquelle tombe l'eau d'un ruisseau, et c'est

cette même eau qui, tombée en bas, est élevée. La machine est horizontale, et, à chaque quatre pompes, il y a un très gros rouleau horizontal, qui est mû par la principale roue, toujours du même sens. A chaque bout, il y a deux très gros cercles, fort épais, qui peuvent tourner indifféremment sur le rouleau, et ils sont soutenus, chacun, par une chaîne qui les embrasse par-dessous; et cette chaîne, qui est la même pour les deux, est attachée, à chaque côté, à une roue ou poulie; de façon que toute cette chaîne, les deux roues, les deux poulies, ne font que la même puissance, qui reçoit son mouvement du principal rouleau, qui se meut toujours du même sens; mais les cercles se meuvent tantôt d'un sens, tantôt d'un autre.

Voici comment! Il y a un fer qui entre du cercle dans le rouleau, et qui attache ledit cercle au rouleau lorsqu'il est entré, de manière que ledit ne peut plus tourner, pas plus que s'il ne faisoit qu'un corps avec le rouleau. Mais, lorsque, par le mouvement de la machine, une branche qui tient à ce fer est rencontrée par un listeau, pour lors le fer s'élève



A. Partie du fer appliqué sur le rouleau.
B. Fer qui entre.
C. Queue rencontrée par un listeau qui l'élève.

et dégage le cercle, qui devient libre; mais, dans ce même moment, l'autre cercle, qui étoit libre, devient engagé, parce que le fer est porté précisément au

trou où il doit s'engager. De façon qu'alternativement le fer qui étoit libre s'engage, et celui qui étoit engagé devient libre; et, comme le rouleau tourne toujours, il faut que le reste de la machine, qui est forcé à se mouvoir, change alternativement de direction, et que les pompes y attachées qui se relevoient descendent, et que celles qui descendoient se relèvent.

Le 24, je partis de Hanovre et allai avec milord Waldegrave à Brunswick.

Le roi de Prusse exerce sur ses sujets une tyrannie effroyable. Il ne veut pas que les pères fassent étudier leurs enfants; ce qui va mettre dans ses états une barbarie effroyable. Dans ses tribunaux, il met des faquins, à qui il donne 200 florins de gage; ce qui fait qu'ils vendent la justice pour vivre. Lorsqu'un enfant a 10 ans, il le fait enrôler : il n'est plus sous la puissance du père dans la maison duquel il est; ce qui fait qu'il exerce toutes sortes d'insolences. Plusieurs pères ont estropié leurs enfants pour les conserver. Il y a tel gentilhomme, qui a un fils unique; il *(sic)* lui envoye d'abord un drapeau : c'est la ruine d'une famille, parce qu'il envoye ses capitaines de toutes parts pour faire *(sic)* ces grands hommes qui leur coûtent beaucoup, quelquefois 1,000 écus, pièce : le tout, à leurs frais.

Les marchands n'osent plus entrer dans ses états, parce qu'ils sont pillés, insultés, enrôlés par les officiers. Presque tous les gens d'industrie s'en vont,

même avec perte. Il n'y a plus de florins dans ses états : il les a tous; et, comme ses fermiers sont obligés de payer en florins, ils enlèvent tous ceux de Hanovre et donnent 10 pour 100 de plus en petite monnoye; mais ils n'auront bientôt plus de petite monnoye.

Aussi, lorsqu'il fit marcher des régiments pour faire son armée à Magdebourg, il y a *(sic)* un tel régiment qu'il fit entourer de paysans, afin qu'il ne désertât personne. Sa puissance va tous les jours tomber d'elle-même. La pauvreté est sur ses états, et le ridicule, sur sa personne. Il commence à boire de l'eau-de-vie. Lors de sa querelle, la Reine se jeta à ses pieds pour le prier de penser auparavant bien à ce qu'il faisoit. Il dit : « Je ne vais seulement que brûler Hanovre. » Elle eut des gardes pendant tout le temps de la querelle. Le Prince royal troqueroit bien sa qualité de prince contre dix bonnes 1,000 livres de rente.

Le prince d'Anhalt est un grenadier comme le Roi. Quand il donne, il dit quelquefois : « Il faut bien que je veuille bien vous récompenser : car vous savez que je n'aime pas à donner. »

Un arpent de terre, qui se vendoit près Magdebourg 50 écus, se vend à présent 15.

Le roi de Suède est devenu le plus petit prince de l'Europe, et le plus réduit : c'est le plus petit pouvoir du monde. Le comte de Horn étoit chancelier et républicain. On fit peur à la Reine que, si elle ne remettoit pas l'élection, le duc de Holstein pourroit

succéder. Dès qu'elle descendit du trône, elle demanda l'élection. Les États demandèrent aussi l'extinction du pouvoir arbitraire. Cela fut accordé. On ôta la place de chancelier au comte de Horn, qui se fit nommer maréchal de la Diète, et, se trouvant à la tête de la Noblesse, força le Roi à se raccommoder avec lui. Les Dalécarliens ayant envoyé des députés à la Diète, pour dire qu'ils aimoient mieux un souverain que plusieurs, un roi que les vexations des nobles, on les fit arrêter malgré la sûreté de la Diète, qui veut que chacun soit libre de proposer ce qu'il lui plaît. Mais on dit qu'ils avoient proposé des choses malgré la constitution fondamentale. Le Roi les abandonna et tomba par là dans un plus grand mépris.

La Reine aimoit bourgeoisement le Roi. Comme il estime plus sa Hesse que le royaume de Suède, il n'a jamais voulu entendre parler d'en céder la souveraineté ou la régence au prince Guillaume, son frère. Lorsqu'il l'aura, il pourra en tirer de l'argent pour gagner les sénateurs.

Si la guerre revient, et qu'il vienne un roi plus ferme et plus entreprenant, et qu'une nouvelle génération, qui n'ait jamais vu la souveraineté, n'ait pas eu le temps de se former, la constitution de la Suède changera, et la souveraineté s'établira.

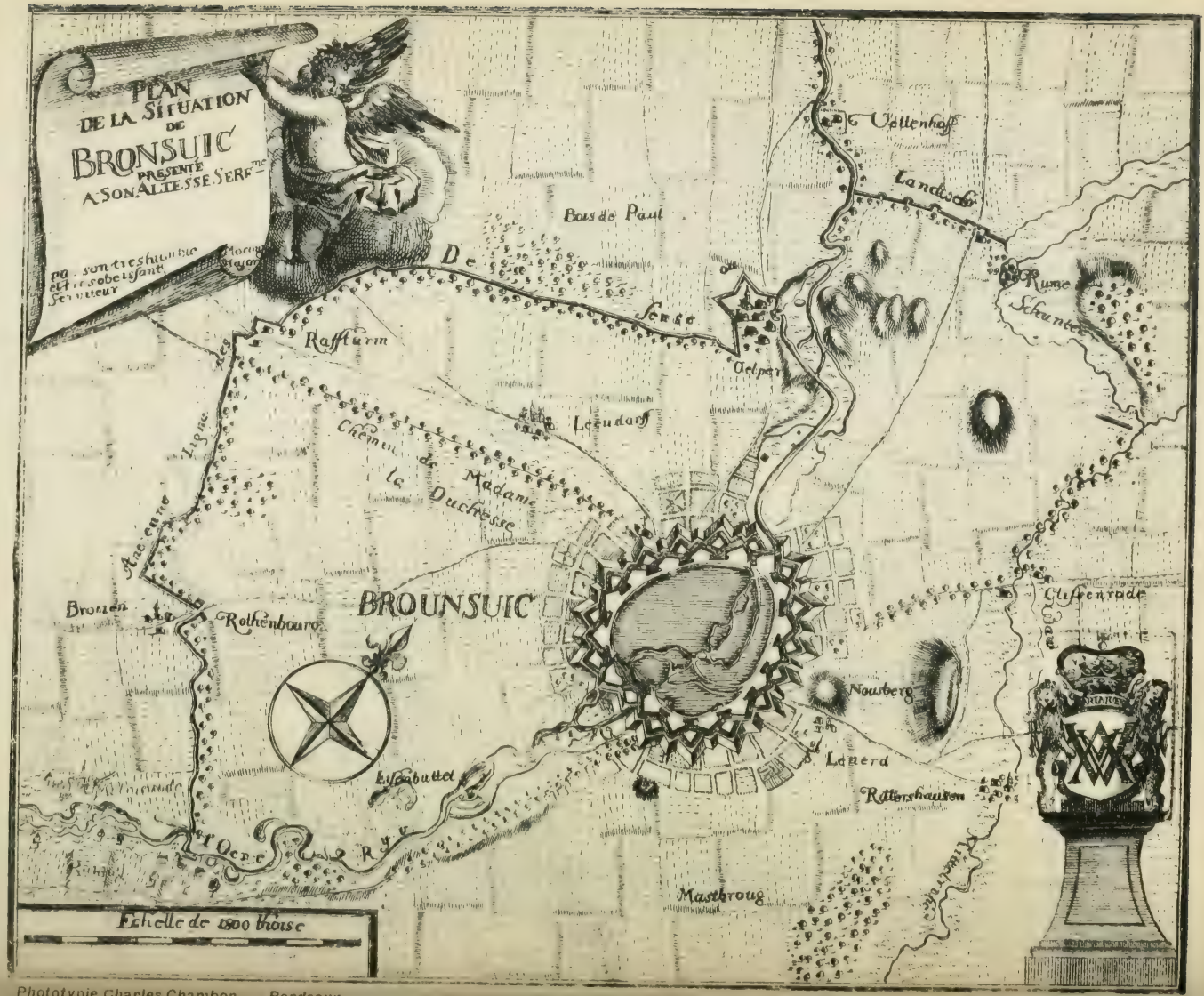
Depuis la perte de la Livonie, il faut que la Suède périsse. Les paysans n'ont pas trop de bled, pas même assez. Ce sont des sapins, qui viennent sur les rochers, que le paysan brûle. Sur ces cendres, on sème, et on recueille. Comme le paysan n'est pas

accoutumé à une récolte sûre, il garde tout ce qu'il a de grain, et n'en vend point. Mais la Livonie donnoit aux Suédois tant de bled qu'ils vouloient, et le Czar s'étoit engagé d'en fournir.

Le Czar n'a point violé les moindres privilèges des seigneurs livoniens. Mais cela viendra. Tout se passe par les tribunaux, sans appel à aucun tribunal moscovite. A *(sic)* rendu les terres que les Chambres de Réunion et de Réduction avoient fait venir à la Couronne. N'oblige *(sic)* point les nobles livoniens de servir.

Lorsque le duc de Holstein avoit le Schleswick, il en tiroit deux tiers autant que du reste : le tout valoit 800,000 écus; aujourd'hui, il *(sic)* n'en a qu'environ 300.

Le vice-chancelier de l'Empire, Schœnborn, est évêque de Bamberg et de Würtzbourg. Comme évêque de Bamberg, il peut entretenir 5,000 hommes. Il en entretient 12,000 comme évêque de Würtzbourg. Sa charge de chancelier lui donne une quarantaine de 1,000 florins, et autant, pour le moins, à l'électeur de Mayence. Lorsque ce Schœnborn étoit chanoine des deux chapitres, pour être éligible aux deux évêchés, il fut pendant un temps où, dans les vingt-quatre heures, il étoit obligé d'être présent à un office à Bamberg et [à] un autre à Würtzbourg, quoique éloignés de plus de 9 lieues d'Allemagne. Il a, de ses deux évêchés, près de 800,000 écus. Mais il faut *(sic)* les dépenses de l'entretien du pays; de



Phototypie Charles Chambon — Bordeaux

façon qu'il ne peut pas porter à Vienne pour vivre, plus de 2 à 300,000 florins. Il est logé comme un roi. Il a une étendue de plus de 30 lieues d'Allemagne de pays de traverses.

Le duc de Brunswick a un habile homme pour premier ministre ou président de ses finances : c'est le baron Stein, que j'ai beaucoup connu ; c'est un des hommes de l'Allemagne qui en sait mieux le droit public.

Brunswick est une grande ville. Le Duc la fait actuellement fortifier. Elle est si grande qu'il y a environ quatorze bastions. Il faut, en cas de siège, 15,000 hommes pour la garder. Ces quatorze bastions et les dehors demandent beaucoup de monde.

Nous arrivâmes fort tard. Nous ne pûmes pas voir le Duc le lendemain de notre arrivée, parce que c'étoit un jour de retraite pour lui, et où il faisoit sa communion.

Wolfenbüttel est une petite ville ou une petite forteresse, où le Duc réside ordinairement.

Il y a des placets au roi de Prusse singuliers. Il y en a eu un par lequel on lui disoit que, s'il vouloit bien interposer son autorité pour qu'une succession en Portugal fût rendue, on lui donneroit 4 grands hommes.

Les Princes d'Allemagne. — Il y a quelque temps que quelques uns d'eux mesuroient leur puissance par le nombre de cerfs qu'ils avoient : l'un disoit : « J'ai 500 cerfs » ; l'autre disoit : « J'en ai 2,000 ».

Le roi de Prusse a tout gâté : il a augmenté ses troupes; il faut bien que les autres princes augmentent aussi les leurs.

Un homme qui avoit servi à faire *(sic)* des grands hommes ne l'ayant pas voulu faire, le roi de Prusse commença à le recevoir avec froideur. Ce même homme se battit dans une querelle. Il fut condamné par le conseil de guerre à cinq mois de prison; le Roi, de sa propre autorité, modéra la sentence à la mort et lui fit d'abord trancher la tête.

Outre le baron de Stein, président des finances, il y a le baron d'Heu, président des couvents; M. Vitercob, de Holstein, qui s'est attaché au service du duc de Brunswick.

Pufendorf, *Histoire de* ....., *électeur de Brandebourg*. C'est le Tacite de l'Allemagne. Il démêle fort bien les divers intérêts de la cour de Berlin.

Tout petit prince d'Allemagne veut avoir des grands hommes pour sa garde. Cela changera la taille des hommes en Allemagne.

La plupart des sottises des princes viennent de l'éducation. Le roi de Prusse avoit été laissé par le

comte Dohna, son gouverneur, entre les mains d'un bas-officier, qui ne lui parloit que des détails d'une compagnie et ne lui inspiroit que l'air grenadier.

Le duc de Mecklembourg avoit été élevé par une espèce de prêtre luthérien, qui ne lui parloit que du royaume des Abdorites; qu'il étoit maître souverain de la vie et des biens; que ce qu'avoit sa noblesse étoit des usurpations.

C'est une fort bonne place que d'être gouverneur de Hambourg : il y a 12 ou 15,000 écus de Hambourg d'appointements.

Le landgrave de Hesse peut avoir 2 ou 3 millions de revenu. — Ceci n'est pas bien sûr.

Nous fûmes priés, le 23, à dîner chez M. le duc de Brunswick. Nous fîmes un très grand dîner, où bien des santés furent bues, surtout celle du roi d'Angleterre. Pettekum y étoit, qui s'y enivra, dit bien des sottises, et apporta la santé de l'Empereur, qui fut fort mal reçue de la compagnie. Ce Pettekum pensa être un grand homme et jouer un rôle à la paix; mais ce n'est que le plus petit homme du monde, méprisé comme de la boue. C'étoit un maquereau de négociations, dont on se servoit pour lâcher les mauvais propos que les ministres vouloient se dire les uns aux autres. Le Duc but un peu, et, sur une sottise, en faveur de la cour..... imp..... que Pettekum lui dit après être sorti de table, il lui dit : « Je m'en f.... » Chacun se retira.

Nous fûmes, ensuite, priés à souper; mais il n'y eut point de grands verres.

Le Duc a soixante-sept à huit ans; mais il paroît plus jeune de vingt. Il est d'une politesse et d'une affabilité surprenante *(sic)*. Il est assez magnifique : il a un service d'or; il fait bâtir un palais, qui ne sera pas laid.

La fortification de Brunswick est très belle, et on y travaille actuellement, et même une partie des subsides que les alliés de Hanovre payent doivent y être employés, afin d'avoir une place qui couvre la Basse-Saxe. Il y a seize bastions, la Ville étant très grande, et il faudroit 16,000 hommes pour la défendre. Mais le Prince compte sur 6,000 hommes de ses troupes, et sur le secours des princes voisins, également intéressés, ou, au moins, sur 10,000 bourgeois. La grande force de cette fortification consiste dans une fausse-braye qui règne tout autour, y en ayant quelquefois deux; de façon qu'un bastion a quelquefois trois flancs. Il y a une petite rivière qui vient du midi au nord; et, du côté du nord, il y a deux batardeaux, qui peuvent arrêter les eaux pour inonder tout le côté du sud. Il n'y a plus que deux bastions du côté du sud à faire, et on les a gardés les derniers à cause qu'on peut inonder ce côté-là.

Brunswick est une fort grande ville. Elle étoit autrefois hanséatique, et se défendoit elle-même, et avoit de beaux droits.

Le baron Stein dit que ces fortifications coûtoient

4 millions, et qu'il voudroit qu'il en eût coûté 4 pour les détruire; que cela faisoit que tous les voisins avoient les yeux sur eux, et jetoit le pays dans des guerres nécessaires.

5 Le roi Georges acheta Brême et Verden au roi de Danemark. Les tuiles seules des maisons de ces pays n'ont pas été payées. Ce fut le Czar qui, voulant engager la maison de Hanovre à entrer dans son alliance, engagea le roi de Danemark à faire cette vente, lui 10 persuadant que l'Empire ne consentiroit jamais qu'il les gardât, et qu'il en auroit toujours le prix.

Autrefois les Hollandois tiroient du Danemark jusques à 70,000 bœufs, dont il tiroit, de droit, 1 sequin par bœuf. On persuada au Roi de doubler 15 son droit. Les Hollandois piqués prirent les bœufs de l'Ost-Frise, plus proches, et qu'il ne croyoient pas si bons. Mais ils s'y sont faits; de façon qu'à présent il n'en sort pas plus de 8 à 9,000. Les Jutlandois ont été obligés de changer leurs bœufs 20 en vaches et de faire du beurre et du fromage; et la quantité a fait tomber le beurre du Holstein, aussi bien que le beurre d'Irlande.

Le système de la France a changé sur le sujet des Catholiques d'Allemagne. Les Protestants ont fait 25 comprendre que l'Empereur devenoit trop fort. On a fait remarquer que le Rhin se dégarnissoit de Protestants; que Rheinfeld, tombé entre les mains d'un petit prince, étoit à présent entre les mains de l'Em-

pereur, qui y avoit actuellement garnison; que la France devoit travailler à la conservation de la religion protestante; que l'article de la paix de Ryswick qui dit que « la religion catholique subsistera ès églises où elle a été exercée », et qui a fait perdre tant d'églises aux Protestants, est fatal à la France. C'est Chavigni et le baron Stein qui ont le plus prêché cela. — Depuis un an, l'Empereur a perdu son crédit dans l'Empire.

Pour moi, je crois que cette politique de s'unir avec les princes protestants est une vieille politique, qui n'est plus bonne dans ce temps-ci; que la France n'a et n'aura jamais de plus mortels ennemis que les Protestants : témoin les guerres passées; qu'elle est en état de faire des alliances avec les princes catholiques, comme avec les princes protestants, toutes les fois qu'il s'agira d'abaisser la Maison d'Autriche; qu'il ne faut pas en revenir aux vieilles maximes du cardinal de Richelieu, parce qu'elles ne sont plus admissibles; que les Protestants d'Allemagne seront toujours joints avec les Anglois et les Hollandois; que c'est un lien de tous les temps que celui de la Religion; que la Maison d'Autriche n'est plus, comme elle étoit, à la tête du monde catholique; que ce qui nous a pensé perdre en France, c'est l'invasion de l'Angleterre par un prince protestant.

La politique de Rome est à présent admirable : c'est de débaucher les cadets des maisons protestantes; et, si elle s'en étoit avisée plus tôt, le parti protestant seroit bien bas.

Les duchés de Zelle et Lünebourg sont comme nos Landes de Bordeaux. Ce qui fait subsister ce pays ce sont les ruches à miel. Les paysans les portent, dans le temps qu'elles doivent produire, dans le pays de Brunswick, où ils les laissent un mois ou six semaines, où elles trouvent des fleurs, qui leur manquent dans le pays de Zelle.

Les Allemands viennent au point où nous sommes venus pour la dépense. Il n'y avoit autrefois qu'un feu dans la maison; à présent, il en faut quatorze ou quinze. Cela rend le bois rare en Allemagne. Cela fait que les forges ne donnent pas, à beaucoup près, tant de profit à Brunswick. On a déjà été obligé d'en abandonner quatre.

A Ratisbonne, un homme qui *(sic)* vint saluer Waldegrave : «J'étois, dit-il, le fou de l'empereur Joseph.»

Je ne puis concevoir que les chapitres d'Allemagne n'élisent quelqu'un de leur corps. Cela confondroit beaucoup plus les familles des nobles avec celles des princes. Le frère d'un électeur ecclésiastique ne seroit point méprisé d'un électeur séculier.

Les Protestants n'ont aucun intérêt de ne se pas mésallier : ils n'ont point de chapitres.

J'ai vu le soulier d'un jeune grenadier du roi de Prusse : il a une semelle et demie, de long; deux bouts de semelle, de large, par le bout.

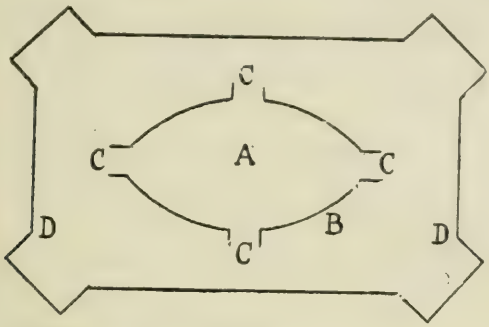
Il y a un village en Angleterre où la plupart des habitants sont cordonniers. Celui qui veut être élu membre du Parlement pour ce lieu-là achète tous les souliers qui sont dans la Ville. Ce sont ordinairement des gens qui ont un régiment qui sont élus. Ils donnent ces souliers à leurs soldats. — Je n'ai point ouï dire cela en Angleterre.

J'ai été aujourd'hui, avec milord Waldegrave et M. le baron Stein, à ....., la maison de campagne du duc de Brunswick, qui est à une lieue de Brunswick. La maison est de bois, assez bien entendue : c'est un assez beau modèle. Mais il y a bien des fautes : le jardin est vilain; les statues qui y sont dedans, très mauvaises; beaucoup d'appartements et de galeries; un grand nombre de tableaux : une trentaine de bons; le reste, qui est sans nombre, du commun. Il y a une grande chambre pleine de cette ancienne fayence qu'on dit avoir été peinte sur les dessins de Raphaël; mais il y a beaucoup de très mauvais dessins.

De là, nous avons été à Wolfenbüttel, où il y a un palais, qui est peu de chose. Mais, ce qui est une véritable belle chose, c'est la bibliothèque. C'est un ovale d'une très grande hauteur, formé par une circonférence autour de laquelle, intérieurement et extérieurement, sont les livres. Cet ovale est au milieu d'un carré échancré par les coins. Autour *(sic)* des murs sont encore des livres.

Dans la bibliothèque, il y a des livres in-folio écrits de la main du grand-père du Duc régnant.

On montre, dans une armoire, la cuillère du docteur Luther, et son goblet, qu'on sait certainement avoir été à lui : moitié de sa circonférence ne peut être



A. Côté intérieur, où sont des livres.
B. Côté extérieur, où sont des livres.
C. Communication.
D. Côtés intérieurs du carré échancré, où sont encore les livres.

embrassée par la main ; il a, de haut, un empan et
5 demi. Il y a, outre cela, un grand nombre de volumes manuscrits de la bibliothèque du cardinal Mazarin.

Des différends des rois d'Angleterre, de Prusse, où le dernier, méchant d'abord, demanda la paix. — On mit sur la table du roi de Prusse le 32e et 33e verset
10 du chapitre XIV de Saint-Luc : « Quel est le roi qui, allant à son ennemi avec 10,000 hommes, ne s'assoye pour voir si, avec 10,000 hommes, il en pourra battre 20,000 ; et, voyant qu'il ne peut les battre, il envoyera des gens pour demander la paix. »

15 A Brunswick, il y a la maison du comte d'Heu, qui est un vrai colifichet, et la maison de M. Schleinitz, qui est à la françoise : un petit jardin, mais joli.

Il y a une grande division dans la maison de Brunswick entre les héritiers présomptifs, le duc de Blanckenbourg et la famille régnante, à l'occasion : 1° du changement de l'alliance, qui avoit d'abord été une accession au traité de Vienne ; et 2° à cause d'un ministre qui avoit été disgracié.

Le baron de Stein, détesté à Vienne : inimitié capitale. Il a le premier, avec feu M. de Metternich, attaqué l'autorité impériale à la Diète, et les deux hommes ont soulevé le parti protestant et ont pris occasion de ce qu'on avoit enlevé l'Église du Saint-Esprit.

On faisoit les lettres de M. de Gergi, et le vieux Péquet ne pouvoit comprendre comment Gergi écrivît *(sic)* tantôt tant de sottises, tantôt des choses si solides. Il disoit : « M. de Gergi avoit deux âmes. » Chavigni vint ensuite, qui travailla de concert.

Le cardinal Dubois ni M. le Duc n'entrèrent jamais dans le parti des Protestants. Le cardinal de Fleury n'a pas été de même. Richelieu, Mazarin, Fleury! Pour Dubois, il dérogeoit à la règle commune : il n'avoit point de système fixé, et, d'ailleurs, il ne craignoit pas qu'on le soupçonnât de bigoterie.

Les places de Ratisbonne étoient toutes occupées par des ministres dont les princes étoient dégoûtés, ou qui étoient disgraciés. Ils n'avoient point la confiance de leurs maîtres, et eux n'avoient point à cœur leurs intérêts et ne cherchoient que le repos ou les douceurs qu'ils pouvoient tirer de la cour de Vienne.

Le duc de Wolfenbüttel et de Brunswick a 800,000 écus de revenu ou 1,200,000 florins d'Allemagne. Ses mines vont à 100,000 écus.

Brunswick étoit une ville hanséatique et se gouvernoit elle-même. Lors de la grande guerre de Hollande, ces princes s'en rendirent les maîtres, et les Hollandois n'osèrent rien dire.

Le landgrave de Hesse a un tiers plus de revenu et un tiers plus de troupes que le duc de Wolfenbüttel. Le landgrave régnant est vieux. Il a pour maîtresse *(sic)* une Mad^e^ de Langalerie, veuve du fameux de ce nom, plus, une demoiselle Bomhelms, qui lui tirent bien de l'argent. Il commence à perdre la mémoire et quelquefois se lève de table avant le fruit. Il ne faut pas croire que le roi de Suède en tire beaucoup d'argent pour la Suède : peut-être 200,000 écus.

Versailles a ruiné tous les princes d'Allemagne, qui ne peuvent plus résister à la moindre somme d'argent. Qui auroit dit que le feu Roi eût établi la puissance de la France en bâtissant Versailles et Marly ?

Il y a à Brunswick un prince de Bevern qui a épousé une fille de Courlande. Il est fort grand, fort dévot, fort jaloux, fort pauvre, mais poli. Sa femme est une bonne princesse, mais laide.

Le roi de Danemark n'est jamais gouverné que

par des valets de chambre. Il a des ministres; mais c'est inutilement. Il avoit un nain qui l'avoit tellement conquis que tout le monde, les ministres même, venoient lui faire la cour.

C'est un bonheur que d'être disgracié du roi de Danemark : il vous donne des pensions, un gouvernement, une vice-royauté, afin qu'il ne vous voye plus, et que vous n'ayez point à vous plaindre.

Lors de la prise de Brunswick par les ducs de Wolfenbüttel, ils n'y pensoient pas : il n'étoit question que de quelques démêlés avec Bernard de Galen. Un de ces princes dit : « Prenons Brunswick! » Le duc de Zelle dit : « C'est une affaire à laquelle il faudra penser. » Cela fut fait. — Voir le siège. — Le commerce de cette ville étoit tout à fait tombé.

Le 29, le sieur Durcau, ministre de France à Brunswick, fit une fête pour la naissance du Dauphin. J'y étois.

Le Duc et la Duchesse, les deux princesses de Bevern, la princesse de Bevern qui est courlandoise, quelques enfants des deux princes (ils sont en tout au nombre de dix-huit). L'un des princes de Bevern est frère de l'Impératrice et établi chez l'Empereur, quoiqu'il ait un régiment au service du duc de Brunswick. L'autre est prévôt du chapitre de Brunswick et marié à une Courlandoise, princesse de mérite.

Le duc et la duchesse de Brunswick vivent avec leurs sujets comme avec leurs amis. Ils dînent et

soupent toujours en compagnie. Quand un gentilhomme va à la Cour, il y est bien reçu; s'il n'y va pas, il n'y est pas mal. Ce qu'il y a de fatigant, c'est que le Duc dîne à midi et soupe à sept heures, et que, comme il s'ennuye un peu, il devance toujours les heures.

Le baron Stein est son premier ministre et celui qui gouverne ses finances. C'est le premier homme de l'Allemagne, selon moi, par la connoissance qu'il en a. Nous sommes fort amis. C'est un homme très aimable. Il est bien brouillé avec l'Empereur, et avec ses *(sic)* successeurs au Duché, et bien encore des *(sic)* autres ministres.

Le comte d'Heu aussi ministre; mais peu de chose.

C'est une grande commodité pour les gentilshommes allemands de servir qui ils veulent, et de changer, comme ils veulent, de maître, selon que cela leur est plus avantageux.

Le 28 septembre, je partis de Brunswick pour aller voir les mines du Hartz. Le baron Stein me donna sa maison, et j'étois attendu à souper chez M. Imhof, à qui il m'avoit recommandé. Je passai par Goslar, où il y a des mines que je verrai au retour. Le roi d'Angleterre avoit vu ses mines, et j'aurois bien voulu être arrivé à temps. Comme le roi d'Angleterre a vu ces mines, l'électeur de Cologne doit les venir voir : car on a grande envie de faire ce que les autres font.

Le prince d'Anhalt est encore plus grenadier, in-

juste et brutal que le roi de Prusse. Il a épousé la fille d'un apothicaire d'Anhalt, que l'Empereur a érigée en princesse. C'est une bonne princesse. Il tua son frère. Au siège de Turin, il avoit une compagnie de grands hommes qu'il exposa tant qu'ils furent tous tués. C'est lui qui en a donné l'idée au roi de Prusse. Il a quatre fils, qui ont, chacun, un régiment prussien. Ils n'ont point eu d'éducation, et le père leur donne toutes sortes de licences. Mais sont-ce des princes, après tout? C'est encore lui qui a donné l'idée au roi de Prusse de cette discipline. Quelque temps avant celui dont je parle, un officier, pendant l'exercice, avoit une mouche sur le nez qui le piquoit. Il fit un mouvement de la main. D'Anhalt le remarqua et le fit mettre trois semaines aux arrêts.

Le 5 octobre 1729, l'électeur de Cologne arriva à Clausthal, vis-à-vis Zellerfeld, où j'étois. Il vit une mine le 6e et descendit jusqu'au fond. Le soir, j'allai le voir. Je lui fus présenté, et je soupai avec lui. Je vis plusieurs personnes que j'avais connues à Hanovre : le chambellan Bulow et quelques autres officiers. L'Électeur me fit mille politesses. Il parle avec tout le monde et avec facilité, et on est d'une grande liberté avec lui. Je vis aussi son ministre Plettenberg, qui a toujours l'air très petit maître. Sa vanité se tourne un peu en ambition. Il veut être vice-chancelier de l'Empire en faisant enrager l'Empereur, voyant qu'il n'est pas plus avancé pour l'avoir servi. C'est l'électeur de Mayence qui nomme; mais l'Empereur peut donner l'exclusion.

Les musiciens du Hartz chantèrent devant l'électeur des chansons pleines d'infamies. Il s'en tira bien, ne fit pas semblant de les écouter, et se leva de table dès qu'elles furent trop fortes.

Le baron de Stein, Mad^e de Stein et une Mad^e Felter, et sa belle-fille, fort jolie, étoient venus au Hartz, où se devoit faire la reddition des comptes pour les affaires des mines du Duc. Cela fit que j'y restai jusqu'au 7e du mois.

Les Barbares qui conquirent l'Empire romain n'avoient garde d'établir le gouvernement despotique : ils n'en avoient pas seulement l'idée encore. Comme Tacite les décrit, tout se passoit dans le commun conseil de la nation ou de la famille. La peur des Romains firent *(sic)* qu'ils se réunirent. Ils étoient couverts par les forêts.

Les auteurs se tuent à chercher pourquoi il n'y a plus de transmigration des peuples du Nord. C'est qu'on y cultive les terres, et qu'on y fouille les mines; de façon que tout le monde y peut vivre.

Le *perpetuus miles* diminue beaucoup le peuple en Allemagne et au Nord.

Sur l'éducation des princes, le baron Stein a remarqué qu'ils naissent tous portés à la volupté : car leur mère, pendant toute la grossesse, ne pense qu'à la volupté, et les enfants sont nourris et tenus de même. Il dit que la volupté est toujours dans les princes la seconde passion. Ainsi, s'il *(sic)* est avare,

sa première passion, c'est l'avarice; la seconde, la volupté. Que si la volupté est la dominante, cela va à tous les excès possibles. Il *(sic)* a remarqué que presque tous les princes ont du goût pour la musique et y réussissent même.

Le même baron voudroit qu'on fît une histoire universelle dans laquelle on marqueroit les suites et les changements que de certains grands événements, même les inventions, ont fait, tant sur l'esprit que sur le cœur des hommes, sur les mœurs, sur les manières : l'irruption des Barbares dans l'Empire romain; l'établissement de la religion chrétienne; l'empire de Charlemagne; la découverte des Indes (il me semble qu'elle a dépeuplé l'Espagne et peuplé la Hollande, l'Angleterre et la France, par un commerce particulier qu'elle leur a donné); l'invention de la poudre; la boussole; l'imprimerie.

VOYAGE

EN HOLLANDE

VOYAGE EN HOLLANDE

Je partis le 8, au matin, de Zellerfeld. J'arrivai le lendemain matin à Hanovre, où je ne m'arrêtai pas; le matin d'ensuite, à Osnabrück. Le surlendemain, au soir, j'arrivai à Deventer, et, le lendemain, au matin, 12, j'arrivai à Utrecht, après avoir marché quatre jours et quatre nuits sans sortir de ma chaise de poste.

Un peu avant d'entrer dans les terres des États-Généraux, de ce côté-là, on trouve la comté de Bentheim, petit pays, en souveraineté, au comte de ce nom, qui est marié avec une princesse de Hesse-Rheinfels, sœur de la princesse de Piémont et de Mad^e^ la Duchesse.

Ensuite, on entre dans la province d'Over-Yssel, qui est un très mauvais pays. De là, dans la Gueldre, et le pays que l'on passe est encore très mauvais, quoique la Gueldre, dans ses autres parties, ne laisse pas d'être bonne. La comté de Zutphen en est, et le roi de Prusse n'en a que la capitale (misérable petite ville, qui porte le nom de la province) et quelques villages.

De là, on entre dans la seigneurie d'Utrecht. On

passe par Amersfoort, petite ville assez jolie. Ce que l'on trouve, de cette ville, sur son chemin n'est que bois et sable, quoiqu'on m'ait dit que le reste de la province est meilleur.

En un mot, tout le pays depuis Bentheim jusques à Utrecht est très mauvais, et qui voit les Provinces-Unies par là en a une très mauvaise idée. Vous saurez, de plus, que tout l'Over-Yssel et tout Groningue est mauvais et sans commerce. Le pays de Frise a le sol bon, et il s'y fait un commerce de bœufs et de chevaux, qui est l'unique. Utrecht et Gueldre, bons en partie; mais aussi sans commerce. La Zélande a du commerce et une terre prodigieusement fertile, surtout en bled. La Hollande, bonne.

Sur le pied que le tarif a été fait anciennement, la province de Hollande supporte 58 pour 100 des subsides que donnent toutes les provinces, et la ville d'Amsterdam, 28 desdits 58 pour 100; de façon qu'Amsterdam paye 28 pour 100 du tout, c'est-à-dire entre le quart et le tiers. Mais ce n'est pas ce qu'elle pourroit porter : car, depuis, la province de Hollande, Amsterdam, en particulier, sont devenus plus florissants et ont augmenté; de façon que la province de Hollande, si l'estimation étoit juste, devroit porter 70 pour 100 du tout, et la ville d'Amsterdam, 40 de ces 70, c'est-à-dire 40 pour 100 du tout.

La ville d'Amsterdam a réduit ses obligations à 2 1/2 de revenu, au lieu de 4, et même elle a certaines rentes à 2 pour 100. Il est vrai qu'elle a fait cette

réduction en offrant le remboursement à ceux qui ne vouloient pas s'en contenter. Mais, quand on a voulu prendre, on a dit qu'il n'y avoit pas d'argent. D'autres provinces payent encore jusques à 4. Mais c'est que ceux du Conseil sont intéressés dans ces obligations et ne veulent pas être réduits eux-mêmes.

Les Hollandois ont deux sortes de rois : les bourgmestres, qui distribuent tous les emplois (il y en a à Amsterdam quatre regnants, présidant, chacun, trois mois, qui donnent tous les emplois de la présidence). Les autres rois sont le bas peuple, qui est le tyran le plus insolent que l'on puisse avoir.

Tout ce qu'on m'avoit dit de l'avarice, de la friponnerie, de l'escroquerie des Hollandois, n'est point fardé ; c'est la vérité pure. Je ne crois pas que, depuis un homme célèbre appelé *Judas*, il y ait jamais eu de Juif plus juif que quelques-uns d'eux. Comme ils sont accablés d'impôts, il faut qu'ils ayent de l'argent par toutes voyes. Ces voyes sont deux : l'avarice et la rapine. Le bas peuple vous demandera toute votre bourse pour avoir porté votre porte-manteau. Le cabaretier, surtout le petit, vous demandera cinquante et cent fois plus que vous n'avez dépensé, et il faudra payer : car le Magistrat, dont il semble que l'étranger devroit être le pupille, ne vous fait aucune justice. « Pourquoi ne faisiez-vous pas le prix ? » dit-il. Le maître de poste d'Amersfoort, qui me fit attendre deux heures pour les chevaux, me demanda un

escalin pour m'être tenu dans son courroir *(sic)* et sur sa porte. Un homme qui enseigne une rue vient vous demander de l'argent.

Le cœur des habitants des pays qui vivent de commerce est entièrement corrompu : ils ne vous rendront pas le moindre service, parce qu'ils espèrent qu'on le leur achètera.

Du reste, la Hollande est pleine d'impôts ridicules. Votre chaise paye pour être restée sur le pavé de la rue. Tout paye; tout demande; à chaque pas que vous faites, vous trouvez un impôt.

Il est certain que le commerce de Hollande diminue considérablement. Une preuve de cela, c'est qu'Amsterdam s'agrandit et bâtit sans cesse. On ôte l'argent du commerce pour l'employer en pierres, et je vois qu'il en sera comme à Venise, où, au lieu de flottes et de royaumes, il reste de beaux palais. Cela vient de ce que le Nord commence à négocier par lui-même dans le Midi. Hambourg, Altona, Dantzig, vont plus qu'ils ne faisoient dans la Méditerranée. Si la Compagnie d'Ostende avoit subsisté, elle auroit renversé celle de Hollande, parce que, faisant tous ses achats en argent, elle avoit d'abord fait ses emplettes, et bien plus tôt que les Hollandois, qui les font en marchandises. La Compagnie d'Ostende a fait de grandes pertes, depuis deux ou trois ans, au cap de Bonne-Espérance. Elle a perdu 10 ou 12 vaisseaux par un vent qui vient de terre, ordinaire dans ces pays; ce qui fait qu'on quitte le Cap le plus tôt qu'on peut, après s'être rafraîchi.

Un homme m'a dit que le thé perdoit la bourgeoisie de Hollande. Une femme boit 30 tasses de thé le matin. Là, toute la famille s'assemble; il se consomme beaucoup de sucre; le mari demeure là deux heures
5 et perd son temps. Les domestiques, de même. Ce thé relâche les fibres de l'estomac des femmes; dont plusieurs, pour remèdes, recourent à l'eau-de-vie.

Utrecht est une fort jolie ville. Un canal, très large, qui vient du Rhin, passe près des murs, et on
10 en a tiré de l'eau pour les fossés qui les entourent, et pour un canal qui traverse la Ville, le long duquel il y a des arbres. Autour des remparts, il y a de beaux arbres. Mais ce qui est au-dessus de tout art: le Mail, magnifique par sa longueur et la beauté de
15 ses arbres, que Louis XIV fit épargner. Il y a trois ou quatre rangées d'arbres à chaque côté, et, tout du long, de jolis jardins et petites maisons de campagne des bourgeois, qui forment une grande rue, au milieu de laquelle est ce cours.

20 Il y a une grande guerre à Utrecht entre les Jésuites et les Jansénistes: car les Jésuites, chassés des Provinces-Unies (je crois, depuis peu), sont restés dans la province d'Utrecht, où les Catholiques sont riches et puissants. De l'autre côté sont
25 les Jansénistes, dont une grande partie ont à leur tête l'archevêque schismatique d'Utrecht; et, enfin, les Chartreux, qui ont là deux maisons, qu'ils ont achetées, où ils ne manquent de rien, et cela, auprès d'Utrecht, où ils viennent quelquefois habillés en

séculiers. On dit que les lettres de change ne manquent pas.

Les Jansénistes de France ont eu grand tort d'entretenir des correspondances avec ceux de Hollande, et même de ses réfugiés *(sic)*, et d'y faire un corps. Cela a donné un air de secte pareille à celle du pays qu'ils alloient chercher. Cela a donné le moyen au Pape de les déclarer et tenir pour schismatiques : chose qu'il n'auroit jamais pu faire en France sans opposition de toute la Nation. Au lieu que, leurs frères étant schismatiques en Hollande, [ils] le deviennent en France par contre-coup. « Mais, dira-t-on, il falloit bien un asile! » Il falloit le chercher dans tous les états d'Europe, non dans un, surtout les catholiques ou les moins suspects, comme en Allemagne; ou se retirer dans les villes d'Allemagne où le Magistrat est mi-parti, comme à Augsbourg, et où le catholique n'auroit pu les emprisonner par ordre du Nonce, parce que rien ne s'y fait sans la permission des deux. Enfin, ils n'ont *(sic)* jamais dû faire ni avoir des églises particulières : car la politique de Rome a toujours été admirable, de séparer sans cesse tout ce qu'elle juge mauvais grain, et, par là, elle a résisté contre Luther et Calvin; au lieu que, si elle avoit voulu, par des tempéraments, garder tout, elle auroit perdu tout.

Les hommes sont grandement sots! Je sens que je suis plus attaché à ma religion depuis que j'ai vu Rome et les chefs-d'œuvre de l'art qui sont dans ses églises. Je suis comme ces chefs de Lacédémone

qui ne voulurent pas qu'Athènes périt, parce qu'elle avoit produit Sophocle et Euripide, et qu'elle étoit la mère de tant de beaux esprits.

La province d'Utrecht et celle de Gueldre ont fort remis leurs affaires. Ils *(sic)* ont continué les impôts depuis la paix, et, comme ils avoient beaucoup de rentes viagères à 10 pour 100, beaucoup se sont éteintes; ce qui a remis le crédit. Ils ont ôté, depuis deux ou trois ans, quelques petits impôts.

Pour la province de Hollande, elle ne s'est guère remise, et elle a même quelques impôts de plus que pendant la guerre.

Les États ont entretenu, pendant la guerre, 110 au moins et quelquefois 130,000 hommes, sans compter les vaisseaux. L'état de certaines années a été de 44, 46 à 50 millions de florins. L'an 1709 et 1711 ont été exorbitants.

La mortalité des bestiaux a beaucoup ruiné les paysans de plusieurs provinces de Hollande. Les terres, dans les petites provinces, se donnent à 4 pour 100; quelques unes, à 5 pour 100.

Voici la vraye raison de ce que la Hollande ne tire presque plus de bœufs de Jutland, outre l'augmentation de droits du roi de Danemark. Les Hollandois ont vu qu'autrefois les Danois envoyoient leurs bœufs par mer et prenoient des marchandises en échange. Ensuite, ce furent des gens qui allèrent acheter des bœufs dans la *(sic)* Jutland et apportoient

de l'argent comptant; ce qui le faisoit sortir. Pour cela, les États ont mis un droit de 4 écus, la première année; de 8, la seconde; 12, la troisième; 16, la quatrième; 20, la cinquième; 24, la sixième année, sur chaque bœuf de Jutland; de façon qu'il n'en reviendra plus. A mesure que le Danemark a voulu faire un commerce par lui-même, il s'est fait des changements.

Les fortunes ne sont pas extrêmement considérables en Hollande : 200,000 florins font une grande fortune. Cela vient des partages entre plusieurs enfants et de la diminution du commerce.

On dit que, des sept provinces, celle qui est la plus mal gouvernée, c'est celle de Hollande.

M. Van Hoy vouloit être pensionnaire et a pensé l'être.

Le Pensionnaire voudroit fort remettre l'ordre : il a des projets pour que de certains fonds rendissent beaucoup plus qu'ils ne font, de plusieurs millions, mais il n'est point écouté.

De 10 vaisseaux qui doivent payer les droits d'entrée en Hollande, il y en a plus de la moitié qui n'en payent point, en donnant de l'argent au Commis.

Enfin, la République tombe dans la corruption.

Les États avoient 30,000 hommes avant cette augmentation au moyen de laquelle ils ont actuellement 50,000 hommes effectifs.

Chaque province envoye un député aux États-Généraux; ce qui fait sept voix. Il est vrai que chaque député est composé de plusieurs personnes qui n'ont qu'une voix. Il y a des provinces qui ont plus ou moins de députés que les autres, et plus ou moins de fauteuils aux États-Généraux; de façon qu'il n'y a souvent place que pour le député de la Noblesse et quelque autre. Lorsqu'il s'agit de la guerre ou de la paix, il faut que la résolution soit unanime. Dans l'accession au traité de Hanovre, il y avoit six provinces qui consentoient, et la seule d'Utrecht (dont un seul député, qui *(sic)* ne consentoit pas), arrêtoit tout. Pour lors, on prend un expédient: le premier député d'Utrecht dit qu'il n'avoit point d'ordre; ce qui fut regardé comme un consentement.

Les États de la province de Hollande sont composés de 18 députés des 18 villes et d'un député de la Noblesse; ce qui fait 19 voix. La ville d'Amsterdam n'a que sa voix, comme les autres, malgré la grande inégalité de la contribution. Le député de la Noblesse a un très grand crédit dans les États de Hollande, parce qu'il entraîne avec soi bien des députés des petites villes, où la Noblesse a du crédit. Le pensionnaire de Hollande est choisi parmi les pensionnaires des 18 villes de la province ou parmi ceux qui l'ont été. Ce pensionnaire est comme le chef de la République; mais, par occasion : car, dans les États-Généraux, il n'est qu'à la tête des députés de Hollande. Mais il a deux autres charges unies, qui ajouté *(sic)* à son crédit et à sa dignité. L'une,

c'est qu'il est vice-président de l'Assemblée des États-Généraux, chaque député des sept étant président à son tour, commençant par le député de Gueldre, qui est un duché. Mais ce qui lui donne le plus de crédit, c'est qu'il est rapporteur aux États de toutes les affaires étrangères; et, d'ailleurs, il est perpétuel et a la suite des affaires de la République, pendant que les sept députés changent tous les ans.

La ville d'Amsterdam paye (comme j'ai dit) 28 pour 100 des charges de l'État. Ce qu'elle donne à la caisse des États-Généraux va à peu près à 3 millions 500,000 florins. Les droits d'entrée de toutes les marchandises sont affectés pour l'Amirauté. La ville d'Amsterdam a influence dans les entreprises de l'Amirauté, qu'elle paye (comme l'on voit), uniquement par sa voix dans les États de la province. Cette destination fait (je crois) que ceux d'Amsterdam ne se soucient guère que l'on fraude, ou non, ces droits. La même ville paye, d'ailleurs, 2 millions pour ses charges particulières, soit pour le civil, payement d'officiers, et (je crois) intérêts d'obligations. Mais, à faire la proportion de 28 à 100, sur le pied de 3 millions 8,500 mille *(sic)* livres qu'Amsterdam paye dans la bourse des États-Généraux, il se trouve que le revenu de l'État, indépendamment des dépenses des villes et provinces, en particulier, va tous les ans à 12 millions 850,000 florins de Hollande.

On compte, en Hollande, que les dépenses de la dernière guerre coûtoient, de plus que la somme susdite, à peu près 25 millions de florins à l'État. — Balguerie.

On compte qu'un bataillon de 700 hommes et même les chariots ne revenoient pas à plus de 110 ou 120 ou 130,000 florins à l'État; ce qui va de 20 à 23 1/2 millions de florins.

A l'endroit où le Roi passa le Rhin, il n'est pas ordinairement profond, surtout en été.

J'ai ouï dire au général-major Derroques, officier normand au service de Hollande, qu'il l'avoit passé à cheval, et que son cheval n'en avoit pas à mi-jambe. C'étoit près du fort de Schenck, c'est au Waal qu'il passa. Le Waal joint le Rhin à la Meuse. Le Leck est un autre bras du Rhin, qui joint le Rhin et la Meuse. Un troisième bras passe à Deventer.

On s'imagine toujours qu'on a passé le Rhin à Kehl, Philippsbourg ou Mayence.

Le commerce d'Amsterdam est plus florissant pendant la guerre que pendant la paix. Pour lors, le Nord ne commerce pas avec le Midi, et Amsterdam est l'entrepôt. Le commerce de nos vins de France ne se fait guère plus que pour la consommation des sept provinces : le Nord s'en allant pourvoir lui-même.

Le caractère des Hollandois est qu'il faut beaucoup de temps pour les mouvoir et leur faire sentir qu'ils sont en péril. Mais, quand vous leur avez mis cela dans la tête, vous ne pouvez pas le leur ôter, même après le péril passé. Ils portent le fardeau de la guerre comme des chameaux et payent de bon

cœur. Ce sont des cerveaux qui ne se meuvent que par de grands coups et ne voyent qu'à force de clarté.

Le 15 octobre 1729, j'arrivai d'Utrecht à Amsterdam, par un canal de 8 milles de long. Le chemin se fait en huit heures. Le canal est bordé en bien des endroits de petites maisons de plaisance.

Le 17, je vis la Maison-de-Ville. C'est un assez beau bâtiment, un peu obscur. Ce qu'il y auroit de plus curieux, ce seroit les trésors de la Banque. Il y a plusieurs tableaux, et il y en a quatre ou cinq de très beaux : un de Rubens; un ou deux de Van-Dyck. Ils sont tous (comme on le juge bien) dans le goût flamand.

Les rues d'Amsterdam sont belles, propres, larges. Il y a de grands canaux avec des rangées d'arbres. Dans les grandes rues de la Ville, les barques viennent devant les maisons. J'aimerois mieux Amsterdam que Venise : car, à Amsterdam, on a l'eau sans être privé de la terre. Les maisons sont propres en dedans, et proprement bâties en dehors, égales; les rues, droites, larges; enfin, cela fait une des plus belles villes du monde.

C'est un beau spectacle que la Bourse. Je crois bien qu'il y tient 8 ou 10,000 âmes. Elle est pleine à ne pouvoir s'y remuer.

Quand on voit le peuple travailler au canal qui va au port, les hommes, femmes et enfants porter ou traîner des fardeaux, ils semble que ce sont ces fourmis que Jupiter changea en hommes pour peu-

pler l'île d'Égine. C'est comme la Salente de *Télémaque :* tout travaille.

Avant le VIIIe siècle, la Hollande n'étoit pas habitée : l'hiver, elle étoit sous l'eau; et, l'été, il venoit des habitants d'Utrecht, qui est bien plus haut, et pays circonvoisins, qui menoient paître leurs troupeaux dans les terres que la mer avoit quittées : car la mer se jouoit là; tantôt couvroit, tantôt abandonnoit une partie des terres de la Hollande. On trouve, en creusant dans le terrain de Hollande, une terre noire et, enfin, quelquefois à 30 pieds, un sable très fin, sur lequel il y a des arbres qui sont là, peut-être, il y a plus de 2,000 ans, couchés d'un même sens. Il y a apparence que c'étoit une forêt que la mer couvrit. Le terrain noir est la vase que la mer y jeta. Les tourbes sont de cette terre noire mêlée des racines des arbres qui étoient sur la surface de la terre, et on y trouve encore des racines de noisetier et des noisettes. Quand on bâtit, on bâtit en mettant des pilotis, et la plupart des maisons d'Amsterdam sont sur pilotis, surtout la Maison-de-Ville. Il faut aller jusqu'à ce que le pilotis trouve le sable et résiste au mouton. Il faut voir, près de Rotterdam, les lieux d'où on tire la tourbe. On achète un pré; on indemnise l'État de l'impôt qu'il paye; on tire une boue liquide; les enfants la pétrissent en tourbe, comme du fromage; des moulins-à-vent tirent sans cesse l'eau des canaux. Quand on veut dessécher un endroit inondé, on fait une digue avec de la terre. Comme c'est de la tourbe, souvent l'ardeur du Soleil

pourroit la brûler. C'est pourquoi on la mouille. Ensuite, on met les moulins, qui jettent l'eau dans les canaux.

Les sept provinces peuvent devoir encore environ 250 millions de florins, pour la plupart à 2 et 1/2 pour 100. La Zélande a réduit ses obligations à 3 pour 100; offrit *(sic)* de payer; tout le monde acquiesça. La province de Hollande avoit contracté à 4 pour 100; dans les guerres avant la précédente, elle avoit de temps en temps diminué un demi; de façon qu'ils sont maintenant à 2 1/2. La province de Frise tout d'un coup tomba de 5 à 2, sans offrir de remboursement. La province de Hollande a pensé perdre son crédit par une manœuvre faite depuis la guerre : on déclara qu'on rembourseroit les billets de la loterie, si on ne vouloit les réduire à 2 et 1/2 pour 100; d'abord, tout le monde courut chercher son payement; ils se trouvèrent courts, déclarèrent qu'ils n'avoient plus d'argent, et, néantmoins, réduisirent. La province de Hollande a payé très peu de ses obligations. Depuis quinze ans de paix, elle a fait quelques loteries, qui ont peu réussi. Tout ce qu'elle a fait, c'est qu'elle est sortie de la garantie des dettes de plusieurs princes, qui ont payé les sommes empruntées sous sa caution.

La Compagnie des Indes vend ses marchandises franches de droits de sortie. On retient à l'Amirauté la liste des marchandises qu'elle a vendues, et qui sont sorties, et la Compagnie en paye les droits à la

fin de l'année. Cela fait que le marchand ne fraude pas les droits. Ces droits (dit-on) que la Compagnie des Indes paye vont à 1 million de florins. Il y a, outre cela, ce que la Compagnie paye, tous les 5 sept ans (je crois), pour l'octroi. De plus, une infinité d'officiers et d'habitants, qui reviennent, leur fortune faite, dans le pays. Plus, ils ont un nombre très grand de gens employés, la Compagnie ayant 36,000 hommes qui la servent, et beaucoup d'em- 10 plois à donner.

Les Hollandois ont planté du café aux Indes. Il y est venu à merveille. Il en est venu cette année 3 millions de livres. Il ne leur revient qu'à 6 sols de Hollande, la livre, et ils l'ont vendu 18 sols. Le 15 gros article est celui du girofle et du clou. Ils regardent le commerce du Japon comme un bien plus petit article. — Balguerie.

J'ai été au Jardin-des-Plantes, à Amsterdam ; c'est le plus beau que j'aye vu. Comme les Hollandois 20 ont de grands pays aux Indes Orientales et des établissements aux Occidentales, et qu'ils naviguent partout, ils ont une infinité de plantes rares. Dans chaque navire, il y a des chirurgiens, quelquefois des médecins, qui voyent les plantes singulières : 25 si ce n'est l'un, c'est l'autre. On y trouve les arbres du thé, du café, du coton, le palmier.

L'arbre qui porte gomme appelée *sang-de-dragon*, est singulier : il y en a de mâle et de femelle; le mâle a un engin, comme pour l'action; la femelle,

un autre, comme pour recevoir. Lorsqu'une de ces plantes est séparée de sa compagne, elle ne fait que languir. On en voit une séparée, qui n'est pas de la septième ou huitième partie si grosse que les autres, qui sont près l'une de l'autre. C'est un grand arbre, haut, et qui a une belle tige.

En Hollande, les postes donnent beaucoup aux officiers particuliers (lesquels sont nommés par le bourgmestre), et peu au public.

La ville d'Amsterdam est une aristocratie, mais une aristocratie la plus sensée : le peuple est gouverné par un petit nombre de personnes, mais qui ne viennent pas *jure hereditario*, mais par élection.

C'est un beau morceau que celui de bourgmestre d'Amsterdam : quatre bourgmestres regnants, distribuant toutes les charges, chacun, de leur *(sic)* quartier. Il y a, de plus, les échevins et les conseillers. Les conseillers représentent le Peuple et élisent les échevins et bourgmestres aussi (je crois).

Le malheur de la République est que la corruption s'y est mise tellement que les magistrats s'entendent avec ceux qui afferment les revenus publics, pour avoir des pots-de-vin; les leur afferment à bon marché. Aussi un député aux États, un bourgmestre ont-ils d'abord fait leur fortune.

Autrefois, l'impôt sur les tourbes étoit un des principaux de l'État; la consommation en a beaucoup augmenté, et l'impôt n'a pas augmenté à proportion.

Il règne à Amsterdam un dégoût général pour ses magistrats, dont on tient la conduite reprochable. Cette république ne se relèvera jamais sans un stathouder.

8 ou 9,000 hommes, matelots, soldats ou passagers, vont aux Indes chaque année. Il en reste environ 3,000 hommes. On prend surtout pour soldats des étrangers, des soldats prussiens accoutumés à souffrir.

La source des matelots de Hollande n'étoit et n'est pas seulement des gens de mer, mais des gens de métier, qui, par débauche, s'enrôloient pour être matelots, et par envie de courir, comme, parmi nous, le libertinage fait qu'un jeune homme se fait soldat; d'autant mieux qu'ils revenoient après la campagne et reprenoient leur premier métier.

J'ai vu à La Haye M. Saurin, M. de Bentheim, oncle de milord Portland, M. de Wassenaer, appelé *le baron de Tuikel*, milady Albemarle, M. de La Roque, ingénieur. Le général Des Brosses, envoyé de Pologne, m'a cherché, et je l'ai cherché. J'ai, de plus, connu milord Chesterfield, ambassadeur d'Angleterre : je lui rendis une lettre de milord Waldegrave.

La province de Gueldre est la plus heureuse de toutes les sept : les obligations y sont à 4 pour 100, et cependant les charges y sont infiniment moins grandes que dans les autres provinces. Le prince de Nassau, stathouder de Gueldre non-héréditaire.

Il n'a que 12,500 florins d'appointements. On lui a fort rogné ses prérogatives à cette fois-ci. Il commande les troupes de la province, qui sont 4 régiments. Il est amiral de la province, qui n'a aucun port. C'est à lui à concilier les nobles et les villes, lorsqu'il y a de la dispute.

Les Hollandois ont un bureau auprès de Bois-le-Duc, appelé *Passage muet*. Là il est impossible de n'être point attrapé : il y a simplement un écriteau, et, si vous passez, on vous confisque. Tous les droits ne sont que très modiques, et le profit des fermiers consiste dans ces contraventions. L'État, qui, sans l'objet des contraventions, n'en retirerait presque rien, en tire une vingtaine de 1,000 florins. Par là, les princes d'Auvergne, de mon temps, eurent leur bagage confisqué; ils en furent quittes pour 800 florins. Ils *(sic)* saisirent, autrefois, la vaisselle d'or de l'électeur de Bavière, qu'il retiroit d'Amsterdam, où elle avoit été mise en gage; mais on la lui rendit.

Les finances de Hollande sont totalement perdues. La province de Hollande met, depuis la paix, tous les jours de nouveaux impôts pour payer le courant. J'ai ouï dire à milord Chesterfield que l'État devoit 30 millions sterling.

Il dit que, dans la dernière année de la guerre, il en coûta aux États-Généraux 10 millions sterling.

Il dit que le pensionnaire actuel, qui est un grand homme, leur a beaucoup parlé de chercher à se remettre; qu'il leur a découvert l'état de leurs

affaires et leur a fait des harangues dignes de Démosthène; mais que les bourgmestres ne se soucient pas que l'État périsse après eux, pourvu que, pendant qu'ils gouvernent, leurs charges soient lucratives. Il a pourtant obtenu un nouveau *verponding*, c'est-à-dire une nouvelle estimation pour asseoir la taxe sur les maisons. Depuis l'ancienne estimation, il y a des maisons qui ne valent plus rien; d'autres, dont la valeur est augmentée. De plus, on en a beaucoup bâti depuis. Amsterdam en a bâti plus de 10,000 qui payoient, mais les bourgmestres mettoient dans leurs poches. Cette réforme donnera 100,000 florins de plus pour la taxe. Mais, au bout du compte, ce n'est qu'une goutte d'eau. Il a fait d'autres propositions; mais elles n'ont pas été écoutées.

FIN DU VOYAGE EN HOLLANDE

MÉMOIRES

SUR

LES MINES

MÉMOIRES SUR LES MINES

I

PREMIER MÉMOIRE

DESCRIPTION DE DEUX FONTAINES DE HONGRIE QUI CONVERTISSENT LE FER EN CUIVRE

5 Lorsque j'étois en Hongrie, en 1728, j'allai voir les mines de Kremnitz, Schemnitz et Neu-Sohl. J'aurai quelque jour l'honneur de présenter à l'Académie les observations que j'ai faites dans ces pays. Quant à présent, je ne parlerai que des fontaines de 10 la mine de cuivre qui est à 1 mille de Hongrie de Neu-Sohl. Une de ces deux fontaines est à environ 45 toises de profondeur dans la mine; l'autre, à 60.

Le bassin de la fontaine supérieure est divisé en deux pièces : la première a environ 6 pieds de large, sur 8 15 de long; l'autre a, à peu près, 4 pieds en tout sens.

Le bassin de la fontaine inférieure peut avoir 25 toises de long, sur une de large.

Les gens du lieu croyent que l'eau tombe de la fontaine supérieure dans l'inférieure.

20 Dans les lieux où sont les fontaines, la mine n'est pas riche; mais bien à 6 ou 7 toises de là, dessus et dessous.

L'eau de ces fontaines a cette propriété que, si on y met du fer, on trouve, après un certain temps, du cuivre au lieu du fer.

La quantité de cuivre qui s'y change chaque année est d'environ 40 quintaux sur 120 de fer, y ayant les 2/3 de déchet. On en feroit bien davantage si la source étoit plus abondante.

L'eau de ces fontaines a environ 1/2 pied de profondeur. Là on met toutes sortes de morceaux de vieux fer : des clous, des vieux hoyaux, des fers de cheval et autres choses pareilles.

La conversion se fait dans le temps de deux, de six et même de douze semaines. Le fer le plus vieux est le plus propre à être converti. Le moins dur y est aussi plus propre.

On voit au-dessus du fer, dans cette eau, une espèce de graisse ou d'écume, qui paroît avoir de la consistance. Mais, quand on veut la prendre avec les doigts, on ne sent rien. On voit le métal, au travers de l'eau, d'un beau bleu de vitriol, et, lorsqu'on le met à l'air, il est du plus beau jaune du monde.

Tous les mois, on a soin d'aller nettoyer la fontaine et d'ôter certaines parties métalliques et jaunes qui sont sur la superficie du fer; afin, sans doute, que, dans la suite, les autres parties dont l'eau se décharge pénètrent mieux.

Le cuivre converti est poreux et cassant : les molécules n'en sont pas bien liées. On le fait fondre pour le rendre propre à être mis en ouvrage. Dans cette opération, il y a un huitière de déchet.

M. de Nefftzer, principal officier de l'Empereur à

Neu-Sohl, me fit présent d'une plaque de ce cuivre, qu'il avoit fait fondre, qui est très beau.

Les officiers de la mine me permirent de prendre dans la fontaine divers morceaux de métal qu'on y avoit mis, les uns, à demi, les autres, tout à fait convertis. Il y avoit un fer de cheval entièrement changé; mais il étoit si foible que je ne pus le porter entier.

J'apportai à Venise une bouteille d'eau de ces fontaines. J'en fis faire l'analyse au feu de sable. Sur 5 onces d'eau, il se trouva demi-once 3 carats de vitriol en cristaux : ce qui est plus d'un dixième.

Cette eau, ayant passé dans des lieux pleins de vitriol, s'en est imprégnée. A environ 100 toises sous terre, dans la mine, on voit les parois couvertes de vitriol, comme d'une chevelure, quelquefois frisée, quelquefois droite.

Pour peu qu'on ait de principes de physique, on voit qu'il ne se fait point de véritable transmutation des parties du fer en parties de cuivre; mais que des parties de cuivre prennent la place de celles du fer qu'elles ont chassées.

Cette eau, comme nous avons dit, est chargée de vitriol. Or, le vitriol n'est autre chose qu'une cristallisation tirée de certains marcassites, qui se trouvent dans les mines de cuivre, et il contient plusieurs parties de cuivre, qui déplacent les parties du fer, métal fort poreux et qui se dissout aisément.

Mais, dira-t-on, pourquoi tous les vitriols ne changent-ils pas le fer en cuivre? Peut-être qu'ils le font. Mais les vitriols de Hongrie et d'Allemagne sont

plus propres à cela que ceux d'Italie et d'Angleterre, parce qu'ils participent plus de la nature du cuivre, et que les autres tiennent plus de celle du fer.

J'ai ouï dire que l'Empereur a d'autres fontaines pareilles à Szomolnok, dans la Haute-Hongrie, et que, comme elles coulent plus abondamment, il s'y fait chaque année une conversion de 3 à 400 quintaux; mais je n'ai point vu cela.

Il faut remarquer que l'art a quelquefois imité ce que la Nature fait dans ces fontaines. On a fait du cuivre avec du fer et du vitriol. Mais, 1° il n'y avoit point de profit; 2° ces opérations étant trop promptes, il n'y avoit souvent qu'une couche extérieure du fer qui fût convertie [1].

1. [SECONDE COPIE :] On m'a dit à Goslar, dans la Basse-Saxe, qu'on a fait autrefois, dans la mine de Rammelsberg, l'épreuve de changer le vieux fer en cuivre; mais cela ne se fait pas si vite ni si bien qu'en Hongrie, et il y a peu d'avantage à le faire.

II

SECOND MÉMOIRE SUR LES MINES

Étant dans la Basse-Saxe, j'eus occasion d'aller au Hartz. C'est une petite partie de l'ancienne Forêt d'Hercynie, qui en porte encore le nom. Tout le reste est défriché.

Il y a plusieurs mines dans les montagnes de cette forêt. Je ne parlerai à présent que de celle de Rammelsberg, près de Goslar, dont on tire de l'argent, du cuivre et du plomb.

Ce qu'il y a de particulier à cette mine, c'est que le minerai ne s'y trouve pas par veines, comme dans les autres, mais dans toute la masse de la montagne.

Dans les autres mines, en suivant les veines et tirant le minerai, on a fait des espèces de rues. Dans celle-ci, où le minerai est partout, on a fait treize salles. On s'est servi des pierres stériles pour en soutenir la voûte.

La mine est excessivement dure; mais on la rend traitable par le moyen du feu : on l'allume dans ces salles; la pierre se calcine; le métal s'amollit; après quoi, on enlève le minerai avec des pinces, comme on démoliroit une vieille muraille.

Le feu sert encore à assurer la voûte : car la couperose qui est entre deux pierres, se séchant, forme un ciment si bon et si fort qu'il n'y a pas de muraille

mieux bâtie. J'ai vu sur ma tête des pierres de 10 ou 12 pieds de long, suspendues à faire peur. Dans les salles où l'on ne travaille plus tant, et où l'on fait moins de feu, ces masses se détachent, et il y a quelquefois du péril à y travailler.

Il est arrivé d'étranges accidents dans cette mine. Un auteur nommé *Schreiber,* qui a écrit un petit traité en allemand des mines du Hartz et de Rammelsberg, dit que, dans le XIIe siècle, 600 ouvriers y furent écrasés. On voit encore aujourd'hui une fente dans la montagne, qui la sépare en deux. Le samedi, à midi, on allume le feu dans les salles. Il y a plus ou moins de bûchers, selon qu'il y a plus ou moins de minerai à enlever. On met à chaque bûcher depuis une jusqu'à 3 mesures de bois. La mesure est un cube de 40 pouces.

Le feu brûle ou fait son opération le samedi, depuis le midi, et tout le dimanche. Le lundi matin, on commence à travailler.

J'entrai un samedi matin dans ces salles. La chaleur y étoit très grande. Que devoit-ce être le lundi?

Les ouvriers vivent dans ces espèces de fours toute la semaine. Ils mettent leurs habits sur la pierre et couchent dessus, ne sortant, la plupart du temps, que le samedi, au soir, pour aller voir leurs familles.

Ils travaillent tout nus, excepté qu'ils ont un tablier de cuir, où est attaché une espèce de couteau ou strigile, pour ôter la sueur.

De tout ceci, ils ne reçoivent aucune incommodité; et moi, qui demeurai plus d'une heure dans un

four pareil, je ne sentis aucune de ces foiblesses que l'on a dans des lieux moins chauds, et m'y trouvois à peu près aussi bien qu'ailleurs.

Ces ouvriers vivent très longtemps, plus même que ceux de Zellerfeld et autres mines voisines. Ils conservent leurs forces jusqu'à une grande vieillesse. A soixante-dix ou quatre-vingts ans, ils travaillent encore, et, quand j'étois là, on venoit de donner la pension que l'on accorde aux mineurs qui ne peuvent plus servir, à un homme qui y avoit travaillé jusques à quatre-vingt-deux ans.

Dans les endroits chauds, on tombe ordinairement en défaillance, parce que l'air trop raréfié n'a pas la force de soulever les poumons, et encore parce que, l'air n'ayant pas assez de ressort, il ne donne plus assez de mouvement aux bouts des fibres pour faciliter le retour du sang des extrémités dans le cœur.

Mais, les mines de cuivre étant pleines de vitriol, il s'en détache par la chaleur beaucoup de parties. L'air en est très chargé. Elles lui rendent son ressort, et il se trouve capable d'entretenir dans le corps la circulation ordinaire.

On tireroit plus de profit de cette montagne, si l'on n'y travailloit avec discrétion, afin d'épargner le bois, qui commence à devenir rare; de façon que, depuis deux ans, on a été obligé de retrancher les deux tiers de l'ouvrage et des ouvriers. Avant cela, le Roi et le Duc en tiroient, chaque année, plus de 80,000 écus courants, tous frais faits.

Cette mine a, en des endroits, de l'argent et du plomb; en d'autres, du cuivre. Chaque quintal de

minerai d'argent et plomb donne la quatrième partie d'une once d'argent et 20 à 30 livres de plomb. Mais, quoique le minerai en soit si pauvre, la quantité et la facilité de le détacher fait que le profit en est toujours certain. On n'est pas obligé, d'ailleurs, de mettre cette infinité de bois de charpente, pour soutenir l'ouvrage, que l'on est obligé de mettre dans les autres mines pour les soutenir.

On dit au Hartz qu'il n'y a point d'autre mine en Allemagne où l'on travaille par le moyen du feu; mais qu'il y en a en Suède. On dit encore qu'il n'y a point ailleurs de vitriol blanc, ni du métal qu'on appelle *zing (sic)*[1], qui, avec le cuivre, fait le métal de prince. Le zing *(sic)* est sonnant; c'est un étain imparfait, et, si vous le fondiez trois fois, vous en gâteriez la substance. On dit qu'il y en a aussi dans les Indes Orientales.

1. Second Mémoire. — Voir ce que c'est que *le zing (sic)*.

III

TROISIÈME MÉMOIRE SUR LES MINES

CONTENANT QUELQUES RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

Généralement toutes les mines que j'ai vues en Hongrie et en Allemagne, sont saines. Il n'y a que les mines de vif-argent, ou celles que l'on travaille en Amérique avec du vif-argent, qui ne le sont pas.

A cette règle générale, je mets une exception générale : toutes les vieilles mines sont malsaines. Comme les bois qui soutiennent se pourrissent, et qu'en des endroits la mine s'éboule, il se fait des cavités où l'air, qui n'a plus de communication avec l'atmosphère, ou en a peu, devient grossier; de plus, les conduits qu'on avoit faits se bouchent, et les eaux croupissent. On y respire donc un air si grossier que la circulation ne peut bien se faire.

De là je tire la raison de l'intempérie de la Campagne de Rome : c'est que c'est une vieille mine. Comme les faubourgs de Rome s'étendoient dans tout ce pays, il étoit plein de bâtiments. Les voûtes sont encore sous la terre; il y a des creux qui se remplissent d'eau dans une saison, qui se corrompt dans une autre; il y en a d'autres qui sont pleins d'air grossier, et, dans l'été, que l'air extérieur est raréfié, l'air intérieur sort de dessous terre et monte à une certaine hauteur.

Lorsque j'étois à Rome, M. le cardinal de Polignac faisoit creuser en plusieurs endroits pour chercher des statues. Il trouvoit qu'environ 2 pieds sous terre la Campagne de Rome étoit presque toute pavée de mosaïque. Les bâtiments se sont enfoncés, et il s'est fait des campagnes.

Je crois avoir remarqué que la plupart des villes détruites n'ont été rebâties qu'à environ une lieue où *(sic)* elles étoient autrefois. C'est que quelques habitants échappés ont été grossir le village voisin, et, lorsqu'eux et les autres habitants ont voulu revenir, ils ont trouvé l'air mauvais.

Ce qui caractérise la maladie de la Campagne de Rome, c'est qu'elle ne se prend que lorsqu'on y dort. J'ai fort demandé si, dans les mines nuisibles, le sommeil augmente le danger; mais je n'ai pu savoir que personne y ait dormi.

On sait que, dans la veille, les fibres de notre corps ont plus de ressort, et que, dans le sommeil, elles sont plus relâchées. Il suit de là que l'on doit plus transpirer dans le sommeil que dans la veille, et, effectivement, on transpire beaucoup plus. La communication entre les fluides de notre corps et l'air qui nous environne, est donc plus grande dans le sommeil que dans la veille.

L'action des bains et celle de la térébenthine que l'on rend par les urines, pour s'être tenu dans une chambre qui en a été enduite, font voir que, dans notre corps, les fluides se portent de dehors en dedans, comme de dedans en dehors.

On a tort de regarder cet accident comme particu-

lier à la Campagne de Rome. Il y est plus marqué; mais, dans le fond, il est général, et, partout où le chaud, le froid, le brouillard, feront mal à un homme qui veille, ils lui en feroient encore plus s'il dormoit.

Je suis persuadé que, si ceux qui travaillent dans les vieilles mines y couchoient, le sommeil leur seroit pernicieux, et que l'on diroit, comme à Rome, il est mort pour avoir dormi dans la mine.

Dans les vieilles mines, les eaux qui croupissent causent bien de l'incommodité, mais moins que la grossièreté de l'air. Ceux qui y vivent périssent peu à peu; mais ils peuvent être tout d'un coup saisis par une vapeur si grossière qu'elle leur ôtera toutes les fonctions; comme il arrive dans la Grotte du Chien, à Pouzzoles.

J'entends par *les vieilles mines*, non pas celles qui sont les plus anciennes, mais celles qui ont été abandonnées, et qu'on recommence à travailler. Or, indépendamment de la pauvreté du minerai, il peut arriver de bien des manières que les travaux cessent : une invasion, une dispersion des mineurs, la destruction des machines, le feu mis aux bois qui soutiennent la mine, qui souvent suffiroient pour bâtir une ville, produisent cet effet.

Ce qui faisoit surtout la rareté de l'argent et de l'or en Europe, il y a cinq ou six siècles, c'est que, le gouvernement gothique y étant partout établi, et chaque seigneur faisant ses guerres particulières, il étoit presque impossible que le travail des mines pût subsister : car les ouvriers étoient d'abord dispersés ou sollicités à prendre les armes.

Et les mines mêmes du Hartz en fournissent un exemple remarquable. Dans un manuscrit de la généalogie des ducs de Brunswick dont Schreiber fait mention, il est dit qu'un Hermann Grewich, dont l'empereur Othon IV avoit débauché la femme, fit révolter les ouvriers des mines de l'Hercynie, à qui il commandoit, et que le travail fut abandonné.

Aussi, dans la Chine, où l'on ne veut pas que beaucoup de gens s'assemblent dans un même lieu, il est défendu d'ouvrir les mines : car le premier voleur viendroit solliciter les ouvriers et s'en feroit suivre.

IV

CONTINUATION DE MES MÉMOIRES SUR QUELQUES MINES QUE J'AI VUES[1]

5 Tout le monde a ouï parler de la machine anglaise qui agit par le moyen du feu. Voici la description de celle que j'ai vue à Kœnigsberg, dans la Haute-Hongrie. Elle sert à tirer l'eau d'une mine par le moyen de plusieurs pompes qu'elle fait aller.

10 Elle consiste en une chaudière de 9 pieds et 1/2 de hauteur et de 10 pieds de diamètre. On la remplit d'eau à moitié : la vapeur occupe le reste. Au-dessous est un fourneau, et au-dessus, un cylindre de 27 pouces de diamètre, dans lequel est une espèce de piston qui 15 peut couler dans le cylindre. Une grosse barre de fer, de 4 à 5 pieds, est fixée dans le milieu du disque et va s'attacher en haut à un levier d'une pesanteur énorme, qui est joint lui-même à une autre espèce de levier qui est au-dessus, et que l'on charge de pierres.

20 Lorsque l'eau bout dans la chaudière, elle fait élever le disque qui est dans le cylindre, et le balancier, par conséquent. Dans ce moment, de l'eau froide entre dans le cylindre et condense la vapeur; le piston descend, et le levier le suit. L'art a été de mettre, entre la

1. [SECONDE COPIE :] *Mémoire sur la machine de Kœnigsberg en Hongrie.*

chaudière et le cylindre, une plaque de fer qui s'ouvre et se ferme par le moyen d'une espèce de levier qui y est attaché, et que la machine fait aller. Lorsque cette plaque s'ouvre, la vapeur entre dans le cylindre et fait élever le piston. La machine, en s'élevant, ouvre, par le moyen d'une roue, une autre plaque, pour laisser passer de l'eau froide dans le cylindre, et ferme en même temps la plaque qui étoit ouverte entre la chaudière et le cylindre. Le disque, avec le balancier, descend donc et, en descendant, fait ouvrir une autre fois la plaque par où entre la vapeur, et ainsi de suite.

J'ai trouvé dans Agathias, livre V de *la Guerre des Goths*, une machine faite à peu près sur les principes de celle-ci.

Zénon, dit cet historien, avoit une maison dont une partie étoit bâtie sur un étage de celle d'un habile physicien nommé *Anthémius*. Celui-ci, en ayant reçu quelques mauvais traitements, voulut s'en venger. La ville de Constantinople étoit dans la frayeur à cause de quelques tremblements de terre qui s'y étoient fait sentir. Anthémius plaça de grandes chaudières pleines d'eau dans plusieurs endroits de sa maison. Il ajouta à chaque chaudière un tuyau de cuir assez large pour embrasser la chaudière, mais qui alloit en diminuant jusqu'au plafond. Il les attachoit fortement et si juste que l'air ne pouvoit s'échapper lorsqu'il venoit à frapper contre le plancher. Il mit, ensuite, le feu sous les chaudières, et, l'eau venant à bouillir, une vapeur portée par les tuyaux alloit avec violence vers le plancher et, l'ayant rencontré, revenoit en bas avec la même vio-

lence. « *Qua reciprocatione sæpius facta, domus tota commota est, et hæc tremere et ligna stridere incipiebant.* » Tous les gens qui étoient chez Zénon, ajoute-t-il, étoient consternés, se mettoient en prières, et alloient par toute la ville de Constantinople demander ce qu'on pensoit de ce nouveau tremblement de terre.

On voit qu'Agathias, qui n'étoit pas physicien, fait une description imparfaite des machines d'Anthémius : car il parle d'une réciprocation, par conséquent, d'une action et d'une cessation d'action. Il falloit donc qu'Anthémius eût trouvé le moyen de refroidir l'air dans le tuyau ; ce qui ne pouvoit guère se faire qu'en y introduisant de l'air frais ou de l'eau froide, comme on fait dans la machine anglaise.

La machine anglaise ne doit être employée que dans les mines où il n'y a pas assez d'eau pour faire aller les machines ordinaires, et où l'on est obligé de se servir de chevaux. Elle tire la moitié plus d'eau qu'une machine à 8 chevaux, et elle coûte moins. Par exemple, il en coûte 240 florins à Schemnitz, tous les quinze jours, pour une machine à 8 chevaux ; celle-ci n'en coûte pas 200, en y comprenant même les appointements du machiniste.

Une très petite quantité d'eau suffit pour faire aller cette machine. Il en faut plus à proportion de sa grandeur.

Quand on n'a pas apporté assez d'eau froide, on en fait remonter de chaude ; mais il vaut mieux qu'elle soit toute froide : si on pouvoit la mettre à la glace, on le feroit.

Le cylindre de la machine que j'ai vue a 27 pouces

de diamètre. On peut en augmenter la force en augmentant la grandeur de la chaudière et du cylindre, parce que la masse de la vapeur qui est dans le cylindre augmentera plus que la superficie du disque.

Dans une minute de temps, la machine peut faire de 13 à 15 levées d'eau. Il vaut mieux qu'elle n'en fasse que 13; parce que la rapidité peut gâter la machine et use trop les ressorts.

Il faut 24 cordes de bois, par semaine, pour le service de cette machine.

Si l'on n'a de l'eau et du bois, il ne faut point songer à avoir des mines. Mais, avec cela, il faut encore trois choses pour qu'elles portent du profit, quelque pauvres qu'elles soient : de l'économie dans l'administration; de la promptitude dans les opérations; de la continuité dans le travail. La machine dont je parle répond très bien à ces trois objets[1].

Les grandes difficultés que l'on trouve dans ces nouveaux établissements viennent des habitants du lieu : ceux qui louent des chevaux pour les mines, ceux qui vendent les provisions pour leur subsistance, ceux qui les font travailler, sont autant de gens qui ont leurs intérêts à défendre[2].

1. [SECONDE COPIE :] Le sieur Potters, gentilhomme anglais et un très galant homme, a la direction de cette machine; il a éprouvé des difficultés sans nombre de la part des habitants.

2. [SECONDE COPIE :] Rien n'altère davantage que d'examiner longtemps une machine qui agit par le moyen du feu. M. Potters me mena chez lui. Il avait d'excellent vin de Tokay; nous en bûmes largement, et je partis.

V

MÉMOIRE SUR LES MINES DU HARTZ

DANS LE PAYS DE HANOVRE [1]

Le Hartz [2] est un reste de l'ancienne Hercynie. Cette immense forêt est aujourd'hui presque toute défrichée, et il n'y a que cette partie qui en porte le nom.

Wildemann, Lautenthal et Zellerfeld sont les trois villes qu'on appelle *métalliques*. Auprès de Zellerfeld est Clausthal, qui ne fait presque qu'une seule ville avec elle *(sic)*. Clausthal appartient au Roi-Électeur. Il a les 4/7 de Zellerfeld; le duc de Brunswick, les 3/7. Wildemann et Lautenthal sont en commun.

Ces trois villes forment un triangle. Wildemann et Zellerfeld sont au midi, et Lautenthal est au nord. Il y a une demi-heure de chemin de Wildemann à Zellerfeld, et une heure de Lautenthal à Wildemann.

En 1521 [3], on découvrit les mines d'Andreas-

1. Lire Agricola et *History of Hartz Forests* (?).

2. *Sylva Semana.*

3. [NOTES AUTOGRAPHES SUR LES MINES DU HARTZ, page 26 :] Les mines de fer au Hartz, qui sont entre Gitelde et Fondi *(sic)* commencèrent à être ouvertes, environ l'an 1498, par les soins d'Élisabeth, fille de Botho, comte de Stollberg (elle fut grand'mère de Henri-le-Jeune). Ces deux villes en prirent de là *(sic)* leur origine. Il y avoit un établissement de Templiers, une

berg[1]. On dit qu'on y trouvoit l'argent pur[2]. Mais les veines riches cessèrent bientôt, et, aujourd'hui, le fort portant le foible, on a peine à trouver 2 onces d'argent par quintal de minerai dans les mines du Hartz.

Il n'est pas extraordinaire que des mines autrefois très abondantes cessent de l'être: soit qu'on les épuise; soit que la nature du terrain vienne à changer: témoin les mines des Pyrénées que Diodore nous décrit de la façon dont M. Frézier nous parle de celles du Potosi.

Cette découverte des mines d'Andreasberg fit qu'on chercha dans le Hartz. Thomas Scriberius[3] dit que le duc Henri-le-Jeune[4], ayant vu des vestiges des anciens travaux dans les forêts du Hartz, les recommença en 1529. Cela donna origine à la ville de Wildemann, en 1539. Zellerfeld fut bâti ensuite, dans un lieu où il y avoit autrefois un monastère de Bénédictins *(Cella)*. En 1530, le même duc confirma les privilèges des mineurs.

église et de beaux bâtiments. Mais, ayant été détruits en 1311, tout cela tomba en ruine. En 1521, on découvrit de nouvelles mines, ce qui fit bâtir le lieu appelé *Mons-Sancti-Andreæ*... — Sous le duc Chrétien-Louis, ces mines de Gitelde et de Saint-André donnèrent occasion de faire des recherches dans le Hartz...

1. *Mons-Sancti-Andreæ.*

2. J'ai vu à Clausthal un morceau de minerai, où il y a 106 livres d'argent sur 123 de minerai. On pourroit demander si cela a été ramassé ainsi par la fonte du métal faite par un feu souterrain, ou si des parties métalliques dont quelque eau étoit chargée se sont précipitées dans cet endroit.

3. *De Origine et Progressu Metallorum in Hercynia et circa Hercynias Sylvas.*

4. De la branche de Kalenberg.

Dans ces temps-là commencèrent les mines de Lautenthal.

Jules, fils de Henri, à force de travaux et de dépenses, acheva de mettre ces mines en état. Elles
5 avoient été autrefois travaillées. Dans le partage qu'Albert Ier, dit *le Grand*, duc de Brunswick, fit de son état entre ses enfants, l'an 1264, il est déjà fait mention de ces mines. De plus, du temps de Henri-le-Jeune, on en voyoit les ruines et
10 des signes indubitables de leur abandon. On y trouve encore aujourd'hui des armes anciennes enfouies.

Schreiber croit que ce fut sous l'empereur Othon IV que ces mines furent abandonnées. Un
15 manuscrit de la généalogie des ducs de Brunswick qu'il cite, et qui est cité par Althingtit *(sic)*, dit qu'un Hermann Grewich, dont l'Empereur avoit débauché la femme, fit révolter les ouvriers de l'Hercynie, à qui il commandoit, et que le travail fut
20 abandonné.

On ne sait pas bien quand elles ont commencé. Tacite nous apprend que, de son temps, il n'y avoit pas de mines en Allemagne. On croit que celles-ci furent ouvertes sous Henri-l'Oiseleur. On dit que
25 les mines de Saxe ne sont pas si anciennes. La tradition est que ce furent les ouvriers du Hartz qui allèrent les travailler.

Il y a au Hartz sept veines métalliques principales, le long desquelles les mines sont situées. Elles vont
30 d'orient en occident, et celles qui sont dans cette position sont les plus constantes. Il y en a en Saxe

qui vont du septentrion au midi[1]; mais elles sont peu constantes et peu riches. Il n'y en a point d'exemple au Hartz.

Les veines des mines du Hartz ne sont pas perpendiculaires[2], mais inclinées suivant le plan de la montagne, comme on voit dans cette figure (1). C'est pour cela que les bois qui empêchent les écroulements et forment les allées et les communications, sont mis dans la position de cette figure (2); au lieu que, dans les mines de Hongrie, ils sont mis dans cette position-ci (3). Dans les mines de Mansfeld, qui sont de cuivre, les couches sont horizontales. Je ne les ai point vues, mais on me l'a dit au Hartz. Comme elles sont basses, les mineurs sont obligés de travailler sur le ventre, avec le ciseau, et ils ont tous une espèce de torticolis.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Au Hartz, la veine n'étant pas perpendiculaire, les trous par lesquels on tire l'eau et le minerai ne le sont pas non plus. Les machines sont donc un peu penchées, ce qui en augmente le frottement, que l'on sauve par des rouleaux.

Les lieux où sont les veines métalliques ayant été creusés par les anciens, on n'a plus besoin de les chercher; au lieu que les anciens ne les trouvoient qu'en tâtonnant.

1. *Nota* que Marsigli met presque toutes les mines de Hongrie du nord au sud, ou à peu près, dans sa tab. 9, tome III.

2. [N., p. 9:] Les veines des mines du Hartz ne sont pas perpendiculaires comme en Hongrie.

Chaque mine a un aqueduc qui sort au pied de la montagne, et, dans les endroits où les travaux sont à une plus grande profondeur, on élève l'eau jusqu'à l'aqueduc. Il y en a un fameux, qui a 1,300 *klafters* : le *klafter* de 6 pieds 8 pouces[1]. Le duc Henri-le-Jeune le fit faire et passer au travers le rocher. Il fut fini en quatorze ans. Toutes les mines situées sur la veine principale s'en servent. Entrant dans la Dorothée[2], j'ai descendu 75 *klafters* avant d'arriver à l'aqueduc. On voit, par tout ceci, quels avantages les mineurs d'aujourd'hui ont sur les anciens.

Les anciens, qui n'avoient pas la poudre à canon, travailloient les mines dures, telles que sont celles du Hartz, avec beaucoup de difficulté.

De plus, leurs pompes n'étoient pas si commodes. Ils les faisoient mouvoir avec des machines de fer, et chaque pompe avoit une machine particulière; ce qui faisoit beaucoup de frottement et beaucoup de pesanteur à vaincre. A présent, on se contente d'attacher bout à bout plusieurs chevrons, qui ne font qu'une seule pièce, le long de laquelle on attache toutes les pompes[3]; de sorte qu'en la baissant

1. [N., p. 9 :] La brasse ou *klafter* est de 6 pieds 8 pouces.

2. Il y a un puits à Turnrosenhof de 250 *klafters* de profondeur, dont il y en a 100 au-dessus de l'aqueduc.

3. [N., p. 4 et 5 :] Les anciens... avoient à chaque pompe une machine particulière : ce qui faisoit que tout se rompoit. A présent, c'est une pièce de bois qui va tout du long. *Nota* qu'elle est plus légère. — Voyez la figure qui est dans l'excellent livre intitulé : *Relation des Mines, de la Manière d'y travailler et de les faire profiter,* par Georges Leinesen, capitaine des mines de la Maison de Brunswick, imprimé à Zellerfeld, l'an 1617, en allemand; et ce livre est considérable, parce qu'on y voit com-

et la haussant toutes les pompes se haussent ou se baissent. Rien n'est si léger et si commode que ce bois continu, qui va du haut de la mine en bas, auquel les pompes sont attachées[1].

Autrefois, dans chaque mine, chacun faisoit ses travaux sans guère profiter des inventions des autres. A présent, tout se communique. Il n'y a que les Turcs qui ne profitent point des lumières de la Société humaine. En Hongrie[2], ils se servoient d'hommes pour faire aller les pompes et de chevaux pour tirer le minerai. Aussi étoient-ils obligés de quitter leurs mines sitôt que leurs machines ne pouvoient plus tirer l'eau.

Les anciens n'avoient pas notre économie, ni ces beaux règlements que l'on a fait de nos jours. Ils n'avoient point d'idées de compagnies, de sociétés d'actions.

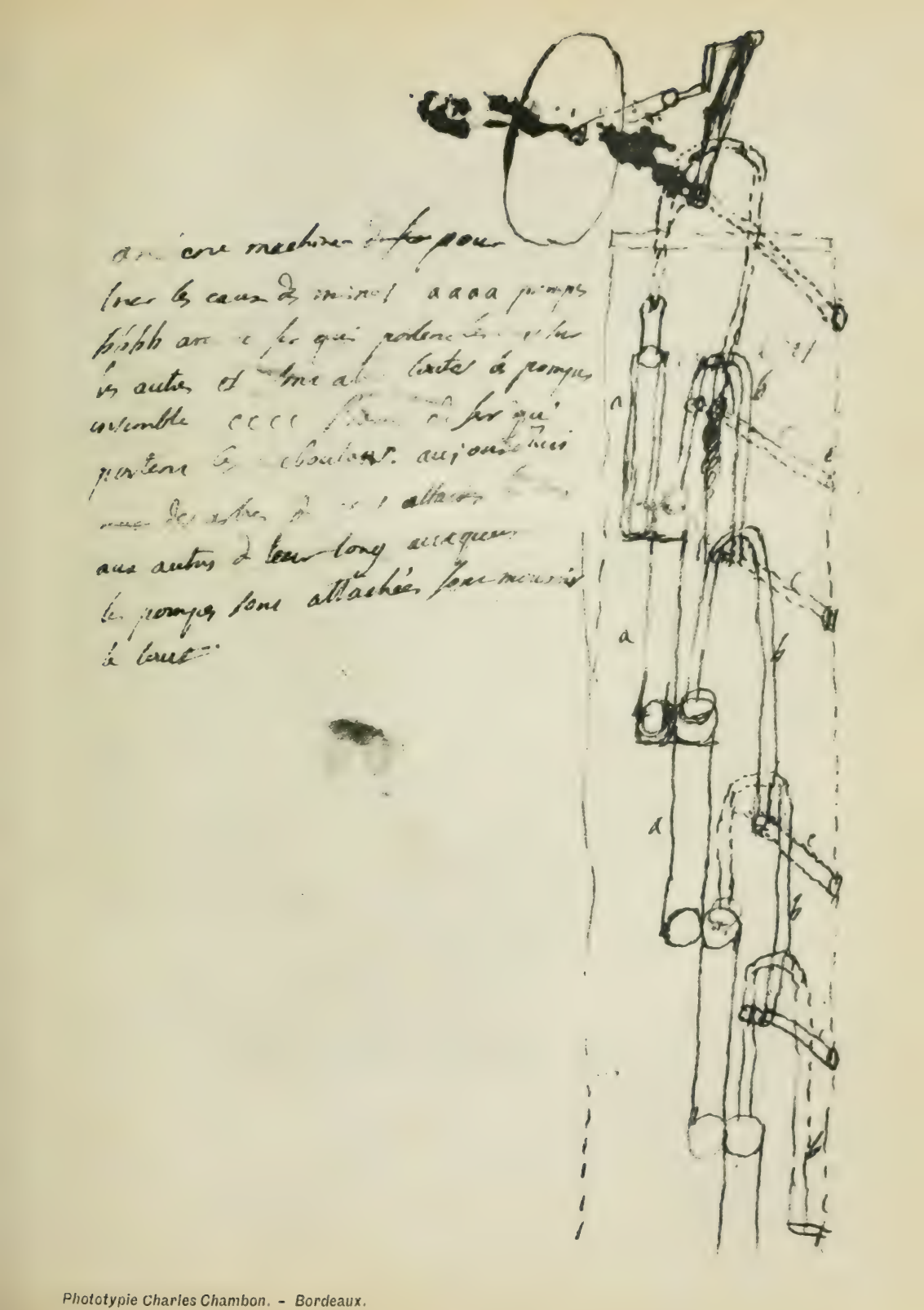
Depuis le Christianisme, ils n'avoient plus d'esclaves. Il semble donc que, partout où ils ont travaillé en Allemagne, on peut le faire encore aujourd'hui. Je ne dis pas que cela subsiste. Il y a, au contraire, apparence que non, comme je le ferai voir par un mémoire que je fis il y a vingt ans, et que je joindrai ici.

On voit, appliqué ici à une machine pour tirer de l'eau, un moulin à vent. Cela n'a pas réussi. L'action

ment on a travaillé anciennement aux mines du Hartz, comme Agricola a été dans les mines de Saxe. On ne le trouve plus chez les libraires. — Ce livre décrit toutes les machines employées de son temps et la manière dont on y travailloit.

1. Machine d'aujourd'hui. — Il la faut copier.

2. [N., p. 8 :] Les mines les plus riches de l'Empereur, à Temesvar, seront les plus riches.



Phototypie Charles Chambon. - Bordeaux.

n'en est pas continuelle : les ouvriers chaument. De plus, le mouvement n'en est pas uniforme. Il y a aussi des modèles de machines que l'on a exécutées en Suède. Mais elles sont trop composées.

5 Ce pays est plein de réservoirs, dont les eaux, qui viennent de source ou de pluie, font aller les machines. J'en ai été examiner un. Il est formé par une digue entre deux montagnes, qui les joint. Elle est faite avec des gazons, de l'argile de chaque côté et 10 des pierres derrière l'argile.

J'ai dit que, dans les mines du Hartz, on employe la poudre à canon; c'est que le minerai est très dur. Chaque homme doit travailler huit heures par jour et est obligé de faire 2 trous de 30 pouces de long, 15 d'un pouce et quelques lignes de diamètre, et, comme ils ont trop de temps, ils s'employent, environ une heure, à accommoder le bois et les charpentes. Ces trous se font avec un fer, qui, par le bout, est presque plat, excepté qu'il s'élève en une espèce 20 de tranchant, fait en forme de croix. A mesure qu'un homme frappe d'un marteau sur le fer, un autre, qui le tient des deux mains, le tourne. Il faut, à chaque trou, faire acérer l'instrument. On verse de l'eau dans le trou; ce qui fait que les parties de 25 la pierre que l'instrument a enlevées en sortent. On met plus ou moins de poudre selon que la mine est plus ou moins dure : c'est ordinairement 3 livres, 3 livres et 1/2, et même 4, pour toute la semaine : c'est-à-dire pour 12 trous[1].

1. La mine fournit aux mineurs la poudre et les outils.
[N., p. 10 :] Dans le rouleau de papier à poudre, ils mettent

On connoît très bien la veine où le métal est bon, et on la suit [1]. Elle est même plus aisée à rompre et à détacher. Si la veine est trop large, on met de la pierre de la montagne à côté, pour étayer dans le trop grand vide qu'on a fait. 5

En général, le fort portant le foible, on a peine à trouver dans les mines du Hartz 2 onces d'argent par quintal de minerai.

Le métal du Hartz ne contient point d'or, si l'on n'en excepte celui qui est tiré de la montagne de 10 Rammelsberg, près de Goslar, où on trouve les 3/4 d'un grain sur chaque marc d'argent divisé en 288 grains. On commence à précipiter l'or par le soufre et le plomb. Après quoi, on sépare avec l'eau régale. Si l'on faisoit d'abord la séparation par 15 l'eau régale, elle ne vaudroit pas les frais.

La mine de Lautenthalsglück [2] ne rend qu'une once et 1/2 d'argent par quintal de minerai; mais elle rend 50 à 60 livres de plomb, chaque quintal. 20

Dans la belle mine du Roi, la Dorothée [3], on trou-

une espèce de canevelle trouée, par laquelle ils mettent d'autre poudre, qu'ils enfoncent dans la poudre; puis, ils bouchent bien le trou. Il n'y a donc que le trou de la canevelle, comme le trou du bassinet. Ils mettent de l'argile, et, avec une mèche de soufre, qui leur donne le temps de se retirer, ils mettent le feu.

1. [N., p. 10:] Les mineurs connoissent où il faut entrer et reculer à merveille.

2. [N., p. 1:] La principale mine est située près de Lautenthal [et] appelée *Lautenthalsglück,* c'est-à-dire *la Fortune de Lautenthal.*

3. C'est une mine de Clausthal. J'y ai descendu. Elle a 96 *klafters* de profondeur.

ve 4 à 6 onces d'argent par quintal, et 30 à 36 livres de plomb.

A chaque mine du Hartz, on a établi 135 actions, qui ont pour dividende le profit de la mine. Le Souverain, comme seigneur du territoire, a toujours 4 de ces 135 actions dont il ne paye aucune contribution, et dont il retire le dividende dès que la mine commence à gagner.

Un autre profit du Prince est qu'il reçoit le marc d'argent pour 9 à 10 écus, et qu'il le vend à 12 écus. Il prend, de même, le plomb à 2 écus, 2 écus et 1/2, 2 écus 3/4, le quintal, et il le vend 3 écus et 1/2, et jusques à 4 quand le commerce va bien. Il y a ceci de particulier pour Clausthal que le Roi prend la dîme de tous les métaux qui sortent de la terre.

Le dividende de la mine de Lautenthal est de 40 écus de 2 florins, chacun, tous les trois mois, par action. Celui de la mine du Roi, la Dorothée, donne 110 écus de dividende, par action, tous les trois mois[1].

L'administration de ces mines est admirable. Le revenu en est constant, parce que chaque mine a des fonds dans sa caisse. S'il y a un excès sur le dividende ordinaire, on le met dans la caisse. S'il y a moins, la caisse supplée. La Dorothée a dans sa caisse plus de 200,000 écus, et Lauthentalsglück, 120,000. Lorsque quelque mine pauvre est aban-

1. [N., p. 1 et 2 :] Le Roi a, à lui seul, dans le district de Clausthal, la principale mine, qui s'appelle *la Dorothée*... Les frais, le profit du Roi et des particuliers montent à 250,000 écus en espèces de 2 florins.

lonnée par les actionnaires, on prend de l'argent e ces caisses pour la faire travailler jusqu'à ce ı'on trouve de nouveaux actionnaires[1]. Le Prince rantit cet argent en cas qu'on ne trouve pas c ctionnaires. Le cas n'est pas encore arrivé. 5

y a de ces mines qui ne donnent rien aux ac. nnaires, et un très grand nombre qui leur coûtent.

Les lieux où l'on fabrique les espèces sont Clausthal et Zellerfeld. On y fait 12,000 écus par semaine : 10 8,000 à Clausthal ; 4,000 à Zellerfeld ; ce qui revient à environ 624,000 écus, outre les autres métaux et minéraux qu'on en tire. Le tout va à 1 million d'écus ou environ, qui entrent dans le pays ; sans quoi la Basse-Saxe auroit peine à vivre, manquant de bien 15 des choses, surtout de vin. Cet argent est très pur, et la Maison des Brunswicks s'est toujours piquée d'avoir la plus belle monnoye d'Allemagne, ne tirant pas même les droits de fabrication ; ce qui fait que les orfèvres la fondent, et que les états voisins 20 l'enlèvent.

Le Roi tire de ces mines environ 300,000 écus en espèces, de revenu, et le Duc, 70,000.

Il y a, aux villes métalliques, environ 30,000 habitants ; parmi lesquels il y a 4,000 ouvriers qui vivent 25 et les font vivre. Les profits de cette espèce de manufacture se répandent au loin, ceux de Hanovre, de Brunswick et de Wolfenbüttel y ayant part.

Depuis deux cents ans, à Hanovre et en Hongrie,

1. [N., p. 3 et 4 :] Les nouveaux actionnaires payent la mine riche peu à peu, par les contributions qu'ils font tous les quartiers.

les salaires des ouvriers n'ont point augmenté, quoique les denrées ayent beaucoup enchéri. Ils sont nés là-dedans et souffrent patiemment leur misère, au lieu que les premiers mineurs ne purent être déterminés à ce travail que par un profit considérable. Ils sont soutenus là-dedans par une espèce d'honneur, s'estimant plus que les autres artisans. Ils peuvent devenir officiers des mines : il y a 30 ou 40 de ces petits officiers, dont chacun peut avoir de 4 à 15 écus par semaine [1]. Ils sont sûrs, d'ailleurs, de ne pas manquer de pain, ni leur famille, quand ils sont vieux ou malades. Il y a une caisse particulière pour les faire vivre, qui est fondée sur 4 pfennings que l'on retient sur le salaire de ceux qui travaillent, à peu près comme ce qu'on retient en France de la paye de nos troupes pour les Invalides.

Un homme, pour huit heures par jour de travail, reçoit, par semaine, 26 gros, qui est 1 florin et 2 kreutzer ou 2/24 de florin. S'ils veulent travailler plus, ils ont plus. Il y en a de laborieux, qui gagnent, par semaine, 2 florins. C'est un avantage de ces mines qu'il n'y a presque point de fêtes dans le pays : une de saint Michel et une de la Vierge.

Les enfants des mineurs commencent à travailler, dès l'âge de neuf, dix à douze ans, à des ouvrages assez pénibles; comme, par exemple, à séparer le minerai. Ce travail prématuré fait que les hommes y sont petits et mal faits; et, comme, plus un homme a d'enfants, plus il gagne, le nombre des enfants se

1. [N., p. 10 :] De plus, il y a une certaine fête où le Prince les régale.

multiplie jusqu'à devenir à charge aux mines; ce qui a fait qu'on a conseillé au Duc de faire entrer dans ses régiments plusieurs jeunes mineurs.

Je quittai Zellerfeld pour aller à Goslar. C'est une petite ville misérable et impériale, qui ne subsiste que par la fabrique d'une espèce de bière très forte, dont il se fait une grande consommation, et que, vu la vertu particulière des eaux, on n'a pu encore bien imiter.

Auprès de là est la fameuse mine de Rammelsberg[1], dont on tire de l'argent, du cuivre et du plomb. On croit qu'elle fut ouverte du temps de Henri-l'Oiseleur, vers l'an 940.

Ce qu'il y a de particulier à cette mine, c'est que le minerai ne s'y trouve pas par veines, comme dans les autres; mais dans toute la masse de la montagne.

Dans les autres mines, en suivant les veines et tirant le minerai, on a fait des espèces d'allées. Dans celle-ci, où le minerai est partout, on a fait treize salles. On s'est servi des pierres stériles pour en soutenir la voûte.

La mine est excessivement dure; mais on la rend traitable par le moyen du feu. On l'allume dans ces salles; la pierre se calcine; le métal s'amollit. Après quoi, on enlève le minerai avec des pinces, comme on démoliroit une vieille muraille.

Le feu sert encore à assurer la voûte: car la couperose, qui est entre deux pierres, se séchant, for-

1. [N., p. 12:] Le 30, j'allai avec M. Imhof à la mine de Rammelsberg, près de Goslar, qui est une mine de cuivre, d'argent et de plomb.

me un ciment si bon et si fort qu'il n'y a pas de muraille mieux bâtie. J'ai vu sur ma tête des pierres de 10 ou 12 pieds de long, suspendues à faire peur. Dans les salles où l'on ne travaille plus tant, et où l'on fait moins de feu, ces masses se détachent, et il y a quelquefois du péril à y travailler.

Il est arrivé d'étranges accidents dans cette mine. Schreiber dit que, dans le XIIe siècle, 600 ouvriers y furent écrasés. On voit encore aujourd'hui une fente dans la montagne, qui la sépare en deux. Depuis ce temps-là, le travail fut abandonné jusqu'au milieu du XIVe siècle, qu'il fut repris par des particuliers de Goslar.

La salle la plus profonde de la mine est à 120 quelques *(sic) klafters* du lieu par où je suis descendu, qui est presque aux pieds de la montagne. Les anciens ont travaillé au-dessus. Mais on ne peut voir ces salles anciennes : elles sont tombées en ruine.

Le samedi, à midi, on allume le feu dans les salles. Il y a plus ou moins de bûchers selon qu'il y a plus ou moins de minerai à enlever. On met à chaque bûcher, depuis une jusqu'à 3 mesures de bois; la mesure est un cube de 40 pouces.

Le feu brûle ou fait son opération le samedi, depuis le midi, et tout le dimanche. Le lundi matin, on commence à travailler.

Les ouvriers vivent dans ces espèces de fours toute la semaine [1]. Ils mettent leurs habits sur la pierre et

1. [N., p. 14:] J'y entrai le samedi, et la chaleur étoit encore très grande, quoique le bûcher eût brûlé huit jours auparavant. Que devoit-ce être le lundi?

couchent dessus, ne sortant, la plupart du temps, que le samedi, au soir, pour aller voir leurs familles.

Ils travaillent tout nus, excepté qu'ils ont un tablier de cuir, où est attaché une espèce de couteau ou strigile, pour ôter la sueur.

De tout ceci, ils ne reçoivent aucune incommodité, et, moi, qui demeurai plus d'une heure dans un four pareil, je ne sentis aucune de ces foiblesses que l'on a dans des lieux moins chauds, et m'y trouvois à peu près aussi bien qu'ailleurs.

Ces ouvriers vivent très longtemps; plus même que ceux du Zellerfeld et autres mines voisines. Ils conservent leur force jusqu'à une grande vieillesse. A 70 ou 80 ans, ils travaillent encore, et, quand j'étois là, on venoit de donner la pension que l'on accorde aux mineurs qui ne peuvent plus servir, à un homme qui y avoit travaillé jusques à 82 ans.

Dans les endroits chauds, on tombe ordinairement en défaillance, parce que l'air trop raréfié n'a pas la force de soulever les poumons[1], et encore parce que, l'air n'ayant pas assez de ressort, il ne donne plus assez de mouvement aux bouts des fibres, pour faciliter le retour du sang des extrémités dans le cœur.

Mais, les mines de cuivre étant pleines de vitriol, il s'en détache par la chaleur beaucoup de parties. L'air en est très chargé: il devient plus pesant. Dailleurs, elles lui rendent son ressort, et il se trouve capable d'entretenir dans le corps la circulation ordinaire.

1. Aussi les animaux meurent-ils dans la machine pneumatique.

On tireroit plus de profit de cette montagne, si l'on n'y travailloit avec discrétion, afin d'épargner le bois, qui commence à devenir rare. De façon que, depuis deux ans, on a été obligé de retrancher les deux tiers de l'ouvrage et des ouvriers. Avant cela, le Roi et le Duc en tiroient, chaque année, plus de 80,000 écus courants, tous frais faits.

Depuis la réduction, on ne consomme plus, pour amollir la mine, que 60 mesures de bois tous les samedis.

Cette mine a, en des endroits, de l'argent et du plomb; en d'autres, du cuivre[1]. Chaque quintal de minerai d'argent et plomb donne la quatrième partie d'une once d'argent et 20 à 30 livres de plomb. Mais, quoique le minerai en soit si pauvre, la quantité et la facilité de le détacher fait que le profit en est toujours certain. On n'est pas obligé, d'ailleurs, de mettre cette infinité de bois de charpente pour soutenir l'ouvrage, qu'il faut mettre dans les autres mines pour les soutenir.

On dit au Hartz qu'il n'y a point d'autre mine en Allemagne où l'on travaille par le moyen du feu; mais qu'il y en a en Suède[2].

Au sortir de la mine, j'ai été voir la préparation

1. Ces deux espèces de minerai se tirent de la même manière, avec le feu.

2. [N., p. 15 :] Il y a une fontaine dans la mine, à une quarantaine de brasses du lieu où nous sommes descendus, qui peut avoir un pouce d'eau. Elle sort au pied de la montagne. Elle est très bonne à boire : elle n'a qu'un goût métallique très léger et presque imperceptible. Elle est située là où la mine est d'argent et de plomb, et à 10 ou 12 brasses du lieu où il y a du cuivre.

que l'on fait sur le minerai que l'on en tire, sur une couche de bois de 30 pieds en carré, et haute de l'épaisseur de 4 bûches mises les unes sur les autres. On met 4,500 quintaux de minerai. On y met le feu, et le bois est bientôt consumé. Mais le feu ne laisse pas de durer de seize à dix-huit semaines: car le soufre brûle toujours. On brûle ainsi le minerai, sans le fondre, pour le séparer de son soufre. Si on ne faisoit pas cette opération, et qu'on fondît d'abord le minerai, l'argent s'en iroit en l'air avec le soufre. Comme le minerai de Neu-Sohl, en Hongrie, ne contient que peu de soufre, on ne fait pas ces préparations-là. Le soufre s'élève, et, trouvant l'air froid, il se condense et retombe dans des trous faits sur la surface supérieure de la masse, où on le va prendre liquide. Les côtés de la masse sont couverts de terre, afin que le soufre monte en haut. Lorsqu'il pleut, il se recueille moins de soufre: la pluie ou l'humidité ayant mouillé le dessus, il se consomme dans le feu ou change de nature. Il y a du soufre qui coule en bas, où il se fige et se durcit comme un bâton; c'est le plus pur et le meilleur. On fait un second bûcher, comme le premier; ensuite, un troisième, pour achever l'opération.

On fait fondre le cuivre par les différentes opérations que j'ai décrites dans ma description des mines de Hongrie. Je remarquerai seulement que, dans la dernière, on connoît qu'il est dans le degré de perfection, lorsqu'il n'y paroît rien de jaune, mais que le tout est rouge; que, lorsqu'il est tombé en bas, dans le fond où il doit être reçu, on le retire

en parties et en plaques, en jetant de l'eau tiède par-dessus : car la partie supérieure se congèle et forme une plaque, tandis que l'autre reste liquide ; et ainsi de suite.

Pour tirer l'argent qui est dans le cuivre, on mêle du plomb, qui se charge de l'argent. On met le composé de cuivre, de plomb et d'argent, dans un fourneau. Le plomb, beaucoup plus tôt fondu, tombe en bas avec l'argent, dont il se charge, et le cuivre seul reste dans le fourneau en de lourdes masses. On met, ensuite, le plomb et l'argent dans un autre fourneau. Il est bâti en voûte de brique, et le bas du fourneau est enduit et couvert de cendres de bois dont on a tiré la lessive ou les sels. Sans quoi, ce fondement ne résisteroit pas au feu et deviendroit trop solide. On retire le plomb en forme de litharge, qui n'est que du plomb brûlé, ou bien il se retire dans le fondement des cendres. On connoît qu'il n'y a plus de plomb, lorsqu'on ne voit presque plus dans le fourneau que quelque chose de blanc, et que toutes les autres couleurs se sont évanouies, et qu'on n'aperçoit qu'une espèce de nuage appelé *blick*.

Il y a un lieu dans le fourneau, derrière le mur de devant, qui est une espèce de marche, de degré, où le feu n'est pas. Là s'amasse une espèce particulière de métal ou minéral, appelé *zinc ;* lequel, avec le cuivre, fait le métal de prince : c'est la pierre calaminaire non brûlée. On fait sortir peu à peu le zinc qui est à la porte, en y ouvrant un trou, et, comme il dépend de la sagacité de l'ouvrier d'en faire sortir peu ou beaucoup, on lui donne 4 gros par livre,

que l'on vend 8 gros. Ce zinc est sonnant : c'est un étain parfait. Il ne résiste pas tant au feu que l'étain. Si vous le fondiez trois fois, vous en gâteriez la substance.

Ce zinc ne se fait que dans les mines de Rammelsberg. On dit qu'on en trouve aussi dans les Indes Orientales; mais les Anglois estiment plus celui-ci. Vous remarquerez qu'il n'y a d'autres mines à Goslar que celles de Rammelsberg.

Le vitriol blanc ne se trouve que dans les seules mines de Rammelsberg. Le bleu et le vert sont très communs; mais le blanc est meilleur pour de certaines teintures [1]. Cela fait que le quintal de vitriol bleu ou vert ne se vend que 3 florins, tandis que le vitriol blanc en vaut 20 : car, comme il ne se fait qu'à Rammelsberg, on en maintient le prix, et, pour cela, on ne le fait que tous les trois ans.

Le vitriol bleu ou vert est une couperose qu'on met dans de l'eau pour en tirer la lessive. On fait bouillir cette lessive dans de grands chaudrons, jusqu'à ce qu'elle prenne une certaine consistance. Après qu'elle a bouilli neuf heures, on la met refroidir dans de grandes futailles de bois. Elle est couverte de longues perches, où l'on attache des pailles ou des roseaux qui entrent dans l'eau. La liqueur, comme toutes les liqueurs salées, se congèle en se refroidissant, s'attache aux roseaux, et se forme en cristaux.

1. [N., p. 24 :] On dit qu'on se sert du vitriol blanc en Angleterre pour blanchir les cheveux pour les perruques; aussi (je crois) pour les teintures.

Le vitriol blanc se fait d'une matière qui se trouve au fond du bûcher où l'on a mis le minerai pour en tirer le soufre, suivant l'opération que j'ai décrite ci-dessus. Elle se trouve à terre, en forme de sable. On en tire le vitriol blanc par le même procédé que l'on employe pour le vitriol vert et bleu.

Voici comment on fabrique le laiton. On met 30 livres de cuivre avec 45 de pierre calaminaire, et on en retire 45 livres de laiton. On le met en tables, en le jetant fondu entre deux pierres dures, séparées par une plaque de fer. On le coupe en carré, de la grandeur qu'il faut pour faire des chaudrons, ou bien on le coupe comme il convient pour le faire passer par les filières.

Il y a à gagner à employer ce métal parce qu'il pèse moins à proportion que le cuivre et est d'un plus grand volume. On fait, dans cette même fabrique, de l'oripeau. Ce sont des feuilles minces, à qui on donne la couleur d'or, en les mettant dans une liqueur qui *(sic)* distille du bois de sapin quand on en fait du charbon.

La pierre calaminaire se trouve de trois manières: on la tire des fourneaux de cuivre, où elle s'attache, n'étant que du métal brûlé; ou bien on la trouve dans de vieux monceaux d'écume de métal de cuivre, où elle est parce qu'on ne l'employoit point autrefois; et celle-ci est la seule que l'on employe actuellement à Goslar, que l'on trouve meilleure, parce qu'elle a été longtemps exposée à l'air. Il y en a une troisième, qui est naturelle, et qui se trouve dans

la terre auprès d'Aix-la-Chapelle, où la Nature fait là ce qu'ici peut faire l'Art [1].

Je retournai à Lautenthal, pour aller voir la mine de Lautenthalsglück [2]. On en tire les métaux avec la poudre, comme dans la Dorothée. Le métal est argent et plomb.

Lorsque le minerai en est tiré, on le met dans trois fourneaux. Dans le premier, il reste environ douze heures; ce n'est que pour séparer le plus grossier du minerai. Dans le second, il reste de seize à vingt heures; le métal se fond, et on en sépare des écumes de plomb, que l'on envoye à Goslar pour rendre le métal plus fluide. Dans le troisième fourneau, on sépare l'argent du plomb; j'en ai mis ci-dessus le procédé: le plomb entre dans les cendres; par une autre opération, on met le plomb dans un fourneau pour le séparer de la cendre.

On appelle *glætte* la partie la plus friable du plomb, qui est séparée de l'argent, et qui est comme en poussière. On la vend pour les teintures. On peut la remettre, si l'on veut, en plomb.

Les mines du Hartz sont très saines, et l'on ne remarque pas que l'on y abrège ses jours, sinon à quelques mines particulières, comme à celles de Lautenthalsglück, qui a été autrefois travaillée, et qui, ayant été abandonnée, a sous elle des trous

1. [N., p. 16:] Je voudrois voir en combien de compositions l'Art fait les effets de la Nature: en faveur des chimistes.

2. [N., p. 28:] J'allai avec Mad^e de Stein et Mad^le sa fille, Mad^e de Felter et la *frœulein* sa fille, et plusieurs cavaliers, voir à Lautenthal la mine de Lautenthalsglück. Nous y descendîmes. Elle n'est pas perpendiculaire non plus.

souterrains, qui ont été rebouchés, et qu'on ne peut retrouver.

Les seules vieilles mines (j'appelle ainsi celles qui ont été autrefois abandonnées) sont malsaines: la chandelle s'y éteint; les mineurs y respirent difficilement; il est surtout dangereux d'y travailler en été. On a des machines pour pomper l'air le plus grossier. Cela ne fait rien ou peu de chose, surtout en été. Ceux qui périssent de maladies contractées dans ces mines meurent éthiques ou asthmatiques.

Quand je dis que les seules vieilles mines sont malsaines, je ne parle point de celles de vif-argent ou de celles que l'on travaille en Amérique avec du vif-argent: celles-ci sont non seulement malsaines, mais destructrices.

Comme, dans les vieilles mines, les bois qui soutiennent se pourrissent, et qu'en des endroits la mine s'éboule, il se fait des cavités où l'air, qui n'a plus de communication avec l'atmosphère, ou en a peu, devient grossier. De plus, les conduits qu'on avoit faits se bouchent, et les eaux croupissent. On y respire donc un air si grossier que la circulation ne peut bien se faire.

De là, je tire la raison de l'intempérie de la campagne de Rome: c'est que c'est une vieille mine. Comme les faubourgs de Rome s'étendoient dans tout ce pays, il étoit plein de bâtiments. Les voûtes sont encore sous la terre. Il y a des lieux qui se remplissent d'eau dans une saison, qui se corrompt dans une autre. Il y en a d'autres qui sont pleins d'air grossier, et, dans l'été, que l'air extérieur est

raréfié, l'air intérieur sort de dessous terre et monte à une certaine hauteur.

Lorsque j'étois à Rome, M. le cardinal de Polignac faisoit creuser en plusieurs endroits pour chercher des statues. Il trouvoit qu'à environ 2 pieds sous terre la Campagne de Rome étoit presque toute pavée de mosaïque. Les bâtiments se sont enfoncés, et il s'est fait des campagnes.

Je crois avoir remarqué que la plupart des villes détruites n'ont été rebâties qu'à environ une lieue où *(sic)* elles étoient autrefois. C'est que quelques habitants échappés ont été grossir le village voisin, et, lorsque eux et les autres habitants ont voulu revenir, ils ont trouvé l'air mauvais.

Ce qui caractérise la maladie de la Campagne de Rome, c'est qu'elle ne se prend que lorsqu'on y dort. J'ai fort demandé si, dans les mines nuisibles, le sommeil augmente le danger. Mais je n'ai pu savoir que personne y ait dormi.

On sait que, dans la veille, les fibres de notre corps ont plus de ressort, et que, dans le sommeil, elles sont plus relâchées. Il suit de là que l'on doit plus transpirer dans le sommeil que dans la veille, et effectivement on transpire beaucoup plus. La communication entre les fluides de notre corps et l'air qui nous environne, est donc plus grande dans le sommeil que dans la veille.

L'action des bains et celle de la térébenthine que l'on rend par les urines, pour s'être tenu dans une

1. Mont Testaccio. — Si le fond de ce mont étoit malsain, quel mal ne feroit-il pas?

chambre qui en a été enduite, font voir que, dans notre corps, les fluides se portent de dehors en dedans, comme de dedans en dehors.

On a tort de regarder cet accident comme particulier à la Campagne de Rome. Il y est plus marqué; mais, dans le fond, il est général, et, partout où le chaud, le froid, le brouillard, feront mal à un homme qui veille, ils lui en feroient encore plus s'il dormoit.

Je suis persuadé que, si ceux qui travaillent dans les vieilles mines y couchoient, le sommeil leur seroit pernicieux, et que l'on diroit, comme à Rome : « Il est mort pour avoir dormi dans la mine [1]. »

Dans les vieilles mines, les eaux qui croupissent causent bien de l'incommodité, mais moins que la grossièreté de l'air. Ceux qui y vivent périssent peu à peu; mais ils peuvent être tout d'un coup saisis par une vapeur si grossière qu'elle leur ôtera toutes les fonctions [2]; comme il arrive dans la Grotte du Chien, à Pouzzoles.

J'entends par *les vieilles mines,* non pas celles qui sont les plus anciennes, mais celles qui ont été

1. [N., p. 24 :] Comme personne n'y a dormi, on ne sait pas si d'y dormir est plus mortel. Mais il est impossible de bien faire cette expérience, puisque la vapeur attaque de même ceux qui ne dorment pas. Voyez page 260, dans le *Coringius,* où Boërgrave explique comment les mouvements intestins (?), dans le sommeil, se font plus laborieusement; d'où il sera aisé de comprendre comment l'air qui est nuisible à la respiration offense plus dans le sommeil.

2. [N., p. 24 :] Quand on entre dans cette vapeur, la chandelle s'éteint; l'homme ne peut pas respirer; il mourroit si on ne le retiroit pas...

abandonnées, et qu'on recommence à travailler. Or, indépendamment de la pauvreté du minerai, il peut arriver de bien des manières que les travaux cessent : une invasion, une dispersion des mineurs, la destruction des machines, le feu mis aux bois qui soutiennent la mine (qui souvent suffiroient pour bâtir une ville), produisent cet effet. Si le dommage n'est pas réparé sur-le-champ, les ouvriers qui restent manquant de subsistance, achèvent de se disperser; les terres s'éboulent; les conduits se bouchent; les eaux s'amassent, pourrissent les bois qui restent, et couvrent la mine.

Ce qui faisoit surtout la rareté de l'argent et de l'or en Europe, il y a cinq ou six siècles, c'est que, le gouvernement gothique y étant partout établi et chaque seigneur faisant ses guerres particulières, il étoit presque impossible que le travail des mines pût subsister : car les ouvriers étoient d'abord dispersés ou sollicités à prendre les armes.

A la Chine, où l'on ne veut pas que beaucoup de gens s'assemblent dans un même lieu, il est défendu d'ouvrir les mines : car le premier voleur viendroit solliciter les ouvriers et s'en feroit suivre.

Extraits des Notes autographes de Montesquieu sur les Mines du Hartz.

[Page 1 :] De Hanovre. — Il faut aller à Zellerfeld, à 6 lieues d'ici, chez M. Imhof. On passe par Goslar, à 4 lieues d'ici, où il y a des mines; mais c'est pour

le retour. Je trouverai aussi à Zellerfeld M. Didon, de Hanovre, qui a écrit à M. Schlüter.

. . . . . .

[PAGE 4 :] Il y a, dans la liste, une mine qui ne donne ni ne dépense, et subsiste par elle-même; c'est *la Grâce-de-Dieu*. Elle donne une once et 1/2 d'argent par quintal et 50 à 60 livres *(sic)* : car la veine de Schulenberg est fort riche en plomb. Mais ceci n'est pas général : car le tout dépend de la facilité qu'il y a à tirer et détacher le minerai.

. . . . . .

[Page 10 :] De la Dorothée, nous avons été à la Caroline.

. . . . . .

[PAGE 11 :] Lorsque les trous de deux mines se communiquent, un vent passe. Mais, indépendamment de la plus ou moins grande profondeur relative, le vent entre ou sort indifféremment par un des deux trous. Cela dépend de la direction d'un tel ou tel vent.

. . . . . .

[PAGE 21 :] Nous allâmes, ensuite, à Goslar, voir le cabinet de minéraux de M. le receveur Schlüter.

On y voit, d'abord, une grande quantité de ces pierres, appelées en Allemand *drüsen*, qui se trouvent dans les mines. Il y en a de très singulières, et qui semblent dénoter une végétation. On les trouve quelquefois dans des trous qu'on découvre dans la pierre; ce qui semble prouver qu'il n'y a pas eu de congélation de matière, mais que le tout s'est fait par intussusception (?); outre qu'il y en a de tirées

des mines de fer de Styrie (?), et qui sont blanches, qui sont véritablement comme les plantes ou fleurs d'un parterre. Ce qui fait croire le contraire, et que ce ne sont que des cristallisations, c'est : 1° la régularité de la plupart de ces *drüsen*, dont les branches ont toujours six faces, comme les cristaux; 2° c'est qu'il y en a dans ce cabinet une qui est venue sur un morceau de bois, où il paroît manifestement une congélation.

LETTRE SUR GÊNES

LETTRE SUR GÊNES

J'arrivai à Gênes, Monsieur, le 9 novembre 1728, et, puisque vous voulez que je continue à vous parler de ce que j'ai remarqué dans mes voyages, je vais vous obéir.

La mer entre dans la terre et fait une espèce d'arc. C'est tout autour de cet arc qu'est situé le faubourg de Saint-Pierre-d'Arène, du côté du couchant, et la ville de Gênes, du côté du levant. On a assez bien fortifié le tout : du côté de la mer, par une muraille, et, du côté de la terre, par des bastions.

La rade de Gênes est très mauvaise, et, pour assurer les vaisseaux, on a fait deux môles. Le Môle-Neuf est du côté du couchant, à la tête de Saint-Pierre-d'Arène; mais il est fort délabré. Au-dessus de ce môle, du côté de la terre, est la Tour de la Lanterne, qui a été bâtie pour les François; de façon que le môle commence à peu près de *(sic)* cette tour, aussi bien qu'une petite jetée, qu'on a faite, il y a environ vingt-cinq ans, dans la mer, pour y mettre une batterie de canons. C'est sous le Môle-Neuf que se tiennent les galères de la République. Au *(sic)* côté opposé est le Môle-Vieux, qui prend son origine du milieu environ de la Ville. Ces deux môles forment

ce qu'on appelle *le Port*, qui est un des plus mauvais de la Terre : car la mer entre avec impétuosité par l'ouverture qui est entre ces môles, surtout lorsque le vent du midi et celui de l'est et l'ouest *(sic)* soufflent ; d'autant mieux que l'ouverture qui est entre les môles est très grande, que la mer y est très peu profonde, que le fond y est assez mauvais, et que cette ouverture est très exposée ; de façon que les navires chassent sur les ancres, se heurtent les uns contre les autres, et il y a peu d'années que quelque bâtiment ne périsse dans le port.

Comme la mer est moins profonde au Môle-Vieux qu'au Neuf, les Génois viennent de faire une prolongation au Môle-Vieux de 80 pans[1], et l'on remarque que cela fait un très bon effet, et que les vaisseaux sont un peu plus sûrs ; ce qui fait qu'on a dessein de continuer. Mais cela coûte beaucoup : car il faut faire, avec du ciment, une espèce de maçonnerie dans des bateaux faits exprès. On envoye des plongeurs voir et accommoder le lit où doit être assise cette maçonnerie. Ensuite, on la laisse tomber, avec le bateau, dans le lieu convenable, où elle s'enfonce par son propre poids.

Vous savez que le Pays de Gênes a environ 170 milles de long, et 20, 25 à 30 milles de large, et il seroit impossible de défendre ce pays s'il n'étoit couvert de montagnes et de rochers.

Il n'y croît presque point de bled du côté de la mer. Le long de la côte, il y a beaucoup d'oliviers : cet arbre aime l'air de la mer. Depuis que les Génois

1. C'est une mesure moindre d'un pied.

ont perdu un peu de leurs capitaux à Vienne, à Venise, en Espagne, en France, ils commencent à employer leur argent à défricher ces montagnes pelées pour y mettre des oliviers, et, depuis vingt ans, les plantations en sont beaucoup augmentées. L'huile de la Rivière du Ponant est meilleure que celle de la Rivière du Levant. L'huile est précisément la denrée des Génois. La France en tire beaucoup, la Provence ne pouvant suffire pour la consommation du royaume. Ils font encore quelque revenu de leurs citrons et de leurs champignons. Quant au pays qui est plus avant dans la terre, et dans tout le côté du nord, il n'y vient que des chataigniers, et les paysans ne vivent que de chataignes. Cependant, toutes ces collines sont pleines de maisons de paysans, et ce pauvre pays paroît très peuplé. Cela peut venir de ce que les Génois ont la maxime de ne point trop charger d'impôts la campagne; et même les pays où l'on vit de chataignes ne sont-ils *(sic)* pas si mauvais qu'ils le paroissent, et le Limousin, qui est aussi stérile que le Pays génois, et est *(sic)* où l'on ne vit aussi que de chataignes, est plus peuplé qu'aucun autre *(sic)* de France. Comme cette denrée vient sans culture, on n'y appréhende pas le nombre des enfants.

Le plus grand commerce que Gênes fasse, c'est avec l'Espagne, et elle est beaucoup intéressée au retour des flottes et des galions. Son commerce avec le Levant est toujours une chimère. Avec la France, ce n'est qu'un troc de ses huiles et quelques fruits contre des pêches françoises, des indigos et du sucre

(quoique celui de Portugal y soit plus estimé), et quelques manufactures. Depuis M. Law, il n'y a plus de change réglé avec la France. Elle fait aussi un grand commerce avec l'Angleterre: car presque [tous] les draps, chapeaux, cuirs et autres manufactures lui viennent d'Angleterre pour sa consommation.

Elle a privé Genève de presque tout son commerce avec le Piémont: car, autrefois, les manufactures d'Angleterre, qui *(sic)* y venoient par Genève, y viennent à présent par Gênes. Ce sont les Genevois eux-mêmes, qui ont été s'établir à Turin et se sont servis de la route de Gênes. D'ailleurs, Gênes tire du Piémont des bœufs, qui s'y engraissent, et des soyes. Elle a bien des manufactures de velours et de damas; mais il faut qu'elle tire la soye du dehors.

La République est infiniment pauvre. Les revenus publics pourroient aller à 6 millions. Mais la plus grande partie est hypothéquée à Saint-Georges, qui, ayant prêté à la République dans ses besoins, en a reçu la plus grande partie de ses revenus en engagement.

Ce Saint-Georges est une banque, où tout le monde porte son argent et le retire sans en recevoir d'intérêt, et cette banque gagne sur l'argent courant. Et le même Saint-Georges est une espèce de mont-de-piété, qui, ayant prêté à la République, et en ayant reçu des fonds en engagement, paye elle-même 2 et 1/2 pour 100 à ceux qui lui ont prêté pour cela.

Les troupes de la République peuvent monter à

4 ou 5,000 hommes, et sa caisse militaire est dans un désordre épouvantable. Elle est mieux défendue par ses montagnes[1], et par l'argent qu'elle donne sans cesse à l'Empereur, qu'elle ne le seroit par ses
5 propres forces. Elle entretient 5 galères, et, lorsqu'elle acquit Finale, elle en désarma une pour faire le fonds pour cela. On voit par là que l'article du traité avec la France, qui l'oblige de ne tenir que 5 galères est très peu onéreux pour cette république.
10 La ville de Gênes peut avoir 80 à 100,000 âmes. Ce n'est pas un grand bonheur d'être habitant de cette ville. Premièrement, le Peuple y est accablé de monopoles sur le pain, sur le vin et sur tout le comestible. La République vend ces choses-là elle-
15 même. La punition des crimes y est si mal ordonnée que c'est un moindre malheur d'y avoir tué un homme que d'avoir fraudé un impôt. Il y à 8 ou 900 nobles, qui sont autant de petits souverains. Surtout, ce sont les tribunaux de la Terre les plus
20 iniques. Il n'y a point de ressource contre la puissance d'un noble qui cherche votre bien, votre honneur ou votre vie. Si l'on avoit le malheur d'offenser quelqu'un d'eux, on seroit puni sans miséricorde. Mais la chose est bien différente lorsqu'on
25 tue ou vole un simple citoyen. Cette affreuse différence met le Peuple au désespoir, et je n'ai pas vu un seul Génois qui ne déteste ses souverains. A Venise, au contraire, les Nobles sont aimés du

1. [En marge :] Mais le pays se défend presque de lui-même : les défilés des montagnes sont gardés par des forteresses, et les paysans seroient redoutables avec des pierres.

Peuple, qui [a] une bonne opinion de la justice de ceux qui le gouvernent. A Venise, les Nobles commettent quelques injustices à l'égard du trésor public; à Gênes, les injustices sont et contre le public, et contre les particuliers.

Il y a à Gênes des particuliers fort riches; mais, comme la République a souffert qu'ils acquissent des terres dans le Royaume de Naples et l'État de Milan, cela fait que les principales familles deviennent étrangères ou indépendantes: car, dès qu'ils veulent punir un particulier, il leur dit qu'il est sujet de l'Empereur.

Il n'y a pas d'état dans l'Europe qui ait été sujet à tant d'avanies que celui de Gênes, et qui se soit conduit avec tant de bassesse dans les différents démêlés qu'ils *(sic)* ont eus.

Lors de la querelle des Vénitiens avec le Pape, ils déclarèrent que le Pape avoit raison, et que leur république n'avoit pas le droit d'empêcher l'augmentation des biens ecclésiastiques. On sait leur traité avec la France, l'argent qu'ils donnent sans cesse à chaque peur qui leur vient, et, enfin, l'action qu'ils firent lorsqu'ils arrêtèrent le cardinal Albéroni, jusques à ce que les princes même ennemis de ce cardinal les firent rougir et leur firent prendre une délibération contraire.

Il y a toujours quelque noble de Gênes en chemin pour demander pardon à quelque prince des sottises que sa république a faites. Lorsque j'étois à Turin, il y avoit un marquis Mari, qui y étoit envoyé pour satisfaire à un accord fait par la médiation de l'Em-

pereur, à l'occasion de quelques bâtiments d'Oneille que la République avoit fait arrêter, et, de plus, ils avoient fait mettre les matelots en prison, sous prétexte de certaines contrebandes. Le roi de Sardaigne disoit qu'il falloit se plaindre à son agent, et non pas se faire justice soi-même. Le Roi menaça; la République arma de peur et fit quelques levées de Suisses. Mais, aussi incapables de soutenir une affaire que légers à l'entreprendre, prompts à apaiser comme à offenser, ils demandèrent la médiation de l'Empereur, qui jugea qu'ils enverroient un noble pour reconnoître le roi de Sardaigne en cette qualité, ce qu'ils n'avoient point fait jusque-là. Mais lui fit un discours où l'excuse n'étoit contenue que dans des termes généraux. Le Roi le fit attendre très longtemps pour lui donner cette audience, et, enfin, il permit leurs humiliations.

La France traite avec eux presque comme avec des sujets. Lorsque son ministre a quelque proposition à faire, il envoye avertir le secrétaire de la République de passer chez lui. Il *(sic)* prend la proposition, la communique au Sénat, rapporte la délibération ou la donne au secrétaire de France.

Les Génois sont entièrement insociables[1]. Ce caractère vient moins d'une humeur farouche que de leur avarice suprême: car vous ne sauriez croire

1. [EN MARGE:] Il y a des gens farouches par timidité; les Génois le sont par avarice. Mais on peut vaincre la timidité, et jamais l'avarice. — Les Génois sont en Italie une tribu particulière de Juifs. — Les Génois sont les seuls Italiens qui n'ont jamais eu aucun goût pour les arts, ni pour les choses bonnes. L'avarice fait cet effet.

à quel point va la parcimonie de ces princes-là. Il n'y a rien dans le monde de si menteur que leurs palais. Vous voyez une maison superbe, et, dedans, une vieille servante qui file. Dans les grandes maisons, si vous voyez un page, c'est qu'il n'y a point de laquais. Les étages d'en bas de ces beaux palais sont des magasins pour leurs marchandises. Jamais lumière n'a éclairé celui qui va dans l'obscurité trouver en haut le maître ou la maîtresse. Là, jusqu'au Doge, tout est marchand. Ils ont des palais, non pas parce qu'ils dépensent, mais parce que le lieu leur fournit du marbre. C'est comme à Angers, où les maisons sont couvertes d'ardoise, parce qu'il n'y a que de l'ardoise. Ils ont pourtant de petites *cassines* le long de la mer, assez jolies. Mais ce qui en fait la beauté, c'est la situation et la mer, qui ne leur coûte rien.

Les Génois d'à présent sont lourds, comme les anciens Liguriens : ils ne se polissent point. Ceux qui ont été dans les pays étrangers, employés dans les affaires, en reviennent aussi génois qu'ils y étoient allés : ce sont des pierres matérielles qui ne se laissent pas tailler.

Je ne dis pas qu'ils n'ayent de la sagacité pour leur commerce : mais c'est une affaire de routine, et, d'ailleurs, l'avarice ouvre les yeux.

Vous ne sauriez croire jusqu'où va la vanité de ces bourgeoises de Gênes! Elles en ont plus qu'il n'en faudroit pour les têtes de toutes les princesses de la Terre. Elles étoient toujours sur le qui-vive avec la princesse de Modène, qui étoit allée à Gênes

pour faire ses couches. Mais elle les accabloit par son esprit et par la grandeur de sa naissance. Cependant, elles vouloient toutes avoir des prétentions avec elle et parloient toujours du cérémonial. Je dis, à cette occasion, que de mettre les marchandes de Gênes au pair avec Mad^e^ de Modène, c'étoit mettre les chauves-souris au rang des aigles. Comme M. et Mad^e^ de Modène et le prince de Portugal voyoient la comtesse Guicciardini, femme de l'envoyé de l'Empereur, et qui étoit détestée des femmes génoises, cela combloit la mesure de la mésintelligence et causoit dans Gênes une espèce de guerre étrangère, et je suis persuadé que, si Mad^e^ de Modène n'avoit pas été de la Maison de France, on l'auroit traitée bien sans façon.

Je ne vous ai pas parlé des sigisbées. C'est la chose la plus ridicule qu'un sot peuple ait pu inventer : ce sont des amoureux sans espérance, des victimes qui sacrifient leur liberté à la dame qu'ils ont choisie. Enfin, après les chevaliers errants, il n'y a rien de si sot qu'un sigisbée. On ne peut s'empêcher de rire en voyant passer une femme dans les rues, dans sa chaise, et un sénateur qui lui conte ses raisons, fait des gestes, et sa *(sic)* souveraine aussi, au milieu de la rue; on ne peut s'empêcher de rire la première fois que l'on voit cela. Le sigisbée ne quitte pas sa dame d'un pas: il est toujours auprès d'elle et à ses ordres; le crime d'indifférence est un crime impardonnable.

Les galères de Gênes ayant pris un petit bâtiment barbaresque, où il y avoit 33 Turcs, la Seigneurie

voulut voir ces esclaves et jouir du plaisir de sa victoire. J'allai, ce jour-là, voir le Palais, ne sachant point cela; mais je pensai y être étouffé par plus de 20,000 Génois, qui accouroient à ce spectacle et me portèrent d'un bout de la cour à l'autre. Et, comme ils *(sic)* avoient aussi été chez le Doge, chaque noble les voulut aussi avoir chez lui; de façon que ces misérables ne firent que courir pendant toute une semaine.

Le Palais du Doge comprend aussi les salles où les Conseils s'assemblent. Il s'en faut bien qu'elles soyent aussi belles que celle de Venise. L'une est peinte par Francheschini, de Bologne, et, dans l'autre, il y a trois grands tableaux que Solimène leur a fait à Naples.

Dans le même palais est l'Arsenal, qui est tout ce qu'on peut voir de plus commun en ce genre.

A Saint-Pierre-d'Arène est le jardin du prince Doria, qui est bien petit pour sa réputation. Il est vrai que la situation en est charmante. De là, on voit à plein la Ville, les deux môles, la mer. Au milieu du jardin est une pièce d'eau digne de Versailles: Neptune est au milieu, traîné par trois chevaux marins, et lance son trident, et, tout autour, sont des oiseaux placés sur des tortues, des dauphins, tritons; ils jettent de l'eau.

Au bout du jardin, il y a une terrasse revêtue de marbre blanc. On descendoit autrefois de cette terrasse à la mer, et il y avoit une porte dans le mur qui entoure la Ville, par laquelle on pouvoit descendre dans la mer. Mais la République, à l'occasion de

quelque contrebande, à ôté ce privilège au prince Doria, et lui à ôté de même la plupart de ceux qui furent accordés à André Doria et à ses descendants, pour avoir donné la liberté à sa patrie.

Les rues de Gênes sont étroites et obscures. Dans la *Strada-Nuova*, un peu plus large que les autres, sont les plus beaux palais. Il est assez difficile de voir ces palais : ils sont presque toujours démeublés, et, quand le maître sort ou va à la campagne, il emporte (comme le gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde) la clef dans sa poche.

Il y a un très beau pont, bâti aux dépens de la Maison Sauli, qui joint une montagne de la Ville à l'autre, et est bâti sur des maisons, et est d'une prodigieuse hauteur.

L'Église de l'Annonciade est la plus belle de Gênes : elle est d'une assez belle architecture et, d'ailleurs, très riche. Il y a sur le portail, dans le dedans, un bon tableau de Procaccini et deux tableaux de Cortone *(sic)*, dans le chœur : celui qui est à droite représente Jésus-Christ qui enseigne les Docteurs. Il est admirable pour l'expression ; mais le peintre a eu la sottise d'habiller les Juifs comme des Turcs, avec un turban, des moustaches et des vestes à la turque, de sorte que, d'abord, on ne sait ce que c'est.

L'Église de Saint-Cyr est assez belle. Le plafond de l'Église est orné de peintures très mauvaises, outre que c'est une grande sottise d'avoir représenté des maisons au ciel, et des gens qu'on y martyrise. Il y a des statues qui sont bien matérielles. La façade n'est point encore faite.

A Saint-Étienne, il y a un beau tableau de Raphaël, qui représente le martyre de ce saint. Le sujet est peint par Raphaël; mais les accessoires ordinaires des tableaux des matyrs, du Père éternel, des Anges et du nuage qui les soutient, sont de Jules Romain. Rien n'est si gracieux que le tout ensemble.

A 30 milles de Gênes, du côté du couchant, est la ville de Savone. Les Génois en ont autrefois détruit le port. Ils y coulèrent à fond des vaisseaux, et il s'est comblé peu à peu, et, à présent, le lieu où étoit le port est terre ferme, est plein de maisons, et fait une partie de la Ville. A côté *(sic)* de l'ouest étoit une bonne partie de la Ville: la Cathédrale et plusieurs églises. Les Génois ont détruit tout cela, et y ont bâti une forteresse, qu'ils gardent avec beaucoup de jalousie. Entre la Ville et le port comblé, il y a une espèce de petit port pour les barques seulement, et encore faut-il faire tous les jours de grandes dépenses pour empêcher qu'il ne se comble. L'ancien port étoit très sûr; il n'étoit exposé qu'au vent du midi: car les côtes le défendoient du côté du nord, de l'est et de l'ouest, et même les vaisseaux pouvoient se mettre à l'abri du vent du midi, parce que la mer entroit dans la terre.

Quand on est sur les lieux, on voit aisément l'impossibilité de rétablir cet ancien port, et le projet de M. de Saint-Olon, qui vouloit que le Roi prit Savone, est entièrement chimérique, aussi bien que la crainte des Génois et leur jalousie sur cette ville: car il n'auroit pas été question de rétablir, il auroit fallu créer, et, quand le Roi auroit eu Savone, après

les premières dépenses, il lui en auroit fallu de très grandes pour le garder.

Près de Savone, du côté de l'ouest, est Vado, qui est une rade très sûre et n'est exposée qu'au vent du
5 midi, et encore, comme la mer y est très profonde, et que le fond y est très bon, les vaisseaux y sont-ils toujours en sûreté. Il n'y a point d'exemple qu'il s'y soit perdu de vaisseaux. Les flottes de toutes les nations s'y retiroient souvent dans les dernières guerres.

10 A 15 milles de Savone, toujours vers l'ouest, est Finale. C'est une plage où aucun vaisseau ne peut aborder, ni même une barque. Il faut que les vaisseaux se retirent dès qu'ils ont jeté leur monde avec leurs chaloupes: car ils sont là exposés à tous les
15 vents. Les rois d'Espagne avoient très bien fortifié Finale, et il y avoit de très bons forts à La Marine, qui est le lieu qui est sur la côte, et au Bourg, qui est un village éloigné de La Marine d'un mille. Ces fortifications ne subsistent plus.

20 Les Génois, qui ont très bien fait d'acheter Finale, ont aussi très bien fait de le démolir, tant pour ôter à l'Empereur ou au roi d'Espagne l'envie de le ravoir, que pour s'épargner une garnison qui est au-dessus de leurs forces. Sous Philippe V, il y avoit
25 2,000 hommes de garnison; 1,200 hommes, sous l'Empereur; et les Génois n'y ont que 50 hommes, dans deux petits ouvrages qu'ils ont gardés[1]. Pour

1. [EN MARGE :] Il y a tel noble génois qui se fait descendre de Charlemagne ou de ses neveux, et cela froidement. Les (?), mais c'étoit des bourgeois, qui ont été connus à cause des guerres intestines de chaque ville d'Italie ; au lieu que les autres bourgeois vivoient en paix.

cela, l'Empereur n'a mal fait que de le vendre à si bon marché. Finale étoit bon au roi d'Espagne pour communiquer avec le Milanois, et il ne pouvoit être utile à l'Empereur que pour communiquer par mer avec le Royaume de Naples. Mais la communication par terre est si aisée, et il est si fort maître de prendre son passage par Saint-Pierre-d'Arène, suivant la condition de la vente, qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il perdît là une grosse garnison.

Le marquisat peut avoir 15,000 habitants, et ce que les Génois en tirent peut aller à 150,000 livres. Ils l'ont acheté 1,200,000 piastres; mais ils ont eu une partie de l'artillerie.

Un vice-consul de France m'a dit qu'il se faisoit dans le marquisat 36,000 barils d'huile; ce que j'ai de la peine à croire.

FLORENCE

FLORENCE

I

GALERIE DU GRAND-DUC

Ce sont deux galeries d'une très grande longueur, jointes par une galerie courte, qui est au bout et les joint à angles droits [1]. Il y a une espèce de cour ou place entre les deux galeries, qui leur donne un grand jour. Là sont les bustes et statues antiques. A côté et tout le long sont diverses chambres où sont conservées diverses curiosités différentes, avec un grand ordre.

Il y a, dans la Galerie, une suite de bustes en marbre d'Empereurs et d'Impératrices, qui est (je crois) presque unique; et, pour ne se point tromper, lorsqu'on a baptisé chaque buste, on s'est réglé par les médailles qui ont le même visage et le nom. Cette suite d'Empereurs finit à Gallien, et il y a 12 bustes qui manquent jusqu'à lui. Le 1er est Pescennius Niger; le 2d est Macrin; le 3e est Maximin et son fils Julius

1. [En marge :] L'architecture est de Georges Vasari, d'ordre dorique, faite du temps de Cosme Ier, grand-duc. Elle est contiguë au Vieux-Palais.

Verus Maximinus, qu'il déclara César, et fut *(sic)* tué avec lui, les deux Gordien ayant été élus par le Sénat; le jeune Gordien, le fils, manque; Balbin est le 6e qui manque; le 3e Gordien, neveu du 1er, est le 7e; le jeune Philippe est le 8e; Ostiliano *(sic)*, la *(sic)* 9e; Gallus, la *(sic)* 10e; Émilien, le 11e; Valérien, père de Gallien (qui finit la suite), est le 12e. Il ne faut pas se fier aux titres des autres sur la ressemblance des médailles, depuis Gallien jusques à Constantin, dont on a la suite, et encore moins de ceux qui suivent. Vous voyez que la plupart de ceux qui manquent ont eu des règnes courts.

Il y a du plaisir de voir dans cette suite le temps de la décadence de la sculpture et l'affoiblissement insensible qui se fit à cet égard. Il semble que cela commence à paroître à Didius Julien. Le buste de sa femme Julia *(sic)* Scantilla est assez bon; mais les draperies sont bien moins fines, et cet *indusium* qui couvre le sein, et qui est fin comme du linge même dans les bustes précédents, est tout à fait grossier. Sa chevelure est mal mise; il sembloit que les femmes mêmes ne connussent plus l'art de se coiffer avec grâce: elle ressemble à une perruque d'abbé. De même, *Didia Clara*, fille de Didius Julien. Sa chevelure est comme une perruque un peu plus longue.

Dans le buste de Diadumenianus, fils de Julien *(sic)*, on sent aussi déchoir la sculpture. — Voir. *Héliogabale* n'est point si bien travaillé: il y a moins d'art dans ses cheveux [1].

1. [En marge :] A revoir.

Alexandre Sévère, encore moins bien : pour faire la barbe, ils ont fait grossièrement des trous dans le visage ; ses oreilles sont très grossièrement faites.

Sa mère *Mammée* est aussi d'une pauvre sculpture. — Voir *Mammée.*

Julia Mœsa est sans art : il semble que le trou de ses oreilles entre dans sa cervelle.

Le vieux Gordien a une barbe faite avec aussi peu d'art qu'*Alexandre Sévère.* Celle de *Dèce* est d'un mauvais tour. *Herennius,* encore pis. *Volusien* est une tête plus que commune. Pour lors, on ne trouve plus d'art, plus d'air de tête, et on trouve ce droit et cette roideur du gothique.

Enfin, la suite finit à Gallien.

Il y a encore quelques statues d'Empereurs qui viennent après la suite. On voit un *Constantin* entièrement et totalement gothique. Il a un diadème de perles; ce qui convient bien à ce qu'en dit Julien dans ses *Césars.* On a donné le nom de Gallien à une tête qui est très bonne; ce qui fait manifestement voir que ce n'est pas un *Gallien.*

Cela me fait croire que la manière gothique ne vient point des Goths et autres peuples du Nord : ils ne l'introduisirent point, mais ils la confirmèrent, en faisant régner l'ignorance.

Il y a apparence qu'à mesure que les Chrétiens se provignèrent, on acheta moins de statues ; de même que Pline dit à Trajan qu'on n'achetoit plus de victimes. Ce nombre innombrable d'ouvriers qui étoit à Rome ne fut plus occupé. Plus d'émulation! Les ouvriers ne travaillèrent plus que pour gagner leur

vie, et travaillèrent à la hâte. Il n'y eut plus des gens qui eussent une certaine éducation, qui se mêlassent des arts. Le long séjour des Empereurs dans les provinces fit encore tomber cette école de Rome, où le bon goût régnoit plus que pas *(sic)* dans les provinces [1].

On peut surtout juger de l'antiquité d'une statue par les cheveux, la barbe et les oreilles. Les Anciens avoient une industrie singulière à faire ces parties. Les oreilles toujours découvertes attiroient leur attention, et ils y donnoient ce tour que nous pouvons si difficilement attraper : comme on le peut voir dans les portraits que les historiens nous ont laissés, comme Suétone.

On le connoît encore bien dans les plis et la finesse des draperies. Les anciens sculpteurs les faisoient nombreux, légers, pour faire paroître le nu. Dans la suite, ils les firent boudinés, grossiers et sans art.

De plus, les Anciens possédoient mieux que nous l'art de donner une certaine mollesse et rondeur aux parties : on ne voyoit rien d'aigu dans les membres des femmes ou des hommes jeunes et vigoureux.

Je dirai, en passant, que le goût d'architecture gothique n'est, non plus que la sculpture, un goût du pays dont venoient ces peuples, qui certainement ne menèrent point d'ouvriers avec eux. C'est

1. [En marge :] On comprendra ce qui est arrivé à Rome par ce qui est arrivé à Florence, où, depuis Jean de Bologne et Francavilla, la sculpture étoit entièrement tombée (comme il paroît par les ouvrages qu'on voit à Florence, de ce temps-là), jusques à ce que le Grand-Duc envoya Foggini et autres jeunes gens à Rome.

le goût de l'ignorance. Lorsqu'on ne connoît pas les véritables beautés, on s'imagine d'abord que la multiplicité des ornements donnera de la grâce, et que la beauté augmentera à proportion du nombre des choses qui composeront le tout. Ainsi les gens du peuple assommeroient une jeune mariée sous les ornements, s'ils pouvoient y fournir par la dépense. Ainsi les femmes et les enfants aiment-ils les colifichets. Il n'y a que les beaux génies qui soyent d'abord capables du grand simple.

Ces bustes d'Empereurs et d'Impératrices ont entre eux toutes sortes de statues et de groupes grecs et romains d'une grande beauté.

On voit la différence du goût grec et du goût romain, les statues grecques étant plus ordinairement nues; ce qui vient de ce que les Grecs représentoient ordinairement leurs Dieux et les représentoient nus [1]. Car quels habits leur donner? Les Romains représentoient plus souvent leurs magistrats et leurs empereurs; ce qui fait qu'ils les habilloient comme ils les voyoient. D'ailleurs les Grecs voyoient sans cesse des hommes nus dans leurs jeux. Mais, dans les commencements de la République, il n'étoit guère question de ces jeux, où l'on combattoit nu; ce qui fit un goût différent.

Les statues grecques sont toutes représentées avec de la barbe. Les romaines, non, jusqu'à l'empereur Hadrien, qui, ayant reçu une blessure au visage dans une bataille en Afrique, se laissa croître la barbe

1. [En marge :] De Piles a dit cela avant moi.

pour cacher cette difformité. Que s'il y a des bustes de Néron avec très peu de barbe, ce pouvoit être une fantaisie de ce prince chagrin et peu sensé (dit Bianchi)[1].

Toutes ces impératrices sont différemment coiffées, soit que la mode changeât sous différents règnes, soit que chacune se coiffât à l'air de son visage : car ce sont des coiffures en (?) cheveux qu'on peut faire d'une infinité de sortes, et ne sont pas comme les nôtres, qui sont faites par des ouvriers. Je crois qu'il faudra bien remarquer la différence de toutes ces coiffures. L'abbé Nadal, qui a écrit là-dessus, auroit bien fait de consulter les statues, et non pas les auteurs.

Il n'y a rien de si admirable que la finesse des draperies grecques et romaines. Il y a des habits longs romains qui semblent voler : ils sont pleins de plis légers, et la robe remonte ou se met sous le bras avec les contours du monde les plus naturels. On voit tous les membres d'un consul dans une robe qui l'entoure de tous côtés.

On voit, dans les antiques, la nature presque toujours imitée. Les femmes, sveltes par en haut, plus grosses par les hanches. Les hommes, au contraire, puissants par en haut et sveltes par en bas.

C'est avec bien de la discrétion qu'il faut donner le nom à une statue. Bianchi (car les cicérons *(sic)* des diverses galeries se détruisent tous) dit qu'à Rome,

1. Il faut mettre : « C'étoit une trace du dérèglement de ce prince, qui déshonoroit son sexe, et qui s'étoit même marié avec un de ses affranchis. »

lorsqu'ils voyent un homme sans barbe, grave, c'est un consul; avec une grande barbe, un philosophe; un jeune garçon, un Antinoüs [1].

Les têtes des statues grecques sont ordinairement
5 petites. Cela a plus de grâce, les grosses têtes étant un signe de stupidité ou grossièreté. Lysippe remarqua qu'il faut faire la tête petite; il vouloit qu'on la diminuât plus que ne portent les proportions ordinaires de l'art.

10 D'ailleurs, coiffures de cheveux, long col des statues grecques et romaines.

Il paroît que les Romains n'allèrent jamais si loin en sculpture que les Grecs. Lors de la prise de Corinthe, les Romains n'entendoient rien dans cet art,
15 comme il paroît par l'ignorance du consul qui dit à ceux chargés de porter les admirables ouvrages de cette ville que, s'ils les cassoient, il leur en feroit rendre d'autres. Aussi ce ne fut que peu à peu que les Romains s'y rendirent habiles, et peut-être que le
20 règne d'Auguste ne fut pas celui où les Romains allèrent au dernier degré où ils ayent été, et que les sculpteurs étoient encore meilleurs du temps de Trajan et d'Hadrien.

Voyez page [47], ce que j'ai dit sur les petites figures
25 antiques, où généralement il paroît beaucoup d'ignorance ou de négligence de l'art. C'est que c'étoient des choses faites pour la dévotion du peuple, aussi

1. [EN MARGE :] En Italie, les diverses galeries se disputent les têtes comme les églises se disputent les reliques.

Ils se disputent les têtes des Empereurs comme les églises et les monastères se disputent les têtes des saints.

généralement mal travaillées que nos images. Mais, quand ces petits morceaux représentent quelque grand homme, héros ou héroïne, elles *(sic)* sont estimées (?); non, quand elles sont sur un sujet idéal.

Il y a quelques statues que les connoisseurs ont établies pour l'exemple et pour la règle, chacune dans leur espèce : *la Vénus de Médicis*, *le petit Faune*, *le Paysan qui écoute* et *les Lutteurs* (ces quatre pièces sont chez le duc de Florence), et (à Rome) *l'Apollon du Belvédère*, *l'Hercule Farnèse*, *le Laocoon*. Et ces statues ne sauroient être assez regardées : car c'est sur elles que les Modernes ont établi les proportions, et elles nous ont presque rendu l'art.

J'ai été voir la Galerie avec mon sculpteur, après l'avoir vue tant de fois avec Bianchi.

Pourvu qu'on ait une tête antique, il est facile de lui mettre un buste, et la plupart des statues de la Galerie de Florence ont été raccommodées par Foggini et par d'autres avant lui. Souvent il n'y a pas la moitié du groupe ou statue qui soit antique. Le prince Ferdinand faisoit beaucoup travailler à cela ce Foggini.

Le clair-obscur doit être mis dans les cheveux; c'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait de grandes masses dans le commencement de la racine; qu'ensuite elles viennent en pointe, et que là on mette des ombres par des trous, rayes et enfoncements. C'est ainsi que sont faits les cheveux de l'*Antinoüs* qui est dans la Galerie, et ceux des deux bustes d'Hadrien, et que le cavalier Bernin a bien imité dans un buste d'une de ses écolières ou maîtresses qui est dans la Galerie.

Et il ne faut pas que l'on commence, dès la racine des pelotons, à faire des rayes et des trous pour des obscurités. C'est ce qu'ont suivi nos modernes, et il me semble qu'ayant trouvé impossible d'imiter cet
5 art suprême des Grecs, d'imiter la chevelure humaine et la frisure des cheveux, ils se sont jetés dans le clair-obscur, comme une beauté plus imitable. Souvent la ligature même des cheveux fait l'effet du clair-obscur : exemple, dans *Sabina,* femme
10 d'Hadrien. Les cheveux ne doivent donc pas être accompagnés de la masse d'obscur dès leur naissance, à moins que ce ne soit des cheveux qui tombent sur les épaules, parce qu'ils portent toujours avec eux une grande masse de clair dans le milieu.
15 Il ne faut pas que les masses des cheveux soient trop égales, comme au *Soldat* qui est dans le fond de la Galerie. Sa barbe forme des boucles rondes et si égales qu'il semble qu'on l'a voulu faire exprès. Dans les fameux bustes de *(sic),* qui sont dans la Galerie,
20 celui de Sénèque, de Cicéron et de Caligula, on voit bien de l'art dans les cheveux et la barbe, mais non pas ces masses de clair-obscur. Il faudra observer des chevelures et barbes grecques, et quel art il y a, à cet égard-là, dans le fameux *Sanglier* de la Galerie.
25 Les soyes commencent à être divisées et sans masses dès la racine; ce qui vient de leur rigidité. Mais il est vrai qu'elles font ensemble des masses séparées, et qui ont des ombres entre elles.

Remarquez que vous ne trouvez point dans les
30 têtes de Cicéron, de Marc Agrippa, de Sénèque, cet art du clair-obscur dans les cheveux que les

Modernes trouvent dans les bustes d'Hadrien et de l'*Antinoüs*. Dans *Cicéron* et *Sénèque,* les cheveux et la barbe sont à peine marqués, mais avec beaucoup d'art. Dans *Marc Agrippa,* les cheveux sont très bien faits, mais d'une autre manière et un peu plus confuse. Et, dans quelques têtes grecques, comme *Sophocle,* il y a bien des masses; mais elles ne sont pas dans la manière d'aujourd'hui : les ordres de masses étant plus confuses et d'une manière qui (me semble) approche plus de la vérité exacte et est plus inimitable. Enfin, ces cheveux grecs me paroissent plus mols.

Dans les antiques, les plis qui collent la *(sic)* chair sont souvent dans un même ordre, sans qu'un domine plus que l'autre. Il n'y a aucun pli descendant ou montant qui s'élève plus que l'autre; ce qui les rend secs, disent nos modernes. Nos sculpteurs d'à présent en font de plus relevés les uns que les autres [1]; ce qui rend la draperie et les plis plus riches.

Il me semble que nos modernes ne pouvant attraper la finesse des draperies des antiques, ont eu raison de changer de méthode : car ils auroient fait une draperie toute d'une venue, sans aucune utilité; on n'auroit pas vu le nu, et on n'auroit pas vu une draperie agréable.

Il me semble que les Anciens regardoient avec raison les plis et draperies comme accessoires et ne songeoient qu'à faire voir le nu. Il semble que nos modernes en ayent fait le principal.

1. Comme dit de Piles, ils ont imité en cela les peintres et se sont gâtés : car il faut de petits plis dans la sculpture.

Il me semble qu'il y a un grand avantage de faire voir le nu sous les draperies : car on peut donner plus aisément à sa figure une attitude qui ne soit pas dure ni droite. Ainsi, dans l'*Auguste* de la Galerie, 5 on voit tout son flanc sous sa robe, fait de manière que la statue paroît posée dans une bonne attitude, et non pas trop droite, d'une position dure.

Il faut bien prendre garde dans cette Galerie : car on a bien des fois raccommodé ces antiques, qui 10 sont comme le *Palladium, ex ossibus factum;* de façon que souvent, dans une statue, il n'y a que le torse ou la tête d'antique; ce qui peut induire en erreur. Il y a même des bustes qu'on donne là pour antiques, et qui pourroient bien ne l'être point. Ce 15 sont des mystères de la Galerie.

J'avoue que nos modernes ont fait de plus grands plis que les Anciens, mais ces plis n'ont pas si bien accompagné les membres, et j'avoue que je ne sache rien de si désagréable, dans une statue, que 20 des plis trop séparés du corps. Dans le naturel, vous voyez bien distinctement la différence du corps et des habits. Dans la peinture, vous le voyez encore par les couleurs des draperies. Mais, dans la sculpture, où le même marbre fait la figure et les draperies, 25 vous ne pouvez bien faire sentir la différence qu'il y a de l'un à l'autre qu'en montrant tous les deux à la fois, l'un à travers de l'autre. Mais quand vous ne montrez que les draperies, vous ne montrez qu'une masse de pierre. Quand je vois une statue d'un évêque 30 en chape, il me semble que sa chape fait partie de son corps, et je dirai que cet habillement et celui de

quelques moines n'est pas favorable aux sculpteurs, qui ne devroient jamais en vêtir leurs figures.

Au commencement de la Galerie, il y a deux statues assises : ce sont deux statues sépulcrales, et elles se trouvent ailleurs de même. Il paroît à l'air que l'une est *Felicitas*, et l'autre, *Securitas*. Il y en a une assise dans un fauteuil long et fait à peu près comme nos verrues. Ces statues représentent parfaitement chacune leur attribut moral. — Légèreté des draperies.

Au milieu est un groupe d'*Hercule qui abat le Centaure*. On voit dans Hercule des muscles puissants, mais moins que ceux de *l'Hercule Farnèse*. Il met sa main sur la tête et une autre sur un bras du Centaure, qui souffre une contraction générale dans tous ses membres. Sa queue est roide. Il semble qu'il soit dans une attitude qui le disloque. Il est à demi abattu sous ses quatre jambes, et il n'y en a qu'une qui le soutient encore. Sa peau se replie dans sa longueur sous le poitrail. Il porte sa main [1] contre celle d'Hercule, sans la prendre ; ce qui est un signe de douleur et de foiblesse : il semble qu'incapable de se défendre il ne fasse que sentir sa douleur.

Le peu d'effort d'Hercule [2] et l'impossibilité où le Centaure paroît être de se défendre a peut-être donné à Raphaël l'idée, dans son fameux tableau où il fait combattre saint Michel avec le Diable, de ne

1. Elle est moderne; mais cette attitude est bien, et c'étoit apparemment l'ancienne.

2. Je me suis trompé à *(sic)* cela : car Hercule a une attention dans le visage, qui marque de l'effort.

donner aucun effort à l'Ange, qui, d'un coup de pied et sans toucher le Diable, le terrasse, comme par une vertu invisible.

On voit le buste de Sapho. Elle ouvre un peu la
5 bouche, et l'on voit le bout de ses dents, qui, plus blanches, semblent être d'un autre marbre. Elle a une espèce de diadème, marque peut-être de divinité: car ce ne peut être un attribut royal. — Il faut voir si les femmes grecques se coiffoient ordinairement
10 de même.

César est représenté effectivement sans cheveux sous *(sic)* les tempes. Cette tête ne me paroit pas bien belle. — On lui a mis un trop grand buste pour sa tête. — Le buste est moderne, comme il y en a
15 plusieurs qu'on a ajustés sur des têtes antiques.

Buste d'Auguste. — Les cheveux lui tombent sur le front, comme à Antinoüs.

Outre le buste d'Auguste, il y en *(sic)* a une grande statue. Il harangue au (le) Sénat et tient d'une main
20 son papier roulé. Les bras sont nus, et il en avance un. Légèreté des plis de sa robe. Il semble qu'il y a deux robes. Celle de dessous les plis descend sur les jambes et remonte, pour passer du côté droit sur le bras gauche, où elle descend par derrière jusqu'à
25 terre. La robe de dessus vient des épaules, et, sans couvrir le dos, un côté descend à droite au-dessous du genou, et remonte sur l'épaule gauche, et tombe à terre; l'autre côté, qui est à gauche, passe sur l'épaule gauche et va se fourrer (?) dans le contour
30 qu'a fait, sous le ventre, l'autre partie de cette espèce de manteau. Comme cette robe se replie, il y

a un contour ovale de quelques plis admirable *(sic)*, et ils ne sont point trop ronds dans le lieu où ils sont pliés davantage. Comme cette robe n'est fendue nulle part, on croit qu'elle se mettoit comme une jupe de femme. 5

Les bustes de Cicéron, et de Sénèque, et de Marc Agrippa, avec ceux d'Hadrien, dont nous parlerons, sont les plus estimés des connoisseurs. Ces trois premières têtes, outre l'expression, ont un art qu'il est très difficile d'imiter. On en sentira encore mieux 10 la beauté, en les comparant avec la tête de Claudius, qui n'a point ce tour qui plaît, qui est plate, mal tournée et sans art.

Matrona Romana. — Il suo abito è nero, di marmo-basalte. La tête, les mains et les pieds sont de mar- 15 bre blanc, qui sont postiches. Le voile qui couvre la tête est encore de basalte, et l'on y a rapporté la tête dedans. — Ce basalte est un marbre d'Égypte, couleur de plomb.

Léda. — Elle a la gorge et la poitrine découverte 20 jusqu'au genou *(sic)* et une espèce d'*indusium*, qui lui descend du bas de l'épaule gauche et laisse voir toute la droite; de façon que tout le bras droit est découvert. Les deux bouts de cette espèce de manteau passent sur le bras gauche, et, au-dessous, sort 25 un cygne qu'elle tient par la main. Cette chemise est légère comme du linge, et le nu est marqué, surtout ses fesses. Vous diriez que les draperies sont d'un autre marbre que le nu. Sa posture, un peu accroupie, est un signe de honte. Elle baisse un peu la tête 30 et présente sa main à ses tetons. Elle a une noble

pudeur; elle n'ose regarder son cygne, qui la regarde amoureusement. Ses cheveux sont arrêtés par une espèce de diadème étroit, qui étoit (je crois) la coiffure grecque. Elle est dans une pondération juste. Ses membres sont d'une rondeur admirable : vous diriez que c'est de la chair. Elle est svelte et dégagée. — C'est une très belle statue : plis beaux, en petit nombre; les membres paroissent.

Tibère. — Cette tête pourroit bien n'être pas de son temps et être un peu moderne.

Une grande statue de Marc-Aurèle jeune, avec un ornement impérial, qui, sans prendre les bras, va, du côté droit du col, envelopper le bras gauche et tombe. De la main gauche, il tient le globe du Monde, et, de l'autre, une espèce de sceptre. Il est couronné de lauriers, le corps nu; les contours sont nobles, et il paroît dans les membres une fraîcheur et une rondeur admirable.

Un *Lutteur,* qui regarde avec plaisir un vase qui est le prix de sa victoire. — Rondeur dans les membres. Les muscles des bras sont un peu plus marqués depuis le coude. Très bonne statue.

Caligula. — Bonne tête.

Celle de Claude n'est pas bonne.

Agrippina.

Il y a quelques bustes hors de la suite, dans une pièce à côté. Il y a un buste du feu Grand-Duc, de Montacuti. Il a fait une perruque, non un visage ou un buste, tant le visage est enfoncé dans la coiffure.

Une *Bacchante.* — Un tigre auprès d'elle. Elle lui

met la main sur la tête. Elle marche et semble se mouvoir. Le pied de devant, qui n'appuye que des doigts, et celui de derrière, qui se lève, semblent être en mouvement. Le vent ou l'air agité fait aller ses habits en arrière, et ils plaquent sur le devant de ses cuisses. Ses bras sont admirables.

Buste de Néron, une Méduse sur la poitrine, imité dans plusieurs bustes de ses successeurs : il semble que les Empereurs voulussent se rendre formidables[1].

Galba a sur sa poitrine une tête double; apparemment c'est Janus.

Une *Bacchante*. — Il me semble que le contraste de ses bras, étendus, l'un, en haut et, l'autre, en bas, et *(sic)* de façon qu'il est trop contraste *(sic)*, c'est-à-dire trop affecté.

Vestale. — Elle a une tunique qui tombe sur les talons, par-dessus un autre habit, qui ne joint point en devant *(sic)*, mais se relève et se plie de droite à gauche et va passer sur le bras gauche, qui en est couvert. Une ceinture lie ces deux habits immédiatement sous les épaules et forme mieux la rondeur du sein, qu'il semble que l'on voye nu sous l'habit. Elle a, à côté droit *(sic)*, le feu sacré; une tasse à la main gauche. Ses cheveux sont arrêtés par un bandeau, et son voile laisse voir les cheveux et le bandeau. Le diadème est donc un ornement sacré.

Mercure appuyé contre un tronc d'arbre, avec son bonnet ou *petasus*.

1. [En marge :] Les auteurs le disent de certains : de Caligula, par exemple, et de Commode ou Caracalla (je crois).

Othon, avec son *galerius* ou fausse perruque; le visage délicat, comme celui d'une femme.

Le *Bacchus* de Michel-Ange est parmi ces statues antiques et ne cède à aucune. L'ivresse y est admira-
5 blement exprimée. Beauté des contours. Il est droit; mais on sent la peine qu'il a à se soutenir. Ce ne sont point ces attitudes violentes qui mettent un homme en l'air, comme le font voir les peintres flamands : un Dieu ne doit pas tomber. Il est appuyé
10 sur un petit Faune, aussi ivre, qui est lui-même appuyé sur un tronc. — C'est ce *Bacchus* que Michel-Ange fit enterrer, lui ayant auparavant cassé une main, pour faire une pièce à Raphaël.

Bérénice. — Elle étoit là inconnue; le père de Mont-
15 faucon, passant à Florence, la baptisa et fit voir une médaille où elle est de même. Le Grand-Duc a cette médaille, m'a dit le sieur Bianchi. Elle a beaucoup de cheveux, et ils sont artistement arrangés dessous et dessus son bandeau royal. Cependant ce
20 n'est pas cette reine d'Égypte Bérénice dont les cheveux furent changés en une constellation. Les rois et reines d'Orient ont tous le diadème. Il paroît que Monime pouvoit bien s'en servir pour s'étrangler.

Censor romanus. — C'est la gravité même.

25 *Julie*, femme de Tite. — Coiffure de cheveux très haute.

Une statue d'un jeune homme penché, qui se retourne et regarde vers le ciel. Un chien est derrière lui, qui regarde aussi vers le ciel et jappe; ce
30 qui fait voir que c'est Endymion, qui regarde la Lune.

Une *Bacchante couronnée de lierre.* — Des raisins dans la main; un tyrse de l'autre.

Domitia. — Elle a un voile sur ses cheveux. Son front paroît presque en triangle : car ces cheveux se reculent, et font une pointe au milieu, et tombent jusque sur les sourcils au *(sic)* côté.

Nerva a l'air d'un bon prince.

Matidia.

Plautina, femme de Trajan. — Elle pria (?) les Dieux.

Une statue d'un homme nu, sans aucuns attributs particuliers. Lorsqu'on en trouve de telles, on juge que c'est un *Génie*, et il y a raison pour cela, parce qu'on en trouve de tels dans les médailles. Mais, d'ailleurs, si cela n'étoit pas ainsi, l'ignorance le demanderoit de même.

Une autre *Vénus*, comme celle *de Médicis*. Le torse, antique; et les jambes ont été faites par Foggini. Il y a une troisième statue de même dans la Galerie, et toutes trois, dans les mêmes attitudes; ce qui fait voir que c'étoit une manière particulière pour représenter la honte matronale. En effet, elle fait tout ce que peut faire une femme nue pour se couvrir : s'accroupit; met une main en bas; l'autre à son sein.

Nerva et *Trajan.* — Bonnes physionomies.

Hadrien est le premier empereur qui ait de la barbe [1].

Mars. — De marbre noir d'Égypte, appelé *basalte*.

1. [En marge :] Il y a deux têtes (bustes) d'Hadrien dans cette Galerie, et toutes deux admirables. Beaux airs de tête. *Capelli e barba dolci al principio, e poi ritrovati.*

Les contours me paroissent ondoyants, incertains et grossiers. Tient d'un côté une épée où il n'y a que la poignée : point de garde, mais des branches; et le doigt index passe par-dessus. Les autres doigts sont à la poignée; de façon qu'elle se tenoit différemment de la nôtre. Il tient de l'autre main un bouclier. La poignée est toute grossière.

L'Apollon qui se repose. — Il est assis et paroît fatigué. Il a un pied sur une tortue. Son carquois pend à l'arbre sur lequel il s'appuye. Il tient d'une main son arc; la flûte, de l'autre.

Une *Vestale,* et, vis-à-vis d'elle, *Antinoüs.* — Il a la tête un peu penchée : signe pour le reconnoître. Ses cheveux tombent sur son front et en couvrent une partie. Je croirois que les Anciens, qui parlent sans cesse d'un petit front, n'ont jamais voulu parler d'un front qui n'eût point de hauteur: ce qui feroit paroître un crâne étroit ou le haut de la tête trop grand et disproportionné; mais qu'ils ont voulu parler d'un front sur le haut duquel les cheveux tombent, comme ceux d'Antinoüs : « *Et nigros angusta fronte capillos* [1]. » Cet *Antinoüs* est une des plus belles têtes de la Galerie.

Prométhée. — Torse très beau. Il élève un bras et un doigt en haut. Sa tête est élevée et tournée un peu de l'autre côté. Il s'appuye sur un tronc, encore de l'autre. Tout cela pour la pondération. Il tient un

1. [En marge :] Et, en effet, le front de Pan est excessivement étroit. Il *(sic)* est camus; défaut que les Anciens haïssoient beaucoup : témoin le *Pan* antique qui est dans la chambre que Bianchi s'est réservée pour son étude, dans la Galerie de Florence. — Voyez page 53.

flambeau à la main. Ses cheveux tombent sur le devant de ses épaules avec tendresse. Tout est proportionné. Il est svelte. Beauté, et grandeur, et noblesse des contours. Sa tête est (je crois) moderne.

Le jeune Faune masqué qui dérobe les raisins de Bacchus. — Bacchus lui ôte le masque et le découvre. Le petit Faune lui embrasse les genoux. Attributs.

Lucius Verus et *Lucilla.* — Têtes rares. Autres...

Mars et Vénus. — Mars veut s'en aller. Vénus le retient. Elle a au bras le *cestus.* C'est cette divine ceinture qu'Homère décrit si bien. Il me semble que la raison pourquoi les sculpteurs n'ont pas voulu la mettre autour du corps, c'est qu'ils n'ont point voulu couvrir et rompre le nu de cette partie ; ce qui auroit empêché de voir la beauté du dessin.

Bacchus et Faune. — Bacchus, orné de lierre, s'appuye sur le petit Faune. Il semble lui demander de le suivre, et le Faune, lui demander de rester. Il a une peau de bélier. Au bas est sa flûte, qui, au lieu de sept tuyaux, en a dix ; ce qui pourroit bien venir de l'ignorance de l'ouvrier. La chaussure de Bacchus est singulière : ce sont des espèces de brodequins ; une jarretière sous le gras de la jambe, et, dessous la jarretière, quatre figures de tête de bélier.

Ensuite la Galerie retourne en équerre une vingtaine de pas, et on voit sur ce bout :

Sabina, femme d'Hadrien. — Les ligatures de ses cheveux tiennent lieu d'obscurités, et les cheveux, même liés, de grands clairs.

Plus, une statue d'une fille, élève ou maîtresse du cavalier Bernin.

Une ébauche d'un buste de Brutus, avec ces vers :

Dum Bruti effigiem sculptor de marmore finxit,
In mentem sceleris venit et abstinuit.

L'inscription dit que ce sculpteur étoit Michel-Ange.

Un petit *Annius Verus.*

Un *Dieu Pan* affreux : des grimaces; *hirsuta barba.*

Deux trophées ou deux colonnes carrées, où sont exprimées en bas-relief toutes les armes dont on se servoit.

Très grand buste d'Hadrien. — Très beau.

Grande Statue étrusque. — C'est un *Magistrat* en robe longue, qui harangue le Peuple. Elle est en bronze. Sa robe est moins étendue que celle des magistrats romains; mais elle se relève sur le bras comme la leur. C'est une bonne sculpture. Il y a des lettres étrusques qui ne se peuvent entendre, et l'attitude et l'air d'un homme qui harangue sont très bien exprimés.

Une *Muse,* avec une robe qui lui descend jusqu'en bas. Aujourd'hui, on feroit moins de plis.

Une statue du moyen empire, où l'on voit le mauvais goût commencer : car les lettres latines sont, dans l'inscription, mêlées avec des lettres grecques.

La *Vénus qui se tire une épine du pied.* — Elle est assise, et s'appuye d'une main, et porte son pied sur son genou. On voit qu'elle souffre, et elle va pleurer. Corps grec et svelte. Elle a une épaule un peu contrainte (?).

La Chimère, en bronze.

Ganymède, une grande aigle à son côté, qui, avec une aile lui couvre une fesse et le regarde amoureusement. Ganymède lui montre un aiglon. Les plumes de l'aigle s'élèvent. Les cheveux du garçon sont admirablement bien bouclés.

Un joli groupe : *l'Amour caresse Psyché*, qui le serre de ses bras. L'Amour lui passe une main derrière la tête, et, de l'autre, il lui touche la joue. Psyché paroît languir d'amour. Cupidon est plus animé. Psyché a ses ailes de papillon.

Un bel *Apollon* de marbre.

Un bel *Apollon* en bronze, avec un piédestal orné d'un beau bas-relief de Ghiberti, le même qui a fait la belle porte de Saint-Jean. Il y a la même légèreté. Un côté représente un sacrifice à Bacchus. Il y a un feu sur un bûcher très bien représenté, aussi bien que la résistance de la victime qu'on conduit. Dans l'autre, on voit Ariane traînée par des tigres; une Bacchante la couronne. Feuillages et pampres très bien faits.

Une *Muse, un papier à la main.* — La draperie en est admirable.

Un *Alexandre mourant.* — On voit qu'il avoit le visage beau; il étoit assez plein. C'est un buste admirable et un des plus beaux de la Galerie.

Un *Buste inconnu.* — C'est sans doute quelque roi d'Asie. Il a au-dessus du front cinq rangs ou boucles de cheveux. Derrière sa tête, ses longs cheveux sont tournés en forme de couronne, et entre cette couronne et les cheveux du dessus de la tête est un

enfoncement de séparation, comme si c'étoit le lieu où il mît son diadème. Il n'y en a pourtant point. — C'est un buste des plus beaux de la Galerie.

Là commence la seconde aile de la Galerie. Non seulement les bustes, mais aussi les statues qu'on a mis dans cette partie de la Galerie ne sont pas de la force de celles *(sic)* de l'autre aile.

Le Satyre Marsyas, attaché par les bras à un arbre et écorché. — Ses bras sont trop petits et trop grêles; le reste paroît bien proportionné. L'expression n'est pas vraye : il semble que c'est une espèce de rire. On a bien vu des gladiateurs blessés sous les aisselles rire; mais c'est un accident peu ordinaire.

Un *Scrinarius,* en grand. — Sa robe est un peu moins ample que celle des consuls. Il y a, à côté de lui, une espèce de coffre fait comme un boisseau, où ils *(sic)* mettoient leurs papiers. Il tient un papier à la main gauche, un peu déroulé, et il indique, de l'autre main, l'endroit cherché.

Le jeune *Commode,* sans barbe.

Crispine, sa femme, assez laide. Le devant de ses cheveux est comme une perruque d'abbé.

Un *Pertinax,* dont la barbe n'est pas encore finie, tant il régna peu. — Les médailles et statues de ces empereurs *(sic)* doivent être très rares. Par exemple, les statues de Didius Julien et de sa famille pourroient bien n'être qu'ébauchées, tant elles sont mal faites, et tant cette famille subsista peu. — Voir cela.

Le buste de Pertinax. — Assez bon.

Didia Clara, fille de Didius Julien.

Statue d'Esculape, avec un serpent autour du bâton où il s'appuye, et des herbes dans la main. — Sa tête et ses cheveux sont liés par un cordon, un peu au-dessus du front.

Une statue assise : *Venere genitrice.* — Elle tient l'Amour naissant sur un bras, et lui montre, de l'autre, son arc. L'Amour lui tend les bras.

Consul loquens.

Julianus.

Manlia Scantilla, sa femme. — Buste assez bon.

Albinus. — Tête rare, d'albâtre oriental.

Un *Roi de Phrygie,* avec ses longs cheveux. — *Paludamento reale ha soprà il braccio; la fibula, soprà il petto, con un elefante dentro; il scettro alla mano; il petto nudo al mezzo;* et les culottes ont des jours par lesquel on voit la peau. Il est presque tout moderne : les cuisses, les jambes, la tête. Il n'y a que son torse et une épaule d'antique.

Narcisse, qui se regarde avec attention et amour dans une fontaine. Pondération et équilibre : la main droite étant en avant, la gauche se porte derrière.

Septimius Severus. — C'est un buste qui n'est pas rare. La position de sa tête est dure. Ses cheveux moins bien faits que ceux des premiers temps; mais assez bons.

Julia Severina. — Son col, contre les règles, est plus grêle en bas qu'en haut. Ses cheveux sont un peu mieux que ceux des deux ou trois bustes précédents.

Julia Severi (sic) [1]. — *Bona testa.*

1. [En marge :] Savoir si ces deux Julies ne sont qu'une.

Plautilla. — Tête charmante. Arrangement admirable de ses cheveux. *Bellissima testa.*

Caracalla. — *Bella testa.*

Una Vittoria. — *La corona tiene d'una mano; la*
5 *palma, d'una altra. Belle ligature, che arricchiscono il fianco e non lo guastano.*

Un *Philosophe.*

Un *Diadumenianus, figlio di Juliano* (sic).

Un *Soldat,* un genou à terre; un bouclier au bras
10 gauche, comme s'il paroit les coups; un javelot de l'autre, qu'il va lancer; une peau autour des épaules; le milieu nu; un vêtement léger commence aux hanches.

Vénus qui sort de la mer, la conche d'une main; et, de l'autre, elle se cache. — Elle n'a pas l'air assez
15 délicat.

Héliogabale.

Sa femme *Julia Aquilia Severia.*

Alexandre Sévère. — Oreilles mal dessinées.

Mammée.

20 Un *Assistant aux Sacrifices.* — Ils *(sic)* se nommoient *camilli.* Son habit descend jusqu'aux genoux et ses mains en sont enveloppées.

Apollon qui joue de la lyre, le serpent Python à ses pieds.

25 *Le vieux Gordien.*

Julia Mœsa, qui fit élire Héliogabale. — L'art tombe. Il semble que les oreilles entrent dans le cerveau.

Un *Antiochus Evergète,* buste. — Mauvais che-
30 veux; mauvaises oreilles.

Dea Salus, le serpent à la main; *una patera,* de

l'autre, pour le lait pour nourrir le serpent. Ce n'est pas une bonne statue. La position de sa tête est dure; ses cuisses sont petites.

La *Diane*, son chien à côté gauche *(sic)*, tient d'une main son arc et prend une flèche derrière son carquois, de l'autre. Mais il semble que cette attitude n'est pas bien naturelle, mais exprime plutôt une imitation. Ce n'est pas une belle statue. La position de sa tête est dure. La plus grande partie du corps, les cuisses et les pieds sont modernes.

Un *Giove fulminante*. — La poitrine découverte; le reste couvert d'un long habit, qui se replie sur le bras; ce qui doit (me semble) faire penser que c'est une statue romaine, et non grecque. Cette statue n'est pas des bonnes.

Un *Faune*. — Il a la peau de bélier; des raisins à la main. *Coronatus hedera cum baccis*. Beau torse antique. La tête et la moitié des cuisses en sont modernes.

Juno. — Le sceptre à la main; la main droite élevée; une tasse, à l'autre; une couronne ou un diadème à la tête; un habit long; col aussi long. Ce n'est pas grand chose. La position de la tête est dure; la plus grande partie des plis tombent à plomb.

Hercule jeune. — Muscles puissants. Faute grossière de lui avoir déjà mis la massue à la main; il tient une pomme de l'autre main. Cette statue est bonne.

Tête de L. *(sic)* Philippe.

Orientalis Rex, cum diademate.

Decius. — Mauvais tour de tête; cheveux faits à la moderne.

Une très belle tête inconnue.

Une autre *Vénus* dans l'attitude de celle *de Médicis*. — Belle statue.

Bacchus assis. — Il a un tigre aux pieds; des
5 raisins à la main. Très belle statue. — Belle statue.

Quintus Herennius. — Cheveux à la manière moderne.

Auprès de là est une tête inconnue, dont les cheveux sont très bien faits.

10 *Volusianus*. — Tête plus que commune.

Minerve. — La navette à une main. *Galeam in capite habet; supra serpens, erecto capite; vestem habet talarem*. La position en est dure et droite.

Après les trois Déesses vient un beau *Paris*, qui
15 montre la pomme. Ce *Paris* est une belle statue.

On voit ensuite deux statues à qui on a donné le nom de *Gallien*. L'un *(sic)* est le vrai et est une tête très mauvaise. L'autre n'est point un *Gallien*, et il est aisé de sentir la différence et de la physionomie, et
20 encore plus de la manière : car c'est une très bonne tête; les cheveux, bien touchés et hardiment.

Constantin. — Très mauvaise tête.

Ébauche de Michel-Ange. — On voit qu'il commençoit par la figure, avant d'aller aux ornements.
25 On voit un très grand nombre d'ébauches de Michel-Ange, et plus qu'à un autre sculpteur. Outre qu'il étoit accablé d'ouvrage, c'est que ce grand génie sentoit d'abord le défaut du marbre ou de la proportion et le laissoit. Mais on doit les respecter comme
30 ces vers que Virgile n'a point finis.

Un bellissimo Baccho *di Sansovino*. — *Un Satiro*

l'appoggia; tiene l'uva d'una mano; dell'altra, il ciato alto, e lo riguarda con gusto.

Le Laocoon. — Copie par Bandinelli. Il y a mis un peu du sien.

Le fameux *Sanglier*, fier et tranquille. — On me dit que le Roi en a une copie.

Dell'altra parte, un Gladiatore *o* Soldato, *l'asta in mano, che va percuotere.* — Défaut en la barbe, qui est en masses rondes et si égales qu'il semble qu'on les ait faites ainsi exprès.

Il y a une salle où l'on trouve six statues bien fameuses, placées en rond au milieu de la pièce.

1° *La Vénus de Médicis.* — Cette statue étoit rompue en bien des endroits : au milieu du corps, aux pieds, aux jambes, aux cuisses. Bandinelli raccommoda ce chef-d'œuvre environ en 1600, et on peut dire qu'elle paroît n'avoir jamais été rompue. Il y a un dauphin, sur lequel jouèrent (?) deux petits Amours, qui sont prodigieusement disproportionnés avec le dauphin, tant ils sont petits, et, d'ailleurs, ils sont très mal dessinés. Il y en a un dont la carrure des lombes est si grande qu'il est presque aussi large que long.

Ainsi il n'est pas possible que le même ouvrier ait fait la statue et les ornements. Celui qui a fait l'un, n'a jamais pu faire l'autre, et il est aussi impossible que celui qui a fait la Vénus ait fait les Amours, qu'il l'est que celui qui a fait les Amours ait fait la Vénus. S'il n'y avoit que de la disproportion entre les figures, on pourroit regarder cela comme un défaut

d'exactitude que les plus grands hommes peuvent avoir; mais des fautes grossières du dessin ne sont point faites par des ouvriers incomparables. C'est donc un apprenti qui a fait ces accessoires, et j'en ai trouvé la preuve dans la même chambre. Il y a un petit *Morphée* qui dort sur un oreiller. Rien n'est plus parfait que ses petites cuisses et tout ce petit corps; mais il y a auprès de lui un papillon qui est très mal fait.

Elle *(sic)* a les oreilles percées. Ses cheveux ont été dorés; ce qui fait croire qu'elle a été adorée dans quelque temple. La tradition est que saint Grégoire la fit briser. C'est (je crois) la tradition de la Galerie. On m'y a dit que Lucien parle d'une *Vénus* qui est de même. Enfin, cette statue est non pas le modèle de Vénus, mais de la beauté, et la décrire, c'est dire comme une femme doit être, et comme on la doit représenter.

Son front est petit, ni trop plat, ni trop rond. Ses yeux, ni trop enfoncés, ni trop peu, bien fendus. Une tête, petite. Les joues, fraîches et fermes. La partie qui joint l'oreille, admirable. L'oreille, médiocre et bien tournée. La bouche, aussi grande qu'il le faut pour être proportionnée avec les lèvres. Le col, s'élargissant doucement de la tête aux épaules, et qui paroît flexible. Épaules belles, mais moins larges que celles d'un homme. Ses bras, ronds et qui se joignent au bras *(sic)* par degrés; ils paroissent d'une chair ferme. Ses mains, longues et comme de chair. Tetons, séparés, ni trop bas, ni trop haut. Cuisses, admirables : elles s'élèvent un peu du pénil et ensuite

diminuent peu à peu au genou. Son jarret est tendu. Mais surtout le derrière est admirable : vous croyez que c'est de la chair. Un peu plus haut que les fesses[1], vous voyez sur l'os un petit enfoncement, comme pour leur donner naissance. On sait son attitude : elle porte une main sur ses tetons et l'autre à sa partie, et est un peu accroupie, comme pour se cacher autant qu'elle le peut dans l'état où elle est.

Auprès de *la Vénus de Médicis* est *la Venere vincitrice col pomo* ou *la Vénus du Belvédère*. Elle a le ventre plus relevé, plus ferme et moins foulé, plus frais que celui de *la Vénus de Médicis*, qui paroît être un peu plus fané et céder un peu, non pas tomber comme s'il avoit été moulu. Mais le derrière est très mal fait et est plat. La draperie n'en est pas faite avec l'art et la légèreté ordinaire aux Grecs. Sa tête, ses bras, ses pieds, sont modernes et ont été faits par Hercule Ferrata, et avec beaucoup d'art, et d'une manière qui ne l'a point dégradée.

La troisième *Vénus* est *la Vénus céleste*. Elle a un bandeau ou diadème, sur lequel il paroît qu'il y avoit autrefois des pierres précieuses.

Revenant (?) à *la Vénus de Médicis*. Comme elle sert de règle, et que ce qui est semblable dans les proportions à cette statue est bien, et que ce qui s'en écarte est mal, on ne sauroit trop la décrire et la remarquer.

Par derrière, au-dessus des fesses, il y a, à chaque côté, deux petits enfoncements, et un au milieu, qui

1. [En marge :] Voyez Félibien, lorsqu'il traite de la beauté des parties.

vient de la raye du dos ; puis, deux petites éminences ; et, enfin, l'enfoncement qui va sous le coccys. Les fesses sont rondes, et, à côté de chacune, il y a un petit enfoncement pour plus marquer la rondeur des fesses. Les fesses, en bas, retournent court, et, quand elles se sont unies à la cuisse, il y a une nouvelle petite élévation ; puis, un petit enfoncement insensible pour une nouvelle petite élévation.

Le col est long et partagé par un petit enfoncement transversal au milieu, qui fait deux petites élévations. Ses tetons séparés tournent court pour s'unir en bas. Après le petit enfoncement transversal formé par les tetons, il se fait une élévation, aussi transversale, qui finit un peu au-dessus du nombril ou à la ceinture. Cette élévation est partagée de haut en bas, comme les tetons, mais d'une manière insensible. Au-dessous du nombril, il semble se former un angle non-pointu, comme opposé à celui du pénil ; de manière qu'il se forme comme une espèce de losange. Il y a, dans le nombril même, une marque insensible d'un nouveau partage transversal. Au côté *(sic)*, vers les lombes, il y a deux enfoncements insensibles. Au-dessus de la motte, il y a trois rayes [1] ; les deux dernières sont (approchent de) plus près et près *(sic)* de la motte ; laquelle motte forme comme la pointe d'un triangle. Là les cuisses s'élèvent, pour diminuer ensuite jusques au genou, avant de s'y attacher. Il y a un petit enfoncement ; puis, une petite élévation ; puis, un enfoncement pour le

1. Il n'y en *(sic)* a qu'une seule raye transversale depuis le nombril jusqu'à la motte de *Vénus victorieuse*.

mollet. Les pieds sont petits et charnus. Enfin, la proportion est admirable.

Le petit Faune. — Sa tête est de Michel-Ange, et ses bras, aussi; mais la statue en est devenue plus admirable aux connoisseurs, tant le moderne s'ajuste avec l'antique par la couleur du marbre, par l'air, par le tout ensemble et l'harmonie. Il [a] aux mains deux instruments ronds et enfoncés en dedans, appelés *crotalum*, qu'on faisoit battre, l'un contre l'autre, en dansant; ce qui pressoit l'air. On m'a dit que les Turcs s'en servoient encore. Il danse. Il a un pied sur un *crupetius*, instrument qui est comme une espèce de soufflet et étoit lié au pied, dont le mouvement le faisoit hausser et baisser; ce qui donnoit quelque son. Il tenoit au pied comme une sandale, et un autre ligament prenoit depuis. Ce ligament transversal passoit entre deux doigts et s'alloit attacher au bout de l'instrument; de façon qu'en levant le cou du pied on faisoit lever la table supérieure de l'instrument.

Les muscles du *petit Faune* sont fort ressentis. On lui voit des creux et enfoncements sous les clavicules. Une raye très marquée va du col au nombril. Le devant de sa poitrine est élevé de muscles. On y voit trois grandes séparations transversales : l'une, sous le sein; l'autre, sous le nombril; l'autre, sous le pénil. Entre celle du nombril et du pénil, il y a plusieurs autres séparations et muscles ressentis; à quoi contribue encore son attitude penchée. Un enfoncement entoure en long l'os du genou. Un autre va le long du dedans de la cuisse, qui semble être séparée

en deux muscles. Enfin, tout le muscle du mollet semble être séparé de l'os de la jambe. Du bas du pénil, il y a une séparation qui monte le long de la ceinture et des lombes et va comme descendre le long de la fesse et se terminer au bout du dos. A côté de chaque fesse, il y a un enfoncement fort ressenti. Ce marbre paroît de chair endurcie. Il est l'exemple pour les muscles grossiers et confus.

Le Paysan qui, en aiguisant son couteau, écoute une conjuration. — Statue admirable pour l'expression. Il y en a une très belle copie sur l'escalier de la terrasse de Versailles. On m'a dit ici qu'elle avoit été faite par Foggini, aussi bien que celle du *Bacchus* de Michel-Ange et du *Sanglier* de cette galerie.

Les Lutteurs. — Douleur du vaincu. Il a un genou plié, qui lui vient jusqu'à la clavicule. Tout son corps porte sur ce genou et sa jambe pliés, et la chair, pressée entre la cuisse et la jambe pliés, se retire à côté, en une espèce de bourlet. Le vainqueur, qui est dessus lui, lui tient le bras, qu'il lui retire en arrière, et, ayant appuyé son genou contre, le lui a cassé et tourné à contre-sens. Ce qui fait dire à quelques uns que cette attitude n'est pas naturelle. Effectivement, elle est très violente. Le vainqueur lui a passé sa jambe entre la cuisse et a pris son pied avec le sien; ce qui l'a fait tomber et lui fait plier le genou. Le vaincu s'appuye tout le corps sur sa main, qui paroît disloquée à l'endroit qui la joint au bras. Les muscles dans ce groupe sont très ressentis; ce qui vient en grande partie de la violence de l'action et de la grandeur de l'effort. Le visage du vainqueur n'a

aucune marque de colère ou de fureur; mais on y voit de la force et de cet effort que font toutes les autres parties de son corps. Ce sont deux jeunes hommes robustes, puissants, très bien proportionnés.

Outre les six statues qui sont au milieu de cette pièce, il y en a tout autour d'autres plus petites, comme le petit *Morphée* dont nous avons parlé; un autre petit *Morphée,* admirable pour l'expression. Il dort et est couché sur un lion. Ses membres paroissent affaissés et ne point se porter eux-mêmes. Il a des ailes au dos et aux oreilles : image des songes qui volent...; des pavots et un lézard auprès de lui.

Un *Silène,* en petit. — Il a un air de gaieté et d'assoupissement. Son corps semble plein de vin. Il a un vase à une main, et, de l'autre, il s'appuye sur des raisins. La barbe et les cheveux en sont admirables. Il est long d'environ 2 pieds. Un libertin pourroit dire que les hommes se sont joués un mauvais tour en renonçant au Paganisme.

Deux petits enfants : l'un qui présente, l'autre qui demande quelque chose. On appelle ces enfants des *Génies de Bacchus.* La tête du premier est trop grosse.

Un petit *Bacchus* qui cueille des raisins et tient la patère. Son attitude et l'expression de sa joye sont admirables. Le pied de vigne est très bien fait.

Deux statues d'albâtre, sur chacune desquelles il y a un *Enfant qui dort.* Il y en a un qui s'appuye sur son genou; mais l'attitude, telle qu'elle est, paroît impossible, parce que la cuisse, en se levant, ne peut faire un pli pareil.

Le petit Hercule qui combat contre les Serpents.

— Efforts de l'enfant. Son corps est puissant ; sa poitrine est large, et, à la différence des autres enfants, sa tête n'est pas disproportionnée : non qu'elle soit petite ; mais le corps est encore plus gros. Il en *(sic)* étouffe un de chaque main.

Un petit *Génie de Bacchus*. — C'est la représentation de quelque enfant qui n'a point de signe particulier. Je ne sais pourquoi on leur donne ce nom.

Le petit *Britannicus* en habit de dictateur, de marbre-basalte. — Il tient un papier à la main.

En haut, je n'ai mis que les choses plus en petit principales.

Le Lion qui dévore le Cheval. — Image de Carthage et de Rome. Attitude admirable. Le lion le tient embrassé et le plie de manière que ses deux jambes sont à côté, sans mouvement. Le lion a une jambe entre les siennes. Il le dévore, et l'on voit sur le col de longues traces des morsures. Il est à Rome, en grand, *in Campidoglio*.

La fameuse tête de Tibère (non de César, comme dit Misson), d'une turquoise. Elle est plus grosse que le poing. Le dessus de la tête est grisâtre ; c'est que cet endroit est la mine de la turquoise, au lieu que la turquoise est bleue.

Un *Orphée* en bronze, qui joue d'un instrument à peu près fait comme notre violon.— Adisson en parle.

Il y a encore des bustes d'Empereurs et Impératrices en marbre, de moyenne grandeur, comme Domitia, Domitien, Galba et autres.

Une petite figure de pâte grise inconnue, à qui on fait l'honneur de donner le nom d'*Apollon*, parce

qu'elle représente un jeune homme, et qu'elle a quelques cheveux.

Une petite *Vénus* moderne, en porphyre, qui tient un petit Amour. C'est une *Vénus* hollandoise, tant elle est grosse. 5

Un petit buste de Cléopâtre. Un air charmant; mais sa bouche et ses lèvres sont trop grosses.

Un *Cupidon* penché en arrière, qui tire son arc. Son pied recule aussi pour la pondération.

Esculape. — Toujours en robe longue, le sein dé- 10 couvert; ce qui ne me paroît pas être particulier à Esculape, mais très commun aux statues grecques. Son serpent.

Deux beaux *Satyres.*

Une *Cybèle* assise, sa tour sur sa tête, ses lions au 15 côté.

Une tête antique, qu'on appelle *Bacchus* sans le savoir.

Un *Néron* enfant; un *Marc-Aurèle,* aussi enfant. — Il y a une infinité de copies de l'un et de l'autre, 20 *in marmo, gesso o bronzo.*

Un buste de Platon. — L'inscription qui l'intitule ainsi est grecque et antique.

Mater Deum, avec plusieurs figures de Dieux sur sa robe. 25

J'ai passé un très grand nombre de pièces de bronze, marbre, compositions, cristal de roche, surtout de petits antiques. Sur quoi, il faut remarquer que, quand ces petits morceaux représentent quelque prince, ou héros, ou héroïne, elles *(sic)* sont très esti- 30 mées. Ainsi il y a une *Domitia,* de cristal de roche,

qui est d'un grand prix. Mais, quand ce sont des choses idéales, on en fait beaucoup moins de cas. Toutes ces petites statues, surtout en bronze, sont ordinairement mal travaillées. On les faisoit pour la dévotion du peuple. Ainsi elles étoient à peu près de la force de nos images. Aussi tout ce que j'ai vu là en ce genre est fait sans art. Il y a, par exemple, une *Dea Salus* dont le bras est presque long comme tout le corps.

La même chambre est pleine de tableaux des plus grands maîtres. Il y a deux *Vierges* de Raphaël, de la première et de la seconde manière, et un *saint Jean*, de la troisième manière, admirable. J'avoue que les deux premiers tableaux ne m'ont pas fait grand plaisir, et que je les croirois volontiers d'un élève de Raphaël. On m'a dit qu'il y avoit une copie du *saint Jean*, une, à Rome, l'autre, à Cologne, l'autre, chez M. d'Orléans, qui fut portée en France par la reine Catherine.

Un beau crucifix de Michel-Ange. — Deux Anges à côté qui pleurent. La Vierge, d'un côté, avec un air assuré : *Stabat*. Saint Jean, qui ne sait pas le mystère, est dans la douleur. Comme les mêmes nerfs des mains ne sont pas probablement piqués, la contraction des mêmes doigts ne doit pas se faire; ce que Michel-Ange a pratiqué avec jugement.

Une *sainte Famille*, du même. — Beauté du dessin, mais coloris trop rouge pour la chair; d'ailleurs, *vaghezza*.

Deux tableaux du Titien. — Une *Vénus* admirable; elle est couchée nue; vous croyez voir la chair et le

corps même. Une *Vierge*, du même; mais c'est la même personne qu'il a peint *(sic)*.

Une *Vierge*, du Corrège, qui tient l'Enfant. — Une autre *Vierge*, qui l'adore. — Grandes bouches du Corrège.

Deux tableaux du Parmesan. — On y voit les mêmes airs de tête, des cols longs et pointus, et les mêmes physionomies.

Deux tableaux de Paul Véronèse. — J'y ai remarqué des physionomies de son fameux tableau de *la Cène*, à Venise.

Deux tableaux admirables du Bassan : l'un, sa *Famille*, qui l'écoute lire; l'autre, *le riche Épulon de l'Évangile*.

Un beau *Massacre des Enfants*, de Gaudence.

Un *Raphaël* (?) peint par Léonard de Vinci.

Une *Cléopâtre*, qui se fait piquer, du Guide, et une *Vierge*, du Guido *(sic)*, et une *Vierge*, du même.

Un beau tableau d'Allori, Florentin. — C'est un miracle d'un saint, qui allant au martyre, la barque s'arrête.

Des copies en miniature de plusieurs des tableaux susdits, par un moine.

Un tableau de *(sic)* Guerchin, *da Cento*.

Quelques tableaux flamands, dont le jour est tiré d'une lumière d'une chandelle.

Et quelques autres que je passe ici.

Il y a une chambre [1] où sont tous les portraits des

1. [AU-DESSUS :] *Suite de la Galerie et autres Choses de Florence.*

peintres peints par eux-mêmes. A un côté *(sic)* sont les peintres florentins et romains; à un autre, les vénitiens; à un autre, les ultramontains. Le cardinal Léopold de Médicis commença le recueil. Sa statue y est, et M. de Newton, envoyé d'Angleterre, fit ce distique qu'on y lit:

Hic Leopoldus : adhuc statua non dignior alter,
Nec stetit ulla prius nobiliore loco.

On voit là les différentes manières des peintres, quoiqu'à dire la vérité il est plus difficile d'en juger que par leurs autres ouvrages, parce que l'échantillon est trop petit. La manière d'un peintre paroît beaucoup moins dans une figure que dans une grande ordonnance, parce qu'il y a plus de choses à comparer. Je parle d'un peintre qui fait des histoires, non d'un peintre à portrait, comme Rigaud, Holbein, Van Dyck. Il me semble qu'on y voit un peu le génie des nations. Les François s'y sont mis un peu à leur avantage : ils sont ajustés et se sont donné de belles robes, qui, là, ne leur coûtoient rien. Mais souvent les Italiens se sont peints en laid, avec un air singulier, et n'ont pensé qu'à exprimer leur vivacité et leur génie. Les Flamands, Hollandois, Allemands, sont graves. Il y a, en grand, un Jésuite à demi couché : Simon Pozzi; il semble qu'il veuille tenir (occuper) toute la chambre. Ils ont le Bourguignon, autre Jésuite (je crois), fameux pour les batailles; mais il tient dans ses propres bornes.

Les François qui sont là sont de Troy, Rigaud, Coypel, Lebrun, Vivien, Nanteuil. Le Poussin et Mignard leur manquent.

Ils n'ont pu trouver le portrait de Michel-Ange, du Corrège.

Les peintres flamands et hollandois, qui peignoient en petit, avoient coutume de mettre dans le portait un tableau avec des figures en petit, qu'ils sembloient présenter, afin qu'on jugeât d'eux par cet accessoire, et non par l'ouvrage principal, qui n'étoit point de leur manière. Ainsi ont fait Van der Berg, Miéris, Van der Meer.

Généralement, tous ces peintres ont un air qui marque du génie.

Ils se sont presque tous peints dans un fond noir.

Schalken s'y est peint à la lumière de la chandelle.

On voit, dans le portrait de Carlo Dolci, sa manière finie; tout y est marqué : un poil blanc, une petite raye du linge, la moindre différence sur le collet; tout y est représenté.

Belotti s'y est peint avec un air de joye, et tout délabré et crasseux; un verre à une main, une chaîne d'or de l'autre, avec ces mots : « *Hinc hilaritas.* »

Le Grand-Duc souhaite que les peintres vivants s'empressent à mettre leur portrait dans sa galerie. Solimène, de Naples, a refusé le sien, disant qu'il ne méritoit pas cet honneur; ce qu'on a pris pour un grand trait de vanité.

On y voit Simon Pignoni, qu'on dit être excellent pour les femmes nues.

Georges Vasari, architecte de la Galerie.

Dans une autre chambre sont conservés plusieurs vases de Japon, ancien et nouveau, de la Chine,

ancienne et nouvelle. On distingue le Japon d'avec la Chine en ce que la Chine est toute blanc et bleu *(sic)*, et le Japon est de diverses couleurs. Dans l'ancienne Chine, le bleu turquin paroît plus en
5 foncé; dans la nouvelle, il est plus clair. D'ailleurs, dans l'ancienne, le bleu est en plus grandes masses; dans la nouvelle, il y a plus de confusion et plus de *triture* (?), comme disent les Italiens. Les dragons sur les pièces en augmentent (m'a-t-on dit) le prix;
10 ce sont les armes de l'Empereur de la Chine.

Dans la même chambre, il y a des vases d'une terre grise d'Égypte, qu'on nomme .....

Dans une autre chambre, il y a un petit arsenal où sont toutes sortes d'armes anciennes, plutôt curieuses
15 et magnifiques qu'utiles; plusieurs brins d'estoc bénis par les Papes; plusieurs présents de rois et princes faits à la maison de Médicis; le carquois, le masque de mosaïque et les ornements de cheval et de chasse de la sultane qui fut prise sur un navire qui alloit à
20 La Mecque; plusieurs armes pour tuer son ennemi en traître.

J'y ai vu un *serricunnium* très ancien. Il est d'une gravure affreuse; ce qui le fait voir antique; et, comme il y a des inscriptions en caractères alle-
25 mands, il faut croire que l'invention n'en est pas due aux Italiens, mais aux Allemands. On y voit une femme nue, avec sa ceinture, un mari fier à côté, et une femme, de l'autre, qui a la direction sans doute de l'affaire. Elle *(sic)* se plaint, dans une
30 inscription allemande, de ce qu'elle est ainsi empri-

sonnée par son mari. Cette invention peut fort bien être l'effet de l'industrie des ouvriers allemands.

Bianchi m'a fait voir une chambre particulière où il y a un *Priape* sur des jambes de lion. Il est de la figure du membre viril, presque gros comme le corps, haut de 3 pieds à 4 (à 3 et 1/2). Au-dessus est un prolongement sur lequel est gravée la partie de la femme. Autour sont les figures de plusieurs animaux qui finissent toutes, par la partie supérieure, en forme de membre viril.

De plus, *l'Hermaphrodite*. Il est couché sur un lit. Il a la tête et les seins d'une femme, avec les parties viriles. Il est nu et est couché sur le côté, mais penchant sur le ventre. Il a la tête sur un bras.

De plus, un *Dieu Pan* antique. Son front petit confirme ce que j'ai dit, que c'est une erreur de croire que la petitesse du front fût une beauté chez les Anciens [1]. Il a le nez camus; ce qui étoit un très grand défaut chez les Anciens.

Il y a aussi d'autres belles pièces : entre autres, l'ébauche du tableau ou estampe des différents mystères de la Passion, faite par Albert Dürer, et la copie que Breughel en a faite.

1. Voyez page 20.

II

J'ai été au Baptistère ou Saint-Jean. C'étoit autrefois un temple de Mars. Il est de figure octogone. Ce n'est proprement qu'un dôme, et, dans le dedans, il y a seize colonnes de granit. Il y a trois portes de bronze, dont deux sont de Ghiberti, que Michel-Ange disoit être les portes du Paradis. Elles sont en bas-relief. Il n'y a rien de si léger : les feuillages paroissent si naturels, les attitudes si justes, les éloignements si sensibles qu'il ne se peut voir rien de plus admirable. Il y en a une plus ancienne d'André Pisano. C'est un ouvrage gothique; mais on voit le goût se former. Il y a des airs de tête et du dessin; mais l'ouvrage est grossier et beaucoup inférieur.

Le Dôme, commencé à bâtir en 1294. C'est un des grands édifices qu'il y ait, et un des plus beaux morceaux que l'architecture gothique ait pu faire. Tout en est grand, et, quand on a bien admiré la grandeur de la nef, on entre sous le dôme, qui fait paroître la nef petite, et c'est là où l'on peut admirer le grand simple. Les deux arceaux qui vont des deux ailes dans le dôme sont d'une beauté, d'une hardiesse, d'une coupe, d'un tour admirable. Quand on est dans le dôme, ces ailes, qu'on avoit trouvées si grandes, ne paroissent plus que comme des boyaux. Il y a un défaut : c'est que, lorsqu'on est dans la nef,

l'arceau du milieu, qui sépare le dôme de la nef, paroît trop petit : il auroit fallu faire la nef plus large et plus longue[1].

Cambio, disciple de Cimabué, le commença. Brunelleschi fit la coupole. Les bas-reliefs qui sont autour du chœur sont très bons et de divers maîtres. Mais il s'en faut bien que vous y trouviez le dessin et les draperies antiques. Il y a un ouvrage que Michel-Ange laissa imparfait, parce que le marbre se refusoit.

Enfin, cette église est d'une beauté majestueuse.

Il y a au dehors une *Annonciation* de Ghirlandajo, admirable. L'extérieur est de marbre blanc, rouge et noir; ce qui fait un très bel effet.

Le clocher[2], séparé du corps du bâtiment, a, comme l'Église, outre sa grandeur, un grand air de beauté. Il est carré et s'élève en l'air en diminuant en pyramide tronquée. Il est encore bâti de marbre blanc et gris, et, comme ces marmousets gothiques

1. [En marge :] Les arcs de l'édifice intérieur sont admirables : on n'en sait plus faire de tels. Ils vont en pointe, et, par conséquent, poussent plus à côté que les arcs circulaires, qui poussent en bas. C'est ce qui en fait la hardiesse et la difficulté. Mais ces arcs sont plus propres à soutenir un grand poids que les circulaires. Mais il faut qu'ils soyent *(sic)* un grand soutien par le côté. Aussi les autres pièces qui sont autour de la coupe, ces trois chapelles, ne sont pas seulement là pour ornement; mais encore pour aider à en soutenir le poids immense.

2. Un homme disoit que, si on y mettoit un étui et qu'on le découvrît tous les vingt ans, on viendroit le voir de toutes parts. Ce qui rend ce clocher admirable, c'est sa dégradation de haut en bas si belle, cette composition si gaie de marbre noir, rouge et blanc, qui fait un clair-obscur, par lequel les couleurs se relèvent. Avec tout cela, on ne voit qu'un objet unique.

n'y sont point, ni cette multiplicité de petites pyramides, tourettes et ouvrages différents; que le tout se présente uni, simple et seul(?); que les ornements sont dans le tout, et non dans les parties: cela fait le meilleur gothique qu'il y ait peut-être en Europe, et il falloit que les ouvriers florentins fussent, dès ce temps-là, de beaux génies, puisqu'ils étoient déjà supérieurs à leur art et faisoient (si j'ose me servir de cette expression) avec goût des choses de mauvais goût. Il est du dessin de Giotto.

Il y a sur la porte d'une chapelle ou sacristie une espèce de bas-relief représentant l'Ascension, qui est de terre cuite, secret (m'a-t-on dit) trouvé, à Florence, au commencement du XIVe siècle et perdu un siècle environ après.

L'Annunziata, aux Pères Servites. — Dans leur cloître, on voit la fameuse *Madona del Sacco*, peinte par André del Sarto, et si bien et avec tant de grâce qu'il y en a, par le monde, une infinité de copies. Une partie du cloître est peint *(sic)* par Bernardin Poccetti, et il y a de lui quelques morceaux admirables. Il y a encore une autre espèce de cloître où il y a des peintures à fresque d'André del Sarto, du Rosso et de Pontorne.

Grand défaut à Saint-Laurent, où les pilastres d'à côté, qui forment les chapelles, ont le même entablement que les colonnes du milieu, et, cependant, sont plus courtes, parce que l'architecte a voulu élever les chapelles et a posé les pilastres sur trois ou

quatre marches. Il auroit mieux valu poser les pilastres en bas, comme les colonnes du milieu et élever les chapelles de deux marches derrière les pilastres. Dans la sacristie, il y a deux fameux tombeaux faits par Michel-Ange : l'un, de Julien de Médicis (et deux statues : l'une, *le Jour ;* l'autre, *la Nuit*) ; l'autre, de Laurent de Médicis (et aussi deux statues, dont l'une représente l'Aurore ; l'autre, le Crépuscule). Il n'y a rien de si admirable que les attitudes de ces quatre statues et que celles de ces deux princes, qui sont dans une niche, au-dessus de leurs tombeaux, de façon pourtant qu'elles en font partie. La dévotion en a voilé quelqu'une, trop nue, avec une draperie faite avec du plâtre. *Le Crépuscule* est couché, et il semble qu'il se repose ; *l'Aurore* semble pencher (?) en l'air ; *la Nuit* s'enveloppe ; et *le Jour* est nu. L'architecture de cette chapelle est noble, simple et belle. Enfin, c'est là où l'on voit et où l'on sent le grand goût. De tous les sculpteurs, il n'y a que Michel-Ange qui soit comparable aux Anciens. Il ne s'arrêtoit pas au dessin qu'il avoit fait sur le papier, mais il faisoit poser (?) l'ouvrage rude, et, ensuite, il faisoit dégrossir par les ouvriers à sa fantaisie, jusques à ce que son œil fût content.

Un architecte, à Florence, nommé *Chimini (?),* m'a dit avoir mesuré tous les ouvrages de Michel-Ange à Florence, et qu'il n'y avoit jamais presque trouvé les exactes proportions des règles de l'architecture ; mais l'œil est satisfait. C'est qu'il avoit le goût excellent et faisoit toujours, en chaque lieu et chaque occasion, ce qui devoit se faire pour plaire.

Santa-Maria-Novella (Dominicains). — Michel-Ange l'appeloit son *épouse*. On y trouve de très beaux tableaux de Santi di Tito, de Macchietti, de Naldini (le chœur est peint par Ghirlandajo), de Bronzino, de Strada, de Vasari, de Cigoli. Le cloître est peint à fresque par Santi di Tito et Poccetti. Les peintures n'en sont pas bonnes.

San Spirito. — Belle église; belle architecture de Brunelleschi. Elle est d'ordre corinthien. Deux rangs de colonnes. Au-dessus, un bel entablement. Le maître-autel, presque au milieu de l'Église, et il est partout ouvert et dégagé pour laisser voir l'autre partie de l'Église, qui est derrière. Les trois rangs de colonnes continuent vers l'autel. Les deux côtés de l'Église s'étendent en croix et forment trois péristyles : un, de chaque côté, et un, au fond. Le mal est qu'une colonne unique dans le fond répond justement au milieu de la porte d'entrée de l'autre bout.

Outre les peintures de l'Église, dont la plupart sont anciennes, il y a, dans la sacristie, un beau tableau de Lippi, où un saint (je ne sais quel) délivre une possédée. Je crois, au moins, que c'est celui-là. Rien n'approche de l'air mourant et fatigué de la possédée, dont les bras paroissent tomber, et le visage d'une fille qui la tient, et qui est plein de vie, fait un contraste charmant.

Les Carmes. — Église ancienne. Une *Adoration des Mages* du Passignano, à la chapelle des Brancaccio. Il y a l'histoire de saint Pierre commencée par Maso-

lino[1] et finie par son élève Masaccio, qui surpassa bien son maître, et ouvrit le chemin à la bonne peinture, et auroit été bien plus loin s'il ne fût mort à 26 ans.

La chapelle de la famille Corsini, où est un corps saint de cette maison, est un ouvrage moderne. Elle est couverte de marbre blanc, et il y a de bonnes sculptures de Foggini. L'architecture est d'ordre corinthien. Le dôme de la chapelle est peint par Lucas Jordan.

Il y a, dans l'église, plusieurs tableaux de Naldini, très bons, et quelques-uns du Poccetti et de Pagni.

A l'Église des Feuillants françois, il y a un beau tableau de Lucas Jordan, au milieu du soffite.

J'ai été voir la galerie de tableaux du marquis Gherini, qui est très belle et pleine de tableaux d'excellents peintres.

Le sieur Chimini trouve dans les galeries que cette longueur sur la même ligne, si longtemps suivie en ligne droite, ne satisfait pas la vue, et il auroit voulu que l'on eût fait comme on a fait au fond, à l'endroit de l'union des deux galeries, où l'on a fait une espèce de cintre entre deux colonnes et fait régner tout du long l'architrave.

Il y a apparence que les Grecs furent les pères de la sculpture. Il est (je crois) certain qu'ils ne prirent

1. Voir cela.

pas ce qu'ils en savoient des Égyptiens. Je le prouve par la Table d'Isis, que j'ai vu *(sic)* dans la Bibliothèque du roi de Sardaigne, à Turin; dans laquelle on ne trouve aucun art. Les Grecs n'ont pas non plus
5 pris l'excellence de l'art des Perses : car il paroît par les ruines de Tche-elminar que la sculpture et l'architecture étoit *(sic)* très grossière. Ils ne l'ont pas non plus prise des Indiens : car ils n'ont pu passer que par l'Égypte ou par l'Asie pour aller jusques aux
10 Indes, et il est impossible que l'art fût dans les deux bouts, pendant que le milieu eût *(sic)* resté dans l'ignorance. La sculpture, et, par conséquent, la peinture, la gravure, l'architecture, en un mot, tous les arts fondés sur le dessin, sont *Græco solo ortæ.*
15 Le genre de la religion des Grecs fit le progrès de ces arts et leur perfection, et, avec cela, les hommes nus qu'ils voyoient sans cesse. Il falloit qu'ils eussent des Dieux à représenter en hommes, et il falloit qu'ils eussent sous leurs yeux des hommes propres à
20 être dessinés, et qui leur fissent à tout moment sentir les proportions du corps humain et les différentes attitudes et mouvements. Les Égyptiens (je ne sais pourquoi) ignorèrent l'art; les Perses, qui n'avoient point de Divinités corporelles à représenter, le
25 négligèrent; et les Indiens d'autrefois, qui, apparemment, comme ceux d'aujourd'hui (car les coutumes ne changent jamais en Orient), détestent *(sic)* la nudité [1], n'eurent pas occasion de se rendre forts dans le dessin.

1. Voir ce que dit Platon sur la nudité.

J'ai vu dans la galerie de M. le Grand-Duc de Florence une statue étrusque d'un bon goût de dessin, d'une grande légèreté de draperies; ce qui pourroit faire penser que l'art avoit été beaucoup connu en Étrurie. Mais il faut voir si les autres monuments étrusques répondent à celui-là. Il me paroît que non sur ce que j'en ai vu en jetant les yeux sur le livre de ....., où j'ai vu des choses assez mal dessinées. Ce pourroit donc être quelque statue idéale de quelque sculpteur romain, d'autant que l'on sait que les Romains, qui avoient vaincu les Toscans, ne devinrent pas plus connoisseurs dans le dessin, et que ce ne fut qu'après la prise de Corinthe qu'ils surent quelque chose. La difficulté est qu'il y a sur cette statue des caractères étrusques; ce qui la feroit croire originale et vraiment étrusque[1].

On peut considérer avec quelle rapidité les Grecs allèrent de l'art à la perfection de l'art : car ce peuple qui devint peuple grec, et qui, d'abord, n'étoit que des barbares dispersés, ne pouvoit pas se vanter d'une grande antiquité. Il n'y a pas un long trajet de la fondation des empires grecs jusques aux plus excellents peintres, et ces peintres ou sculpteurs ont

1. [En marge :] On dit que Dibutade, de Sicyone, fit le premier des figures d'argile. D'autres disent que cet art fut retrouvé dans l'île de Samos par un Rhœcus et un Théodore, longtemps avant Dibutade, et que Démarate, fuyant de Corinthe, mena avec lui des sculpteurs, qui répandirent cet art par toute l'Italie et surtout dans la Toscane, où il fleurit longtemps. Démophile et Gorgase ornèrent de statues et de peintures le Temple de Cérès, à Rome, et Marc Varron a écrit que tous les ouvrages de ces arts qui se voyoient avant le temps de ces ouvriers-là, à Rome, avoient été faits par les Toscans.

été excellents et ont porté l'art à la perfection. Nous avons inutilement travaillé depuis l'inondation des Barbares jusques à Giotto. Quelques prêtres grecs donnèrent à Cimabué et à Giotto quelques foibles
5 rayons de l'art. Ils en restèrent là jusques à ce que la vue des antiques ouvrit l'esprit de Michel-Ange et de ses contemporains. Les Grecs eux seuls ont fait ce que nous n'avons pu faire que par eux.

Je remarque cette même rapidité dans quelques
10 parties de la poésie. Les Grecs ont peu à peu inventé la tragédie. Voyez la rapidité avec laquelle ils ont été, je ne dis pas à la perfection, mais à la totale invention; si bien que les règles qu'ils ont établies subsistent toujours. Ces règles d'Aristote,
15 qu'il a établies sur les tragédies de Sophocle et d'Euripide, subsistent toujours.

Il y a quelque chose d'admirable dans le progrès que firent les ouvriers florentins dans le dessin. Il y a au Baptistère de Florence une porte de bronze, faite
20 par Ghiberti, qui est un ouvrage admirable et au-dessus de celles de Pisano, qui sont dans la même église. — Savoir quand ces sculpteurs ont vécu. — Mais le Dôme est un grand coup de génie de ce siècle rude, où l'architecture grecque n'étoit pas connue.
25 Je ne sais ce qui se perfectionna plus vite en Italie, ou la sculpture, ou la peinture. Ghiberti, qui a fait cette admirable porte, vivoit avant Michel-Ange [1]. Il faut savoir s'il y avoit dans ce temps un

1. Ce Ghiberti étoit bien avant Michel-Ange et peu après Giotto, comme je le conjecture de la place qu'il tient dans le *Riposo del Borghini*.

peintre qui fit d'aussi bons ouvrages de peinture que Ghiberti en faisoit de sculpture. Il me semble que, les statues et les bas-reliefs des Grecs ayant ouvert le génie sur le dessin, les sculpteurs ont été plus promptement en état d'en profiter que les peintres : l'imitation étant (si j'ose parler ainsi) plus immédiate.

J'ai vu, ce 28 décembre 1728, le Palais Pitti.

Il fut commencé du dessin de Brunelleschi et fait par Luca Pitti, de la famille duquel est encore le commandeur Gaddi. Cosme Ier l'acheta et les Grands-Ducs l'ont agrandi. La face donne le long de la place, et il *(sic)* est d'ordre rustique. L'Ammanati, architecte, fit la cour avec trois ordres : le dorique, l'ionique, le corinthien, et fit les deux ailes qu'on y voit. Mais, afin que l'architecture de la façade du jardin et des ailes répondît à celle du dehors, il mit le tout, jusques aux colonnes, en bossage. Il est vrai que cette cour est beaucoup trop petite ; les grandes ailes qui y sont sont trop grandes pour le corps de logis ; et, enfin, l'escalier n'est pas assez grand pour un si grand bâtiment. Les principaux appartements sont peints par Berrettini, de Cortone.

Il y a un très grand nombre de tableaux, tous exquis, et, entre autres, il y a la fameuse *Vierge assise* de Raphaël, qui est autant au-dessus des ouvrages ordinaires de Raphaël que Raphaël est au-dessus des peintres ordinaires. Un autre jour me donnera une plus ample notion de ces tableaux.

Il y a une longue galerie qui communique du

Palais Pitti au Vieux Palais, par laquelle le Grand-Duc peut passer sans être vu, et elle traverse même la rivière sur un pont. Les jardins sont assez beaux, et, dans le terrain haut et bas, on a fait de très belles pièces. Il y a des eaux jaillissantes. Mais on ne sauroit les comparer en aucune façon à celles que nous avons en France. Ce ne sont que quelques petites pissotières, comme à Liancourt. Il y a une île artificielle, qui fait une assez belle pièce.....

J'ai été, ce 19 *(sic)* décembre 1728, avec M. Piemontino, le fils, sculpteur de Florence, voir plusieurs ouvrages de sculpture. *Primo,* nous avons été voir la Chapelle de Saint-Laurent, où sont les deux tombeaux et les sept statues de Michel-Ange. Il m'a, d'abord, fait remarquer comme les muscles de ces deux femmes, surtout ceux de l'une, sont trop ressentis; mais avec quel art admirable il a exprimé les contours des hommes. Combien les proportions sont justes! Il m'a fait remarquer dans la statue de ce prince assis qui paroît pensif, l'art d'avoir mis un si grand prince dans un si petit lieu : car il est dans une niche médiocre, et, s'il se levoit, il toucheroit à la voûte. La figure en entrant, qui est couchée et a un genou l'un sur l'autre, est admirable, majestueuse et grave. Il y a, outre les six statues des tombeaux, trois autres statues : celle du milieu est une ébauche de Michel-Ange; les deux du *(sic)* côté sont froides : point d'attitude; les deux pieds sont placés l'un contre l'autre; sans variété; sans contraste.

Nous avons, ensuite, été voir les portes du Baptis-

tère de Saint-Jean. Nous avons vu celles de Ghiberti. La première, il la fit dans sa jeunesse, et on n'y voit point de goût, d'ordonnance : les figures se suivent par derrière sans variété ; les plis qui tombent sur les jambes sont en arc ; ce qui feroit penser que la jambe seroit de même. La seconde manière, qui est celle de sa vieillesse, est excellente : les feuillages et les oiseaux qui sont autour des portes, bons ; mais, à présent, on les feroit mieux. Les anciens ne faisoient que jeter au moule les figures, ce qui fait qu'elles ne sont pas finies. Ainsi l'on voit les plumes de ces oiseaux toutes unies ; à présent, on les cisèle encore après être sorties du moule, et on verroit des plumes plus naturelles et plus marquées, soit les unes les autres, soit les groupes.

Nous avons été au Palais Vieux, et nous avons vu *l'Hercule qui assomme Cacus*, de Bandinelli, qui paroît un peu court[1], le *David* de Michel-Ange, et nous avons vu la différence des contours d'un jeune homme, comme David, et ceux *(sic)* d'Hercule, qui sont moins nobles et plus marqués. Nous avons vu le groupe du *Ravissement des Sabines*, par Jean de Bologne : il est étonnant qu'il ait pu mettre trois grandes figures et tant d'action dans un si petit groupe. La manière de Jean de Bologne est peu ressentie. Attitudes admirables du Romain, de la Sabine et de son père ! La *Judith qui coupe la tête à Holopherne :* peu de chose. L'attitude de Judith, qui veut couper la tête d'Holopherne, ne marque pas ce

1. Il a une épaule trop mince ; ce qui vient du défaut du marbre, outre que cette statue étoit commencée par un autre.

qu'elle veut exprimer. Holopherne, les deux bras appuyés, est mis là à la gothique.

Entrés dans le salon peint par Vasari [1]. Nous avons trouvé beaucoup de statues, la plupart sur les travaux d'Hercule. Il y a un *Hercule qui étouffe Antée*. Il y a peu de bon [2]. Dans l'une *(sic)*, Hercule, qui combat, se met dans une attitude si contrainte qu'il semble aller tomber à la renverse. Dans l'autre, Hercule, ayant ses deux pieds sur la même ligne, ne peut plus étouffer Antée. Dans la plupart, les proportions manquent, et les cuisses sont si courtes qu'au lieu de deux longueurs de face à peine y en a-t-il une. Dans l'autre, Hercule est si maigre qu'il paroît un squelette. Dans l'autre, il est assommé de chair. Il ne faut pas faire Hercule si court qu'il n'ait point les proportions. *L'Hercule Farnèse*, qui les a justes, paroît presque court. Il y a des évêques ou papes qui ont des vêtements si chargés que l'on ne devine rien de ce qui peut être dessous. D'ailleurs, ils n'ont pas les proportions, et il faut remarquer que les vêtements doivent laisser apercevoir ou deviner le nu et faire les mêmes apparences. Remarquez que toutes les figures sont censées devoir ou pouvoir être vêtues. Or, que seroit-ce de ces *Hercules* s'ils étoient vêtus?

Il y a une figure de femme qui foule aux pieds un vieillard enchaîné, dont elle tient les chaînes. Cette

1. Ce salon est très beau. Entre autres peintures, on y a peint les douze Florentins qui étoient envoyés de différents princes à la cour de Boniface VIII.

2. Ces six groupes d'Hercule sont de Vincent Rossi.

statue me paroît admirable : le vieillard bien proportionné, et il ne tient presque aucun espace sous cette femme qui le domine. Il me semble seulement qu'elle n'appuye pas assez le pied. Mais il faut regarder (je crois) que l'action va commencer ou finir, et peut-être que l'action telle est *(sic)* règle toutes les autres. Ce groupe est de Michel-Ange, et on dit qu'il avoit été fait pour le tombeau de Jules II. Ce n'est donc pas (comme dit mon sculpteur) *la Ville de Florence qui terrasse Sienne.*

J'ai été, avec le même sculpteur, voir les statues du Palais Pitti et du jardin. Nous avons vu, dans la cour, un très bel *Hercule* antique, qui n'est pas *l'Hercule Farnèse* et est (m'a-t-on dit) son rival. Il y a, dans une fontaine, un *Moïse* de porphyre. Mon sculpteur m'a dit que nous n'avons plus l'art de faire des figures de porphyre: il est trop dur. Il y en a une autre, qui est une statue de la Justice, sur une colonne de granit oriental, laquelle colonne est toute d'une pièce. Nous avons perdu la trempe dont ces ouvriers trempoient leurs outils. Il est dit, dans mon itinéraire, que cette colonne fut tirée des Thermes d'Antonin et donnée au duc Cosme par Pie IV. Il y est dit, de plus, que la statue est de la main de Romolo del Dadda. Je ne sais quand vivoit ce Dadda. Mais elle ne seroit point antique, et on auroit eu la trempe de son temps [1].

1. J'ai vu, dans la galerie du Grand-Duc, deux bustes de porphyre de princes ou seigneurs de la maison de Médicis. Il faut voir Bianchi là-dessus. Il faut que l'art ne soit pas perdu depuis longtemps. — Mon sculpteur ne sait ce qu'il dit. Bianchi m'a

Le jardin du Palais est appelé *le Jardin de Boboli*. Le terrain n'en est pas uni, mais haut et bas [1]. On y a fait une pièce en forme d'île, au milieu de laquelle il y a un *Neptune* colossal et trois *Fleuves* à ses pieds, bel ouvrage de Jean de Bologne. Les proportions et les attitudes, admirables. Les fleuves sont grands, majestueux; mais ils sont, pour ainsi dire, couverts par Neptune, tant il y a de majesté, de force et de grandeur, et tant ce colosse règne sur eux.

Il y a encore une pièce d'eau dans ce jardin, où *Neptune*, de la main de Stoldo Lorenzi, est sur une espèce de rocher. Dans ce rocher, en bas, sont des *Dieux marins* et des *Tritons*. Cela paroît d'un naturel admirable. Il y a, dans un endroit, une espèce de ruine du rocher qui fait une fente, par où l'on voit l'épaule et le côté d'une Divinité, comme par hasard.

Le prince Ferdinand fit tirer plusieurs statues antiques qu'on a mis dans la Galerie, parce qu'elles se ruinoient, et l'on n'a laissé dans les bosquets que les antiques des moins bons ouvriers, et quelques statues modernes, dont la plupart ne valent pas grand'chose.

Il y a, dans une pièce dont les murailles sont faites d'une espèce de bas-relief de rocaille : *primo*, dehors, à l'entrée, deux statues d'Adam et Ève très belles. Ève paroît de chair. Ces statues sont si nues qu'elles ont beaucoup tourmenté la conscience du

dit qu'il y a quelque temps qu'il y avoit à Florence un sculpteur qui le tailloit bien. Mais il n'y en a plus : ils ne retireroient pas les frais.

1. Ce jardin est renfermé dans Ville.

feu Grand-Duc. Les confesseurs lui siffloient *(sic)* sans cesse que, dans les confessions, ils apprenoient les mauvais effets de ces nudités.

Il y avoit pour lors à Florence un chanoine si idiot qu'il vouloit faire mettre une culotte à un crucifix.

Dans cette pièce, on a mis à chaque coin des statues que Michel-Ange avoit ébauchées pour le tombeau de Jules II. Le sculpteur m'a dit que, dans le temps de Michel-Ange, on ne travailloit pas comme à présent, qu'on ébauche, d'abord, le tout ensemble. Mais, pour lors, on finissoit une partie, et on alloit, ensuite, à l'autre. Et, quand Michel-Ange voyoit, après avoir fait une partie, qu'elle ne pouvoit pas répondre au tout, il la laissoit. On dit que, dans ce temps-là, on mettoit le modèle dans l'eau, et qu'on n'en mettoit à l'air que la partie qu'on exécutoit, et à mesure qu'on l'exécutoit.

Ce jardin est plein des statues des chiens de chasse des princes, fils du feu Grand-Duc, qu'ils ont fait représenter.

Sur le pont principal de la Sainte-Trinité, de l'architecture de l'Ammanati, il y a les statues des quatre Saisons. Il y a un *Hiver,* fait par Taddée Landini, qui se cache, et, quoique ses jambes aillent *pari a pari,* cela exprime ce qu'il faut qu'il exprime. Il y a seulement à dire que sa chair est trop tendre, et qu'il en a trop pour un vieillard. *L'Automne* et *l'Été* sont de Jean Caccini. Ils sont (me semble) les moindres des quatre. *Le Printemps* est de Francavilla, Flamand, sous la figure d'une femme. Son col est long; son air de tête, bien; les plis, très bien aussi. Celle qui l'accom-

pagne est bien aussi. Les plis sont plus à la manière grecque. Mon sculpteur me dit qu'à présent on ne fait pas les plis si petits que les Grecs, pour leur donner plus de majesté [1]. Mais on ne fait pas si bien voir les membres de dessous : ce qui est infiniment plus mal, à mon avis.

Dans la fontaine qui est à la place du Grand-Duc, il y a un *Neptune*, entouré de ses Tritons, qui est de l'Ammanati. Quand Michel-Ange le vit, il lui dit : « Tu as mis là une belle pièce de marbre. » Il y a tout autour plusieurs figures qui ne sont ni bonnes ni mauvaises.

Dans la même place du Grand-Duc est la statue de bronze de Cosme Ier, de Jean de Bologne, avec un piédestal qui a trois bas-reliefs, où il faut remarquer la manière des bas-reliefs de Jean, qui les faisoit plats, peu finis et comme plaqués. Ce qui ne se fait plus à présent ainsi. Le Prince est bien sur la selle, point trop enfoncé dans le cheval, comme il arrive quelquefois. Le cheval devroit avoir les deux jambes du même côté en l'air ; mais, par une licence, afin que la statue soit bien posée, on permet (?) de faire élever un pied de devant du côté droit, avec un pied de derrière du côté gauche.

J'ai vu, dans une place, un soldat qui soutient son camarade mort, et qui en est presque entraîné. Statue admirable ! Les membres du soldat mort ne se soutiennent et semblent tomber. Cette statue est

1. [En marge :] Cela est pris des peintres, et mal.

antique. On a voulu, non la copier, mais l'imiter dans un groupe qui est au Palais Pitti. Mais le moderne reste bien derrière.

Sculpteurs.

Michel-Ange, dont les figures sont fort ressenties. 5

Jean de Bologne, qui les fait très peu ressenties. Il met toujours une espèce de touffe de cheveux au-dessus du front de ses statues, et on peut les reconnoître là.

Francavilla, élève de Jean de Bologne, que l'on 10 connoît par le long col qu'il donne à ses figures.

Ghiberti, qui étoit avant eux, que l'on connoît, surtout dans sa première manière, par le cercle ou la courbure qu'il fait faire à ses plis; ce qui vous feroit croire que les jambes ou les bras sont arqués. 15

Baccio Bandinelli.

Vincenzo Rossi a sa manière de faire des figures courtes, grossières et confusément chargées de muscles.

Donatello. Il a fait la *Judith* de la Loge de la place 20 du Grand-Duc; mauvaise statue à mon avis, et qui n'exprime ni ce que Judith doit faire, ni l'état d'Holopherne.

Cellini, qui a fait le *Persée* de la susdite loge.

L'Ammanati. 25

Le Palais Pitti. — L'architecture rustique en est admirable. Dans le dedans, il a fait le premier ordre rustique, moitié toscan, moitié dorique, afin que ce

fût un milieu entre le dorique et le toscan, et que l'on pût, dans les galeries qui règnent sous les ailes, faire quelque chose de moins matériel. On a fait la corniche architravée, pour qu'on ne mît point de
5 frise à cet ordre si grossier. L'ionique du dessus et le corinthien, qui est encore dessus, est *(sic)* toujours en bossage. Le tout répond à la solidité de l'édifice. Le malheur est que la cour est trop petite; les escaliers, aussi; l'entrée, aussi.

10 La façade extérieure, qui donne sur la place, est d'un rustique sans distinction d'ordre. Il semble que ce sont des rochers, non pas des pierres. J'en ai mesuré une qui a plus de 11 pas de long. Elles paroissent, en des endroits, avoir été mises confusé-
15 ment; en d'autres, elles paroissent tomber. Ces gros morceaux de rochers diminuent à mesure que l'ouvrage s'élève. Le dessein du feu grand-prince Ferdinand étoit: de pousser la place jusques à la rue voisine; d'y faire deux fontaines; de mettre un
20 étage supérieur au corps de logis; de mettre la place à niveau; et de mettre dessous un étage inférieur pour les domestiques et cuisines; de mettre aux côtés des ailes, qui seroient basses de deux étages, où seroient la garde et les officiers logés.

25 Au Vieux Palais, à la grande salle, il y a des peintures sur la soffite. Mais les peintres de ce temps-là n'avoient encore point trouvé le secret de peindre sur une surface plate, de bas en haut, et la perspective étoit, à cet égard, peu connue. Ce sont les Carrache
30 qui ont mis l'art, à cet égard, dans la perfection. Les

peintures de cette soffite semblent tomber à terre, parce que les tableaux sont faits pour être mis perpendiculairement, non pas horizontalement.

Dans le péristyle du Vieux Palais, pour que chacune des deux portes n'eût pas une colonne au milieu, on a mis, à un côté où est une porte, deux arcs, et, à l'autre, trois.

Dans l'Église de Sainte-Croix, grande église gothique, est la chapelle des Niccolini, d'une très belle architecture. Il y a cinq statues de Francavilla, et la coupe est peinte à fresque par Volterra. On voit, dans cette église, le tombeau de Michel-Ange et de très beaux tableaux.

Lorsque l'on met des avant-corps à un étage, il faut qu'ils règnent partout: ainsi il ne faut pas que la porte n'ait point de saillie, et que les fenêtres en ayent; il ne faut pas qu'un étage ait des avant-corps, l'autre, non.

Il y a la maison de Frédéric Zucchero, qui est dans la rue de....., qui est capricieuse. Il semble que toute la maison ait été taillée comme une pierre; qu'il y ait des endroits taillés, et d'autres, non; et qu'ainsi elle soit à demi-faite.

Michel-Ange, à la Bibliothèque de Saint-Laurent, dans le degré, a mis de grosses consoles sous des colonnes, parce que l'endroit étoit trop élevé pour y mettre un piédestal, et trop bas pour y mettre un

autre ordre. Il ne faut imiter cela que dans la nécessité, comme lui; et, dans ce cas, il faut que les consoles soyent bien fortes.

Mgr. Incontri a bâti une maison d'un très bon goût; il étoit lui-même son architecte.

On dit que les pierres en bossage, qui s'étrécissent par le bas, dans les fenêtres carrées, ne conviennent pas, parce qu'il n'y a pas de cintre; mais cela me paroît une chicane.

On critique des escaliers parce qu'ils sont à la main gauche; cela me paroît aussi une petite chicane.

Il y a une assez belle maison et la *(sic)* du marquis Capponi, derrière *l'Annunziata*, où il y a un bel escalier, peint à *fresco*, par Matteo Bonechi et Giovani Sacrestani.

Peintures du Masaccio à Florence, dans l'église où est la chapelle Corsini (à ce que je crois). Il y a le sublime qui commence, et des têtes que Raphaël a presque copiées. C'est M. Veuve qui m'a fait remarquer cela.

DE LA

MANIÈRE GOTHIQUE

DE LA MANIÈRE GOTHIQUE

La manière gothique n'est la manière d'aucun peuple particulier; c'est la manière de la naissance ou de la fin de l'art, et nous voyons dans les monuments qui nous restent que le goût gothique régnoit dans l'Empire romain bien longtemps avant les inondations des Goths. Lorsque l'on commence à faire des figures, la première idée est de les dessiner, et on les dessine comme on peut. Dans la suite du temps, on songe à les mettre dans des attitudes convenables. On vient, ensuite, à leur donner du mouvement, et, enfin, de la grâce [1].

Lorsque l'art commence à décliner, on ne connoît plus ce qu'on appelle *la grâce*. Bientôt, on ne sait plus donner de mouvement aux figures. Ensuite, on ignore la variété des attitudes. On ne songe plus qu'à faire bien ou mal des figures, et on les met dans une position unique. C'est ce qu'on appelle *la manière gothique*.

Cette position unique est celle qui se présente

1. [En marge :] Les Grecs découvrirent d'abord, comme nous, lorsque des prêtres grecs et lorsque les antiques vinrent nous ouvrir les yeux, et lorsque les poètes grecs nous furent connus.

d'abord à ceux qui ignorent l'art : de la roideur, de la dureté, de la symmétrie dans les diverses parties du corps, et, comme pour en venir là, il faut aussi avoir peu de connoissance du dessin, aucune proportion dans les parties du corps.

Ces différents degrés où passe l'art depuis sa naissance jusques à sa perfection, et depuis sa perfection jusques à sa perte, se voit bien, d'un côté, dans les monuments que nous avons depuis le siècle où la sculpture et la peinture a *(sic)* été renouvelée parmi nous, jusques à Raphaël et à Michel-Ange; et, de l'autre, dans les monuments grecs et latins depuis les grands maîtres de la Grèce jusques au Bas-Empire, où l'on voit l'art expirer, et surtout dans cette admirable Galerie de Florence, où l'on suit pas à pas la décadence de l'art.

Tout le monde tombe d'accord que les Grecs ont pris leurs arts des Égyptiens [1], même jusques au culte de leurs Dieux. Ils en ont donc pris la peinture et la sculpture, deux arts essentiels à la religion payenne. Mais, si la Grèce a pris ces deux arts des Égyptiens, d'où vient que les Grecs ont attrapé toutes les finesses de ces deux arts et les ont portés à la plus grande perfection, et que les Égyptiens ne sont jamais sortis de la manière que nous appelons aujourd'hui *gothique*, et qui est celle de tous les peuples qui ont travaillé à l'art sans le connoître? D'où vient que les Égyptiens se sont, d'abord, arrêtés, et que les Grecs ont été jusques au bout?

1. Peut-être que les bonnes statues égyptiennes sont du temps des Ptolomées.

2° Les peuples qui ont eu la manière gothique (au moins pendant le temps qu'ils l'ont eue) ont toujours mal dessiné. En effet, il paroît incompatible [1] qu'un peintre sache bien le dessin, et qu'il ignore les attitudes qu'on peut donner aux figures, qu'il les laisse dans une situation froide et dure. Mais d'où vient que cela ne se trouve pas ainsi chez les monuments égyptiens qui nous restent, et que les Égyptiens ont été une exception à cette règle ?

En effet, on voit les statues égyptiennes dans la position du monde la plus dure, et, d'un autre côté, une science de dessin dans les parties qui est admirable [2]. Exemple de ceci se voit sur l'escalier de M. le cardinal de Polignac, à Paris. On y voit une statue égyptienne dans la manière ordinaire et avec une très grande beauté de dessin.

Je trouve l'explication de tout ceci dans un passage de Platon. C'est au second livre de ses *Lois*, où, parlant de la discipline, et combien il est utile à une

1. [En marge :] Milord Pembroke a des statues égyptiennes et des statues de cette colonie d'Égypte que Sésostris fonda en Thrace. Il a, de plus, aussi deux statues qui ont servi au palais des vice-rois perses en Égypte, et qui portoient la porte de ce palais; ce qui dément l'origine de l'architecture cariatide.

2. [En marge :] J'ai vu aux Archives de Turin la fameuse Table d'Isis, qui fut prise au sac de Mantoue, et qui est parvenue aux ducs de Savoye. Elle est d'une espèce de métal mêlé, comme du métal de Corinthe. Il faut en voir la description dans Ligorius et le père Mabillon. Le père Mabillon ne l'a pas donnée de la vraye grandeur de la table et n'a consulté qu'une fausse édition. Celle de Ligorius est de la vraye grandeur. Elle est très mal gravée et dessinée à la manière gothique. La main de l'ouvrier, s'il étoit habile, ne s'est trahie en aucun endroit. — Voir ce Ligorius dans quelque bibliothèque.

république que les poètes, les musiciens et les danseurs soyent bien policés : « Cela, dit-il, ne se trouve point dans la Grèce, mais est en Égypte établi par les lois ; ce qui est même signifié par leurs sacrifices. Et il n'est permis ni aux peintres, ni aux autres artisans, de faire paroître quelque chose de nouveau ou d'introduire quelque autre invention, outre celles qui sont de tout temps observées par l'usage de la Patrie. Et vous trouverez que, depuis dix mille ans (ce qui n'est pas une expression, mais un fait), les ouvrages des artistes ne sont ni plus beaux ni plus mauvais, mais toujours faits de la même façon. » Ces faits rapportés par Platon une fois posés, il est aisé de voir que les ouvriers égyptiens travaillèrent comme on travailloit dans le commencement de la sculpture en Égypte, et la Religion, à cet égard, ne leur permit de rien réformer. Mais cela n'empêcha pas qu'ils ne se perfectionnassent autant que la Religion le pouvoit permettre, et cela ne pouvoit pas être autrement, puisque, chez un grand peuple, où la Religion demandoit une infinité d'ouvrages, il falloit qu'il y eût de bons et de mauvais ouvriers : les bons peignoient toujours dans le goût ancien, mais de la meilleure manière que ce goût pouvoit souffrir. Les Grecs, qui n'étoient point gênés par la Religion, portèrent l'art infiniment plus loin, et les Romains ne se trouvèrent pas à une bien grande distance des Grecs, et les arts, par la Religion, furent retardés en Égypte.

Platon ajoute que les législateurs égyptiens avoient aussi prescrit un genre de musique et établi,

par une loi constante, des chants qui représentoient la vraye nature des choses. Il n'étoit donc pas permis d'en changer. Il y a apparence qu'ils portèrent l'art, à cet égard, aussi loin qu'il pouvoit aller sans s'écarter des formes de la Religion.

Les Grecs portèrent les trois arts qui se fondent sur le dessin à leur perfection. Le genre de leur religion et de leurs exercices, où ils voyoient des hommes nus, dans toutes sortes d'attitudes, en firent *(sic)* le progrès. Il falloit qu'ils eussent des Dieux à représenter en hommes, et il falloit qu'ils eussent sous leurs yeux des hommes propres à être dessinés, et qui leur fissent à tout moment sentir les proportions du corps humain, les attitudes défectueuses, et les mouvements naturels.

L'extrême horreur que les Indiens ont pour la nudité fait qu'encore aujourd'hui, dans tout ce qu'ils peignent, ils ignorent le dessin. Comment peindre les corps, lorsqu'ils en ignorent les proportions? Comme les modes et les goûts ne changent jamais en Orient, il faut croire que la même raison a empêché les anciens Indiens de réussir dans le dessin, comme elle a empêché ceux d'aujourd'hui. Il seroit sans cela difficile à concevoir que, dans les grands empires de la Chine ou du Japon, les arts fondés sur le dessin ne se fussent pas perfectionnés si quelque cause particulière ne s'y fût pas opposée.

Les Perses, qui n'avoient point de Divinités corporelles à représenter, ne durent pas porter l'art bien loin : c'est la dévotion ou la Religion qui encourage ces sortes d'arts.

Lorsque les Payens se firent chrétiens, on n'acheta pas plus de statues que de victimes. Il est vrai qu'Hadrien porta l'art de la sculpture plus loin qu'elle *(sic)* n'avoit été sous Auguste. Mais on sait bien ce que peuvent les soins et les dépenses d'un grand prince pour la perfection des arts. Celui-ci ne négligea rien de ce qui les peut faire fleurir. Mais, après lui, la raison que j'ai dite les fit tomber peu à peu.

Et il ne faut pas accuser de ce changement les inondations des Barbares, ni mettre le goût gothique sur le compte des Goths. Ces peuples ne menèrent point d'ouvriers avec eux. Ils n'en avoient pas même chez eux.

Les arts étoient déchus chez les Romains avant l'inondation des Barbares. Dans la fameuse galerie du grand-duc de Florence [1], il me semble que l'affoiblissement commence à paroître à Didius Julien. Le buste de sa femme Julia *(sic)* Scantilla est assez bon; mais les draperies sont moins fines, sa chevelure est mal ajustée. Il sembloit que les femmes ne connussent plus l'art de se coiffer avec grâce : elle a comme une perruque d'abbé. Celle de Didia Clara, fille de Didius Julien, est comme une perruque un peu plus longue. Mammée est d'une très pauvre sculpture. Son fils Alexandre est encore moins bien : pour faire la barbe, ils ont fait grossièrement des trous dans le visage. Le vieux Gordien a une barbe faite avec aussi peu d'art qu'Alexandre Sévère [2]. Julia Mœsa est sans art : il semble que le trou de ses

1. [En marge :] Voir cela.
2. [En marge :] Voir cela.

oreilles entre dans sa cervelle. Dèce est d'un mauvais tour. Herennius, encore pis. Volusien est une tête plus que commune. Pour lors, on ne trouve plus d'air de tête : tout est avec ce droit et cette roideur gothique. Enfin, la suite finit à Gallien. On a donné le nom de *Gallien* à une tête qui est très bonne ; ce qui fait manifestement voir que ce n'est pas un *Gallien*.

. . . . . .

Le culte que la religion catholique permet de rendre aux images a beaucoup contribué à renouveler l'art, parmi nous, que ce même culte avoit entretenu chez les Grecs. Et, si la religion protestante avoit prévalu en Europe, de combien de beaux ouvrages aurions-nous été privés ?

. . . . . .

Les anciens Indiens, qui détestent *(sic)* apparemment la nudité comme ceux d'aujourd'hui [1] (car les coutumes ne changent jamais en Orient), n'eurent pas occasion de se rendre forts dans le dessin. Nous devons attribuer à cette seule raison, l'ignorance où l'on est dans tout l'Orient. On y a des ouvriers ; on y peint presque toutes sortes d'ouvrages ; on y a des couleurs très bonnes et des secrets pour les rendre vives. Ainsi rien ne manqueroit pour faire un bon coloris. L'ignorance du dessin se répand sur tout.

. . . . . .

On peut considérer avec quelle rapidité les Grecs allèrent de l'art à la perfection de l'art. Il n'y a pas

1. [En marge :] Voir ce que dit Platon sur la nudité.

un long trajet de la fondation des empires grecs jusques aux plus excellents peintres et sculpteurs qui ayent jamais été. Il s'est coulé *(sic)* .... siècles depuis le commencement du Bas-Empire jusques à ce que quelques prêtres grecs donnèrent à Cimabuë 5 et à Giotto quelques foibles rayons de lumière. Ils en restèrent là jusques à ce que la vue des antiques ouvrît l'esprit de Michel-Ange et de ses contemporains. Les Grecs eux seuls ont fait ce que nous n'avons pu faire que par eux. 10

On peut remarquer cette même rapidité dans les diverses parties de la poésie. Les Grecs ont inventé la tragédie. C'est le divertissement des vendanges qui le *(sic)* fit. Voyez la rapidité avec laquelle ils ont été à la perfection; si bien que les règles qu'ils ont 15 établies subsistent toujours. Les règles d'Aristote, formées sur les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, sont encore des règles pour nous aujourd'hui, et, malgré le changement de mœurs, nous ne pouvons nous en départir. 20

Homère, leur premier poète, nous a donné les deux seuls genres de poème épique que nous connoissions encore. Ils ont trouvé la pastorale, et nous l'avons. Les Latins n'ont rien ajouté aux divers genres de leurs poésies que celui que 25 Martial nous a donné, et que nous aurions très bien fait de ne pas recevoir.

Ce n'est pas la longueur des temps qui prépare (?) les arts; ils naissent tout à coup d'une certaine circonstance. Nous faisions des pièces de théâtre 30 avant Corneille et Rotrou. Nous les aurions faites

toujours aussi mauvaises, si les ouvrages des Grecs n'avoient éclairé ceux qui avoient reçu de la Nature un génie propre pour le théâtre.

Il y a au Baptistère de Florence des portes de bronze avec des bas-reliefs de Ghiberti, qui sont très bons. Je voudrois savoir s'il y avoit, dans ces temps-là, un peintre qui fit d'aussi bons ouvrages de peinture que Ghiberti en faisoit de sculpture. Peut-être les statues et les bas-reliefs des Grecs, ayant ouvert le génie sur le dessin, les sculpteurs ont été plus tôt en état d'en profiter que les peintres : l'imitation étant (si j'ose parler ainsi) plus immédiate.

. . . . . .

Les Romains prirent les arts des Grecs, comme ils prirent des Asiatiques les manières efféminées. Quand ils eurent fait porter en triomphe les tableaux et les statues de la Grèce, ils se perfectionnèrent dans le dessin : la sculpture commença à fleurir à Rome et se perfectionna jusques à Hadrien. Après quoi, il *(sic)* tomba peu à peu. A mesure que les Chrétiens se multiplièrent, on acheta moins de statues ; de même que Pline dit à Trajan qu'on n'achetoit plus de victimes. Ce grand nombre d'ouvriers qui étoit à Rome ne fut plus si occupé. Bientôt les ouvriers devenus pauvres n'eurent plus une certaine émulation. De plus, le long séjour des Empereurs dans les provinces acheva de perdre cette école de Rome, où le bon goût avoit régné.

RÉFLEXIONS

SUR LES

HABITANTS DE ROME

RÉFLEXIONS

SUR LES

HABITANTS DE ROME

Ceux qui voyent Rome et se rappellent ce qu'ils ont lu sur la prodigieuse gourmandise des anciens Romains doivent être frappés de l'étonnante sobriété de ceux d'aujourd'hui.

Si, autrefois, à Rome, la débauche de la table étoit portée à un point qui alloit jusqu'au ridicule, on peut dire qu'aujourd'hui l'excès de la frugalité ne l'est pas moins.

Les anciens Romains faisoient cinq repas[1]; le dernier, appelé *comessatio*, duroit une bonne partie de la nuit. A présent, il est impossible, à Rome, d'en faire plus d'un.

Je trouve plusieurs causes de ce changement : les unes physiques, les autres morales. Rome moderne est bâtie dans un lieu bas et autrefois inhabité, et on n'y respire plus cet air subtil de la Ville des Sept Montagnes.

1. Tout le monde ne les faisoit pas, mais les femmes, les enfants, les vieillards, ceux qui avoient un estomac foible, les débauchés.

Les Papes étant revenus à Rome, que leur absence avoit rendue déserte, se logèrent près de l'Église de Saint-Pierre et du tombeau d'Hadrien, qui est le Château-Saint-Ange. Cela étoit assez naturel, parce que cette église étoit l'objet de la dévotion de tout l'univers, et le tombeau d'Hadrien étoit la meilleure fortification de la Ville. Rome se rebâtit auprès du palais des Papes, c'est-à-dire dans le Champ de Mars, et la plaine le long du Tibre, qui est un lieu bas, et où l'air est grossier. Ce lieu étoit autrefois presque inhabitable, à cause des affreuses inondations du fleuve. Mais les débordements fréquents et les destructions diverses de la Ville ont un peu élevé ce terrain.

L'air a même changé dans les quartiers autrefois peuplés. Cela se prouve par des maladies nouvelles et est très aisé à expliquer. Les ouvrages faits pendant tant de temps, par un peuple immense, sont la plupart ensevelis sous terre; l'eau y croupit, et l'air s'y renferme.

De plus, la manière de vivre a changé à tous égards.

Les anciens Romains employoient l'art pour manger beaucoup. Ils se baignoient toujours avant le repas, pour préparer leur estomac. Arthémidore disoit que, de son temps, le bain n'étoit qu'un passage à la table. L'usage en étoit si invétéré que les médecins ne pouvoient être obéis lorsqu'ils le défendoient [1].

1. Les anciens médecins se plaignoient de cela.

Dans le tome XIe des *Lettres édifiantes*, le père Antoine Sepp écrit au père Guillaume Stinglhaim que les rivières sont nécessaires aux habitations des Indiens : ces peuples, qui vivent de leur chasse, sont sujets à de grandes indigestions, dont le bain seul peut les guérir.

Les anciens Romains faisoient encore usage des vomitifs [1] pour mieux manger. Je ne parle point des débauches de Vitellius et de ceux qui lui ressemblèrent; je parle d'une vie unie et ordinaire.

La vie de Rome étoit extrêmement agitée. La constitution du gouvernement, la multiplicité des devoirs et des affaires, les brigues pour les élections qui exigeoient que l'on connût un nombre infini de gens, et que l'on en fût connu, le demandoient ainsi. Rome est aujourd'hui la ville du monde la plus tranquille. Chez les ambitieux, toute l'agitation est dans l'esprit, et le corps se repose.

Aujourd'hui, de certaines circonstances y font qu'un peuple pauvre met tout ce qu'il peut avoir de bien, dans une pompe extérieure, et sacrifie à sa vanité ses voluptés mêmes. Autrefois, un peuple immense et riche, chez lequel la magnificence ne distinguoit personne, n'employoit guère ses richesses que pour ses plaisirs.

L'ambition pour une place suprême que l'on ne peut obtenir que par la vieillesse, par une vie réglée

1. Cicéron, dans une lettre à Atticus, livre XIII, décrivant la façon dont César vécut chez lui, dit : « Ἐμετικὴν *agebat; itaque edit et bibit et* ἀδεῶς *et jucunde.* »

« *Qui mane vomuit,* dit Celse, *ungi debet; deinde cœnare.* »

et de bonnes mœurs, inspire aujourd'hui à tous une sobriété générale : chacun défend ses espérances en prenant un soin continuel de sa santé, et Rome est un peuple de convalescents.

Une vie réservée, que la constitution de l'État rend nécessaire, fait que l'on ne mange point ensemble. Cela seul fait naître la sobriété : car, dans les festins, la multiplicité de mets irrite l'appétit, et chacun s'exhorte aux excès.

L'estomac s'accoutume à tout le travail qu'on veut lui donner. Les athlètes, dont la profession exigeoit qu'ils mangeassent beaucoup, et qui mangeoient tant, en sont une véritable preuve.

On peut objecter contre ce que j'ai dit ci-dessus l'exemple des Turcs, qui se baignent beaucoup et mangent très peu.

Mais ils se lavent plus qu'ils ne se baignent. Le café, qu'ils prennent sans cesse, et la fumée du tabac préviennent la faim. D'ailleurs, ils sont affoiblis par une vie plus paresseuse et un usage continuellement immodéré des femmes.

Aujourd'hui, à Rome, il est absolument nécessaire de dormir après le dîner. Les Anciens ne nous parlent point de ce besoin.

Sur le milieu du jour, on devient incapable d'application : on est dans l'impuissance de veiller ; il semble que les organes tombent les uns sur les autres.

Je me persuade que l'ancien peuple, *patiens pulveris atque solis*, avoit tout une autre force que celui-ci : l'institution, l'habitude, les mœurs, font aisément vaincre la force du climat.

De plus, la chaleur excessive ne procure le sommeil que parce qu'elle augmente la raréfaction des liqueurs et le relâchement des fibres, et le cerveau s'affaisse plus aisément. Mais le bain, que les
5 Anciens prenoient continuellement, mettoit une certaine fraîcheur dans les parties, rendoit aux liqueurs leur consistance et aux fibres leur action.

SOUVENIRS DE LA COUR

DE

STANISLAS LECKZINSKI

SOUVENIRS DE LA COUR

DE

STANISLAS LECKZINSKI

Le roi de Pologne étant en Saxe avec le roi de Suède, un meunier vint se plaindre à lui que le valet d'un écuyer du prince Lubomirski lui avoit enlevé sa femme. Il envoya chercher ce valet, qui lui dit: « Sire, faites-moi donc rendre la mienne, que mon maître m'a enlevée. » Il parla à cet écuyer, qui lui dit : « Sire, faites-moi donc rendre la mienne, que le prince Lubomirski m'a enlevée. » Il parla au prince Lubomirski, qui lui dit : « Sire, faites-moi donc rendre la mienne, que le roi Auguste m'a enlevée. »

Le roi de Pologne étant à Dantzig, la résolution fut prise qu'il quitteroit la Ville. On tenoit tous les jours un conseil des magistrats de la Ville, et il fallut proposer à ce conseil la résolution du Roi. Comme on dit au Conseil que le Roi étoit obligé de les abandonner, un magistrat dit : « Monsieur, cela ne se peut pas. » On lui dit les raisons. Il dit encore: « Cela ne se peut pas. » Et, en disant ces paroles, il tomba mort. Le Roi m'a dit que ceux de Dantzig

avoient montré un courage aussi héroïque que le peuple de Gênes.

Le Roi m'a dit qu'étant jeune il passa en Prusse et y fut admirablement bien reçu par le grand-père du Roi, qui n'avoit encore que le titre d'électeur; d'autant que sa maison avoit toujours été attachée à celle de Brandebourg. L'Électeur lui dit : « Vous voyez ici que je suis électeur. Souvenez-vous-en bien. » Le lendemain, il alla dans une maison de campagne qu'il avoit fait bâtir pour son ministre, et là l'Électeur fut traité de la même manière que s'il avoit été son ministre. Ensuite, il alla dans une maison faite pour un gentilhomme, et là le Roi étoit traité et traitoit les autres comme un gentilhomme. Ensuite, dans une maison pour un bourgeois, et là lui et toute sa cour étoient des bourgeois. Ensuite, dans une maison de paysan, et là lui et toute sa cour étoient des paysans : habit, nourriture, labourage. Ensuite, il retourna à son palais. Le Roi m'a dit que, s'il avoit été assez grand seigneur, une pareille idée lui seroit venue, et l'auroit *(sic)* exécutée.

Il m'a dit que le feu Czar avoit pensé de mettre un couple de chameaux à la tête de chaque troupe de sa cavalerie. Il en avoit dans des lieux de son empire. Les chameaux font une certaine peur et une certaine horreur aux chevaux, et, comme sa cavalerie ne pouvoit tenir contre celle des Suédois, il espéroit que cela feroit fuir et arrêteroit la cavalerie suédoise. — Et qu'il (*sic*) ne savoit s'il l'avoit exécuté.

Le Roi disoit que, lorsqu'il eut appris la mort du roi de Suède, il se jugea perdu, et qu'il fit venir ses domestiques, et fit apporter tout ce qu'il avoit de bijoux, et leur donna tout ce qu'il avoit de meubles dont il ne *(sic)* pouvoit absolument se passer, et les leur distribua, et ne se garda que l'espérance; qu'étant dans sa retraite de Wissembourg, il étoit sorti le matin seul et rêvoit fort triste aux moyens de faire subsister sa famille; et que tout d'un coup le courrier de M. le Duc arriva; qu'il alla éveiller la Reine; qu'il lui dit: « Bonnes nouvelles! Nous marions notre fille. — Avec qui? Avec quelque prince de la Maison Palatine? — Non! Elle sera reine de France! »

Lorsque le roi de France, après le voyage de Metz, vint en Lorraine, toute la cour du Roi, même les valets de pied, furent nourris. Le duc d'Ossolinski m'a dit que toute la Cour fut traitée; qu'il y avoit seize tables, et qu'il n'en coûta pas au Roi plus de 180,000 francs; que toute la Cour étoit étonnée de la grandeur de la dépense; et qu'on croyoit qu'il en coûteroit au Roi 4 ou 500,000 francs; que le Roi disoit toujours : « Je sais ce qu'il a. Comment a-t-il pu faire bâtir toutes ces maisons? Il faut qu'il ait la pierre philosophale. »

Le roi de Pologne a un goût admirable pour les maisons et les jardins. Il a fait à Lunéville des choses extraordinaires, et ce sont d'aussi beaux jardins qu'il y en ait en Europe. Il y avoit un vilain

cloaque à Lunéville. Il y a jeté la rivière de la Meurthe et fait par là un très beau canal, qui côtoye ses jardins, outre que cela rend l'air plus sain. Il a fait une belle cascade au bout de ce canal, et, après la cascade, un très beau salon, percé de vingt-quatre très belles croisées. Il semble que l'on soit dehors, tant il est bien éclairé. Il est très beau et peut-être le plus beau qu'il y ait nulle part. Tout y est singulier et respire le génie du Roi, qui a des idées toutes à lui et a formé son architecte et ses ouvriers. Ce salon est en face et vis-à-vis de Lunéville, et, à 4 ou 500 pas autour, il y a fait des logements, qui font seize petits appartements. Ce lieu s'appelle *Chandeu*.

Inville est une petite maison des ducs de Lorraine. Pour un déjeuner, le Roi a construit une belle galerie, qui, illuminée, forme, surtout lorsqu'elle est éclairée, un coup d'œil admirable. Elle est détachée de la maison, qui est devenue plus considérable, parce que le Roi y a bâti de quoi loger sa cour.

La Male-Grange est la maison du monde la plus singulière. La maison et les parterres et jardins sont admirables. On y voit partout le génie du Roi, qui a un talent unique pour faire des choses charmantes et qui ne ressemblent à rien.

J'ai trouvé mon trèfle exécuté à Lunéville, et le Roi l'a donné à M. le duc d'Ossolinski. Il a fait cinq ou six maisons qu'il a données à ses courtisans, et qui sont entre Chandeu et Lunéville, entre le canal et la rivière.

NOTES

NOTES

Page 4, ligne 2. — Kaïr-Eddin, dit *Barberousse*, frère d'Aroudy, roi d'Alger, lui succéda en 1518, reconnut le sultan de Constantinople pour suzerain en 1520, fut nommé capitan-pacha en 1536, et mourut en juillet 1546. C'est après sa nomination de capitan-pacha qu'il s'empara de Fondi. Il voulait (dit-on) enlever la belle Julia Gonzague, qui s'échappa par la fenêtre et en chemise.

Page 4, ligne 15. — Caligula, petit-neveu de Tibère, naquit le 31 août de l'an 12 après Jésus-Christ, succéda à son grand-oncle le 16 mars de l'an 37 et fut assassiné le 24 janvier de l'an 41.

Page 5, ligne 27. — L'ancienne Capoue, détruite par les Sarrasins au IXe siècle, était située à 4 ou 5 kilomètres du lieu où se trouve la nouvelle, mais sur l'autre rive du Vulturne.

Page 7, ligne 16. — Le manuscrit donne *Charpenteriana* au lieu de *Carpenteriana*. — Le *Carpenteriana*, publié en 1724, est un recueil de mots attribués à François Charpentier, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né le 15 février 1620 et mort le 22 avril 1702.

Page 7, ligne 18. — Michel de Marolles, abbé de Villeloin, né le 22 juillet 1600 et mort le 6 mars 1681, publia, entre autres traductions, une version en prose et une version en vers des *Épigrammes* de Martial; la première en 1655, et la seconde en 1671.

Page 7, ligne 23. — Pierre de Lancre, né en 1560 et mort vers 1630, fut conseiller au Parlement de Bordeaux et publia, entre autres ouvrages, un *Tableau de l'Inconstance des mauvais Anges et Démons, où il est amplement traité des Sorciers et de la Sorcelerie,* dont la première édition parut à Paris, chez Jean Berjon, en 1612.

Page 7, ligne 25. — M. Pitres, doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, a bien voulu nous apprendre que le philosophe Gassendi (né le 22 janvier 1592 et mort le 24 octobre 1655) fit l'expérience à laquelle Montesquieu fait ici allusion pour démontrer à des paysans l'inanité de leurs croyances au sabbat et aux sorciers.

Page 8, ligne 3. — Le cardinal Borgia dont il s'agit ici est le cardinal Charles (frère du cardinal François). Né vers 1648, il fut nommé patriarche des Indes en 1708 et promu cardinal le 29 novembre 1719. Il mourut le 8 août 1733.

Page 8, ligne 13. — Rodrigue Lenzoli-Borgia naquit, en 1431, près de Valence, dont il devint archevêque. Promu cardinal en 1456, il fut élu pape le 11 août 1492 et prit le nom d'*Alexandre VI*. Il mourut le 18 août 1503.

Page 8, lignes 10 à 14. — Cette fin de paragraphe a dû être ajoutée après la mort de Benoît XIII : car c'est évidemment lui qui est désigné ici sous le titre du *feu* Pape.

Page 8, ligne 17. — Marc de Beauvau, né le 29 avril 1679 et mort le 11 mars 1754, fut créé prince du Saint-Empire le 13 novembre 1722. Il conclut le mariage de l'archiduchesse Marie-Thérèse avec François, duc de Lorraine, dont il avait été le gouverneur. Quand François acquit le grand-duché de Toscane, il chargea Beauvau d'en diriger le gouvernement.

Page 9, lignes 4 à 6. — Ce fut le 3 avril 1725 que le duc de Bourbon, premier ministre de Louis XV, renvoya en Espagne l'infante Marie-Anne-Victoire, fille de Philippe V. Née le 31 mars 1718, elle avait été fiancée au roi de France le 25 novembre 1721. Son renvoi faillit amener la guerre. Le 19 janvier 1729, elle épousa le prince Joseph de Bragance, futur roi de Portugal. Elle mourut le 15 janvier 1781.

Page 10, ligne 1. — La comtesse de Harrach que Montesquieu connut, ne peut être que la troisième femme du comte. Celui-ci avait, en effet, eu les fils dont il sera question tout à l'heure de sa seconde femme Anna-Cécile de Thanhausen, veuve du comte de Thun, et non du comte de Gallas, ainsi que l'était la comtesse de Harrach de 1729. Cette comtesse-là mourut le 30 janvier 1745.

Page 11, lignes 9 et 10. — Mathias Preti, dit *le Calabrais*, peintre de l'école napolitaine, naquit à Taverna, le 24 février 1613, et mourut à Malte, en 1699.

Page 11, lignes 15 et 16. — Héritier des empereurs Frédéric II, son aïeul, et Conrad IV, son père, Conradin naquit le 25 mars 1258. A l'âge de seize ans, il revendiqua par les armes la couronne de Naples et de Sicile, que portait Charles d'Anjou. Mais, vaincu à Tagliacozzo, fait prisonnier et condamné à mort, il fut décapité le 29 octobre 1268, avec son fidèle compagnon Frédéric de Bade, qui s'intitulait *duc d'Autriche*.

Page 11, ligne 17. — Est-ce Louis Roderigo ou Rodriguez, de

Messine, peintre du XVIIe siècle, que Montesquieu appelle ici *Louis Sicilien?*

Page 11, lignes 23 et 24. — Dominique Fontana, le plus illustre architecte de son nom, naquit à Mili, près de Côme, en 1543 et mourut en 1607. C'est en 1600 que l'on commença à bâtir, sur ses plans, le palais royal de Naples. L'incendie qui éclata dans cet édifice en 1837 n'a laissé subsister que la façade primitive.

Page 12, ligne 15. — Mathieu Ripa, né à Éboli, le 29 mars 1682, et mort le 29 mars 1746, fut missionnaire en Chine. Revenu en Europe, il entreprit l'œuvre dont Montesquieu parle dans son *Voyage en Italie*. Le 11 avril 1732, un bref de Clément XII approuva la fondation du Collège des Chinois à Naples, collège qui fut inauguré le 25 du même mois, et qui existe encore sous le nom de *Reale Istituto orientale*.

Page 12, ligne 22. — La Congrégation de la Propagande fut organisée en 1622, par Grégoire XV, pour s'occuper de la propagation de la foi. Elle siégeait à Rome, dans son Collège. Les futurs missionnaires étaient spécialement initiés à la théologie et aux langues orientales.

Page 13, ligne 1. — Marie-Élisabeth, fille de Jean-Wenceslas, comte de Gallas, naquit le 18 janvier 1718 et mourut, sans enfants, le 8 janvier 1734. Elle épousa, en 1733, Ferdinand-Bonaventure, comte de Harrach. Mais celui-ci était le plus jeune fils, et non le petit-fils du vice-roi de Naples que Montesquieu connut.

Page 13, lignes 4 et 5. — Le comte de Harrach, qui est mentionné ici, à propos de son frère, est Frédéric-Auguste, né le 18 juin 1696 et mort le 4 juin 1749. De 1728 à 1733, il représenta à la diète de Ratisbonne l'empereur Charles VI, électeur de Bohême. Plus tard, il fut chargé successivement des plus hautes fonctions politiques.

Page 13, ligne 27. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Pouzol*, au lieu de *Pouzolles*.

Page 16, ligne 5. — L'École de Salerne, dont les origines remontent (dit-on) au IXe siècle, fut réorganisée au XIe. Pendant fort longtemps, elle fut l'école de médecine la plus célèbre de l'Europe. Mais elle déchut peu à peu de ce rang, si bien qu'elle disparut en 1817.

Page 16, lignes 11 à 13. — C'est le 27 septembre 1538 que commencèrent à se produire les phénomènes volcaniques à la suite desquels le village de Tripergola fut englouti et le Monte-Nuovo apparut haut de 134 mètres.

Page 17, ligne 11. — M. Fallot, professeur à la Faculté des

Sciences de Bordeaux, a bien voulu nous apprendre que le minerai blanc dont parle Montesquieu doit être de l'alunite ou de l'alunogène.

Page 18, lignes 21 et 22. — Saint Janvier, évêque de Bénévent, fut martyrisé à Pouzolles en 305. On conserve son corps dans la cathédrale de Naples. C'est dans une chapelle de cette église que s'opère chaque année, à certains jours, le miracle qui intriguait tant Montesquieu. Il en parle à deux endroits de ses *Voyages*. Au tome Ier de ses *Pensées* manuscrites, page 535, il revient sur la question et développe cette idée que « les hommes sont plus aisément dupes qu'imposteurs ».

Page 19, ligne 12. — Philippe V vint à Naples le 5 avril 1702 et le quitta le 2 juin suivant.

Page 20, ligne 5. — Deux reines de Naples sont connues sous le nom de *Jeanne :* la première, petite-fille de Robert-le-Sage, née en 1326, succéda à son aïeul en 1343 et mourut en 1382; la seconde, fille de Charles III, née en 1371, succéda à Ladislas, son frère, en 1414, et mourut le 2 février 1435.

Page 21, ligne 8. — Thomas Aniello, dit *Mazaniello,* né en 1622, à Amalfi, était un simple pêcheur lorsque les Napolitains se révoltèrent contre les Espagnols, le 7 juillet 1647. Chef de l'insurrection, il obligea le duc d'Arcos, vice-roi de Philippe IV, à traiter avec lui de puissance à puissance. Mais il devint alors comme fou et fut assassiné le 16 juillet, sans que le peuple parût s'émouvoir de sa mort.

Page 21, lignes 14 et 15. — Ce fut dans la nuit du 22 au 23 septembre 1701 qu'éclata à Naples une révolte fomentée par François, baron de Chassignet, agent de l'empereur Léopold Ier. Les chefs de l'entreprise étaient Gaétan, prince de Macchia, et Barthélemy, duc de Télèse. Mais, dès le 24, les troubles furent réprimés par le vice-roi Louis-François, duc de Médina-Celi, aidé des partisans de Philippe V.

Page 23, ligne 12. — Pierre Giannone, né à Ischitella, dans la Capitanate, le 7 mai 1676 et mort le 7 mars 1748, publia, en 1723, sa *Storia civile del Regno di Napoli.* Les propositions qu'elle renfermait relativement aux rapports du royaume avec le Saint-Siège irritèrent le Clergé contre lui. Il dut quitter Naples et se réfugia d'abord à Vienne, puis à Genève, enfin à Turin, où Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, le fit arrêter et le garda en prison de 1736 jusqu'à sa mort. A la page 390 du tome Ier de ses *Pensées* manuscrites, Montesquieu mentionne en ces termes la grande œuvre de Giannone :

« Une histoire civile du royaume de France comme Giannone a fait l'*Histoire civile du Royaume de Naples.* »

Page 25, ligne 28. — Dans le manuscrit des *Voyages* sont insérées deux notes relatives au Vésuve et écrites sur deux feuilles de papier réunies par une épingle :

« Mes *Voyages.* — Citer Cassiodore, livre IVe, lettre L, page 81 de mon extrait sur la fertilité des matières brûlées du Vésuve. »

« Mes *Voyages.* — Voyez mon extrait du tome Ier des *Historiens d'Italie* de Muratori, page 4e de l'histoire miscella, page 8. On y parle de la ville Herculanum-Pompeii. Ce qui paroît être la ville découverte de nos jours auprès du Mont-Vésuve. Or, si Eutrope en parle, elle ne peut avoir été abîmée du temps de Pline. Il seroit bien ignorant de n'avoir pas su qu'elle étoit abîmée : car je crois qu'Eutrope a écrit après Pline ; ce qu'il faut examiner. »

Page 26, ligne 3. — Tibère, beau-fils et fils adoptif d'Auguste, naquit le 17 novembre de l'an 42 avant Jésus-Christ, succéda au fondateur de l'Empire le 19 août de l'an 14 de notre ère, s'établit à Caprée en l'an 27, et mourut le 16 mars de l'an 37.

Page 26, ligne 29. — M. Millardet, professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux, a bien voulu s'informer pour nous, en Italie, du nom scientifique de la plante dont Montesquieu parle sous le nom d'*herba neggia.* C'est, paraît-il, le *reseda luteola,* appelé en français *la gaude.* On extrait de cette plante une belle teinture jaune.

Page 27, lignes 2 et 3. — L'écu romain valait 10 jules 3/4, c'est-à-dire près de 5 livres, 13 sous, 7 deniers de France ; et, par suite, l'écu napolitain ne valait que 4 livres et 4 à 5 sous.

Page 28, ligne 6. — Fernandez Pacheco, duc d'Escalone et marquis de Villena, né le 7 septembre 1648 et mort en juillet 1725, avait pris possession de la vice-royauté de Naples le 15 février 1702. Quand les Impériaux envahirent le royaume, il fut bientôt réduit à s'enfermer dans Gaëte. Il dut même se rendre le 30 septembre 1707, après une belle résistance, dont les vainqueurs se vengèrent en le maltraitant.

Page 28, ligne 16. — Cicéron possédait, en effet, près de Formies, une villa, dans le voisinage de laquelle il fut tué par les sicaires d'Antoine, le 4 décembre de l'an 43 avant Jésus-Christ.

Page 28, ligne 24. — A la suite de l'alinéa qui finit par les mots *tiennent à Bayes* se trouve, dans le manuscrit, un blanc d'une demi-page, ménagé sans doute pour y dessiner un plan de Gaëte.

Page 28, ligne 30. — Charles III, duc de Bourbon, né le

28 février 1489, fut nommé connétable le 12 janvier 1515, s'enfuit de France, pour se mettre au service de Charles-Quint, au mois de septembre 1523, et fut tué le 6 mai 1527, au siège de Rome. Brantôme dit avoir vu le tombeau du Connétable, en 1560, dans la chapelle du Château de Gaëte. Son cadavre fut donc enlevé plus tard du lieu consacré où les Espagnols l'avaient mis d'abord.

Page 33, ligne 24. — A la place des points que nous mettons dans cette ligne, le manuscrit donne le mot *niterie;* mais ce mot est biffé.

Page 35, ligne 7. — Nicolas-Marie Lercari, Génois, fut promu cardinal le 9 décembre 1726 et mourut en 1757.

Page 36, ligne 13. — Le *Pastor fido,* idylle ou tragédie pastorale, fut composée par Jean-Baptiste Guarini, né à Ferrare, en 1537, et mort à Venise, en 1612.

Page 37, ligne 24. — Joseph-René Imperiali, Génois, fut promu cardinal le 13 février 1690 et mourut en 1737.

Page 37, ligne 25. — Léandre, des comtes de Porzia, naquit dans le Frioul. Après avoir été fait évêque de Bergame, il fut promu cardinal le 30 avril 1728. Il mourut en 1740.

Page 37, ligne 26. — Charles Colonna, Romain, fut promu cardinal le 17 mai 1706 et mourut en 1739.

Page 37, lignes 26 et 27. — Marie Mancini, nièce de Mazarin, naquit en 1640, se maria en 1661, avec Laurent-Onufre Colonna de Gioëni, grand-connétable du royaume de Naples, et mourut en mai 1715.

Page 38, lignes 10 et 11. — La fin du paragraphe a dû être ajoutée après l'élection de Clément XII.

Page 39, ligne 12. — Marcus Porcius Cato, dit *le Censeur,* né vers 233 et mort en 148 avant Jésus-Christ, était originaire de Tusculum, près duquel se trouvait la montagne qui porte encore le nom de *Monte-Porzio.*

Page 39, lignes 14 et 15. — Cicéron possédait à Tusculum une très belle villa, située à 4 kilomètres environ du village actuel de Frascati. Le président de Brosses en parle dans ses *Lettres,* et ce qu'il en dit permet de combler la lacune du manuscrit des *Voyages* de Montesquieu, qui omet d'indiquer l'ordre auquel appartenait le couvent qui a remplacé *la maison de Cicéron :* « Nous allâmes, d'abord, à Grotta-Ferrata, autrefois le *Tusculum* de Cicéron, à qui des *moines grecs de l'ordre de saint Basile* ont indignement succédé [1]. »

1. *Lettres familières,* tome II, pages 272 et 273.

Page 39, ligne 19. — Caius Marius, né vers l'an 153 et mort le 13 janvier 86 avant Jésus-Christ, se couvrit de gloire dans les guerres étrangères, mais de honte dans la guerre civile.

Page 39, ligne 26. — Par *Connétable*, il faut entendre ici Fabrice Colonna, prince de Paliano, mort en 1755, et chef de cette famille des Colonna qui se transmettait depuis 1520, par ordre de primogéniture, le titre de grand-connétable du royaume de Naples.

Page 40, ligne 17. — Christophe Layer, avocat anglais, né le 12 novembre 1683, prit une part active aux conspirations des Jacobites. Il fut cependant traité d'une façon moins sommaire que Montesquieu ne le dit. Après le voyage qu'il fit à Rome en 1721, il revint à Londres, où il ne fut arrêté qu'au printemps de 1722, et puis pendu et écartelé, le 17 mai 1723, en vertu d'un arrêt rendu par la Cour du Banc du Roi.

Page 41, ligne 1. — Philippe-Antoine Gualtieri, né le 24 mars 1660, à Fermo, fut nommé successivement nonce en France et évêque d'Imola. Promu cardinal le 17 mai 1706, il devint évêque de Todi; puis, abbé de Saint-Remy de Reims et de Saint-Victor de Paris. Il mourut le 21 mai 1728.

Page 41, ligne 15. — Claudine-Alexandrine Guérin, marquise de Tencin, née en 1681 et morte le 4 décembre 1749, fut d'abord religieuse, et puis chanoinesse. C'était la sœur de l'abbé de Tencin, qui devint archevêque et cardinal. La Fresnaye, conseiller au Parlement de Paris et un de ses trop nombreux amants, s'étant tué chez elle, elle fut incarcérée quelque temps à la Bastille, en 1726.

Page 41, lignes 17 à 20. — Les deux abbayes dont il est ici question appartenaient toutes les deux à l'ordre de Saint-Benoît. L'abbaye d'Anchin se trouvait dans le diocèse d'Arras, tandis que l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était à Paris même. Saint-Germain fut donné à Bissy en décembre 1714; Polignac n'obtint qu'en 1715 l'abbaye d'Anchin.

Page 41, ligne 20. — Michel Le Tellier ou Tellier, né le 16 décembre 1643 et mort le 2 septembre 1719, entra dans la Société de Jésus. Il fut le confesseur de Louis XIV pendant les six à sept dernières années de ce prince. Sous la Régence, il fut d'abord éloigné de la Cour, et finalement interné à La Flèche.

Page 42, lignes 5 et 6. — Joseph-Emmanuel de La Trémouille, né en 1658, fut promu cardinal le 17 mai 1706, devint évêque de Bayeux, puis archevêque de Cambrai, et mourut le 9 janvier 1720.

Page 42, ligne 8. — Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, naquit le

31 mars 1670. Pendant les trois premières années de la Régence, il fut surintendant de l'éducation de Louis XV. Il mourut le 14 mai 1736.

Page 42, ligne 16. — Le testament dont s'inquiétait Le Tellier est celui de Louis XIV, testament que le duc d'Orléans devait faire casser par le Parlement de Paris, le 2 septembre 1715.

Page 42, ligne 22. — L'évêque de Chartres dont il s'agit ici est Paul Godet des Marais, né en juin 1649 et mort le 25 septembre 1709. Il fut nommé évêque de Chartres le 11 février 1690, par l'influence de Mme de Maintenon.

Page 42, lignes 22 et 23. — Pasquier Quesnel, théologien, né le 14 juillet 1634 et mort le 2 décembre 1719, publia, en 1693, des *Réflexions morales sur le « Nouveau Testament », les « Actes » et les « Épîtres » des Apôtres,* dont cent et une propositions furent condamnées par Clément XI, le 8 septembre 1713, dans la célèbre bulle *Unigenitus.*

Page 42, ligne 25. — Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, naquit le 27 novembre 1635 et mourut le 15 avril 1719. Après avoir eu Scarron pour premier mari, elle épousa secrètement Louis XIV, en 1684. Protestante de naissance, elle s'était convertie dans sa jeunesse et s'occupa beaucoup des questions religieuses sur la fin de sa vie.

Page 42, ligne 25. — L'évêque de Meaux dont il s'agit ici est, bien entendu, Jacques-Bénigne Bossuet, né le 28 septembre 1627 et mort le 12 avril 1704. Il fut évêque de Condom du 13 septembre 1668 jusqu'en novembre 1671, où il démissionna ; puis, évêque de Meaux, à partir du 2 mai 1681.

Page 42, lignes 26 et 27. — L'archevêque de Cambrai dont il est ici question est, bien entendu, François de Salignac de La Motte-Fénelon, né le 6 août 1651 et mort le 7 janvier 1715. C'est en février 1695 qu'il fut appelé à la haute fonction dont il resta chargé jusqu'à sa mort. Mais ses écrits mystiques n'en furent pas moins condamnés à Rome, le 12 mars 1699.

Page 42, ligne 30. — Joachim Trotti de La Chétardie, né en 1636 et mort le 1er juillet 1714, fut curé de Saint-Sulpice, à Paris, et exerça sur les affaires ecclésiastiques de son temps une influence plus ou moins heureuse.

Page 43, ligne 5. — Michel-Ange Conti, Romain, né le 15 mai 1655, fut promu cardinal le 7 juin 1706. Élu pape le 8 mai 1721, il prit le nom d'*Innocent XIII.* Il mourut le 7 mars 1724.

Page 43, ligne 8. — Armand-Gaston-Maximilien de Rohan-Soubise, né le 26 juin 1674, fut nommé évêque de Strasbourg et

membre de l'Académie française en 1704. Le 30 janvier 1713, il fut promu cardinal. Il mourut le 19 juillet 1749.

Page 43, ligne 9. — Fabius Olivieri, né à Pesaro, fut promu cardinal le 6 mai 1715 et mourut en 1738.

Page 43, ligne 10. — Louis-Gui de Guérapin de Vauréal devint évêque de Rennes le 24 août 1732, résigna ses fonctions en 1758, et mourut le 17 juin 1760.

Page 44, ligne 8. — Par *Couronnes,* il faut entendre sans doute les souverains qui avaient le droit d'exclusion, c'est-à-dire le droit de s'opposer, chacun, à l'exaltation d'un cardinal. Vers la fin du moyen âge, ce privilège appartenait à quatre princes. Mais, depuis que le royaume de Naples ne formait plus un état indépendant, il n'était exercé que par l'Empereur, par le roi d'Espagne et par le roi de France, si bien que les *quatre couronnes* d'autrefois n'étaient « que trois », ainsi que le cardinal de Polignac le dit au conclave de 1721.

Page 45, ligne 11. — Il s'agit sans doute ici d'Antoine-Félix, marquis de Monti, né le 12 juillet 1681 et mort le 13 mars 1738, qui était de Bologne, et qui remplit des fonctions diplomatiques, notamment en Pologne, où il fut envoyé par le cardinal de Fleury, et où il fit élire roi, en 1733, Stanislas Leczinski.

Page 45, ligne 19. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Ursini,* au lieu de *Orsini.*

Page 45, ligne 23. — Joseph Pereyra de La Cerda, évêque de Faro, dans les Algardes, fut promu cardinal le 19 novembre 1719 et mourut le 29 septembre 1738.

Page 46, lignes 25 à 28. — C'est en l'an 212 avant Jésus-Christ qu'Annibal marcha sur Rome et en ravagea les environs, dans l'espoir d'obliger les généraux romains qui bloquaient Capoue de lever le siège de cette ville.

Page 47, ligne 18. — Le cardinal de Polignac n'acheva jamais son *Anti-Lucretius (sive de Deo et Natura Libri IX).* Ce poème ne fut publié qu'en 1745, après la mort de l'auteur, par l'abbé de Rothelin. Il a été traduit en français plusieurs fois, et de plus en italien.

Page 47, ligne 29. — Ignace-Hyacinthe Amat de Graveson, né le 13 juillet 1670 et mort le 26 juillet 1733, appartenait à l'ordre de saint Dominique et fut un des célèbres théologiens de son temps.

Page 48, ligne 7. — Par *M. de Saintes,* il faut entendre Léon de Beaumont, qui fut nommé évêque de Saintes le 20 janvier 1716, et qui mourut le 10 octobre 1744.

Page 49, lignes 12 et 13. — La Villa d'Este fut construite en 1549, par Hippolyte d'Este, de Ferrare, qui fut promu cardinal en décembre 1538, et qui mourut en 1572.

Page 49, ligne 14. — Par les mots *præceps Anio,* Montesquieu fait allusion à l'ode d'Horace (I, 7), où le poète rappelle à Munatius Plancus les charmes de la campagne de Tibur :

..... Domus Albuneæ resonantis
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Un peu plus loin (page 50, lignes 15 à 19), en revenant sur le *præceps Anio,* il montrera qu'il avait encore le souvenir des *uda pomaria* d'Horace.

Page 49, ligne 30, et page 50, ligne 1. — La statue dont Montesquieu parle ici se trouve sur le maître-autel de l'église de Sainte-Bibiane, à Rome.

Page 50, ligne 4. — Frédéric Zuccari ou Zucchero, peintre de l'école romaine, naquit à Sant'Angelo-in-Vado, en 1543, et mourut à Ancône, en 1609.

Page 50, lignes 21 et suivantes. — C'est vers l'an 123 qu'Adrien entreprit la construction de sa villa de Tibur, où il se plut à faire reproduire les sites et les édifices qui l'avaient frappé dans ses voyages à travers l'Empire romain.

Page 51, note 1. — Nous n'avons relevé aucun passage des *Voyages* de Montesquieu où le jugement du cardinal Imperiali sur l'avenir de Civita-Vecchia ait été rapporté une première fois.

Page 53, ligne 4. — Jérome Muziano ou Mucien, peintre de l'école vénitienne, naquit à Acquafredda, en 1530, et mourut à Rome, le 27 avril 1592.

Page 53, ligne 6. — Camille Cibo, des princes de Massa et Carrara, fut promu cardinal le 23 mars 1729 et mourut en 1743.

Page 53, ligne 20. — Cneus Pompeius Magnus, dit *le grand Pompée,* qui fut le rival de Jules César, naquit le 9 septembre 106 et mourut le 24 juillet 48 avant Jésus-Christ.

Page 53, ligne 31. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Lariccia, l'Ariccia* ou *La Riccia,* au lieu d'*Ariccia.*

Page 54, lignes 29 à 31. — Au lieu de *Lavinium,* il faudrait *Civita-Lavinia.* Cette ville est, en effet, sur l'emplacement de l'ancien Lanuvium. Mais Énée fut, d'après la légende, le fondateur non de *Lanuvium,* mais de *Lavinium,* qui se trouvait plus à l'ouest, au lieu où, de nos jours, on voit le village de Pratica.

Page 54, ligne 30. — D'après la légende qu'a immortalisée

Virgile, Énée vint, après la prise de Troie, en Italie, où il épousa Lavinie, fille de Latinus, roi du Latium.

Page 55, ligne 1. — C'est par le récit de la mort de Turnus, roi des Rutules, que Virgile a terminé son *Énéide*.

Page 55, lignes 6 et 7. — Samuel Pitiscus, archéologue, né à Zutphen, le 30 mars 1636, et mort le 1er février 1727, publia, en 1713, à Leeuwarden, la première édition de son *Lexicon Antiquitatum Romanarum, in quo Ritus et Antiquitates tum Graecis et Romanis communes, tum Romanis particulares, exponuntur*.

Page 55, ligne 11. — Laurent Imperiali, Génois, qui était gouverneur de Rome en 1662, avait été promu cardinal le 19 septembre 1652, et mourut en 1673.

Page 55, ligne 12. — Le 20 août 1662, une rixe sanglante éclata à Rome entre les gardes corses du pape Alexandre VII et les gens du duc de Créquy, ambassadeur de France. Une réparation solennelle fut exigée par Louis XIV. Entre temps, il occupa Avignon et le Comtat, qu'un arrêt du Parlement d'Aix avait réunis provisoirement à la France, le 26 juillet 1663.

Page 55, ligne 27. — La famille des Savelli, une des quatre les plus anciennes de Rome, s'éteignit en 1712.

Page 56, ligne 14 à 16. — La Daterie expédiait et datait les provisions relatives aux bénéfices ecclésiastiques, et la Secrétairerie des Brefs s'occupait des lettres closes où le Pape statuait sur des affaires : le tout, moyennant finances.

Page 56, ligne 29. — Jean de Médicis, né à Florence, en 1475, fut promu cardinal en 1489. Élu pape le 10 mars 1513, il prit le nom de *Léon X*. Il mourut le 1er décembre 1521.

Page 57, ligne 1. — Jean-Baptiste Altieri, né à Rome, fut promu cardinal en novembre 1669. Élu pape le 29 avril 1670, il prit le nom de *Clément X*. Il mourut le 22 juillet 1676.

Page 57, lignes 4 à 6. — En 1630, Thadée Barberini, qui mourut en 1647, acheta Palestrina à François Colonna, prince de Carbognano (mort en 1636).

Page 57, ligne 13. — La célèbre mosaïque de Palestrina représente un paysage égyptien et, d'après certains archéologues, le voyage de l'empereur Adrien en Égypte.

Page 59, ligne 4. — Le manuscrit donne *Sarde*, au lieu de *Saïda*.

Page 59, lignes 9 à 11. — Nous n'avons pas relevé, dans le manuscrit des *Voyages*, un seul passage antérieur où il soit question de *Villa* ou *Cita-Lavinia*. Après avoir raconté sa visite à Palestrina, Montesquieu dit seulement qu'il a vu « la petite

ville Lavinium », dont le nom vrai est *Civita-Lavinia*. C'est l'antique *Lanuvium*, et non le *Lavinium* d'Énée, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Page 59, ligne 14. — Nicolas Desmarets, né le 10 septembre 1648 et mort le 4 mai 1721, fut nommé contrôleur général des finances le 22 février 1708 et le resta jusqu'aux premiers jours de la Régence.

Page 59, ligne 14. — Daniel-François Voisin ou plutôt Voysin, né vers 1655 et mort le 2 février 1717, fut chargé par Louis XIV du département de la guerre le 9 juin 1709, et créé chancelier de France le 2 juillet 1714.

Page 59, ligne 16. — Thomas Raby, comte de Straffort, eut, avec Robinson, évêque de Bristol, la mission de représenter l'Angleterre au congrès d'Utrecht.

Page 59, ligne 19. — Le manuscrit donne *Bolinbroke*, au lieu de *Bolingbroke*. — Henri Sent-John, vicomte de Bolingbroke, homme d'État et écrivain anglais, naquit en 1678 et mourut le 12 décembre 1751. Sceptique et versatile, il servit et trahit tour à tour les divers partis politiques de son pays. La France, où il se réfugia de 1715 à 1723, doit cependant lui tenir compte du rôle décisif qu'il joua dans les négociations du traité d'Utrecht.

Page 59, lignes 19 et 20. — L'abbé Gautier était venu, en 1698, à Londres, comme aumônier du comte de Tallart, ambassadeur de France. Quand les événements obligèrent le comte à partir, l'abbé resta. Aussi put-il servir plus tard d'intermédiaire entre le gouvernement anglais et le gouvernement français. L'un et l'autre le récompensèrent largement après la paix d'Utrecht. Il n'en mourut pas moins, en 1720, sans être évêque, dignité qu'il ambitionnait par-dessus tout.

Page 59, ligne 24. — Mathieu Prior, écrivain et diplomate anglais, naquit le 21 juillet 1664 et mourut le 18 septembre 1721. Après avoir débuté dans les lettres, il fut chargé de missions diplomatiques auprès de puissances étrangères, notamment en France. La part qu'il prit aux négociations du traité d'Utrecht lui valut une accusation de haute trahison et deux ans de prison préventive.

Page 59, ligne 26. — Le manuscrit donne *Uxels*, au lieu d'*Huxelles*. — Nicolas Du Blé, marquis d'Huxelles, né le 24 janvier 1652 et mort le 10 avril 1730, renonça à l'Église pour suivre la carrière des armes. Créé maréchal de France en 1703, il fut un des principaux négociateurs du traité d'Utrecht en 1713. Sous la Régence, il devint président du Conseil des Affaires étrangères

et membre du Conseil de Régence. En 1726, il reçut le titre de ministre d'État.

Page 60, ligne 11. — Les deux places dont Montesquieu n'a pas mis ici les noms sont celles de Furnes et de Menin, que Louis XIV abandonna aux États-Généraux, avec Ypres et Tournay, par le traité d'Utrecht.

Page 60, lignes 15 et 16. — François de Boufflers, né le 10 janvier 1644 et mort le 22 août 1711, fut créé maréchal de France le 27 mars 1693. C'est lui qui défendit Lille contre le prince Eugène, en 1708. Ses exploits lui valurent le titre de pair de France.

Page 60, ligne 19. — Sébastien Le Prestre de Vauban, le grand ingénieur militaire, naquit le 15 mai 1633, fut fait maréchal de France en 1703, et mourut le 30 mars 1707.

Page 61, ligne 8. — Louis, vicomte d'Aubusson, duc de Roannais et de La Feuillade, naquit le 30 mai 1673 et mourut le 29 janvier 1725. Fils de maréchal de France, il le devint lui-même le 2 février 1724. Marsin et lui commandaient les Français à la bataille désastreuse de Turin (7 septembre 1706).

Page 61, ligne 29. — Louis d'Ornaison, comte de Chamarande, né vers 1660 et mort le 1er novembre 1737, fut nommé lieutenant général en 1704.

Page 62, ligne 12. — A la suite du paragraphe sur le *Mont Testaccio,* se trouvent, dans le manuscrit (mais biffées) quatre lignes sur la nature du froid :

« Le froid consiste en de petits ressorts de l'air qui cherchent à se détendre. Voilà ce qui cause les fluxions de poitrine. Ces petites spirales, se détendant, rompent les bronches. »

Page 62, ligne 26. — Sigismond II Auguste, roi de Pologne, né en 1520, succéda à son père Sigismond Ier, le 1er avril 1548, et mourut lui-même le 7 juillet 1572.

Page 63, ligne 17. — Le Prétendant eut deux fils : Charles-Édouard, né le 31 décembre 1720 et mort le 31 janvier 1788, qui prit le titre de *comte d'Albany;* et Henry-Benoît, né le 6 mars 1725 et mort le 13 juillet 1807, qui fut promu cardinal le 3 juillet 1747, et s'appela *cardinal d'York.*

Page 65, ligne 7. — Par *Almanza,* il faut entendre ici la bataille d'Almanza, que l'armée franco-espagnole, commandée par le duc de Berwick, remporta le 25 avril 1707 sur les troupes anglaises, hollandaises et portugaises, qui soutenaient la cause de l'archiduc Charles contre celle de Philippe V.

Page 65, ligne 12. — Louis de Lorraine, fils de François, duc de Guise, naquit le 6 juillet 1555. Il fut nommé archevêque de

Reims en 1575 et promu cardinal en février 1578. Sa dignité de prince de l'Église n'empêcha point Henri III de le faire tuer à Blois, le 24 décembre 1588.

Page 65, lignes 13 à 15. — Montesquieu a cité les paroles de Sixte-Quint dans ses *Réflexions sur quelques Princes*[1]. Il ne les aurait pas notées dans ses *Voyages* s'il les avait connues auparavant. Les *Réflexions* ont donc été rédigées après 1729.

Page 65, lignes 16 et 17. — Le 24 juillet 1712, le maréchal de Villars remporta à Denain, sur le prince Eugène, la glorieuse victoire qui fut suivie, le 26 septembre, de la prise de Douai.

Page 65, ligne 22. — Il s'agit ici de la prise de Lille en 1708, à laquelle nous avons déjà consacré une note.

Page 66, lignes 21 et 22. — Jean-François Fouquet devint Jésuite, fut envoyé comme missionnaire en Chine, vers 1690, et rentra en Europe en 1720. A la suite de quelques difficultés, il quitta la Société, mais n'en fut pas moins nommé évêque *in partibus* d'Éleuthéropolis. Les études qu'il fit pendant son séjour en Orient lui permirent de publier, entre autres ouvrages, celui qui a pour titre : *Tabula chronologica Historiæ Sinicæ* (Rome, 1729). Montesquieu parle de lui, à plusieurs reprises, dans son *Spicilegium,* notamment au folio 397 :

« J'ai eu, ce 1er février [1729], une très grande conversation avec Mgr Fouquet, qui étoit un Jésuite, que M. Mezzabarba trouva contraire aux rites; fut *(sic)* envoyé à Rome par ledit Mezzabarba, pour soutenir devant la Congrégation la sagesse de ces *(sic)* décrets; et, comme M. de Tournon avoit fait un autre Jésuite (qui s'éleva contre les rites) évêque, on appela le P. Fouquet *la seconde édition du Père* ..... »

Page 70, ligne 6. — Jean-Marie del Monte, né à Rome le 10 septembre 1487, fut promu cardinal en 1536. Élu pape le 8 février 1550, il prit le nom de *Jules III.* Il mourut le 23 mars 1555.

Page 70, ligne 23. — Donato Lazzari, dit *Bramante,* peintre et écrivain, mais surtout grand architecte, naquit à Monte-Astroaldo, près d'Urbin, en 1444, et mourut à Rome, en 1514. La basilique de Saint-Pierre est son œuvre capitale. Parent de Raphaël, il le fit venir à Rome et le présenta à Jules II.

Page 70, ligne 26. — André Sansovino, sculpteur de l'école florentine, naquit en 1460 et mourut en 1529.

Page 71, ligne 16. — Le 13 janvier 1638, Louis XIII mit le royaume de France sous la protection spéciale de la Vierge, et,

1. *Mélanges inédits de Montesquieu,* page 189.

le 10 février suivant, il donna à son vœu une forme authentique, dans une déclaration solennelle. Le 5 septembre de la même année naquit le futur Louis XIV. Sa mère témoigna sa reconnaissance par un don que le président de Brosses décrit en ces termes :

« Vis-à-vis, un ange d'argent présente à la Madone un petit Louis XIV d'or, du même poids qu'avait ce prince en venant au monde : c'est un vœu d'Anne d'Autriche [1]. »

Page 71, ligne 29. — Christophe Roncalli, dit *le Pomerancie*, peintre de l'école romaine, naquit aux Pomerancie, près de Volterre, vers 1552, et mourut à Rome, en mai 1626.

Page 73, lignes 3 et 4. — L'inscription de l'arc d'Ancône est imprimée dans l'*Inscriptionum latinarum selectarum amplissima Collectio*, de J.-G. Orelli (Zurich, 1828), tome Ier, page 190 (n° 792).

Page 73, ligne 4. — Trajan eut pour femme Plotina Pompeia, qu'il avait épousée bien avant d'être empereur, et qui mourut après lui, en 129.

Page 73, ligne 4. — Marciane fut sœur de Trajan et grand'mère de Sabine, femme d'Adrien.

Page 73, ligne 7. — Juvénal, *Satire IV*, v. 40. — Le manuscrit donne *quem*, au lieu de *quam*.

Page 73, ligne 29. — A la suite de l'alinéa qui finit par les mots *tout est en l'air* se trouve, dans le manuscrit, un blanc d'un tiers de page, ménagé sans doute pour y dessiner un plan d'Ancône ou un croquis représentant *la batterie supérieure* dont Montesquieu vient de faire la description.

Page 74, ligne 24. — Jules Hardouin-Mansart, architecte, naquit à Paris, le 16 avril 1646, et mourut à Marly, le 11 mai 1708. S'il dessina les plans du Château de Versailles, il construisit, en revanche, le dôme des Invalides. Montesquieu s'est montré dur pour lui, tout aussi bien que Saint-Simon, dans ses *Mémoires*.

Page 74, ligne 24. — François Mansart, architecte, naquit le 23 janvier 1598, à Paris, et y mourut le 23 septembre 1666. Sa nièce, Marie Gaultier, avait épousé le peintre Raphaël Hardouin, père de Jules Hardouin-Mansart. Celui-ci, qui prit le nom de son grand-oncle, n'était pas le neveu, mais le petit-neveu de François.

Page 75, ligne 20. — Les ducs d'Urbin appartinrent à la famille des Montefeltri de 1443 à 1508, et à la famille des Della Rovere de 1508 à 1631.

Page 77, ligne 22. — Ænas-Sylvius Piccolomini, né en 1405,

1. *Lettres familières*, tome II, page 394.

à Corsignano, près de Sienne, devint successivement évêque de Trieste et archevêque de Sienne. Promu cardinal en 1456, il fut élu pape le 27 août 1458 et prit le nom de *Pie II*. Mais il ne régna pas même six ans : car il mourut le 16 août 1464. De son temps, l'Italie fut en proie à la guerre civile, suite de la rivalité de Ferdinand d'Aragon et de Jean de Calabre, qui se disputaient le royaume de Naples. C'est à quelque incident de cette guerre que Montesquieu fait sans doute allusion en parlant de l'arc de Fano.

Page 78, lignes 1 à 4. — C'est en l'an 207 avant Jésus-Christ qu'Asdrubal, frère du grand Annibal, fut battu, près du Métaure, par les consuls romains C. Claudius Nero et M. Livius Salinator; et c'est en 551 après Jésus-Christ que Narsès, général de Justinien Ier, défit dans le voisinage, peut-être à Tagina ou Pagina, Totila, avant-dernier roi des Ostrogoths.

Page 78, ligne 21. — Le manuscrit donne *Nesconi,* au lieu de *Rusconi,* vrai nom du sculpteur dont Montesquieu parle ici, et dont il a parlé déjà.

Page 79, ligne 5. — Le manuscrit donne *Enzino,* au lieu d'*Enzio*. — Fils illégitime de l'empereur Frédéric II, Enzio naquit vers 1224. Son père lui conféra, en 1239, le titre de roi de Sardaigne; mais il ne put entrer en possession de son royaume. Le 26 mai 1249, les Bolonais le firent prisonnier à la bataille de Fossalta et le tinrent captif jusqu'au jour de sa mort, 14 mars 1272.

Page 79, lignes 9 et 10. — Pierre II, roi de Chypre de 1369 à 1382, fut fait prisonnier lors de la guerre qu'il fit aux Génois en 1373 et 1374, et dut leur céder Famagouste comme gage de la rançon d'un million de ducats qu'ils exigèrent de lui.

Page 79, ligne 10. — C'est à Gertruydenberg qu'eurent lieu, du 9 mars au 25 juillet 1710, les conférences où les représentants de la France, le maréchal d'Huxelles et l'abbé de Polignac, s'efforcèrent vainement d'obtenir la paix des représentants des États-Généraux, Buys et Vanderdussen, qui parlaient « comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre », ainsi que Polignac le leur dit fièrement.

Page 79, lignes 21 à 23. — L'inscription rapportée ici par Montesquieu est imprimée, parmi les fausses, dans le *Corpus Inscriptionum latinarum* de l'Académie de Berlin, tome XI, première partie, page 8 (nº 34).

Page 79, ligne 28. — De 1295 à 1500, les Malatestes furent seigneurs de Rimini presque sans interruption. Ils y revinrent, pour quelques mois, en 1503, en 1522 et en 1527. Mais, depuis 1528, Rimini resta incorporé aux États de l'Église.

Page 80, lignes 21 à 25. — L'inscription de l'Arc de Rimini est imprimée dans le *Corpus Inscriptionum latinarum,* au tome XI, première partie, page 80 (nº 365).

Page 80, lignes 29 à 31. — La double inscription du pont de Rimini est imprimée dans le *Corpus Inscriptionum latinarum*, au tome XI, première partie, page 81 (nº 367).

Page 81, lignes 23 à 29. — L'inscription dont Montesquieu parle ici, et qu'il mentionne également dans le chapitre XI des *Considérations sur... les Romains,* est apocryphe. On l'a transportée dans la Bibliothèque de Cesena. Elle a été publiée au tome XI, page 6 (nº 30), du *Corpus Inscriptionum latinarum,* mais parmi les inscriptions fausses.

Page 82, ligne 5. — Montesquieu fait ici allusion à un passage qui se trouve dans le traité de Vitruve sur *l'Architecture,* au chapitre VII du livre Ier.

Page 82, lignes 10 à 14. — Il y a dans ce paragraphe du *Voyage en Italie* une confusion qui tient sans doute à une erreur du copiste. Les mots *à présent Fiumicello* auraient dû être mis plus bas, après le mot *Rubicon*. Le cours d'eau qu'on rencontre en allant de Sinigaglia à Ancône s'appelle, en effet, à présent *Esino* et s'appelait autrefois *Æsis*. Quant à l'ancien Rubicon, on croit que c'est le *Fiumicino* ou *Fiumicino di Savignano* moderne, petite rivière coulant au nord de Rimini, et formée de trois ruisseaux qui descendent de l'Apennin. C'est elle que Montesquieu aura appelée *Fiumicello.*

Page 82, lignes 23 et 24. — En 1729, le cardinal de Saint-Agnès était, depuis le 19 novembre 1719, Georges Spinola, de Gênes, qui fut promu cardinal-évêque de Palestrine le 3 septembre 1738, et qui mourut le 17 janvier 1739. Si Montesquieu le désigne par son titre, et non par son nom de famille, c'est probablement afin d'éviter une confusion. En 1729, un autre Spinola était aussi cardinal, mais du titre de Saint-Sixte.

Page 83, ligne 13. — Eustache Manfredi, de Bologne, né le 20 septembre 1674 et mort le 15 février 1739, fut un savant mathématicien. Il s'appliqua spécialement à l'astronomie, qu'il enseigna dans sa ville natale dès 1698, et à l'hydrostatique, qu'il pratiqua en qualité de surintendant des eaux du Bolonais, à partir de 1704. L'Académie des Sciences de Paris et la Société royale de Londres se l'associèrent : l'une, en 1726, et l'autre, en 1729.

Page 83, lignes 18 à 20. — Les deux paniers de Bologne rappellent l'immense panier de linge sale qui joue un rôle important

dans la pièce de Shakespeare : *les Joyeuses Commères de Windsor* (acte III).

Page 84, lignes 1 et 2. — Alexandre Caprara, de Bologne, fut promu cardinal le 17 mai 1706 et mourut en 1711.

Page 84, ligne 6. — Louis Carraci ou Carrache, un des maîtres de l'école de Bologne, naquit dans cette ville, en 1555, et y mourut en 1619.

Page 84, ligne 18. — Laurent Sabattini, peintre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, vers 1530, et mourut à Rome, en 1577.

Page 84, ligne 19. — Pellegrino Tibaldi, peintre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1527, et mourut en 1595.

Page 84, ligne 21. — Innocent Francucci, dit *Innocent d'Imola,* peintre de l'école bolonaise, naquit à Imola, en 1494, et mourut à Bologne, vers 1550.

Page 85, ligne 2. — Charles-César, marquis de Malvasia, né le 18 décembre 1616 et mort le 10 mars 1693, fut chanoine de la cathédrale de Bologne. Il publia en 1678 la *Felsina pittrice, Vite e Retratti de' Pittori bolognesi.* Quant à l'autre ouvrage dont Montesquieu parle également, le *Pitture di Bologna,* il ne parut qu'en 1732, c'est-à-dire après la mort de l'auteur.

Page 85, ligne 5. — Georges Vasari, peintre et architecte, naquit à Arezzo, en 1512, et mourut à Florence, le 27 juin 1574; mais il est surtout connu comme auteur des *Vite de' piu eccellenti Pittori, Scultori e Architteti,* dont la 1er édition parut à Florence en 1550, et la seconde, en 1568.

Page 85, ligne 13. — Frédéric-Marcel Lanti était fils d'Antoine Lanti della Rovere et de Louise-Angélique de La Trémouille. Il était donc le neveu de la célèbre princesse des Ursins. Promu cardinal le 9 septembre 1743, il mourut le 3 mars 1773.

Page 85, ligne 20. — Christine, reine de Suède, naquit le 18 décembre 1626, succéda le 14 mars 1633 à son père Gustave-Adolphe, et abdiqua le 16 juin 1654. Elle quitta ensuite sa patrie, abjura la foi luthérienne, et voyagea en Allemagne, en France et en Italie. Le 19 avril 1689, elle mourut à Rome, après avoir essayé de redevenir reine en Suède ou ailleurs.

Page 86, ligne 7. — Le tableau de *Samson,* dont parle Montesquieu, est une des plus belles œuvres du Guide.

Page 86, ligne 21. — A la suite des mots *académies des sciences,* on lit, dans le manuscrit : *1° On nous a menés.* C'est là un renvoi, qui a été ajouté après coup, et qui indique la suite du texte. Le lecteur aurait pu hésiter, attendu qu'il n'y a rien d'écrit au verso de la page que ce renvoi termine.

Page 87, ligne 3. — François de Marchi, ingénieur du XVIe siècle, naquit à Bologne. Son traité *Della Architettura militare Libri III* parut à Brescia, en 1599, pour la première fois. Il a été réimprimé à Rome, en 1810.

Page 87, ligne 4. — Menno, baron de Coehorn, le rival de Vauban, naquit en 1641 et mourut le 17 mars 1704, après avoir fortifié nombre de villes dans les Provinces-Unies.

Page 87, ligne 9. — Guillaume-Jacob S'Gravesande, géomètre et physicien hollandais, naquit en 1688 et mourut en 1742. En 1720, il publia ses *Physices Elementa mathematica, Experimentis confirmata,* auxquels Montesquieu fait sans doute allusion. Plus tard, il s'occupa particulièrement de philosophie.

Page 89, ligne 2. — M. Fallot, professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux, a bien voulu nous apprendre qu'on donne le nom de *pierre de Bologne* à une sorte de barytine globuleuse et radiée. Pulvérisée et chauffée, elle devient lumineuse dans l'obscurité. On en faisait autrefois une sorte de pâte appelée *phosphore de Bologne.*

Page 89, ligne 28. — Louis-Ferdinand, comte Marsigli ou plutôt Marsiglii, né le 10 juillet 1658 et mort le 1er novembre 1730, servit d'abord Léopold Ier en tant qu'ingénieur militaire et diplomate. Après la reddition de Brisach, le 17 septembre 1703, il fut dégradé sans raison par un Conseil de guerre et quitta l'Allemagne. Il fit alors de nombreux voyages, puis revint à Bologne, où il était né, et où il devait mourir après des absences nouvelles. C'est le 11 janvier 1712 qu'il fonda, par acte authentique, l'Institut que Montesquieu s'est plu à décrire. Savant de premier ordre, il fut associé aux Académies les plus célèbres, notamment à l'Académie des Sciences de Paris, en 1715. Son ouvrage le plus important a pour titre : *Danubius pannonico-mysicus Observationibus geographicis, astronomicis, hydrographicis, historicis, physicis, perlustratus,* et fut publié à La Haye, en 1726. A la page 260 du présent volume, Montesquieu cite un fait rapporté dans cet ouvrage à l'occasion des mines de Hongrie.

Page 89, ligne 31. — Montesquieu cite ici, en le modifiant, le 556e vers de *l'Andrienne* de Térence, dont voici le texte :

Amantium iræ, amoris integratio 'st.

Page 90, ligne 3. — Le professeur dont Montesquieu n'a pas mis le nom dans ce passage est sans doute Joseph Monti, qu'il a mentionné plus loin.

Page 91, ligne 1. — C'est à l'évangéliste saint Luc que sont attribuées la *Madone* de Bologne et quelques autres du même style.

Page 91, ligne 13. — Le manuscrit donne *Santuzzi,* au lieu de *Fantuzzi.*

Page 92, ligne 4. — Horace Sammacchini, peintre de l'école bolonaise, naquit en 1532 et mourut en 1577.

Page 92, lignes 20 et 21. — Il y avait d'abord dans le manuscrit : *Les revenus de,* au lieu de *non a;* et plus loin : *non compris,* après les mots *d'anguilles.*

Page 92, ligne 27. — Antoine-François de La Trémouille, duc de Noirmoutiers, frère de la princesse des Ursins, naquit le 17 juillet 1652 et mourut le 18 juin 1733.

Page 92, ligne 28. — Marie-Anne-Césarine Lanti della Rovere, née vers 1685, épousa, en 1712, Jean-Baptiste-Joseph de Croï, duc d'Havré, qui devait mourir en 1727, et mourut elle-même le 16 avril 1753.

Page 93, ligne 9. — Le manuscrit donne *Saint-Michel-in-Bosso,* au lieu de *Saint-Michel-in-Bosco.*

Page 93, ligne 11. — Charles Cignani, peintre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1628, et y mourut le 6 septembre 1719.

Page 93, ligne 12. — Le manuscrit donne ici *Brisio* et plus loin *Briscio,* au lieu de *Brizzio.* — François Brizzio, peintre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1574, et y mourut en 1623.

Page 93, ligne 13. — Jacques Cavedone, peintre de l'école bolonaise, naquit à Sassuolo, en 1577, et mourut à Bologne, en 1660.

Page 93, ligne 25. — Lionel Spada, peintre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1576, et mourut à Parme, le 17 mai 1622.

Page 93, ligne 28. — Alexandre Tiarini, peintre de l'école bolonaise, naquit à Bologne, en 1577, et y mourut le 8 février 1668.

Page 94, ligne 21. — François Raibolini, dit *Francia,* un des maîtres de l'école bolonaise, naquit à Bologne, vers 1490, et y mourut le 5 janvier 1517.

Page 96, ligne 9. — Le manuscrit donne *la Tanara,* au lieu de *le Panaro.*

Page 97, lignes 24 et 25. — Les douze derniers mots de l'alinéa ont été ajoutés après coup dans le manuscrit.

Page 98, lignes 13 et 14. — Louis Pic de La Mirandole fut promu cardinal le 18 mai 1712, devint ensuite évêque de Sinigaglia, et mourut en 1743.

Page 98, lignes 17 à 19. — Renaud, duc de Modène, fut investi

du comté de Novellara, le 12 octobre 1737, ce fief étant devenu vacant par la mort de Philippe-Alphonse de Gonzague (1728).

Page 98, lignes 20 et 21. — Louis-Antoine Muratori, savant italien, naquit le 21 octobre 1672 et mourut le 21 janvier 1750. Avant d'être le bibliothécaire du duc de Modène, il avait rempli les fonctions de conservateur de la Bibliothèque ambroisienne, à Milan. Nous avons consacré déjà une note à son recueil des *Rerum Italicarum Scriptores*. Mais ce grand ouvrage ne donne qu'une idée très imparfaite de son activité littéraire, archéologique et historique. A la page 104 du présent volume, on trouve le titre de quelques-uns de ses autres livres.

Page 99, lignes 1 et 2. — Montesquieu avait d'abord écrit *de mon temps* une seconde fois, après les mots *à Rome*.

Page 99, lignes 2 et 3. — Célestin Galiani, né à Foggia, en 1681, et mort à Naples, en 1753, prit l'habit des Célestins. Il était non moins versé dans les sciences que dans les lettres, si bien que, nommé d'abord professeur d'histoire ecclésiastique à Rome, il fut ensuite appelé à faire partie d'une commission hydraulique. Plus tard, il obtint de hautes dignités ecclésiastiques, fonda l'Académie des Sciences de Naples, et remplit d'importantes fonctions administratives et judiciaires. En 1741, il négocia le concordat qui régla les rapports du royaume de Naples avec le Saint-Siège. Il était l'oncle du célèbre abbé Ferdinand Galiani.

Page 99, ligne 7. — Joseph Monti, naturaliste, né à Bologne en 1682, y enseigna l'histoire naturelle, à partir de 1720, et y mourut le 4 mars 1760.

Page 99, ligne 8. — Joseph Roma, de l'ordre des Pères minimes, d'abord professeur de philosophie et de théologie à Rome, fut nommé, le 15 novembre 1720, professeur de physique à l'Université de Turin, dont il devint le bibliothécaire en 1732.

Page 99, ligne 8. — Bernard-André Lama, Napolitain, fut nommé professeur d'éloquence à l'Université de Turin, le 15 novembre 1722.

Page 99, lignes 9 et 10. — Constantin Grimaldi, né en 1667 et mort en 1750, fut conseiller royal à Naples. C'était un magistrat très versé dans la jurisprudence, la théologie, la médecine, etc. Mais il se fit remarquer surtout par des écrits où il prit la défense de la philosophie de Descartes contre le père Beneditis.

Page 99, ligne 10. — Dans le manuscrit, les mots [*J*]*e les ai tous vus*, sont écrits au-dessus des mots *ai connu les susdits*, que Montesquieu jugea sans doute trop dédaigneux, et qu'il fit biffer.

Page 99, ligne 11. — Jean-Joseph, marquis d'Orsi, né à Bologne, en 1652, et mort en 1733, s'intéressa vivement aux lettres et écrivit lui-même en vers et en prose. Il défendit la poésie italienne contre le P. Bouhours, qui l'avait critiquée dans son livre sur *la Manière de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit*. Renaud, duc de Modène, l'appela à sa cour, où il jouit d'une certaine influence.

Page 99, lignes 26 et 27. — Marie-Béatrix, filles d'Alfonse IV, duc de Modène, née le 5 octobre 1658 et morte le 7 mai 1718, se maria, par procuration, le 30 septembre 1673, avec le duc d'York, qui devait régner en Angleterre, sous le nom de *Jacques II*. Louis XIV avait constitué une dot à cette princesse. Aussi, quand elle se rendit en Angleterre, passa-t-elle par la France, accompagnée de son oncle Renauld, qui n'était pas encore duc de Modène.

Page 100, lignes 6 à 10. — Les ducs de Brunswick descendaient de Welf, fils d'Albert-Azon II, marquis d'Este, mort en 1097. Ce Welf s'établit en Allemagne. Son frère cadet Foulques demeura en Italie et fut le chef de la branche italienne de la famille.

Page 100, ligne 10. — Le manuscrit donne *de Scafnabourg*, au lieu d'*Aschaffenbourg*. — Lambert, né à Aschaffenbourg (d'où son nom latin de *Schafnaburgensis*), vécut au XIe siècle, prit l'habit de saint Benoît, et écrivit une *Chronique* qui va depuis Adam jusqu'en 1077.

Page 100, lignes 13 à 17. — Les généalogistes modernes s'accordent avec Muratori pour contester l'origine saxonne des ducs de Savoie; mais ils n'osent plus remonter au delà d'Humbert-aux-blanches-mains, mort vers 1050, qu'on donnait au siècle dernier pour fils de Bérold, comte de Savoie et de Maurienne, mais dont la filiation n'est pas établie sûrement.

Page 100, lignes 18 à 21. — Dans son *Histoire de la Formation territoriale des États de l'Europe centrale*[1], M. Aug. Himly dit à propos des Welfs : « Pour eux, comme pour leurs prédécesseurs, l'imagination des historiographes officiels s'est donné libre carrière en fait d'origine et d'extraction antique; Leibniz et Muratori ont même trouvé moyen de faire des Este un rameau du vieux tronc guelfe; en tout cas, l'illustration historique de leur race remonte au Xe siècle. »

1. *Histoire de la Formation territoriale des États de l'Europe centrale*, par M. Aug. Himly, 2e édition (Paris, Hachette et Ce, 1894), tome II, page 230.

Page 100, ligne 21. — Il y eut, au IXe siècle, deux Adalbert, margraves de Toscane : le premier le fut de 847 à 884; le second, de 890 à 917.

Page 100, lignes 22 à 28. — La branche des Este dont Montesquieu parle ici descendait de Sigismond, marquis de San-Martino, qui mourut en 1507, et dont la descendance masculine s'éteignit en 1752.

Page 100, ligne 30. — Les électeurs de Hanovre, qui étaient des Brunswick-Lünebourg, et les ducs de Modène, qui étaient des Este, avaient pour auteur commun cet Albert-Azon II, marquis d'Este, dont nous avons dit un mot dans une note antérieure.

Page 101, lignes 17 et 18. — Renaud, duc de Modène, avait épousé, le 18 novembre 1695, Charlotte-Félicité, fille de Jean-Frédéric de Brunswick-Lünebourg, duc de Hanovre. Lorsque celui-ci mourut, le 27 décembre 1679, il laissa deux filles. Mais le duché de Hanovre ne pouvait être recueilli que par des héritiers mâles, et le fut par le plus jeune frère de Jean-Frédéric, Ernest-Auguste, auquel Léopold Ier devait conférer le titre d'*électeur*.

Page 101, lignes 18 et 19. — C'est sans doute par suite d'une erreur du copiste qu'il est ici question du duché de Guise. Que vient faire ce duché après une phrase sur *la succession de Brunswick,* dont il ne faisait pas partie?

Page 101, ligne 19. — En 1729, Élisabeth-Sophie-Marie, fille de Rodolphe-Frédéric, duc de Holstein-Nordberg, était, depuis dix-neuf ans, duchesse de Brunswick. Née le 2 septembre 1683, elle se maria en secondes noces, le 12 septembre 1710, avec Auguste-Guillaume de Brunswick-Wolfenbüttel, dont elle fut la troisième femme. Elle mourut le 3 avril 1767.

Page 101, lignes 23 et 24. — Renaud, duc de Modène, avait marié sa fille Henriette-Marie à Antoine, duc de Parme, le 5 février 1728. Elle était née le 2 février 1702 et devait mourir le 29 janvier 1777. Une de ses sœurs s'appelait Bénédicte-Erneste, et l'autre, Amélie-Joséphine.

Page 102, ligne 20. — Bernardin Ramazzini, savant médecin, naquit à Carpi, le 5 novembre 1633, et mourut à Padoue, le 5 novembre 1614. Montesquieu a dû lire ses ouvrages, du moins en partie. Il cite, en effet, le *De Morbis Artificum* dans l'*Essai sur les Causes qui peuvent affecter les Esprits* [1].

Page 108, ligne 3. — Les villes de Parme et de Plaisance

1. *Mélanges inédits* (Bordeaux, G. Gounouilhou, 1892), page 152.

furent cédées, en 1512, au pape Jules II, par Maximilien Sforza. En 1515, elles furent occupées par les Français. Mais le Saint-Siège les recouvra en 1521 et les conserva jusqu'en 1545, où le pape Paul III investit son fils naturel Pierre-Louis Farnèse du double duché de Parme et de Plaisance.

Page 111, ligne 15. — Le Silhouette dont Montesquieu parle ici est le père de celui qui devint contrôleur général. Ce fut d'abord un simple receveur des tailles à Limoges. Son fils, qui l'accompagnait dans son voyage, en rédigea une relation. Né le 25 juillet 1709 et mort le 20 janvier 1767, Étienne de Silhouette administra les finances de la France du 4 mars au 21 novembre 1759. Le récit de ses voyages ne parut qu'après sa mort, en 1768, sous le titre de *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, du 22 avril 1729 au 6 février 1730.*

Page 111, lignes 19 et 20. — Attachés à la grande chancellerie, les secrétaires du Roi devenaient nobles au bout de vingt ans d'exercice de leur charge.

Page 112, ligne 16. — Outre François Mazzola, auquel nous avons déjà consacré une note, on connaît au moins quatre autres Mazzola qui furent également peintres : Philippe, père de François, ses oncles Michel et Pierre-Hilaire, et son cousin Jérôme.

Page 112, ligne 28. — Antoine Van Dyck, l'illustre peintre de l'école flamande, naquit à Anvers, le 22 mars 1599, et mourut à Londres, le 9 décembre 1641.

Page 113, ligne 29. — Par *le feu Duc,* il faut entendre François Farnèse, auquel nous avons déjà consacré une note.

Page 114, ligne 14. — Le manuscrit donne *Skeden*, au lieu de *Schedone.* — Barthélemy Schedone, peintre de l'école lombarde, naquit à Modène vers 1570, et mourut à Parme, le 27 décembre 1615.

Page 115, ligne 23. — Le Palais du Té ne doit pas son nom à la lettre T, dont il n'a point la forme. *Té* serait (dit-on) une abréviation de *tejetto,* qui signifie coupure ou passage destiné à l'écoulement des eaux. C'est par l'existence, plus ou moins ancienne, d'une coupure semblable dans le voisinage du Palais qu'on explique le nom par lequel on désigne cet édifice.

Page 115, ligne 25. — Le duc de Mantoue, dont le nom manque dans le manuscrit, est Frédéric II de Gonzague (1519 à 1540). Il n'était encore que marquis en 1524, lorsqu'il chargea Jules Romain de construire le Palais du Té. C'est le 25 mars 1530 seulement qu'il fut créé duc par Charles-Quint.

Page 115, ligne 28. — Par *Jules,* il faut entendre Jules Pippi, dit *le Romain,* auquel nous avons déjà consacré une note.

Page 117, ligne 15. — Jacques Courtois, dit *le Bourguignon*, né à Saint-Hippolyte (Doubs), en 1621, et mort à Rome, le 14 novembre 1676, est célèbre par ses tableaux de bataille. Montesquieu, dans ses notes sur les objets d'art de Florence, rappelle qu'il devint Jésuite. Voyez ci-dessus, page 339.

Page 118, ligne 19. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons en cet endroit l'alinéa qui commence par les mots *C'est la seule forteresse,* bien que cet alinéa soit, dans l'original, à la suite de celui qui commence par les mots *Cette chaussée retient*, et que nous imprimons à partir de la ligne 23.

Page 122, ligne 5. — C'est à la suite de l'alinéa qui finit par les mots *un grand bâtiment,* que se trouve, dans le manuscrit, le plan de Mantoue. Des raisons typographiques nous ont obligé d'insérer ce plan plus haut. Nous avons reproduit le croquis de Montesquieu ou plutôt de son secrétaire, en en rectifiant le dessin, mais en en transcrivant la légende sans y rien changer.

Page 125, ligne 4. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Adigée,* au lieu de *Adige.*

Page 125, ligne 19. — Paul Farinato, peintre de l'école vénitienne, naquit à Vérone en 1524 et y mourut en 1606.

Page 129, lignes 7 et 8. — Le manuscrit donne à deux reprises *Volarni,* au lieu de *Volargne.*

Page 129, ligne 17. — Le manuscrit donne *Hala,* au lieu de *Ala.*

Page 132, ligne 3. — Le manuscrit donne toujours *Inspruch,* au lieu de *Insprück.*

Page 132, ligne 13. — Montesquieu met *heures de France* parce qu'en Italie on compte les 24 heures du jour à la suite, en partant de ce que nous appelons la 6e heure du soir.

Page 133, ligne 4. — Le manuscrit donne toujours *Eysock,* au lieu de *Eisack.*

Page 133, ligne 5. — Le manuscrit donne toujours *Prener* ou *Perner,* au lieu de *Brenner.*

Page 133, ligne 8. — *Ultz* est écrit dans le manuscrit au-dessus de *Syll,* qui est biffé, et qui est, cependant, le vrai nom du cours d'eau dont Montesquieu parle ici.

Page 133, ligne 28. — Le manuscrit donne *Mitebald,* au lieu de *Mittewald.*

Page 133, ligne 29. — Le manuscrit donne *Sternach, Ochnberg,* au lieu de *Steinach, Schœnberg.*

Page 134, lignes 11 à 15. — César était gouverneur de toutes les Gaules lorsqu'il envahit, au mois de janvier de l'an 49 avant

Jésus-Christ, l'Italie proprement dite, que Pompée ne sut pas défendre.

Page 135, lignes 7 à 9. — Montesquieu avait raison de se défier des lames *d'or* de la Maison du Conseil. Elles ne sont que dorées, bien que la tradition prétende qu'elles aient coûté 30,000 ducats. Frédéric IV, duc de Tyrol, les aurait fait faire en 1425, pour prouver qu'il était riche, malgré son surnom de *Frédéric-à-la-Poche-vide.*

Page 136, lignes 3 à 5. — C'est, sans doute, par suite d'une erreur de copiste que le manuscrit donne ici *Molirte.* En allant de Mittenwald à Benedictbeuern, on rencontre d'abord le Walchensée. Plus loin, on suit la rive du Kochelsée, dont la superficie est bien moindre.

Page 136, ligne 11. — Le manuscrit donne *Venedipaern,* au lieu de *Benedictbeuern.*

Page 136, ligne 12. — Le manuscrit donne *Volfitihausen,* au lieu de *Wolfrathshausen.*

Page 137, lignes 12 et 13. — Virgile, *Églogue III,* v. 104 et 105.

Page 138, lignes 14 et 15. — Il faut entendre ici par *le duc de Bavière,* Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, né le 11 juillet 1662 et mort le 26 février 1726. Il succéda à son père Ferdinand-Marie, le 26 mai 1679, et gouverna les Pays-Bas espagnols de 1692 à 1701 et de 1704 à 1706. Allié de Louis XIV, il faillit perdre tous ses états pendant la guerre de la Succession d'Espagne, et c'est alors aussi qu'il fit, de juin en août 1703, une expédition malheureuse dans le Tyrol, pour se mettre en rapport avec les armées françaises qui opéraient en Italie.

Page 140, ligne 23. — Le manuscrit donne *Issel,* au lieu de *Isar.*

Page 140, ligne 26. — Charles-Albert, électeur de Bavière, né le 6 août 1697 et mort le 20 janvier 1745, succéda à son père Maximilien-Emmanuel, le 26 février 1726. A la mort de l'empereur Charles VI, il prétendit le remplacer et fut, en effet, élu empereur à Francfort, le 24 janvier 1742. Il prit alors le nom de *Charles VII,* mais faillit perdre ses états dans la guerre qu'il déclara à Marie-Thérèse, et dont il ne vit pas la fin.

Page 141, ligne 13. — L'électrice de Bavière était, en 1729, Marie-Amélie d'Autriche, fille de l'empereur Joseph Ier. Née en 1701, elle s'était mariée le 5 octobre 1722 avec Charles-Albert. Elle mourut le 11 décembre 1756.

Page 141, lignes 13 et 14. — Ferdinand-Marie de Bavière, qui avait reçu, en 1712, le landgraviat de Leuchtenberg en apanage, mourut en 1738.

Page 141, lignes 16 et 17. — Jean-Théodore de Bavière, né le

3 septembre 1703 et mort le 27 janvier 1763, devint successivement évêque de Ratisbonne le 29 juillet 1719, de Freising en 1727, et de Liège en 1744. De plus, il fut promu cardinal le 9 septembre 1743, mais proclamé seulement en 1746.

Page 141, ligne 17. — Clément-Auguste de Bavière, né le 16 août 1700 et mort le 6 février 1761, devint successivement évêque de Paderborn et de Münster en 1719, coadjuteur de l'archevêque de Cologne le 9 mai 1722, archevêque de Cologne le 12 novembre 1723, évêque de Hildesheim en 1724, évêque d'Osnabrück en 1728, et grand-maître de l'Ordre teutonique le 17 juillet 1732.

Page 141, ligne 20. — Par *le feu Électeur,* il faut entendre l'électeur Maximilien-Emmanuel, auquel nous avons déjà consacré une note.

Page 142, ligne 22. — Ignace-Félix, comte de Tœrring-Jettenbach, né le 28 novembre 1682 et mort le 18 août 1763, fut chargé, par Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, d'accompagner ses fils dans la campagne que les armées de l'empereur Charles VI firent, en 1717, contre les Turcs. Il remplit les plus hautes fonctions politiques et militaires, sous le règne de l'électeur Charles-Albert, mais sans bonheur. Aussi, fut-il disgracié par le fils et successeur de ce prince, l'électeur Maximilien-Joseph.

Page 142, ligne 23. — La bataille de Belgrade fut livrée, le 16 août 1717, par le prince Eugène de Savoie au grand-visir Khalil-Pacha, qui fut complètement défait, et qui dut abandonner aux Impériaux la ville de Belgrade elle-même.

Page 144, lignes 20 et 21. — Le 11 septembre 1709, les Français, sous les ordres de Villars, furent battus, à Malplaquet, par les armées du prince Eugène et de Marlborough; mais les vainqueurs perdirent près de trois fois plus d'hommes que les vaincus.

Page 145, ligne 5. — Le manuscrit donne *Tirem,* au lieu de *Thierheim* ou *Thürheim.* — Georges-Sigismond-Christophe, comte de Thürheim, né en 1666 et mort en 1738, fut grand-chambellan et ministre de l'électeur Charles-Albert.

Page 145, ligne 6. — M. de Rezé avait été envoyé en 1726 à la cour de Bavière, en qualité de représentant de la France.

Page 145, ligne 17. — Par *les Impériaux,* il faut entendre ici les agents des empereurs Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI. On sait qu'en vertu d'un traité signé le 9 septembre 1704, au camp de Landau, l'électorat de Bavière fut occupé et administré pendant une dizaine d'années comme une possession des Habsbourg. L'électeur Maximilien-Emmanuel ne fut rétabli dans

ses états qu'en vertu des traités de Radstadt et de Bade, des 26 mars et 7 septembre 1714.

Page 145, lignes 24 à 26. — Nous avons imprimé tels quels les noms barbares qu'on lit en cet endroit du *Voyage en Allemagne,* et nous n'avons pas osé leur substituer des noms de forme plus allemande, comme *Seefeld, Sinzheim,* etc., que rien ne nous autorise à adopter.

Page 145, ligne 27. — Le manuscrit donne *Sleisem,* au lieu de *Schleissheim.*

Page 146, ligne 7. — Les Italiens désignent les entresols sous le nom de *mezzanini.* Dans son *Dictionnaire des Termes propres à l'Architecture,* Félibien donne *mezanines* comme un terme qui « n'est guère en usage » en France. Montesquieu écrit *metzanins.*

Page 146, ligne 13. — Le manuscrit donne *Rimbrans,* au lieu de *Rembrandts.* — Rembrandt Harmens Van Rhyn, le grand maître de l'école hollandaise, naquit à Leyde, le 15 juin 1606, et mourut à Amsterdam, au commencement d'octobre 1669.

Page 146, lignes 18 et 19. — Le manuscrit donne *Louchtem,* au lieu de *Lustheim.*

Page 146, lignes 26 et 27. — Le *président* dont Montesquieu parle sans le nommer est, sans doute, François-Xavier-Joseph, baron d'Unertl, né le 21 février 1675 et mort le 22 janvier 1750, qui remplit des fonctions diplomatiques sous trois électeurs de Bavière : Maximilien-Emmanuel, Charles-Albert et Maximilien-Joseph, et qui avait été nommé, en 1726, chancelier du Conseil privé.

Page 146, ligne 28. — Jean-Maximilien-Ferdinand, comte de Preising, fut grand-écuyer et ministre de l'électeur Charles-Albert et mourut en 1739.

Page 147, ligne 9. — Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de Maillebois, né en 1682 et mort le 7 février 1762, était le petit-neveu de Colbert. Il suivit la carrière des armes avec distinction, si bien qu'il obtint le bâton de maréchal de France en 1741. En 1726, il fut chargé d'une mission diplomatique auprès de l'électeur de Bavière.

Page 147, lignes 24 à 26. — Montesquieu fait ici allusion à des événements contemporains. En moins de vingt ans, on avait vu trois électeurs de l'Empire devenir rois : celui de Saxe, en Pologne (1697); celui de Brandebourg, en Prusse (1701), et celui de Hanovre, en Angleterre (1714). Peu après, l'héritier présomptif du landgrave de Hesse-Cassel avait été appelé au trône de Suède par les États de ce pays (1720).

Page 147, ligne 29. — Ferdinand, comte de Plettenberg-Nordkirchen, né en 1690 et mort en 1737, fut pendant quelques années le favori et le premier ministre de l'électeur Clément-Auguste; mais, en 1733, ses intrigues le firent disgracier.

Page 148, ligne 16. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Ausbourg,* au lieu de *Augsbourg.*

Page 149, lignes 10 et 11. — Alexandre-Sigismond de Bavière-Neubourg, né le 19 avril 1663 et mort le 23 janvier 1737, devint évêque d'Augsbourg le 1er avril 1690.

Page 149, lignes 21 et 22. — L'organisation du *Magistrat* dans la ville d'Augsbourg, telle que Montesquieu l'a décrite, avait été stipulée dans le § 2 de l'article 5 du traité d'Osnabrück, signé le 24 octobre 1648 par les représentants de l'Empire germanique et de la Suède.

Page 150, ligne 13. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Leck,* au lieu de *Lech.*

Page 151, ligne 17. — Le manuscrit donne *creis,* au lieu de *kreutzer.*

Page 152, ligne 4. — C'est à la suite du paragraphe qui finit par les mots *et qu'on tourne,* que se trouve, dans le manuscrit, le dessin de la porte secrète d'Augsbourg, dessin que nous avons inséré à la page précédente pour des raisons typographiques.

Page 152, ligne 22. — C'est à la suite de l'alinéa qui finit par les mots *fait monter,* que se trouve, dans le manuscrit, le dessin du pont d'Augsbourg, dessin que nous avons inséré un peu plus haut pour des raisons typographiques.

Page 153, ligne 1. — Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, les Français et les Bavarois obligèrent les Impériaux, qu'ils assiégeaient dans Augsbourg, à capituler le 14 décembre 1703.

Page 154, ligne 17. — Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, née en 1647 et morte le 12 juillet 1733, épousa, le 22 février 1666, Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris. Sa mère s'était remariée avec François de Bachaumont, qui cultiva avec soin son intelligence. Elle écrivit sur divers sujets de morale et tint à Paris un salon des plus recherchés.

Page 155, ligne 21. — Le manuscrit donne *éméthic,* au lieu d'*émétique.*

Page 156, ligne 4. — Le manuscrit donne ici *Necre* et ailleurs *Nekre,* au lieu de *Neckar.*

Page 156, ligne 17. — M. le Dr G. Perry, bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Bordeaux, a bien voulu nous apprendre que la *febris hungarica* ou *castrensis* est la maladie qu'on

nomme en français *le typhus des armées*. Elle fut étudiée pour la première fois dans la Basse-Hongrie, sur les armées qui y campèrent en 1566. De là le double nom latin qu'on lui donnait autrefois.

Page 157, lignes 12 et 13. — La ville d'Augsbourg était comprise dans le cercle de Souabe.

Page 158, lignes 16 à 20. — Les noms des villes que Montesquieu traversa, en allant d'Augsbourg à Stuttgard, sont orthographiés de la manière suivante dans le manuscrit : *Sousmarhausen, Gunsbourg, Ælihingen, Vesterstat, Geinhague, Jaspingnen* et *Plockingen*. Nous avons essayé de les rectifier et de les identifier dans le texte que nous imprimons.

Page 158, ligne 26. — Le manuscrit donne *Virtemberg,* au lieu de *Wurtemberg*. — Éberard-Louis, duc de Wurtemberg, né le 18 septembre 1696 et mort le 31 octobre 1733, succéda à son père Guillaume-Louis, le 23 juin 1677.

Page 160, ligne 8. — C'est à la suite de l'alinéa qui finit par les mots *entre lesquels on passe,* que se trouve, dans le manuscrit, le plan du château de Louisbourg, plan que des raisons typographiques nous ont obligé d'insérer plus haut.

Page 162, lignes 8 et 9. — Louis-Guillaume, margrave de Bade, né le 8 avril 1655 et mort le 4 janvier 1707, succéda à son aïeul Guillaume, le 22 mai 1677.

Page 162, ligne 10. — Charles-Philippe de Bavière-Neubourg, électeur palatin, né le 4 novembre 1661 et mort le 31 décembre 1742, succéda à son frère Jean-Guillaume, le 8 juin 1716. Il fut le troisième et dernier électeur palatin de cette branche de Neubourg qui avait remplacé la branche de Simmern, et dont hérita la branche de Sulzbach. Les électeurs palatins appartenaient à la famille des Wittelsbach, comme les électeurs de Bavière, dont ils étaient les agnats.

Page 162, ligne 14. — Le manuscrit donne *Bidigheim,* au lieu de *Besigheim*.

Page 162, lignes 20 et 21. — Lorsqu'Albert de Brandebourg-Anspach, grand-maître de l'Ordre teutonique, voulut séculariser l'Ordre pour devenir duc héréditaire de Prusse en exécution du traité de Cracovie, du 8 avril 1525, une partie des chevaliers protestèrent et choisirent un nouveau grand-maître. Le siège de l'Ordre fut alors établi à Mergentheim, en Franconie. Quant aux possessions que les chevaliers conservèrent, elles furent divisées en 12 bailliages, dont chacun était dirigé par un commandeur ou *Landcomtur*.

Page 163, lignes 4 et 5. — Le manuscrit donne *Sunsleim,* au lieu de *Sinsheim.*

Page 164, lignes 8 à 13. — Le 4 septembre 1719, l'électeur palatin Charles-Philippe avait expulsé les Calvinistes de l'église du Saint-Esprit, dont la nef leur appartenait. A la suite des représailles que les princes protestants d'Allemagne exercèrent alors contre les Catholiques, la mesure prise fut rapportée le 16 mars 1720. Mais, le 14 avril suivant, l'Électeur abandonna Heidelberg, pour s'établir à Schwetzingen et à Mannheim. — C'est par distraction que le mot *Protestants* a été écrit à la ligne 11, au lieu du mot *Catholiques.*

Page 164, lignes 20 à 23. — Le traité d'Osnabrück, que l'on confond sous le nom commun de *traité de Westphalie* avec le traité de Münster, également signé le 24 octobre 1648, garantissait la liberté de conscience aux Catholiques, aux Luthériens et aux Calvinistes. Par l'article 5, il remettait les choses ecclésiastiques en l'état où elles avaient été le 1er janvier 1624. Un prince de l'Empire ne pouvait donc point troubler ses sujets dans l'exercice du culte qu'eux ou leurs pères auraient pratiqué à l'époque désignée dans ledit article.

Page 164, lignes 24 et suivantes. — Ce que Montesquieu dit au sujet de la fameuse tonne de Heidelberg permet de rectifier un passage de l'*Art de Vérifier les Dates.* Au tome XV, page 368, de l'édition de 1819, on lit : « En 1751, [l'électeur Charles-Théodore] a renouvelé la fameuse cuve d'Heidelberg, et l'a rendue plus forte de 30 foudres que l'ancienne, *détruite* en 1689 par les Français. »

Page 164, lignes 26 et 27. — Le manuscrit donne *hemers* et *hemer,* au lieu de *eimers* et *eimer.*

Page 165, ligne 11. — C'est sur un ordre de Louvois, expédié le 13 janvier 1689, que les troupes françaises dévastèrent et démolirent le château de Heidelberg dans les premiers jours du mois de mars suivant, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

Page 165, ligne 18. — Claudius Nero Cesar, dit *Germanicus,* né en l'an 15 avant Jésus-Christ et mort le 10 octobre de l'an 19 après notre ère, était neveu de Tibère, qui l'adopta. Gouverneur des Gaules, il traversa plusieurs fois le Rhin à la tête des légions romaines. Les victoires qu'il remporta sur les Germains lui valurent le surnom qui sert à le désigner généralement.

Page 165, ligne 21. — Hermann Coring, dit *Coringius,* fut un des savants les plus universels de l'Allemagne du XVIIe siècle. Né le 9 novembre 1606 et mort le 12 décembre 1681, il écrivit

sur la médecine, l'économie politique, le droit, l'histoire du droit, l'archéologie, etc. La collection de ses œuvres, plus ou moins complètes, a été publiée, en 1730, à Brunswick, et remplit six volumes in-folio.

Page 166, lignes 19 et 20. — Le manuscrit donne *Philsbourg*, au lieu de *Philippsbourg*.

Page 166, ligne 25. — Le traité de Bade, complément du traité de Radstadt, fut signé le 7 septembre 1714 et mit fin à la guerre de la France avec l'Empire d'Allemagne.

Page 167, ligne 4. — Le plan de Mannheim est inséré dans le manuscrit (comme dans notre texte) à la suite de la phrase : *Or voici comme est Mannheim*. Seulement, l'auteur ou son copiste, n'étant pas satisfait d'un premier dessin fait à la page 523, en fit ou fit faire un second à la page 524. Au haut de cette page est écrit : *Autre plan;* et, au bas : *Voyez les notes ci-dessus*. Le lieu H est un peu plus étroit dans le second plan que dans le premier. Mais le cours du Rhin n'est pas tracé plus exactement dans l'un que dans l'autre.

Page 169, ligne 29. — Les électeurs palatins étaient redevenus catholiques depuis l'avènement de la branche de Neubourg, dans la personne de Philippe-Guillaume (18 mai 1685). Le père de ce prince, le comte Wolfgang-Guillaume, était rentré dans le giron de l'Église à la suite de sa rupture avec Jean-Sigismond, électeur de Brandebourg, dont il devait épouser la fille. Cet événement se produisit en 1613, à Düsseldorf, au milieu d'un banquet, où le futur beau-père administra un soufflet à son futur gendre.

Page 171, ligne 1. — Quand la dynastie des ducs de Juliers, de Clèves et de Berg, s'éteignit, le 25 mars 1609, dans la personne de Jean-Guillaume, les divers prétendants à sa succession finirent par s'entendre. Le partage provisionnel de Xanten, du 12 novembre 1614, attribua Juliers et Berg aux princes de Neubourg, qui les gardèrent. Aussi, lorsque les princes de Neubourg devinrent électeurs palatins, ces deux duchés furent-ils unis personnellement au Palatinat.

Page 171, lignes 6 et 7. — Frédéric de Bavière-Simmern, né le 16 août 1596 et mort le 29 novembre 1632, succéda à son père Frédéric-le-Sincère, électeur palatin, le 9 septembre 1610. Pendant la guerre de Trente Ans, il se fit couronner roi de Bohême, le 25 octobre 1619. Mais, le 8 novembre 1620, il fut battu à la Montagne-Blanche et fut obligé de s'enfuir en Hollande. Peu après, il fut déclaré déchu de la dignité électorale, le 6 mars 1623, par la diète de Ratisbonne. Son fils Charles-Louis ne recouvra

le titre d'électeur que vingt-cinq ans après, en vertu de l'article 15 du traité de Münster, du 24 octobre 1648.

Page 171, lignes 22 et 25. — Par suite d'une distraction qu'il est difficile de mettre sur le compte du copiste, le manuscrit donne ici, deux fois de suite, *Danube* au lieu de *Rhin*.

Page 171, lignes 28 et suivantes. — A la mort de l'électeur Charles-Philippe de Bavière-Neubourg, les princes de Sulzbach héritèrent des duchés de Juliers et de Berg, dont le futur électeur palatin Charles-Théodore fut investi le 26 octobre 1742.

Page 172, lignes 1 à 5. — En 1729, le prince régnant de Sulzbach s'appelait *Théodore*. Né le 14 février 1659, il avait succédé à son père, Chrétien-Auguste, le 26 avril 1708. Lorsqu'il mourut le 11 juillet 1732, son fils cadet Jean-Chrétien, né le 23 janvier 1700, hérita de la principauté : l'aîné, Joseph-Charles-Emmanuel, qui avait épousé Élisabeth-Augusta, fille de l'électeur palatin Charles-Philippe, était mort en 1729. Jean-Chrétien mourut, d'ailleurs, lui-même le 20 juillet 1733. Son fils Charles-Philippe-Théodore devint alors prince de Sulzbach; puis, électeur palatin à la mort de Charles-Philippe (31 décembre 1742); et, enfin, électeur de Bavière à la mort de Maximilien-Joseph (30 décembre 1777). Né le 11 décembre 1724, il mourut le 16 février 1799, pendant les guerres de la Révolution, qui lui enlevèrent une partie de ses états.

Page 172, lignes 8 et 11. — Le manuscrit donne *principauté Darmstat* et *ville d'Armstat*, au lieu de *principauté de Darmstadt* et *ville de Darmstadt*.

Page 173, ligne 5. — La Bulle d'Or est l'acte qui régla, sous l'empereur Charles IV, la constitution de l'Empire d'Allemagne, acte dont vingt-trois chapitres furent arrêtés à Nüremberg, le 10 janvier, et sept, à Metz, le 25 décembre 1356.

Page 173, lignes 6 et 7. — Le dernier empereur d'Allemagne qui ait été couronné à Aix-la-Chapelle, fut Charles-Quint (22 octobre 1520). Tous ses successeurs, jusqu'à François II, le furent dans la ville de Francfort-sur-le-Mein. Cependant, chaque fois que l'on couronnait un nouvel empereur à Francfort, on adressait à Aix des lettres qui sauvegardaient, en principe, les droits de cette ville.

Page 173, ligne 14. — *L'Électeur* dont Montesquieu parle ici n'est plus l'électeur palatin dont il sera encore question dans la phrase suivante, mais bien l'archevêque de Mayence François-Louis de Bavière-Neubourg, propre frère dudit électeur palatin. Né le 24 juillet 1664 et mort le 18 avril 1732, il fut nommé succes-

sivement évêque de Breslau en 1683, évêque de Worms et grand-maître de l'Ordre teutonique en 1694, coadjuteur de l'archevêque de Mayence le 5 novembre 1710, et archevêque-électeur de Trèves le 20 février 1729. Enfin, lorsque l'archevêque-électeur de Mayence Lothaire-François de Schœnborn mourut (30 janvier 1729), il le remplaça, mais en résignant, le 3 mars 1729, l'archevêché de Trèves.

Page 173, ligne 28. — Le manuscrit donne encore ici *Danube* au lieu de *Rhin*.

Page 174, ligne 1. — Le manuscrit donne *Phals*, au lieu de *Pfalz*.

Page 174, ligne 3. — Le manuscrit donne *Phalstgraves*, au lieu de *Pfalzgraves*.

Page 174, ligne 4. — Le manuscrit donne ici et plus bas *Sangoar*, au lieu de *Sanct-Goar*.

Page 174, ligne 5. — Le manuscrit donne *Hesse-Rhinfelds*, au lieu de *Hesse-Rheinfels*.

Page 174, lignes 8 et 10. — Les places que Montesquieu désigne sous le nom de *Chat* et de *Rat* s'appellent *die Katze* et *die Maus*, c'est-à-dire *le Chat* et *la Souris*.

Page 174, ligne 20. — C'est évidemment par distraction que Montesquieu a écrit ici *couchant*, au lieu de *levant* : car Coblentz est sur la rive gauche du Rhin.

Page 174, ligne 29. — Depuis 1512, l'Allemagne était divisée en dix cercles au point de vue de l'administration des affaires communes aux divers états de l'Empire. Plus tard, on distingua les cercles catholiques, les protestants, et les mixtes. Les quatre cercles dont Montesquieu parle ici sont, sans doute, ceux de Souabe, de Franconie, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, qui établirent entre eux, à plusieurs reprises, des liens particuliers.

Page 175, ligne 2. — Le manuscrit donne *Neiweret*, au lieu de *Neuwied*.

Page 175, ligne 5. — En 1729, le comte de Neuwied s'appelait *Frédéric-Guillaume*. Il mourut en 1737. Mais son grand-père paternel, qui s'appelait *Hermann II*, n'était pas comte de Neuwied.

Page 175, ligne 10. — Le château dont Montesquieu traduit le nom par *Ara-Diaboli* s'appelle véritablement *Friedrichsstein*; mais il avait été surnommé *Teufelshaus*, c'est-à-dire *Maison-du-Diable*.

Page 175, ligne 18. — Le chevalier de Boissieu ou Boissieux avait été envoyé par le Gouvernement français, en août 1728, à l'électeur de Cologne, pour décider ce prince à accéder au traité de Hanovre, du 3 septembre 1725.

Page 175, ligne 22. — Par le *feu Électeur,* il faut entendre ici Joseph-Clément de Bavière, né le 5 décembre 1671 et mort le 12 novembre 1723, qui fut nommé successivement évêque de Freising et de Ratisbonne en 1685, archevêque de Cologne le 20 septembre 1688, évêque de Liège en 1694, et évêque de Hildesheim en 1714. Mais il ne reçut la prêtrise que le 1er janvier et ne fut sacré que le 1er mai 1707. En 1694, il résigna l'évêché de Freising, et, en 1716, celui de Ratisbonne.

Page 176, ligne 3. — Les mots *l'Électeur* sont ajoutés, dans le manuscrit, entre les lignes, au-dessus des mots *l'Empereur,* qui sont biffés.

Page 176, ligne 9. — Le manuscrit donne *Popelstorf,* au lieu de *Poppelsdorf.*

Page 176, ligne 10. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Breuile,* au lieu de *Brühl.*

Page 177, ligne 17. — Clément-Auguste avait eu pour prédécesseur, à Osnabrück, Ernest-Auguste II, duc d'York, fils de cet autre Ernest-Auguste de Brunswick-Lünebourg qui fut le premier électeur de Hanovre, et qui fut, lui aussi, évêque d'Osnabrück. C'est le 2 mars 1716 qu'eut lieu l'élection d'Ernest-Auguste II. Né en 1694, il mourut le 14 août 1728.

Page 177, ligne 21. — Charles de Lorraine, né le 24 novembre 1680 et mort le 4 décembre 1715, était fils de Charles V, duc de Lorraine, et fut nommé successivement évêque d'Olmütz en 1695, évêque d'Osnabrück le 14 avril 1698, et, le 24 septembre 1710, coadjuteur de l'archevêque-électeur de Trèves, Jean-Hugues d'Orsbeck, qui mourut le 6 janvier 1711, et qu'il remplaça.

Page 178, ligne 5. — Les archevêques de Cologne avaient été investis du duché de Westphalie lors de sa constitution, c'est-à dire à l'époque où Henri-le-Lion, duc de Saxe, fut dépouillé de ses états, le 13 avril 1180, par la diète de Gelnhausen, sous le règne de Frédéric Ier Barberousse.

Page 180, ligne 11. — Dans la note que nous avons consacrée plus haut à François-Louis de Bavière-Neubourg, nous avons déjà dit qu'il avait résigné l'archevêché de Trèves le 3 mars 1729.

Page 180, ligne 19. — Le manuscrit donne *Keiservert* et *Rimbergue,* au lieu de *Kaiserswerth* et de *Rheinberg.*

Page 180, ligne 26. — A la suite du paragraphe qui finit par les mots *devenir aînés,* il s'en trouve, dans le manuscrit, un qui est biffé :

« Rome est plus singulière à présent qu'elle ne l'étoit du temps des Empereurs romains. »

Page 181, ligne 18. — Frédéric-Chrétien de Plettenberg-Lehnhausen fut évêque de Münster du 7 juillet 1688 au 5 mai 1706, jour de sa mort.

Page 181, lignes 25 à 26. — Il s'agit ici des traités conclus en 1725 : l'un à Vienne, entre l'Empereur et le roi d'Espagne; et l'autre à Herrenhausen, près de Hanovre, entre la France, la Grande-Bretagne et la Prusse. Les électeurs de Bavière et de Cologne accédèrent au traité de Vienne le 1er septembre 1726. Ils ne tinrent pas, du reste, leurs engagements.

Page 182, ligne 16. — Le manuscrit donne *Helzbach;* mais c'est là sans doute une erreur du copiste, qui n'aura pas su lire *Sulzbach :* la *fille de l'Électeur palatin* était, en effet, quand Montesquieu voyageait en Allemagne, veuve d'un prince de Sulzbach, comme on l'a vu plus haut.

Page 182, ligne 21. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Meternik,* au lieu de *Metternich.*

Page 183, ligne 11. — François-Arnold Wolf de Metternich fut évêque de Münster du 30 août 1706 au 25 décembre 1718, tout en conservant le siège de Paderborn, auquel il avait été appelé dès 1704.

Page 183, ligne 14. — Christophe-Bernard de Galen fut évêque de Münster du 14 novembre 1650 au 19 septembre 1678, jour de sa mort. Il vécut soixante et onze ans et mena une existence des plus agitées. C'est en 1661 que ce belliqueux prélat ravit à la ville de Münster son antique indépendance.

Page 186, ligne 9. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Dusseldorps,* au lieu de *Düsseldorf.*

Page 186, lignes 11 et 12. — Par *le feu Électeur palatin*, il faut entendre Jean-Guillaume de Bavière-Neubourg, qui naquit le 19 avril 1658, succéda, le 2 septembre 1690, à son père Philippe-Guillaume, et mourut le 8 juin 1716.

Page 188, ligne 6. — Les électeurs de Brandebourg possédaient le duché de Clèves depuis le partage provisionnel de Xanten, conclu le 12 novembre 1614 entre les héritiers des ducs de Clèves et de Juliers.

Page 188, ligne 10. — Le manuscrit donne *D'orsta,* au lieu de *Dorsten.*

Page 188, lignes 13 et 14. — Le manuscrit donne *D'ulman,* au lieu de *Dülmen.*

Page 189, ligne 2. — Le manuscrit donne *Leiden,* qui n'est plus la forme usitée en France, au lieu de *Leyde.* — Jean Bockelson, dit *Jean de Leyde,* naquit dans cette ville et exerça d'abord

les professions de tailleur et de tavernier. Il vint à Münster à l'époque où les Anabaptistes s'emparèrent du gouvernement de cette ville, et se fit reconnaître par eux comme prophète et roi. Assiégé par une armée nombreuse, il se défendit pendant plus d'un an, jusqu'au 24 juin 1535. Après la prise de la ville, il fut arrêté, jugé, et enfin supplicié en janvier 1536. Son cadavre fut mis dans une cage, qu'on suspendit au clocher de l'église de Saint-Lambert.

Page 189, ligne 6. — Martin Luther, le célèbre réformateur allemand, naquit à Eisleben, le 10 novembre 1483, et y mourut le 18 février 1546.

Page 189, lignes 18 et 19. — Münster est situé sur l'Aa, affluent de l'Ems.

Page 189, ligne 25. — Le manuscrit donne *pournikel,* au lieu de *pumpernickel.*

Page 190, lignes 6 à 9. — C'est dans le traité d'Osnabrück, art. 13, § 4, qu'il fut stipulé que l'évêque d'Osnabrück serait tour à tour catholique et protestant, et que les évêques protestants devaient être élus parmi les membres de la famille de Brunswick-Lünebourg.

Page 192, ligne 17. — Le *Chavigni* dont il est ici question est bien celui auquel nous avons consacré une note dans le tome Ier des *Voyages.* Ses talents diplomatiques étaient supérieurs à sa valeur morale, si Saint-Simon ne l'a point calomnié. De 1718 à 1753, Théodore Chavignard de Chavigni remplit des missions à Gênes, Parme, Madrid, Londres, Stuttgard, Ratisbonne, Copenhague, Lisbonne, Munich, Venise, etc.

Page 192, ligne 18. — Le manuscrit donne *Municause,* au lieu de *Münchhausen.* — Gerlach-Adolphe, baron de Münchhausen, né le 14 octobre 1688 et mort le 26 novembre 1770, remplit de hautes fonctions judiciaires, diplomatiques et administratives; entre autres, et pendant trente-deux ans, celles de *curator* de l'Université de Gœttingue, fondée en 1734.

Page 192, lignes 20 et 21. — Charles, vicomte de Townshend, né en 1674 et mort le 21 juin 1738, joua un rôle politique des plus considérables en Angleterre. Il fut secrétaire d'État de 1714 à 1716 et de 1720 à 1730. Puis il mena une vie retirée, d'une dignité exemplaire.

Page 192, ligne 23. — Le manuscrit donne *Herenausen (?),* au lieu de *Herrenhausen.*

Page 192, ligne 24. — Philippe Néricault-Destouches, né le 22 avril 1680 et mort le 5 juillet 1754, écrivit des comédies et remplit des fonctions diplomatiques. Il fut reçu, en 1723, à l'Aca-

démie française. Sa pièce de *l'Irrésolu* fut représentée pour la première fois en 1713.

Page 193, lignes 1 à 3. — En 1729, la guerre avait failli éclater entre le Hanovre et la Prusse à l'occasion de quelques soldats racolés ou emprisonnés. De grands préparatifs furent faits de part et d'autre. Mais, après avoir jeté feu et flamme, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, se calma et finit par accepter pour arbitres les ducs de Brunswick-Wolfenbüttel et de Saxe-Gotha, qui réglèrent le différend par un acte en date des 16 et 18 avril 1730.

Page 193, lignes 4 et 5. — Les troupes de l'électeur de Hanovre et du duc de Brunswick occupaient depuis dix ans, en 1729, les états du duc de Mecklembourg-Schwérin, en exécution d'un mandat impérial du 25 octobre 1717.

Page 193, lignes 26 et suivantes. — Montesquieu donne ici des renseignements très incomplets sur la maison de Brunswick. Ce qu'il en rapporte était à peu près exact à la fin du XVIIe siècle, quand Rodolphe-Auguste était duc de Brunswick-Wolfenbüttel, son cousin Georges-Guillaume, duc de Zelle, et son autre cousin Georges, duc de Hanovre. Ce dernier était neveu et gendre du duc de Zelle ; si bien qu'il réunit, à la mort de Georges-Guillaume, toutes les possessions de la branche cadette des Brunswick-Lünebourg.

Page 193, ligne 28. — Le manuscrit donne *Limbourg,* au lieu de *Lünebourg.*

Page 194, lignes 2 et 3. — Georges Ier acquit, en sa qualité d'électeur de Hanovre, les duchés de Brême et de Verden en vertu d'arrangements successifs avec le Danemark et avec la Suède. Le roi de Danemark lui céda ses droits par la convention de Copenhague, du 26 juin 1715, pour une somme sur laquelle les historiens ne s'accordent guère, mais qui ne dépassa point 3 à 4 millions de livres. Quant à la Suède, elle fit abandon des siens, par le traité de Stockholm, du 20 novembre 1720, au prix d'un million de rixdales.

Page 194, ligne 3. — Le manuscrit donne *Ferden,* au lieu de *Verden.*

Page 194, lignes 4 et 5. — Ce n'est point Georges Ier, mais son père, Ernest-Auguste, électeur de Hanovre, qui acquit *le duché* de Saxe-Lauenbourg, après la mort du duc Jules-François (29 septembre 1689), et en vertu de l'arrangement qu'il fit, en 1697, avec Frédéric-Auguste, électeur de Saxe.

Page 194, ligne 6. — Frédéric IV, roi de Danemark, né le

21 octobre 1671 et mort le 12 octobre 1730, succéda, le 4 septembre 1699, à son père Christiern V.

Page 194, ligne 17. — Le manuscrit donne *Attique,* au lieu de *Baltique.*

Page 197, lignes 7 et 8. — C'est à la suite du paragraphe qui finit par les mots *qui descendoient se relèvent,* que se trouve, dans le manuscrit, le dessin du fer des pompes de Herrenhausen. Des raisons typographiques nous ont obligé d'insérer notre reproduction un peu plus haut. Comme pour le plan de Mannheim, le copiste a fait du fer en question deux dessins successifs, dont le premier est à la page 561, et le second, à la page 562 du manuscrit.

Page 198, ligne 13. — Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, épousa, le 26 novembre 1706, la princesse Sophie-Dorothée. C'était la fille de Georges Ier, roi d'Angleterre et électeur de Hanovre. Elle naquit le 27 mars 1687 et mourut le 28 juin 1757.

Page 198, ligne 17. — Le prince dont il est ici question n'est autre que le futur Frédéric II, né le 24 janvier 1712 et mort le 17 août 1786. Il était si mal traité par son père qu'il essaya, en août 1730, de s'enfuir en France. Frédéric-Guillaume le traduisit alors devant un conseil de guerre comme déserteur; mais les membres de ce conseil se déclarèrent incompétents.

Page 198, ligne 20. — Léopold, prince d'Anhalt-Dessau, né le 3 juillet 1676 et mort le 9 avril 1747, succéda, le 17 août 1693, à son père Jean-Georges III. C'était un homme de guerre fort remarquable. Il fut nommé feld-maréchal par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier, en 1712, et par l'empereur Charles VI, en 1733.

Page 198, ligne 26. — Frédéric de Hesse-Cassel, né le 28 avril 1676 et mort le 5 avril 1751, fut roi de Suède et landgrave de Hesse-Cassel. Il fut appelé au trône de Suède, en tant qu'époux d'Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, le 4 avril 1720. Quant au titre de landgrave, il en hérita le 23 mars 1730, à la mort de son père, le landgrave Charles.

Page 198, ligne 28. — Arvid-Bernard, comte de Horn, né en 1694 et mort en 1742, exerça une grande influence sur les événements qui se produisirent en Suède après la mort de Charles XII. Il contribua, en 1720, à limiter l'autorité royale et à faire élire Frédéric de Hesse-Cassel. Plus tard, il se déclara pour le parti des Bonnets, contre celui des Chapeaux, et finit par être renversé du pouvoir, en 1738, quand la noblesse, favorable à la France et hostile à la Russie, l'emporta dans la Diète.

Page 198, ligne 29. — Fille de Charles XI et sœur cadette de Charles XII, rois de Suède, Ulrique-Éléonore, née en 1688 et morte le 5 décembre 1741, se maria avec Frédéric de Hesse-Cassel. Après que son frère eut été tué, elle fut élue reine par les états du royaume, le 21 février 1719. Mais, dès le 4 avril 1720, elle abdiqua en faveur de son époux, qui régna sous le titre de *Frédéric Ier*.

Page 198, ligne 30. — Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, né le 19 avril 1700 et mort le 18 juin 1739, était le fils du duc Frédéric IV, auquel il succéda le 19 juillet 1702, et de Hedwige-Sophie de Suède, sœur aînée de Charles XII.

Page 199, ligne 18. — Guillaume de Hesse-Cassel, né le 10 mars 1682 et mort le 29 janvier 1760, succéda comme landgrave de Hesse à son frère Frédéric, quand celui-ci mourut sans enfants, le 5 avril 1751.

Page 199, ligne 26. — C'est par le traité de Nystadt, du 10 septembre 1721, que la Suède céda la Livonie à la Russie.

Page 200, lignes 2 à 4. — Dans l'article 6 du traité de Nystadt, Pierre-le-Grand avait accordé au roi de Suède le droit perpétuel d'acheter, tous les ans, pour 50,000 roubles de grains à Arensberg, à Riga et à Revel, sauf dans les années de disette.

Page 200, lignes 4 à 6. — Pierre Ier, le grand empereur de Russie, naquit le 9 juin 1672 et fut proclamé czar à la mort de son frère Fédor III, en juin 1682. Mais il mourut le 8 février 1725. En 1729, il avait eu pour successeurs : d'abord, sa veuve, Catherine Ire, morte le 17 mai 1727, et puis, son petit-fils, Pierre II, mort le 29 janvier 1730. Sous leurs règnes, les privilèges de la Livonie furent respectés encore. Ils l'ont même été depuis plus qu'on ne devait le prévoir au temps de Montesquieu.

Page 200, lignes 8 et 9. — A l'époque où la Livonie dépendait de la Suède, le roi Charles XI exigea de sa noblesse la restitution des terres et des palais royaux qui avaient été engagés ou vendus depuis 1609. Il promettait, du reste, le remboursement des sommes versées en retour à l'État. Les rigueurs qu'exerça la Chambre de Réunion ou de Réduction chargée de cette opération fiscale excitèrent les plaintes véhémentes des Livoniens. Mais Charles XI fit arrêter et condamner à mort les malheureux qui lui furent députés, en 1689, pour réclamer contre la mesure qu'il avait prescrite. Le Czar fit un acte politique en revenant sur ce qu'avait ordonné le roi de Suède.

Page 200, ligne 12. — Par le traité de Stockholm, du 14 juillet 1720, la France et la Grande-Bretagne avaient garanti la posses-

sion du duché de Schleswick au roi de Danemark, qui, en 1713, avait dépouillé de ce pays Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, allié de Charles XII, roi de Suède.

Page 200, ligne 27. — A la suite de la page 566 du manuscrit, page qui finit par les mots *éloignés de plus de*, se trouvent : un plan gravé de la ville de Brunswick; un tableau des troupes hessoises passées en revue le 30 juillet 1729, à Bettenhausen, par Georges II, roi de la Grande-Bretagne; et un état des troupes de la Prusse et du Hanovre. Ces trois pièces sont fixées par une épingle au trente-cinquième cahier du manuscrit. Nous les reproduisons dans ce volume, en dehors du texte, en les insérant en face des paragraphes auxquels ils se rapportent.

Page 201, ligne 5. — Auguste-Guillaume, duc de Brunswick-Wolfenbüttel, né le 8 mars 1662, et mort le 23 mars 1731, succéda, le 27 mars 1714, à son père Antoine-Ulric.

Page 201, ligne 7. — Le manuscrit donne *Schtein*, au lieu de *Stein* ou mieux *Stain*. — Jean-Frédéric, baron de Stain, né à Campen, en Hollande, le 15 juillet 1681, et mort à Cassel, le 27 février 1735, entra en 1717 au service d'Auguste-Guillaume, duc de Brunswick. De 1717 à 1720, il représenta ce prince à la diète de Ratisbonne, et, en 1721, devint son ministre. Mais, quand Auguste-Guillaume mourut en 1731, Stain passa au service de Frédéric Ier, roi de Suède et landgrave de Hesse-Cassel. C'était un esprit très distingué et très cultivé. Les hautes fonctions qu'il remplit lui permirent de favoriser la publication de grands ouvrages historiques. Montesquieu resta, pendant quelque temps au moins, en correspondance avec le baron de Stain. Dans ses *Pensées* manuscrites (tome III, folio 316, v°), on trouve un fragment d'une lettre qu'il lui écrivit d'Amsterdam, le 20 octobre 1729, et où il traitait de l'intérêt qu'avait la France à ce qu'on ne détruisît point « les Protestants, les Turcs et les corsaires de Barbarie ».

Page 202, ligne 16. — Le personnage que Montesquieu appelle *le baron d'Heu* est sans doute Jean-Chrétien, baron d'Hoym, qui, né en 1675 et mort en 1763, remplit de hautes fonctions administratives, diplomatiques et politiques, au service des ducs de Brunswick-Wolfenbüttel.

Page 202, ligne 19. — Samuel Pufendorf, philosophe, historien et publiciste allemand, naquit le 8 janvier 1632 et mourut le 16 octobre 1694. En 1688, il devint historiographe des électeurs de Brandebourg. C'est comme tel qu'il écrivit en latin l'ouvrage dont le titre est : *De Rebus gestis Friderici-Wilhelmi Magni*,

Electoris Brandenburgici, Commentariorum Libri XIX. La première édition de cette histoire parut, à Berlin, en 1695. Pufendorf avait commencé un ouvrage du même genre sur Frédéric Ier, premier roi de Prusse, mais les fragments n'en ont été publiés qu'en 1784, et Montesquieu n'a pas pu les connaître.

Page 203, ligne 4. — Charles-Léopold, duc de Mecklembourg-Schwérin, né le 26 novembre 1679 et mort le 28 novembre 1747, succéda, le 3 juillet 1713, à son frère Frédéric-Guillaume. Il tyrannisa ses sujets à un tel point que le Conseil aulique intervint par un mandat impérial du 25 octobre 1717, qui fut suivi d'une exécution militaire. Plus tard, le 11 mai 1728, Christiern-Louis, frère de Charles-Léopold, fut même chargé d'administrer le duché, au lieu et place du Duc.

Page 203, ligne 6. — Le manuscrit donne *Abdorites;* mais il s'agit sans doute ici des *Amorites* ou *Amorrhéens,* qui sont mentionnés à plusieurs reprises dans la Bible, notamment au chapitre XXI du livre des *Nombres.*

Page 203, ligne 8. — A la suite du paragraphe qui finit par les mots *des usurpations,* se trouve dans le manuscrit un passage biffé, qui fait double emploi avec un paragraphe de la page 202, sur les princes d'Allemagne :

« Les princes d'Allemagne aiment mieux avoir des cerfs que des sujets : ils comptent quelquefois leur puissance par le nombre de leurs cerfs et de leurs biches. »

Page 203, ligne 12. — Charles, landgrave de Hesse-Cassel, né le 3 août 1654 et mort le 23 mars 1730, succéda, le 21 novembre 1670, à son frère Guillaume VII.

Page 203, ligne 17. — Le baron de Pettekum, résident du duc Holstein à La Haye pendant la guerre de la Succession d'Espagne, servit d'intermédiaire entre les grandes puissances lorsque Louis XIV essaya d'obtenir la paix, en 1709.

Page 204, ligne 10. — Par *alliés de Hanovre,* il faut entendre les princes ou états qui avaient signé le traité de Herrenhausen (dit : *de Hanovre*), du 3 septembre 1725, ou qui y avaient accédé en 1726 ou 1727. Après la défection du roi de Prusse, c'étaient les rois de France et de Grande-Bretagne, les Provinces-Unies, les rois de Danemark et de Suède, le landgrave de Hesse et le duc de Brunswick-Wolfenbüttel. Des subsides avaient été assurés aux quatre derniers alliés par les deux premiers.

Page 205, ligne 27. — Comme le manuscrit donne ici *Rhinfeld,* nous avons imprimé *Rheinfeld.* Mais la suite de la phrase ne s'applique pas du tout à Rheinfeld ou Rheinfelden, ville fores-

tière de Suisse qui, au XVIIIe siècle, appartenait aux Habsbourgs depuis des siècles. Il s'agit ici de Rheinfels, dont le landgrave de Hesse-Cassel avait fait l'apanage d'une branche de sa famille.

Page 206, lignes 25 et 26. — Montesquieu fait ici allusion à Guillaume, prince d'Orange, qui débarqua en Angleterre le 5 novembre 1688 et renversa du trône son beau-père Jacques II, auquel il succéda sous le nom de Guillaume III.

Page 208, lignes 6 et 7. — Il est évident que la phrase : *Je n'ai point ouï dire cela en Angleterre,* a été ajoutée après coup par l'auteur aux notes de voyage qu'il avait prises en Allemagne.

Page 208, ligne 9. — Le nom qui manque ici dans le manuscrit est sans doute celui de *Salzdahlum.* Ainsi s'appelait le château qu'Antoine-Ulric, duc de Brunswick-Wolfenbüttel, fit construire, près de sa capitale, en 1694 et 1695, à l'imitation du château de Marly. Il n'en subsiste plus rien.

Page 208, ligne 28. — C'est à la suite de l'alinéa qui finit par les mots *sont encore des livres,* que se trouve, dans le manuscrit, le plan de la bibliothèque de Wolfenbüttel, plan que des raisons typographiques nous ont obligé d'insérer un peu plus loin.

Page 208, ligne 30. — Le *grand-père du Duc régnant* s'appelait *Auguste.* Fils de Henri, duc de Lünebourg, il devint duc de Brunswick après la mort de son cousin Frédéric-Ulric, décédé le 11 août 1634. Né le 10 avril 1579, il mourut le 27 septembre 1666, laissant une grande réputation de science et de sagesse.

Page 209, lignes 1 et 2. — Luther s'était fait recevoir docteur en théologie les 18 et 19 octobre 1512, d'où son titre de *docteur,* qu'il se donnait quelquefois lui-même, en s'appelant *doctor Martinus.*

Page 209, ligne 6. — Le cardinal Jules Mazarin, né le 14 juillet 1602 et mort le 9 mars 1661, n'était pas seulement un grand politique. Il avait le goût des choses de l'esprit, et il avait confié au savant Gabriel Naudé le soin de lui composer une bibliothèque. Pendant la Fronde, en 1751, le Parlement de Paris fit vendre ses livres, qui furent dispersés; si bien que, plus tard, il ne fut pas possible de les recouvrer tous, malgré les efforts du Cardinal.

Page 210, lignes 2 et 3. — Le duc Auguste-Guillaume, qui devait mourir sans enfants, avait pour héritier présomptif son frère Louis-Rodolphe, duc de Blanckenbourg. Ce prince, né le 22 juillet 1671, lui succéda le 23 mars 1731, et mourut le 1er mars 1735, sans laisser de fils. A sa mort, le duché de Brunswick passa à son gendre Ferdinand-Albert, duc de Bevern, qui

avait épousé sa fille, Antoinette-Amélie, et que Montesquieu avait vu à Vienne.

Page 210, lignes 5 et 6. — Le duc de Blankenbourg, frère du duc de Brunswick, avait pris fait et cause pour Jérôme, baron de Münchhausen, qui avait été destitué injustement de ses fonctions de président des finances, et qui devint premier ministre après la mort du duc Auguste-Guillaume. Ce Münchhausen était un parent de celui que Montesquieu avait vu à la cour de Hanovre. Notons, en passant, que le baron de Münchhausen, dont les récits ont donné lieu à la publication des célèbres *Aventures*, appartenait à la même famille et s'appelait aussi Jérôme, comme celui auquel nous consacrons cette note.

Page 210, ligne 8. — Ernest, baron et, plus tard (en 1696), comte de Metternich, remplit des fonctions diplomatiques au service de la Prusse. Il représenta cet état, à partir de 1710, tour à tour à Vienne, au congrès d'Utrecht et à la diète de Ratisbonne. En 1727, il prit sa retraite et mourut.

Page 210, ligne 13. — Jacques-Vincent Languet, comte de Gergi, né vers 1656 et mort le 17 novembre 1734, remplit des missions diplomatiques à Mantoue, Parme, Florence, Venise et spécialement en Allemagne, où il fut envoyé pour la troisième fois en 1716.

Page 210, lignes 13 et 14. — Celui que Montesquieu appelle *le vieux Péquet* (ou mieux *Pecquet*) fut secrétaire du Conseil des affaires étrangères sous la Régence et directeur des bureaux des affaires étrangères sous le ministère du cardinal Dubois. On l'estimait fort pour son désintéressement, ses connaissances et sa prudence. Il mourut à Fontainebleau en septembre 1722.

Page 211, lignes 4 à 7. — Les ducs de Wolfenbüttel, de Zelle et de Hanovre se disposaient à faire la guerre, en avril 1671, à Bernard de Galen, évêque de Münster, quand l'empereur Léopold Ier intervint et arrêta les hostilités. C'est alors que les princes guelfes eurent l'idée d'assiéger la ville de Brunswick, qui se rendit le 16 juin suivant. Ajoutons que Louis XIV n'avait pas encore, à cette date, déclaré la guerre aux États-Généraux : car il ne le fit que le 6 avril 1672.

Page 211, lignes 11 et 12. — C'est d'une seconde femme de Philippe de Gentils, marquis de Langallerie, qu'il doit s'agir ici. La première, Marie-Anne de Pourroy de Vausserre, était morte le 12 janvier 1708. Quant au marquis, né en 1656, il suivit la carrière des armes, passa du service de la France à celui de l'Empire (1706), puis (1709) à celui de la Pologne ; se convertit

au protestantisme; séjourna à la cour de Hesse-Cassel; enfin, négocia secrètement avec le Sultan : si bien qu'il fut mis en prison, au château de Raab, où il mourut le 20 juin 1717.

Page 211, ligne 22. — Ernest-Ferdinand de Brunswick-Bevern, né le 4 mars 1682 et mort le 14 avril 1746, devint duc de Bevern le 1er mars 1735, quand son frère Ferdinand-Albert fut duc de Brunswick. Il était prévôt du chapitre luthérien de Brunswick lorsque Montesquieu le connut.

Page 211, ligne 23. — Éléonore-Charlotte, fille de Frédéric-Casimir, duc de Courlande, épousa, le 4 août 1714, Ernest-Ferdinand de Bevern, et mourut le 28 juillet 1748.

Page 212, ligne 5. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons en cet endroit l'alinéa qui commence par les mots *C'est un bonheur,* bien que cet alinéa soit, dans l'original, à la suite du paragraphe qui commence par les mots *Lors de la prise de Brunswick,* et que nous imprimons quatre lignes plus bas.

Page 212, ligne 13. — En 1671, le duc de Lünebourg-Zelle s'appelait Georges-Guillaume. Né en 1624, il avait succédé, en 1665, à son frère Chrétien-Louis et mourut lui-même en 1705.

Page 212, lignes 17 et 18. — C'est le 4 septembre 1729 que naquit le Dauphin, premier fils de Louis XV et de Marie Leckzinska. Il se maria en secondes noces, le 9 février 1747, avec Marie-Joséphine de Saxe, dont il eut plusieurs enfants. Mais il mourut avant son père, le 20 décembre 1765.

Page 212, lignes 19 et 20. — Ferdinand-Albert, duc de Bevern, avait épousé, le 5 octobre 1712, Antoinette-Amélie, fille de Louis-Rodolphe de Brunswick-Wolfenbüttel, duc de Blankenbourg.

Page 212, ligne 23. — C'est par distraction que Montesquieu a écrit ici que le duc de Bevern était *frère* de l'impératrice Élisabeth : car, dans son *Voyage en Autriche,* il a dit lui-même qu'il était son *cousin germain.*

Page 214, lignes 1 à 3. — Le prince d'Anhalt avait épousé Anna-Louise Fœhse, dont l'empereur Léopold Ier fit une princesse de l'Empire le 9 septembre 1701, et qui mourut en 1754.

Page 214, lignes 3 et 4. — Nous ignorons à quel meurtre Montesquieu fait ici allusion. Il ne saurait être question d'un frère du prince d'Anhalt : son frère aîné et unique mourut avant sa naissance. Est-ce donc son beau-frère qu'il aurait tué?

Page 214, ligne 7. — Léopold Ier, prince d'Anhalt, n'eut pas *quatre,* mais cinq fils, dont le second lui succéda sous le nom de Léopold II.

Page 214, ligne 17. — Le manuscrit donne *Clausdal,* au lieu de *Clausthal.*

Page 215, ligne 20. — A la suite du mot *mines* se trouve dans le manuscrit un passage biffé et ainsi conçu : *dont le produit donne du bled.*

Page 219, lignes 12 à 13. — Le manuscrit donne *Hesse-Rhinfelds,* au lieu de *Hesse-Rheinfels.*

Page 219, ligne 14. — *Madame la Duchesse* était alors Charlotte de Hesse-Rheinfels, qui, née le 18 août 1714, se maria le 23 juillet 1728 avec le duc de Bourbon et mourut le 14 juin 1741.

Page 221, lignes 8 et 9. — Le manuscrit donne *bourguemaîtres,* au lieu de *bourgmestres.*

Page 222, ligne 21. — Charles VI avait créé le 19 décembre 1722, à Ostende, une Compagnie des Indes, contre laquelle les Anglais et les Hollandais protestèrent vivement dans l'intérêt de leur commerce. Des raisons politiques obligèrent l'Empereur à promettre, le 7 mars 1727, de suspendre pour sept ans le privilège de la Compagnie. Il s'engagea plus tard à la supprimer, par l'article 5 du traité de Vienne, du 16 mai 1731.

Page 223, lignes 21 à 24. — Les Provinces-Unies expulsèrent les Jésuites par des mesures successives : la Hollande et la Frise les chassèrent au commencement de 1708; le Groningue et l'Over-Yssel, un peu plus tard, etc. Ce n'est qu'à la date du 7 mai 1720 que les États-Généraux rendirent un décret général d'expulsion, qui, du reste, ne reçut qu'une exécution partielle. Dans une foule d'endroits, les autorités feignirent d'ignorer la présence des proscrits, tant qu'elles ne furent pas obligées de la constater officiellement.

Page 223, lignes 24 à 26. — Lorsque Pierre Codde, qui était archevêque d'Utrecht depuis le 20 septembre 1688, eût été déposé par Clément XI, le 3 avril 1704, pour ses opinions jansénistes, ses ouailles lui restèrent fidèles en grande partie. Il se constitua alors, dans les Provinces-Unies, une église schismatique, qui subsiste encore. Elle avait pour chefs trois prélats : l'archevêque d'Utrecht et ses deux suffragants, les évêques de Deventer et de Harlem.

Page 223, ligne 27. — Le Couvent des Chartreux d'Utrecht, dit le *Couvent du Saint-Sauveur,* fut fondé, en 1393, par Sweder Van Abcoude, seigneur de Gaesbeec, etc.

Page 224, ligne 25. — Jean Calvin, le célèbre réformateur français, naquit à Noyon, le 10 juillet 1509, et mourut à Genève, le 25 mai 1564.

Page 224, ligne 30, et page 225, lignes 1 à 3. — Dans la *Vie de Lysandre,* Plutarque raconte que, lorsque les Lacédémoniens se furent emparés d'Athènes, en 404 avant Jésus-Christ, il fut question de raser cette ville; mais qu'un Phocéen chanta quelques vers d'Euripide, et que les chefs de l'armée victorieuse sentirent, en les entendant, qu'il serait horrible de détruire la ville célèbre qui avait produit de si grands hommes.

Page 225, ligne 2. — Sophocle, né en 495 et mort en 406 avant Jésus-Christ, disputa à Eschyle et à Euripide le premier rang parmi les poètes tragiques de la Grèce.

Page 225, ligne 2. — Euripide, le rival de Sophocle, naquit en 480 et mourut en 406 avant Jésus-Christ.

Page 226, ligne 15. — Le manuscrit donne *Van Hoy,* au lieu de *Van Hoey.* — Abraham Van Hoey, né à Gorinchem, en 1684, et mort à Marlot, près de La Haye, en 1766, joua un rôle politique dans son pays et fut même nommé, en 1726, ambassadeur des États-Généraux près de la Cour de France. Montesquieu eut l'occasion de s'entretenir avec lui pendant son séjour en Hollande. Au folio 449, v°, de son *Spicilegium,* on en trouve la preuve :

« M. Van Hoei *(sic)* m'a dit que la raison qui fait que la province de Hollande est si obérée, c'est qu'elle a payé toute la guerre passée au-delà des 58 pour 100 : car, pour ne point décourager les autres provinces qui auroient pu demander la paix, les ministres faisoient payer la province de Hollande, et les autres ne levoient pas leurs troupes complètes, ni ne remplissoient leurs obligations.

« Il dit que la province de Hollande est sur le point d'être déchargée de ses obligations viagères, qui alloient à environ 10 millions de nos livres. »

Page 226, ligne 17. — Simon Van Slingelandt, né à Dordrecht, le 14 janvier 1664 et mort le 1er décembre 1736, était grand pensionnaire de Hollande en 1729. Il remplit, d'abord, les fonctions de secrétaire du Conseil d'État; puis, celles de trésorier général. Nommé pensionnaire en 1727, il le resta jusqu'à sa mort.

Page 227, lignes 10 à 13. — Le traité de Herrenhausen ou de Hanovre avait été conclu, le 3 septembre 1725, par la France, la Grande-Bretagne et la Prusse, et les Provinces-Unies n'y accédèrent que le 9 août 1726, après bien des hésitations.

Page 227, ligne 31. — Dans le manuscrit le mot *ajouté* est écrit au-dessus des mots *font ajoutement,* qui sont biffés.

Page 228, ligne 31. — Le manuscrit donne ici *Balgeri,* au lieu de *Balguerie,* qu'on trouve, d'ailleurs, un peu plus loin. Placé à

la fin du paragraphe, ce nom indique la personne qui a renseigné Montesquieu sur ce qu'il vient de dire. Cette personne devait appartenir à la famille Balguerie, de Bordeaux. Dans les archives de La Brède, on conserve une lettre d'un certain Pierre Balguerie, datée d'Amsterdam, 9 octobre 1749, et adressée à Montesquieu. Elle nous apprend que le fils aîné du signataire avait été en rapport avec Montesquieu pour la vente de ses vins, mais qu'il était mort depuis un an. C'était peut-être là le *Balguerie* du *Voyage en Hollande*.

Page 229, ligne 5. — C'est le 12 juin 1672 qu'eut lieu le passage du Rhin par Louis XIV.

Page 229, ligne 10. — Le manuscrit donne *Sktink*, au lieu de *Skenk* ou *Schenck*.

Page 230, lignes 29 et suivantes. — Quand Montesquieu comparait les Hollandais aux fourmis que Jupiter changea en habitants d'Égine, il songeait sans doute aux vers par lesquels Ovide termine le récit de cette métamorphose :

> .... *Mores quos ante gerebant*
> *Nunc quoque habent : parcum genus est patiensque laborum,*
> *Quæsitique tenax, et quod quæsita reservet*[1]...

Page 231, lignes 1 et 2. — Montesquieu rappelle ici le tableau que Fénelon fait du royaume de Salente, à la fin du livre X et au commencement du livre XVII des *Aventures de Télémaque*.

Page 232, ligne 26. — Par un acte du 22 mars 1602, les États-Généraux créèrent la Compagnie des Indes Orientales, qu'ils investirent, à l'exclusion de leurs autres sujets, du droit de faire le commerce à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest du détroit de Magellan. A ce monopole s'ajoutaient des attributions politiques telles que la Compagnie formait, en quelque sorte, un état mi-souverain. Très florissante jusqu'en 1696, elle vit ensuite décliner peu à peu sa prospérité.

Page 233, lignes 27 et suivantes. — La plante dont il est ici question a inspiré à Montesquieu une réflexion qu'il a notée dans ses *Pensées* manuscrites (tome II, folio 9, v°) :

« Depuis que j'ai vu à Amsterdam l'arbre qui porte la gomme appelée *sang-de-dragon*, gros comme la cuisse quand il étoit auprès de l'arbre femelle, et pas plus gros que le bras quand il étoit seul, j'ai conclu que le mariage étoit une chose nécessaire. »

Page 235, ligne 17. — Jacques Saurin, né à Nîmes, le 6 jan-

1. *Métamorphoses*, livre VII, vers 655 à 657.

vier 1677, et mort à La Haye, le 30 décembre 1730, fut le plus illustre des prédicateurs protestants et français de son époque.

Page 235, ligne 17. — Le manuscrit donne *Benthem*, qui est la manière dont Montesquieu écrit *Bentheim* ; mais il faut sûrement lire *Bentinck*. C'est à la famille des Bentinck qu'appartenait, en effet, Jean-Guillaume de Rhoon, favori de Guillaume III, qui fut créé comte de Portland, et qui mourut le 14 novembre 1709 : or il s'agit ici d'un parent des Portland. Quant au comte de Bentinck, que vit Montesquieu, ce doit être un certain Guillaume, qui devint comte de l'Empire, en 1732, et qui mourut en 1773.

Page 235, ligne 18. — En 1729, c'était Guillaume Bentinck, petit-fils de Jean-Guillaume de Rhoon dont il a été question dans la note précédente, qui avait hérité du titre de comte de Portland, en 1726, et qui le porta jusqu'en 1762, année de sa mort.

Page 235, lignes 18 et 19. — Unico-Guillaume, comte de Wassenaer, seigneur de Twickele, né en 1696 et mort le 9 novembre 1766, remplit de hautes fonctions publiques dans son pays et fut même chargé, en 1744, d'une mission diplomatique auprès de la cour de France.

Page 235, ligne 19. — La personne que Montesquieu désigne sous le nom de *milady Albemarle* est sans doute la veuve d'Arnold-Juste Van Keppel, qui fut, comme le comte de Portland, un favori de Guillaume III, obtint de ce prince le titre de *comte d'Albemarle,* et mourut le 30 mai 1718.

Page 235, ligne 22. — Philippe Dormer-Stanhope, comte de Chesterfield, homme d'état et écrivain anglais, naquit le 22 septembre 1694 et mourut le 24 mars 1773. Il remplit, entre autres fonctions, celles d'ambassadeur à La Haye, de vice-roi d'Irlande et de secrétaire d'État. De tous ses écrits, le plus connu est le recueil des *Lettres* qu'il avait adressées à Philippe Stanhope, son fils naturel, et qui furent publiées après sa mort. C'est avec lui que Montesquieu passa, le 31 octobre 1729, de Hollande en Angleterre. Mais il ne l'avait pas connu avant son séjour à La Haye, ainsi que cela ressort du texte du *Voyage en Hollande*.

Page 235, lignes 27 et 28. — Guillaume-Charles-Henri de Nassau-Dietz, né le 1er septembre 1711, n'était en 1729 que stathouder héréditaire de Frise et de Groningue et stathouder élu de Gueldre. C'est lui qui fut proclamé stathouder général et héréditaire des Provinces-Unies en mai et octobre 1747, sous le nom de Guillaume IV. Il mourut le 22 octobre 1751.

Page 236, ligne 15. — Deux membres de la famille de La Tour portèrent le titre de *prince d'Auvergne* au commencement du

XVIIIe siècle : François-Égon de La Tour, marquis de Berg-op-Zoom, né le 5 décembre 1675 et mort le 27 juillet 1710, et Frédéric-Jules de La Tour, né le 2 mai 1672 et mort le 28 juin 1733. Le premier passa du service de la France à celui de la Hollande et y devint major général de la cavalerie, en 1704. Le second ne prit le titre de *prince d'Auvergne* que sept ans après la mort du premier, qui n'était que son cousin.

Page 237, ligne 2. — Démosthène, le plus grand des orateurs grecs, naquit à Péanée, près d'Athènes, vers 385, et mourut à Calaurie, en 322.

Page 239, lignes 1 à 3. — Au sujet des *Mémoires sur les Mines,* nous avons dit, dans la *Description des Manuscrits* imprimée en tête de ce volume, qu'il ne subsistait qu'une seule copie des Mémoires II, III et V, et deux des Mémoires I et IV. Nous n'avons donc eu de choix à faire pour notre publication qu'à l'égard de ces derniers. Ce choix était tout indiqué pour le nº IV, dont une copie porte la mention : *C'est la mauvaise copie.* Pour le nº I, au contraire, notre embarras a été grand. En effet, la copie qui a toute l'apparence d'une mise au net est sûrement antérieure à l'autre : cela ressort des corrections qu'on y a faites. Toutefois, c'est elle que nous avons imprimée après réflexion. L'autre, où le titre et le premier alinéa sont biffés, et où est ajouté un alinéa final, nous semble avoir été l'objet d'un travail de revision resté incomplet. Nous donnons, du reste, en note l'alinéa qu'elle a en plus.

Quant à ce qui touche les *Notes autographes* sur le Hartz, comme le Mémoire nº V en reproduit les dix-neuf vingtièmes, souvent mot pour mot, dans un meilleur ordre, nous nous sommes contentés d'imprimer au bas ou à la suite de ce mémoire les passages que Montesquieu n'y a point utilisés.

Page 244, ligne 5. — Le manuscrit donne *Somolko,* au lieu de *Szomolnok.*

Page 246, ligne 7. — Les manuscrits donnent ici *Seheiber* et ailleurs *Sesreiber,* au lieu de *Schreiber,* nom dont la traduction latine est *Scriberius.* — L'ouvrage de Schreiber, écrit en allemand, eut plusieurs éditions, dont la seconde parut à Rudolstadt, en 1678, sous ce titre : *Thomæ Schreiber's kurtzer historischer Bericht von Aufkunft und Anfang der fürstlich Braunschweig-Lüneburgischen Bergwerke an und auf dem Hartz...*

Page 252, lignes 8 à 12. — Cet alinéa doit être rapproché de ce que Montesquieu a noté en ces termes, au folio 401 de son *Spicilegium :*

« Mgr Fouquet dit fort bien que les Chinois ne veulent pas

permettre qu'on fouille les mines, sous le faux prétexte de la conservation des habitants, et par la raison qu'ils ne veulent pas assembler beaucoup de gens dans un même lieu, à cause des révolutions fréquentes, dans ce pays-là, par ces sortes d'attroupements : car les idées de ces peuples-là sont totalement différentes de celles des Européens. »

Page 254, lignes 12 et 13. — Agathias, de Myrine, dit *le Scolastique,* naquit en 536 (?) et mourut en 582 (?). Juriste et poète, il a écrit une histoire d'une partie du règne de Justinien Ier. Le commencement de cet ouvrage traite seul de la guerre des Goths. Le titre exact en est : *Cinq Livres des Histoires d'Agathias, le Scolastique*. C'est dans le livre V qu'est raconté le tour qu'Anthémius, de Tralles, mathématicien et mécanicien, joua au rhéteur Zénon. Peut-être la traduction dont Montesquieu s'est servi ajoute-t-elle quelque peu au texte.

Page 257, note 1. — Cette note est écrite dans le manuscrit, au haut et dans le coin gauche de la première page. — Georges Bauer, dit *Agricola,* né le 24 mars 1490 et mort le 21 novembre 1555, cultiva d'abord la philologie et la médecine, puis il s'occupa spécialement de métallurgie, en Bohême et en Saxe, et composa son *De Re metallica Libri XII,* qui ne parut qu'après sa mort, en 1556, et qui est le premier traité du genre.

Page 257, note 3, ligne 3. — Le nom de *Fondi* est une traduction latine du nom allemand *Grund.*

Page 257, note 3, ligne 4. — Botho VII, comte de Stollberg, qui hérita du comté de Wernigerode en 1429, mourut en 1455.

Page 257, note 3, ligne 5. — Le duc que Montesquieu désigne, ici et ailleurs, sous le nom de *Henri-le-Jeune* appartenait à la branche des Brunswick-Wolfenbüttel. Né le 10 novembre 1489, il succéda, le 23 juin 1514, à son père Henri-le-Mauvais, et mourut le 12 juin 1568. C'est à tort que Montesquieu le rattache un peu plus loin aux Brunswick-Kalenberg.

Page 257 (-258), note 3, ligne 10. — Chrétien-Louis, duc de Brunswick-Lünebourg, naquit le 25 février 1622, succéda à son oncle Frédéric II, le 10 décembre 1648, et mourut le 15 mars 1665.

Page 258, ligne 10. — Diodore de Sicile, qui vivait au temps de César et d'Auguste, a parlé des mines des Pyrénées dans sa *Bibliothèque historique,* livre V, chapitres XXXV et suivants.

Page 258, ligne 10. — Le manuscrit donne *Fraisier,* au lieu de *Frézier*. — Amédée-François Frézier, ingénieur et voyageur, naquit à Chambéry en 1682 et mourut à Brest, le 26 octobre 1773. Il publia, entre autres ouvrages, une *Relation d'un Voyage de la*

Mer du Sud aux Côtes du Chili et du Pérou, fait pendant les Années 1712, 1713 et 1714 (Paris, 1716, 1 vol. in-4°). On y lit un chapitre sur la *Manière de tirer l'argent des minières*. Entre autres détails qu'on peut y relever, nous citerons celui-ci : « ... Il ne manque pas de physiciens qui mettent les métaux au nombre des végétaux, et qui prétendent qu'ils viennent d'un œuf. »

Page 259, ligne 3. — Jules, duc de Brunswick-Wolfenbüttel, né le 10 juillet 1558, succéda à son père Henri-le-Jeune, le 12 juin 1568, hérita du duché de Kalenberg, en 1584, à la mort de son cousin Erick II, et mourut lui-même le 3 mai 1589.

Page 259, ligne 6. — Albert Ier, le Grand, duc de Brunswick, succéda à son père Othon-l'Enfant, le 9 juin 1252. Il partagea ses possessions entre trois de ses fils, qui devinrent ducs de Grubenhagen, de Gœttingue et de Wolfenbüttel. Lui-même mourut le 15 août 1278.

Page 259, lignes 13 et 14. — Othon IV (de Brunswick), troisième fils de Henri-le-Lion, duc de Saxe, et de Mathilde d'Angleterre, naquit vers 1182 (?). Après la mort de l'empereur Henri VI, il fut élu à sa place, le 9 juin 1198, par quelques seigneurs allemands; mais il eut pour rivaux, d'abord, Philippe et, plus tard, Frédéric II de Souabe. Il termina le 19 mai 1218 une existence agitée, malheureuse et sans gloire.

Page 259, ligne 22. — Au chapitre V de sa *Germanie,* Tacite dit : « *Argentum et aurum propitiine an irati Di negaverint dubito. Nec tamen affirmaverim nullam Germaniæ venam argentum aurumve gignere. Qui enim scrutatus est?* »

Page 259, ligne 24. — Henri-l'Oiseleur, duc de Saxe, né en 876 (?) et mort le 2 juillet 936, fut élu roi de Germanie le 14 avril 919.

Page 262, lignes 22 et 23. — Montesquieu a, en effet, reproduit, presque mot à mot, à la fin du *Mémoire sur les Mines du Hartz,* son *Troisième Mémoire,... contenant quelques Réflexions générales.*

Page 279, note 1, lignes 4 et 5. — Nous ignorons de quel ouvrage il est ici question; mais, dans le *Spicilegium* (folio 488), on trouve la mention suivante : « *Dissertatio Philippi Boergravii de Spirituum nervosorum Existentia.* »

Page 281, ligne 25. — Les minéralogistes français ont emprunté à l'allemand le mot *druse* (qui signifie proprement *glande*), pour désigner certaines géodes.

Page 283, ligne 1. — Dans la *Lettre sur Gênes* (qui n'a pas de titre dans l'original), Montesquieu a simplement rédigé, sous

forme épistolaire, une partie des notes de son *Voyage en Italie*, notes auxquelles il n'a guère ajouté que quelques détails accessoires et un alinéa sur les sigisbées.

Page 290, lignes 25 et 26. — En cet endroit, on trouve, dans le manuscrit, un renvoi ainsi conçu : *Voyez page 23*. Nous avons, en conséquence, inséré à la suite des mots *une délibération contraire*, l'alinéa qui commence en ces termes : *Il y a toujours*. Cet alinéa se lit, en effet, à la page 23 de l'original.

Page 293, ligne 29. — A la suite de l'alinéa qui finit par les mots *un crime impardonnable*, tout une page (la 14e) a été biffée dans l'original; mais le texte, relatif à Savone, en a été recopié par Montesquieu, cinq pages plus loin, avec des variantes sans importance.

Page 295, ligne 3. — André Doria, le célèbre homme de mer, naquit à Oneille, le 30 novembre 1468, servit tour à tour François Ier et Charles-Quint, et mourut, le 25 novembre 1560, à Gênes, qu'il avait affranchi de la domination française et doté d'une constitution nouvelle.

Page 299, ligne 1. — En imprimant le manuscrit sur *Florence*, nous avons cru devoir insérer quelquefois dans le texte des passages qui sont dans les marges de l'original; mais nous en prévenons chaque fois le lecteur par une note. Nous lui signalons de même, outre les passages que le manuscrit indique comme devant être transposés, ceux qui nous semblent avoir été ajoutés après coup, et qui ont une marque spéciale. Quant aux fragments qui ont servi à Montesquieu pour son traité sur *la Manière gothique*, nous les relèverons plus loin, dans les notes qui doivent accompagner cette dissertation.

Page 301, lignes 15 et suivantes. — Montesquieu parle ici de quatorze empereurs romains, dont plusieurs ne furent que des candidats malheureux ou des associés fictifs à la puissance impériale.

Voici quelques détails et quelques dates sur chacun d'eux :

1° Pescennius Niger, gouverneur de Syrie, fut proclamé par ses troupes en 193, après la mort de Pertinax; mais fut vaincu, pris et décapité par les partisans de Septime Sévère, en 194.

2° Macrin succéda, le 11 avril 217, à Caracalla, et régna quatorze mois.

3° Maximin succéda, le 18 mars 235, à Alexandre Sévère et fut tué le 17 juin 238.

4° Julius Verus Maximinus était le fils de Maximin, qui se l'associa, et avec lequel il fut tué.

5° et 6° Gordien-l'Ancien et Gordien-le-Jeune, son fils, régnèrent ensemble, en 238, pendant trois semaines.

7° Balbin fut aussi empereur en 238, mais avec deux collègues et pendant trois mois environ.

8° Gordien III, petit-fils (et non pas neveu, comme le dit le texte) de Gordien-l'Ancien, fut proclamé, en 238, à l'âge de treize ans, et fut tué en 244.

9° Philippe-le-Jeune, fils de Philippe-l'Arabe, qui se l'associa lorsqu'il remplaça Gordien III, fut tué quelques jours après son père, en 249.

10° Hostilianus (en italien : *Ostiliano*), second fils de Dèce, devint, à la mort de ce prince, en 251, collègue de Gallus, mais mourut au bout de quelques mois.

11° Gallus succéda à l'empereur Dèce, en 251, et fut tué en 253.

12° Émilien régna pendant trois mois après Gallus, et fut tué la même année.

13° Valérien, proclamé empereur du vivant de Gallus et d'Émilien, en 253, fut fait prisonnier par les Perses, en 260, et mourut en 266.

14° Gallien, d'abord collègue et puis successeur de son père Valérien, fut tué le 4 mars 268.

Page 302, lignes 4 à 12. — Toute cette fin d'alinéa, depuis le mot 7*me*, a été écrite dans la marge du manuscrit, bien qu'elle fasse partie du texte. Une première rédaction, actuellement biffée, ne donnait pas la liste des empereurs dont les bustes font défaut dans la Galerie de Florence. Après avoir dit : *Cette suite d'empereurs finit à Gallien,* Montesquieu ajoutait brièvement, mais inexactement : *et même il y en a 7 ou 8, dans la suite, qui manquent; par exemple, le vieux Gordien y est, et non pas les jeunes.*

Page 302, ligne 14. — Didius Julianus, né en 133, jouit pendant soixante-six jours du titre d'*Empereur :* il l'avait acheté des prétoriens, après la mort de Pertinax, le 28 mars 193, et fut tué le 1er juin suivant.

Page 302, ligne 15. — C'est *Manlia Scantilla* que s'appelait la femme de Didius Julianus, bien que le manuscrit l'appelle ici *Julia,* et plus loin *Manilia Scantilla.*

Page 302, lignes 26 et 27. — Diadumenianus, né en 208 (?), était fils non de Julien, mais de Macrin. Son père, devenu empereur en 217, l'associa à son pouvoir. Mais ils périrent l'un et l'autre au bout d'un règne de quatorze mois.

Page 302, ligne 28. — Élagabal ou Héliogabale, qui succéda à

Macrin et à Diadumenianus, était le petit-neveu de Septime Sévère. Il fut proclamé empereur le 16 avril 218, à l'âge de quatorze ans. Mais, le 11 mars 222, il périt dans une sédition militaire.

Page 303, ligne 1. — Alexandre Sévère, petit-neveu de Septime Sévère, né en 209, succéda à son cousin Élagabal, le 11 mars 222, et fut tué le 18 mars 235.

Page 303, ligne 4. — Julia Mammæa, mère d'Alexandre Sévère, le fit empereur et fut tuée en même temps que lui (235).

Page 303, ligne 6. — Nous imprimons ce paragraphe dans le texte, bien qu'il soit écrit dans la marge du manuscrit, parce qu'il n'a point le caractère d'une note. — Julia Mæsa fut la belle-sœur de Septime Sévère et la grand'mère d'Alexandre Sévère.

Page 303, ligne 9. — Dèce, né près de Sirmium, en 201, succéda à l'empereur Philippe, le 1er septembre 249, et périt en Mœsie, dans une bataille contre les Goths, au mois de novembre 251.

Page 303, ligne 10. — Quintus Herennius Etruscus était fils de l'empereur Dèce, qui se l'associa, et avec lequel il périt (251).

Page 303, ligne 10. — Volusianus était fils de l'empereur Gallus, qui se l'associa, et avec lequel il périt (253).

Page 303, lignes 18 et 19. — Julien, neveu de Constantin Ier, naquit le 6 novembre 331 et succéda à Constance II, le 3 novembre 361. Il fut tué dans un combat contre les Perses, le 26 juin 363. Entre autres ouvrages, il écrivit un drame satirique où il mit ses prédécesseurs en scène, et qui est intitulé *Les Césars*.

Page 303, ligne 28. — Pline le Jeune, *Lettres*, X, 97.

Page 304, lignes 7 à 14. — Cet alinéa a été modifié par l'auteur, qui en a retranché quelques mots, mais y a fait, en revanche, les deux additions suivantes : *et ils y donnoient ce tour que nous pouvons si difficilement attraper;* et plus loin : *comme Suétone.* La fin du passage n'en reste pas moins obscure. S'il est vrai que Suétone, dans *Les Douze Césars,* décrit volontiers la barbe et la chevelure de chacun des princes dont il raconte la vie, il ne parle d'oreilles que dans son portrait d'Auguste (II, 79).

Page 304, ligne 23. — En marge de l'alinéa qui commence par les mots *Je dirai,* Montesquieu avait écrit plus tard, et biffé ensuite : *J'ay mis cela sur la Rép. rom.* On ne trouve rien dans les *Considérations sur... la Grandeur des Romains* qui soit relatif aux origines de l'architecture gothique. Sans doute, l'auteur modifia sur ce point une première rédaction.

Page 306, ligne 4. — Le *Bianchi,* dont Montesquieu parle ici et plus loin, est-il ce *Jean Bianchi* qui fut nommé conservateur de la Galerie de Florence, le 1er janvier 1758, et que Ch. Justi

traite d'« ignorant fieffé » et de « filou » dans son livre sur Winckelmann[1] ?

Page 306, ligne 12. — L'abbé Augustin Nadal, né à Poitiers, en 1659, et mort dans cette ville, le 7 août 1741, fut reçu, en 1706, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il écrivit en vers et en prose. Son *Histoire des Vestales,* publiée à Paris, en 1725, est suivie d'un *Traité sur le Luxe des Dames romaines.*

Page 307, ligne 3. — Antinoüs, qui périt en Égypte par accident, le 30 octobre 130, était un esclave bithynien, dont la beauté admirable inspira une passion telle à l'empereur Adrien qu'il le déifia après sa mort.

Page 307, ligne 6. — Lysippe, de Sicyone, un des grands statuaires de l'Antiquité, fut le contemporain d'Alexandre-le-Grand, qui lui réserva, dit-on, le droit de faire son portrait en bronze.

Page 307, lignes 13 et 14. — C'est en l'an 146 avant Jésus-Christ que la ville de Corinthe fut prise et pillée par les Romains.

Page 307, lignes 15 à 18. — Le consul qui détruisit Corinthe s'appelait *Lucius Mummius* et fut surnommé *Achaïcus,* et le mot qu'on lui prête est rapporté par C. Velleius Paterculus (*Histoire romaine,* I, XIII).

Page 307, ligne 24. — Le numéro de la page à laquelle Montesquieu renvoie manque dans le manuscrit; mais nous comblons cette lacune. C'est, en effet, à la page 47 de l'original que se trouvent des observations sur les petites statues faites pour a dévotion du peuple, observations qui sont visées ici, et que nous imprimons à la page 337 de ce volume. Il résulte de ce renvoi que le bas de la page 8 des notes sur *Florence* a été écrit après la page 47.

Page 308, lignes 14 et 15. — Cet alinéa a été visiblement ajouté après coup, dans le manuscrit.

Page 308, ligne 14. — Par *mon sculpteur,* Montesquieu entendait sans doute Piémontino, le fils , dont il parle plus loin, et qui était probablement le fils de Joseph Piémontino ou Piamontini, élève d'Hercule Ferrata.

Page 309, ligne 9. — Sabine était la petite-nièce de l'empereur Trajan : car elle était la petite-fille de Marciane, sœur de ce prince, qui la donna pour femme à Adrien.

Page 309, ligne 20. — Le *Sénèque* dont il s'agit ici est, bien

1. *Winckelmann, sein Leben, seine Werke und seine Zeitgenossen,* par Ch. Justi (Leipsick, F.-C.-W Vogel, 1872), tome II, 1re partie, page 240.

entendu, le célèbre auteur de tant d'ouvrages philosophiques, qui naquit l'an 1 ou 2 de notre ère, qui fut précepteur et puis ministre de l'empereur Néron, et qui se tua, en l'an 65, sur l'ordre de ce prince.

Page 309, ligne 29. — Tout l'alinéa qui commence par le mot *Remarquez* a été ajouté après coup, en très petits caractères, au bas de la 10e page du manuscrit.

Page 309, ligne 30. — Marcus Vipsanius Agrippa, né en l'an 63 et mort en l'an 12 avant Jésus-Christ, fut général et ministre de l'empereur Auguste, qui reconnut ses services éminents en lui donnant sa fille Julie pour femme et en l'adoptant lui-même comme fils.

Page 310, ligne 20. — Les mots *Il me semble que* ont été ajoutés après coup, dans la marge du manuscrit.

Page 311, ligne 10. — Montesquieu emploie ici, en en supprimant un mot, l'expression *Palladium ex ossibus Pelopis factum* qu'il a relevée ailleurs[1], et qu'il a, sans doute, empruntée à la traduction de Clément d'Alexandrie (*Protrepticus*, IV, § 47), ou à J. Firmicus Maternus (*De Errore profanarum Religionum*, XV).

Page 312, lignes 25 à 30. — Le tableau de Raphaël dont il est ici question fut peint, en 1518, pour Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et se trouve actuellement au Musée du Louvre.

Page 313, ligne 4. — Sapho, la célèbre poétesse de Lesbos, vécut au VIe siècle avant Jésus-Christ.

Page 313, lignes 6 à 10. — Toute la fin de cet alinéa, depuis les mots *Elle a une espèce,* a été écrite après coup, entre les lignes ou dans la marge du manuscrit.

Page 313, lignes 16 et 17. — Cet alinéa a été visiblement ajouté après coup.

Page 314, lignes 6 à 13. — Nous imprimons cet alinéa dans le texte, bien qu'il soit écrit dans la marge du manuscrit.

Page 314, ligne 11. — Claude, né à Lyon, en l'an 11 avant Jésus-Christ, succéda à son neveu Caligula, le 25 janvier 41 et fut empoisonné le 13 octobre 54 de l'ère chrétienne.

Page 314, ligne 14. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons ici l'alinéa sur la *Matrona Romana,* bien qu'il se trouve, dans l'original, au revers de la page, après la mention des bustes de Claude et d'Agrippine.

Page 315, ligne 25. — L'*Agrippina* dont il s'agit ici doit être la nièce et la femme de l'empereur Claude, ainsi que la mère de l'empereur Néron, qui la fit tuer en l'an 59.

1. Voyez ci-dessus, page XVIII.

Page 316, ligne 11. — Galba, né près de Terracine, en l'an 3 avant Jésus-Christ, fut proclamé empereur par les troupes de la Tarraconaise, le 6 avril 68, et fut tué le 15 janvier 69 de l'ère chrétienne.

Page 316, note 1, ligne 2. — Caracalla, né le 4 avril 188, succéda à l'empereur Septime Sévère, son père, le 4 février 211, et fut tué le 8 avril 217.

Page 317, ligne 1. — Othon, né le 29 avril 32, succéda à l'empereur Galba le 15 janvier et se tua lui-même le 17 avril 69.

Page 317, lignes 14 à 21. — Montesquieu parle ici de deux Bérénice, dont la seconde, fille de Ptolémée Philadelphe et femme de Ptolémée Évergète, vécut au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

Page 317, ligne 23. — Monime fut la femme de Mithridate VII, roi du Pont, qui lui ordonna de se tuer, en l'an 71 avant Jésus-Christ, après que Lucullus l'eut battu et contraint de s'enfuir en Arménie.

Page 317, ligne 24. — Nous imprimons cet alinéa dans le texte, bien qu'il soit écrit dans la marge du manuscrit.

Page 317, ligne 25. — Titus se maria deux fois; mais c'est sa fille qui s'appelait *Julie,* et non une de ses deux femmes.

Page 318, ligne 3. — La *Domitia* dont il s'agit ici est sans doute *Domitia Longina,* femme de l'empereur Domitien, qu'elle trompa, qui la répudia, et qui la reprit ensuite.

Page 318, ligne 7. — Nerva, né à Narni, vers l'an 23 de l'ère chrétienne, succéda à l'empereur Domitien, le 19 septembre 96, et mourut le 25 janvier 98.

Page 318, ligne 9. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons ici l'alinéa sur Plotine, bien qu'il se trouve, dans l'original, une page plus loin, après un alinéa sur Adrien.

Page 319, lignes 15 à 23. — Montesquieu se préoccupait déjà de la question des petits fronts et du goût que les Anciens auraient eu pour eux, lorsqu'il écrivait la *142e Lettre persane.*

Page 319, lignes 21 et 22. — Cette citation latine est tirée d'Horace (*Épîtres,* I, 7, v. 26), qui a dit ailleurs (*Odes,* I, 33, v. 5) :

Insignem tenui fronte Lycorida.

Page 319, note 1, ligne 5. — A la page 53 du manuscrit, on lit une observation sur le front de Pan, observation qu'on trouvera imprimée à la page 342 de ce volume.

Page 320, ligne 8. — Marc-Aurèle avait pris pour collègue et

pour gendre, aussitôt après son avènement, Lucius Aurelius Verus, auquel il donna pour femme sa fille Lucilla, mais qui mourut bien avant lui, en 169.

Page 320, lignes 10 et 11. — Homère décrit la ceinture de Vénus dans le chant XIV de *l'Iliade,* aux vers 214 à 217.

Page 321, lignes 2 et 3. — Nous imprimons ce distique tel que Montesquieu l'a transcrit; mais le président de Brosses met à la fin du premier vers *ducit,* au lieu de *finxit,* et à la fin du second *obstupuit*[1], au lieu d'*abstinuit.*

Page 321, ligne 6. — Avant d'être adopté par l'empereur Antonin, le futur Marc-Aurèle s'appelait *Marcus Annius Verus.*

Page 321, ligne 22. — La phrase *Aujourd'hui, on feroit moins de plis,* a été ajoutée après coup, d'abord au crayon, et puis à l'encre.

Page 321, lignes 23 à 25. — Nous imprimons ce paragraphe dans le texte, bien qu'il soit écrit dans la marge du manuscrit.

Page 322, ligne 14. — Le manuscrit donne ici et plus loin *Guiberti,* au lieu de *Ghiberti.* — Laurent Ghiberti, né à Florence, en 1378, et mort en 1455, fut un des plus anciens maîtres de la sculpture italienne.

Page 322, ligne 24. — Il s'agit ici du fils de Philippe II, roi de Macédoine, d'Alexandre-le-Grand, qui, né en 356 avant Jésus-Christ, régna de 336 à 323 et mourut à l'âge de trente-deux ans et huit mois.

Page 322, lignes 25 et 26. — La phrase *C'est un buste...* a été ajoutée après coup.

Page 323, lignes 9 et 10. — Nous imprimons la phrase *Ses bras sont...* dans le texte, bien qu'elle soit écrite dans la marge du manuscrit.

Page 323, lignes 14 à 19. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons ici l'alinéa sur le *Scrinarius,* bien qu'il se trouve, dans l'original, deux pages plus loin, avant l'alinéa sur Pertinax.

Page 323, ligne 21. — Femme de l'empereur Commode, Crispine fut accusée d'adultère, reléguée dans l'île de Caprée, et mise à mort.

Page 323, ligne 23. — Pertinax, né en 126, succéda à Commode le 1er janvier et fut tué le 28 mars 193.

Page 323, lignes 28 et 29. — Les mots *Voir cela* et la ligne suivante ont été ajoutés après coup.

1. *Lettres familières,* tome Ier, page 268.

Page 324, ligne 10. — Le manuscrit donne ici *Manilia,* au lieu de *Manlia.*

Page 324, ligne 11. — Decius Clodius Albinus, que l'empereur Septime Sévère avait associé d'abord à sa puissance, se révolta contre lui en 196, se fit battre près de Lyon, et se tua lui-même fin février 197.

Page 324, lignes 16 à 18. — La fin de cet alinéa, depuis les mots *Il est presque,* semble avoir été ajoutée après coup.

Page 324, lignes 27 et suivantes. — La fin de l'alinéa, depuis les mots *en bas qu'en haut,* la ligne suivante et la note ont été ajoutées après coup.

Page 325, ligne 1. — Plautilla fut la femme de l'empereur Caracalla, qui la relégua dans l'île de Lipari et la fit mettre à mort.

Page 325, ligne 2. — Les mots *Bellissima testa* ont été ajoutés après coup.

Page 325, lignes 5 et 6. — La phrase *Belle ligature...* semble avoir été ajoutée après coup.

Page 325, ligne 17. — Le mot *vestale* est biffé, dans le manuscrit, à la fin de la phrase. — Julia Aquilia Severa était vestale quand l'empereur Élagabal l'épousa. Elle fut sa seconde femme, mais pendant peu de temps. Il se remaria deux ou trois fois, après l'avoir répudiée.

Page 325, ligne 18. — L'observation sur les oreilles d'Alexandre Sévère a été ajoutée après coup.

Page 325, lignes 26 à 28. — La fin de l'alinéa, depuis les mots *L'art tombe,* a été ajoutée après coup.

Page 325, ligne 29. — Parmi les treize rois de Syrie qui se sont appelés *Antiochus,* nous n'en connaissons aucun qui ait été surnommé *Évergète.*

Page 326, lignes 1 à 3. — La fin de l'alinéa, depuis les mots *Ce n'est pas une bonne,* a été ajoutée après coup.

Page 326, lignes 8 à 10. — La fin de l'alinéa, depuis les mots *Ce n'est pas une belle,* a été ajoutée après coup.

Page 326, lignes 14 et 15. — La phrase *Cette statue...* a été ajoutée après coup.

Page 326, lignes 17 à 19. — La fin de l'alinéa, depuis les mots *Beau torse,* a été ajoutée après coup.

Page 326, ligne 27. — La phrase *Cette statue est bonne,* a été ajoutée après coup.

Page 326, ligne 28. — L'empereur Philippe s'appelait *Marcus Julius,* et non *Lucius.* Né à Bostra, dans la Trachonitide, il succéda à l'empereur Gordien III, en 244, et fut tué en 249.

Page 326, lignes 30 et 31. — Cet alinéa a été ajouté après coup, à la place du mot *Dèce*, qui est biffé.

Page 327, lignes 1, 3, 5, 6 à 10, 13 et 15. — Les appréciations qui se trouvent dans les passages indiqués ont été ajoutées après coup, pour la plupart du moins.

Page 328, lignes 3 et 4. — Baccio ou Barthélemy Bandinelli, sculpteur florentin, naquit en 1493 et mourut en 1560. La copie du *Laocoon* dont Montesquieu parle ici a été endommagée en 1762, dans un incendie de la Galerie de Florence. C'est après coup que la phrase *Il y a mis...* a été ajoutée, avec une autre, qui a été biffée ensuite : *Remarquez dans* le Laocoon *les belles masses de ses cheveux.*

Page 328, lignes 5 et 6. — Montesquieu revient plus loin sur la copie du *Sanglier* qui fut faite par Foggini pour Louis XIV.

Page 328, lignes 15 et 16. — Baccio Bandinelli n'ayant vécu que jusqu'en 1560, il est difficile qu'il ait raccommodé la *Vénus de Médicis* vers 1600.

Page 329, ligne 12. — Saint Grégoire, né à Rome, succéda au pape Pélage II, fut sacré le 3 septembre 590, et mourut vers le 12 mars 604.

Page 329, lignes 14 et 15. — Lucien, *Les Amours*, §§ 13 et 14.

Page 330, ligne 18. — Hercule Ferrata, sculpteur, né à Pelsotto, vers 1610, et mort à Rome, en 1685, restaura beaucoup de statues antiques, et fut le maître de Jean-Baptiste Foggini et de Joseph Piamontini.

Page 330, ligne 22. — A la suite de l'alinéa qui se termine par les mots *pierres précieuses,* Montesquieu avait écrit cinq lignes sur *le petit Faune* et sur *le Paysan aiguisant son couteau,* lignes dont il a reporté et développé le contenu trois et quatre pages plus loin.

Page 330, note 1, ligne 1. — André Félibien, né à Chartres, en 1619, et mort le 11 juin 1695, est surtout connu pour ses écrits sur les arts plastiques. Il publia, entre autres livres, des *Entretiens sur les Vies et les Ouvrages des plus excellents Peintres* (Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1685-1688). C'est dans le troisième de ces *Entretiens* qu'il traite « de la beauté des parties ».

Page 331, lignes 21 et suivantes. — Les observations qui suivent les mots *d'un nouveau partage* se trouvent, dans l'original, sur la feuille où Montesquieu avait écrit d'abord et biffé ensuite l'alinéa qu'il a consacré à deux statues de *Morphée,* alinéa qu'il a reporté trois pages plus loin.

Page 335, ligne 9. — Britannicus, fils de l'empereur Claude et

de Messaline, sa troisième femme, naquit le 13 février 41 et fut empoisonné, par ordre de l'empereur Néron, en l'an 55 après Jésus-Christ.

Page 335, ligne 21. — Maximilien Misson, né d'une famille protestante, se réfugia en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. Chargé de l'éducation d'un comte d'Arran, il voyagea avec lui en Hollande et en Allemagne, puis en Italie, où il alla en 1688. De 1691 à 1698, il publia un *Nouveau Voyage d'Italie,* dont les trois volumes parurent successivement à La Haye. Cet ouvrage eut beaucoup de succès. Il fut même traduit en plusieurs langues. La 5e ou 6e édition (Utrecht, Wates, 1722) comprend un tome IV, où se trouve une traduction des *Remarques* d'Addison dont nous parlons dans la note suivante. Misson mourut en 1727.

Page 335, ligne 26. — Joseph Addison, le célèbre essayiste anglais, né le 1er mai 1672 et mort le 17 juin 1719, entreprit, en 1699, un voyage en Italie, après lequel il publia, entre autres ouvrages, ses *Remarks on several Parts of Italy* (Londres, 1705).

Page 336, ligne 6. — La *Cléopatre* dont Montesquieu parle ici est sans doute la fille de Ptolémée IX Aulètes, qui épousa son propre frère Ptolémée X Dionysios. Elle naquit en l'an 67 et mourut en l'an 30 avant Jésus-Christ. Jules César et Marc Antoine, le triumvir, l'eurent, l'un après l'autre, pour maîtresse.

Page 336, ligne 22. — Platon, le grand philosophe, naquit à Égine, en l'an 427, et mourut à Athènes, en l'an 347 avant Jésus-Christ.

Page 337, ligne 18. — En 1728, le duc d'Orléans était Louis, fils du Régent, qui était né le 4 août 1703, et qui devait mourir le 4 février 1752.

Page 337, lignes 18 et 19. — Catherine, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, naquit le 13 avril 1519. Le 27 octobre 1533, elle épousa le second fils de François Ier, roi de France, le futur Henri II. Elle mourut le 5 janvier 1589.

Page 338, ligne 12. — Montesquieu attribue ici à un seul artiste deux tableaux qui sont l'œuvre de deux peintres différents, mais appartenant tous deux à l'école vénitienne, et surnommés tous deux *le Bassan,* parce qu'ils étaient nés également à Bassano. C'est Jacques da Ponte, né en 1510 et mort en 1592, qui a représenté sa *Famille.* Quant au *Souper du mauvais Riche,* il est l'œuvre de son fils François, né en 1548 et mort en 1592.

Page 338, ligne 19. — Deux peintres de Florence, le père et

le fils, Alexandre et Christophe, ont illustré le nom d'*Allori :* Alexandre naquit en 1535 et mourut en 1607; et Christophe naquit le 17 octobre 1577 et mourut en 1621.

Page 339, lignes 3 et 4. — Léopold de Médicis, fils de Cosme II et frère de Ferdinand II, grands-ducs de Toscane, fut promu cardinal le 12 décembre 1667 et mourut en 1675.

Page 339, ligne 16. — Hyacinthe Rigaud, peintre de l'école française, naquit à Perpignan, en 1659, et mourut à Paris, le 27 décembre 1743.

Page 339, ligne 16. — Jean Holbein, dit *le Jeune,* peintre de l'école allemande, naquit à Augsbourg, en 1498 (?), et mourut à Londres, en 1543 (?).

Page 339, ligne 28. — Montesquieu ne dit pas si le peintre dont il parle ici est François de Troy, né à Toulouse, en 1645, et mort à Paris, en 1730, ou son fils Jean-François, né à Paris, en 1679, et mort à Rome, le 24 janvier 1752; mais le portrait de celui-ci est à Florence.

Page 339, ligne 29. — Encore ici Montesquieu parle d'un peintre sans le désigner nettement. S'agit-il de Noël Coypel, né à Paris, le 25 décembre 1628, et mort le 24 décembre 1707, ou de son fils Antoine, né le 11 avril 1661 et mort le 7 janvier 1722?

Page 339, ligne 29. — Charles Lebrun, un des maîtres de l'école française, naquit à Paris, en 1619, et y mourut le 12 février 1690.

Page 339, ligne 29. — Joseph Vivien naquit à Lyon, en 1657, et mourut à Cologne, en 1735.

Page 339, ligne 29. — Robert Nanteuil, peintre pastelliste et graveur, naquit en 1630 et mourut en 1678.

Page 339, ligne 29. — Nicolas Poussin, le plus grand maître de l'école française, naquit aux Andelys, en 1594, et mourut à Rome, le 19 novembre 1665.

Page 339, ligne 30. — Pierre Mignard, dit *le Romain,* naquit à Troyes, en novembre 1610, et mourut à Paris, le 6 mai 1695.

Page 340, ligne 8. — Est-ce de Mathias Van *den* Berg, élève de Rubens, né à Ypres, en 1615, et mort en 1647, que Montesquieu parle ici?

Page 340, ligne 8. — Le manuscrit donne *Miris,* au lieu de *Miéris.* — François Miéris, un des maîtres de l'école hollandaise, naquit à Leyde, le 16 avril 1635, et y mourut en 1681.

Page 340, ligne 9. — Le manuscrit donne *Van der Meer,* mais c'est probablement *Van der Neer* qu'il faut lire : le portrait de *Van der Neer* se trouve, en effet, à Florence. — Églon Van der

Neer, peintre de l'école hollandaise, naquit à Amsterdam, en 1643, et mourut à Düsseldorf, le 3 mai 1703.

Page 340, ligne 13. — Le manuscrit donne *Schialken,* au lieu de *Schalken.* — Godefroy Schalken, peintre de l'école hollandaise, naquit à Dordrecht, en 1643, et mourut à La Haye, en 1706.

Page 340, ligne 14. — Charles Dolci, peintre de l'école florentine, naquit à Florence, en 1616, et y mourut le 17 janvier 1686.

Page 340, ligne 18. — Pierre Belotti, peintre de l'école vénitienne, naquit à Bolzano, en 1625, et mourut en 1700.

Page 340, ligne 26. — Simon Pignoni, peintre de l'école florentine, naquit en 1614 et mourut en 1706 (?).

Page 341, ligne 22. — Voir au tome Ier, pour l'orthographe de ce passage, les lignes 13 et 14 de la page 82.

Page 342, ligne 22. — Albert Dürer, le maître de l'école allemande, naquit à Nüremberg, le 20 mai 1471, et y mourut le 6 avril 1528.

Page 342, note 1. — La page 20 du manuscrit est imprimée à la page 319 de ce volume.

Page 343, ligne 11. — André Pisano, sculpteur, naquit à Pise, vers 1273, et mourut vers 1349.

Page 344, ligne 4. — Arnolphe de Cambio, architecte et sculpteur, naquit en 1240 et mourut en 1301.

Page 344, lignes 4 et 5. — Philippe Brunellesco, le grand architecte de Florence, y naquit en 1377 et y mourut le 15 avril 1446. La coupole de *Santa-Maria-del-Fiore* fut commencée le 7 avril 1420 et achevée le 30 août 1436. Toutefois, la lanterne qui la surmonte ne fut entreprise qu'en 1445 et ne fut terminée qu'en 1461.

Page 344, ligne 12. — Le manuscrit donne *Guirlanday,* au lieu de *Ghirlandajo.* — Dominique Bigordi, dit *il Ghirlandajo*, naquit en 1449 et mourut vers 1498.

Page 345, lignes 20 et 21. — Bernardin Barbatelli, dit *Poccetti,* peintre de l'école florentine, naquit en 1548 et mourut vers 1612.

Page 345, lignes 23 et 24. — Rosso di Rossi, dit *il Rosso,* peintre de l'école florentine, naquit à Florence, vers 1496, et mourut à Paris, en 1541.

Page 345, ligne 24. — Le manuscrit donne *Pontorne,* au lieu de *Pontormo.* — Jacques Carrucci, dit *il Pontormo,* peintre de l'école florentine, naquit à Pontormo, près d'Empoli, en 1494, et mourut en 1556.

Page 346, ligne 5. — Julien de Médicis fut le fils de Laurent-

le-Magnifique et le frère du pape Léon X. Il naquit en 1478 et mourut le 17 mars 1516. François Ier, roi de France, l'avait fait duc de Nemours.

Page 346, ligne 7. — Laurent de Médicis fut le petit-fils de Laurent-le-Magnifique, le fils de Pierre II et le neveu du pape Léon X. Il naquit le 13 septembre 1492 et mourut le 28 avril 1519. Pendant les dernières années de sa vie, il gouverna Florence, sans parler du duché d'Urbin, dont il fut investi, en 1516, par son oncle, le Pape.

Page 347, ligne 3. — Santi di Tito, peintre de l'école florentine, naquit à Borgo-San-Sepolcro, en 1538, et mourut le 25 juillet 1603.

Page 347, ligne 3. — Jérôme Macchietti, dit *Girolamo del Crossifissaio,* peintre de l'école florentine, naquit vers 1511 et mourut vers 1564.

Page 347, ligne 3. — Jean-Baptiste Naldini, peintre de l'école florentine, naquit en 1537 et mourut vers 1590.

Page 347, ligne 4. — Ange Bronzino, peintre de l'école florentine, naquit à Monticelli, en 1502, et mourut à Florence, en 1572.

Page 347, ligne 5. — Vespasien Strada, peintre de fresques, vécut au commencement du XVIIe siècle.

Page 347, ligne 21. — Montesquieu ne dit point de quel *Lippi* il entend parler : si c'est du père, *Filippo,* né à Florence, vers 1412, et mort à Spolète, le 8 octobre 1469; ou du fils, *Filippino,* né à Prato, en 1460, et mort à Florence, en avril 1505.

Page 347, ligne 28. — Dominique Cresti, dit *Passignano,* peintre de l'école florentine, naquit à Passignano, vers 1558, et mourut à Florence, le 17 mai 1638.

Page 347, ligne 29, et page 348, ligne 1. — Masolino da Panicale, peintre de l'école florentine, naquit vers 1403 (?) et mourut vers 1440.

Page 348, ligne 1. — Thomas Guidi, dit *Masaccio,* peintre de l'école florentine, naquit à Castel-San-Giovani-di-Valdarno, en 1402, et mourut à Rome, en 1428.

Page 348, ligne 11. — Benoît Pagni, né à Pescia, fut un élève de Jules Romain.

Page 349, note 1. — Platon, *La République,* V.

Page 350, lignes 7 et 8. — Il s'agit sans doute ici de l'ouvrage que Thomas Dempster publia à Florence, en 1723 et 1724, sous ce titre : *De Etruria regali.*

Page 350, note 1, ligne 1. — Dibutade, de Sicyone, aurait inventé, d'après une légende plus ou moins plausible, l'art de modeler des figures en argile.

Page 350, note 1, ligne 3. — Rhœcus et Théodore, son fils ou son élève, passent pour être nés à Samos, l'un au VIIe siècle avant Jésus-Christ, et l'autre vers le commencement du VIe, et pour avoir introduit en Grèce l'art de faire des statues en coulant de la fonte en forme.

Page 350, note 1, ligne 4. — Démarate, de Corinthe, appartenait à l'illustre famille des Bacchiades. Quand sa famille fut chassée de sa patrie, par Cypsélus, l'an 657 avant Jésus-Christ, il s'enfuit chez les Étrusques. Là, il s'établit à Tarquinies et eut un fils qui devint roi de Rome : Tarquin-l'Ancien.

Page 350, note 1, lignes 6 et 7. — Damophilus et Gorgasus, tous deux Siciliens, ornèrent de statues de terre cuite le tympan du temple de Cérès consacré, en l'an 496 avant Jésus-Christ, par le dictateur Aulus Posthumius.

Page 350, note 1, ligne 8. — Marcus Terentius Varro ou Varron, né en l'an 116 et mort en l'an 26 avant Jésus-Christ, remplit d'importantes fonctions publiques, mais se fit surtout connaître comme polygraphe. Il écrivit soixante-quatorze ouvrages, dont il n'en reste pas même deux en entier. La citation de Varron que Montesquieu fait ici est (comme tous les détails historiques de la note où elle se trouve) empruntée à Pline l'Ancien : *Histoire naturelle,* XXXV, XLIII à XLV.

Page 351, ligne 14. — C'est dans sa *Poétique,* aux chapitres VI à XVIII, que le grand philosophe de Stagire (né en 384 et mort en 322 avant Jésus-Christ) formula les règles que devaient observer, selon lui, les poètes tragiques.

Page 351, note 1, ligne 3. — Vincent Borghini, auteur florentin, publia en 1584, à Florence, un traité sur les arts, en dialogue, sous le titre d'*Il Riposo.*

Page 352, lignes 8 et 9. — Quand Montesquieu dit que le Palais Pitti fut *fait par Luca Pitti,* il faut entendre *pour* ou *par ordre de Luca Pitti.* Il fut commencé vers 1440. Brunelleschi en dessina le plan; mais l'exécution fut dirigée par Lucas Fancelli.

Page 353, ligne 8. — Les jardins du Château de Liancourt (département de l'Oise et arrondissement de Clermont) étaient arrosés par la Béronnelle, rivière artificielle que Jeanne de Schomberg, duchesse de Liancourt, dériva en 1634 de la Béronne.

Page 354, lignes 27 et 28. — Le groupe de *Judith,* qui se trouve dans *la Loggia dei Lanzzi,* et que Montesquieu juge si dédaigneusement, est une œuvre de Donatello, comme il le dit lui-même plus loin.

Page 355, note 1, ligne 3. — Benoît Cajetan, né à Anagni, fut

promu cardinal en 1281. Élu pape le 24 décembre 1294, il prit le nom de *Boniface VIII*. Il mourut à Rome, le 11 octobre 1303.

Page 355, note 2. — Vincent de' Rossi, sculpteur florentin, vécut au XVIIe siècle et fut l'élève de B. Bandinelli.

Page 356, ligne 8. — Julien de La Rovère, né à Albizale, près de Savone, en 1441, fut promu cardinal en 1471. Élu pape le 1er novembre 1503, il prit le nom de *Jules II*. Il mourut à Rome, le 21 février 1513.

Page 356, lignes 21 à 23. — La colonne dont parle Montesquieu fut apportée en 1563 sur la place de Florence où elle se trouve.

Page 356, ligne 23. — C'est de Cosme Ier qu'il s'agit ici.

Page 356, ligne 23. — Jean-Ange de Médicis, né à Milan, en 1499, fut promu cardinal en 1549. Élu pape le 26 décembre 1559, il prit le nom de *Pie IV*. Il mourut à Rome, le 9 décembre 1565.

Page 356, lignes 24 et 25. — M. Eugène Müntz dit, en parlant de la statue que l'itinéraire de Montesquieu attribuait à *Romolo del Dadda*, qu'elle « fut commandée par un successeur de Cosme [Ier] à l'habile sculpteur toscan *Pietro Tacca*[1] ». D'après un guide moderne, elle serait plutôt l'œuvre de Fr. Taddi. Ce guide prétend même qu'elle fut mise en place en 1581, et « revêtue plus tard d'un manteau de bronze, parce qu'on l'aurait trouvée trop svelte[2] ».

Page 357, ligne 11. — Stoldo Lorenzi, sculpteur de l'école florentine, naquit en 1534 et mourut en 1583.

Page 358, ligne 23. — Thadée Landini, sculpteur de l'école florentine, mourut en 1594.

Page 358, lignes 27 et 28. — Jean-Baptiste Caccini, architecte et sculpteur de l'école florentine, naquit en 1562 et mourut en 1612.

Page 360, ligne 20. — Donato di Nicolo di Betti Bardi, connu sous le nom de *Donatello*, le grand sculpteur florentin, naquit en 1386 et mourut le 13 décembre 1466.

Page 360, ligne 24. — Benvenuto Cellini, orfèvre et statuaire, naquit à Florence, en 1500, et mourut le 13 février 1571.

Page 363, lignes 4 et 5. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons en cet endroit le paragraphe sur Mgr Incontri, bien qu'il se trouve, dans l'original, une page plus loin, après le paragraphe sur la maison du marquis Caponi.

Page 363, ligne 14. — Mathieu Bonechi peignit au commencement du XVIIIe siècle.

1. *Le Tour du Monde*, tome LXVII, *A travers la Toscane*, page 314.
2. *Italie septentrionale...*, par K. Bædeker (Leipzig, 1892), page 403.

Page 363, ligne 15. — Le manuscrit donne *Joani Sacrestani*, au lieu de *Giovani Sagrestani*. — Jean-Camille Sagrestani naquit en 1660 et mourut en 1731.

Page 365, lignes 1 et 2. — L'ébauche de traité auquel nous donnons le titre : *De la Manière gothique* (titre qu'il n'a pas dans l'original), a été inspiré à Montesquieu par ses visites dans la Galerie du Grand-Duc de Toscane. D'importants passages en sont empruntés aux notes sur *Florence*. Nous les signalerons.

Page 367, ligne 2. — Voyez les notes sur *Florence*, page 303, lignes 22 à 25.

Page 368, ligne 17. — Voyez, dans les notes sur *Florence*, le passage qui commence à la ligne 24 de la page 348, et duquel ressort un changement dans les idées de Montesquieu sur un point d'histoire de l'art.

Page 369, note 1. — Thomas Herbert, huitième comte de Pembroke, naquit en 1656 et mourut le 22 janvier 1733. Il remplit de hautes fonctions politiques. C'était un esprit curieux, très versé dans les mathématiques surtout. Il réunit de nombreux objets d'art dans son château de Wilton. Malheureusement, ces objets sont, en partie, d'une valeur et même d'une authenticité contestables.

Page 369, note 2. — On trouvera, au tome Ier des *Voyages* (pages 330, 331 et 332), des notes relatives à la Table d'Isis et aux savants qui s'en sont vraiment occupés.

Page 371, ligne 15. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons après l'alinéa qui finit par les mots *les mouvements naturels*, celui qui commence en ces termes : *L'extrême horreur*, et dont le contenu est écrit sur la dernière feuille de l'original.

Page 372, lignes 1 et 2. — Voyez les notes sur *Florence*, page 303, lignes 26 à 29.

Page 372, ligne 2. — D'après une indication du manuscrit, nous insérons après les mots *que de victimes*, tout le développement qui remplit les pages 21, 22 et 23 de l'original, et qui commence en ces termes : *Il est vrai qu'Adrien*, et finit ainsi : *ce n'est pas un Gallien*.

Page 372, ligne 14. — Voyez, dans les notes sur *Florence*, la série d'observations qui commence à la ligne 13 de la page 302.

Page 373, ligne 27. — Voyez, dans les notes sur *Florence*, le développement qui va de la page 350, ligne 17, à la page 352, ligne 6.

Page 374, ligne 17. — Eschyle, le grand tragique athénien, naquit en 525 et mourut en 456 avant Jésus-Christ.

Page 374, ligne 31. — Pierre Corneille, l'auteur du *Cid* (1636), naquit à Rouen, le 6 juin 1606, et mourut à Paris, le 1er octobre 1684; et Jean de Rotrou, l'auteur du *Véritable Saint-Genest* (1646), naquit à Dreux, le 21 août 1609, et y mourut le 28 juin 1650.

Page 377, lignes 1 à 3. — Au-dessus du titre : *Réflexions sur les Habitants de Rome,* on lit, dans le manuscrit, ces deux mots biffés : *Quatrième Mémoire.* On trouvera, en tête de ce volume, dans la *Description des Manuscrits* qui y sont imprimés, une explication du fait. Maintenant, les *Réflexions* forment un tout distinct.

Page 380, lignes 25 à 27. — Artémidore, d'Éphèse, surnommé *Daldien,* écrivit, au IIe siècle après Jésus-Christ, un traité sur l'interprétation des songes, intitulé *Oneirocritica.* C'est dans ce livre qu'est le passage cité par Montesquieu. Il se trouve au livre II, chapitre LXIV; soit au tome Ier, page 89, de l'édition de Reiff (Leipsig, 1805).

Page 381, lignes 1 et 2. — Le passage de la lettre du P. Sepp au P. Stinglhaim, auquel Montesquieu fait allusion, se trouve à la page 414 du tome XI des *Lettres édifiantes et curieuses des Missions étrangères...* (Paris, N. Le Clerc, 1715.)

Page 381, note 1, lignes 1 à 3. — Montesquieu cite dans cette note un passage d'une lettre écrite par Cicéron. Cette lettre est la 52e du livre XIII du recueil des *Lettres à Atticus.* Dans le manuscrit des *Réflexions sur les Habitants de Rome,* on lit ἐμετικῆς, au lieu de ἐμετικήν.

Page 381, note 1, ligne 4. — Aulus Cornelius Celsus ou Celse écrivit vers le temps d'Auguste un traité sur *la Médecine.* Le passage cité par Montesquieu se trouve au livre Ier, chapitre III. En voici le texte exact : « *Qui vomuit, si mane id fecit, ambulare debet; tum ungi; deinde cœnare.* »

Page 385, lignes 1 à 3. — C'est nous qui donnons aux notes recueillies par Montesquieu pendant qu'il était en Lorraine, le titre de *Souvenirs de la Cour de Stanislas Leckzinski.*

Page 385, ligne 3. — Stanislas Leckzinski, né le 20 octobre 1677 et mort le 23 février 1766, fut élu deux fois roi de Pologne : le 12 juillet 1704 et le 11 septembre 1733. Il régna, la première fois, quelques années, et quelques mois, la seconde. Le 3 avril 1737, il prit possession, en vertu du traité de Vienne du 3 octobre 1735, des duchés de Lorraine et de Bar, qu'il administra, avec le titre de *roi,* jusqu'à sa mort.

Page 387, ligne 1. — Stanislas resta en Saxe pendant les quatre derniers mois de 1706 et pendant les six premiers de 1707.

Page 387, lignes 1 et 2. — *Le roi de Suède* dont il est ici question est, bien entendu, Charles XII.

Page 387, lignes 11 et suivantes. — Stanislas, réfugié à Dantzig, y fut assiégé par les Russes. Au bout de quatre à cinq mois, il parvint à s'évader de la ville, le 27 juin 1734, et se rendit à Kœnigsberg. Dantzig capitula le 7 juillet suivant.

Page 388, lignes 1 et 2. — Stanislas faisait allusion, en vantant l'héroïsme du peuple de Gênes, au siège que les Génois soutinrent en 1747. Le 10 décembre 1746, ils chassèrent de leur ville les Autrichiens. Ceux-ci revinrent investir Gênes au mois d'avril suivant; mais ils ne purent la prendre et durent se retirer le 6 août.

Page 388, lignes 4 et 5. — Le prince dont il s'agit ici est Frédéric Ier. Né le 11 juillet 1657, il succéda à son père Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, le 9 mai 1688, et se couronna lui-même roi de Prusse, le 18 janvier 1701. Il mourut le 25 février 1713.

Page 389, lignes 1 et 2. — Stanislas se retira en Alsace après la mort de Charles XII (30 novembre 1718).

Page 389, lignes 9 à 14. — C'est le 27 mai 1725 que Louis XV déclara son projet de mariage avec Marie Leckzinska, qui était née le 23 juin 1703, et qui devait mourir le 24 juin 1768.

Page 389, ligne 11. — Stanislas avait épousé, en 1698, Catherine Buin-Opalinska, qui mourut à Lunéville, le 19 mars 1747.

Page 389, lignes 15 et 16. — C'est le 4 août 1744 que Louis XV arriva à Metz, où il faillit mourir, et dont il ne partit que le 29 septembre, pour se rendre à Lunéville.

INDEX

DES

"*VOYAGES*" DE MONTESQUIEU

TABLEAU DES ABRÉVIATIONS

arch. : ..... architecte.
chant. : ..... chanteur, chanteuse.
d. : ..... diplomate.
écr. : ..... écrivain.
emp. : ..... empereur.
fin. : ..... financier.
fl. : ..... fleuve.
gr. : ..... graveur.
h. g. : ..... homme de guerre.
hist. : ..... historien.
h. p. : ..... homme politique.
imp. : ..... impératrice.
ing. mil. : ... ingénieur militaire.
m. : ..... mont, montagne.
mar. : ..... marin.
mes. : ..... mesure.
min. : ..... ministre.
mon. : ..... monnaie.
p. : ..... peintre.
ph. : ..... philosophe.
prph. : ..... prophète.
r. : ..... rivière.
s. : ..... savant.
sc. : ..... sculpteur.
th. : ..... théologien.
v. : ..... ville, village.

Nous imprimons en caractères italiques les mots en langues étrangères, les titres d'ouvrages, et les désignations des sujets que représentent les œuvres d'art dont il est question dans les *Voyages*.

Des astérisques sont mis à la suite des nombres qui renvoient aux pages auxquelles correspondent nos notes.

Quant aux nombres qui renvoient aux notes de Montesquieu lui-même, c'est en chiffres italiques que nous les imprimons.

INDEX

Abdorites (royaume des) : II, 203*.
Abraham : I, 259.
Académie de France, à Rome : I, 263*.
Achaïe (prince d'), *voy.* Savoye (Ph. de).
Acquapendente, v. : I, 193.
Adam : I, 185, 246; II, 154, 357.
Adam (L.-S.), sc. : I, 268*.
Adda, r. : I, 90.
Addison (J.), écr. : II, 335*.
Adige, r. : I, 46, 87; II, 125*, 126, 129, 132, 133.
Adisson, *voy.* Addison.
Admont (monastère d') : I, 14*.
Adonis : I, 65.
Adriana (Villa) : II, 50*.
Adriatique (mer) : I, 13, 28, 97, 237; II, 31, 69, 74, 77, 81.
Adrien, emp. romain : I, 208*; II, 50, 72, 73, 305, 307-310, 314, 318, 320, 321, 372, 375. — Son tombeau, *voy.* Saint-Ange (Château). — Sa villa, *voy. Adriana (Villa).*
— (Arc d') : II, 72, 73*.
Africains : I, 219.
Afrique : II, 305. — Son marbre : I, 80.
Agathias, hist. : II, 254*, 255.
Agnano (lac d') : II, 17.
Agnès (sainte) : II, 92.
Agricola, *voy.* Bauer (G.).
Agriculture : I, 6, 19, 21, 87, 90, 91, 95, 193, 113-116, 127, 129, 131, 149, 168, 192, 193, 195, 236; II, 3, 6, 26, 27, 54, 69, 106, 107, 119, 130, 137, 138, 220, 225, 226, 286, 287, et *passim.*
Agrippine, imp. romaine : II, 315*.
Aix-la-Chapelle, v. : II, 173*, 276.
Ala, v. : II, 129*.
Albane (F. l'), p. : I, 226*, 227; II, 11, 84, 98.
Albani (cardinal Al.) : I, 201*-203, 205, 209? 213, 244; II, 43-45.
— (cardinal An.) : I, 202*, 209? 244; II, 43-46.
— (Ch.) : I, 202*.
— (les) : I, 202*; II, 38, 43.
Albanie (milices d') : I, 43.
Albano, v. : II, 36, 53, 55, 56, 58, 63.
Albermarle (milady) : II, 235*.
Albéroni (cardinal J.) : I, 73*, 114, 203, 242-244, 271; II, 290.
Albert (L.-J., comte d') : I, 68*.
Albinus, emp. romain : II, 324*.
Albisi (marquis) : I, 190.
Alderamo, duc de Massa et prince de Carrare : I, 148*, 149.
Aldobrandine (Noce) : I, 198.
Aldovrandini (Palais), à Bologne : II, 91.
Alexandre, duc de Florence : I, 172*, 173, 177.
Alexandre VI, pape : II, 8*.
Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine : I, 162; II, 322*.
Alexandre Sévère, emp. romain : II, 303*, 325, 372.
Alexandrie, v. : I, 127, 129-131. — Ses fortifications : I, 129, 130. — Ses monuments : 130.
Alexandrin, pays : I, 129.
Algarde (A. l'), sc. : I, 268*, 269.
Alger, v. : I, 187.
Algériens : I, 47.
Allemagne, pays : I, 28, 29, 46, 101, 103, 149, 175; II, 71, 131, 134, 153-155, 164, 166, 176, 186,

187, 202, 207, 213, 215, 224, 248. — Ses chemins : I, 12, 13, 195. — Son commerce : I, 10 ; II, 151. — Ses mines : II, 248, 249. — Ses produits : I, 103 ; II, 151, 243.
— (bouteilles d') : I, 199*.
— (cardinaux d') : II, 43.
— (chapitres d') : II, 181, 183, 188, 190, 207, 212.
— (chariot d') : II, 190.
— (comtes de l'Empire d') : II, 185.
— (droit public de l') : I, 14 ; II, 201.
— (empereurs d') : I, 5, 6, 7, 10, 11, 22, 28, 45, 68, 79, 93, 95, 103, 104, 108, 134, 142, 143, 149, 150, 177, 204, 210, 215, 222, 251, 252, 274 ; II, 12, 31, 139, 147, 158, 173, 180, 201, 203, 205-207, 210, 248, 262, 271, 289-291, 297, 298. — Leurs agents : I, 13 ; II, 145, 242, 243. — Leur chargé d'affaires : I, 204. — Leurs envoyés : I, 6, 10, 138, 171 ; II, 98, 293. — Leur gouvernement : II, 138. — Leurs sujets : I, 28, 29, 134. — Leurs troupes : I, 58, 96, 143 ; II, 12, 31, 138, 140, 143, 144, 153. — Leurs vaisseaux : II, 10, 27, 28. — *Voy.* Charles V et VI, Ferdinand II, Frédéric Ier et II, Joseph Ier.
— (Empire d') : I, 7, 8, 10, 14, 22, 28, 96, 104 ; II, 166, 173, 205, 206. — Sa diète : I, 7 ; II, 13, 210.
— (états d') : I, 10, 14.
— (mesures d') : I, 12 ; II, 133, 136, 145, 163, 164, 201, 261, 264, 269.
— (monnaies d') : II, 151, 178, 203, 211, 266, 267.
— (nobles d') : I, 101 ; II, 27.
— (peintres d') : II, 339.
— (postes d') : II, 163.
— (princes de l'Empire d') : I, 5, 7, 14, 104, 149 ; II, 147, 163, 164, 202, 210, 211.
— (universités d') : I, 78.
— (vice-chanceliers de l'Empire d') : II, 147, 200, 214. — *Voy.* Schœnborn (J.-C., comte de).
Allemande (langue) : I, 245 ; II, 281.
Allemandes : I, 101 ; II, 194.
Allemands : I, 15, 27, 28, 41, 57, 58, 72, 81, 95, 100, 221, 244, 252, 254, 275 ; II, 12, 22, 123, 124, 131, 136, 138-140, 143, 151, 152, 154, 155, 164, 205-207, 213, 224, 341. — Leur domination : II, 5, 12, 123, 124.
Allodiaux (biens) : II, 98, 101.
Allori, p. : II, 338*.
Almanza (bataille d') : II, 65*.
Alpes, m. : I, 96 ; II, 134.
Alsace, pays : I, 181.
Altesse, titre : I, 5.
Althingtit, chroniqueur : II, 259.
Altieri (Palais), à Rome : II, 37.
Altona, v. : I, 133 ; II, 222.
Ambassadeurs : I, 25, 26, 45, 50, 51, 109 ; II, 184, 290, 291, et *passim*.
Ambroise (saint) : I, 92.
Ambroisienne (Bibliothèque) : I, *15*, 92*-94.
Amérique : I, 251. — Ses mines : II, 249, 277.
Amersfoort, v. : II, 220. — Son maître de poste : II, 221.
Amirante de Castille (J.-Th. Enriquez de Cabrera) : I, 204*.
Amirauté des Provinces-Unies : II, 228, 232.
Ammanati (B.), arch. et sc. : I, 99* ; II, 352, 358, 360.
Amour : I, 227-9 ; II, 117, 322, 324, 336.
Amours : II, 80, 328.
Amphithéâtre de Vérone, *voy.* Vérone.
Amsterdam, v. : II, 220, 222, 227, 230, 231, 233-237. — Son administration : II, 221, 234, 235. — Sa banque et sa bourse : II, 230. — Son commerce : II, 229. — Ses finances : II, 220, 221, 228, 234. — Son hôtel-de-ville : II, 230, 231. — Son jardin des plantes : II, 233.
— (bourgmestres d') : II, 221, 234.
Anabaptistes : II, 189.
Anacapri, lieu : II, 26, 27.

Anchin (Abbaye d') : II, 41*, 42.
Anciens (les) : I, 84, 91, 176, 198, 202, 208, 219, 269; II, 13, 34, 57, 88, 113, 304, 310, 311, 319, 342, 346, 382, 383.
Ancien Testament (l') : I, 259; II, 187.
Ancône, v. : II, 72, 73, 75, 82. — Sa cathédrale : II, 72, 73. — Son château : II, 72, 74. — Son fort : II, 73. — Son port : II, 72-74. — *Voy.* Anconitains.
— (gouverneur d') : II, 92.
— (Marche d') : II, 69, 76, 77.
Anconitains : II, 76.
Andreasberg (mines d') : II, 257, 258.
André de Pise, v. Pisano (A.).
Andromède : I, 198, 263.
Angers, v. : I, 144; II, 292.
Anges : I, 100, 136, 158, 233, 247; II, 84, 109, 296, 313, 337.
Anglais : I, 11, 47, 59, 63, 70, 72, 73, 81, 95, 116, 163, 170, 176, 220-222, 242, 243, 262, 274; II, 62, 63, 206, *256*.
Anglaise (langue) : I, 220.
Angleterre, pays : I, 6, 70, 73, 111, 133, 185, 222, 231, 242, 243; II, 40, 41, 60, 63, 65, 99, 194, 206, 208, 216, *274*, 288. — Son commerce : I, 70, 133; II, 78, 288. — Sa marine : I, 27, 242. — Ses produits : I, 133; II, 244, 288. — *Voy.* Anglais.
— (Parlement d') : I, 170; II, 40, 207.
— (reines d'), *voy.* Anne, Modène (M.-B. de), Sobieska (M.-C.).
— (rois d') : I, 73. — Leurs envoyés : II, 235, 339. — *Voy.* Charles Ier ou II, Georges Ier et II, Guillaume III, Stuart...
Angleterre avec la France (Balance du Commerce de l'), par Law : II, 78.
Angrogne (marquis d') : I, 114, 118.
Anguisola (abbé J.-F.) : II, 110.
— (P.-C., comte) : II, 110.
Anhalt (apothicaire d') : II, 214*.
— (L., prince d') : II, 198*, 213, 214.
— Sa famille : II, 214*.
Anio, r. : II, 49, 50.
Anne, reine d'Angleterre : I, 29* ; II, 59.
Annibal, h. g. et h. p. : II, 46*.
Annius Verus, voy. Marc-Aurèle.
Annonciade (Église de l'), à Gênes : I, 136; II, 295.
— (ordre de l') : I, 111*, 123, 124.
Annonciation : II, 71, 344.
Annunziata (Église de l'), à Florence : II, 345, 363.
Antée, géant : II, 355.
Anthémius, de Constantinople : II, 254*, 255.
Anti-Lucrèce (l'), par le cardinal de Polignac : II, 47*.
Antin (L.-A., duc d') : I, 62*.
Antinoüs : I, 217, 241; II, 307*, 310, 313, 319.
Antiochus, rois de Syrie : I, 91*.
— *Évergète :* II, 325*.
Antiquité (l') : II, 5, 8, 57.
Antoine, duc de Parme et de Plaisance : I, 103*; II, 107, 109, 111-115.
— de Padoue (saint) : I, 80*.
Antoni (N.-P.), fin. : II, 30.
Antonin, emp. romain : I, 261*.
— (Thermes d'), à Rome : II, 356.
Anvers (Cathédrale d') : I, 94.
Aoste (V.-A., duc d') : I, 122*.
A-parte (les) : II, 13.
Apelle, p. : I, 84*.
Apennins, m. : I, 96, 168, 192; II, 69, 107.
Apollon : I, 217, 241; II, 137, 319, 322, 325, 335.
— (Temple d') : II, 16.
Apollon du Belvédère : II, 308.
Apothicairerie : II, 70.
Apôtres : I, 97, 101.
Apôtres (Moulins des Douze), à Mantoue : II, 118.
Appienne (voie) : I, 195*, 275, 276* II, 3, 4.
Appius Claudius, censeur : II, 4.
Apremont (les) : I, 8.
Aqua-Marana, r. : II, 39.
Aquilée, v. : I, 36.
Arabie, pays : II, 68.

Ara-Cœli (Église d'), à Rome : I, 255, 256, 260.
Ara-Diaboli, château : II, 175*.
Archiduchesses : I, 5.
Archinto (cardinal J.), archevêque de Milan : I, 97*, 98.
— (comte) : I, 98, 100. — Sa maison : 102.
— (les) : I, 97, 98, 100.
Archipel (l') : I, 42.
Architecture : I, 41, et *passim.*
Architecture militaire, par Marchi : II, 87.
Ardée, v. : II, 54.
Aresti (marquise) : I, 98.
Ariane : II, 322.
Aricia, *voy.* Lariccia.
Aricine (Forêt) : I, 271.
Ariminenses, voy. Rimini.
Ariminus, voy. Marecchia.
Aristote, ph. : II, 351*, 374.
Armagnac, pays : I, 132.
Arméniens : I, 163.
Arnauld (A.), th. : I, 49*.
Arno, r. : I, 155, 156, 166.
Arrêts du Conseil : I, 60-62.
Artémidore, écr. : II, 380*.
Art militaire : I, 37, 44, 45, 58, 59, 67, 75, 76, 77, 99; II, 38, 60, 61, 86, 87.
As, mon. : I, 261.
Ascension : II, 345.
Asdrubal, h. g. : II, 78*.
Asiatiques : II, 375.
Asie : I, 189; II, 349.
— (roi d') : II, 322.
Assomption de la Vierge : I, 88.
Assuérus, roi de Perse : II, 63.
Asti, v. : I, 127-129.
Astruc : I, 206.
Athènes, v. : I, 54, 221; II, 225.
Athènes (École d') : I, 239.
Atria : II, 116, 160, 161, 168.
Atticus (Lettre à), par Cicéron : II, *381**.
Aucalone (T.), fin. : II, 30.
Audran (G.), gr. : I, 176*.
— (les), gr. : I, 176*.
Augsbourg, v. : II, 148-150, 153, 155-158, 172, 224. — Son abbaye : II, 149. — Sa cathédrale : II, 154, 155. — Son commerce : II, 150, 151. — Son hôtel-de-ville : II, 148. — Son pont et sa porte : II, 151, 152.
— (administration d') : II, 149*, 151, 157, 158. — Ses finances : II, 148-150, 153, 157, 158.
— (bourgeois d') : II, 148-152, 156-158.
— (évêque d') : II, 149*, 150, 153. — Son palais : II, 149. — *Voy.* Bavière-Neubourg (Al.-S. de).
— (médecins d') : II, 155, 156.
— (nobles d') : II, 158.
— (territoire d') : II, 148-150, 153.
Auguste, emp. romain : I, 205; II, 77, 80, 307, 311, 313, 372.
— roi de Pologne : I, 44*, 122, 205, 206; II, 387.
— (Arc d'), à Rimini : II, 80.
Aumate, lieu : I, 98.
Aurein, lieu : I, 98.
Aurore : I, 198; II, 95, 346.
Authieri (R.), écr. : I, 216.
Automne : II, 358.
Autriche, pays : I, 3, 12, 14. — *Voy.* Pays Autrichiens.
— (A.-M. d'), reine d'Espagne : I, 130.
— (archiducs d') : I, 13*.
— (ducs d') : I, 14*, 28.
— (F., duc d') : II, 11*.
— (grands d') : I, 28.
— (M.-A. d'), électrice de Bavière : II, 140*, 141.
— (maison d') : II, 71, 147, 206.
Autrichiens : I, 8, 74, 75; II, 135.
Auvergne, pays : I, 114.
— (princes d') : II, 236*.
Avarice : I, 201; II, 221, 222, 291.
Averne (lac) : II, 16.
Aversa, v. : II, 6.
Avignon, v. : I, 178, 263.

Bacchantes : II, 315, 316, 318, 322.
Bacchus : II, 317, 320, 322, 327, 333, 334, 336. — Ses *Génies,* II, 334, 335.

Bade (L.-G., margrave de) : II, 162*.
— (traité de) : II, 166.
Badoër (F.) : I, 23*, 76.
Baïle de Venise : I, 70*.
Balbin, emp. romain : II, 302*.
Bâle, v. : I, 133.
Balestra (A.), p. : I, 89*.
Balguerie : II, 228*, 233.
Balottage des fonctions, à Venise : I, 23*, 40.
Baltique (mer) : I, 251 ; II, 194*.
Bamberg, v. : II, 200.
— (chanoine de) : II, 200.
— (évêché de) : II, 200.
— (évêque de) : II, 200. — *Voy.* Schœnborn (J.-C., comte de).
Banat (le), pays : II, 139.
Bandi (H.), p. : II, 125.
Bandinelli (B.), sc. : II, 328*, 354, 360.
Banque (la), en France : I, 62. — *Voy.* Billets de Banque, Saint-Georges (Banque de).
Baptême de Jésus-Christ : II, 84.
Baptêmes : I, 211.
Baptistère (le), à Florence : *voy.* Saint-Jean-Baptiste (Église de).
— (le), à Pise : I, 157, 160, 161.
Barbares : I, 226 ; II, 215, 216, 350, 351, 372.
Barbaresques : I, 187 ; II, 293.
Barbarie (blé de) : I, 215, 219.
Barberini (Jardin) : II, 53.
— (les) : II, 57*.
— (Palais), à Palestrine : II, 57.
— (Palais), à Rome : I, 248 ; II, 37.
Barberousse, roi d'Alger : II, 4*.
Barnabites : I, 42.
— (Église des), à Novare : I, 106.
Barroche (F., le), p. : I, 152*.
Barthélemy (saint) : II, 52.
Bartholoméi, d. : I, 8, 30.
Bartoli (P.-S.), gr. : I, 176*.
Bas (fabrication de) : II, 64.
Basalte, pierre : II, 318.
Bas-Empire : II, 368, 374.
Basse-Saxe, pays : II, 204, *244*, 245, 266.
Bassignana, v. : I, 129.
Bastille (la), à Paris : I, 270.
Batailles (tableaux de) : I, 231, 239 ; II, 117.
Bauer (G.), dit *Agricola*, écr. : II, *257*, *262*.
Bavarois : II, 136, 137, 140, 144, 153, 154.
Bavaroises : II, 136.
Bavière, pays : II, 129, 136, 140. — Son commerce : II, 144.
— (Ch.-Al., électeur de) : II, 140*-142, 145-148, 181, 192. — Sa femme, *voy.* Autriche (M.-A. d').
— (Cl.-Aug. de), archevêque et électeur de Cologne : I, 141*, 147, 176-182, 184, 185, 213-215. — Sa cour : II, 181, 182, 185, 214. — Ses finances : II, 177, 178. — Ses ministres : II, 67, 147, 175, 181. — Ses places fortes : II, 179, 180. — Ses troupes : II, 178, 179.
— (duché de) : I, 14.
— (ducs de) : I, 14 ; II, 100.
— (électeurs de) : II, 138. — Leurs châteaux : II, 145, 146. — Leur cour : II, 141, 142, 145, 146. — Leurs finances : II, 142, 145. — Leurs troupes : II, 142, 143, 148.
— (électorat de) : II, 145. — *Voy.* Bavière, Bavière (électeurs de).
— (électrices de), *voy.* Autriche (M.-A. d'), Sobieska (C.).
— (F. de) : II, 141*. — Sa femme, II, 141.
— (G., duc de) : II, 100. — Son père, *voy.* Este (A. d').
— (Jean-Th. de), évêque de Ratisbonne : II, 141*.
— (Jos.-Cl. de), archevêque et électeur de Cologne : II, 175*, 176, 182.
— (lieues de) : II, 136.
— (maison de) : II, 141, 147, 181.
— (M.-Em., électeur de) : II, 138*, 141, 142, 144-148, 236.
— (nobles de) : II, 141, 192.
— (palatin de) : I, 14.
— (V.-B. de), grande-duchesse de Toscane : I, 169*.

Bavière-Neubourg (Al.-S. de), évêque d'Augsbourg : II, 149*.
— (Ch.-Ph. de), électeur palatin : II, 149*, 162, 164, 166, 168-171, 173, 175, 182, 188, 192. — Sa cour : II, 171. — Ses finances : II, 171, 191, 192. — Ses troupes : II, 171. — Sa fille : *voy.* Bavière-Neubourg (É.-A. de).
— (É.-A. de), princesse de Sulzbach : 172*, 182*.
— (Fr.-L. de), archevêque et électeur de Mayence : II, 173*, 180*, 181, 186.
— (J.-G. de), électeur palatin : II, 186*.
— (maison de) : II, 141, 170.
Bayes, v. : II, 14, 15, 24, 28.
Beaumont (L. de), évêque de Saintes : II, 48*.
Beauvau (comte de) : I, 250.
— (M., prince de) : II, 8*.
Beccafumi (D.), p. : I, 191*.
Belgrade, v. : II, 30, 138, 143.
— (bataille de) : II, 142*.
Belle (la), île : I, 104.
Belotti (P.), p. : II, 340*.
Belvédère, à Frascati : II, 38.
— (le), à Rome : I, 240, 241, 259.
Benedictbeuern, v. : II, 136*.
Bénédictins : I, 79, 92, 94.
— (abbayes de) : I, 14, 56, 57; II, 41*, 149, 258.
— (abbé de) : I, 14.
— (bibliothèque de) : I, 57.
— (églises de) : I, 56, 79; II, 108.
Bénéfices vacants *in Curia* : I, 107*.
Bénévent, v. : 178, 200, 212, 213, 216; II, 8, 9, 53.
Bénéventins : I, 198*-200, 235; II, 56.
Benoît XIII, pape : I, 50*, 71, 107, 113, 195, 198-200, 203, 206, 210-213, 216, 235, 245, 250, 255, 274; II, 3, 8, 9, 35, 40, 43, 45-49, 53, 56, 99.
Benoît (saint) : II, 93.
Bentheim, v. : II, 220.
— (comte et comtesse de) : II, 219.
— (M. de), *voy.* Bentinck.
Bentinck (G. de) : II, 235*.
Bentivoglio (cardinal C.) : I, 244*; II, 66.
Bérénice : II, 317*.
— reine d'Égypte : II, 317*.
Berg (duc de) : II, 181.
— (duché de) : II, 171*, 186, 188. — Ses États, II, 192. — Ses finances, II, 171, 191, 192. — Ses postes : II, 192.
Berkentin, d. : I, 8.
Berlin (cour de) : II, 202.
Bernard (saint) : I, 153.
Berne (canton de) : I, 183.
Bernieri (comte et chanoine) : II, 109.
Bernin (cavalier J.-L.), arch. : I, 191*, 234, 240, 256, 262, 266-269; II, 11, 34, 37, 50, 308, 320.
Bérold, comte de Savoye : II, 100*.
Berrettini, *voy.* Cortone (P. de).
Besagua, faubourg de Gênes : I, 146.
Besigheim, v. : II, 162*.
Bevern..., *voy.* Brunswick-Bevern...
Bezenval (M. de) : I, 182*.
Bianchi : II, 306*, 308, 317, *319*, 342, *356*.
Bianchini (F.), s. : I, 211*, 246; II, 99.
Bibiane (sainte) : II, 50.
Bibliothèques : I, *15*, 57, 92-94, 240; II, 88, 90, 93, 99, 100, 112, 123, 208, 209, 349, 362, et *passim*.
Bière : II, 145, 153, 155, 268.
Bihatch, v. : I, 37*.
Billets de Banque : I, 61, 62.
— d'État : I, 59.
Bini (chevalier) : II, 67.
Biri (île), à Venise : I, 56.
Bisanci (marquise) : I, 98. — Son père, *voy.* Archinto (comte).
Bissy (cardinal H. de) : I, 245*; II, 41, 43.
Blankenbourg (A.-A. de), duchesse de Brunswick-Bevern : II, 212*.
— (L.-R., duc de) : II, 210*, 213.
Blankenheim (comte et chanoine de) : II, 181.

Blé, *voy.* Barbarie..., Espagne...
— (commerce du) : I, 116, 181, 215, 219; II, 119, 137, et *passim.*
Boboli (Jardin de), à Florence : II, 357.
Boccace, écr. : I, 95.
Boërgrave (P.), s. : II, *279**.
Bœufs (commerce des) : II, 206, 220, 225, 226.
Bohême, pays : I, 6, 30.
— (roi de) : I, 28.—*Voy.* Frédéric...
Bois (usage du) : I, 168, 182; II, 207, 271, 272.
Bois-le-Duc, v. : II, 236.
Boissieux (chevalier de), d. : II, 175*, 184, 188.
Bolingbroke (H., vicomte de), h. p. : II, 59*.
Bologna (Pitture di), par Malvasia : II, 85*.
Bologne, v. : I, 50, 78, 137, 153, 250, 251*, 272, 273; II, 45, 63, 80, 82, 83, 85, 90-92, 94-97, 99, 103, 294. — Son arsenal : I, 273. — Son commerce : I, 251, 252, 272, 273; II, 93. — Ses églises : II, 84, 85, 91-93. — Ses escaliers, II, 85, 91, 93.
— (Académie de) : II, 86, 89.
— (finances de) : I, 251; II, 92.
— (Institut de) : II, 86, 87, 89, 90.
— (J. de), sc. : I, 152*, 177; II, *304*, 354, 357, 359, 360.
— (légat de), *voy.* Spinola (G.).
— (nobles de) : II, 83.
— (peintres de) : II, 85.
— (pierre de) : II, 89*.
— (quintal de) : I, 273.
— (Sénat de) : I, 251; II, 45.
— (Université de) : II, 90.
Bolognetti (marquis) : I, 231.
Bolognini (marquis G.) : I, 272.
Bolonais : I, 251, 272, 274; II, 79, 84, 86, 87, 94, 95, 99.
— pays : I, 97, 251, 272, 273; II, 31, 96.
Bolzano, v. : II, 125, 132, 133.
Bomhelms (Mad^le^) : II, 211.
Bonaventuri (S.), fin. : I, 190.
Bonechi (M.), p. : II, 363*.
Boniface VIII, pape : *355**.
Bonn, v. : II, 67, 175, 180-182, 184. — Ses fortifications : II, 176.
Bonne-Espérance (cap de) : II, 222.
Bonneval (Cl.-Al., comte de), h. g. : I, 28*, 34-37, 43, 45, 48-51, 55, 57, 65, 67, 68, 72, 75-77, 131. — Son père : I, 46.
Bono : I, 78.
Bonvisi (galerie d' Al.) : I, 152.
Bordeaux (Académie de) : II, 241.
— (Landes de) : II, 207.
Borghèse (cardinal C.) : I, 248*.
— (cardinal S. Caffarelli-) : I, 266*.
— (Palais), à Rome : I, 206.
— (prince) : II, 46, 47.
— (Villa), à Rome : I, 265.
Borghini (V.), écr. : II, *350**.
Borgia, *voy.* Alexandre VI.
— (cardinal C.) : II, 8*.
Borgone (J.-B., comte de) : I, 117*.
Borgo-Porto, fort de Mantoue : II, 118, 121.
Bormida, r. : I, 129*.
Bornheim (comte de), h. p. : II, 182.
Borromée (Bibliothèque), *voy.* Ambroisienne (Bibliothèque).
— (cardinal F.), archevêque de Milan : I, 92*.
— (cardinal G.), évêque de Novare : I, 96*.
— (cardinal saint Ch.), archevêque de Milan : I, 92*.
— (Ch., comte), vice-roi de Naples : I, 95, 96*, 100, 101.
— (comtesse), *voy.* Grillo (C.).
— (les) : I, 93, 96, 100.
Borromées (îles) : I, 102, 104, 105.
Borromini (F.), arch. : I, 234*, 237, 239, 252; II, 32, 34, 160.
Bosnie, pays : I, 37.
— (milices de) : I, 43.
Bosqueti (comte et comtesse) : II, 104.
Bossuet (J.-B.), évêque de Meaux : II, 42*.
Bouchardon (E.), sc. : I, 265*.
Boucharitz, v. : I, 13*, 22, 27.
— (habitants de) : II, 75.
Boufflers (F., maréchal de) : II, 60*.

Bourbon : I, 180.
— (Ch., duc de), connétable de France : II, 28*, 29.
— (duchesse de), *voy.* Hesse-Rheinfels (C. de).
— (L.-H., duc de), min. : I, 60*, 110, 197; II, 40, 47, 48, 101, 210, 389.
Bourgmestres : II, 221*, 234.
Bourgogne (duchesse de), *voy.* Savoye (M.-A. de).
— (L., duc de) : I, 48*.
Bourguignon (J., le), p. : II, 117*, 339.
Bracchini (abbé), écr. : II, 25.
Bracciano (lac) : I, 248.
Bramante (D.), arch. : II, 70*.
Brancaccio (chapelle des), à Florence : II, 347.
Brandebourg (électeurs de), *voy.* Frédéric Ier, roi de Prusse.
— *(Histoire de [Frédéric-Guillaume, le Grand] électeur de)* : II, 202*.
— (maison de) : II, 388. — *Voy.* Prusse...
Brandt (Chr. de), d. : I, 9*.
Brefs (Secrétairerie des), à Rome : II, 56*.
Breil (J.-R., marquis de), d. : I, 9*, 29, 108, 201. — Son frère, *voy.* Solar (commandeur de).
Brême (duché de) : II, 194*, 205.
Brenner, m. : II, 133, 137, 138.
— v. : II, 133.
— (Grand-), m. : II, 133*.
Brenta, r. : I, 31, 78.
Bréquigni (les) : II, 83.
Brescia (marchands de) : II, 75.
— (ouvrages de) : I, 71; II, 75.
Bressan, pays : I, 90, 178.
Bressans : I, 90.
Bresse, v. : I, 88.
Bretagne, pays : I, 131; II, 83.
Breughel (J.), p. : I, 94*, 102; II, 342.
Briga, v. : I, 129.
Bril (F.), p. : I, 240*.
Brindes, v. : II, 4.
Britannicus : II, 335*.
Brixen, v. : II, 133.
Brizzio (F., le), p. : II, 93*.
Bronzino (A.), p. : 347*.
Brouk ou Bruck, v. : I, 12.
Brühl, v. : II, 176*.
Brunelleschi (P.), arch. : II, 344*, 347.
Bruno (saint) : II, 93.
Brunswick, v. : II, 197, 201, 204, 207-209, 211-213.
— (Alb., duc de) : II, 259*.
— (Chapitre de) : II, 212.
— (duchesse de), *voy.* Holstein-Nordberg (É.-S.-M. de).
— (ducs de) : II, 194, 252, 259. — *Voy.* Blankenbourg (L. R., duc de), Hanovre (électeur de), Zelle (duc de).
— (habitants de) : II, 266.
— (maison de) : II, 100, 101, 193, 210, 212, 266.
— (Pays de) : II, 207.
Brunswick-Bevern (E.-F., prince de) : II, 211*, 212.
— (F.-A., duc de) : I, 5*, 6; II, 212*. — Sa femme, *voy.* Blankenbourg (A.-A. de).
Brunswick-Lünebourg (Chr.-L., duc de) : II, *258**.
— (E.-A. de), évêque d'Osnabrück : II, 177*.
Brunswick-Wolfenbüttel (Aug., duc de) : II, 208*.
— (Aug.-G., duc de) : II, 201*, 203, 204, 208, 210, 212, 213, 266, 268. — Sa cour : II, 213. — Ses finances : II, 211. — Ses ministres : II, 201, 202, 210, 213. — Ses troupes : II, 204.
— (ducs de) : II, 211, 212. — Leurs châteaux : II, 208, 209. — Leurs mines : 211, 215, 247, 257, 261, 266, 270, 271.
— (Él. de), impératrice d'Allemagne : I, 3*, 4, 6; II, 212*.
— (H., duc de) : II, *257**-259, 261.
— (J., duc de) : II, 259*.
Brutus (M.) : II, 321.
Bruxelles, v. : II, 164.
Bulle d'Or : II, 173*.

Bulle *Unigenitus :* I, 200*, 206, 245 ; II, 42, 47.
Bulow : II, 214.
Buondelmonti (connétable) : I, 190.

Caccini (J.-B.), arch. et sc. : II, 358*.
Cacus, géant : II, 354.
Cadaujac, v. : I, 35*.
Cadix, v. : I, 60, 72, 133.
— (douanes de) : I, 60.
Cæcube (Mont-) : II, 5.
— (vin de) : II, 5.
Café (commerce du) : II, 233.
Caffarelli (Palais), à Rome : I, 260.
Cagliari, v. : I, 113.
— (archevêché de) : I, 113.
Caïmo (comte), d. : I, 171, 177, 178, 181.
Calabrais (M. le), p. : II, 11*.
Calabre, pays : II, 27.
— (gens de la) : I, 95.
Caligula, emp. romain : II, 4*, 14, 15, 309, 315, *316.*
Calvin (J.), th. : II, 224*.
Calvinistes : II, 149, 164, 165, 170, 172, 173.
Cambio (A. de), arch. : II, 344*.
Cambis (M. de), d. : I, 109*, 112.
Cambray (archevêché de) : II, 42.
— (archevêque de), *voy.* Fénelon, (F. de La Mothe-).
— (congrès de) : I, 7*.
Camerlingues : I, 83, 209*. — *Voy.* Albani (cardinal An.).
Camilli : II, 325.
Cammées : I, 205, 223.
Campidoglio, à Rome : II, 335.
Campo-Santo (le), à Pise : I, 158, 161.
Campo-Vaccino (le), à Rome : I, 260.
Campredon (M. de), d. : I, 135*, 137, 146.
Cana (Noces de) : I, 56*, 83.
Canaux (creusement et curage des) : I, 34, 35, 39-41, 52.
Cannes (bataille de) : I, 264*.
— de marais : I, 40, 41 ; II, 121.
Canonisations : I, 182, 250.
Canons : I, 37, 53, 72, 73.
Capitaine (Palais du), à Vérone : II, 124.
— (Palais du), à Vicence : I, 86.
Capitaines : I, 83, 86.
Capitole (le), à Rome : I, 255, 260, 262 ; II, 124.
Capouans (tombeaux de) : II, 5.
Capoue, v. : 4*, 5, 6.
— (vases de) : II, 5.
Capponi (marquis) : I, 175. — Sa maison : II, 363.
— (sénateur) : I, 177.
Capranica (Théâtre de), à Rome : I, 220, 221.
Caprara (cardinal A.) : II, 84*.
— (escalier), à Bologne : II, 91.
— (général) : II, 83.
— (les) : II, 83, 84, 95, 103.
— (Palais), à Bologne : II, 83.
Caprarola (Château de) : II, 34.
Caprée (île de) : I, 165 ; II, 25.
Capri, lieu : II, 26, 27.
Capucins (Couvent des) : à Mannheim : II, 169.
— (jardin des), à Albano : II, 53.
— (jardin des), à Gensano : II, 54.
Caracalla, emp. romain : II, *316*, 325.
Carail (J.-B., marquis de) : I, 122, 123*.
Caravage (le), p. : I, 254*.
Cardinaux : I, 11, et *passim.*
Carelli : I, 9.
Cariatides (origine des) : II, *369.*
Carignan (Palais de), à Turin : I, 121*.
— (princesses de) : II, 101.
Carinthie, pays : II, 137.
— (duché de) : I, 14*.
Carlone (J.-B.), p. : I, 136* ; II, 295.
Carlstadt, v. : I, 13*.
Carmes : I, 200 ; II, 70.
— (Église des), à Florence : II, 347.
— (général des), *voy.* Feydeau (A.-J.-A.).
— déchaux (Église des), à Naples : II, 11.
Carmine (Église *del*), à Naples : II, 11.
Carnavagio (les) : I, 100.

Carnaval (le) : I, 24, 224.
Carniole, pays : I, 19-21.
Caroline (mine de la) : II, 281.
Carpenteriana (le) : II, 7*.
Carrache (An.), p. : I, 152*, 189; II, 39, 84, 85, 108, 112.
— (Aug.), p. : II, 112.
— (L.), p. : II, 84*, 85, 93, 94, 97, 112.
— (les), p. : I, 226*, 257, 270; II, 84, 85, 90-92, 97, 108, 112, 114, 361.
Carrare (marbre de) : I, 149; II, 53.
— (prince de), *voy.* Alderamo...
— (principauté de) : I, 149.
Carthage, v. : II, 335.
Carthaginois : II, 82.
Cartouche, voleur : I, 197*.
Casa (Santa), à Lorette : II, 70, 71.
Casal, v. : I, 271.
Cascatelles (les), à Tivoli : II, 51.
Case-Nove, r. : I, 275.
Cassines : I, 112, 144; II, 292.
Castelbarco (les) : I, 100.
Castelbianco (comte de) : II, 129.
Castel-Gandolfo, v. : II, 52-54, 56, 58.
— (lac de) : II, 52, 54.
Castello, *voy.* Castel-Gandolfo.
Castiglione, v. : I, 150.
Castille (Amirante de), *voy.* Amirante de Castille.
Castor : I, 255.
Castrati : I, 220.
Catalane : II, 27.
Catherine (fête de sainte) : I, 159*.
Catherine (sainte) : II, 84.
— *de Sienne :* I, 153.
Catholiques : I, 163, 184; II, 149, 157, 162, 164-166, 169, 170, 172, 180, 183, 189, 190, 205, 223, 224.
— de la Suisse (Cantons) : I, 182-184.
Catinat (N., maréchal) : I, 69*.
Caton (M.-P.), h. p. : II, 46. — Sa maison : II, 39*.
Causé du Rhin (?) : I, 272*.
Cavaillac (comtesse de) : I, 112.
Cavaillon-Guyon (M. de) : II, 66.
Cavalieri (nonce) : II, 184, 185.
Cavaliers (Loge des), à Vérone : II, 124.
Cavedone (J.), p. : II, 93*.
Cazins : I, 33, 173.
Cécile (sainte) : I, 233; II, 93, 94.
Célestins (Église des), à Naples : II, 11.
Cellini (B.), sc. : II, 360*.
Celse (A.-C.), écr. : II, *381**.
Cenago, lieu : I, 96.
Cène (Sainte) : I, 97, 101; II, 338.
Censor romanus : II, 317.
Centaures : I, 267; II, 312.
Cento, v. : II, 338.
Cento Camere (les) : II, 14.
Cerati (comte) : II, 108.
— (G.-J.), oratorien : I, 218*, 242; II, 49, 52, 66, 67, 83, 108, 110.
— (les) : II, 111.
Cercles de l'Empire d'Allemagne : II, 157*, 174*.
Cérès (Temple de), à Rome : II, 350.
Cerfs : II, 171, 202.
Cervia, v. : II, 77.
César (J.) : I, 30, 110, 267; II, 79, 313, 335, *381*.
Césars : II, 302. — *Voy.* Romains (empereurs).
Césars (les), par Julien : II, 303*.
Césena, v. : II, 81.
Cesi (comtesse) : II, 104.
— (les) : II, 102.
— (marquise) : II, 103.
Chamarande (L., comte de) : II, 61*.
Chambre Apostolique, à Rome : I, 200*, 218, 263 : II, 45, 56, 170.
Chambre de Commerce : I, 47*.
— de Réunion et de Réduction, en Livonie : II, 200*.
Chamillard (M.), min. : I, 264*. — Sa femme, 264*, 265.
Champ-de-Mars (le), à Rome : I, 262; II, 380.
Champs-Élysées (les) : II, 14.
Chandeu, lieu : II, 390.
Chanoines : I, 83, 167, et *passim.*
Chanoinesses : II, 185.

Chantilly (Château de) : I, 110.
Chanvre : I, 251, 272*, 273 ; II, 95.
Chapelle-Sixtine, à Rome : I, 235, 246 ; II, 8, 114.
Chapitres de chanoines : II, 181, 183-185, 200, 207.
Chariot-franc (affaire du) : I, 115*.
Charité (Église de la), à Rome : I, 247.
Charlemagne, emp. d'Occident : I, 5 ; II, 216, *297*.
Charles V, emp. d'Allemagne : I, 172*, 176*.
— VI, emp. d'Allemagne : I, 3*, 4, 8, 9, 11-13, 20, 27, 28, 30, 50, 68, 108, 111, 130, 143, 144, 180, 181, 243, 244, 264 ; II, 11, 98, 101, 123, 124, 137, 203, 212-214.
— Ier ou II, roi d'Angleterre : I, 170*.
— VIII, roi de France, de Jérusalem et de Sicile : I, 67, 162.
— II, roi d'Espagne : I, 100, 265* ; II, 11, 21.
— III, roi d'Espagne, *voy.* Charles VI, empereur d'Allemagne.
— XII, roi de Suède : I, 242* ; II, 387*, 389*.
Charles-Emmanuel Ier (?), duc de Savoye : I, 126*.
— II, duc de Savoye : I, 109, 110*.
Chartres (évêque de), *voy.* Godet des Marais (P.).
Chartreux (coadjuteur du procureur de l'Ordre) : II, 25.
— (Église des), à Rome : I, 237.
— (maisons de), à Utrecht : II, 223*.
— de Caprée : II, 26.
— de France : I, 253 ; II, 25.
— d'Italie : I, 253, 254.
Chat (Le), v. : II, 174*.
Châtaignes : I, 131 ; II, 287.
Châteauneuf (M. de) : I, 69*, 120*.
Chavigny (Th. de) : I, 63* ; II, 192*, 206, 210.
Chemins, *voy.* Voies publiques.
Chesterfield (P.-D., comte de) : II, 235*, 236.
Cheval : II, 335.
Chiari, v. : I, 67*.
Chicane (la) : II, 12.
Chien (Grotte du) : II, 17, 18, 251, 279.
Chiens : II, 358.
Chieri, v. : I, 127.
Chiesa-Nuova (la), à Rome : II, 35.
Chiggi (prince) : II, 54. — Sa maison : II, 54.
Chimère : II, 322.
Chimini, arch. : II, 346, 348.
Chine, pays : I, 63 ; II, 252*, 280, 371.
— (Empereur de) : II, 341.
— (vases de) : II, 340, 341.
Chinois : II, 12.
Chinoises (porcelaines) : II, 5.
Chioggia, v. : I, 51.
Chiostra, ch. : I, 220.
Chrétiens : II, 62, 303, 372.
Chrétienté (la) : II, 46.
Christ, *voy.* Jésus-Christ.
Christine, reine de Suède : II, 85*.
Christophe (saint) : I, 66, 79.
Chypre (roi de), *voy.* Pierre II...
Cibo (cardinal C.) : II, 53*. — Sa villa : II, 53.
Cicéron, h. p. : II, 8, 309, 310, 314, *381**. — Ses maisons : II, 28*, 39*.
Ciel (Palais du) : II, 116, 123.
Cienfuegos (cardinal A. de) : I, 204*, 213 ; II, 43, 44, 46.
Cignani (C.), p. : II, 93*.
Cigoli, *voy.* Civoli.
Cilli, v. : I, 20*.
— (comté de) : I, 20*.
Cimabué (J.-G.), p. : I, 79*, 169 ; II, 85, 344, 374.
Cimino, v. : I, 194.
— (Mont-) : I, 194.
Cingara : I, 267.
Circoncision du Seigneur : II, 84.
Cîteaux (abbé de) : I, 108.
— d'Italie : I, 108.
Civita-Castellana, v. : II, 68.
Civita-Vecchia, v. : I, 141, 237, 238, 275, 276 ; II, 51.
Civoli (L.), p. : I, 162* ; II, 347.
Claude, emp. romain : I, 275 ; II, 314*, 315.

Claude Néron, consul romain : II, 78*.
Clausthal, v. : II, 214*, 257, *258*, *264*, 265, 266.
Clément X, pape : II, 57*.
— XI, pape : I, 203*, 211, 215, 243, 244, 264, 265 ; II, 38, 57, 60.
Cléopatre, reine d'Égypte : I, 241 ; II, 336*, 338.
Clercs mineurs (Couvent des), à Marino : II, 52.
Clerici (les) : I, 100.
Clèves (duché de) : II, 188*, 191, 192. — Ses finances : II, 191.
Cloche (père), général des dominicains : I, 236*.
Coblentz, v. : II, 174, 175. — Ses édifices : II, 174. — Sa forteresse : II, 174.
Codroïpo, v. : I, 21*.
Coehorn (M., baron de), ing. mil. : II, 87*.
Cœli Montana (porte), à Rome : I, 275.
Colbert (J.-B.), min. : I, 74*.
Colisée (le), à Rome : I, 211, 258, 260.
Collalto (comte de) : I, 6*. — Sa femme : I, 6.
Collège Clémentin (le), à Rome : I, 222*, 223.
Collège Romain (le), à Rome : I, 198*, 199*, 202.
Colloredo (Mad^e) : I, 101*.
Colmenero (F. de), h. g. : I, 99*.
Cologne, v. : II, 67, 170, 175, 176, 184-186, 189, 337. — Ses abbayes : II, 185. — Ses églises : II, 185, 186.
— (archevêché de), *voy.* Cologne (électorat de).
— (archevêques de), *voy.* Cologne (électeurs de).
— (bourgeois de) : II, 185.
— (chanoines de) : II, 181, 184, 185.
— (chanoinesses de) : II, 185.
— (électeurs de) : II, 175, 176, 180. — *Voy.* Bavière (Cl.-Aug. de, Jos.-Cl. de).
— (électorat de) : II, 176-178, 188. — Ses États : II, 177. — Ses finances : II, 177, 178, 182. — Ses troupes : II, 178.
— (nobles de) : II, 185.
— (nonce de) : II, 184.
— (territoire de) : II, 185.
Colomb (Chr.), mar. : I, 141*.
Colonels : I, 45, 83, 96.
Colonna (cardinal C.) : II, 37*.
— (connétable), *voy.* Mancini (M.).
— (connétable F.) : I, 275 ; II, 39*, 52.
— (les) : I, 208, 222, 248 ; II, 57.
— (sieur) : I, 149.
Colonne Antonine, à Rome : I, 260*, 261.
Colonne Trajane, à Rome : I, 260*, 261.
Colorno, château : II, 114.
Comacchio, v. : I, 49, 50, 51 ; II, 92, 94.
Côme (lac de) : I, 90 ; II, 110.
Commerce : I, 10, 11, 22, 25, 31, 46, 47, 51, 62, 63, 70-73, 117, 128, 133, 139-141, 144, 149-151, 163, 173, 174, 185, 193, 201, 209, 210, 251, 252, 272, 273 ; II, 21, 22, 26, 27, 75, 76, 94, 110, 137, 150, 151, 191, 194, 205, 222, 225, 226, 229, 233, 287, 288, et *passim*.
Commerce (Atlas maritime du) : II, 78.
— *de l'Angleterre avec la France (Balance du)*, par Law : II, 78.
Commode, emp. romain : I, 261* ; II, *316*, 325.
Conciles : I, 213.
Concordats : I, 107, 214.
Conegliano, v. : I, 21*.
Conférence (conseillers de la) : I, 7.
Congrégation *de Auxiliis* : I, 81*.
— de la Propagande : II, 12*, 170.
— de l'Immunité : I, 197*.
— de l'Inquisition : I, 198*, 200, 214, 245 ; II, 47-49.
— des Évêques : I, 108*.
Connétable (la ou le), *voy.* Colonna...
Conradin (tombeau de) : II, 11*.
Conseil Aulique : I, 6, 7, 14 ; II, 101, 158. — Son président, *voy.*

Windischgrætz (E.-F. de), Wurmbrand (J.-G. de).
Conseil d'Autriche (Maison du), à Insprück : II, 135*.
— de guerre, à Vienne : I, 44. — Son président, *voy.* Starhemberg (H.-E.-R. de).
Conseil des Dieux : I, 227, 229.
Conseil des Dix, à Venise : I, 23*.
Conseillers d'État, à Turin : I, 111.
— à Vienne : I, 5.
Conservateurs (Palais des), à Rome : I, 255*, 262.
Consistoire (le), à Rome : I, 244*.
Constantin, emp. romain : I, 231, 254*; II, 302, 303, 327.
— (Arc de), à Rome : I, 259, 260.
Constantin (Bataille de) : I, 231, 239.
Constantinople, v. : I, 42, 44, 65, 70; II, 17, 254, 255.
Constitution (la), voy. Bulle *Unigenitus.*
Consul loquens : II, 324.
Conti (abbé A.-S.), s. : 64*, 65, 77, 92; II, 99.
— (cardinal), *voy.* Innocent XIII.
— (galerie d'Ét.) : I, 152.
— (les) : I, 83.
— (Mad^e) : I, 64, 77.
— (Villa), à Frascati : II, 39.
Corail : I, 82.
Corci (les) : I, 175.
Cordeliers (Église des), à Insprück : II, 135.
— (Église des), à Rome, *voy. Ara-Cœli* (Église d').
Corfou, île : I, 43, 53.
Coring (H.), s. : II, 165*.
Coringius : II, *279**.
Corinthe, v. : II, 350.
— (métal de) : I, 125; II, *369*.
— (raisins de) : I, 70.
Corio (B.), hist. : I, 102*.
Cornaro, d. : I, 27.
Corneille (P.), poète : II, 374*.
Corradini (A.), sc. : I, 65*, 245, 265, 270.
— (cardinal P.-M.) : II, 35*, 48, 49, 66.
Corrège (A., le), p. : I, 189*; II, 97, 108, 112, 187, 338, 340.
Corse, île : I, 165, 178, 179.
Corses (affaire des) : II, 55*.
Corsini (cardinal L.), I : 237*; II, 38*, 66.
— (chapelle), à Florence : I, 182; II, 348, 363.
— (les) : I, 175.
— (marquis) : I, 182; II, 66.
— (saint A.), évêque de Fiésole : I, 182*.
Cortone, *voy.* Carlone.
— (P. de), p. : I, 188*, 226, 227, 238, 256, 262; II, 35-37, 53, 352.
Coscia (cardinal N.), archevêque de Bénévent : I, 212*; II, 35.
Cosme Ier, grand-duc de Toscane : I, 162*; II, *301*, 352, 356, 359.
osme III, grand-duc de Toscane : I, 30*, 167, 172, 176, 177, 180, 188, 190, 221, 264; II, *304*, 315, 358.
Coudrée (J.-M., marquis de) : I, 124*.
Courlande (É.-C. de), princesse de Bevern : II, 211*, 212.
Couronnement d'épines : I, 263.
Couronnes (les) : I, 213; II, 44*-46.
Cours (rue du), à Rome : I, 224.
Courtray, v. : II, 60.
Coypel, p. : II, 339*.
Crassau (comte), d. : I, 8.
Création de la femme : II, 154.
— *de l'homme :* I, 246.
Crémone, v. : I, 90.
Crépuscule : II, 346.
Crispine, imp. romaine : II, 323*.
Croatie, pays : I, 55.
Croisés (les) : I, 158.
Croix (la vraie) : I, 66.
Crozat (A.), fin. : I, 59*.
Crucifix : I, 84; II, 337.
Cumes, v. : II, 14, 16. — *Voy.* Sibylle de Cumes.
Cupidon, voy. Amour.
Curage des cours d'eau, etc. : I, 34; II, 73, 75.
Curés : II, 65, 66.
Curia, voy. Rome (Cour de).

Cusani (cardinal A.) : I, 264*, 265.
Cybèle : II, 336.
Czar : II, 200. — *Voy.* Pierre Ier...
Czartoriski (prince), d. : I, 9*.

Dadda (R. del), *voy.* Tacca (P.).
Dalécarliens : II, 199.
Damis (marquis) : II, 69.
Dammartin, v. : II, 131.
Damophile, sc. : II, *350.*
Danemark, pays : II, 205, 226.
— (roi de), *voy.* Frédéric IV.
— (royaume de) : I, 8. — Son envoyé : I, 8. — Ses finances : II, 194, 225. — Sa flotte : II, 194. — Ses troupes : II, 193, 194.
Danois : II, 225.
Dantzig, v. : II, 222, 387*.
Danube, fl. : I, 35, 44, 45; II, 30, 138-140, 142, 143, 150, 171*, 173*.
Danvi (M.) : II, 145.
Daphné : I, 267.
Darboulin : II, 140, 153.
Darmstadt, v. : II, 172*.
— (principauté de) : II, 172*.
Daterie (la), à Rome : II, 56*.
Dathias, juif : I, 184, 191.
Daubenton (G.), jésuite : I, 243*.
Daun (F., comte de) : I, 101.
— (W.-Ph.-L. comte de), h. g. et h. p. : I, 100*; II, 28. — Sa femme, *voy.* Herbertstein (M. d').
Dauphin (le grand) : I, 48*.
— (naissance du) : II, 212*.
Davia (cardinal J.-A.) : I, 246*; II, 37.
David, roi des Hébreux : I, 94, 198, 267; II, 354.
D.-D. : I, 11.
Dea Salus : II, 325, 337.
Dèce, emp. romain : II, 303*, 326.
Déesses : I, 229; II, 122, 327.
Deichman (amiral) : I, 13*, 29?
Del Borgo (I., marquis) : I, 111*, 124.
Délices de l'Italie (les) : I, 194*.
Del Maro (abbé), d. : I, 108*, 114.
Démarate, de Corinthe : II, *350*.*
Démosthène, orateur : II, 237*.
Denain (bataille de) : II, 65*.
Déposition de la Croix : I, 152.
Derroques (général-major) : II, 229.
Des Brosses (général), d. : II, 235.
Descente de la Croix : I, 207, 247.
Desenzano, v. : I, 90.
Des Forts (M.-R.), fin. : I, 62*.
Des Marets (N.), min. : II, 59*.
— (V.-F.), évêque de Saint-Malo : I, 245*.
Dessin : I, 241, 242, et *passim.*
Destouches (P. Néricault-), poète : II, 192*.
Deventer, v. : II, 219, 229.
Diables : I, 158; II, 7, 93, 175, 312, 313.
Diadumenianus, emp. romain : II, 302*, 325. — Son père : II, 302*, 325.
Diane : II, 50, 326.
Dibutade, de Sicyone, sc. : II, *350*.*
Dicastères : II, 138, 164.
Didia Clara : II, 302, 323, 372. — Son père, *voy.* Didius Julianus.
Didier, roi des Lombards : I, 194*.
Didius Julianus, emp. romain : II, 302*, 323, 372. — Sa femme, *voy. Manlia Scantilla.* — Sa fille, *voy. Didia Clara.*
Didon (M.) : II, 281.
Dietrichstein (prince de) : II, 71.
Dieu : I, 97, 136, 153, 163, 217, 239, 246; II, 8, 66, 68, 154, 155, 296.
Dieux : I, 91, 118, 125, 229, 230; II, 116, 122, 305, 318, 336, 357, 368, 370.
Dieux (Conseil des) : I, 227, 229.
— *(Festin des) :* I, 229, 230; II, 50, 117.
— *marins :* I, 229, 230.
Digne (évêque de), *voy.* Feydeau (A.-J.-A.).
Dioclétien (Thermes de), à Rome : I, 237*.
Diodore de Sicile, hist. : II, 258*.
Disco (baron), d. : II, 195.
Divinités : I, 82, 223; II, 349, 357, 371. — *Voy.* Dieux...
Dogliani (C., marquis de) : I, 111*.

Dohna (comte) : II, 203.
Dolci (C.), p. : II, 340*.
Domaines aliénés (retour de) : I, 119*, 123; II, 200*.
Dominicains (Église de), à Florence, *voy. Santa-Maria-Novella* (Église de).
Dominiquin (le), p. : I, 198*, 226, 247; II, 11, 39, 92.
Domitia, imp. romaine : II, 318*, 335, 336.
Domitien, emp. romain : II, 335.
— (Palais de), à Rome : I, 208*.
— (Villa de), à Albano : II, 53, 56.
Domo-d'Ossola, v. : I, 128.
Donatello, sc. : II, 360*.
Doria (A.), mar. : II, 295*.
— (Jardin), à Gênes : I, 133, 134; II, 294, 295.
— (les) : I, 134; II, 83, 295.
— (prince) : I, 99.
Dorienne (ville) : II, 73.
Dorothée (mine de la) : II, 261, 264, 265, 281.
Dorsten, v. : II, 188*.
Douai, v. : II, 65.
Douanes (droits de) : 25, 47, 70, 117, 128, 129, 150, 171, 172, 174, 181, 231; II, 109, 110, 149, 226, 228, 232, 233, 236.
Dourlach (Cour de) : II, 67.
Dragon : I, 126.
Drave, r. : II, 30.
Droit canon : I, 265.
Droit des gens : I, 265.
Droit public de l'Allemagne : I, 14; II, 201.
Drüsen, pierres : II, 281*, 282.
Dubois (cardinal G.) : I, 217*; II, 65, 210.
Dubos (abbé J.-B.), écr. : I, 185*.
Ducats, mon. : I, 13.
— d'argent : I, 31, 38, 43, 53.
— d'or : I, 33.
Duisbourg, v. : II, 188.
Dülmen, v. : II, 188*.
Dumbar (J., comte de) : I, 250*; II, 36.
Durcau (sieur), d. : II, 212.
Dürer (A.), p. : II, 342*.
Düsseldorf, v. : II, 186*, 188.
— (Galerie de) : II, 186, 187.
Du Wahl (les) : II, 147.

Eau, boisson : II, 63, 140, 153.
— salée : I, 57.
Eaux captées ou jaillissantes : I, 133, 134, 160, 247, 248, 264, 265, 275; II, 14, 32, 49, 51, 54, 94, 102, 118, 120, 195, 197, 353, 357.
Ecclésiastiques (privilèges des) : I, 107; II, 290.
Économie : I, 168, 170, 180, 182.
Écosse (ordre d') : I, 250*.
Écus, mon. : I, 13, et *passim*.
— de Hambourg : II, 203.
— florentins : I, 169, 181, 185.
— napolitains : II, 20, 27*.
— romains : I, 182, 205, 209, 211, 218, 235, 273; II, 27*, 103, 170.
Égérie : I, 271.
— (Fontaine d'), à Rome : I, 271.
Eggenberg (Château d') : I, 15.
— (J.-U., prince d') : I, 7*.
— (princesse d') : I, 7.
Égine, île : II, 231*.
Église (l') : I, 202, 245, 264, 276. — Ses fiefs : I, 107. — Son patrimoine : I, 210. — Ses états, *voy.* Pape (États du).
Égypte, pays : I, 36, 254; II, 31, 349, 369, 370. — *Voy.* Égyptiens.
— (marbre d') : II, 314, 318.
— (reine d'), *voy.* Bérénice.
— (rois grecs d'), *voy.* Ptolomées.
— (terre d') : II, 341.
— (vice-rois perses d') : II, *369*.
Égyptienne (colonie) : II, *369*.
Égyptiennes (statues) : I, 202; II, 88, *368*, 369.
Égyptiens : I, 216, 223; II, 349, 368, 369. — Leurs arts : I, 125; II, 368, 369. — Leurs lois : II, 370. — Leur religion : II, 370.
Eisack, r. : II, 133*, 134.
Elbe, fl. : II, 194.
— (île d') : I, 165.
Elchingen, v. : II, 158*.
Électeurs de l'Empire d'Allemagne : I, 5; II, 207. — *Voy.* Bavière...,

Brandebourg..., Hanovre..., Palatins..., Saxe...
Électifs (gouvernements) : I, 225*.
Éleusis (mystères d') : I, 55.
Éleuthéropolis (évêque d'), *voy.* Fouquet (Mgr).
Élie, prph. : I, 256.
Émilien, emp. romain : II, 302*.
Émilienne (voie) : II, 81.
Emo (J.), h. p. : I, 69*.
Empan, mes. : I, 65.
Empereurs (Palais des), à Rome : I, 211, 212.
Ems, r. : I, 189.
Endosmose : II, 250, 278, 279.
Endymion : II, 317.
Énée, roi de Lavinium : II, 54*, 55.
Énée (Voyages d') : II, 84.
Enfants : I, 265, 266; II, 80, 112, 334, 338.
— *(Massacre des) :* II, 338.
Enfer : I, 158.
Entailles : I, 223.
Enzio, roi de Sardaigne : II, 79*.
Ercolani (comte) : II, 103.
Ermites (Église des Pères), à Padoue : I, 79.
Eschyle, poète : II, 374*.
Esculape : II, 324, 336.
Esino, fl. : II, 82*.
Espagne, pays : I, 28, 39, 72, 108, 133, 141, 203, 205, 216, 217, 242; II, 71, 194, 216, 287. — Son commerce : I, 72, 73, 133, 141; II, 194, 287. — Ses produits : I, 21, 70, 87, 141. — Ses vignobles : II, 165.
— (bénéfices d') : I, 203.
— (blé d') : I, 87.
— (cardinaux d') : II, 43.
— (grands d') : I, 96, 100.
— (guerre de la Succession d') : I, 115; II, 228, 236.
— (millet d') : I, 21.
— (place d'), à Rome : I, 244.
— (princesses d') : I, 50.
— (rois d') : I, 69, 72, 73, 142, 149, 180, 217; II, 10, 71, 297, 298. — *Voy.* Charles II et III, Philippe IV et V.
— (royaume d') : I, 73, 95; II, 65. — Son chargé d'affaires : I, 244. — Son envoyé : I, 50. — Sa flotte : I, 108; II, 287.
Espagnolet (l'), de Bologne, p. : I, 153*.
Espagnols : I, 28, 68, 73, 208, 221, 264; II, 21.
— de Vienne : I, 3*, 28; II, 20.
Espérance (Temple de l'), à Rome : II, 34.
Espions : I, 29, 114, 118, 119, 120, 121.
Esseck, v. : II, 30.
Este (Azon d') : II, 100*.
— (cardinal H. d') : II, 49*.
— (les) : II, 98, 100, 101, 104.
— (Villa d'), à Tivoli : II, 49*.
Esther, juive : II, 63.
Estrades (abbé J.-F. d'), d. : I, 110*.
— (les d') : II, 83.
Estrées (V.-M., maréchal d') : I, 60*.
Étangs : I, 55.
État ecclésiastique, *voy.* Pape (États du).
États-Généraux des Provinces-Unies : II, 219, 225-228, 231, 234, 236.
Été : II, 358.
Étienne (saint) : I, 66, 136; II, 296.
Étoffes : I, 46, 70, 185.
Etna, m. : II, 117.
Étrurie, pays : I, 350. — *Voy.* Toscans.
Étrusques (caractères) : II, 350.
— (statues) : II, 321, 350*.
Eucharistie (l') : I, 204*.
Eugène (prince), *voy.* Savoye (Fr.-Eug. de).
Euripide, poète : II, 225*, 351, 374.
Europe : I, 46, 50, 63, 72, 73, 78, 111, 193, 251; II, 11, 62, 138, 251, 280, 290, 345, 373, 389.
— (états de l') : II, 224.
— (princes de l') : II, 193, 198.
Ève : I, 185; II, 154, 357.
Excellence, titre : I, 5, 111, 124, 222.
Exercices (les), par I. de Loyola : I, 55*.

Falerne, v. : II, 5.
— (vin de) : II, 5.
Famille (sainte) : II, 337.
Fano, v. : II, 77-79. — Son église : II, 77. — Son port : II, 78. — Son théâtre : II, 77.
— (Arc de) : II, 77.
Fantuzzi (Palais), à Bologne : II, 91.
Farinato-Véronèse (P.), p. : II, 125*.
Farnèse (Palais), à Rome : I, 252, 257, 274. — Sa galerie : I, 226, 270; II, 84.
— (Petit Palais), à Rome : I, 227; II, 50, 114.
— (Vigne), à Rome : I, 211, 246.
Farsallino, ch. : I, 221.
Fasanieri (marquis) : II, 83.
Faune : II, 320, 326.
— *(Petit) :* I, 267; II, 308, 332, 333.
Faustina, ch. : I, 186, 221.
Fava (Palais), à Bologne : II, 84.
Fede (comte) : II, 51.
Félibien (A.), écr. : II, *330**.
Félicitas : II, 312.
Félix (saint) : I, 79.
Felsina pittrice, par Malvasia : II, 85*.
Felter (Mad^e de) : II, 215, *276*. — Sa belle-fille ou fille : II, 215, *276*.
Fénelon (F. de La Mothe-), archevêque de Cambray : II, 42*, 66.
Fer, *voy.* Féroë.
Ferdinand II, emp. d'Allemagne : I, 7*.
— Ier, grand-duc de Toscane : I, 189*.
— II, grand-duc de Toscane : I, 189*.
Ferdinand-Charles, duc de Mantoue : I, 64*; II, 120.
Fermes (les cinq grosses) : I, 61*, 63.
Féroé (îles) : I, 29*.
Féroni (marquis) : I, 175.
— (marquise) : I, 176.
Ferrarais : I, 274; II, 94.
— pays : I, 50, 97, 237; II, 31.
Ferrare, v. : I, 50, 257 : II, 82, 92.
— (députés de) : II, 83.
Ferrata (H.), sc. : II, 330*.
Feuillants français (Église des), à Florence : II, 348.
Feydeau (A.-J.-A.), général des carmes, puis évêque de Digne : I, 200*.
Finale, v. : I, 29, 103, 135, 142*, 143; II, 289, 297, 298.
— (marquisat de) : I, 142; II, 298.
Fini (cardinal F.-A.) : I, 216*; II, 35.
Fiume, v. : I, 27.
Fiumicello, fl. : II, 82*.
Flamand (F., le), sc. : I, 265, 268* 269.
— (J.), sc. : I, 80.
Flamands (peintres et sculpteurs) : I, 85; II, 338-340, 358.
Flaminienne (voie) : II, 80, 81.
Flandres, pays : I, 48, 122.
Flemming (J.-H., comte de), h. g. et h. p. : I, 15*.
Fleury (cardinal A.-H. de) : I, 121*, 200, 245; II, 48, 49, 210.
Fleuves : I, 237, 259; II, 117, 357.
Florence, v. : I, 30, 155, 159, 167-172, 175, 177-179, 182, 185, 186, 190, 191, 207, 215, 221, 241; II, 38, 58, 86, 90, 186, 299, 301, *304*, 308, 317, *338*, 345, 346, 356, *357*, 358, 363. — Son commerce : I, 173, 174. — Ses églises : I, 169; II, 343-345, 351. — Son théâtre : I, 221. — *Voy.* Toscane...
Florence, v. : II, 356.
Florence (artistes de) : I, 169.
— (cour de) : I, 169, 171.
— (dames de) : I, 186, 187.
— (ducs de), v. Alexandre..., Toscane (grands-ducs de).
— (familles de) : I, 173.
— (Galerie de) : I, 199, 201, 202, 206; II, 301, 308, 309, 311, 312, *318*, *319*, 320, 322, 323, 329, *338*, 340, *356*, 357, 368, 372.
— (gonfalonier de) : I, 177.
— (nobles de) : I, 168, 171, 173-175.
— (peuple de) : I, 188.
— (République de) : I, 174, 176, 177.

Florence (sculpteurs de) : I, 169, 177; II, *304*, 353.
— (Sénat et sénateurs de) : I, 169, 172, 173.
Florentin (Pays), *voy*. Toscane.
Florentins : I, 8, 9, 168, 170, 171, 173-177, 185, 188, 190, 193, 261, 262; II, 38, 338, *355*.
Florins, mon. : I, 4, et *passim*.
— d'Allemagne : II, 211.
— de Hollande : II, 228.
Florus, hist. : I, 236*.
Foggini (J.-B.), sc. : I, 177*; II, *304*, 308, 318, 333, 348.
Foligno, v. : II, 69.
Fondations, à Rome : I, 235.
Fondi, *voy*. Grund.
— v. : II, 3.
Fonséca (M., baron), d. : I, 29*.
Fontana (cavalier D.), arch. : II, 11*.
— (J.), arch. : I, 248*.
— (M. de), min. : I, 124.
Fontanella : I, 241.
Forbin (Cl., chevalier de), mar. : I, 243*.
Forli, v. : II, 77.
Formies, v. : II, 28.
Forteresses et fortifications : I, 75, 76; II, 10, 38, 60, 61.
Fortune (Temple de la), à Palestrine : II, 57.
Fort-Urbain : II, 96.
Foscari (F.), doge de Venise : I, 44*.
Fouger ou Fougres (comtesse de) : II, 175, 182.
Fouquet (Mgr), évêque d'Éleuthéropolis : II, 66*.
Français : I, 31, 41, 45, 47, 64, 67, 72, 95, 96, 123, 132, 139, 200, 215, 220, 221, 234, 245, 253, 254; II, 48, 62, 75, 79, 105, 110, 141, 153, 165, 166, 170, 175, 209, 224, 285, 348.
— (cardinaux) : II, 43.
— (peintres) : I, 85, 86; II, 339.
— (vaisseaux) : I, 46, 47.
Française (langue) : I, 64.
— (musique) : I, 220.
Francavilla (P. de), sc. : I, 177*; II, *304*, 358, 362.
France, pays : I, 6, 31, 46, 47, 64, 76, 112, 114, 119, 120, 146, 168, 174, 195, 197, 200, 203, 214, 216, 245, 252, 253, 255, 270; II, 17, 38, 41, 61, 66, 99, 110, 131, 182, 216, 224, 267, 287, 337, 353. — Ses chemins; I, 195. — Son commerce : I, 46, 47, 60, 96, 133, 140, 141, 163; II, 78, 109, 110, 194, 287, 288. — Ses églises : I, 236, 252. — Sa marine : I, 46, 47, 59. — Ses produits : I, 103, 115, 133, 273; II, 144, 229, 287.
— (armes de) : I, 162.
— (chapitres de) : II, 190.
— (Clergé de) : I, 108, 203, 253 II, 48.
— (cour de) : I, 62, 69, 203; II, 45, 389.
— (couronne de) : II, 111.
— (évêchés et évêques de) : I, 200, 203.
— (grand-prieur de), *voy*. Vendôme (P. de).
— (grand-prieuré de) : I, 63.
— (heure de) : II, 132*.
— (lieues de) : I, 19.
— (maison de) : I, 137; II, 71, 100, 111, 293.
— (monnaie de) : I, 95, 96; II, 20.
— (princes de) : I, 93.
— (princesses de) : I, 93, 138; II, 293.
— (provinces de) : I, 96.
— (rois de) : I, 60, 62, 74, 107, 108, 140, 146, 149, 184, 263, 272; II, 76, 111, 296, 328. — Leur Conseil : II, 48, 59. — Leurs conseillers-secrétaires, etc. : II, 111. — *Voy*. Charles VIII, François Ier, Henri III et IV, Louis XIII, XIV et XV.
— (royaume de) : I, 22, 47, 61, 68, 71, 96, 111, 222, 264; II, 31, 38, 65, 147, 166, 181, 205, 206, 289-291. — Son chargé d'affaires : I, 71. — Ses consuls et vice-consuls : I, 47, 135, 139, 143, 146, 147; II, 298. — Ses envoyés : I, 45, 115,

135, 137, 146, 167, 170; II, 148, 184, 212, 291. — Sa flotte : I, 272. — Ses troupes : I, 45; II, 138, 144, 193.
Franceschi (les) : I, 175.
Franceschini (M.-A.), p. : I, 137*; II, 294.
Francfort-sur-le-Mein, v. : II, 156, 163, 172, 173. — Son commerce : I, 133; II, 151, 172. — Ses églises : II, 172, 173.
— (bourgeois et habitants de) : II, 156, 172, 173.
— (magistrats de) : II, 172.
Franchini, *voy.* Bianchini.
Francia (F.), p. : II, 94*.
Franciscain : I, 77.
Franciscains (escalier des), à Bologne : II, 91.
François, duc de Parme et de Plaisance : I, 243*; II, 112, 113.
François Ier, roi de France : I, 67, 93.
Franconie (duché, ducs et palatins de) : I, 14.
Frangipani (les) : II, 54.
Franz, v. : I, 20.
Frascati, v. : I, 275; II, 38, 39, 51, 52, 56-58. — Sa cathédrale : II, 38.
Frateries : II, 70.
Frédéric II, duc de Mantoue : II, 115*.
— Ier, emp. d'Allemagne : I, 14*.
— II, emp. d'Allemagne : II, 79*.
— roi de Bohême : II, 170*.
— IV, roi de Danemark : II, 194*, 205, 211, 212, 225.
— Ier, roi de Prusse : II, 388*.
— II, roi de Prusse : II, 198*, 388.
— roi de Suède : II, 198*, 199, 211.
Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse : II, 190*, 191, 193, 197, 198, 201, 202, 209, 214. — Ses finances : II, 190, 191. — Ses tribunaux : II, 191, 197. — Ses troupes : II, 197, 198, 201, 202, 207, 214.
Frédérikshald, v. : I, 242*.
Fréjus (évêque de), *voy.* Fleury (cardinal A.-H. de).
Frézier (A.-F.), s. : II, 258*.
Fribourg-en-Brisgau : I, 41*.
Frioul, pays : I, 20, 21.
Frise (province de) : II, 220. — Ses finances : II, 232.
Fulda, v. : II, 170.

Gaddi (commandeur) : I, 171; II, 352. — Sa galerie : I, 186.
Gaëte, v. : II, 4, 6, 27-29.
— (golfe de) : II, 29.
— (gouverneur de), *voy.* Tattembach (comte de).
Galathée : I, 229, 230.
Galba, emp. romain : II, 316*, 335.
Galéasses : I, 31.
Galen (B. de), évêque de Münster : II, 183*, 212.
Galères : I, 31, 135, 139, 155, 165, 169; II, 10, 51, 285, 289.
Galerie (la), lieu : II, 56.
Galibaud (abbé) : I, 137.
Galions : II, 287.
Gallas (comtesse de), *voy.* Harrach (comtesse de).
— (J.-W., comte de), vice-roi de Naples : I, 49*; II, 13, 36.
— (M.-É. de Gallas) : II, 13*.
Galliani (C.), célestin : II, 99*.
Gallien, emp. romain : II, 301*-303, 327, 373.
— (Arc de), à Vérone : I, 87*, 89.
Gallus, emp. romain : II, 302*.
Ganymède : II, 322.
Garde (lac de) : II, 119, 120, 121.
Garigliano, fl. : II, 5. *Voy.* Liris.
Gassendi (homme de) : II, 7*.
Gaudence (G.), p. : I, 97*; II, 336.
Gaule, pays : II, 82.
— cisalpine : II, 134.
Gaulois : II, 82.
Gauro, *voy.* Mont-Barbaro.
Gautier (abbé) : II, 59*, 60.
Gavi, fort : I, 131.
Gazette de Hollande (la) : II, 40
G. des S. : I, 11.
Géants : II, 116, 117, 122, 123.
— *(Chute des) :* II, 116, 117.

Geislingen, v. : II, 158*.
Gênes, v. : I, 46, 63, 75, 80, 99, 127, 131-134, 136, 138, 139, 141, 143-146, 150, 184, 201; II, 63, 104, 110, 285, 287-292, 294, 295. — Son arsenal : I, 136; II, 294. — Son commerce : I, 133, 140; II, 287, 288, 292. — Ses églises : I, 136; II, 295, 296. — Ses maisons : I, 99, 135, 144; II, 292. — Son port : I, 132, 141, 184; II, 285, 286.
— (dames de) : I, 134, 135, 137, 138; II, 291, 292.
— (doge de) : I, 135*, 144; II, 292, 294. — Son palais : I, 136; II, 294.
Gênes (Lettre sur) : II, 283*, 285.
Gênes (loterie de) : II, 56.
— (marbre de) : I, 80, 144; II, 292.
— (nobles de) : I, 135, 145; II, 289, 290, *297*.
— (Pays de) : I, 75, 131, 178, 179; II, 286, 287. — Ses produits : I, 139, 140; II, 286, 287.
— (peuple de) : II, 289, 388.
— (République de) : I, 134, 135, 143, 146; II, 288-291, 294. — Ses conseils : I, 136, 137; II, 294. — Ses envoyés : I, 109, 144, 145; II, 290, 291. — Ses finances : I, 134, 135, 143; II, 287-289. — Ses galères : I, 135, 137; II, 285, 289, 293, 296. — Ses troupes : I, 134, 135; II, 288, 289.
— (secrétaire de la République de) : I, 135; II, 291.
— (Seigneurie de) : I, 137*; II, 293.
— (Sénat de) : I, 134, 135; II, 291.
Genève, v. : I, 129, 133; II, 98, 102, 288. — Son commerce : I, 133; II, 288.
Genevois : I, 133; II, 288.
Génies : II, 318, 333, 334.
Génois : I, 103, 131, 133-135, 137, 139-146, 184, 201, 203, 215, 219; II, 6, 21, 22, 63, 79, 83, 286, 287, 289, 291, 296, 297.
Génovésat, *voy.* Gênes (Pays de).
Génovines, mon. : I, 63.
Gensano, v. : II, 54, 58.
Georges Ier, roi d'Angleterre : I, 243*; II, 40, 41, 195.
— II, roi d'Angleterre : I, 222*; II, 192-194, 203, 205, 209, 213.
Georges (saint) : I, 89; II, 97.
Gergi (J.-V., comte de), d. : II, 210*.
Germanicus : II, 165*.
Germon (B.), jésuite : I, 94*.
Gertruidemberg, v. : II, 79*.
Gherini (marquis) : I, 171, 175, 190. — Leur galerie : II, 348.
Ghiberti (L.), sc. : II, 322*, 343, 351, 352, 360, 375.
Ghirlandajo (D., le), p. : II, 344*, 347.
Giannone (P.), hist. : II, 23*.
Gibraltar, fort : II, 27.
Ginori (sénateur) : I, 185. — Sa galerie : I, 185.
Giordano (L.), p. : I, 153*; II, 11, 348.
Giorgi (D.), s. : I, 42*.
Giotto, p. : I, 79*, 158, 169; II, 85, 345, 351, 374.
Gitelde, v. : II, *257*.
— (mines de) : II, *257*, *258*.
Giudecca (canal de la), à Venise : I, 31.
Glaces de Venise : I, 32, 33, 47, 65.
Gladiateurs : I, 267; II, 328.
Glætte : II, 276.
Goa, v. : I, 30.
Gobelins (Manufacture des) : II, 148.
Godet des Marais (P.), évêque de Chartres : II, 42*.
Gœppingen, v. : II, 158*.
Gomorrhe, v. : I, 220.
Gonfalonier (Palais du), à Bologne : II, 85.
Gonfaloniers : I, 151, 152, 177.
Gordien, le fils, emp. romain : II, 302*.
— *le père*, emp. romain : II, 302*, 303, 325, 372.
— *le petit-fils*, emp. romain : II, 302*.
Gorgase, sc. : II, *350**.
Gorgi, *voy.* Giorgi.
Gorgone (île de la) : I, 165
Gorgones : I, 223.

Goritz (comté de) : I, 19, 20.
Gorizia, v. : I, 20.
Goslar, v. : II, 213, *244*, 245, 264, 268, 269, 274, 275.
Gothique (De la Manière): II, 365*, 367.
Gothique (gouvernement) : II, 251, 280.
— (style) : I, 43*, 125, 153, 156, 157, 169, 176, 241 ; II, 125, 185, 303, 305, 343, 345, 355, 362, 365, 367-375.
— léger : I, 43*.
Goths : II, 51, 303, 367, 372.
Goths (Guerre des), par Agathias : II, 254*.
Goths (rois des), *voy.* Totila.
Gouvone (O.-F., comte de), min. : I, 124*.
Goveruolo, v. : II, 120.
Gozzoli (B.), p. : I, 158*.
Grâces : I, 223 ; II, 114.
Gradisca, v. : I, 20.
Grand-Canal, à Venise : I, 55, 56.
Grand-Duc (place du), à Florence : II, 359, 360.
Grand-Jésus (Église du) : I, 199*, 238 ; II, 35, 37.
Grands-Ducs, *voy.* Toscane.
Grands-Jésuites (Église des), *voy.* Grand-Jésus (Église du).
Graneri (Th., marquis), h. p. : I, 119*.
Gratz, v. : I, 11, 12, 15, 19, 20 ; II, 124.
— (archiduc de) : I, 13*.
Graveson (J.-H.-A. de), dominicain : II, 47*.
Gravures : I, 176.
Grazzie (Église *delle*), à Milan : I, 97, 101.
Grèce, pays : I, 42, 212 ; II, 31, 349, 368, 370, 375.
Grecs : I, 163, 216 ; II, 75, 305-307, 309, 330, 348-352, 359, *367*, 368, 370, 371, 373-375.
— (empereurs) : I, 42.
— (empires) : II, 350.
— (religion des) : II, 349.
— d'Egypte (rois) : I, 125.
Grégoire (saint) : I, 152 ; II, 329*.
Grenat, pierre : II, 134.
Grève (la) : I, 58.
Grewich (H.) : II, 252, 259. — Sa femme : II, 252, 259.
Grillo (C.), comtesse Borromée : I, 92* ; II, 99.
Grimaldi (C.), ph. et s. : II, 99*.
Grimani (Maison), à Venise : I, 55.
Groningue (province de) : II, 220.
Groot (M. de) : II, 195.
Gros, mon. : II, 267, 273, 274.
Grossi (marquis) : II, 82.
Grund, v. : II, *257*.
Gualtieri (cardinal P.-A.) : II, 40, 41*, 46.
— (Vigne), à Rome : I, 258.
Gueldre (amiral de), *voy.* Nassau-Dietz (G.-Ch.-H. de).
— (duché de) : II, 219, 220, 225, 228, 235. — Ses députés : II, 228. — Ses finances : II, 225, 235.
— (stathouder de), *voy.* Nassau Dietz (G.-Ch.-H. de).
Guerchin (J.-F. le), p. : I, 152*, 189, 233 ; II, 7, 52, 77, 84, 85, 92, 338.
Guicciardi (comte), fils : II, 98.
— (comte), père : II, 11, 98.
Guicciardini (comte), d. : I, 138 ; II, 292.
— (comtesse) : I, 138 ; II, 292.
Guichardin, hist. : I, 95.
Guide (le), p. : I, 153*, 198, 206, 226 ; II, 52, 77, 84, 91, 93-95, 112, 338,
Guidonis (B.), dominicain : I, 93*.
Guillaume III, roi d'Angleterre : I, 29* ; II,, 206*.
Guillaume (saint) : II, 85.
Guise (cardinal L.) : II, 65*.
— (duché de) : II, 101*.
Günzbourg, v. : II, 158*.
Guyenne, pays : I, 21, 35.

Hambourg, v. : II, 194, 195. — Son commerce : II, 194, 222.
— (gouverneur de) : II, 203.
Hanovre, v. : II, 192, 194, 195, 197, 198, 214, 219, 281.
— (cour de) : II, 194.

Hanovre (électeur de) : II, 193. — Ses finances : II, 193, 194, 266. — Ses mines : II, 247, 257, 264-266, 271. — Ses troupes : II, 193*. — *Voy.* Georges Ier et II.
— (électorat de) : II, 190, 257, 266. — Son envoyé : II, 195.
— (habitants de) : II, 266.
— (maison de) : II, 100, 101, 147, 190, 193, 205.
— (S.-D. de), reine de Prusse : II, 198*.
— (traité de) : I, 110*, 121 ; II, 181*, 194, 204*, 227*.
— (W.-A. de), imp. d'Allemagne : I, 5* ; II, 101.
Hanséatiques (villes) : II, 204, 211.
Hardouin-Mansart (J.), arch. : II, 74*.
Harrach (A.-T.-R., comte de), vice-roi de Naples : I, 5*, 6 ; II, 9, 10, 12, 13, 20,
— (bailli de) : II, 13.
— (comtesse de) : II, 10*, 12, 13.
— (F.-A., comte de) : I, 6 ; II, 13*.
Hartz, m. : II, 215, 245, 248, 257-261, 271.
— (forêts du) : II, 245, 257, 258.
Hartz (Histoire des Forêts du) : II, *257*.
Hartz (mines du) : II, 211, 213-215, 245-248, 252, 257-277, 280-282.
— (mineurs du) : II, 246, 247, 259-*264*, 267-271, 277, 280.
— (musiciens du) : II, 215.
Haute-Hongrie, pays : II, 244, 253.
Havré (M.-A.-C., duchesse d') : II, 92*.
Hay (colonel J.) : II, 41.
— (Mme) : I, 250* ; II, 41.
Hedges, d. : I, 109.
Heidelberg, v. : II, 163, 164, 166, 170, 171. — Ses églises : II, 164, 170, 210.
— (Château de) : 164, 165. — Son tonneau : II, 164*, 165.
— (habitants de) : II, 168-170.
Heilbronn, v. : II, 162, 163.
— (bourgeois de) : II, 162.
— (territoire de) : II, 162.
Heineberg (Madle de) : II, 147.
Hélène (sainte), imp. romaine : I, 65.
Héliogabale, emp. romain : II, 302*, 325. — Sa femme, *voy. Julia Aquilia...*
Helzbach (princesse de) : II, 182*. *Voy.* Sulzbach (princesse de).
Henri III, roi de France : II, 65.
— IV, roi de France : I, 55.
— l'Oiseleur, roi de Germanie : II, 259*, 268.
Herba neggia : II, 26*.
Herbes (place aux), à Vérone : II, 124.
Hercule : II, 117, 312, 326, 334, 354-356.
— *(Travaux d')* : II, 50, 355.
— *Farnèse* : I, 105, 228, 241 ; II, 36, 308, 312, 355, 356.
Hercynia... (De Origine... Metallorum in), par Th. Schreiber : II, *258*.
Hercynie, *voy.* Hartz...
Héréditaires (gouvernements) : I, 225.
Herennius, emp. romain : II, 303*, 327, 373.
Hermaphrodite (l') : II, 342.
Herrenhausen (Château de) : II, 192. — Ses eaux : II, 195-197.
Hesse, p. : II, 199.
Hesse-Cassel (Ch., landgrave de) : II, 203*, 211. — Ses finances : II, 211. — Ses troupes : II, 193.
— (Fr. de), *voy.* Frédéric, roi de Suède.
— (G. de) : II, 199*.
— (maison de) : II, 147*.
Hesse-Rheinfels (Ch. de), duchesse de Bourbon : II, 219*.
— (landgraves de) : II, 174.
— (P.-Chr. de), princesse de Piémont : I, 110*, 111 ; II, 219.
— (X. de), comtesse de Bentheim : II, 219.
Heu, *voy.* Hoym.
Hildesheim (évêché de) : II, 177. — Ses finances : II, 177.
Histoire naturelle (galeries d') : I, 81 ; II, 88, 89.
Hiver : II, 358.

Hoechstaedt, v. : I, 67*.
Holbein (J.), p. : II, 339*.
Hollandais : I, 59, 72, 73, 163, 187; II, 59, 60, 65, 79, 205, 206, 211, 221-225, 229, 230, 233, 236, 336. — *Voy.* Hollande.
— (députés) : II, 65.
Hollandaises : II, 223.
Hollande, pays : I, 10, 73, 89, 242; II, 62, 78, 182, 194, 216, 225, 226, 229, 231. — Son commerce : I, 63, 163; II, 205, 222, 225, 232*, 233. — Sa marine : I, 27, 59, 72; II, 235. — Ses pêches : I, 226. — Ses troupes : II, 193.
Hollande (la Gazette de), voy. Gazette de Hollande (la).
Hollande (guerre de) : II, 211.
— (nobles de) : II, 227.
— (peintres de) : II, 339, 340.
— (pensionnaire de) : II, 226-228. — *Voy.* Stinglhaim (G.).
— (province de) : II, 220, 225. — Ses États : II, 227, 228. — Ses finances : II, 220, 222, 225, 226, 232, 236. — Ses magistrats : II, 221. — Ses troupes : II, 193.
— (sujets de la), *voy.* Hollandais.
Holopherne : II, 354, 355, 360.
Holstein, pays : II, 202. — Son beurre : II, 205.
— (princesse de) : II, 182.
Holstein-Gottorp (Ch.-Fr., duc de) : II, 198*, 200*.
Holstein-Nordberg (É.-S.-M. de), duchesse de Brunswick : II, 101*, 212.
Homère, poète : II, 320*, 374.
Hongrie, pays : I, 11, 44, 103, 276; II, 30, 241, *244, 253,* 262, 266, 272. — Ses bœufs : I, 45. — Ses mines : II, 241-244, 249, 260, 272. — Ses vitriols : II, 243.
Honte (Mad^le de) : II, 145.
Hôpitaux : I, 102; II, 39, 64, 70.
Horn (Ar., comte de), h. p. : II, 198*, 199.
Hostilien, emp. romain : II, 302*.
Hôtel-de-Ville de Paris (rentes sur) : I, 74.
Hoym (J.-C., baron de), h. p. : II, 202*, 213. — Sa maison : II, 209.
Huile : I, 47, 140, 143, 218; II, 287, 298.
Huxelles (N., marquis d'), h. g. et h. p. : II, 59*.
Hyacinthe (saint) : II, 94.
Hygiène (livres sur l') : II, 102.

Iles (sucre des) : I, 46.
— d'Italie : I, 178, 179.
Imhof (M.) : II, 213, *268,* 280.
Immunité (l') : II, 52. — *Voy.* Congrégation de l'Immunité.
Imola, v. : II, 77.
— (I. d'), p. : II, 84*.
Imperiali, p. : II, 55.
— (cardinal J.-R.) : II, 37*, 51, 54, 55.
— (cardinal L.) : II, 55*.
Impériaux, *voy.* Allemagne (empereurs d').
Incantri (?) (les) : I, 175.
Incontri (Maison), à Florence : II, 363*.
Inde (blé d') : II, 130.
Indes : I, 242; II, 216, 233, 235, 349.
— (Compagnie des), à Ostende : II, 222*.
— (Compagnie des), en France : I, 59*, 60*, 62.
— (Compagnie des), en Hollande : II, 232*, 233.
— occidentales : I, 60, 63; II, 233.
— orientales : I, 59, 60, 63; II, 233, 248, 274.
Indiens : II, 349, 371, 373.
Indult, impôt : I, 60*.
Indusium : II, 302, 314.
Industrie : I, 180, 193, 201, 205, 210; II, 63, 64, 145, 150, 151. — *Voy.* Bas (fabrication de), Brescia (ouvrages de), Étoffes, Glaces de Venise, etc.
Infaillibilité du Pape : I, 245; II, 49.
Infante (renvoi de l') : II, 9*.
Infidèles (les) : II, 10.
Inn, r. : II, 133, 135.

Innocent VIII, pape : I, 241*.
— XII, pape : I, 214*, 224; II, 63.
— XIII, pape : I, 274*; II, 43*.
Innocents (Martyre des) : II, 95.
Inquisition : I, 61, 152, 181. — *Voy.* Congrégation de l'Inquisition.
— (avocat de l') : I, 95.
Insprück, v. : II, 132*, 133, 135.
Intempérie, *voy.* Mal'aria.
Invalides, en France : II, 267.
— (Église des), à Paris : I, 252.
Inville, château : II, 390.
Irlandais : I, 220.
Irlande (beurre d') : II, 205.
Irrésolu (l'), par Destouches : II, 192*.
Isar, r. : II, 140*.
Ischia (île d') : II, 25, 28.
Isis : I, 126.
— (Table d') : I, 125*, 126; II, 349, *369*.
Issel, *voy.* Isar.
Istrie, pays : II, 151.
Italicarum scriptores (Rerum), par Muratori : I, 93*; II, 98.
Italie, pays : I, 17, 19, 22, 23, 30, 32, 44, 46, 48, 57, 58, 71, 75, 78, 81, 93, 95, 99, 128, 147, 153, 168, 170, 177-179, 186, 194, 201, 203, 208, 224, 239, 253, 254, 271, 274; II, 1, 3, 9, 10, 26, 49, 54, 61, 65, 67, 82, 88, 99, 110, 131, 134, 137, 146, 148, 151, 155, *291*, *307*, *350*, 351. — Son commerce : I, 47, 117, 128, 201; II, 151. — Ses produits : II, 187, 244.
— (artistes d') : II, 146, 159, 339, *350*, 351.
— (chapitres d') : II, 190.
— (Clergé d') : I, 203.
— (danse d') : I, 221*.
— (états d') : I, 68, 76, 113.
— (guerre d') : I, 203.
— (historiens d'), *voy. Italicarum...*
— (milles d') : II, 133.
— (musique d') : I, 186, 220.
— (princes d') : I, 103, 150; II, 115.
— (provinces d') : I, 240.
— (républiques d') : I, 273, 274.
— (villes d') : II, *297*.
Italienne (langue) : I, 54, 55, 94, 95; II, 100.
Italiens : I, 47, 170, 182, 201, 220, 222, 254; II, *291*, 341. — *Voy.* Italie...
Itinéraires : I, 82.

Jacob (chevalier) : I, 19*.
Jacobacci (abbé), d. : II, 49.
Jacobins : I, 197.
— (Couvent des), à Padoue : I, 81.
— (général des), *voy.* Cloche.
Jacques (saint) : I, 80.
Jagellons (les) : I, 9*; II, 62.
Jambons : II, 155, 189.
Jansénistes : I, 49, 245; II, 223*, 224.
Janvier (saint) : II, 18*, 19, 22, 23.
Japon, pays : II, 371.
— (vases de) : II, 340, 341.
Jardins : I, 4, 32, 80, 98, 105, 128, 133, 134, 240; II, 53, 54, 141, 145, 209, 294, 295, 357, 358, et *passim*.
Jean XXII, pape : I, 93*.
— V, roi de Portugal : I, 248*.
Jean-Baptiste (saint) : I, 80, 255; II, 19, 86, 187, 337.
Jean-Gaston, grand-duc de Toscane : I, 30*, 166, 167, 169-172*, 173-175, 188; II, 86.
Jeanne, reine de Naples : II, 20*.
Jérémie, prph. : II, 71.
Jérôme (saint) : I, 247; II, 84, 109.
Jersey (lord) : I, 250.
Jérusalem, v. : I, 157, 158.
— (roi de) : I, 162. *Voy.* Charles VIII.
— (Temple de) : I, 136.
Jésuates : II, 66.
Jésuites : I, 9, 42, 43, 55, 68, 100, 181, 197-199, 204, 222, 245; II, 48, 51, 66, 70, 102, 166, 169, 170, 186, 223, 339.
— (Couvent des), à Mannheim : II, 169.
— (Couvent et Église des), à Heidelberg : II, 170.
— (Église des), à Cologne : II, 186.
— (Église des), à Naples : II, 6, 9.

— (Église des), à Rome, *voy.* Grand-Jésus...
— (Église des), à Venise : I, 57.
— (général des) : II, 53.
— (Noviciat des), à Rome : II, 35, 37.
— (Séminaire des), à Fulda : II, 170.
— (Villa des) : II, 53.
Jésus-Christ : I, 57, 66, 97, 101, 136, 152, 163, 207, 233, 247, 255 ; II, 28, 62, 65, 84, 97, 108, 109, 125, 295, 338.
— (vicaire de) : I, 208. *Voy.* Papes.
Jésus et Marie (Église de), à Bologne : II, 84.
Jetées à la mer : I, 36, 132 ; II, 286.
Joachim, dit *le Prophète :* I, 67*.
Jonas, prph. : I, 256.
Joseph Ier, emp. d'Allemagne : I, 29*, 49, 50, 264 ; II, 101. — Son fou : II, 207.
Joseph, fils de Jacob : I, 259.
— *(saint) :* I, 259 ; II, 108.
Jour : II, 346.
Judas : I, 97 ; II, 221.
Judith : II, 354, 360.
Juge ecclésiastique : I, 197.
Jugement dernier : I, 158, 246 ; II, 114, 186.
Juifs : I, 29, 136, 159, 163, 181, 184, 211 ; II, 62, 63, 105, 221, *291,* 295.
Juive : II, 62.
Jules, mon. : I, 273* ; II, 103.
— II, pape : II, 356*, 358.
— III, pape : II, 70*.
Julia Aquilia Severia, imp. romaine : II, 325*.
— *Mœsa :* II, 303*, 325, 372.
— *Scantilla, voy. Manlia Scantilla.*
— *Severi* ou *Severina :* II, 324.
Julie, fille de Titus : II, 317*.
Julien, voy. Macrin.
— emp. romain : II, 303*.
Juliers (duc de) : II, 181.
— (duché de) : II, 171*, 186. — Ses finances : 171, 191.
Junon : II, 122, 326.
Jupiter : I, 227-229 ; II, 50, 122, 230, 326.
— Férétrien (Temple de), à Rome : I, 255, 260.
— Olympien (Temple de), à Rome : I, 260.
Justice (la) : II, 356*.
Justiniani, procurateur de Saint-Marc : I, 64, 65, 77.
— (Palais), à Rome : I, 254.
Jutland, pays : II, 225. — Ses bœufs : II, 225, 226.
Jutlandais : II, 205.
Juvara (Ph.), arch. : I, 239*.
Juvénal, poète : I, 275* ; II, 73*.

Kahlenberg, m. : I, 37*.
Kalenberg (branche de) : II, *258.*
Kaiserswerth, v. : II, 180*.
Kannstadt, v. : II, 158, 159.
Kaub, v. : II, 173.
Kehl, v. : II, 229.
Kinsky (Ét., comte) : I, 6*.
— (Fr.-U., comte) : I, 44*.
— (les) : I, 6.
— (N., comte) : I, 44*.
— (Ph., comte) : I, 6*.
Kircher (A.), jésuite : I, 199*.
Klafter, mes. : II, 261, *264,* 269.
Kœnigsberg, v. : II, 253.
Kœnigsegg (L.-J.-D., comte de), h. g. et h. p. : I, 50*.
Kollmann, v. : II, 133, 134.
Kremnitz (mines de) : II, 241.
Kreutzer, mon. : II, 151*, 267.

La Bétide (M. de), d. : I, 167.
La Brède (Château de) : I, 99 ; II, 16.
La Brunette (Fort de) : I, 120*.
La Canonica, v. : I, 90*, 91.
La Castagna (golfe de) : I, 148.
Lacédémone (chefs de) : II, 224*, 225.
La Chétardie (J. de), th. : II, 42, 43.
La Chiusa, fort : II, 129.
Lac Majeur : I, 102, 128 ; II, 110.
La Colonna, v. : II, 47.
La Feuillade (L., marl de), II, 61*.
Lafitau (J.-F.), jésuite : I, 126*.
La Force (H.-J.-N., duc de) : I, 60*.
Lago-di-Vico, *voy.* Cimino.
Lagunes : I, 25, 37, 38, 40, 41, 64.
La Havane, v. : I, 72.

La Haye, v.: II, 235.
Laibach, v.: I, 19, 20.
Laineries : II, 64.
Laiton, métal : II, 275.
Lama (abbé B.-A.), s. : II, 99*.
La Male-Grange, lieu : II, 390.
Lamanato, *voy.* Ammanati.
La Marck (duché de): II, 191, 192. — Ses finances : II, 191.
La Marine, à Finale : I, 142; II, 297.
Lambert (A.-T., marquise de) : II, 154*.
— d'Aschaffenbourg, chroniqueur : II, 100*.
La Mecque, v.: II, 341.
La Meloria, écueil : I, 165.
La Mirandole, v.: II, 123.
— (ducs de): II, 123.
— (Fr.-M., duc de): I, 39*.
La Mirandolois, pays : I, 50, 104; II, 98.
La Motte (A. de), écr. : I, 222*, 223.
Lancre (P. de), écr. : II, 7*.
Landau, v. : II, 167.
Landes de Bordeaux : II, 188, 207.
Landini (Th.), sc. : II, 358*.
Landivisiau (M. de), fin : I, 62*.
Langallerie (Ph., marquis de) : II, 211*. — Sa femme : II, 211*.
Languedoc (vin du) : I, 141.
Languet (J.-J.), archevêque de Sens : I, 206*.
La Novalesa, v.: I, 128.
Lanferne (Tour de la), à Gênes : I, 132*; II, 285.
Lanti (Mgr F.-M.) : II, 85*, 92.
Lanuvium, v.: II, 54*, 59*.
Laocoon (le) : I, 93, 241, 258*; II, 308, 328.
La Pierre (G.-B., marquis de), h. g. : I, 111*, 118, 124.
Lapis-lazuli : II, 78.
Lariccia, v. : II, 53*, 54, 58. — Son église : II, 54, 55.
Laronia (prince): I, 67.
La Roque (M. de), ing. : II, 235.
Las Perlas (R., marquis de), h. p. : I, 8*.
La Spezia, v.: I, 147, 148. — Son port : I, 147.
— (golfe de): 147*, 148.
Lassay (A., marquis de): I, 60*.
Latins : II, 374.
Latisana, v. : I, 21*.
Latium, pays : II, 5, 32.
La Tour et Taxis (A.-F., prince de): I, 7*; II, 163, 164. — Sa femme : I, 8.
Latran (Palais de), à Rome : I, 263; II, 8.
La Trémouille (cardinal J.-E. de) : II, 42*.
Lautenthal, v.: II, 257, 259, 264, 265, 276.
Lautenthalsglück (mine de): II, 264, 265, 276.
Lavinia (Cita ou Villa), v.: II, 59*.
— *Voy.* Lavinium.
Lavinium, v.: II, 54*, 55.
Law (J.), fin. : I, 59*-64, 77, 133; II, 78, 288.
— (le petit) : I, 190.
Laxembourg (Château de) : I, 3*.
Layer (Chr.), avocat : II, 40*.
Lazare : II, 125.
Lazaret : I, 148.
Lazzi : II, 20, 21.
Le Blanc, consul français : I, 47, 70, 71.
Le Bourg, à Finale : I, 142; II, 297.
Lebrun (Ch.), p. : II, 339*.
Lech, r. : II, 148, 150*.
Leck, r. : II, 229.
Léda : II, 314.
Légat (Palais du), à Bologne : II, 86.
Légations : II, 76.
Legnani (Palais), à Bologne : II, 91. — Son escalier, II, 91, 93.
Le Gros (P.), sc. : I, 234*.
Leinesen (G.), écr. : II, *261*.
Leitchen, v. : II, 133.
Lemno, r. : I, 131*.
Lenæus : I, 91.
Lenôtre (A.), jardinier : I, 110*.
Léon X, pape : II, 56*.
Léonard, sc. : I, 206.
Léopold Ier, emp. d'Allemagne : I, 13*, 29.

Lercari (cardinal N.-M.) : II, 35*. — Sa maison : II, 55.
Lerici (port de) : I, 147, 148.
Le Tellier (M.), jésuite : II, 41*, 42.
Lettres édifiantes... : II, 381*.
Levant (le) : I, 32, 46, 70, 71, 141 ; II, 76, 151, 287.
Leyde (J. de) : II, 189*.
Liancourt (eaux de) : II, 353*.
Liards de Modène : II, 103.
Liberti (Théâtre *de'*), à Rome : I, 221.
Lichtenstein (J.-A., prince de) : I, 4*, 7. — Sa maison : I, 4.
— (princes de) : I, 4, 5*.
Lidos : I, 38-40, 64.
Lieues, mes. : I, 12 et *passim*. — *Voy.* Allemagne (mesures d'), etc.
Ligorio (P.), arch. et s. : I, 125*, 126* ; II. 369*.
Liguriens : I, 144 ; II, 292.
Lilienroth (M. de), d. : I, 50. — Sa femme : I, 50.
Lille, v. : I, 264* ; II, 60, 65*.
Limbourg, *voy.* Lünebourg.
Limousin, pays : I, 19, 131 ; II, 287.
Linden : I, 8.
Lion : II, 335.
Lipari (îles) : II, 25, 26.
Lippe, r. : II, 188.
Lippi, p. : II, 347*.
Liria (J.-F., duc de) : I, 39*.
Liris, voy. Garigliano.
L'Isle (G. de), géog. : I, 19* ; II, 133.
Lits (Mad^e de) : II, 195.
Litta (les) : I, 100.
Livius Salinator, consul romain : II, 78*.
Livolin, lieu : II, 132.
Livonie, pays : II, 199*, 200.
— (nobles de) : II, 200*.
Livourne, v. : I, 46, 70, 141, 155, 163, 166*, 178-180, 184, 185, 191, 273. — Ses fortifications : I, 164-166, 180. — Son port : I, 163-165.
— (Château-Vieux de) : I, 165.
— (consul de) : I, 275.
— (marchand de) : I, 187.
Livournines, mon. : I, 167.
Livre, poids : I, 29 et *passim*.
Livres, mon. : I, 63 et *passim*.
— de Piémont : I, 180.
— de Plaisance : II, 109, 115.
— françaises : I, 95, 96, 189, 204, 243 ; II, 20, 109.
— lucquoises : I, 150.
— milanaises : I, 95, 96 ; II, 109.
— sterling : I, 73, 243 ; II, 193, 236.
Loano (J.-A., comte de) : I, 99*.
Lobkowitz (J.-G.-Chr., prince de) : I, 8*. — Sa sœur : I, 8.
— (princes de) : I, 7* ; II, 71.
Lodron (les) : II, 147.
Lœwenstein (M.-Ch., prince de), h. p. : I, 100*.
Loge de la place du Grand-Duc, à Florence : II, 360.
— des Cavaliers, à Vérone : II, 120.
Loges (les), à Pise : I, 156.
— du Vatican, à Rome : I, 239, 240, 246, 259 ; II, 8.
Loi (Ancienne) : II, 62.
— (Nouvelle) : II, 62.
Loire (levée de la) : I, 12.
Lois (les), par Platon : II, 369*.
Lombard (roi), *voy.* Didier...
— (seigneur), *voy.* Pandolphe...
Lombardie, pays : I, 95, 96, 168, 185, 194 ; II, 133.
— (marquis de), *voy.* Este (A. d').
Londres, v. : I, 252 ; II, 31.
Longara (la), quartier de Rome : I, 227.
Lorenzetto (M.), sc. : I, 256*.
Lorenzi (bailli de), d. : I, 170, 171.
— (S.), sc. : II, 357*.
Lorette, v. : II, 69, 70, 72. — *Voy.* Notre-Dame-de-Lorette...
Lorraine (Ch. de), évêque d'Osnabrück : II, 177*.
— (Charles IV, duc de) : I, 44*, 45.
— (duché de) : I, 14, 22* ; II, 389.
— (ducs de) : II, 390.
— (Fr., prince de) : I, 4*, 5.
Loth : I, 259 ; II, 108. — Sa femme : I, 259. — Ses filles : I, 259 ; II, 108.
Louis XIII, roi de France : II, 71.
— XIV, roi de France : I, 30, 56, 112, 115, 197, 217, 264, 265,

270, 271; II, 41, 42, 45, 55, 59, 60, 71, 75, 99, 182, 211, 223, 229.
— XV, roi de France : I, 196; II, 389*.
Louisbourg, v. : II, 158, 159, 161, 162. — Son église : II, 161.
— (Château de) : II, 159, 160*, 161.
Louvois (F.-M., marquis de), min. : I, 74*, 115.
Louvre (le), à Paris : I, 155.
Loyola (J. de), jésuite : I, 42*, 55*. — *Voy.* Saint-Ignace (chapelle de).
Lubomirski (prince) : II, 387. — Son écuyer : II, 387.
Luc (saint), p. : II, 91*. — Son évangile : II, 209.
Lucas de Hollande, p. : I, 94*.
Lucchesi (marquis) : II, 103, 104.
Lucien, de Samosate, écr. : II, 329*.
Lucilla, imp. romaine : II, 320*.
Lucini (marquise) : I, 98.
Lucius Verus, emp. rom. : II, 320*.
Lucques, v. : I, 131, 148-152, 179. — Son arsenal : I, 151. — Son commerce : I, 149. — Ses églises : I, 151-153. — *Voy.* Lucquois.
— (archevêché de) : I, 151*.
— (archevêque de) : I, 151*.
— (gonfalonier de) : I, 151, 152.
— (nobles de) : I, 149, 150, 152.
— (podestat de) : I, 152.
— (République de) : I, 149-153, 178. — Ses conseils, I, 151, 152. — Son envoyé : I, 9. — Ses finances : I, 150. — Son gouvernement : I, 150-152. — Ses troupes, etc. : I, 150, 151.
Lucquois : I, 150, 152, 178, 179, 181; II, 103.
Lucrèce, poète : II, 47.
Lucrin (lac) : II, 16.
Lulli (J.-B.), musicien : I, 220*.
Lune (la) : II, 317.
Lünebourg (duc de) : II, 193*.
— (duché de) : II, 207.
Luneville, v. : II, 389, 390.
Lustheim, château : II, 146*.
Luther (M.), th. : II, 189*, 209*, 224.
Luthériens : II, 149, 157, 166, 170, 172, 183, 190, 203.
Luti (B.), p. : I, 158*.
Lutteurs (les) : II, 308, 315, 333, 334.
Luxembourg (F.-H., maréchal de) : I, 67*.
— (Palais du), à Paris : I, 274.
Lyon, v. : I, 129, 218; II, 64.
Lysippe, sc. : II, 307*.

Mabillon (J.), bénédictin : I, 94*, 125* : II, *369*.
Macchietti (J.), p. : II, 347*.
Macerata, v. : II, 69.
Machines : I, 34-37, 51, 52; II, 87, 88, 253-256, 261-263.
Macrin, emp. romain : II, 301*, 302*, 325.
Madame (Vigne), à Rome : II, 36.
Madame-Royale (Palais de), à Turin : I, 109*, 122.
Madeleine (sainte) : I, 152, 153, 207; II, 97, 109.
Maderno (Ch.), arch. : I, 248*.
Madona del Sacco : II, 345.
Madona di Maschii : I, 66.
Madona di San-Luca (Église de *la*) : II, 90.
Madone, *voy.* Vierge (sainte).
Madrid, v. : II, 65.
Maestrich, v. : I, 271.
Maffei (A., comte de), vice-roi de Sicile : I, 117*, 118.
— (F.-S., marquis de), s. : I, 88*; II, 99, 126.
— (les) : I, 118.
Magdebourg, v. : II, 193, 198.
Mages (les Rois) : I, 259; II, 185.
Magistrat : II, 321.
Magistrats (Palais des), à Rimini : II, 79.
Magnani (Palais), à Bologne : II, 84.
Maillebois (J.-B.-F., marquis de), h. g. et d. : II, 147*.
Maine (L.-A., duc du) : II, 42*.
Maintenon (F., marquise de) : II, 42*.
Majesté : I, 91.
Majorque (île) : I, 157.

Maladies : II, 41, 102, 104, 148, 153-156. — *Voy. Mal'aria.*
Malamocco, v. : I, 38-41.
Mal'aria : I, 25, 48, 49, 196, 237, 238, 276; II, 15, 31, 35-37, 47, 58, 59, 68, 69, 249-251, 277-279.
Malatestes (les) : II, 79*, 80.
Malplaquet (bataille de) : II, 144*.
Malte (soude de) : I, 33.
Malvasia (C.-C., marquis de), écr. : II, 85*.
Mammée (J.) : II, 303*, 325, 372.
Manches : I, 175*; II, 114.
Mancini (connétable M.) : II, 37*.
Manfredi (E.), s. : II, 83*, 89, 99.
Manlia Scantilla, imp. romaine : II, 302*, 324*, 372.
Mannheim, v. : II, 162, 164, 166, 167*-169, 171-173. — Son couvent : II, 169.
— (Château de) : II, 168, 169.
— (habitants de) : II, 168.
Mansart (F.), arch. : II, 74*. — *Voy.* Hardouin-Mansart.
Mansfeld (mines de) : II, 260.
Mantegna (A.), p. : I, 80*.
Mantouan, pays : I, 50, 178, 179; II, 11, 119, 123, 124.
Mantouans : II, 119, 120, 124.
Mantoue, v. : I, 97, 125; II, 115, 117-121, 139, *369.* — Sa cathédrale : II, 122. — Ses forts : II, 118, 119, 121. — Ses lacs : II, 117, 118, 120-122, 132. — Ses moulins : II, 118.
— (duché de), *voy.* Mantouan.
— (ducs de) : I, 64, 115 : II, 115, 119, 122. — Leur palais, *voy.* Té (Palais du). — *Voy.* Ferdinand-Charles..., Frédéric II...
— (gouverneurs de) : II, 123, 124.
Manufactures : I, 32, 33, 46, 180; II, 63, 64. — *Voy.* Industrie.
Manuscrits en écorce : I, 94*.
Marais-Pontins : I, 276; II, 30.
Maratta (Ch.), p. : I, 230*; II, 55, 71. — Sa maison : II, 55.
Marbres (collection de) : I, 66, 206.
Marc (saint) : I, 66. — Son évangile : I, 66.
Marc-Agrippa, h. g. et h. p. : II, 309*, 310, 314.
Marc-Antoine, gr. : I, 176*.
Marc-Aurèle, emp. romain : I, 255*, 261, 262 ; II, 315, 321*, 336.
Marcellini, sc. : I, 177.
Marcello (A.), poète : I, 64, 77.
Marchani (comtesse) : II, 103.
Marchi (F.), ing. : II, 87*.
Marcienne : II, 73*.
Marecchia, fl. : II, 81.
Margos, lieu : I, 128.
Marguerite (sainte) : II, 92.
Mari (marquis) : I, 144, 145; II, 290, 291.
Mariana (Villa), voy. Marino.
Mariani (J.), édile : I, 162*.
Marino, v. : I, 275; II, 52, 58. — Sa cathédrale, II, 52.
Marius (Maison de C.) : II, 39*.
Marlboroug (J., duc de), h. g. et h. p. : I, 67*.
Marly, château : II, 111, 211.
Maroc, pays : I, 187.
Marolles (abbé M. de), écr. : II, 7*.
Mars : II, 318.
Mars (Temple de), à Florence : II, 343.
Marseille, v. : I, 47, 273; II, 89.
Marsiglii (L.-F., comte de), h. g. et s. : II, 89*, 90, 260.
Marsin (J.-G.-F., maréchal de) : I, 109*.
Marsyas : I, 152, 217; II, 323.
Martial, poète : I, 211*; II, 7. — Ses *Épigrammes :* II, 7*.
Martini (chanoine) : I, 190.
Martinitz (comte de) : I, 7.
Masaccio (T.), p. : II, 348*.
Masolino, p. : II, 347*, 348.
Masques : I, 33.
Massa, v. : I, 131, 149.
— (duc de), *voy.* Alderamo...
— (duché de) : I, 148, 150, 179.
Masséi (cardinal B.) : I, 30*.
Massicus ou Massique, m. : II, 5. — Son vin : II, 5.
Mater Deorum : II, 336.
Mathieu (saint) : II, 84.
Matidia : II, 318.

Mattéi (Villa), à Rome : I, 217.
Maximin, emp. romain : II, 301*.
Maximinus (J.-V.) : emp. romain : II, 301*, 302.
Mayence, v. : II, 166, 170, 173, 174, 181, 214, 229.
— (électeur de) : II, 173, 180, 181, 200. — V. Bavière-Neubourg (Fr.-L. de).
Mazaniello : II, 21*.
Mazarin (cardinal J.) : II, 210. — Sa bibliothèque : II, 209*.
Mazin (comtesse de) : I, 108.
Mazzola (les), p. : II, 112*.
Meaux (évêque de), *voy.* Bossuet (J.-B.).
Mecklembourg, pays : II, 193.
— (Ch.-L., duc de) : II, 203*.
— (princes de) : I, 128, 250 ; II, 193.
Médailles (contrefaçon de) : I, 261*, 262.
Médecins : I, 15 ; II, 16, 155, 156, *380*.
Médicis (cardinal L. de) : II, 339*.
— (Catherine de), reine de France : II, 337*.
— (Cosme de) : I, 174*, 175.
— (F. de) : I, 177*, 189 ; II, 308, 356, 358, 361.
— (J. de) : II, 346*.
— (Laurent de) : II, 346*.
— (les) : I, 30, 171, 173, 175-177, 185 ; II, 341, *356*.
— (Lorenzino de) : I, 173*.
— (maison des), *voy.* Médicis (les).
— (M.-A.-L. de) : I, 169*.
— (Villa), à Rome : I, 207.
Médina-Celi (L.-F., duc de) : I, 217*.
Médina-Sidonia (J.-C.-A., duc de) : I, 69*.
Méditerranée (mer) : I, 73, 132-134, 144, 145, 148, 163-166, 168, 242, 243, 276 ; II, 9, 10, 13, 14, 25, 28, 31, 53, 62, 68, 222, 285, 286, 292, 294, 296, 297. — Ses poissons : II, 62.
Médoc (curé du) : II, 66.
Méduse : I, 205 ; II, 316.
Mégrigni, ing. : II, 60.
Mein, r. : II, 164, 173.
Melani (F. et J.), p. : I, 162*, 163.
Melchisédec : I, 259.
Melfi (abbé et prince de) : I, 102*.
Mellarède (P., comte de) : I, 124*.
Memmingen, v. : II, 166.
Memo (M.) : I, 77.
— (Mad^e C.) : I, 64, 77. — Son oncle, *voy.* Mocenigo (L.).
Mendiants (Église des), à Bologne : II, 84.
Meppen, v. : II, 180.
Mercure : I, 55 ; II, 50, 117, 316.
Mercure (Temple de), à Pouzzolles : II, 15.
Mer Morte (la) : II, 14.
Mérope, par Maffei : II, 99.
Messaline, imp. romaine : I, 41.
Messie : II, 62. *Voy.* Jésus-Christ.
Messine, v. : I, 27.
Mestre, v. : I, 21*.
Métaure, fl. : II, 77*.
Metternich (comtesse de) : II, 182.
— (E., comte de) : II, 210*.
— (F.-A. de), évêque de Münster : II, 183*.
Metz, v. : II, 389.
Meurthe, r. : II, 390.
Meuse, fl. : II, 229.
Michel (fête de saint) : II, 267.
Michel (saint) : II, 84, 112, 125, 312.
Michel-Ange, p. et sc. : I, 169*, 185, 199, 206, 234, 235, 237, 241, 246, 255 ; II, 6, 8, 32, 33, 35, 114, 317, 321, 327, 332, 333, 337, 340, 343, 344, 346, 347, 351, 353, 354, 356, 358-360, 362, 368, 374.
Midi : II, 222, 229.
Miéris (F.), p. : II, 340*.
Mignard (P.), p. : II, 339*.
Milan, v. : I, 91, 92, 96, 97, 99-102, 104, 128, 171, 181, 264 ; II, 98, 99, 109, 110. — Son château : I, 99. — Ses églises : I, 97, 100, 101. — Son hôpital : I, 102.
— (État de), *voy.* Milanais.
— (gouverneurs de) : I, 99, 100, 101, 243. — Leurs femmes : I, 101. — *Voy.* Colloredo, Daun (W.-Ph.-L. de), Lœwenstein.

— (seigneurs de) : I, 96, 97, 101.
— (Sénat de) : I, 100.
Milanais : I, 101 ; II, 110.
Milanais, pays : I, 29, 90, 92, 95-97, 102, 103, 116, 127, 134, 142, 143, 178, 179, 181, 243 ; II, 11, 100, 290, 297, 298. — Ses viandes : I, 103.
— (cardinaux du) : II, 43.
Milles, mes. : I, 20 et *passim*. — *Voy*. Allemagne (mesures d').
Millet, *voy*. Espagne...
Milloque, plante : I, 19, 87*.
Milon de Crotone : I, 263*.
Mincio, r. : II, 120, 121.
Minerve : I, 54, 254 ; II, 327.
— (Temple de), à Rome : I, 254.
Mines : I, 55 ; II, 211, 213-215, 241-282.
Mines (Mémoires sur les) : II, 239, 241, 245, 249, 253, 257.
— *(Notes sur les) :* II, *257, 260-269, 271, 274, 276, 279,* 280-282.
— *(Relation des),* par G. Leinesen : II, *261*.
Mineurs : II, 246, 247, 251, 252, 266-270, 280.
Minimes français (Couvent des), à Rome : I, 207.
Minorque (île) : I, 95.
Minturnes, v. : II, 4, 5.
Minturniens : II, 5.
Mir-Oweïs, chef afghan : I, 55*.
Misène, v. : II, 14, 18.
— (cap de) : II, 14, 28.
Miserere (le) : I, 275.
Mississipi, pays : I, 59*, 60.
— (Compagnie du) : I, 59, 60, 62, 63.
Misson (M.), écr. : II, 335*.
Mittewald, v. : II, 133*.
Mittenwald, v. : II, 135, 136.
Mocenigo (L.), doge de Venise : I, 64*, 77.
Modène, v. : I, 97 ; II, 95-106, 120. — Son collège : II, 102. — Ses églises : II, 97. — Ses fontaines : II, 102.
— (ducs de) : I, 49 ; II, 97. — Leurs écuries : II, 101, 102. — Leur galerie : II, 97, 112. — Leur imprimerie : II, 100. — Leur palais : II, 96, 101, 104. — *Voy*. Renaud.
— (États de), *voy*. Modénois.
— (F.-M., prince de) : I, 137, 138, 184 ; II, 101, 106, 293.
— (H.-M. de), duchesse de Parme : II, 101*.
— (M.-B. de), reine d'Angleterre : II, 99*.
— (monnaie de) : II, 103.
— (nobles de) : II, 102, 103, 104.
— (princesse de), *voy*. Orléans (Ch.-A. d').
Modénois : II, 101, 106, 107.
— (pays) : I, 50, 150, 178, 179 ; II, 96, 100, 101, 107, 119.
Modernes (les) : I, 176 ; II, 308-311.
Moines : I, 153, 154, 167, 177, 200, 203, 218, 243, 253, 254 ; II, 85, 93, 165. — Leur paradis : I, 154.
Moïse : II, 356.
Môle-de-Gaète, v. : II, 4, 27-29.
Môle-Neuf, à Gênes : I, 132, 133 ; II, 285, 286.
Môle-Vieux, à Gênes : I, 132, 133 ; II, 285, 286.
Molinari (marquis et marquise de) : I, 100.
Molinistes : I, 197* ; II, 48.
Molirte (?), v. : II, 136*.
— (lac de) : II, 136. *Voy*. Walchensée.
Molza (comtes) : II, 104.
Monasterium-ad-Montes, voy. Admont.
Monde (fin du) : II, 62.
Mondragon (duc de) : I, 49.
Monime : II, 317*.
Monnayage : I, 60, 62, 96, 210 ; II, 266.
Montacuti, sc. : II, 315.
Montalte (Villa), à Frascati : II, 39.
Mont-Barbaro : II, 16.
Mont-Capitolin : I, 260.
Mont-Cassin (Congrégation du) : I, 79.
Mont-Cenis : I, 128, 129.

Mont-de-Piété : I, 86*, 143 ; II, 288. — *Voy.* Saint-Georges (Banque de).
— (Maison du), à Vicence : I, 86.
Montdragon, m. : II, 5.
Monte-Cavallo (place de), à Rome : I, 254.
Monte-Conti, v. : II, 47.
Montecuculli (les) : II, 83, 102, 103.
Montefiascone, v. : I, 193.
Monteléon (I., marquis de), d. : I, 72*, 73.
Montemagno (marquis de), min. : I, 170.
Monte-Nuovo : II, 16*, 25.
Monte-Porzio : II, 39*, 46, 47, 58.
Montesquieu (abbé J. de) : I, 110*.
— (valet de) : I, 219 ; II, 148, 155.
Montfaucon (B. de), bénédictin : I, 126* ; II, 317.
Montferrat, pays : I, 115, 116, 129, 180.
Mont-Garrus, *voy.* Montdragon.
Mont-Gauro : II, 16.
Monti (A.-F., marquis de) : II, 45*.
— (J.), s. : II, 90*, 99*.
— (Mgr) : II, 84.
Monticello, à Bologne : II, 82.
Montignoso, v. : I, 150.
Mont-Palatin : I, 211, 246, 260.
Monts, *voy.* Rentes.
— (quartier des), à Rome : I, 247, 262.
Moravie, pays : I, 30.
Morawiski : II, 142. — Ses filles : II, 142.
Morbidezza : I, 191.
Morée, pays : I, 22, 23, 38, 53, 57, 76.
Moréri (*Dictionnaire* de) : I, 126*.
Morlaques : I, 13.
Morlaquie, pays : I, 13*.
Morosini (F.), doge de Venise : I, 54*.
Morozzo (comte et marquis de) : I, 125*.
Morphée : I, 267 ; II, 329, 334.
Mosaïques : I, 66, 233, 234 ; II, 250.
Moscovie, pays : I, 6. — Son envoyé : I, 9.
Moselle, r. : II, 165, 174.
Mour, *voy.* Mur.
Moutons : I, 29*.
Mucien ou Muziano (J.), p. : II, 53*.
Mugello, pays : I, 175.
Münchhausen (G.-A., baron de), h. p. : II, 192*. — Sa femme : II, 192.
Münich, v. : II, 67, 132, 136, 137, 140, 141, 144, 148, 153, 155.
Münster, v. : II, 179, 183, 187-189. — Sa citadelle : II, 179. — Ses églises : II, 188, 189.
— (chanoines de) : II, 188-190.
— (évêché de) : II, 176, 177, 182, 189. — Ses États : II, 183. — Ses finances : II, 177, 183. — Ses postes : II, 192. — Ses troupes, etc. : II, 178, 179, 182, 183.
— (évêques de) : II, 181, 183, 189, 192. — *Voy.* Bavière (Cl.-Aug. de), Galen (B. de), Metternich (F.-A. de), Plettenberg (F.-C.).
— (grand-prévôt de l'église de), *voy.* Tuicner.
Mur, r. : I, 12.
Murano, v. : I, 46, 56.
Muratori (L.-A.), s. : I, 93* ; II, 98*-100, 104.
Mürz, r. : I, 12.
Muses : II, 321, 322.

Nadal (abbé A.), écr. : II, 306*.
Naldini (J.-B.), p. : II, 347*, 348.
Nangis (L.-A., marquis de) : I, 60*.
Nanteuil (R.), p. et gr. : II, 339*.
Naples, v. : I, 29, 49, 65, 114, 197, 219, 264, 275 ; II, 6-14, 16-24, 27-30, 32, 58, 64, 68, 83, 99, 294, 340. — Ses églises : II, 6, 7, 9, 11. — Ses forts : II, 10. — Ses magistrats : II, 22.
— (académies de) : II, 12. — *Voy.* *Studi (gli).*
— (archevêque de) : II, 22.
— (cardinaux du royaume de) : II, 43.
— (Clergé de) : II, 23.
— (golfe de) : II, 13, 14.
Naples (Histoire civile de), par Giannone : II, 23*.

Naples (peuple de), *voy. Lazzi*, Napolitains.
— (royaume de) : I, 27, 28, 48, 49, 95, 103, 114, 134, 142, 143, 178, 179, 200, 210; II, 3, 6, 11, 20-22, 28, 68, 290, 298. — Ses juridictions : II, 12, 21.
— (vice-rois de) : II, 28. — Leur palais : II, 11. — V. Borromée (Ch.), Gallas (J.-W. de), Harrach (A.-T.-R. de).
Napoli-de-Malvasia, v. : I, 22*, 76.
Napoli-de-Romagna, v. : I, 22*.
Napolitains : I, 210; II, 9, 10, 13, 19, 22, 23, 75.
Narbonne, v. : I, 201.
Narcisse : II, 324.
Narni, v. : II, 68, 69.
Narsès, h. g. : II, 78*.
Nassau (prince de), archevêque de Trébizonde : II, 184.
— (princesse de) : II, 184.
Nassau-Dietz (G.-Ch.-H.), stathouder de Gueldre : II, 235*, 236.
Nativité : I, 162.
Neckar, r. : II, 156*, 158, 159, 166, 167, 169.
Nefftzer (M. de) : II, 242.
Nègres : I, 32, 46.
Nemi, v. : II, 54.
— (lac de) : II, 54.
Nemours (M.-J.-B. de), duchesse de Savoye : I, 109*, 110.
Népomucène (saint J.) : I, 250*.
Neptune : I, 133, 227; II, 50, 294, 357, 359.
Néra, r. : II, 69.
Néron, emp. romain : I, 212; II, 14, 306, 316, 336. — Ses bains : I, 207*. — Son palais : I, 211, 212, 246.
Nerva, emp. romain : II, 318*.
Nerwinde, v. : I, 67*.
Nesle (M. de) : II, 184.
Neubourg (duché de) : II, 171. — Ses finances : II, 171.
Neuhaus (les) : II, 147.
Neu-Sohl, v. : I, 69; II, 241, 243.
— (eau de) : I, 69*; II, 241-243.
— (mines de) : II, 241, 272.
Neuwied (comtes de) : II, 175*. — Leur château, *voy. Ara-Diaboli.*
Newton (M. de), d. : II, 339.
Niccolini (abbé A.) : I, 176*; II, 66, 67, 82.
— (chapelle), à Florence : II, 362.
— (les) : I, 186.
— (marquis) : I, 175.
Nice (Sénat de) : I, 119.
Nissa, v. : II, 31.
Noailles (A.-M., duc de), p. g. et h. p. : I, 59*.
— (L.-A. de), archevêque de Paris : I, 197*, 206, 245; II, 42, 47-49.
Noirmoutiers (A.-F., duc de) : II, 92*.
Noli, v. : I, 142.
Noli me tangere : I, 152.
Non (J.-M., comte de), h. g. : I, 124.
Nonces du Pape : I, 33, 265; II, 184, 224. — *Voy.* Cavalieri, Passionéi.
Nord (le) : II, 215, 222, 229.
— (peuples du) : II, 215, 303.
Notapht (baron de), h. g. : II, 182. — Sa femme : II, 181, 182.
Notre-Dame-de-la-Garde (Fort de), à Marseille : II, 295.
Notre-Dame-de-Lorette (Église de), à Lorette : I, 153; II, 70-72.
— (Église de), à Rome : I, 269.
Notre-Dame-de-Saint-Luc (Église de), à Bologne : II, 90.
Notre-Dame-du-Peuple (Église de), à Rome : I, 256.
Notre-Dame-les-Marchands-de-Vin (inscription de) : II, 165.
Nouveau-Mexique, pays : I, 60.
Nouveau Monde : I, 251.
Nouveau-Testament (le) : I, 158, 259; II, 187.
Novare, v. : I, 106.
Novellara (P.-A., duc de) : II, 98*. — Sa succession : II, 98.
Novi, v. : I, 129, 131.
Nuit : II, 97, 346.
Nuñès (Maison du marquis) : II, 55.

Nuremberg, v. : II, 156, 158.
— (échevin ou patrice de) : I, 7.
Nymphenbourg, château : II, 140, 141, 146.

Ober-Laibach, v. : I, 20*.
Occident (l') : II, 71.
Océan : I, 242; II, 62. — Ses poissons : II, 62.
Odescalchi (les) : II, 39.
Oglio, r. : II, 120.
Olgiati (A.), s. : I, 92*.
Olivétans : I, 218.
— (Église des), à Vérone : II, 125.
Olivieri (cardinal F.) : II, 43*, 44.
— (Mad^e) : I, 171.
Once, poids : I, 69 et *passim*.
Oneille (bâtiments d') : I, 144*; II, 290.
Opéras : I, 24, 186, 190, 219; II, 113.
Or (valeur de l') : I, 63.
Orfèvrerie : II, 150, 151.
Orient (l') : II, 349, 371, 373.
— (reines d') : II, 317.
— (rois d') : II, 317, 326.
Orlandin (Tour d'), près Gaëte : II, 27.
Orlandino (Palais du comte), à Vérone : II, 124.
Orléans (A.-M. d'), duchesse de Savoye : I, 109*.
— (Ch.-A. d'), princesse de Modène : I, 135*, 137, 138, 185; II, 96, 101, 104, 106, 292, 293.
— (L., duc d') : II, 337*.
— (Ph., duc d'), régent de France : I, 59*, 61-63, 116, 216, 217, 243; II, 39, 42, 65, 100.
Orméa (Ch.-F.-V., marquis d'), min. : I, 107*, 124.
Orphée : I, 185; II, 335.
Orsi (J.-J., marquis d') : II, 99*.
Orsini (cardinal), *voy*. Benoît XIII.
— (les) : I, 208. — *Voy*. Ursins (Mad^e des).
Orsova, v. : II, 30, 138, 139.
Orte, v. : II, 69.
Osnabrück, v. : II, 183, 190, 219.
— (chanoines d') : II, 190.
— (évêché d') : II, 177, 190. — Ses États : II, 177. — Ses finances : II, 177.
— (évêques d') : II, 177, 183, 190*. — *Voy*. Bavière (Cl.-Aug. de), Brunswick-Lünebourg (E.-A. de), Lorraine (Ch. de)...
— (habitants de) : II, 190.
Ossolinski (duc d') : II, 389, 390.
Ostende (Compagnie d') : II, 222*.
Ost-Frise, pays : II, 205.
Ostie, v. : I, 238; II, 58.
Othon IV, emp. d'Allemagne : II, 250*, 259.
— emp. romain : II, 317*.
Otricoli, v. : II, 68, 69.
Ottoboni (cardinal P.) : I, 71*, 253; II, 44, 48, 49.
Over-Yssel, pays : II, 219, 220.

Paar (comte de) : I, 8*.
Pace (Théâtre de *la*), à Rome : I, 221.
Pacheco (comte) : I, 8*. — Son père, *voy*. Uceda.
Paderborn (évêché de) : II, 177. — Ses finances : II, 177. — Ses troupes : II, 179.
— (évêque de), *voy*. Bavière (Cl.-Aug. de).
Padouan, pays : I, 80, 83.
— (A. le), p. : I, 82*.
Padouans (nobles) : I, 83.
Padoue, v. : I, 55, 78-81, 83, 84. — Son commerce : I, 81. — Ses églises : I, 79-81, 83. — Son jardin des simples : I, 80, 81. — Son université : I, 78.
Paganisme : II, 334.
Pagni (B.), p. : II, 348*.
Pains azymes : I, 184.
Paix (Église de la), à Rome : I, 258; II, 35.
— (Temple de la), à Rome : I, 211, 260; II, 35.
Palais (le) : II, 12.
— (le Vieux-), à Vicence : I, 86.
Palais-Vieux, à Florence : II, 301, 353, 354, 361, 362.
Palatinat, pays : II, 163, 165, 169-

172, 192. — Ses finances : 169, 171.
Palatine (Cour) : II, 67.
Palatins (électeurs) : II, 191. — *Voy.* Bavière-Neubourg (Ch.-Ph. de, J.-G. de), Frédéric, roi de Bohême.
— d'Allemagne : I, 14*.
Palazzolo, v. : I, 90.
Palerme, v. : I, 49.
Palestine, pays : I, 158.
Palestrine, v. : I, 234, 236; II, 47, 57. — Sa mosaïque : II, 57*.
Palladio (A.), arch. : I, 41*, 55-57, 86.
Palladium : II, 311*.
Pallas, *voy.* Minerve.
Palma, v. : I, 20, 21.
— (J.), p. : I, 81*, 84, 94.
Pamphile (Maison du cardinal) : II, 55.
— (Maison du prince) : II, 38, 39.
Pan : II, *319*, 321, 342.
Panama, v. : I, 60.
Panaro, r. : II, 96*.
Pandolphe, seigneur lombard : II, 56.
Pans, mes. : I, 132; II, 286.
Panthéon (le), à Rome : I, 258, 272; II, 15.
Paolini (P.), p. : I, 152*, 153.
Paolucci (cardinal F.) : I, 213*; II, 45. — Sa maison : II, 55.
Papalins : I, 51, 197, 226, 276; II, 92.
Papauté : II, 65.
Pape (États du) : I, 22, 175, 178, 179, 193, 197, 200, 204, 205, 208-210, 214, 215, 218, 237, 238, 246, 251; II, 3, 31, 56, 66, 68, 74, 77. — Leur commerce : I, 209, 210. — Leurs finances : I, 210, 211, 214, 215, 218; II, 56. — Leurs troupes : I, 172, 219; II, 52.
Papes : I, 66, 93, 108, 200, 203, 205, 208, 210, 213-216, 227, 235, 240, 244, 246, 250, 262, 263, 270, 276; II, 8, 9, 12, 37, 66, 71, 76, 82, 92, 103, 108, 111, 224, 290, 341. — Leur maison : I, 224. *Voy.* Authiéri. — Leurs palais : II, 52, 386. *Voy.* Latran, Saint-Ange (Château-), Vatican. — Leurs tiares : I, 250. — Leurs nonces, *voy.* Nonces du Pape. — *Voy.* Alexandre VI, Benoît XIII, Grégoire (saint), Jules II et III, Léon X, Paul V, Pie II et IV, Sixte V.
Papyrus : I, 81*.
Paradis (le) : I, 158, 163; II, 343. — *Voy.* Moines.
Paris : II, 327.
Paris, v. : I, 155, 176, 224, 236, 250, 263; II, 31, 140, 148, 175, 184, 369.
— (bourgeois de) : II, 74.
— (pierre de) : I, 269.
Parme, v. : I, 97, 226, 271; II, 106-112, 115, 120. — Ses églises : II, 108, 112. — Son théâtre : II, 113, 114.
— (Clergé de) : II, 108, 111.
— (duchesse de), *voy.* Modène (H.-M. de).
— (ducs de) : I, 103; II, 107, 109, 110, 113, 114. — Leur agent : I, 225. — Leur galerie : II, 112-114. — Leurs palais, etc. : II, 110-114. — *Voy.* Antoine..., François...
— (Él. de), reine d'Espagne : I, 271*.
— (États de) : I, 178, 179; II, 106-108, 119. — Leur clergé : II, 108, 111. — Leurs finances : II, 109, 115. — Leurs habitants : II, 106, 107, 109.
— (nobles de) : II, 111.
Parmesan, *voy.* Parme (États de), Parmigianino.
Parmesans : II, 106, 107, 109.
Parmigianino (F.), p. : I, 189*, 227; II, 91, 92, 97, 108, 112*, 114, 338.
Parodi (J.-Ph.), sc. : I, 80*.
Paros (marbre de) : I, 202.
Pascarigo : I, 64.
Pascigalia (golfe de) : I, 148.
Passage muet (le) : II, 236.

Passarowitz (traité de) : I, 22*.
Passau (évêque de) : I, 15.
Passignano (D.), p. : II, 347*.
Passion : I, 201, 263 ; II, 342.
Passionéi (nonce D.) : I, 183*.
Pastor fido, par Guarini : II, 36*.
Patrizzi (marquise) : II, 66.
Pau..., *voy.* Pao...
Paul V, pape : 248*.
Paul (saint) : I, 97, 136, 152.
Paules, mon. : II, 64, 109.
Pausilippe, m. : II, 18.
Payens : I, 186 ; II, 372.
Paysan qui écoute (le) : II, 308, 333.
Pays-Autrichiens : I, 28, 30, 180.
— (grand-maître des postes des) : I, 8. *Voy.* Paar.
Pays-Bas : I, 30, 68 ; II, 11, 31,
— (gouverneur des) : II, 146. *Voy.* Bavière (M.-Em. de).
— (grand-maître des postes des) : I, 7, 8 ; II. 164. *Voy.* La Tour et Taxis.
Pays-Héréditaires : I, 7, 251.
Péages : I, 10 ; II, 191.
Pecci (cavalier) : II, 82.
Pêches : I, 226, 227 ; II, 16, 62.
Pecquet, d. : II, 210*.
Peinture : I, 56 et *passim.*
Pellegrini (P.), p. : I, 100*, 106 ; II, 84.
Péloponésiaque (le) : I, 54*. *Voy.* Morosini.
Pembroke (T., comte de) : II, *369**.
Penterriedter (J.-Chr.), d. : I, 29*.
Péotes, navires : I, 39, 139.
Pepoli (Palais), à Bologne : I, 91.
Péquet, *voy.* Pecquet.
Pereyra (cardinal J.) : II, 45*, 46.
Persée : II, 360.
Perses : II, 349, *369*, 371.
Pertinax, emp. romain : II, 323*.
Pérugin (P. le), p. : I, 206* ; II, 94.
Pesaro, v. : II, 77-79.
Pescennius Niger, emp. romain : II, 301*.
Peschiera, v. : I, 90 ; II, 120, 121.
Petachio, navires. : I, 273.
Peterborough (Ch., comte de) : I, 243*.
Peterwardein (bataille de) : I, 45*.
Pétrarque, poète : II, 104.
Pettekum (baron de), d. : II, 203*.
Peuple (Porte du), à Rome : II, 32.
Peuples (caractères des) : I, 29, 72, 89 ; II, 79, 103, 131.
Pezino (pointe de) : I, 148.
Pfalz, fort : II, 174*.
Pfalzgraves : II, 174*.
Phaéton (Chute de) : II, 117.
Pharisien : II, 97.
Philippe IV, roi d'Espagne : I, 130.
— V, roi d'Espagne : I, 69*, 118*, 142*, 217*, 242-244 ; II, 19*, 21, 297.
— (don), *voy.* Juvara.
— (L.), emp. romain : II, 326*.
Philippe le Jeune, emp. romain : II, 302*.
Philippes, mon. : II, 109, 119, 126.
Philippins (Église des Pères), à Fano : II, 77.
Philippsbourg, v. : II, 166*, 229.
Philistins : II, 86.
Philosophe : II, 325.
Phrygie (roi de) : II, 324.
Piastres, mon. : I, 60, 72, 143, 150, 169 ; II, 298.
Piasts (les) : II, 62.
Piazza (cardinal J.) : I, 213* ; II, 44, 45.
Pico (cardinal L.) : II, 98*.
Pie II, pape : II, 77*.
— IV, pape : II, 356*.
Pieds, mes. : I, 38 et *passim.*
Piémont, pays : I, 69, 97, 127, 128, 178, 179 ; II, 288. — Ses abbayes, I, 107. — Son commerce : I, 128. — Ses évêchés : I, 107, 113.
— (Ch.-Em., prince de) : I, 110*, 111, 118, 122, 144.
— (princesse de), *voy.* Hesse-Rheinfels (P.-Chr. de).
Piémontais : I, 112, 118, 122, 123, 133 ; II, 104.
Piemontino, sc. : I, 177.
— le fils, sc. : II, 308*, 353, 359.
Pierre Ier, czar de Russie : II, 200*, 205, 388.

— II, roi de Chypre : II, 79*.
— (Patrimoine de saint) : II, 68.
Pierre (saint) : I, 152, 233; II, 84, 347.
Pierre calaminaire : II, 275.
Pierre d'Alcantara (saint) : I, 136.
Pierre de Bologne, de Rome, *voy.* Bologne..., Rome...
Pignerol (Château de) : I, 115, 120, 271.
Pignetto Sacchetti, château : II, 35.
Pignoni (S.), p. : II, 340*.
Pignoria (L.), s. : I, 125*.
Piles (R. de), p. et écr. : I, 84*; II, *305*, *310*.
Pinques, navires : I, 141.
Piola (D.), p. : I, 136*.
Piombo (S. del), p. : I, 152*.
Piosasques (les) : II, 147.
Piperno, v. : I, 275, 276; II, 30.
Pisani (A.), d. : I, 31*, 78.
Pisano (A.), arch. et sc. : II, 343*; 351.
Pisans : I, 155, 157, 159, 160, 178.
Pise, v. : I, 113, 153, 155, 156, 159, 160, 162, 163, 166, 178, 185. — Son aqueduc : I, 160. — Ses églises : I, 157, 158, 160-163. — Sa forteresse : II, 159. — Ses ponts : I, 156, 159. — Ses prisons : I, 155, 156. — Sa tour : I, 157, 161.
— (écoliers de) : I, 159.
— (République de) : I, 155, 162.
— (Terres de) : I, 153.
Pistoles, mon. : I, 243.
— d'Espagne, mon. : I, 95, 123, 180; II, 102, 132.
Pistoya, v. : I, 178; II, 61.
Pitiscus (S.), s. : II, 55*.
Pitti (L.) : II, 352*.
— (les) : I, 171.
— (Palais), à Florence : I, 188, 274; II, 352, 353, 356, 357, 360, 361.
Pitture di Bologna (le), par Malvasia : II, 84*.
Plaisance, v. : II, 106, 109*-111.
Platon, ph. : II, 336*, *349*, 369, 370, *373*.
Plautilla, imp. romaine : II, 325*.
Plautine, v. Plotine.
Plettenberg (F.-C. de), évêque de Münster : II, 181*.
— (F., comte de), min. : II, 147*, 175, 181, 214.
Pline le Jeune, écr. : II, 303*, 375.
— le Naturaliste, écr. : I, 261*.
Plochingen, v. : II, 158*.
Plotine, imp. romaine : II, 73*, 318.
Pluie d'or (la) : II, 114.
Pluton : I, 227; II, 50.
Pô, fl. : I, 46, 90, 129, 251, 274; II, 61, 101, 107, 120.
Poccetti (B.), p. : II, 345*, 347, 348.
Podestat (Palais du), à Vérone : II, 124.
Podestats : I, 83, 88.
Poggio-Reggio, villa : II, 20.
Polignac (cardinal M. de) : I, 49*, 196-198, 200, 203, 211, 216, 217, 222, 265; II, 39-42, 44-47*, 48, 49, 59, 63, 65, 66. — Son escalier : II, 369.
Pollux : I, 255.
Pologne, pays : I, 206.
— (chancelier de) : II, 66.
— (envoyé de) : II, 235.
— (rois de), *voy.* Auguste, Sigismond-Augte, Sobieski, Stanislas.
Polonais : I, 9.
Pomerancio (C.), p. : II, 71*.
Pompée le Grand : II, 134*. — Sa villa : II, 53.
Pompes : I, 51, 52; II, 195-197.
Ponte-Molle, près Rome : II, 68.
Ponte-Nuovo, à Vérone : II, 125.
Pont-Neuf, à Paris : I, 264.
Pontorno (J.), p. : II, 345*.
Pont-Royal, à Paris : I, 156.
Poppelsdorf, château : II, 176*.
Pordenone, v. : I, 21*.
Porphyre (taille du) : I, 202; II, 356, 357.
Porte-Majeure, à Rome : II, 34.
Porte-Pie, à Rome : II, 68.
Porte-Rasa, à Milan : I, 101.
Portland (G., comte de) : II, 235*.
Porto, v. : I, 238.

Porto-Catena, à Mantoue : II, 220, 221.
Porto-Ferrajo, v. : I, 180.
Portofino, v. : I, 145, 147.
Porto-Venere, v. : I, 145, 147, 148.
Port-Royal (Abbaye de) : I, 49*.
Ports : I, 27, 28, 35, 47, 51, 72, 133, 139, 141, 147, 148, 163-166, 184; II, 10, 63, 72-75, 285, 286, 296, 297, et *passim*.
Portugal, pays : I, 8, 63, 171, 201, 204, 205; II, 13, 194, 201, 288. — Son commerce : I, 63, 201; II, 194, 288. — Son sucre : I, 133; II, 288.
— (cardinaux de) : II, 45.
— (Chapelle patriarcale de) : I, 203*.
— (envoyé de) : I, 8*.
— (J., prince de) : I, 138*, 139; II, 293.
— (reine de) : I, 171.
— (rois de) : I, 39. — *Voy.* Jean V.
Porzia (cardinal L.) : II, 37*.
Postes (service des) : I, 7, 8, 20, 115; II, 115, 131, 136, 163, 164, 192, 234.
Potenza, fl. : II, 69.
Potosi (mines du) : II, 258.
Potters (M.) : II, *256*.
Poulicani (président), h. p. : II, 123, 124.
Poussin (N.), p. : II, 339*.
Pouzzolane (terre) : I, 235; II, 16, 17.
Pouzzolles, v. : II, 13*-16, 24, 25, 251, 279.
— (golfe de) : II, 15.
Pozzi (S.), p. : II, 339.
Pregadi, *voy.* Venise (Sénat de).
Preising (J.-M.-F., comte de), min. : II, 146*, 147.
— (les) : II, 147.
Préneste, *voy.* Palestrine.
Prétendant (le), *voy.* Stuart (J.-É.).
Prêtres (gouvernement des) : II, 64, 92.
Priape : I, 186; II, 342.
Prié (marquis de) : I, 109*, 122. — Sa femme : I, 109.
Princes (éducation des) : II, 202, 203, 215, 216.
— (petits) : I, 112, 113; II, 95.
Principum Sanitate tuenda (de), par Ramazzini : II, 102.
Printemps : II, 358.
Prior (M.), écr. et d. : II, 59*.
Procaccini (J.-C.), p. : I, 136*; II, 295.
Procuraties-Neuves, à Venise : I, 54.
Procuraties-Vieilles, à Venise : I, 54.
Promenade : I, 31, 32.
— (la), à Naples : II, 9.
Prométhée : II, 319.
Propagande (la), *voy.* Congrégation de la Propagande.
Prophètes : II, 70.
Protestants : I, 163, 183; II, 19, 63, 149, 164, 166, 169, 170, 180, 205, 206, 210.
— de la Suisse (cantons) : I, 182, 183.
Protogène, p. : I, 84*.
Provana (abbé) : I, 112, 125.
— (comte de) : I, 112*, 125.
Provence, pays : I, 139; II, 287.
Providence : II, 63. *Voy.* Dieu.
Provinces-Unies : II, 220, 223, 225, 226, 235. — Leurs députés : II, 227, 228. — Leurs finances : II, 226, 228, 229, 232, 236, 237. — Leur gouvernement : II, 226, 227. — Leurs troupes de terre et de mer : II, 226, 229.
Prusse, pays : II, 388.
— (envoyé de) : I, 9.
— (maison de) : II, 147. *Voy.* Brandebourg...
— (prince de), *voy.* Frédéric II...
— (reine de), *voy.* Hanovre (S.-D. de).
— (rois de) : II, 163, 188, 219. — Leurs États : II, 190. — *Voy.* Frédéric Ier et II, Frédéric-Guillaume Ier.
Psychée : I, 227; II, 117, 322.
Ptolomées, rois d'Égypte : I, 125; II, *368*.

Ptoloméi, *voy.* Toloméi.
Publicain (le) : II, 125.
Pufendorf (S.), hist. : II, 202*.
Puget (P.), sc. : I, 263*.
Puits (forage des) : I, 35.
Pumpernikel : II, 189*.
Pyrénées (mines des) : II, 258*.

Quadruple-Alliance : I, 180*.
Quesnel (P.), th. : II, 42*.
Quintal de Livourne, poids : I, 273.
Quirini (cardinal A.-M.) : I, 31*. — Son père : I, 31.
Quirites : I, 211.

Radstadt, v. : II, 162.
— (Château de) : II, 162.
— (traité de) : I, 41* ; II, 166.
Raggi ou Raggio (P.-P.), p. : I, 136*.
Raggione (Palais *della*), à Padoue : I, 79.
Ramazzini (B.), s. : II, 102*.
Ramelli (père), p. : I, 258.
Rammelsberg (mines de) : II, *244*, 245, 246, 264, 268, 274.
Rangoni (les) : II, 102, 103.
Rantzau (comte de) : I, 68*.
Ranuzzi (Palais), à Bologne : II, 91, 93.
Raphaël, p. : I, 64*, 84, 136, 152, 170, 188, 189, 199, 206, 227-231, 233, 238-240, 246, 247, 255-259; II, 8, 36, 70, 84, 86, 94, 97, 112, 114, 187, 208, 296, 312, 317, 337, 352, 363, 368.
Rat (Le), v. : II, 174*.
Ratisbonne, v. : I, 10; II, 13, 192, 207.
— (évêque de), *voy.* Bavière (Jean-Th. de).
Ravenne, v. : II, 77.
Raymond (saint) : II, 94.
Réaumur (R.-A. de), s. : I, 107*.
Rébenac (F., comte de), d. : I, 115*.
Réformés, *voy.* Calvinistes.
Réfugiés protestants : II, 63.
Régence (la) : I, 30.
Régent (le), *voy.* Orléans (Ph., duc d').
Reggio, v. : II, 98, 105, 106. — Sa forteresse : II, 106.
— (Pays de) : II, 106.
Rehbinder (B.-O., baron de), h. g. : I, 111*, 123, 124.
Religieuses : I, 34, 177; II, 93, 102.
Religion (affaires de) : I, 11, 66, 117, 118, 199, 200, 212-214; II, 22, 23, 29, 38, 41-49, 65, 66, 111, 149, 156, 164-166, 169, 170, 172, 173, 180, 183, 185, 189, 205, 206, 210, 216, 223-225, et *passim*.
Rembrandt, p. : II, 146*.
Renaud, duc de Modène : I, 50*, 104; II, 98, 99, 101-104, 107. — Son ministre : II, 49.
René, *voy.* Victor-Amédée II.
Renier (saint) : I, 158.
Reno, r. : I, 251, 274; II, 94.
Renuccini, *voy.* Rinuccini.
Rentes (émissions, conversions et remboursements de) : I, 74, 188, 190; II, 220, 221, 232.
Républicains : I, 91 ; II, 79.
Républiques anciennes : I, 30.
Rerum Italicarum Scriptores, *voy.* *Italicarum*...
Rese (galerie de la *Casa*), à Milan : I, 94.
Rese (général) : I, 94.
Rezé (M. de), d. : II, 145*, 148.
Rheinberg, v. : II, 180.
Rheinfels, v. : II, 205*.
Rhin, fl. : II, 163, 165-169, 171-175, 186, 191, 205, 223, 229.
Rhœcus, sc. : II, *350*.
Rhône, fl. : II, 62.
Ria (golfe de) : I, 148.
Rialto (pont du), à Venise : I, 56.
Riccardi (marquis) : I, 175, 185. — Sa femme : I, 185.
Richelieu (cardinal A.-J. de), min. : I, 74*, 75; II, 206, 210.
— (L.-F.-A., duc de), h. g. et d. : I, 6*, 27, 28*, 30.
Richesses : I, 176.
Ricordin (baron de) : II, 171.
Rigaud (H.), p. : II, 339*.
Rimini, v. : II, 77-81. — Son église : II, 79. — Son pont : II, 80.

Rinuccini (Ch., marquis), min. : I, 176*.
— (les) : I, 175.
Ripa (abbé M.), missionnaire : II, 12*.
Riposo (il), par Borghini : II, *351**.
Rivarol (Ch.-A.-B., marquis de), h. p. : I, 114*, 118, 124, 125. — Son père, h. g. : I, 114*.
Rivière du Levant : I, 140; II, 287.
Rivière du Ponant : I, 140; II, 287.
Rivières (amélioration des) : I, 34-36.
Rivoli, château : I, 120, 121.
Rivotta, château : II, 106.
Rivottanin, château : II, 106.
Robbia (L. della), sc. : I, 241*.
Roc (saint) : II, 84.
Rofrano (marquise) : II, 71. — Sa maison : I, 4.
Rohan (cardinal A.-G.-M. de) : II, 43*-46, 48.
Rois : I, 91. — *Voy.* Mages (les Rois).
Roma (J.), minime, s. : II, 99*.
Romagne, pays : I, 149; II, 77, 82.
Romain (Empire) : II, 215, 216. — *Voy.* Bas-Empire.
— (J. le), arch. et p. : I, 136*, 207, 231, 239, 257; II, 115*-117, 122, 123, 296.
— (Palais des Conservateurs du peuple) : I, 255*, 262.
— (Palais du Sénateur du peuple) : I, 255*, 262.
— (peuple) : I, 209*. — *Voy.* Romains.
— (Sénat) : I, 209*; II, 302, 313.
Romaine (école), *voy.* Rome (peintres de, sculpteurs de).
— (République) : II, 81, 82, 134, 305.
Romaines : II, 302.
— (colonies) : II, 82.
Romaines (Dictionnaire des Antiquités), par Pitiscus : II, 55*.
Romaines (impératrices) : II, 301, 305, 306, 335. — *Voy.* *Agrippine*, etc.
Romains : I, 49, 203, 204, 208, 209, 211, 216, 219, 220, 223, 225, 234-236, 247, 253, 255; II, 16, 23, 31, 38, 41, 57, 64, 72, 79, 82, 84, 116, 134, 215, 305, 307, 350, 354, 372, 375, 379-381.
— (barons) : I, 209.
— (empereurs) : I, 223, 270; II, 26, 301, 303-305, *307*, 316, 323, 335, 375.
— (nobles) : I, 221, 222.
— (princes) : I, 209, 222; II, 37.
Romana (Matrona) : II, 314*.
Rome, v. : I, 11 et *passim*. — Ses baptistères : I, 211. — Ses édifices : I, 235. — Ses églises : I, 197, 217, 218, 236, 238, 252; II, 35. *Voy.* *Ara-Cœli*, etc. — Ses fontaines : I, 219, 237, 241, 247, 248, 264. — Ses hôpitaux : II, 39. — Ses immondices : I, 263. — Ses théâtres : I, 220, 221, 223, 224.
— (Académie de), *voy.* Académie de France.
— (Campagne de) : I, 49, 196, 218, 219, 236, 271; II, 31, 36, 47, 54, 59, 68, 249-251, 277-279. — Ses habitants : I, 236.
— (Chancellerie de) : I, 126.
— (communautés de) : I, 218.
— (Cour de) : I, 30, 51, 107, 108, 182, 183, 203, 245; II, 23, 37, 66.
— (courrier de) : II, 40.
— (évêque de) : I, 214.
— (gouverneur de) : II, 55. *Voy.* Imperiali (cardinal L.).
Rome (Histoires de) : II, 84.
Rome (magistrats de) : I, 126, 253.
— (peintres de) : I, 262; II, 125.
— (pierre de) : I, 269.
Rome (Réflexions sur les Habitants de) : II, 377*, 379.
Rome (sculpteurs de) : I, 262; II, 304, 305, 307, 375.
Romulus, par La Motte : I, 222*, 223.
Ronciglione (Principauté de) : II, 68.
Rospigliosi (duc de) : II, 57.
— (les) : II, 57.
— (Palais), à Rome : I, 198.
— (Palais), à Zagarolo : II, 57.
Rossi (V.), sc. : II, *355**, 360.
Rosso (le), p. : II, 345*.

Rote (auditeurs de la) : I, 207*, 265.
— (Tribunal de la), à Rome : I, 108.
Rotrou, poète : II, 374*.
Rotterdam, v. : II, 231.
Rouen, v. : II, 7.
— (Parlement de) : II, 7.
Roveredo, v. : II, 131.
Rubens (P.-P.), p. : I, 189*, 263 ; II, 112, 146, 186, 230.
Rubicon, fl. : II, 79, 81, 82*, 134.
Rübrand (Mad^e de) : II, 182.
Rusconi (C.), sc. : I, 234* ; II, 78*.
Rutowski (comte de) : I, 122.
Ruyter (Histoire de) : I, 74.
Ryswick, v. : I, 50*.
— (traité de) : II, 206.

Sabina, imp. romaine : II, 309*, 320.
Sabine (Terre) : II, 68.
Sabines (Ravissement des) : II, 354.
Sabins : II, 47.
Sacchetti (cardinal U.) : I, 214*.
— (marquis) : I, 214.
— (marquise) : II, 184.
— (Pignetto), *voy.* Pignetto Sacchetti.
Sacchi (A.), p. : I, 248*.
Sacile, v. : I, 21*.
Sacré-Collège (le) : I, 224 ; II, 37.
Sagredo (M.) : I, 64. — Sa maison : I, 64.
Sagrestani (J.-C.), p. : II, 363*.
Saint-André (Église de), à Mantoue : II, 124.
— (mines de), *voy.* Andreasberg.
Saint-André-de-la-Vallée (Église de), à Rome : II, 35.
Saint-André-*delle-Fratte* (Église de), à Rome : II, 32.
Saint-Ange (Château-), à Rome : I, 208*, 263 ; II, 380.
— (Porte du Château-), à Rome : II, 33.
Saint-Antoine (Église de), à Parme : II, 109.
Saint-Antoine-de-Padoue (Église de), *voy. Santo* (Église *del*).
Saint-Charles (Église de), à Rome : II, 35.
Saint-Cyr (Église de), à Gênes : I, 136 ; II, 295.
Saint-Dominique (Église de), à Bologne : II, 94.
Sainte-Agnès (cardinal de), *voy.* Spinola (cardinal G.).
— (Église de), à Bologne : II, 92.
— (Église de), à Rome : I, 239, 252.
Sainte-Bibiane (Église de), à Rome : I, 268.
Sainte-Croix (Église de), à Florence : II, 362.
Sainte-Justine (Église de), à Padoue : I, 79.
Sainte-Marguerite (Église de), à Bologne : II, 91.
Sainte-Marie..., *voy.* Notre-Dame..., *Santa-Maria*...
— (Cathédrale de), à Pise : I, 157, 158, 160-162.
— (M. de) : I, 169, 173-175.
Sainte-Marie-*in-Organo* (Église de), à Vérone : II, 125.
Sainte-Marie-Libératrice (Église de), à Rome : I, 260.
Sainte-Marie-Majeure (Église de), à Rome : I, 239 ; II, 35.
— (Église de), à Trente : II, 132.
Saintes (évêque de), *voy.* Beaumont (L. de).
Sainte-Sophie, quartier de Venise : I, 64.
Saint-Esprit (cordon du) : I, 196.
— (Église du), à Heidelberg : II, 164*, 170, 210.
Saint-Étienne (chevaliers de) : I, 173*, 189, 190 ; II, 296.
— (Église de), à Gênes : I, 136.
— (Église des chevaliers de), à Pise : I, 162*.
Sainte-Trinité (pont de la), à Florence : II, 358.
Sainte-Ursule (Église de), à Cologne : II, 186.
Saint-François (Église de), à Bologne : II, 85.
— (Église de), à Pise : I, 162.
— (Église de), à Rimini : II, 79.
— (escalier du Couvent de), à Bologne : II, 85.

Saint-François-Xavier (chapelle de), à Rome : I, 199, 239.
Saint-Gaudence (Église de), à Novare : I, 106, 107.
Saint-Georges (Banque de), à Gênes : I, 134*, 135, 143; II, 288, 289.
— (Château-), à Mantoue : II, 118.
— (chevalier de), *voy.* Stuart (J.-É.).
— (Église de), à Venise : I, 56.
— (Église de), à Vérone : I, 89.
— (île de) : I, 56.
— (pont de), à Mantoue : II, 121.
Saint-Germain (Abbaye de), à Paris : II, 41*.
Saint-Gobain (Manufacture de) : I, 33.
Saint-Grégoire (Église de), à Bologne : II, 85.
Saint-Ignace (chapelle de), à Rome : I, 199, 239.
Saint-Jacques-Majeur (Église de), à Bologne : II, 84.
Saint-Jean (Église de), à Lucques : I, 151.
— (Église de), à Parme : II, 108, 112.
Saint-Jean-Baptiste (Église de), à Florence : II, 322, 343, 351, 353, 354, 375.
Saint-Jean-de-Latran (chanoines de) : I, 83.
— (Porte de), à Rome : I, 275; II, 32, 33, 35.
Saint-Jean-en-Jérusalem (Église de), à Rome : I, 263.
Saint-Joseph (Église de), à Pise : I, 162.
Saint-Laurent (Bibliothèque de), à Florence : II, 362.
— (chapelle de), à Florence : I, 189, 190; II, 345, 353.
Saint-Laurent-*in-Miranda* (Église de), à Rome : I, 260.
Saint-Lazare (Église de), à Vérone : II, 125.
Saint-Léopold (le), navire : II, 10.
Saint-Louis (Église de), à Rome : II, 94.
Saint-Malo (évêque de), *voy.* Desmarets (V.-F.).
Saint-Marc (Église de), à Venise : I, 64, 66, 67.
— (place de), à Venise : I, 33, 54, 56, 71, 76.
— (procurateurs de) : I, 64, 65, 69.
— (Trésor de) : I, 65, 66.
Saint-Marin (République de) : II, 81. — Son château : II, 81.
Saint-Martin (Cathédrale de), à Lucques : I, 152.
— (les) : II, 100.
Saint-Martin-Majeur (Église de), à Bologne : II, 84.
Saint-Mathieu (Église de), à Pise : I, 163.
Saint-Maurice (ordre de) : I, 124, 125.
Saint-Michel (Église de), à Lucques : I, 151, 153.
Saint-Michel-*in-Bosco* (Église de), à Bologne : II, 93.
Saint-Office, *voy.* Congrégation de l'Inquisition.
— (Tribunal du) : I, 216.
Saint-Olon (F. de) : I, 140*; II, 296.
Saint-Oswald, v. : I, 20.
Saint-Paul (Église de), à Bologne : II, 92.
— (Église de), à Londres : I, 252.
— (Église de), à Lucques : I, 151.
Saint-Philippe (marquis) : II, 61.
Saint-Pierre, quartier de Rome : I, 235.
— (Cathédrale de), à Bologne : II, 84.
— (Église de), à Rome : I, 211, 233-235, 238, 240, 241, 252, 258, 262, 274; II, 33, 34, 380.
— (fête de) : II, 37.
Saint-Pierre-d'Arène, à Gênes : I, 143, 146; II, 285, 294, 298.
Saint-Pierre-*in-Montorio* (Église de), à Rome : I, 247.
Saint-Remy (P.-G., baron de), vice-roi de Sardaigne : I, 108*, 113, 114.
Saint-Romain (Église de), à Lucques : I, 152.

Saint-Romuald (Église de), à Rome : I, 248.
Saints : I, 152, 163; II, 84, 307.
Saint-Saphorin (F.-L. de), d. : I, 28*.
Saints-Apôtres (Église des), à Naples : II, 11.
Saint-Sébastien (Église de), à Rome : I, 271.
Saint-Sépulcre (Église du), à Parme : II, 108.
Saint-Siège (le) : I, 206, 209, 214; II, 55.
Saint-Sulpice (curé de), *Voy.* La Chétardie (J. de).
Saint-Thomas (J.-G., marquis de), min. : I, 111*, 124.
— (marquise de) : I, 111*.
Saint-Ulric (Abbaye de), à Augsbourg : II, 149.
Saisons (les) : II, 358.
Sala, château : II, 111, 114.
Salé (habitants de) : I, 187.
Salente, v. : II, 231*.
Salerne (médecins de) : II, 16*.
Salmigondis : I, 88.
Salm-Kyrbourg (C.-T.-O., prince de) : I, 45*.
Saluces (marquisat de) : I, 75.
Salvati (?), p. : I, 186*.
Salviati (les) : I, 175.
Salzdahlum, château : II, 208*.
Sammachini (H.), p. : II, 92*.
Samos (île de) : II, *350*.
Samson : I, 198; II, 86*.
San-Carlino (Église de), à Rome : I, 237, 239.
Sanct-Goar, v. : II, 174*.
San-Fedele (Église de), à Milan : I, 100.
San-Felice (Château de), à Vérone : II, 125.
San-Frediano (Église de), à Lucques : I, 152.
Sang-de-Dragon (gomme de) : II, 233*.
San-Giovani-de-Verdara (Église de), à Padoue : I, 83.
San-Giovani-in-Monte (Église de), à Bologne : II, 94.
Sanglier : II, 309, 328*, 333.
San-Pietro (Château de), à Vérone : II, 125.
San-Ponciano (Église de), à Lucques : I, 153.
San-Salvatore (Église du), à Bologne : II, 91.
San-Severin (Église de), à Naples : II, 11.
Sansovino (A.), sc. : II, 70*, 327.
— (J.), arch. : I, 41*, 55-57.
San-Spirito (Église *del*), à Florence : II, 347.
Santa-Agata, v. : II, 5.
Santa-Maria..., voy. Sainte-Marie...
Santa-Maria-Antica (Église de), à Vérone : II, 125.
Santa-Maria-da-Corte-Horlandini (Église de), à Lucques : I, 153.
Santa-Maria-del-Fiore (Cathédrale de), à Florence : I, 169; II, 343-345, 351.
Santa-Maria-in-Campitelli (Église de), à Rome : I, 254.
Santa-Maria-Novella (Église de), à Florence : I, 169; II, 347.
Santi (galerie du marquis), à Parme : II, 111, 113.
— (Mgr) : II, 86.
Santi di Tito, p. : II, 347*.
Santo (Église *del*), à Padoue : I, 79, 80.
Sapho, poétesse : II, 313*.
Sardaigne, île : I, 113, 114, 116, 178-181, 244; II, 59.
— (abbayes de) : I, 107.
— (Bibliothèque du roi de) : II, 349.
— (évêchés de) : I, 107, 113.
— (évêque de) : I, 119.
— (habitants de la) : I, 113, 114.
— (rois de) : I, 121, 124. — *Voy.* Enzio, Victor-Amédée II.
— (royaume de) : I, 9. — Son envoyé : I, 9.
— (vice-roi de), *voy.* Saint-Remy (P.-G., baron de).
Sarde, *voy.* Sidon.
Sarto ou Sartre (A. del), p. : I, 158*, 188; II, 187, 345.
Sassari, v. : I, 113.

Saturne (Temple de), à Rome : I, 260.
Satyres : II, 323, 327, 336.
Saul, voy. Paul (saint).
Saül, roi des Hébreux : I, 198.
Sauli (Maison), à Gênes : II, 295.
Saurin (J.), th. : II, 235*.
Sauvages : I, 46, 199.
Save, r. : I, 20; II, 142, 143.
Savelli (les) : II, 55*, 56.
Savone, v. : I, 139-142, 159; II, 296, 297. — Son commerce, I, 139. — Ses églises : I, 139; II, 296. — Son fort, I, 139; II, 296. — Son port, I, 139-141 ; II, 296.
— (habitants de) : I, 141.
Savons (fabrication des) : I, 159.
Savoye, pays : I, 115, 117, 127, 128, 180, 214.
— (abbayes de la) : I, 107.
— (abbé de) : I, 119.
— (Ch.-Em. de), *voy.* Piémont (Ch.-Em. de).
— (ducs de) : I, 48, 119, 125; II, 100, *369*. — Leurs envoyés, I, 9, 108, 112, 114. — Leurs finances, I, 110, 116, 117, 119, 179. — *Voy.* Charles-Emmanuel..., Sardaigne (roi de), Victor-Amédée II.
— (Em. de) : I, 110.
— (Eug. de) : I, 110.
— (évêchés de) : I, 107.
— (Fr.-Eug. de), dit *le prince Eugène :* I, 4*-6, 44, 45, 58, 68, 110, 123; II, 65, 142, 143. — Son jardin, I, 4*. — Sa maison, I, 4*, 5.
— (M.-A. de), duchesse de Bourgogne : I, 44*.
— (monnaie de), I, 110.
— (Ph. de), prince d'Achaïe : I, 119*.
Saxe, pays : II, 387. — Ses mines : II, 259, 260, *262*.
— (duché de) : I, 14.
— (ducs de) : II, 100. — *Voy.* Saxe (électeurs de).
— (électeurs de) : II, 163. — *Voy.* Auguste, roi de Pologne.
— (envoyés de) : I, 8, 15; II, 145.
— (maison de) : II, 147.
— (palatins de) : I, 14.
Saxe-Lauenbourg (duché de) : II, 194*.
Saxons : II, 140.
Sbattimento : I, 232.
Sbires : II, 51.
Scaliger (tombeaux des), à Vérone : I, 89*; II, 125.
Scalzi (C.), chant. : I, 221*.
Scamozzi (V.), arch. : I, 54*, 57.
Scarlati (abbé), d. : II, 67.
Schalken (G.), p. : II, 340*.
Schedone (B.), p. : II, 114*.
Schemnitz (mines de) : II, 241, 255.
Schenck (Fort de) : II, 229*.
Schleinitz (M.) : II, 209. — Sa maison : II, 209.
Schleissheim, château : II, 145*, 146, 148.
Schleswick, pays : II, 200.
Schlüter (M.) : II, 281.
Schœnberg, v. : II, 133*.
Schœnborn (F.-C., comte de), vice-chancelier de l'Empire d'Allemagne, etc. : I, 7*; II, 200, 201.
Schottwien, v. : I, 12.
Schreiber (T.), écr. : II, 246*, 252, 258, 259, 269.
Schulembourg (J.-M., comte de), h. g. : I, 43*.
Schulenberg (mine de) : II, 281.
Schwarzenberg (A.-F.-C., prince de) : I, 4, 5, 7, 68*.
— (Jardin de) : I, 4.
— (princes de) : I, 5*, 7.
— (princesse de) : I, 3.
Schwetzingen, château : II, 171.
Scienza nuova (la), par Vico : I, 65*.
Scorzini (P.), p. : I, 153*.
Scoto (G.), s. : I, 79.
Scotti (comte) : I, 98.
Scrinarius : II, 323*.
Sculpture : I, 56, et *passim*.
Sébastien (saint) : II, 91.
Securitas : II, 312.
Seefeld, v. : II, 135.
Seinsheimb (les) : II, 147.
Sel : I, 13, 143, 150; II, 145.
Séleucus, rois de Syrie : I, 91*.

Sémendria, v. : II, 31.
Semmering, m. : I, 12.
Sénèque, ph. : II, 309, 310, 314.
Senesino, chant. : I, 221*.
Sephel (comte et comtesse de) : II, 145*.
Sepp (A.), jésuite : II, 381.
Septime-Sévère, emp. romain : II, 324*.
Sequin, mon. : II, 205.
Serbelloni (les) : I, 100.
Serravalle, v. : II, 69.
Serry (F.-J.-H.), th. : I, 81*.
Servie, pays : II, 31.
Servites (Église des Pères) : II, 345.
Sesia (vallée de la) : I, 128.
Sésostris, roi d'Égypte : II, *369*.
Sesto, v. : I, 102, 104, 106, 128.
Sestri-di-Levante, v. : I, 243; II, 110.
Setia, v. : I, 275.
Sette Sale (les), à Rome : I, 258*.
Sévère (Arc de), à Rome : I, 260*.
Sfortiade (la), par Simonetta : I, 93*.
S'Gravesande (G.-J.), s. : II, 87*.
Sibylle de Cumes (antre de la) : II, 16.
Sibylles : I, 207; II, 70, 71.
Sicile, île : I, 27, 28, 30, 67, 73, 108, 114, 116-118, 178, 179, 252; II, 11.
— (nobles de) : I, 181.
— (rois de), *voy.* Charles VIII, Victor-Amédée II.
— (royaume de) : I, 103, 180, 181.
— (vice-rois de) : I, 117, 118. — *Voy.* Maffei (A., comte de).
Sicilien (L.), p. : II, 11*.
Siciliens : I, 118.
Sicyone, v. : II, *350*.
Sidon, v. : II, 59.
Sienne, v. : I, 163, 191, 192; II, 356. — Sa cathédrale : I, 191.
— (État de) ou Siennois, pays : I, 177, 191.
Sigisbées : II, 293.
Sigismond-Auguste, roi de Pologne : II, 62*.
Silène : II, 334.
Silésie, pays : I, 30.
Silhouette (M. de), fin. : II, 111*.
Siméon : I, 136.
Simonetta (comtesse) : I, 98.
— (J.), hist. : I, 93*.
Simonie : I, 202, 213.
Simplon, m. : I, 117*, 128, 129; II, 110.
Sinigaglia, v. : I, 273; II, 75, 77, 78, 82. — Sa foire : I, 46, 51, 71; II, 75, 76. — Son port : I, 51, 71; II, 75.
Sinigagliens : II, 76.
Sinsheim, v. : II, 163.
Sinzendorf (cardinal P.-J.-L.-B. de) : I, 50*, 200.
— (Ph.-L., comte de), min. : I, 7*, 9. — Sa fille : I, 9*.
— (W., comte de), d. : I, 9*. — Sa femme : I, 9*.
Sixte V, pape : I, 222*, 247; II, 65.
Sobieska (C.), électrice de Bavière : I, 53*; II, 142.
— (M.-Cl.), dite *la Prétendante :* I, 250*; II, 36, 40, 41, 63.
Sobieski (J.), roi de Pologne : I, 225*.
Sodoli (père), franciscain : I, 77.
Soglio (princes du) : I, 222*.
Soie : I, 46, 70, 87, 128, 140, 149, 150, 179, 180, 185, 251; II, 21, 64, 75, 82, 92, 105, 106, 131, 151, et *passim*.
Soissons (congrès de) : I, 7*.
Solar (A.-M., commandeur de) : I, 9*, 180.
Soldats : II, 309, 325, 328, 359.
Soleil (le) : I, 233, 256; II, 129, 135-137, 231.
Soleure (République de) : I, 182.
Solfatara (la) : II, 17, 18.
Solimena (F.), p. : I, 137*; II, 7, 11, 294, 340.
Sols, mon. : I, 33, et *passim*.
— de France : II, 20, 109.
Sophocle, poète : II, 225*, 310, 351, 374.
Soracte, m. : II, 39, 47.
Sot-in-su : II, 94.
Souabe, pays : II, 162, 166.

Souabe (duché de) : I, 14.
— (palatin de) : I, 14.
Spada (L.), p. : II, 93*.
Spina (Église *della*), à Pise : I, 156.
Spinola (cardinal G.) : II, 82*, 85.
Spire, v. : II, 166.
Spolète, v. : II, 69.
— (duché de) : II, 69.
Spotorno, v. : I, 141.
Stain (J.-F., baron de) : II, 201*, 202, 204, 205, 208, 213, 215. — Sa femme : II, 215, *276*. — Sa fille : II, *276*. — Sa maison : II, 213.
Stampa (les) : I, 100.
Stanhope (J., comte de), h. g. et min. : I, 118, 216*, 217*.
— (W.), d. : I, 118*.
Stanislas, roi de Pologne : II, 387*-390. — Sa cour : II, 385, 387. — Sa femme : II, 389*.
Starhemberg (G., feld-maréchal de) : I, 6*, 44, 76, 77.
— (G.-.T, comte de), min. : I, 7*.
— (H.-E.-R., feld-maréchal de) : I, 44*.
— (les) : I, 6.
— (O., comte de), h. g. : I, 7*.
Stathouder : II, 235.
Statues (immobilisation des) : I, 205.
— de métal (destruction des) : I, 226.
Stein, *voy.* Stain.
Steinach, v. : II, 133*.
Sterzing, v. : II, 133.
Stinglhaim (G.), jésuite : II, 381*.
Stollberg (B., comte de) : II, *257*.
— (É. de) : II, *257*.
Stosch (P., baron de) : I, 222*.
Strada (V.), p. : II, 347*.
Strada-Felice, à Rome : I, 237.
Strada-Nuova, à Gênes : I, 134; II, 295.
Strada-Pia, à Rome : I, 237.
Strafford (T., comte de) : II, 59*.
Strozzi (comtesses) : I, 171.
— (duc) : II, 66.
— (les) : I, 173, 175.
— (Mgr) : I, 205.
— (Palais), à Rome : I, 205*.
Stuart (J.-É.), le chevalier de Saint-Georges, dit *le Prétendant* : I, 116*, 206, 222, 250, 262; II, 36, 40, 41, 53, 63, 91. — Sa famille : II, 63. *Voy.* Sobieska (M.-C.).
Studi (gli), à Naples : II, 11, 12.
Stuttgard, v. : II, 158, 159.
Styrie, pays : I, 7, 12, 14, 15, 19-21; II, 137. — Ses mines : II, 282.
— (duché de) : I, 14.
— (ducs de) : I, 14*, 28.
— (O., duc de) : I, 14*.
Styrum (H.-O., feld-maréchal de) : I, 44*.
Suaire (chapelle du saint), à Turin : I, 126, 127.
Suède, pays : II, 195, 199, 263. — Ses mines : II, 248, 271.
— (nobles de) : II, 199.
— (reines de), *voy.* Christine, Ulrique-Éléonore.
— (rois de) : II, 198, 199. — *Voy.* Charles XII, Frédéric Ier.
— (royaume de) : I, 270; II, 199, 211. — Sa constitution : II, 199. — Ses envoyés : I, 8, 50. — Ses États : II, 199.
Suédois : II, 200, 388.
Suessa, v. : II, 5.
Suétone, hist. : II, 304*.
Suisse, pays : I, 117, 182-184; II, 113.
— (République) : I, 183. — Ses cantons : 182*-185. — Ses magistrats : I, 183.
Suisses : I, 145, 150, 181, 182; II, 113, 291. — Leurs pays : I, 179.
Sulzbach (princes de) : II, 172*.
— (princesse de), *voy.* Bavière-Neubourg (É.-A. de).
Surfal (Madle) : II, 145.
Surville (M. de), h. g. : II, 60.
Suze, v. : I, 75, 120.
— (vallée de) : I, 120.
Sylla (L.-C.) : I, 234*. — Sa maison : II, 39.
Sylva Semana : II, *257*. *Voy.* Hartz.

Syracuse, v. : I, 27.
Système de Law : I, 59*-61*, 62-64, 77.
Szomolnok, v. : II, 244*.

Tabacs : I, 90, 150; II, 145.
Tacca (P.), sc. : II, 356*.
Tacite, hist. : II, 202, 215, 259*.
Tanaro, r. : I, 129.
Tanes (Ph., marquis de) : I, 124*.
Tanova (marquise) et sa fille : II, 83.
Tapisseries : II, 64, 148.
Tarouca (chevalier) : I, 9.
— (comte de), d. : I, 8*.
Tarpéienne (Roche), à Rome : I, 260.
Tarquin l'Ancien, roi de Rome : I, 260*.
Tartanes, navires : I, 27.
Tartares : I, 225; II, 51, 143.
Tartarie, pays : I, 225.
Tattembach (comte de), h. g. : II, 27.
Tauffkirchen (les) : II, 147.
Tche-elminar (ruines de) : II, 349.
Té (Palais du), à Mantoue : II, 115*-117, 121-124.
Télémaque, par Fénelon : II, 231*.
Témesvar, v. : I, 45; II, 30, 139.
— (mines de) : II, *262*.
Tempi (marquis) : I, 175.
Temple (chevalier W.), d. : I, 72*.
Templiers (établissement des) : II, *257*.
Tencin (abbé P. de), d. : I, 206*; II, 40, 41, 44.
— (C.-A., marquise de) : II, 41*.
Tentation : I, 246.
Terni, v. : II, 68, 69.
Terracine, v. : I, 275, 276; II, 3.
Terre-Ferme (Domaine de) : I, 21*, 31, 43, 83, 88, 178.
— (nobles de) : I, 21, 83, 90.
Tessé (R., maréchal de) : I, 265*.
Testaccio, m. : II, 62, *278*.
Teutonique (commandeur de l'Ordre) : II, 162*.
— (grand-maître de l'Ordre) : II, 183, 184.
— (Ordre) : II, 184.
Thé, boisson : II, 223.
Théodore, sc. : II, *350**.
Thrace, pays : II, *359*.
Thürheim (S.-C., comte de), min. : II, 145*-147.
Tiarini (A.), p. : II, 93*.
Tibaldi, *voy.* Pellegrini.
Tibère, emp. romain : II, 26*, 80, 315, 335.
Tibre, fl. : I, 235, 263; II, 36, 68, 69, 380.
Tibur, voy. Tivoli.
Tiepolo (A.-C.), procurateur de Saint-Marc : I, 69*.
— (Maison), à Venise : I, 55.
Tintoret (J. le), p. : I, 81*; II, 98.
Tite-Live, hist. : I, 209.
Titien (le), p. : I, 66*, 88, 97, 188, 205, 206; II, 97, 114, 125, 337, 338.
Titus, emp. romain : I, 258. — Sa fille : II, 317*.
— (Thermes de), à Rome : I, 258*.
Tivoli, v. : I, 126, 236; II, 39, 47, 49-51, 57.
Tœrring (les) : II, 147.
Tœrring-Jettenbach (J.-F., comte de), min. : II, 142*-144, 146, 147.
Tœrring-Seefeld (comte de), min. : II, 146*.
Tofiano, *voy.* Rofrano.
Toison d'or (chevaliers de la) : I, 98, 100.
Tokay (vin de) : II, *256*.
Tolède (rue de), à Naples : II, 9.
Tolentino, v. : II, 69.
Toloméi (cardinal J.-B.) : I, 212*, 244.
Tonnerre (formation du) : I, 161.
Torrelli, arch. : II, 77.
Tory (ministre) : I, 116*.
Toscane, pays : I, 175, 190, 201; II, 69, 75, 76, *350*. — Son commerce : I, 179.
— (Adalbert, marquis et duc de) : II, 100*.
— (grand-duché de) : I, 149, 155, 177, 179, 187, 190, 193; II, 69, 75, 76, 350. — Son envoyé : I,

8. — Ses finances : I, 167, 169, 171, 172, 179, 187, 188, 193, 201. — Son gouvernement : I, 163, 166, 173. — Ses troupes : I, 166, 167, 169. — Ses vaisseaux : I, 155, 165.
— (grands-ducs de) : I, 149, 173, 176, 201 ; II, 308, 317, 352, 353. — Leurs palais : I, 156. *Voy.* Florence (Galerie de), Palais-Vieux, Pitti (Palais). — *Voy.* Cosme Ier et III, Ferdinand Ier et II, Jean-Gaston.
— (habitants de la) : I, 177, 179.
Toscans : II, *350*.
Totila, roi des Goths : II, 78*.
Toulon, v. : I, 75*, 265, 273 ; II, 63.
Toulouse (comtes de) : I, 93.
Tourbes (impôt sur les) : II, 231, 234.
Tournay, v. : II, 59, 60. — Sa citadelle : II, 60.
Tours (gros de), étoffe : II, 129.
Townshend (Ch., vicomte de), min. : II, 192*.
Traetto, v. : II, 4.
Trajan, emp. romain : II, 4, 73, 303, 307, 318, 375. — *Voy.* Colonne Trajane.
— (Forum de), à Rome : I, 260, 261.
Transfiguration : I, 247.
Transtevere, quartier de Rome : II, 63.
Transylvains : II, 139.
Transylvanie, pays : II, 139.
Trébizonde (archevêque de), *voy.* Nassau (prince de).
Trente, v. : II, 129, 130, 132, 133, 137.
— (évêque de) : II, 132.
Trentin, pays : II, 130, 137.
Trésorerie secrète (la), à Rome : II, 56.
Trésor public des Romains : I, 260.
Trèves, v. : II, 166, 170.
— (archevêque et électeur de) : II, 174. — *Voy.* Bavière-Neubourg (Fr.-L. de).
— (électorat de) : II, 180.
Trevisani (F.), évêque de Vérone : I, 91*.
Trévise, v. : I, 21.
Trianon, château : II, 146.
Trieste, v. : I, 12, 27, 50, 51 ; II, 10.
Trinité (la) : I, 204.
Trinité-des-Pèlerins (Couvent de la), à Rome : II, 30.
Trinité-du-Mont (Église de la), à Rome : I, 207, 247.
— (escalier de la), à Rome : I, 207, 238.
Tripergole, v. : II, 16*.
Tripoli, v. : I, 187.
Tripolitains : I, 187.
Tritons : I, 134, 230 ; II, 294, 357, 359.
Trivulce (A.-T., prince) : I, 96*, 98, 100-102, 108. — Sa femme : I, 96, 98.
— (les) : I, 96, 100.
Trophées : II, 321.
Trotti (marquis) : I, 98. — Sa femme : I, 98.
Troy (de), p. : II, 339*.
Truffes : I, 115.
Tuicner ou Tuikel (baron de) : II, 188.
Tuileries (les), à Paris : I, 259.
Tulliane (Prison), à Rome : I, 260*.
Tunis, v. : I, 187.
Turc (atlas) : II, 88.
— (Empire) : I, 13, 21.
Turcotta (la), chant. : I, 186, 221.
Turcs : I, 13, 21, 22, 36*, 40, 43-45, 53, 76, 79, 136, 137, 189, 235 ; II, 31, 139, 142-144, 155, 162, 293, 295, 332, 382. — Leurs canons : I, 53. — Leurs troupes : II, 143, 144.
Turenne (H., maréchal de) : I, 58*.
Turin, v. : I, 6, 29, 48, 69, 99, 106, 108-110, 112, 115, 116, 120, 122, 123, 127, 128, 133, 144 ; II, 61, 64, 99, 214, 290. — Ses archives : I, 125, 126 ; II, 349, *369*. — Sa cathédrale : I, 127. — Sa cita-

delle : I, 108; II, 61. — Ses palais : I, 109, 121, 122, 123.
— (Cour de) : I, 109, 112, 113, 116-120, 123-125, 127.
— (marchands de) : I, 128.
Turnrosenhof (mine de) : II, *261*.
Turnus, roi d'Ardée : II, 55*.
— (royaume de) : II, 55.
Tursis (duc de) : I, 99. — Sa fille : I, 99.
Tusculum, voy. Frascati.
Twickele (baron de), *voy.* Wassenaer (U.-G., comte de).
Tyr, v. : II, 59.
Tyrol, pays : II, 129, 132, 134, 136-138, 151.
— (Cl.-F. de), imp. d'Allemagne : I, 15*.
— (S., archiduc de) : I, 13*.
Tyroliens : II, 137, 138.

Ubaldini (les) : I, 175.
Uceda (duc d') : I, 8*.
Udine (J. d'), p. : I, 258*.
Ulm, v. : II, 150. — Son commerce : II, 151.
— (bourgeois d') : II, 150, 156.
— (territoire d') : II, 150, 151.
Ulrique-Éléonore, reine de Suède : II, 198*, 199.
Ultz (?), r. : II, 133*.
Unertl (F.-X., baron d'), min. : I, 146*.
Universités : I, 78.
Urbain VIII, pape : I, 214*.
Urbin (duché d') : I, 237; II, 76, 77.
— (ducs d') : I, 175; II, 75*.
Ursins, *voy.* Orsini.
— (A.-M. de La Trémouille, princesse des) : I, 217*.
Uscoques : I, 22*.
Utrecht, v. : II, 219, 220, 223, 230. — Son mail : II, 223.
— (archevêque d') : II, 223*.
— (habitants d') : II, 231.
— (province d') : II, 223, 227. — Ses finances, 225.
— (seigneurie d') : II, 219.
— (traité d') : II, 41.
Uzès (F., comte d') : I, 68*.

Vado, v. : I, 141; II, 297.
Vaghezza : I, 249; II, 337.
Vago (ouvrage) : I, 238.
Valachie, pays : II, 130.
Valais (République du) : I, 128, 183.
Valaques : II, 139.
Valérien, emp. romain : II, 302*.
Valiécho : I, 217.
Vallisnieri (A.), s. : I, 79*, 81, 82.
Van der Berg, p. : II, 340*.
Van der Meer (?), p. : II, 340*.
Van Dyck (A.), p. : II, 112*, 187, 230, 339.
Vanenheim (M.) : II, 194.
Van Helmont (J.-B.), s. : I, 41*.
Van Hoy (A.), h. p. : II, 226*.
Vanni (abbé), d. : I, 9.
— (F.), p. : I, 153*.
Van Slingeland (S.), grand-pensionnaire de Hollande : II, 226*, 236, 237.
Varron (M.), écr. : II, *350*.
— (T.), consul romain : I, 225*.
Vasari (G.), arch., écr. et p. : II, 85*, *301*, 340, 347, 355.
Vatican (Palais du), à Rome : I, 231, 233, 239, 240, 257, 258 262, 263. — Sa bibliothèque : I, 240. — Son jardin : II, 34.
Vauban (S., maréchal de) : II, 60*.
Vauréal (abbé de) : II, 43*.
Vechte, v. : II, 179, 180.
Veies, v. : I, 211.
Vélabre, quartier de Rome : I, 260.
Velignan (port de) : I, 148.
Velletri, v. : I, 275.
Velours (fabrication du) : II, 129, 130.
Vénalité des charges : I, 224*.
Vendôme (L.-J., duc de), h. g. : I, 48*, 58, 69, 243.
— (Ph. de), grand-prieur de France : I, 63*.
Vénerie (la), château : I, 109, 110*, 116.
Venise, v. : I, 19, 21-25, 27, 31-33, 36, 38-43, 45-47, 51, 53-57, 59, 61, 64, 65, 67-71, 77, 78, 150, 164, 173, 174, 178, 179, 252,

263; II, 64, 75, 76, 98, 99, 101, 117, 121, 122, 142, 151, 222, 230, 243, 252, 287, 289, 290, 338. — Son arsenal : I, 31, 52-54, 56. — Son carnaval : I, 24. — Son commerce : I, 22, 25, 31, 46, 47, 51, 70, 71, 151; II, 76. — Ses églises : I, 41, 42, 56, 57, 64, 66, 67. — Ses lagunes : I, 25, 37, 38, 40, 41, 64. — Ses lions : I, 54, 86. — Ses maisons : I, 41, 42, 55.
— Ses navires : I, 31, 39, 40, 52, 53, 70, 71; II, 73. — Ses ponts : I, 56. — Ses produits : I, 32, 33, 46, 65; II, 64, 75. — Ses quartiers : I, 56. — *Voy. Zecca (la).*
— (artistes de) : I, 54, 57, 65, 85, 238; II, 125.
— (doge de) : I, 26, 43, 44*, 64, 65, 77. — Son palais : I, 43, 136, 137; II, 294. — *Voy.* Foscari (F.).
— (Grand-Conseil de) : I, 27*
— (monnaie de) : I, 56.
— (nobles de) : I, 21, 23, 25, 27, 30, 31, 33, 38, 43, 53, 54, 57, 78, 82, 83, 90, 150; II, 289, 290.
— (patriarche de) : I, 43*, 66.
— (peuple de) : I, 23, 30, 178, 179; II, 289, 290.
— (République de) : I, 21, 22, 25-27, 31, 38*, 53, 54, 71, 81, 89, 184. — Ses envoyés, 26, 27, 31, 50, 51, 70*, 274. — Ses finances : I, 21, 25, 31, 38, 46, 47, 53, 54; II, 290. — Ses lois : I, 23, 42, 43. — Sa police : I, 71; II, 290. — *Voy.* Baïle de Venise, Conseil des Dix.
— (seigneurie de) : I, 26.
— (Sénat et sénateurs de) : I, 26*, 30, 42, 169.
Vénitiennes : I, 23-25, 31, 33, 34, 43, 54, 68.
Vénitiens : I, 23, 24*, 30, 37*, 41, 42, 50-52, 54, 56, 65, 66, 70, 78, 90, 104, 203, 235, 251, 272, 274; II, 35, 75, 76, 129, 290.
— (États) : I, 20, 21, 55, 71, 78, 97, 178, 179; II, 31, 119, 120, 130. — *Voy.* Terre-Ferme...
Vénus : I, 206, 207, 267; II, 49, 318, 320, 321, 324, 325, 327-331, 336, 337.
— (Temple de), à Ancône : II, 73.
— (Temple de), à Pouzzoles : II, 15.
Vénus de Médicis : I, 258; II, 49, 308, 318, 327, 328*-332.
Vénus du Belvédère : II, 330.
Verden (duché de) : II, 194*, 205.
Verita (comte de) : II, 182.
Véronais : I, 89; II, 126, 182.
— pays : I, 90.
Vérone, v. : I, 32, 87-90; II, 99, 124-126, 129. — Son académie : I, 88; II, 126. — Son amphithéâtre : I, 87, 88*; II, 126. — Ses églises : I, 88, 89; II, 125. — Ses forts : II, 125.
— (évêque de), *voy.* Trevisani (F.).
Véronèse, *voy.* Farinato-Véronèse.
— (P.), p. : I, 56*, 89; II, 97, 125, 338.
Verponding : II, 237.
Verre (manufactures de) : I, 32, 33, 46.
Versailles (Palais de) : I, 263; II, 75, 211, 333. — Sa chapelle : I, 252; II, 168. — Ses eaux : I, 133; II, 32, 39, 294.
Vespasien, emp. romain : I, 211*, 260.
— (Thermes de), à Rome : I, 258.
Vestales : II, 316, 319.
Vésuve, m. : II, 13, 17, 23-25*.
Veuve (M.) : II, 363.
Viareggio, v. : I, 150.
Via Sacra, à Rome : I, 260.
Vice-chancelier de l'Empire d'Allemagne : II, 214. — *Voy.* Schœnborn (F.-C., comte de).
Vicence, v. : I, 86. — Ses privilèges : I, 88. — Sa terre, I, 32.
Vico (É.), gr. : I, 176*.
— (J.-B.), ph. : I, 65*.
— (lac de) : I, 194.
Victoire : II, 325.
Victor-Amédée II, duc de Savoye, roi de Sicile, puis de Sardaigne : I, 29*, 43, 44, 48, 68, 69, 103,

107, 109-121, 123, 125, 128, 130, 144, 145, 180, 181, 239, 271; II, 61, 100, 109, 291.
Vienne, v. : I, 4, 6, 8, 9, 11, 12, 29, 44, 68, 109, 112, 122; II, 10, 20, 22, 71, 98, 101, 158, 182, 192, 201, 210, 287.
— (archevêque de) : I, 11.
— (Cour de) : I, 4, 5, 12; II, 203, 210.
— (traité de) : I, 110*, 121; II, 181*, 210.
Vierge (fête de la sainte) : II, 267.
— (sainte) : I, 57, 94, 152, 162, 163, 188, 207, 255, 268, 269; II, 70, 71, 84, 90, 92, 94, 95, 97, 108, 109, 112, 114, 154, 187, 337, 338, 352, et *passim*.
Vierge assise : I, 188*; II, 352.
Vierges (les Onze Mille) : II, 186.
Vieux Testament (le), voy. Ancien Testament (l').
Vigille (lac) : II, 39.
Vignes hautes : I, 21, 87; II, 130, et *passim*.
Vignole (J.), arch. : I, 238*; II, 34, 37.
Villanova, v. : I, 127.
Villeroi (F., maréchal de) : I, 67*.
Villes impériales : II, 162, 166, 175, 185, 268.
Villes métalliques : II, 257, 266.
Vin : II, 83, et *passim*.
Vinci (L. de), p. : I, 97*, 101, 186, 205; II, 338.
Virgile, poète : II, 137*, 327.
Visa (le) : I, 74*.
Visconti (les) : I, 100.
Vitellius, emp. romain : II, 381*.
Viterbe, v. : I, 193-195. — Ses fontaines : I, 193, 194. — Son inscription : I, 194, 195.
Vitri (père), s. : I, 261*; II, 66.
Vitriols : I, 69; II, 242-244, 247, 248, 269, 274, 275.
Vitruve, écr. : I, 87*; II, 17, 82*.
Viviani (Mad^e) : I, 171.
— (sénateur) : I, 171.
Vivien (J.), p. : II, 339*.
Voies publiques : I, 12, 13, 20, 153, 154, 170, 195*, 260, 275, 276*; II, 3, 4, 80, 81, 134, 137.
Voisin, *voy*. Voysin.
Volargne, v. : II, 129*.
Voleurs : I, 197*; II, 93, 139, 140.
Volpari (comtesse) : II, 111.
Volsques : I, 275.
Voltaggio, v. : I, 131*.
Volterra (D. de), p. : I, 207*, 247; II, 362.
Volturno, fl. : II, 5.
Volusien, emp. romain : II, 303*, 327, 373.
Vouta (C.), p. : II, 108.
Voyage en Allemagne : II, 127, 129.
— *en Autriche* : I, 1, 3.
— *en Hollande* : II, 217, 219.
— *en Italie* : I, *15*, 17, 19; II, 1, 3.
Voysin (D.-F.), min. : II, 59*.
Vulcain : I, 257.
Vurbrand, *voy*. Wurmbrand.

Waal, r. : II, 229.
Wachtendonk (comtes de) : I, 8.
Wackerbarth (comte de), d. : I, 8, 15.
Waldegrave (J., comte de), d. : I, 11*; II, 192, 197, 207, 208, 235.
Warendorf, v. : II, 180.
Warton (duc de) : II, 40.
Wassenaer (U.-G., comte de), baron de Twickele, h. p. : II, 235*.
Wertach, r. : II, 150.
Westerstetten, v. : II, 158*.
Westphalie, pays : II, 180, 189.
— (duché de) : II, 178*, 179.
— (États de) : II, 175.
— (traité de) : II, 164*, 169, 170, 189.
Whig (ministre) : I, 116*.
Widdin, v. : II, 31.
Wildemann, v. : II, 257, 258.
Windischgrætz (E.-F., comte de), h. p. : I, 6*, 7.
— (L., comte de), h. p. : I, 6*, 7.
Windischgrætz-Barisoni (M. de) : I, 101. — Sa belle-sœur : I, 101.
Wissembourg, v. : II, 388.

Wolfenbüttel, v. : II, 193, 201, 208.
— (Bibliothèque de) : II, 208*, 209.
— (ducs de), *voy.* Brunswick-Wolfenbüttel (ducs de).
— (habitants de): II, 266.
Wolfranchdorf (Mad^le) : II, 147.
Wolfrathshausen, v. : II, 136*.
Worms, v. : II, 166.
Wurmbrand (J.-G., comte de), h. p.: I, 7*, 14.
Wurtemberg, pays : II, 129.
— (duché de) : II, 162.
— (É.-L., duc de) : II, 158*, 159, 161, 162.
Würtzbourg, v. : II, 200.
— (chanoine de) : II, 200.
— (évêché de) : II, 200.
— (évêque de) : II, 200. — *Voy.* Schœnborn (F.-C., comte de).

Xavier (saint François-) : I, 30*.
Ximénès (marquis) : I, 175.

York (duc d'), *voy.* Brunswick-Lünebourg (E.-A. de).
— (duchesse d'), *voy.* Modène (M.-B. de).
Ypres, v. : II, 60.

Zagarolo, v. : II, 57. — Ses édifices : II, 57.
Zanichelli (comte P.) : I, 77.
Zante, île : I, 50. — Ses raisins : I, 70.
Zecca (la), à Venise : I, 56.
Zélande (province de) : II, 220, 232.
Zelle (duc de) : II, 193, 212*.
— (duché de) : II, 207.
Zellerfeld, v. : II, 214, 219, 247, 257, 258, 261, 266, 268, 269, 280, 281.
Zénon, de Constantinople : II, 254, 255.
Zenzem (comte de) : II, 145*.
Zinc ou zing, métal : II, 248, 273, 274.
Zinzendorf, *voy.* Sinzendorf.
Zirknitz (lac de) : I, 20*.
Zirl, m. : II, 135.
Zuccari ou Zucchero (F.), p. : II, 50*.
Zucchero (Maison de F.), à Florence : II, 362.
Zusmarshausen, v. : II, 158*.
Zutphen, v. : II, 219.
— (comté de) : II, 219.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE et Description des Manuscrits publiés dans ce volume VII

Voyage en Italie *(suite)* 1
VIII. Royaume de Naples 3
IX. Rome (second séjour) 30
X. États de l'Église 68
XI. Modène, Parme et Mantoue 96
Voyage en Allemagne 127
I. Tyrol, Bavière et Wurtemberg 129
II. Bords du Rhin 163
III. Westphalie, Hanovre et Brunswick 188
Voyage en Hollande 217
Mémoires sur les Mines 239
I. Premier Mémoire : Description de deux Fontaines de Hongrie qui convertissent le Fer en Cuivre. 241
II. Second Mémoire sur les Mines 245
III. Troisième Mémoire sur les Mines, contenant quelques Réflexions générales 249
IV. Continuation de mes Mémoires sur quelques Mines que j'ai vues 253
V. Mémoire sur les Mines du Hartz 257

Extraits des Notes autographes de Montesquieu sur les Mines du Hartz 280
Lettre sur Gênes 283
Florence 299
De la Manière gothique 365
Réflexions sur les Habitants de Rome 377
Souvenirs de la Cour de Stanislas Leckzinski 385

NOTES 391

INDEX des *Voyages* de Montesquieu 463

Université BIBLIOTHÈQUE Ottaviensis

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES DE GUYENNE

SUITE DE LA LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

MM. Armaingaud (le docteur A.).
Goyetche (A.-L.).
Nicolaï (Alexandre).
Reneufve (Gustave).

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

G. GOUNOUILHOU, A BORDEAUX

LE XVII DÉCEMBRE M.DCCC.XCVI.

RDEAUX. — IMP. G. GOUNOUILHOU

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002189412b

CE PQ 2011
.A15 1894 V001
C01 MONTESQUIEU, VOYAGES DE M
ACC# 1217563

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 05 14 07 02 01 4